



N° d'ordre NNT : 2023LYO20042

THÈSE de DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2

École Doctorale : ED 483

Sciences sociales

Discipline : Science politique

Soutenue publiquement le 27 mars 2023 par :

Lucie LERBET

Autonomie, conflit, complexité.

*Les imaginaires de et par l'habiter : mise en politique
de l'écologie, mise en écologie du politique.*

Devant le jury composé de :

Yves SAINTOMER, Professeur des Universités, Université Paris 8, Président

Sophie LALIGANT, Maîtresse de conférences HDR, Université de Tours, Rapporteur

Pascal NICOLAS-LE STRAT, Professeur des Universités, Université Paris 8, Rapporteur

Valérie JOUSSEAUME, Maîtresse de conférences HDR, Université de Nantes, Examinatrice

Isabelle HAJEK, Maîtresse de conférences, Université de Strasbourg, Examinatrice

Guillaume FABUREL, Professeur des Universités, Université Lumière Lyon 2, Directeur de thèse

Gilles POLLET, Professeur des Universités, Institut d'Études Politiques de Lyon, Co-Directeur de thèse

Contrat de diffusion

Ce document est diffusé sous le contrat *Creative Commons* « [Paternité – pas d'utilisation commerciale - pas de modification](#) » : vous êtes libre de le reproduire, de le distribuer et de le communiquer au public à condition d'en mentionner le nom de l'auteur et de ne pas le modifier, le transformer, l'adapter ni l'utiliser à des fins commerciales.

Université Lumière Lyon 2
Ecole doctorale 483 Sciences sociales
UMR 5206 Triangle. Action, discours, pensée politique et économique

Thèse de doctorat en science politique

présentée et soutenue publiquement par

Lucie LERBET

le 27 mars 2023

Autonomie, conflit, complexité

**Les imaginaires de et par l’habiter : mise en politique de
l’écologie, mise en écologie du politique**

Directeur de thèse : **Guillaume FABUREL**

Co-directeur de thèse : **Gilles POLLET**

Jury

Sophie LALIGANT

Maitresse de conférences, Université de Tours

Rapportrice et examinatrice

Pascal NICOLAS-LE STRAT

Professeur des universités, Université Paris 8

Rapporteur et examinateur

Isabelle HAJEK

Maitresse de conférences, Université de Strasbourg

Examinatrice

Valérie JOUSSEAUME

Maitresse de conférences, Université de Nantes

Examinatrice

Yves SINTOMER

Professeur des universités, Université Paris 8

Examineur

Guillaume FABUREL

Professeur des universités, Université Lyon 2

Directeur

Gilles POLLET

Professeur des universités, Sciences Po Lyon

Co-directeur

Sommaire

SOMMAIRE	3
RESUME.....	5
ABSTRACT	6
REMERCIEMENTS	7
PREAMBULE	11
INTRODUCTION GENERALE	15
1. DE L'HABITAT DURABLE A L'ECOLOGIE DE ET PAR L'HABITER	15
2. UNE ECOLOGIE DE ET PAR L'HABITER : ELEMENTS DE DEFINITION	24
3. POLITISER L'ECOLOGIE PAR LES IMAGINAIRES.....	30
4. MOUVEMENT DOUBLE DE LA PROBLEMATIQUE	49
5. TERRAINS.....	50
PLAN DE LA THESE	57
PARTIE 1. CATEGORISER LES IMAGINAIRES DE ET PAR L'HABITER : RESISTER, PRENDRE SOIN, INSTITUER.....	59
INTRODUCTION DE LA PARTIE 1.....	60
CHAPITRE 1. RESISTER.....	69
CHAPITRE 2. PRENDRE SOIN.....	93
CHAPITRE 3. INSTITUER.....	117
CONCLUSION DE LA PARTIE 1	136
PARTIE 2. INCARNER LES IMAGINAIRES DE ET PAR L'HABITER : RELATER, EXPLICITER, ELUCIDER	141
INTRODUCTION DE LA PARTIE 2.....	142
CHAPITRE 4. ÉLUCIDER (PAR) MA SUBJECTIVITE EXPLICITEE : UN CARNET A / POUR INCARNER	145
CHAPITRE 5. LE CARNET EN PRISE AVEC LE FOISONNEMENT DES EXPERIENCES.....	167
CHAPITRE 6. L'EXPERIENCE DU CARNET EN PRISE AVEC SES LIMITES	193
CONCLUSION DE LA PARTIE 2	216
PARTIE 3. EPROUVER LES IMAGINAIRES DE ET PAR L'HABITER : TEMPS, AUTRES, SOL. 217	
INTRODUCTION DE LA PARTIE 3.....	218
CHAPITRE 7. PRENDRE SOIN, INSTITUER, RESISTER : UN TRIPTYQUE APPROFONDI ET REMANIE.....	221
CHAPITRE 8. UN HABITER EN PRISE ET AUX PRISES AVEC LE MONDE ET SON (SES) INSTITUTION(S) : QUELLE AUTONOMIE A LA CROISEE DES IMAGINAIRES ?	277
CONCLUSION DE LA PARTIE 3	319
CONCLUSION GENERALE	321
1. SYNTHESE DE LA DEMARCHE ET DES RESULTATS.....	321
2. ENJEUX CONTEMPORAINS ET ENSEIGNEMENTS	327

3. RETOUR REFLEXIF SUR LA PROBLEMATIQUE.....	331
BIBLIOGRAPHIE	337
TABLE DES ILLUSTRATIONS	352
TABLE DES MATIERES.....	353

Résumé

Cette thèse étudie les imaginaires qui (s')instituent (par) les expériences d'habiter vécues au sein de la dite alternative écologique en milieux ruraux. Cette nébuleuse est éprouvée à travers deux cas, complémentaires parce que contrastés. Le premier cas, la Vallée Longue, située dans les Cévennes, lieu rural emblématique du retour à la terre, a vu naître ces dernières années un collectif informel de réflexion autour des enjeux localisés de l'écologie et de la transmission de savoirs situés. Le deuxième cas, la communauté de l'Arche de Saint-Antoine, située en Isère, dans un village calme mais plus proche des centres urbains, est depuis une trentaine d'années un lieu de vie et de formation orienté vers la spiritualité et la non-violence.

Une catégorisation des significations imaginaires de cet habiter émerge de l'analyse d'entretiens menés auprès d'habitant·e·s de la Vallée Longue, autour d'un triptyque : *résister*, *prendre soin* et *instituer*. L'intention de cohérence, la volonté d'harmonie et l'exemplarité envisagée sont traversées par des tensions, individuelles et collectives. Par une démarche de recherche subjective et incarnée d'élucidation des imaginaires enchevêtrés dans les expériences ordinaires, sur la base d'une immersion au sein de l'Arche relatée dans un carnet de terrain, cette catégorisation est remaniée et épaissie.

Faisant dialoguer les entretiens des habitant·e·s des deux terrains, une mise en miroir finale met en évidence leurs résonances et leurs tensions qui laissent entrevoir la généricité d'un rapport au monde en émergence dans ces expériences d'habiter – autour du *temps*, des *autres* et du *sol*. Ce travail dessine ainsi les lignes imaginaires d'une autonomie en projet dans et par l'habiter, avec pour horizon des écologies dès lors revisitées.

Mots-clés : imaginaires, instituant/institué, habiter, écologie, ruralités, collectif, communauté

Abstract

This thesis explores the instituting dynamics between imaginaries and dwelling experiences within what is known as the ecological alternative in rural environment. The profusion of alternatives is comprehended through two cases. The first one - the *Vallée Longue* - is located in the Cévennes, an emblematic rural place of the back-to-the-land movements. In the past few years, some inhabitants created an informal collective to think and work about the localised stakes of ecology and the transmission of situated knowledges. The second one - the *communauté de l'Arche de Saint-Antoine* - is located in a small village in Isère, in a quiet place but closer to urban centers. This intentional community was founded about thirty years ago. Spirituality and non-violence are its main principles. It is also a formation center.

A categorization of imaginary significations of this dwelling experiences emerges from the analysis of interviews made with inhabitants of the Vallée Longue. In that case, dwelling means to *resist*, to *care* and to *institute*. Individual and collective tensions run through the intention of coherence, the wish of harmony and the considered exemplarity. This categorization is then reorganized and thickened through a subjective and embodied research process of elucidation of imaginaries entangled in ordinary experiences. This part of the work is based on a participant observation within the Arche, related in a journal.

Studying interviews of both cases enables to highlight their resonances and tensions. This draws the genericity of a relationship to the world emerging through those dwelling experiences – around *time*, *others* and *soil*. This study reveals the imaginary lines of a kind of autonomy through dwelling, with revisited ecologies as an horizon.

Keywords : imaginaries, instituting dynamics, dwelling, ecology, rurality, collective, community

Remerciements

Mes remerciements vont d'abord à mon directeur de thèse, Guillaume Faburel. Merci pour la confiance intellectuelle que vous m'avez accordée depuis le début, pour l'accueil que vous avez eu de mes doutes, de mes peurs et de mes intuitions. Merci pour les échanges que nous avons eus et pour les réflexions menées ensemble. Mes remerciements vont aussi à mon co-directeur, Gilles Pollet. Merci pour les redressements et recentrements proposés, merci aussi pour avoir accepté de me suivre malgré les chemins un peu différents que j'ai voulu emprunter dans cette thèse. Merci pour la relecture finale et les apports notamment méthodologiques.

Merci à la région Rhône-Alpes et à l'École Urbaine de Lyon pour le financement des trois premières années de cette thèse.

Je remercie les membres du jury de me faire l'honneur de discuter mon travail. Merci tout particulièrement à Sophie Laligant et Pascal Nicolas-Le Strat qui ont accepté d'être rapportrice et rapporteur. Merci à Isabelle Hajek, Valérie Jousseume et Yves Sintomer d'avoir accepté d'en être les examinatrices et examinateur.

Je remercie les membres du collectif Vallée Longue et de la communauté de l'Arche de Saint-Antoine pour leur accueil et le temps consacré à ma recherche. Je remercie, en Vallée Longue comme à l'Arche, les personnes que j'ai sollicitées pour un entretien pour leur disponibilité et leur prise en considération de mon travail.

Merci à celles et ceux de l'ombre, maintenant. Mille mercis à Loriane et Maële, mes compagnes de thèse et bien plus que ça. Merci pour tout ce qui a émergé de ce *nous* que l'on s'est créé, en-dehors des cadres trop froids que l'institution universitaire nous proposait. Loriane, Maële, Lucie, LML – *Elle aime elles*. Merci Loriane pour tout ce que tu as donné pour que cette thèse émerge. Merci d'avoir été là au printemps 2019 où tout semblait si difficile pour la doctorante et future maman que j'étais alors. Merci d'avoir été là à l'été et l'automne 2022 pour l'accompagnement et le soutien des tous derniers mois, pour toutes les relectures pointilleuses et la vigueur des secouements quand il le fallait. Merci Maële pour l'entraide et le soutien réciproque, notamment dans les derniers mois de nos thèses respectives, dans la distance mais néanmoins au quotidien. Nos thèses sont, au même titre que nous, sœurs, différentes mais parentes. Merci à ce *nous* pour ce que l'on construit ensemble toutes les trois, par nos lectures, nos relectures, par nos partages, notre écoute, personnelle et collective, de nos ressentis, nos émotions, nos pensées, nos (in)sécurités, nos (in)certitudes,

nos cycles et les énergies qui en découlent... tous ces apprentissages que nous avons construits et qui nous ont construites, par la thèse mais aussi au-delà.

Je remercie les autres doctorant·e·s avec qui j'ai cheminé également, notamment durant les deux premières années de ma thèse, Mathilde et Thibaud, et durant la troisième et la quatrième années, Fabian et Fanny. Merci à elles et eux, ainsi qu'aux autres que j'ai pu croiser, rencontrer ici et là, pour tout ce qui se joue dans ce qui ne se voit pas et ne se dit pas. Merci aussi aux étudiant·e·s qui se sont impliqué·e·s dans l'enquête menée en Vallée Longue durant l'année 2018-2019, ainsi qu'à tou·te·s ceux et celles rencontré·e·s dans les différents enseignements que j'ai eu en charge et qui m'ont aidée à sortir du travail trop solitaire qu'est parfois la thèse.

Quelques autres remerciements s'imposent encore. Merci à ma tante Frédérique, pour ton soutien et ton aide durant toute cette thèse, pour les questionnements que tu as ouverts, pour ceux que tu m'as aidée à refermer aussi. Merci de m'avoir aiguillée dans ce délicat démêlage des héritages intellectuels familiaux. Merci pour toutes ces discussions et les ouvertures qu'elles m'ont permises, merci aussi pour les fermetures et remises en question qui m'ont aidée à y voir clair, par la connivence affectueuse qui nous lie.

Claire, ma sœur adorée, je te remercie pour tout : tes critiques et ta légèreté, ton implication et tes pas de côté (je sais que tu sais que je sais). Merci pour les relectures, merci pour tous les encouragements devant toutes mes paniques. Merci pour les pauses, pour le temps et l'énergie que tu m'as accordés, particulièrement depuis que tu es devenue tata – merci alors pour le relai avec Nora, toutes les fois où tu as pu.

Merci aussi à mon frère, Antoine, merci pour ton pragmatisme dont je manque parfois et qui m'aide sûrement à garder le cap quand je m'égare. Merci pour les moments où tu m'as rassurée, merci pour m'avoir confié que ça ne serait pas parfait et que ça irait quand même. Merci à toi, merci à Laura aussi, j'ai roulé dans votre roue pour cette fin de thèse – en espérant que Léa profite aussi de cette énergie collective.

Je remercie mes parents pour leur soutien infailible, pour toujours croire en ma capacité à aller au bout de ce que j'ai commencé. Merci pour l'énergie et la force que vous m'avez données et pour m'avoir poussée à faire ce qui me plait, jusqu'à cette thèse qui me tient à cœur. Merci pour les dernières relectures, attentives et attentionnées. Pour le soutien depuis toujours, et les « alors cette thèse, ça en est où ? » demandés avec affection, je remercie aussi mes grands-parents maternels ainsi que mes oncles et tantes.

Merci à mes parents, à Claire, à Antoine et Léa pour les nombreuses fois où, quelques heures ou quelques jours, vous m'avez soutenue dans ma charge parentale pour m'offrir un espace et

un temps hors de mon rôle de mère et me focaliser sur cette thèse. L'articulation entre l'immédiateté des besoins d'un enfant de moins de trois ans et la projection et le recul requis par le travail de recherche a été la plus grande épreuve de cette fin de thèse. Sans ce soutien familial des derniers mois, le texte qui suit ne serait pas là. Je remercie également les nounous à domicile des débuts puis les puéricultrices de la crèche de Saint-Avertin.

Deux remerciements tout particuliers maintenant. Je remercie Jojo, mon grand-père paternel, parti il y a bientôt dix ans, mais toujours près de moi lorsque j'écris. Cette thèse lui doit bien plus que je ne saurais l'élucider. Ma gratitude infinie va à Pépée, ma grand-mère paternelle, qui est partout dans cette thèse alors même que je ressens douloureusement son absence depuis deux ans. J'aurais tant aimé la tenir dans mes bras à l'arrivée. Si je suis allée au bout, c'est grâce à la force qu'elle m'a donnée.

Merci à la danse d'être dans ma vie et de me faire être en vie. Merci aux copines de la danse pour les aventures qui permettent de s'évader pour mieux revenir. Merci à mes proches, ami·e·s et famille, pour m'avoir rappelé qu'il existait un monde en-dehors et au-delà de cette thèse.

Je remercie mon compagnon, Iliass, merci de ne pas trop chercher à comprendre ce que je fais dans cette thèse : cela a parfois été frustrant mais certainement aussi salvateur, merci de m'obliger à ne pas me prendre trop au sérieux. Merci de ne jamais avoir remis en cause ce travail qui me tient à cœur malgré les épreuves rencontrées ces dernières années. Merci de ton soutien, merci pour les bons repas qui réchauffent le cœur, le corps et l'esprit.

Enfin, mais non des moindres, merci ma lumineuse Nora. Ton arrivée il y a trois ans fut pour moi un ouragan, mais ta présence m'a ramenée dans mon corps, présente au moment, attentive à toi, à moi et au monde, ancrée, et j'ai pu transformer ce qui était d'apparence compliqué en force.

À Pépée et à Nora, au(x) vivant(e·s) en nous, à ce qui survient et à ce qui advient

Préambule

Faire une thèse en Sorcières

Le texte qui suit est écrit à six mains (Loriane Ferreira, Maële Giard, Lucie Lerbet, toutes trois apprenties-chercheuses). Il nous est apparu pertinent de le placer en préambule de chacune de nos thèses.

Jamais travail de recherche, même plutôt jamais pensée en mouvement – si ce n’est en fait travail d’écriture –, ne s’est réalisé seule, comme une pensée sans racines et sans branches qui flotterait dans un vide impalpable. Nous voulons expliciter, par ce texte écrit de nos six mains, ce que nous avons créé collectivement par notre aventure commune en thèse – et la manière dont nos thèses nous ont créées collectivement, en *Sorcières de l’eau*. Trois sensibilités qui sont passées à travers les moments difficiles comme les joies, souvent accompagnées de discussions à n’en plus finir pendant ces années de thèse. Durant ces quelques années, nous avons grandi et appris ensemble ; pour cela autant que pour nos influences communes, vous, lecteur, lectrice, trouverez, nous espérons, une grande richesse à la lecture des liens qui nouent nos différents travaux. Si certains sont explicités au fil des thèses, marqués dans les notes de bas de page, d’autres plus implicites parfois, plus diffus, plus fondateurs aussi d’une certaine manière, balisent nos travaux et nous connectent. Avec ce préambule, nous avons le désir de mettre en évidence certains positionnements, certaines intentions, certaines valeurs qui nous tiennent collectivement à cœur.

Mais d’abord, précisons les concepts qui lient nos recherches. Celles-ci puisent dans une source commune qu’est l’habiter. Nous avons alors chacune suivi un concept, plongé avec comme on s’immerge dans un cours d’eau : le corps pour Maële, le sensible pour Loriane, les imaginaires pour Lucie. Nous avons chacune façonné ce concept, en lien avec notre source commune, descendant une même vallée, l’habiter. Comme rejoignant un lac, ces trois concepts se sont liés dans le lieu de dialogue que nous nous sommes constitué. Dans ce lac, nous avons alors construit plus explicitement, à la fois collectivement et personnellement, singulièrement et subjectivement, des enchevêtrements entre ces différents concepts et approches.

Ensuite, nous souhaitons assumer et affirmer un ensemble de valeurs qui nous (im)portent particulièrement. Celles-ci permettent de mettre certaines idées en perspective, de suivre les liens qui nous relient et de comprendre aussi notre démarche collective. En premier lieu se trouvent l’envie et le désir de faire ensemble : le collectif est le cœur de nos valeurs partagées. A partir de là, on peut tracer, en cercles concentriques, en liens et en lianes, l’ensemble de ce qui nous tient ensemble. Une première liane, comme une corde tendue, vient avec la

circulation des idées, qui s'affinent au contact les unes des autres : elle permet aussi d'assurer une forme d'honnêteté sur l'origine des idées, sur leur maternité. Elles font des allers-retours constants, sont en mouvement, ce qui leur permet de grandir, de s'amplifier, de s'épaissir et de se complexifier.

Un autre cercle concentrique, qui entoure pour nous forcément le collectif, est celui du soutien et de l'entraide et par là, plus généralement, la question du soin. Cette valeur nous a souvent amenées à réfléchir et à mettre en question ce que pouvait signifier prendre soin d'une autre dans des moments plus ou moins difficiles, partager les joies comme les difficultés, soutenir, accompagner, soulager aussi, partager quoi qu'il arrive. Cette question du soin a entraîné pour nous la question de l'engagement : être engagée dans une relation du soin, chercher à avoir ces relations fortes ensemble, s'élever ensemble, ne laisser personne derrière. Cela se ressent également dans les engagements réflexifs liés à la thèse : quel monde nous créons pour demain ? Qu'est-ce qui pourrait le rendre plus écologique et même écoféministe ?

Si l'on continue le chemin vient forcément la question de l'engagement par la recherche. Il s'agit d'abord pour nous de prendre conscience du monde dans lequel nous vivons, des barrières présentes qui sont plus ou moins visibles, plus ou moins verbalisées, plus ou moins explicites et plus ou moins perfectibles. Après ce constat vient le positionnement : qu'est-ce que l'on défend et de quelles façons ? Aussi, si ce n'est surtout, comment cet engagement se rapporte-t-il à l'institution du savoir ? Comment peut-on faire pour assumer des positions notamment critiques, parfois radicales, alors même que la confiance en nous-même n'est pas toujours présente, que toutes les preuves restent à faire et que l'illégitimité ressentie n'est jamais bien loin ? L'une de nos réponses, des plus importantes et des plus puissantes, a été d'être plusieurs, pour collectivement (sup)porter ces idées et se sentir moins seules face à elles. Trouver de la force ensemble, pour avancer, ensemble.

Le dernier point qu'il nous paraît nécessaire d'aborder dans ce préambule est celui des revendications qui nous unissent, qui traversent nos travaux, nos pensées mais même au-delà, nos vies et nos corps. C'est celle du féminisme d'abord et peut-être avant tout. Très en lien avec la question du soin mais aussi de la mise en lien, de celle de la recherche de légitimité et de confiance, de celle du pas de côté qui nous amène à chercher ailleurs et autrement, parce que nous sommes trois femmes, jeunes, avec toutes les difficultés que cela peut impliquer, le féminisme nous a porté. Nous avons pu découvrir les écrits de nombreuses femmes, que nous avons lu de concert pour pouvoir en parler et nous nourrir. Nous citons et remercions grandement – si ce n'est rendons hommage à – notamment Carolyn Merchant, Val Plumwood, Starhawk, Maud Renard, Hannah Arendt, Silvia Federici, Jeanne Favret-Saada, Geneviève Pruvost, Émilie Hache. Merci, de nous avoir accompagnées dans ces dernières années d'écriture, de nous avoir portées, transportées, élevées, fait grandir, d'être devenues des figures fortes de qui s'inspirer chaque jour un peu plus.

Les engagements qui sont les nôtres portent également sur une recherche qualitative, approfondie, ancrée dans l'expérience pour avancer et comprendre le monde dans lequel nous vivons, avec une revendication de nos subjectivités de chercheuses comme des éléments importants de notre démarche de recherche. La défense de ces idées dans et par nos thèses repose sur de nombreux tâtonnements et remises en question. Nous avons eu le souci de relater avec humilité et justesse nos processus et démarches de recherche et de rendre compte au mieux, par souci d'honnêteté, de la complexité des situations étudiées. Cela inclut la reconnaissance des blocages et des verrous, intérieurs comme extérieurs, qui nous ont parfois arrêtées dans nos démarches. En fin de compte, ce souci d'humilité et de justesse s'exprime dans notre reconnaissance de l'aspect partiel et partial de nos regards sur le monde – qui va largement de pair avec la question de la subjectivité.

C'est avec cet ensemble de filtres et en suivant ces fils durement tirés que nous invitons notre lectrice, notre lecteur, à poursuivre la lecture des travaux qui sont présentés dans cette thèse.

Introduction générale

1. De l’habitat durable à l’écologie de et par l’habiter

Nous y sommes. Tout le monde – ou presque – s’indigne qu’un footballeur international et son entraîneur s’esclaffent lorsqu’un journaliste questionne l’usage des jets privés pour les déplacements accessibles en train¹. Par ailleurs, la sobriété est enfin officiellement au programme politique. Cet automne 2022, le gouvernement français choisit de s’adresser à ses administré·e·s au sujet de potentielles pénuries énergétiques en mobilisant la notion de sobriété. L’écologie aurait-elle (enfin) gagné la bataille des idées ?

Selon la première ministre du gouvernement en question, « la sobriété énergétique, ce n’est pas produire moins et faire le choix de la décroissance »². Ces plans de sobriété du gouvernement empruntent à l’idée de sobriété, notamment popularisée par des personnes comme Pierre Rabhi qui parlait de *sobriété heureuse*³. Si cette sobriété-ci s’inscrit peu ou prou dans les réflexions de la décroissance et de l’autolimitation entamées depuis les années 1960-1970 avec la construction de l’écologie politique, la sobriété dont il est question dans ces plans gouvernementaux n’est ni choisie ni heureuse, elle est subie et injonctive.

En outre, cette sobriété ne reconnaît pas les responsabilités inégalement partagées. En effet, plusieurs travaux ont critiqué le caractère universalisant de catégories comme celle d’anthropocène, par comparaison avec celle de capitalocène⁴ ou encore androcapitalocène⁵... La réflexion sur la pluralité de perspective – que l’anthropocène universaliste tend à effacer – ouvre la voie à la complexité que l’écologie met en jeu et, par-là, indique qu’il n’y aura pas de réponse simple et unilatérale : pas de *deus ex machina* en la présence des innovations technologiques pour nous sauver. On n’effacera pas non plus les perceptions et ressentis contrastés en fonction de nos situations dans cette grande crise. Ce n’est pas parce qu’elle se

¹ REPORTERRE, « Foot et jets privés : « Mbappé fait bouger les choses malgré lui » », *Reporterre, le quotidien de l’écologie*, URL complète en biblio.

² « Élisabeth Borne : « La sobriété énergétique, ce n’est pas produire moins et faire le choix de la décroissance » », *bfmtv*, URL complète en biblio.

³ Pierre RABHI, *Vers la sobriété heureuse*, 1re éd., Arles, Actes sud, 2010.

⁴ Donna HARAWAY, « Anthropocène, Capitalocène, Plantationocène, Chthulucène : Faire des parents », *Multitudes*, 2016, vol. 65, n° 4, p. 75, doi:10.3917/mult.065.0075.

⁵ L’androcapitalocène insiste sur le rôle de l’être humain masculin capitaliste : Catherine ALBERTINI, *Résistances des femmes à l’Androcapitalocène : le nécessaire écoféminisme*, Saint-Joseph-du-Lac (Québec), M Éditeur, 2021.

joue à l'échelle de la planète que tous les Terriens la vivent de la même manière, ni n'ont le même impact sur elle.

1.1. Les crises écologiques, entre urbanités et ruralités

Les discours que les institutions formelles⁶ portent sur l'écologie tendent à opposer celle-ci à la ruralité⁷, sous l'angle de ses espaces (par la dispersion de l'habitat et la prédation des espaces dits naturels, avec l'habitat individuel comme symbole) comme de ses modes de vie (individualistes et coûteux en énergie fossile, avec la voiture comme symbole). L'écologie y est au contraire associée à la densité urbaine ainsi qu'à des modes de vie urbains. Cette opposition entre ruralité et écologie perdure alors même que des études ont montré qu'en prenant largement en compte les conséquences de ces modes de vie urbains, ils ne sont pas plus écologiques que ceux des campagnes. Une étude a ainsi montré qu'outre un besoin plus grand en ressources naturelles en ville qu'à la campagne, le paramètre le plus déterminant est surtout le niveau de vie – et les plus riches vivent majoritairement dans les centres urbains⁸. En outre, cette opposition nie la pluralité des campagnes et leurs évolutions, en faisant un objet spatialement unique, statique dans le temps et inféodé (politiquement, économiquement, culturellement...) aux villes. Le traitement médiatique et politique du mouvement des Gilets jaunes n'a fait qu'accentuer cette perception. Ce mouvement a révélé les fractures socio-territoriales et les différentes conceptions de l'écologie que celles-ci peuvent recouvrir⁹.

Car en effet, en dépit de la disqualification des dites périphéries – dont le terme renvoie à leur situation de supposées dépendance et infériorité vis-à-vis des centralités urbaines –, celles-ci attirent durablement et à bas bruits. Si l'expression d'exode urbain est controversée, il n'en demeure pas moins que les départs d'habitant·e·s des grandes villes vers des espaces ruraux participent à transformer le visage et les imaginaires des ruralités. Déjà dans les années 1990, les campagnes étaient – restaient, redevenaient ? – associées à des valeurs positives d'entraide et de coopération¹⁰. Cela a été récemment accentué et mis en lumière par la crise du Covid-19

⁶ Je reviens plus loin sur le concept d'institution dans un sens plus large. Je fais ici référence aux institutions formalisées comme telles, notamment les institutions publiques, qu'elles soient étatiques ou locales.

⁷ Pour un exemple d'analyse textuelle de ces discours, je renvoie à la deuxième partie du texte : Lucie LERBET et Fabian LEVEQUE, « En finir avec une conception hégémonique dans nos rapports à l'espace », 2021, p. 22.

⁸ Jukka HEINONEN et Seppo JUNNILA, « A Carbon Consumption Comparison of Rural and Urban Lifestyles », *Sustainability*, 16 août 2011, vol. 3, n° 8, pp. 1234-1249, doi:10.3390/su3081234.

⁹ Guillaume FABUREL, Maële GIARD, Mathilde GIRAULT et Ewa CHUECOS, « L'imaginaire écologique des Gilets jaunes. Entre écologie populaire et écologie relationnelle », *Écologie & politique*, 2021, vol. 62, n° 1, pp. 127-142.

¹⁰ Bertrand HERVIEU et Jean VIARD, *Au bonheur des campagnes (et des provinces)*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, Collection Monde en cours, 1996.

et les conséquences de sa gestion politique. Le confinement a été une expérience diversement vécue, non seulement en fonction des classes sociales, des secteurs d'activité, de la composition du foyer, mais aussi du lieu de vie, de la présence ou non d'un jardin, de sociabilités de voisinage ou non – et de ce qui se situe dans le kilomètre autour de chez soi et où il est possible de s'aérer. Ces espaces attirent des personnes en recherche d'apaisement, de calme¹¹, de sociabilité, d'entraide... et de reprise du pouvoir d'agir, des valeurs associées à des représentations positives de la nature, avec toute la pluralité et complexité de sens que ce mot contient¹². Les volontés de départ des grandes villes ont ainsi augmenté. Déjà présents auparavant¹³, les ressentis négatifs des grandes villes, et notamment de la densité, se sont accentués. Le mythe de l'émancipation et de la réalisation de soi par la ville est mis à mal par ces vécus négatifs liés à la concentration urbaine et aux rythmes métropolitains notamment.

Cela complexifie les discours médiatiques, politiques et académiques qui projettent le « tout urbain », un urbain généralisé par la métropolisation, et analysent la diversité des espaces à l'aune de gradients d'urbanité¹⁴. Les vives réactions autour de l'essai *La France périphérique* de Christophe Guilluy¹⁵ ont révélé certaines crispations notamment académiques lorsqu'est questionné l'horizon de la métropolisation comme stade avancé du capitalisme urbain¹⁶. Ces questions ont structuré la première édition du séminaire « Entre urbanités et ruralités », en février 2018, où nous nous interrogeons sur la multitude d'initiatives habitantes autour de l'écologie et de l'autonomie qui se vivent dans les espaces ruraux¹⁷ – qualifiés de marges, de périphéries, de lisières...¹⁸ Ces phénomènes questionnent en effet le prisme urbain des pensées et pratiques instituées, tant dans la recherche académique que dans les métiers de l'action publique, jusqu'aux arènes du politique. Quelles significations cette myriade d'initiatives

¹¹ Loriane FERREIRA, « Chapitre 11 : Les périurbains : un affranchissement de l'urbain dense par la « nature » ? », in Didier DESPONDS et Claire FONTICELLI (dir.), *Les mutations du périurbain : de l'espace décrit aux territoires désirables ?*, Paris, Éditions Le Manuscrit, Devenirs urbains, 2021, pp. 285 et suivantes.

¹² « Séminaires urbanités et ruralités. Débrancher de l'urbain : par et pour quels imaginaires de la nature », *Triangle.ens-lyon*, 2019, URL complète en biblio.

¹³ Guillaume FABUREL, *Les métropoles barbares : démondialiser la ville, désurbaniser la terre*, Lyon, le Passager clandestin, 2018.

¹⁴ Jacques LEVY et Michel LUSSAULT (dir.), *Dictionnaire de la géographie et l'espace des sociétés*, Nouvelle édition revue et Augmentée, Paris, Belin, 2013.

¹⁵ Christophe GUILLUY, *La France périphérique : comment on a sacrifié les classes populaires*, Paris, Flammarion, 2014.

¹⁶ Guillaume FABUREL, *Les métropoles barbares*, op. cit.

¹⁷ Cette multitude d'initiatives qui se rapportent à l'écologie et à l'autonomie a notamment été étudiée ces dernières années par : Guillaume FABUREL, *Les métropoles barbares : démondialiser la ville, désurbaniser la terre*, Lyon, le Passager clandestin, 2018 et Geneviève PRUVOST, *Quotidien politique : féminisme, écologie et subsistance*, Paris, La Découverte, L'horizon des possibles, 2021.

¹⁸ « Séminaire Entre urbanités et ruralités : les passions joyeuses des périphéries », *Triangle.ens-lyon*, 2018, URL complète en biblio.

peut-elle porter et construire, dans la distance que celles-ci prennent avec les modèles explicatifs du monde moderne-urbain ?

1.2. Savoirs de gouvernement

Car la modernité et l'urbanité constituent bien une vision du monde, imbriquant spatialement développement capitaliste, métropolisation et mondialisation¹⁹. Cette vision du monde se traduit par des politiques publiques qui s'appuient sur de nouveaux savoirs de gouvernement²⁰ qui passent par des formes d'expertise plus ou moins liées aux pouvoirs institutionnels. C'est le cas des politiques d'aménagement du territoire. Certes, la géographie (sur laquelle s'appuie l'aménagement du territoire), en tant que discipline scientifique, repose sur l'idée de neutralité axiologique et s'appuie sur la rationalité instrumentale²¹ – d'autant plus dans son versant gestionnaire et aménagiste. Cependant, la géographie s'est construite par des liens avec le pouvoir²². Suivant Yves Lacoste, « la géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre »²³. La géographie et, plus encore, l'aménagement du territoire reposent sur une conception géométrique²⁴ et euclidienne²⁵ de l'espace, à la fois reposant sur un entendement rationaliste et fonctionnaliste, mais aussi à l'espace aplati des cartes, que l'on peut regarder depuis le dessus, découper, mesurer, normer, objectifier... Enfin, ils reposent sur une organisation de l'espace sur un mode capitaliste : construit par la modernité et sa maîtrise rationnelle, l'espace est considéré à l'aune de ses fonctions productives, dans une perspective extractiviste²⁶. Les espaces sont aujourd'hui mis en concurrence à travers le marketing territorial. Ce faisant, toutes ces considérations tendent à minimiser voire nier les questions de relation à l'espace, et notamment des affects qui lient les habitant·e·s à leurs lieux de vie.

¹⁹ David HARVEY, *Les limites du capital*, Paris, Éditions Amsterdam, Lignes rouges, 2020 (1982).

²⁰ Olivier IHL, Martine KALUSZYNSKI, Gilles POLLET (dir.), *Les sciences de gouvernement*, Paris, Economica, Etudes politiques, 2003.

²¹ Max WEBER, *Le savant et le politique*, Paris, Gallimard, 10/18, 2004 (1919).

²² C'est ce que nous avons voulu montrer dans : Lucie LERBET et Fabian LEVEQUE, « En finir avec une conception hégémonique dans nos rapports à l'espace. », 2021, p. 22. Les références qui suivent sont mises en lien dans ce texte, auquel je renvoie pour plus de détails sur cet aspect.

²³ Yves LACOSTE, *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, Éd. augmentée, Paris, la Découverte, La Découverte-poche, 2013.

²⁴ Michel ROUX, *Inventer un nouvel art d'habiter. Le ré-enchantement de l'espace*, L'Harmattan, Ingenium, 2003.

²⁵ Arturo ESCOBAR, *Sentir-penser avec la terre : l'écologie au-delà de l'Occident*, Paris, Seuil, Anthropocène, 2018.

²⁶ Jean-Baptiste VIDALOU, *Être forêts : habiter des territoires en lutte*, Paris, La Découverte, Zones, 2017.

Les liens entre géographie et pouvoir sont donc particulièrement minimisés. Cette euphémisation du politique s'inscrit dans le paradigme de la modernité néolibérale, qui se présente comme politiquement et axiologiquement neutre²⁷, notamment par l'irruption de l'économie dans toutes les sphères de la vie, s'appuyant sur un imaginaire de la conciliation et euphémisant ce qui relève du conflit. La vision néolibérale et managériale des territoires et de leur géographie présente le développement durable comme un changement de paradigme alors même que le développement durable renouvelle la vision segmentée du monde à travers des modèles qui font abstraction des singularités écologiques pour une meilleure répliquabilité²⁸, fondée sur des savoirs de l'action de type nomothétique²⁹. Il s'agit alors de préciser ce que cette conception de la géographie, notamment par l'aménagement du territoire, fait des espaces dans le contexte de crises écologiques que nous vivons.

1.3. L'écologie au risque de sa dépolitisation

Ainsi, cette perception des espaces et de la manière de les penser et les mettre en forme repose sur l'idée de neutralité – des lieux objectifiés et de leur aménagement. Pourtant, penser et vivre les crises écologiques aujourd'hui, c'est bien se demander enfin *où atterrir ?*³⁰ Cela suppose de définir les contours de ces crises écologiques et les visions multiples de l'écologie qu'elles mettent en tension. André Gorz, un des pionniers de l'écologie politique française, positionne quant à lui l'écologie qu'il défend « contre une écologie marquée par le rejet de la conflictualité »³¹, c'est-à-dire une écologie qui dépolitise et se présente comme neutre, faisant abstraction des situations et de leurs particularités et de la manière dont celles-ci s'enchâssent dans des relations de pouvoir, des relations potentiellement conflictuelles. La durabilité – et désormais la sobriété dans l'usage qu'en font les institutions politiques – évacuent le

²⁷ Pierre DARDOT et Christian LAVAL, *La nouvelle raison du monde: essai sur la société néolibérale*, Paris, la Découverte, La Découverte poche, 2010.

²⁸ Guillaume FABUREL, « Le développement durable, entre gouvernement par la technique et technique de gouvernement. Référentiels, guides, labels, prix et autres récompenses dans les politiques d'urbanisme et d'aménagement », *Cahiers RAMAU. Revue du Réseau activités et métiers de l'architecture et de l'urbanisme*, 30 novembre 2015, n° 7, pp. 152-172.

²⁹ Olivier LABUSSIÈRE, *Le défi esthétique en aménagement : vers une prospective du milieu. Le cas des lignes très haute tension (Lot) et des parcs éoliens (Aveyron et Aude)*, thèse de doctorat en géographie, aménagement, sous la direction de Vincent Berdoulay, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2007, URL complète en biblio.

³⁰ Bruno LATOUR, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, Paris, La Découverte, 2017.

³¹ André GORZ, *Leur écologie et la nôtre : anthologie d'écologie politique*, Paris, Éditions du Seuil, Anthropocène, 2020, p. 9.

politique³², sous l'angle de l'euphémisation des contradictions et par le peu de mise en discussion des enjeux politiques de l'écologie³³. En fin de compte, la durabilité dépolitise l'écologie, et par là, la vide de son sens et de son contenu. Dans cette perspective, l'écologie défendue notamment par Gorz s'oppose intrinsèquement à l'expertocratie³⁴ verte. Son point de départ est le milieu de vie. Cette écologie n'est pas abstraite, utopique, elle est bien plutôt située – située *quelque part*.

En fait, l'aménagement du territoire a historiquement institué une distance entre les habitant·e·s et leur milieu de vie³⁵. À ce titre, les écoquartiers sont un cas d'école des politiques publiques de durabilité qui évacuent les enjeux de l'habiter. En effet, dans le cadre des politiques menées au nom des impératifs écologiques, les écoquartiers sont emblématiques des intentions, des fonctionnements et des impensés des manières dont ces politiques se rapportent aux lieux de vie. Dans un premier temps, cette démarche était principalement orientée par la conception technique de bâtiments performants sur le plan énergétique. Cette conception technique s'est prolongée avec l'idée que ces constructions techniques orienteraient mécaniquement les pratiques vers plus de sobriété énergétique³⁶. Dans un second temps, la question des pratiques des habitant·e·s de ces quartiers est apparue comme essentielle³⁷. L'enjeu de l'appropriation³⁸ du quartier par ses habitant·e·s est alors apparu, faute de quoi les objectifs de sobriété énergétique ne pouvaient être remplis.

Ainsi, les écoquartiers apparaissent comme un dispositif expérimental de modes d'habiter durables... et critiquables³⁹, qui s'appuient sur un imaginaire techniciste de l'écologie par la durabilité posée comme neutre sur le plan axiologique. Les institutions publiques tendent à

³² Matthieu ADAM, Georges Henry LAFFONT et Laura SEGUIN, « Participation et mobilisations habitantes dans l'urbanisme durable : héritage des mouvements sociaux urbains ou évacuation du politique ? », *Développement durable et territoires*, 30 septembre 2015, Vol. 6, n°2, doi:10.4000/developpementdurable.10989.

³³ Guillaume FABUREL, « Le développement durable, entre gouvernement par la technique et technique de gouvernement. Référentiels, guides, labels, prix et autres récompenses dans les politiques d'urbanisme et d'aménagement », *op. cit.*

³⁴ André GORZ, *Leur écologie et la nôtre*, *op. cit.*, p. 116 et suivantes

³⁵ Jean-Baptiste VIDALOU, *Être forêts*, *op. cit.*

³⁶ Guillaume FABUREL et Silvère TRIBOUT, « Les quartiers durables sont-ils durables ? De la technique écologique aux modes de vie », *Cosmopolitiques*, 2011, p. 21.

³⁷ Pascal TOZZI (dir.), *Villes et quartiers durables : la place des habitants, la participation habitante dans la mise en durabilité urbaine discours, effets, expérimentations et mises à l'épreuve*, Bordeaux, Carrières sociales éditions, Des paroles et des actes, 2016.

³⁸ Annabelle MOREL-BROCHET et Nathalie ORTAR, « Les modes d'habiter à l'épreuve de la durabilité », *Norois*, 30 septembre 2014, n° 231, pp. 7-12, doi:10.4000/norois.5064 ; Bruno VILLALBA (dir.), *Appropriations du développement durable : émergences, diffusions, traductions*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du septentrion, Espaces politiques, 2009.

³⁹ Jérôme BOISSONADE, *La ville durable controversée : les dynamiques urbaines dans le mouvement critique*, Paris, Éditions Pétra, Pragmatismes, 2015.

minimiser dans leur calcul gestionnaire le primat de l'expérience que les habitant·e·s ont de leur lieu de vie⁴⁰. Les modes de vie durables apparaissent plutôt comme une nouvelle norme, voire un nouveau gouvernement des corps⁴¹. La durabilité produit une normalisation des conduites et une sélection sociale ; c'est le cas dans les écoquartiers⁴², malgré l'impératif de mixité sociale cher aux aménagistes. Ainsi, la question des modes de vie a fait surgir un angle assez moral voire moraliste, avec beaucoup d'injonctions – et des décalages avec les pratiques effectives des habitant·e·s. Les éco-gestes doivent être inculqués, dans une perspective de pédagogisation des rapports sociaux par le développement durable. Le plan gouvernemental de sobriété énergétique de cet automne 2022 ne fait que confirmer cette tendance augurée notamment dans les écoquartiers.

Cette politique publique conduit donc à la fois à une normalisation des conduites – mises en pédagogie par les concepteurs comme autant de modes d'emploi clés en main – et à un traitement de la question écologique orienté par ses dimensions techniques et technologiques. Quand bien même une attention serait portée aux modes de vie, cette même attention s'accompagne d'une individualisation des actions à mener et d'une euphémisation des enjeux collectifs. Cela s'incarne dans la figure du consommateur citoyen⁴³, « la gouvernementalisation de la consommation [...] [jouant] aussi comme une forme de dépolitisation par rapport aux enjeux politiques dans lesquels la consommation pourrait être située »⁴⁴. L'attention aux manières de vivre peuvent ainsi dépolitiser l'écologie, mais l'habiter porte aussi la possibilité d'une (re)politisation de l'écologie.

⁴⁰ Jérôme BOISSONADE, « Le développement durable face à ses épreuves : Les enjeux pragmatiques des écoquartiers », *Espaces et sociétés*, 2011, n° 147, n° 4, pp. 57-75, doi:10.3917/esp.147.0057.

⁴¹ Michel FOUCAULT, *Du gouvernement des vivants : cours au Collège de France, 1979-1980*, Paris, EHESS Gallimard Seuil, Hautes études, 2012 ; Sophie DUBUISSON-QUELLIER (dir.), *Gouverner les conduites*, Presses de Sciences Po, 2016, doi:10.3917/scpo.dubui.2016.01.

⁴² Jérôme BOISSONADE, *La ville durable controversée*, *op. cit.* ; Georges-Henry LAFFONT et Matthieu ADAM, « La durabilité en pratique(s) : gestion et appropriation des principes durabilistes véhiculés par les écoquartiers », in Pascal TOZZI (dir.), *Villes et quartiers durables : la place des habitants. La participation habitante dans la mise en durabilité urbaine : discours, effets, expérimentations et mises à l'épreuve*, Bordeaux, Carrières Sociales Editions, des Paroles & des Actes, 2017, pp. 145-164, URL complète en biblio ; François VALEGEAS, « Les quartiers durables français à l'épreuve de la mixité sociale : de la diversité de l'habitat aux normes d'habiter écologiques », *Lien social et Politiques*, 4 novembre 2016, n° 77, pp. 62-84, doi:10.7202/1037902ar

⁴³ Yannick RUMPALA, « La « consommation durable » comme nouvelle phase d'une gouvernementalisation de la consommation », *Revue française de science politique*, 2009, vol. 59, n° 5, p. 967, doi:10.3917/rfsp.595.0967.

⁴⁴ *Ibid.*

1.4. (Re)politisation par l'habiter

De nombreux documentaires, ouvrages et articles montrent ces dernières années à des publics variés les diverses formes que prennent les crises écologiques contemporaines, notamment sous l'angle de la prédation humaine envers le vivant considéré comme un réservoir de ressources à exploiter (de la destruction des forêts primaires à l'extraction minière en passant par l'uniformisation des cultures par l'agro-industrie), entraînant un déséquilibre des écosystèmes. Les dérèglements climatiques sont désormais couramment évoqués dans les médias, notamment du fait d'épisodes météorologiques marqués par leur durée et leur intensité. Les migrations liées aux effets de ces dérèglements rendent également perceptibles les conséquences des crises écologiques sur les vies humaines.

L'écologie devenue un sujet de société, il s'est alors agi pour les pouvoirs publics d'ouvrir des scènes de dialogue. Dans un climat de défiance vis-à-vis de la représentation politique⁴⁵, la participation citoyenne est présentée par les institutions publiques qui la pensent et l'organisent comme une redéfinition des espaces et des temps du politique. Pourtant, des travaux pointent les limites des dispositifs émanant des institutions publiques mis en place à cet effet⁴⁶. En dépit de l'intérêt de ces institutions pour la participation et l'implication habitante dans les projets d'habitat durable, l'injonction à la participation et la citoyenneté – renouvelée en éco-citoyenneté – n'épuise pas ce qui relève du politique dans l'expérience ordinaire. La participation mise en œuvre par les institutions publiques ne tient pas ses promesses⁴⁷. Par un discours autour de la remise en question de la verticalité du pouvoir politique, il s'agit surtout de rendre acceptable les politiques de durabilité et d'atténuer discursivement leur caractère normatif. Les dispositifs de participation restreignent l'action politique à des questions décidées par ces institutions, empêchant toute perspective foncièrement subversive. Au sein de ces dispositifs de démocratie participative, l'habiter est absent, impensé⁴⁸.

Certes, les écoquartiers pourraient apparaître comme une prise en compte par les institutions publiques de ce qui se joue par l'habiter. Mais ils ne répondent pas aux objectifs de

⁴⁵ Yves SINTOMER, *Le pouvoir au peuple : jurys citoyens, tirage au sort et démocratie participative*, Paris, Découverte, Cahiers libres, 2007.

⁴⁶ Guillaume GOURGUES, *Les politiques de démocratie participative*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, Libres cours, 2013 ; Loïc BLONDIAUX, « La démocratie participative, sous conditions et malgré tout : Un plaidoyer paradoxal en faveur de l'innovation démocratique », *Mouvements*, 2007, vol. 50, n° 2, p. 118, doi:10.3917/mouv.050.0118.

⁴⁷ Loïc BLONDIAUX et Jean-Michel FOURNIAU, « Un bilan des recherches sur la participation du public en démocratie : beaucoup de bruit pour rien ? », *Participations*, 10 octobre 2011, N° 1, n° 1, pp. 8-35, doi:10.3917/parti.001.0008.

⁴⁸ Guillaume FABUREL, « L'habitant et les savoirs de l'habiter comme impensés de la démocratie participative », *Cahiers Ramau*, 2013, n° 6, pp. 31-53.

participation des habitant·e·s, en contraste des initiatives habitantes hors des cadres de ces institutions⁴⁹. Si les modes de vie peuvent constituer des infrapolitiques⁵⁰, cela concerne en fait plutôt le cas des écoquartiers qui reposent sur l'initiative d'habitant·e·s et non des institutions publiques. Des tensions apparaissent même entre les projets d'aménagement urbain orientés vers la durabilité et les expériences habitantes des lieux, comme dans le cas du quartier des Lentillères à Dijon⁵¹. L'habitat durable nie la singularité des lieux et en cela ne s'appuie pas sur les expériences situées de l'habiter⁵². Cette critique de la normalisation des conduites par la durabilité ne signifie donc pas que les pratiques ne peuvent pas être une manière d'agir en politique, en-dehors des expérimentations émanant des institutions et de leurs modèles standardisés. Des biopolitiques alternatives⁵³ peuvent en effet émerger par l'habiter et ses expériences ordinaires⁵⁴ qui le composent, en contraste et à distance de ces biopouvoirs métropolitains⁵⁵. Il s'agit d'en démêler les significations, en gardant à l'esprit une vigilance autour des mécanismes de politisation et dépolitisation de l'écologie par les pratiques, entre capacitation (par l'habiter et ses expériences ordinaires) et culpabilisation (par l'injonction à la durabilité et l'individualisation des réponses aux crises écologiques).

Ces quelques éléments permettent de comprendre dans quel contexte – politique, social, géographique – s'inscrit la réflexion qui va suivre. Le concept d'habiter permet de lier autrement les espaces dits périphériques aux crises écologiques. En effet, ces espaces attirent des personnes en recherche de transformations, tout à la fois individuelles et collectives, personnelles et relationnelles, par leurs pratiques quotidiennes, orientées par l'écologie, l'attention au vivant, l'entraide, la coopération, le ralentissement des rythmes de vie... Ces espaces sont perçus comme permettant de mettre en œuvre ces projections, tant

⁴⁹ Abdourahmane NDIAYE, Aurélie CARIMENTRAND et Marie-Reine GALLARD, « Les écoquartiers, territoires d'expérimentation des nouvelles utopies urbaines ? Le cas de l'habitat participatif », *Développement durable et territoires*, 30 septembre 2015, Vol. 6, n°2, doi:10.4000/developpementdurable.10922.

⁵⁰ L'infrapolitique renvoie ici à un engagement politique par les modes de vie qui n'est pas forcément explicité : Guillaume FABUREL et Mathilde GIRAULT, « L'habiter de certains éco-quartiers : Vers de nouveaux communs par une « infrapolitique » ? », *Socio-anthropologie*, 1 décembre 2015, n° 32, pp. 103-121, doi:10.4000/socio-anthropologie.1918.

⁵¹ Eric DOIDY, Emmanuel DUMONT et Justine PRIBETICH, « Disputes au potager : la politisation de la « nature en ville » », *colloque Conflits de lieux, lieux de conflit*, Sciences Po Aix, 2015.

⁵² Dany LAPOSTOLLE, Eric DOIDY, Matthieu GATEAU et Myriam BOREL, « L'habitat durable sans l'habiter ? Fabrique de la densité en Bourgogne », *Sciences de la société*, 30 décembre 2016, n° 98, pp. 14-29, doi:10.4000/sds.4617.

⁵³ En contraste du biopouvoir urbain, la biopolitique alternative renvoie à un engagement par les comportements : Isabelle HAJEK, « Récup', glanage, zéro déchet : une nouvelle conception du politique ? », *Géocarrefour*, 21 février 2021, vol. 95, n° 95, doi:10.4000/geocarrefour.16302.

⁵⁴ Geneviève PRUVOST, « L'alternative écologique », *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, 4 mars 2013, n° 60, pp. 36-55, doi:10.4000/terrain.15068.

⁵⁵ Guillaume FABUREL, *Les métropoles barbares*, op. cit.

géographiquement (par proximité avec la pluralité du vivant) que politiquement (par la puissance d'agir). C'est bien au sein de l'habiter que sont vécues à la fois les crises écologiques et cette recherche – au fond, politique – de transformations qui s'incarnent dans des formes d'habiter. Cela requiert de préciser maintenant les sens multiples que l'habiter recèle.

2. Une écologie de et par l'habiter : éléments de définition

Je n'emploie pas ici l'expression d'*habiter écologique* – expression dans laquelle « écologique » est une caractéristique d'un type d'habiter, une déclinaison de celui-ci – parce qu'habiter (au sens fort du terme) est *écologique* (discours/connaissance du foyer, de la maison). Les sens des deux termes se confondent : il ne peut y avoir d'habiter qui ne soit pas écologique, c'est-à-dire qui ne soit pas déjà une certaine manière d'appréhender la logique du milieu habité. Il s'agit plutôt d'appréhender la profondeur de l'écologie par l'habiter, les questions que soulève l'habiter. Cela résonne avec la critique que porte le philosophe Félix Guattari à l'encontre d'une approche restreinte de l'écologie, qu'il distingue de l'*écosophie* qui prendrait en compte les différentes dimensions de l'écologie⁵⁶. Cette approche ouvre également les débats qui portent sur l'écologie à la multitude d'enjeux qui les composent et que le concept d'habiter, par son épaisseur sémantique, peut nous aider à travailler.

Les travaux qui se réfèrent à l'habiter entament souvent leur définition par la référence au texte, devenu de ce fait fondateur, de Martin Heidegger, ou plus précisément de la conférence qu'il a prononcée en 1951, « Bâtir, habiter, penser »⁵⁷. En fait, ce que cet ancrage conceptuel permet, notamment par la référence à Heidegger, souvent effleurée du doigt plus qu'approfondie et ne signifiant pas une adhésion plus générale à la philosophie d'Heidegger, c'est de prendre de la hauteur sur la question de ce qu'est habiter. Partir du champ de la philosophie ouvre des possibilités de réflexion sur une question qui, autrement, tend à être appréhendée de manière restrictivement pragmatique, matérielle, au sens de l'habitat. Le concept d'habiter est riche parce qu'il ouvre la possibilité d'une articulation entre la dimension matérielle de l'habiter et ses dimensions plus *méta* : le sens que l'habitant·e construit en habitant un lieu, l'intention qu'elle ou il porte au fait d'habiter quelque part et d'une certaine façon... Il ne s'agit pas de réfuter le caractère palpable de ce qu'est habiter, mais de dire qu'en-deçà et au-delà, mais surtout par et à travers ce qui est palpable dans le fait d'habiter, il y a des significations, des intentions, des manières de concevoir le monde et de

⁵⁶ Félix GUATTARI, *Les trois écologies*, Paris, Galilée, Collection L'Espace critique, 2008.

⁵⁷ Martin HEIDEGGER, *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, Collection Tel, n° 52, 2001 (1954).

s’y rapporter. Je veux montrer ici l’épaisseur du concept d’habiter, ouvrir des pistes qui seront prolongées par la suite à travers quelques distinctions et rapprochements. Habiter se distingue et s’associe avec d’autres mots : explorons ce que ces articulations notionnelles nous disent de l’habiter.

2.1. Loger, résider, demeurer et habiter

L’habiter n’est pas l’habitat. Habiter n’est pas loger ou résider : habiter ne se résume pas au fait de loger quelque part. Néanmoins il y a bien un peu de résider et loger dans habiter, par les rapports aux lieux habités. On habite bien toujours quelque part. On peut certes habiter sans adresse – en habitat mobile par exemple – néanmoins l’adresse, le lieu de résidence, sont des dimensions qui peuvent être communes à loger/résider et habiter. Ce sont des éléments matériels de loger/résider qui peuvent participer à constituer l’habiter. Mais l’habiter n’a pas besoin d’une adresse, d’une boîte aux lettres et d’un nom sur un bail ou un acte de propriété pour être déjà là. De même qu’un logement peut être à notre nom sans que l’on se sente l’habiter. Marc Breviglieri⁵⁸, qui travaille la question de l’habiter à l’aune des situations de précarité dans lesquelles habiter et/ou loger fait défaut, montre ainsi à quel point les enjeux d’habiter sont liés au fait de loger quelque part, mais aussi que l’habiter peut se déployer hors du logement – ou bien plutôt que le besoin d’habiter crée de l’habiter sans même un logement formellement reconnu. Cette articulation notionnelle révèle la dimension matérielle de l’habiter *et* l’insuffisance de cette dimension matérielle comme caractérisation de l’habiter – nécessaire, pas forcément formelle, et certainement insuffisante. « Entre habiter et résider, il y a bien une différence éthique⁵⁹ » – pour reprendre les termes du philosophe Jean-Baptiste Vidalou – parce que l’habiter se construit intrinsèquement par la relation entre l’habitant·e et le milieu qu’elle ou il habite. Ainsi, d’autres articulations s’imposent, pour explorer les multiples dimensions de l’habiter.

Habiter renvoie aussi à la demeure. Heidegger fait le lien entre habiter et demeurer – la maison est une demeure qu’il lie aussi à séjourner, épargner et ménager⁶⁰. Ces trois verbes évoquent un certain rapport au temps, dans la durée et la mesure à la fois. Dans habiter, il y a « être content, mis en paix, demeurer en paix⁶¹ ». L’habiter rend possible un rapport apaisé au

⁵⁸ Marc BREVIGLIERI, « L’horizon du ne plus habiter et l’absence du maintien de soi en public », in D. CEFALI et I. JOSEPH (dir.), *L’héritage du pragmatisme. Conflits d’urbanité et épreuves de civisme*, Éditions de l’Aube, 2002, pp. 319-336, URL complète en biblio.

⁵⁹ Jean-Baptiste VIDALOU, *Être forêts: habiter des territoires en lutte*, Paris, La Découverte, Zones, 2017, p. 35.

⁶⁰ Martin HEIDEGGER, *Essais et conférences*, op. cit., p. 172.

⁶¹ *Ibid*, p. 175.

temps qui passe, il garantit un point fixe dans un monde en changement permanent. L'habiter lie passé, présent et futur. Breviglieri, se référant à Emmanuel Levinas, lie la demeure à l'intime et à la disponibilité qui en découle, notamment la disponibilité à soi, pour le soin de soi :

« Dans les pages importantes qu'il consacre à la demeure, et plutôt que de la faire simplement apparaître comme un contexte, E. Lévinas mobilise le thème de la disponibilité. La demeure est le lieu où se dispensent un réconfort et une douceur, où : "la familiarité et l'intimité se produisent comme une douceur qui se répand sur la face des choses"⁶². Cette douceur est l'*hospitalité* même, celle d'un habiter se donnant sans retenue à celui qui en dispose. Hospitalité, donc, mais qui s'offre, déjà et en premier lieu, à nous-mêmes. Nous regagnions notre demeure, aussi pour nous retrouver : " en vue d'une plus grande attention à *soi-même* ", dit Lévinas. C'est dans la confiance d'un lieu clos que l'on s'apporte un *soin*, que l'on soigne, pour commencer, l'apparence physique qui paraîtra au dehors. »⁶³

Cette disponibilité est tirée non seulement des possibilités (matérielles, temporelles et spatiales) offertes par le lieu habité pour *se retirer* du reste du monde et notamment de la vie sociale, mais aussi de la relation d'habitude qui lie l'habitant-e au lieu habité. Demeurer renvoie aussi à l'idée de ce qui perdure dans le temps. Cela est en lien avec l'ordinaire et le quotidien qui construisent des routines et des habitudes. « Habiter, c'est-à-dire être sur terre, est maintenant, pour l'expérience quotidienne de l'homme, quelque chose qui dès le début, comme la langue le dit si heureusement, est 'habituel' »⁶⁴. Ainsi, le rapport avec le milieu habité qui se dessine par l'ordinaire est un rapport d'habitude. En lien avec la corporéité précédemment évoquée au sujet de la façon par laquelle se construit l'ordinarité, l'habiter a à voir avec l'*habitus* bourdieusien⁶⁵, qui désigne un apprentissage notamment par le corps, des dispositions incorporées. Il se rapproche de ce concept d'une part par le rapport au temps long qu'il suppose, d'autre part par le caractère implicite de ce que le corps intègre et produit par les expériences vécues. Habiter se rapporte également au fait d'*être* et de *vivre*, liant des dimensions existentielles et biologiques.

⁶² Emmanuel LEVINAS, *Totalité et infini: essai sur l'extériorité*, Paris, Livre de Poche Biblio essais, 2009 (1961), cité par : Marc BREVIGLIERI, « L'horizon du ne plus habiter et l'absence du maintien de soi en public », *op. cit.*

⁶³ Marc BREVIGLIERI, « L'horizon du ne plus habiter et l'absence du maintien de soi en public », *op. cit.*

⁶⁴ Martin HEIDEGGER, *Essais et conférences*, *op. cit.*, p. 174

⁶⁵ Pierre BOURDIEU, *Le sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit, Le Sens commun, 1980.

2.2. Être, vivre et habiter

Selon Heidegger, « [la] façon dont tu es et dont je suis, la manière dont nous autres hommes *sommes* sur terre est le *buan*, l'habitation. Être homme veut dire : être sur terre comme mortel, c'est-à-dire : habiter⁶⁶ ». Il y aurait ainsi une forme de simultanéité entre être et habiter. Être, c'est forcément déjà habiter. Si l'on suit la conception d'Heidegger, habiter c'est l'*être-au-monde* des mortel·le·s : cette expression lie fondamentalement le fait d'être avec le monde dans lequel et par lequel on *est*. On ne peut pas *être* sans *habiter*. Ce qui distingue néanmoins *habiter* d'*être* – et encore plus d'*exister* – c'est que l'habiter est intrinsèquement situé et incarné. Être renvoie plutôt à une conception désincarnée de l'humain dans la tradition philosophique occidentale, tandis qu'habiter est directement en prise avec une réalité exprimée en termes de situation et de chair, puisqu'incarnée.

Il me faut ici éclaircir ce que *monde* désigne – dans rapport au monde, être-au-monde... À ce sujet, la distinction présentée par le sinologue Jean-François Billeter, dans *Un paradigme*, entre monde et réalité est fertile :

« Je fais à dessein une distinction entre “monde” et “réalité”. J'entends par *monde* l'ensemble de *choses* parmi lesquelles nous vivons, créées par le langage et l'objectivation au sein de la *réalité*, et par *réalité* tout ce qui existe en nous et hors de nous, indépendamment et au-delà des formes créées par l'objectivation et le langage.

Cette distinction fait comprendre qu'au sein d'une réalité une et indistincte, nous puissions vivre dans des mondes *différents*. [...]»⁶⁷

Ainsi, le monde renvoie intrinsèquement à la relation, au rapport que l'on construit et entretient avec ce monde autour et en nous. On pourrait même parler de rapport aux mondes, pour désigner la pluralité des mondes, distincte de l'unicité de la réalité, réalité faite de choses qui nous lient – mais des choses que l'on appréhende singulièrement, du fait de notre subjectivité, que celle-ci soit explicitée ou non.

Maintenant, qu'est-ce qui différencie *habiter* de *vivre* ? La distinction des deux termes grecs qui renvoient à la vie peut nous être utile ici, dans la lignée des travaux de Giorgio Agamben⁶⁸. En effet, *zoos* et *bios* désignent tous deux la vie : la *vie nue* et la *forme-de-vie*. Habiter se rapproche de la forme-de-vie, c'est-à-dire une vie qui est inséparable de sa forme. Par distinction avec l'appréhension biologique évidente de vivre – vivre, c'est être en vie, par

⁶⁶ Martin HEIDEGGER, *Essais et conférences*, op. cit., p. 173.

⁶⁷ Jean-François BILLETER, *Un paradigme*, Paris, Éd. Allia, 2012, p. 30-31.

⁶⁸ Giorgio AGAMBEN, *Moyens sans fins : notes sur la politique*, Paris, Éd. Payot & Rivages, Rivages poche, 2002.

extension, être vivant, par extension, ne pas être mort, dans une conception mécaniste et fonctionnaliste de la vie et du vivant – habiter suppose quelque chose de l'ordre de la *forme*, de la manière de vivre. À ce titre, les modes de vie – et peut-être même les styles de vie – qui abordent cette question de la manière de vivre de manière fonctionnelle se rapprocheraient de vivre plutôt que d'habiter. Par les modes de vie, on explore comment les fonctions de la vie sont remplies. L'habiter – et la forme-de-vie – renvoient à plus que cela : l'habiter comme concept permet d'appréhender des formes-de-vie qui se construisent par l'ordinaire et par la corporéité. En cela, il y a bien un peu de *vivre* dans *habiter* : mais vivre qui ne se résume pas à des fonctions vitales.

L'habiter se construit dans et par le vécu et l'expérience, avec un ancrage corporel. Pour reprendre les termes de Breviglieri : « c'est la façon dont le corps se saisit du monde pour lui-même qui cerne la relation d'habiter »⁶⁹. Les expériences de nos corps en vie forment un rapport au monde qui ne se comprend qu'en accordant une attention fine et réflexive au quotidien et à l'ordinaire, comme le montre la démarche de recherche de la sociologue Geneviève Pruvost⁷⁰. Cette considération des expériences ordinaires, en ce qu'elles permettent de comprendre le rapport au monde, résonne avec la démarche de la phénoménologie sociologique, notamment par sa prise en compte des points de vue sur les situations⁷¹.

L'habiter implique un rapport au milieu habité, il se construit par l'imbrication entre les habitant·e·s et les milieux. Cela se rapproche de ce que Pruvost désigne lorsqu'elle parle de la « conception de l'habitat comme habitacle en prise avec les éléments⁷² ». Par l'habiter, la vie est située, elle est en prise directe avec le milieu dans lequel et par lequel elle se crée et s'entretient. L'habitable renvoie à l'idée d'un abri, d'une forme de protection toute relative vis-à-vis des menaces qui sont constitutives du milieu. L'habiter renvoie ainsi à la familiarité. Heidegger, dans son exploration étymologique de l'habiter, précise : « Habiter, être mis en sûreté, veut dire ; rester enclos [...] dans ce qui nous est parent [...], c'est-à-dire dans ce qui est libre [...] et qui ménage toute chose dans son être »⁷³. L'habiter se construit là où un rapport de parenté le rend possible.

Le terme d'habiter a à voir avec le corps qui habite, mais aussi le corps que l'on habite, c'est-à-dire une certaine façon d'être présent·e à son propre corps. Le travail de l'autrice Maud

⁶⁹ Marc BREVIGLIERI, « L'horizon du ne plus habiter et l'absence du maintien de soi en public », *op. cit.*

⁷⁰ Geneviève PRUVOST, *Quotidien politique*, *op. cit.*

⁷¹ Alfred SCHÜTZ, *Essais sur le monde ordinaire*, Paris, le Félin Poche, 2007.

⁷² Geneviève PRUVOST, « Faire village autrement », *Socio-anthropologie*, 1 décembre 2015, n° 32, pp. 21 à 39, doi:10.4000/socio-anthropologie.1866, p. 25.

⁷³ Martin HEIDEGGER, *Essais et conférences*, *op. cit.*, p. 176.

Renard autour de la gynécologie émotionnelle - comme réappropriation de son corps et des savoirs qui lui sont propres – et l’emploi qu’elle fait du terme *habiter* dans son livre qui s’intitule *Habiter son utérus*⁷⁴, me semble très révélateur du caractère corporel, intuitif et réflexif de l’habiter. Mais habiter renvoie aussi plus directement à des dimensions collectives, qui se rapprochent des termes *peupler* et *être citoyen·ne*.

2.3. Peupler, être citoyen·ne et habiter

Peupler désigne aussi une certaine relation entre un espace et sa population. C’est un terme plus déconnecté du vécu singulier qu’habiter. Il y a cependant un peu de *peupler* dans *habiter* : la *population* nous rappelle que l’on n’habite pas seul·e – quand bien même l’on résiderait seul·e dans un logement. Cette dimension résolument collective est une caractéristique de l’habiter. Elle s’étend à tout ce qui peuple un milieu, humain·e·s et autres qu’humain·e·s.

À cet égard, habiter se distingue du fait d’être citoyen·e. Conditionnée par la nationalité, la citoyenneté confère des droits civils et politiques au citoyen ou à la citoyenne de l’Etat dans lequel il ou elle est citoyen·ne. Les habitant·e·s ne sont pas tou·te·s des citoyen·ne·s – et les citoyen·ne·s ne sont pas tou·te·s des habitant·e·s. L’utilisation qui peut être faite d’un terme à la place d’un autre, comme si les deux étaient des quasi-synonymes, entretient un flou qui d’une part tend à exclure les habitant·e·s qui ne sont pas citoyen·ne·s, d’autre part tend à séparer l’activité politique citoyenne du reste des activités humaines, à contenir la politique dans des moments et des lieux dédiés – et par là même, dépolitiser les autres moments, notamment ce qui relève du quotidien. *Habiter* suggère que l’établissement, le règlement et l’organisation de la vie commune – y compris tacites, incarnés dans les expériences ordinaires – se déploient de manière bien plus large dans et par le monde habité.

Ainsi, ces différentes distinctions précisent la pluralité des significations d’habiter. Habiter se rapporte à la fois à la *maison* – un lieu d’habitation, de familiarité, lieu de l’intime et premier cosmos, dans une approche bachelardienne⁷⁵, qui n’est pas forcément matériellement une maison – la *demeure* – où, conjointement au rapport à l’espace, on envisage les liens entre habiter et temps – et l’*abri* – évoquant le petit et la protection. L’habiter renvoie simultanément à une dimension matérielle (le corps, la localité, la maison) et une dimension immatérielle (le sens, l’intention). Un certain rapport au monde se construit par l’expérience

⁷⁴ Maud RENARD, *Habiter son utérus, au cœur de la gynécologie émotionnelle – Comprendre ses émotions pour se réapproprier son corps, son cycle et sa féminité, décoder ses maladies et prendre soin de soi*, Paris, Tana, 2021.

⁷⁵ Gaston BACHELARD, *La poétique de l’espace*, Éd. critique, Paris, PUF, Quadrige, 2020 (1957).

incarnée des lieux vécus dans un milieu situé. C'est par le corps, la corporéité, que les humain·e·s habitent de manière située et signifiante des lieux spécifiques. Habiter est une condition première des humain·e·s : c'est la façon dont on réside, vit, demeure et peuple ce monde, dans le bout de monde qui est *chez nous*⁷⁶, et en relation avec le monde.

Cette pluralité des significations ouvre la possibilité d'une articulation entre les expériences concrètes, les pratiques, et le sens que l'on apporte au monde dans lequel on vit, et plus précisément les manières dont ces pratiques questionnent, interrogent notre rapport au monde et nos conceptions de celui-ci – notamment celles dont nous avons hérité. L'écologie, et spécifiquement sa construction politique en rapport avec les crises – qui révèlent les aspérités et limites de nos manières de nous rapporter au monde dans la conception moderne, occidentale, néolibérale – agit alors comme un révélateur, un amplificateur de l'importance qu'il y a à expliciter l'articulation entre ce que l'on fait et ce que l'on pense, entre pratique et théorie, entre vécu et élucidation du vécu. Le concept d'imaginaire dessine alors la possibilité d'une pensée qui tient compte des dissonances et de la complexité qui composent cette réalité.

3. Politiser l'écologie par les imaginaires⁷⁷

La prise en considération des questions écologiques à l'aune des crises multiformes que nous vivons (extinctions des espèces, dérèglements climatiques, destruction des écosystèmes, crises sanitaires, crise du rapport au politique...) est une occasion particulière – et, tout à la fois, suppose – de questionner la nébuleuse de significations que le terme *imaginaires* cristallise. Ce faisant, il devient impensable que les questions écologiques ne soient pas parcourues de multiples dimensions politiques. Il devient même impensable d'adresser aux questions écologiques des réponses qui ne soient pas, d'une manière ou d'une autre, politiques. L'écologie est, nous le verrons, révélatrice de nos imaginaires : elle les questionne et nous pousse à les expliciter. Mais précisons d'abord ce que j'entends par imaginaire.

⁷⁶ Barbara CASSIN, *La nostalgie : quand donc est-on chez soi ?*, Paris, Éditions Autrement, Collection Les grands mots, 2013.

⁷⁷ Certains passages sont issus de mon mémoire de recherche de master qui s'appuie sur le concept castoriadien d'autonomie et mobilise de manière générale la nébuleuse de concepts de la pensée de Cornelius Castoriadis : Lucie LERBET, *Les conditions de possibilité d'une modernité multiculturelle en France dans la perspective de l'analyse castoriadienne de l'autonomie*, mémoire de master en science politique, sous la direction de Michel Senellart, Lyon, Université Lumière Lyon 2, 2016.

3.1. Imaginaire et réel

Je voudrais d'abord introduire une vigilance primordiale avec le terme d'imaginaire. Plusieurs usages du terme coexistent, spécifiquement lorsque l'on en vient à discuter les enjeux liés aux crises écologiques et à ce qu'elles disent de nos manières de vivre. Dans le contexte actuel de minimisation des implications politiques des questions écologiques, le terme d'imaginaire peut venir en appui d'une conception dépolitisée de l'imaginaire, qui donne forme à une conception dépolitisée de l'écologie. C'est ainsi que je l'ai par exemple vu être utilisé lors d'une journée nationale des Ecoquartiers⁷⁸. Dans un atelier intitulé « la fiction au service de la co-construction », il fallait énoncer des « imaginaires utopiques » à partir de supports imagés. Il s'agissait donc d'imaginer un futur fictif, en nous soustrayant à nos situations et aux nécessités dans lesquelles elles sont prises (le temps, le lieu, les vivant·e·s et non-vivant·e·s qui nous entourent...). L'imaginaire, ici, se réduit à la question des images, mais des images qui ne sont pas situées. À aucun moment nous ne nous sommes demandé : qui produit les images, quel pouvoir ont-elles, le pouvoir de qui, sur qui ? Il me semble que, dans cette conception de l'imaginaire, nous nous trouvons en fait dans le domaine de la rêverie. Il eut été possible que cela permette de questionner nos vies présentes, par la mise en évidence de décalages, de dissonances, etc. Néanmoins, cette évasion n'aboutissait pas à une remise en question. Cette évasion et cette rêverie prennent généralement appui, dans les discours alors produits, sur des progrès technologiques appréhendés de manière neutre sur le plan politique, qui s'apparenteraient à un *deus ex machina*, nous autorisant alors à penser hors de nos situations faites de nécessités prétendument déjouées par ces progrès.

Le peu de temps et la méconnaissance des situations différenciées des participant·e·s de cet atelier m'ont fortement alertée sur la difficulté à appréhender l'imaginaire de manière simplifiée et rapide. L'imaginaire touche à la fois à ce qui nous est commun et à ce qui est au plus profond de chacun·e de nous. Faire le lien entre la dimension collective et la dimension individuelle n'est certainement pas chose aisée, mais c'est aussi essentiel pour l'explicitation de nos imaginaires. De même, faire le lien entre la critique de la conception du monde qui nous a porté·e·s et les visions d'un présent et d'un futur souhaitable n'est pas évident et cette articulation requiert d'être pensée.

Les quelques lignes qui précèdent montrent l'épaisseur de ce concept. Il devient alors essentiel de définir clairement ce que j'entends par imaginaires dans ce travail, afin de sortir de ce flou entre imaginaire, représentation, idéologie, utopie, fiction, rêverie... Pour travailler à partir de ce concept, et pour en appréhender la portée heuristique, il faut étudier méticuleusement le(s) sens qu'il peut recouvrir. En contraste de cet usage dépolitisé, des

⁷⁸ « Journée nationale des Ecoquartiers du 13.12.2018, compte rendu du CEREMA », URL complète en biblio.

auteurs et autrices mobilisent ce concept dans un sens plus politique, qui va de pair avec la nécessité de situer les imaginaires, concrètement, avec et par les expériences vécues, nécessairement situées dans le temps et l'espace. Nous verrons ainsi les apports d'une pensée des imaginaires et ses implications. Cela suppose de préciser un certain nombre de termes qui constituent la nébuleuse « imaginaires ».

Précisons dans un premier temps les articulations entre imaginaire et réel, sans chercher à être exhaustive mais plutôt à situer la conception de l'imaginaire que je vais développer dans le champ des recherches qui mobilisent ce concept. Dans le langage courant, le terme d'imaginaire forme un couple d'opposition avec le réel. Il y aurait ce que l'on imagine d'un côté, et la réalité de l'autre. De cette pensée binaire, il advient que l'imaginaire est décorrélié de la réalité : quelque chose d'imaginaire, c'est quelque chose qui n'est pas réel, qui relève plutôt de la fiction. La définition courante nous apprend quelque chose de fondamental : l'imaginaire se construit dans un rapport avec ce que, dans un premier temps, nous qualifierons comme étant le réel. C'est en quelque sorte le prisme commun de différentes conceptions de l'imaginaire, notamment celles qui usent de l'expression d'imaginaire social⁷⁹ : celui-ci s'articule avec le réel, que ce réel soit autre chose ou que ce réel soit constitué par l'imaginaire lui-même. Mais sur la nature de cette articulation, les pensées diffèrent. Dans une étude qui croise plusieurs conceptions de l'imaginaire social, Angel Enrique Carretero Pasin note :

« La notion d'imaginaire social, présente chez les quatre auteurs qui sont abordés dans ce travail, surgit dans le panorama de la pensée française actuelle en tant que tentative de revendication de l'imaginaire dans la vie des sociétés. Au-delà des différentes prises de positions spécifiques de chaque auteur, chez Cornelius Castoriadis et Raymond Ledrut on a une plus grande vocation ontologique alors que chez Georges Balandier et Michel Maffesoli on se trouve dans la théorie sociologique, il y a un dénominateur commun entre eux: douer l'imaginaire d'un statut propre et d'une fonctionnalité sociale qui le libèrent de sa caractérisation appauvrissante en tant qu'illusion, irréalité.⁸⁰ »

Néanmoins, il y a bien lieu de distinguer ces différentes pensées. Je voudrais ici montrer la spécificité du concept d'imaginaire selon Castoriadis et en quoi celui-ci me paraît fécond. Dans cette thèse, c'est à sa conception des imaginaires que je vais spécifiquement renvoyer,

⁷⁹ Je renvoie à ce sujet à Patrick LEGROS, Frédéric MONNEYRON, Jean-Bruno RENARD et Patrick TACUSSEL, *Sociologie de l'imaginaire*, Paris, Armand Colin, 2006, qui retracent les différentes origines, notamment anthropologiques et sociologiques, de l'imaginaire dans ses rapports avec la réalité.

⁸⁰ Angel Enrique CARRETERO PASIN, *Pouvoir et imaginaires sociaux : la légitimation de l'ordre social dans les sociétés postmodernes*, Paris Budapest Kinshasa [etc.], l'Harmattan, Logiques sociales, 2007, p. 121.

notamment parce que sa conceptualisation de l'imaginaire instituant me semble féconde pour penser ce qui se joue par et autour de l'écologie dans l'époque que nous vivons. Pour autant, tâchons d'éviter de faire de ce point de départ conceptuel un dogmatisme. La conception castoriadienne des imaginaires n'est pas un temple dans lequel on ne pourrait inviter personne qui penserait un peu différemment ou à partir d'autres ancrages et questionnements. Je lierai donc cette conception à d'autres écrits, d'autres approches, d'autres pensées qui me semblent amplifier la conception castoriadienne des imaginaires. C'est notamment le cas de pensées écoféministes et/ou de pensées autrement situées, dont les décalages et remises en question me semblent épaissir très concrètement le concept travaillé par Castoriadis dans la deuxième moitié du 20^{ème} siècle, en lui donnant une assise plus incarnée, vivante, en prise avec les milieux de vie.

Dans un article consacré aux liens non-explicités entre les conceptions de l'imaginaire selon Castoriadis⁸¹ et selon Bachelard⁸², le philosophe Laurent Van Eynde⁸³ montre que c'est surtout la postérité de Bachelard, revendiquée notamment par Gilbert Durand⁸⁴ dans son étude archétypale des imaginaires et, plus tard, Jean-Jacques Wunenburger⁸⁵, qui a eu tendance à éloigner ces deux conceptions. En effet, Van Eynde considère que Castoriadis conceptualise un imaginaire foncièrement substantif, par opposition à l'imaginaire qualificatif de Durand et ses successeurs. C'est là que réside la spécificité de la conception castoriadienne de l'imaginaire : substantif, l'imaginaire est radical, il n'est pas représentation de quelque chose qui lui préexisterait, tandis que « la forme qualificative rapporte l'imaginaire à une substance préséante »⁸⁶. De ce point de vue, s'intéresser à l'imaginaire questionne le paradigme rationaliste entendu comme seul mode de compréhension du réel, qui suppose que l'on maîtrise rationnellement la réalité et la manière dont on l'appréhende. Ce paradigme suppose aussi que la réalité sociale préexiste à la manière que nous avons de l'imaginer, de nous la représenter, de la comprendre.

⁸¹ Cornelius CASTORIADIS, *L'institution imaginaire de la société*, Seuil, 1975.

⁸² Gaston BACHELARD, *La poétique de l'espace*, *op. cit.*

⁸³ Laurent VAN EYNDE, « Castoriadis et Bachelard : un imaginaire en partage », *Les Cahiers critiques de philosophie*, Paris, Hermann éditeurs, n° 6, 2008, p. 159 à 175.

⁸⁴ Gilbert DURAND, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, 12^e édition nouvelle présentation, Malakoff, Armand Colin, 2020.

⁸⁵ Jean-Jacques WUNENBURGER, *Imaginaires du politique*, Paris, Ellipses, 2001.

⁸⁶ Laurent VAN EYNDE, « Castoriadis et Bachelard : un imaginaire en partage », *op. cit.*, p. 161

3.2. L'imaginaire instituant

Il faut alors replacer l'analyse castoriadienne dans le débat autour de l'interprétation de la signification sociale des institutions et de l'imaginaire, afin de s'interroger sur le rapport entre les imaginaires et les institutions. L'institution sociale est ici à prendre au sens large et englobant du terme⁸⁷. S'il s'agit entre autres de ce qu'on entend habituellement par institution, les institutions formelles, se définissant explicitement comme telles (l'institution militaire, l'institution étatique, l'institution scolaire, etc.), l'institution sociale désigne plus généralement l'ensemble des codes et des normes, comme la langue ou la monnaie, mais aussi les règles de conduite, ou encore les formes de sociabilités, etc. Il s'agit de tous les aspects structurants de la sociabilité dans laquelle les humain·e·s sont plongé·e·s – cette sociabilité étant historiquement constituée par l'histoire faite et se faisant. Cette dimension historique est à la base du processus de création qui justement *institue* socialement et historiquement, les deux dimensions étant intrinsèquement liées et tendues vers un même processus par une même action (ce que Castoriadis désigne par le *social-historique*). C'est l'imaginaire social qui charge de sens les institutions sociales et les fait exister dans et par la société.

La particularité de la pensée castoriadienne tient au dépassement d'une conception purement fonctionnaliste des institutions⁸⁸. Celles-ci ne peuvent en effet être comprises uniquement à partir des « fonctions vitales » qu'elles remplissent au sein d'une société. Si Castoriadis ne remet pas en cause cet aspect fonctionnel, il montre que cela ne suffit pas à expliquer la « manière d'être sous laquelle se donne l'institution – à savoir, le symbolique ». Tout n'est pas de l'ordre du symbolique mais il constitue une sorte de tissu, d'entrelacement dans lequel se jouent les actes individuels et collectifs. Ainsi, Castoriadis expose une analyse dans laquelle l'institution imaginaire sociale est à la fois fonctionnelle et symbolique – sans que ces deux termes ne doivent s'opposer ni même parfaitement se distinguer. Dans l'institution, il y a une dimension symbolique (qui repose sur un certain imaginaire) là où on tend souvent à ne voir que du fonctionnel : il faut nous demander pourquoi « une société formule telle question et crée telle institution pour y répondre ».

Si l'on admet ce lien entre imaginaires et institutions sociales, la définition de l'imaginaire se précise. L'imaginaire institue le monde dans lequel nous vivons, la manière dont nous nous le représentons et l'appréhendons, ainsi que la façon dont nous y agissons. Dans cette conception de l'imaginaire, il recoupe deux dimensions : l'imaginaire institué et l'imaginaire

⁸⁷ Je demande à mon lecteur, à ma lectrice, d'avoir en tête ce sens élargi du terme d'institution à la lecture de cette thèse. Lorsque j'utilise ce terme dans un autre sens (notamment pour évoquer une institution publique ou plus généralement, des institutions formalisées comme telles), je le précise.

⁸⁸ Voir précisément Cornelius CASTORIADIS, *L'institution imaginaire de la société*, op. cit., p. 159 et suivantes, idem pour les citations qui suivent dans le paragraphe.

instituant. Ces deux dimensions ne sont pas hiérarchisées – l’une ne prédomine pas sur l’autre. Elles ne sont pas non plus dans un rapport de linéarité temporelle qui supposerait que l’une soit première et l’autre seconde : ces deux dimensions de l’imaginaire doivent être pensées comme des phases différentes d’une même boucle. L’imaginaire institué, duquel nous héritons, modèle la façon dont nous arrivons dans le monde, la place que nous y avons, la lecture que nous en faisons et la manière dont nous y agissons. Pour s’instituer – c’est-à-dire pour être signifiant et donc opérant pour un groupe humain, pour prendre sens pour ce groupe –, cet imaginaire a dû être, à un moment historique, instituant. L’imaginaire instituant est donc un imaginaire radicalement créateur qui a valeur de signification pour une société, un groupe social, à un moment particulier.

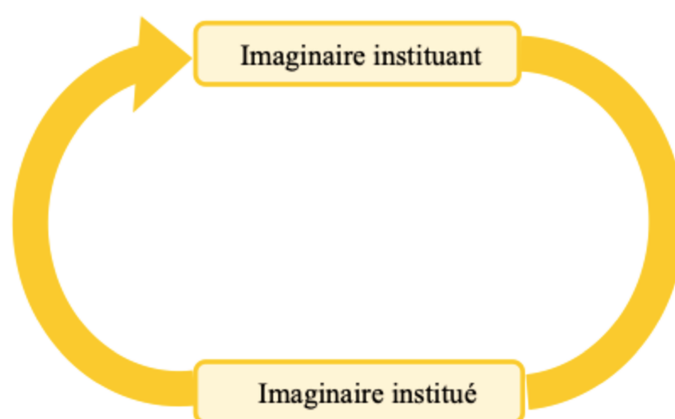


Figure 1 : L’imaginaire instituant et l’imaginaire institué : deux phases d’une même boucle⁸⁹

En cela, c’est par l’imaginaire que la société s’auto-institue, c’est-à-dire que l’imaginaire fait exister d’une certaine façon la société, l’organise, la structure et lui permet de prendre sens pour elle-même : ainsi, toute société humaine repose sur un imaginaire. L’imaginaire *radical* ou imaginaire *instituant* désigne l’expression d’un imaginaire par lequel et dans lequel se crée une nouvelle signification, une nouvelle institution sociale. Le terme de radical renvoie à la radicalité de la création : il ne s’agit pas ici de reproduction d’une idée ou d’une forme déjà présente d’une quelconque façon, mais bien d’une création inédite. Castoriadis distingue même cette création d’une production⁹⁰. En effet, la production, bien que se présentant comme distincte de la *reproduction*, suggère une idée de dévoilement dans le réel de quelque

⁸⁹ Ce schéma ainsi que celui présenté en 3.5 de cette introduction sont issus de présentations de ma recherche à des étudiant·e·s de master lors de séances de cours. Simplificateurs, ils permettent de se figurer la dimension dynamique des imaginaires.

⁹⁰ Voir à ce sujet la distinction établie par Castoriadis entre production et création, cf. Cornelius CASTORIADIS, *L’institution imaginaire de la société*, op. cit., p. 274

chose qui était déjà présent. La production manifeste un substrat déterminé ; on produit toujours les mêmes formes. À l'inverse, la création est expression de l'historicité fondamentale des sociétés humaines et inscription du faire humain dans le social-historique. La création est définie comme « la position de nouvelles déterminations – l'émergence de nouvelles formes et ipso facto l'émergence de nouvelles lois »⁹¹. Il ne s'agit donc pas de penser le social-historique comme pure contingence. C'est dans le social-historique que la création est possible ; c'est parce que la vie des sociétés humaines implique la création qu'elle ne peut s'inscrire que dans le social-historique.

Ainsi, c'est l'imaginaire qui à la fois apporte du sens, de la signification, à ce qui se produit dans une société et l'institue :

« Cette auto-constitution se manifeste comme auto-émergence de ces deux entités [...] : la signification et l'institution, indissociables, deux faces du même [...]. On peut saisir l'institution du point de vue empirique (« behaviouriste ») comme un ensemble plus ou moins régulier et réglé de conduites et comportements des participants à une société ; mais ce qui délimite *cet* ensemble de conduites comme relatif à cette institution est, déjà du point de vue *immanent* à la société considérée (c'est-à-dire pour les participants eux-mêmes), sa ou ses *significations* [...].⁹² »

Penser les représentations sociales, les pratiques, les intentions, les principes d'action et les valeurs à l'aune d'une pensée des imaginaires implique de prendre en considération l'importance des significations portées par une société – et de remettre en cause la vision d'une société neutre d'individus libres d'agir dans la limite des règles prétendument neutres de la société dans laquelle ils et elles vivent. L'idée de neutralité est ici dans son ensemble mise à mal par la persistance de cet imaginaire social qui compose la société et lui fait prendre corps et sens. Cela renvoie à « la question de la '*cohérence*' d'une société donnée », ce qui fait qu'une société « tient ensemble »⁹³. Il n'est pas ici question de neutralité ou encore de fatalité : si les choses sont telles qu'elles sont, c'est par les institutions sociales et les imaginaires sur lesquelles celles-ci reposent :

« La société est chaque fois autocréation, création d'elle-même : elle est position de sa propre institution, et cette institution est chaque fois incarnation de significations, les significations imaginaires sociales. Pourquoi « sociales » ? Parce qu'il n'y a pas de langage individuel ni de religion individuelle, ni de technique individuelle, etc.

⁹¹ Cornelius CASTORIADIS, *Fait et à faire*, Paris, Éd. du Seuil, Les carrefours du labyrinthe, n° 5, 2008, p. 20

⁹² Cornelius CASTORIADIS, *Écologie et politique suivi de Correspondances et compléments*, Saint-Loup-de-Naud, Éditions du Sandre, Écrits politiques, 1945-1997, n° 7, 2020, p. 375-376.

⁹³ Cornelius CASTORIADIS, *L'institution imaginaire de la société*, *op. cit.*, p. 63

« Imaginaires » : rien de tout cela n'est « naturel », ni « rationnel » : c'est chaque fois une *création non-causalement déterminée*⁹⁴ ».

La création échappe au déterminisme, elle est au contraire « spontanéité créatrice et auto-créatrice (donc, aussi, auto-organisatrice) », c'est à dire qu'elle est insaisissable et imprévisible dans les situations par lesquelles elle advient.

Cette question du lien entre imaginaire et réel peut être enrichie en s'appuyant sur l'historienne écoféministe des sciences Carolyn Merchant. Explicitant l'articulation entre la destruction des communaux, les débuts du capitalisme et la révolution scientifique, son travail sur la transformation simultanée des imaginaires et des milieux de vie par les expériences ordinaires qui y sont faites ancre concrètement ces questions dans les problématiques qui nous concernent ici, même si elle s'appuie sur une conception un peu différente de l'imaginaire⁹⁵. Dans son livre *La Mort de la nature*, qui porte notamment sur la transformation des conceptions de la nature par la révolution scientifique, elle évoque l'effet normatif des imaginaires, c'est-à-dire la manière dont les imaginaires contraignent ou autorisent certaines actions.

« Le changement dans les imaginaires dominants était directement lié aux changements dans les attitudes et le comportement humains vis-à-vis de la terre. Tandis que l'image de la terre nourricière constituait une contrainte culturelle qui limitait les actions humaines autorisées d'un point de vue moral et social en ce qui concerne la planète, les nouvelles images de maîtrise et de domination fonctionnaient comme des justifications culturelles du dépouillement de la nature⁹⁶. »

Moins radicale dans la place qu'elle donne aux imaginaires, qui semblent d'une manière ou d'une autre, secondaires, consécutifs, il me semble que l'approche de Carolyn Merchant enrichit la nébuleuse conceptuelle castoriadienne notamment par l'articulation qu'elle dessine entre réalité sociale, imaginaires et transformation des milieux de vie : « [...] l'adaptation psychologique aux environnements altérés permet de comprendre l'apparition de mouvements intellectuels, de structures conceptuelles et de comportements humains nouveaux⁹⁷ ». En effet, il est ici question de l'interaction entre les institutions sociales et la question pragmatique du rapport aux ressources. Merchant poursuit : « [ces] changements ont été

⁹⁴ Cornelius CASTORIADIS, *Écologie et politique suivi de Correspondances et compléments*, op. cit., p. 375

⁹⁵ Carolyn MERCHANT, *La mort de la nature : les femmes, l'écologie et la révolution scientifique*, Marseille, Éditions Wildproject, Domaine sauvage, 2021 (1980). Elle renvoie sur les rapports entre imaginaire et réalité à la perspective constructiviste de Peter BERGER et Thomas LUCKMANN, *La Construction sociale de la réalité*, Armand Colin, 2018.

⁹⁶ Carolyn MERCHANT, *La mort de la nature*, op. cit., p. 38

⁹⁷ *Ibid.*, p. 122

accompagnés d'altérations à la fois dans les théories et les bases expérientielles de l'organisation sociale qui avaient fait partie intégrante du cosmos organique⁹⁸ ». Les imaginaires ont ainsi un « rôle normatif⁹⁹ », qui produit des effets concrets. Bien loin de se limiter à des constructions fictives, ils peuvent ainsi directement contraindre ou autoriser des actions humaines effectives, en prise avec leur milieu de vie.

3.3. Des imaginaires en conflit

Comme montré plus haut, le terme d'imaginaire est parfois employé dans un sens qui tend à minimiser sa dimension politique ainsi que les tensions et oppositions que les imaginaires peuvent cristalliser. Je voudrais ici montrer qu'au contraire, le terme d'imaginaire, au sens précédemment défini, doit être appréhendé à travers la conflictualité qu'il recèle. Cette conflictualité résonne avec celle qui façonne la politisation de et par l'écologie évoquée plus haut. Cela suppose aussi de s'interroger quant à ce qui peut advenir de cette conflictualité, pour sortir d'une vision unilatéralement négative de ce qu'est le conflit, souvent associé à une hétéronomie destructrice, à une menace voire au chaos¹⁰⁰. L'imaginaire n'est pas stable, il est mouvant et créateur. Les imaginaires sont situés, ils ne sont pas déconnectés de la réalité sociale et historique de laquelle ils émergent ni de celle sur laquelle ils reposent.

Je prends ici un premier appui sur ce qu'a étudié Carolyn Merchant au sujet de la confrontation historique de plusieurs imaginaires de la nature. Dans son premier chapitre sur « la nature comme femme », elle présente un premier sous-titre « la nature nourricière : un imaginaire dominant¹⁰¹ ». Apparaît ici l'imaginaire *dominant*, impliquant l'idée que plusieurs imaginaires peuvent exister et que certains peuvent être plus puissants que d'autres dans certains contextes, à certaines époques. Ainsi, « une autre image contradictoire de la nature en tant qu'entité féminine prédominait également : une nature sauvage et incontrôlable qui pouvait provoquer violence, orages, sécheresses et un chaos généralisé. » Elle explique ensuite comment le mécanisme, le rationalisme, la domination de la nature se sont imposés notamment en s'appuyant sur cette « image contradictoire », pour contrer son caractère sauvage et les violences qui pouvaient en résulter. A la fin de son chapitre 7, consacré à « la domination de la nature », Merchant montre que « bien que l'image de la terre nourricière,

⁹⁸ *Ibid.*, p. 123

⁹⁹ *Ibid.*, p. 40-41

¹⁰⁰ Pour nous aider à penser différemment le conflit et comprendre ce que celui-ci apporte, crée, permet : Miguel BENASAYAG et Angélique DEL REY, *Éloge du conflit*, Nouvelle éd., Paris, la Découverte, La Découverte poche, 2012.

¹⁰¹ Carolyn MERCHANT, *La mort de la nature*, op. cit., p. 37

populaire durant la Renaissance, ne disparut pas, elle fut reléguée au second plan face à ce nouvel imaginaire dominateur¹⁰² ». Ainsi, des imaginaires peuvent coexister, mais cette coexistence est d'une certaine manière hiérarchisée. Potentiellement violente, cette coexistence cristallise des formes de conflictualité.

Merchant analyse également comment « les éléments de la trame organique (ses suppositions et ses valeurs concernant la nature) ont été soit assimilés par la trame mécanique émergente, soit rejetés, car non pertinents¹⁰³ ». Elle revient en détail plus loin sur ce point : « [...] les mécanicistes allaient assimiler et transformer les idées telles que la magie manipulatrice de Campanella et Bruno [présentées précédemment dans l'ouvrage, *ndlr*] en une philosophie de domination sur la nature [...]»¹⁰⁴ ». La transformation des images qu'elle étudie peut être rapprochée de l'idée de retournement des imaginaires : cela nous montre la complexité de l'articulation des imaginaires, qu'il ne faudrait pas envisager de manière binaire - « cet imaginaire existe ou n'existe pas ». Les imaginaires ont un caractère vivant et organique. Ainsi, ils peuvent se reproduire, se renouveler, se retourner, c'est-à-dire que des formes de transformation plurielles peuvent advenir.

Je prends pour second appui la critique de l'imaginaire de la maîtrise rationnelle et l'économicisation des rapports sociaux qu'elle engendre. Castoriadis montre qu'en Europe occidentale, nous vivons un moment spécifique de notre histoire :

« [d'un côté ressurgit le] projet d'autonomie sociale et individuelle qui avait vu le jour en Grèce ancienne [...] [et] d'un autre côté, une signification imaginaire sociale radicalement nouvelle est créée en Europe occidentale: celle de l'expansion illimitée de la maîtrise rationnelle. [...] Et il est impossible de comprendre la société capitaliste occidentale des deux derniers siècles sans y reconnaître la coexistence et le travail parallèle à la fois et entrecroisé de ces deux principes hétérogènes et, en toute rigueur, incompatibles : l'expansion illimitée de la 'maîtrise rationnelle' ne peut que supprimer l'autonomie, laquelle, à son tour, en tant qu'autolimitation, ne saurait coexister avec une expansion illimitée de quoi que ce soit, fût-ce une prétendue 'rationalité'.¹⁰⁵ »

Deux significations imaginaires coexistent, ce qui aboutit à des tensions, du fait de leur *incompatibilité*, qui les fait rentrer en conflit. L'imaginaire de l'illimitation, de manière générale, est pointé du doigt par Castoriadis du fait de son incompatibilité avec les principes

¹⁰² *Ibid.*, p. 284

¹⁰³ *Ibid.*, p. 42

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 184

¹⁰⁵ Cornelius CASTORIADIS, *Fait et à faire*, *op. cit.*, p. 221

du vivant – ce qui est un point de départ essentiel de l'écologie politique. Cet extrait met en avant la nécessité d'une critique de l'imaginaire de l'autonomie comme absence de limites, que Castoriadis oppose à une autonomie qui repose sur une autolimitation individuelle et collective. La confrontation entre un imaginaire de la croissance - qui, s'étant profondément instituée, est devenue un impensé - et un imaginaire de l'autolimitation a également été explorée par le philosophe André Gorz, qui parle d' « autolimitation comme projet social¹⁰⁶ ». Le philosophe Aurélien Berlan, dans *Terre et liberté*¹⁰⁷, amplifie récemment cette voie : opposant à l'imaginaire libéral de la liberté comme absence de contraintes, notamment matérielles, physiques, concrètes un imaginaire de la liberté ancré dans les nécessités, qui construit une autonomie dans l'interdépendance, faisant de la subsistance matérielle un enjeu d'autonomie politique.

La critique de l'absence de contraintes et de limites comme imaginaire du capitalisme, renouvelé voire renforcé dans sa version néolibérale, ouvre la voie à la possibilité de faire du moment historique que nous vivons une occasion d'élucider les significations sur lesquelles reposent nos conceptions du monde et, par là, nos sociétés. Ainsi, l'extension de la sphère de l'économie est analysée par Castoriadis¹⁰⁸ dans la perspective de l'imaginaire social de la maîtrise infinie et totale du monde par l'activité humaine – au fondement du capitalisme. Le concept d'imaginaire a notamment été mobilisé sous cet angle par les auteurs qui traitent des questions d'écologie politique. Ces vingt dernières années, une des formules qui a rendu le terme d'imaginaire célèbre dans cette perspective est celle employée par Serge Latouche : « décoloniser l'imaginaire¹⁰⁹ ». Par la référence à la colonisation, cette formule contient l'idée d'une domination de ou par l'imaginaire : si l'on nous enjoint à « décoloniser » l'imaginaire, c'est que nous sommes actuellement dans une situation où celui-ci est colonisé et que, par celui-ci, nous sommes nous-mêmes colonisés. Par la prescription qui est faite, par le verbe « décoloniser », cette formule ouvre aussi la possibilité de se défaire de ce en quoi ces imaginaires nous colonisent.

¹⁰⁶ André GORZ, *Leur écologie et la nôtre : anthologie d'écologie politique*, Paris, Éditions du Seuil, Anthropocène, 2020, p. 134.

¹⁰⁷ Aurélien BERLAN, *Terre et liberté : la quête d'autonomie contre le fantasme de délivrance*, Saint-Michel-de-Vax, Éditions La lenteur, 2021.

¹⁰⁸ Voir à ce sujet Christophe PREMAT, « L'analyse du phénomène bureaucratique chez Castoriadis », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 1 janvier 2002, n° 1, doi:10.4000/traces.4131.

¹⁰⁹ Serge LATOUCHE, *Décoloniser l'imaginaire : la pensée créative contre l'économie de l'absurde*, Nouv. éd., Lyon, Parangon-VS, 2011.

Cette prescription est approfondie par celle de « désurbaniser l'imaginaire »¹¹⁰, que je voudrais décliner pour montrer en quoi désurbaniser l'imaginaire renvoie à un ensemble de significations, diffuses. S'il s'agit d'« en finir avec les grandes villes »¹¹¹, de quoi devons-nous alors nous détacher, nous défaire ? Tout d'abord, l'imaginaire de la ville comme lieu du politique renvoie à une longue construction historique multiplement renouvelée invisibilisant la manière dont d'autres lieux ont pu faire advenir d'autres formes politiques¹¹², autrement instituées. Ensuite, l'imaginaire de la centralité qui se cristallise dans le phénomène de métropolisation¹¹³ et déborde des logiques spatiales pour instituer les relations de dépendance – entre centres et périphéries – comme structurantes des rapports socio-spatiaux, invisibilisant leur dimension politique. Enfin, désurbaniser l'imaginaire vise l'imaginaire de la vitesse et de l'accélération, liées aux dynamiques d'urbanisation et de métropolisation comme expressions phares de la modernité tardive¹¹⁴.

S'il s'agit de décoloniser nos imaginaires, il semble intéressant d'ancrer la question des imaginaires dans des réflexions critiques décalées, écoféministes et/ou décoloniales, au sens où elles opèrent un pas de côté, elles contournent la question et la prennent par surprise. La philosophe Val Plumwood mobilise le concept d'imaginaire à la fin de son livre *Dans l'œil du crocodile*, un livre inachevé publié post-mortem qui rassemble plusieurs textes dans lesquels l'autrice tente d'élucider ce que certaines expériences peuvent nous apprendre du rapport des humain·e·s à leurs corps, au vivant et à la mort :

« l'imaginaire indigène propose de considérer la mort comme partie intégrante de la vie, notamment à travers des récits, mais aussi parce que la mort implique un retour à la terre qui nourrit la vie (relation à la terre qui passe elle aussi souvent par des récits). Cette vision de la vie favorise un imaginaire où la terre est perçue comme un sol nourricier, tandis que la mort, de son côté, non seulement alimente ce sol, mais révèle une continuité matérielle avec les autres traits de la communauté écologique, notamment avec le relief d'un territoire et avec les vies dont il est composé.

¹¹⁰ Cette formule, récemment reprise par l'architecte Mathias Rollot (Mathias ROLLOT et Marin SCHAFFNER, *Qu'est-ce qu'une biorégion ?*, Marseille, Wildproject, Petite bibliothèque d'écologie populaire, n° 12, 2021), renvoie aux critiques plus anciennes et plurielles de l'urbanisation et de son ancrage dans les imaginaires, augurées notamment depuis les années 1970.

¹¹¹ Guillaume FABUREL, *Pour en finir avec les grandes villes : manifeste pour une société écologique post-urbaine*, Paris, Le Passager clandestin, 2020.

¹¹² Joëlle ZASK, *La démocratie aux champs : du jardin d'Éden aux jardins partagés, comment l'agriculture cultive les valeurs démocratiques*, Paris, la Découverte, Les empêcheurs de penser en rond, 2016.

¹¹³ Guillaume FABUREL, *Les métropoles barbares*, op. cit.

¹¹⁴ Hartmut ROSA, *Aliénation et accélération : vers une théorie critique de la modernité tardive*, Paris, la Découverte, La Découverte-poche, 2014.

Je pense que l'imaginaire de la nourriture et de la mort avec lequel nous avons perdu contact est non seulement indispensable à l'élaboration d'une conception écologique de l'identité humaine, mais aussi pour admettre que nous faisons partie d'une communauté terrestre dont les membres, qui se nourrissent et se soutiennent mutuellement, sont radicalement égaux entre eux. Pour cela, il ne suffit pas de mettre en avant des concepts d'unité vagues et abstraits, il est nécessaire d'adopter des pratiques concrètes de modération et d'humilité¹¹⁵. »

Plumwood écrit depuis l'Australie : il s'agit certainement d'un territoire de confrontation de plusieurs imaginaires. Il y aurait ainsi d'une part un imaginaire indigène, la manière dont les habitant·e·s ont coutume de mettre du sens dans le monde tel qu'ils et elles le vivent et le font, et d'autre part un imaginaire importé, colonial, un imaginaire moderne issu d'un autre sol, celui du monde occidental et transporté, transposé à de nombreuses autres situations, de manière déconnectée de ces conceptions indigènes. Il y a certainement différentes manières d'imbriquer ces imaginaires ou de les confronter : opposition, mélange plus ou moins conflictuel, plus ou moins explicité, retournement d'un imaginaire et absorption de certains éléments de l'un par l'autre... Cette citation ouvre des portes sur la question de ce que sont les imaginaires, ce qu'ils peuvent apporter à la réflexion engagée ici et ce que cela suppose de préciser pour tenter de les appréhender. Les imaginaires ne sont pas qu'une question d'ordre conceptuelle ; la fin de la citation est très claire à ce sujet : « il ne suffit pas de mettre en avant des concepts d'unité vagues et abstraits, il est nécessaire d'adopter des pratiques concrètes de modération et d'humilité ». La transformation, le retournement des imaginaires passent par des pratiques qui remettent en question cet imaginaire, voire tout simplement n'en tiennent pas compte. Les imaginaires ne sont pas qu'une affaire de pensées, de théories, mais bien de l'entremêlement de celles-ci avec les pratiques, dans une vision qui associe les deux, les fait dialoguer.

3.4. Éluclider son rapport aux imaginaires : vers et par l'autonomie

Dans la perspective castoriadienne empruntée ici, les significations imaginaires instituent la société. Pour autant cela n'implique pas mécaniquement que cette auto-institution est sue explicitement. Ainsi, notre société présente – se présente à elle-même pourrait-on dire – les choix politiques, les normes qui sont explicitement adoptées, comme des décisions rationnelles qui s'imposent d'elles-mêmes. Nous sommes ainsi dans une situation où la société nie sa capacité à s'auto-organiser, puisqu'elle laisse entendre qu'elle est organisée par

¹¹⁵ Val PLUMWOOD, *Dans l'œil du crocodile : l'humanité comme proie*, Marseille, Éditions Wildproject, Domaine sauvage, 2021, p. 175.

des lois qui la dépassent et la précèdent. Cette dépolitisation repose sur la prétention du modèle économique qu'est le capitalisme à être organisé par des lois économiques qui lui seraient antérieures : c'est-à-dire non pas des lois que la société créerait et instituerait comme telles, mais une loi qui instituerait la société pour des raisons qui lui sont extérieures, avec pour justification ultime ce que Castoriadis appelle une pseudo-rationalité. Dans son analyse, la signification imaginaire centrale de l'Occident est la raison – ou plutôt la pseudo-rationalité. Notre société est donc hétéronome, c'est-à-dire que nous pensons collectivement les fondements de l'organisation de notre société – les lois économiques du marché – comme extérieurs à elle-même. Castoriadis souligne la violence de l'imaginaire dans une société qui ne se sait pas autonome, car la société ne reconnaît pas son imaginaire comme tel et entretient un rapport de soumission à celui-ci. Dans le cas qui nous concerne, sous couvert de soumission à des lois économiques, c'est tout un rapport au monde que le capitalisme entérine.

Si l'on observe une tendance à la rationalisation – visible tant dans l'organisation économique dominante que dans l'extension même du champ de l'économie – la raison technicienne en tant que mode d'investissement du monde ne semble pas satisfaisante, d'où un effondrement de l'auto-représentation de la société. Il convient d'envisager les bouleversements contemporains et la possibilité actuelle de remise en cause de la signification imaginaire sociale centrale – au fondement de l'hétéronomie sociale contemporaine. Ainsi, il y aurait une tension entre autonomie et hétéronomie dans le rapport aux imaginaires. C'est par l'élucidation du rapport aux imaginaires qu'il devient possible de sortir du rapport hétéronome que nous avons vis-à-vis de ceux-ci. L'élucidation est une manière de penser que Castoriadis distingue de la théorisation : « penser : élucider, non pas 'théoriser'. La théorie n'est qu'un moment de l'élucidation, toujours lacunaire et fragmentaire »¹¹⁶. L'élucidation est en prise avec les expériences et a un caractère ouvert, là où la théorie est une forme de clôture.

La possibilité de questionner les imaginaires participe de la capacité d'une société ou d'un individu à rester ouvert, c'est-à-dire à ne pas se fermer au changement. Castoriadis fait du refus de la clôture de l'imaginaire une caractéristique des sociétés autonomes. La pensée castoriadienne permet conceptuellement de fonder l'autonomie comme faire propre de l'homme, c'est-à-dire une posture dans le monde plutôt qu'un ensemble de contenus ou de principes qu'il conviendrait alors de définir. L'autonomie s'entend comme un cadre : être autonome, c'est « se donner soi-même ses lois, sachant qu'on le fait »¹¹⁷. En tant que posture,

¹¹⁶ Cornelius CASTORIADIS, *Les carrefours du labyrinthe*, Paris, Seuil, Collection Esprit, 1978, p. 103.

¹¹⁷ Cornelius CASTORIADIS, *Les carrefours du labyrinthe. 3 : Le monde morcelé*, Paris, Seuil, Points Série essais, 2000 (1990), cité par Gérard DAVID, *Cornelius Castoriadis : le projet d'autonomie*, Paris, Michalon, 2001, p. 13.

il s'agit de tendre vers l'autonomie, en instaurant « un autre rapport entre conscient et inconscient, entre lucidité et fonction imaginaire, en une autre attitude du sujet à l'égard de soi-même, en une modification profonde du mélange activité-passivité »¹¹⁸.

Selon le philosophe Nicolas Poirier, pour Castoriadis, l'histoire est « union et tension de l'imaginaire instituant et de l'imaginaire institué »¹¹⁹. L'autonomie, à ce titre, n'est pas la négation de l'institué – de même que reconnaître l'historicité et la création, ce n'est pas réfuter le poids du passé, mais lui donner une autre signification dans le présent. Il ne s'agit donc pas de réfuter intrinsèquement la signification pseudo-rationnelle. Dès lors qu'elle n'est plus vécue comme une nécessité extérieure, mais pour ce qu'elle est – c'est-à-dire un mode de compréhension et de désignation d'un monde dans lequel se trouve une réalité plus complexe – on peut la comprendre comme une construction. Ce qui compte donc c'est que dès lors que les imaginaires sont explicités – plus ils le sont du moins, le chemin de l'autonomie s'incarnant dans le processus d'élucidation de cet imaginaire – la société autonome d'individus autonomes reprend le pouvoir, c'est-à-dire n'est plus étrangère à la construction de ces significations imaginaires sociales. Elle est alors en mesure de comprendre ces significations imaginaires sociales, de les façonner, de leur donner sens.

J'évoquais précédemment la normativité des imaginaires dans la conception qu'en a Merchant. Son étude historique des imaginaires de la nature met en lumière que « les normes dissimulées peuvent devenir conscientes ou explicites lorsqu'elles sont confrontées à une alternative ou une contradiction¹²⁰. » Ainsi, il semble que la confrontation entre les imaginaires puisse agir comme une ouverture à l'explicitation des normes produites par les imaginaires – dans un langage castoriadien, peut-être pourrait-on parler d'une ouverture à l'élucidation du caractère instituant des imaginaires. Dans cette perspective, la conflictualité entre les imaginaires peut être appréhendée comme une condition de l'établissement d'un rapport explicite aux imaginaires qui instituent nos manières de vivre – un rapport qui se défait de l'hétéronomie pour et par l'établissement d'un rapport *qui tend vers* l'autonomie vis-à-vis de ses imaginaires.

Au sein de nos sociétés modernes, nous sommes comme dominés par nos imaginaires : nous sommes en situation d'*aliénation*, nos imaginaires nous sont étrangers – et font de nous des étrangers à nos institutions. Pour sortir de cette situation d'aliénation, l'autonomie advient par un rapport spécifique à l'imaginaire. Il ne s'agit pas de s'en débarrasser, le nier, mais établir un rapport explicité et élucidé à son imaginaire. Pour être autonome, il ne s'agit pas de se

¹¹⁸ Cornelius CASTORIADIS, *L'institution imaginaire de la société*, op. cit., p. 143

¹¹⁹ Nicolas POIRIER, « Cornelius Castoriadis. L'imaginaire radical », *Revue du MAUSS*, 2003, vol. 21, n° 1, p. 383, doi:10.3917/rdm.021.0383, p. 389.

¹²⁰ Carolyn MERCHANT, *La mort de la nature*, op. cit., p. 41

libérer de ses imaginaires au sens de les annihiler, ce qui reviendrait à les réprimer. Il s'agit d'instaurer une relation d'élucidation à leur égard. Il s'agit d'interroger la tension contenue dans le rapport entre les deux composantes de la notion d'autonomie : d'une part, soi-même (*auto*) et d'autre part, la loi, l'institution (*nomos*)¹²¹. La question de l'autonomie requiert de s'interroger conjointement sur ses dimensions individuelle et collective. Elle désigne ainsi la capacité individuelle et collective à se donner ses propres lois de manière consciente. Ce mouvement passe par l'établissement d'une distance essentielle d'autoréflexivité nécessitant l'acceptation de la responsabilité humaine dans le processus de création des institutions - qui, elles-mêmes, rendent possibles ou non cette autonomie. Cette définition de l'autonomie s'inscrit en faux contre la vision libérale largement répandue, puisqu'elle affirme que tout ne relève pas de la sphère privée – et qu'à ce titre la privatisation des individus ne permet pas de réaliser l'autonomie. Celle-ci passe par l'autonomie collective, c'est-à-dire l'autogestion, l'auto-transformation et l'auto-institution de la société.

3.5. Expériences et imaginaires : la politisation du rapport au monde

L'imaginaire est composé en partie de la pensée héritée – celle qui nous vient de la société dans laquelle nous avons grandi. C'est par l'imaginaire institué que nous entrons dans le monde. Cet imaginaire, même s'il nous précède, est également abondé par nos expériences qui composent notre vécu. Ces expériences peuvent venir renforcer un imaginaire, lui donner plus de poids ou de force. Elles peuvent également venir troubler nos imaginaires, les questionner. Cette conception des imaginaires insiste assurément sur le rôle des expériences dans le processus d'institution des imaginaires, que les expériences renouvellent, renforcent, retournent ou questionnent. Ils s'articulent avec, et même se travaillent par les expériences vécues. Voici une tentative de schématisation des liens entre expériences et imaginaires, qui précise le schéma présenté plus haut.

¹²¹ Blaise BACHOFEN, Sion ELBAZ et Nicolas POIRIER (dir.), *Cornelius Castoriadis, réinventer l'autonomie*, Paris, Editions du Sandre, Bibliothèque de philosophie contemporaine, 2008.

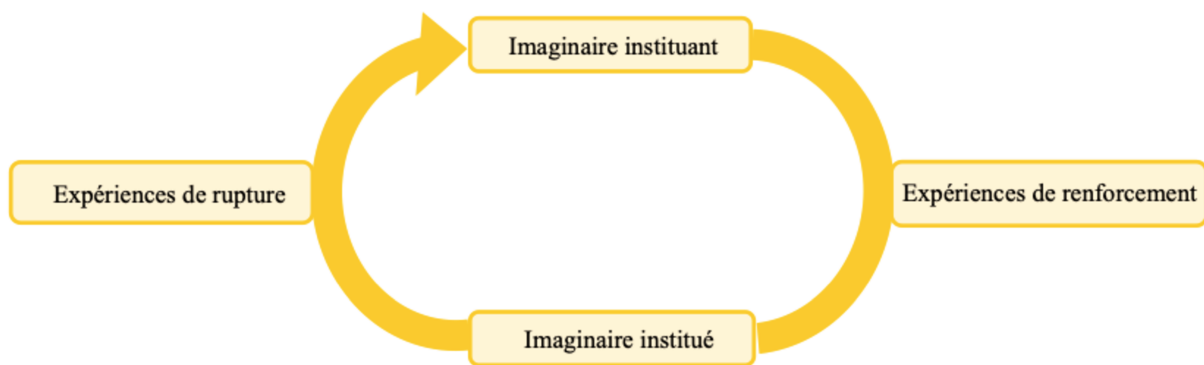


Figure 2 : Schématisation des liens entre imaginaires et expériences

L’imaginaire instituant s’appuie sur des expériences qui donnent du sens, renforcent et confirment cet imaginaire qui, se faisant, s’institue. Il devient un imaginaire institué. Des expériences contredisent, conflictualisent cet imaginaire, ces expériences créatrices participent de l’institution de nouveaux imaginaires. Pour préciser ce que désigne l’expérience, je fais appel à d’autres traditions de pensée, des paradigmes qui nous aident à remettre en question le dualisme corps / esprit. En effet, les expériences s’inscrivent dans le corps tout en faisant appel à des formes de réflexivité – constitutantes de l’expérience. Je renvoie ici à l’approche travaillée par le neurobiologiste Francisco Varela :

« Ce que nous suggérons est une transformation dans la nature de la réflexion qui, d’activité désincarnée et abstraite, doit devenir une réflexion incarnée (présente) et ouverte sur de nouvelles possibilités d’expérience. Par *incarnée*, nous entendons une réflexion dans laquelle le corps et l’esprit sont réunis. Cette formulation vise à transmettre l’idée que la réflexion non seulement *porte sur* l’expérience, mais qu’elle *est* une forme de l’expérience elle-même – et que la forme réflexive de l’expérience peut être accomplie avec une attention vigilante. Quand elle est conduite de la sorte, elle peut briser la chaîne des réflexes de pensée et des préjugés habituels de manière à être une réflexion non bornée, ouverte à d’autres possibilités que celles qui sont contenues dans les représentations actuelles de l’espace de vie du sujet. Nous nommons *attentive, ouverte* cette forme de réflexion. »¹²²

Ainsi, c’est par l’incarnation, qui lie corps et esprit, que les expériences vécues nous transforment – et nos imaginaires, notre manière d’appréhender le monde et d’y agir. Billeter précise la primauté du corps dans ce que l’expérience fait vivre à celle ou celui qui la fait en

¹²² Francisco J. VARELA, Evan THOMPSON et Eleanor ROSCH, *L’inscription corporelle de l’esprit : sciences cognitives et expérience humaine*, Paris, Points, Essais, 2017 (1993), p. 68-69.

partant du cas spécifique de l'expérience de l'hypnose, qui lui fait dire qu' « *il se produit plus de choses dans le corps que n'en peut concevoir notre esprit* – à moins, justement, d'admettre le principe de l'intégration, la définition du *corps* comme activité et de cette activité comme comportant une dimension d'inconnu »¹²³. Le corps est bien plus que ce que la tradition philosophique occidentale en a fait.

Certaines réflexions sur les rapports au vivant, rendues accessibles par différents types de récits, peuvent nous éclairer de manière pratique sur l'articulation entre expériences et imaginaires – et entre corps et réflexivité. L'ouvrage *Dans l'œil du crocodile*, de Plumwood, est un texte qui articule les expériences personnelles de l'autrice à ses conceptions de l'humain·e comme corps vivant, comme chair – et de ce fait, humain·e incarné·e qui fait, parmi d'autres expériences, l'expérience de la mort. Elle montre comment les expériences qu'elle a vécues, qui l'ont touchée dans son corps, dans sa chair – attaquée par un crocodile, faisant face à la mort de son fils, ainsi qu'à la mort d'un animal qui lui était proche et cher – « ont bouleversé [ses] conceptions¹²⁴ » de la mort et de l'humain·e au sein du vivant. L'écriture lui permet alors d'élucider ses expériences. En les racontant, et en cherchant à expliciter la signification de son vécu des situations, par un retour réflexif sur ce qu'elle a vécu et ressenti, notamment ce qui lui faisait vivre des émotions fortes, des sensations de contradiction, de dérangement, etc., elle parvient à élucider ce qu'elle nomme ses « conceptions », dont l'usage qu'elle fait me semble parent du concept d'imaginaire – notamment dans l'articulation avec ses expériences.

Le philosophe Baptiste Morizot¹²⁵ prolonge à sa façon cette explicitation des imaginaires qui (se) constituent (par) les expériences vécues. En effet, dans son récit, il est clair que c'est par l'expérience au contact des loups que l'imaginaire de la hiérarchie homme-animal est interrogé, car cet imaginaire ne permet pas de se figurer l'expérience vécue. Par celle-ci un nouvel imaginaire se dessine pour l'auteur : celui de la cohabitation et même de la diplomatie entre humain·e·s et autres qu'humain·e·s. Par son récit, cet imaginaire façonné par son expérience nous parvient et questionne notre imaginaire institué, ouvrant la possibilité d'autres rapports au monde.

Ici, j'ai plutôt apporté des exemples d'expériences que l'on qualifierait d'*extraordinaires*, mais les expériences *ordinaires* – dont la force s'ancre alors dans le caractère quotidiennement renouvelé – façonnent aussi nos imaginaires. Merchant évoque ainsi les

¹²³ Jean-François BILLETER, *Un paradigme*, op. cit., p. 57

¹²⁴ Val PLUMWOOD, *Dans l'œil du crocodile*, op. cit., p. 176

¹²⁵ Baptiste MORIZOT, *Manières d'être vivant : enquêtes sur la vie à travers nous*, Arles, Actes Sud, Mondes sauvages, 2020.

« nouvelles expériences quotidiennes¹²⁶ » qui sont amenées par les transformations des écosystèmes et la conciliation entre « expérience et structure conceptuelle » dans la constitution d'une nouvelle symbolique à l'époque de la révolution industrielle. Elle pointe ici du doigt l'articulation entre les expériences vécues et les imaginaires, la manière dont le monde est appréhendé fonctionnellement et symboliquement pour reprendre les termes castoriadiens. Les travaux de l'anthropologue Sophie Laligant autour des transformations entraînées par le remembrement au sein d'une commune rurale rendent également compte de cette imbrication entre d'une part les expériences quotidiennes bouleversées par les institutions politiques et d'autre part le rapport au monde¹²⁷, à une époque plus proche de la nôtre.

Cette manière de considérer les expériences fait entrevoir une définition de ce qui est politique en contraste saisissant avec la définition donnée par les « sociétés capitalistes modernes » dont « la *privatisation* des individus est le trait le plus frappant »¹²⁸, selon Castoriadis. L'analyse proposée par la politologue et philosophe Hannah Arendt¹²⁹ me semble éclairer cette tendance à la privatisation des individus : elle remonte aux origines de l'apparition de la distinction entre vie privée et vie publique et précise la manière dont cette distinction a contribué à nous détourner des questions liées à ce qui fait notre vie en commun, ce qui relève en fin de compte de questions politiques. Cette tendance s'est accentuée ces dernières décennies : les travaux du sociologue Jacques Ion¹³⁰ sur les transformations des formes de militantisme indiquent que les manières de s'engager en politique sont effectivement bouleversées, plus ponctuelles, plus individualisées, mais aussi plus incarnées. Ces transformations peuvent être appréhendées à l'aune de la redéfinition du politique par la prise en considération des imaginaires. D'une part la vie politique instituée est en crise et ne permet pas de s'engager collectivement. D'autre part, une voie s'ouvre du côté de l'incarnation de l'engagement et d'une individualisation somme toute paradoxale – elle pourrait être repli sur soi comme elle pourrait être prise en considération de la subjectivité des expériences, vécues comme point de départ de l'engagement. Il nous faut donc garder une vigilance sur la multiplicité des significations politiques que portent ces transformations des formes d'engagement.

¹²⁶ Carolyn MERCHANT, *La mort de la nature*, op. cit., p. 318

¹²⁷ Sophie LALIGANT, *Un point de non-retour : anthropologie sociale d'une communauté rurale et littorale bretonne*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, Collection Espaces et territoires, 2007.

¹²⁸ Cornelius CASTORIADIS, *La société bureaucratique I*, Union générale d'éditions, Paris, 10-18, 1973, p. 40.

¹²⁹ Hannah ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Librairie Générale Française, 2020, notamment la partie sur l'histoire de la distinction privé/public.

¹³⁰ Jacques ION, *La fin des militants ?*, Paris, Editions de l'Atelier/Editions Ouvrières, Enjeux de société, 1997.

L'autonomie visée et simultanément rendue possible par l'élucidation de ses expériences et de ce en quoi elles sont constitutives des imaginaires se construit par et dans un *pouvoir-du-dedans*¹³¹, pour reprendre les termes de l'écrivaine et militante écoféministe Starhawk – un pouvoir qui n'est pas fondé sur la hiérarchie et la domination des autres, un pouvoir incarné, subjectif et réflexif. Il ne s'agit pas de prendre du pouvoir aux autres ou sur les autres, mais bien d'expériences dans et par lesquelles notre *pouvoir-du-dedans* s'exprime. Ces précisions sur les expériences et leur articulation avec les imaginaires donnent de l'épaisseur et de la consistance à ce que j'évoquais au début de cette introduction sur le rapport au monde constitutif de l'habiter. Le rapport au monde est politique, puisque le monde tel qu'il nous apparaît à chacun·e est façonné par des institutions. Le concept d'imaginaire dans son articulation avec les expériences instaure un autre rapport entre les pratiques et les moments de l'élucidation de ces pratiques, ce qui a des implications politiques, mais aussi épistémologiques.

4. Mouvement double de la problématique

Ainsi, à l'aune des enjeux politiques et géographiques soulevés par les crises écologiques et leurs diverses prises en considération, il s'agit dans cette thèse de travailler l'habiter à partir du concept d'imaginaire, son pouvoir instituant et créateur, son caractère conflictuel, son articulation avec les expériences, ses dimensions individuelle et collective. Comment alors étudier les imaginaires – et avec quelles implications épistémologiques ? Cette question, dont la réponse est forcément complexe, requiert une réflexion spécifique quant à ma démarche, aux méthodes et à ma posture de recherche. La possibilité d'une élucidation des imaginaires, ancrée dans des expériences d'habiter toujours situées et incarnées, par l'explicitation des conflictualités et hétéronomies, suppose une réflexivité continue, un entremêlement entre caractérisation des imaginaires et mouvement d'élucidation de ceux-ci.

Dès lors, les trajectoires, les cheminements et les actions ordinaires donnent à voir des ruptures, des contradictions, des incohérences... Celles-ci fabriquent une pluralité de significations imaginaires. Qu'est-ce que leur mise en contact pourrait alors instituer ? Dans la perspective castoriadienne prise ici, l'élucidation de l'imaginaire est une condition nécessaire de l'auto-institution sociale explicite – garante de l'autonomie. Il faut alors chercher ce qui est vécu intimement et politiquement, individuellement et collectivement dans le fait d'habiter les lieux dont il est question et en quoi cela peut être créateur de nouveaux imaginaires nécessairement sociaux et politiques. En ce que l'élucidation des imaginaires est une

¹³¹ STARHAWK, *Rêver l'obscur : femmes, magie et politique*, Paris, Cambourakis, Sorcières, 2015.

condition de l'autonomie, elle participe de la portée transformatrice des expériences d'habiter en prise avec les lieux de vie. L'imaginaire renvoyant à la tension entre institué et instituant, parler des imaginaires *de* l'habiter doit ici s'entendre plutôt comme les imaginaires *de et par* l'habiter – c'est-à-dire à la fois les imaginaires qui portent l'habiter et les imaginaires que crée l'habiter.

L'intention de cette thèse est donc double. Elle repose sur une définition substantielle de l'imaginaire : il s'agit de chercher *quelles sont les significations imaginaires* vécues par l'habiter, de faire émerger leur substance. Mais aussi, ce questionnement requiert d'interroger *comment* adresser aux expériences rencontrées ou vécues la question de l'imaginaire, en gardant une certaine vigilance autour de l'abstraction. Ce faisant, cette thèse établit une *manière d'élucider* ces imaginaires. Il s'agit bien de regarder l'imaginaire depuis la situation des personnes en question, y compris moi.

Cette double intention est profondément reliée à la problématique que travaille cette thèse, d'une part en qualifiant les imaginaires de et par l'habiter, en en donnant la substance, ce qui enrichit la compréhension que l'on peut avoir de l'habiter et de son sens politique ; d'autre part en précisant la démarche, ce qui précise aussi, en substance, de quoi il s'agit de se défaire scientifiquement – notamment en contraste avec les modèles répliquables fondés sur l'abstraction, par une mise en réflexion de l'expérience et l'articulation entre sa singularité et sa généralité.

5. Terrains

Je voudrais présenter ici les deux terrains par lesquels j'ai travaillé les questions dessinées dans cette introduction et préciser les raisons du choix de ces deux terrains. Pour cela, il me faut revenir sur ce qui leur est commun, par leur inscription dans le phénomène du foisonnement des initiatives écologiques et sociales en milieux ruraux. Je clarifie ensuite les contrastes que ces deux terrains présentent – autour des rapports aux lieux, des formes collectifs et des rapports à l'institution – et qui fondent l'intérêt du croisement de ces terrains.

5.1. Deux cas de l'alternative écologique en milieux ruraux

Comme présenté au début de cette introduction, l'approche que les institutions officielles ont de l'écologie comporte des impensés. L'approche gestionnaire, technologique, descendante et répliquable fait fi de l'habiter. L'euphémisation des conflits qui se jouent par et dans l'écologie dépolitise le rapport au monde, aux lieux, au temps et aux autres. Prenant appui sur les deux

concepts précédemment explorés – *habiter et imaginaire* – il s’agit alors d’explorer d’autres terrains, d’autres situations qui donnent à voir des formes d’habiter qui questionnent singulièrement cette conception instituée de l’écologie.

Cette démarche est éprouvée à partir de deux terrains, qui s’apparentent à la large nébuleuse d’initiatives et expériences de l’alternative écologique¹³² et sociale en milieux ruraux. Ces espaces aujourd’hui qualifiés de périphériques sont le plus souvent analysés en contraste de centres (urbains) supposés dynamiques – économiquement, socialement, culturellement et politiquement¹³³. Pourtant, c’est aussi la distance avec ces centres urbains qu’une partie de cette population recherche en venant s’installer, en retournant ou en restant dans certains de ces lieux excentrés. Dans la lignée des utopies concrètes et des mouvements de retour à la terre, certains lieux attirent une population en quête de terres à cultiver et de sens à éprouver. Certaines périphéries apparaissent ainsi attractives – pour d’autres raisons que celles socio-économiques généralement mises en avant. Loin de la normativité des modes de vie urbains, des formes d’habiter différentes s’y déploient.

C’est le cas de la Vallée Longue, située dans les Cévennes lozériennes, un lieu emblématique du retour à la terre qui connaît aujourd’hui des dynamiques d’installations néo-rurales liées à des préoccupations écologiques. Une vingtaine de personnes habitant presque toute la Vallée Longue¹³⁴ ont constitué un collectif habitant, le collectif Vallée Longue¹³⁵. Très souvent déjà investi·e·s dans des associations locales, ces habitant·e·s ont ressenti le besoin de se réunir pour s’interroger et agir collectivement sur le devenir de leur vallée cévenole. À l’aune des enjeux écologiques et sociaux, ces habitant·e·s œuvrent ensemble à faire émerger leurs possibilités d’action collective, avec un point de départ autour de la transmission des savoir-faire locaux et de leur revalorisation. La Vallée Longue constitue le premier terrain étudié ici, par une enquête auprès d’habitant·e·s faisant partie du collectif, mais aussi d’habitant·e·s n’en faisant pas partie, ce qui permet de situer les imaginaires de l’habiter des membres du collectif par rapport aux imaginaires de l’habiter en Vallée Longue de manière plus générale¹³⁶.

¹³² Geneviève PRUVOST, « L’alternative écologique », *op. cit.*

¹³³ Guillaume FABUREL, *Les métropoles barbares*, *op. cit.* ; Valérie JOUSSEAUME, *Plouc pride : un nouveau récit pour les campagnes*, La Tour d’Aigues, Éditions de l’Aube, Monde en cours, 2021.

¹³⁴ Pour une présentation du collectif Vallée Longue par ses membres, voir <https://www.lerelaisdelespinas.org/le-collectif-vallee-longue.php>

¹³⁵ Dans cette thèse, lorsque j’écris « le collectif », j’évoque le collectif au sens général, la dimension collective, ce qui relève de la sphère collective, etc., sans se restreindre au collectif Vallée Longue explicitement formé. Lorsque je parle du collectif Vallée Longue, j’écris « collectif Vallée Longue ». Pour parler du terrain étudié, je parle de « Vallée Longue ».

¹³⁶ Une présentation plus détaillée de l’enquête par entretiens menée en Vallée Longue se trouve en introduction de partie 1, explicitant le lien avec le collectif Vallée Longue. La partie 3 présente également le travail plus poussé effectué à partir des entretiens réalisés avec les membres du collectif.

Ce terrain apparaît comme un cas emblématique du foisonnement d'initiatives d'habitant·e·s en milieu rural se rapportant à l'écologie par une politisation du quotidien¹³⁷ et un militantisme de l'existence¹³⁸. Il y aurait au sein de cette forme de militantisme un noyau commun premier, autour de l'harmonie par la cohérence, l'incarnation et l'exemplarité. J'ai alors cherché à creuser ces premières brèches, pour révéler les aspérités de cette cohérence qui tait les contradictions et paradoxes. J'ai donc cherché à étudier un deuxième terrain dont les contrastes par rapport au premier pourraient donner à voir ces brèches et préciser les questions en fin de compte très politiques qu'elles posent, en prenant en compte la complexité jusque là lissée par l'intention de cohérence stricte.

La communauté de l'Arche de Saint-Antoine¹³⁹, située dans le village de Saint-Antoine-l'Abbaye, en Isère, constitue alors un second terrain d'étude¹⁴⁰. Il s'agit d'une communauté de vie, qui est aussi un lieu d'accueil et de formation aux enjeux relationnels de la vie en communauté. Elle fait partie du réseau des communautés de l'Arche (fondées par Lanza del Vasto en 1948, inspiré par Gandhi). Basée sur la simplicité de vie et l'unité de vie, ses intentions et principes fondamentaux sont la non-violence et la spiritualité, desquelles découle tacitement une vision de l'écologie. Malgré ce caractère tacite de l'écologie au sein de la communauté, elle est une des plus anciennes Oasis du mouvement Colibris. Voyons maintenant les contrastes qui m'ont amenée à considérer ces deux terrains dans le cadre de ma recherche sur les imaginaires de l'habiter.

5.2. Deux prises empiriques complémentaires par leurs contrastes

Il s'agissait donc, en choisissant ces deux terrains comme cas d'étude, de complexifier l'imaginaire de la cohérence, commun aux différentes initiatives habitantes orientées par l'écologie. Il y a bien des éléments communs à ces deux cas, à travers ce militantisme de

¹³⁷ Geneviève PRUVOST, *Quotidien politique : féminisme, écologie et subsistance*, Paris, La Découverte, L'horizon des possibles, 2021.

¹³⁸ Les travaux qui portent sur le militantisme existentiel font de l'ambition partagée de cohérence un trait commun de ces expériences : Christian ARNSPERGER, *Éthique de l'existence post-capitaliste : pour un militantisme existentiel*, Paris, Cerf, La nuit surveillée, 2009 Émeline DE BOUVER, « Éléments pour une vision plurielle de l'engagement politique : le militantisme existentiel », *Agora débats/jeunesses*, 30 mai 2016, N° 73, n° 2, pp. 91-104, doi:10.3917/agora.073.0091.

¹³⁹ Pour une présentation de la communauté par elle-même, voir son site internet : « Page d'accueil », *Arche de Saint-Antoine*, URL complète en biblio. Dans la partie 2 de cette thèse, je présente méthodologiquement l'enquête que j'ai menée au sein de la communauté.

¹⁴⁰ Pour éviter des lourdeurs, lorsque j'évoque la communauté de l'Arche de Saint-Antoine, j'abrège en parlant de « l'Arche » ou de « la communauté de l'Arche ».

l'existence¹⁴¹ : incarner la transformation de la société dans sa vie propre, agir en cohérence avec ses valeurs et être exemplaire. La recherche que j'ai menée rend compte de ces dimensions communes. Ces deux cas sont en outre localisés hors des grandes villes – et cette localisation est revendiquée comme faisant partie de la démarche habitante. Ces éléments sont bien des éléments qui relèvent du commun de ces deux cas.

Mais ces deux cas présentent aussi plusieurs contrastes, comme exposé précédemment. Il ne s'agit pas d'en faire des figures ou des archétypes, strictement représentatifs d'une diversité d'autres cas, mais des *prises*, deux cas dont les contrastes peuvent faire émerger à la fois des éléments signifiants communs et des tensions, des ambivalences, des paradoxes fertiles pour penser de manière complexe l'écologie qui se construit hors des institutions officielles. Cette pluralité renvoie aux dimensions de l'écologie de et par l'habiter déployées précédemment dans cette introduction à l'aune des enjeux géographiques, sociaux et politiques et de leurs imaginaires. Ces contrastes s'articulent autour de trois aspects : les rapports aux lieux, les formes collectives et les rapports aux institutions.

5.2.1. Les rapports aux lieux : entre éloignement et cultures politiques de résistance

La Vallée Longue et la communauté de l'Arche de Saint-Antoine ont des similitudes quant à leur localisation. D'une part, elles sont toutes deux éloignées des grandes villes. D'autre part, elles se situent dans des espaces (Cévennes et contreforts du Vercors) qui portent une histoire de résistance¹⁴². Néanmoins, les rapports aux lieux diffèrent.

La Vallée Longue est localisée dans un endroit emblématique des trajectoires néo-rurales et des démarches de militantisme existentiel, en rupture avec le monde urbain, tandis que l'Arche est moins à l'écart, plus accessible, puisque plus proche de villes : deux très grandes villes tout d'abord - Lyon, Grenoble - et dans une moindre mesure Valence, Romans, Saint-Marcellin.

Par ailleurs, la communauté est installée dans le cœur d'un village. À l'inverse, la majorité de la Vallée Longue est composée de petits hameaux. Il y a quelques centre-bourgs, mais la vallée est globalement caractérisée par la dispersion des habitats, alors que la communauté est déjà en elle-même fondée sur la proximité communautaire, à laquelle s'ajoute celle du village dans lequel elle est située. Cela entraîne une différence de taille des lieux étudiés, en partie

¹⁴¹ Je détaille ces points plus loin dans la thèse.

¹⁴² Les Cévennes sont associées à l'héritage politique de la résistance. Cela pourrait être le cas à l'Arche, qui est très proche du Vercors, mais ce n'est pas mobilisé de cette façon. Je reviens sur cet aspect dans les parties 1 et 3.

liée à des différences de densité et de perception de la proximité : un collectif à l'échelle d'une vallée constituée de quelques centre-bourgs et de beaucoup de hameaux, une communauté qui vit dans un même lieu au sein d'un village.

En outre, la relation des habitant·e·s à la localisation est particulièrement différente. Ces éléments sont notamment perceptibles dans les manières qu'ont les habitant·e·s de se présenter aux personnes extérieures, par exemple dans leurs présentations référencées plus haut et qui se trouvent sur leurs sites internet. En Vallée Longue, la localisation est un point central du choix du lieu de vie, qui est souvent explicitement politisé, notamment au sein du collectif Vallée Longue. À l'Arche, si la localisation peut être mise en avant, notamment pour les paysages et les vastes jardins de la communauté, la vie communautaire prime sur la situation géographique.

5.2.2. Les formes collectives par l'habiter commun ou le commun de l'habiter

Les formes collectives qui sont choisies diffèrent aussi : en Vallée Longue, le collectif est apparu comme nécessaire pour partager et transmettre (les expériences, les savoirs, les luttes) ; à l'Arche, le collectif est au fondement de la vie quotidienne partagée. Dans le premier cas, les expériences, savoirs et luttes précèdent l'émergence du collectif, c'est le commun de l'habiter qui constitue le collectif. Dans le second cas, le collectif est ce sur quoi se fondent les expériences, savoirs et luttes, l'habiter y est commun. Ce sont deux manières de constituer un collectif : par la mise en débat (d'idées et de réalisations pratiques, que ce soit dans les réunions du collectif ou lors des événements publics qu'il organise) ou par l'expérience de vie communautaire. Ces formes collectives différenciées prennent place dans un contexte de renouveau du fait communautaire, des communautés utopiques américaines¹⁴³ aux communautés existentielles post-capitalistes¹⁴⁴, en passant par les communautés rurales qui se conçoivent comme des « espaces de refuge et de contestation »¹⁴⁵, par les communautés qui sont appréhendées à l'articulation entre autonomie et commun¹⁴⁶, ou encore par les réseaux d'habitats alternatifs qui « font village autrement »¹⁴⁷. Ce renouveau du fait

¹⁴³ « Page d'accueil », *Arche de Saint-Antoine*, URL complète en biblio.

¹⁴⁴ Christian ARNSPERGER, *Éthique de l'existence post-capitaliste : pour un militantisme existentiel*, Paris, Cerf, La nuit surveillée, 2009.

¹⁴⁵ Madeg LEBLAY, « Fuir les métropoles : les habitats alternatifs en milieu rural comme espaces de refuge et de contestation », *Métropoles*, 2021, n° 28, doi:10.4000/metropoles.7864.

¹⁴⁶ Maxime CORDELLIER, *Recherche d'autonomie et architecture du commun dans les styles de vie communautaires*, Thèse de doctorat de sociologie, sous la direction de Michelle Dobré, Normandie université, 2018.

¹⁴⁷ Geneviève PRUVOST, « Faire village autrement », *op. cit.*

communautaire atteste de la diversité des formes collectives de l'habiter. Dans ce contexte, les deux cas étudiés dans cette thèse rendent compte de deux formes collectives très différentes.

5.2.3. Les rapports à l'institution, entre formalisation de règles et organisation informelle

Ces deux cas donnent à voir des rapports contrastés à l'institution et cela est certainement lié au contraste précédent, concernant les formes collectives différentes. Par institution, j'entends ici les rapports aux institutions extérieures, officielles, mais aussi les rapports aux institutions internes au collectif ou à la communauté. J'ai décelé cela lors de la prise de contact avec ces deux terrains. La manière dont j'ai été en prise avec ces deux collectifs durant ma recherche nous renseigne alors sur les logiques propres aux deux collectifs enquêtés. Des éléments un peu plus intuitifs m'ont poussée à considérer également ce troisième contraste, peut-être moins évident que les deux premiers.

En Vallée Longue, ma présence prend place dans un processus d'accompagnement d'un collectif « en train de se faire ». Je rencontre le collectif seulement quelques mois après sa constitution. La place conférée au monde académique (à travers entre autres l'enquête que j'y ai menée), de regards distanciés, d'appuis voire de légitimation théorique, conceptuelle et de soutien à la formalisation, s'est construite par l'implicite et l'impensé. Cela précise les contours flous du collectif, sa perméabilité à d'autres collectifs, ainsi que la manière dont il se construit par et dans l'action. La manière dont l'enquête Vallée Longue a été pensée nous renseigne ainsi sur le collectif, et notamment sa dimension informelle.

Il ne s'agit pas ici d'invalidiser le collectif non-institutionnalisé (ou moins institutionnalisé), mais plutôt d'approfondir la signification de ce rapport à l'institution et ce que cela crée. À ce sujet, cela résonne avec ce que montre Geneviève Pruvost au sujet du peu d'institutionnalisation de certaines alternatives écologiques :

« Interpréter les alternatives écologiques faiblement institutionnalisées comme des tentatives inabouties, c'est en effet poser l'horizon du cadrage institutionnel comme l'unique critère de reconnaissance des initiatives pérennes et, du même coup, placer hors champ toute une série d'expérimentations dont le principe politique est précisément de ne pas proposer de cadres ou de les défaire dès qu'ils se cristallisent, sans pour autant que le groupe ne se disloque. »¹⁴⁸

¹⁴⁸ Geneviève PRUVOST, « Faire village autrement », *Socio-anthropologie*, 2015, n° 32, pp. 21-39, doi:10.4000/socio-anthropologie.1866, p. 23-24.

Pour le deuxième cas étudié, la communauté de l'Arche de Saint-Antoine, ma place est très différente. Je ne suis pas non plus venue en dissimulant mon statut de chercheuse, car j'ai commencé par échanger à ce sujet en amont avec une habitante de la communauté rencontrée dans le cadre d'un séminaire l'année précédente. Mais, formellement, j'ai rempli un formulaire en ligne, comme toute autre personne intéressée à titre personnel, pour demander à être accueillie en tant que stagiaire pour une durée courte de deux semaines. Ce caractère formel qui indique une institution explicite de la communauté et de ses règles s'est confirmé une fois sur place. Les relations entre la communauté et l'extérieur, dont je fais partie, sont explicitées, et même institutionnalisées : un protocole existe (des documents sont transmis aux stagiaires pour expliquer le fonctionnement et le rythme de la vie communautaire, des réunions sont prévues, un accompagnement est proposé), les membres de la communauté ont l'habitude des relations qu'ils peuvent entretenir avec les stagiaires. Ainsi, la mise en place de la situation d'enquête nous renseigne sur le rapport aux normes propres à la communauté, formellement instituées.

Plan de la thèse

Ma démarche de recherche aboutit à un corpus hétérogène, avec différents types de matériaux, que je n'ai donc pas analysés de la même façon, avec les mêmes procédés. Tous les matériaux de recherche ne sont pas travaillés de la même façon, notamment car une année et demie sépare le premier terrain du deuxième, une année et demie pendant laquelle ma manière d'appréhender ces questions a fortement évolué¹⁴⁹. Cette évolution me semble incarner le mouvement double de ma problématique – substance des imaginaires et démarche d'élucidation de ces imaginaires – c'est pourquoi je n'ai pas souhaité la lisser par un plan de présentation unilatérale des résultats mais articuler les résultats avec l'élucidation qui les a faits émerger.

La première partie fait émerger une catégorisation des imaginaires de et par l'habiter, construite à partir d'une enquête menée dans la Vallée Longue. Elle s'articule autour de trois catégories d'analyse – *résister* (chapitre 1), *prendre soin* (chapitre 2), *instituer* (chapitre 3) – qui ressortent de l'analyse thématique des 23 entretiens de l'enquête menée auprès des membres du collectif et d'autres habitant·e·s de la vallée.

La deuxième partie rend compte de ma démarche d'incarnation des imaginaires de et par l'habiter, construite à partir d'une immersion au sein de la communauté de l'Arche de Saint-Antoine, *relatée* dans un carnet de terrain. Je précise dans cette partie ma démarche d'augmentation de ce carnet de terrain par *explicitation* puis *élucidation* à l'aune de la catégorisation de la première partie (chapitre 4). Je présente le carnet, en prise avec les expériences foisonnantes (chapitre 5), avant de montrer les limites de ma démarche (chapitre 6).

La troisième partie met à l'épreuve les imaginaires de et par l'habiter, croisant ces deux terrains. Cela passe par une synthèse du carnet de terrain (tenu lors de l'immersion au sein de l'Arche) qui épaissit le cadre d'analyse thématique du terrain Vallée Longue, en faisant appel aux 8 entretiens réalisés durant l'immersion à l'Arche (avec des membres de la communauté et des personnes en stage ou de passage) (chapitre 7). Enfin, cette mise à l'épreuve articule trois dimensions du rapport au monde – *temps*, *autres*, *sol* –, par une analyse croisant des entretiens des membres du collectif Vallée Longue et des membres de la communauté de l'Arche à l'issue des travaux menés sur les deux terrains (chapitre 8).

¹⁴⁹ J'explicité cela notamment dans le corps de la thèse, particulièrement dans l'articulation entre ma partie 1 et ma partie 2.

**Partie 1. Catégoriser les imaginaires de et par
l’habiter : résister, prendre soin, instituer**

Introduction de la partie 1

« Habiter la Vallée Longue » : contexte de la recherche

Cette partie reprend la structure du rapport écrit à la suite d'une enquête¹⁵⁰ menée dans la Vallée Longue. Elle vise à catégoriser les imaginaires de/par l'habiter, c'est-à-dire d'une part les imaginaires qui portent l'habiter et lui apportent des significations et d'autre part les imaginaires que les expériences d'habiter font advenir. Le rapport d'enquête a été remanié plusieurs fois au cours de la rédaction de la thèse. Certains éléments sont approfondis par les moments de restitutions et échanges avec des habitant·e·s des lieux de l'enquête. Par ailleurs, certaines idées sont mises en lien avec d'autres travaux.

Il faut avant tout préciser l'historique de cette enquête, pour saisir les multiples attentes et intentions qui l'entourent, puisqu'elle est tout à la fois individuelle (parce qu'inscrite dans ma recherche doctorale) et collective (parce qu'initiée hors de cette recherche et en débordant). Il est essentiel également d'introduire quelques éléments très généraux concernant la situation géographique des lieux où l'enquête s'est déroulée. Celle-ci concerne une vallée cévenole, située entre Alès (au sud-est) et Florac (au nord-ouest). Les limites spatiales que nous¹⁵¹ avons retenues pour l'enquête sont celles de la partie lozérienne de la Vallée, entre Le Collet-de-Dèze et le col de Jalcreste. Cinq communes s'y trouvent : Le Collet-de-Dèze, Saint-Michel-de-Dèze, Saint-Hilaire-de-Lavit, Ventalon en Cévennes et Saint-Privat-de-Vallongue. Le récent mémoire de fin d'études de Marie Guiraud¹⁵² reprend de manière synthétique la situation géographique et historique de cette vallée – même si nous n'en considérons pas les mêmes limites puisque sa recherche prend aussi en compte la partie gardoise de la vallée. C'est une vallée qui a été durement marquée par l'exode rural puis par une croissance démographique dans la deuxième moitié du XX^e siècle, du fait notamment du phénomène de retour à la terre¹⁵³. Ainsi, de nombreuses personnes se sentent impliquées dans et par leur

¹⁵⁰ Les termes d'*enquête*, *enquêteur*, *enquêteurice*, dans cette partie, font référence à l'enquête menée collectivement en Vallée Longue, sous ma coordination et la direction de Guillaume Faburel, directeur de cette thèse. Le terme de *recherche* fait référence à ma démarche de thèse plus généralement.

¹⁵¹ Le « nous » présent dans le texte renvoie au nous du moment de l'enquête, de sa construction à la passation des entretiens. J'utilise parfois le « je » pour ces moments s'ils n'impliquent que moi, notamment lorsqu'il s'agit d'un entretien que j'ai mené seule.

¹⁵² Geneviève PRUVOST, « Faire village autrement », *Socio-anthropologie*, 1 décembre 2015, n° 32, pp. 21-39, doi:10.4000/socio-anthropologie.1866.

¹⁵³ Généralement sur le retour à la terre : Catherine ROUVIERE, *Retourner à la terre : l'utopie néo-rurale en Ardèche depuis les années 1960*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, Histoire, 2015 ; plus précisément sur les Cévennes : NATALIE BONINI et FRANÇOISE CLAVAIROLLE, « Installations en Cévennes : l'espace comme enjeu », in colloque *Espaces de vie, espaces enjeux*, CRAPE, UMR ESO, Université Rennes 2, Rennes, 5-6-7

quotidien, autour des questions en rapport avec l'écologie et la critique en acte des manières modernes de vivre. Certaines de ces personnes souhaitent réfléchir et agir collectivement à l'échelle de la vallée. C'est ainsi que le collectif Vallée Longue est né, avec pour envie de mettre en relation les différentes actions et réflexions portées par des personnes au sein d'associations ou non.

Plusieurs chercheurs et chercheuses se sont impliqué·e·s auprès du collectif Vallée Longue depuis 2018 : tout d'abord, Guillaume Faburel, enseignant-chercheur à l'université Lyon 2, rejoint ensuite par Thibaud Cavaillès, Mathilde Girault et moi-même, alors doctorant·e·s à l'université Lyon 2. L'intérêt et la possibilité de cette enquête ont été évoqués au cours de réunions communes et les contours de l'enquête ont été dessinés conjointement. Plusieurs réunions ont en effet permis de préciser ce que cette enquête chercherait à étudier et renseigner, entre le printemps 2018 et le printemps 2019. Cette enquête a été annoncée lors de la première édition des Automnales du collectif Vallée Longue - premier événement organisé par le collectif Vallée Longue en novembre 2018. Différents temps de restitution ont visé à mettre en discussion ces résultats.

L'analyse que je présente est issue d'un travail à partir des entretiens, mais cette enquête s'imbrique dans une relation de recherche plus longue et étoffée, avec de nombreux autres temps de réflexions en commun avec des membres du collectif Vallée Longue, dans différents lieux, cévenols et autres : en tout, plus d'une dizaine de temps distincts depuis 2018, sept en Cévennes, quatre ailleurs, sans compter les échanges téléphoniques ou par mail notamment autour de la préparation de certains événements dans lesquels le collectif est impliqué. Mon travail de terrain auprès du collectif Vallée Longue ne se limite donc pas aux entretiens qui ont été menés du 13 au 17 mars 2019, mais impliquent aussi plusieurs séjours en Vallée Longue et divers temps de discussions avec les membres du collectif.

Une enquête sur les imaginaires de l'habiter

Il est nécessaire pour cela de mettre au clair ce que j'avais alors l'intention de prendre en compte pour envisager une étude des imaginaires, que j'appréhendais à travers trois dimensions, au sein du travail collectif qui était mené en Vallée Longue au titre de ma participation au réseau des territorialistes français¹⁵⁴.

novembre 2008.

¹⁵⁴ « Vallée Longue (Lozère) », *Réseau des Territorialistes*, 31 janvier 2020, URL complète en biblio.

Un premier aspect concerne le rapport – incarné, incorporé – au monde, qui se construit et se lit au travers des expériences, du vécu, par le sensible et les affects situés. L’imaginaire se loge en effet dans les expériences ordinaires – et celles-ci n’ont de sens que parce qu’elles reposent sur un imaginaire. Ainsi, il s’agissait de faire émerger les imaginaires par l’explicitation des expériences vécues et de ce que les personnes et/ou groupes de personnes en ont tiré. Cela m’a poussée à explorer la piste des entretiens d’explicitation développée par Pierre Vermersch¹⁵⁵. Cette approche pose la question de la transmission de la signification et du savoir construits par et à travers l’action. Il s’agit d’accompagner quelque chose de l’ordre d’une réflexivité de la personne sur son action, permettant de l’explicitier. Ce qui m’interpellait spécifiquement ici était que cela ouvrait la porte à faire de la recherche une relation d’accompagnement à l’explicitation, en un sens. Cela ouvrait la porte à la prise en considération de la subjectivité du chercheur ou de la chercheuse, qui n’est pas effacé-e du processus d’explicitation.

Un deuxième aspect concerne les systèmes axiologiques et les valeurs. Les mythes et le symbolique composent l’imaginaire. Celui-ci donne sens à un champ de valeurs sur lesquelles reposent des principes orientant les actions. La grille d’entretien¹⁵⁶ visait ainsi à faire émerger dans les discours les systèmes de valeurs et les groupes au sein desquels la personne a le sentiment de partager ces valeurs. À cela s’ajoutent les éventuels liens explicités entre systèmes axiologiques et rapport concret au monde ainsi que les frottements, les tensions, les paradoxes qui peuvent surgir – autour d’une question qui émerge sur les (in)cohérences entre principes et actions.

Un troisième aspect concerne le rapport à ce qui est déjà et la création possible, la tension entre institué et instituant. L’imaginaire – à l’inverse de la *re-présentation* – ne donne pas à voir que ce qui est déjà, il permet de créer ce qui peut être. Cela suppose que la grille d’entretien puisse orienter les discussions autour de la trajectoire de vie de la personne, afin d’explorer les ruptures et continuités – et la manière dont la personne s’y rapporte. Cela s’inspire de l’entretien biographique et notamment des histoires de vie¹⁵⁷. Au sein de la trajectoire racontée, quel apprentissage est tiré des expériences (personnelles, familiales, professionnelles, sociales...) ?

La grille d’entretien s’inscrit donc dans ces différentes ambitions et approches des imaginaires. Elle a été pensée dans le cadre d’une enquête menée collectivement, avec une

¹⁵⁵ Pierre VERMERSCH, *L’entretien d’explicitation*, Nouv. éd. enrichie d’un glossaire, Issy-les-Moulineaux, ESF, 2008.

¹⁵⁶ La grille d’entretien de l’enquête menée en Vallée Longue se trouve en annexe G de cette thèse.

¹⁵⁷ Gaston PINEAU et Jean-Louis LE GRAND, *Les histoires de vie*, 5e éd. mise à jour., Paris, Presses universitaires de France, Que sais-je ?, n° n° 2760, 2013.

passation des entretiens réalisée par différentes personnes. Des contraintes sont apparues et tout n'a pas pu être exploré de la manière qui avait été envisagée, à la fois collectivement et personnellement – notamment car je ne savais pas à ce stade le statut que cette recherche prendrait dans ma thèse.

Présentation du matériau de l'enquête Vallée Longue

Contours spatiaux de l'enquête

Les contours spatiaux de l'enquête correspondent au bassin de vie supposé de la vallée, c'est-à-dire les cinq communes précédemment évoquées : Le Collet-de-Dèze, Saint-Michel-de-Dèze, Saint-Hilaire-de-Lavit, Ventalon en Cévennes et Saint-Privat de Vallongue. C'est avec l'aide du collectif Vallée Longue que nous avons déterminé les contours spatiaux de l'enquête. La carte suivante présente la répartition des habitant·e·s enquêté·e·s en fonction de leur commune de résidence¹⁵⁸.

¹⁵⁸ Les deux habitant·e·s dont le nom est marqué d'une astérisque sur cette carte ont été interrogé·e·s sur la commune à laquelle je les ai rattaché·e·s mais qui n'est pas leur commune de résidence. Il et elle habitent une commune proche, ont habité longtemps la Vallée Longue et l'une des deux personnes travaille à Ventalon en Cévennes au moment de l'enquête. Comme il et elle ont été contacté·e au titre de leur proximité avec le collectif, nous avons choisi de tout de même les intégrer à l'enquête, d'autant que la Vallée Longue et le lieu précis où nous les rencontrons sont très important·e·s pour lui et elle.



Échelle 1 : 80 000
Fond de carte : *Géoportail*

Figure 3 : Carte de la Vallée Longue avec la répartition des enquêté·e·s par commune

Répartition des enquêté·e·s

En amont de l'enquête, nous avons prévu de réaliser des entretiens auprès de certains membres du collectif Vallée Longue, mais aussi auprès de personnes n'en faisant pas partie. Ne visant pas une représentativité de la population de la vallée, cette enquête cherche par contre à recueillir différents discours, expériences et visions, et notamment à mettre en perspective les ressentis du collectif Vallée Longue en les resituant plus largement dans l'espace de la vallée et au sein des habitant·e·s qui la composent. C'est pourquoi nous avons envisagé de réaliser un tiers des entretiens auprès du collectif Vallée Longue, un tiers auprès de personnes connues par le collectif Vallée Longue (personnes rencontrées durant les Automnales 2018 et volontaires pour l'entretien d'une part, indiquées par le collectif d'autre part) et un tiers que l'on qualifie de spontanés, c'est-à-dire des entretiens auprès de personnes rencontrées en-dehors des événements liés au collectif et a priori hors de leurs réseaux de connaissances. Néanmoins, nous nous sommes appuyé·e·s sur la connaissance qu'a le collectif Vallée Longue des lieux pour aller rencontrer ces personnes dans certains endroits en particulier : une moitié a été rencontrée dans le centre du Collet-de-Dèze (bar-restaurant,

épicerie), une autre près du hameau de l'Ayrolle (commune de Ventalon-en-Cévennes). Le collectif Vallée Longue nous avait orienté·e·s vers ce hameau, en partie nouvellement construit et composé d'habitations à loyer modéré, mais le groupe d'enquêteurs et enquêtrices a peiné à trouver des personnes disponibles pour leur répondre (un seul enquêté de ce sous-groupe habite finalement l'Ayrolle). Ils et elles ont décidé de marcher jusqu'à l'école publique non loin où ils et elles ont rencontré des personnes habitant autour de celle-ci, à proximité du hameau identifié, et ont recueilli ainsi deux autres entretiens.

23 entretiens ont finalement été réalisés :

- 6 entretiens avec des membres du collectif Vallée Longue (1^{er} tiers), dont une personne que nous n'avions pas identifiée comme faisant partie de ce collectif lors de la passation des entretiens. Dans cette thèse, les habitant·e·s de cette catégorie ont un prénom fictif commençant par la lettre C (comme « collectif Vallée Longue ») ;
- 10 entretiens avec des personnes connues par le collectif Vallée Longue (2^{ème} tiers). Nous pouvons distinguer deux sous-catégories : cinq personnes intéressées par les événements de ce collectif et rencontrées à cette occasion-là ; cinq personnes indiquées par ce collectif (qui correspondent souvent à des « personnages », vers lesquelles nous avons été orientés car ce collectif considère qu'elles ont quelque chose de spécifique à apporter, qu'elles sont typiques d'une catégorie sociale, d'une certaine trajectoire, d'un style de vie spécifique, etc.). Dans cette thèse, les habitant·e·s de cette catégorie ont un prénom fictif commençant par la lettre P (comme « proche du collectif Vallée Longue »). ;
- 7 entretiens avec des personnes *a priori* inconnues du collectif Vallée Longue, du moins rencontrées sans passer par le collectif et ses réseaux. Parmi ces personnes, nous pouvons distinguer deux sous-catégories, spatialement situées : quatre personnes rencontrées au Collet-de-Dèze ; trois personnes rencontrées à l'Ayrolle et autour de ce hameau. Dans cette thèse, les habitant·e·s de cette catégorie ont un prénom fictif commençant par la lettre S (comme « spontané »).

Deux de ces 23 entretiens ont été effectués avec des couples, puisqu'il était parfois difficile d'interroger les personnes seules. Dans ces cas-là, l'entretien ne compte que pour un, mais deux prénoms lui sont associés et les retranscriptions font mention de la personne qui prend la parole. En outre, certains entretiens ont été réalisés en présence d'autres personnes du foyer (conjoint·e, enfant, sœur) : si ces personnes sont intervenues, leurs paroles sont considérées comme faisant partie de l'entretien et retranscrites (sauf mention contraire), tout en faisant bien la distinction avec les paroles de l'enquêté·e.

Passation des entretiens et analyse

Les 23 entretiens qui composent cette enquête ont été effectués du 13 au 17 mars 2019, par six étudiant·e·s du master Ville et environnements urbains de l'université Lumière Lyon 2¹⁵⁹ et deux doctorant·e·s de l'université Lumière Lyon 2¹⁶⁰ qui assuraient aussi l'encadrement des étudiant·e·s de master sur le terrain. L'enquête est placée sous la direction de Guillaume Faburel, professeur d'études urbaines à l'université Lumière Lyon 2.

Ces entretiens semi-directifs ont donc été réalisés par des étudiant·e·s de master et des doctorant·e·s. Il y a eu différentes configurations de passation : certains entretiens ont été effectués par des étudiant·e·s seul·e·s, d'autres accompagnés par un·e doctorant·e ; d'autres encore ont été effectués par un·e doctorant·e seul·e. Parmi les 23 entretiens, j'ai été présente (seule ou en compagnie d'une ou de plusieurs étudiant·e·s) pour les cinq entretiens effectués avec les personnes identifiées en amont comme membres du collectif. Ceci clarifie l'inégal accès aux données non-verbales de l'entretien, notamment les ressentis liés aux lieux et à la relation établie avec l'enquêté·e. En tant que coordinatrice sur place, et par des discussions informelles suite à la passation de chaque entretien, j'ai néanmoins récolté les éléments de ressentis des différent·e·s enquêteurs·trices. En outre, j'ai cherché à systématiser cette récolte de données en demandant aux enquêteurs·trices d'explicitier leurs impressions synthétiques sur chacun des entretiens qu'ils et elles ont réalisés. Je tiens ici à remercier l'implication des autres enquêteurs et enquêtrices. À ce titre, le partage de leurs ressentis me semble être une manière de rendre les huit enquêteurs et enquêtrices présent·e·s dans cette thèse. Les ressentis et pré-analyses que nous avons chacun·e partagés n'ont pas été retravaillés : ils ne constituent pas des éléments aboutis d'analyse et donc n'engagent pas leurs auteur·rice·s à l'heure de la rédaction de cette thèse ni à titre personnel. Ils doivent être considérés comme un matériau de travail exposant des réactions « à chaud »¹⁶¹.

La passation des entretiens par différentes personnes, qui étaient inégalement familier·e·s des sujets traités par l'enquête, nous a contraint·e·s à figer certaines questions de la grille d'entretien. Cela a conduit à des entretiens réalisés de diverses manières, mais pouvant être analysés comme un tout néanmoins puisque menés dans le cadre de la même enquête et autour des mêmes questions. Si la passation a été collective, et que des discussions pré-

¹⁵⁹ Nicolas Aubert, François Cheradame, Corentin Jugeau, Sophie Meunier, Emilien Picq, Anna Thiery.

¹⁶⁰ Thibaud Cavaillès et moi-même.

¹⁶¹ Ces éléments de ressentis ont été ajoutés à la retranscription de chaque entretien, en annexe H. Les retranscriptions des entretiens sont inégales, du fait d'une implication différenciée dans le travail d'enquête entre certain·e·s étudiant·e·s. Ils constituent le matériau de travail dans l'état dans lequel ils sont. J'ai cependant accès à l'entièreté des enregistrements et ai pu vérifier la retranscription et notamment les éléments qui figurent textuellement dans cette thèse.

analytiques ont été menées en groupe, le travail d'analyse présenté ici a été réalisé par moi seule. Il n'implique donc que moi.

Les entretiens ont été retranscrits généralement par les enquêteurs·trices qui les ont menés. Une analyse notamment thématique, dans la perspective des entretiens compréhensifs¹⁶², a été effectuée pour l'ensemble des entretiens menés durant cette enquête. Certains entretiens, notamment ceux effectués avec les membres du collectif Vallée Longue, ont été analysés plus en profondeur dans leur dimension biographique – dimension plus généralement étudiée de manière thématique pour l'ensemble des entretiens. La participation aux événements du collectif Vallée Longue et à ses réunions a peu été analysée en tant que telle, mais elle vient parfois en appui à certains propos d'ouverture ou de questionnement et en tant qu'éléments de connaissance générale et de contexte.

Plan de la partie 1

Il s'agit ici de caractériser les imaginaires de/par l'habiter, c'est-à-dire la signification imaginaire qui rend possible un certain habiter et ce que ce même habiter institue. Certaines caractéristiques de ces imaginaires de l'habiter se dégagent. Ceux-ci sont en mouvement, il ne s'agit donc pas de les stabiliser artificiellement et de les qualifier comme unités de sens parfaitement rationnelles et à notre portée... mais bien d'en dessiner quelques contours. Parmi ces motifs, des éléments communs aux différents entretiens se dégagent – une certaine vision, des intentions individuelles et collectives plutôt partagées. Quelques entretiens interrogent ponctuellement ces visions, laissant apparaître une pluralité de significations en tension. La catégorisation proposée ici rend compte des significations partagées et de leurs tensions, internes et externes, individuelles et collectives.

Primordialement, habiter en Vallée Longue, c'est résister. Cette résistance est située et incarnée, il s'agit alors de préciser à quoi il s'agit de résister – ce qui fait surgir des tensions (chapitre 1). Consubstantiellement, habiter en Vallée Longue, c'est (en) prendre soin. Ce soin repose sur la familiarité de l'habiter. Il interroge la communauté et ses limites, ainsi que le rapport à l'altérité qui la constitue. Prendre soin fait aussi surgir des tensions, entre prendre soin par soi et prendre soin de soi (chapitre 2). Finalement, habiter en Vallée Longue, c'est instituer. Cela suppose de définir le collectif en jeu et sa pluralité. Par l'exemplarité, la Vallée Longue serait-elle une brèche ? Les créations et savoirs issus des expériences d'habiter constitueraient ainsi des imaginaires (chapitre 3).

¹⁶² Jean-Claude KAUFMANN, *L'entretien compréhensif*, 4e éd., Paris, Armand Colin, 128, 2016.

Chapitre 1. Résister

Introduction du chapitre 1

L'action de résister est primordiale dans la qualification de l'habiter par les habitant·e·s interrogé·e·s. Il ressort largement que les habitant·e·s, par le fait d'habiter la Vallée Longue, *résistent*. Ce verbe renvoie à de multiples significations, situées dans le temps et dans l'espace. S'inscrivant dans une histoire politique de résistance et évoquant les effets du retrait spatial de la vallée, les habitant·e·s de la vallée considèrent en effet résister à un « monde » et à ses institutions – à l'urbanisation, au libéralisme, au désenchantement moderne et à la marchandisation du monde, à l'individualisme... La liste est longue, et le « à quoi » chacun·e résiste n'est pas toujours aisément et clairement explicité. Il s'agit ici de caractériser plus précisément ce *résister* constitutif de l'habiter de la Vallée Longue.

Il apparaît que cette résistance est intensément située localement et qu'elle se construit en lien avec une histoire locale et sa mémoire (1). Cette résistance est incarnée par des ruptures et dans des gestes, au-delà ou en-deçà de formes classiques de militantisme (2). Si des institutions, sociales et politiques, sont visées par cette résistance, elle porte ses ambivalences en ce qu'il s'agit de résister à soi en tant que porteur·se des institutions (3).

1. Une résistance située

Cette résistance est située dans les lieux et dans l'histoire par filiation avec certaines résistances. Elle s'inscrit explicitement dans un imaginaire « cévenol » de la résistance (1.1). Les habitant·e·s résistent par leur isolement (1.2). Ils et elles évoquent, plus encore qu'un isolement, un décentrement qui peut faire advenir une forme d'autonomie (1.3).

1.1. Un imaginaire « cévenol » de la résistance

La résistance apparaît de prime abord comme un imaginaire typiquement cévenol, attaché à ces lieux et leur passé. Les héritages politiques des camisards et des maquisards sont explicitement évoqués dans les entretiens réalisés avec Patrick et Christian. Plus largement, sans être explicitement nommés, ces héritages inondent de manière diffuse le discours d'autres enquêté·e·s (originaires ou non des Cévennes) se référant par exemple pour Perrine à la « *vieille histoire cévenole* » de résistance. La résistance dont il est question est ainsi liée à

une histoire locale dont la fonction mémorielle, constituant un collectif fondé sur une appartenance commune à cette histoire, semble bien réelle. Néanmoins, les références sont assez anecdotiques : un flou empêche parfois de pleinement comprendre à quoi les habitant·e·s renvoient. Notons, suivant Jean-Baptiste Vidalou, que le Parc National des Cévennes, aux ambitions de développement économique par le tourisme et l'exploitation des ressources notamment boisées, arbore sur son site internet le slogan « terre de résistance »¹⁶³. Ainsi, il faut demeurer prudent·e quant à la signification politique du terme de résistance et au flou politique que peut générer l'amalgame d'une mémoire, elle-même floue.

Une immersion du programme de recherche action *Périphéries pirates*¹⁶⁴ s'est tenue en Vallée Longue en novembre 2021 au titre de la participation du collectif Vallée Longue à ce programme. Une restitution de cette enquête a eu lieu et une discussion a émergé au sujet des mémoires diffuses mais bien revendiquées de ces deux épisodes historiques. Il semble que cette histoire n'est pas toujours connue en profondeur par les personnes qui, pourtant, choisissent de s'y référer et de parler de leurs manières de vivre en référence à cette histoire. Il y aurait comme une forme d'amalgame fait entre les deux épisodes historiques, celui des camisards – nom qui désigne les protestants qui se sont révoltés dans le sud de la France suite à la révocation de l'édit de Nantes en 1685 – et les maquisards – nom qui désigne les résistants qui ont pris le maquis durant la Seconde Guerre Mondiale. De cet amalgame émerge un esprit de résistance que ces deux séquences historiques incarneraient. Y faire référence assoit une filiation entre la résistance opérée par ces deux groupes et les formes de résistances liées au fait d'habiter les Cévennes.

L'« esprit protestant » quant à lui - lié à ce passé de résistance - n'est pourtant évoqué que dans l'entretien mené avec Séverine comme étant encore structurant de la manière d'être cévenole. Selon elle, c'est de cet esprit qu'advieraient l'accueil, l'ouverture à l'autre, et aussi la révolte, la « résistance aux pouvoirs en place, aux abus de pouvoirs en place - chacun à sa petite échelle », même si elle note qu'aujourd'hui, tout cela est un peu détaché du protestantisme. Peut-être cet esprit protestant habite-t-il toujours les habitant·e·s, néanmoins il n'a pas été explicité comme tel dans les discours recueillis.

La situation géographique (éloignée, excentrée), topographique (encaissée), et la flore cévenole, dense et sauvage, sont autant d'éléments perçus comme explicatifs : les Cévennes

¹⁶³ Jean-Baptiste VIDALOU, *Être forêts : habiter des territoires en lutte*, Paris, La Découverte, Zones, 2017, p. 52.

¹⁶⁴ Programme de recherche-action, mené entre 2019 et 2021, intitulé *Périphéries pirates (Pépites). Les nouveaux activismes de la critique socio-écologique*, coordonné par Guillaume Faburel et Mathilde Girault, de l'Université de Lyon. Il réunit des communautés existentielles, des collectifs habitants, des collectifs de praticien·ne·s et militant·e·s, ainsi que des personnes du monde académique, enseignant·e·s-chercheur·se·s, doctorant·e·s et étudiant·e·s.

sont de prime abord un lieu pour se retirer du monde et s'en cacher, s'en protéger. Ce rapport au passé de résistance est mobilisé par les personnes originaires des Cévennes¹⁶⁵ – mais cette référence à une tradition qui les dépasserait aboutit à des réponses qui ne permettent pas de comprendre leurs engagements, valeurs, principes... propres. Dans ces discours, il s'agit de résister, mais sans forcément expliciter à quoi on résiste.

Selon Jean Viard et Bertrand Hervieu, l'espace rural serait « le refuge tranquille possible d'une période d'angoisse¹⁶⁶ ». Si les espaces ruraux peuvent de manière générale être vécus comme un refuge, les Cévennes sont porteuses d'une histoire récente spécifiquement liée à cette idée, notamment du fait des différentes vagues d'arrivées de population depuis un peu plus d'une cinquantaine d'années¹⁶⁷. L'histoire du retour à la terre¹⁶⁸ – mouvement fortement présent dans les Cévennes – est évoquée par plusieurs entretiens comme s'inscrivant dans la lignée de ce rapport situé à la résistance et le renouvelant. Certain·e·s enquêté·e·s rattachent ainsi leur trajectoire d'installation néo-paysanne dans cette filiation historique du refuge. Ainsi Paulina déclare :

« Ici il y a toujours eu des gens qui sont venus ou se réfugier ou se cacher ou se... comment dire... fuir d'autres choses peut-être. Ça donne un peu une sensation de [se racle la gorge] comment dire... un groupe particulier [hésite et prend son temps] on se sent ici... je ne sais pas. On s'approprie les lieux parce que... on vient ici pour partir d'ailleurs peut être ».

1.2. Résister par un isolement

L'image d'une « île » pour désigner le lieu habité est apparue à plusieurs reprises. Le caractère métaphoriquement insulaire de la Vallée Longue connote une idée d'éloignement, de disjonction, en l'occurrence par rapport à l'unicité d'un autrement, un ailleurs duquel on se

¹⁶⁵ Lorsque je parle des « personnes originaires des Cévennes », je fais référence généralement aux personnes nées dans les Cévennes et dont la famille est aussi originaire des lieux. Néanmoins, il faut noter que ces catégories deviennent plus floues. Ainsi, par exemple, certaines personnes ont toujours vécu dans les Cévennes sans que leurs parents n'en soient originaires, et d'autres ne sont que récemment installées mais ont pourtant leurs attaches familiales dans la région. C'est pourquoi j'utilise cette distinction notamment quand les enquêté·e·s eux-mêmes ou elles-mêmes semblent se catégoriser de cette manière et l'utilisent comme un trait distinctif et parfois explicatif de leurs propos et ressentis.

¹⁶⁶ Bertrand HERVIEU et Jean VIARD, *Au bonheur des campagnes (et des provinces)*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, Collection Monde en cours, 1996, p. 42.

¹⁶⁷ Voir à ce sujet : Patrick CABANEL (DIR.), *Les Cévennes au XXI^e siècle, une renaissance*, Nîmes Alès, Alcide Club Cévenol, 2014 ; NATALIE BONINI et FRANÇOISE CLAVAIROLLE, « Installations en Cévennes : l'espace comme enjeu », in colloque Espaces de vie, espaces enjeux, CRAPE, UMR ESO, Université Rennes 2, Rennes, 5-6-7 novembre 2008.

¹⁶⁸ Catherine ROUVIERE, *Retourner à la terre*, op. cit.

met à l'écart, un monde notamment défini par son caractère d'urbain. C'est aussi quelque chose qui transparait de certains mots employés par les enquêté·e·s, comme « *bulle* », « *petit paradis* », « *retrait* », qui évoquent la protection et la disjonction – matérielle mais aussi affective ou morale – d'avec un ensemble.

Cet isolement n'est pas un isolement individuel : dans une très grande majorité des discours recueillis, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, puisque la rencontre avec d'autres habitant·e·s de la vallée est recherchée, voulue. Plusieurs enquêté·e·s soulignent qu'il est possible d'être seul·e si on le souhaite, mais qu'il y a une large possibilité d'être en interaction avec d'autres également. En-dehors de la « maison », qui est présentée comme un lieu de retrait, le refuge s'incarne dans certains endroits spécifiques. Ainsi, l'Espinas est notamment évoqué dans plusieurs entretiens comme un lieu important. Il est récemment réinvesti de plusieurs fonctions : un café-restaurant est ouvert une partie du temps ; une association et ses activités sont présentes, avec un tiers-lieu qui propose notamment du matériel et un soutien informatique pour les personnes qui en auraient besoin ; des conférences s'y tiennent. À proximité immédiate se trouve l'Ecole professionnelle de la pierre sèche, gérée par l'association des Bâisseurs en Pierre Sèche, qui assure notamment des formations techniques, dans un objectif de transmission et partage de ce savoir-faire local. L'Espinas était anciennement un relais, donc un lieu ressource notamment pour les personnes de passage ou plus généralement celles et ceux qui arrivaient de l'extérieur. Les enquêté·e·s soulignent parfois son ancienne fonction et ce qu'elle leur évoque de refuge : Paulina le désigne comme « *le centre du monde de la commune* » et, avec Corinne, elles le considèrent comme un lieu de rencontre important au début, lors de l'installation des habitant·e·s.

Ainsi, l'idée de refuge n'est pas antinomique de socialisations et rencontres. Néanmoins, ce rapport à l'isolement peut évoluer par le temps dans les trajectoires. L'entretien avec Caroline et Christophe, notamment, révèle une évolution entre une vision a priori, avant l'installation, correspondant à une recherche d'isolement, et une réalité vécue de relations sociales bien plus intenses que ce qui était projeté – même plus importantes que dans des endroits où ces personnes avaient vécu auparavant, des endroits pourtant plus urbanisés¹⁶⁹.

Il faut nuancer ici le caractère isolé de la Vallée Longue, qui n'est pas l'espace le plus isolé des Cévennes, comme cela a été pointé lors des différentes restitutions, notamment par des habitant·e·s des vallées voisines – parfois comme une délégitimation du travail mené ici, au titre que cette vallée ne serait pas la plus exemplaire de la résistance qui peut être menée par l'isolement. La Vallée Longue est aussi caractérisée par la Route Nationale 106 puisque cette route suit le tracé de la vallée. Plusieurs entretiens font état de son caractère structurant pour

¹⁶⁹ Cela est noté par Caroline et Christophe, ainsi que par Claude.

la Vallée, en termes positifs (Sabrina défend : « *Attention, c'est notre artère, on y tient ! Sans ça on serait tous morts ici* », quand Pierre, originaire de la vallée, déclare qu'il ne serait pas resté sans cette route et la possibilité de rallier rapidement Alès) comme négatifs (Chantal évoque le bruit notamment, qui irait croissant). Si la partie gardoise, plus proche d'Alès, est plus peuplée, la partie de la vallée que nous avons choisi d'étudier est très peu peuplée. Ses paysages sont qualifiés de très sauvages, perçus comme peu modifiés par les humains, mais elle est aussi un axe routier majeur pour la région. Pour des personnes nouvellement arrivées comme pour des personnes qui ont choisi d'y rester, la présence de cette route peut aussi être perçue comme un avantage, ne pas être totalement « coupé du monde ».

Cet isolement permet de commencer à caractériser à *quoi* il s'agit de résister. Pour autant, cela reste de prime abord peu explicité dans les entretiens, notamment des personnes venant d'ailleurs, comme Caroline et Christophe qui déclarent : « *nous on a fui les soucis, c'est un peu un repli stratégique* ». Pour beaucoup, notamment les personnes originaires de la vallée, il s'agirait de résister par une manière de vivre. Samuel, arrivé dans la vallée à l'âge d'un an, oppose ainsi les manières de faire des « *anciens* » à la consommation des gens aujourd'hui. Parler le patois et transmettre à ses filles ces savoirs issus de ces « *anciens* » sont autant de choses qui le rendent fier. Sébastien, également originaire de la vallée, évoque l'« *art de vivre* » dans les Cévennes. Le « *choix de vie* », expression souvent mobilisée par les personnes venues vivre dans la vallée à l'âge adulte, est également évoqué par Patrick, originaire de la vallée et dont le choix est de rester (et non de venir) vivre dans ces lieux. C'est un choix de vie qui n'est pas évident pour lui, puisque la majorité des gens de sa génération ne sont pas restés.

Cela renforce la lecture des lieux comme empreints de résistance – il s'agit alors de résister à l'attraction de l'extérieur. À la fin de l'ouvrage qu'il a dirigé, l'historien Patrick Cabanel évoque ce rapport spécifique à la résistance dans les Cévennes, dans des termes qui semblent proches de ce que cet enquêteur évoquait : « on trouve aussi, outre un certain rapport à l'histoire et à la mémoire, une exigence de liberté et de résistance, d'abord au sens propre de ce dernier mot : résister, c'est rester, tenir bon ; ne pas céder à la pression, quelle qu'elle soit (ce peut être une marchandisation ou une consommation) »¹⁷⁰. Pour les personnes arrivées plus récemment dans la vallée, ce « *choix de vie* » semble parfois être perçu de manière plus rationnelle. En effet, cet espace serait propice à « *autre chose* », notamment car il est difficilement mécanisable pour l'agriculture, et plus généralement en raison de la question de « *taille* », parce que le relief ne permet pas d'installer de grosses structures quelles qu'elles soient, comme l'expliquent Caroline et Christian.

¹⁷⁰ Patrick CABANEL (dir.), *Les Cévennes au XXI^e siècle, une renaissance*, op. cit., p. 176

1.3. Faire advenir l'autonomie par un décentrement-recentrement

Au-delà de l'isolement, c'est un décentrement qui s'opère : c'est-à-dire, pas tant le fait d'être « excentré », mais plutôt de constituer en soi un centre hors du centre communément considéré. Ce décentrement se joue alors sur deux plans entremêlés : un décentrement spatial et un décentrement social et politique. C'est ce qui ressort des réponses à la question « *est-ce que vous considérez que votre lieu de vie est périphérique ?* ». Cette question a été posée à chacun·e des enquêté·e·s. Elle est apparue presque comme une provocation parfois, selon le ton de l'entretien. Par cette question, il s'agissait de préciser ce que le découpage entre centre et périphérie pouvait évoquer aux habitant·e·s d'un espace généralement considéré par son contraste avec le centre urbain. Le terme de « périphérie » renvoie aussi aux débats qui ont entouré la thèse défendue par Christophe Guilluy autour de la *France périphérique*¹⁷¹, par opposition avec la France des métropoles, gagnante dans le jeu de la mondialisation.

En Vallée Longue, l'éloignement est assumé, il « *fait partie du choix* » de s'y installer, selon les termes de Christian. Pour Chantal, la Vallée Longue n'est pas vécue comme une périphérie car elle ne suppose pas une relation de dépendance à un centre qui lui serait extérieur : « *j'ai pas l'impression que c'est un lieu qui est en bordure d'un autre, qui dépend d'un autre* ». Le lieu serait ainsi suffisant, comme le dénotent les entretiens effectués avec Sébastien et Samuel, respectivement né dans la Vallée Longue et arrivé à l'âge d'un an.

Les habitant·e·s résisteraient à la mise en périphérie par une forme d'autonomie. Celle-ci est primordialement alimentaire et énergétique, mais elle interroge par là également les formes d'hétéronomie politique, les pressions d'une politique centraliste qui considère ces espaces comme des périphéries à gouverner par et pour les centres, politique bien souvent décriée dans les entretiens. Non seulement la Vallée Longue n'est pas une périphérie, mais elle est même investie d'une signification de centralité. Les termes « *centre* », voire « *centre du monde* » reviennent très souvent, dans les trois sous-groupes d'enquêté·e·s. Est centrale la lutte contre un monde qui ne convient pas ; est centrale aussi la construction du monde « *à venir* »... Caroline et Christophe répondent : « *Non ça se passe ici. – On est centrés, localisés [...] on se passe très bien de la ville si c'est la question cachée* ». Cela résonne avec le retournement du dualisme centre/périphérie qu'a mis en évidence la sociologue Geneviève Pruvost au sujet d'un espace qui a des caractéristiques communes avec la Vallée Longue, du moins dans l'éloignement vis-à-vis des centres urbains et dans la présence de réseaux (d')alternatifs¹⁷².

¹⁷¹ Christophe GUILLUY, *La France périphérique*, op. cit.

¹⁷² Geneviève PRUVOST, « Faire village autrement », op. cit.

L'isolement est alors chargé de significations très positives : Sabrina déclare ainsi apprécier « *l'impression qu'on est un peu loin de tout ici dans la Vallée Longue* ». Pour Séverine, si la Vallée Longue est en périphérie de « *plein de choses [...], l'essentiel est ici* ». Pour qualifier cet essentiel, elle évoque le chant des oiseaux, voir le soleil se coucher, pouvoir laisser les enfants jouer dehors sans surveillance... Plusieurs enquêté·e·s se sont même amusés de la question, notamment vis-à-vis des enquêteurs et enquêtrices qu'ils et elles supposent au contraire habiter en ville. Nous retrouvons cet amusement dans la réponse de Paulina :

« Non car j'ai vécu en ville donc je sais ce que c'est. Donc ça c'est fait, c'est bon. Et non. Bien au contraire. J'ai l'impression d'être dans un truc. Que je vis quelque chose. Je suis en plein cœur de quelque chose de... [réfléchit] précieux. Ce qui se passe ici ne se passe pas en ville et donc c'est peut-être eux qui sont en périphérie et c'est peut-être eux qui ratent quelque chose. [rire de sa part] ».

Ce décentrement permet de s'extirper de l'accélération et de l'agitation, par le calme (cf. *infra*, au sujet des rythmes). Cela est lié dans les entretiens à un rejet physique de la ville, qui est associée à des sensations désagréables dans une grande partie des entretiens. Claude dit d'un air de dégoût explicite : « *je n'aime pas la ville* » ; Serge quant à lui déclare être mieux là où il se trouve, dans un « *coin paumé* », que dans une grande ville. Etre « *paumé* » ou « *perdu* », signifierait être « *proche de la nature* », par rapport à un « *ailleurs* », qui le serait moins, selon Peggy et Claude. On constate alors un retournement des représentations de la ville comme espace incontournable parce qu'il s'y passe des choses, et au contraire une valorisation de la dimension éloignée et décentrée des lieux de vie ruraux. La signification même du terme « *paumé* » est retournée : ce terme souvent peu valorisant est ici connoté d'une signification positive.

Ce décentrement, s'il est avant tout spatial, s'exprime aussi par rapport aux manières de vivre du centre communément considéré comme tel – ou, si le dualisme est retourné, de la périphérie de cet autre centre qu'est la Vallée Longue pour ses habitant·e·s. Ainsi, vivre en Cévennes permet de « *moins subir l'emprise de la société telle qu'elle est aujourd'hui* », déclare Claire pour qui « *on est moins dans la consommation, fatalement* ». Pour elle, « *ici c'est moins difficile qu'en ville* ». La remise en cause de la consommation est assez partagée et serait « *inhérente à la sobriété obligée* » vécue dans les Cévennes. Pour d'autres, comme Caroline et Christophe, « *en ville t'es coincé* », alors qu'ici il y aurait au moins la possibilité de « *faire un jardin* », et donc d'avoir une « *certaine forme d'autonomie* ». Corinne déclare qu'il « *y a beaucoup de gens qui sont venus vivre ici, parce que ici avec un potager et le RSA, ben vous vivez. Alors qu'en ville, vous vivez pas* ». Cette idée de prime abord matérielle et économique (mais chargée de bien d'autres sens également, précisés dans différents passages

de cette partie) que « *c'est plus facile en rural qu'en urbain* », pour reprendre les termes de Corinne, est en effet présente dans plusieurs entretiens.

Cette possibilité de s'échapper – du moins en partie – de la société de consommation est associée à une idée de liberté. Celle-ci est pensée par Pierre, Pia, Paul, Samuel et Séverine comme découlant du rapport aux lieux familiers et rassurants. Pour Pia, la liberté est spécifiquement posée de manière politique puisqu'elle est associée à l'anarchisme. Le terme de liberté n'est par contre pas mobilisé par les membres du collectif avec qui nous avons réalisé des entretiens. Dans le cadre des entretiens menés, ce terme est plutôt utilisé par des personnes qui habitent la Vallée Longue depuis longtemps. Il s'agit donc singulièrement d'une liberté située, liée aux lieux dans lesquels les personnes vivent.

Le fait que ce terme ne soit pas mobilisé par des personnes qui pourtant s'engagent fortement dans la vie collective locale est intrigant. Peut-être s'agit-il d'un terme très abstrait, là où la manière d'agir en politique dont il est question est plus incarnée¹⁷³. Il en va de même pour le terme d'autonomie, qui est employé exclusivement dans son sens pragmatique d'autonomie alimentaire et énergétique. Bien que cette autonomie que nous qualifions de pragmatique ait des implications et des effets d'ordre politique, les membres du collectif Vallée Longue ne politisent pas explicitement ce terme non plus – du moins dans le cadre de ces entretiens. Ces idées de liberté et d'autonomie s'expriment en termes de distance à l'égard d'institutions, de manières de vivre, de modes de consommation, etc. Cela résonne avec la manière dont Aurélien Berlan a travaillé le concept de liberté dans ses relations avec la terre, une liberté qui n'est pas de l'ordre de la soustraction à la nécessité matérielle, bien au contraire¹⁷⁴. À ce titre, l'autonomie alimentaire ou énergétique est une forme de mise à distance des institutions de productions qu'elles soient alimentaires ou énergétiques. Précisons alors en quoi cette résistance est particulièrement incarnée.

2. Une résistance incarnée

En plus d'être située dans un espace singulier, la résistance vécue et revendiquée en Vallée Longue est incarnée. Elle prend corps dans et par la vie concrète, les actes quotidiens et l'ordinarité (des lieux, des actions, des relations...). L'incarnation comme principe d'action est une forme d'engagement très largement présente dans les entretiens et bien souvent de manière explicitée. Les résistances prennent forme dans des trajectoires fortement marquées

¹⁷³ Cela est précisé dans la suite de cette partie.

¹⁷⁴ Aurélien BERLAN, *Terre et liberté*, op. cit.

par des ruptures (2.1). Rejetant les formes classiques du militantisme (2.2), ces résistances passent quotidiennement par des gestes (2.3).

2.1. Trajectoires de rupture

Les résistances sont bien souvent un élément signifiant des trajectoires racontées dans les entretiens. Ces trajectoires présentent des bifurcations¹⁷⁵ et des ruptures qui montrent que le chemin de vie rencontre des obstacles, que les personnes décident d'opérer un tournant, de se réorienter... tant de mouvements qui évoquent la résistance à des parcours dont la linéarité est soudainement ou plus lentement interrogée. Les entretiens ont été pensés en amont comme pouvant faire émerger les trajectoires de vie, dans la mesure où les expériences sont constitutives des imaginaires, de leur renouvellement comme de leur retournement¹⁷⁶. Cela s'inscrit dans la perspective des histoires de vie, définie par Gaston Pineau et Jean-Louis Legrand comme une « recherche et construction de sens à partir de faits temporels personnels, elle engage un processus d'expression de l'expérience »¹⁷⁷.

Plusieurs types de tournants, ruptures et bifurcations existent – et parfois coexistent, montrant que ces catégories sont loin d'être étanches les unes aux autres et peuvent constituer une totalité, comme dans l'entretien de Caroline et Christophe qui déclarent : « *on rompt avec tout* ». Les ruptures sont donc diverses : la rupture avec la ville, pouvant être progressive avec un passage par la proche périphérie des villes par exemple ; la reprise d'étude comme rupture dans la trajectoire professionnelle ; la rupture avec le monde militant ; la rupture avec les rôles et statuts familiaux ou de la vie de couple (ex : autonomisation totale ou partielle des enfants, divorce ou mise en couple) ; la rupture avec le travail, qu'elle soit partielle par un changement de profession ou totale par un arrêt du travail au sens formel du terme, etc.

La décision de venir s'installer dans la Vallée Longue n'est pas nécessairement le fruit d'une rupture brutale, elle peut être un processus, quelque chose de progressif, notamment lorsque les personnes ont déjà (par leur famille ou personnellement) un lieu auquel elles peuvent être attaché·e·s dans la vallée avant de venir y vivre. La question qui portait sur la date d'arrivée dans la Vallée Longue a ainsi été plus compliquée qu'elle ne semblait de prime abord pour plusieurs enquêté·e·s. L'arrivée dans la Vallée Longue est souvent irréductible à une date unique. Le choix de s'y installer succède donc à un temps passé à aller et venir régulièrement depuis un (ou d') autre(s) lieu(x).

¹⁷⁵ Marc BESSIN, Claire BIDART et Michel GROSSETTI (dir.), *Bifurcations : les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris, La Découverte, Recherches, 2010.

¹⁷⁶ Je renvoie pour cela à l'introduction de cette thèse.

¹⁷⁷ Gaston PINEAU et Jean-Louis LE GRAND, *Les histoires de vie*, op. cit.

Lorsque l'arrivée dans la Vallée Longue est concomitante d'une volonté de changer de vie, les choix, bien que très engageant et rétrospectivement très bouleversant dans la trajectoire, peuvent se faire progressivement et silencieusement, sans que la personne ne puisse forcément déterminer à quel moment la décision initiale et le basculement se sont produits. Par exemple, Caroline déclare : « *on a commencé à acheter un combi [Volkswagen] et du coup, je sais pas, j'ai l'impression que c'est de là que tout a découlé quoi, c'est assez bizarre* ». Le choix peut aussi être fait depuis longtemps lorsque la retraite est attendue pour s'installer à temps plein alors qu'une installation partielle était déjà effectuée avec des déplacements pour le travail. Pascal explique ainsi que « *ça a toujours été mon objectif moi, de finir ma vie ici... j'ai travaillé que pour ça on va dire* ». Plusieurs personnes mettent en avant une rupture manifeste avec la vie qu'elles menaient auparavant, justifiant leur choix sur le fait d'avoir épuisé (et parfois été épuisé·e·s par) le « *schéma de société qu'on nous impose* » pour reprendre les termes de Claude. Pour Caroline et Christophe, « *on a fait tout ce qu'on nous a demandé. On a travaillé, on a fait des études* ». De même, Christian précise : « *on a bien connu, on a donné notre part, on a bien participé à ce côté speed et suractif* ». Pour ces trois personnes, on retrouve l'idée que le choix de cette vie fait suite à un moment d'obéissance, de respect ou de conformité avec ce qui était socialement attendu d'elles. S'installer de cette manière à cet endroit serait alors une récompense – notamment dans le cas de la retraite – ou une désobéissance, d'autant plus si le choix est fait durant la vie dite active. Au-delà de cette simplification duale, plusieurs trajectoires entremêlent récompense et désobéissance. Néanmoins une tension surgit ici car le positionnement n'est pas le même selon que l'on considère avoir gagné le droit à s'extraire de ce à quoi l'on veut résister (avec comme figure-type la personne à la retraite) ou que l'on décide de résister par le fait même de s'en extraire alors que ce n'est pas ce qui est socialement attendu (avec comme figure-type la personne en reconversion professionnelle).

Les habitant·e·s qui ont grandi dans la Vallée Longue parlent quant à elles et eux d'une envie à l'adolescence et au début de l'âge adulte de partir, la ville étant alors vue comme un moyen d'émancipation et de réalisation de soi. Ainsi, Samuel reconnaît qu'à 20 ans, il avait besoin de « *bouger* », il avait besoin de la « *ville* ». Selon lui, en fonction des âges, les besoins sont différents et les lieux pour y répondre varient en conséquence. A l'adolescence, un espace comme la Vallée Longue ne serait pas « *suffisant* » – c'est-à-dire qu'il n'offre pas les possibilités dont un adolescent aurait alors le sentiment d'avoir besoin. Mais on reviendrait selon lui lorsqu'on est « *structuré* » – dans le discours de cette personne, cela semble signifier lorsqu'il s'est constitué une famille au sens nucléaire du terme en étant parent et époux – notamment parce qu'« *à un âge on a besoin de faire un retour à ses sources* ».

Cela résonne avec l'idée d'une autolimitation inhérente à l'autonomie, visée par de nombreux enquêté·e·s. L'adolescence étant communément considérée comme un temps d'épreuve des

limites, notamment celles fournies par la famille et plus généralement le milieu social de l'enfance, elle serait le moment où il serait le plus attrayant de sortir de ce cadre et des nécessités et limites qu'il suppose. Pour autant, pour ceux et celles qui ont grandi dans un espace rural (Vallée Longue ou autre) et qui sont parti·e·s « *à la ville* », à un moment, la ville devient « *moins drôle* », pour reprendre les termes de Chantal - mais cela est présent dans les trajectoires similaires sur cet aspect.

Si cela se retrouve dans la trajectoire de vie de personnes au profil socio-économique assez différent, âgées au moment de l'enquête de 45 à 70 ans, cela semble moins vrai chez les plus jeunes de nos enquêté·e·s, pour qui la nécessité de rompre avec la ville s'entrevoit plus tôt. C'est notamment le cas des personnes qui sont passées par des types d'habitats dits alternatifs (squat, camion...), comme Paulina et Pia. Il semble ici qu'il y ait un décalage en partie lié à des générations qui ont connu des contextes différents, et notamment des situations actuelles de précarité liées à la ville qui pouvaient être moins courantes il y a de cela quelques décennies pour les personnes qui quittaient les milieux ruraux, notamment pour des postes de fonctionnaires en ville.

2.2. Rejet du militantisme classique

Les ruptures sont plus ou moins affirmées, plus ou moins radicales, mais aussi plus ou moins soutenues par un fond idéal. Ne serait-ce que parmi les membres du collectif Vallée Longue que nous avons interrogés, différentes manières de résister s'expriment, s'appuyant sur différentes conceptions du monde et rapports à l'action. Ainsi, Chantal soutient avoir « *plus de ressentis que d'idées* » et accorde une place primordiale à l'expérience dans ses choix de pratiques et actions, tandis que Claude expose une vision du monde universaliste et structurée, qu'il présente comme incarnée dans une vie au quotidien, avec des convictions et idéaux très affirmés. Cela renvoie également à la construction personnelle différenciée du rapport au politique, Claude ayant un passé militant – duquel il a certes rompu – alors que Chantal évoque plus directement ses pratiques qu'elle ne qualifie pas forcément elle-même de politique.

Les entretiens montrent généralement des rapports contrastés au militantisme. Les discours et positionnements des personnes dont les trajectoires sont peu marquées par des formes traditionnelles de militantisme résonnent avec l'infrapolitique tel qu'étudié par l'anthropologue et politiste James C. Scott¹⁷⁸ (cf. *infra*) – notamment par la primauté de l'expérience et la mise à distance du politique au sens à la fois institutionnel et militant. Cela

¹⁷⁸ James C. SCOTT, *La domination et les arts de la résistance : fragments du discours subalterne*, Paris, Éd. Amsterdam, 2008.

expliquerait une moindre explicitation du sens politique des pratiques dont il est question. Pour Caroline et Christophe - ainsi que pour Chantal, qui n'utilise pour autant pas ces termes - leur lutte (incarnée dans leur choix et leur manière de vivre) est une « *lutte passive* » car elle n'est pas militante. Si l'on considère ce qui est traditionnellement qualifié de militantisme comme un engagement au sein d'organisations politiques menant des actions en vue de défendre une ou des cause(s), ces personnes se situeraient plutôt dans l'« infra », en dessous des radars du politique. Une différence notable cependant réside dans l'intentionnalité et l'explicitation par ces personnes de cet engagement, ce qui n'est pas le cas des situations que Scott analyse. Cela nous éloigne un peu de l'infrapolitique, même si la rupture n'est pas totale, du fait que les personnes en question minimisent la dimension politique de leur engagement.

Certain·e·s, au contraire, développent l'idée d'un dépassement du militantisme. Pour Claude, l'incarnation des valeurs serait donc plutôt à placer au-dessus du militantisme, ce qui a guidé sa trajectoire de rupture avec le monde militant et d'installation dans un lieu qu'il considère lui permettant de s'accorder avec ses valeurs. C'est aussi pour cela que Sylvie, qui était très engagée dans les milieux militants écologistes, s'est éloignée de ces milieux :

« Je pense que quand on est dans des mouvements comme ça, on est tellement dans un engrenage que, on est tellement sollicitée qu'on ne vit plus soi-même de manière écologique. Si on doit aller acheter un plat préparé parce qu'on n'a pas le temps parce qu'on a une conférence, un meeting ou je ne sais quoi, ou bien qu'on doit prendre la voiture tout le temps... Donc non, ça fait une dizaine d'années que "pfiout", break total ».

Pia parle de sa déception des milieux militants pour des raisons similaires : « *une association elle peut dire qu'elle est beaucoup de choses, mais en fait le tout c'est de les respecter. C'est pour ça que j'ai été dégoûtée de Greenpeace* ». Selon elle, « *c'est des modes d'habitation, de vie, sur lesquels on devrait s'appuyer plutôt que sur les associations* ». Il s'agirait alors de résister par la vie menée plutôt qu'en cherchant à infléchir les modes d'action des organisations instituées.

2.3. Gestes de résistance

Inscrits dans les trajectoires, les gestes¹⁷⁹ sont alors une manière d'entrer concrètement en résistance. La littérature scientifique récente notamment en sociologie des mobilisations fait

¹⁷⁹ Sur la *politique des gestes*, voir Yves CITTON, *Renverser l'insoutenable*, Paris, Éditions du Seuil, 2012.

état d'un mode d'engagement par le quotidien et l'ordinaire, les modes et styles de vie¹⁸⁰. L'écologie interpellerait les individus dans leur vie quotidienne et s'incarnerait dans leurs pratiques, ces derniers cherchant à agir à leur niveau personnel et local. Cela traduit une transformation majeure des modes d'engagement¹⁸¹. Cette dimension ordinaire transparaît dans de nombreux entretiens, qui toutefois critiquent souvent les modes de vie prônés comme « vertueux », perçus comme de nouvelles injonctions de consommation¹⁸².

C'est par la totalité de sa propre vie que l'engagement advient, par la forme-de-vie¹⁸³ que la personne façonne, affirmant qu'il ne peut y avoir de disjonction entre les différents éléments de sa vie, ni entre ce qu'elle est, ce qu'elle mange, ce qu'elle fait de ses mains, etc. C'est ainsi que peut se comprendre la mise en question du travail salarié qui revient dans plusieurs entretiens, même auprès de personnes actuellement salariées (souvent en temps partiel, en soutien d'autres activités à côté) qui s'interrogent sur la possibilité d'en sortir. Cela est appuyé par une référence aux manières traditionnelles de vivre dans les Cévennes, par la polyactivité. L'imaginaire cévenol de la résistance semble aller de pair avec le caractère « *travailleur* » également présenté comme cévenol – et nécessaire pour que cette polyactivité fasse vivre le foyer¹⁸⁴.

Parfois, la résistance par la manière dont la personne construit et mène sa vie est explicitée. Ainsi, Claire déclare : « *je suis engagée par mon choix de vie* ». Si elle ne le revendique pas comme tel, Paulina parle de « *forme d'engagement* » au sujet de son « *choix de vie* », qui « *n'a pas été spécialement politique, même si tout est politique* » selon elle. La rusticité, associée à une sobriété et une autolimitation – déjà évoquée – est explicitement recherchée, par exemple par Caroline et Christophe : « *ça reste rustique mais c'est... on l'a cherché* », et cela compose une lutte : « *à titre personnel oui, on lutte à notre façon ici quoi. Oui je pense qu'on est en lutte quand même* ».

Si ces comportements peuvent dans certaines situations faire advenir une dépolitisation de l'écologie en individualisant les solutions à apporter aux crises (écologiques, sociales,

¹⁸⁰ Voir par exemple à ce sujet, avec des cadres d'analyse très différents de ceux proposés ici, mais témoignant d'un vif intérêt pour ces sujets : Michelle DOBRE et Salvador JUAN (dir.), *Consommer autrement: la réforme écologique des modes de vie*, Paris, Harmattan, Sociologies et environnement, 2009 ; Dominique BOURG, Carine DARTIGUEPEYROU, Caroline GERVAIS et Olivier PERRIN (dir.), *Les nouveaux modes de vie durables: s'engager autrement*, Latresne, Le Bord de l'eau, Documents, 2016.

¹⁸¹ Jacques ION, *La fin des militants ?*, Paris, Editions de l'Atelier/Editions Ouvrières, Enjeux de société, 1997 ; Jacques ION, *S'engager dans une société d'individus*, Paris, Colin, Collection « Individu et société », 2012.

¹⁸² Voir le 3.1 de ce chapitre.

¹⁸³ Giorgio AGAMBEN, *Moyens sans fins*, op. cit.

¹⁸⁴ Les implications de cette conception du travail (faisant courir le risque de « trop en faire », mais à l'opposé d'un travail salarié qui prendrait fin une fois sorti-e du travail) sont explicitées dans le chapitre 2.

économiques, politiques...) ¹⁸⁵ vécues pourtant collectivement, le fait d'incarner la résistance¹⁸⁶ – c'est-à-dire de lui donner chair, de la vivre dans son corps – est un acte politique. La sociologue Geneviève Pruvost parle au sujet des chantiers collectifs de « politisation du moindre geste »¹⁸⁷. Et le *Quotidien politique*¹⁸⁸ qu'elle décrit n'est possible que s'il est partagé collectivement, à l'échelle locale, dans l'entre-subsistance et par la coopération. En parlant de geste, cette question est traitée à partir du corps non seulement comme illustration, mais aussi comme expression, réalisation et matérialisation d'une idée. Il s'agit bien d'incarnation. Celle-ci est présente dans les trajectoires fortement marquées par le monde militant, comme celle de Claude, pour qui le besoin d'agir par une quotidienneté en contraste avec « le monde » s'exprime radicalement : « *c'était l'étape d'après, c'était construire le monde dans lequel on va vivre* ». Dans cette perspective, le fait d'œuvrer, de faire – de ses mains est primordial, comme Chantal le relate par ailleurs :

« Moi je retrouvais le plaisir de... de faire, tu vois, le fait de faire, de ses mains. Tu ramasses des châtaignes, tu vas dans un atelier, tu sors avec des pots de confiture [rires]. Tu mets tes châtaignes à sécher puis tu les décortiques et puis tu fais faire de la farine. Enfin c'était... pour moi c'était magique ».

Ces ruptures et gestes dessinent une résistance incarnée. Celle-ci est orientée vers l'intention d'une autonomie, pourtant assez peu explicitée comme telle, surtout quant à sa portée politique. Il s'agit de résister, mais à quoi ?

3. Résister, mais à quoi ?

Ce « à quoi » reste souvent implicite. Il s'agit bien de résister à des institutions, au sens large du terme d'institutions donné en introduction, c'est-à-dire des institutions sociales – et notamment la marchandisation des échanges et l'urbain (3.1). Il s'agit aussi de résister à des institutions politiques formalisées comme telles – qui se présentent explicitement comme des institutions (3.2). En fin de compte, la résistance se joue, ultimement et paradoxalement, vis-à-vis de soi (3.3).

¹⁸⁵ Je renvoie pour cela à l'introduction générale de cette thèse.

¹⁸⁶ Bruno FRERE et Marc JACQUEMAIN (dir.), *Résister au quotidien ?*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, Domaine Sociétés en mouvement, 2013.

¹⁸⁷ Geneviève PRUVOST, « Chantiers participatifs, autogérés, collectifs : la politisation du moindre geste », *Sociologie du travail*, 1 mars 2015, vol. 57, n° 1, pp. 81-103, doi:10.4000/sdt.1819.

¹⁸⁸ Geneviève PRUVOST, *Quotidien politique*, op. cit.

3.1. Résister à des institutions sociales, marchandes et urbaines

Les résistances les plus explicites dans les entretiens concernant la résistance à deux institutions du monde moderne et néolibéral : la marchandisation de tout type d'échange et « l'urbain comme tout »¹⁸⁹. Ces deux institutions n'épuisent pas à elles seules la question du « à quoi » résister, mais elles donnent quelques prises pour comprendre le spectre d'institutions vis-à-vis desquelles il est question de résister.

Un spectre très large des enquêté·e·s affirme chercher à résister à la société de (sur)consommation – sans forcément la définir très précisément. Mais la manière de résister à la consommation révèle des disparités et degrés dans la résistance. Claire et Claude, par exemple, font référence dans un premier temps à la consomm'action¹⁹⁰. Cela rejoint des travaux¹⁹¹ qui font d'un certain type de consommation une forme d'engagement politique. Pour autant, Claire et Claude se reprennent rapidement en défendant que ce n'est pas forcément par la consommation que la recherche de changement doit passer. Par-delà cela, Corinne et Paul pointent du doigt le peu de remise en question de la propriété privée. Ces personnes voient en cela une différence fondamentale avec les mouvements des années 70, qui auraient été plus radicaux sur ce type de sujet. Cela touche également au rapport à l'argent, notamment en lien avec l'écologie : Pia évoque ainsi la nécessité d'avoir de l'argent pour être vraiment « écolo », prenant l'exemple de l'achat coûteux de panneaux solaires. En contraste de cette écologie, elle évoque aussi l'autolimitation comme moyen d'action. Cela met en évidence des formes d'écologie différentes, avec une écologie populaire¹⁹² qui repose sur la limitation des besoins (à la fois écologiques et économiques) en contraste d'une écologie qui suppose de la richesse monétaire car nécessitant des moyens technologiques accessibles par acquisition marchande¹⁹³.

L'autonomie évoquée par beaucoup comme un idéal ou une ligne d'horizon qui pourrait orienter leurs pratiques, notamment au sein du collectif Vallée Longue mais aussi dans des

¹⁸⁹ Valérie JOUSSEAUME, *Plouc pride : un nouveau récit pour les campagnes*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, Monde en cours, 2021, p. 111.

¹⁹⁰ Pouvant renvoyer à des réalités variées (notamment sur la dimension individuelle ou collective puisque cela renvoie tant à des mouvements coordonnés de défense des consommateurs qu'à l'action individuelle de consomm'acteur), il s'agit de considérer la consommation comme une manière d'agir en politique.

¹⁹¹ Michelle DOBRE et Salvador JUAN (dir.), *Consommer autrement*, op. cit. ; Anne QUENIART, Julie JACQUES et Catherine JAUZION-GRAVEROLLE, « Consommer autrement : une forme d'engagement politique chez les jeunes », *Nouvelles pratiques sociales*, 29 janvier 2008, vol. 20, n° 1, pp. 181-195, doi:10.7202/016984ar ; Sophie DUBUISSON-QUELLIER et Claire LAMINE, « Faire le marché autrement. L'abonnement à un panier de fruits et légumes comme forme d'engagement politique des consommateurs. », 2004, n° 62, pp. 144-167.

¹⁹² Paul ARIES, « Les modes de vie populaires au secours de la planète », *Savoir/Agir*, 2015, vol. 33, n° 3, p. 13, doi:10.3917/sava.033.0013.

¹⁹³ Je précise dans le chapitre 2 la question de l'écologie ou des écologies de la Vallée Longue.

entretiens dits spontanés, ne renvoie pas, matériellement et idéellement, à la même signification ni aux mêmes réalisations effectives. Néanmoins, les entretiens font état de pratiques visant une certaine autonomie : c'est le cas par exemple du chauffage au bois, dont la pratique est évoquée par cinq membres du collectif (Corinne, Claire, Caroline et Christophe, Claude), cinq proches du collectif (Pascal et Pascaline, Perrine, Paulina, Paul), et deux personnes rencontrées hors de ses réseaux (Samuel, Serge). De même, le choix d'un lieu de vie alternatif – camion ou cabane après un passage par le squat ou la rue en ville pour Paulina et Pia, yourte pour Philibert – fait par certain·e·s peut témoigner d'une forme de radicalité de la décision de vivre autrement. Internet est à cet égard évoqué comme un outil ambivalent : à la fois il permet à plus de personnes de venir s'installer dans les Cévennes puisqu'il permet de conserver une activité à distance, mais il restreint la déconnexion à l'égard du reste du monde, comme l'évoquent Caroline et Christophe, par ailleurs pourtant très engagé·e·s dans une démarche de déconnexion (à l'égard des réseaux d'approvisionnement en eau et en électricité, ainsi qu'en ce qui concerne leur alimentation) pour assurer leur subsistance¹⁹⁴. Comme précisé dans le chapitre 2, cette résistance se prolonge dans la remise en question du travail dans sa forme moderne.

L'éloignement vis-à-vis des grandes villes protège des sollicitations et tentations de la consommation. Sandra explicite à ce sujet :

« On est moins sollicité à dépenser son argent ici. Et donc c'est plus en adéquation avec ma philosophie à moi. Parce que la société de surconsommation qu'on nous donne à bouffer j'en peux plus. Je trouve ça indigeste, je n'y arrive pas. Je veux cultiver mon petit jardin, je veux revenir à des valeurs plus traditionnelles, peut-être je suis un peu réac, je me pose la question [rires]. Ouais il faut casser un peu ça, ce qu'on trouve en ville. Enfin vous voyez de quoi je parle. On court, on court, on croise les gens, on ne parle pas. Dès qu'il y a une personne qui nous aborde on se dit "oh mon dieu qu'est-ce qu'elle me veut". C'est vrai, on réagit comme ça. On devient super-agressif, sur la défensive. Et moi je n'ai pas envie de vivre comme ça. J'ai envie qu'on se croise, qu'on se dise bonjour, qu'on parle du soleil, on s'en fout ! C'est des rapports un peu plus humains, et moins violents. C'est plus tranquille. La tranquillité et la nature, l'authenticité. Je crois que ça résume bien ce que je suis venue chercher ici. »

Ainsi, la consommation est assimilée à la ville, et s'en éloigner c'est affirmer son intention de résister à ce que connote l'urbain – dans ses sens à la fois spatial et culturel, pour reprendre les termes de Valérie Jousseau qui montre l'amalgame qui est fait entre ces deux sens pour

¹⁹⁴ Sur ce que recouvre le terme de subsistance, je renvoie à Geneviève PRUVOST, *Quotidien politique : féminisme, écologie et subsistance*, Paris, La Découverte, L'horizon des possibles, 2021.

mettre à l'écart les habitant·e·s des territoires ruraux de la culture moderne-urbaine¹⁹⁵. L'urbanisation est très largement perçue négativement, que les enquêté·e·s y fassent référence en termes d'architecture, de destruction des paysages ou d'impact sur les milieux humains et non-humains. En outre, de très nombreux entretiens relatent leurs expériences des inconvénients de la ville (monde, circulation, bruit, promiscuité, pollution). Cela est notamment perceptible concernant les personnes dont les trajectoires sont marquées par les périphéries proches ou lointaines des villes¹⁹⁶, spécifiquement la région parisienne. Ces perceptions prennent place dans un contexte généralisé d'un « retournement des imaginaires sociaux de la grande ville »¹⁹⁷, selon Guillaume Faburel. Ce retournement des imaginaires puise dans et renforce des représentations négatives de la ville très prégnantes bien que largement et longtemps minorées par la recherche¹⁹⁸.

Les perceptions concernant la ville sont cependant loin d'être univoques. Certain·e·s enquêté·e·s ont un discours aux tendances urbaphiliques – parfois mêlé de représentations négatives de la ville, laissant envisager la complexité du rapport à cet ailleurs, urbain, néolibéral et moderne, auquel il s'agit de résister. Ainsi, alors même que Paulina évoque ses pratiques écologiques situées¹⁹⁹ et sa volonté de rompre avec la ville, elle considère qu'il est plus facile d'avoir un comportement écologique en ville, entre autres par rapport à la dépendance à la voiture. Les enquêteurs·trices qui ont réalisé cet entretien soulignent hors entretien que cela ne prend pas en compte les infrastructures énergivores nécessaires en ville, ce que l'enquêtée ne semblait pas prendre en compte, réduisant la question aux comportements individuels et aux modes de vie. Le fait que les enquêteurs·trices en fassent mention hors entretien, dans une partie qui n'a pas été enregistrée mais seulement résumée, ne nous permet pas de savoir quelle a été sa réaction à ce sujet. Néanmoins, ce type de déclaration soulève la question des ambivalences de la résistance annoncée.

¹⁹⁵ Valérie JOUSSEAUME, *Plouc pride*, op. cit, p.137.

¹⁹⁶ C'est le cas de plusieurs membres du collectif Vallée Longue : Christian, Caroline et Christophe, Claude.

¹⁹⁷ Guillaume FABUREL, *Les métropoles barbares : démondialiser la ville, désurbaniser la terre*, Lyon, le Passager clandestin, 2018, p. 160 et suivantes.

¹⁹⁸ Joëlle SALOMON CAVIN et Bernard MARCHAND, *Antiurbain : origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, Espace en société, 2010.

¹⁹⁹ Voir le chapitre 2 sur cette question des pratiques écologiques situées.

3.2. Résister à des institutions politiques formalisées

Si les institutions renvoient à un spectre très large correspondant à ce qui fait sens pour notre société et ce sur quoi notre société se base pour fonctionner²⁰⁰, les institutions politiques formelles de la vie politique en sont un cas particulier, qui font partie de l'institué et sont, parmi les institutions, celles explicitées comme telles. Les entretiens ont mis en évidence un accord quasi total sur le fait que ces institutions (politiques, formelles et explicitées) ne prennent que peu en compte les enjeux politiques et sociaux que rencontrent les habitant·e·s des espaces comme la Vallée Longue, espace reculé des centres de pouvoir, très peu peuplé, loin des grands axes autoroutiers, etc. Néanmoins, une forte disparité traverse les entretiens concernant l'attitude qu'il faudrait avoir à l'égard des institutions, notamment nationales. Faut-il ou non attendre quelque chose de ces institutions ?

Une position semble en effet se dégager parmi les habitant·e·s interrogé·e·s. Il y aurait des enjeux sociaux et politiques propres à des espaces comme la Vallée Longue et ceux-ci ne seraient pas pris en compte par la société. Mais ne pas attendre de prise en compte par la société ou l'Etat ferait partie du choix de venir habiter ces lieux. Pour Chantal, *« on choisit de vivre dans des endroits comme ça et forcément euh on ne va pas avoir la même vie que... qu'en milieu urbain, enfin, moi j'ai quelquefois l'impression qu'ils... qu'on revendique d'avoir la même chose, mais c'est, ça ne tient pas quoi, pour moi tu vois »*. Il s'agit certes ici d'être attentif à ce que serait la transposition des modes de vie urbains en milieu rural. Néanmoins, dans le contexte d'un Etat centralisateur avec ses obligations d'égalité et de continuité du service public, et sans sécession institutionnelle du territoire, que penser de l'écart entre les services publics en milieu urbain et rural ? En effet, la volonté de ne pas se laisser gagner par les modes de vie urbains et de ne pas dépendre de l'Etat n'empêche pas les enquêté·e·s de constater amèrement la disparition des services publics de proximité ou encore les formes de précarité notamment des populations vieillissantes et isolées.

Une visée d'autonomie remplacerait alors l'attente à l'égard des institutions, à l'instar de ce que déclare Samuel :

« Vivre ici, pour moi être Cévenol c'est savoir trouver de la salade sauvage, savoir faire le jardin, couper un bout de bois... se démerder, se débrouiller. Tout à l'heure dans les premières questions il y avait la question savoir si on était en périphérie ou quoi... justement ici on apprend à se démerder un peu tout seul, ou entre nous. »

Derrière cette attitude se lit une défiance à l'égard du politique institué, par exemple dans l'entretien mené avec Christophe et Caroline, cette dernière déclare : *« moi je crois plus à rien*

²⁰⁰ Le fonctionnel ayant besoin du symbolique pour fonctionner, dans la perspective castoriadienne de l'imaginaire présentée en introduction générale de cette thèse.

donc si tu veux je... Je crois pas que les politiques peuvent, aient envie ou puissent faire quoi que ce soit ». Un point de tension émerge alors, notamment dans les réponses aux questions portant sur la perception personnelle du mouvement des Gilets Jaunes²⁰¹. Autour de ce point de tension, il y a d'un côté des personnes sensibilisées aux revendications et souffrances d'une partie de la population qui se sent délaissée. Cette sensibilité est souvent héritée de leur propre histoire qui les a amenées à traverser des périodes de précarité, et avec une grande sensibilité à l'écologie mais plutôt une écologie populaire, liée à la nécessité d'une autolimitation. D'un autre côté, d'autres personnes mettent plutôt en avant les capacités à s'en sortir sans le soutien étatique – par soi-même et par les réseaux d'entraide – et de ce fait ont du mal à comprendre un mouvement comme celui des Gilets Jaunes.

Il ne s'agit pour autant pas de départager strictement les habitant·e·s parmi ces deux catégories. L'échange avec Pascal et Pascaline à ce sujet est parlant. Pascal déclare : « *ah non on n'est pas périphérique, on est délaissé, c'est pas pareil [...] vraiment on s'est pas étonné du mouvement des Gilets Jaunes* ». Sa conjointe réagit plus loin : « *oui parce qu'on a fait le choix de vivre ici, on le subit pas. On vit ici parce que ça nous plaît, parce qu'on a cette maison. Et on va pas, on peut pas reprocher, enfin je sais pas comment dire... on vit ici, on a fait ce choix, y a des contraintes, on les connaît. Bon ben voilà, on peut pas reprocher les contraintes* ». Si beaucoup remettent en cause les institutions en elles-mêmes ou ne voient en tout cas pas l'intérêt de passer par celles-ci pour transformer la société, certain·e·s cherchent alors à s'emparer des institutions locales, en faisant partie d'une municipalité (cf. *infra*, sur les manières de faire collectif). C'est le cas de Corinne, Pierre, Paul, Sébastien et Séverine. Les ambivalences dans le rapport aux institutions laissent entrevoir la complexité et la profondeur de ce qu'est résister. Résister aux institutions qui constituent le monde dans lequel on vit, c'est aussi et en dernière instance résister à soi.

3.3. Résister en soi, résister à soi

Cette résistance à soi est particulièrement perceptible dans le rapport ambivalent à la ville perçu chez plusieurs enquêté·e·s pourtant fortement impliqué·e·s dans des démarches de simplification des besoins, de mise en culture de la terre et de débranchement d'avec l'urbain. Chantal raconte le plaisir qu'elle a à passer du temps à une terrasse de café ou de restaurant, anonyme. Christian, Chantal, Pascal et Pascaline évoquent leur intérêt pour des activités culturelles : aller voir des expositions, des musées, notamment dans des grandes villes. Ce

²⁰¹ Lors de l'élaboration de la grille d'entretien, ce mouvement, concomitant à notre enquête, nous a semblé être une bonne prise pour faire émerger des réflexions situées, notamment sur les modes d'engagement, l'écologie et les périphéries.

sont autant d'activités que ces personnes déclarent ne pas pouvoir effectuer en Vallée Longue. Le ton employé est presque celui de la justification, laissant penser qu'ils et elles se sentent un peu mal à l'aise, au vu du contenu du reste de l'entretien, de parler de ces pratiques pourtant appréciées. Il en est de même des voyages « *très loin* » qui sont importants pour certains, par exemple pour Pascal et Pascaline qui par ailleurs accordent une forte attention à leur quotidien. De nombreux enquêté·e·s précisent à l'inverse ne pas ressentir le besoin de partir, du fait d'une vie quotidienne agréable, mais je voudrais questionner dans ce cas précis ce que ces voyages « *très loin* » signifient pour ces personnes. Je fais aussi l'hypothèse que cela peut concerner d'autres personnes (qu'il s'agisse de partir très loin ou moins loin) sans pour autant que les entretiens en fassent mention, notamment du fait de la gêne ou culpabilité portée durant ces entretiens lorsque nous abordions des éléments qui semblaient en contradiction avec les intentions écologiques portées et incarnées au quotidien. Dans le cas de ces voyages lointains comme des séjours à la ville – très peu fréquents d'après les personnes qui en ont fait mention – il s'agirait d'incursions extraordinaires de ce monde institué contre lequel la vie ordinaire serait en lutte.

Plus largement, résister c'est résister à soi et en soi, en ce que nous sommes toutes et tous porteur·se·s des imaginaires institués de ce monde. Défaire les imaginaires institués suppose de se confronter au monde mais aussi à soi-même – et au monde en soi. Cela rejoint ce qu'expose Jérôme Baschet dans *Adieux au capitalisme* :

« Combattre le capitalisme, c'est d'abord lutter contre les normes de la société marchande en nous. C'est œuvrer à nous décapitaliser, à nous défétichiser. Une lutte au corps à corps, une lutte de soi contre soi, s'éprouvant dans la constitution interpersonnelle de la personne »²⁰².

Cela résonne aussi avec la manière dont Christian Arnsperger relie le capitalisme à l'existence, autour des « soubassements existentiels du capitalisme »²⁰³. Plus directement concernant l'habiter, la perspective de Michel Roux est particulièrement enrichissante pour comprendre ce que cette résistance à soi amène comme complexité au *résister* dont il est question ici :

« Si les paradigmes se nourrissent de leurs antagonismes et se renforcent mutuellement, c'est parce qu'ils sont portés contradictoirement par tous les individus et s'affrontent au sein même des sphères étroites de leur expérience quotidienne. Si, pour les besoins de l'exposé, j'ai, jusqu'à présent, opposé 'l'habiter en poète', en tant que géographie de

²⁰² Jérôme BASCHET, *Adieux au capitalisme : autonomie, société du bien vivre et multiplicité des mondes*, Paris, La Découverte, L'horizon des possibles, 2014, p. 164-165.

²⁰³ Christian ARNSPERGER, « Postface », in Bruno FRERE et Marc JACQUEMAIN (dir.), *Résister au quotidien ?*, op. cit., p. 259.

l'intime et du dispersé, à l'ordre géométrique des grands pouvoirs qui agissent sur de grands espaces, leur confrontation ne ressemble en rien à une guerre en lignes ou de tranchées. Il n'y a pas d'un côté les êtres particuliers aspirant à un usage intime et poétique de l'espace et de l'autre l'État, l'Administration ou l'Entreprise engagés dans un procès de standardisation »²⁰⁴.

Le fait d'habiter un espace comme la Vallée Longue est alors un acte de résistance presque contre soi. Perrine déclare ainsi : « *on peut résister aussi, résister à la facilité. [...] Résister à l'envie d'habiter en ville, parfois, pour avoir plus de facilité* ». Dans une société marquée par la surconsommation, résister à soi passe, pour Claire par la « *sobriété* », pour Samuel par le fait de « *se créer moins de besoins* », alors que Pia s'interroge sur l'autolimitation : « *pourquoi on se limite pas à ce que l'on a ?* ». Selon elle, cela s'accompagne de « *modes de vie alternatifs où y a pas besoin de payer l'électricité, l'eau* ».

Cet écart entre ce qu'on voudrait instituer de décalage avec les institutions et ce par quoi on y est quand même rattaché – ne serait-ce que par les tentations – est explicité dans le discours de Paulina dans sa manière de se situer à l'égard des rapports entre femmes et hommes, à la suite de sa déclaration en faveur de la cause féministe :

« *Mais sinon moi-même je remarque que j'ai des pensées et parfois je dis des trucs pas hyper féministes parce que c'est comme ça, ça fait partie de l'éducation et que ça fait des générations et des générations qu'on est élevé par des mères qui sont beaucoup plus... comment dire... qui ont fait partie de sociétés bien sexistes et masculines et que c'est... [hésite beaucoup]... inconscient, ça fait partie de la culture et de l'éducation. Et donc oui parfois j'essaye de combattre ça en moi même aussi. C'est malgré nous quoi* ».

Ainsi, certain·e·s enquêté·e·s, notamment parmi les membres du collectif Vallée Longue²⁰⁵, semblent mal à l'aise avec leurs contradictions, qu'elles soient pointées du doigt par les autres ou, surtout, par soi-même, avec une forme de réalisme et de conscience de ses propres limites comme le précise Chantal : « *oui on fait beaucoup, mais enfin, y a des choses auxquelles je suis sensible et pour lesquelles je ne fais rien* ». À ce sujet, la grille d'entretien peut être interrogée. Notre approche visant à faire émerger des formes multiples d'engagement a pu entraîner les personnes enquêtées à comparer leurs pratiques et leurs intentions et insister sur les décalages entre les deux.

Ce hiatus su entre valeurs et actions s'accompagne d'un sentiment de ne pas être à la hauteur de ses idées et dès lors d'une humilité qui peut faire minimiser ses propres actions – voire

²⁰⁴ Michel ROUX, *Inventer un nouvel art d'habiter. Le ré-enchantement de l'espace*, L'Harmattan, Ingenium, p.146.

²⁰⁵ C'est le cas de Corinne, Christian, Caroline et Christophe, Chantal.

faire apparaître le sentiment d'être malhonnête. À ce sujet, lorsque je lui demande ce que cela lui ferait de plus s'impliquer puisqu'elle disait ne pas beaucoup s'impliquer, Chantal répond : « *je trouverais ça un peu plus honnête* [faibles rires]. *Parce que être sensible c'est bien gentil. Si, fin, bon, voilà, tu es sensible...* ». Derrière cette volonté d'être honnête se trouve une tendance à la recherche d'une cohérence et la tentative d'amoindrir les contradictions présentes en chacun. Ce rejet du conflit intérieur est intrigant, tant celui-ci peut apparaître pourtant sain et inhérent à la vie²⁰⁶, comme preuve du vivant et du mouvement, du changement. Par l'incarnation des principes dans les actions ordinaires, c'est aussi la cohérence, et donc une certaine paix intérieure qui est recherchée dans le fait de faire²⁰⁷. En agissant, ces habitant·e·s cherchent à « *mettre un peu de sens à [leur] existence* », selon les termes de Claire.

Cette réflexion peut être prolongée par les discussions qui ont eu lieu lors de la restitution précédemment évoquée de l'enquête, qui s'est déroulée en novembre 2021. Les débats ont été orientés vers la question de ce que les institutions font éprouver et ressentir, qu'il s'agisse d'un sentiment d'appartenance, d'un sentiment esthétique, d'un sentiment d'existence, de légèreté, etc. Il est apparu que ce sont des choses qu'il est difficile d'exprimer collectivement. Les discussions se sont heurtées à la simplification du débat autour de la dualité cohérence/incohérence. Il n'y a alors qu'un pas vers la comparaison et la recherche de celui ou celle qui serait le ou la plus cohérent·e. Cette approche comparative ne fait que donner plus d'importance encore au sentiment d'incompétence et de malhonnêteté lié aux incohérences de chacun·e. Cela pose la question des manières d'interroger collectivement cette résistance à soi et en soi.

Conclusion du chapitre 1

Résister est l'intention primordiale projetée par les habitant·e·s dans leur habiter de la Vallée Longue. Qu'il s'agisse de venir ou d'y rester, c'est bien en contraste d'un ailleurs qui n'est pas ou plus désiré que se construit ce *résister*. Résister, c'est résister au monde, un monde moderne, urbain, consommateur. Cette action puise sa force dans la mémoire des résistances propres aux Cévennes, une mémoire floue mais solide. L'isolement s'apparente à un décentrement qui s'affirme dans et par des formes d'autonomie qui refuse la mise en périphérie vis-à-vis de l'urbain. Les ruptures constitutives des trajectoires de vie des habitant·e·s nourrissent une résistance incarnée dans des gestes quotidiens politisés. Plus

²⁰⁶ Sur le conflit, cf. Miguel BENASAYAG et Angélique DEL REY, *Éloge du conflit*, Nouvelle éd., Paris, la Découverte, La Découverte poche, 2012 (2007).

²⁰⁷ La fin du chapitre 2 précise cet aspect.

généralement – mais aussi plus diversement – il est question pour les habitant·e·s de résister aux multiples institutions sociales, vécues comme hétéronomes et aliénantes. Résister, enfin, c'est ultimement résister à soi, résister aux institutions en soi. Cela suppose de dépasser une réflexion en termes de cohérence et contradiction pour appréhender la complexité de ce *résister*.

Chapitre 2. Prendre soin

Introduction du chapitre 2

Selon Heidegger²⁰⁸, *bauen*, mot allemand qui signifie bâtir mais aussi habiter, porte l'idée de *soigner* – notamment par le lien avec le fait de mettre en culture, de cultiver. Habiter évoque le fait d'exister dans un lieu, que l'on fait également exister par soi, en le modifiant. Cette dimension de projection de soi vers l'extérieur n'a de sens qu'en lien avec ce (ceux et celles) qui peuple(nt) également ce lieu. La question de l'altérité (qu'elle soit humaine, animale, végétale, minérale...) est inhérente à cette conception. Habiter, c'est apporter une certaine attention aux lieux, à l'autre et à soi, dans la perspective des réflexions portées autour de l'éthique du care²⁰⁹. Par ailleurs, suivant les travaux de Marc Breviglieri sur l'habiter²¹⁰, le soin est une composante primordiale des rapports que nous entretenons avec le monde par l'habiter que nous y déployons.

Il s'agit alors d'appréhender la manière dont ce « prendre soin » prend forme. C'est en éprouvant son milieu de vie que se construit une familiarité singulière entre l'habitant·e et le milieu dont il fait partie. Cette épreuve se forge par l'attention portée à l'altérité, à l'espace et au temps qui composent le milieu habité (1). Quelque chose se joue alors autour de la limite. C'est sur la base d'un épaississement des limites du milieu de vie que se construit le sentiment de faire partie d'un ensemble (2), qui interroge les rapports au vivant en nous, autre que nous et avec nous. Il s'agit alors de cultiver une certaine harmonie avec son milieu, une harmonie qui laisse paraître quelques tensions entre ses projections et ses vécus contrastés (3).

²⁰⁸ Martin HEIDEGGER, *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, Collection Tel, n° 52, 2001, p. 173.

²⁰⁹ Sandra LAUGIER, « Care, environnement et éthique globale », *Cahiers du Genre*, 17 novembre 2015, n° 59, n° 2, pp. 127-152, doi:10.3917/cdge.059.0127.

²¹⁰ Marc BREVIGLIERI, *L'usage et l'habiter : contribution à une sociologie de la proximité*, Paris, EHESS, 1999, URL complète en biblio.

1. Éprouver son milieu de vie : altérité, espace et temps

Les expériences du milieu habité fondent des rapports de familiarité – qui s’entendent dans et par l’appréhension qui est faite de l’altérité qui compose ce milieu (1.1). L’ordinarité de ces expériences poursuit la familiarisation et implique un prendre soin (1.2). Cela laisse entrevoir les limites, à la fois spatiales et temporelles, de l’habiter (1.3).

1.1. Se familiariser avec l’altérité qui peuple le milieu habité

Le calme et la tranquillité sont structurants dans les choix d’habiter la Vallée Longue. Le terme « *calme* » est mobilisé par Christian, Claire, Caroline et Christophe, Chantal, Claude - soit dans cinq des six entretiens effectués avec les membres du collectif - ainsi que par Pascal et Pascaline, Paulina, Pia, Séverine, Sylvie, Sabrina. Les termes « *tranquille* » et/ou « *tranquillité* » sont mobilisés par Corinne, Claire, Caroline et Christophe, Claude, Pascal et Pascaline, Perrine, Paulina, Pia, Sébastien, Séverine, Sylvie, Sabrina, Sandra, c’est-à-dire dans plus de la moitié des entretiens. Ces termes sont en outre répartis dans les trois sous-groupes enquêtés (des membres du collectif, des personnes de leurs réseaux et des personnes rencontrées en-dehors de ceux-ci). Ce sont des ressentis qui sont plutôt relatés par des personnes qui ont vécu l’expérience de vivre en ville et qui sont venues après cette expérience chercher calme et tranquillité. C’est aussi le cas de personnes qui sont parties puis revenues. Caroline et Christophe ainsi que Sylvie disent explicitement être venus habiter en Lozère parce que c’est le département le moins peuplé. Philibert, quant à lui, est venu pour « *travailler en forêt* », en habitat léger (yourte), car « *c’est le côté sauvage qui [lui] plaît* ».

Le caractère sauvage de cet environnement est souvent évoqué dans les entretiens, en lien avec la faible densité de population. Pour autant, sauvage ne signifie pas vide. Si, suivant Breviglieri, « habiter consiste à engager son corps dans un milieu familier »²¹¹, la familiarisation est le processus par lequel on construit un rapport de proximité voire de parenté (dans un sens élargi²¹²) avec son milieu de vie, nous permettant de l’habiter. Cette familiarisation passe alors par une connaissance éprouvée de ce milieu, ici perçu comme sauvage. Caroline et Chantal relatent spécifiquement la familiarisation avec le monde animal, tout d’abord vécu sur le mode de la surprise (voire de la crainte, par exemple par leurs enfants), puis de manière plus apaisée. Chantal répète deux fois durant l’entretien que « *ça vit*,

²¹¹ Marc BREVIGLIERI, « Penser l’habiter, estimer l’habitabilité », *Espazium - Les éditions de la culture du bâti*, text/html,application/pdf;text/html, 29 novembre 2006, p. 9 à 14, doi:10.5169/SEALS-99521, p. 10.

²¹² Donna HARAWAY, « Anthropocène, Capitalocène, Plantationocène, Chthulucène », *op. cit.*

il y a la nature autour », ce qu'elle apprécie. Désignant les animaux qui vivent tout autour de la maison, elle déclare d'un ton enjoué que « *c'est proche* ».

Cette proximité remet en cause une vision uniquement romantisée et fantasmatique du rapport aux autres espèces autour de soi, puisque d'autres animaux, qui ne sont ni des animaux domestiques, ni des animaux d'élevage, sont bien effectivement présents. Leur présence confronte les habitant·e·s humain·e·s aux autres espèces animales, d'une autre manière que l'imagerie romantisée souvent présente dans notre société. La crainte de la proximité avec des animaux qui ne sont pas domestiqués demande elle-même à être apprivoisée, afin d'apprendre à vivre avec ces autres présences. Cela va dans le sens de ce que montre Plumwood, dont un récent recueil posthume de plusieurs de ses textes²¹³ présente la pluralité de relations aux animaux effacée (voire refoulée) par la vision occidentale moderne. Ainsi, elle évoque les rapports de prédation, qui supposent que nous soyons, humain·e·s, des corps, de la chair pouvant être de la nourriture pour d'autres animaux. Elle évoque aussi la relation qu'elle a construite avec un wombat²¹⁴, Birubi, un être avec qui elle partageait son milieu de vie sans qu'il ne soit domestiqué. Il s'agit bien d'apprendre à vivre cette proximité en bonne entente. Cela résonne aussi avec les relations que Morizot a caractérisées de « diplomatiques²¹⁵ » avec les autres vivants et qui supposent de prêter attention aux autres êtres vivants autour de soi et à leurs *manières d'être vivant*²¹⁶. Parler de diplomatie suppose de reconnaître l'existence d'influences réciproques de nos mondes et ouvre de nouvelles possibilités concernant ce qui peut advenir de notre pluralité à l'intérieur du vivant. Il s'agit bien alors de « cohabiter »²¹⁷.

Si le milieu évoqué correspond souvent à la faune (par le bruit des animaux et les rencontres imprévisibles avec certains d'entre eux) et la flore (par la diversité des végétaux rencontrés et leurs spécificités localisées), d'autres éléments dits naturels sont mobilisés. Ceux-ci sont largement éprouvés par les sens. Les enquêté·e·s parlent de l'importance de regarder (la lumière, les couleurs), mais aussi d'écouter (le silence, les bruits de nature), de sentir (les odeurs, les fleurs)... Ainsi, les ciels sont aussi évoqués par Corinne, Claire et Pascal comme très spécifiques aux lieux. L'eau est un élément spécifiquement considéré par de nombreuses personnes : avoir une source sur son terrain peut être un critère essentiel du choix du lieu de vie, comme dans les cas de Christian et Paulina ; Claire déclare que l'eau est ce qu'elle aime le plus dans son lieu de vie ; Pia, quant à elle, caractérise l'eau comme la plus grande

²¹³ Val PLUMWOOD, *Dans l'œil du crocodile*, op. cit.

²¹⁴ Les wombats sont des mammifères marsupiaux qui vivent dans les forêts montagneuses d'Australie.

²¹⁵ Baptiste MORIZOT, *Les diplomates : cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*, Paris, Éditions Wildproject, Collection « Domaine sauvage », 2016.

²¹⁶ Baptiste MORIZOT, *Manières d'être vivant*, op. cit.

²¹⁷ Cela est prolongé plus loin dans ce chapitre, sur les rapports à la nature et au vivant.

spécificité du lieu avec les nombreuses rivières. Cela est repris par Sébastien, qui est originaire de la vallée et pour qui la possibilité d'aller se baigner dans le Gardon (qui se situe à quelques dizaines de mètres de l'endroit d'où il nous parle) est essentielle dans ce qui le retient dans ces lieux. La quasi-totalité des enquêté·e·s du collectif Vallée Longue font état de leur besoin ou envie d'être le plus possible à l'extérieur. C'est le cas de Corinne (qui précise ne pas être assez à l'extérieur), Christian, Caroline et Christophe, Chantal et Claude. Ce trait est moins explicite chez les autres enquêté·e·s.

Un rapport affectif au milieu peut préexister à l'installation d'une personne. C'est ainsi que Corinne fait remonter la familiarité qu'elle ressent avec les Cévennes à une visite qu'elle avait faite de ces lieux des années avant de venir y vivre. Elle évoque le sentiment d'être interpellée par un lieu singulier, le Mont Lozère en l'occurrence. Les lieux, ne sont pas perçus qu'à travers des critères qui rationalisent le réel (taux d'emploi, présence d'infrastructures de transport et de loisirs, etc.). Ils ne sont pas affectivement neutres et peuvent s'appréhender à l'aune des relations qui existent entre un milieu et les personnes qui en font l'expérience par une présence fondamentalement incarnée. Claire s'est quant à elle dite « *conquise* », « *séduite* » par les lieux. Le vocabulaire employé implique une quasi-personnalisation du lieu qui aurait une puissance de séduction, une capacité à agir sur les personnes et leurs sentiments.

1.2. Faire l'épreuve du milieu par l'expérience ordinaire

Plus largement, c'est par l'expérience d'un milieu qu'on en fait l'épreuve – le fait d'y vivre instaurant une expérience ordinaire quotidiennement renouvelée²¹⁸. Cette dimension expérientielle se retrouve dans la dimension bricolée et improvisée des trajectoires et des manières d'habiter les lieux, évoquée par plusieurs enquêté·e·s. Certain·e·s racontent qu'elles et ils sont venu·e·s vivre sans plan pensé a priori, par exemple sans objectif autre que de restaurer la maison, comme c'est le cas de Caroline et Christophe. Une installation plus poussée a alors découlé de ce premier objectif. Cela ressort d'autres entretiens, par exemple avec Corinne et Serge, qui ont chacun·e été amené·e à vivre dans différents logements (notamment en passant par des types d'habitats considérés comme atypiques comme des yourtes, des caravanes, etc.), dans différentes communes et dont l'arrivée dans la vallée n'était pas rigoureusement planifiée. Ces personnes sont confrontées à la difficulté de trouver des logements en location, logements souvent précaires, entre autres à cause de la présence de nombreuses résidences secondaires et des locations saisonnières. Ces phénomènes sont numériquement importants dans la région et en décalage avec la démarche des personnes qui

²¹⁸ Sur les implications de la quotidienneté, je renvoie encore à Geneviève PRUVOST, *Quotidien politique*, op. cit.

cherchent à se loger pour habiter à l'année. Les habitant-e-s qui ont recours à la location passent alors par plusieurs logements, comme autant de tests pour trouver ce qui leur convient. Cela ressort particulièrement de la manière dont Corinne présente sa trajectoire.

Cette idée d'improvisation ou encore de bricolage (par distinction avec un plan préalablement pensé puis appliqué) permet aussi de comprendre le rapport des personnes enquêtées à leurs activités, notamment celles qui ont des activités agricoles, et qui – bien loin des modes d'organisation de la majorité des emplois salariés – s'organisent en fonction de la météo, de leur état physique et, bien évidemment, des saisons (cf. *infra*, sur les rythmes dits naturels). Parler de bricolage s'accorde avec l'idée de faire des « expériences », singulièrement explicitée par Chantal et Paulina. Ces expériences se distinguent du mode de l'expérimentation. L'expérience renvoie à quelque chose de fondamentalement singulier qui engage profondément la personne et dont elle ressort, elle aussi, transformée²¹⁹. Cela se retrouve même dans le discours de personnes qui sont venues avec un projet pourtant bien précis en tête, comme Claude, notamment dans la question de l'adaptation aux aléas naturels et aux spécificités des lieux. À titre d'exemple revient beaucoup la découverte, au cours de l'installation, de l'importance des châtaigniers sur les propriétés. À cette découverte succède alors une démarche d'apprentissage de ce que la présence de ces châtaigniers à la fois permet et implique pour les personnes nouvellement installées (cf. *infra*, sur les savoir-faire).

Au fil de ces apprentissages bricolés, un rapport ordinaire et familier au milieu advient. C'est par et dans l'ordinaire que le prendre soin s'impose. Je renvoie ici aux philosophies et à l'éthique du *care*, tel que définit notamment par Sandra Laugier : « Le *care* est d'abord l'attention à cette vie humaine ordinaire, l'ordinaire de la vie et à ce qui fait sa continuité²²⁰ ». L'ordinarité renforce en effet la familiarité de l'habitant-e vis-à-vis de son milieu.

Si, suivant le sociologue Marc Breviglieri, « le mouvement d'habiter restreint à la plus faible distance le contact au monde »²²¹, le soin est « ce par quoi naît et se renforce la familiarité aux choses »²²². L'habiter, par l'ordinarité et la proximité, constitue la familiarité aux choses et aux lieux et ce faisant fonde un certain attachement. L'habiter est ainsi un rapport au monde et aux milieux en contraste marquant avec le rapport au monde construit par la modernité.

²¹⁹ Je renvoie pour cela à l'introduction générale de cette thèse.

²²⁰ Sandra LAUGIER, « L'éthique comme politique de l'ordinaire », *Multitudes*, 2009, vol. 37-38, n° 2, p. 80, doi:10.3917/mult.037.0080.

²²¹ Marc BREVIGLIERI et Bernard CONEIN, *Tenir ensemble et vivre avec. Explorations sociologiques de l'inclination à cohabiter* [Rapport], Paris, PUCA, cité par Dominique BELKIS, Anne-Sophie HAERINGER, Anthony PECQUEUX et Michel PERONI, « Habiter : la part de l'être », *Rhizome*, 17 avril 2019, N° 71, n° 1, pp. 11 à 21, doi:10.3917/rhiz.071.0011, p. 14.

²²² Marc BREVIGLIERI, « Penser l'habiter, estimer l'habitabilité », *Espazium - Les éditions de la culture du bâti*, text/html,application/pdf;text/html, 29 novembre 2006, doi:10.5169/SEALS-99521, p. 12.

Selon Hannah Arendt, qui voit dans le prolongement des bouleversements métaphysiques et épistémologiques de la modernité, le détachement des humain·e·s de leur « condition d’habitant de la Terre »²²³ :

« Faire des relevés et des arpentages, c’est une faculté dont le propre est de ne pouvoir fonctionner que si l’homme se dégage de tout attachement, de tout intérêt pour ce qui est proche de lui, et qu’il se retire, qu’il s’éloigne de son voisinage. Plus la distance sera grande entre l’homme et ce qui l’entoure, le monde ou la Terre, mieux il pourra arpenter et mesurer, et moins il lui restera d’espace terrestre, de-ce-monde »²²⁴.

L’attention portée au monde qui nous entoure, dans le milieu que l’on habite, s’oppose sensiblement à la construction de la géographie moderne et de l’aménagement du territoire qui en découle²²⁵. Cela construit d’autres rapports aux milieux de vie, dont les pratiques et représentations élaborent les limites.

1.3. Espace et temps : limites de l’habiter

« ‘Limite’ ici ne signifie pas là où quelque chose se clôt sur lui-même mais au contraire là où il commence à être. La limite n’y est pas administrative ou identitaire mais *épaisse*. Les bordures y excèdent toujours les entités qu’elles sont censées séparer.²²⁶ »

C’est bien l’épaisseur des limites plurielles de l’habiter qu’il s’agit ici d’explorer. Bien que reconnaissant l’importance de la maison dans ses dimensions matérielle et symbolique, habiter ne se résume pas au logement occupé. Lorsque nous avons interrogé les habitant·e·s sur les limites de leur lieu de vie, l’image des cercles concentriques est revenue, explicitée notamment par Corinne et Perrine. Cela a fait apparaître l’articulation spatiale entre lieu intime, chez-soi, espace partagé... Par exemple, Séverine, qui habite un hameau situé sur la commune de Ventalon-en-Cévennes, parle de l’« *apaisement* » ressenti après avoir quitté la route nationale au niveau du Collet-de-Dèze, comme une « *tension qui lâche* », du fait d’un lieu « *protecteur* ». Pour elle, ce ressenti – qui déborde de sa maison – est structurant dans les limites de l’endroit où elle se sent chez elle.

Ces limites ne sont pas données, mais bien construites par les expériences faites du lieu. Elles adviennent par la familiarisation et l’ordinaire du lieu de vie, évoqués précédemment. C’est à

²²³ Hannah ARENDT, *Condition de l’homme moderne*, Paris, Librairie Générale Française, 2020, p. 460.

²²⁴ Hannah ARENDT, *Condition de l’homme moderne*, Paris, Librairie Générale Française, 2020, p. 410-411.

²²⁵ Lucie LERBET et Fabian LEVEQUE, « En finir avec une conception hégémonique dans nos rapports à l’espace. », *op. cit.*

²²⁶ Jean-Baptiste VIDALOU, *Être forêts*, *op. cit.*, p. 146

l'aune de cela que peut être étudiée la tension entre la protection (avec l'idée de ne pas trop en faire, de laisser faire, évoquée par exemple par Chantal) et la transformation, singulièrement questionnée par l'ensauvagement pointé du doigt par certain·e·s. C'est aussi cette manière de se rapporter au lieu qui crée un sentiment d'appartenance, un sentiment d'être chez soi, mis en avant notamment par Corinne et dans une moindre mesure par Caroline et Christophe, qui déclarent ne s'être jamais vraiment senti·e·s chez eux·elles ailleurs auparavant.

Si l'habiter peut être appréhendé à l'aune de limites spatiales, il est également façonné par le rapport au temps. Au niveau personnel d'abord, notamment chez les enquêté·e·s qui y ont toujours passé du temps, même s'ils et elles n'en sont pas originaires. Pia justifie son rapport très affectif aux Cévennes – elle déclare « *j'aime cet endroit plus que partout au monde* » – par le fait qu'elles représentent « *[son] enfance* » et qu'elles sont devenues « *[ses] attaches* ». Il semble y avoir quelque chose de très affectif chez ces personnes dont la trajectoire montre des allées et venues entre Cévennes et autres espaces, quelque chose d'assez viscéral, avec toujours un besoin de revenir, tel que le disent plusieurs habitant·e·s (parmi les trois groupes d'enquêté·e·s) même s'ils et elles ne se l'expliquent pas forcément très clairement. Pour Samuel, arrivé dans la vallée à l'âge d'un an, « *les Cévenols reviennent aux Cévennes de manière générale* », selon lui parce que « *ça fait du bien de sentir ses proches* ».

Habiter un lieu, c'est aussi habiter sa mémoire. Les personnes dont les familles sont installées depuis plusieurs générations l'énoncent précisément et en font une justification de leur attachement à la vallée, parlant de leurs « *racines* », dans le cas de Sébastien et de Patrick, et de leurs « *attaches* », terme employé par Patrick également. Lorsque nous lui demandons depuis quand il habite ici, Pierre répond : « *je suis né à Rabies dans ma commune en 1163 ma famille* » [sic], faisant coïncider son arrivée dans la Vallée avec celle de ses lointain·e·s ascendant·e·s. Âgé de 82 ans au moment de l'entretien, Pierre a vécu l'entièreté de sa vie en Vallée Longue (excepté son service militaire, en Algérie) et a été maire de sa commune pendant quatre décennies, ainsi que conseiller général et parmi les premiers notables dans la démarche de création du Parc National des Cévennes. Il emploie tout au long de l'entretien un ton nostalgique, évoquant un certain déclin, notamment concernant les relations interpersonnelles et la coopération – déclin également noté dans d'autres entretiens. Dans l'entretien avec Pierre notamment – mais aussi par moments dans les entretiens qui notent des déclin·s – le passé est magnifié et les personnes s'y plongent par le souvenir mis en discours pour qualifier leur place dans le lieu.

Ce rapport au temps est également perceptible dans la manière dont Corinne et Paul se réfèrent à la connaissance des lieux par « *les anciens* », une connaissance qui leur aurait permis des choix qualifiés de « *logiques* », par exemple en termes d'installation des hameaux par rapport à l'encaissement de la vallée, à une certaine altitude et par rapport à un certain

ensoleillement. Là aussi, il s'agit d'expliquer les lieux présents à l'aune de leur construction dans le passé et d'établir une filiation. Ces rapports de transmission et d'héritage peuvent se lire dans la démarche du collectif Vallée Longue consistant à nous suggérer d'aller voir des personnes qui pourraient être perçues comme garantes du passé des Cévennes²²⁷.

Cette valorisation de la mémoire renseigne sur les sentiments d'appartenance à un passé qui n'a pas été vécu personnellement (qu'il s'agisse d'un vécu familial ou d'un vécu relaté hors de la sphère familiale). Ainsi, évoquant l'époque où il y avait beaucoup plus d'habitant·e·s dans les Cévennes, il y a 100 ans, Claire déclare : « *moi je suis un peu nostalgique de tout ça, passéiste, et pourtant je ne l'ai pas vécu* ». Cela s'incarne pour Christian, Caroline et Christophe, ainsi que Chantal, dans l'importance accordée au fait d'habiter une vieille maison, des vieux murs, avec de la pierre : habiter signifie avant tout pour Chantal « *faire vivre une maison, une vieille maison* ». Ce dernier point semble d'autant plus prégnant chez des personnes qui ont eu dans leur famille proche (parents, grands-parents) des agriculteurs·trices qu'elles ont vu se couper de pratiques ancestrales et de la vie de paysans – c'est le cas notamment de Christophe et de Chantal. Ces sentiments d'appartenance dessinent donc des limites. Le *prendre soin* s'impose avec le sentiment de faire partie d'un ensemble, que les limites précédemment explorées précisent.

2. Faire partie d'un ensemble

Le sentiment de faire partie d'un ensemble passe tout d'abord par l'importance du soin des liens entre habitant·e·s humain·s (2.1). L'habiter embarque affects et liens aux autres, au-dedans et au-dehors – et, ce faisant, questionne profondément les rapports à la nature. Différentes conceptions traversent ces rapports, de la nature comme extériorité (2.2) à un habiter des lieux avec le vivant qui les compose (2.3).

2.1. Soigner les liens entre habitant·e·s humain·e·s

La familiarité repose sur la construction d'un certain rapport au milieu, qui le fait devenir sien·ne. Ce faisant, ses habitant·e·s se sentent partie prenante de ce milieu. La familiarité passe aussi singulièrement par – autant qu'elle implique – le soin accordé aux autres et aux liens avec les autres. Les entretiens ont d'abord largement montré cela dans les relations entre

²²⁷ C'est notamment le cas de Pierre, dont le choix avait divisé le collectif Vallée Longue lors de la réunion précédant l'enquête, certain·e·s voyant cette personne presque comme un passage obligé de notre enquête, d'autres ne voyant pas nécessairement la pertinence de ce choix, notamment du fait de références quasi-exclusives au passé.

habitant·e·s humain·e·s, même si la question du lien aux autres est par ailleurs étendue aux autres-qu'humain·e·s (cf. *infra*). Cela est porté par plusieurs enquête·e·s, et ce, de différentes manières.

Il peut s'agir de prendre soin des autres et du collectif par un engagement associatif au sein duquel des rencontres de différentes sortes sont organisées. Cette manière de prendre soin des autres par l'engagement associatif est notamment évoquée par Christian, Chantal, Patricia et Patrick. Plus généralement, ces engagements ont été retrouvés dans des entretiens des trois sous-groupes. Ce n'est alors pas tant le contenu qui compte que le fait de se retrouver ensemble, et l'engagement associatif peut être vécu, par exemple par Patrick, dans le prolongement d'un « *naturel* » de partage, de discussions faciles, etc. Ce peut être une façon de lutter contre la télévision notamment, toujours selon Patrick, lorsque celle-ci est considérée par Claire comme responsable principale de la désocialisation rurale et symbole de l'individualisme. L'engagement associatif est pour certain·e·s ce qui rythme la vie, du moins en partie. Pour Sébastien, cet engagement vise à « *maintenir le lien* » : selon lui, « *les gens s'aperçoivent que ça bouge* », et pour lui il est essentiel que ce ne soit pas « *mort* », sinon les gens ne viennent plus aux événements des associations. Parmi les personnes qui ne sont pas originaires de la vallée, certaines soulignent qu'elles n'avaient pourtant aucune expérience de l'engagement associatif avant d'habiter la Vallée Longue, à l'instar de Chantal, Caroline et Christophe, et que ce n'était pas forcément une forme de sociabilité qui les intéressait de prime abord. Que cela passe par le milieu associatif ou de manière plus informelle, le partage de moments conviviaux est évoqué comme une caractéristique de la vallée.

Ces liens sont placés sous le signe de l'entraide et de la coopération²²⁸. L'entraide est explicitement évoquée comme une spécificité et une force du lieu dans plus d'un tiers des entretiens²²⁹, lorsqu'elle n'est pas évoquée à demi-mots²³⁰, ou par le terme d'« *aide* » pour parler d'entraide, au sujet des chantiers collectifs par exemple²³¹. En tout, c'est donc un peu plus de la moitié des entretiens qui fait de l'entraide une composante essentielle des liens sociaux en Vallée Longue. Cette entraide serait facilitée par des « *réseaux* », qui seraient plus faciles à établir que dans une ville où il serait déjà difficile de connaître ses voisin·e·s, selon Patricia. Claude parle quant à lui de « *communauté* » pour désigner la commune de 240

²²⁸ Sur l'entraide et la coopération comme commun de la diversité des « initiatives de l'alternative », je renvoie à Guillaume FABUREL, *Les métropoles barbares : démondialiser la ville, désurbaniser la terre*, Lyon, le Passager clandestin, 2018, p. 301 et suivantes.

²²⁹ Elle est évoquée par Corinne, Christian, Caroline et Christophe, Patricia, Paul, Samuel, Sylvie, Sandra.

²³⁰ C'est le cas dans les entretiens avec Chantal, Séverine, Serge.

²³¹ C'est le cas dans l'entretien avec Paulina.

habitant·e·s dans laquelle il vit, qui serait selon lui une taille idéale pour que les gens échangent entre eux et se connaissent.

Le modèle des coopératives est largement évoqué par les enquêté·e·s, notamment pour la transformation de la châtaigne et des pommes. Séverine, Pascal et Pascaline, Corinne et Chantal font explicitement référence à la CUMA²³² de Ventalon-en-Cévennes. Chantal explique ce que cette coopérative permet :

« pour la transformation à grande échelle qu'on fait avec la châtaigne et la pomme par exemple on a des ateliers. Et là forcément on mu... enfin, on se met avec d'autres gens quoi, c'est des choses qu'on ne peut pas faire même à deux, enfin... Et donc ça. Et puis en plus comme on va dans un lieu coopéra... enfin une coopérative, une CUMA, elle n'existe justement que par cette transmission. C'est-à-dire au départ y en a un qui sait, qui transmet à un autre, qui transmet à un autre, ça s'est passé comme ça, bon maintenant ça existe depuis plusieurs années mais on a bénéficié nous de l'aide de quelqu'un et puis on a aidé d'autres gens, enfin c'est... [Lucie : Ça fonctionne comment en fait ? Tu adhères ?] Oui tu es membre, tu es coopérant, moyennant quoi tu peux utiliser les, le matériel, mais tu fais toi-même. Bon, le temps passant, elle marche tellement bien cette coopérative qu'il y a des salariés, mais quand même au départ c'était ça, tu fais toi-même. Et donc, et bien, il faut savoir. Alors y en a quelques-uns qui s'étaient initié, puis qui ont appris à d'autres. Je me souviens très bien la première fois qu'on y est allé avec Charles, et bien on a bénéficié de l'aide d'un gars et d'autres, fallait... Bon parce que pour la châtaigne, il faut trier les châtaignes, il faut être au moins 6, bon bah t'appelles pas forcément 6 personnes mais tu trouves sur place. »

Ainsi, cette forme d'entraide repose non seulement sur le partage de matériel mais aussi sur ce que permet le fait de se retrouver à plusieurs. En effet, d'une part, c'est par ce cadre que Chantal trouve la possibilité d'accomplir des actions qui requièrent d'être plus nombreux·ses qu'au sein d'un couple (« des choses qu'on ne peut pas faire même à deux »). D'autre part, au sein de ce collectif, certain·e·s savent plus que d'autres (« au départ y en a un qui sait, qui transmet à un autre, qui transmet à un autre, ça s'est passé comme ça »). Mais ce savoir-faire n'induit pas un ordre hiérarchique qui tracerait une frontière entre sachant·e·s et non-sachant·e·s, il est au contraire intentionnellement transmis par l'expérience partagée.

Plus largement, en-dehors même de cette formalisation, cette entraide rend possible la mutualisation (d'outils notamment) qui existe déjà mais qui pourrait se renforcer, selon Perrine. La transmission des savoir-faire, détaillée plus loin, semble aussi se réaliser de manière informelle dans bien des cas. Ce sont bien des formes de coopération qui se

²³² Coopérative d'utilisation de matériel agricole

dessinent, maillent les lieux de vie entre eux. Cette manière d'entrer en relation avec les autres habitant·e·s et de soigner ces liens contribuent à des formes de familiarité entretenues au sein de ces milieux. L'appartenance à un ensemble, constitué par la familiarisation avec un milieu et l'altérité qui le compose – altérité humaine et autre-qu'humaine – pose la question du rapport à ce que l'on nomme la nature.

2.2. De la nature comme extériorité à préserver...

Les références à la nature sont multiples dans les entretiens. Elles peuvent renvoyer à différentes manières de s'y rapporter ; intéressons-nous ici à la complexité de l'enchevêtrement de ces angles qui bien souvent coexistent chez les enquêté·e·s. Selon les enquêté·e·s et les contextes, le terme de nature ne désigne pas forcément les mêmes réalités, perceptions et imaginaires – avec tout ce que ce terme porte, comme l'introduction de cette thèse le montre.

De manière générale dans les entretiens, lorsqu'ils se réfèrent à la nature, les habitant·te·s la placent comme à l'origine d'affects positivement connotés. Ainsi, le bonheur et le bien-être sont évoqués à ce sujet par de nombreux entretiens des trois groupes identifiés. En outre, la dimension esthétique des lieux ressort de la quasi-totalité des entretiens – avec souvent une préférence pour les endroits qui présentent des paysages dégagés comme le relais de l'Espinas, notamment pour les personnes qui ne sont pas originaires de la vallée. Faisant référence à Philippe Descola, Vidalou note que :

« [...] notre esthétique du paysage nous vient directement de la mise en forme de la nature au XVIIIème siècle par le landscape gardening (jardinage du paysage). [...] Notre idée tout occidentale de la 'nature' [...] s'y révèle avant tout comme la construction culturelle, chez le spectateur, d'un sentiment grandiose, comme face à un tableau à contempler »²³³.

De deux manières très distinctes, une dimension presque religieuse s'ajoute à cela : Serge évoque le calme qui relèverait « *presque du silence de cathédrale* », Claude parle des lieux qui l'environnent dans leur articulation avec la « *Terre-mère et le Père-céleste* ». La nature est ici synonyme de grandiose. Par ailleurs, certain·e·s habitant·e·s évoquent l'idée d'une pureté (parfois explicitement morale) associée aux espaces « *naturels* »²³⁴. Ici, la nature humaine ne pourrait pas être pervertie, selon Claire, à l'inverse de ce qui se passerait en ville, qualifiée par

²³³ Jean-Baptiste VIDALOU, *Être forêts*, op. cit, p. 55.

²³⁴ Pour approfondir cette idée, récurrente des représentations des espaces ruraux, voir : Bertrand HERVIEU et Jean VIARD, *Au bonheur des campagnes (et des provinces)*, op. cit.

Claude de « *lieu de perdition* ». Cela se retrouve dans le récit de Pascal au sujet des années qu'il a passées à aller et venir entre la Vallée Longue et Marseille où il travaillait : « *ici c'était ma deuxième partie de semaine, quand je venais ici je prenais ma douche en fait... je me lavais de tout ce que j'avais vécu en ville* ». Si l'on quitte le vocabulaire moral, des entretiens font émerger une dichotomie entre authenticité vécue en Vallée Longue et futilité vécue en ville, par exemple dans les récits de Corinne et Serge. Cette futilité citadine est chez Patrick associée au « *pognon* » et à la consommation.

En-deçà ou au-delà de ce qu'elle peut procurer aux personnes interrogées, l'intérêt pour la nature peut être intrinsèque, dans une démarche naturaliste. C'est cela qui motive par exemple Christian à participer à un inventaire biologique avec le Parc national des Cévennes. Cet intérêt, partagé par d'autres habitant·e·s, s'accompagne d'une conception de l'écologie comme « *préservation des espèces* », selon les termes de Paul, qui repose sur une forme de pureté de la nature et d'un refus de transformation ou d'« *altération* » par l'humain – le verbe altérer est employé textuellement par Paul dans ce contexte pour désigner les actions humaines sur ces espaces.

La dimension préservée et non polluée du lieu – en lien avec la pureté précédemment évoquée – est revenue dans au moins un quart des entretiens de manière explicite, avec des membres du collectif Vallée Longue et des personnes proches du collectif²³⁵. Habiter ce lieu, ce serait faire un « *retour aux sources* », selon Serge, dont la position est ambiguë car il ne s'agit pas de sources familiales, mais bien de sources au sens d'une représentation d'un espace comme non-corrompu par la société urbaine marchande. Il renchérit : « *ça serait moi, je n'habiterais même pas ici, je serais parti en Afrique* ». Cette référence à l'Afrique semble héritée de ce que Guillaume Blanc qualifie de *colonialisme vert*²³⁶, avec la construction de l'Afrique comme lieu naturel, au sens de non corrompu par la civilisation, au moment de la colonialisation, alors que la nature semblait perdue en Europe. Le terme même de source évoque une dimension de pureté qui découlerait de ce lieu perçu comme n'étant pas dénaturé, par opposition avec d'autres espaces. Cela induirait un respect de la nature ; selon Pia, la nature étant plus présente, plus dense, moins dissimulée par les artefacts humains, elle forcerait le respect :

« *Je pense quand même qu'ici il y a une sorte de respect de la nature, qui fait, que quand je suis en ville, j'ai moins de choses qui me poussent à respecter l'environnement que quand je suis ici. Quand je suis ici en voiture, jamais je jette mon mégot par la*

²³⁵ Cette dimension est présente dans les entretiens menés avec Christian, Caroline et Christophe, Claude, Pascal et Pascaline, Patrick, Paul.

²³⁶ Guillaume BLANC, *L'invention du colonialisme vert : pour en finir avec le mythe de l'éden africain*, Paris, Flammarion, 2020.

fenêtre, même si il pleut, jamais je jette mes cannettes dehors. Alors qu'en ville, bah... C'est plus tentant "on s'en fout c'est du goudron" ».

Pia apprécie l'institution que représente le Parc, par amour d'une beauté et pureté de la nature. Cela est d'autant plus ambivalent qu'elle est pourtant elle-même sortie de plusieurs institutions : son arrêt des études a coïncidé avec une première rupture par le choix de manières d'habiter non-conventionnelles (squat puis camion) et le choix de s'installer dans les Cévennes, quittant la ville où elle était partie justement pour ses études. Par ailleurs, elle fait référence au cours de l'entretien à la pensée anarchiste qui, selon elle, s'incarne dans la liberté que procure un espace comme les vallées cévenoles peu peuplées et peu transformées. Selon elle, il n'y a qu'une institution comme le Parc qui peut véritablement protéger les lieux naturels, et elle souhaiterait que ces lieux s'étendent. Elle constate en effet : « y a des ZAD, des choses comme ça, mais bon c'est dommage que les ZAD elles... enfin... [hésite] On dit zone à défendre, mais voilà quoi, ceux qui occupent les ZAD, il faudrait vraiment qu'ils soient, carrément écolos quoi ! Parce qu'au final quand ils partent ils laissent des déchets derrière eux ». Cette lecture de l'écologie, en un sens assez proche de celle des institutions officielles, et faisant de la gestion des déchets un élément primordial, s'oppose à un rapport de transformation de la nature fondé sur l'idée que l'humain fait partie de son milieu naturel.

2.3 ... à un habiter des lieux avec le vivant qui les compose

À l'inverse, pour Claire, « l'écologie c'est le respect du vivant et le constat de toutes les espèces qui ont disparu ». Le rapport au Parc national comme institution de protection de la nature est à cet effet remarquable pour appréhender les tensions et ruptures dans les conceptions de la nature et des rapports à entretenir, entre protection et transformation. Ainsi, Paulina, lorsque nous l'interrogeons sur ce que serait la vision commune pour la vallée, déclare qu'« on est tous contre le parc. Le Parc National des Cévennes. L'institution », qui en voulant protéger la faune et la flore « empêche les habitants » d'habiter, c'est-à-dire transformer, créer, « faire évoluer son environnement, s'installer dans une certaine cohérence ». Elle évoque par exemple la lourdeur des demandes d'autorisations pour chaque modification. Cela rejoint ce que Vidalou montre au sujet du Parc National des Cévennes dans *Être forêts*²³⁷.

Il est d'autant plus intéressant de mettre en parallèle ces deux discours sur l'institution qu'est le Parc National des Cévennes que Pia et Paulina travaillaient ensemble à l'époque où les entretiens ont eu lieu et ce dans une structure de taille assez restreinte, ce qui laisse supposer

²³⁷ Jean-Baptiste VIDALOU, *Être forêts*, op. cit.

qu'elles étaient certainement amenées à se côtoyer et à discuter. En outre, leurs trajectoires emploient des chemins assez proches par certains aspects : elles ont toutes deux vécu des ruptures avec les modes d'habiter classiques dans des espaces urbains, dans les débuts de leur vie d'adulte. Il ne semble pas que les caractéristiques socio-culturelles puissent expliquer de manière simple ces différents rapports à l'institution en termes génériques. En revanche, il se peut que les expériences personnelles des relations avec l'institution du Parc National des Cévennes aient un impact sur le ressenti à l'égard de ses actions, notamment pour les personnes qui sont confrontées à de fortes contraintes émanant du Parc pour leur projet d'habiter le lieu. Leurs opinions très contrastées laissent néanmoins penser que la question du rapport aux institutions officielles n'est pas largement discutée collectivement²³⁸.

Ces rapports pluriels à la nature invitent à questionner ce que l'on qualifie par le terme de nature et interrogent la rupture épistémologique fondamentale entre culture et nature, à la suite notamment de l'ouverture apportée par les travaux de Philippe Descola²³⁹, mais aussi de Carolyn Merchant²⁴⁰ ou encore Pierre Hadot²⁴¹, sur l'idée de nature et ce que sa construction culturelle révèle de nos projections humaines sur le monde. En effet, les différentes conceptions du rapport à la nature questionnent la place des humain·e·s dans le milieu qu'elles et ils habitent. Une protection entendue comme sanctuarisation reviendrait à s'extraire de la nature : ce qui est sacré ne doit pas être touché. C'est ce qui est largement reproché au Parc National des Cévennes par les habitant·e·s. Il s'agit alors, pour les limites de l'habiter et de l'ensemble qu'il compose, de passer du soin de la communauté humaine²⁴² à celle de la communauté biotique, au sens d'Aldo Leopold²⁴³, à laquelle peut s'étendre les rapports de coopération précédemment évoqués au sujet des liens qui unissent les habitant·e·s humain·e·s²⁴⁴.

Dans cette perspective, considérer les relations avec le milieu implique que les humain·e·s sont partie prenante de ce qui est généralement qualifié par le terme de nature. En-dehors des considérations sur l'institution de protection de la nature qu'est le Parc National des

²³⁸ Ceci est approfondi dans le chapitre suivant.

²³⁹ Philippe DESCOLA, *Par-delà nature et culture*, Paris, NRF : Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines, 2005.

²⁴⁰ Carolyn MERCHANT, *La mort de la nature*, op. cit.

²⁴¹ Pierre HADOT, *Le voile d'Isis : essai sur l'histoire de l'idée de nature*, Paris, Gallimard, Folio, n° 502, 2008.

²⁴² Sur les liens entre soin et communauté, dans une perspective biorégionaliste et féministe, je renvoie au travail de Maële Giard dans sa thèse.

²⁴³ Catherine LARRERE, « La communauté biotique : l'héritage d'Aldo Leopold », in *Les philosophies de l'environnement*, Paris cedex 14, Presses Universitaires de France, Philosophies, 1997, pp. 60-84, URL complète en biblio.

²⁴⁴ Je renvoie pour cela à la symposium selon Haraway : Donna HARAWAY, *Vivre avec le trouble*, Vaulx-en-Velin, les Éditions des Mondes à faire, 2020.

Cévennes, les habitant·e·s présentent généralement une conception de la nature dans un sens écologique : il s'agirait de faire corps avec son milieu, en tenant compte des interactions y compris les interactions inter-espèces. La contemplation peut être au préalable des interactions car elle est une manière d'être attentif·ve au vivant autour de soi et de les admettre au sein de son milieu de vie. La contemplation comme respect et relation est vécue par Christian qui évoque le temps non compté à observer des animaux.

Les interactions peuvent aussi admettre les capacités de communication des vivants autres qu'humains. Corinne raconte une scène vécue récemment où elle a pu « discuter » avec des animaux :

« J'ai vraiment le sentiment d'être nourrie par... par l'environnement, par l'espace... voilà, encore tout à l'heure, sur la route, je me suis arrêtée parce que y avait deux... deux espèces de Bambi là qui [rires] qui savaient plus où ils étaient... et voilà, je me suis arrêtée discuter avec eux [petits rires]. Ça, ça me... voilà... y a des choses qui... ouais la rencontre comme ça, impromptue, avec... avec la lumière, avec les animaux, avec l'espace, l'environnement, ça peut être l'eau, ça peut être tout d'un coup une pierre, un éclat, enfin... voilà, quelque chose qui me traverse, qui... et c'est vrai que ça, ça me nourrit énormément, ça m'attache ici, très fortement. »

La manière dont Corinne présente cette scène évoquant des « rencontres » et leur caractère « impromptu » comme des expériences qui l'« [attachent] ici, très fortement » est révélatrice d'une conception écologique du milieu de vie qui questionne les barrières modernes entre humain et nature. Cette conception se construit par les relations qui fondent un rapport écologique au milieu de vie²⁴⁵. Suivant Vidalou, dont les réflexions sont ancrées dans le milieu de vie que sont les Cévennes, le milieu qu'est la forêt est un milieu qui rend particulièrement perceptible « la porosité entre les mondes » :

« Ce qu'il faut retenir ici, contre le regard universel du civilisé posé sur la sauvagerie, ce n'est pas l'image d'un extérieur absolu mais bien la part de porosité entre les mondes que promettent ces lieux que sont les forêts [...]. [La] forêt, précisément, n'est pas un espace situé dans un 'ailleurs' improbable du monde, mais bien un rapport singulier qui surgit au cœur du monde, entre les êtres, entre les règnes²⁴⁶ ».

Les interactions peuvent aussi passer par des activités plus directement transformatrices. Ainsi, Peggy, récemment installée comme agricultrice, dit « regarder la nature autrement »

²⁴⁵ Je renvoie pour ce point à ce que j'ai précisé un peu plus haut sur la familiarisation avec l'altérité, et notamment les références à Val Plumwood et Baptiste Morizot sur les conditions des relations et échanges avec les autres vivants.

²⁴⁶ Jean-Baptiste VIDALOU, *Être forêts : habiter des territoires en lutte*, Paris, La Découverte, Zones, 2017, p. 140.

par son activité de transformation. Chantal parle quant à elle de la magie qu'il y a à transformer ce qui peut être récolté. En s'appuyant sur des expériences ordinaires du lien avec les autres espèces, animales comme végétales, l'écologie se soucierait pour elle « *d'abord [du] bien-être de l'humanité* », sortant d'une visée salvatrice de milieux externes à soi. Ce « *d'abord* » doit être compris, non comme une hiérarchie du vivant au sein de laquelle la vie humaine serait supérieure, mais plutôt comme un « à partir de » : c'est à partir de notre regard, à l'aune de nos expériences que l'on peut appréhender les rapports avec le reste du vivant qui conditionnent l'équilibre de nos vies à toutes et tous. En lien avec ces conceptions d'un habiter des lieux avec le vivant qui les compose se construit l'idée d'une harmonie à cultiver.

3. Une harmonie à cultiver

L'harmonie et la douceur qu'elle pourrait procurer sont des idées très présentes dans de nombreux entretiens. Elle s'exprime de manière primordiale dans les pratiques culturelles et vivrières, caractérisant une (voire des) conception(s) de l'écologie (3.1). Néanmoins, l'harmonie n'est pas évidente et révèle quelques tensions, notamment quant aux rapports ambivalents au travail (3.2), qui interrogent la douceur supposée des rythmes et l'harmonie visée (3.3).

3.1. Pratiques écologiques en Vallée Longue

Plusieurs enquêté·e·s, dont l'arrivée dans les Cévennes fait partie d'un changement plus général de vie, avaient déjà pour habitude de se nourrir de produits locaux et/ou bio, c'est ce que racontent par exemple Claire et Claude. On peut ainsi repérer, dans les pratiques de consommation, une certaine sensibilité à la question de la nourriture ; néanmoins ce sont les pratiques de production qui se présentent comme structurantes des rapports aux lieux, par la mise en culture de la terre. Cela s'inscrit dans la perspective du mouvement plus général de retour à la terre²⁴⁷ et plus récemment des néo-paysans²⁴⁸. S'il y a aussi parmi les personnes enquêtées quelques artisan·e·s et certain·e·s actif·ve·s en télétravail, beaucoup cherchent à s'installer pour vivre de la terre. Au-delà du statut professionnel de ces pratiques, et même pour ceux et celles qui n'en feraient pas leur métier, la mise en culture de la terre est une pratique quasi-unanimement répandue parmi les enquêté·e·s, et ce dans les trois différents

²⁴⁷ Pierre CHARBONNIER, Romain GARCIER et Camille RIVIERE, « Revenir à la terre ? », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 26 septembre 2017, n° 33, pp. 7-16.

²⁴⁸ Gaspard d'ALLENS et Lucile LECLAIR, *Les néo-paysans*, Paris, Seuil, Reporterre, 2016.

groupes enquêtés : le collectif, les proches du collectif, et les personnes rencontrées en-dehors du collectif et de ses réseaux. En outre, les personnes qui ne la pratiquent pas (ou pas assez, d'après elles) le justifient par des raisons circonstanciées : elles ne sont pas encore installées dans leur maison, elles ont malheureusement un travail très prenant, etc. Ces personnes souhaiteraient dans un futur plus ou moins proche, plus ou moins défini, s'investir dans ce type de pratiques.

Les entretiens mettent en évidence un fort intérêt d'une part pour certaines pratiques écologiques ancestrales et d'autre part, pour des pratiques agro-écologiques plus contemporaines, avec notamment des références à la permaculture. Selon Philibert, agriculteur et forestier, il ne s'agit pas de replonger dans un passé perdu, qui impliquerait « *des méthodes de travail que plus personne n'est prêt à faire, et moi le premier* ». Cette idée ressort également des entretiens qui évoquent des pratiques qui ne font pas que reproduire les savoir-faire ancestraux, enrichissant ces derniers d'autres savoirs issus notamment de la permaculture. À ce sujet, Laura Centemeri fait de la permaculture un mouvement qui s'inscrit dans l'« action directe » comme « prendre soin »²⁴⁹. L'apport de la permaculture aux manières de faire locales est évoqué par exemple par Patricia, Claire et Claude.

Cela s'accompagne d'une idée de se retenir de trop intervenir, idée présente notamment de manière explicite dans le discours de membres du collectif Vallée Longue²⁵⁰. La rencontre de ces deux types de pratiques, les savoir-faire locaux et les pratiques agro-écologiques contemporaines (qui puisent elles-mêmes dans différents types de savoirs et savoir-faire, d'origine diverse) peut faire émerger des formes de continuité et de rupture, de conflit et d'hybridité, puisque ces différentes pratiques peuvent être combinées par les habitant·e·s. L'attitude de la plupart des habitant·e·s peut être qualifiée en termes d'ouverture et de refus de dogmatisme, privilégiant les expériences et retour d'expériences, par les échanges directs entre personnes habitant la vallée, associés à la lecture de livres ou de sites internet dédiés à ce sujet. Dans les cultures de la terre, Joëlle Zask²⁵¹ débusque des formes de coopération et de participation qu'elle qualifie de démocratiques, mettant en avant l'histoire qui lie et entremêle activité agricole et activité politique démocratique. Cette histoire est aujourd'hui poursuivie notamment par ces personnes qui mettent en œuvre des pratiques culturelles qui d'une part s'inspirent de la permaculture et d'autre part reposent sur des échanges et partages qui fondent une réflexivité collective sur ces pratiques.

²⁴⁹ Laura CENTEMERI, *La permaculture ou l'art de réhabiter : conférence-débat organisée par le groupe Sciences en question à l'Inra d'Angers le 16 novembre 2017 et à l'Inra d'Avignon le 7 décembre 2017*, Versailles, Éditions Quae, Sciences en questions, 2019, p. 63.

²⁵⁰ Cette idée est présente dans les entretiens menés avec Claire, Caroline et Christophe, Chantal, Claude.

²⁵¹ Joëlle ZASK, *La démocratie aux champs*, op. cit.

La culture de la terre semble structurante dans les entretiens. Pour autant, des pratiques vivrières nourrissent également la recherche d'un rapport harmonieux à la nature (par exemple : chasse, pêche, cueillette de champignons ou salade sauvage, etc.). Ces pratiques sont évoquées dans des entretiens des trois groupes identifiés. Cela s'inscrit dans la question de la transformation et des manières d'agir par rapport au milieu, tout en prenant en compte l'idée de ne pas trop intervenir, développée plus haut. Ainsi, l'ensauvagement (auparavant « maîtrisé » par les générations précédentes, selon Sébastien) est pointé du doigt par plusieurs habitant·e·s. Ils et elles précisent alors les bienfaits de certaines actions humaines sur le milieu habité pour mettre en culture et pour organiser le paysage agricole en fonction des activités menées (avec la question des terrasses laissées à l'abandon). C'est également l'ensauvagement qui justifie pour certain·e·s la chasse en raison de la prolifération des sangliers. Certaines pratiques seraient alors considérées en ce qu'elles participent à une forme de régulation des écosystèmes.

À cet égard, l'écologie est un terme qui a suscité de vives réactions dans les entretiens. Si beaucoup rattachent certaines de leurs pratiques, attitudes ou démarches à l'écologie, certain·e·s, comme Peggy, remettent en cause le caractère « extrémiste » – notamment chez les premiers écologistes, qui auraient « dégoûté tout le monde » – ou trop fortement politisé (alors qu'elle ne devrait, selon Patrick, « pas être de gauche ou de droite »), là où elle devrait relever plutôt du « bon sens », selon la première. D'un autre côté, plusieurs entretiens – de personnes aux trajectoires et profils sociologiques très variés – mettent en garde contre les pratiques de « greenwashing » et des situations présentées comme paradoxales comme le « bio d'Andalousie » qu'évoque Caroline ou la « banane bio par avion », décrite par Samuel.

Plus précisément, il y a une catégorie de personnes que l'on peut identifier parmi ces enquêté·e·s : des personnes qui se déclarent selon les termes employés « pas écolos ». Ces personnes peuvent même affirmer que l'écologie est une mascarade – avec parfois une dimension conspirationniste. Ce faisant, ces mêmes personnes relatent des pratiques que l'on peut qualifier d'écologiques, des pratiques de subsistance, qu'il s'agisse de chasse et de cueillette pour Sébastien et Samuel ou de cueillette et glanage pour Sandra. Par ailleurs, leurs discours laissent entendre une connaissance du milieu et des espèces animales et végétales qui y vivent. Il ne s'agit pas d'idéaliser les pratiques ancestrales, dont certaines peuvent aujourd'hui être remises en cause : l'ancestralité n'est pas une garantie de l'écologie d'une pratique, qui dépend de nombreuses caractéristiques situées dans leur milieu. Si certaines pratiques peuvent interroger, ces « écolos sans le savoir » ont en effet des pratiques écologiques par une connaissance du lieu acquise par la transmission notamment familiale. Évoquant ses voisins cévenols, Sylvie expose ce décalage entre le terme d'écologiste – connoté négativement dans certains milieux – et les pratiques pourtant observées :

« Oui je pense, après si vous dites au voisin plus haut que c'est un écologiste il va faire des bonds jusqu'au plafond. Parce que pour eux c'est naturel, ils ont toujours vécu au rythme de la nature en la respectant. Personne ne met un pesticide sur ses légumes, c'est respectueux de l'environnement, c'est clair. [enquêteur : Sans chercher à mettre un mot dessus] Oui c'est un mode de vie naturel et puis voilà. Le bio et l'écologie ils vont dire que c'est les néo, c'est les soixante-huitards et voilà ».

Cela correspondrait aussi à un décalage entre deux types d'écologie : une écologie urbaine, promue par les institutions officielles (reposant sur des technologies et des modes de vie et de consommation normés et coûteux) et une écologie située, bricolée (reposant sur la sobriété, l'entraide et la connaissance éprouvée des milieux naturels). Cela se retrouve dans une attitude retrouvée dans deux entretiens, effectués avec des personnes rencontrées au Collet-de-Dèze. Je précise la localisation car cela a surpris et intéressé les membres du collectif Vallée Longue lors de la restitution : ces entretiens ont été menés au bar-restaurant du Collet-de-Dèze avec des personnes que les membres du collectif Vallée Longue ne côtoient pas. Lorsque nous interrogeons Sébastien au sujet de l'écologie, il déclare :

« alors je vais vous répondre franchement, je pense que ceux qui s'en occupent ils n'ont rien compris [...] ceux qui sont dans la montagne tous les jours, ils sont plus écolo que ceux qui sont dans les bureaux à Paris [...] ils veulent apprendre des choses à des gens qui comprennent cent fois plus qu'eux ».

Pour Samuel, ce qui se fait nommer écologie relève du « *marketing* ». À ce sujet, il pointe du doigt une écologie qu'il situe dans les villes, reposant sur les comportements alimentaires notamment – il évoque ainsi sans forcément les distinguer les régimes sans gluten ou vegan, comme un ensemble identitaire duquel il se dissocie fortement. Pour lui, ces comportements manquent de cohérence. Il s'appuie pour cela sur l'exemple des bananes issues de l'agriculture biologique mais importées en avion : le fait de les importer en avion leur fait perdre selon lui leur caractère bio, pointant du doigt l'absurde d'un label qui ne prend pas en compte les conséquences négatives de sa production. Philibert, forestier et agriculteur de profession, qui a montré dans l'entretien un souci très marqué pour les questions d'équilibre des milieux en lien avec leur transformation par l'humain (autour de la gestion des forêts et de l'élevage en lien avec la préservation des paysages), déclare :

« L'écologie, enfin comme je pense pour beaucoup d'agriculteurs, c'est un peu à double tranchant, c'est-à-dire que en même temps on est conscient que c'est quelque chose de bien, et en même temps c'est tellement prôné par beaucoup de citoyens qui racontent n'importe quoi pour être clair, que ça énerve un peu aussi quoi [...]. Ce midi à la radio j'entendais encore "oui oui moi je fais pour la planète, je mange plus de viande" ».

Toujours pour Philibert, parmi les agriculteurs·trices, « *beaucoup [...] réfléchissent à ce qu'ils font* », et utilisent peu de pesticides, surtout dans le sud de la France. Selon lui, « *de ce point de vue-là l'écologie ça leur parle c'est important [...]. Mais les citadins ont pas la même notion de l'écologie que nous encore une fois, et là y a souvent un problème d'incompréhension important* ». Le fait de penser qu'être respectueux de l'écologie revient à ne plus manger de viande serait une manière de penser de gens qui n'ont plus de lien avec la terre, qui « *sont complètement déconnectés* ». C'est bien par ce lien avec le sol, la terre, et notamment la terre cultivée, que se construit une écologie située en Vallée Longue, incarnée et intégrée dans les pratiques et habitudes, dans l'habiter propre au lieu.

3.2. Rapports ambivalents au travail

Les pratiques évoquées ici ne sont pas considérées par les enquêté·e·s comme du travail – même lorsqu'elles ont un statut professionnel ; alors même qu'elles occupent un temps conséquent et qu'elles donnent lieu à des pratiques parfois dures et rudes. Il en va de même concernant les pratiques de construction, rénovation, entretien de la maison, du terrain, etc. Les enquêté·e·s refusent pour une bonne partie de désigner ce qu'ils et elles font comme du travail. Pour autant, ces personnes considèrent user beaucoup de leur énergie et passer beaucoup plus de leur temps que ce qu'elles avaient anticipé à ce type d'activités. Cela se retrouve dans plusieurs entretiens, par exemple chez Caroline qui a « *du mal à dire [qu'elle] travaille, [elle ne voit] pas ça comme un travail* », tout en reconnaissant en faire plus que ce qu'elle avait projeté. Paulina déclare quant à elle : « *sur le terrain on essaye d'avancer à notre rythme. Mais en même temps on a l'impression d'être débordés parce qu'on a tellement pleins de projets, de trucs que... tout est à faire sur le terrain, on se dit "mais non on ne va pas assez vite, il faut faire encore plus"* ».

Plusieurs enquêté·e·s attribuent ce rapport à l'activité intense à un caractère cévenol. Il serait nécessaire, pour vivre dans les Cévennes de la manière dont ces personnes vivent, d'avoir une tendance à l'hyperactivité. Claire déclare : « *je suis un peu hyperactive et je pense que pour vivre ici il faut un peu l'être [...] si je restais la journée à lire ou à regarder la télé, ça irait aussi mais je n'aurais peut-être pas un chauffage à bois* ». Pour Claire, Caroline et Christophe, Patrice ainsi que Sandra, les Cévennes seraient « *dures* », et l'intégration à la population cévenole se gagnerait par la capacité à résister à la dureté de la vie dans les Cévennes. Selon Sandra, « *pour s'intégrer ici, il faut travailler* », ce que confirme Sylvie, pour qui, « *ici en Cévennes les gens je pense qu'il y a une chose qu'ils apprécient c'est qu'on bosse* ». C'est de cela que viendrait l'idée de travail « *comme un Cévenol* », une expression évoquée par Claude, Samuel et Sébastien. Ce dernier explique que « *si tu veux travailler ici*

pour en vivre, il ne faut pas être fainéant ». Il faudrait bien plutôt être « *travailleur* », selon les termes de Pierre, « *Cévenol, pur et dur* ».

Si le labeur est valorisé, dans les pratiques, cela ne conduit pas à un travail aliénant, mais bien plutôt un ensemble de tâches qui font totalité et sens. En effet, derrière cette hyperactivité et cette ambiguïté de la conception de travail, les enquêté·e·s valorisent singulièrement le « faire », et notamment le fait de faire de leurs mains. Caroline et Christophe expriment le bonheur ressenti à produire, transformer et vendre son produit, c'est-à-dire à être présent·e d'un bout à l'autre du processus de création, à voir le résultat fini de ce processus dans lequel elle et il sont entièrement engagé·e·s. Ce n'est donc pas un travail au sens de tâches découpées et attribuées à différents opérateurs comme l'est singulièrement le travail au sens moderne. À cet égard, cette conception du travail – qui n'en est pas un – rejoint la convivialité telle que définie par Ivan Illich²⁵², rapport aux choses et à l'action, manière de se lier les un·e·s aux autres qui s'opposent radicalement au travail moderne. Ce rapport aux choses et à l'action passe par un partage de savoirs éprouvés (cf. *infra*) et des pratiques d'entraide (cf. *supra*). Cette perception rejoint aussi la critique du travail au sens d'André Gorz :

« La culture du travail, éclatée en mille morceaux de savoirs spécialisés, est ainsi coupée de la culture du quotidien. [...] Décentrés d'eux-mêmes par le caractère unidimensionnel de leurs tâches et de leurs savoirs, [les individus] ont à vivre dans un milieu en voie de dislocation et de fragmentation continue [...]. Ce monde impossible à unifier par l'expérience vécue n'est plus du monde vécu que la douloureuse absence »²⁵³.

À cette conception du travail s'opposent donc ces pratiques imbriquées avec le reste de la vie et qui se rapportent à une subsistance reconsidérée en ce qu'elle participe des expériences qui fondent notre relation au monde. Cela rejoint ce que montre Geneviève Pruvost au sujet de la critique du travail au sens moderne du terme²⁵⁴. Reprenant Hannah Arendt, avec *Condition de l'homme moderne*²⁵⁵, Pruvost indique que l'alternative écologique non seulement redonne du sens et de la substance aux trois notions d'Arendt – travail, œuvre et action – que la modernité amoindrit, mais qu'elle l'articule et en floute les frontières.

²⁵² Ivan ILLICH, *La convivialité*, Paris, Éd. Points, Points, n° 65, 2014.

²⁵³ André GORZ, *Métamorphoses du travail : quête du sens, critique de la raison économique*, Paris, Galilée, Collection Débats, 1988, p. 117, cité par Michel ROUX, *Inventer un nouvel art d'habiter. Le ré-enchantement de l'espace*, L'Harmattan, Ingenium, p. 134.

²⁵⁴ Geneviève PRUVOST, « L'alternative écologique », *op. cit.*

²⁵⁵ Hannah ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, *op. cit.*

Une certaine ambiguïté s'entrevoit néanmoins ici, entre ce qui est projeté en termes de ralentissement et de douceur des rythmes et les contraintes qui s'imposent quotidiennement par l'habiter.

3.3. Douceur des rythmes ?

Habiter la Vallée Longue signifie pour Séverine « *être en phase* » avec le rythme biologique. Les rythmes naturels (les rythmes saisonniers, mais aussi la course quotidienne du soleil, etc.) sont évoqués comme structurants par tous les membres du collectif Vallée Longue que nous avons interrogés. Ces rythmes sont structurants pour les activités culturelles, mais aussi pour certaines activités sociales : Claire évoque ainsi le temps creux de l'hiver comme temps fort pour la sociabilité et le collectif.

Au-delà des membres du collectif Vallée Longue, ce sont particulièrement les personnes relativement récemment installées en Vallée Longue qui insistent sur ces rythmes et notamment parce qu'il y a un écart entre d'une part ce que ces habitant·e·s vivent et d'autre part ce qu'ils et elles supposaient que ces rythmes allaient induire sur leur propre rythme. Ces personnes projetaient en effet d'avoir un rythme doux en habitant ces lieux, notamment par le fait de suivre les rythmes naturels. Par une certaine « *déconnexion* », ces lieux seraient « *propices à prendre le temps* », selon Caroline. Pour autant, elle fait partie de ceux et celles qui soulèvent la question de la densité et multiplicité des activités menées. Ainsi, comme exposé précédemment, les multiples activités « cévenoles » des enquêté·e·s contrastent singulièrement avec cette projection de douceur. Cela est présenté dans plusieurs entretiens comme une douloureuse contradiction.

En effet, ces comportements soulèvent la question du soin, non seulement des lieux et des autres, mais aussi de soi. Prendre soin de son milieu de vie suppose de reconnaître que l'on fait partie de ce milieu et du vivant qui le compose. De la même manière qu'ils et elles s'attachent à respecter les autres composantes de ce milieu, les enquêté·e·s cherchent à se respecter et se soigner. Cela peut se lire dans un certain nombre de pratiques évoquées, qui relèvent du soin, tout à la fois physique et psychique, dans une perspective distincte de celle proposée par la médecine au sens moderne : le yoga (évoqué par Corinne et Claire), l'ostéopathie (évoquée par Claire, dont c'était la profession), l'homéopathie (évoquée par Pia), les plantes aromatiques médicinales (évoquée par Perrine et par Claude au sujet d'une autre habitante de la Vallée Longue récemment installée), l'introspection (évoquée par Séverine), l'engagement sur un chemin spirituel (évoqué à de multiples reprises par Claude). Prendre soin de soi peut aussi passer par la recherche du ralentissement, de la sérénité (évoquée par Claire, Claude, Pascal et Pascaline, Samuel, Séverine).

En creux, c'est bien la question des valeurs qui est posée. Le soin et le respect du vivant sont ici, par l'écologie, revalorisées. Ceci est notamment explicité par Corinne et Claire, qui les élèvent au rang de valeurs, présentées comme fondamentalement opposées à celles sur lesquelles est fondée la société dans laquelle nous vivons. Ces valeurs sont présentées comme des valeurs cardinales pour dessiner une vision pour la vallée, habitée par des personnes qui sont en cheminement vers cela, visant une cohérence avec ces valeurs. Cette cohérence est largement évoquée par les habitant·e·s, notamment par Claire, Claude, Philibert, Paulina, ainsi que Paul. Cette cohérence s'accompagne d'une recherche d'harmonie - évoquée par Christian, Caroline et Christophe, ainsi que Claude - et d'équilibre avec le milieu. Dès lors la déconnexion avec les rythmes naturels et la fatigue qui peuvent accompagner le caractère (hyper)actif de la vie menée mettent en tension et interrogent cette recherche d'harmonie.

Conclusion du chapitre 2

Habiter interroge les limites, imbriquant les limites spatiales et temporelles, mais aussi le rapport à l'altérité. L'épaisseur de ces limites compose la familiarité sur laquelle repose le sentiment d'appartenance et le prendre soin qui peut en découler. Il s'agit alors de soigner les liens au sein de la communauté constituée dans et par le milieu de vie. Interroger la limite de cette communauté conduit à interroger les rapports à la nature : d'une extériorité à préserver, on en vient à envisager de prendre soin de la nature et, par-delà, du vivant en nous, autre que nous et avec nous.

L'idée d'une harmonie qui s'accompagnerait de douceur colore une grande partie des entretiens. Elle s'exprime de manière primordiale au sujet de la mise en culture de la terre. Les termes employés par les habitant·e·s (le refuge, la contemplation, l'harmonie...) se rapprochent de ce qui a pu être analysé comme une fuite bourgeoise et romantique de l'urbain²⁵⁶. Néanmoins, les entretiens font état non seulement de la diversité des trajectoires mais aussi de l'interrogation profonde et partagée des rapports au vivant dans le contexte de destruction de celui-ci. Cela pose la question du rapport à l'écologie dont il est question en Vallée Longue, à travers les pratiques situées relatées dans les entretiens, y compris par des personnes qui ne se retrouvent pas derrière le terme d'écologie. Les rapports ambivalents au travail – entre surcharge d'activités et épanouissement par le « faire » - questionnent l'intention de douceur des rythmes. Est pointé du doigt l'écart entre la douceur projetée du fait de l'harmonie avec les rythmes dits naturels et un vécu en contraste.

²⁵⁶ Pierre CORNU, « Exode urbain. L'imaginaire d'une purification par la fuite », *SESAME*, 11 octobre 2021, URL complète en biblio.

Chapitre 3. Instituer

Introduction du chapitre 3

L'expérience personnelle et intime de l'habiter peut être appréhendée dans ses liens avec l'institution d'un collectif situé et partageant des expériences et intentions communes. Considérant les trajectoires personnelles pour ce qu'elles amènent les personnes à s'interroger, à faire expérience de, à agir, elles sont essentielles pour comprendre ce qui se joue dans et par nos imaginaires. Une réflexion sur les imaginaires suppose donc d'articuler la dimension expérientielle, biographique, issue des trajectoires personnelles, avec la question de la transformation sociale et politique. Selon la conception des imaginaires travaillée dans cette thèse, cela suppose une interrogation collective sur les imaginaires institués ouvrant la possibilité de création d'imaginaires instituants. Les entretiens ont mis en évidence à la fois une proximité des expériences ordinaires qui composent l'habiter et une large diversité de trajectoires, conceptions du monde et valeurs. Comment alors composer avec ces ambivalences pour instituer collectivement ? Dans quelle mesure cette composition collective existe-t-elle et est-elle d'ores et déjà instituante ?

Revenons d'abord sur la multiplicité qui compose la Vallée Longue (1) pour envisager ce en quoi elle serait ou pourrait être pluralité. Comment, de cette multiplicité, faire advenir un collectif ? (2) Peut-on alors considérer la Vallée Longue comme une brèche, un lieu et moment d'irruption d'imaginaires instituants et radicalement créateurs ? (3)

1. De la multiplicité à la pluralité

Des ruptures, historiques et spatiales, apparaissent entre les habitant·e·s de la Vallée Longue (1.1). En creux, se construisent différentes manières d'« être collectif » (1.2). La considération de cette pluralité comme politique est une condition nécessaire pour faire advenir un collectif (1.3).

1.1. Ruptures entre habitant·e·s

Les entretiens attestent de la perception d'une rupture entre deux groupes d'habitant·e·s qui, de prime abord, se rencontrent peu. Il y aurait une certaine homogénéité en termes de « *niveau*

socioculturel », selon Corinne, et d'« *aspirations* », selon Claire, chez les personnes qui ne sont pas originaires des Cévennes et qui feraient le choix d'y venir. Claire déclare avoir peu de contact avec les personnes qui habitent les lieux « *depuis plusieurs générations* », déclaration souvent entendue lors des réunions du collectif Vallée Longue. Cela rejoint les études historiques sur le sujet du retour à la terre et des tensions qui ont pu entourer les arrivées de ces nouvelles populations, qualifiés de « néos », pour néo-ruraux²⁵⁷. Cette absence de contact est pourtant démentie dans de nombreux entretiens notamment autour des relations de voisinage. Mais les échanges semblent limités en-dehors de ce cadre. Le collectif Vallée Longue a par exemple plusieurs fois soulevé lors de réunions la difficulté à attirer dans ses événements des personnes dont les familles sont originaires des Cévennes.

Les personnes qui ont fait le choix de venir s'installer dans la vallée se disent intéressées par la diversité – terme repris par Claire et Corinne, précédemment citées. Elles ont néanmoins la sensation de vivre en vase clos, de ne pas être exposées aux personnes qui ont des opinions, valeurs, croyances différentes des leurs. Néanmoins, par rapport aux décennies précédentes, il y aurait une plus grande « *porosité* » selon Claire entre les habitant·e·s originaires de la vallée et les autres. En effet, Samuel, arrivé dans la vallée à l'âge d'un an, déclare, amusé, que dans l'après-68, la première vague de néo-Cévenols a été mal perçue, en raison notamment de l'apparence négligée (mal coiffés, mal habillés, pieds nus). Les rapports se sont ensuite améliorés et les néos se sont souvent intégrés lorsqu'au sein du couple au moins une personne a repris une activité rémunérée fixe.

Si elle recoupe partiellement cette rupture « historique », entre Cévenols d'origine et néo-Cévenols, la rupture qui apparaît la plus frappante est située dans des lieux. Il y aurait deux « Vallée Longue » : celle du Collet-de-Dèze, qui longe la RN106, qualifiée d'urbaine, et celle qui en est éloignée de quelques kilomètres, qualifiée de rustique et rurale. Cette rupture située est aussi économique : Samuel, ayant toujours vécu proche de la RN106, déplore la séparation des « *classes* », avec d'une part des « *riches* » qui achètent des propriétés (sous-entendu, éloignées de la RN106) et des « *défavorisés* » qui habitent les appartements du Collet-de-Dèze. Parmi les enquêté·e·s qui habitent proches de cet axe, la moitié précise spontanément durant l'entretien le regretter et/ou souhaiter s'en éloigner.

Cette distinction indique aussi un rapport différencié à la centralité, allant du centre du Collet-de-Dèze aux hameaux dispersés, notamment sur la commune de Ventalon-en-Cévennes – commune qui n'a pas de centre-bourg. Certains lieux comme le bar-restaurant du Collet-de-

²⁵⁷ Catherine ROUVIERE, *Retourner à la terre : l'utopie néo-rurale en Ardèche depuis les années 1960*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, Histoire, 2015 ; NATALIE BONINI et FRANÇOISE CLAVAIROLLE, « Installations en Cévennes : l'espace comme enjeu », in colloque *Espaces de vie, espaces enjeux*, CRAPE, UMR ESO, Université Rennes 2, Rennes, 5-6-7 novembre 2008.

Dèze incarnent cette rupture : incontournable pour une partie des enquêté·e·s (notamment Sébastien et Samuel, mais aussi dans une moindre mesure pour Sabrina et Sandra, dont les entretiens se sont également déroulés dans ce lieu), une autre n'y met explicitement jamais les pieds, comme le précise Chantal par exemple. Le centre-bourg du Collet-de-Dèze est d'ailleurs plus généralement caractéristique pour Corinne et Séverine des lieux dans lesquels elles ne se sentent pas bien. Ces sentiments sont notamment provoqués par les paysages et l'architecture urbaine. La rupture spatiale se superposerait à des différences de « mentalités », comme le raconte Paul : « *au Collet-de-Dèze on perd cet état d'esprit [d'entraide, fortement influencé par les néo-ruraux], on est déjà dans du plus proche du Gard au niveau mentalité. C'est pas péjoratif. Ils sont plus famille. Il y a de grosses familles* ». Il y aurait ainsi également une rupture en termes d'investissement dans la sphère collective extra-familiale, notée également par Claude qui souligne que les habitant·e·s du Collet-de-Dèze sont absent·e·s des événements organisés par le collectif Vallée Longue.

1.2. Différentes manières d'« être collectif »

L'absence des personnes originaires de la vallée aux événements du collectif suppose de s'interroger sur les différences de formes de sociabilités et de trajectoires d'engagement, ainsi que de sentiment de collectif. Comment alors considérer les relations de voisinage ou les relations familiales comme des manières d'être collectif ? Qu'est-ce que cela implique ? Le « repli » sur la famille, considéré précédemment comme antinomique de l'investissement collectif, est caractéristique du discours de Sabrina : « *franchement, pour vous dire, je pars au boulot le matin, je rentre le soir, et après ce qui se passe ici je ne sais pas. [...] c'est vrai que moi je m'occupe de mon travail et mes petits. Après le reste...* ». Dans son discours, il y a le sentiment d'une fragmentation du temps et d'une surcharge d'activités (notamment liée aux déplacements et au travail), qui feraient que l'organisation collective ne peut même pas être pensée : il n'y a pas de temps disponible pour cela. Sabrina déclare catégoriquement qu'il n'y a pas de revendications ou causes qui lui tiennent à cœur. Le vocabulaire utilisé durant l'entretien, se rapportant à l'engagement et l'implication politiques, a pu l'intimider. En effet, ses réponses sont empreintes d'humilité et d'une forme de pudeur à l'égard des questions. Du fait de l'importance de ses occupations et préoccupations familiales dans son quotidien, beaucoup de ses réponses renvoient à ce qu'elle vit dans sa sphère intime. Elle ne considère pas forcément de perspective plus générale au sujet de ses actions, qu'elle qualifie notamment (en lien avec l'écologie) de « *petits trucs* ». Elle répond souvent aux questions en disant ne pas se poser ces questions. Peut-être ne se pose-t-elle pas ces questions en ces termes et

qu'une grille d'entretien plus à même de faire émerger l'infrapolitique²⁵⁸ de sa manière de vivre aurait été pertinente pour l'échange avec cette personne, qui a pu être intimidée par les termes formels pour les questions portant sur le rapport au politique. Cela est d'autant plus pertinent que le fait d'affirmer ne pas considérer une perspective plus générale – pour reprendre mes termes précédents – peut aussi être un rejet incarné de la généralisation, de l'universalisation. Cela peut être intimement critique de la modernité rationaliste et universaliste. Cette interprétation, difficile à explorer en raison d'un entretien qui n'a pas permis d'explicitier le sens que cette habitante apporte à ses (pré)occupations familiales, a à voir avec l'histoire du travail domestique racontée par Geneviève Pruvost²⁵⁹ – et plus généralement, les enjeux que soulève la question complexe de la réhabilitation du travail domestique par les diverses perspectives féministes, trop peu présentes dans ma tête ainsi que dans celles des étudiant·e·s au moment du déroulé de l'enquête pour percevoir ces enjeux.

Par ailleurs, les « *copains* » sont évoqués par plusieurs habitant·e·s comme au cœur de l'organisation de leur vie sociale et de leur investissement dans celle-ci, par la chasse, le temps passé au bar et l'organisation de loto par exemple dans les cas de Sébastien et Samuel – autant de pratiques qui sont collectives, mais qui de prime abord, semblent anecdotiques. Sébastien va même jusqu'à désigner les pratiques de chasse et de pétanque comme ce qui rythme sa vie à l'année. Christian, membre du collectif Vallée Longue, déclare ne pas aimer les lotos mais constater que ce type d'événements rassemble très largement – plus que les événements considérés comme culturels – et que c'est l'occasion pour beaucoup de se retrouver et d'échanger sur des sujets très variés. Patrick déclare aussi avec enthousiasme que ce type d'événements rassemble. Ce sont aussi « *les copains* » qui sont évoqués par Corinne pour justifier sa plus grande fréquentation du cinéma dans la vallée que lorsqu'elle habitait en ville :

« bah en fait ici y a... tous les 15 jours y a un film... et bah voilà, comme c'est tous les 15 jours, on y va. [silence] [enquêteur : Tu te poses pas la question...] Non, voilà. Et en plus, le choix, il est fait par une équipe, c'est aussi des copains et ils font des bons choix, bon, donc on fait confiance ».

Cette dimension informelle du collectif n'est pas spécifique à des pratiques qu'il conviendrait de classer sur une échelle de légitimité de culture. Elle serait plutôt propre à ce milieu, dans lequel la convivialité et les formes de sociabilité informelles sont très importantes pour la structuration de la sphère collective.

²⁵⁸ James C. SCOTT, *La domination et les arts de la résistance*, op. cit.

²⁵⁹ Geneviève PRUVOST, *Quotidien politique : féminisme, écologie et subsistance*, Paris, La Découverte, L'horizon des possibles, 2021.

Il y aurait donc bien différentes manières de « faire collectif ». Outre le collectif familial et amical, l'implication dans la municipalité²⁶⁰ et l'association sont des modèles formalisés que l'on retrouve dans le discours de plusieurs enquêté·e·s. Ainsi, Patricia pourrait presque être considérée comme professionnelle de l'associatif : syndiquée depuis toujours (c'est-à-dire, dans sa trajectoire, depuis mai 68), son engagement associatif est une activité structurante de sa vie. Elle semble avoir du mal avec ce qui est désorganisé. Patricia voit d'un très bon œil la démarche du collectif Vallée Longue, parce qu'il a réussi à monter des partenariats inter-associatifs. Selon Patrick, il y aurait une filiation politique avec l'activité de la mine dans l'engagement par les associations. C'est également par les associations que le châtaignier a pu retrouver sa fonction structurante dans le pays, selon Pierre. Ce modèle associatif est parfois connoté culturellement d'une démarche d'éducation populaire, avec un attrait certain pour une culture qui, certes mise à la portée de toutes et tous, demeure instituée et attachée à des savoirs pensés comme universels. En creux, ces manières de faire collectif interrogent la question de la hiérarchie des savoirs (cf. *infra*) et des cultures.

Quant au collectif Vallée Longue comme manière d'être collectif, sa différence avec les associations tient à son caractère informel. Il réunit des personnes déjà engagées dans la vie associative, qui se rassemblent au sein de ce collectif sans existence juridique, sans pour autant qu'elles arrêtent de s'investir dans la vie associative formalisée puisque chacun et chacune poursuit son engagement associatif. Comme leur présentation le mentionne, ce « groupe d'une dizaine de copains » s'est construit par la sociabilité et le partage d'envie commune de réfléchir et agir quant aux questions écologiques et sociales qui se posent à l'échelle de la vallée.

1.3. Une pluralité à repolitiser

Parmi les habitant·e·s que nous avons rencontrés, certain·e·s déclarent ne pas s'intéresser à la politique, aux institutions officielles, et derrière cela, à tout ce qui renverrait à une organisation collective. Ces personnes ont le sentiment de ne pas être prises en compte par le pouvoir politique, sentiment déjà évoqué au sujet du décentrement, de la mise en périphérie et de l'autonomie comme subversion de cette périphéricité (cf. *supra*, chapitre 1). Cela s'exprime par une défiance généralisée à l'égard du politique, qui renvoie à un phénomène observé plus généralement dans les sociétés contemporaines, par exemple par l'historien et sociologue Pierre Rosanvallon²⁶¹ ou par le politiste Yves Sintomer²⁶². Selon Sébastien, « ils

²⁶⁰ L'engagement dans la vie politique municipale concerne Corinne, Sébastien, Séverine, Pierre, Paul

²⁶¹ Pierre ROSANVALLON, *La contre-démocratie la politique à l'âge de la défiance*, Paris, Éditions du Seuil, 2006.

tuent le service public dans les petites communes ». Cette phrase laisse apparaître un « ils », extérieur, en lieu et place d'un collectif politique dont chacun·e serait partie prenante. L'écologie est alors vue par certain·e·s comme un prétexte pour des actions moins louables de la part du monde politique (cf. *supra*, chapitre 2). C'est ainsi que Sébastien exprime ses réticences à l'égard de l'écologie telle qu'elle est présentée par le monde politique : « *à mon avis les politiques se servent de l'écologie pour cacher tout ce qui font derrière. Comme ils ne feront jamais rien de toute manière, à mon avis, c'est pas eux qui feront changer le climat, je pense pas, sinon ils s'en seraient occupé plus que ça* ». Ce discours s'accompagne d'une tentative d'évitement du conflit²⁶³, puisqu'à ce sujet il clôt le débat par une expression tout à la fois attestant des divisions et conciliatrice : « *chacun a ses idées après* ». La mise en discussion des idées est ici exclue.

Cette défiance à l'égard du politique et du conflit se retrouve chez Claude, qui a fondé un Oasis, lieu de vie et de construction du « *monde d'après* », qui fait partie du réseau des Colibris. Pour lui, « *la politique ça implique directement un pouvoir sur son prochain* ». Ce faisant, « *la politique n'a jamais été une solution aux maux de société* ». Les termes que nous employons dans nos questions – « enjeux politiques et sociaux » – sont perçus comme des termes qualifiant des mécanismes que l'on ne peut pas appliquer à ce genre de lieu : pour lui, « *politique c'est nauséabond comme terme* ». Claude ajoute que « *la politique c'est le meilleur moyen de détruire une société* ». À la place, il propose de parler de « *gouvernance partagée* », un « *pouvoir avec* » qui ne peut fonctionner qu'avec des personnes « *évoluées* » et sorties de la « *société de consommation* », empruntant au vocabulaire de Pierre Rabhi et des Colibris avec et après lui²⁶⁴. Cela s'assortit d'une injonction à la « *cohérence* », terme important pour beaucoup d'enquêté·e·s comme évoqué plusieurs fois dans les deux chapitres précédents. Les contradictions des autres sont fortement pointées du doigt, avec le refus là encore du conflit – cette fois-ci, conflit interne à soi. Cette conception tend à dépolitiser le propos de chacun·e et les rapports sociaux, en minimisant la conflictualité. Plus encore que minimisée, elle est rejetée, alors même que celle-ci pourrait rendre possible l'explicitation du positionnement proprement politique de chacun·e et, ce faisant, d'agencer différemment la pluralité qui émerge de la mise en dialogue de ces positionnements.

Selon Claude toujours, l'énorme majorité des habitant·e·s de la vallée sont « *encore dans la société de consommation* », alors même qu'ils et elles habitent « *au fond d'une vallée* » – à la

²⁶² Yves SINTOMER, *Le pouvoir au peuple : jurys citoyens, tirage au sort et démocratie participative*, Paris, Découverte, Cahiers libres, 2007.

²⁶³ Sur une perspective critique de l'évitement du conflit, et plus largement sur ce que le conflit pourrait à l'inverse faire émerger, voir encore Miguel BENASAYAG et Angélique DEL REY, *Éloge du conflit*, Nouvelle éd., Paris, la Découverte, La Découverte poche, 2012.

²⁶⁴ Pierre RABHI, *Vers la sobriété heureuse*, op. cit.

différence que « *les grandes causes sont débattues en ville* », mais pas ici. Cette conception de la ville comme espace du politique et du débat renvoie à une construction historique de la politique comme citoyenneté tout d'abord (calquée sur le modèle de la cité grecque) et comme espace de la révolution ensuite, à l'ère moderne et sous l'influence du marxisme²⁶⁵.

Toutefois, débattre des « *grandes causes* », n'est-ce pas – entre autres – ce que propose aujourd'hui le collectif Vallée Longue ? Une tension réside dans ce discours. Il ne serait pas possible d'aider les personnes qui n'auraient pas encore suffisamment entamé leur réflexion et surtout leur travail personnel d'évolution, notamment en lien avec des pratiques de spiritualité et de développement personnel ; mais il faudrait pour autant des changements majeurs et globaux – qu'on ne peut toujours pas effectuer pour les autres. Ainsi, il y aurait désengagement de la sphère collective et notamment du débat, puisque celui-ci est considéré comme malsain, tout en défendant qu'il faudrait pourtant un changement généralisé. Le rejet du conflit s'accompagne ici d'une injonction au bonheur par le « travail sur soi » de l'individu²⁶⁶, qui participe de la dépolitisation du monde vécu et des ressentis qu'il suscite. La question demeure néanmoins : comment faire collectif de cette multitude ?

2. Faire advenir un collectif

Après avoir présenté les différentes manières d'être collectif, interrogeons-nous sur ce qui fait advenir le collectif, dans une dimension plus intentionnelle. Ce n'est alors pas exister dans le collectif dont il est question, mais faire exister le collectif. Une envie commune de faire « vivre » la Vallée se dégage (2.1), avec comme socle la convivialité et la proximité (2.2). C'est par l'œuvre commune que les habitant·e·s font collectif (2.3).

2.1. Faire vivre la Vallée : une envie commune

« *Que ce territoire vive* » serait le « *minimum commun* » pour Corinne, en termes de vision pour la vallée. Face à la « *désertification* », le fait de vivre ici relèverait presque du

²⁶⁵ Sur l'imaginaire marxiste de la ville : Andy MERRIFIELD, *Métromarxisme : un conte marxiste de la ville*, Genève Paris, Entremonde, Métro, n° 01, 2019 ; sur l'oubli des milieux ruraux dans notre histoire de la construction du politique : Joëlle ZASK, *La démocratie aux champs: du jardin d'Éden aux jardins partagés, comment l'agriculture cultive les valeurs démocratiques*, Paris, la Découverte, Les empêcheurs de penser en rond, 2016 ; plus généralement sur la construction de la ville comme espace du politique - et en creux l'assimilation du politique à l'urbain - je renvoie à la thèse de Mathilde GIRAULT, *Professionnalités de l'urbain et crises écologiques. Politiser l'urbanisme et ses métiers par la reconnaissance de leur constellation mythologique*, Thèse de doctorat en Aménagement de l'espace, urbanisme, sous la direction de Guillaume Faburel, Université Louis Lumière Lyon 2, 2019, p. 143 et suivantes.

²⁶⁶ Edgar CABANAS et Eva ILLOUZ, *Happycratie : comment l'industrie du bonheur a pris le contrôle de nos vies*, Paris, Premier parallèle, 2018.

« *militantisme* », et les installations depuis plusieurs décennies ont « *permis de faire revivre le coin* », souligne Pascal. Par les actions dans différentes associations, comme vu précédemment, il s'agit de « *faire vivre, de faire bouger* », selon Patricia. Cela se retranscrit pour Claire par l'organisation de beaucoup d'événements, de « *soirées d'animation, de réflexion* », et une intensité évidente de la vie sociale, malgré l'éloignement des lieux d'habitation. Corinne et Claire soulignent l'intensité de la vie sociale et culturelle de la région, plus forte ici que lorsqu'elles habitaient dans des villes pourtant reconnues pour leur vie culturelle. Pour autant, la vallée peut aussi sembler être « *un peu un désert culturel* » selon Pascaline. Cela fait apparaître une tension entre une culture qui émane d'institutions officielles et une culture bricolée, située, qui, si elle peut être bien vécue, semble moins « *vraie* » que la première, pour reprendre les termes de Christian.

Néanmoins, si « faire vivre » la vallée est une envie commune, c'est une projection dont les modalités peuvent largement varier, comme le souligne Corinne. Ainsi, plusieurs habitant·e·s précisent qu'ils et elles souhaitent la faire vivre, mais pas à n'importe quel prix et pas à n'importe comment. Ils et elles pointent du doigt le risque de gentrification et de privatisation des espaces, notamment par le tourisme. La « *pression touristique* », évoquée en ces termes par Paul, et le poids des résidences secondaires représentent aujourd'hui un frein à l'installation d'une population pourtant en demande. Les habitant·e·s ne rejettent pas intrinsèquement le tourisme qui apporte également à la vallée, mais ils et elles pointent ces risques. Parmi les enquêté·e·s, nous avons rencontré Sylvie, une personne qui est venue vivre ici et a ouvert des gîtes. Pour elle, c'est le calme et la randonnée que les gens viennent chercher ici, donc une forme de ralentissement, comme évoqué précédemment au sujet des personnes qui cherchent à s'installer dans la région. Très sensible à l'écologie scientifique de par son ancien métier de biologiste, elle qualifie son activité d'écotourisme. Néanmoins, on peut s'interroger sur un certain décalage avec les autres entretiens, notamment lorsqu'elle parle de « *transition de société* » pour dire que l'ancienne manière de vivre cévenole disparaît – tandis que beaucoup, s'ils et elles reconnaissent certaines évolutions, cherchent explicitement à prendre appui sur certains éléments de cette manière de vivre cévenole, par exemple par les savoir-faire locaux, par la référence à l'esprit de résistance, par les formes de sociabilités...

Plusieurs enquêté·e·s, notamment parmi les plus jeunes, soulignent tout de même qu'une vision commune se dessine. Paulina déclare à ce sujet : « *donc oui une vision commune ce serait vivre simplement, en cohérence avec ce qu'on a autour. Je crois que ce serait une vision... ouais pouvoir faire son jardin, manger convenablement et puis... et puis qu'on nous fasse pas chier* [dit calmement puis rires] ». Pour Séverine, « *la vision commune existe je pense. Dans l'ensemble, les gens rament à peu près dans la même direction [...] chacun aspire à un certain confort de vie, à une certaine tranquillité d'esprit et à une certaine*

paisibilité des relations ». Pia constate quant à elle qu'il y a une forte densité de personnes qui partagent les mêmes valeurs, principes et manières de vivre. Cela pourrait alimenter une vision commune par l'émulation collective : elle souhaiterait ainsi « *qu'il y ait aussi une sorte de mouv' locale qui fait qu'on s'entraîne tous dans la bonne direction* ».

2.2. La convivialité et la proximité comme socle

La sphère collective se structure par la convivialité, qui s'appuie elle-même sur la proximité²⁶⁷, le fait de se sentir proches les un·e·s des autres, sentiment évoqué positivement par plusieurs habitant·e·s, notamment parmi celles et ceux originaires de la vallée, mais également par les personnes arrivées plus récemment. Cette convivialité confère confiance et sécurité aux habitant·e·s : Paul, Sébastien, Caroline et Christophe expliquent qu'ils et elle laissent leur maison et/ou voiture ouverte sans inquiétude, voire qu'il n'y a tout simplement pas de verrou à la porte de leur maison et/ou à celles de leur hameau. Ces manifestations concrètes de la confiance que procure la proximité s'accompagnent d'une authenticité des relations, évoquée par Sandra et par Serge.

Il y aurait donc un contraste entre l'éloignement physique de personnes qui vivent pour beaucoup dans des hameaux isolés et un sentiment de proximité par la convivialité des relations. Philibert le constate : les gens sont « *très éloignés* » les un·e·s des autres si l'on compare à ceux et celles qui vivent en ville mais il y a une « *proximité assez importante, on se voit assez régulièrement ou pour le boulot ou juste pour manger ensemble, discuter* ». Sylvie déclare ainsi : « *je me sens moins seule ici au milieu de nulle part que d'être dans une grande ville* ». Pour autant, certain·e·s enquêté·e·s expriment le souhait d'encore plus de collectif, par la collectivisation de certains outils, ou de certains services comme les crèches, etc.

Il surgit parfois une tension entre proximité, communauté et cosmopolitisme. Serge évoque ainsi un certain communautarisme chez les personnes originaires de la vallée, attachées à leur terre au détriment des autres, alors que lui se sent cosmopolite – un sentiment qu'il valorise. Il déclare ne pas être spécifiquement attaché à ce lieu et qu'il pourrait habiter ailleurs. Cette perception est cependant loin d'être partagée par tou·te·s les habitant·e·s, même si on la retrouve sous différentes formes dans les paroles recueillies. Si les constats d'attachement au lieu habité sont dans l'ensemble partagés, il semble difficile pour certain·e·s d'énoncer cet attachement dans des termes qui leur conviennent – peut-être car l'idée d'un attachement au lieu habité est aujourd'hui plutôt considéré comme une idée politique réactionnaire.

²⁶⁷ Je renvoie pour cela au chapitre 2.

Si cette convivialité prend sens par la proximité, pour autant les enquêté·e·s sont attaché·e·s à des valeurs d'ouverture et d'empathie qui s'appliquent pour elles et eux au-delà du milieu habité. Certain·e·s sont impliqué·e·s dans des actions à destination de lieux plus lointains – Claire évoque par exemple des actions d'aide à destination du Népal et du continent africain. En outre, la question de l'accueil des personnes qui souhaiteraient s'installer en Vallée Longue est parfois traitée en lien avec la question de l'accueil des réfugié·e·s de nationalité étrangère. Cette thématique a été évoquée par Corinne, Chantal, Pascal et Pascaline au sujet des causes et revendications qui leur importent.

Certains points de tension apparaissent plus généralement autour de l'accueil. Peggy relate par exemple ses difficultés à s'insérer dans des réseaux déjà existants et parfois fermés – même parmi les néo-Cévenols qui, selon son expérience, peuvent vivre en vase clos, parfois même plus que les personnes originaires des lieux. Cette fermeture de la part des premières générations de néo-Cévenols est également notée par Corinne qui souligne la difficulté pour ceux et celles qui possèdent des terres (que ces personnes soient originaires des lieux ou qu'elles soient des néo-Cévenols). En lien avec la remise en question de la propriété privée et de l'usage, elle suggère quelques pistes : l'usage de baux emphytéotiques, la possibilité de rendre à la collectivité les terrains inoccupés au bout de 30 ans... Au sujet des chantiers collectifs, Peggy propose quant à elle de mettre en culture des terres communes pour nourrir le village, s'inspirant de la longue histoire des communaux²⁶⁸.

Comme évoqué dans le chapitre 2 au sujet du rapport au passé dans la construction de l'habiter comme prendre soin, plusieurs enquêté·e·s notent une perte de l'esprit de coopération, qui découle de cette convivialité. Selon Séverine, cela s'expliquerait par le fait qu'il y ait plus de monde et que les Cévennes se sont modernisées techniquement (par le raccordement aux réseaux d'eau courante et d'électricité). Elles auraient de ce fait perdu leur esprit de coopération. Elle explique qu'auparavant, les gens faisaient les châtaignes et les foin ensemble, tandis que désormais ce sont des activités mécanisées que chacun fait dans son coin – certains entretiens font cependant état d'activités communes notamment autour des châtaignes et des pommes. Les arrivant·e·s viendraient plutôt selon Séverine chercher un « *cadre de vie* », avec les mêmes services qu'en ville - même si des endroits font exception selon elle, comme la CUMA de Ventalon-en-Cévennes ou l'Espinas²⁶⁹. Cette perception des

²⁶⁸ Sur la notion et l'histoire des communaux, je renvoie à Elinor OSTROM, *Gouvernance des biens communs : pour une nouvelle approche des ressources naturelles*, Bruxelles [Paris], De Boeck, Planète en jeu, 2010 ; Joëlle ZASK, *La démocratie aux champs : du jardin d'Éden aux jardins partagés, comment l'agriculture cultive les valeurs démocratiques*, Paris, la Découverte, Les empêcheurs de penser en rond, 2016 ; Carolyn MERCHANT, *La mort de la nature : les femmes, l'écologie et la révolution scientifique*, Marseille, Éditions Wildproject, Domaine sauvage, 2021.

²⁶⁹ Ces lieux sont présentés dans les chapitres 1 (l'Espinas) et 2 (CUMA de Ventalon-en-Cévennes).

projections qu'auraient les personnes qui s'installent dans les Cévennes permet en partie de comprendre les ambivalences du rapport des habitant·e·s à l'accueil.

2.3. Faire collectif par l'œuvre commune

Ce que ces deux lieux ont en commun, c'est qu'ils reposent sur le fait d'œuvrer ensemble. C'est alors le lieu et l'œuvre qui font collectif. Au sujet de l'Espinassas, ce lieu structure le rapport au collectif grâce au fait, selon Pia, qui y travaille, qu'« *on a tous un peu le même euh... les mêmes attentes entre guillemets, d'ici et de ce que ça nous apporte et tout ça* ». Le lieu tel qu'il est aujourd'hui s'est construit par les chantiers collectifs. Cela est rapporté par plusieurs personnes comme faisant partie de l'âme du lieu, au sens de ce qui le définit et en émane. Ce *faire collectif* par l'œuvre commune peut être rapproché des réflexions autour du travail du commun par le sociologue Pascal Nicolas-Le Strat²⁷⁰. En outre, cela résonne avec la perspective du philosophe Pierre Dardot et du sociologue Christian Laval, pour qui « le commun est à penser comme co-activité »²⁷¹.

Plus généralement, les chantiers collectifs sont importants pour les habitant·e·s de la Vallée Longue. Claire parle ainsi d'une association dont elle fait partie et qui organise un chantier collectif par semaine. Les âges et profils sociologiques y sont divers, « *le point commun c'est de vouloir vivre en Cévennes* ». Les personnes sont réunies autour des échanges de savoirs et de la transmission des expériences, « *parce qu'on n'est pas agriculteurs de père en fils ou de mère en fille* ». Les chantiers collectifs seraient alors une manière de compenser la rupture de la transmission traditionnelle des savoirs. La pierre sèche est par exemple évoquée comme savoir-faire transmis durant les chantiers collectifs. Perrine, Paulina et Paul ont également fait le récit des chantiers collectifs et des « *journées chinoises*²⁷² » organisées en Vallée Longue. Celles-ci débouchent sur des réalisations concrètes : un four en ruine rebâti en deux ans, avec une journée de travail tous les dimanches par exemple. Ce qui est apprécié par les participant·e·s, c'est le sentiment de réalisation effective à la fin de la journée, le fait de pouvoir constater les effets concrets de l'énergie fournie à accomplir une œuvre collective.

Si ces journées chinoises participent de la formalisation de l'œuvre collective, celle-ci peut exister en-deçà de ces formes d'organisation. Ainsi, Chantal évoque les journées chinoises mais déclare n'avoir jamais cherché à y participer. Elle raconte cependant que certaines activités de transformation (pommes et châtaignes) qu'elle pratique font l'objet d'un travail

²⁷⁰ Pascal NICOLAS-LE STRAT, *Le travail du commun*, Saint Germain sur Ille, Éditions du Commun, 2016.

²⁷¹ Pierre DARDOT et Christian LAVAL, *Commun : essai sur la révolution au XXI^e siècle*, Paris, La Découverte, 2014, p. 48.

²⁷² « Organiser un chantier de copains, une journée chinoise – Cévenne vivante », URL complète en biblio.

collectif²⁷³. En effet, après avoir évoqué sa tendance à aller vers l'autosuffisance alimentaire, elle déclare pour autant n'avoir « *aucunement l'intention de vivre reclus sur notre terre* ». Plutôt qu'une disjonction entre autonomie et collectif, il y aurait plutôt construction d'une autonomie qui reconnaît la nécessité du collectif pour exister²⁷⁴, c'est-à-dire une autonomie bien politique²⁷⁵, reposant sur l'autosuffisance et l'autolimitation, plutôt que sur une autarcie. C'est à partir de cette nécessité d'une autonomie collective que le collectif Vallée Longue s'est constitué, pour travailler sur les conditions de cette autonomie, notamment en termes de partage des expériences et savoir-faire.

Une tension entre autonomie et autarcie est évoquée par Paul, présent dans la vallée et des lieux avoisinants depuis plusieurs décennies, selon qui il y aurait « *une population qui aime aller à une forme de vie en totale autarcie, comme une idéologie, et en même temps il y a un caractère social qui fait qu'il y a eu dans les années 90 beaucoup de jeunes qui ont fait des journées "chinoises"* ». C'est bien la conjonction entre l'habitude d'une sociabilité propre au lieu et le partage d'une intention d'autonomie qui rend possible les réalisations concrètes qui tendent vers cette intention. Il faut noter que les chantiers collectifs n'ont pas été évoqués par les personnes qui sont originaires des Cévennes depuis plusieurs générations. Peut-être l'entraide est-elle moins formalisée chez ces personnes car plus ancrée dans leurs pratiques familiales. La Vallée Longue pourrait-elle alors être une *brèche*, un lieu dans lequel et par lequel adviennent des imaginaires et pratiques instituant ?

3. La Vallée Longue, une brèche ?

L'image de la brèche est convoquée par différents mouvements politiques pour illustrer une manière d'agir en politique. C'est le cas par exemple de l'analyse que Castoriadis, Lefort et Morin ont faite de mai 68²⁷⁶. Plus récemment, la brèche est mobilisée aussi, par exemple par Jérôme Baschet pour désigner ce par quoi il est possible de se détacher du modèle hétéronome, notamment à l'égard du modèle du travail comme source de notre existence sociale²⁷⁷. Il s'agit de considérer des actions, des mouvements, des formes-de-vie qui contrarient le modèle dominant à la manière d'une brèche qui fissure un mur et fragilise sa

²⁷³ Voir la première partie du chapitre 2 au sujet de la dimension collective de ce travail qui repose sur la transmission des savoir-faire et sur l'entraide.

²⁷⁴ Je renvoie sur l'« entre-subsistance », à Geneviève PRUVOST, *Quotidien politique*, op. cit.

²⁷⁵ Au sens de Cornelius CASTORIADIS, *L'institution imaginaire de la société*, op. cit.

²⁷⁶ Edgar MORIN, Claude LEFORT et Cornelius CASTORIADIS, *Mai 68 suivi de Vingt ans après : la brèche*, Paris, Fayard, 2008.

²⁷⁷ Jérôme BASCHET, *Adieux au capitalisme : autonomie, société du bien vivre et multiplicité des mondes*, Paris, La Découverte, L'horizon des possibles, 2014, p. 161.

totalité, sa capacité à tenir ensemble et faire bloc. La brèche est une ouverture. Dès lors, plutôt que de caractériser un engagement par la cohérence qui retranscrit la question sur la posture morale de l'individu, l'exemplarité pourrait se faire positionnement politique et éthique (3.1). Elle passe par des savoirs et leurs liens à des créations déjà engagées (3.2). Elle renvoie néanmoins, dans sa dimension proche et petite, à un vertige ressenti à l'égard de la hauteur des enjeux rencontrés (3.3).

3.1. L'exemplarité comme stratégie politique

Les habitant·e·s incarnant par leurs manières d'habiter une forme de résistance²⁷⁸, l'exemplarité peut alors se faire stratégie politique. L'idée d'un alignement entre valeurs, principes et actions viserait aussi le changement des attitudes et comportements d'autrui, et plus généralement, de la société. Dans la lignée des « utopies concrètes » qu'avaient cherché à réaliser les premiers « néo », montrer par sa vie qu'une transformation est possible, en incarnant le changement, peut être une manière de montrer aux personnes qui ne font pas elles-mêmes cette expérience que, néanmoins, ce changement peut se produire. Ce serait alors une manière d'étendre certaines manières d'être et d'agir, cherchant à les instituer pour soi, mais aussi pour d'autres que soi. Joëlle Zask écrit à ce sujet dans *La démocratie aux champs* :

« Chacun est exemplaire à deux titres : d'une part, il forme un tout unique correspondant à une "expérience type", dont l'"expérience en tant qu'expérience" que John Dewey a associé à l'art ou les "tentatives microscopiques" capables d'éclairer le monde abordées par Félix Guattari donnent une première idée. D'autre part, chacun est un bon exemple des caractéristiques qui contribuent à donner forme à nos modes de vie et à nos aspirations démocratiques [...] »²⁷⁹.

Pourquoi un milieu comme celui de la Vallée Longue rendrait particulièrement possible une ouverture à la transformation? Outre les questions de préservation du milieu – peu pollué, peu mécanisé, etc. – déjà évoquées, selon Claire, ce serait aussi parce que ce milieu est « déserté » des habitants autochtones, et qu'il est désormais habité par des gens qui partagent les mêmes convictions, qu'ils et elles choisissent d'appliquer au quotidien. Il ressort alors de plusieurs entretiens que « *l'essentiel, c'est l'exemple... l'exemplarité* », comme le dit Corinne. Appliquer ses propres valeurs et principes, c'est aussi donner l'exemple – avec l'idée que des changements plus généraux pourraient advenir de cette manière. Néanmoins, Caroline et Christophe ainsi que Chantal, s'ils et elles reconnaissent que c'est par l'exemple que des

²⁷⁸ Voir à ce sujet le chapitre 1.

²⁷⁹ Joëlle Zask, *La démocratie aux champs*, Paris, La Découverte, 2016, p.15-16

changements pourraient advenir, refusent de faire du prosélytisme pour l'écologie. C'est aussi ce que déclare explicitement Séverine, qui rappelle qu'elle essaie déjà de « *s'appliquer* » ses idées à elle-même. C'est également ce qu'évoquent Christian ainsi que Chantal en se disant loin du militantisme car n'agissant que par la proximité.

L'exemplarité s'accompagne souvent d'une logique de cohérence²⁸⁰ sur fond de moralisation des actions individuelles. Ainsi, Claude dénonce le manque de cohérence des personnes qui voudraient « *porter des convictions nobles* » et qui, pour cela, devraient être « *exemplaires* ». Selon lui, les personnes qui s'emploient à « *faire leur jardin* », tout en continuant par ailleurs à consommer certains produits de supermarché, chercheraient avant tout à se donner bonne conscience. « *Faire son jardin* » est une dimension essentielle de la vie recherchée par la grande majorité des personnes enquêtées²⁸¹ et c'est l'expérience de laquelle chacun·e part pour penser et fonder son autonomie, redonnant primauté au corps et à sa nourriture. Considérons à ce sujet l'échange avec Paulina :

« Sur notre terrain il n'y a jamais eu de jardin, c'est à dire que la terre n'a jamais été fertile, il n'y a jamais eu d'engrais et donc on a bien compris que ce serait compliqué de constituer une terre agricole, bien nourrie pour que tout pousse dedans. Donc c'est pas facile. Il y en a sûrement qui y arrivent, ceux qui sont là depuis trente ans, qui ont un jardin bien fertile et qui ont une bonne surface, il y a moyen qu'ils arrivent à faire des pots et pouvoir manger que de ce qu'ils font, même s'il y a quand même pas mal de truc qu'il faut acheter mais nous on y arrive pas encore, et peut être dans 5, 10, 20 ans ? Mais c'est pas facile.

[Enquêteur : C'est un objectif ?]

C'est un objectif oui et non. Tout le monde fait son jardin avec cet objectif sans forcément se donner cet objectif. Mais oui plus tu arrives à faire pousser de choses, plus tu arrives à faire de pots et ouais plus c'est satisfaisant. »

Au-delà de l'exemplarité qui peut être visée par des personnes qui produisent certains des fruits et légumes qu'elles consomment, faire son jardin, ne serait-ce pas déjà avoir prise sur un monde qui, par bien des aspects, nous dépasse ?

²⁸⁰ Voir à ce sujet le chapitre 1 (sur la résistance incarnée) et, dans ce chapitre, l'enjeu de la (re)politisation de la pluralité.

²⁸¹ Voir le chapitre 2, sur la question de l'harmonie par la mise en culture de la terre.

3.2. Savoirs et créations

La création apparaît en tension avec l'exhortation à la cohérence. En effet, la création suppose un mouvement, une transformation, là où la cohérence évoque le calme plat – si elle est posée comme un but à atteindre, et non comme une intention parmi d'autres qui se confronte à l'irréductible complexité et imprévisibilité de nos expériences. À cet effet, les Cévennes apparaissent pour certain·e·s enquêté·e·s comme un lieu des possibles, un lieu où le changement et la création pourraient advenir. Selon Séverine, les Cévennes seraient « *comme la matrice utérine* », il y aurait du bon et du mauvais, beaucoup de choses difficiles « *et pourtant c'est le paradis sur Terre* ». Entre enfermement, incapacité émotionnelle des anciens à se séparer de leurs terrains et vie en circuit fermé, « *malgré une population variée* », ces lieux sont pourtant vécus comme un espace de liberté.

La Vallée Longue est le lieu de nombreuses actions, projets et réalisations de prime abord individuelles – mais que certain·e·s intègrent dans un tout plus vaste : s'installer en agriculture, mettre un terrain en culture, rénover une maison, monter un projet de ferme pédagogique, etc. Il peut aussi s'agir de la transmission familiale des savoirs qui est évoquée dans les entretiens de personnes qui sont peu impliquées formellement dans des réseaux et collectifs, comme Samuel et Serge par exemple. Ces créations sont un accomplissement concret, incarné. Elles passent par le fait de faire, de façonner. Ainsi, Paulina explique ce qui lui plaît dans son environnement :

« Le fait de construire mon environnement comme je l'entends, petit à petit. Le fait de poser une clôture par exemple. Ou le fait de faire un petit jardin. Le fait de décider des choses qui vont devenir mon environnement. C'est peut être ça qu'on aime bien. Pouvoir construire tout ça petit à petit ».

En creux, c'est bien l'*expérience* qui est vécue comme manière de faire résistance – bien loin alors, des modes de vie et, surtout, de consommation. Cette notion d'expérience est mise en avant dans les entretiens réalisés avec Caroline et Christophe, Chantal, ainsi que Claude, des membres du collectif Vallée Longue. Plutôt que l'application systématique de modèles pré-pensés – ou la constitution de nouveaux modèles à transposer –, on observe des partages des tentatives et des expériences réalisées.

Différents savoir-faire sont évoqués comme appuis essentiels de ces créations. Ceux-ci prennent forme dans des organisations qui servent de relai à leur transmission : l'école de la pierre sèche, l'Espinass, la CUMA de Ventalon-en-Cévennes, les foyers ruraux (greffe des châtaigniers, vannerie)... Ces organisations ont comme objectif de rendre les personnes autonomes, c'est-à-dire dans ce contexte de les rendre capable de faire par elles-mêmes. Cet objectif est partagé par les habitant·e·s qui en ont parlé et qui prennent en charge la transmission de certains des savoir-faire mentionnés.

Les savoir-faire sont aussi partagés de manière informelle, par la circulation des « *bonnes idées* », pour reprendre les termes de Patricia. Cette dernière prend l'exemple de la permaculture : il s'agit de faire circuler les savoirs pour que les autres se les approprient. Le partage des savoir-faire repose aussi sur les rencontres avec des personnes qui évoquent les manières de faire ancestrales, situées et éprouvées par un temps long. C'est ce qu'évoque Peggy au sujet du cas des abeilles et des ruches troncs : des personnes rencontrées de manière informelle lui ont raconté les manières de faire ancestrales, qui diffèrent singulièrement de celles de l'apiculture moderne. Les savoirs évoqués ici sont des savoirs incarnés, tirés de l'expérience et de la transmission de celle-ci sur de nombreuses générations.

Cette valorisation des savoir-faire et savoirs expérientiels ne prend cependant pas le pas sur celle des savoirs plus théoriques, abstraits. Ceux-ci demeurent recherchés en tant que nourriture intellectuelle et culturelle par Christian, tandis que Claire revendique un accès à des études plus « *transversales* », dans la filiation de l'éducation populaire. Les habitant·e·s ne dévaluent donc pas intrinsèquement les savoirs académiques et/ou professionnels (dont certain·e·s sont aussi détenteurs, notamment pour ce qui est des sciences naturelles en lien avec l'intérêt pour la nature et sa préservation, comme dans le cas de Christian ou encore Sylvie) puisqu'ils peuvent être mis à profit pour le collectif. Se pose plutôt la question de la hiérarchie des savoirs et de leur interpénétration. En effet, les savoirs professionnels ou académiques sont aussi vécus par les personnes qui ont ce savoir, et le vécu compte pour le sens qui est donné à ce savoir. L'enjeu est alors la mise en partage de ces savoirs, leurs interrelations et leurs liens à l'action.

C'est dans cette perspective que des habitant·e·s ont décidé de monter le collectif Vallée Longue, « *petit à petit* », autour du constat de la nécessité du partage des savoir-faire situés et des réflexions entre grands enjeux et actions par et sur le « petit » – sur fond de « *“j'ai envie de faire mais je sais pas quoi faire”* », raconte Chantal. Les Automnales, événement annuel organisé par ce collectif, entendent mettre en partage et en débat des savoirs et des pistes de réflexions sur les enjeux écologiques tels qu'ils peuvent être vécus et pris en compte dans la Vallée Longue – sans forcément chercher à planifier et orchestrer la forme que prennent précisément les organisations et événements qu'ils et elles proposent, mais plutôt guidé·e·s par l'intention de tenter, d'initier quelque chose. Le collectif est partie prenante de l'Université rurale des Cévennes, une démarche commune à d'autres vallées cévenoles qui cherche à mettre en lien les initiatives existantes et œuvrer à la transmission des savoir-faire qui émergent de celles-ci. Officiellement initiée fin 2019, plusieurs séminaires se sont déroulés depuis. Ses enjeux résonnent singulièrement avec les questions précédemment évoquées et participent de la mise en partage des expériences vécues et des savoirs qu'elles initient.

3.3. Hauteur et vertige

Il demeure qu'il transparait de beaucoup d'entretiens une sensation – désagréable voire angoissante – de ne pas avoir prise sur le monde et les transformations négatives qui s'y opèrent : changements climatiques, menaces sur la biodiversité, mais aussi injustices sociales et dépossession des décisions politiques notamment locales. Cela est d'autant plus prégnant que certains effets de ces transformations sont déjà perceptibles selon la plupart des habitant·e·s, notamment ceux et celles présents depuis longtemps dans la vallée. Si l'action par la proximité est au cœur de ce que vivent et valorisent les habitant·e·s de la vallée, plusieurs constatent les limites de l'action locale et considèrent qu'on ne peut faire l'impasse sur la question de la politique plus générale – c'est-à-dire l'action des gouvernements et des autres centres de décision notamment économiques. Ainsi, lorsque nous demandons à Patricia ce que l'écologie lui évoque, elle répond : « *c'est-à-dire qu'il faudrait tuer Monsanto* ». Elle observe, dans sa vie quotidienne, des effets locaux des dérèglements écologiques. La solution première, essentielle, serait de « *tuer Monsanto* », c'est-à-dire de se débarrasser des grands groupes agro-industriels, personnalisés et perçus comme responsables de ces changements. Elle a selon elle une certaine action « *en tant que [consommatrice]* » mais l'écologie nécessiterait des changements qui dépassent les individus.

Il ressort de nombreux entretiens une inquiétude pour l'avenir. Claire déclare ne pas comprendre « *pourquoi il n'y a pas de révolution* », tout en reconnaissant qu'« *en même temps je veux pas aller au casse-pipe, je veux pas que mes enfants aillent au casse-pipe, je n'ai pas envie de violence, c'est très déconcertant* ». Christian a aussi cette sensation d'être « *dépassé* ». Pour lui, vivre dans la nature lui permet alors d'« *oublier* » un peu qu'elle est détériorée. Ce lieu lui fait éprouver :

« *Un sentiment d'accord, de plénitude, de choses qui vont bien. Avec ça j'oublie qu'il y a d'autres choses qui vont mal, que la planète est en train de se péter la gueule, qu'on pollue tout partout, qu'on balance du plastique, et des phytocides. C'est une chose qu'on oublie pas en Île-de-France. En Île-de-France on se rend compte tous les matins qu'on est dans un endroit pollué, avec du bruit. Donc ici c'est un peu, je sais pas... une île déserte. Mais une île privilégiée.* »

Ces propos s'accompagnent d'un sentiment d'humilité par rapport à l'ampleur de la tâche. De même, Chantal semble s'en vouloir de ne pas avoir de réponse globale à apporter aux problèmes qu'elle constate. Ponctuant ses phrases de rires gênés, elle dit que ses « *petits gestes* » ne sont pas à la hauteur des problèmes. Elle lâche enfin : « *je sais pas comment il faudrait faire pour s'en sortir maintenant [...] c'est un peu désespérant quand même, parce que là on est mal barré hein* ». Derrière sa difficulté à s'engager, selon elle, se trouve une difficulté à gérer la non-maîtrise des causes qui importent et le fait de ne pas savoir par quel

bout prendre ces problèmes. Elle répète plusieurs fois, fermement, « *je ne sais pas* », « *je sais pas comment on pèse* ». Au bout de quelques minutes d'échanges explorant cette sensation d'une incapacité à faire quelque chose qui changerait profondément cette situation, l'entretien se fait vertigineux. L'entretien devient difficile pour Chantal qui a le sentiment de dire « *beaucoup de choses décousues* », « *n'importe quoi* ». C'est un ton que l'on retrouve dans plusieurs entretiens, surtout en fin d'entretien, lorsque nous cherchons à faire évoquer les perspectives, les visions pour le futur. Les personnes enquêtée·e·s se raccrochent à ce sur quoi elles ont prise, mais ressentent néanmoins comme un poids vertigineux lorsqu'elles évoquent la machine industrielle et ses effets écologiques et sociaux – d'autant que plusieurs disent s'attendre à une « *grosse crise* », pour reprendre l'expression employée par Christophe, sans grande confiance envers l'avenir.

Serge se dit quant à lui fataliste. Au sujet de l'écologie, pour espérer un changement, il « *faudrait qu'on le soit tous* », c'est-à-dire que pour avoir une action sur les crises écologiques, il faudrait un changement majeur de la part de la société toute entière. Son discours est très centré sur les véhicules, qu'il considère qu'il faudrait supprimer. Il faudrait pour lui revenir à la marche et au vélo, « *les chevaux de trait et compagnie* ». Au sujet des personnes engagées, il dit être « *d'accord avec [elles] mais y a pas grand chose que je pourrais faire à mon niveau, à part dire que je suis d'accord.* » Sur un ton également fataliste, Serge déclare être d'accord avec les revendications des Gilets jaunes, mais le geste lui paraît inutile. On retrouve ici cette impression de ne pas avoir les ressources nécessaires pour agir, pour aller contre le mouvement constaté.

Conclusion du chapitre 3

Des ruptures entre habitant·e·s – à la fois historique et spatiales – révèlent différentes manières d'être collectif. Une défiance généralisée au politique et un évitement du conflit rendent difficile la politisation de cette multiplicité. Ce n'est qu'en explicitant la pluralité des positions que celles-ci peuvent être mises en débat, faisant advenir un collectif. Celui-ci peut reposer sur une intention commune : faire vivre la vallée, reconnaître la densité de ce qui y est vécu – loin des considérations urbaines sur les déserts ruraux. L'œuvre commune fait advenir et soude le collectif, sur des temps ponctuels ou par des habitudes collectives, qui renvoient pour certaines à des traditions locales d'œuvre commune et de partage de tâches laborieuses avec un caractère convivial. Cette convivialité passe par la proximité comme socle du collectif, à l'échelle de la vallée. La Vallée Longue peut-elle alors être considérée comme une brèche ? Faisant exemple, cet habiter est instituant : à travers des expériences plurielles, les imaginaires dominants sont interrogés. La dimension collective des créations qui reposent sur des expériences et des savoirs mis en partage renforce la portée de la brèche. Une tension

demeure autour du décalage entre l'exemple et la totalité – moderne – qu'il interroge : que faire du vertige vis-à-vis de l'ampleur de ce à quoi l'on résiste et qui nous résiste ?

Conclusion de la partie 1

Habiter, se transformer

Les habitant·e·s de la Vallée Longue partagent très largement une intention de résistance, notamment par des manières de vivre en contraste avec les modes de vie urbains. Le décentrement fait advenir une certaine autonomie à l'égard d'institutions qui ne se préoccupent que peu des habitant·e·s de ces lieux selon les ressentis recueillis. Cette résistance s'accompagne d'un rapport aux lieux et aux autres qui repose sur le soin, en incarnant par et dans ses propres actions le changement souhaité. La recherche de cohérence et d'unité se frotte aux ambivalences et contradictions des postures et actes de chacun·e. Cela alimente les conflits intérieurs et extérieurs qui, explicités et cultivés, pourraient accompagner un état d'interrogation et d'autolimitation, condition d'une autonomie. L'exemplarité devient alors positionnement politique : elle est un moyen d'étendre sa propre manière de faire, de l'instituer pour soi et pour les autres. En effet, suivant Cornelius Castoriadis, « on ne peut vouloir l'autonomie sans la vouloir pour tous²⁸² ».

Habiter la Vallée Longue, c'est la faire un peu sienne, la transformer et lui permettre de transformer ses habitant·e·s en retour. Trois transformations conjointes au fait d'habiter apparaissent alors. Habiter, tout d'abord, c'est transformer. En faisant partie des lieux, les habitant·e·s les transforment, leur donnent un certain ordre, une certaine forme, et par là, c'est sur le monde qu'ils et elles retrouvent prise en y trouvant leur propre place. C'est ce qui transparait de l'engagement par et dans le quotidien, comme résistance incarnée. Habiter, ensuite, c'est se transformer soi-même – c'est-à-dire reconnaître que le lieu et les habitant·e·s, les autres, le vivant qui le compose, habitent aussi un peu l'habitant·e et lui donnent forme également. Cela ouvre à la question du dedans et du dehors de l'habiter et de l'habitant·e et aux limites plurielles de la communauté composée. Enfin, habiter, c'est se transformer collectivement. C'est prendre forme et se muer en collectif – faire que de la multitude émerge un collectif instituant, c'est-à-dire un collectif qui crée des significations sociales. Si quelques points de tensions peuvent accompagner les deux premiers types de transformations – notamment au sujet du rapport au vivant en nous, autre que nous et avec nous –, c'est bien la question du collectif qui cristallise le plus de divergences et de disparités. Il se joue quelque chose autour de l'expérience singulière et sa mise en partage, en relation avec celle de l'autre au sein d'un collectif explicité. Cela complète la citation de Cornelius Castoriadis : « on ne

²⁸² Cornelius CASTORIADIS, *L'institution imaginaire de la société*, Seuil, 1975, p. 147.

peut vouloir l'autonomie sans la vouloir pour tous, et [...] sa réalisation ne peut se concevoir pleinement que comme entreprise collective²⁸³ ».

Tensions, limites et perspectives

Trois grandes tensions émergent des chapitres – une par chapitre. La cohérence est un terme qui est parlant pour les habitant·e·s pour appréhender leurs propres actions quotidiennes qui incarnent la résistance qu'ils et elles souhaitent voir advenir de manière plus large par ailleurs. Néanmoins, la cohérence se frotte à l'ambivalence du rapport à l'institué. Il s'agit d'incarner la résistance tout en étant porteur·se des imaginaires institués. Ultimement, le dernier rempart à la résistance contre l'institué, c'est soi-même. Cela se traduit par des conflits intérieurs et extérieurs avec des imaginaires intériorisés à différents niveaux. Ces conflits semblent difficilement vécus et les mettre en discussion collectivement n'est pas aisé. L'enquête et ses restitutions n'ont pas réussi à élucider cet indicible collectif et les émotions qui y sont liées.

En outre, il apparaît un décalage entre l'harmonie annoncée par le prendre soin et le tourbillon qu'implique concrètement de se poser toutes ces questions et de chercher à œuvrer dans ce sens. Il s'agit de prendre soin par et pour l'harmonie, en commençant par sortir du rythme du travail et de la modernité. Les habitant·e·s interrogé·e·s – et notamment les membres du collectif – ont soulevé un décalage évident entre l'harmonie projetée et le rythme vécu, entre pratiques écologiques des milieux de vie et organisation collective œuvrant aux transformations politiques envisagées.

Enfin, l'exemplarité est posée comme positionnement politique, mais elle ne suffit pas à transformer les émotions suscitées par les bouleversements écologiques. Il s'agit de faire exemple et fissurer le récit du tout urbain, tout moderne – et ce faisant, instituer par l'exemple. Il n'en demeure pas moins que les habitant·e·s sont affecté·e·s par les bouleversements écologiques : un vertige accompagne alors les perceptions de ne pas avoir prise, au-delà de son milieu de vie. Une ouverture que ces entretiens n'ont pas révélée est précisée par la philosophe Emilie Hache :

« On peut hériter des écoféministes le fait de prendre au sérieux – c'est-à-dire de prendre en compte tout court – les émotions suscitées par le dérèglement climatique – qu'elles traduisent par le fait de créer des espaces, des temps collectifs (dans des occupations, mais aussi en dehors) dans lesquels peut se dire cette peur, mais aussi la

²⁸³ Cornelius CASTORIADIS, *L'institution imaginaire de la société*, Seuil, 1975, p. 147.

colère, la tristesse ou encore la culpabilité que peut susciter la situation dans laquelle nous nous trouvons »²⁸⁴.

Ainsi, pour sortir du vertige et de l'angoisse qui en découle, il s'agit de poursuivre l'action de résister, tout en prenant soin de ce que cela nous fait de résister et de ce à quoi l'on résiste, tenant compte de nos émotions, incluant nos peurs, nos indignations et nos colères²⁸⁵, à l'intérieur de nous – y compris à l'intérieur du *nous* comme communautés forgées par ce *résister* et ce *prendre soin*²⁸⁶. Cela ouvre à la nécessité d'explicitier collectivement ces vertiges, ces peurs, ces résistances intérieures pour les transformer en et par le *pouvoir-du-dedans*²⁸⁷. Cette ouverture implique d'articuler peut-être autrement les trois catégories ici évoquées, résister, prendre soin et instituer.

Pour être approfondies, ces trois tensions (autour de la cohérence, l'harmonie et l'exemplarité) supposent de complexifier les catégories d'analyse présentées ici. En effet, les trois catégories – résister, prendre soin, instituer – rendent compte des intentions et significations portées par l'explicitation des pratiques et principes des habitant·e·s. Néanmoins le vécu est plus enchevêtré que ne l'est la catégorisation. Ces trois catégories sont utiles pour détricoter et analyser, mais comment désormais rendre compte de ces enchevêtrements ?

Sur le plan méthodologique, ces tensions et limites m'ont poussée à appréhender la suite de ma recherche de manière plus profonde, intérieure, incarnée, expérientielle. Certes, des temps de présence immersive ont eu lieu au sein de la Vallée Longue du fait des activités de recherche auprès du collectif, en amont de l'enquête, mais avant tout comme exploration. De plus, cette exploration était avant tout collective, avec d'autres doctorant·e·s – de même que l'avait été l'élaboration de la grille d'entretien. Quant à la passation collective des entretiens, celle-ci a entraîné l'amoindrissement de la question de l'explicitation de la signification (quel sens a telle pratique pour l'enquêté·e ? Qu'est-ce que cela lui fait vivre intérieurement ?) dans certains entretiens, certain·e·s étudiant·e·s n'étant pas forcément convaincu·e·s par cette perspective ou pas en mesure de la mettre en œuvre concrètement.

²⁸⁴ Émilie HACHE, « Chapitre 7. « Tremblez, tremblez, les sorcières sont de retour ! » : Écrivaines, philosophes, activistes et sorcières écoféministes face au dérèglement climatique », in *Penser l'Anthropocène*, Presses de Sciences Po, 2018, p. 113 à 123, doi:10.3917/scpo.beaur.2018.01.0113, p. 119.

²⁸⁵ STARHAWK, *Rêver l'obscur : femmes, magie et politique*, Paris, Cambourakis, Sorcières, 2015.

²⁸⁶ Je renvoie à ce sujet à la thèse de Maële Giard, notamment sur la communauté comme soin et le soin de la communauté, dans une perspective biorégionaliste et écoféministe.

²⁸⁷ STARHAWK, *Rêver l'obscur : femmes, magie et politique*, Paris, Cambourakis, Sorcières, 2015.

J'engage alors un travail différent sur le deuxième terrain qui compose ma recherche. Il s'agit de passer primordialement par une *expérience de*, même sur un temps relativement court, plutôt que la *collecte de discours sur*.

Partie 2. Incarner les imaginaires de et par l’habiter : relater, expliciter, élucider

Introduction de la partie 2

La partie précédente a fait émerger une catégorisation des imaginaires de l'habiter, autour de trois verbes d'action : résister, prendre soin, instituer. Cette catégorisation est issue des recherches menées à partir du premier terrain d'étude, la Vallée Longue. Pour le deuxième terrain, la communauté de l'Arche de Saint-Antoine, j'ai mené une démarche toute autre, tant en ce qui concerne la méthodologie de terrain et de recueil de matériaux qu'en ce qui concerne la méthodologie de traitement de ceux-ci.

Tout d'abord, c'est par l'immersion que je suis entrée sur ce terrain d'étude, par le fait d'aller vivre – sur un temps relativement court – des situations ancrées dans la vie communautaire, telle qu'elle est organisée au sein de cette communauté, cherchant à éprouver empiriquement le fait communautaire et son renouveau actuel. Du 1^{er} au 15 octobre 2019, au début de ma troisième année de thèse, alors enceinte de six mois²⁸⁸, j'effectue un séjour au sein de la communauté de l'Arche installée dans le village de Saint-Antoine-l'Abbaye. Les membres de la communauté savent que je viens dans le cadre d'une recherche que je mène, mais mon séjour prend la forme d'un stage communautaire²⁸⁹. Ce séjour est proposé notamment pour les personnes qui s'intéressent et se questionnent sur la vie communautaire. Ces stages ont des durées variables : il est possible de venir en court-stage (d'une ou deux semaines) – c'est ce que j'avais choisi –, en moyen-stage (de trois mois) ou en long-stage (d'un an).

J'y tiens un carnet de terrain²⁹⁰, dans lequel je consigne mes expériences au rythme des journées communautaires, sous la forme de prises de notes journalières. Je réalise aussi huit entretiens, évoqués dans mon carnet de terrain, avec cinq membres permanents de la communauté, deux personnes en stage et une personne de passage qui a vécu son enfance dans cette communauté. Après retranscription des huit entretiens, je les laisse momentanément de côté pour me concentrer sur mon carnet de terrain²⁹¹. Dans cette partie, je voudrais revenir sur ma démarche de recherche autour de ce carnet de terrain qui constitue le nœud du travail que j'expose dans cette thèse.

Pour cela, le chapitre 4 présente d'abord le carnet de terrain, la manière dont je l'ai élaboré durant mon séjour à la communauté de l'Arche et ce qu'il contient. Je reviens alors sur le travail que j'ai mené ensuite sur ce carnet et que je qualifie d'*explicitation* puis *élucidation* de

²⁸⁸ Cette précision sur ma situation est essentielle pour comprendre la recherche telle que je l'ai menée.

²⁸⁹ « Faire un stage communautaire », *L'Arche de Saint-Antoine*, à l'adresse : <https://www.arche-sta.com/communaute/stagecommunautaire/>, consulté le 25/09/2022.

²⁹⁰ Ce carnet de terrain est reproduit en annexe A de cette thèse.

²⁹¹ Ces huit entretiens sont traités dans la partie 3. Ils sont reproduits à l'annexe J de cette thèse. La grille d'entretien constitue l'annexe I de cette thèse.

l'entièreté du carnet segmenté en unité de temps, par lequel les catégories de la première partie s'étoffent. Ces deux étapes – explicitation et élucidation – constituent deux augmentations successives du carnet de terrain. Cet épaississement des catégories par l'explicitation-élucidation des expériences relatées advient du fait de la prise en compte de ma subjectivité et d'un travail à partir de celle-ci. Il s'agit alors d'*incarner* ces catégories par cette explicitation-élucidation des expériences *relatées* dans le carnet.

Les chapitres 5 et 6 apportent des clés de lecture et de compréhension du carnet de terrain et de ma démarche précédemment exposée. Ils sont tous deux structurés autour de deux jours extraits (pour chacun des chapitres) du carnet de terrain. À partir des deux extraits présentés dans le chapitre 5, je précise les lectures plurielles et enchevêtrées qui peuvent être faites du carnet, des expériences relatées, des explicitations et des élucidations catégorisées. Cela assoit les apports de cette démarche de recherche réflexive et incarnée. Le chapitre 6, quant à lui, présente les limites de cette démarche. Ces limites participent à la complexification des significations portées par la catégorisation des imaginaires que cette thèse s'attache à élucider.

Chapitre 4. Élucider (par) ma subjectivité explicitée : un carnet à / pour²⁹² incarner

Introduction du chapitre 4

Le carnet tel que je l'ai tenu s'inscrit dans la filiation ethnographique des journaux, c'est-à-dire des façons d'écrire l'ethnologie, de tenir au jour le jour des notes de terrain, construisant ainsi des manières de se rapporter au terrain et d'en tirer des matériaux de recherche. Les tensions suscitées par la publication des premiers journaux tenus lors de travaux de terrain ethnologiques ainsi que les décalages et gênes qu'ils occasionnent me semblent introduire ce en quoi ce matériau fait émerger la question de la subjectivité et de l'intériorité du chercheur ou de la chercheuse lors de son travail de terrain. Au sujet de *L'Afrique fantôme*²⁹³, de Michel Leiris, Nadia Mohia note que cette « mise en forme littéraire de son expérience »²⁹⁴ rend présente la subjectivité lors du travail de terrain et la dimension initiatique de la présence du chercheur sur son terrain. Une autre origine peut être trouvée dans les polémiques qui ont entouré la publication du *Journal d'ethnologue*²⁹⁵ de Bronislaw Malinowski. Dans son article sur les notes de terrain en anthropologie, Anne Doquet revient sur la controverse qu'a suscitée la publication de ce journal : « le personnage subjectif et inconstant du Journal ne rappelait en rien l'observateur participant, devenu depuis un modèle des anthropologues »²⁹⁶. Le fait de rendre publiques les notes de terrain, sous la forme d'un journal, peut complexifier des résultats desquels le chercheur ou la chercheuse se distancie. Travailler à partir de mon carnet de terrain m'oblige alors à ne pas abstraire ma subjectivité et mon inconstance, et ce faisant à ne pas dissimuler la complexité de la recherche et ce qu'elle peut faire émerger derrière une présentation des résultats distanciée, harmonieuse et extraite du processus de recherche.

Je qualifie ce matériau de carnet de terrain – et non de journal – pour deux raisons majeures : ce terme permet d'éprouver la matérialité de l'objet sur lequel sont tenues les notes et son

²⁹² Par la formule « à/pour », je veux montrer qu'il y a à la fois contenu et démarche, substance et processus. C'est à la fois le carnet que j'incarne (et, dans le 2.2 et le 2.3, que j'explicité puis élucide) et le carnet qui permet d'avancer dans la démarche d'incarnation (et, dans le 2.2 et le 2.3, d'explicitation et d'élucidation).

²⁹³ Michel LEIRIS, *L'Afrique fantôme*, Paris, Gallimard, Collection Tel, n° 125, 2008 (1934).

²⁹⁴ Nadia MOHIA, « 2. Michel Leiris : L'Afrique fantôme », in *L'expérience de terrain*, Paris, La Découverte, Recherches / Terrains anthropologiques, 2008, pp. 97-157, URL complète en biblio.

²⁹⁵ Bronisław MALINOWSKI, *Journal d'ethnologue*, Paris, Éd. du Seuil, Recherches anthropologiques, n° 15, 1985 (1967).

²⁹⁶ Anne DOQUET, « Le terrain des notes. Enquête, notes de terrain et raisonnement de l'anthropologue », *Langage et société*, 2009, vol. 127, n° 1, pp. 52-70, doi:10.3917/lis.127.0052.

homophonie avec le verbe *incarner* le rend parlant dans le cadre du travail que je mène. Cette homophonie nous fait entendre incarner lorsque je parle d'un carnet, et je veux que mon lecteur ou ma lectrice ait ces deux sens simultanément à l'esprit lorsque je parle de l'un ou de l'autre des deux termes.

Je présente dans ce chapitre des éléments à même de guider le lecteur ou la lectrice dans sa lecture du carnet de terrain et dans sa compréhension de ma démarche. Il me faut d'abord présenter ce carnet de terrain, ce qu'il contient et les usages pluriels que j'en ai eus durant mon temps passé à l'Arche (1). Ensuite, je présente la manière dont j'ai traité le matériau « carnet de terrain », en l'occurrence l'augmentation de corpus que j'ai réalisée. Cette démarche d'explicitation-élucidation s'est construite au fur et à mesure, par de nombreuses lectures et relectures, des aller-retour entre situations et concepts, expériences et catégorisation. J'en présente ici les étapes successives (2). Je clarifie enfin les enjeux et implications épistémologiques de cette manière de travailler ainsi que les filiations de pensée dans lesquelles ma démarche s'inscrit, notamment autour de la subjectivité et de l'objectivation (3). Apparaissent alors des questions autour de la mise en partage du carnet et des implications pratiques de ce partage (4).

1. Un carnet de terrain qui mêle perceptions des expériences et ressentis

Pour comprendre le statut que j'accorde à mon carnet de terrain dans mon travail de recherche, il faut d'abord éclaircir ce que j'ai choisi de consigner dans ce carnet. Il me semble important de préciser avant toute chose qu'au moment où j'ai tenu ce carnet, je n'avais pas encore pensé de manière arrêtée les conditions par lesquelles j'allais pouvoir travailler à partir de celui-ci comme matériau de recherche. Je ne l'ai pas écrit pour qu'il soit lu de manière brute. De ce fait, je me suis peu censurée et je n'ai pas eu une écriture instrumentale, orientée vers un but prédéterminé – d'autant plus que je l'ai écrit à la va-vite, dans une multitude d'interstices de temps que me laissait la vie communautaire. Je me suis astreinte à une prise de notes la plus précise possible, avec la contrainte majeure du temps, de l'espace et de la disponibilité pour prendre ces notes au plus près des moments vécus – sachant que je ne prenais pas des notes dans les espaces communs, mais dans ma chambre. Par le registre de langage utilisé, qui n'est pas toujours soigné et parfois loin d'être soutenu, ce carnet de terrain se rapproche par moments du journal intime - ou du moins il y a une forme d'intimité entre moi et ce carnet. Je tente ici, dans un temps différent de celui passé sur place, de préciser ce que ce carnet contient, ce qui suppose de revenir sur ce que j'ai choisi d'en faire. Support pour la mémoire, dans l'idée de garder une trace de ce qui est vécu, il me permet de recueillir mes expériences (1.1). J'y explicite ce vécu, clarifiant ainsi mes ressentis (1.2). Échappant à la stricte séparation entre expériences et ressentis, ce carnet est aussi composé de notes

d'apparence banales et ordinaires que ce carnet rend visibles et présentes dans ma recherche (1.3).

1.1. Recueillir les expériences, un support pour la mémoire

Sur place, mon carnet me permet de consigner la description des expériences et du rythme vécus, ainsi que des éléments assez généraux d'organisation ou de structure liés à la communauté. J'inscris aussi des paroles des personnes en situation, notamment des fragments qui me semblent en lien direct avec l'objet de ma recherche. Je suis particulièrement attentive lorsque les conversations abordent par exemple la question des formes d'habiter et leur lien à l'écologie, puisque cela se rapporte très directement à mon objet de recherche.

Mon carnet est ainsi un support pour la mémoire, lorsque quelque chose se passe et que je souhaite spécifiquement m'en souvenir. L'écriture permet alors de garder une trace concrète et matérielle de ce qui est vécu, de garder un souvenir palpable des situations. J'ai particulièrement ressenti cela lors des moments de repas, où je discutais avec quelqu'un de la communauté et où je m'efforçais de retenir des extraits textuels du discours que je notais ensuite ainsi qu'un résumé de la conversation, en pensant l'analyser plus tard comme contenu de discours situé.

Mais il ne s'agit pas que de discours situé ; c'est aussi ce qui animait mon écriture lors des moments où je comptais et nommais les personnes participant à une activité, notamment la méditation du début d'après-midi, puisque nous étions relativement peu à y participer et que cela m'intriguait et me rendait aussi la tâche plus aisée. Je m'efforçais pour cela d'être vigilante durant cette activité pour me souvenir de ces éléments, souvent en visualisant mentalement l'endroit où se situait cette activité lorsque je me retrouvais face à mon carnet plusieurs heures après. De manière assez similaire, j'ai référencé de manière descriptive certaines distributions du travail pour me rappeler quelles tâches étaient effectuées à quel moment dans la maison et par qui.

Ce carnet a ainsi été écrit dans l'idée de conserver une trace fidèle de ce qui s'est déroulé durant ces deux semaines, collectant des observations que l'on pourrait qualifier de factuelles et descriptives. Pour autant, j'ai bien dû faire des choix au moment de la tenue de ce carnet, et celui-ci est aussi la trace de ce que j'ai, pour diverses raisons - explicitées ou non - choisi de garder en mémoire par l'écrit. L'écrit est une forme d'objectivation de la réalité puisqu'il peut faire du vécu des faits descriptibles. Cette objectivation est une manière parmi d'autres de comprendre et partager un vécu. Elle est forcément un peu réductrice ; elle ne peut être une transcription parfaite et totale de la complexité des situations.

1.2. Clarifier mes ressentis, expliciter mon vécu

Mon carnet me permet aussi de consigner mes ressentis à l'égard des expériences que je relate. J'y explicite précisément l'état dans lequel je me trouve et mes ressentis par rapport aux situations. Cela permet d'appréhender le filtre subjectif et incarné, par lequel sont vécues les expériences relatées. Cette explicitation est d'autant plus pertinente en ce qui concerne la dimension relationnelle de mon travail empirique : il y a tout une part propre à ma subjectivité, ma personnalité et mes affinités dans ma recherche et ma manière de me rapporter aux personnes avec lesquelles j'effectue cette recherche.

Le carnet représente aussi une sorte d'exutoire, lorsque je vis des choses que je n'arrive pas tout à fait à comprendre et que j'ai besoin d'une prise de recul - momentanée ou retardée. Il en est de même dans les moments où je formule des pistes d'analyses sur le vif. L'écriture me permet alors de mettre des mots sur des sensations et d'explicitier ce qui est senti et pensé. D'où, dans mon carnet, l'impression d'aller-retour entre vécu et écriture, incarnée par ces moments où je remontais en vitesse dans ma chambre quelques minutes pour écrire quelques lignes avant de me joindre à nouveau à l'expérience communautaire. Mon carnet formule un récit qui rend compte de l'expérience que j'ai vécue. Ce carnet de terrain permet, dans une certaine mesure, de se faire une idée de ce qui peut être vécu par une doctorante en stage communautaire de deux semaines, sans pour autant chercher à généraliser l'expérience singulière que j'ai vécue. Singulièrement, tenir ce carnet permet de rendre compte de la manière dont j'ai personnellement vécu l'expérience que je rapporte.

En complément de la mise en forme d'autres matériaux comme des entretiens, mon carnet permet alors de contextualiser les conditions dans lesquelles ces autres matériaux se sont formés. Dans le cas des entretiens par exemple, cela peut être autour de la manière dont la demande d'entretien a été faite et éventuellement négociée, mais aussi l'explicitation du moment de mon séjour où il est apparu judicieux de mener tel ou tel entretien, et enfin des indications plus approfondies sur le lieu et l'heure de l'entretien, l'activité qui précède ou qui suit l'entretien, incluant les discussions informelles qui y mènent et qui lui succèdent, durant lesquelles des clés de compréhension peuvent apparaître. J'ai aussi pu noter ce que les personnes m'ont spontanément partagé de leur ressenti au sujet de l'entretien (étonnement, intérêt, caractère agréable) ainsi que ce qu'elles ont pu ajouter à ce sujet les jours suivants si cela s'est produit. Enfin, mon carnet explicite les liens que j'ai parfois noués en amont avec les personnes avec qui j'ai réalisé des entretiens.

1.3. Entre les expériences et les ressentis : l'ordinaire et le banal comme matériau de recherche

Ces matières diverses décrites précédemment sont perméables les unes aux autres. Ainsi, lorsque j'indique dans mon carnet de terrain une information qui pourrait apparaître de prime abord extérieure à mon séjour communautaire, comme une promenade de quelques minutes ou un appel passé à une personne de ma famille, je signale déjà un moment de temps libre dans le programme communautaire : cela relève de la description du rythme. Mais je signale également mon besoin, à ce moment-là, dans le vécu du rythme communautaire, de m'extraire temporairement de mon immersion, de prendre de la distance ou de mon besoin de me rassurer affectivement. Cela renseigne non seulement sur mon vécu propre mais aussi sur le rythme collectif et les interstices de la vie communautaire. À certains autres moments je me suis servi du carnet en décrivant d'abord des éléments factuels d'organisation d'une certaine expérience que j'ai faite, avec sa description, son horaire, les personnes présentes, puis en mettant des mots sur l'état dans lequel je suis lorsque je vis ce moment.

Enfin, j'ai aussi utilisé mon carnet comme endroit pour prendre des notes qui n'avaient pas forcément valeur pour moi de matériau de recherche au moment où j'ai pris ces notes. Ainsi, c'est sur ce carnet que j'ai noté, quelques jours avant la fin de mon séjour, les horaires de train pour mon trajet de retour. Mon carnet est alors à la fois un support pratique, au sens où c'est certainement ce qui était présent sous mes yeux et ma main au moment où je me suis posé cette question du retour, et un témoin du fait que je me sois posé la question du retour à ce moment-là de l'expérience - ce qui nous renseigne sur mon état d'esprit, ma projection vers la fin du séjour, et ma nécessité à organiser ce voyage de retour, demander que l'on m'amène à la gare, etc. Même concernant les éléments qui pourraient sembler de prime abord futiles et inintéressants, le carnet est une trace de ce qui m'a habitée au moment où je le tenais. Il n'y a rien de trop peu sérieux pour être un matériau de recherche. Cela suppose néanmoins de se demander comment mettre ce récit pluriel en partage.

2. L'augmentation du carnet de terrain

Après mon séjour au sein de la communauté, j'ai réalisé un travail à partir du carnet en plusieurs temps, par plusieurs étapes construites au fur et à mesure de l'émergence d'une démarche singulière sur laquelle il me faut revenir pour que ce travail et ses enjeux soient compréhensibles. Une intuition préalable m'a poussée à approfondir ce que le récit produit par le carnet pouvait avoir de riche et fécond (2.1). J'ai donc procédé à une augmentation de mon carnet de terrain par sédimentation de couches de texte qui permettent d'aller vers

l'épaississement des significations portées par la catégorisation présentée en première partie. Une première étape a été d'explicitier mon carnet (2.2), une seconde de l'élucider (2.3).

2.1. La richesse et fécondité du récit, une intuition préalable

Comment en effet rendre compte de ce qui se trouve dans ce carnet de terrain dans ma thèse ? La mise en récit de l'enchevêtrement de divers éléments constituant ce carnet de terrain est trop riche pour n'en faire qu'un matériau qui apporte la preuve de ma présence à ce moment-là au sein des situations décrites et à laquelle le corps du texte pourrait renvoyer en paraphrasant. Cela suppose de dévoiler ce qui se trouve dans ce carnet de terrain en assumant la place que je peux prendre dans l'explicitation des multiples significations présentes dans ce carnet. Je choisis donc de travailler ce matériau, en trouvant des manières d'explicitier tout ce que ce carnet dit et tout ce qu'il ne dit pas – pour non pas sortir de la subjectivité mais la rendre plus partageable. Par mon récit subjectif, je veux faire éprouver à la lectrice et au lecteur les éléments tout à la fois factuels et descriptifs mais aussi ressentis et singuliers vécus au cours de mon séjour, sans les dissocier puisque je les ai vécus simultanément.

Mon carnet est d'abord resté rangé sur l'étagère de mon bureau du 15 octobre 2019 au printemps 2021. Après la retranscription de mes entretiens et le travail sur mon autre terrain de thèse, s'est posée la question de ce que je pourrais faire de ce carnet. La première étape a été de recopier ce carnet, initialement écrit à la main sur un petit cahier à spirales, dans un document Word, en essayant de transcrire au mieux ma prise de notes, d'être au plus près du corpus initial. Cela m'a demandé d'accepter de devenir observatrice de mon propre vécu, d'accepter avoir pensé ou ressenti des choses avec lesquelles je n'étais plus forcément en accord ou desquelles je pouvais être gênée. Accepter cette gêne et cette mise à nu par l'exposition de ce carnet n'est pas simple. Lorsque je tenais ce carnet, je n'anticipais pas que je le partagerai tel quel : cette idée s'est installée plus tard. Je ne l'ai donc pas écrit en imaginant en partager la totalité, chaque mot n'a pas été pesé à l'aune de ma projection du jugement que d'autres - ou moi-même - en auraient plus tard. Cela a rendu certains moments de la transcription difficile. J'aurais voulu censurer des éléments qui pourraient être jugés inintéressants, par exemple les appels passés avec des personnes de ma famille. Ces appels font pleinement partie de mon expérience, et j'ai admis cela par la suite : ces appels me renseignent sur mes besoins, sur mon rythme, sur mes doutes, sur mon rapport au « dehors » de cette expérience immersive. J'ai donc bien conservé l'entièreté du carnet inchangée. La seule modification intervient à la fin de la rédaction de la thèse, par l'anonymisation du carnet, en modifiant les prénoms des personnes impliquées sur place. Je garde par contre les prénoms originaux des personnes extérieures à cette expérience et dont je fais mention (les

membres de ma famille appelés par téléphone, mon directeur de thèse évoqué lors de deux discussions avec des personnes sur place).

Il m'apparaît alors évident et juste de conserver le carnet dans le style télégraphique dans lequel je l'ai écrit, de même que d'en garder la linéarité et l'entièreté – c'est-à-dire même ce que je juge parfois absurde, gênant, faux, idiot... Le corollaire de la justesse du carnet comme un tout linéaire et entier est la difficulté de le segmenter, le détricoter et en synthétiser des thématiques pour le partager de manière analytique dans le corps de cette thèse. Comment, en fin de compte, partager ce travail dans le cadre de cette thèse ? Revenons alors sur ma démarche d'augmentation du carnet de terrain, qui n'est pas qu'un travail d'analyse du carnet, mais un travail sur et à partir du carnet qui propose des pistes de compréhension de ce qui s'est joué dans mon expérience singulière sans jamais trop s'en éloigner.

2.2. Un carnet à / pour expliciter

Suite à la transcription du carnet sur document Word, j'ai fait l'expérience de le faire lire à des collègues doctorantes et doctorant²⁹⁷. Leur premier retour a d'une part confirmé l'intérêt de ce qui y était consigné pour rendre plus palpable mon expérience, les moments vécus, les rythmes éprouvés et a d'autre part attesté de la difficulté à le communiquer dans sa version brute. Il était à la fois intéressant et difficile de le partager tel quel. Cette difficulté, couplée à l'intérêt de conserver la linéarité et l'entièreté du carnet, m'a orientée vers l'idée de proposer à mon lecteur ou ma lectrice des clés de compréhension par l'*explicitation* du contenu du carnet. J'ai donc commencé à travailler par « colonnes ». J'ai découpé les prises de notes par unités de temps²⁹⁸ (séquences de travail, de repas, de « rituel », etc.) et à chaque unité de temps, j'ai, méthodiquement, systématiquement, ajouté des explicitations, rendant mon propos plus accessible, plus clair. L'idée n'était donc pas de supprimer l'obscur²⁹⁹ – dans et par lequel je savais qu'il se trouvait du sens à faire émerger – mais d'y adjoindre des clarifications, d'expliciter ce que le carnet ne disait pas, proposant mes réactions en essayant de ne pas me censurer.

²⁹⁷ Je remercie Fanny Ehl, Loriane Ferreira, Maële Giard et Fabian Lévêque pour leur lecture et les échanges à ce sujet. La pluralité de leurs regards, à ce stade de ma recherche, a considérablement nourri le travail que j'ai entrepris sur ce carnet.

²⁹⁸ Parfois, un moment est scindé en deux cases, notamment lorsque de nombreuses informations d'ordre très varié y figurent, pour rendre la lecture plus claire. Par exemple, le repas peut être découpé en deux lorsque j'aborde dans un premier temps la mise en place du repas, dans un second temps le contenu des conversations lors du repas en tant que tel. Pour ne pas se perdre dans le texte (et ses augmentations par colonnes successives), je décide alors de scinder le « moment » en deux.

²⁹⁹ Voir plus bas les implications épistémologiques qu'il y a à travailler à partir de l'obscur.

De cette manière, j'ai créé la section « commentaires » (devenue par la suite *explicitation*) qui correspond à la colonne du milieu du carnet partagé en annexes. Cette section a plusieurs fonctions. Il peut d'abord s'agir d'expliciter, au sens de préciser des éléments propres à la vie au sein de la communauté qui ne seraient pas clairs pour les personnes n'en étant pas familières, sur les termes employés et leur signification par exemple. Cette colonne permet aussi d'expliciter mes ressentis et mon état d'esprit au moment des faits relatés. Cela me permet de prendre du recul sur mon attitude et ce que j'ai choisi de transmettre dans ce carnet.

Je mets alors des mots sur mes ressentis, sur ce que j'ai pu éprouver par exemple par la dimension relationnelle de l'expérience communautaire, que ce soit par la présence ou par l'absence de relation avec certaines personnes. Je me rends compte en reprenant le carnet que je ne l'ai pas beaucoup fait sur le coup, mais en creux je le perçois en me relisant – cette colonne me permet donc d'expliciter ce qu'il y a de ressentis tus, minimisés ou implicites dans le texte initial du carnet. J'explique aussi le rythme de mon travail d'enquête, notamment le rythme de mes demandes d'entretien et le fait que j'aie consacré les premiers jours à m'acclimater à la communauté et à reprendre confiance en ce que j'y faisais. Cette deuxième colonne m'a de manière générale permis aussi d'oser exprimer des sentiments de gêne, d'incertitude, de flous, que ma première écriture ne m'avait pas permis d'exprimer. L'action de nommer ce ressenti me permet d'amorcer une analyse de la situation prenant en compte les différents points de vue, en partant du mien, explicité par la prise de recul que me permet le travail d'écriture du carnet en situation (texte initial) et a posteriori (colonne d'explicitation).

2.3. Un carnet à / pour élucider

J'ai ensuite soumis ce nouveau corpus (corpus initial et première augmentation du corpus par explicitation de chaque séquence) à de nouvelles relectures. Mes lecteurs et lectrices, dans l'ensemble enthousiastes, ont confirmé y voir plus clair dans mes propos. Des questions, des tensions leur apparaissaient... un propos plus riche était bien en train d'advenir. Néanmoins, je n'étais pas au bout de ce que je pouvais sortir de ce corpus. Cela a résonné avec le travail d'Anita Duhau³⁰⁰, que j'avais lu en début de thèse, qui avait construit une méthodologie d'augmentation du corpus qui m'interpelait. Dans sa thèse, pour son travail empirique, elle a sélectionné un échange enregistré parmi de nombreux, et à chaque élément brut (première colonne), elle a réagi une première fois (deuxième colonne) par ce que ce passage (première colonne) lui évoquait en premier, puis une deuxième fois, toujours suivant la même consigne,

³⁰⁰ Anita DUHAU, *L'accueil mosaïque comme rapport sensible au monde. Pratiques plurielles d'une petite ferme au Pays Basque*, Thèse de doctorat en Sciences de l'éducation, sous la direction de Frédérique Lerbet-Sereni, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2016.

elle a réagi (troisième colonne) par ce que la première et la deuxième colonnes lui évoquaient. Cela m'ouvrait la possibilité d'augmenter à nouveau mon corpus, à l'aide d'une « troisième colonne ». Dans mon cas, cette colonne m'apparaît comme *élucidation*. Rendre le discours plus éclairé puis plus lucide, faisant émerger ce qui ne se dit pas mais qui pourtant est bien là. Nous voilà alors dans le vif du travail sur l'imaginaire³⁰¹, l'élucidation renvoie en effet au vocabulaire castoriadien. Élucider l'imaginaire revient à faire surgir à la surface ce qui constitue le fond imaginaire socialement et historiquement situé, les significations sociales présentes partout et sur lesquelles la réalité telle qu'elle nous apparaît se fonde continuellement. Il ne s'agit pas de théoriser, mais bien d'élucider le vécu, le réel tel qu'il est vécu. Ce n'est pas abstraire le vécu pour en faire une théorie intellectuellement satisfaisante, mais s'attacher aux expériences pour faire émerger la signification qu'elles portent et qui les porte.

À la lecture de mon carnet de son explicitation, celui-ci a résonné pour moi – au sens de la résonance telle qu'explorée par Hartmut Rosa³⁰² – avec la catégorisation issue de la recherche que j'ai effectuée en Vallée Longue, présentée en première partie de cette thèse. Ces catégories – résister, prendre soin, instituer – m'apparaissent là, dans ce carnet, partout. C'est cette tension entre la présence de ces catégories et la possibilité qu'elles apparaissent un peu différemment qui me pousse à repartir de celles-ci pour les épaissir à l'aune des expériences relatées et explicitées dans le carnet. Je voulais interroger ces deux terrains, différents, mais en les croisant, car de ce croisement il me semblait que quelque chose de plus pouvait advenir. Je ne parlerai pas de comparaison stricto sensu ici, mais plutôt de prises empiriques dont les contrastes peuvent nous aider à penser les questions que nous nous posons³⁰³. Le travail sur ce carnet pourrait donc complexifier, épaissir la catégorisation en termes de résister, prendre soin, instituer. À la lecture du carnet, ces catégories me semblent là, partout. Dans les entretiens effectués durant mon séjour à l'Arche, ces catégories résonnent aussi, même si se profilent déjà des différences qui adviennent du fait de la vie quotidienne qui est différente et des expériences ordinaires qui ne sont pas forcément les mêmes. Dès lors, ces trois catégories deviennent des entrées que je fais dialoguer avec le contenu du carnet. À chaque séquence (unité de temps) augmentée (par la deuxième colonne), je fais correspondre une entrée catégorielle issue de de l'enquête Vallée Longue – *résister, prendre soin, instituer*.

³⁰¹ La conception que je retiens de l'imaginaire, présentée dans l'introduction de cette thèse, est tournée vers cette intention d'élucidation de l'imaginaire.

³⁰² Hartmut ROSA, *Résonance : une sociologie de la relation au monde*, Paris, La Découverte, Théorie critique, 2018, 544 p.

³⁰³ Je renvoie ici à l'introduction de cette thèse, sur le statut des deux terrains et les raisons du choix de ces terrains.

Pour les sous-catégories, j'ai principalement repris des termes que j'avais déjà employés dans le cadre de l'analyse de l'enquête Vallée Longue, en me permettant d'affiner au fur et à mesure les termes employés, pour les préciser et avancer vers une analyse plus systématique des séquences – notamment en fusionnant certaines sous-catégories et en en faisant apparaître certaines plus transversales. Les différences entre les deux situations étudiées ont tout de même abouti à la constitution de nouvelles sous-catégories (par exemple : *rythme communautaire* ou *interspiritualité*) qui me permettaient de caractériser au plus juste ce dont il est précisément question, tout en incluant ces sous-catégories dans mes trois catégories initiales. Il y a donc différentes possibilités en termes de sous-catégorisation. La sous-catégorie « rituel » est propre à la situation vécue à l'Arche et émerge de ce terrain de thèse ; tandis que l'autre sous-catégorie « institution -> religion (uniformisée) », bien qu'elle concerne spécifiquement la situation, est ancrée dans un vocabulaire qui avait émergé avant mon passage sur ce terrain, notamment la réflexion autour des institutions sociales. J'ai choisi de m'autoriser cette souplesse autour des sous-catégories pour ne pas passer à côté des spécificités propres à ce terrain, tout en m'efforçant de ne pas abuser de cette possibilité de constituer de nouvelles sous-catégories et de toujours partir des trois catégories de départ. En milieu de parcours, je décide, pour faciliter cette systématisation du travail, de construire un tableau, le plus clair possible, sur un document à part, reprenant ces sous-catégories, ordonnées selon les trois polarités (catégories).

Mon carnet augmenté est le résultat de l'accumulation des différents « sédiments » de textes : le plus ancien, la colonne de gauche, a été écrit souvent quelques heures après la situation relatée ; la colonne du milieu, explicitant à la fois le contexte essentiel à la compréhension de la scène et la manière dont j'ai vécu la scène pour rendre plus clair ce que mon regard spécifique peut expliquer de ce que je raconte ; la colonne de droite qui, à partir des catégories tirées de la première enquête, tente d'élucider ce qui se joue dans la scène et son explicitation ; enfin, la mise en couleur pour se repérer visuellement dans les différentes catégories.

3. La subjectivité en recherche, implications épistémologiques d'une recherche incarnée et réflexive

La tenue d'un carnet de terrain et la manière dont je l'ai travaillé au sein de ma recherche s'inscrivent dans des filiations en termes de pensée, de méthodes, de manières d'appréhender nos rapports au monde et la connaissance que l'on peut en avoir. Considérer que le sujet faisant de la recherche n'est pas absent de son objet a des implications épistémologiques qu'il me faut préciser ici. Qu'est-ce que s'impliquer dans sa recherche ? Sur le terrain, cela suppose d'interroger les paradoxes inhérents à l'idée d'observation participante (3.1). S'agit-il alors d'objectiver la subjectivité (3.2) ? Cela concourt à subjectiver l'objectivation, en assumant la place de l'obscur dans la recherche (3.3).

3.1. Observer et/ou participer

Mon immersion est initialement construite dans la filiation méthodologique de l'observation participante³⁰⁴. Durant mon séjour, la tenue de mon carnet a fait émerger une tension autour du manque de temps pour tenir ce carnet et de la nécessité de m'extraire des situations dont j'étais partie prenante – situations qu'il me fallait à la fois vivre pleinement et transcrire. Cela conduit à une injonction paradoxale entre investissement total dans l'expérience et nécessité d'extraction et distanciation vis-à-vis de cette expérience – certainement renforcée par la durée relativement courte de mon séjour. Cela renvoie à la perspective d'une certaine anthropologie notamment issue des travaux de Jeanne Favret-Saada sur la sorcellerie en Mayenne – basés sur le carnet qu'elle a tenu lors de son enquête de terrain – qui questionne la possibilité même d'une observation participante. Pour elle, « en rhétorique, cela s'appelle un *oxymoron* : observer en participant, ou participer en observant, c'est à peu près aussi évident que déguster une glace brûlante »³⁰⁵. En effet, lorsque l'on observe, on ne peut pas participer, et lorsqu'on participe on est ailleurs qu'à notre observation. En contraste de cette injonction paradoxale qui ne repose que sur la figure du chercheur qui a le contrôle de sa recherche, les travaux de Favret-Saada montrent ce que cela peut produire de se laisser affecter par sa recherche, de s'y perdre et de tenter d'élucider la place qui nous est donnée dans les situations vécues. Dans cette perspective, un carnet de terrain (du moins tel que je l'ai tenu) est à la fois

³⁰⁴ L'observation participante s'est construite par les épreuves qu'elle soulève, notamment en ce qui concerne le rapport au terrain que cette situation suppose et crée à la fois. Les tensions que je soulève ici résonnent assurément avec des difficultés, doutes et tensions perçus par d'autres bien avant moi, à l'instar par exemple de William Foote WHYTE, *Street corner society: la structure sociale d'un quartier italo-américain*, Paris, La Découverte, 2007 (1943), dont les annexes notamment explicitent le rapport au terrain de l'auteur et les questions tant pratiques que méthodologiques que son étude devenue un classique de la sociologie a pu susciter.

³⁰⁵ Jeanne FAVRET-SAADA, *Désorceler*, Paris, Olivier, Penser/rêver, 2009, p. 148.

trace de la subjectivité de la chercheuse et reconnaissance de la richesse de sa subjectivité, c'est-à-dire de sa capacité à nourrir la recherche et ses ressorts, et non à en être une observatrice distanciée qui peut se distinguer de ce à quoi elle participe.

La démarche présentée ici s'appuie également sur les travaux d'anthropologie de l'ordinaire telle qu'éprouvée par Eric Chauvier, pour qui « l'attention portée à la dissonance de l'ordinaire – les situations d'embarras, les anomalies, l'inquiétante étrangeté – amène l'anthropologue à revenir de façon heuristique sur l'enquête, en une expérience de savoir à la fois locale et générique »³⁰⁶. Il remet en cause la « désinterlocution » courante en anthropologie classique – et dans les sciences sociales de manière générale – c'est-à-dire le fait d'enlever aux personnes constituant le terrain étudié la fonction d'interlocuteur·trice (vis-à-vis de nous). Cela revient à nier la spécificité des places des personnes dans les situations vécues par l'observateur·trice, au nom de l'objectivité. En reconnaissant ma place dans ma recherche, j'épaissis les situations dont je parle en reconnaissant la spécificité non seulement de ma place mais aussi de celles des autres personnes dont je parle, et en reconnaissant que j'en parle à partir de situation d'interlocution – et de relation plus généralement.

Par la place que j'accorde au carnet de terrain mis à nu dans cette thèse, je m'inscris dans une manière de faire de la recherche qui insiste sur la place du chercheur ou de la chercheuse et sur ce que son vécu de la situation peut dire de la situation étudiée. Cela implique que ne pas reconnaître sa place, sous couvert d'objectivité, serait une erreur, laissant tout un pan de l'analyse dans des angles morts. Le biais tant redouté ne se situe pas du côté de la subjectivité du chercheur, mais résulterait plutôt de l'attitude qui consiste à nier cette subjectivité. Je propose alors plutôt de tenir compte de la subjectivité pour s'engager, à partir de la situation vécue, dans une démarche de compréhension. Sans néanmoins prétendre *objectiver le réel*, puisque *le réel* ne sera jamais uniquement composé d'objets inertes et univoques, il s'agit bien d'explicitier puis d'élucider les expériences vécues en assumant les ambivalences et la complexité. La subjectivité est à ce titre une clé d'entrée, qui ouvre une porte sur l'extérieur, sur les autres, sur le monde. Il ne s'agit pas d'enfermer les questionnements dans une auto-validation, auto-légitimation, un « auto » sans référence à l'« hétéro », à l'extériorité, aux autres... C'est un « auto » foncièrement relationnel et réflexif. Il s'agit donc plutôt d'être claire sur les points de départ, les points d'ancrage aussi, de la recherche que je mets en œuvre – et de l'œuvre que je mets à ma recherche. Ce faisant, la recherche peut être appréhendée comme « une expérience de savoir à la fois locale et générique »³⁰⁷. Partir des situations, singulières et singulièrement éprouvées, ne signifie pas ne pas adresser à ces situations des

³⁰⁶ Éric CHAUVIER, *Anthropologie de l'ordinaire : une conversion du regard*, Toulouse, Anacharsis, Griffe, 2017, p. 139.

³⁰⁷ *ibid.*, p. 139

questions génériques qui permettent d'apporter des pistes de réflexion qui dépassent la situation elle-même, qui peuvent questionner d'autres situations.

3.2. Objectiver la subjectivité ?

Parler de recherche incarnée sous-tend l'idée d'une recherche que j'habite et qui m'habite – c'est-à-dire dont j'accepte qu'elle m'habite, me meuve, m'émeuve et me transforme, et dont je mets au clair en quoi tout cela contribue au travail de recherche, à la perception que j'en ai, à ma capacité à l'élucider. L'objectivité n'est donc pas visée comme un état dans lequel il s'agirait de se trouver, mais tout au plus pensée comme un processus, celui d'objectivation de la subjectivité. C'est alors une démarche, quelque chose en mouvement, une intention que se donne le chercheur ou la chercheuse. Cela suppose de distinguer l'objectivité de la neutralité et lui préférer l'explicitation des subjectivités qui ancrent, situent et enrichissent la recherche, en démêlant les niveaux pluriels et complexes d'implication en recherche³⁰⁸.

Il s'agit, suivant Francisco Varela, de considérer « les témoignages en première personne [...] comme une part intégrante de notre horizon scientifique et culturel »³⁰⁹. Cela résonne pour moi avec la démarche de Val Plumwood, dans son ouvrage *Dans l'œil du crocodile*³¹⁰, prolongée notamment par Baptiste Morizot, dans *Manières d'être vivant*³¹¹, qui élucident leurs propres expériences en tant que points de départ de questionnements et réflexions à portée plus générale, ancrés dans des approches philosophique et/ou anthropologique. Passer par le « je » c'est aussi, pour Jean-Philippe Pierron, exprimer le monde à travers les liens que nous avons avec les autres autour de nous, y compris les autres qu'humains³¹². Si l'objectivité entendue comme neutralité n'est pas le critère de scientificité de ma recherche, ma démarche réflexive est alors le point central qui permet une discussion – scientifique, et je retiens alors de ce mot la possibilité de mettre en partage et en discussion la recherche lorsqu'elle est rendue publique – sur ce que je présente ici. Ainsi, non seulement je transmets les matériaux à partir desquels je propose une analyse qui produit du sens, mais plus encore je situe ces matériaux, je donne des indications sur les conditions dans lesquelles ces matériaux ont été

³⁰⁸ Je renvoie pour cela à la fin de l'ouvrage très éclairant à ce sujet : Ruth Canter KOHN, Pierre NEGRE et Yves BAREL, *Les voies de l'observation : repères pour les pratiques de recherche en sciences humaines*, Nouv. éd., Paris Budapest Torino, l'Harmattan, Ingenium, 2003.

³⁰⁹ FRANCISCO VARELA, « Préface », in Claire PETITMENGIN, *L'expérience intuitive*, Paris, L'Harmattan, Collection Sciences cognitives, 2001, cité par Anita DUHAU, *op. cit.*, p. 205.

³¹⁰ Val PLUMWOOD, *Dans l'œil du crocodile*, *op. cit.*

³¹¹ Baptiste MORIZOT, *Manières d'être vivant*, *op. cit.*

³¹² Jean-Philippe PIERRON, *Je est un nous : enquête philosophique sur nos interdépendances avec le vivant*, Arles, Actes sud, Mondes sauvages, 2021.

produits et analysés. Plus que de présenter des résultats, cette recherche présente une analyse en construction, en passant par les différentes étapes de la recherche en train de se faire. Ce faisant, il ne s'agit pas de la présenter comme un modèle reproductible à l'identique – ma démarche est foncièrement résistance et réticente à l'idée d'une reproductibilité – mais pour apporter des pistes de réflexion pouvant participer à l'élaboration, l'enrichissement, l'affirmation d'autres recherches qui prennent en compte les imaginaires et la subjectivité.

Enfin, c'est à l'aune des intentions que je me suis fixées pour cette recherche que l'on peut comprendre la démarche que je présente. Pour rappel, mes intentions sont doubles : élaborer des résultats quant à la substance (notamment catégorisée) des imaginaires que j'explore, mais aussi et surtout rendre compte de la démarche de construction d'une recherche complexifiée des imaginaires dans les situations d'habiter où l'écologie est pensée, vécue, incarnée.

3.3. Subjectiver l'objectivation : la recherche à partir de l'obscur

En fin de compte, assumer sa subjectivité en recherche, se faire en partie sujet de sa recherche, c'est aussi accepter de mettre à nu ses propres croyances, d'assumer ses limites et de faire part de ce que l'on considère comme faiblesses. L'emploi que je fais du terme d'obscur dans ce contexte doit être compris dans la perspective mise en mots par Starhawk dans son ouvrage *Rêver l'obscur* : « L'obscur : tout ce dont nous avons peur, tout ce que nous ne voulons pas voir – la peur, la colère, le sexe, la douleur, la mort, l'inconnu. »³¹³ Au contraire d'autres manières de faire de la recherche, la démarche proposée ici repose sur l'idée de montrer cet obscur, en partant d'abord de mon obscur, et de l'éclairer de réflexivité – tout en admettant la part d'obscur que rien ne pourra éclaircir, qui repose sur la singularité des situations, leur complexité, l'intériorité de chacun·e et les contradictions, paradoxes qui émergent de ces situations. C'est aussi considérer l'obscur en ce qu'il peut nous apprendre de nous-même et de la vie : c'est admettre nos sentiments, nos paradoxes, ce qui nous habite et que l'on ne comprend pas, nos sentiments qui ont peu de place dans ce que l'on montre de soi au-dehors, et encore moins dans un écrit académique, au premier titre desquels la peur et la colère. C'est aussi admettre que le je qui écrit est – aussi, surtout, d'abord – un corps, un corps en vie, un corps qui vit, puisque pour reprendre les termes de Varela, « la connaissance dépend d'un monde inséparable de nos corps, de notre langage et de notre histoire culturelle – bref, de notre *corporéité* »³¹⁴.

³¹³ STARHAWK, *Rêver l'obscur : femmes, magie et politique*, Paris, Cambourakis, Sorcières, 2015, p. 31

³¹⁴ FRANCISCO J. VARELA, EVAN THOMPSON et ELEANOR ROSCH, *L'inscription corporelle de l'esprit : sciences cognitives et expérience humaine*, Paris, Points, Essais, 2017, p. 254-255.

Cette prise en considération de l'obscur est un point de départ pour dépasser une vision rationaliste et objectivée du monde, en admettant que cette vision n'épuise pas à elle seule les phénomènes vécus. Alors, « [comment] trouvons-nous l'obscur en nous, comment le transformons-nous, comment le possédons-nous comme notre propre pouvoir ³¹⁵ ? » J'ajouterai à ces questions introductives de l'ouvrage de Starhawk, des questions plus spécifiques à ce qui m'interroge dans le cadre de cette thèse : comment articule-t-on cette transformation de l'obscur aux impératifs et intentions de la recherche académique, dans le cadre d'une thèse ? Assumer la subjectivité, c'est reconnaître que pour abstrayant et rationnel que se présente le processus d'objectivation, il n'en demeure pas moins un processus qui relève d'un sujet singulier, présent à sa recherche. Ainsi, je mets en réflexion la démarche de recherche elle-même et la manière dont je l'ai menée. Je propose aussi des hypothèses qui me font admettre ma vulnérabilité car elles laissent transparaître ce qu'il y a d'irrationnel voire d'indicible dans cette démarche de compréhension du réel.

Mais les implications épistémologiques que j'évoque ici me semblent déborder des situations dans lesquelles la subjectivité est explicitement partie prenante de la recherche. En effet, si l'analyse thématique exposée dans la première partie de cette thèse peut sembler fondamentalement rationnelle, cela occulte une partie de ce qui se joue lorsque l'on cherche, c'est-à-dire lorsqu'on est en recherche du sens de ce que l'on voit, de ce que l'on entend, de ce que l'on vit. Et il ne me semble pas que je minimise la portée des propos que je tiens en m'interrogeant sur ma démarche et son objectivité, car cela ne signifie pas pour autant que cette analyse ne vaut rien et qu'elle n'est pas admissible en tant que recherche. Prenons ainsi pour exemple la catégorisation qui a émergé de l'enquête réalisée en Vallée Longue³¹⁶, avec cette articulation : résister, prendre soin, instituer. Ces termes étaient présents dans mon travail de thèse par les lectures que j'avais faite en amont et le cadre théorique qui commençait à en émerger et ils résonnent singulièrement avec le corpus issu de l'enquête « Vallée Longue », ce que l'analyse thématique des entretiens a montré. Pour autant, aurais-je qualifié de *prendre soin* la dimension que je nomme comme telle si j'avais traité les entretiens (réalisés plus d'un an avant) à un autre moment qu'à l'été 2020, avec ma fille de 6 mois à l'époque dont je m'occupais constamment, dont je *prenais soin* – qui plus est dans le contexte de la crise sanitaire qui a rendu le thème du soin très présent dans toutes sortes de débats et discussions ? Aurais-je accordé ce même statut d'articulation au *prendre soin* dans d'autres conditions ? Le temps écoulé me permet certainement de m'interroger sur la manière dont j'ai voulu démêler les fils de cette enquête. Je ne crois pas que la grossesse et le « prendre soin » qui en a découlé à la naissance de ma fille, s'accompagnant des mois durant d'occupations

³¹⁵ STARHAWK, *op. cit.*, p. 31

³¹⁶ Exposée de manière retravaillée dans la partie 1 de cette thèse.

très pragmatiques, matérielles et corporelles, en prise avec son corps et le mien (allaiter, bercer, laver, changer, câliner, veiller...), soient à considérer comme un cas spécifique qui m'autoriserait moi seule, dans cette situation unique, à envisager ce travail de réflexivité. Cela constitue plutôt le cadre par lequel, dans mon cas singulier, j'ai *habité* ma propre recherche³¹⁷, au-delà des temps dévolus à l'expérience sur le terrain. Expliciter ces singularités liées à la subjectivité participe selon moi d'une recherche à la fois plus riche, plus juste (au sens d'ajustée, de justesse) et plus honnête.

4. Un carnet dans le corps de thèse, incarner par le corps dans la thèse

Cette démarche s'est aussi nourrie de la réflexion menée par Pascal Nicolas-Le Strat autour de la publication de la recherche en train de se faire. La lecture de son *Journal de thèse*³¹⁸ est une source d'inspiration – bien que la forme et l'intention de l'écriture est différente de la mienne dans mon carnet de terrain. Si mon travail s'inscrit dans la filiation plus générale d'autres travaux d'explicitation et mise en partage du travail de recherche³¹⁹ et d'écriture³²⁰ en train de se faire, le carnet de Nicolas-Le Strat m'a spécifiquement touchée en ce qu'il s'agit du processus de construction de sa thèse. Je l'ai lu lors de ma première année de thèse et cela a ouvert la possibilité pour moi d'explicitier la manière dont la thèse se fait, y compris les dimensions personnelles qui sont d'ordinaire tues. Se pose alors la question, une fois ressenti le besoin et assumée l'envie de partager le carnet ou le journal, du statut qui lui est accordé et de la forme que cela prend. Dans le cas de cette thèse, cela a interrogé pour moi la séparation entre le corps de thèse et les annexes perçues comme périphériques, cette séparation rejoignant celle entre preuve des matériaux et exposition des résultats (4.1). L'intuition d'un passage nécessaire par l'organicité du carnet m'a accompagnée dans ma réflexion sur le statut

³¹⁷ Comment ne pas s'interroger différemment sur l'habiter lorsqu'un être habite en nous ? Comment peut-on imaginer que cela ne change rien sur ce que l'on perçoit de ce que l'on étudie ?

Au-delà même de la grossesse, sur la manière dont l'on peut chacune *habiter son utérus*, je renvoie au livre de Maud Renard qui nous invite à un rapport différent à notre corps à partir de ce qui se passe par et dans notre sphère gynécologique, dans une démarche féministe et écologique : Maud RENARD, *Habiter son utérus, au cœur de la gynécologie émotionnelle – Comprendre ses émotions pour se réapproprier son corps, son cycle et sa féminité, décoder ses maladies et prendre soin de soi*, op. cit.

³¹⁸ Pascal NICOLAS-LE STRAT, *Journal de thèse suivi de Retour sur l'expérience du « Journal de thèse » et Un autre devenir est possible : septembre 1992-octobre 1993*, Montpellier, Fulenn, 2009.

³¹⁹ Par exemple par : Rémi HESS, *Le lycée au jour le jour : ethnographie d'un établissement d'éducation*, Paris, Méridiens Klincksieck, Collection « Analyse institutionnelle », 1989.

Cela rejoint aussi sur ce point l'intention de Howard Becker d'explicitier la "cuisine interne" de la recherche en train de se faire : Howard Saul BECKER, *Les ficelles du métier : comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Suite du 1er tirage (7)., Paris, La Découverte, 2013.

³²⁰ Edgar MORIN, *Journal : 1962-1987*, Paris, Éd. du Seuil, 2012, au sein duquel "Journal d'un livre".

et la place à accorder au carnet dans cette thèse. Je passe alors de la nécessité de lire le carnet à la nécessité d'en préciser les lectures plurielles (4.2).

4.1. Corps de thèse, périphéricité des annexes

Si je cherche ce qui me semble commun aux différentes thèses que je connais, et que je lis les quelques conseils qui sont donnés ici et là aux doctorant·e·s en cours de rédaction, le corps de thèse doit être caractérisé par une certaine fluidité, par une logique qui permette au lecteur ou à la lectrice de comprendre le déroulé de la réflexion mise en œuvre dans la thèse. Mettre quelque chose en annexe, c'est supposer que la lecture de cette chose n'est pas essentielle à la bonne compréhension de la thèse, en affirmant néanmoins l'intérêt de cette chose, le fait qu'elle puisse éclairer ou éclaircir des éléments de la thèse en elle-même. Il y a dans ce dernier point quelque chose d'assez paradoxal, autour de l'indépendance de la thèse vis-à-vis de ses annexes et de la périphéricité de celles-ci par rapport au centre que serait la thèse. Les annexes sont alors souvent là plutôt pour prouver, apporter une preuve tangible, claire, objective et même objectivée de ce que l'on avance. À ce titre, par exemple, la retranscription d'un entretien est une manière de faire de ce moment spécifique qu'est l'entretien un matériau objectivé de la recherche dont il est question dans la thèse.

Cette question renvoie à la distinction entre la preuve des matériaux de recherche et l'exposition des résultats. Dans le cas de Jeanne Favret-Saada, dont les perspectives sur l'observation m'avaient éclairée quant à mon implication concrète et relationnelle sur mon terrain, même si elle s'est posé la question de la publication de ses matériaux, ceux-ci sont publiés³²¹ à part de ses résultats³²² – et postérieurement. De même, il y a, dans les recommandations autour de la thèse comme dans les pratiques, une séparation entre le corps de thèse et les annexes. Sur cette séparation se construit une hiérarchie qui me semble peu révélatrice de la considération que j'ai pour mon carnet de terrain augmenté : en quoi mon carnet de terrain serait quelque chose de *moins* que mon corps de thèse ? Le corollaire de cette idée est que le corps de thèse devrait se suffire à lui-même : il me semble pourtant que dans mon cas, mon corps de thèse est difficilement compréhensible sans un passage en détail par ce carnet augmenté. Cela résonne pour moi avec un article de Pascal Nicolas-Le Strat³²³ qui rend publiques des questions et remarques qui lui sont adressées et les réponses qu'il a apportées

³²¹ Jeanne FAVRET-SAADA et Josée CONTRERAS, *Corps pour corps : enquête sur la sorcellerie dans le Bocage*, Paris, Gallimard, Collection témoins, 1982.

³²² Jeanne FAVRET-SAADA, *Les Mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard, Collection Folio, n° 3, 1985 (1977).

³²³ Pascal NICOLAS-LE STRAT, « Retour sur l'expérience du journal de recherche (dialogue avec Sébastien Joffres) », 20 septembre 2013, URL complète en biblio.

au sujet de la « publicisation de l'intime » et de ce en quoi cela participe d'une mise à l'épreuve de théories et méthodes. Son expérience du journal de recherche et les réflexions qui ont suivi assoient selon moi la perspective d'une mise en partage qui ne soit pas qu'une manière d'apporter la preuve de ce que l'on avance, mais bien plutôt de mettre collectivement à l'épreuve ce que l'on avance.

Cela a d'autant plus de poids que ces éléments évoqués plus haut sont tout sauf en déconnexion avec les thèmes que traite ma thèse. La séparation et hiérarchie corps de thèse / annexes, de même que la nécessité de séparer hermétiquement la discussion théorique de la présentation des terrains me semblent en déconnexion évidente avec mes positionnements épistémologiques. Ces séparations et ces hiérarchies ont encore moins de sens lorsque l'on travaille sur la praxis, sur l'expérience, sur la réflexivité qui passe par la remise en cause de la stricte séparation théorie/pratique. J'y vois alors une possibilité d'amplifier le fond de la thèse par la forme qui lui est donnée, en mettant en avant les liens entre forme et fond³²⁴. Peut-on seulement traiter de manière créative (au sens castoriadien, de manière instituant, pourrais-je aussi dire) le fond, en reproduisant des formes instituées de la recherche ? Cette séparation fond-forme – qui rejoint celles entre substance et processus, contenu et démarche – ne fait-elle pas intrinsèquement partie des institutions que je questionne, en posant la question pluriforme des imaginaires ?

4.2. Il est essentiel de lire le carnet, mais comment lire le carnet ?

L'intuition d'un passage obligé par mon carnet, de mon côté, remonte à longtemps. J'ai commencé à sentir cela lorsque j'ai transcrit mon carnet de terrain dans un document Word puis que je l'ai fait lire autour de moi. J'ai senti alors que rien ne raconterait vraiment mieux que ce carnet ce qu'a été cette expérience au sein de la communauté de l'Arche. Puis j'ai réfréné cette intuition, me forçant à m'entendre dire « un matériau n'a rien à faire dans le corps de la thèse ». Ce langage organique (le *corps* de la thèse) pour parler du processus si mécanique et abstrayant de ce que je m'imaginais alors devoir être ma thèse (un travail à partir de *matériaux*) m'interpelle : il fallait pourtant bien que dans ce *corps* de thèse, je découpe, je trie, j'ordonne, je classe, je range dans des cases, des éléments qui, de partout, débordaient de ces cases.

³²⁴ Ces réflexions doivent énormément au travail initié par Loriane Ferreira dans le cadre de son doctorat, notamment ses intuitions et idées autour des formes non-conventionnelles d'écriture de la recherche (formes littéraires et formes explorant d'autres sens, notamment auditif). L'ouverture qu'elle a dessinée dans son travail par ses remises en question a assurément donné beaucoup d'inspiration, de force et de puissance autour d'elle, à moi comme à d'autres.

Maintenant que j'ai écrit de longues pages pour partager au mieux le travail que j'ai mené autour de mon carnet de terrain, puis que j'ai élaboré un chapitre qui synthétise les éléments saillants de ce carnet en repartant du triptyque résister – prendre soin – instituer (chapitre 7), je me rends compte que ce carnet demeure un passage obligé pour comprendre ce travail et sa portée. La relecture de ce que j'ai écrit suite à ce carnet révèle en effet que des éléments d'ordre *expérientiel, organique, complexe* sont difficilement transmissibles autrement qu'en passant par cette trame, en y entrant et en la suivant. C'est le cas du rythme des journées (la systématique et les différences, avec des journées plus détaillées et/ou plus remplies que d'autres...), du rythme du séjour et de son évolution (la manière dont, les jours passant, ma perception de l'expérience et mon attitude au sein de celle-ci se transforment), ainsi que de mes ressentis, mes incertitudes, mes doutes, mes peines et mes difficultés, et la manière dont tout cela s'imbrique dans le fil des journées et de mon séjour. Le rythme des 15 jours, avec ses répétitions, ses inédits, ses différences, ses évolutions (les miennes, celles des autres, celles des relations) n'est perceptible qu'à la lecture du carnet.

Il me faut alors exposer les raisons qui font que le carnet n'est pas une partie de la thèse et les choix que j'ai dû faire. L'essentiel, dans cette partie, est surtout de clarifier ma démarche. Émerge alors l'idée d'une troisième voie, entre mettre le carnet en entier dans le corps de thèse ou n'en garder que quelques segments figuratifs au sein d'une réflexion qui suppose de sortir du caractère organique et temporel du carnet (ce que je fais d'une certaine manière dans le chapitre 7). Plutôt que de placer mon carnet augmenté en l'état dans cette partie, j'en propose quatre extraits de la longueur d'une journée, avec des clés de lecture, non pas de contenu, mais autour de la démarche. Je choisis quelques journées à partir desquelles il devient plus aisé pour le lecteur, la lectrice, d'« entrer » dans le carnet, de le lire dans tous les sens possibles – horizontalement, verticalement, diagonalement, linéairement, transversalement – et avec toutes les vigilances et résistances à ma démarche que j'ai pu identifier.

Ce faisant, je rends mon lecteur, ma lectrice, en capacité de se repérer dans le carnet, de le lire et de le discuter. Le travail que je propose dans les deux chapitres suivants rend ainsi compte de ma démarche, il l'explique ainsi que ses apports et ses limites, en guidant mon lecteur, ma lectrice dans sa lecture. Le choix des journées n'est pas totalement aléatoire, notamment dans la situation de ces journées au sein du carnet. Les extraits sont ainsi présentés par ordre chronologique pour que l'on garde la perception de l'évolution et de son rythme. Ce n'est donc pas un grand détricotage, mais plutôt une incursion dans certaines journées pour guider le lecteur, la lectrice dans la lecture qu'il ou elle peut avoir du carnet.

Conclusion du chapitre 4

Le carnet de terrain à partir duquel la catégorisation présentée en première partie est approfondie est composé d'un contenu pluriel, mêlant perceptions des expériences et ressentis. Tenu sans intention ni de le partager ni de le travailler, il m'a permis de relater les expériences que j'ai vécues lors de mon séjour au sein de la communauté de l'Arche ainsi que les ressentis et la manière dont j'ai vécu ce séjour, avec mes doutes, mes questionnements, mes peurs. Ce récit me semble fécond pour travailler la question des imaginaires ; cela suppose néanmoins de mener une réflexion sérieuse sur la subjectivité en recherche. Je procède alors à une démarche d'augmentation du carnet de terrain, par deux étapes successives d'explicitation puis d'élucidation. Cette augmentation du corpus de départ approfondit mon matériau de recherche, elle épaissit la catégorisation proposée en première partie, à partir des expériences d'abord *relatées*, ensuite *explicitées*, enfin *élucidées*.

Ce travail soulève des questions épistémologiques, notamment en ce qui concerne la place et le statut de la subjectivité au sein de la recherche. S'agit-il alors d'objectiver la subjectivité – de faire de la subjectivité un objet de la recherche ? Cela nous emmène à considérer la subjectivité même du travail d'objectivation que représente la thèse – un travail par lequel la subjectivité, et notamment sa part d'obscur, résiste à l'objectivation. Comment alors mettre en partage cette démarche et le matériau qu'elle produit et qui l'a produite ? Cela conduit à reconsidérer la périphéricité des matériaux vis-à-vis des résultats, mais aussi à s'interroger sur les conditions de leur mise en partage, spécifiquement dans le cadre d'un travail de recherche. Celle-ci suppose de guider mon lecteur, ma lectrice dans sa lecture du carnet, ce que les deux chapitres suivants ambitionnent de préciser.

Guide pratique de lecture du carnet

En plus de ce que précise ce chapitre, voici pour mon lecteur, ma lectrice, quelques remarques générales essentielles à la lecture de ce carnet ou d'un des extraits qui suivent dans le corps de thèse :

- J'ai voulu noter au mieux les noms des personnes avec qui j'interagissais pour me souvenir de qui il s'agissait (leur place dans la communauté, les échanges que j'ai pu avoir avec ces personnes, etc.). Parfois, surtout au début, je n'étais pas sûre des noms propres, d'où la mention « (?) », de même pour certains noms communs entendus dans une conversation et dont je n'étais pas sûre de ma bonne compréhension.

- Je note systématiquement les prénoms des personnes avec qui j'échange. À l'heure de l'anonymisation du carnet, je m'en veux un peu, car trouver des prénoms pour 56 personnes (55 personnes rencontrées, une personne évoquée par quelqu'un), ce n'est pas une mince affaire. Je choisis un code pour l'anonymisation des prénoms, en fonction de leur « statut » au sein de la communauté :

- les engagé·e·s de la communauté (personnes qui vivent à la communauté de manière permanente) auront un prénom qui commence par la lettre E,

- les postulant·e·s (personnes qui vivent à la communauté l'année précédant leur engagement, faisant suite à un long-stage) par Phi ou Pi. Il s'agit d'un couple et de leur fille née durant mon séjour, même si elle n'est pas elle-même postulante bien sûr. À l'âge adulte, les enfants partent généralement de la communauté. S'ils ou elles veulent l'intégrer, ils ou elles doivent emprunter la voie classique des séjours communautaires comme toute autre personne qui souhaiterait intégrer la communauté. Néanmoins, comme c'est la seule enfant (parmi ceux et celles habitant à ce moment la communauté) que je nomme dans mon carnet, et que la catégorie « postulant·e·s » ne concerne que ses parents, je choisis de l'intégrer à cette catégorie.

- les stagiaires, en fonction de la durée, par la lettre L (pour long-stage, d'un an), par la lettre M (pour moyen-stage, de trois mois), par la lettre C (pour court-stage, d'une à quelques semaines),

- les postulant·e·s et engagé·e·s de la Grande Arche (des personnes engagées ou en processus d'engagement dans le mouvement de la Grande Arche, sans pour autant habiter dans une communauté de l'Arche), par la lettre G,

- les personnes de passage (habitant au sein de la communauté pour un jour, une semaine, un mois... peu importe la durée, mais ne relevant pas de ces catégories), par Pa,

- les personnes auxquelles des personnes rencontrées durant mon séjour font référence, sans qu'elles ne relèvent de ces catégories (en l'occurrence, ce sont des personnes faisant référence à leurs enfants), par la lettre R.

La présence de la multitude de ces prénoms ainsi que des « statuts » au sein de la communauté rendent compte de la quantité et diversité de personnes rencontrées sur la courte période de deux semaines. Chaque prénom ou presque m'évoque encore un visage et/ou une voix, ce sont donc bien des personnes avec lesquelles j'ai échangé suffisamment longtemps ou profondément pour que je m'en souviennne.

- Lors de chaque entretien, j'ai pris en note dans le carnet les informations signalétiques, que je n'ai pas reproduites ici. Les autres prises de notes durant les entretiens, reproduites ici, sont des informations sur la situation dans laquelle se déroule l'entretien (l'endroit où il a lieu, si nous partageons quelque chose à boire ou manger par exemple, etc.).

- Ce qui est en italique dans le texte initial (1^{ère} colonne) a été ajouté a posteriori pour la compréhension lorsque cela était nécessaire. J'ai ajouté ces remarques lorsque j'ai transcrit le carnet de terrain sur Word – avant même qu'il ne soit question d'une deuxième colonne. Ces remarques sont distinctes de ce qui se trouve dans la colonne « explicitation » (2^{ème} colonne), elles sont peu nombreuses et permettent une compréhension textuelle du carnet (notamment lorsque ma prise de note rapide semble un peu abrupte et que cela rend les notes confuses).

- Lors du travail d'analyse à partir du carnet augmenté, je n'ai plus fait la moindre modification, au risque de décaler le texte auquel j'avais déjà fait référence puisque je me suis servie des numéros de page pour me repérer³²⁵. Le texte du carnet comporte ainsi des erreurs orthographiques, grammaticales, ainsi que certaines idées et réflexions avec lesquelles je ne suis plus forcément en accord au moment de l'écriture de cette thèse, ou des ressentis que je m'explique différemment. Cette complexité du vécu prolongé par l'augmentation successive du carnet fait partie de ma recherche.

³²⁵ À ceci près que l'anonymisation des prénoms réalisée en fin de thèse a pu faire bouger de quelques lignes certains segments du texte.

Chapitre 5. Le carnet en prise avec le foisonnement des expériences

Introduction du chapitre 5

Ce chapitre aborde la manière dont le carnet de terrain et son augmentation rendent compte des expériences diverses vécues durant le séjour au sein de la communauté de l'Arche. Plus encore, ce chapitre a pour intention de montrer en quoi le carnet est en prise avec la densité et la pluralité des significations des expériences relatées. À travers chacune des trois colonnes, à travers chacun des segments, à travers chacune des journées, le foisonnement des expériences est perceptible : le carnet est en prise avec ce foisonnement et en dévoile certaines logiques, certains traits, certaines tensions... Je propose d'explorer des manières de lire le carnet qui permettent d'être au plus près de la démarche et de ce qu'elle révèle et crée.

Pour cela, penchons-nous (vous, lecteur ou lectrice, et moi) sur deux journées. La première correspond au jour 1, jour de mon arrivée dans la communauté. Elle rend compte de mes premières impressions et des premières situations vécues. C'est une journée inaugurale de la façon dont j'ai procédé dans mon carnet pour chacune des colonnes. Il est intéressant de prendre la démarche à la racine pour mieux en comprendre les ressorts et intentions. La deuxième correspond au jour 2, première journée communautaire vécue entièrement dans les murs de la communauté, au rythme de celle-ci. Elle est particulièrement dense dans les trois colonnes et se situe à un moment de mon immersion où je n'ai pas forcément encore conscience – dans la colonne où je relate – de la récurrence de certaines activités et de certains fonctionnements. Pour autant, les autres colonnes agissent comme des mises en lien – parfois prudentes – qu'il importe de comprendre pour ce qu'elle complexifie la lecture du carnet. Si celui-ci part de la temporalité du séjour et de sa chronologie, il est aussi un tout dans lequel la lecture chronologique est imbriquée avec d'autres lectures. Voyons ainsi la manière dont je prends mes marques dans ma démarche au sein de chacune des trois colonnes lors de la première journée, le mardi 1^{er} octobre (1), avant d'explorer le carnet à l'épreuve de la densité d'une journée communautaire lors de la deuxième journée, le mercredi 2 octobre (2).

1. Prendre mes marques, jour 1

Le carnet m'aide beaucoup sur le moment. Il me permet de mettre des mots sur mes ressentis, mes doutes et mes étonnements – et de garder une trace de la mise en mots de ces ressentis, doutes, étonnements. Cela est rendu possible par une prise de notes assez proche du moment

où les situations sont vécues, ce qui est particulièrement le cas lors de la première journée, plus courte mais aussi moins occupée. Cette première journée de mon séjour commence à partir de 15h00 environ jusqu'à un peu plus de 21h30. Mes premières notes sont prises dans le train, puis dans ma chambre vers 16-17h00 (1-1, le récit de l'arrivée). Les segments 1-2 (le temps de flottement gênant), 1-3 (le rituel) et 1-4 (l'introduction et le repas) sont pris en note dans ma chambre juste après le repas. Le dernier (1-5), la danse, est pris en note juste après, toujours dans ma chambre. Le segment 1-1 donne le ton de ce carnet : il est à la fois descriptif de l'intérieur et de l'extérieur : je décris mes sensations, mes impressions, je pars même de celles-ci puisque ce sont les premières choses que je note dans mon carnet. Les deux colonnes suivantes m'aident à travailler à partir de ces doutes et étonnements. L'impératif de ne pas laisser de corpus initial de côté oblige à aller au bout de chaque phrase ou mot pris en note, d'augmenter, d'épaissir chaque petit bout de ce corpus initial. Commençons par une immersion dans cette première journée par la lecture du carnet (1.1) voyons ensuite les différentes manières de lire le carnet à travers cet exemple (1.2) et enfin précisons le nœud de la démarche qu'est la deuxième colonne (1.3).

1.1. Extrait du carnet

Jour/Scène	Relater	Expliciter	Élucider
J1 1-1. Le récit de l'arrivée	<i>Dans le train</i> Mon état d'esprit avant : anxiété -> symptômes physiques (nausées et chaud), crainte de ne pas être chez moi avec Iliass [mon conjoint] 15h15 – Saint-Marcellin Laura vient me chercher. Marion attend aussi. L. est là depuis 1 an et 1 mois. Elle a connu par quelqu'un en Inde dans un ashram. Elle nous fera visiter plus	Je fais ici le récit de mon arrivée, incluant le trajet. Je suis dans le dernier des quatre trains que j'ai pris pour arriver de mon domicile à Tours. Dès la première conversation, dans la voiture, avec une personne en long stage et la personne en moyen stage arrivée en même temps que moi, les questions tournent autour de « comment es-tu arrivée ici ? », « qu'est-ce qui t'a amenée ici ? » ? Le parallèle entre la communauté et les ashrams en Inde est	Instituer (expériences instituanes) des expériences communes (l'Inde et ses ashrams) qui se font instituanes Prendre soin (mon corps) : spécifiquement du fait de ma grossesse en cours, j'ai eu la sensation que l'on prenait soin de moi. Un soin qui semblait parfaitement intégré, normal(isé), sans pour autant qu'il ne soit explicitement formalisé.

tard. Emmanuel nous montre notre chambre. La mienne est « petite ourse » -> seule, côté hôtellerie. Les autres sont à deux par chambre.	évoqué par plusieurs personnes lors des conversations informelles et entretiens. La spécificité de ma « condition » physique, enceinte, s'ajoute à ma crainte de devoir m'intégrer pour ces quelques semaines. Cela explique aussi que l'on m'ait attribué une chambre seule, dans la partie hôtellerie (et non pas communautaire). Ma condition spécifique est reconnue et sera plusieurs fois prise en compte sans que l'accent ne soit mis dessus explicitement, ce qui était vraiment agréable et en contraste de la manière dont cela est ailleurs généralement pris en compte (grossesse perçue comme un état problématique pour lequel des protocoles spécifiques et encadrés doivent être mis en place, et non simplement comme un moment possible et spécifique de la vie).	
1-2. Le Quartier libre. Je me repose jusqu'à 18h30, heure de la messe. Dans le jardin ? J'espère trouver. Je suis tombée sur une dame avec un enfant en poussette. Elle allait au jardin donc elle m'a montré. On tombe sur Esther qui ne me reconnaît pas. Une dame à une semaine de son	Je fais une erreur sur le terme de « messe », étant peu familière des termes religieux de manière générale, et d'autant plus dans ce contexte, venant d'arriver. Il s'agit en fait de la prière du soir. Je me souviens avoir ressenti beaucoup de malaise à ce moment-là. Nous sommes présentés à la prière du soir, et avant cela je me sentais vraiment comme une intruse. De plus, je m'attendais à ce	Instituer (notamment « faire collectif ») -> Le « dedans » / « dehors » de la communauté peut sembler flou. La communauté n'est pas un espace public, en tant que stagiaires nous vivons temporairement au sein du lieu de vie permanent d'autres personnes. Cela peut poser question : quelle est la limite de la communauté ? Dans quelle mesure les personnes de passage en font-elles partie ? Je suis partie prenante des expériences qui se déroulent

accouchement arrive et raconte visite sage-femme - > je m'écarte pour leur laisser de l'intimité. Marion revient de sa séance de yoga au jardin. Une dame âgée me parle de ma grossesse.	qu'Esther me reconnaisse, et que ma présence près de ces personnes soit acceptée. J'ai eu au contraire le sentiment de gêner. Je me suis rendue compte à ce moment que l'ouverture de la communauté sur l'extérieur pouvait être pesante pour ses habitant·e·s au long-terme : sentiment d'être observé·e·s par des personnes extérieures, notamment dans des moments de partage de vécu très personnel, voire intime. Dans les faits, cela pousse les stagiaires à rester entre eux, au moins au début. J'ai d'ailleurs été extrêmement soulagée de voir arriver une stagiaire que je connaissais déjà.	durant mon séjour, néanmoins je ne peux nier que je suis quelque part une « étrangère » - d'autant plus à ce moment de mon séjour, mais même au-delà la question demeure.
1-3. Le La La prière rituel commence. Ce soir = connecté à l'islam. En cercle autour du feu -> un monsieur guide la prière. Les hommes disent des phrases, les femmes en disent d'autres -> tous les soirs les mêmes. Sur un petit dépliant que je récupérerai les prochaines fois. Il se met à pleuvoir vers la fin.	La prière a lieu dans le jardin lorsqu'il fait beau, en cercle autour d'un feu allumé pour la prière. Les jours de pluie, la prière a lieu dans une pièce de la maison, autour d'une bougie allumée pour la prière. Chaque soir, les membres de la communauté sont « en union de prière » avec une tradition religieuse et/ou de pensée. J'ai été un peu déroutée par cette prière, qui est très codifiée, sans que les codes ne soient explicités à chaque fois : cela est bien évidemment logique, puisque cette séquence est répétée chaque jour. Ce	Instituer (rituels) : la communauté s'institue par des formes ritualisées routinières. Mes remarques à ce sujet complexifient l'aspect « rigide » du rituel : chaque membre de la communauté réinterprète à sa manière, avec sa propre sensibilité, les rituels collectifs. La « clôture » du rituel n'est pas totale. Le rituel a un rôle stabilisateur, mais en modulant son aspect rigide, la communauté ne se ferme pas et ne se fait pas totalisante pour l'individu. Résister (institutions -> religion uniformisée) : le caractère interspirituel, la reconnaissance de la richesse des différentes cultures peuvent être considérés comme une résistance à l'égard du

		sont aux nouveaux·elles arrivant·e·s de prendre leurs marques, de s'accoutumer à cette séquence au fur et à mesure du séjour. Néanmoins, il faut apporter une nuance à cette dimension « codifiée » : les engagés de la communauté (ou des personnes en long-stage) guident la prière à tour de rôle (de ce que j'ai observé, une personne ou un couple est en charge de la prière une semaine, puis cela change). Il y a une régularité qui est respectée (ex : les traditions avec lesquelles l'on est en union de prière en fonction des jours), mais chaque personne peut exprimer sa propre sensibilité et son rapport personnel à la foi dans la manière dont il ou elle décide de guider la prière.	monde moderne universaliste et monolithique.
1-4. L'intro- duction et le repas	On annonce notre arrivée (Marion, Mathilde et moi). Laura dit qu'elle nous fera visiter demain. Esther vient me dire bonjour. On se reverra à la danse. Repas -> petite phrase dite avant puis énumération des plats, on se sert et on s'installe. Table des stagiaires : Marion, Mathilde, Laura et Manuel (Brésil), Christopher (Ecosse), Lena	La prière est un des temps d'annonces communautaires. À ce titre, c'est à la prière du soir que les nouveaux·elles arrivant·e·s sont présenté·e·s et/ou annoncé·e·s (qu'ils·elles soient déjà connu·e·s ou non des membres de la maison). C'est aussi à ce moment que les départs du lendemain sont annoncés, permettant un temps et un espace pour souhaiter la bienvenue et dire au revoir. Les plats lors du repas sont annoncés de manière codifiée. Plus tard au cours	Instituer (dedans/dehors) : Le rituel précédemment décrit contient en lui cette ouverture de la communauté à l'extérieur. Cette annonce marque l'ambivalence de notre situation : nous participons, mais nous sommes aussi des invités de passage. Instituer (rituels, codes) : L'anecdote à laquelle je repense et que je partage dans ma colonne « commentaires » au sujet de l'annonce des repas porte à nouveau sur la dimension normalisante et codifiante de la vie communautaire.

(Allemagne) -> là pour un an.

Vaisselle : chacun ses affaires.

de mon séjour, un stagiaire choisira de présenter les plats différemment : un engagé de la communauté le reprendra, et lui proposera une explication à ce sujet au cours du repas.

Je parle de « table des stagiaires ». Il s'agit d'une dénomination non-officielle et non-permanente. Chaque personne s'assoit où il-elle le souhaite. Dans les faits, on constate certaines régularités. Les stagiaires sont pour une grande partie d'entre eux-elles souvent installé-e-s entre eux-elles. La spécificité des repas du soir, et je ne pense pas l'avoir intégré dès le premier jour, c'est que les familles prennent leur repas dans leurs appartements. Les engagés de la communauté qui sont célibataires (et, au moment où je faisais mon immersion, une famille avec un enfant en bas âge) mangent dans la salle à manger communautaire.

La composition de la table des stagiaires est hétéroclite : je suis avec les deux personnes arrivées en même temps que moi, avec trois personnes de nationalité étrangère d'âges et trajectoires très différents et présent-e-s pour des durées très différentes (de quelques semaines à un an), ainsi qu'une personne en stage communautaire d'un an à la suite d'un

Instituer (dedans/dehors) : la question de la place dans la salle à manger me paraît être une institution qui ne se présente pas comme telle, et qui pose à nouveau la question du dedans/dehors, intérieur/extérieur de la communauté.

Prendre soin (intime, dedans/dehors) : le déroulé du repas du soir des familles dans leurs appartements est une reconnaissance de la nécessité qui peut exister de retrait dans la sphère intime. Cela nous indique que la communauté ne prend pas la place de la sphère intime/familiale, mais qu'elle est bien en elle-même un « dedans » (à l'égard du « dehors » que constitue la société) au sein duquel il y a d'autres « dedans » (à l'égard du « dehors » que constitue la communauté).

Instituer (pluralité et expériences instituant) : la composition que je note de la table à laquelle je mange rend compte de la pluralité des trajectoires et de la diversité d'individus que sont les stagiaires. Cela assoit l'idée d'une composition hétéroclite et plurielle des personnes qui passent dans ce type de lieux souvent caractérisés d'« alternatifs » et de « tremplins » pour des bifurcations (ces thèmes étant particulièrement revenus au long de mon séjour).

premier stage d'un an.			
1-5. La danse	Je vais me préparer -> danse 20h30-21h30. Prof : Gislaine (j'apprends à la fin qu'elle a longtemps vécu à la communauté et qu'elle vit maintenant au village). Danses en cercle (Europe de l'est, Amérique du sud, Irlande, Inde). Monte vers dynamique puis calme. Faire « en pensée » une danse pour les gens qui cherchent une maison, etc. Les marcheurs en Inde « dans l'intention ». mais aussi une certaine rigueur dans le mouvement et de l'amusement / de la joie d'être ensemble. A la fin, je discute deux minutes avec Esther qui me demande si je suis bien installée et me souhaite bon repos. Elle m'indique son appart si besoin (3^{ème} étage à gauche).	Au sujet de la personne qui anime le moment dansé, elle fait donc partie de ces nombreuses personnes passées par la maison et désormais installées au village. Il semblerait qu'une proportion non négligeable des habitant·e·s actuel·le·s du village soient des personnes passées par la communauté. La danse a une place importante au sein de la communauté. Pratiquant la danse depuis toujours, j'y ai été très sensible. Il s'agit de danse en groupe, souvent en cercle. Non-originaux de la communauté, certaines danses sont néanmoins des « classiques » de la communauté, souvent répétées par les membres qui participent à ces sessions. La séance se passe dans l'attention et la joie. Les personnes nouvellement présentes dans la maison sont aisément intégrées au mouvement. C'est un moment qui m'a permis de me sentir à l'aise, et plus encore d'« atterrir », bien dans mon corps, à cet endroit, avec ces personnes.	Résister/instituer (une brèche ?) : cette extension/projection de la communauté dans le village nous renseigne sur l'ancrage et les soutiens locaux, ainsi que sur le caractère transformateur de la communauté sur son milieu. Cela rejoint l'idée de la brèche. Prendre soin (corps dansés) : la danse fait appel à notre sensibilité, notre écoute (de la musique, des autres et de soi), notre corps. Elle est une activité à la fois de lien (à moi, à autrui et au monde) et d'incarnation. C'est bien par nos corps que nous faisons collectif dans la danse en groupe. Instituer (rituels) : Même si cela n'est pas incessamment explicité par le langage, ces temps de danse ont un caractère instituant. En se tenant par la main pour former un cercle et en réalisant les mouvements à un rythme précis et accordé, nous faisons collectif, par nos corps et notre intention de partage et d'union.

1.2. Complémentarité des lectures verticale et horizontale, segmentée et transversale

Nous pouvons lire ce carnet de différentes façons. Prenons l'exemple du segment 1-1³²⁶ mais cela concerne l'entièreté du carnet. Nous pouvons d'abord prendre chaque colonne indépendamment. Ainsi, je relate :

Dans le train

Mon état d'esprit avant : anxiété -> symptômes physiques (nausées et chaud), crainte de ne pas être chez moi avec Iliass [*mon conjoint*]

15h15 – Saint-Marcellin

Laura vient me chercher. Marion attend aussi. L. est là depuis 1 an et 1 mois. Elle a connu par quelqu'un en Inde dans un ashram. Elle nous fera visiter plus tard.

Emmanuel nous montre notre chambre. La mienne est « petite ourse » -> seule, côté hôtellerie. Les autres sont à deux par chambre.

Ces mots correspondent textuellement à ce que j'ai pris en note le 1^{er} octobre 2019, le jour de mon arrivée – à l'exception des mots entre crochets que j'ai ajoutés lors de ma transcription du carnet. Nous avons ici affaire à un récit linéaire : je suis dans le train, c'est dans cette première situation que je décide de mettre par écrit comment je me sens à l'approche de mon séjour. J'indique mon heure et ma gare d'arrivée. Je relate ensuite la rencontre avec la personne qui est venue nous chercher, moi et une autre personne arrivée par le même train. De notre conversation, je retiens quelques éléments que je choisis, plus tard, de prendre en note. Nous arrivons dans le lieu qui m'accueille pour mon séjour et sommes réparties dans des chambres. Je note le nom de ma chambre et la spécificité de mon accueil : je suis seule dans ma chambre et dans une autre partie de la maison. Je note ce qu'il en est des autres. Lisons maintenant ce que j'explicite :

Je fais ici le récit de mon arrivée, incluant le trajet. Je suis dans le dernier des quatre trains que j'ai pris pour arriver de mon domicile à Tours.

Dès la première conversation, dans la voiture, avec une personne en long stage et la personne en moyen stage arrivée en même temps que moi, les questions tournent autour de « comment es-tu arrivée ici ? », « qu'est-ce qui t'a amenée ici ? » ? Le parallèle entre la communauté et les ashrams en Inde est évoqué par plusieurs personnes lors des conversations informelles et entretiens.

³²⁶ Pour plus de clarté, j'ai numéroté les segments, le premier chiffre correspond au jour, le deuxième au segment à l'intérieur du jour en question.

La spécificité de ma « condition » physique, enceinte, s'ajoute à ma crainte de devoir m'intégrer pour ces quelques semaines. Cela explique aussi que l'on m'ait attribué une chambre seule, dans la partie hôtellerie (et non pas communautaire). Ma condition spécifique est reconnue et sera plusieurs fois prise en compte sans que l'accent ne soit mis dessus explicitement, ce qui était vraiment agréable et en contraste de la manière dont cela est ailleurs généralement pris en compte (grossesse perçue comme un état problématique pour lequel des protocoles spécifiques et encadrés doivent être mis en place, et non simplement comme un moment possible et spécifique de la vie).

Trois paragraphes composent donc cette colonne. Le premier paragraphe précise les conditions dans lesquelles j'arrive au lieu de mon séjour. Ma première colonne évoquait un train, j'explicite ici qu'il s'agit du dernier de mes quatre trains, j'explicite aussi le lieu duquel je suis partie. Le deuxième paragraphe précise des éléments qui ont trait à la conversation que nous avons eue dans la voiture qui m'a acheminée jusqu'au lieu de la communauté. Elle explicite la manière dont cette conversation a émergé – par des interrogations sur les trajectoires personnelles – et elle met en lien le thème de la conversation avec d'autres situations vécues durant le séjour, appuyant la prégnance de ce thème au sein de la communauté. Le troisième paragraphe a ceci d'intrigant qu'il ne se rapporte pas qu'à la toute fin de ma première colonne. Je repars de mes doutes, craintes, ressentis ambivalents évoqués au tout début du carnet et je les mets en lien avec mes observations postérieures. Ce séjour me faisait un peu peur notamment du fait de ma grossesse et le fait qu'une adaptation ait été prévue (la chambre seule, dans des conditions peut-être un peu plus confortables) sans même que je n'en ai fait la demande résout (au moins en partie) la crainte que j'évoquais plus haut. Cette colonne d'explicitation m'aide à faire le lien entre mon vécu intérieur et mes expériences tournées vers l'extérieur. Cette colonne m'offre l'espace de pensée pour aller plus loin dans ce que cela m'a fait vivre, notamment en contraste avec ce que je ressentais en-dehors de la communauté. Une analyse émerge alors sur la prise en considération du corps autrement que par la pathologie et les protocoles. Voyons ce que j'élucide alors :

Instituer (expériences instituanes) des expériences communes (l'Inde et ses ashrams) qui se font instituanes

Prendre soin (mon corps) : spécifiquement du fait de ma grossesse en cours, j'ai eu la sensation que l'on prenait soin de moi. Un soin qui semblait parfaitement intégré, normal(isé), sans pour autant qu'il ne soit explicitement formalisé.

Il semble que j'élude dans cette colonne le récit de mon arrivée, comme s'il n'y avait pas à élucider quelque chose à ce sujet. Peut-être ferai-je différemment avec le recul, mais certainement que cette scène – qui s'apparente à un prologue – m'a semblée trop différente du reste pour être traitée de la même façon. Peut-être avais-je l'impression que l'explicitation

était parvenue au bout de la signification contenue dans ces mots. Dans cette colonne, se trouvent alors deux catégories et leurs sous-catégories. La première – *instituer (expériences instituanes)* – se rapporte à la conversation en voiture et l’explicitation que j’en ai faite, la liant avec d’autres conversations qui m’ont semblées récurrentes. Je qualifie les expériences communes auxquelles ces conversations se rapportent d’*expériences instituanes*. Cette sous-catégorie se rapporte à la catégorie *instituer*, elle permet d’en travailler, d’en épaissir certains aspects. La deuxième – *prendre soin (mon corps)* – se rapporte à ce qui concerne ma grossesse³²⁷, spécifiquement la prise en considération de celle-ci par la communauté. J’approfondis alors l’analyse commencée dans la deuxième colonne.

La colonne 3, *élucider*, peut être lue indépendamment : elle renvoie à des significations qui se comprennent en-dehors des deux autres colonnes, mais elle s’appuie sur la situation relatée et explicitée de laquelle s’extraire sans perdre en signification est compliqué. Nous avons ici surtout exploré la piste d’une lecture segmentée, en s’arrêtant à chaque séparation des segments que j’ai introduits au cours du travail en colonne pour plus de carnet. Pour autant, des lectures transversales sont possibles aussi. Toutes ces lectures sont complémentaires et certainement imbriquées lorsque l’on est amené à lire ce carnet de terrain – qu’il s’agisse de moi ou d’un·e autre lecteur ou lectrice. La colonne 3 se prête particulièrement à une lecture transversale. Nous pourrions en effet – c’est ce que j’explore dans le chapitre 7, au sein de la troisième partie – lire toutes les occurrences d’une catégorie ou même d’une sous-catégorie. Ainsi, nous pouvons croiser les différentes analyses que je propose concernant cette (sous-) catégorie. Nous pouvons aussi remonter de droite à gauche dans les colonnes, c’est-à-dire lire tous les éléments des colonnes 1 et 2 qui se rapportent à une même sous-catégorie de la colonne 3. La transversalité permet ainsi de décroisonner les expériences.

La colonne 1, *relater*, peut aussi, pour d’autres raisons, se comprendre indépendamment des autres colonnes : elle a été écrite sans qu’il ne soit question d’autres colonnes. Sa lecture seule permet de ressentir le rythme des situations, des journées et du séjour dans son ensemble. C’est certainement celle qui se prête le plus à une lecture linéaire sur l’ensemble du carnet. Néanmoins, certains éléments peuvent apparaître abscons : une lecture horizontale permet d’éclaircir les fragments bruts à l’aune des colonnes 2 et 3. Par ailleurs, nous pourrions également envisager une lecture transversale de la colonne 1, en choisissant de lire la description de toutes les scènes qui sont apparentées : par exemple chaque méditation, chaque prière, ou encore chaque petit-déjeuner ou chaque courte balade évoquée. Une lecture transversale de la colonne 2 suivrait celle de la colonne 1, il s’agirait de lire les explicitations de chacune des scènes relatées apparentées.

³²⁷ Sur la place et le rôle de ma grossesse dans ma recherche, je renvoie en détails au chapitre 7.

Enfin, la colonne 2, *expliciter*, est le nœud du carnet : elle est difficilement lue sans la colonne 1 et c'est la colonne 3 qui apporte des conclusions quant à la signification des suppositions émises dans la colonne 2.

1.3. Le nœud de la démarche : l'épaississement des observations par leur explicitation

Cette deuxième colonne me permet de mettre en lien l'extrait du carnet initial avec des thématiques plus générales, souvent en le liant à d'autres situations vécues lors de mon séjour. C'est le cas du segment 1-1, dont voici un extrait de la colonne 2 : *« Dès la première conversation, dans la voiture, avec une personne en long stage et la personne en moyen stage arrivée en même temps que moi, les questions tournent autour de « comment es-tu arrivée ici ? », « qu'est-ce qui t'a amenée ici ? » ? Le parallèle entre la communauté et les ashrams en Inde est évoqué par plusieurs personnes lors des conversations informelles et entretiens. »*. Ici je fais référence à *« des conversations informelles et entretiens »* dans lesquels les thématiques dont il est question ont été évoquées. À ce sujet, les colonnes 2 et 3 permettent de faire des ponts entre des moments dissociés dans le texte initial. Elles mettent en lien des moments vécus de manière distincte. Mettant en lien les scènes avec des thématiques plus générales, je me dirige vers une conceptualisation en colonne 3 : je parle alors d'*expériences instituanes* pour qualifier les expériences dont nous discutons à ce moment et je relie cela à la catégorie *instituer*.

Cette colonne me permet aussi de faire le lien entre ce que je découvre à un moment précis et ce que j'ai appris ensuite qui confirme ou qui contredit ce que je pensais comprendre lors de ma découverte. Dans le segment 1-3, par exemple, j'anticipe : ce jour-ci la prière a lieu dans le jardin, mais les jours de pluie elle a lieu à l'intérieur. Dans la colonne 1, je ne le sais pas encore, dans la colonne 2 je suis déjà capable de mettre en lien ce cas singulier avec les règles générales et leurs déclinaisons particulières. Ainsi, l'explicitation sort de la chronologie, ou plutôt elle épaissit cette chronologie, en nouant les différents moments vécus avec les apprentissages tirés de l'expérience qu'est mon séjour à l'Arche. Considérons à ce sujet cet extrait de la colonne 2 du segment 1-4 : *« Je parle de « table des stagiaires ». Il s'agit d'une dénomination non-officielle et non-permanente. Chaque personne s'assoit où il-elle le souhaite. Dans les faits, on constate certaines régularités. Les stagiaires sont pour une grande partie d'entre eux-elles souvent installé-e-s entre eux-elles. La spécificité des repas du soir, et je ne pense pas l'avoir intégré dès le premier jour, c'est que les familles prennent leur repas dans leurs appartements. »* Cet extrait est figuratif des apports de cette démarche d'explicitation. Je reprends un terme que j'emploie dans la colonne 1 et je me force à aller au bout de ce que cela signifie. Parler de *« table des stagiaires »*, c'est faire référence à la

constatation que les stagiaires s'assoient souvent à table séparément des autres habitant·e·s. Je suis alors obligée d'expliquer que cette dénomination n'est pas officielle, de même que la pratique n'est pas officielle ni même explicitée. J'énonce la règle qui est : « *Chaque personne s'assoit où il-elle le souhaite.* » Je mets en contraste cette règle avec ce que je constate : « *Dans les faits, on constate certaines régularités.* ». Il est intéressant de noter ici que je mets à distance cette constatation, par le pronom impersonnel « *on* », certainement pour appuyer le caractère généralisé de ce constat : vous viendriez dans ce lieu, vous feriez certainement un constat proche du mien. Ce « *on* » me permet aussi de sortir de la singularité de la scène pour la mettre en lien avec des observations que j'ai pu faire ultérieurement et que j'ai également mis en lien avec des discussions, informelles ou en entretien, dans lesquelles des habitant·e·s ont mis des mots sur les distances qui peuvent exister entre les groupes de personnes – permanentes ou de passage, avec toutes les nuances qui peuvent exister et la complexité qui peut lier ces groupes – dans la maison.

Ma deuxième colonne ouvre donc la possibilité d'avoir une vue autre que linéaire sur le récit, puisque j'apporte un regard critique sur ce que je ne percevais pas au moment où je relatais la scène, en m'appuyant sur ce que j'ai appris par la suite. Ici, il me manquait un élément pour comprendre cette situation : « *[la] spécificité des repas du soir, et je ne pense pas l'avoir intégré dès le premier jour, c'est que les familles prennent leur repas dans leurs appartements* ». J'amende donc ma première colonne en la précisant par cette information. Néanmoins, même en prenant en compte cette information, la segmentation des groupes lors des repas est une tendance que j'ai observée à d'autres moments, la précision n'annule pas mon observation, elle ne fait qu'explicitier le cadre dans lequel j'ai fait cette observation en situation. Cette deuxième colonne apporte donc un regard distancié sur ce que je relate – une distance temporelle qui permet un « regard sur » la première colonne avec la volonté toujours d'épaissir cette première colonne plutôt que de la contredire. Ainsi, même lorsque la première colonne semble se tromper, la deuxième colonne vise à faire quelque chose de ce qui semble être une erreur, à comprendre ce que celle-ci peut dire.

Cette colonne d'explicitation requiert enfin d'assumer que je suis là, que j'habite ma recherche. Cela suppose de m'assumer dans ma recherche, au sens d'assumer que le « moi » est là. Et cela n'est pas toujours facile : une part de ma présence reste néanmoins tacite. Prenons par exemple un extrait de la seconde colonne dans le segment 1-5 : « *La danse a une place importante au sein de la communauté. Pratiquant la danse depuis toujours, j'y ai été très sensible. Il s'agit de danse en groupe, souvent en cercle. Non-originaires de la communauté, certaines danses sont néanmoins des « classiques » de la communauté, souvent répétées par les membres qui participent à ces sessions. La séance se passe dans l'attention et la joie. Les personnes nouvellement présentes dans la maison sont aisément intégrées au mouvement.* » Lorsque j'évoque « *l'attention et la joie* », le premier vecteur par lequel je

perçois ce mode relationnel qu'est l'attention et cette émotion qu'est la joie est mon ressenti personnel. J'ai ressenti une joie qui n'était pas que la mienne, j'ai ressenti cette joie comme étant commune dans cette expérience. Néanmoins, si je ne l'avais pas personnellement ressentie, je n'aurais pu la partager ici. J'explique cela par un détour par ma trajectoire : « *[pratiquant] la danse depuis toujours, j'y ai été très sensible* » pour justifier que personnellement cela me touche et un détour par l'impersonnel « *les personnes nouvelles présentes* » pour indiquer que je ne parle pas de quelque chose qui me concerne uniquement, mais il s'agit bien de moi, dans cette situation, qui éprouve ce quelque chose qui ne concerne pas que moi et qui pourtant passe bien par ce que j'observe et ressens à ce moment.

Je voudrais souligner ici que le carnet – entendu comme un tout, c'est-à-dire les trois colonnes – ne rend pas compte de l'entière de mes ressentis. Je n'ai pas toujours été capable d'aller jusqu'au bout, ce qui veut bien dire que cette intention de s'assumer dans sa recherche est une intention en mouvement. Dans le segment 1-2, qui est un entre-deux qui suit le récit de mon arrivée et qui précède la première activité formalisée de la vie communautaire, je me souviens ressentir une sorte de flottement. Je ne savais pas ce qui était attendu de moi à ce moment, ce que j'avais le droit de faire : j'étais étrangère à ce qui se passait et en même temps j'étais bien présente. À ce titre, l'augmentation de mon carnet est une bonne retranscription de la gêne que je ressens. Cette gêne, je n'ai pas su la retranscrire dans mon carnet, je n'ai pas su la relater – peut-être me suis-je censurée, je crois surtout que je ne savais pas quels mots mettre sur ces ressentis. L'explicitation de la deuxième colonne m'oblige à la mettre sur la table, à la faire exister, la rendre présente, effective. Elle la rend visible. Mais que faire de cette gêne ? Ma deuxième colonne anticipe alors le travail d'analyse, cette gêne n'est pas que mienne, elle est aussi révélatrice de dynamiques liées à la vie communautaire. Cela m'oriente alors vers l'analyse que je vais pouvoir en faire dans la troisième colonne, sur les limites de la communauté, le *dedans/dehors* qui est constituant de la question liée à l'*instituer*.

2. Le carnet à l'épreuve de la densité d'une journée communautaire, jour 2

Il est intéressant de se pencher sur le deuxième jour de mon séjour – la première journée entière. Mon récit est long, dense et il détaille les différents moments de la journée. Comme c'est le premier jour où je le tiens, il est assez figuratif de ce que j'ai fait sur le carnet. Qu'il s'agisse des colonnes 1, 2 ou 3, je ne ferai ensuite qu'affiner cette démarche. En outre, si j'ai poursuivi cette démarche sur l'ensemble du carnet, c'est qu'elle m'a semblé stimulante et pleine de significations dès les premières pages. Cela me semble donc approprié de considérer cette journée comme un exemple à regarder plus en détail. Après la lecture de cette journée (2.1), intéressons-nous à la manière dont nous pouvons explorer la densité des informations

contenues dans ce carnet (2.2), puis à l'élucidation des situations, qui constitue le bout de ma démarche (2.3).

2.1. Extrait du carnet

J2	Petit dej. Trop tard pour salutation.	Cela est arrivé souvent durant le séjour que je n'arrive pas à aller à la salutation. Les fois où j'ai pu participer, j'ai constaté qu'assez peu de gens y étaient – du moins les fois où j'ai été présente.	Instituer (autonomie) : je lie mon commentaire aux remarques de certaines personnes pendant les entretiens, qui me partageaient leur lassitude à certains moments à participer à tel ou tel temps collectif ritualisé (salutation et méditation notamment). Une institution sociale, pour fonctionner et demeurer délibérément choisie, de manière autonome, c'est-à-dire ne pas devenir aliénante et irréfléchie, doit rester ouverte. Cette capacité à s'intégrer individuellement ou non à ces temps, cette possibilité de critique et potentiellement d'évolution, montrent bien le caractère librement choisi de la participation des membres de la communauté à ses rituels et donc leur rapport autonome à celle-ci. Par autonomie, je ne veux pas parler d'indépendance ni d'absence de relation (avec les contraintes, relatives, qui se forment nécessairement), mais bien d'un refus de la clôture, c'est-à-dire une capacité à sans cesse réinterroger.
2-1.	Pluches -> moment de discussion -> je parle d'Irlande avec Christopher.	Les pluches communautaires sont un « moment de discussion », comme je l'indique ici. C'est un moment de participation commune à la préparation des légumes composant les repas de la journée, où chacun·e est assis·e où il·elle le souhaite et où l'on discute avec ses voisin·e·s de table, en <i>faisant ensemble</i> . Cette dimension de « faire ensemble » participe de la construction d'un collectif de vie - d'autant plus que cette activité est tournée vers la réalisation du repas, moment convivial mais aussi besoin élémentaire qui garantit notre subsistance et nous réunit en tant qu'êtres vivants.	Instituer (expériences) : les activités quotidiennes, notamment liées à la
Matinée (petit-déjeuner, pluches, visite maison et travail)	Marion parle d'ashram. Dure plus d'une heure.		
	Distribution travail -> annoncent leur besoin et on se répartit. Je fais ménage escalier.		
	D'abord -> visite maison & jardin.		

J'ai cru comprendre que le rappel existe pour chaque heure de la journée, mais je ne l'ai surtout vu être observé strictement, par toutes et tous, durant les pluches. Une cloche retentit, et chacun·e cesse son activité pendant quelques instants (une minute environ) pour se concentrer en silence sur l'instant présent, l'endroit où nous sommes, ce que nous faisons et ce que nous ressentons de l'intérieur.

Le travail est réparti deux fois par jour. Cette répartition est animée par des membres de la communauté. Les besoins sont d'abord annoncés, et ensuite chaque personne présente (parmi les courts et moyens stages notamment, qui n'ont pas d'activité récurrente et précise assignée) indique vers quelle activité elle choisit d'aller. Cela pose très rarement difficulté, chacun·e réussissant à exprimer ses envies et besoins.

Plusieurs personnes m'ont demandé pendant le ménage si ça allait, comme j'étais enceinte de presque 6 mois. Suite à cette expérience, les personnes chargées de la distribution du travail feront spécifiquement attention à m'attribuer des tâches qui requièrent

satisfaction des besoins physiques primaires (en premier lieu manger, mais aussi par exemple soigner le lieu de vie, entretenir, etc.), sont l'occasion d'expériences partagées qui font collectif.

Résister (institutions -> temps) : le « rappel » me semble être une forme de résistance. Il s'agit de résister à une certaine vision du temps, résister en soi à l'agitation (physique et cognitive). C'est une résistance collective, d'autant que cette pratique semble (d'après les entretiens) compliquée à s'imposer en-dehors de la communauté.

Instituer (œuvre commune, autonomie) : faire collectif, en communauté, passe aussi par le fait de travailler ensemble, et d'organiser ensemble le travail collectif. La répartition du travail est en soi un moment collectif, au sein duquel s'exerce l'autonomie, entendue pleinement dans son sens relationnel. Chaque personne, de manière autonome, répond aux besoins en travail exprimés – c'est-à-dire aussi que parfois, de manière autonome, nous pouvons décider de réaliser une tâche qui, de prime abord, ne nous plaisait pas, car cela nous semble juste, notamment si les derniers jours, nous avons pu travailler à des « postes » qui nous plaisaient. Cette attitude autonome chez chacun·e permet une

	peu d'activité physique.	autonomie collective. Tout cela est orchestré – au sens d'accorder les différents éléments ensemble, et non de planifier à l'avance et à l'insu de ces éléments – par des membres de la communauté, non parce qu'elles détiennent un pouvoir a priori sur les autres, mais en raison de leur connaissance plus grande, plus globale des besoins de la maison.
		Prendre soin (mon corps) : suite à cette première matinée de travail, durant laquelle les personnes en charge de la répartition du travail se rendent compte des contraintes physiques que j'ai du fait de ma grossesse, un soin sera apporté le reste de mon séjour à me proposer des tâches dans lesquelles je suis à l'aise et je ne me fatigue pas. Cela a semblé normal à tout le monde, il s'agit là de prendre soin d'un membre du groupe, ce que chacun-e semble considérer comme légitime.
2-2. Repas et méditation	Repas. En face -> Eliane (?) qui me reparle de ma grossesse (c'est elle qui m'en avait parlé la veille). Méditation -> non guidée. Chapelle.	Ma grossesse a suscité souvent une bonne entrée en matière pour les discussions. Avec le recul, et après plusieurs conversations, je pense que ma présence (et notamment la présence de mon ventre arrondi) intriguait. Ayant déjà pratiqué plusieurs formes de méditation, j'étais assez curieuse de découvrir la pratique de la
		Prendre soin (mon corps) : cela a à voir spécifiquement avec la place du chercheur, et en l'occurrence de la chercheuse et de son ventre – donc son corps. C'est bien par mon corps que j'étais présente, et certainement grâce à la condition de ce corps à ce moment-là que ma personne est entrée en résistance à l'égard de la figure du chercheur, du savoir cérébral qui viendrait peut-être éprouver mais peut-être aussi juger des pratiques qui en appellent souvent au corps

		communauté. Il s'agit donc de méditation non-guidée (que je détaille plus tard dans le carnet, une fois que je me suis rendue compte de la récurrence des gestes et paroles). Je m'emploierai les fois suivantes à décompter le nombre de personnes y assistant, car j'avais l'impression que peu de personnes y étaient et je souhaitais m'en rendre compte plus précisément. La méditation se déroule dans la petite chapelle, qui se trouve au sein de la maison.	(méditation, travail manuel, etc.) et qui, de ce fait, sont en contraste des savoirs universitaires. Mon ventre m'a en quelque sorte « cachée » en même temps qu'il m'a empêchée toute invisibilité. Il y a plusieurs choses à dire sur la méditation et ce que j'ai choisi d'y faire : - prendre soin (de soi) : du point de vue de mon expérience personnelle à l'Arche, j'ai vécu la méditation collective comme une possibilité d'avoir un temps consacré dans ma journée à méditer. C'est une pratique qui me plaît et me fait du bien, mais que je peine à réaliser de manière assidue. Cela m'a fait du bien et m'a permis d'être plus sereine, notamment du fait de mes journées bien chargées et de ma fatigue. - instituer (rituel) : j'ai aussi choisi d'observer ce que représentait cette méditation, si elle semblait importante au sein de la communauté, qui elle rassemblait, etc. J'ai constaté que peu de personnes y participaient. En entretien, j'ai pu en parler pour essayer de mieux comprendre la place que chacun-e donnait à cette forme ritualisée de méditation collective.
2-3. Travail de l'après- midi	Distribution travail -> Transformation (courgettes et oignons). Avec Gabrielle. Ancienne prof à l'EM en	À partir de ce moment-là, j'ai fait beaucoup de transformation des produits, car cela ne demandait pas d'effort physique.	Instituer collectivement (plus précisément « faire collectif », par le travail ensemble) : il s'agit ici d'un travail qui en appelle aux facultés manuelles, nous

sciences de gestion. Prof de yoga. On parle de ma thèse. Esther lui avait parlé de Guillaume le matin. Elle me dit que la communauté -> bien pour le partage. Mais rythme -> ambigu (rythme le temps, la journée, l'année = c'est bien) mais ça fatigue car les choses sont décidées pour nous. Pas son propre rythme, on regarde l'heure. Elle a vécu 1 an ici, et revient de temps en temps.	Au cours du travail, je me retrouve donc à discuter avec les personnes avec qui je partage ma tâche. En l'occurrence, il s'agit de quelqu'un qui a passé un an en long stage à la communauté et qui y vient de temps en temps. Elle me raconte plusieurs de ses expériences, sa trajectoire personnelle avec les bifurcations et ruptures et me confie son ressenti au sujet du rythme communautaire. Les remises en question dont elle me parle sont un sujet récurrent des discussions que j'ai avec les personnes présentes durant mon séjour.	trions, épluchons et découpons courgettes et oignons. Cela occupe les mains et laisse libre le cours des pensées et des paroles. C'est un moment propice à des discussions qui peuvent prendre le temps d'arriver, avec des moments de plus intense conversation et des moments où nous sommes plus toute entière à notre activité. Nous faisons ensemble, ce qui nous donne déjà quelque chose en commun, l'expérience présente, socle d'une relation qui peut alors se créer – par le « faire ensemble ». Prendre soin (intention, étape, qui mène à « résister ») : au sujet du fond de notre conversation, ce que cette personne m'évoque semble un trait assez fréquent chez les personnes qui passent par ce lieu. Elles y viennent trouver du calme, de l'apaisement, et ces expériences peuvent alors susciter l'envie d'un changement plus pérenne dans la vie de la personne (qu'il s'agisse de poursuivre l'expérience dans ce lieu, ou de réorienter le cours de sa vie ailleurs, par des bifurcations professionnelles, sociales, résidentielles, etc.).
2-4. Temps de partage spirituel	17h -> temps de partage spirituel. Texte de la Bible. Parler de son ressenti, pas débat ou exégèse. Mathieu (nouveau) a du mal. Séance guidée par le mari	Une semaine sur deux, un temps de partage spirituel est proposé le mercredi. Celui-ci s'est déroulé dans la chapelle. Il s'agissait donc de lire un texte, puis de poser des mots sur son ressenti pour les personnes qui le Résister/instituer (institutions, institué/instituant) : l'interspiritualité et l'appel au ressenti intérieur à l'égard des spiritualités, plutôt que la conformation stricte à des formes instituées de religion semble être une forme de résistance à l'égard de ce qui

de Elodie [Elie] // méditation (interprétation).	souhaitent. L'expérience a suscité quelques tensions et incompréhensions : un stagiaire cherchait le « sens véritable » du texte et ne parvenait pas à comprendre le sens de l'exercice, qui était de s'interroger sur la manière dont le texte résonne en nous. Cette démarche est assez spécifique à l'Arche, elle semble fortement liée à l'interspiritualité et, plus précisément, la manière dont la spiritualité est pensée comme une expérience personnelle, où la foi et les textes dialoguent avec le vécu des personnes et leurs ressentis.	est institué... et l'institution de nouvelles formes spirituelles.
2-5. Balade 18h-18h30 -> je pars me balader avec Mathilde. On parle de l'endroit où je vis, mes déplacements, mes études, mes projets. Elle me dit qu'elle pour le moment ne sait pas où elle va être, si elle garde son appart à Paris ou si elle le loue. Elle travaillait en gestion de projet en microcrédit, partenariats/filiales Asie et Afrique.	Ces temps de balade (quotidien, voire deux fois par jour, souvent entre les temps de travail et les temps de repas) se sont imposés comme nécessaires dans mon emploi du temps : à la fois respiration (vis-à-vis des espaces et temps communautaires) et mouvement du corps (puisque mon travail était assez sédentaire du fait de ma condition physique). La stagiaire avec qui je discute, qui est arrivée le même jour que moi et reste trois mois dans la communauté, me raconte sa trajectoire personnelle et son envie de changement profond. Elle se sent à un tournant	Prendre soin (de soi) : j'évoque ici l'importance, mêlée au travail que je réalise alors, de prendre soin de moi. Résister (trajectoires de rupture) : l'intention qui est donnée par cette personne à ce moment de sa vie est d'orienter sa trajectoire différemment.

		de sa vie et veut voir de nouvelles choses.	
2-6. Prière	18h30 -> prière du soir. En lien avec chercheurs de vérité hors tradition religieuse. Texte de Platon.	La prière du mercredi est en lien avec les chercheurs de vérité hors tradition religieuse, comme les philosophes. Cette manière de faire communiquer textes religieux et textes philosophiques – et derrière, de poser que les textes de « pensée » et de « penseurs » pouvaient avoir une dimension spirituelle (dans une acception large de la spiritualité) m'a beaucoup plu. Cela permet aussi aux personnes qui ne sont pas de prime abord attachées à une religion de se sentir partie prenante de la démarche.	Instituer (interspiritualité) : la communauté institue par cette pratique une vision large de la spiritualité. Cela permet d'inclure d'autres formes de pensée et visions du monde.
2-7. Repas du soir	Repas. Discussion Marion (yoga). Je discute avec Pablo (Argentine ? Brésil ? sa fille Paolina) qui me dit que je pourrai danser samedi soir (fête).	Je n'ai pas réussi durant tout le séjour à comprendre le « statut » de certaines personnes, notamment cet homme et sa fille, coutumiers de l'Arche, mais qui cherchaient à déménager au village (déménagement fait durant mon séjour). L'Arche accueille des personnes de passage également, et plusieurs personnes rencontrées m'en ont parlé comme d'un refuge (explicitement par ce terme ou par des termes qui se rapportent à cette idée). Le samedi soir est soir de fête où les membres de la communauté se	Prendre soin (lien -> abri) : l'Arche a une posture de soutien et d'ouverture sur le reste de la société – dans la mesure du possible et sans que cela n'empiète sur le bon fonctionnement de la maison. Instituer collectivement (fête, rituel) : la fête est une institution de l'Arche, elle rassemble et participe à la création et au renforcement du sentiment collectif.

		retrouvent pour danser, sur les danses apprises lors des cours du mardi.	
2-8. Film et discussion	20h30 -> film sur marche en Inde (sans-terre, etc.) car départ marche New Delhi – Genève aujourd’hui. Remarque -> fusion chrétien – orient – plusieurs traditions -> très important ici. Beaucoup répété.	Une personne engagée de la communauté proposait la diffusion d’un film. Nous étions majoritairement des stagiaires à y assister. Il s’agit d’un film sur la Jai Jagat, marche pour la paix en Inde, à l’occasion du départ de Genève pour New Delhi. La communauté de l’Arche s’est explicitement positionnée en soutien actif de cette marche. Plusieurs échanges que j’ai déjà eus, dans cette soirée et plus généralement depuis mon arrivée, par exemple par la référence aux ashrams, mais aussi la mise en lien des textes chrétiens et de la pratique méditative lors du temps de partage spirituel, vont dans le sens de l’interspiritualité et notamment le lien avec les spiritualités orientales (bouddhisme spécifiquement).	Résister (institution, politique) : sur certains sujets la communauté prend explicitement une position politique. Instituer (collectivement) : sur l’interspiritualité (voir plus haut), et notamment le lien avec l’orient, qui implique aussi une autre manière de considérer les grands partages occidentaux (notamment corps-matière/esprit, culture/nature)

2.2. Une densité d’informations à explorer

Comme c’est mon premier jour entier sur place – la veille j’étais arrivée un peu avant 16h – j’ai besoin d’introduire beaucoup d’éléments d’organisation et d’habitudes de la communauté, notamment dans la deuxième colonne. Ma prise de notes en colonne 1 est succincte : sur place, je n’ai pas le temps d’explicitier. Outre cela, il y a sûrement que lorsque l’on est plongé dans une situation, il est plus difficile de se rendre compte de ce qui relève de l’implicite et qui doit être explicité pour être compréhensible. J’ai d’abord lu dans le programme de la journée que la journée de travail commence par les pluches. Ensuite, les personnes autour de

moi en parlent comme d'une expérience suffisamment partagée pour que le terme suffise à convoquer une image claire de la situation dont il est question. Je fais alors moi aussi l'expérience de ces pluches ce premier matin dans la communauté. Lorsque je prends des notes dans ce carnet, quelques heures plus tard, le terme me permet surtout de nommer un moment pour relever ce qui s'y est déroulé.

Ce n'est que des mois après que je me rends compte, à la relecture du carnet, que le terme peut être précisé. Cette précision donne des informations sur l'organisation et les principes de la vie communautaire, et notamment la participation de tou-te-s aux activités liées à la nourriture. Plus encore, elle épaissit la signification de ce que j'ai relevé dans mon carnet avec les éléments qui se trouvent dans les colonnes deux et trois du carnet. Ainsi, ma prise de note en colonne 1 est très dense. Une phrase de quelques mots peut être dépliée en une dizaine de longues phrases dans la deuxième colonne. Je suggère à mon lecteur ou ma lectrice de lire la première colonne, puis la deuxième, puis relire la première à l'aune de ce que la deuxième nous a appris – spécifiquement lorsque c'est la première fois qu'est évoqué un terme duquel la communauté a une définition propre, comme dans le cas des pluches, mais aussi de la prière, du rappel, du travail et de sa distribution.

Cette densité résulte d'une prise de notes fragmentaire. Au moment de la segmentation, cela m'a parfois incitée à ne pas découper les journées dans les unités les plus proches de la réalité vécue. Cela est perceptible dans le segment 2-1, qui regroupe toute la matinée, pourtant composée de moments différents, vécus dans des lieux différents. Les descriptions sont peut-être plus précises en fin de journée car j'ai dû avoir un peu plus de temps pour écrire mon carnet en fin d'après-midi et le soir. Concernant le segment 2-1, cela rend la lecture plus compliquée. Les colonnes 2 et 3 traitent la colonne 1 de manière linéaire, ce qui ne complexifie pas plus le tableau. Cela peut cependant gêner la lecture croisée entre les différentes colonnes et demande de l'attention au lecteur ou à la lectrice pour ne pas écraser la temporalité des situations.

En-dehors de cette vigilance liée au fait que mes descriptions ne sont pas toutes de la même longueur, ce qui implique des degrés de précision différents, la lecture d'un extrait journalier du carnet permet de percevoir le rythme de la journée. Si chaque journée donne lieu à des situations différentes – par exemple car le travail n'est pas le même ou que je ne suis pas assise avec les exactes mêmes personnes à table – la lecture d'une journée fait, plus que percevoir, éprouver le rythme communautaire. Une analyse thématique du carnet (ce qui est proposé d'une certaine façon dans le chapitre 7) aboutit entre autres à la conclusion que le rythme communautaire est structurant des journées vécues au sein de la communauté, ou encore que certain·e·s le qualifient de cadencé ou soutenu. La lecture du carnet apporte un autre regard sur le rythme parce que le carnet lui-même est rythmé, il porte en lui le rythme

des journées. Ainsi, la densité advient aussi du fait que le carnet n'a pas pour fonction d'ordonner les idées, mais de relater le vécu, dont l'ordre est temporel, chronologique.

La lecture de plusieurs journées du carnet rend compte de la récurrence de ce rythme, même s'il y a des variations. Il peut être intéressant alors de lire les jours correspondants des deux semaines – le mercredi 2 octobre et le mercredi 9 octobre par exemple, jour 2 et jour 9. En l'occurrence les mercredis sont les jours de la semaine qui varient le plus d'une fois sur l'autre et qui diffèrent des autres jours de la semaine par le fait qu'un temps remplaçant l'office du matin est consacré à la spiritualité soit par une messe soit par un temps de partage spirituel. De plus, lors du deuxième mercredi de mon séjour, il y avait un temps consacré à l'apprentissage de chants de la communauté. La lecture croisée du même jour au sein des deux semaines serait d'autant plus intéressante pour les jours qui se ressemblent un peu plus, par exemple le vendredi ou encore le lundi. En ce qui concerne les week-end, le carnet rend compte des deux cas de figure possible en termes d'implication dans la vie communautaire : le premier week-end est un week-end de repos communautaire, tandis que le deuxième est un week-end où j'étais de service.

Une lecture qui tient compte de la situation des jours dans la semaine et de ceux-ci au sein de mon séjour (première ou deuxième semaine) rend possible la perception des différents rythmes dont ce carnet est la trace. Il y a d'abord le rythme des journées, mais aussi le rythme d'une semaine, et enfin le rythme et l'évolution au sein du séjour en croisant les deux semaines et leurs activités et jours correspondants.

La densité des informations que porte ce carnet ne me permet pas d'aller au bout de chaque élément évoqué. Voici quelques exemples. Tout d'abord, dans le segment 2-4, la colonne 3 ne prolonge pas tous les éléments des colonnes 1 et 2. Je relate qu'un stagiaire a du mal à se plier à l'exercice proposé ; j'explicite cela en parlant de « tensions et incompréhensions » suscitées par cet exercice. Pourtant, la colonne 3 ne rend pas compte des frictions que cette conception de l'interspiritualité peut susciter. J'en parle comme d'une institution de la communauté qui résiste à une certaine conception de la spiritualité, mais je n'épaissis pas ces concepts à travers la résistance extérieure de ce stagiaire à cette institution/résistance de la communauté. Pourtant, cette situation me semble apporter des nuances et montrer que cette conception de la spiritualité ne va pas de soi et que la transmission que la communauté propose aux personnes en séjour dans la communauté n'est pas toujours fluide et dénuée de tensions. Ce que cet exemple montre, c'est que la densité de ce carnet, à l'intérieur de chacune des colonnes, empêche d'atteindre une exhaustivité, quand bien même je me suis attachée à préciser au mieux ce que l'on peut y lire. Chaque lecture – que je fais ou que d'autres peuvent et pourront en faire – peut épaissir ce carnet, dont la clôture est impossible. Cela me semble fécond pour travailler la dimension instituante des imaginaires, leur caractère foncièrement mouvant.

Penchons-nous maintenant plus précisément sur la troisième colonne ; elle constitue le bout de ma démarche par l'élucidation des situations qu'elle permet.

2.3. Au bout de la démarche, élucider les situations

Cette deuxième journée donne à voir ma démarche d'élucidation, avec notamment le travail de la colonne 3, qui met en lien les situations relatées et explicitées avec les concepts et significations issus de mon travail d'enquête antérieur sur mon autre terrain de thèse. C'est dans les premières pages de mon carnet que se met en place la démarche par laquelle je construis cette troisième colonne, à partir des deux premières. Pour comprendre cette démarche, la première lecture à avoir est une lecture horizontale, segment par segment – voire parfois extrait de segment par extrait de segment, comme dans le 2-1. Ce que je relate et explicite m'évoque du sens que je mets alors en lien avec les catégories et sous-catégories. Cette mise en lien est un travail de conceptualisation, mais toujours à partir des expériences relatées et explicitées.

Prenons un exemple d'élucidation, avec le segment 2-8. J'y relate : « *Remarque -> fusion chrétien – orient – plusieurs traditions -> très important ici. Beaucoup répété.* » Ceci a été pris en note après la soirée consacrée au visionnage d'un film suivi d'une discussion. Comme vu précédemment dans ce chapitre, la deuxième colonne est le nœud de ma démarche. Elle apporte du sens à ces quelques notes et fait le lien avec d'autres situations vécues durant mon séjour : « *Plusieurs échanges que j'ai déjà eus, dans cette soirée et plus généralement depuis mon arrivée, par exemple par la référence aux ashrams, mais aussi la mise en lien des textes chrétiens et de la pratique méditative lors du temps de partage spirituel, vont dans le sens de l'interspiritualité et notamment le lien avec les spiritualités orientales (bouddhisme spécifiquement).* » Avec cette mise en lien des situations - nœud entre les situations épaissies et explicitées - cette colonne 2 renforce un autre nœud, entre situation singulière et approfondissement des concepts. Dans cet exemple, la troisième colonne en arrive alors à : « *Instituer (collectivement) : sur l'interspiritualité (voir plus haut), et notamment le lien avec l'orient, qui implique aussi une autre manière de considérer les grands partages occidentaux (notamment corps-matière/esprit, culture/nature)* ». La situation singulière se rapporte en effet à l'*instituer*, en l'occurrence l'institution par la communauté de l'interspiritualité, notamment à travers le lien avec les approches orientales qui participent à interroger la vision occidentale du monde et notamment sa dimension duale.

Une lecture verticale au sein d'une même journée quant à elle rend compte des catégories qui reviennent particulièrement – et à l'intérieur de celles-ci, des sous-catégories récurrentes. Ici, par exemple, la question de l'interspiritualité traverse manifestement cette journée. A titre

d'information, il n'y a que 7 occurrences de cette sous-catégorie dans l'entièreté de mon carnet, ce qui est plutôt peu, relativement à d'autres sous-catégories. Pour une comparaison de la récurrence des différentes catégories et sous-catégories, je renvoie au chapitre 7. La prégnance de cette sous-catégorie ici est liée aux situations vécues et à leur particularité au sein de mon séjour. Tout d'abord, c'est une journée où il y a plusieurs expériences dans lesquelles j'ai été confrontée à l'interspiritualité car plusieurs temps communautaires étaient empreints de cette démarche propre à l'Arche : le temps de partage spirituel (2-4) et la prière du soir (2-6). Il n'y a eu qu'un temps de partage spirituel durant mon séjour. Quant à la prière du soir, tous les soirs renvoient à la conception de l'interspiritualité, mais le mercredi est certainement le jour le plus marquant, puisque la prière est en lien avec les « *chercheurs de vérité hors tradition religieuse* », tandis que les autres jours sont tournés chacun vers une religion en particulier. En-dehors de la spécificité de cette journée et son lien à l'interspiritualité, la prégnance de cette sous-catégorie dans la colonne 3 est aussi liée à la place de cette journée au sein de mon séjour. Il s'agit du début de mon séjour. L'interspiritualité étant non seulement une composante essentielle à la communauté mais aussi assez peu courante en-dehors de celle-ci, cela m'était étranger et me semblait une caractéristique à explorer – d'où l'attention que j'y ai spécifiquement portée durant mon séjour.

Un autre aspect de l'élucidation des situations mérite d'être clarifié ici. Cette journée comporte des segments qui mobilisent plus d'une catégorie (2-4 croise instituer et résister) ou plus d'une sous-catégorie (en 2-1, Instituer qui se rapporte à la fois à œuvre commune et autonomie). Ainsi, je remarque assez vite lors de mon travail d'augmentation du carnet que les situations ne peuvent pas se fondre entièrement dans des cases catégorielles. Se construit alors, tout au long de la grille, un périlleux équilibre entre rigueur de la démarche d'augmentation – à travers ces étapes, expliciter puis élucider – et souplesse de la grille. Pour que celle-ci ne réduise pas ce qui est relaté, j'ai dû accepter que les situations fassent évoluer la grille, c'est-à-dire qu'elle demeure vivante et un minimum malléable, notamment en appréhendant des connexions entre des catégories et/ou des sous-catégories.

Conclusion du chapitre 5

Ainsi, ces deux journées donnent à voir des voies qu'il est intéressant d'explorer d'un bout à l'autre du carnet. Plusieurs lectures du carnet sont possibles : des lectures horizontales, verticales, segmentées ou transversales. Ces différentes lectures se complètent, par les significations plurielles qu'elles font advenir. Le carnet recèle une densité d'informations que la démarche que j'ai mise en place par les colonnes d'explicitation-élucidation cherche à préciser. La deuxième colonne constitue le nœud de la démarche : elle épaissit les situations,

m'obligeant à expliciter ce que contient le carnet, y compris ce qui m'a semblé évident lors de la première écriture. Au bout de la démarche, la troisième colonne met en lien expériences et concepts, situations et catégorisation. Au contact des situations relatées et explicitées, les catégories présentées en première partie s'épaississent.

Le ton donné lorsque je relate les situations évolue en fonction du carnet, mais il part bien du ton donné lors de la première journée. De même, l'explicitation évolue forcément du fait de la récurrence des situations : je n'explique pas avec le même regard la même activité lorsque ce que j'en relate est différent du fait que je devienne familière de ce que je vis. Néanmoins, d'une part de nouvelles découvertes ponctuent l'entièreté du carnet, d'autre part, lorsque je ne découvre plus, un autre regard se met en place, qu'il est intéressant d'expliquer et élucider également. J'invite donc mon lecteur ou ma lectrice à poursuivre la lecture du carnet en croisant les différentes lectures entrevues ici.

Voyons désormais les limites de l'expérience d'augmentation du carnet, la manière dont j'ai composé avec celles-ci dans ma démarche et ce que ces critiques peuvent apporter à la démarche d'explicitation-élucidation.

Chapitre 6. L'expérience du carnet en prise avec ses limites

Introduction du chapitre 6

Penchons-nous ici sur la démarche autour du carnet de terrain comme une expérience de recherche – inspirée par d'autres, comme montré dans le chapitre 4, mais néanmoins assez originale. Cette originalité est certainement ce qui rend possible ces apports, notamment concernant le travail de recherche à partir de ma subjectivité, comme montré dans le chapitre précédent. Elle aboutit aussi à une création, le carnet augmenté, qui présente quelques limites. Je voudrais ici en montrer quelques aspects, en cherchant à repérer la manière dont j'ai pris en compte ou non certaines difficultés, spécificités, tensions, que l'on peut détecter à la lecture du carnet de terrain. Il me semble important de montrer ces limites en apportant un regard critique sur ce qui pourrait être fait autrement, ce en quoi la démarche est ouverte et perfectible. Cela me semble aussi – en articulation avec le chapitre précédent – préciser des éléments sur la subjectivité et l'épaississement de la recherche par cette subjectivité, ainsi que sur ces limites. Je m'appuie pour cela sur deux extraits de mon carnet de terrain qui présentent particulièrement les limites que je repère à l'issue de ma démarche. Certaines de ces limites peuvent cependant se lire dans d'autres passages du carnet et j'invite mon lecteur ou ma lectrice à mettre en lien ces éléments avec d'autres passages.

Le premier extrait du carnet est la journée du dimanche 6 octobre. C'est un jour où en apparence peu d'événements se sont déroulés. Je relate peu de situations de cette journée et j'ai voulu approfondir ce que cela dit que je ne dise pas grand-chose – et ce que cela dit que je taise certaines choses (1). Le deuxième extrait est la journée du vendredi 11 octobre. C'est à l'inverse une journée très chargée en événement, dans un climat riche en rencontres et échanges, puisque la communauté accueille pour le week-end les postulant·e·s de la Grande Arche – des personnes qui souhaitent s'engager dans l'Arche sans pour autant vivre au sein d'une communauté de l'Arche. Du fait de la quantité d'événements survenus dans cette journée, située vers la fin de mon séjour, à un moment où ma démarche est plus assurée, elle me semble manifester certaines limites, notamment liées à la conceptualisation de l'expérience par son élucidation ainsi qu'au partage de la subjectivité par des mots – d'autant plus dans le cadre d'une écriture qui s'académise au fil des colonnes (2).

1. Quand il ne se passe rien, du moins en apparence, jour 6

Si je considère mon carnet comme la trace des situations qui ont eu lieu, le dimanche 6 octobre, sixième jour de mon immersion, est un jour de vide où il ne se passe rien, au sens où

je prends part à peu d'activités ou situations de la vie communautaire. Derrière cela se lit l'habitude prise les jours précédents de noter ce que je fais : cette habitude a rendu indicible ce que je ne fais pas, ou ce que je vis quand je ne fais pas (1.2). Mon ressenti intérieur de cette journée est absent. Par ailleurs je me souviens très clairement de cette journée qui a été un tournant dans mon travail de recherche sur place – du moins je l'ai vécu comme tel, mais on n'en a peu la trace (1.3).

1.1. Extrait du carnet

J6 6-1. Petit-déjeuner, repos, solo	Je me lève plus tard, 8h30. Petit dej 8h50. Je remonte 9h30. Repos. Je voudrais faire un entretien cet aprèm -> j'ai trouvé personne :(	Le rythme est plus tranquille. Je pensais tomber sur une des personnes que je souhaite interroger, mais ce n'a pas été le cas. Le week-end, nous nous croisons un peu moins, chacun-e est à ses occupations. Cela m'a néanmoins permis d'avoir un temps de repos et de recul qui m'a été bénéfique pour le reste de la journée et pour la semaine à venir.	Prendre soin (rythme, soin de soi) : cf. déjà évoqué sur le rythme du week-end. Cela a pour conséquence un ralentissement le week-end, agréable. Instituer : sur le dedans/dehors de la communauté, et le bienfait d'un retrait sur soi possible le week-end.
6-2. Repas agaçant	Repas -> je discute avec Mathieu. On parle de ma thèse. Il me suggère d'être plus proactive.	Cette discussion m'avait décontenancée (pour peu que j'aie une contenance – comme évoqué plus haut, je n'avais pas une confiance absolue en ce que je faisais) et agacée. Je ressentais des tensions relationnelles avec cet autre stagiaire, et cette discussion seule avec lui s'éternisait et remettait en cause ma façon de procéder – dont je n'étais pas totalement sûre qui plus est. Néanmoins, ce désaccord – que je n'ai pas osé expliciter, restant dans une posture d'ouverture – m'a permis	Instituer (pluralité, conflictualité, collectif) : ici, le conflit, qui advient de la pluralité de points de vue, m'a permis, intérieurement, de prendre position et de gagner en assurance sur ce que je faisais. Des difficultés relationnelles peuvent exister au sein de la communauté, et de ce que j'ai compris, la non-violence n'est pas rejet du conflit, mais une posture qui nécessite justement d'explicitier les différences et les tensions qui peuvent en émerger.

		d'affirmer (vis-à-vis de moi-même surtout) ma façon de faire.	
6-3. Repos et ailleurs	Après je remonte me reposer -> j'appelle mes parents puis Pépée. Je descends dans la salle à manger.	Suit directement un moment de contact avec l'extérieur (parents et grand-mère au téléphone), des personnes qui me rassurent, me soutiennent et m'aident à prendre du recul sur ma situation. Je décide ensuite de retourner me confronter au « monde ». Le rythme du week-end est bien différent, la méditation notamment n'a pas lieu et cela me permet de m'accorder un temps de repos après le repas qui allège ma journée.	Prendre soin (rythme, soin de soi, dedans/dehors de la communauté) : cf. dit précédemment.
6-4. Discu- sion enthou- siasmante entre stagiaires	Je discute un peu avec Christopher l'Ecossais, je vais demander à Elouan pour l'entretien -> on se dit RDV lundi soir. Discussion avec Marc sur mon sujet et d'autres choses -> anarchiste. Licence d'histoire. Travail dans bâtiment. Tailleur de pierre depuis 5 ans à côté. Déjà venu 15 jours en juillet -> bouleversé par ce séjour. Vient pour trois mois, arrivé mardi. Anti-numérique -> parle du changement dans le rapport au monde. arche du Gwenves	Je suis rassurée sur mes entretiens à venir. La discussion que j'ai avec cette personne en moyen-stage est très intéressante. Cela part de mon sujet de thèse : j'en dis malgré tout assez peu, ce qui m'autorise par la suite à lui proposer de faire un entretien. Je note ici les thèmes qu'il aborde et quelques éléments sur sa trajectoire. La dernière mention « arche du Gwenves » est située dans la marge : la personne en moyen-stage avec qui j'ai déjeuné m'en a parlé plus tôt dans la journée, j'ai dû le noter à cet endroit-là en vitesse. Il s'agit de la communauté de l'Arche située en Bretagne, qui n'a pas adhéré aux nouveaux	Résister (institution) : les thèmes de la critique du monde moderne apparaissent souvent dans les discussions. Je me sens alors dans une posture double, un peu difficile à tenir : j'ai un intérêt propre pour ces questions et je suis très contente d'échanger sur ces sujets, mais je n'ose pas forcément trop en dire, car je souhaite surtout entendre et comprendre les ressentis et idées de la personne avec qui je discute. Cette position en retrait est déjà difficile à tenir en entretien, mais dans une discussion informelle, c'est encore plus inconfortable. Instituer (autonomie, altération) : la rupture avec l'arche du Gwenves est assez intéressante car elle pose la question de la transformation

		statuts et qui repose sur un mode de vie plus radical et fondamental quant à la simplicité notamment.	(et de ses limites), de l'altération de la communauté. Les personnes qui ont fondé l'arche du Gwenves considéraient que l'Arche prenait trop de distance avec le fond de la pensée de Lanza Del Vasto, elles ont choisi de se séparer institutionnellement du reste de l'Arche pour persévérer dans une voie plus « fondamentale ».
6-5. Négociation d'entretien	Je demande à Eliane pour un entretien. Cohérence, spiritualité. Se sent pas légitime pour parler. Dans l'Arche depuis 1971. OK pour dimanche prochain.	Je fais le choix de demander un entretien avec la doyenne de la maison, qui commence par m'objecter qu'elle ne sent pas légitime pour parler des sujets qui m'intéressent. Je ressens qu'il y a incompréhension, elle pense que j'attends un discours argumenté et explicatif sur ce qu'est l'Arche et son positionnement notamment au regard de l'écologie. Je lui dis que mes entretiens portent sur les trajectoires personnelles, les expériences vécues et les ressentis de la personne interrogée. Je la rassure sur la pertinence de ce qu'elle pourrait me dire. Nous fixons donc un rendez-vous pour le dimanche suivant.	Résister (résistance incarnée) : cette personne considère que sa vie militante est derrière elle. Elle ne se sent pas incluse dans les catégories que j'emploie – dans le sens qu'elle pense que je leur attribue en tout cas. La manière dont elle a vécu son engagement dans la communauté est pour elle un retrait progressif du monde.
6-6. Point sur les entretiens	Je me rends compte que ce serait intéressant d'interroger un stage moyen -> Marc peut-être. 1 stage moyen, 1 long stage ->	Le choix de l'entretien avec la personne en moyen-stage a été orienté par la conversation que nous avons eue plus tôt dans la journée. Je savais qu'il était intéressé par ma démarche et je supposais	Instituer (dedans/dehors) : j'explicite au fur et à mesure que « la communauté » peut avoir plusieurs limites (les engagé·e·s ; les engagé·e·s + les postulant·e·s ; ces deux + les longs-stages ; ces trois + les moyens-stages / courts-

Laura, 3 engagé(e)s minimum -> Elouan, Elan, Elodie, Esther, Eliane.	qu'il serait d'accord pour me raconter son vécu, d'autant qu'il paraissait à l'aise avec le fait de mettre les thèmes (politiques, sociaux, existentiels) qui lui tiennent à cœur en lien avec sa trajectoire personnelle. J'étais arrivée avec un objectif de 5 entretiens minimum. À ce moment-là, à la fois par commodité, la rencontre étant plus aisée avec les stagiaires, mais surtout par redéfinition de l'objet (je considère alors la communauté comme étant composée des personnes actuellement présentes au moment où j'effectue mon immersion), je considère que je peux interroger des personnes qui ne sont pas des engagé·e·s. Néanmoins, je sais qu'il me faut un minimum d'entretien avec des « permanents », ici j'évoque 3, j'en aurai 5.	stages ; nous pourrions aussi considérer que temporairement les personnes qui viennent pour des sessions le week-end entrent dans la communauté ; se pose aussi la question de la communauté de l'Arche plus généralement, les habitant·e·s des autres communautés de l'Arche ainsi que les engagé·e·s de la grande Arche, qui s'engagent dans la communauté sans y vivre au quotidien). Ces différentes limites coexistent. Ce n'est pas toujours la même limite qui est valable selon les situations, les personnes qui en parlent, etc. Pour mon travail, je conçois qu'il est essentiel d'avoir un certain équilibre dans les entretiens ; cet équilibre se construit au fur et à mesure.
6-7. Repas. Laurence Discus- sion au repas [me parle d'] un écoquartier avec des anciens (un certain Gaspard). Me parle aussi de « la commune aux rêves », des gens passés par l'Arche.	Je rapporte ici une conversation dans laquelle une personne en long-stage m'évoque l'existence d'un écoquartier (après recherche, il n'y a pas d'écoquartier institutionnel, donc il doit s'agir d'un éco-hameau fondé par des habitant·e·s et qui n'est pas reconnu et référencé par les institutions). Elle évoque également un projet de communauté fondé par des personnes passées par	Instituer (expérience, l'Arche comme expérience de rupture) : on entrevoit ici l'impact de la communauté au-delà de ses murs. C'est un engagement par l'exemple : les personnes qui y passent font l'expérience d'une situation qui fait « exemple » et qui peut enrichir les idées et projets qu'elles peuvent avoir. D'où les termes : inspiration, transmission, formation, expérienciation... Il ne s'agit pas de reproduction à l'identique : dans les échanges que j'ai eu

			l'Arche : je comprendrai au fur et à mesure de mon séjour que le passage à l'Arche est souvent un passage essentiel pour des personnes qui choisissent ensuite de fonder une communauté ailleurs (parfois avec des personnes rencontrées durant leur séjour à l'Arche). L'Arche a une dimension d'inspiration, de transmission, de formation, d'expérimentation de la vie communautaire et de ses enjeux relationnels notamment.	avec les personnes inspirées par l'Arche et souhaitant s'installer en communauté autrement et ailleurs, il y a bien l'idée de s'inspirer de l'Arche et de tirer des leçons de leur séjour, mais jamais l'idée d'une reproduction.
6-8. Entretien	Entretien avec Marc -> trouve l'entretien intéressant, le fait réfléchir	E2	Je fais un entretien avec la personne en moyen-stage le soir même. L'entretien est intéressant et fluide. Il me dit que les questions sont particulièrement intéressantes pour lui qui vient d'arriver car elles lui permettent de se poser des questions et de clarifier ses attentes et intérêts.	Instituer (autonomie, altération) : comme dans la plupart des entretiens passés à l'Arche, on retrouve ici une posture réflexive de l'enquête à propos de sa trajectoire. Il semble être dans une démarche de questionnement.

1.2. Une démarche construite sur des journées cadencées... moins adaptée aux journées moins denses

Il ne s'agit pas ici de dire que, au sujet des situations que j'ai présentement relatées, la démarche du carnet n'a pas été adaptée pour tirer des significations des expériences vécues. La démarche du carnet fonctionne pour les moments clairement identifiés comme étant des moments de vie communautaire – au même titre que ceux des autres journées. Ainsi, dans le segment 6-7, je relate les échanges que j'ai eus avec les personnes avec qui je mangeais ; j'explicite, précise et mets en lien ces échanges avec d'autres situations vécues et informations recueillies durant mon séjour ; j'élucide cela à l'aune de ce que cette situation enrichit l'*instituer* de la communauté, en tant qu'elle permet des expériences qui peuvent inspirer des personnes qui y sont passées. La démarche décrite depuis le début de cette partie

est bien à l'œuvre ici aussi, du moins lorsque cela concerne des fragments dans lesquelles des situations clairement identifiées sont évoquées, des situations dans lesquelles, d'une manière ou d'une autre, j'agis.

Je voudrais plutôt explorer ici ce en quoi ce carnet ne rend pas compte des moments où je n'agissais pas, où je n'étais pas occupée à des activités (travail, pluches, prière, méditation...), à prendre part à des moments facilement identifiables de la vie communautaire (ceux correspondants aux activités précédemment évoquées, ainsi que les repas, la vaisselle, les activités proposées le soir...) ainsi même que les activités qui m'étaient propres, que je me suis moi-même défini comme étant des activités (balade...). C'est le cas notamment du premier week-end puisque c'était mon week-end de repos. La thématique du rythme comme celle de la séparation (ou non-séparation) entre travail et vie sont particulièrement présentes dans mon travail. Pour autant, cela ressort assez peu explicitement de cette journée qui pourrait pourtant donner lieu à des réflexions sur la question – ce que je clarifie en un sens dans le chapitre 7. Mais le carnet, dans ce qu'il dit, n'explicite que peu l'étrangeté que j'ai vécue lors de ce premier week-end où l'on passe de journées très cadrées à des moments de flou.

C'est en fait dans ce que le carnet tait que l'on se rend compte du rythme spécifique de cette journée sans cadre. J'y décris d'abord tout simplement moins d'activités. D'une certaine manière, peut-être ai-je compensé cela par mon découpage en segment comme unité d'activité. Alors, une conversation au détour d'un couloir pouvant être la seule activité identifiée à un moment précis, elle devient un segment à part entière, le segment 6-5. Ce découpage porte et crée du sens : en effet, cette conversation d'apparence anodine a eu une importance dans ma démarche de recherche. En relatant cette conversation puis en faisant un segment à part entière bien plus tard, j'affirme et réaffirme cette importance. Néanmoins, cela renforce la perception d'une journée moins remplie que les autres. Par déduction, moins d'activités étant décrites, on comprend en creux que ces journées sont moins denses. Mais cela n'est pas forcément évident et cela peut échapper à un lecteur ou une lectrice qui ne croiserait pas la lecture de cette journée avec celle d'autres jours de la semaine – ou même avec le deuxième week-end puisque j'étais alors de service et non en repos. Le fait de ne pas faire – ou de considérablement moins faire – aurait pu être explicité, cela aurait pu faire partie du carnet, mais ce n'est pas le cas.

Ce carnet est témoin d'une part de ce que j'ai vécu, mais il est peu ouvert à une écriture contemplative, ni même descriptive des lieux – alors même que ce jour-là, j'aurais eu le temps d'écrire un peu plus. En fin de compte, ce carnet et la façon dont je l'ai tenu était beaucoup lié à mon besoin de garder une trace du fait que je faisais bien quelque chose. J'étais là pour participer à la vie communautaire, je voulais que cette expérience fasse partie

de mon travail de recherche, il fallait bien donc que je *fasse*. C'est notamment dans les premières journées que cela s'est joué – un besoin de me rassurer sur le fait que je faisais quelque chose de bien *identifié*, avec des noms un peu inconnus mais qui renvoient à quelque chose de bien *réel*. Ce carnet est alors intéressant à lire comme la trace d'une recherche malgré tout pensée – au départ du moins, et certainement malgré moi, sans que je ne m'en rende vraiment compte – à partir de conceptions instituées, dans une approche qui valorise le faire sur le vivre, l'identifié sur le flou, le réel sur le ressenti. Par ce que je relatais dans ce carnet, il y avait aussi le souhait, classique des chercheurs et chercheuses, de rendre ce que je vivais identifiable, donc suffisamment maîtrisable pour que ma pensée puisse élaborer des liens qui établissent des significations à même de rendre compte des situations et de ce qui s'y joue.

Dès lors, le carnet tait un certain nombre de situations qui composent pourtant l'expérience que j'ai vécue à l'Arche : ces quelques moments du premier week-end notamment (mais il y a aussi d'autres petites poches de temps en quelque sorte désœuvré dans le reste de mon séjour) où j'étais principalement dans ma petite chambre, allongée sur mon lit ou assise à ma petite table et où mes pensées étaient tournées vers les sujets qui me préoccupaient le plus à ces moments, notamment ma grossesse et mon séjour à l'Arche dans la perspective de la recherche que j'y menais. Ces sujets sont présents par ailleurs – notamment dans mes colonnes 2 et 3 qui ont mis en lumière la présence de ces sujets dans les situations vécues – mais je n'ai pas mis en mot la manière dont ils étaient présents à moi sur le moment, dans et par mes pensées. Le désœuvrement de cette journée précise et ce qu'il a pu permettre, notamment concernant ce que je me représentais être mon travail de recherche durant mon séjour et la manière dont il me fallait le réaliser, est peu perceptible dans ce carnet.

1.3. Un jour de tensions, doutes et colères... absents dans mon carnet

Ce jour de repos, moins balisé par les contours de la vie communautaire, a vu surgir des ressentis, des perceptions, des situations que la démarche du carnet n'a pas permis de partager. J'avais moins d'activités contraintes et je comptais user de ce temps pour ma recherche, un peu différemment de la participation à la vie communautaire comme c'était le cas durant les premiers jours. Comme je l'évoque soudainement dans le premier segment – sans que mes colonnes 2 et 3 ne s'en saisissent – je souhaitais faire un entretien. En début de journée, je me suis donc rendue dans la salle où se déroulent les repas et j'ai flâné un peu en chemin dans les couloirs espérant deux choses : tomber sur quelqu'un parmi ceux et celles que j'avais imaginé être des personnes à interroger, et passer outre ma timidité et ma peur de déranger pour demander un entretien dans une situation où je n'étais pas sûre que les

personnes ne seraient pas dérangées – après tout, c’est un dimanche. Je remonte un peu plus tard, bredouille.

Manifestement, cela m’a affectée. Il s’agit de la seule fois dans l’ensemble de mon carnet où j’utilise des signes, comme un émoticône, pour manifester rapidement mon émotion à ce sujet « :(», sans mettre de mots dessus pour autant. Je n’ai pas relaté plus en détail cette émotion, peut-être considérais-je alors que ce n’était pas le lieu et/ou que ce n’était pas nécessaire. J’étais certainement frustrée de ne pas y être arrivée. Je constate dans mes colonnes 2 et 3 une censure de ce ressenti, pourtant intéressant pour comprendre la manière dont j’ai mené ma recherche, et notamment les entretiens que j’ai pu ou non mener. Je n’évoque cela qu’en explicitant que : « *[cela] m’a néanmoins permis d’avoir un temps de repos et de recul qui m’a été bénéfique pour le reste de la journée et pour la semaine à venir* ». Ceci est une analyse à froid et distanciée des effets postérieurs du fait de n’avoir trouvé personne à interroger et donc d’avoir eu du temps pour me reposer – ce qui était essentiel, notamment au vu de la fatigue de plus en plus évoquée au fil du carnet. Mais cela ne précise en rien ce que j’ai voulu dire en colonne 1 lorsque j’ai dit n’avoir trouvé personne à interroger et y ai griffonné une émotion de tristesse et déception. La colonne 3 est quant à elle déconnectée du reste, j’élucide assez mal les tensions qui m’habitent. Cette colonne tire de ce segment l’idée de temps « *agréable* » du fait du ralentissement du week-end et « *le bienfait d’un retrait sur soi* » : l’émotion et les doutes qu’elle porte – sur ma capacité à mener à bien ma recherche – ont été invisibilisés.

C’est également le cas lors du segment du repas agaçant, en 6-2. Je note que Mathieu « *me suggère d’être plus proactive* » – le terme n’est pas entre guillemets mais ce n’est pas le mien, ce sont bien ses mots que je note. Je n’ai pourtant pas explicité le mélange de colère et de doute que j’ai ressenti lors de ce repas. Je n’ai pas non plus mis en lien cette conversation avec mes doutes et craintes liés à la nécessité de négocier des entretiens, pourtant évoqués plus haut. Ce mot – *proactive* – m’a gênée parce qu’il me renvoyait à ce que j’essayais déjà de faire et qui ne me réussissait pas : j’étais en tension entre le lâcher-prise nécessaire pour vivre l’expérience et le besoin de contrôler, d’être là pour ne pas manquer ce qui pourrait se passer au cas où cela me renseigne sur quelque chose qui pourrait m’être utile dans mon enquête. Ce sentiment de devoir être là partout, pour tout, tout le temps et de ne rien manquer était d’autant plus fort que mon séjour était court³²⁸. J’ai ressenti de la colère lors de cette discussion mais je l’ai tue. Pourquoi ? Est-ce parce que la démarche de ce carnet n’est pas adaptée à cela ? Pourtant cette colère me semble liée aux questions présentes dans cette thèse,

³²⁸ Ce temps court, qui me gênait lors de mon séjour, est aussi ce qui m’a permis d’éprouver cette démarche d’augmentation par explicitation-élucidation sur l’entièreté de mon carnet. On peut supposer que si j’étais restée plus longtemps, mon travail à partir des matériaux constitués durant mon séjour aurait été bien différent car le carnet aurait été certainement plus long. Ce temps court n’est donc pas une limite en tant que telle, mais bien une situation singulière qui a rendu possible ce qu’une autre situation n’aurait pas pu.

autour de la recherche en train de se faire et foncièrement ouverte, ainsi que concernant la critique de l'instrumentalité des expériences.

La démarche de travail à partir de ce que j'ai relaté dans mon carnet donne peu de place à ces sentiments de doute très envahissants sur mon histoire d'entretiens à réaliser pour être dans les clous de ce qui est attendu de moi. Peut-être est-ce parce que le nombre d'entretiens à réaliser n'était pas si grand et que je n'ai finalement eu aucun mal à les faire, donc après coup je nie ces doutes qui n'avaient pas lieu d'être – mais qui pourtant étaient là et ont eu un impact sur la situation que je vivais et décrivais dans mon carnet. Ce doute incarne la tension entre d'un côté ce que je projette que l'institution de la recherche attend de moi avec des objectifs quantifiables et pensés en amont et de l'autre ce que la situation me fait vivre et qui n'est peut-être pas tout à fait conforme aux attentes de la recherche – et qui donnera lieu au travail que je retrace dans cette thèse. Il est intéressant de constater que la quasi-totalité des segments fait référence explicitement à un entretien ou aux entretiens que je projette en général, peu importe la situation (lorsque je fais le point sur les entretiens, le fait que j'en aie discuté, les demandes d'entretien, la discussion enthousiasmante qui me pousse à demander un entretien à la personne avec qui j'ai discuté). Pour autant, peu de ces éléments ont été approfondis dans les colonnes 2 et 3. La colonne 3, tout particulièrement, est en décalage de ces doutes, puisque le ton y est très assuré sur les catégories qui sont rencontrées. Cela laisse entrevoir les limites de cette colonne 3 et son approche en termes de contenu catégorisé qui n'est pas adapté à l'ensemble de ce que les autres colonnes peuvent faire émerger. Le segment 6-5 est caractéristique de ce décalage de la colonne 3. Je relate la demande d'entretien que je fais à Eliane et la négociation qui s'en est suivie. J'explique les raisons de cette demande et la manière dont celle-ci s'est déroulée. J'élucide cela dans la sous-catégorie « résistance incarnée », sans rendre compte de la tension entre la perception que j'ai de cette sous-catégorie – et le rapprochement que je fais avec la trajectoire de cette personne – et la perception que cette personne a de sa trajectoire. Peut-être cela est-il dû à ce que l'entretien, postérieur à cette scène, a pu apporter à celle-ci, toujours est-il qu'en faisant cela je réduis la situation de demande et de négociation – et ce que cela suppose de doutes et tensions – au contenu visé par l'entretien en tant que tel. Les tensions précédemment évoquées se rapportent à la démarche de catégorisation – ou thématisation – et ses rapports possibles avec les expériences vécues et relatées. Cela pose certaines questions qu'il s'agit alors de préciser.

2. Quand la catégorisation prend le dessus sur l'expérience, jour 11

Penchons-nous pour cela sur la journée du vendredi 11 octobre, située vers la fin de mon carnet (2.1) – à un moment où ma démarche d'augmentation du carnet est donc bien rôdée. La colonne 3 de ce carnet et sa fonction d'élucidation par épaissement des catégories présente

quelques limites (2.2). Plus généralement, cet extrait rend aussi compte des limites des mots lorsqu'il s'agit de partager les expériences (2.3).

2.1. Extrait du carnet

J11 11.1 Indica- tions de lieux	127 Evelyne n° / Calysto -> Eliane	Sur le haut de la page, ce sont des indications pour les lieux de vie de chacune, avec qui j'ai prévu des entretiens : pour la première, le numéro à composer sur le téléphone de la maison une fois que j'aurai fini mon service pour lui dire que je suis prête et que je peux monter ; pour la deuxième, il s'agit du nom de sa chambre	Instituer (fonctionnement) : la maison est très grande, sur plusieurs étages. Il y a beaucoup de pièces, pour s'y retrouver certaines portent des noms. De même, pour communiquer, un téléphone relie les différentes pièces.
11.2 Petit- déjeuner et office	Petit dej. Trop tard pour salutation. Office -> environ 25-30 [personnes]. Chants (Alleluia... [<i>que nous avons appris deux jours plus tôt</i>]) un chant de Taizé. Lecture texte + interprétation -> Belzebuth.	Je note, encore une fois, que j'aurais aimé participer à la salutation mais que cela ne me convient pas en termes d'horaires. Nous mettons en pratique l'apprentissage récent du chant, durant l'office du matin. Je note de manière très succincte l'origine des textes – des termes qui ne m'évoquent pas des choses très précises, mais qui sont annoncées en début de lecture des textes ou des chants.	Prendre soin (rythme, soin de soi) : à nouveau ici est évoquée la tension entre mon envie de participer à chacun des temps collectifs et mon besoin de repos et de douceur le matin. Instituer (rituels ; faire collectif ; altération) : la mise en pratique de l'apprentissage du chant durant le rituel que constitue l'office du matin est un moment fort de constitution du collectif (pour les personnes extérieures comme moi qui, par cet événement, se sentent un peu faire partie du collectif) et/ou de consolidation du collectif par un rituel un peu altéré, modifié, transformé. Instituer (rituel) : ma prise de notes permet de renseigner les modalités et le contenu de ce temps communautaire que je qualifie de rituel.
11.3	Pluches.	Il y a plusieurs rôles liés au	Instituer (fonctionnement) :

Pluches	Intendant Esther.	repas, des rôles pris par des personnes qui ne sont pas les mêmes tous les jours : le cuisinier et l'intendant. L'intendant gère les quantités en fonction de ce qui est prévu pour cuisiner. C'est lui ou elle qui gère les pluches, c'est-à-dire ce qu'il faut éplucher, couper, préparer, etc. avant que le cuisinier ne s'occupe de la cuisson, mise en forme, utilisation des produits.	l'organisation de la prise en charge des repas fait émerger plusieurs rôles (cuisinier, intendant). La charge est ainsi répartie.
11.4 Travail	Travail plantes aromatiques. Origan. Avec Mathieu et Gisèle. -> on finit dans le jardin. Week-end postulants -> un thème, des textes, guidés par Edith et Emile. Amènent un objet qui les représente en ce moment. Groupes de discussion, marches méditatives... Puis on parle religion, spiritualité, ouverture des gens ici. -> me dit qu'il y a évolution. Elie bouddhiste. Une non-croyante était sur le point d'être acceptée quand elle est partie.	-> Je pose quelques questions au sujet du programme du week-end des postulants. Cela nous amène à discuter de la spiritualité vécue à l'Arche. J'apprends que la conception de la spiritualité a évolué depuis les débuts. L'ancrage reste chrétien, mais cela n'oblige pas les membres à s'en revendiquer, encore moins exclusivement. Je donne à nouveau quelques informations sur la répartition du travail, pour illustrer ce qui est effectué.	Instituer (interspiritualité) : la religion me semble pensée comme un point de départ pour le développement de la vie spirituelle, relationnelle, personnelle, etc. Nous parlons des évolutions de l'Arche, qui admet que ses membres ne se considèrent pas forcément comme chrétiens. La grande majorité l'est néanmoins. Instituer (fonctionnement) : je renseigne ici le type de tâches effectuées ce jour pendant le travail.

	[répartition du travail] Les autres = un ménage/repassage, deux continuer d'enlever clous dans une planche, terrain (récolte et tranchée)		
11.5 Déjeuner	Repas = dehors. On parle de ma thèse avec Laura et Christopher et Lena. Evelyne vient me redemander pour l'entretien. -> on dit ce soir après mon service.	Il m'est de plus en plus facile de partager mon travail de recherche aux autres. Mes derniers entretiens s'organisent, j'en suis contente.	Résister (institution du savoir académique) : je suis plus à l'aise pour parler de mon travail à ce stade. Cela me paraît plus juste de le présenter en explicitant mon rapport au savoir académique et le regard critique que je peux porter sur ce type de savoir et sa prétention à l'universalité. Prendre soin (soin de l'autre) : je note l'évolution heureuse de mon travail, cela affecte positivement mon regard sur ce que je vis et mes relations sur place.
11.6 Repos et méditation	Je remonte me reposer un peu (appel Pep) Méditation -> Laura, Ludovic, Paloma, Marion, Emile, Edeline et moi.	Je signifie à nouveau un besoin d'« extérieur » (appel à quelqu'un de proche dans ma famille) et de repos. Je note toujours les personnes qui participent à la méditation. Certaines sont récurrentes, d'autres ponctuelles. Il y a ce jour-là deux personnes extérieures (mais présentes à l'Arche à ce moment-là et qui y travaillent, je ne comprends pas exactement leur statut), une personne en long-stage, une en moyen-stage (ces deux personnes y sont presque tous les jours, voire tous les jours), deux engagé·e·s, et moi.	Prendre soin (dedans/dehors) : je signale là encore mon besoin de « dehors », mon besoin de présence de ma sphère privée (en l'occurrence, par un appel téléphonique). Instituer (rituel) : cf. ce que j'ai déjà écrit sur le fait de dénombrer les personnes présentes à la méditation. Ici, je donne l'indication des prénoms, et dans ma deuxième colonne, je les classe en fonction de leur appartenance ou non au « noyau dur » de la communauté. Cela fait apparaître que peu d'engagé·e·s, du moins lorsque

		Le fait que la participation soit fluctuante signifie que les observations que je fais de la participation des un·e·s et des autres ne peut permettre d'indiquer ce qu'il en est de manière générale : de prime abord, il ne semble pas qu'il y ait de régularité.	j'y étais, participaient à la méditation. Je rappelle (dans ma deuxième colonne toujours) le caractère assez aléatoire de la participation, qui ne permet pas de tirer de conclusions outre que la participation à la méditation ne semble pas aussi « instituée » que celles des autres rituels.
11.7 Travail et tisane	Travail -> pluches du week-end. Fin vers 16h45-17h. Après = tisane avec Laura. Me dit que les engagés leur ont dit que pour eux les longs stages font pleinement partie de la maison durant l'année où ils sont là. Elle m'apprend aussi qu'Elouan ou Eric lui a évoqué des craintes au sujet des changements de climat, notamment la sécheresse.	À nouveau, le vendredi après-midi est consacré à la préparation des légumes du week-end (pluches). Je passe un moment à discuter avec une personne en long-stage, qui me précise le statut des long-stages. Ces stagiaires sont pleinement considéré·e·s comme membres de la communauté lors de leur séjour. Je suis aussi interpellée par une remarque faite par les engagés qui sont en charge des activités culturelles de la maison au sujet des changements de climat, qui les inquiètent. Cela m'interpelle car jusque là je n'avais pas entendu parler de cela – peut-être parce que je n'ai pas été beaucoup présente au terrain – et que cela s'inscrit dans les questionnements généraux de ma thèse.	Prendre soin (rythme) ; instituer (fonctionnement) : j'observe, ce vendredi encore, le rythme particulier que prend la communauté en rapport avec ses activités du week-end. Instituer (faire collectif, dedans/dehors) : cette discussion fait apparaître une définition spécifique des limites de la communauté, manifestement portée par ses membres et qui inclut les personnes en long-stage. Prendre soin (milieu de vie) : je note ici l'inquiétude des personnes qui s'occupent du terrain au regard des changements de climat.
11.8 Balade, visite et repos	17h15-45 -> je pars me balader + visite abbatale Saint Antoine. Je remonte me reposer un peu avant de redescendre pour 18h15 comme je suis	Je décide d'aller visiter l'abbatale qui se trouve juste à côté de la maison et qui m'a été décrite comme très belle, faisant partie de l'attrait du village. La soirée s'annonce chargée et fatigante (service et entretien prévu) alors je prends un temps de repos	Prendre soin (milieu de vie ; lien) : le lieu dans lequel nous sommes se trouve juste à côté d'une très belle église. Cela me semble juste alors de m'y rendre – d'autant que plusieurs personnes m'ont évoqué ce lieu. Prendre soin (rythme) : autant

	de service ce soir.		le week-end précédent était marqué par un ralentissement, autant j'appréhende celui-ci, entre l'avancement de mon enquête (duquel résulte la programmation de plusieurs entretiens) et le fait de ma participation aux services.
11.9	*	E5	Prendre soin (rythme) : le fouillis de mon carnet (moins perceptible dans cette reproduction sur word, en colonnes) me semble illustrer à merveille le tourbillon de la fin de journée. Prendre soin (dedans/dehors, intime) : je me sens véritablement accueillie dans l'intime des personnes qui m'ouvrent la porte de leur appartement pour les entretiens. J'y perçois une ambiance différente à chaque fois, ce qui me semble signifier l'existence de sphères intimes propres à chaque personne/famille – certainement comme n'importe quel appartement, mais cela m'apparaît d'autant plus fortement que je côtois ces personnes dans un espace semi-privé depuis plusieurs jours. Prendre soin (soin de l'autre ; lien) / Instituer (convivialité) : le partage d'une boisson qui m'est spontanément offerte lors des entretiens dans les appartements me semble instaurer une convivialité et participer au fait de prendre soin de l'autre et de la relation à l'autre.
11.10	* service	J'ai donc pris ces notes après	Prendre soin (rythme) : sur la

Service et prière	Prière -> en lien avec tradition chrétienne. « là où il y a la haine... » Tous les soirs, récitent un de leurs engagements. Texte + temps de silence + intention de prière + partager signe de paix avec ses voisins (bise).	l'entretien, d'où l'astérisque pour garder une continuité chronologique. Les termes mis entre guillemets sont le début d'un des textes récités tous les soirs, identifié au début comme étant un texte de Saint-François-d'Assise. C'est une prière de l'Arche présente sur leur site, dans laquelle certaines phrases sont prononcées par des hommes, d'autres par des femmes. Je note quelques précisions sur le déroulé de la prière, qui est un temps codifié qui m'a beaucoup touchée durant mon séjour.	discontinuité chronologique du carnet, cf. précédemment écrit. Instituer (rituel) : des textes sont utilisés de manière très récurrentes dans la prière du soir. La répétition m'a semblé produire un effet de familiarité et de ressourcement. Si l'alternance des voix hommes et femmes m'a semblé mélodieuse, j'ai été plus dérangée par l'attribution de caractéristiques dites féminines aux voix de femmes et inversement, masculines aux voix d'hommes. Je n'ai pas eu l'occasion de demander une explication de ce choix.
11.11 Repas et départ pour entretien	Repas. A droite -> Garance -> parle de cercle (?) de femmes. Organisé avec Esther. (avec Gaspard = communauté aux rêves (site wordpress)). (Doula, // grossesse). Discute avec Gihane. A gauche, Marion et Mathilde parlent avec une postulante. Evelyne m'appelle dans la cuisine (tel), vers 20h40. Je monte = 20h50 (je connais le	La conversation que je rapporte porte sur des thèmes qui touchent au féminin. La personne avec qui je discute est une doula, c'est-à-dire une accompagnante à la naissance, qui peut accompagner durant toute la grossesse et le début de vie de l'enfant, dans une approche transversale (physique, psychique, sociale, émotionnelle, spirituelle, etc.). C'est une approche douce de la grossesse et de la mise au monde de l'enfant qui cherche à prendre en compte les transformations que la personne qui met au monde peut connaître. Je suis intriguée, mais sur le moment je minimise la portée de l'approche que cette personne décrit. Je suis peu renseignée sur ces sujets à ce moment-là, et plus encore je n'ai pas encore éprouvée par l'expérience ce dont elle	Prendre soin (corps / mon corps) : ma situation physique a certainement participé à l'orientation de la discussion (voire à son initiation). Instituer (expérience : l'Arche comme expérience de rupture) : je considère cette discussion comme une illustration de ce que je considère comme une expérience de rupture permise par l'Arche (et les rencontres que ce lieu suscite et permet). J'ai, ce soir-là, entendu des choses au sujet de l'accompagnement à la naissance, que j'avais peu voire pas entendu jusque là. Depuis, c'est un sujet qui a pris une place importante dans ma vie. Dans la généalogie de ma rupture vis-à-vis de la conception instituée de la naissance (et de la grossesse et de certaines choses liées au fait de mettre au monde un enfant),

chemin voisine d'Elouan).	car	parle. Je reste assez passive durant cette conversation. Sur le plan personnel, je considère cette conversation comme une « graine » (parmi d'autres, mais néanmoins importante) pour toutes les recherches et découvertes que je ferai par ma maternité – notamment sur mon rapport au corps, la puissance du féminin, l'animalité en moi, la force de la personne qui enfante, puis nourrit, prend soin et rassure, et plus encore. J'analyse cela comme une de ses rencontres que la configuration spécifique de l'Arche avec ses multiples accueils permet. Je constate durant mon séjour que plusieurs personnes font des récits sur des rencontres fugaces lors d'un séjour fait à l'Arche qui ont pu avoir un impact plus général dans leur vie. Après mon service (que je ne relate pas dans mes notes), je monte pour mon entretien. Je précise que je connais le chemin : la maison est grande et même au bout de quelques temps, il y a encore plusieurs endroits où malgré un bon sens de l'orientation et une certaine vigilance, on pourrait se perdre. Néanmoins, l'appartement où je me rends est tout proche de celui de l'enquête chez qui je me suis rendue plus tôt dans la semaine.	cette discussion permise par les situations que créent l'Arche (lieu de passage et de partage entre des personnes qui sont dans une posture critique) constitue pour moi un tournant, imperceptible sur le moment, mais instituant dans ma trajectoire. Instituer (fonctionnement) / Prendre soin (dedans/dehors) : ma remarque « je connais le chemin », que j'interprète du fait de la taille de la maison me semble préciser ce que j'évoquais au sujet de mes notes du début de journée (numéro de chambre et numéro de téléphone interne) : la maison est très grande, elle peut au début s'apparenter à un labyrinthe. Je précise que mon point de repère est un autre appartement que j'ai visité. Je connais donc certains de ces lieux : ce sont des lieux qui sont la sphère privée d'autres personnes mais ma connaissance de leur localisation m'aide à me sentir un peu plus chez moi dans ce grand espace qu'est la maison.
11.12. Après l'entretien	22h15 = je repars de chez elle. Après entretien, on parle aussi	Les enquêté·e·s m'ont souvent retourné des questions : si cela est sûrement courant dans les enquêtes en immersion (où on développe des relations au-	Prendre soin (soin de l'autre) : les questions qui m'étaient retournées lors des entretiens, sur mon ressenti de la situation, me sont apparues comme une manière de prendre soin de moi

un peu de mon ressenti.	delà de l'entretien), je pense que cela est aussi spécifique à cette habitude de réciprocité et d'écoute au sein de l'Arche. Cela est sûrement intensifié ici par le fait que j'interroge la personne qui s'occupe de l'accueil communautaire et de notre accompagnement durant le stage.	et de mon expérience immersive.

2.2. Les limites de l'expérience qu'est l'augmentation du carnet de terrain

Il me semble important ici de souligner les difficultés voire les limites de l'augmentation du carnet de terrain que j'ai réalisée, notamment en ce qui concerne la troisième colonne, celle de l'élucidation, qui approfondit les catégories d'entrée et leurs sous-catégories. Il y a différentes situations dans lesquelles j'ai rencontré des difficultés. Le premier type de situations lie des cas différents mais qui posent la question de l'adéquation entre le contenu de la colonne 1 et les catégories et sous-catégories. Si dans certains cas j'ai dû me forcer à trouver une catégorie – lorsqu'aucune ne me semblait à première lecture être évidente – la plupart du temps j'étais surtout confrontée à la situation dans laquelle le propos de la colonne 1 et l'explicitation de la colonne 2 pourraient s'inscrire dans beaucoup de catégories à la fois. En fin de compte, je n'ai pas toujours agi de la même façon lorsque j'étais confrontée à ces situations.

Prenons l'exemple du segment 11.11 dans lequel j'élucide le sujet de la conversation au regard de ma situation de grossesse. Dans le cas de la sous-catégorie *mon corps*, au départ elle composait la catégorie *prendre soin*. Au fil du développement, la sous-catégorie s'est presque émancipée de la catégorie : ce qui se rapporte à *mon corps* ne renvoie pas toujours primordialement à *prendre soin*. D'ailleurs, au moment d'établir le tableau récapitulatif des occurrences des catégories et sous-catégories (voir le chapitre suivant), *mon corps* est apparu comme une sous-catégorie un peu à part au sein de la catégorie *prendre soin*. *Mon corps* apparaît alors comme une sous-catégorie inclassable et en un sens, transversale³²⁹.

Dans d'autres cas, les colonnes 1 et 2 amènent à des significations foisonnantes, dans lesquelles nous pourrions nous perdre tant les analyses se diffractent, s'ouvrent à de nombreuses perspectives. Au fur et à mesure de ma démarche, j'ai peu à peu accepté que des éléments puissent soit se rapporter séparément à différentes catégories et/ou sous-catégories,

³²⁹ Je renvoie pour une analyse plus détaillée au chapitre suivant de cette thèse.

soit les lier – par exemple quand en *résistant* à quelque chose d’institué, la communauté *institue* autre chose. Au début du carnet, je cherchais à éviter cela, en m’efforçant de choisir une sous-catégorie précise et unique avec laquelle je suggérais de faire dialoguer un segment du carnet. Plus mon travail sur le carnet avançait et plus cela m’a paru compliqué, d’autant que le travail avançant, le sens de chaque sous-catégorie s’épaississait avec ce travail de mise en dialogue des situations avec les catégories et sous-catégories. Regardons par exemple le segment 11.2, au sein duquel une élucidation renvoie à trois sous-catégories différentes au sein de la catégorie *instituer* : *rituels*, *faire collectif*, *altération*. Le contenu de l’élucidation proposée nous renseigne sur l’articulation entre ces trois sous-catégories : il s’agit bien de l’*altération* (collective, explicitée, reposant sur un apprentissage partagé et mis en pratique) du *rituel* qui renforce le *collectif*. Pourrait-on rendre compte autrement de l’enchèvement des sous-catégories ? Je ne fais pas toujours de différence formelle entre addition et enchèvement des sous-catégories lorsque plusieurs sont convoquées pour un segment au sein d’une catégorie. Cela me semble être une des dimensions de la démarche qui pourraient être explorées de manière plus précise.

Une autre dimension concerne la récurrence des élucidations lorsqu’elles renvoient à des situations similaires et que je les mets en lien au sein même du carnet. Au fur et à mesure de l’avancée du carnet, certains segments me semblaient se rapporter à la même idée précise dans ma colonne 3 – souvent parce qu’elles se rapportent à des situations similaires. J’ai alors choisi de renvoyer aux élucidations précédentes des situations similaires par les formules « à nouveau » ou « encore ». Cela concerne particulièrement des sous-catégories fréquentes, comme *mon corps* ou *rythme*, *soin de soi* et *dedans/dehors*. C’est par exemple le cas des temps de balade que j’ai souvent élucidés en référence au rythme communautaire et à mon besoin d’extérieur, de dehors de la communauté, et au *soin de soi* que je m’apportais en écoutant ce besoin. Au bout d’un certain temps, peut-être pour éviter d’être redondante, j’ai commencé à utiliser la formule « à nouveau » ou « cf. dit précédemment », souvent en qualifiant de manière synthétique ce dont il était question. Peut-être pour préciser cela faudrait-il inventer un code propre à cette situation dans laquelle une sous-catégorie est traitée de manière similaire dans certains segments. Chaque sous-catégorie peut en effet renvoyer à des éléments de sens très ressemblants ou assez différents – et de prime abord, le carnet ne rend pas compte explicitement de ces disparités et ressemblances. Cela pose aussi quelques questions. En effet, qu’est-ce que chaque « à nouveau » apporte à l’ensemble lorsqu’on le lit de manière chronologique ? Est-ce purement cumulatif – est-ce que chaque nouvelle expérience est indépendante des précédentes ? Ou est-ce qu’à chaque fois ces situations récurrentes en termes de significations élucidées sont vécues et pensées, relatées, explicitées, élucidées un peu différemment ?

On en trouve un exemple à l'intérieur de cet extrait, dans les segments 11.9 et 11.10. Cet exemple n'est pas forcément figuratif des autres fois où cela est arrivé car il concerne un cas très précis à l'intérieur de cette journée et non une sous-catégorie transversale, mais prenons-le tout de même en ce qu'il peut préciser ces questions. Je n'ai pas eu le temps de prendre des notes sur ma journée avant de faire l'entretien qui compose le segment 11.9. Il y a donc une prise de notes désordonnée que j'élucide à ce sujet en colonne 3 du segment 11.9 : « *prendre soin (rythme)* : le fouillis de mon carnet (moins perceptible dans cette reproduction sur word, en colonnes) me semble illustrer à merveille le tourbillon de la fin de journée. » Si cette élucidation apporte une signification se rapportant à la journée en elle-même, ce n'est de prime abord pas le cas de l'élucidation en 11.10 (segment qui est constitué de ma prise de note réalisée après l'entretien mais se rapportant chronologiquement à ce qui s'est passé avant celui-ci) : « *Prendre soin (rythme)* : *sur la discontinuité chronologique du carnet, cf. précédemment écrit* ». Cette élucidation ne fait que faire référence à l'élucidation précédente. Si elle semble ne rien apporter de nouveau, elle me permet néanmoins de prendre un peu plus de distance et de trouver une manière de nommer ce qui s'est passé dans mon carnet, à savoir une « *discontinuité chronologique* ». Ce faisant, il me semble que les « *à nouveau* » peuvent dire quelque chose, que cette démarche pourrait préciser en cherchant une manière spécifique de les nommer, à l'intérieur des catégories et sous-catégories.

2.3. Les limites des mots pour partager les expériences

Cette colonne 3 est, je l'ai déjà suggéré plusieurs fois, parfois en décalage avec le vécu relaté. Elle me semble pour autant très féconde, mais ses limites tiennent pour beaucoup à la particularité de la démarche : partir de mon expérience subjective pour épaissir des catégories conceptuelles en les mettant à l'épreuve de situations relatées et explicitées. Entre subjectivité assumée et conceptualisation visée, quelques décalages ne peuvent qu'être mis en lumière. C'est d'autant plus vrai des situations pour lesquelles les mots sont limités – et limitants. J'en retiens deux types : tout ce qui concerne les demandes d'entretien – pour lesquelles, comme je l'ai montré au début de ce chapitre, j'ai été peu loquace dans mon carnet au regard de l'importance que cela avait pour moi – et ce que j'ai qualifié de rituels de la communauté, notamment les pratiques spirituelles que sont les offices du matin, les prières du soir et les temps de méditation.

En ce qui concerne les demandes d'entretien, dans le segment 11.5, je relate très brièvement « *Evelyne vient me redemander pour l'entretien. -> on dit ce soir après mon service.* » Au vu de la négociation nécessaire pour qu'Evelyne accepte l'entretien, et lorsque l'on sait qu'elle ne souhaitait pas de prime abord prendre la parole lors d'un entretien – elle dit ne pas être à l'aise avec le fait de parler dans ce cadre – il est étonnant que je traite cet événement – elle est

venue spontanément fixer un rendez-vous avec moi – de manière purement factuelle, alors que j’ai ressenti à ce moment beaucoup de joie et de gratitude. En-dehors du fait que j’étais contente de faire un entretien, le fait qu’elle revienne vers moi alors qu’elle avait des réticences au début m’a touchée et a instauré un climat très agréable de confiance pour l’entretien. Les colonnes 2 et 3 y font référence mais n’engagent pas de perspective réflexive sur la question – alors que cela pourrait être approfondi. J’explicite être « *contente* » - ce qui me semble être une euphémisation de ce que j’ai vécu à ce sujet. Mon élucidation élude encore plus mes ressentis : « *Prendre soin (soin de l’autre) : je note l’évolution heureuse de mon travail, cela affecte positivement mon regard sur ce que je vis et mes relations sur place.* » Il me semble que le fait que je lie cette situation au *prendre soin*, et au sein de cela au *soin de l’autre*, est caricatural de la mise à distance que la démarche de ce carnet a pu parfois entraîner.

Cette mise à distance par la démarche du carnet concerne aussi les rituels que constituent certaines pratiques spirituelles dont j’ai fait l’expérience au sein de la communauté. Le carnet ne rend pas compte de ce en quoi ces rituels m’ont touchée, m’ont décontenancée aussi par certains aspects, et qu’il m’ait plu de les pratiquer durant mon séjour – sans savoir toujours comment me l’expliquer. Il me semble que cela est d’autant plus le cas vers la fin de mon séjour puisque je mets à distance ces rituels – et ma difficulté à exprimer ce que ces moments me font vivre – en les décrivant de l’extérieur, en quelque sorte factuellement. C’est le cas du temps de prière du soir lors de cette 11^{ème} journée. Avec le recul des journées précédentes, je décide de prendre en notes ce qui est récurrent lors de ces prières, leur cadre général, leur déroulement. Ma prise de note est rapide, succincte, j’ai certainement voulu être précise et ordonnée dans cette prise de note. La colonne 2 explicite : « *[je] note quelques précisions sur le déroulé de la prière, qui est un temps codifié qui m’a beaucoup touchée durant mon séjour* ». Ma troisième colonne reprend ces précisions sur le déroulé de la prière pour parler du rituel en tant que tel et de ce que certains éléments ont pu m’évoquer. Par contre la remarque concernant la prière comme temps « *qui m’a beaucoup touchée durant mon séjour* » n’est pas travaillé en colonne 3 au même titre que le reste. N’y avait-il rien à en élucider ? Etait-il difficile de considérer que mon ressenti personnel ait autant de nécessité à être élucidé que des remarques d’apparence plus objectives ? Je ne suis pas sûre que ce ne soit qu’une question de légitimité de ce témoignage – d’autant que ce temps de prière du soir semble spécifiquement toucher tant les engagé·e·s que les personnes de passage ou les stagiaires de la communauté, comme des entretiens et des discussions informelles ont pu me le confirmer, si j’avais besoin de me rassurer sur le caractère collectivement partagé de mon ressenti à ce sujet. Peut-être que même avec une démarche d’explicitation-élucidation, certaines expériences sont difficiles à mettre en mots – et peut-être même plus avec cette démarche, dans un travail académique qui conserve des dynamiques d’objectivation et rationalisation qui

mettent en tension la subjectivité et l'indicible, ce que les mots ne peuvent pas dire de l'expérience sans la réduire.

Pour approfondir cette question, je suggère à mon lecteur ou ma lectrice d'aller voir la description que je fais de la méditation le 14^{ème} jour – la veille de mon départ. À l'inverse des autres prises de notes qui se rapportent à la méditation, je prends ce jour un peu de recul sur ce qui s'y passe et ma prise de notes est un peu plus instrumentale, plus abstractive. Je me suis rendue compte que des choses étaient systématiques et plutôt que de retranscrire la particularité, la singularité qui me touche dans chacune des situations – et d'ailleurs plus certaines fois que d'autres, preuve de cette singularité – je cherche à prendre en note ce qui en ressort systématiquement. Ce faisant, j'efface la singularité de la situation pour rendre compte généralement du rituel, de sa structure et de ses aspects répétés. Il me semble que si j'ai fait cela, c'est entre autres car je me rendais compte que je peinais à poser des mots sur ce que je vivais lors de ces méditations. Je suis alors sortie de mon ressenti pour en noter des indications générales, que n'importe qui d'autre aurait peut-être pu noter en étant à ma place. Ce que j'ai trouvé difficile à partager dans mon carnet, c'est ce que ces moments font vivre aux personnes qui composent les situations – y compris moi. Cela est d'autant plus le cas lors d'une pratique spirituelle, qui questionne nos modes – rationnels et pragmatiques – de compréhension du monde et nos manières de qualifier les expériences.

Je voudrais explorer un dernier aspect de cette mise à distance par les limites des mots – et ce en quoi cela nous éclaire sur la limite entre dicible et indicible. Prenons ici le segment 11.11 qui expose ma rencontre avec une personne qui avait une approche de la grossesse et de son accompagnement que je connaissais peu à ce moment-là. Je trouve intéressant de se pencher sur ma démarche d'augmentation, qui rend compte aussi de mon évolution à ce sujet. Lorsque je relate cette situation, je me sens assez distante de ce que cette personne évoque. Dans ma colonne 2, écrite un peu plus d'un an après la naissance de ma fille, j'ai du mal à me situer par rapport à la manière dont j'ai relaté cette situation et les mots de cette personne. Je peine à en parler et mon texte est long et alambiqué à ce sujet. Je saisis alors la colonne 2 comme une occasion pour moi de mettre de la distance avec ce que j'ai relaté en colonne 1. La colonne 3 permet une synthèse à partir de cet exemple de cheminement qui prend appui entre autres choses sur une rencontre vécue lors d'un séjour à la communauté de l'Arche qui peut être considérée a posteriori comme une expérience de rupture. Si je faisais une colonne 4 aujourd'hui, je prendrais de la distance avec la colonne 2, dont certaines formules me semblent désormais un peu maladroites – par exemple lorsque j'évoque « *des thèmes qui touchent au féminin* ». Peut-être plus qu'une limite, ce serait ici une vigilance à avoir au sujet des mots et de la place que je leur donne dans ma démarche. Les mots donnent l'impression de garder en mémoire la réalité d'un moment donné, d'une expérience qui est faite à un moment précis, en un lieu précis, ils semblent graver les idées dans le marbre. Il y a alors un

décalage entre les mots écrits et les expériences qui peuvent être relues de différentes façons selon les situations à partir desquelles elles sont lues. Ici, les mots écrits à des moments différents m'aident-ils à rendre compte de ces différentes lectures, ou m'enferment-ils dans des idées et des significations étreintes au point d'en être frustrantes par leur simplification de la complexité inhérente des expériences ? Comment rendre compte de la complexité notamment lorsque cela touche autant à l'intime et l'intériorité – en fin de compte certainement indicibles ? Mon élucidation au sujet de l'expérience de rupture vécue à l'Arche me semble juste et compréhensible. Néanmoins, elle n'épuise aucunement le prisme de significations plurielles et complexes que portent les colonnes 1 et 2.

Conclusion du chapitre 6

Ce chapitre approfondit ainsi la lecture du carnet des quelques limites et vigilances que j'ai repérées au fil des lectures et relectures du carnet augmenté. Ces limites sont notamment dues à ce que le carnet tait. J'ai volontairement choisi des extraits postérieurs à ceux présentés dans le chapitre 5 – non pas qu'il n'y ait aucune limite dans les premières journées, ni aucun apport dans les dernières. Je voulais montrer ici en premier lieu que la démarche de recherche produit ses propres limites. C'est parce que le carnet et son augmentation se sont construits à l'épreuve de journées denses et rythmées qu'ils montrent d'abord en creux le désœuvrement d'une journée moins remplie. C'est aussi parce que la démarche est originale que la présence et l'explicitation de mes ressentis personnels est parfois étrangement dosée. Je n'ai pas toujours su que faire des doutes et tensions qui m'ont habitée lorsqu'il s'est agi de *mener l'enquête* – alors même que ces doutes et tensions sont finalement ce qui a rendu nécessaire pour moi le pas de côté proposé par la démarche du carnet, lorsqu'il m'est apparu essentiel d'incarner les questions que je me posais en passant par ma subjectivité, et non en menant l'enquête de façon distanciée. L'augmentation du carnet de terrain présente alors des limites, ultimement car elle met en tension la subjectivité et la singularité des expériences d'une part et l'objectivation et la généralité des concepts catégorisés d'autre part. Cette tension est prolifique et je me suis attachée à travailler à l'articulation entre ces différentes dimensions. Néanmoins, l'articulation n'efface pas les tensions. Celles-ci atteignent des sommets lorsqu'il s'agit de relater, expliciter et élucider des expériences indicibles.

Conclusion de la partie 2

Cette partie rend compte de la démarche singulière, par l'augmentation du corpus, d'épaississement de la catégorisation proposée en première partie. Le travail à partir du carnet de terrain s'inscrit dans certaines conceptions de la recherche, dans des filiations méthodologiques et épistémologiques sur la manière d'écrire la recherche se faisant – et qui plus est de l'écrire à la première personne. Si cette écriture subjective questionne l'objectivité comme condition et finalité de la recherche, elle résulte avant tout de la volonté de clarifier les ressentis, l'intériorité, la subjectivité et ce en quoi elle travaille la recherche, autant qu'elle est travaillée par celle-ci. L'augmentation du corpus, à travers deux étapes successives – d'abord d'*explicitation*, ensuite d'*élucidation* – épaissit la catégorisation en la liant aux situations relatées. Mettant les concepts au contact des expériences *relatées, explicitées, élucidées*, il s'agit d'*incarner* la catégorisation.

L'organicité du carnet le rend irréductible à des synthèses par catégories. Sa lecture fait percevoir le rythme, à la fois dans la répétition et dans la différence ou l'évolution, en ce qui concerne chacune des trois colonnes. Ce carnet requiert des clés de lecture, qui permettent au lecteur, à la lectrice de percevoir les multiples significations qu'il fait advenir. Deux chapitres dessinent quelles peuvent être les lectures plurielles du carnet, à travers quatre journées extraites du carnet. Cette lecture n'est pas évidente car elle se situe sur plusieurs plans simultanément, croisant les plans horizontaux et verticaux avec des lectures segmentées et transversales. À cette pluralité des plans d'écriture s'ajoute la densité des informations à explorer. Les extraits du carnet rendent compte alors de la démarche d'explicitation-élucidation et de la manière dont elle se construit concrètement. Si ces incursions dans le carnet clarifient les apports de la démarche, elles suggèrent aussi ses limites. Celles-ci renvoient à ce que le carnet n'est pas en mesure de montrer, qu'il s'agisse de ce qu'il tait ou de ce qu'il peine à partager, faute de mots. Une vigilance autour des limites de l'expérience de l'augmentation du carnet montre la perfectibilité de la démarche présentée dans cette partie.

Il s'agit maintenant de mettre à l'épreuve la catégorisation et son incarnation par le croisement entre les deux terrains explorés dans cette thèse.

Partie 3. Éprouver les imaginaires de et par l’habiter : temps, autres, sol

Introduction de la partie 3

Précisons maintenant le processus par lequel je suis passée de l'organicité du carnet présentée dans la partie précédente au remaniement et à l'approfondissement du triptyque de la partie 1 de cette thèse par ma recherche au sein de la communauté de l'Arche, pour nous acheminer vers les significations qui ressortent de cette démarche.

1. À la recherche du sens produit par l'augmentation du carnet de terrain

Au cours du travail d'augmentation du carnet, je décide de reprendre les catégories depuis le début, pour voir ce qui en émerge. Cela me semble nécessaire du fait de la difficulté que je ressens à poursuivre le travail d'exploration alors que des éléments de sens apparaissent déjà. Je souhaite mettre à plat ce qui en ressort jusqu'à présent, pour voir si je peux identifier certaines polarités de sens et travailler la fin du carnet de terrain à partir de celles-ci. Mettre mes catégories à l'écrit m'a permis de ne pas démultiplier à l'infini les sous-catégories liées à chaque segment. Cela aboutit à un tableau qui repart des trois catégories : *résister*, *prendre soin*, *instituer*³³⁰.

Les sous-catégories ne sont alors que très peu ordonnées, mais notées bien souvent au fil des moments où elles apparaissent pour la première fois dans le carnet, même si je commence déjà à regrouper des éléments qui faisaient sens ensemble. C'est le cas notamment dans *résister*, pour les différentes institutions auxquelles il s'agit de résister (*religion* ; *temps* ; *politique* et *engagement* ; *savoir* ; *travail* ; *argent*) et pour la dimension expérientielle dans la catégorie *instituer* (*expériences institutantes similaires* ; *expériences partagées* qui fondent le collectif ; *l'Arche comme expérience de rupture*). Mais sous cette forme, il n'y a pas mention de la récurrence de certaines des sous-catégories. Elles apparaissent toutes de la même façon, qu'elles soient présentes quinze fois ou une seule.

Passent quelques semaines pendant lesquelles mon carnet et ce tableau restent tels quels. Je commence à penser qu'il y a certainement plusieurs pistes à creuser. Pour cela il me faut déjà affiner ce tableau ; je décide alors de reprendre mon document depuis le début et de compter les occurrences de chaque sous-catégorie. Sans forcément avoir de certitude quant à la pertinence de m'appuyer sur le dénombrement pour faire émerger une compréhension de ce corpus – et craignant même ce que je perçois comme des formes de légitimation par le nombre qui rendrait possible une neutralisation de la recherche, que je refuse par ailleurs³³¹ –,

³³⁰ Ce tableau constitue l'annexe B de la thèse.

³³¹ Je renvoie pour cela à ce que j'ai précisé autour de l'objectivation des subjectivités et de la subjectivité de l'objectivation, dans le chapitre 4.

cela me semble être un bon départ pour avancer. En outre, j'ai remarqué que certaines sous-thématiques reviennent souvent, et cela a certainement une signification.

Il est arrivé que j'attribue plusieurs sous-catégories à certains segments lorsque ceux-ci renvoyaient à plusieurs thématiques ou questionnements, auquel cas je compte une occurrence par sous-catégorie attribuée. Cela prend des formes différentes : parfois le segment contient dans le carnet lui-même (première colonne) des éléments variés, qui renvoient de manière distincte à différentes sous-catégories. Parfois, c'est un seul élément du carnet qui, augmenté par les deux autres colonnes, renvoie dans son unité à plusieurs sous-catégories : cet élément est une unité plurielle, qui fait éprouver les interstices entre les trois catégories initiales.

Ce travail me permet ainsi d'organiser plus systématiquement les sous-catégories entre elles. Il apparaît que certaines sont particulièrement liées. À titre d'exemple, dans *résister*, les sous-catégories *institutions du monde moderne : politique, engagement* et *formes de résistance, engagement* évoquent toutes deux la question du rapport aux institutions ; il est donc parfois difficile de les dissocier dans l'usage qui en est fait. J'en tire d'autres représentations des catégories par tableaux. Je décide d'une première large division en deux sections pour chaque catégorie. Une première section (à quoi / à qui ?, de quoi / de qui ?, quoi ?) précise à quoi les éléments se rapportent (*substance*). Une deuxième section (comment ?) tend plutôt à indiquer la manière dont l'intention (résister, prendre soin, instituer) prend forme (*processus*). Ensuite, je réparties les sous-catégories à l'intérieur de chacune de ces sections pour les ordonner et comptabiliser le nombre d'occurrences dans mon corpus³³².

2. L'ordre des catégories au fil du séjour et dans l'analyse

Après avoir comptabilisé les occurrences par catégories et sous-catégories, je décide aussi de les représenter sous forme d'un tableur sur Excel³³³, pour visualiser leur répartition et la temporalité de leurs apparitions. Cela me permet de constater qu'il y a des catégories qui reviennent souvent à un moment spécifique de la journée et/ou de la semaine et/ou du séjour. Je repère aussi où sont les segments pour lesquels j'ai attribué plusieurs catégories et notamment les quelques fois où un segment renvoie à la fois à toutes les catégories. Cette représentation permet enfin d'avoir en un coup d'œil une représentation (parcellaire et sans mots) de mon carnet de terrain. Je ne sais pas encore exactement où cela peut me mener, en-dehors des intuitions exposées ci-dessus. Si je n'ai pas exploré plus systématiquement ces

³³² Je reproduis ces tableaux dans les annexes (C, D et E), pour chacune des trois catégories. Ils rendent principalement compte du nombre d'occurrences de chaque sous-catégorie, au sein des différentes catégories.

³³³ Je reproduis cette représentation en annexe F.

intuitions, cela ajoute à ma perception initiale de ces catégories une réflexion sur leur ordre et ce qu'il peut signifier.

Les trois catégories d'analyse apparaissent alors par une inversion. En Vallée Longue, dans la trajectoire d'habiter, l'action primordiale d'installation part de l'intention de résister. L'incarnation au quotidien de cette résistance, la confrontation au milieu, enjoint alors à en prendre soin, et par là à s'interroger plus généralement sur les relations. C'est alors que, finalement, chemin faisant, le collectif advient et se pose la question de son institution (en tant que collectif) et ses institutions (en tant que l'habiter commun se fait instituant). Il n'est pas posé de prime abord. C'est cette logique qui guidait l'analyse que j'en tirais, exposée dans la première partie de cette thèse. À l'Arche, prendre soin apparaît comme l'action primordiale, l'intention premièrement explicitée et partagée. Les habitant·e·s viennent d'abord chercher de la douceur et de la force, notamment par la relation et le travail autour des relations et de l'harmonie dans et par la communauté. Cela passe par l'institution d'un collectif, continuellement interrogé et renforcé par les changements de composition du groupe et les nouvelles expériences qui donnent lieu à de nouvelles institutions, dans un processus d'auto-altération. C'est alors qu'advient la résistance à l'égard du monde – et de sa violence, qu'elle soit à l'extérieur de la communauté ou en son sein, dans sa relation aux autres ou à soi.

Cette partie finale s'articule alors autour de deux chapitres. Le chapitre 7 expose l'analyse que je fais de l'habiter à l'Arche au prisme de la catégorisation *résister – prendre soin – instituer*, avec ce que cette analyse fait à la catégorisation initiale, l'approfondissant et la remaniant. Le chapitre 8 est construit autour de ce qui est transversal à cette analyse par catégorisation et ce qui jusque-là lui échappe, dessinant un habiter en prise et aux prises avec le monde et son (ses) institution(s) – à la fois son processus d'institution et ses institutions en substance. Les transversalités ainsi que les tensions qui en émergent précisent la dynamique instituante à l'œuvre, dessinant une autonomie à la croisée des imaginaires.

Chapitre 7. Prendre soin, instituer, résister : un triptyque approfondi et remanié

Introduction du chapitre 7

Ce chapitre remanie la catégorisation qui émerge de la première partie (résister, prendre soin, instituer) à l'aune du carnet augmenté (incarner : relater, expliciter, élucider) pour épaissir ces catégories. Cela suppose de sortir de la chronologie et narration du carnet. Pour certains points, je pars de ce que j'ai compté, mais sans en rester à une description de la quantification elle-même. Cette quantification vient en dialogue et appui de ma lecture du carnet, notamment concernant la forte présence ou la quasi-absence de certaines sous-catégories : il y a autant à dire de ce qui revient souvent que de ce qui est étrangement absent. Lorsque j'évoque une certaine sous-catégorie, je commence par aller reconsidérer dans l'ensemble du carnet les occurrences de celle-ci dans la troisième colonne (*élucider*) et ce à quoi elles renvoient. Ainsi, je peux partager ce que le carnet augmenté précise au sujet de ces catégories d'analyse. La troisième colonne se situe entre le matériau et la production analytique. Je la mets donc en italique (comme le reste des éléments du corpus que je cite dans la thèse), mais pas entre guillemets (pour la différencier du reste des matériaux que je cite – colonnes 1 et 2 du carnet et extraits d'entretien)³³⁴. Ce travail part du carnet et le met en dialogue avec des éléments des entretiens que j'ai réalisés durant mon séjour. Je renvoie aux entretiens, notamment pour les éléments qui restent dans les angles morts de mon carnet ou pour ce que les entretiens précisent par rapport au carnet.

Prendre soin (de soi, des autres, du collectif, des relations, du lieu, du monde, par le lieu et la communauté) est au point de départ (1). Instituer (d'autres relations à soi, aux autres, au collectif, au milieu, etc.) s'impose alors comme une condition de possibilité de la vie communautaire (2). Ces institutions (propres à la communauté) sont autant de manières de résister aux institutions sociales plus conventionnelles, alors même que la communauté est aussi prise dans ces dernières institutions, en tension parfois entre institutions de la société moderne et institutions communautaires (3).

³³⁴ Cette remarque est valable pour l'ensemble de la partie 3, y compris dans le chapitre 8.

1. Prendre soin, l'intention primordiale

Le corps – mon corps, dans mon carnet – apparaît comme une sous-catégorie transversale de mon séjour : mon corps est le filtre subjectif incarné par lequel les expériences relatées sont vécues (1.1). Se dessine à travers ces expériences, ainsi que les discours recueillis, un rapport à l'autre, aux relations et à soi dessiné par le soin, qui précise la non-violence et ses rapports avec l'écologie vécue au sein de la communauté (1.2). Ce soin fait apparaître quelques tensions avec les rythmes, à l'aune de leurs ambivalences (1.3).

1.1. *Mon corps* : un filtre subjectif incarné

Dans le cas de la catégorie *prendre soin*, les sous-catégories qui se rapportent au corps sont nombreuses et difficilement classables. Pour organiser les sous-catégories au sein du tableau qui me permet de les comptabiliser, je choisis donc de déroger à la classification binaire substance (quoi, qui) / processus (à quoi, à qui, de quoi, de qui) et d'admettre une autre section, qui se rapporte spécifiquement au corps. Cette transversalité du corps, qui m'a obligée à en faire une section à part dans la catégorie *prendre soin* laisse augurer que le corps – et spécifiquement, dans cette expérience, mon corps, et non un corps abstrait, anonyme, inconnu, générique – peut être considéré comme un point de départ voire un point d'articulation de l'élucidation de la situation étudiée. Cette transversalité me permet aussi dès à présent d'explicitier que les classifications opérées sont foncièrement réductrices. Elles sont des aides à la mise en ordre compréhensive de la pensée qui jongle continuellement entre complexité fondamentale et simplification temporaire pour tenter de rendre compte de cette complexité.

Tout au long de ce carnet, mon corps apparaît comme le filtre subjectif incarné par lequel cette expérience est vécue. Sur les 20 occurrences liées au corps, 14 se rapportent exclusivement à *mon corps* et 3 au *corps* (dont 2 qui renvoient à la fois à *corps* et à *mon corps*). Enfin, les 3 occurrences qui renvoient au mouvement et à la danse s'appuient sur ce que j'ai vécu par mon corps : deux fois dans cet état spécifique qu'est le mouvement dansé et une fois par la courte marche quotidienne que j'avais décidé de faire, à laquelle de nombreux autres segments renvoient par ailleurs. Par ces différentes expériences, qui partent de ce que je vis par et dans mon corps, ce carnet rend présents la subjectivité, le point de vue situé et les spécificités de la situation vécue. Les très nombreuses références à ma fatigue notamment, mais plus généralement à des éléments qui relatent mes ressentis, mon intériorité, etc. sont la trace la plus visible de cette subjectivité.

Pour autant, et comme le souligne cette idée de filtre, parler de *mon corps* ne signifie pas ne parler que de moi. En outre, j'en parle notamment à partir de l'état spécifique de mon corps

dû à ma grossesse. Il ne s'agit pas ici de glorifier ce corps de femme enceinte, qui serait plus légitime qu'un corps qui ne le serait pas. Simplement, la spécificité d'un corps de femme enceinte implique une perception particulière de ce corps à la fois par soi et par les autres dans la situation étudiée³³⁵, ce qui colore la position que j'ai eue au sein de la communauté tout comme les analyses qui en découlent. Mon propos vise plutôt à parler à partir de mon corps – et non à partir du corps des autres, ou de mon esprit prétendument désincarné. Lorsque des passages se rapportent à cette sous-catégorie, ce peut être aussi relativement à la manière dont les autres peuvent prendre en considération mon corps. Mon ventre de femme enceinte constitue alors, dans mon expérience immersive, l'impossibilité pour moi d'être invisible en tant que corps (1.1.1). Il devient alors une porte d'entrée sur nos rapports au monde et leur explicitation dans les conversations ordinaires relatées dans mon carnet (1.1.2).

1.1.1. Mon ventre de femme enceinte, l'impossibilité d'être invisible

C'est spécifiquement du fait de mon ventre, arrondi par ma grossesse, que mon corps s'est rendu si présent dans mon expérience. Il n'est pas question ici de chercher à isoler cette variable - comme pourrait le faire une perspective expérimentale - en l'enfermant à l'intérieur d'une case, voire en cherchant à s'en défaire pour neutraliser cette situation que je sais être singulière et fondamentalement subjective. Il s'agit plutôt de clarifier ce que mon corps, et notamment mon ventre de femme enceinte, a pu signifier, rendre présent, rendre palpable aussi, dans ma recherche.

Les références à la grossesse sont nombreuses dans mon carnet, avec plusieurs emplois du terme « enceinte » notamment. J'ai systématiquement noté cette caractéristique visible des femmes qui étaient enceintes. J'ai aussi noté cet état lorsque les personnes me racontaient une histoire qui mentionnait une grossesse. Considérons par exemple l'extrait suivant de mon carnet : « *Répartition du travail par Maria* ([celle qui n'est] *pas enceinte* [- deux personnes portent le même prénom, j'ai utilisé ce critère physique pour les différencier]) » (1^{ère} colonne, p. 50). Cette dernière information ne fait pas partie du texte original. Le fait que j'aie dû expliciter a posteriori en transcrivant ce carnet la raison pour laquelle j'apporte cette précision montre que j'ai pris en note la situation de la manière la plus rapide et simple pour moi, avec le premier critère distinctif auquel j'aie pu penser, sans que cela soit forcément le plus clair pour un lecteur ou une lectrice (m'incluant, lors de ma relecture du carnet un an plus tard).

³³⁵ Sur les vigilances (féministes notamment) à avoir pour se rapporter au corps, dans cette situation, mais aussi plus généralement, je renvoie à Silvia FEDERICI, *Par-delà les frontières du corps : repenser, refaire et revendiquer le corps dans le capitalisme tardif*, Paris, Éditions Divergences, 2020, dont la lecture m'a particulièrement éclairée dans ce travail d'explicitation des perceptions de mon corps et de ce que cela a produit dans les situations relatées.

Tant pour les personnes qui se rapportaient à moi en considération de mon ventre arrondi que pour moi qui étais spécifiquement attentive (peut-être, sûrement, plus que d'ordinaire) à cette caractéristique, la grossesse est ici un prisme, un filtre. C'était certainement en partie mon obsession du moment ; cette attention particulière que j'avais vis-à-vis de cela ne peut pas être niée, minimisée, ou encore dévaluée, a posteriori.

Il me faut clarifier ce que le fait d'être enceinte a eu comme effet durant mon immersion et notamment l'impossibilité d'effacer mon corps, de m'effacer moi-même, d'être invisible. Car en effet, ce que cette situation a eu de spécifique, c'est qu'elle ne pouvait pas demeurer invisible. Dans mon processus de recherche, et en prise directe avec les terrains étudiés, ma situation (le fait que je sois située) et mon incarnation (le fait que je sois faite de chair) s'est visibilisée par mon ventre tel qu'il était à ce moment, et qui auraient été différentes si l'immersion avait eu lieu quelques mois plus tôt.

Durant mon séjour à la communauté de l'Arche, les habitant·e·s entrent en interaction avec moi par ce que mon corps leur révélait, beaucoup plus qu'en lien avec ma démarche de recherche (pourtant explicitée en amont de ma venue et parfois ré-explicitée sur place). Cela est perceptible dans les interactions que j'ai au début du séjour notamment, par exemple lors du déjeuner de la deuxième journée. *« Ma grossesse a suscité souvent une bonne entrée en matière pour les discussions. Avec le recul, et après plusieurs conversations, je pense que ma présence (et notamment la présence de mon ventre arrondi) intriguait »* (2^{ème} colonne, p. 7). *Cela a à voir spécifiquement avec la place du chercheur, et en l'occurrence de la chercheuse et de son ventre – donc son corps. C'est bien par mon corps que j'étais présente, et certainement grâce à la condition de ce corps à ce moment-là que ma personne est entrée en résistance à l'égard de la figure du chercheur, du savoir cérébral qui viendrait peut-être éprouver mais peut-être aussi juger des pratiques qui en appellent souvent au corps (méditation, travail manuel, etc.) et qui, de ce fait, sont en contraste des savoirs universitaires. Mon ventre m'a en quelque sorte « cachée » en même temps qu'il m'a empêchée toute invisibilité* (p. 7). Il a rendu impossible l'abstraction de mon corps.

« *Mon ventre intriguait* », il renvoyait à quelque chose d'étrange dans la situation d'un stage communautaire de quelques semaines. Mathilde m'avoue au bout de quelques jours qu'avant d'apprendre que j'étais là dans le cadre d'un travail de recherche, elle pensait que j'étais quelqu'un d'« un peu paumée » (ce sont ses termes, je ne les ai pas notés dans mon carnet), vivant une grossesse en solo, en remise en question, etc. Ce ventre rendait visible aux yeux des autres que nos corps ont une histoire singulière, que nous avons une trajectoire. Cela est valable pour chacun·e, mais cet élément étrange du ventre de femme enceinte empêchait l'abstraction de ma condition fondamentalement située, c'est-à-dire du fait que je porte en moi une histoire personnelle. Même lorsque j'évoquais ma fatigue, ma peur, mes doutes (tant

aux personnes autour de moi que dans mon carnet de terrain), ce n'est pas tant que la grossesse est un moment où cette fatigue, ces peurs et ces doutes sont forcément plus présents qu'à d'autres moments, mais plutôt que cet état spécifique rend visible à la fois le corps et ses ressentis qui, d'habitude, sont bien souvent tus et invisibilisés. Ainsi, en un sens, mon ventre a été un levier pour l'explicitation des projections et ressentis des un·e·s et des autres, au-delà même de ce qui se rapportait strictement à mon corps.

1.1.2. Mon ventre, porte d'entrée sur nos rapports au monde

Il ne s'agit pas de faire de mon ventre la seule porte d'entrée sur nos rapports au monde, mais d'admettre que dans la situation particulière que j'ai vécue dans ce lieu particulier en ce moment particulier, c'est depuis les perceptions que chacun·e avait de mon ventre arrondi que les rapports au monde ont souvent pu être exprimés. De nombreuses scènes renvoyant à la grossesse dénotent de la manière dont la mienne a été à la fois point de départ et révélateur de la manière dont les personnes sont entrées en relation avec moi, à travers ce que mon corps leur révélait de moi. C'est le cas par exemple d'une conversation de groupe durant laquelle Philippe, qui vient de devenir père, parle de la naissance de sa fille survenue quelques jours plus tôt et s'adresse spécifiquement à moi quand on en vient à parler de l'accouchement, notamment celui que lui et sa compagne avaient projeté par rapport à celui qu'il et elle ont finalement vécu. « *Nous discutons de projet d'accouchement, d'accompagnement médical et des violences qui peuvent exister dans ce domaine* » (2^{ème} colonne, p. 28).

À l'appui du travail effectué sur mon carnet, il est clair que mon ventre arrondi a considérablement coloré l'expérience à laquelle j'ai pris part. Il a joué en quelque sorte le rôle de porte d'entrée sur des discussions autour des rapports au monde de chacun·e. Mon ventre sert-il alors de prétexte pour commencer une conversation, de révélateur des intérêts de chacun·e ? Quoi qu'il en soit, sa perception par les autres ouvre la porte à des discussions qui partent du cas de la grossesse pour aller vers des considérations plus larges sur le rapport au corps. C'est le cas lorsqu'Edouard « *me parle de mon bébé* » (1^{ère} colonne, p. 39) et me raconte l'histoire de la naissance de sa fille. *Le point de départ de la conversation, ma condition physique de femme enceinte, nous permet d'aborder nos rapports au corps et la manière dont nos corps sont un enjeu politique, y compris dans la manière de faire naître un enfant (un accouchement, au sein d'une structure institutionnelle, avec des techniques et technologies médicales VS un enfantement faisant appel à la puissance de la femme, ses capacités et des savoir-faire ancestraux, et qui se déroule à la maison, refuge et abri).*

Partir du corps, c'est déjà battre en brèche la vision rationaliste occidentale³³⁶. L'attention spécifique portée au corps au sein de la communauté de l'Arche renvoie probablement en partie à ses origines orientales, ou du moins fait écho à celles-ci. Cet ancrage autour du corps au sein de la communauté vient de la rencontre de Lanza del Vasto avec Gandhi. Il s'agissait en fondant l'Arche de « transmettre la non-violence à l'Occident »³³⁷. Ce faisant, il a embarqué avec lui des idées et pratiques orientales qui résonnent avec les remises en cause que ma recherche explore, par le décentrement. Cette attention spécifique au corps a pu contribuer à visibiliser mon ventre : le corps n'est pas un tabou au sein de l'Arche, du fait de certaines pratiques collectives comme la danse ou la méditation, qui prennent forme dans les corps.

Durant mon séjour, les discussions partent donc de ma grossesse, pour aller vers notre rapport au corps. Cela est perceptible dans mon récit d'une conversation du 4^{ème} soir de mon immersion (p. 26), dans laquelle « *mon corps [est] comme [un] point de départ, [un] point de contact, pour l'amorce de discussions qui approfondissent des questions liées au corps et au vivant* ». Derrière, ce sont des conceptions de la vie, du vivant, du corps, et de leur considération par la société, qui peuvent émerger par la discussion. En outre, ces conversations autour des expériences personnelles de chacun·e, installent un climat de confiance, de connivence par les situations partagées. Cela rend possible des partages d'histoires, personnelles ou collectives, qui ont fait de mon séjour pourtant court un temps très riche durant lequel de nombreuses personnes m'ont partagé leurs trajectoires, leurs expériences et leurs conceptions du monde imbriquées dans les situations que nous vivions.

1.2. Un rapport à soi, à l'autre et au monde dessiné par le soin : la non-violence

La journaliste Christine Kristof-Lardet, dans son ouvrage *Sur la Terre comme au Ciel. Lieux spirituels engagés en écologie*, présente la communauté de l'Arche de Saint-Antoine parmi ces lieux spirituels engagés en écologie :

« La culture du vivre-ensemble, qui suppose à la fois un travail sur soi (prendre conscience de son fonctionnement, identifier ses blocages psychologiques, soigner ses blessures, cheminer dans une dimension spirituelle), un travail sur la relation avec l'autre (apprendre à écouter, à construire une relation fondée sur le respect mutuel, à

³³⁶ Je renvoie pour cela à ce que j'ai évoqué en introduction autour de l'expérience et de la place du corps dans celle-ci, notamment en m'appuyant sur : Jean-François BILLETER, *Un paradigme*, op. cit.

³³⁷ Emmanuelle COULOMB, « Résistance non violente et maquis héraultais : La communauté de l'Arche de La Borie Noble », *Études héraultaises*, 2001, p. 15.

gérer les conflits) et un travail sur la relation avec le monde, constitue le cœur de ce qui se vit à l'Arche de Saint-Antoine »³³⁸.

Cela résonne avec trois déclinaisons du *prendre soin* qui se retrouvent dans mon carnet de terrain : prendre soin des autres (1.2.1), prendre soin des relations (1.2.2), prendre soin de soi (1.2.3). Ce *prendre soin* dessine une écologie de la communauté de l'Arche autour de la non-violence.

1.2.1. Prendre soin des autres

Le caractère transversal de *mon corps* précédemment évoqué s'incarne précisément aussi dans la considération que la communauté a eue de la condition spécifique de mon corps, considération qui me semble révéler un rapport à l'autre dessiné par le soin. Dès le début de mon immersion (p. 1), dans les conditions matérielles de l'accueil qui m'ont été adressées, je perçois une attention à ma condition corporelle spécifique du fait de ma grossesse, qui me touche, puisque je suis installée dans une chambre « *seule, côté hôtellerie. Les autres sont à deux par chambre.* » (1^{ère} colonne). « *La spécificité de ma « condition » physique, enceinte, s'ajoute à ma crainte de devoir m'intégrer pour ces quelques semaines. Cela explique aussi que l'on m'ait attribué une chambre seule, dans la partie hôtellerie (et non pas communautaire). Ma condition spécifique est reconnue et sera plusieurs fois prise en compte sans que l'accent ne soit mis dessus explicitement, ce qui était vraiment agréable et en contraste de la manière dont cela est ailleurs généralement pris en compte (grossesse perçue comme un état problématique pour lequel des protocoles spécifiques et encadrés doivent être mis en place, et non simplement comme un moment possible et spécifique de la vie)* » (2^{ème} colonne). *Spécifiquement du fait de ma grossesse en cours, j'ai eu la sensation que l'on prenait soin de moi. Un soin qui semblait parfaitement intégré, normal(isé), sans pour autant qu'il ne soit explicitement formalisé.* Cette attention à la spécificité de mon état me semble révéler la manière dont l'autre est pris·e en compte dans sa singularité sans qu'il ne soit forcément question de codification, en contraste avec la dimension protocolaire de la prise en compte habituelle de la grossesse par la société.

Cette question s'impose ensuite surtout dans le contexte du travail (p.7). *Suite à [ma] première matinée de travail, durant laquelle les personnes en charge de la répartition du travail se rendent compte des contraintes physiques que j'ai du fait de ma grossesse, un soin sera apporté le reste de mon séjour à me proposer des tâches dans lesquelles je suis à l'aise et je ne me fatigue pas. Cela a semblé normal à tout le monde, il s'agit là de prendre soin*

³³⁸ Christine KRISTOF-LARDET, *Sur la terre comme au ciel : lieux spirituels engagés en écologie*, Genève (Suisse), Labor et fides, Fondations écologiques, 2019, p. 53.

d'un membre du groupe, ce que chacun-e semble considérer comme légitime. À nouveau, la condition particulière de mon corps, liée à ma grossesse, devient le filtre par lequel je vis mon expérience, et m'éclaire ici sur la manière dont sont appréhendées les relations aux autres. Il me semble que ce rapport à l'autre, au corps de l'autre, particulièrement à travers ces activités de subsistance que constituent les tâches que nous réalisons en tant que stagiaires, a à voir avec ce que travaille la chercheuse et militante Sylvia Federici autour du rapport au corps³³⁹. Si le capitalisme tend à faire du corps un objet à vendre ou acheter, ici au contraire le rapport au corps – le sien et celui de l'autre – se rapporte au soin.

L'empathie et la bienveillance façonnent l'attention particulière à l'autre qui permet d'en prendre soin. Cela est perceptible lors des conversations informelles, au cours des repas ou des temps de travail notamment. Ces conversations reposent sur une écoute bienveillante. Nous essayons de comprendre les motivations de la personne avec qui l'on discute, ce qui l'a conduite à venir séjourner ici, etc. Par la discussion, le partage de ces informations et ressentis d'ordre personnel, s'instituent des sociabilités et relations interpersonnelles qui soudent le collectif – au sens large, incluant toutes les personnes séjournant dans la maison communautaire. Nous avons des expériences communes, des sensibilités qui se répondent, et le dialogue est une aide à l'explicitation, l'élucidation de notre vécu (p. 20).

De nombreuses situations attestent de la manière dont les habitant·e·s ont pris soin de moi dans la spécificité de ce que je vivais, sur mon vécu de l'immersion et sur les intentions de recherche à l'origine de ma venue. Ainsi, une personne qui m'avait exprimé ses doutes sur ma capacité à comprendre l'organisation et le fonctionnement de la communauté – à qui j'ai tenté d'expliquer que ce n'était pas mon but – est revenue vers moi plusieurs jours après pour me demander comment se passait ma recherche et si je parvenais à rencontrer des gens. « J'ai été positivement touchée par la demande de cette engagée, qui m'avait un peu effrayée lorsqu'elle m'avait dit que mon immersion était courte et que je n'aurai pas le temps de véritablement me rendre compte de la vie communautaire. Je trouve qu'il s'agit ici d'un bon exemple de la bienveillance générale qui règne dans la communauté : même si certain·e·s ne comprennent pas ma démarche, ils-elles me souhaitent de réussir » (2^{ème} colonne, p. 36-37). La bienveillance et le respect de l'autre dans sa différence font partie des principes vécus à l'Arche.

J'ai également ressenti une attention à mon égard qui se rapporte au prendre soin durant les entretiens que j'ai menés avec les habitant·e·s, spécifiquement ceux qui se sont déroulés dans les appartements des habitant·e·s qui ont cherché à me mettre à l'aise. En outre, les questions qui m'étaient retournées lors des entretiens, sur mon ressenti de la situation, me sont

³³⁹ Silvia FEDERICI, *Par-delà les frontières du corps*, op. cit.

apparues comme une manière de prendre soin de moi et de mon expérience immersive (p. 59-60). Une forme de réciprocité du prendre soin a coloré les entretiens, poussant les personnes à me retourner certaines questions, notamment concernant mon vécu de l'expérience immersive au sein de la communauté. L'entraide et le soutien se vivent aussi beaucoup *entre stagiaires, [...] nous prenions soin les un·e·s des autres, et [...] nous nous entraidions pour vivre cette expérience, par l'écoute et le dialogue* (p. 39). Qu'il s'agisse des moments de repas ou de travail, nous passions du temps à exposer nos ressentis des situations que nous vivions, notamment du fait de l'expérience partagée qui conduit à une certaine proximité. Celle-ci enjoint à accorder une attention particulière aux relations qui se vivent au sein de la communauté.

1.2.2. Prendre soin des relations

La communauté de l'Arche travaille particulièrement la question des relations. Selon ses habitant·e·s, le fait de vivre en communauté fait travailler sur les relations aux autres, notamment en se confrontant à ce qui fait conflit. Pauline, qui a grandi à la communauté, précise ce en quoi la vie communautaire oblige à se confronter au conflit : *« y a plein de conflits qui du coup de fait sont beaucoup plus difficiles à gérer parce que y a pas de fuite possible donc euh... faut tout affronter »*. La présence continue de chacun·e complique l'évitement du conflit. C'est aussi souvent ce que viennent chercher les personnes qui s'y rendent pour un séjour communautaire. La communauté a décidé d'explicitier ce travail de le transmettre de différentes manières, notamment à travers l'accueil en stages communautaires, mais aussi par un cycle de formations, la FÈVE, que la communauté a créé, à l'adresse notamment de personnes désireuses de rejoindre ou créer des communautés d'habitant·e·s. Laura a suivi cette formation l'année précédente, qu'elle qualifie comme :

« Plusieurs formations, qui t'apprend [sic] du coup la communication non-violente, la place des émotions dans les conflits, comment gérer les conflits, comment vivre ensemble, les règles... enfin, les règles de cette communauté-là en tout cas aussi... euh c'est beaucoup ludique aussi, basé sur plein de jeux, qui te font quand même pas mal cogiter après. Et du coup c'était vraiment très intéressant et c'était surtout ça que je cherchais au début : qu'est-ce que c'était de vivre en communauté, voir si ça me plaisait, si j'étais faite pour ça ou pas. »

De même, Eric, maintenant engagé de la communauté, a suivi cette formation avec sa compagne quelques années auparavant, avec des motivations similaires : *« La Fève c'est une formation qu'on a fait parce qu'on avait tous les deux envie de rejoindre des projets collectifs et que c'est une formation qui propose des outils pour les personnes qui ont envie de faire des projets collectifs »*. Ce travail se constitue au sein d'un cadre de respect et d'empathie, envers

l'autre comme envers soi, par une attention aux différences qui sont constitutives des relations. Des manières de prendre en considération les désaccords, par un travail collectif sur la communication, sur le pardon, sont formalisées par la communauté. Mon carnet en donne un exemple, à l'occasion d'un conflit entre deux stagiaires. *« J'apprends de cette manière la façon dont les conflits entre stagiaires peuvent être pris en compte dans la communauté : possibilité de s'exprimer à ce sujet à un membre de la communauté qui accompagne l'expression de la conflictualité et peut servir de médiateur »* (2^{ème} colonne, p. 61-62). *Un dispositif spécifique est pensé pour permettre d'explicitier les conflits et de les accepter sans qu'ils ne dégénèrent en violence.*

Les entretiens mettent en lien la question de la non-violence avec l'écologie. C'est dans le cadre de ce *prendre soin* institué comme mode relationnel au sein de la communauté que se comprend et se vit l'écologie au quotidien, à bas bruits et implicitement pour une grande partie des habitant·e·s. Lorsque je lui demande ce que lui évoque l'écologie, Eliane me répond :

« Ça fait partie dans la non-violence de respecter... le respect de la nature, de la vie [...] Moi je mets un lien entre l'écologie avec la création, avec ce qui est créé. Ce qu'on doit respecter. Moi c'est ça l'écologie, c'est pas une technique ou une stratégie [...] quand je te parle de dimension intérieure, c'est ça. La dimension intérieure de l'être, de la vie qui est en chacun et qui est dans la nature, qui est dans l'acte que tu fais, qui est dans l'amour, qui est dans le... oui qui donne, qui est dans la création quoi. Et non la destruction. [court silence] Je sens l'écologie comme ça. »

Pour Eric, plusieurs dimensions s'articulent pour former l'écologie telle qu'elle est vécue au sein de la communauté : *« une écologie matérielle, mais aussi relationnelle, ce qui est central et ce qui me renvoie à ma spiritualité, [...] cette notion d'équilibre, de respect, d'observer, [...] d'accepter [court silence] sa part, mais 'fin d'accepter aussi [...] de laisser la place [court silence], se remettre en question »*. L'écologie matérielle renvoie de prime abord à son activité de maraîcher au sein de la communauté, qu'il articule ainsi à des éléments d'ordre relationnel en lien avec sa spiritualité.

Les entretiens confirment aussi un élément que j'avais compris de discussions informelles : l'écologie est en grande partie implicite au sein de la communauté, notamment dans ses textes officiels. C'est ce qu'évoque notamment Elodie lorsque je lui demande ce que l'écologie lui évoque :

« C'est marrant parce que j'ai réalisé l'autre jour en formation avec les longs stages que... on a, ce nom-là n'est aucune part... nulle part dans nos textes de l'Arche [petits rires]. Ça, c'est parce que c'est un mot en fait, c'est un mot qui existe depuis longtemps mais qu'on utilise vraiment que depuis le 21^{ème} siècle. Donc mais bon pour moi la non-

violence, c'est l'écologie en fait, c'est la même chose. C'est la même... la logique du vivant quoi. Le respect de tout ce qui vit. Donc... quelle est ma vision de l'écologie ? Je pense que j'ai une vision assez globale, qui inclut l'environnement naturel des animaux et les droits humains, qui font partie de l'écologie, même si des fois y a beaucoup d'écologistes qui pourraient les oublier ».

Pour elle, l'écologie ne « *peut pas se faire que par des structures, des changements structurels, politiques ou économiques quoi. C'est aussi une posture de chaque individu pour réduire sa propre violence* ». Elodie évoque durant l'entretien les tensions que les questions pratiques liées à l'écologie peuvent entraîner au sein de la communauté, selon elle principalement car tout le monde n'en fait pas une priorité au même titre. Elle évoque des « *valeurs culturelles* » qui peuvent s'opposer, notamment autour de l'alimentation. Elle prend l'exemple des engagé·e·s de la communauté qui viennent de loin et qui ont des habitudes alimentaires qui se trouvent en tension avec des pratiques écologiques situées. En l'occurrence, elle évoque l'habitude de certain·e·s de manger des poivrons toute l'année : selon elle, c'est un moyen pour eux et elles de garder un lien avec leur culture. Pour d'autres, cette pratique est inconcevable. Cet exemple et la manière dont il est vécu collectivement permet d'explicitier que tou·te·s n'ont pas les mêmes situations de départ et ne mettent pas le même sens à cette pratique. Néanmoins, cela devient l'occasion d'une mise en discussion de l'écologie – tout d'abord sur le mode du conflit tendu, Elodie parle de « *la plus grosse engueulade* » qu'elle ait vue – en prise avec des situations concrètes et le vécu personnel et collectif de ces situations. Ce peut ainsi être par la nécessité de se confronter aux autres du fait de la vie en communauté que les relations se rapportent à l'écologie et son acception continuellement travaillée par la communauté. Par le conflit, les choses peuvent évoluer. Il n'y a pas ici de programme écologique, pas d'injonctions unilatérales, mais une discussion de la communauté sur les priorités, sur ce que cela coûte à chacun·e et à tou·te·s de prendre des décisions qui n'impliquent pas les mêmes choses pour tout le monde.

1.2.3. Prendre soin de soi

Ce *prendre soin des autres* articulé au *prendre soin des relations* renvoie à l'importance du *soin de soi*, de la reconnaissance des limites et besoins de chacun·e – qui peuvent différer. Dans mon carnet, le *prendre soin de l'autre* que les autres m'adressent (l'autre étant ici moi) me renvoie au besoin du *prendre soin de moi* que j'ai plus de mal à appliquer, spécifiquement du fait de mon travail de recherche qui s'accommode difficilement des réalités vécues par mon corps, qui me rappelle à mon incapacité à être présente à corps perdu à ce à quoi je prends part dans cette immersion. La soirée du premier samedi, où je ressentais des douleurs au ventre, éclaire spécifiquement cette tension et les compromis qu'elle m'amène à dessiner,

que je relis à la fois à *mon corps* et au *soin de soi* (p. 31) : « *La soirée devient difficile car je suis fatiguée et mon ventre me fait mal (douleurs ligamentaires de grossesse). J'ai alors du mal à me concentrer sur ce qui se passe, et mes notes sont très fragmentaire* » (2^{ème} colonne). *Les ressentis et douleurs ont ici un effet direct sur mon état, mes capacités à être présente et à l'écoute – et donc sur mon travail. Je fais un compromis entre mes capacités physiques et mon envie de « ne pas en perdre une miette », je décide d'aller me joindre au groupe dans la salle où la soirée danse se déroule, mais je danserai très peu vu mon état.*

Cette tension autour du besoin de *prendre soin* de mon propre corps, c'est-à-dire la manière dont je prends en considération les états de mon corps, est perceptible dans les moments où j'évoque ma fatigue. Cette fatigue, liée en grande partie à ma grossesse, est renforcée par la spécificité de cette expérience qui me met à l'épreuve, notamment car durant les premiers jours je n'étais pas très rassurée sur la manière dont je menais ma recherche. Lorsqu'il m'est apparu que je n'avais pas forcément à mener ma recherche en permanence – et que je pouvais aussi laisser la recherche me mener un peu – c'est-à-dire lorsque j'ai commencé à identifier concrètement la tension qui entoure ce que je me représentais de l'observation participante³⁴⁰, cette dimension-là s'est un peu amoindrie. Cette tension autour du *prendre soin de soi* a été explicitée par certain·e·s engagé·e·s durant les entretiens, notamment lorsque nous évoquions leur vécu des rythmes. Voyons désormais cette ambivalence dans le rapport aux rythmes de vie au sein de la communauté.

1.3. Les rythmes et leurs ambivalences

La sous-catégorie *rythme et ambivalences des rythmes* est la plus représentée de tout mon carnet, avec 30 occurrences. Cette catégorie est notamment très représentée du fait que mon carnet part du déroulé de ce que je vis, avec une prise de notes par séquences temporelles. Ce carnet comporte donc de nombreuses indications sur le rythme qui est vécu. Cela renvoie à une réalité communément partagée : la vie communautaire est très rythmée. Je m'appuie pour ceci sur les entretiens également, pour aborder par un autre matériau cette question du rythme et comparer les différentes expériences qui en sont faites. L'apprentissage de la lenteur, projeté par les personnes qui viennent séjourner dans la communauté, n'est pas si évident. Cela fait apparaître la tension entre rythme personnel et rythme communautaire (1.3.1). Pour les engagé·e·s, le rythme communautaire est vécu comme un cadre rassurant et choisi (1.3.2). Mais il laisse apparaître un rythme soutenu et le cadre peut être pesant (1.3.3).

³⁴⁰ Je renvoie pour cela au chapitre 4 de cette thèse, notamment autour de : Jeanne FAVRET-SAADA, *Les Mots, la mort, les sorts*, *op. cit.*

1.3.1. Un « apprentissage de la lenteur », entre rythme personnel et rythme communautaire ?

Le rythme de la vie communautaire est très organisé : les temps spirituels, les temps de travail, les temps de repas sont prévus par la communauté de manière très cadrée. Je renvoie au carnet, par exemple aux journées que j'ai présentées dans la deuxième partie de cette thèse, pour percevoir le rythme des journées et sa récurrence. Je voudrais ici préciser des éléments concernant les vécus ambivalents du rythme communautaire. Je n'ai pas distingué dans la troisième colonne de mon carnet les *rythmes* et leurs *ambivalences* : bien souvent, les rythmes se présentent en prise avec leurs ambivalences.

L'ambivalence peut se trouver dans le décalage de ressentis entre différentes personnes, comme par exemple lorsque la « *lenteur* » évoquée par Mathilde m'étonne au point que je prenne en note sa phrase, qui me paraît à ce moment en décalage avec mon ressenti : « *ces 3 mois, ça va être un apprentissage de la lenteur* » (1^{ère} colonne, p. 37-38). « *Je suis interpellée par la phrase de cette personne en moyen-stage : je trouve le rythme soutenu (certainement du fait de la spécificité de mon immersion, avec vigilance constante, journal à tenir et entretiens à faire), et j'entends que pour elle, c'est un apprentissage de la lenteur. Je me souviens avoir pensé que venant de Paris, le rythme de vie devait effectivement lui sembler lent. L'idée d'« apprentissage » de la lenteur m'a intriguée : il y a en effet, peut-être, à désapprendre à vouloir aller vite, à décélérer* » (2^{ème} colonne). Je lie cette intention de décélération – qui me semble partagée par plusieurs habitant·e·s, notamment ceux et celles qui viennent des grandes villes, *a fortiori* de Paris – à la question de l'accélération du temps par la modernité tardive, travaillée par Hartmut Rosa³⁴¹. *La phrase prononcée par la stagiaire – dans le contexte d'un temps de détente sur un banc au soleil qui plus est – montre en effet que le rythme communautaire, mais surtout l'absence de contraintes extérieures à celle, explicites, de la communauté (pas de transports en commun, pas de travail rapporté le soir une fois le temps de travail terminé, pas de tâches ménagères hors des horaires de travail) induit une forme de ralentissement. Le peu de connexion internet et wifi semble jouer également sur cette sensation de ralentissement par l'absence de sollicitation virtuelle permanente.*

« *Le repos et la marche, deux activités de ressourcement, même si cela ne semble pas directement lié à ce que je suis venue observer, cela dénote de mon besoin, le week-end, de moments moins encadrés* » (2^{ème} colonne, p. 30). *Ce que j'évoque a trait à la nécessité de prendre soin de soi par une attention portée au rythme, et la nécessité d'un certain*

³⁴¹ Hartmut ROSA, *Aliénation et accélération*, op. cit.

ralentissement. Les moments où je pars marcher se rapportent aussi à ce besoin de ralentir le rythme pour prendre soin de soi.

Beaucoup viennent ainsi éprouver la lenteur, hors des rythmes effrénés des grandes villes... et pour autant mon carnet montre des journées très rythmées. C'est le cas par exemple du 7^{ème} jour (durant lequel se déroule la situation précédemment évoquée) où « *je commence à noter moins de contenu, probablement n'ai-je pas eu le temps d'écrire avant le soir* » (2^{ème} colonne, p. 35). *Ce carnet porte la trace du rythme soutenu vécu durant ces deux semaines et de la charge de mes journées*. Plusieurs fois, j'indique à quel moment je prends des notes sur mon carnet. Il s'agit souvent de ces interstices de temps libre, de 15 ou 30 minutes : quelques respirations dans la journée, hors des activités communautaires, que j'occupe donc à ce travail de recherche, résultant en un rythme peut-être plus soutenu que les autres stagiaires. Ici (p. 18), je parle de rythme *soutenu*, là (p. 22), de *rythme soutenu voire saccadé*. Parfois (p. 64), je ne peux prendre des notes que le soir. Alors, celles-ci sont *fragmentaires, factuelles*. [...] *Il semblerait qu'une certaine lassitude se soit en effet installée ce jour-là*. Cette lassitude et ce ressenti d'un rythme saccadé sont amplifiés lorsque les journées sont très remplies car je n'ai alors le temps que de noter des éléments factuels d'organisation du temps de la journée. Précisons alors, plus généralement, ce que ces ambivalences autour des rythmes mettent en tension.

Avec le rythme viennent les questions autour du besoin de rythme personnel – et d'espace personnel – au sein de la communauté. Cela rejoint la question des limites, du dedans/dehors de la communauté³⁴², de l'intime, du collectif... La communauté complique certainement la distinction entre public et privé, néanmoins elle n'annule pas le besoin d'intime et de rythme personnel. Je l'évoque notamment au sujet des temps de respiration que je m'octroie en allant me promener une quinzaine de minutes le soir. Alors que je croise Esther, « *nous nous sourions et saluons, mais je ne veux pas la déranger plus que cela – elle me semble occupée* » (2^{ème} colonne, p. 41). Plus précisément, *ce temps est assez solitaire et je m'imagine que les gens que je croise à ce moment-là sont dans un état d'esprit similaire, du moins je ne me sens pas de sortir de ma condition solitaire à ce moment*. Cela résonne avec ce que je remarque un peu plus tard, à la fin de cette journée (la 8^{ème}, donc à la moitié de mon séjour), au sujet du temps comprimé le soir entre la fin du repas, les discussions informelles, les entretiens, les soirées organisées – comme la danse, les réunions ou la projection de films – les appels que je passe à l'extérieur et mon besoin de dormir. *Cela montre les tensions qui peuvent émerger de la pluralité de nos besoins, entre besoins communautaires, besoins extérieurs à la communauté et/ou besoins d'intime, et enfin besoins physiologiques de sommeil* (p. 42).

³⁴² Je reviens plus en détail sur cet aspect – transversal – dans le dernier chapitre de cette thèse.

La difficulté à respecter ses besoins personnels en termes de rythmes a suscité quelques discussions entre stagiaires, notamment avec Marion. Elle évoque *« l'écart entre ses attentes et la réalité, notamment autour des repas et du yoga, qui ne conviennent pas à son mode de vie inspiré de ce qu'elle vivait dans l'ashram où elle avait passé plusieurs mois »* (2^{ème} colonne, p. 39). Marion avait ressenti ces difficultés à suivre son rythme personnel dès les premiers jours, notamment à travers sa pratique du yoga, qu'elle ne parvenait pas à entretenir : *« Nous parlons aussi du yoga, qui a une place très importante dans la vie de cette personne, et qui est déconcertée par le peu de place officielle et formalisée laissée à cette pratique en collectif au sein de la communauté »* (2^{ème} colonne, p. 13). *La difficulté qu'a eue cette stagiaire durant la première semaine, à savoir chercher à maintenir son style de vie assez exigeant (des heures de pratiques quotidiennes de yoga, un régime alimentaire spécifique, etc.) montre la prégnance du rythme communautaire et des habitudes collectives au sein de la maison.*

1.3.2. L'ambivalence du rythme communautaire pour les engagé·e·s : un cadre rassurant et choisi

Les entretiens confirment le caractère ambivalent des vécus du rythme communautaire, notamment par les engagé·e·s eux·elles-mêmes. Le cadre apporté par le rythme communautaire a un côté rassurant, individuellement et collectivement, du fait que rien ne soit vraiment laissé au hasard. Elodie déclare : *« là je me sens vraiment canalisée dans un truc qui me permet de ffffiout ! d'aller de l'avant, dans ce que j'aime et ce qui m'anime ! Ce projet de vie, je sais pourquoi je l'ai fait... »*. La dimension contrainte du rythme est quelque chose qui la canalise, qui l'aide à s'engager dans ce qui l'anime. Elle est une personne organisée et elle perçoit ce rythme, avec les contraintes qu'elle a choisies, comme quelque chose de bénéfique :

« Moi je suis quelqu'un qui a besoin de beaucoup de cadre. Ça... ça me donne beaucoup de liberté, ça me donne beaucoup d'assurance, de confiance et de plein de choses. Du coup ici c'est super parce que c'est quand même une vie hyper cadrée [petits rires]. Sur le plan du rythme quotidien, du calendrier communautaire ».

Ce cadre est vécu comme libérateur et conférant de l'assurance en ses propres actions. Cela repose sur le caractère choisi du cadre et signe pour les engagé·e·s la différence avec certains cadres habituels. Il est particulièrement bénéfique pour la constance des pratiques spirituelles, toujours selon Elodie :

« pour l'instant je me sens très bien dans ce cadre que j'ai choisi et surtout le fait que la pratique spirituelle soit aussi cadrante... avec les rappels tout ça, tu vois, c'est... et tous

les temps spirituels de la journée et les grandes fêtes spirituelles et tout, ça c'est vraiment important pour moi parce que c'est quelque chose sur lequel je pourrais très vite lâcher si j'étais toute seule, d'ailleurs c'est ce qui se passe. [court silence] Donc le fait que ça me... que je m'y oblige, comme ça, par cet engagement communautaire, bah ça me soutient en fait. »

Les entretiens menés avec Elouan et Evelyne confirment ce rapport au cadre des pratiques spirituelles. Il et elle évoquent leur incapacité à perpétuer ces pratiques et leur quotidienneté en-dehors de ce cadre, notamment durant les vacances passées hors de la communauté.

En outre, le cadre offert par le rythme communautaire a pour conséquence un partage des tâches particulièrement agréable – ce que je notais dans mon carnet, notamment au sujet des week-end. En effet, *le fonctionnement du travail du week-end est très organisé, ce qui permet à tour de rôle d'avoir des week-end entiers de repos* (p. 51). Ce partage des tâches s'adjoint d'une diversité de tâches réalisées par chacun·e, et donc d'une pluralité d'activités, en contraste avec l'organisation moderne de la société. Elle compare cela à son métier qu'elle qualifie pourtant de peu monotone et assez varié :

« Si, c'est quand même un truc qui m'a marquée et pour moi je trouve ça assez désolant que on doit faire un métier où on va faire absolument toute la journée ce métier-là... Et je trouve ça trop bien ici que... tout à coup y ait une heure de chant ou une heure de ci ou ça, qu'on change aussi... qu'on puisse avoir plusieurs métiers... Parce que je trouve ça quand même vraiment monotone quoi »

Par ailleurs, Eric voit dans le rythme annuel de la communauté « *un sens écologique* », notamment autour des fêtes, qui correspondent aux « *fêtes paysannes* ». Ainsi, le rythme annuel communautaire est en prise avec les réalités paysannes, les réalités du travail de la terre, du sol. Pour lui, la communauté et son rythme permettent d'être en lien avec les saisons, en résonnance avec une spiritualité ancrée dans les cycles annuels :

« la vie communautaire, c'est assez régulier hein ça pose un rythme, les journées se ressemblent... après sur l'année moi j'aime bien... tu vois, on a des fêtes sur l'année, on a 4 fêtes qui correspondent aux équinoxes et aux solstices, [...] ça a beaucoup de sens [...] ben y a un sens au niveau spirituel, [...] ici j'ai découvert que Pâques, c'est, tu vois, voyager vers la mort, pour renaitre, tout ça, donc ce qui est lié à, tu vois, t'as l'hiver et après t'as la... y a tout qui meurt et après t'as le printemps, et ça revit. Et en tant que paysan, ça a beaucoup de sens en fait. Les fêtes qu'on vit c'est les fêtes paysannes [...] ça aide à accepter les changements de saison, ça met du sens sur... sur ce qui se passe... sur les changements de notre environnement, et moi de mon environnement, vu que je suis beaucoup dehors... il est complètement lié aux conditions météo, tu vois aux saisons et tout ça. Ouais c'est cohérent et y a du sens tu vois, c'est

pas juste Noël les cadeaux... Pâques les chocolats quoi, y a un vrai sens, au niveau écologique ».

Le rythme communautaire est vécu par Eric, en charge principale du maraichage au sein de la communauté, comme une épreuve des cycles des saisons et de leur sens, faisant résonner sa pratique (prise dans des rythmes quotidiens, saisonniers, annuels...) avec les fêtes et leur caractère spirituel.

1.3.3. L'ambivalence du rythme communautaire pour les engagé-e-s : un cadre pesant, un rythme soutenu

Pour autant, ces mêmes personnes évoquent le caractère pesant de ce cadre et le rythme qui peut être soutenu au sein de la communauté. Ainsi, Eric évoque les décalages qui existent entre le rythme communautaire et les rythmes saisonniers :

« Mon travail est... me génère pas mal de stress. Parce que en tout cas quand c'est la saison, y a... beaucoup de choses auxquelles il faut penser [...]. Et en fait y a aussi la météo, qui fait que ça se passe pas comme ça, puis après y a le rythme, le calendrier de la communauté... qui change, tu vois par exemple les gens qui viennent passer un an, ils arrivent en septembre, ils partent en juin. Moi, ma saison, ça commence en mars et ça finit en octobre. Donc euh c'est inversé tu vois. Donc je forme des gens qui arrivent en septembre, qui viennent travailler avec moi, bim ils partent en juin ».

Le stress qu'Eric évoque s'inscrit physiquement, il parle de deux maladies qu'il vit et qui sont pour lui « *liées au stress somatique* ». Il distingue néanmoins le stress lié au rythme communautaire du stress qu'il vivait en ville, un stress profondément lié à la violence :

« ça fait un gros rythme de travail, ça fait... ouais. Du stress. Mais c'est pas le même stress quoi. [...] en ville non ce qui était plutôt anxiogène... [prend une inspiration] ouais je sais pas, le... tu vois, je sais pas, les... les caméras, les rapports entre les gens, les rapports violents, les... je sais pas, la police. Y a plein de choses où j'étais... témoin de scènes de violence que je retrouve pas ici. Tu vois les gens qui s'agressent dans les transports en commun, [...] aussi les militants, dans les manifs, tu vois les machins, 'fin y a aussi toute cette violence là que voilà, même aujourd'hui dans les luttes auxquelles je participe, je retrouve moins tu vois, les faucheurs volontaires... à la limite, les gendarmes ils viennent, ils nous regardent, mais voilà ça se passe très bien ».

La communauté produit donc des tensions, mais celles-ci ne sont pas celles vécues en-dehors de la communauté, notamment par la vie militante. Les tensions reposent ici surtout sur les charges de travail des engagé-e-s. Elodie parle ainsi de « *plein plein de p'tits trucs [petits rires] en plus des micro-tâches de... qui se rajoute de tous les côtés, les unes aux autres* ».

Elouan évoque également le rythme « *speed* » et sa difficulté à se dégager du « *temps personnel* », notamment parce qu'il est « *engagé dans le jardin, le jardin ça demande du travail* ». Il lui manque surtout du temps pour ses engagements dans des luttes à l'extérieur, au sein des Gilets Jaunes et des Faucheurs volontaires. Durant l'entretien, il me renvoie à mon ressenti du rythme communautaire. Notre échange fait apparaître le ressenti commun du caractère orchestré du rythme :

« en fait, j'ai envie de te poser la question, tu vois, toi en tant que... toi, comment tu vois la, le... le rythme, de la maison ? »

[Lucie] *Moi je trouve que c'est très cadencé.*

C'est très cadencé. Ben tu vois, 'fin, ouais 'fin voilà.

[Lucie] *C'est ce qu'on disait tout à l'heure sur les horaires. Je trouve que c'est...*

Hum. Ouais. C'est trop « tfou tfou tfou » [pour indiquer quelque chose de directif et mécanique, comme orchestré] »

Quant à Evelyne, elle met aussi en lumière ce que le rythme des allers et venues des personnes de passage, notamment les stagiaires et les personnes qui viennent en stage les week-end peuvent produire pour les habitant·e·s :

« Ben le rythme, à la communauté, il est... parfois un peu effréné quoi. Moi j'ai eu des années où je touchais pas terre quoi j'avais... j'étais tout le temps occupée quoi. Alors euh... mais oui quand je faisais le secrétariat, l'accueil, même la responsabilité de maison... J'avais toujours quelque chose à faire. Et... ouais, j'en suis fatiguée maintenant. J'ai plus envie de vivre ça. Et aussi, ça m'a fatiguée aussi au mental quoi, parce que... en fait euh... déjà la communauté, aussi l'accueil c'est très fatiguant, vraiment mentalement en fait. Parce qu'on est tout le temps en contact avec d'autres... Et c'est super chouette... Et mais à la fin on se rend compte que... 'fin moi je me rends compte que ça m'a fatiguée quoi. Les neurones en fait [petits rires]. »

Cela se rapporte à ce que l'on qualifie de charge mentale et ici également la charge liée aux relations, notamment les nouvelles relations, qui ne cessent de pouvoir se produire pour les personnes qui habitent sur le temps long dans la communauté. Plusieurs engagé·e·s évoquent ainsi leur indisponibilité – ou celle d'autres engagé·e·s – à rentrer en contact avec les stagiaires, ainsi que leur lassitude à répondre aux mêmes questions sur leur engagement au sein de la communauté à chaque nouvelle personne rencontrée. C'est notamment le cas de certain·e·s engagé·e·s présent·e·s dans la communauté depuis plusieurs décennies. Ces ambivalences montrent les tensions qui font du *prendre soin* une dynamique, un processus, caractérisé par sa complexité, qui met à l'épreuve autant qu'il fait l'épreuve des formes instituées de relations, rapports aux autres et ultimement à soi. Cela pose la question des

institutions propres à la communauté – question qui renvoie directement à la problématique d’entrée de cette thèse.

2. Instituer, condition de possibilité de la vie en communauté

Instituer est numériquement la catégorie la plus représentée dans le carnet, avec 133 occurrences. Quatre grosses sous-catégories sont particulièrement présentes : ce qui concerne largement ce que j’ai qualifié de rituels de la communauté ; ce qui renvoie à son fonctionnement ; ce qui correspond aux limites de la communauté, à travers notamment l’articulation entre le dedans et le dehors de la communauté ; ce qui se rapporte à l’autonomie, notamment à travers l’auto-altération de la communauté. En effet, l’*instituer* dont il est question est continuellement travaillé, retravaillé. Il s’agit autant d’instituer que d’abroger, de ré-instituer, de continuer à instituer.

Durant mon séjour, mon carnet s’est d’abord rempli d’*instituer*. J’attribue cela au moment particulier de la découverte, dans laquelle je suis confrontée à tout ce qui est évidemment un institué autre que ce que je connais et qui me saute aux yeux par son altérité. Il s’agit de la catégorie qui a la plus été déclinée en sous-catégories. C’est donc la plus diversement qualifiée, celle renvoyant au plus de qualificatifs, au plus d’expressions différentes. Elle renvoie d’abord à ce que c’est que faire collectif et conjointement faire les limites de ce collectif (2.1). *Instituer* se rapporte aussi à l’autonomie de la communauté, et son rapport à l’auto-altération (2.2). Enfin, cette catégorie montre l’Arche comme communauté instituante (2.3).

2.1. Faire collectif et faire ses limites

Mon séjour au sein de la communauté m’a permis d’appréhender ce qui y fait collectif. Les rituels fondent (et re-fondent, à chaque fois qu’ils sont pratiqués) le collectif (2.1.1). Le collectif se constitue aussi par les limites qu’il instaure, les limites extérieures (2.1.2) comme intérieures (2.1.3).

2.1.1. Le collectif communautaire entre rituels et fonctionnement

Les *rituels, fêtes, danses et codes routiniers* sont une grosse sous-catégorie de mon carnet, avec 26 occurrences. J’ai rassemblé ces différents types de situations car elles me semblent relever de ce qui fonde et donne corps au collectif, de manière fréquemment renouvelée. Mon carnet donne des descriptions de plusieurs de ces rituels. Prenons par exemple la première

prière du soir à laquelle j'ai participé. Je relate les premiers éléments qui ont retenu mon attention, que j'explicité plus tard : *« La prière a lieu dans le jardin lorsqu'il fait beau, en cercle autour d'un feu allumé pour la prière. Les jours de pluie, la prière a lieu dans une pièce de la maison, autour d'une bougie allumée pour la prière. Chaque soir, les membres de la communauté sont « en union de prière » avec une tradition religieuse et/ou de pensée. J'ai été un peu déroutée par cette prière, qui est très codifiée, sans que les codes ne soient explicités à chaque fois : cela est bien évidemment logique, puisque cette séquence est répétée chaque jour. Ce sont aux nouveaux-elles arrivant-e-s de prendre leurs marques, de s'accoutumer à cette séquence au fur et à mesure du séjour. Néanmoins, il faut apporter une nuance à cette dimension « codifiée » : les engagés de la communauté (ou des personnes en long-stage) guident la prière à tour de rôle (de ce que j'ai observé, une personne ou un couple est en charge de la prière une semaine, puis cela change). Il y a une régularité qui est respectée (ex : les traditions avec lesquelles l'on est en union de prière en fonction des jours), mais chaque personne peut exprimer sa propre sensibilité et son rapport personnel à la foi dans la manière dont il ou elle décide de guider la prière »* (2^{ème} colonne, p. 2-3). La communauté s'institue par des formes ritualisées routinières. Mes remarques à ce sujet complexifient l'aspect « rigide » du rituel : chaque membre de la communauté réinterprète à sa manière, avec sa propre sensibilité, les rituels collectifs. La « clôture » du rituel n'est pas totale. Le rituel a un rôle stabilisateur, mais en modulant son aspect rigide, la communauté ne se ferme pas et ne se fait pas totalisante pour l'individu.

Les habitant·e·s de la communauté évoquent leur attachement tant à la dimension spirituelle qu'au caractère routinier de ces rituels. Pour Eric :

« [...] les rituels que ici on fait le matin... y a la salutation par exemple, le... le soir, la prière du soir, entre autres rituels. Et euh ou tu vois, présenter le repas, tout ça, c'est... c'est des moments qui permettent au groupe de... de se fédérer, de se souder et qui donne une vraie cohésion. Et euh... et c'est vrai, là tu vois, la prière du soir on clôture la journée tous ensemble euh... on récite des textes et on chante tu vois donc on se met tous à l'unisson. Euh... dans le cercle, tout le monde se voit et ça... c'est vraiment un truc qui, au quotidien, crée une unité [...] toute société humaine, tout groupe pose des rituels parce que c'est ça qui amène de la cohésion ».

Les rituels ont été étudiés notamment par la sociologie des religions, à la suite de ce que le sociologue Emile Durkheim en a montré³⁴³. Plus proche des situations que j'étudie ici – mais intégrant assurément certaines des dimensions des rituels religieux – Starhawk montre l'importance des rituels pour faire et souder les collectifs, d'autant plus dans leur dimension

³⁴³ Émile DURKHEIM, *Les formes élémentaires de la vie religieuse : le système totémique en Australie*, Nouvelle éd., Paris, PUF, Quadrige, 2012.

communautaire. Si les rituels qu'elle évoque prennent des formes différentes de celles de la communauté de l'Arche par plusieurs aspects, la manière dont elle le lie au *pouvoir-du-dedans* résonne avec la considération que les habitant·e·s ont des rituels qu'elles et ils pratiquent quotidiennement :

« Les rituels font partie de toute culture. Ils sont les éléments qui unissent une culture, qui créent un cœur, un centre, pour un peuple. Le rituel est ce qui évoque le Soi profond d'un groupe. Par le rituel (un mouvement d'énergie organisé pour accomplir un but), nous devenons familiers avec le pouvoir-du-dedans, nous apprenons à en reconnaître la sensation, nous apprenons à le faire monter et le laisser repartir »³⁴⁴.

Si les rituels sont au fondement du collectif communautaire, celui-ci tient ensemble grâce à son fonctionnement et son organisation. Cette sous-catégorie de mon carnet présente 20 occurrences, ce qui en fait une des plus prégnantes. Au quotidien, cela se traduit à la fois par une structure, parfois qualifiée de cadre également, vécue plutôt positivement selon les engagé·e·s malgré le caractère contraignant, et par de nombreux temps de réunion, qui peuvent être en tension avec les envies de chacun·e et requièrent un engagement personnel. L'organisation interne de la communauté m'a été évoquée dans les entretiens et au détour de quelques conversations. Néanmoins, *j'ai vécu une tension au sujet de ma compréhension de l'organisation interne de la communauté. J'avais envie d'y voir clair, de savoir quels étaient les intitulés des rôles, ce que chacun·e faisait. Je mets cela sur le compte de la pensée « sachante » qui voudrait rationaliser, mesurer, nommer, pour mieux comprendre. Je sentais par ailleurs que ces informations ne m'étaient pas disponibles sous cette forme et que c'était peut-être car ce n'était pas sous cette forme que j'aurais le plus d'informations. En effet, l'immersion m'a plutôt permis de comprendre ce qui se joue relationnellement, dans « l'écologie » de la communauté, sans forcément avoir comme point de départ les rôles formellement définis (qui, si je les avais sus de prime abord, avec un bel organigramme sur papier, m'auraient peut-être empêchée d'avoir la vigilance et l'attitude interrogative que j'ai eue pour chercher à comprendre ce qui se passait et ce qui liait cette communauté)* (p. 51-52).

Ce fonctionnement est aussi vécu comme quelque chose d'assez plombant pour la créativité de la communauté. Pour Evelyne, le fonctionnement empêche – au même titre que ce qui se passe au sein de la société plus généralement – de prendre le temps de s'occuper d'enjeux qui sortent du domaine de l'urgence :

« la communauté en fait, c'est comme une petite société, hein. Et je vois beaucoup de ressemblances. Si tu veux on peut dire que les choses qu'on fait à la communauté, c'est

³⁴⁴ STARHAWK, *Rêver l'obscur : femmes, magie et politique*, Paris, Cambourakis, Sorcières, 2015, p. 234.

un peu pareil en grande euh... Et ben nous c'est pareil on tourne, on fonctionne bzzzzz, on est un peu comme une ruche. Et y a un tas de trucs à faire. Mais pendant qu'on fonctionne, eh ben y a certaines choses dont on n'a pas le temps de s'occuper. On s'en occupe pas, on verra plus tard parce que là il faut faire les urgences. Et... et pareil dans la société quoi, dans le... dans l'État et le monde quoi. C'est-à-dire qu'on... on tourne en boucle sur des machins qui faut faire... qui faut faire fonctionner, des trucs qu'on a mis en place et qui faut continuer à faire fonctionner, mais euh y a le... la planète qui est en train de s'écrouler mais on n'a pas le temps de s'en occuper quoi ».

Plusieurs habitant·e·s ont en outre évoqué le peu de temps de formalisation des débats, notamment pour la raison d'un quotidien fortement marqué par le fonctionnement de la communauté et sa gestion. Même si au sein de ce fonctionnement, de manière pratique, des questions émergent au fil des situations, par exemple sur les conceptions de l'écologie et de ce qu'il faudrait faire collectivement au sein de la communauté (cf. 1.2.2), il y a trop peu d'espace et de temps pour formaliser une mise en discussion au sein de la communauté. Cela pose la question de l'articulation entre le fonctionnement de la communauté et d'une part sa capacité à l'altérer (cf. 2.2), d'autre part la manière dont la communauté a une portée ou non en-dehors de ce qu'elle organise en son intérieur (cf. 2.1.2 et 2.3.2). Faire collectif pose la question des limites de ce collectif, notamment à l'égard de ce qui est à l'extérieur de ce collectif.

2.1.2. Faire collectif : les limites extérieures

Plusieurs éléments au cours de mon séjour montrent que la définition de ses limites ne peut être entendue qu'à travers la porosité avec un extérieur malgré tout très présent – par la présence des stagiaires (et, dans une moindre mesure, des sessionnaires, qui vivent partiellement au rythme communautaire et peuvent participer aux temps spirituels communautaires, mais ne sont pas tenus de participer à des temps de travail), par l'ouverture sur le village, par la présence ponctuelle d'engagé·e·s de la Grande Arche...

J'apprends que les personnes qui effectuent un long-stage (un an) sont considérées comme membres à part entière de la communauté (p. 56). Elouan indique quant à lui lors de notre entretien que les stagiaires dans leur ensemble ont leur importance pour le fonctionnement de la communauté, ce qui pose la question de leur statut :

« Moi j'aimerais que y ait un peu plus de, de... ouais. Ouais, un peu plus de temps, quoi, et en tout cas un peu plus de temps de rencontre. Parce que je trouve que...

[Lucie] *Parce que tu trouves que les temps ils permettent pas de se rencontrer ?*

Non. Bah... Qui t'arrives à rencontrer toi, 'fin ici ? Tu vois, tu rencontres que des stagiaires en fait. Tu... vous vous rencontrez que entre vous. Et je trouve ça super dommage. Mais c'est une des choses aussi pourquoi je mange en bas, pourquoi... pourquoi là t'vois aussi par exemple, la matinée, puis bon en fait après une bonne partie de l'après-midi où j'ai... 'fin j'ai fait de la transformation. C'est parce qu'y aussi de la rencontre, j'ai envie de rencontrer les stagiaires, 'fin tu vois des gens de passage. Les stagiaires [l'air de dire que le terme ne convient vraiment pas, un peu exaspéré], des... 'fin voilà des... gens qui viennent nous aider, quoi. 'fin pour moi c'est ça aussi vivre en communauté, c'est la rencontre avec les gens. »

Elouan, à travers son constat autour des difficultés liées au fait d'entrer en contact avec les membres de la communauté, pose ici la question des limites de la communauté, de la place des stagiaires en son sein. Sur les cinq engagé·e·s avec qui j'ai fait un entretien, deux mangent régulièrement le soir avec les stagiaires. Avec une autre personne, ce sont les seul·e·s que j'ai vu avoir cette habitude sur le temps de mon séjour. Le fait qu'il et elle fassent partie des personnes avec qui j'ai fait un entretien rend compte de la proximité différente qui s'installe du fait de ces repas partagés ensemble, en nombre plus restreint que les repas de midi où la communauté entière est présente.

Dès le début de mon immersion, cette question des limites m'est apparue saillante : *Le « dedans » / « dehors » de la communauté peut sembler flou. La communauté n'est pas un espace public, en tant que stagiaires nous vivons temporairement au sein du lieu de vie permanent d'autres personnes. Cela peut poser question : quelle est la limite de la communauté ? Dans quelle mesure les personnes de passage en font-elles partie ? Je suis partie prenante des expériences qui se déroulent durant mon séjour, néanmoins je ne peux nier que je suis quelque part une « étrangère » - d'autant plus à ce moment de mon séjour, mais même au-delà la question demeure* (p. 2). Ce sentiment se précise au fil de mon séjour. Je me rends compte que certains éléments me sont inaccessibles en tant qu'extérieure à la communauté, bien qu'accueillie pour un temps donné. Je remarque cela au sujet de réunions dont nous, stagiaires, avons vent, mais qui ne nous concernent pas. *« Les engagé·e·s ont des réunions de différents ordres, entre autres des réunions qui leur permettent de faire le point sur leur vécu relationnel les un·e·s vis-à-vis des autres. Je n'ai pas réussi à savoir de manière sûre ce sur quoi portait cette réunion, je ne voulais pas être intrusive et cela ne me paraissait pas juste de chercher à savoir plus précisément. S'immerger dans la communauté ne peut pas signifier prendre une place qui n'est pas la mienne dans la communauté. Mon immersion est située, j'ai une place spécifique, et ma place ne me permet pas d'avoir accès à tout ce qui peut se passer car certaines choses ne me concernent pas »* (2^{ème} colonne, p. 49-50). Le ressenti que j'ai eu à l'égard de ce que ma place ne me permettait pas de savoir nous renseigne sur les limites de la communauté, les frontières, le dedans/dehors.

Le village quant à lui est parfois présenté comme une sorte de prolongement de la communauté. Evelynne déclare en effet que *« beaucoup de gens [...] se sont installés à Saint-Antoine pour la communauté »*, transformant le village par un impact conséquent de personnes installées du fait de la présence de la communauté. La communauté a ainsi un impact sur le lieu plus largement, elle fédère au-delà de ses limites formelles (cf. 2.3.2). Quant aux engagé·e·s de la Grande Arche, *« sans habiter dans une des communautés de l'Arche, ils-elles adhèrent néanmoins profondément aux principes de non-violence et de spiritualité vécus dans l'Arche et choisissent de les vivre dans leur vie quotidienne. C'est un engagement qui ne passe donc pas que par la vie communautaire en continu. Ce sont des personnes qui peuvent venir de temps en temps séjourner dans la communauté »* (2^{ème} colonne, p. 37-38). Le statut des membres de la grande Arche est intéressant car il me semble questionner ce que c'est que faire collectif en habitant ensemble – et comment faire collectif néanmoins sans habiter ensemble, par le partage des valeurs certes mais aussi par des moments de partage et d'action collective. Cela pose aussi la question des limites du dedans/dehors de la communauté, et de la porosité du dedans et du dehors de la communauté, qui ne fonctionne donc pas en vase clos. Les limites de la communauté peuvent aussi s'appréhender dans leur rapport à l'intérieur.

2.1.3. Faire collectif : les limites intérieures

Les limites intérieures posent la question de la manière dont l'intime et la famille sont vécues dans la communauté. Cela se rapporte aussi à ce que j'ai évoqué au sujet de l'articulation entre rythmes personnels et rythmes communautaires. En effet, au sein de la communauté, les espaces communautaires sont séparés des espaces personnels – les appartements. Eric déclare à ce sujet : *« c'est bien aussi tu vois, chacun, on a tous un appart', on rentre chez soi, on ferme la porte et après [petits rires] chacun fait ce qu'il veut »*. Laura évoque ainsi en entretien que si la communauté est végétarienne – c'est-à-dire que les repas communautaires sont végétariens –, les membres de la communauté ne sont pas tenus d'être végétarien·ne·s. Libre à chacun·e non seulement de manger de la viande ou du poisson hors de la communauté, mais même d'en cuisiner dans son appartement. *Les entretiens sont aussi l'occasion pour moi de découvrir certains des appartements. J'ai pris peu de note à ce sujet, je me souviens avoir eu la sensation que ces lieux étaient vraiment habités, avec beaucoup plus de personnalisation que dans les espaces communs. J'avais la sensation de franchir un seuil, d'entrer dans l'intimité des personnes qui me laissaient accéder à leur appartement. En effet, l'entière de la maison ne relève pas de la sphère intime selon moi* (p. 38). Le seuil qualifie ici une limite : mais au même titre que la limite extérieure, perméable, la limite intérieure n'est pas infranchissable. On peut être convié·e à découvrir l'appartement d'une

personne, comme je l'ai été lors de mes entretiens. En outre, les couloirs où se trouvent les appartements ne sont pas neutres comme peuvent l'être ceux de la majorité des immeubles : ils sont décorés, personnalisés, habités. Les chaussures sont laissées devant les portes et les prénoms des habitant·e·s des appartements sont indiqués par des dessins et affiches, personnifiant ceux et celles qui habitent derrière ces portes. Tout cela fait du seuil un endroit articulant deux espaces et non seulement les séparant. En outre, en ce qui concerne les stagiaires, une clé de notre chambre nous est proposée lors de notre arrivée, mais en pratique je n'ai vu personne l'utiliser.

Se pose alors la question de la famille et de la manière dont elle est vécue au sein de la communauté. Au même titre que la séparation entre les espaces personnels et communautaires complexifie la distinction entre public et privé – sans annuler le besoin de séparations, distinguant la communauté de la fusion –, la famille telle qu'elle est vécue au sein de la communauté complexifie l'imaginaire institué de la famille nucléaire qui coïnciderait avec l'unicité d'un foyer. Il faut d'abord rappeler quelques éléments relatifs à la communauté concernant les enfants. Il est clairement établi que les enfants ne sont pas les enfants de la communauté mais de leurs parents au sein de la communauté. En outre, les enfants de la communauté sont scolarisé·e·s, donc ils et elles ne vivent pas le rythme communautaire au même titre que les adultes et côtoient au quotidien une autre institution.

Pauline, qui a grandi au sein de la communauté, évoque ses relations avec les autres enfants de la communauté à mi-chemin entre des relations de frères et sœurs et des relations d'amitié. Elle précise ce que la vie en communauté a pu signifier et créer pour des enfants :

« on continue de... de se considérer... bon pas comme des frères et sœurs, mais y a un peu un lien de ce type-là. Euh... après aussi très libre comme enfance, parce que finalement nos parents n'avaient pas besoin de nous garder ou de nous occuper ou quoi, on faisait notre vie [petits rires] d'enfants, tous ensemble sans se préoccuper de... de nos parents ».

La famille apparaît comme une limite interne à la communauté, une des limites qui la distingue d'une fusion. Ce qui est intéressant ici, c'est surtout la manière dont le collectif communautaire bouleverse en retour les limites courantes de la famille – la famille nucléaire dans un foyer, avec comme principal relai des institutions extérieures, publiques. La communauté semble permettre de vivre une parentalité différente de celle vécue communément dans nos sociétés atomisées où le poids de la parentalité pèse avant tout sur les mères, en plus des autres tâches qui leur incombent dans une société où le travail salarié féminin est devenu la norme – sans pour autant redistribuer les rôles au sein des foyers. Cela se rapporte à ce que montre l'autrice bell hooks au sujet de l'enjeu de la parentalité dans une

perspective féministe et communautaire – au sens de l'élargissement des fonctions éducatives au-delà des rôles de parents³⁴⁵.

Le récit d'Evelyne au sujet de la manière dont elle a vécu les débuts de sa parentalité au sein de la communauté (au tout début de cette communauté) donne corps à ces éléments :

« après la naissance de Rachel, j'ai travaillé après à mi-temps, et après... j'ai arrêté mon travail pour la naissance de Romain. Plus par idéologie... bon aussi j'étais fatiguée c'est vrai. Mais euh... voilà, d'assumer... dans le calme aussi [petits rires gênés]... la maternité. Après c'était pas forcément une bonne idée, je crois, dans mon cas [rires]. [Lucie : Ah ouais ?] Dans mon cas... non, parce que j'étais pas tellement faite pour rester à la maison, avec des enfants. [Lucie : Hum hum...] J'avais pas la patience.

[Lucie] *Et la communauté, ça t'a permis de... de régler un peu ça aussi, de... ?*

Ben ça permet aussi de... [court silence] Oui de pouvoir faire des choses en ayant les enfants à la maison. Après quand j'ai eu Pauline quand même, j'étais bien prise parce que, à l'époque euh c'était quand même les premières années... donc y avait tout le passé de l'Arche... C'était assez séparé, bon les hommes ils étaient... de toute façon, tous les hommes ils allaient au chantier, parce que y avait tout à faire ici [petits rires], donc euh y avait pas de question qu'ils fassent ci ou ça... y avait celui qui était au jardin et les autres ils étaient au chantier. Donc euh... donc en fait les femmes s'occupaient des enfants, celles qui avaient des enfants. Donc euh c'est vrai que moi c'était pas franchement mon truc d'être toute la journée avec les enfants quoi. Ça aurait... ça aurait été plus tard ouais... j'aurais demandé à ce qu'on alterne, ouais. Mais là c'était pas tellement question quoi [rires] [...] y avait vraiment besoin que ceux qui sachent travailler ben comme ça, dans le bâtiment, puissent le faire. [court silence] Ouais. Donc voilà. Mais, c'est vrai qu'avec les enfants euh... bon une fois qu'ils sont un peu plus grands... déjà on avait mis en place une garderie. Bon, les grands ils allaient à l'école donc euh petit à petit je me suis intégrée à... j'ai assez... eu... au bout de 4 ans je crois, j'ai commencé à faire le secrétariat. Oui après ça m'a pris beaucoup de temps, tout ça [petits rires]. »

Evelyne retrace ici les évolutions, et notamment la manière dont d'une séparation des rôles entre hommes et femmes qui la cantonnait à un rôle genré qui ne lui convenait pas, la

³⁴⁵ bell HOOKS, *De la marge au centre : théorie féministe*, Paris, Cambourakis, Sorcières, 2017, spécifiquement le chapitre 10 « Parentalité révolutionnaire », p. 243 et suivantes, qui part notamment de ce qui est vécu au sein des communautés afro-américaines. Le terme de communauté ne renvoie pas ici aux mêmes types de situations, néanmoins ce qu'elle montre autour de ce qu'une organisation communautaire implique et permet me semble enrichir l'analyse que l'on peut faire de la communauté de l'Arche.

communauté est passée à une organisation plus communautaire autour de la question des enfants. L'existence de la garderie, manifestement gérée par les parents, mais qui peuvent faire appel à d'autres personnes pour de l'aide ponctuelle, y compris des stagiaires comme je l'ai constaté une fois dans mon séjour (lors d'une sortie des enfants en bas âges, p. 37), est une ressource communautaire à l'appui des familles, qui adoucit certainement le vécu de la parentalité, en allégeant la charge quotidienne, sans se substituer aux responsabilités parentales. Ces limites, extérieures et intérieures, construisent le collectif que constitue la communauté. Voyons maintenant en quoi ce collectif constitué par la vie communautaire rend possible une forme d'autonomie.

2.2. L'autonomie de la communauté

La communauté est projetée comme unité autonome, notamment par les personnes qui viennent y séjourner (2.2.1). Bien que dans une approche particulièrement attentive aux dimensions intérieures de cette autonomie, cela se rapproche par certains aspects du troisième commun de l'alternative écologique présenté par Guillaume Faburel, l'autogestion³⁴⁶. La capacité d'auto-altération est une garante de l'autonomie (2.2.2). Ces deux termes sont souvent mobilisés ensemble dans le carnet. En fin de compte, la capacité qu'a la communauté de s'auto-altérer est une condition de son autonomie, dans une perspective proche de celle proposée par Castoriadis sur l'autonomie³⁴⁷. En retour, cela précise à la fois le contenu et l'intention de l'autonomie en question : se défaire des visions idéalisées fait alors partie de l'autonomie pensée et vécue comme processus (2.3.3).

2.2.1. La communauté projetée comme unité autonome

Les personnes qui viennent séjourner à la communauté y projettent l'idée d'une unité autonome. Marc, qui vient d'arriver en stage communautaire, déclare à ce sujet :

« La communauté c'est très... c'est un acte politique quoi de... je trouve, d'être... c'est antisystème complètement quoi.

[Lucie] Hum. Et politique dans quel sens tu veux dire ? 'fin, si tu peux développer un petit peu...

³⁴⁶ Les trois communs seraient : habiter, coopérer, autogérer : Guillaume FABUREL, *Les métropoles barbares*, op. cit.

³⁴⁷ Cornelius CASTORIADIS, *L'institution imaginaire de la société*, op. cit.

Ben y a un esprit communautariste, mais pas dans le sens négatif du terme. Et en parlant d'anarchisme tout à l'heure, voilà c'est euh... l'Etat n'a pas sa place, 'fin pas sa place... tu la ressens pas, et tu prends les choses en main en fait, c'est ça que j'aime bien ici, c'est que les décisions sont prises... même si je connais peu hein le fonctionnement et... mais les décisions sont prises... avec l'avis de chacun et en conscience. On ne délègue pas en fait... un pouvoir à quelqu'un d'autre et puis à se dire, en ayant au moins un petit bulletin... on se donnant bonne conscience en mettant un petit bulletin, en disant « ça y est j'ai voté ! je suis un bon petit citoyen » et après s'en foutre, parce que c'est un peu ça qui se passe. C'est ce que je ressens moi. »

Cette perspective ancre directement l'autonomie dans sa dimension politique, celle de l'autogestion : il s'agit d'instituer ses propres lois, hors des lois des institutions politiques classiques. À ce titre, il faut tout de même apporter une nuance sur le discours de Marc, pour qui l'Etat ne serait pas présent dans la vie de la communauté et ses règles. Je suis retournée dans la communauté de l'Arche en août 2020 et y ai constaté la transformation d'un rituel lors de la prière du soir, du fait de la distanciation sociale imposée par les politiques sanitaires liées à la crise de Covid-19. Si la prière du soir se termine normalement par un moment où « nous sommes invités à « partager la paix avec nos voisins de droite et de gauche » : nous faisons une bise en disant « la paix sur toi ». » (2^{ème} colonne, p. 18). « Lorsque je suis revenue en août 2020, après le début de la pandémie de Covid-19, cette pratique avait été changée : nous n'embrassons plus nos voisins, mais nous les saluons les mains jointes ». Cet exemple montre que l'autonomie de la communauté n'est pas une autarcie (dans laquelle les contacts avec l'extérieur n'existeraient plus, y compris les contacts avec les maladies du monde moderne) ou une sécession (où les lois de l'Etat ne prendraient pas effet en son sein).

En pratique, l'autonomie de la communauté se construit avant tout par l'œuvre commune, *le fait de travailler ensemble, et d'organiser ensemble le travail collectif*. Je montre dans mon carnet que *la répartition du travail est en soi un moment collectif, au sein duquel s'exerce l'autonomie, entendue pleinement dans son sens relationnel. Chaque personne, de manière autonome, répond aux besoins en travail exprimés – c'est-à-dire aussi que parfois, de manière autonome, nous pouvons décider de réaliser une tâche qui, de prime abord, ne nous plaisait pas, car cela nous semble juste, notamment si les derniers jours, nous avons pu travailler à des « postes » qui nous plaisaient. Cette attitude autonome chez chacun-e permet une autonomie collective. Tout cela est orchestré – au sens d'accorder les différents éléments ensemble, et non de planifier à l'avance et à l'insu de ces éléments – par des membres de la communauté, non parce qu'elles détiennent un pouvoir a priori sur les autres, mais en raison de leur connaissance plus grande, plus globale des besoins de la maison* (p. 6-7). C'est donc une autonomie qui se constitue par des manières de se rapporter, individuellement et

collectivement, à ce qui régit la vie communautaire (au premier titre, l'organisation du travail, mais aussi les horaires communautaires, les temps spirituels et leur ritualité...).

2.2.2. La capacité d'auto-altération, garante de l'autonomie

L'auto-altération de la communauté désigne sa capacité à se transformer, à s'altérer, se faire devenir autre. Cela se rapporte déjà à la manière dont elle adapte ses règles aux situations et à leurs singularités. Je l'ai ressentie lorsque certaines personnes ont orienté les règles de fonctionnement d'une certaine manière pour s'adapter à ma condition physique. C'est le cas par exemple de la fois où Emilien « *vient me dire qu'il essaie de me mettre pour un service pas trop dur* » (1^{ère} colonne, p. 43). Il *adoucit [le fonctionnement] en me précisant qu'il prend en compte la spécificité de ma condition physique en cherchant à adapter ce fonctionnement à ma singularité. Cet enchevêtrement entre rigidité du fonctionnement et souplesse liée à la singularité des cas me semble possible du fait de l'autonomie, la capacité d'altération de la communauté.*

Ce passage montre ce que cette prise en compte de la spécificité des situations par la communauté implique en termes d'autonomie dans le processus d'institution sociale. Ici, enceinte, je suis limitée par ma situation pour certaines tâches physiques. La personne en charge de la répartition du travail lorsque je suis de service le week-end anticipe ce que cette spécificité implique et adapte le travail à mes capacités (et ce faisant, désamorce l'éventualité que la situation soit perçue à l'inverse comme une nécessité pour moi de m'adapter à un travail qui dépasse mes capacités). Cela est une preuve de l'autonomie de la communauté à l'égard de ses propres institutions : la communauté demeure dans une relation d'ouverture à ses institutions, les interrogeant en fonction des situations, de manière très pragmatique. C'est un équilibre instable, créateur, ouvert, entre perpétuation de principes fondateurs et altération de modes d'organisation en fonction des singularités.

Cela s'observe aussi dans la manière dont chacun·e prend des distances par rapport à ce que la communauté prévoit, notamment concernant les temps spirituels. Si la prière du soir est particulièrement respectée, ainsi que dans une mesure à peine moindre l'office du matin, la méditation du début d'après-midi ainsi que la salutation du matin sont moins systématiques dans les habitudes des engagé·e·s. Dans les entretiens, certain·e·s m'ont partagé *leur lassitude à certains moments à participer à tel ou tel temps collectif ritualisé (salutation et méditation notamment). Une institution sociale, pour fonctionner et demeurer délibérément choisie, de manière autonome, c'est-à-dire ne pas devenir aliénante et irréfléchie, doit rester ouverte. Cette capacité à s'intégrer individuellement ou non à ces temps, cette possibilité de critique et potentiellement d'évolution, montrent bien le caractère librement choisi de la participation des membres de la communauté à ses rituels et donc leur rapport autonome à celle-ci. Par*

autonomie, je ne veux pas parler d'indépendance ni d'absence de relation (avec les contraintes, relatives, qui se forment nécessairement), mais bien d'un refus de la clôture³⁴⁸, c'est-à-dire une capacité à sans cesse réinterroger (p. 5).

L'Arche se fixe à elle-même ses propres règles (l'Arche de manière générale, et cette communauté en particulier sur de nombreux points également) en se laissant la possibilité de remettre en question ses règles de fonctionnement, ses priorités, ses actions, etc. tout en ayant des principes (la spiritualité et la non-violence) qui constituent le socle de l'engagement collectif. L'Arche a un fonctionnement autonome, au sens de l'autonomie définie par Castoriadis : elle se fixe ses propres règles, « le sachant » - et de ce fait, elle ne considère pas ses règles comme un donné extérieur à respecter par principes et peut demeurer ouverte, non close, et se questionner (p. 16). L'auto-altération de la communauté s'articule avec un travail des habitant·e·s sur leurs visions idéalisées – et le hiatus entre celles-ci et les situations pratiques qu'ils et elles vivent.

2.2.3. Se défaire des visions idéalisées

Des nuances sont ainsi à apporter à cette vision de l'autonomie, notamment d'un point de vue pratique – l'autonomie pratique autour des moyens de subsistance et l'autonomie politique ne pouvant être abordées de manière disjointe³⁴⁹. Comme Eric et Elouan – respectivement responsables du maraîchage et du jardinage – le font remarquer, si la communauté produit une grande partie de ce qui est consommé en termes d'alimentation, elle n'est pas autonome à elle seule.

En outre, la communauté ne produit pas son énergie. Sur la question de l'énergie, Elouan pointe que la communauté n'arrive pas à se mettre d'accord pour changer son fournisseur d'énergie pour Enercoop, pour des raisons financières. Dans l'ensemble, sur les déclinaisons pratiques de l'autonomie, les habitant·e·s de la communauté n'ont pas forcément tou·te·s les mêmes priorités (cf. 1.2.2). Pour Eric, cela conduit à travailler à se défaire de visions idéalisées pour avancer à partir de ce que la communauté construit :

« en tout cas là moi au niveau de mon travail, la production du jardin tout ça moi je suis assez content. Même si on produit pas... on produit pas tout, mais euh on essaie d'acheter des trucs locaux, donc tu vois l'autonomie, je la vois aussi comme euh... se réalisant sur un territoire tu vois. C'est pas forcément nous qui allons tout faire tous seuls. En fait euh... c'est nous avec les autres gens autour, voire un peu plus loin on va

³⁴⁸ Ibid.

³⁴⁹ Aurélien BERLAN, *Terre et liberté*, op. cit.

essayer de faire bien et... et pas dépendre de, d'un... ouais, de, de de... 'fin en tout cas essayer de, de... de travailler à nos dépendances. Et j'ai l'impression qu'on le fait quand on est en chemin. Et... mais après bon y a toujours des points où je me dis « ah ouais, des fois c'est dommage, on pourrait faire mieux mais... ». Mais en même temps, être en collectif, c'est accepter que... tu vois pendant longtemps je... je courrais après, je voulais créer un lieu, parce que je me disais, euh « ben je veux créer un lieu qui soit à mon image, un lieu, mon idéal, mon utopie machin », mais en fait si tu fais un projet collectif, ça peut pas être ton projet idéal... individuel, c'est pas possible, il faut forcément composer avec les autres. »

Il note également que l'évolution des communautés de l'Arche de manière générale repose aussi sur un renoncement aux visions idéales, un dépassement des projets utopiques qui, en pratique, étaient très rudes. Ainsi, pour lui il y a un très grand décalage entre ce qu'avait mis en place Lanza del Vasto (en pratique et dans ses ouvrages) et la manière dont la communauté de l'Arche fonctionne aujourd'hui :

« [...] dès le début lui il a posé le truc de euh... c'était la décroissance avant l'heure quoi. Depuis ce temps-là, lui il a toujours été « on va pas dépendre du système », c'était même extrêmement radical par rapport à aujourd'hui, tu vois ! Parce que aujourd'hui y a plein de trucs qu'on fait que pour lui quand tu lis ses bouquins... c'est non quoi ! Tu vois, même ici le fait que on vit surtout de l'accueil et qu'on fait des formations, du coup ça veut dire qu'on marchande le savoir, y a des gens qui paient pour apprendre des choses, pour lui c'était... c'était impensable quoi 'fin tu vois. Et voilà on a quand même beaucoup plus de mécanisation que les premières communautés, c'était très très rude. Et à la fois les gens ils sont pas restés parce que c'était trop rude ! Et c'est pour ça que tu vois au début on parlait de l'utopie et tout ça, en fait si t'es trop radical, à un moment tu... le risque c'est de se planter parce que t'es trop... c'est trop dur par rapport à... au reste, tu vois, de la société... ».

Pour lui, « en fait un truc qui évolue pas, c'est un truc qui est mortifère quoi. 'fin voilà, le vivant ça... ça bouge, ça évolue donc euh c'est super important ». Se défaire des visions idéalisées, c'est s'engager dans le processus d'institution autonome de la communauté par la vie communautaire. L'évolution des institutions de la communauté est la preuve que la communauté est vivante.

Dans la trajectoire d'Elouan aussi, la vie au sein de la communauté de l'Arche s'éloigne de l'idéal qu'il a projeté – même si en ce qui le concerne, l'Arche apparaît plutôt comme une étape :

« après ici c'est pas une vie autonome. Les jardins ne sont pas, ne créent pas l'autonomie. Mais [...] je pense à 15 ans, [...] j'avais vraiment le projet d'être dans l'autonomie quoi, donc maraîchage, construction, énergie... »

[Lucie] *Et qu'est-ce qui a fait que finalement tu préfères être ici plutôt qu'ailleurs où tu pourrais... ?*

L'expérience. Ouais ouais, je pense que j'avais envie d'expérimenter et j'avais envie de changer un peu... [prend une inspiration] je pense aussi j'avais besoin de... et enfin, des fois on me le rappelle, j'avais dit ça quand j'avais fait, quand j'avais demandé pour rester un an, d'être structuré. Et là y avait déjà une structure, déjà faite, y avait déjà une structuration. Enfin tu vois y avait en plus des horaires, quoi enfin tu vois. Et euh...

[Lucie] *Que sinon tu t'imposerais pas ?*

Ah non non, moi je suis contre les horaires, en fait.

[Lucie] *Mais ici t'es pas contre les horaires ? Enfin, je veux dire, tu les acceptes ?*

Oui oui oui je les accepte, ouais, ouais. »

Ainsi, l'autonomie qui se construit au sein de la communauté passe par l'acceptation par les habitant·e·s d'un certain nombre de contraintes liées à la vie communautaire. Cela dessine une autonomie qui est foncièrement en tension entre soi et l'altérité – à la fois l'extérieur comme altérité de la communauté et la communauté comme altérité de l'intérieur. En-dehors des grosses sous-catégories présentées précédemment, la catégorie *instituer* se rapporte aussi à ce que la communauté institue, à la fois fonctionnellement et symboliquement³⁵⁰.

2.3. Une communauté institutive

Les institutions de la communauté renvoient à différentes thématiques, qui tournent toutes autour des manières d'être en relation (2.3.1). Une question se pose alors, autour de la qualification de l'Arche entre brèche et bulle : quelle est la portée de ces institutions ? (2.3.2)

2.3.1. Les institutions de la communauté : des manières d'être en relation

Les segments qui se rapportent en substance à ce que sont les institutions de la communauté ont notamment trait à l'interspiritualité, l'écologie ordinaire et la convivialité. Ces trois éléments se rapportent à des manières d'être en relation. L'interspiritualité est entendue

³⁵⁰ Ces deux dimensions renvoient à la conception des imaginaires développée en introduction. C'est dans cette filiation de pensée que s'inscrit l'analyse que je propose ici.

comme mise en relation des spiritualités, qui en soi sont déjà des manières d'être en relation au monde, au divin et aux autres.

Cette dimension spirituelle de la communauté peut être mise en lien avec ce que montre le sociologue Marcel Bolle de Bal au sujet des échecs des communautés des années 1970, qui relèvent souvent de tension entre reliance et déliance, entre reliance à soi et reliance aux autres, en contraste avec :

« la capacité particulière des communautés d'inspiration religieuse ou à vocation transcendante à surmonter leurs crises internes, à s'affirmer dans la durée, bref à éviter les « échecs » de leurs consœurs ne bénéficiant pas de cette forme particulière de médiation des rapports sociaux (= de structure de reliance) qu'est la communion en Dieu »³⁵¹.

Le rapport à la spiritualité a évolué ces dernières années dans la communauté de l'Arche avec la présence de plusieurs personnes, y compris parmi les engagé·e·s, qui ne sont pas chrétiennes. Si certain·e·s viennent d'un milieu athée, la spiritualité, notamment dans sa dimension collective, apparaît néanmoins essentielle pour chacun·e des engagé·e·s. L'ouverture et la réflexivité permises par l'interspiritualité en font certainement une institution dynamique, qui emprunte certes à des religions instituées – au premier titre, la religion chrétienne – mais les travaillant en rapport avec des situations et sensibilités particulières.

Deuxième institution présente dans mon carnet, l'écologie ordinaire, par l'implication de la vie quotidienne, construit un rapport au monde incarné et situé dans un milieu. À ce titre, lors d'une discussion informelle avec Emile, celui-ci me rapporte ce qui lie pour lui écologie et communauté. *Faire collectif au sens communautaire du terme produit une forme-de-vie plus écologique que ne le sont les styles de vie plus répandus, et qui se construisent autour de la famille nucléaire. Ainsi, la communauté résiste au remplacement précoce d'objets, à l'externalisation de la prise en charge des difficultés matérielles qu'ils-elles peuvent rencontrer etc. Instituant une forme-de-vie communautaire, ces personnes résistent à un mode de vie consumériste. [...] Le lien entre écologie et économie semble manifeste et évident dans la situation de la communauté* (p. 27-28). Ce rapport à l'économie précise ce que l'écologie ordinaire vécue au sein de la communauté institue en pratique : un certain rapport aux moyens de subsistance et d'entre-subsistance³⁵², par la mise en commun et une attention à ce qui relève de la consommation, cherchant à s'en détacher. La conception foncièrement

³⁵¹ Marcel BOLLE DE BAL, *La tentation communautaire : les paradoxes de la reliance et de la contre-culture ; essai psychosociologique à partir d'un récit de Bernard Lanssens*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 1985, p. 217-218.

³⁵² Geneviève PRUVOST, *Quotidien politique*, op. cit.

relationnelle qu'a la communauté de l'écologie a bien des effets pratiques sur sa manière de gérer ses ressources.

Enfin, la convivialité s'institue par la vie communautaire comme forme relationnelle, impliquant d'en prendre soin (cf. 1.2) et passant par le lien aux autres. Ce prendre soin est une attitude incorporée fondée sur l'empathie. Elle institue d'autres manières de se rapporter les uns aux autres. En ce sens, le prendre soin est une institution de la communauté. Certaines situations que je relate montrent ce que le fait de passer du temps ensemble autour d'activités quotidiennes, pratiques, produit comme attention à l'autre et à ce qu'il ou elle vit. *« [...] les questions et conversations sont très vite personnelles – bien plus vite qu'elles ne le seraient ailleurs. Le fait de partager une expérience de vie ensemble, à l'écart et en rupture du monde social habituel, crée une proximité. [...] Par le dialogue avec l'autre, on élucide un peu ce que ces expériences nous font vivre. »* (2^{ème} colonne, p. 19-20) *Par la discussion, le partage de ces informations et ressentis d'ordre personnel, s'instituent des sociabilités et relations interpersonnelles qui soudent le collectif – au sens large, incluant toutes les personnes séjournant dans la maison communautaire. Nous avons des expériences communes, des sensibilités qui se répondent, et le dialogue est une aide à l'explicitation, l'élucidation de notre vécu – et j'ajouterais, de nos imaginaires.*

Une situation relatée dans mon carnet précise la proximité qui se dégage de cette convivialité (p. 39). Ce passage évoque un échange qui a eu lieu le lendemain de l'entretien avec Elouan : il me partage un rêve qu'il a fait la nuit qui a suivi notre entretien. Durant celui-ci, nous avions évoqué plusieurs membres de sa famille, à travers sa trajectoire. Il me partage ce rêve, sans pistes d'interprétation, pour la seule raison que cela lui semble ouvert et possible de me partager ce que l'entretien a, de manière incontrôlée, provoqué chez lui, en l'occurrence un rêve dans lequel son grand-père – évoqué durant notre entretien – était présent. Je mets la possibilité de ce partage – à la fois insensé et plein de sens, riche, énigmatique et complexe – sur le compte de *l'atmosphère de bienveillance, d'accueil de l'autre dans la singularité de son expérience*, qui ne peut exister de cette manière que parce que la communauté est sensible à ce que cela soulève d'être en relation avec d'autres que soi et à ce qui peut émerger d'une relation dont la complexité, les frictions, les décalages, sont explicités. *Ce « soin » de la relation « institue » d'autres modes relationnels, qui participent de la puissance du collectif.*

2.3.2. La portée des institutions par l'exemplarité

La portée des institutions de la communauté se rapporte à l'exemplarité de l'Arche, c'est-à-dire sa propension à se faire exemplaire, à travers les expériences multiples qui en sont faites notamment par les personnes qui y passent ponctuellement. L'expérience est située, propre au lieu et au temps où elle se joue, mais elle peut être inspirante. Cela est d'autant plus prégnant

que l'Arche voit passer beaucoup de personnes qui s'interrogent et souhaitent œuvrer à transformer le monde dans lequel elles vivent. Ainsi, les séjours à l'Arche peuvent être l'occasion d'expériences de rupture ou s'inscrire dans des bifurcations des trajectoires (cf. 3.2).

Mon carnet comporte un passage (p. 58, évoqué en partie 2) dans lequel je fais moi-même une expérience de rupture – rupture dont je ne me rends compte qu'après, par l'écriture des deuxième et troisième colonnes, donc par mon regard distancié dans le temps. Cet exemple constitue une *illustration de ce que je considère comme une expérience de rupture permise par l'Arche (et les rencontres que ce lieu suscite et permet). J'ai, ce soir-là, entendu des choses au sujet de l'accompagnement à la naissance, que j'avais peu voire pas entendu jusque là. Depuis, c'est un sujet qui a pris une place importante dans ma vie. Dans la généalogie de ma rupture vis-à-vis de la conception instituée de la naissance (et de la grossesse et de certaines choses liées au fait de mettre au monde un enfant), cette discussion permise par les situations que créent l'Arche (lieu de passage et de partage entre des personnes qui sont dans une posture critique) constitue pour moi un tournant, imperceptible sur le moment, mais instituant dans ma trajectoire.*

Outre les expériences de rupture que les personnes qui séjournent à l'Arche peuvent vivre (par des discussions comme par toute autre expérience, par les temps de travail, les temps spirituels...), la question de la portée des institutions de l'Arche s'articule avec les limites extérieures de l'Arche appréhendées à l'aune de leur perméabilité (cf. 2.1.2). L'exemple précédent invite ainsi à questionner la place des gens de passage puisqu'il s'agit ici d'une discussion avec Garance, postulante de la Grande Arche, qui vient régulièrement à l'Arche. En outre, cela rejoint les remarques d'Elouan (cf. 2.1.2) au sujet de la place et de la fonction des stagiaires au sein de la communauté, de même que son activité économique d'accueil de groupes. Ainsi, la communauté tient en partie par le statut qu'elle a vis-à-vis de la société dans son ensemble et parce que beaucoup souhaitent s'y rendre. En ce sens, l'Arche s'institue au-delà de ses murs grâce à ce qu'elle apporte aux personnes qui y viennent. Cela pose la question de l'articulation de la communauté avec la société – et de la manière dont la communauté est aussi prise dans les institutions de la société à laquelle elle n'est pas imperméable.

Bolle de Bal, en 1985, au sujet des communautés de manière plus générale, parle ainsi des « fonctions externes de la communauté » qui peuvent servir de « structure d'accueil ». Ainsi les communautés assumeraient les « fonctions traditionnelles que la famille bourgeoise se

révèle incapable de remplir : l'accueil, la récupération, la socialisation de ses enfants rebelles »³⁵³. Je rapproche ce constat général d'une remarque de Pauline :

« y a un truc qui se passe dans ce genre de lieu, c'est qu'il attire beaucoup de personnes qui peuvent être un peu paumées ou un peu... pas forcément quelque chose de grave mais qui... qui sont justement dans une période où ils vont tout remettre en cause de leur vie et donc du coup ils ont une fragilité ou quoi. Et que la communauté elle ne peut pas... La communauté, elle ne s'oblige pas à accueillir toutes les personnes qui veulent venir vivre ici... Et je pense que y a énormément de gens qui ont été blessés d'avoir cru d'avoir trouvé l'endroit où ils voulaient être et d'avoir été mis à la porte [petits rires étouffés] par exemple ».

Cette remarque de Pauline rejoint les propos de Bolle de Bal sur la propension des communautés à attirer les « enfants rebelles » (de la famille bourgeoise, du capitalisme, de la ville...) ³⁵⁴. Ce que Pauline indique ici laisse néanmoins supposer qu'il y a eu à ce sujet des évolutions de la communauté de l'Arche. À ses débuts, elle était très ouverte à qui voulait y entrer ³⁵⁵, sur le modèle des communautés décrit par Bolle de Bal. Si elle garde son intention d'ouverture sur le monde, elle a mis en place des moyens de contrôler cette ouverture, notamment à travers des durées de séjour imposées (un long séjour ne peut avoir lieu sans un séjour plus court préalable pour que le stagiaire comme la communauté acceptent le stage long) et le long processus d'engagement.

Enfin, cette articulation pose la question de l'ouverture de l'Arche sur l'extérieur, notamment le village, appréhendée à l'aune de la transformation par l'Arche de son milieu. Je note dans mon carnet « *qu'une proportion non négligeable des habitant-e-s actuel-le-s du village [sont] des personnes passées par la communauté* » (2^{ème} colonne, p. 4). *Cette extension/projection de la communauté dans le village nous renseigne sur l'ancrage et les soutiens locaux, ainsi que sur le caractère transformateur de la communauté sur son milieu. Cela rejoint l'idée de la brèche.* Les entretiens confirment cela. Eric déclare ainsi :

« y a beaucoup de gens qui sont passés par ici, qui sont pas restés en communauté, ou qui ont habité un certain temps en communauté, puis qui sont allés s'installer dans le village donc ça a une influence énorme. Même sur, tu vois, les assos, y a plein d'assos de... qui mettent en place des dynamiques tout ça, c'est des gens avec qui on est très proches, des gens qui sont passés par ici ».

³⁵³ Marcel BOLLE DE BAL, *La tentation communautaire*, op. cit., p. 201-202.

³⁵⁴ Ce n'est pas en ces termes que je l'analyse, néanmoins cela rejoint les trajectoires de rupture que je présente en 3.2.

³⁵⁵ Frédéric ROGNON (dir.), *Lanza del Vasto ou l'expérimentation communautaire*, Neuvy-en-Champagne, Le Passager clandestin, Les précurseurs de la décroissance, 2013.

Pauline évoque elle aussi la projection de la communauté dans le village, soulignant les mêmes effets :

« y a énormément de gens qui se sont installés au village parce que ils ont fait un séjour à la communauté et puis qu'ils ont décidé de rester dans le village [court silence puis rires]. Mais c'est complètement hallucinant le nombre de personnes pour qui ça s'est fait comme ça. Et du coup qui ont créé beaucoup d'associations, beaucoup de choses. Et euh... et ce qui fait qu'il y a beaucoup d'événements, que y a pas que le... le club des anciens... Y a plein de choses qui se passent quoi. Dans le village, même indépendamment de la communauté ».

Ces propos résonnent tant avec les discussions informelles que j'ai eues durant mon immersion que l'impression que j'ai eue dans le village, par exemple lorsque je me suis rendue au marché le vendredi en fin d'après-midi (p. 24) ou lors de l'événement « Saint-Antoine en transition » organisée par un collectif citoyen du village (p. 30). Les deux institutions que sont le village et la communauté de l'Arche sont ainsi poreuses l'une à l'autre.

2.3.3. L'Arche : une brèche ou une bulle ?

Par la portée de ses institutions au-delà de ses murs, la communauté peut être qualifiée de brèche³⁵⁶. Je l'évoque dans mon carnet au sujet de *cette extension/projection de la communauté dans le village [qui] nous renseigne sur l'ancrage et les soutiens locaux, ainsi que sur le caractère transformateur de la communauté sur son milieu. Cela rejoint l'idée de la brèche*. Cherchons à qualifier plus précisément ce qui fait de l'Arche une brèche. Une spécificité de la brèche que serait l'Arche, c'est qu'elle n'est pas située dans une région communément associée aux alternatives, ce qui est moins confortable, mais peut-être plus utile selon Eric :

« c'est pas une région qui est à la pointe du bio, c'est une région ouais qui est quand même... tu vois y a l'autoroute, y a... 'fin y a plein de trucs. Dans les Hautes-Alpes c'est une réserve d'indiens quoi tu vois, c'est vraiment super préservé par rapport à ici ! Et euh... ouais. Mais bon, en même temps euh 'fin c'est bien de... même dans des régions où tu vois a priori... a priori c'est... y a pas de truc alternatif bah c'est bien d'y aller, 'fin en fait je me dis aussi pour apporter justement des trucs tu vois. [...] c'est bien d'essayer de... de résister quoi, tu vois d'être... de rentrer dans la fissure, même là où on dirait pas qu'il y a des fissures quoi. »

³⁵⁶ Au sujet de ce que j'entends par brèche, je renvoie au chapitre 3 de cette thèse.

Cette brèche ne doit pas se transformer en bulle. Elouan évoque ce terme pour signifier que la communauté vit un peu trop dans son coin selon lui, sans forcément se lier aux autres poches de résistance locales qui peuvent pourtant exister :

« le milieu alternatif qui y a à Pont-en-Royans et à la Porte du Vercors, euh enfin on va dire dans le Royans et dans le Vercors euh... on n'est pas du tout en lien. Avec eux, tu vois. Euh... les maraichers bio... on n'est pas spécialement en lien avec eux t'vois ? Euuuh... enfin, les maraichers tout court hein 'fin les producteurs locaux, quoi 'fin t'vois on n'est pas du tout en lien avec eux ».

Cette image de bulle renvoie aussi à l'articulation entre vie communautaire et engagement militant, une articulation diversement vécue par les engagé·e·s (cf. notamment 3.1.1). Eric confie que s'il *« [avait] envie vraiment de créer quelque chose tu vois, de... d'être dans la création, de faire vivre un lieu, pas être que dans la résistance »*, *« [il pourrait] pas [se] contenter que de ça »* :

« y a... le reste du monde et... et voilà quoi, de continuer à aller faucher des OGM, de continuer à aller soutenir des sans-papiers, de continuer à 'fin voilà, à pas rester dans notre bulle, parce que... parce que on a un petit cocon ou c'est confortable, mais en fait, 'fin voilà, de... il se passe des choses dans le monde et il faut, 'fin voilà, j'ai envie de rester acteur quoi ».

La tension évoquée par Eric entre l'Arche comme inspiration, comme exemple, comme brèche d'une part et l'insuffisance de ce rôle d'exemple complexifie l'imaginaire politique de la brèche et de son exemplarité. Ainsi, même s'il reconnaît qu'*« ici on crée un autre mode de vie, c'est... et je trouve ça chouette et c'est un témoignage tu vois y a plein de gens qui passent, ils voient qu'on peut vivre différemment, ça peut être inspirant pour eux »*, il déclare :

« Par contre, je crois qu'à un moment, il faudra peut-être aller euh... y a des institutions, des choses qui sont nuisibles, tu vois, les entreprises qui font des choses nuisibles, et même euh quand ça paraît euh le Graal auquel on peut pas toucher, mais à un moment il va falloir aller les empêcher de... de faire leurs trucs, et... peut-être ça se passera par des destructions matérielles, 'fin tu vois je... j'en sais rien, à un moment si c'est une question de survie... moi je crois que, ouais, à un moment il va falloir empêcher... tu vois, y a un système qui est... qui nous dépasse un peu tu vois, économique et, euh... à un moment il va falloir aller le bloquer... d'une manière ou d'une autre. Mais ouais c'est... c'est... c'est pas chacun en arrêtant, 'fin tu vois genre on va boycotter machin et tout... j'y crois pas du tout quoi. »

Ainsi, les luttes et actions politiques plus frontales ne sont pas nécessairement disqualifiées par l'exemplarité à laquelle l'expérience communautaire donne corps. Elles peuvent demeurer nécessaires aux yeux des engagé·e·s. Cela complexifie la question des formes politiques de résistance, ne se résumant pas à l'idée que les modes de vie entendus comme une somme d'actions individuelles peuvent mécaniquement suffire.

3. Résister, conséquence de la communauté instituante

Il s'agit de la catégorie avec le moins d'occurrence dans le carnet. Elle est très directement liée à des institutions – auxquelles il s'agit de résister. Les entretiens précisent les trajectoires (notamment d'engagement, mais aussi plus largement), dont certaines sont déjà présentes dans le carnet à l'occasion de discussions informelles. En effet, si certaines personnes ont un passé de militant·e au travers de luttes notamment urbaines, le carnet dessine plutôt ici le portrait d'un *résister* qui résulte de la communauté instituante.

Le *résister* dont il est question est spécifiquement adressé à des institutions (3.1). Les *trajectoires de rupture* – ou en rupture – constituent la sous-catégorie la plus fréquente lors de la qualification de ce *résister* (3.2). Que comprendre, alors, de l'apparente désertion de cette catégorie dans mon carnet de terrain (3.3) ?

3.1. Un *résister* adressé à des institutions

Un peu plus de la moitié des segments comptabilisés parmi les *résister* se rapporte aux différentes institutions du monde moderne auxquelles il s'agit de résister : la résistance dont il est question est donc directement adressée à des institutions³⁵⁷. Certaines institutions en particulier reviennent de manière récurrente. Je choisis ici de qualifier ce dont il est question pour celles d'entre elles qui reviennent le plus fréquemment : le rapport au politique (3.1.1), la résistance au savoir abstrait, incarné par ma présence (3.1.2) et la résistance au temps (3.1.3).

3.1.1. Formes de résistance et rapport au politique

C'est le cas du rapport au politique, en lien avec la question des *formes de résistance* et d'engagement, qui correspond à une autre sous-catégorie de *résister*. En effet, *sur certains sujets la communauté prend explicitement une position politique* (p.11). Ce segment fait référence au visionnage d'un film suivi d'une discussion (le deuxième soir) sur la Jai Jagat,

³⁵⁷ Au sens précisé dans l'introduction de cette thèse et dans la partie 1.

une marche pour la paix en Inde. Il s'agit d'une action politique pour laquelle l'engagement se fait au titre de la communauté, et non à titre personnel pour certain·e·s de ses membres. Durant mon immersion, j'ai aussi entendu parler de plusieurs autres engagements de la communauté. C'est le cas de l'engagement dans le réseau des Oasis du mouvement des Colibris³⁵⁸. *L'Arche est explicitement engagée au sein du réseau des Oasis (Colibris). C'est une forme d'engagement qui affirme la manière dont la communauté, par la forme-de-vie qu'elle institue, s'engage politiquement* (p. 14). Par ailleurs, la communauté a participé et est encore en lien avec la lutte contre le projet de Center Parcs à Roybon³⁵⁹, sur le territoire d'une commune limitrophe : *la participation de la communauté à cette lutte montre son engagement politique à résister contre les institutions du monde moderne* (p. 63). En entretien, des habitant·e·s sont revenus sur le caractère très chronophage de cette lutte par l'occupation des terres compromises par ce projet. Le soutien de la communauté leur apparaît à ce titre précieux : les personnes qui s'impliquaient étaient déchargées de certaines tâches de travail pendant le temps de leur implication. Elodie raconte à ce sujet :

« on s'est mobilisé et là pendant, j pense 3 mois, la maison elle était vraiment très... tournée vers ça. C'est-à-dire que elle tournait encore, donc y avait beaucoup de gens qui étaient encore dans les activités habituelles, mais y avait au moins une dizaine de personnes qui étaient de près ou de loin euh disponibles pour euh soit aller là-bas, dormir là-bas parfois ».

L'engagement de la communauté permet à ses membres de consacrer une partie de leur temps dévolu au travail communautaire pour l'engagement dans cette cause. Elouan évoque quant à lui son engagement dans le mouvement des Gilets Jaunes, où son implication dans les manifestations des samedis l'a conduit à y consacrer ses journées de repos, entraînant de la fatigue. Il pointe ainsi la difficulté qu'il peut y avoir à concilier l'engagement communautaire et l'engagement au sein de luttes extérieures – d'autant que selon lui, une partie des engagé·e·s se sent peu concernée par les luttes extérieures.

En effet, la communauté n'est pas fondée sur une adéquation totale des causes que chacun·e défend. Néanmoins, la communauté cherche à soutenir les causes pour lesquelles certain·e·s de ses membres s'impliquent. Les entretiens ont montré que l'implication d'Elouan au sein des Gilets Jaunes a permis à certain·e·s engagé·e·s de prime abord éloigné·e·s de ce mouvement de s'interroger sur ce qui les en rapprochait.

³⁵⁸ « Communauté de l'Arche de Saint-Antoine », *Base de données Habitat Participatif et Oasis*, URL complète en biblio.

³⁵⁹ « ZAD de Roybon », URL complète en biblio.

Eric évoque cette complexité au sujet des pratiques écologiques et des luttes qui y sont liées, entre soutien communautaire aux actions entreprises personnellement et grand écart d'implication de chacun·e dans ces actions :

« [...] l'écologie c'est quand même un truc assez central. Après tu vois, ça s'exprime différemment hein tu vois. Y a des gens bon l'écologie c'est super important, et du coup ils partent en vacances en vélo, avec leur(s) fille(s), tu vois y a un couple là ils font leurs vacances, ils ont... elle est dans une petite chariotte, ils ont l'autre il a une remorque et, c'est ça... y en a d'autres, ils prennent l'avion et ils vont, 'fin tu vois mais pourtant l'écologie c'est important pour eux aussi mais tu vois ils le vivent pas de la même manière. Mais après je pense sur les gens ils sont d'accord sur... sur plein de trucs, ouais. Hum. Et tu vois, les luttes qu'on fait, par exemple les Faucheurs... les luttes auxquelles on participe, qui sont des luttes environnementales, ben y a un soutien de... toute la maison tu vois, la logistique, 'fin quand on y va, c'est défrayé par la communauté. Si y a même des amendes à payer tout ça, c'est la communauté aussi qui assume euh 'fin tu vois on n'est pas tout seul. Y a quand même un engagement collectif pour l'écologie. »

Ces engagements soulèvent plusieurs questions. La diversité de ces engagements et leurs degrés différenciés de rupture à l'égard des institutions interrogent, d'autant plus que je n'ai pas perçu une explicitation collective de la portée politique de chacune de ces actions. Il faut aussi noter que ces différentes actions ne mobilisent pas l'entièreté des membres de la communauté. Ils et elles semblent être conscient·e·s de ces décalages, qui peuvent être pesants comme dans le cas du ressenti d'Elouan.

Ce dernier est en charge de l'action non-violente et conduit la réunion à laquelle j'assiste et où ne sont présent·e·s que des personnes de passage. *Cette réunion a permis de clarifier des éléments sur le positionnement politique de la communauté. Les engagé·e·s sont libres de s'engager sur des sujets à l'extérieur de la communauté, cela peut parfois être soutenu par la communauté (par exemple en leur ôtant de la charge dans la maison) ; sur d'autres sujets, c'est la communauté qui s'engage à titre collectif. L'engagé qui menait la réunion faisait mention du manque selon lui d'engagement extérieur de la communauté. Elle devrait d'après lui prendre position plus explicitement et agir plus directement au sein de certaines luttes et en soutien à certaines causes. On peut relier cela à ce qu'il évoque au sujet du peu de formalisation, d'explicitation et de mise en débat de ces sujets dans la communauté (p. 46).*

Ce manque d'explicitation et de mise en débat des questions politiques a été évoqué dans les entretiens. C'est une impression que j'ai eue également lors d'une conversation informelle à table. *Notre discussion porte sur les médias traditionnels (que je rapproche du monde politique institué puisque cela était lié dans notre conversation). Il me semble que cela semble*

admis que les médias traditionnels sont des institutions auxquelles on ne peut pas se fier. La discussion porte alors sur les moyens alternatifs que l'on peut utiliser pour s'informer (p. 68). Il y aurait un minimum sur lequel nous nous accordons implicitement, qui ne suppose pas d'explicitier ce pour quoi nous n'évoquons pas les médias traditionnels. Cela s'explique certainement aussi par la manière incarnée de vivre ces questions politiques au sein de la communauté, loin de la séparation moderne du politique vis-à-vis du reste de ce qui est vécu. Cette imbrication du politique avec le quotidien rapproche la communauté de l'Arche des maisonnées telles qu'évoquées par Pruvost³⁶⁰. Néanmoins, cet accord implicite rend plus difficile un discours collectif portant sur ce que cela signifie de résister aux institutions du monde moderne, puisqu'elles manquent parfois d'être qualifiées.

3.1.2. La résistance au savoir abstrait et distant

Six segments du carnet se rapportent à la résistance au savoir comme institution du monde moderne. Parmi ces six segments, au moins quatre sont profondément liés à ce que ma présence suscitait – ou plus précisément à ce que je comprenais ou croyais comprendre de ce que ma présence suscitait. *Ai-je malgré moi incarné durant mon séjour le savoir rationalisant, le jugement extérieur, qui ordonne, classe, réduit l'expérience en tentant de la modéliser ? Est-ce pour cela que j'ai ressenti une tension, une résistance à mon égard ?* (p. 17). J'ai surtout ressenti cette tension lorsque certain·e·s engagé·e·s m'interrogeaient sur ma démarche d'enquête. C'est le cas au début de mon séjour d'immersion, par exemple durant les pluches de la troisième journée (p. 11-12) à l'occasion desquelles je discute avec Eliane et Edith, qui me demandent de leur préciser ma démarche de recherche. Cette conversation a été délicate, je percevais une méfiance de leur part, comme si je prétendais être capable de comprendre en très peu de temps ce que ces personnes élucident en vivant au sein de la communauté depuis plusieurs décennies. Le savoir académique leur paraissait alors en décalage avec leur vécu.

Dans mon carnet, je mets cela en lien avec une situation qui s'est déroulée lors d'un séminaire du programme de recherche-action *Périphéries pirates*³⁶¹, en immersion à la communauté de l'Arche en août 2020. Des tensions y ont émergé autour de la distance entre le savoir académique et l'objet de ce savoir, en l'occurrence, ici, les expériences de l'alternative

³⁶⁰ Geneviève PRUVOST, *Quotidien politique : féminisme, écologie et subsistance*, Paris, La Découverte, L'horizon des possibles, 2021.

³⁶¹ Programme de recherche-action, mené entre 2019 et 2021, intitulé *Périphéries pirates (Pépites)*. *Les nouveaux activistes de la critique socio-écologique*, coordonné par Guillaume Faburel et Mathilde Girault, de l'Université de Lyon. Il réunit des communautés existentielles, des collectifs habitants, des collectifs de praticien·ne·s et militant·e·s, ainsi que des personnes du monde académique, enseignant·e·s-chercheur·se·s, doctorant·e·s et étudiant·e·s. Une immersion au sein de la communauté de l'Arche s'y est tenue en août 2020.

écologique. Certaines personnes du milieu universitaire ont mal vécu l'image qui leur a été renvoyée par les personnes qui composent ces dites expériences de l'alternative écologique – une image de déconnexion, d'incohérence, d'abstraction des expériences qui ne sont pas subjectivement vécues. À l'inverse, certain·e·s des représentant·e·s de la communauté (et d'autres collectifs également présent·e·s lors de la discussion) ont mal vécu certains discours universitaires sur la communauté comme institution sociale. Cela me semble résonner avec ce que j'ai montré dans ma première partie autour de ce que cela suscite en chacun·e de nous de travailler collectivement la tension cohérence/contradiction – y compris en tant que chercheur·se, d'autant plus lorsque nous cherchons à réduire la distance à notre *objet* de recherche et à le traiter non plus en objet, mais en sujet. Voulant sortir de la distance objectifiante de la recherche, nous pouvons nous retrouver dans une situation inconfortable où l'on a, nous aussi, à répondre de nos actes et de nos décisions – en somme, de notre participation située et incarnée à des institutions et leurs imaginaires.

Le lendemain de cette discussion avec Eliane et Edith (4^{ème} jour, p. 22), je suis à nouveau interrogée par des habitant·e·s – engagé·e·s, stagiaires, personnes de passage – durant le service du soir, alors que nous terminons en petit groupe la vaisselle. La situation dans laquelle la conversation se tient est ici plutôt aidante, elle abaisse les barrières qui auraient pu, dans d'autres circonstances, installer des distances entre nous. *C'est encore une fois le fait de « faire ensemble » qui nous donne la possibilité d'engager une discussion, de tisser un premier lien. J'imagine que exposer ma thèse et mon travail sur l'habiter ne produit pas le même effet lorsque je le fais une éponge à la main (et que je donne corps à l'habiter, qui plus est au sein d'une activité commune) ou lorsque je le fais derrière mon écran ou mes notes sur un papier, exposée et dé-située.*

Plus tard, au dixième jour de mon immersion, lorsque je demande un entretien à Eric, il me répond « *si je peux faire avancer la science* » (1^{ère} colonne, p. 53). *À nouveau, cela m'a marquée que l'on puisse penser que j'incarnais, par ma présence dans la communauté et mon travail de recherche, « la science » à faire « avancer ».* Néanmoins cette tension s'apaise au fur et à mesure de mon séjour d'immersion, et dans une conversation ultérieure au sujet de ma thèse, je deviens *plus à l'aise pour parler de mon travail à ce stade. Cela me paraît plus juste de le présenter en explicitant mon rapport au savoir académique et le regard critique que je peux porter sur ce type de savoir et sa prétention à l'universalité* (p. 55). L'évolution de la manière dont une discussion devient possible autour de mon travail montre une résistance a priori vis-à-vis d'un savoir surplombant qui nierait l'importance du temps long et de la complexité qu'il peut receler.

Ma démarche résonne avec ce qui est pratiqué à l'Arche, par une réflexion autour de la hiérarchie et séparation des formes de savoirs. Il ne s'agit pas de condamner le savoir

théorique, mais de penser son articulation avec d'autres formes de savoir, intuitives, expérientielles, en prise avec les ressentis corporels. Cela me semble particulièrement perceptible dans un passage de l'entretien réalisé avec Eric, au sujet de l'origine de son envie de vivre en collectif :

« c'est qu'y a les deux, y a quelque chose d'assez, tu vois, que je peux théoriser, pourquoi je trouve que ça a du sens et au niveau de mes valeurs, pourquoi ça colle d'être en communauté. Mais y a aussi un truc c'est que je me sens bien... je me sens bien là et ça c'est plutôt de l'ordre... voilà du ressenti et de l'émotionnel, tu vois un truc que je... non explicable... ».

La manière dont il explicite cette intrication entre abstraction et ressenti corporel peut être liée à l'habitude qu'ont les habitant·e·s de s'interroger quant à leurs perceptions, leurs intuitions et ressentis – et les mettre en lien avec des éléments théoriques et/ou abstraits, de manière réflexive. Cela a à voir avec le travail de l'Arche autour des émotions comme partie prenante des réactions et de l'intelligence humaines. En outre, la manière dont les personnes avec qui j'ai effectué des entretiens m'ont souvent renvoyée à mon ressenti de la situation relève d'une forme d'explicitation mutuelle des vécus. Mettant en lien nos expériences, nous cherchions par la discussion à mieux en faire émerger le sens. Cette attitude est caractéristique du travail relationnel de l'Arche et ce qu'il produit comme savoirs – et comme rapport aux savoirs.

3.1.3. Résister au temps, le temps qui nous résiste

La question du temps est majoritairement abordée à travers le *prendre soin*, au sujet des *rythmes*³⁶². Néanmoins, plusieurs passages évoquent explicitement la résistance au temps comme institution sociale moderne, au sein de la catégorie *résister*. Mon carnet évoque le rappel : *« les pluches sont interrompues par le « rappel », à heure fixe. J'ai cru comprendre que le rappel existe pour chaque heure de la journée, mais je ne l'ai surtout vu être observé strictement, par toutes et tous, durant les pluches. Une cloche retentit, et chacun·e cesse son activité pendant quelques instants (une minute environ) pour se concentrer en silence sur l'instant présent, l'endroit où nous sommes, ce que nous faisons et ce que nous ressentons de l'intérieur »* (deuxième colonne, p. 6). *Le « rappel » me semble être une forme de résistance. Il s'agit de résister à une certaine vision du temps, résister en soi à l'agitation (physique et cognitive). C'est une résistance collective, d'autant que cette pratique semble (d'après les entretiens) compliquée à s'imposer en-dehors de la communauté.* Voici donc un rituel qui résiste à l'institution sociale du temps et son calcul en termes d'efficacité à accomplir une

³⁶² Je renvoie au 1.3 de ce chapitre.

tâche en particulier. En consacrant un moment à s'absenter de ce que l'on est en train de faire pour être présent·e à ce qui se passe en soi (écouter ses ressentis, ses sensations, son état intérieur), les habitant·e·s de la communauté déjouent en un sens le temps institué de la modernité³⁶³. Pour autant, les entretiens évoquent la difficulté à maintenir cette pratique hors de la communauté, qui devient alors une forme d'injonction vide de sens. Cette habitude vise à écouter son état intérieur mais elle requiert d'être vécue en relation avec d'autres pour être instituée comme telle.

En-dehors de ce rituel, je note plusieurs fois le rapport spécifique au découpage social du temps : le fait de vivre en communauté est en soi communément perçu comme une remise en cause du découpage du temps (entre travail, vie sociale, vie familiale, loisirs...). Cependant, la communauté est structurée de telle manière que des temps de repos sont clairement identifiables. En outre, par son fonctionnement et du fait de son activité économique, elle reproduit le découpage entre semaine et week-end. *Comme la communauté est économiquement dépendante des sessions du week-end³⁶⁴, elles-mêmes prévues le week-end car la société de manière générale organise le temps de sorte que du temps libre soit dégagé le week-end, la communauté reproduit une distinction semaine / week-end. On ressent véritablement une atmosphère différente la semaine du week-end, avec à la fois plus de monde le week-end mais aussi plus de possibilités de relâchement et de temps passé hors de la communauté* (p. 27). Je n'avais d'ailleurs pas anticipé cette différence de rythme entre semaine et week-end avant mon premier week-end : *« je ne savais pas l'horaire du petit-déjeuner le samedi car je ne savais pas à quel point le rythme pouvait être différent le week-end. Je suis donc descendue très tôt, puis suis restée un long moment à discuter avec les personnes qui allaient et venaient. »* (p. 27, deuxième colonne). Alors que le rythme journalier est explicité (par un document écrit remis à l'arrivée dans la communauté et réexpliqué de-ci de-là à l'oral), ce découpage du temps entre semaine et week-end ne m'a pas semblé explicite. Ce rapport complexe à la résistance au temps moderne (accéléré, saccadé, intense, segmenté³⁶⁵) résonne avec l'ambivalence des rythmes, évoquée en 1.3 de ce chapitre. Voyons maintenant la manière dont ce *résister* s'incarne dans des *trajectoires de rupture*.

³⁶³ Cela se rapporte d'une certaine façon à la résonance selon Hartmut Rosa, en ce que cette attention à l'état intérieur est aussi une manière d'être attentif·ve au monde : Hartmut ROSA, *Résonance*, op. cit.

³⁶⁴ Il s'agit des groupes accueillis le week-end pour les stages. La communauté vit de l'accueil de ces groupes à qui elle fournit lit, repas, salles pour les stages, etc. Ces stages (yoga, travail relationnel, danse...) sont donnés soit par des personnes de la communauté, soit par des personnes extérieures à la communauté.

³⁶⁵ Hartmut ROSA, *Aliénation et accélération*, op. cit.

3.2. Les trajectoires de rupture

Les extraits du carnet qui se rapportent aux *trajectoires de rupture* sont ceux qui comptent le plus d'occurrences parmi la catégorie *résister*. Ces extraits figurent ce que cela peut signifier de rompre avec sa trajectoire (3.2.1). Les personnes résidant dans la communauté présentent des questionnements et remises en cause similaires. Cette similitude assoit leur sentiment de légitimité vis-à-vis de ces questionnements (3.2.2).

3.2.1. Rompre avec sa trajectoire

Parmi les sous-catégories qui correspondent au « comment » résister dans la classification que j'en ai faite, il y a une prédominance nette de la sous-catégorie *trajectoires de rupture*. Celle-ci signifie que les segments qualifiés par cette sous-catégorie se rapportent à des trajectoires qui sont lues au prisme de la rupture. Ce peut être une trajectoire en rupture avec les trajectoires socialement attendues et/ou personnellement projetées.

Pour les personnes qui sont venues habiter longtemps dans la communauté, ce choix peut être considéré comme une rupture avec leur trajectoire d'engagement (social et/ou politique), préférant aux contestations ce que je qualifie de *résistance incarnée*. Je la qualifie ainsi dans le carnet mais elle n'est pas forcément explicitée comme telle par les personnes en question. C'est le cas par exemple lors de ma demande d'entretien à Eliane (sixième jour, p. 33) qui parle de *cohérence* et de *spiritualité*, comme autant de choses qui l'éloigneraient d'un positionnement sur des questions politiques – ce qu'elle perçoit être ma demande pour cet entretien. Dans l'entretien que nous faisons quelques jours plus tard, elle revient sur sa trajectoire d'engagement. Plus jeune, elle était engagée dans un syndicat, dans des mouvements pacifistes, « *contre la guerre, contre l'argent, contre la télé* ». Elle précise alors le basculement qu'a entraîné sa rencontre avec l'Arche :

« *La différence entre être toujours militant, contester, à manifester, nia nia nia ! Tu luttas, t'es toujours contre ton patron, contre la société, contre le gouvernement, contre nanana... Moi j'avais, je trouvais que l'Arche donnait quelque chose de concret mais positif ! En engageant ta vie ! Ça commence par toi. Changer de vie. Tu... tu es pour la simplification de vie, tu es pour le... la non-violence, eh ben : essaie de le vivre. Et c'est ça qui a été les premières communautés. Voilà, ça a été pour poser un acte positif de ta vie cohérent, donc en résumant c'était pour moi spirituel et l'unité de vie. »*

Les habitant·e·s parlent ainsi d'unité de vie comme intention de la vie communautaire. Cela rejoint explicitement l'idée de cohérence évoquée dans la première partie de cette thèse. La page d'accueil du site internet de la communauté de l'Arche énonce clairement à ce sujet :

« La cohérence, ou l'unité de vie, est un principe fondateur dynamique qui relie la pensée, la parole et l'acte. Le travail intérieur conduit vers un travail pour plus de justice et de solidarité. C'est pourquoi l'Arche relie ces deux pôles : la vie spirituelle et l'engagement social, l'un étant indissociable de l'autre³⁶⁶ ».

Cette cohérence était prônée par Lanza Del Vasto, fondateur de la première communauté de l'Arche, pour qui *« notre première lutte était et reste la lutte contre soi »*³⁶⁷. Cela rejoint le chapitre 1 de cette thèse au sujet du « résister à soi ». Il s'agit bien de travailler à transformer le monde en se transformant. Cela suppose des ruptures et remises en question constantes, que la communauté permet, à travers son engagement quotidien, concret et relationnel. Cette cohérence attire singulièrement les personnes qui viennent séjourner au sein de la communauté, c'est le cas par exemple de Marc :

« [...] moi c'est quelque chose qui me correspond. 'fin y a une cohérence dans tout ça, en fait, moi ce que j'aime c'est que voilà t'es... y a pas de blabla quoi. Euh... à l'extérieur on a tendance à refaire le monde, à... on parlait de petits gestes, de discours, de greenwashing, tout ça et euh... ici voilà tu fais les choses en fait. Y a pas de grand discours. C'est ça que j'aime. »

Les ruptures au sein des trajectoires peuvent aussi être d'ordre personnel. Par exemple, lors d'une conversation avec une postulante de la grande Arche (p. 52) je m'aperçois que la rupture dont il est question est le décès de son compagnon, événement qui a marqué une rupture dans sa trajectoire et qu'elle considère comme un élément déclencheur d'une bifurcation. Elle a ensuite effectué un premier séjour à l'Arche, qui a initié d'autres bouleversements dans la vie qu'elle menait. Il s'agit d'un *événement déclencheur, ensuite la personne se rend à l'Arche, et cette expérience (que la personne fait coïncider avec l'événement déclencheur) institue d'autres manières de vivre et d'être en relation avec d'autres.*

La perception du séjour à l'Arche comme un point de bascule vers des bouleversements au sein des trajectoires de vie est partagée par les personnes qui viennent effectuer un séjour au sein de la communauté. C'est le cas par exemple de Mathilde, qui est arrivée le même jour que moi, et avec qui je passe une bonne partie de mon immersion. *« La stagiaire avec qui je discute, qui est arrivée le même jour que moi et reste trois mois dans la communauté, me raconte sa trajectoire personnelle et son envie de changement profond. Elle se sent à un tournant de sa vie et veut voir de nouvelles choses »* (2^{ème} colonne, p. 9-10). *L'intention qui*

³⁶⁶ « Arche Accueil », URL complète en biblio.

³⁶⁷ Frédéric ROGNON (dir.), *Lanza del Vasto ou l'expérimentation communautaire*, Neuvy-en-Champagne, Le Passager clandestin, Les précurseurs de la décroissance, 2013, p. 38.

est donnée par cette personne à ce moment de sa vie est d'orienter sa trajectoire différemment. Ce caractère bouleversant attribué au séjour au sein de la communauté est à lier à la dimension expérientielle de la catégorie *instituer*³⁶⁸. L'entretien mené avec Marc, arrivé peu de temps avant moi, pour un stage de trois mois, montre ce qui est projeté comme significations par les personnes qui viennent faire l'expérience d'un séjour à la communauté en termes de cadre empathique et de sincérité :

« Les rapports entre les gens sont sincères je trouve. Non pas qu'ailleurs ils le soient pas du tout hein... Mais on sent voilà... [...] on va assez euh... on parle f... plus facilement de soi, de ce qui va pas, de... ça je pense que c'est une preuve de... qu'on s'ouvre, on s'ouvre peut-être plus facilement ici que... qu'ailleurs. Peut-être. Hum. Y a une écoute. Je pense qu'on... on est bien d'écouter, on est curieux des... des autres, je pense, pour avancer et euh... 'fin moi c'est ce que j'en retiens. Plus j'écoute les autres et plus... moi ça me fait avancer aussi. De pas se dire que t'es tout seul avec tes questionnements... existentiels ou euh... Je pense qu'on n'est pas là par hasard à l'Arche quoi, c'est qu'on cherche autre chose que... que ce que la société essaie d'imposer en fait. Un système de pensée, un système de travail, un système de... On en parlait un petit peu tout à l'heure, mais euh... voilà un formatage en fait. [...] Ici ça ouvre l'esprit beaucoup. »

Les entretiens ont apporté quelques éléments de complexité sur ce qui résiste, sur les ambivalences, le résister à soi. L'entretien mené avec Elodie, engagée depuis plusieurs années, nuance ainsi la rupture que peut constituer la vie au sein de la communauté :

« [...] je fais des choses dans lesquelles je suis compétente. Autant quand je suis arrivée ici, j'avais... je voulais plus voir un ordinateur, je... j'étais très identifiée à ça, je sentais que c'était pas bon pour moi. Et dans ma chambre j'avais même pas internet, pas de téléphone, c'était parfait quoi, j'étais vraiment... j'essayais de me mettre dans le manuel autant que possible. Mais en fait au fur et à mesure où tu t'engages dans la durée ici, t'es rattrapée un peu par tes compétences et là où tu peux apporter une valeur ajoutée et... c'est clair que c'est pas... c'est pas au terrain que je suis très... la plus utile en fait. Et on a besoin de compétences informatiques, on a besoin de gens efficaces pour faire des comptes-rendus... bidouiller des trucs sur internet tout ça, donc voilà je fais ça. Mais j'aspire à trouver un bon équilibre quand même... »

Cet extrait montre une certaine évolution : en arrivant, Elodie a souhaité à tout prix se détacher de ce qui la caractérisait professionnellement et en termes de savoirs. Néanmoins, un

³⁶⁸ Je renvoie pour cela au 2.3.2 de ce chapitre, sur la portée de ces institutions par les expériences qu'elle fait vivre aux personnes qui séjournent au sein de la communauté.

certain pragmatisme peut conduire au sein de la communauté à une segmentation du travail qui conduit certain·e·s à mobiliser leurs compétences construites avant leur engagement dans la vie communautaire, amoindissant dans leurs perceptions la dimension de rupture apportée par l'Arche, du moins du point de vue du travail. L'entretien montre une certaine tension, explicitée par Elodie, qui dit néanmoins chercher à amoindrir cette tension en s'investissant dans des travaux dans lesquels elle est moins à l'aise. Elle reconnaît la complexité de la rupture dont il est question, notamment lorsqu'il s'agit d'une expérience de long terme. Il peut être difficile de se déprendre des habitudes, alors même que celles-ci font partie de ce qui entraînent les personnes à rompre avec la vie qu'elles menaient.

3.2.2. Une similitude des questionnements et des remises en cause

Dans ces trajectoires de rupture, nous (à la fois moi et les personnes dont il est question) remarquons des similitudes. C'est le cas avec Marion, arrivée le même jour que moi, avec qui nous échangeons durant un temps de travail (p. 13) : *« On [Chloé et moi] parle de nos expériences durant les études (prépa, etc., des religions, du yoga, etc.) »* (1^{ère} colonne, p. 13). *« Les conversations s'orientent vers nos expériences passées, et nous constatons des similitudes (passage par la classe préparatoire notamment, quelques déceptions lors des études, de grandes remises en question à la fin de celles-ci, etc.) »* (2^{ème} colonne). *La déception dans des trajectoires scolaires (et socio-professionnelles, pour les personnes un peu plus âgées) pourtant considérées comme « réussies » semble revenir souvent dans les discussions.*

Ce rapport contrarié à la trajectoire scolaire se retrouve aussi chez Elouan, avec une trajectoire différente mais dont le ressenti de décalage est commun. Lors d'un temps de travail où nous sommes ensemble : *« On parle études, enfance. A quitté en 3^{ème}. Famille militante. Grève contre CPE. Profs négatifs. Vient d'un village 800 habitants -> « liberté ». École ouverte sur village. Collège = environ 800 élèves, « prison ». Devoir choisir filière. Après -> bâtiment, agriculture »* (1^{ère} colonne, p. 36). *Notre conversation nous fait évoquer la trajectoire de cet engagé, les difficultés et aspérités de son passé, ainsi que certains de ses ancrages notamment familiaux.* Les trajectoires de rupture sont pour beaucoup des ruptures avec l'école ou avec le travail. Les ruptures avec ces institutions spécifiques (école et travail) sont incarnées dans les trajectoires de vie.

Les similitudes qui lient ces trajectoires assoient le sentiment de légitimité de ce à quoi ces trajectoires résistent en bifurquant. Ce sentiment partagé ressort d'une conversation entre stagiaires, au sujet de la *« pression que peut mettre l'entourage dans les moments de flou »* (1^{ère} colonne, p. 42). *« Cette discussion met des mots sur un vécu manifestement partagé par plusieurs personnes. En effet, beaucoup sont ceux-celles qui viennent séjourner au sein de la*

communauté dans des moments de remise en question (qui passe par une mise en cause du travail salarié, de modes de vie classiques, des lieux précédemment habités, des formes d'engagement, etc.). Tandis que leur entourage habituel peut avoir du mal à comprendre leurs remises en question et les démarches que ces personnes peuvent entreprendre, ici elles se sentent comprises et peuvent partager leurs questionnements » (2^{ème} colonne). Les personnes qui viennent séjourner à l'Arche partagent des questionnements, des remises en cause. La similitude de leurs questionnements assoit leur légitimité (contrairement à leurs cercles familiaux et sociaux qui peuvent tendre à marginaliser ces questionnements) et permet à chacun-e d'accorder une place à ces « moments de flou » pour voir ce qui peut en advenir.

3.3. Un résister implicite

Parmi les trois catégories, *résister* est celle qui revient le moins souvent dans le carnet. Alors que dans le cas de la Vallée Longue, résister était un point de départ, son faible poids relatif dans mon carnet tenu lors de mon séjour à l'Arche m'interroge. La vie communautaire constitue bien pourtant une résistance à des institutions qui apparaissent en creux, notamment la religion (3.3.1) et la ville (3.3.2) : celles-ci passent peut-être sous les radars de la grille d'analyse que constitue mon carnet augmenté et ses catégories comptabilisées. *Résister* ne s'impose pas comme la catégorie matricielle de ce que ce carnet de terrain montre de la communauté de l'Arche : comment alors comprendre la moindre utilisation de cette catégorie dans mon carnet ? (3.3.3).

3.3.1. L'interspiritualité comme résistance à la religion en tant qu'institution

Trois institutions sont particulièrement présentes dans le *résister* de mon carnet, le politique, le savoir et le temps (cf. 3.1). D'autres institutions apparaissent en creux, notamment la religion et la ville³⁶⁹. La manière dont elles sont présentes sans l'être renseigne le *résister* propre à cette communauté – un résister qui passe, singulièrement, par des institutions propres à la communauté.

Les deux segments qui correspondent à la *religion* évoquent la capacité de l'interspiritualité à transformer les conceptions instituées de la religion. *Le caractère interspirituel, la reconnaissance de la richesse des différentes cultures peuvent être considérés comme une résistance à l'égard du monde moderne universaliste et monolithique* (p. 2-3). *L'interspiritualité et l'appel au ressenti intérieur à l'égard des spiritualités, plutôt que la*

³⁶⁹ Ainsi que le travail, qui traverse l'entièreté du carnet sans que l'une des catégories ne le saisisse plus qu'une autre. Je reviens sur ce rapport au travail dans le chapitre 8.

conformation stricte à des formes instituées de religion semble être une forme de résistance à l'égard de ce qui est institué... et l'institution de nouvelles formes spirituelles (p. 9). C'est donc plutôt dans et par ce que la communauté institue (l'interspiritualité et la mise en lien des textes religieux avec le ressenti intérieur) que s'établit une critique en acte des institutions.

Il n'y a que deux occurrences de *institutions du monde moderne : religion*, alors qu'il y a 7 occurrences d'*interspiritualité*, et 26 occurrences de *codes, rituels* qui incluent plusieurs fois des rituels à caractère religieux et/ou spirituels. Cela est certainement dû à deux choses d'ordre très différent : d'une part, ce corpus est issu d'observations, ce n'est pas un recueil de discours comme le serait un ensemble d'entretiens dans lequel les personnes expliciteraient leurs pratiques, ce qui donnerait sûrement lieu à plus de *résister*, car derrière les *codes* (26 occurrences) et les éléments de *fonctionnement* (20 occurrences), il y a des pratiques qui découlent d'intentions de *résister* à des pratiques plus conventionnelles (de travail, de religion, de relation aux autres, etc.). D'autre part, la vie communautaire *institue* beaucoup (cf. 2.3), et sur tout un tas d'aspects. Des règles, des codes, plus ou moins formalisés et explicités, régissent la vie de la communauté. Mais cela est intrinsèquement lié, dans la trajectoire de la communauté en elle-même, à l'intention largement partagée de *résister* aux institutions du monde moderne. Dans les discussions et entretiens, qui explicitent un peu l'origine des modes de fonctionnement et des codes et rituels, il est clair que cela est issu d'une mise en cause des manières de vivre conventionnelles et de l'envie d'en créer d'autres. Le caractère dynamique de l'instituant est ici particulièrement perceptible : rompant avec l'institué, un imaginaire se fait instituant – et devient alors institué.

3.3.2. Une critique latente de la ville, mais différemment explicitée

Le rapport à la ville est peu explicité dans le carnet, même si de manière latente ce rapport est évoqué par la question des rythmes et du rapport au milieu de vie. Par contre, dans les entretiens, cette question apparaît plus directement. Elouan déclare ainsi :

« Mais je t'assure, moi je sens déjà la pollution quand j'y vais, tu vois. Et je sens déjà le... gaz, les pots d'échappement tout ça quoi [...] Ouais puis c'est le côté esthétique euh j'aime pas les gros panneaux publicitaires... tu vois je suis vraiment... si j'habiterais [sic] en ville, tu vois je serais vraiment un anti-s... encore... là mon anti-système... l'anti-système que je... 'fin le système contre je me bats, eh ben je ferais énormément d'actions contre les pubs, contre les lumières dans les magasins [...] quand je vais en ville y a trop de choses... y a trop de choses qui me choquent. Je suis trop choqué sur les trucs.

[Lucie] Par rapport aux... à ce que tu...

A... aux conditions de vie.

[Lucie] *Ouais. À ce que t'appelles le système que tu voudrais combattre ?*

Ouais ouais ouais. Mais après aussi aussi c'est des choses, même les magasins biocoop tout ça je suis pas... j'suis pas un fan, tu vois ? 'fin bon c'est très développé dans les villes... 'fin dans les villes ou dans les campagnes hein. Mais euh... moi le lien, enfin j'aime beaucoup le lien avec les paysans ou... t'vois le côté troc, 'fin je veux dire, tu peux pas traverser avec ta vache en plein dans la ville... C'est une image que je donne comme ça, mais... mais euh ouais je sais pas quoi, c'est pas trop mon truc quoi. La ville... ouais puis j'sais pas quoi, voir tout le monde, tout seul dans leur bagnole... J'sais pas... [court silence] Puis ça pue ! [petits rires partagés] Je préfère mieux sentir la bouse de vache que... que... que...

[Lucie] *Que l'odeur de la ville...*

Que l'odeur de la ville, ouais. Des poubelles ou des trucs comme ça, des... des... du gazole ou j'sais pas. »

Sa critique de la ville est particulièrement détaillée, avec plusieurs niveaux au sein de cette critique. La « *pollution* » d'abord évoquée renvoie à la dénaturation des milieux avec des effets néfastes sur le vivant. Le « *côté esthétique* » ensuite décrié porte la critique de la ville sur sa dimension culturelle – bien que la dénaturation des paysages puisse être implicite. Vient ensuite la ville comme emblème « *du système* », de la société de consommation dans laquelle nous sommes pris collectivement, avec une emprise plus forte encore dans les villes. Cette critique s'élargit à un plan moral ou éthique, avec une aversion, des « *[chocs]* » à l'égard de ce qui se vit et se voit en ville. L'évocation des « *magasins biocoop* » ouvre la critique de la ville dans sa dimension de consommation dite responsable (ou consomm'action) qui coupe le lien direct aux paysans et aux milieux. Enfin, « *voir tout le monde, tout seul dans leur bagnole* » renvoie à la ville comme individualisation du quotidien par la technique. C'est par un retour aux premiers arguments, dans une formule lapidaire qui renvoie à ses réactions sensorielles, qu'il achève sa critique : « *ça pue* ».

Si son positionnement est particulièrement marqué, ce n'est pas le cas de tou-te-s les engagé-e-s de la communauté. À l'aune de trajectoires différentes (par les lieux habités, l'insertion dans des milieux professionnels, sociaux et militants, etc.), certain-e-s ont un rapport plus ambivalent à la ville, à l'instar d'Elodie :

« j'avais une aspiration à vivre... à quitter la ville... pour des questions de... ouais de... un peu d'écologie... 'fin d'écologie, le mode de vie des urbains est pas forcément moins écologique que le mode de vie des ruraux, si on compte tout mais quand même un peu de me rapprocher de la nature, tout ça... Surtout après avoir fait le chemin de Saint-

Jacques. Mais euh par contre c'est vrai que je... je me souviens plus mais au moment de la demande de postulat, y avait quelque chose qui... qui me gênait un peu. C'est... c'est de quitter le cosmopolitisme et la diversité culturelle de... de Paris et de la région. En plus moi j'avais des amis de... d'origines très différentes. Et euh de... bon c'était quelque chose que je recherchais en même temps, mais de m'éloigner un peu de cette richesse culturelle et politique, tout ça... euh bon ça a été facile finalement [petits rires]... quelque part, ça a été facile. Mais c'est quelque chose que je redoutais un peu.

[Lucie] Parce qu'ici tu trouves qu'il y a plus... d'uniformité culturelle ?

Ah bah clairement ! Alors dans la maison, c'est plus mélangé, heureusement, ça compense, parce que y a des gens qui viennent de différents pays, enfin encore plus quand j'y suis arrivée. Mais dans le village, tu vois. C'est quand même très... des Français de souche... donc euh ouais j'ai eu une petite crainte par rapport à ça. Parce que si j'étais restée à Paris, j'aurais vraiment foncé sur l'interreligieux je pense... vraiment l'interculturel, j'ai... plusieurs formations un peu dans ce domaine-là... Donc euh ça peut... ça pouvait me faire peur un peu de tout à coup, de me localiser sur un endroit très... très ouais je... très provincial quoi. Mais en fait je... pfff y a pas eu de souci finalement hein ! ».

Son attrait pour une sortie de la ville est dû à des raisons qu'elle qualifie d'écologiques – il s'agit ici particulièrement d'une envie de contact avec les milieux, le sol, le vivant. Pour autant, le fait de quitter la ville, en l'occurrence Paris, fait surgir des peurs liées à ce que cela implique. Se dessine ici une perception des espaces – ville et campagne – sur le mode de l'opposition entre ouverture et fermeture, certainement renforcé par le vécu d'Elodie, qui travaillait dans le domaine des droits humains, s'investissait dans des associations de solidarité internationale et y côtoyait des personnes d'origines (culturelles, sociales...) et trajectoires très diverses. Cette opposition repose sur un imaginaire institué de la ville – ouverte, tolérante, cosmopolite – qui s'oppose à des périphéries, des « provinces » (terme employé plusieurs fois au cours de l'entretien), qui en dépendent et qui sont caractérisées par un repli sur soi et un enfermement social et culturel. Ce qui est intéressant dans cet entretien, c'est la distance temporelle entre le moment raconté et le moment de l'entretien. En effet, depuis son arrivée dans la communauté, Elodie a eu plusieurs expériences qui ont pu complexifier cet imaginaire. La question de la terre lui apparaît primordiale – elle fait partie des personnes qui s'étaient engagées dans la lutte contre le projet de Center Parcs à Roybon, commune voisine. La communauté apparaît alors plus généralement comme un élément de réconciliation entre une envie de contact avec le vivant, d'être en prise avec un milieu, et des peurs qui résultent de représentations sociales associées aux espaces ruraux.

Cela rapproche la trajectoire d'Elodie et son explicitation durant notre entretien de celle d'Evelyne, pour qui le choix de quitter la ville était surtout lié à la communauté.

« [La] ville c'est intéressant quand on est jeune quoi [rires]. Mais... on était quand même pas tellement fait pour vivre en ville [rires]. On a commencé par vivre... au centre, enfin pas au centre mais avenue Berthelot, là. Et, rapidement, le bruit tout ça... Et puis notre travail se trouvait à l'extérieur de Lyon donc on a pris un appartement à Saint-Priest, on a acheté un appartement même. Et on était quand même mieux parce que là y avait un peu de... de terrain [petits rires] autour, y avait... on était bien. Si, on était bien en fait, c'est pas pour ça qu'on est parti, c'est vraiment pour la communauté quoi. »

Dans les discours tels qu'ils me sont apparus, la sortie de la ville a l'air d'être peu articulée au choix de vie. Cela est peut-être lié en partie à l'habitude que les habitant·e·s que j'ai interrogé·e·s ont des questions qui leur sont posées avant tout sur ce qui les a motivé·e·s initialement à rejoindre la communauté, voire même ce qui leur plaît actuellement dans la vie communautaire, ce qui n'est que partiellement mon intention ici. Néanmoins, les entretiens font tous mention des sentiments positifs associés à la proximité avec le vivant. La recherche d'une communauté dans la ruralité semble à la croisée d'une part d'un besoin d'être en prise avec un sol et son vivant, d'autre part d'une recherche d'un certain type de lien. Cela pose la question de la relation au milieu (qui comprend les relations humaines et les relations aux autres-qu'humain·e·s) à la fois comme quelque chose de transversal, mais aussi peu explicité.

À ce titre, la catégorisation élaborée par l'analyse du terrain Vallée Longue donnait lieu à une entrée par la résistance située avec des références explicites aux héritages politiques d'une culture de la résistance dans les Cévennes. Alors même que la proximité de l'Arche avec le Vercors pouvait laisser supposer aussi la présence de cet imaginaire historique de la résistance, le *résister* dont il est question ici n'est pas situé politiquement et géographiquement sur la base de ce type d'héritages de la résistance. Certes, peut-être que le carnet ne rendait pas cela possible – cependant les entretiens ne le montrent pas non plus. Elouan est le seul à l'évoquer, mais pour préciser que cet héritage n'est pas celui qui l'emporte très localement sur le plan politique – par opposition selon lui avec d'autres espaces, comme la Bretagne, historiquement porteurs de résistance.

Cette résistance historique située ne semble pas être ce que les personnes attirées par la communauté de l'Arche viennent chercher de prime abord. Ceci n'empêche pourtant pas l'engagement communautaire et/ou personnel dans des luttes de défense des milieux et du vivant – comme la lutte contre le Center Parcs à Roybon, l'engagement au sein des Faucheurs volontaires ou encore l'engagement au sein du mouvement des Gilets Jaunes. Ce faisant, la résistance demeure bien située, même si cette dimension située est moins explicitée que ce

qu'elle apparaît dans l'enquête menée en Vallée Longue. La moindre utilisation de la catégorie *résister* dans mon carnet est intrigante et suppose d'être enfin clarifiée.

3.3.3. Comprendre la moindre utilisation de la catégorie résister dans mon carnet

Relativement à l'ensemble du carnet, la catégorie *résister* est peu représentée numériquement. Résister ne semble pas une action matricielle, comme elle peut l'être dans la Vallée Longue, d'où était issue la primauté de cette catégorie. En Vallée Longue, il semble rapidement qu'on ne peut parler de l'habiter sans le qualifier par l'action de résister. Au sein de la communauté de l'Arche au contraire, la résistance n'est peut-être pas l'action première. L'ordre par lequel j'ai choisi de présenter les catégories montre comment la résistance découle ici plutôt du reste. Elle n'est pas un point de départ historique et politique. Elle peut être une large intention, un peu de la communauté en général, mais surtout de certaines personnes en particulier – en lien avec leurs trajectoires d'engagement. Elle est peu explicitée collectivement.

On décèle du *résister*, dans ce que chacun·e fait, mais il n'est pas continuellement explicité. Un exemple se trouve à la fin de mon carnet, lorsqu' Elodie « *me rappelle l'existence, avant mon départ, d'une braderie – une pièce dans laquelle sont entreposées par chacun·e des vêtements qui peuvent être récupérés par d'autres, sur le principe du don. Elle m'indique qu'il y a beaucoup d'affaires pour bébé et que je peux prendre ce qui me plaît* » (2^{ème} colonne, p. 68-69). *Le fait de me proposer, du fait de la venue dans quelques mois de ma fille, d'aller récupérer des affaires à la braderie, m'a semblé être une manière de prendre soin de moi, alors même que je m'en allais le lendemain. C'est une attention à mon égard, qui m'a semblée tout à fait altruiste et empathique (certainement cette personne avait-elle trouvé du plaisir ou de l'intérêt lors de sa grossesse à aller fouiller ces affaires pour sa fille).*

Cette braderie ne fonctionne pas sur la base d'une équivalence stricte : je vais y prendre des vêtements sans forcément en laisser, comme je pourrais peut-être un jour y retourner et en laisser, comme certain·e·s en laisseront sans en prendre, etc. Nous sortons ici d'un échange réglé par des normes marchandes. Ici, je n'ai pas analysé cela à l'aune de la catégorie *résister*. Et pourtant, il s'agit bien, par cette pratique, de résister aussi à la consommation de vêtements que l'on sait être une grande source de pollution et à l'industrie de la mode qui repose sur le changement perpétuel de tendances entretenu par la création de désirs à assouvir instantanément et à renouveler sans cesse. Cette braderie relève de pratiques d'écologie ordinaire. Elle est présentée sans que cela n'interroge quiconque ni que n'y soit associée l'idée d'écologie. Il s'agit d'une institution profonde des valeurs de l'écologie ordinaire vécue dans le quotidien. Les tensions ne portent pas forcément sur cela, puisque cela n'est pas questionné en soi, mais plutôt admis, au même titre que la mutualisation des voitures, des

machines à laver, ou encore l'auto-construction ou réparation, etc. La personne qui me suggère de me rendre dans cette pièce ne m'a pas évoqué cette pratique en entretien comme une manière de s'engager, comme une forme de résistance. Il y a ici quelque chose de l'ordre de l'infrapolitique³⁷⁰ certainement, l'acte n'est pas explicitement politisé. Cependant, puisqu'il est soutenu dans le temps par la communauté, il me semble être une institution – à l'échelle de la communauté, mais incluant aussi les personnes de passage, puisqu'il est possible à chacun·e d'y aller pour prendre et/ou donner.

Conclusion du chapitre 7

Résister n'est pas matriciel dans mon carnet de terrain tenu lors de mon séjour à l'Arche comme il a pu l'être dans les résultats de l'enquête par entretiens en Vallée Longue. Moins primaire, il est plus caractérisé : le *résister à quoi* est plus balisé – ce qui ne l'empêche pas de susciter des tensions. *Prendre soin* est quant à lui particulièrement présent dans les relations, y compris la relation aux autres – dans laquelle le conflit n'est pas nié, mais travaillé –, altérité en miroir de laquelle se pose le *prendre soin de soi*. *Instituer* porte des ambivalences : plus structuré, il pose la question de son auto-altération, garante de sa portée transformatrice et subversive.

Ces trois catégories font bien parler ce terrain, elles résonnent avec et s'épaississent à son contact. Cet épaississement laisse entrevoir qu'il demeure des significations *entre* ces trois catégories, que ce chapitre a effleuré du doigt à plusieurs moments : le *prendre soin* comme *institution* de la communauté, l'*institution* communautaire comme forme de *résistance* aux institutions modernes...

Des segments du carnet, inclassables strictement dans une catégorie, m'ont fait éprouver la nécessité de complexifier cette grille, de voir ce qui *habitait* entre ces catégories. Les transformations de l'articulation entre les trois catégories à l'aune de leur mobilisation dans la démarche d'augmentation du carnet de terrain ouvrent la voie au questionnement de la séparation de ces catégories les unes par rapport aux autres – et derrière à l'interrogation tant des transversalités que des interstices au sein de la catégorisation.

³⁷⁰ James C. SCOTT, *La domination et les arts de la résistance*, op. cit. Gardons en tête que Scott analyse des situations de subalternité, ce qui n'est pas le cas ici. Néanmoins, la notion d'infrapolitique nous aide ici à saisir ce qui relève de l'ordinaire politique non explicité comme tel.

Chapitre 8. Un habiter en prise et aux prises avec le monde et son (ses) institution(s) : quelle autonomie à la croisée des imaginaires ?

Introduction du chapitre 8

Le chapitre précédent nous laisse entrevoir l'entremêlement des trois catégories initiales. Quelques entrelacements caractéristiques apparaissent : par exemple, en *instituant* l'interspiritualité, on *résiste* aux institutions religieuses ; en *prenant soin* de l'autre, on *institue* l'empathie, la convivialité, l'attention portée à l'autre – et ce faisant, on *résiste* aux rapports de compétition, de domination... De nombreux segments de mon carnet de terrain n'ont pas pu être analysés à l'aune d'une seule catégorie. La résistance de mon carnet à mes catégories d'analyse montre la porosité de ces catégories et la nécessité de penser des ponts, des liens, des nœuds qui articuleraient un peu autrement ces polarités de sens.

Suivant Hartmut Rosa, la résonance³⁷¹ au monde passe par une certaine attention au monde, une certaine relation à celui-ci. Trois composantes du rapport au monde traversent les analyses présentées dans cette thèse, tant en ce qui concerne le collectif Vallée Longue que la communauté de l'Arche de Saint-Antoine : le temps, les autres et le sol, qui se rapportent à des expériences concrètes faites par les corps situés des habitant·e·s. Ces expériences d'habiter permettent, à l'aune de ces transversalités, de dessiner un certain rapport au monde en construction. Explorons alors ces trois *prises au monde* au prisme de certains des entretiens menés : pour la Vallée Longue, les six menés avec les membres du collectif, et pour l'Arche, les cinq menés avec les engagé·e·s de la communauté, en dialogue avec mon implication au sein de ces deux terrains par ma recherche.

Ces trois *prises* du rapport au monde – temps, autres, sol – se dessinent d'abord par l'opposition entre ce qui est rejeté et ce qui est projeté par les habitant·e·s dans leurs expériences d'habiter. Ces prises font chacune l'épreuve de ce qui surgit de cette opposition – l'articulation entre travail de subsistance et travail du commun pour le temps ; le conflit pour les autres ; les appartenances pour le sol. Ces épreuves font émerger des tensions qui nourrissent la dynamique instituante à l'œuvre : institué / instituant, auto / hétéro et dedans / dehors. Ces tensions complexifient les oppositions initiales, dessinant les grandes lignes d'imaginaires autonomes de l'habiter (*substantiellement*) – à moins que ce ne soient les grandes lignes d'un rapport autonome à ses imaginaires par l'habiter (*processuellement*).

³⁷¹ Hartmut ROSA, *Résonance : une sociologie de la relation au monde*, Paris, la Découverte, Théorie critique, 2018.

1. Temps

Le temps est transversal de l'analyse des deux terrains sur la question des rythmes et sur les trajectoires, notamment à l'aune des ruptures, singulièrement celles qui mènent les personnes à reconsidérer leur vie quotidienne, leurs engagements, leurs valeurs, etc. Dans mon carnet de terrain, la sous-catégorie la plus représentée est celle du *rythme* (dans *prendre soin*), avec 30 occurrences. Il faut ajouter à cela les 13 occurrences qui se rapportent à une dimension temporelle parmi les 39 occurrences de *résister* : 9 se rapportent aux *trajectoires de rupture* et 4 à *résister aux institutions du temps*. De plus, il y a une occurrence du *rythme communautaire* dans *instituer*. En outre, parmi les 26 occurrences de *rituels, fêtes, danse, codes (routiniers)* et les 20 occurrences de *fonctionnement, organisation*, certaines renvoient assurément à une dimension temporelle, qui constitue bien tout au long du carnet un fil conducteur, résonnant en cela avec les entretiens menés tant à l'Arche qu'en Vallée Longue.

Michel Roux, dessinant ce que serait l'habiter en poète, invite à « procéder à une rupture épistémologique qui nous permette de redéfinir notre rapport au temps »³⁷². À cet effet, il est intéressant d'explorer autrement ce que recouvre le temps. Le philosophe, helléniste et sinologue François Jullien³⁷³ montre ainsi que le temps est un concept qui n'existe pas dans la pensée chinoise, qui distingue le moment (saisonnier, ancré dans un milieu) de la durée (qui se rapporte à l'épaisseur du temps), sans penser une enveloppe abstraite qui réunisse les deux. Gardons ces deux dimensions du temps à l'esprit, et voyons dès lors concrètement comment l'entremêlement du moment et de la durée, notamment à l'aune du rythme, dans les expériences singulières d'habiter dont il est question ici, peut nous aider à redéfinir notre rapport au temps.

Si le ralentissement est projeté, en rejet de l'accélération (1.1), le travail et sa contrainte – à l'aune notamment du caractère double de ce travail, de subsistance et dans son intention collective – mettent à l'épreuve cette projection (1.2). Les ruptures et les cycles laissent entrevoir la tension entre institué et instituant (1.3).

³⁷² Michel ROUX, *Inventer un nouvel art d'habiter. Le ré-enchantement de l'espace*, L'Harmattan, Ingenium, p. 104.

³⁷³ François JULLIEN, *Du temps : éléments d'une philosophie du vivre*, Paris, Librairie générale française, Le livre de poche, 2012.

1.1. Le ralentissement contre l'accélération

La projection partagée de ralentissement se construit en miroir du rejet de l'accélération du temps qui est vécue dans la modernité tardive³⁷⁴. Il en découle une opposition entre un temps moderne-urbain et un temps écologique, duquel il s'agirait de se rapprocher par une adéquation entre les rythmes de vie et les rythmes dits naturels (1.1.1). Cette opposition s'incarne dans des trajectoires entre ruptures et continuités (1.1.2).

1.1.1. Éprouver le ralentissement par les rythmes naturels

Les rythmes saisonniers sont directement annoncés comme structurants des rythmes de vie dans les entretiens menés avec les membres du collectif Vallée Longue. Corinne est la seule à déclarer que, du fait de son travail, son « *rythme de vie, ici, il est pas du tout adapté, il est même plutôt en contradiction avec l'environnement et ce qu'on pourrait projeter, imaginer* ». L'emploi du pronom neutre maintient un flou : est-ce elle qui projetait un rythme différent ? Est-ce ce qu'elle s'imagine que nous (les étudiant·e·s et moi lors de l'entretien) projetons sur les rythmes de vie de la Vallée Longue ? Toujours est-il qu'elle fait montre d'une vigilance à l'égard de sa tendance au surmenage par le travail, une tendance qui reste pondérée par le lieu dans lequel elle vit : « *heureusement qu'il y a cet environnement et que y a ces rythmes des saisons et l'obligation de faire du feu* ». Les rythmes saisonniers se rappellent à elle plus que ne le serait un autre lieu de vie.

Au sein de la communauté de l'Arche, les engagé·e·s se réfèrent plutôt au rythme de la vie communautaire. Bien qu'Eric, responsable du maraichage dans la communauté, évoque spontanément les rythmes saisonniers pour décrire son rythme de vie, en rapport direct avec ses activités de maraichage, il lie cela au rythme communautaire qu'il dit reprendre les rythmes des saisons par les fêtes qui y sont célébrées. Ces fêtes sont importantes pour tou·te·s les engagé·e·s interrogé·e·s lorsque l'on en vient à parler de leur rythme de vie : les cycles saisonniers sont donc structurants, bien que les engagé·e·s n'y fassent pas référence de manière primordiale. Au quotidien, les temps de travail prennent néanmoins en compte la météo, ce que montre par exemple mon carnet de terrain au sujet d'une matinée où le travail est orienté vers la « *récolte (avant pluie prévue demain), le reste attendra* » (1^{ère} colonne, p. 65). *La prise en compte de la météo comme facteur décisif de l'organisation du temps et de nos occupations me semble relever d'une forme d'écologie ordinaire et d'une critique en acte*

³⁷⁴ L'accélération du temps est notamment travaillée par Hartmut ROSA, *Aliénation et accélération : vers une théorie critique de la modernité tardive*, Paris, la Découverte, La Découverte-poche, 2014. Jérôme Baschet parle, lui, de "compression du temps", dans une perspective également critique de ce rapport moderne au temps : Jérôme BASCHET, *Adieux au capitalisme : autonomie, société du bien vivre et multiplicité des mondes*, Paris, La Découverte, L'horizon des possibles, 2014, p. 42.

de l'institution moderne du temps. A l'Arche, lorsque les saisons sont explicitées, elles renvoient aussi à la vie de la maison – au-delà des activités culturelles. Ainsi, Elodie déclare :

« ce que je découvre en vivant ici, c'est que c'est pas du tout une vie monotone et... que ce soit notre vie personnelle avec ses cycles, notre vie de couple ou de famille, l'âge des enfants ou la vie de la communauté, là on est dans une phase un peu de jachère avant une refondation, on accueille plein de nouveaux, on a besoin de se connaître... tout ça, ça fait que à chaque fois, l'alchimie est différente et on organise les choses différemment... les saisons, l'énergie d'hiver, l'énergie d'été, ça a absolument rien à voir ici ».

Le vécu différencié des saisons est en partie lié au passage de plus nombreux stagiaires dans la communauté l'été. Cela résonne avec ce qu'évoque Claire, en Vallée Longue, pour qui *« l'hiver c'est un temps fort, [...] on peut voir ses voisins, on peut tisser des liens, avoir des projets à plusieurs »*. Cela diffère de l'été et des *« visites »* des ami·e·s et de la famille.

Plus globalement, le temps est présent en Vallée Longue par l'intention partagée des habitant·e·s de se rapprocher des rythmes naturels, notamment par les pratiques de la terre (cf. ch. 2, prendre soin). Si les saisons sont particulièrement évoquées, les rythmes journaliers – qui suivent le soleil plutôt que la montre – apparaissent également comme des rythmes structurants du quotidien. Les termes d'harmonie et d'accord avec les rythmes naturels sont particulièrement évoqués par les habitant·e·s pour qualifier la manière dont ils et elles cherchent à s'y rapporter. Cela s'oppose aux rythmes vécus antérieurement, des rythmes non seulement déconnectés des saisons, mais surtout des ressentis de saturation des corps, conduisant à des rythmes effrénés. Il s'agit bien, par la recherche d'harmonie avec les rythmes naturels, de ralentir.

Cette intention de ralentissement est également présente au sein de la communauté de l'Arche. Elle est peu évoquée dans les entretiens des engagé·e·s, peut-être parce que la description du rythme communautaire prend le dessus dans le déroulé de l'entretien sur les projections antérieures à l'engagement des habitant·e·s. Laura, en long stage, habitante depuis plus d'un an lors de notre entretien, évoque elle un rythme différent de ce qu'elle a connu avant, plus respectueux des besoins du corps de chacun – elle évoque notamment une meilleure compréhension collective de ses cycles menstruels et de la variation d'énergie qui y est liée. Pour Marc, arrivé depuis une semaine environ lors de notre entretien, si les journées sont remplies, elles ne sont pas orientées par l'objectif de productivité comme cela peut être le cas dans le monde du travail. En venant séjourner au sein de la communauté de l'Arche, les stagiaires projettent de trouver un *« apprentissage de la lenteur »* – qui passe par désapprendre à vouloir aller vite (cf. chapitre 7). Le sentiment d'accélération auquel s'oppose

cette intention découle d'une conception moderne du temps : un temps planifié, segmenté, orienté par la rentabilité³⁷⁵.

Suivant Baschet, « une société de la détente temporelle et de la puissance de faire est aussi un monde de la créativité démultipliée et de l'intensité des joies »³⁷⁶. Ce rejet du temps moderne s'incarne dans les expériences par la valorisation de temps dissociés d'une fonction productive et qui ont trait à la créativité et la joie évoquée par Baschet. Les habitant·e·s de la Vallée Longue évoquent notamment des formes de contemplation. Outre les paysages, des entretiens évoquent des situations où la présence de certains animaux sort les habitant·e·s de leurs activités strictement humaines pour les faire entrer dans une relation hors du temps. Christian raconte ainsi :

« Parce qu'on dit qu'on n'arrête pas, c'est un peu vrai, mais on peut passer une heure à regarder un vol de buses ou de circaètes. Là, l'été il y a souvent des circaètes. Bon bah on arrête tout. On va chercher les jumelles, on regarde les circaètes. [...] Il y a un couple nicheur dans la vallée au sens large. Quand ils survolent ici on arrête tout, et on s'appelle. On va se chercher. Mais on va se chercher aussi si on voit un couple de mésanges en train de faire quelque chose d'un peu exceptionnel. »

Corinne parle elle de « rencontre [...] impromptue » :

« encore tout à l'heure, sur la route, je me suis arrêtée parce que y avait deux... deux espèces de Bambi là qui [rires] qui savaient plus où ils étaient... et voilà, je me suis arrêtée discuter avec eux [petits rires]. Ça, ça me... voilà... y a des choses qui... ouais la rencontre comme ça, impromptue. »

Ces exemples montrent que le rapport au temps qui se construit passe par une attention au vivant autour de soi – et en soi, puisque l'habitant·e humain·e répond ici aux autres *manières d'être vivant*³⁷⁷ par son attention singulière – et ses manifestations diverses et imprévues.

Au sein de l'Arche, la vie communautaire est organisée en partie autour d'activités qui n'ont pas de fonctions productives – au sens moderne de la productivité. C'est le cas des temps spirituels qui ponctuent la journée et des temps festifs qui ponctuent l'année. La fête est ainsi évoquée par tou·te·s les engagé·e·s interrogé·e·s, souvent en étant dissociée des formes festives urbaines parfois associées à des comportements addictifs négativement connotés. La danse a en outre une place importante au sein de la communauté. Elle est pratiquée plusieurs fois par semaine par beaucoup des engagé·e·s comme des personnes de passage. Elle se

³⁷⁵ Hartmut ROSA, *Aliénation et accélération*, op. cit.

³⁷⁶ Jérôme BASCHET, *Adieux au capitalisme*, op. cit., p. 110.

³⁷⁷ Baptiste MORIZOT, *Manières d'être vivant*, op. cit.

rapporte de diverses manières à cette question du rythme. Notamment lorsqu'elle est pratiquée en groupe (mais pas seulement), elle demande d'articuler rythme intérieur et rythme extérieur : de ce fait, elle est aussi une attention au vivant – au vivant en soi et autour de soi, par un certain état de corps. Cela résonne avec la conception qu'en donne Federici pour qui :

« [...] il y a une philosophie dans la danse, car la danse reproduit les processus qui nous permettent de nous rapporter au monde, de nous relier aux autres corps, de nous transformer et de façonner l'espace qui nous entoure. Avec la danse, on comprend que la matière n'est ni idiote, ni aveugle, ni mécanique, mais qu'elle a un rythme, un langage, un mouvement interne et une organisation propre. [...] Écoutons le langage et le rythme du monde naturel, c'est la voie de la santé et de la guérison de la terre³⁷⁸. »

La danse est donc une médiation corporelle entre soi et le monde, à travers le rythme. Le temps est également présent par les trajectoires, qui sont une clé d'entrée du travail engagé pour cette thèse. Cela a fait émerger certaines significations partagées, notamment autour des ruptures d'une part et des âges de la vie d'autre part.

1.1.2. Les trajectoires entre ruptures et continuités

En effet, la question du débranchement – vis-à-vis de l'urbain par des formes-de-vie plus écologiques et respectueuses de ce qu'il y a de vivant en soi et autour de soi – est une question d'entrée du travail mené ici (cf. introduction de cette thèse). Les entretiens font alors apparaître l'importance des ruptures dans les trajectoires qui amènent des personnes à habiter d'une part en Vallée Longue, d'autre part au sein de la communauté de l'Arche. Les ruptures sont diverses mais certains motifs communs de remise en cause apparaissent au sein de celles-ci.

La segmentation du temps par le travail est souvent un point de départ qui est particulièrement critiqué. La retraite (Christian, Claire, Chantal) peut alors pour certain·e·s être une manière de se réconcilier avec un temps plus unifié et moins contraint. C'est ce qu'évoque Christian notamment lorsqu'il est confronté à la question « *qu'est-ce qu'habiter ici vous évoque ?* » :

« Alors c'est un peu délicat parce que pour nous ce déménagement a correspondu à la retraite. Donc je ne peux pas m'empêcher d'y mêler le fait d'être à la retraite qui permet une grande liberté et d'action, et d'emploi du temps. Et donc on fait ce qu'on veut, on a pas de contraintes. Il n'y a pas de contraintes professionnelles, on peut participer à ce qu'on veut, ou pas. Décider de faire une chose un jour, ou pas. Donc ça fait une qualité

³⁷⁸ Silvia FEDERICI, *Par-delà les frontières du corps : repenser, refaire et revendiquer le corps dans le capitalisme tardif*, Paris, Éditions Divergences, 2020, p. 136-137.

de vie vraiment très agréable, et le fait d'habiter ici la rend possible parce que le climat est agréable, parce que c'est le lieu d'où on vient, les choses qu'on fait nous conviennent. C'est un ensemble quoi. Donc c'est difficile de savoir ce qui ressort exactement du lieu, ou du mode de vie, ou de ce qui est permis par le fait d'être à la retraite, libre, de pas avoir d'activité professionnelle. »

Les reconversions professionnelles (Caroline et Christophe notamment, Claude dans une certaine mesure³⁷⁹) sont quant à elle une manière de sortir de la division du travail moderne, en éprouvant la totalité d'une activité porteuse de sens. Au sein de l'Arche, l'unité de vie est posée comme une intention de la vie communautaire. Elle est aussi une manière d'interroger les divisions modernes du temps entre vie professionnelle et vie personnelle.

Les ruptures avec des formes classiques de militantisme constituent aussi une remise en cause commune. Le choix d'habiter ces lieux est alors aussi une manière d'interroger les divisions modernes du temps, ici entre vie politique et vie non-politique. Les formes-de-vie³⁸⁰ qui se constituent, à l'Arche comme en Vallée Longue, s'affirment en effet comme relevant du *quotidien politique*³⁸¹. Cela est d'autant plus explicite dans les discours des personnes qui étaient auparavant particulièrement engagées dans des formes de contestation et de luttes, spécifiquement dans des espaces urbains. La fatigue que ces luttes ont occasionnée et la lassitude qui est ressortie des échecs ou des minces victoires sont évoquées comme des sentiments qui ont nourri la bifurcation d'une *lutte contre* à une *action pour*. Cela doit cependant être nuancé par la perdurance de certains de ces engagements et luttes. La rupture n'est pas totale pour tout le monde ; elle n'efface pas forcément les pratiques militantes antérieures, mais elle colore différemment le sens qui leur est attribué. La cohérence entre la vie menée et les idées est néanmoins posée comme une intention transversale des habitant·e·s.

Outre les ruptures des trajectoires, les âges de la vie sont évoqués par plusieurs habitant·e·s, notamment les plus âgé·e·s d'entre eux et elles et spécifiquement au sein de l'Arche. Eliane évoque ainsi :

« [...] une dimension qui est plus intériorisée je trouve, en vieillissant, parce que je suis moins dans le faire. Mais qui est plus solitaire hein. C'est vrai que je suis... je sens que je suis moins... moins proche peut-être de la communauté par le... mon corps, fin

³⁷⁹ Claude est à la retraite mais son projet est familial : il implique ses filles, dont une est en charge des activités maraîchères. Si l'on prend la trajectoire de la famille dans son ensemble et sur un temps plus long que la simple situation au moment de l'entretien, leur trajectoire ressemble plutôt à une reconversion professionnelle. Ce n'est donc pas forcément la retraite de Claude qui induit la fin d'un temps segmenté.

³⁸⁰ Giorgio AGAMBEN, *Moyens sans fins : notes sur la politique*, Paris, Éd. Payot & Rivages, Rivages poche, 2002.

³⁸¹ Geneviève PRUVOST, *Quotidien politique : féminisme, écologie et subsistance*, Paris, La Découverte, L'horizon des possibles, 2021.

mon... physiquement. Mais je le suis intérieurement, mais moins quand même dans... par mon être. »

Au sein de la communauté de l'Arche, cela s'articule pour certain·e·s avec un retrait progressif par rapport aux enjeux politiques de transformation du monde. Eliane m'explique cela à l'aune de sa trajectoire : « *tu sais, quand t'es jeune, t'idéalises. [...] à ce moment-là, j'étais dans le monde, je disais « il faut changer le monde », idéaliste !* ». Ce retrait progressif est confirmé par d'autres engagé·e·s âgé·e·s qui m'ont dit plusieurs fois (en entretien ou lors de conversations informelles) de m'adresser aux plus jeunes d'entre eux et elles pour ce qui concerne l'engagement politique. En entretien, lorsqu'Eric, trentenaire, revient sur sa trajectoire, cette impression d'évolution du rapport à l'engagement politique est également évoquée. Plus jeune, il était engagé dans beaucoup de luttes sociales et politiques, il vivait dans un squat grenoblois et envisageait une vie au sein d'un petit collectif auto-suffisant. Son engagement dans la communauté coïncide avec son entrée dans la parentalité, qui s'articule avec une transformation de sa conception de son engagement politique. Il raconte ainsi comment au sein de la communauté, il a appris à se détacher de son idéal, par une pratique qui n'est pas parfaite, mais au sein de laquelle il se sent agir.

Dans son discours, cela s'articule avec une grande vigilance autour de la dépolitisation, de la déresponsabilisation que l'incarnation des valeurs dans la vie ordinaire peut occasionner à l'égard des formes de pouvoir instituées. Il fait part de sa vigilance autour du retrait que peut devenir la vie communautaire ; pour lui, l'Arche ne doit pas devenir une bulle, mais bien une brèche³⁸². En outre, il ne tire pas de sa trajectoire la conclusion que l'engagement par les pratiques est une solution aux problèmes écologiques et n'exclut pas d'avoir recours à d'autres formes d'engagement. Particulièrement dans les discours des plus jeunes engagé·e·s, est présente l'idée d'une articulation entre la vie communautaire et d'autres formes d'engagement, par des contestations, des luttes, hors du temps et de l'espace de la communauté.

Dans la lignée de ces réflexions sur ces dimensions générationnelles de la vie communautaire, le temps est également présent dans ce que les entretiens et mon carnet de terrain montrent de l'habiter qui se rapporte à *demeurer*³⁸³, en résonance avec un temps plus long. Cela se rapporte aux héritages, notamment politiques, des lieux. L'Arche part des intentions de son fondateur, Lanza del Vasto, et porte en elle les héritages des premières communautés de l'Arche. Cela pose notamment la question de l'auto-altération (cf. chapitre 7, 2.2.2), qui est pensée comme nécessaire : l'« *ouverture* » de l'Arche et sa possibilité d'être transformée est

³⁸² Je renvoie pour cela au chapitre 7, 2.3, sur la *communauté instituante*.

³⁸³ Je renvoie à ce que j'ai souligné en introduction de cette thèse sur la parenté des termes habiter et demeurer.

une condition pour qu'elle reste « *vivante* », pour reprendre les termes d'Eric. Cette transformation n'est pas prise à la légère néanmoins et s'articule avec des principes qui ne sont pas négociables (la non-violence, la spiritualité, l'unité de vie...). En Vallée Longue, c'est l'héritage de la résistance qui est particulièrement mobilisé (cf. chapitre 1, 1.1). L'importance accordée au patrimoine matériel est également un signe de l'inscription de l'habiter dans un temps long. C'est ce que Chantal évoque lorsqu'elle déclare qu'habiter signifie avant tout « *faire vivre une maison, une vieille maison* ». La remise en circulation des pratiques locales (greffe des châtaigniers, murs en pierre sèche, vannerie) est aussi une manière de se rapporter au temps long, en reconnaissant des continuités par les savoir-faire et leur transmission. Voyons maintenant la manière dont le travail dans sa pluralité de formes met à l'épreuve l'opposition entre ralentissement (projeté) et accélération (rejetée).

1.2. L'épreuve de l'articulation entre activités de subsistance³⁸⁴ et travail du commun³⁸⁵

Lorsque les rythmes sont évoqués, une ambivalence marquante traverse ce que relatent les habitant·e·s. En effet, il y a un décalage entre ce qui est projeté sur les rythmes et ce qui en est vécu. Cela résonne singulièrement avec ce que j'évoque plus haut au sujet de Corinne qui parle d'un décalage entre ce que l'« *on* » (nous, elle, un mélange des deux certainement) pourrait projeter comme rythme vécu au sein de la Vallée Longue et son rythme de vie. Que je sois bien claire ici : cela ne remet pas en cause le ressenti que les habitant·e·s ont d'un vécu au rythme des saisons et ce que ce rythme apporte de vivant au temps, notamment dans sa cyclicité. Il est néanmoins interpellant que malgré cette importance des rythmes dits naturels, le temps ne soit pas vécu comme un ralentissement. Ce paradoxe est manifeste dans l'un et l'autre des deux terrains étudiés ici. Je le montre dans le chapitre 2, à travers la douceur projetée des rythmes et sa mise à l'épreuve par les nombreuses activités menées par les habitant·e·s. Je le montre aussi dans le chapitre 7, à travers les rythmes de la vie communautaire appréhendés à l'aune de leurs ambivalences.

Durant les entretiens menés avec les membres du collectif Vallée Longue, les rythmes sont appréhendés de prime abord par leur caractère paisible, lié à l'adéquation avec les saisons. Les discours se complexifient lorsque les habitant·e·s évoquent leurs activités de travail – qu'elles soient des activités professionnelles ou non. Cette mise en narration des rythmes retrace la complexification du ralentissement projeté, mis à l'épreuve par le travail et sa

³⁸⁴ Geneviève PRUVOST, *Quotidien politique*, op. cit.

³⁸⁵ Pascal NICOLAS-LE STRAT, *Le travail du commun*, op. cit.

contrainte. C'est bien singulièrement au sein du travail que les habitant·e·s font l'épreuve de leurs projections d'un rapport au temps apaisé par le ralentissement. Le travail ici doit être entendu dans un sens élargi, notamment en ce qu'il peut se rapporter à ce que les membres du collectif ou de la communauté font ensemble.

Plus précisément, c'est souvent le fait d'articuler d'une part un travail (notamment de la terre) qui se rapporte concrètement aux contraintes matérielles avec d'autre part des activités d'organisation, de réflexions collectives, qui produit un rythme si différent de ce qui était projeté. C'est notamment le cas des membres du collectif Vallée Longue. Les pratiques culturelles qu'ils et elles mènent sont fatigantes et prenantes : elles se rapportent à une conception de la liberté en contraste avec un déni des contraintes matérielles, corporelles³⁸⁶. La valorisation des activités de subsistance s'accompagne concrètement d'une charge de temps significative consacrée à leur réalisation quotidienne. Cette charge de temps est politique et politisée : elle est ouvertement critique de la modernité et de sa liberté (libérale) qui s'apparente à une délivrance des contraintes matérielles du vivant. Lorsque les habitant·e·s ajoutent à cela l'ambition de mener collectivement des réflexions, sur leurs pratiques, leurs projections pour leur habiter... cela met leurs ressentis temporels sous tension – d'autant plus du fait des distances spatiales entre chacun·e, qui impliquent des déplacements pour les rencontres.

Par son activité de maraichage au sein de la communauté de l'Arche, Eric fait aussi état de la fatigue qui découle des pratiques culturelles respectueuses du vivant – également politisées, dans une conception proche de celle du collectif Vallée Longue, avec l'idée de « *travailler à [ses] dépendances* » plutôt que de viser l'autosuffisance stricte. Plus généralement, les engagé·e·s de la communauté présentent leurs rythmes comme contraints par la vie communautaire et l'organisation qui en découle. Si cette contrainte est nuancée par le fait qu'elle soit choisie, les entretiens font état de rythmes effrénés, notamment du fait des contraintes relationnelles de la vie communautaire.

À l'Arche comme en Vallée Longue, la figure dans laquelle cela s'incarne est la réunion. Le poids des réunions dans le vécu des rythmes apparaît de manière transversale dans la grande majorité des entretiens. Les seul·e·s habitant·e·s qui semblent y échapper sont Claude, et dans une moindre mesure Caroline et Christophe, qui sont moins impliqué·e·s dans le collectif Vallée Longue. Claude faisait partie du collectif au début mais semble s'en être éloigné ; il affirme dans l'entretien que ce n'est pas par ce biais qu'il pense être le plus utile au changement qu'il projette. Caroline et Christophe font partie du collectif mais sont peu impliqué·e·s dans son organisation et son fonctionnement, agissant plutôt comme des

³⁸⁶ Aurélien BERLAN, *Terre et liberté*, op. cit.

ressources par la forme-de-vie qu'il et elle créent au quotidien, les savoir-faire qu'il et elle peuvent partager à ce sujet (notamment dans le cadre des événements que le collectif organise) et l'inspiration qu'il et elle peuvent susciter du fait de la réussite de leurs activités. Les réunions sont considérées par les autres habitant·e·s comme un poids dans leur vécu. Elles sont essentielles pour l'institution collective dans chacune des deux expériences étudiées ici. Elles mettent à l'épreuve la spontanéité de l'organisation du temps et son rapport aux rythmes naturels. Elles relèvent d'un besoin de contrôler, d'anticiper et de planifier le temps.

1.3. Ruptures et cycles : la tension entre *institué* et *instituant*

La perspective de rythmes effrénés et/ou saccadés – des termes qui ponctuent les entretiens – est vécue comme une contradiction par rapport à la volonté de se rapprocher des rythmes perçus comme naturels qui compose le choix d'habiter ces lieux. Il s'agit là d'une des tensions majeures qui ressort du travail empirique de cette thèse, comme je l'ai rappelé précédemment. L'accélération du temps, dont le ressenti participe du choix de rupture avec les modes de vie modernes et urbains, n'est pas mécaniquement arrêtée ni par le changement de domicile ni par le changement d'activité. La connexion à internet, avec la possibilité de travail à des heures tardives, est à cet effet considérée par les personnes parmi les plus engagées dans une démarche d'autosuffisance (notamment Caroline et Christophe) comme une limite matérielle et symbolique à la déconnexion qu'il et elle souhaitent.

Cela enjoint à être vigilant·e quant aux analyses en termes de ruptures, rejoignant ici les réflexions de Bolle de Bal, pour qui « la rupture [...] initie à l'impossibilité de rompre totalement »³⁸⁷. Il ne s'agit pas ici de balayer irrémédiablement l'idée de rupture portée par les mouvements des trajectoires mises en récit dans les entretiens menés sur ces deux terrains, mais plutôt de montrer en quoi les expériences qui sont qualifiées de rupture sont éclairantes quant aux tensions qui entourent la rupture, et notamment quant à ce qui, ultimement, ne rompt pas, ou encore résiste à la rupture – la connexion internet, les réunions militantes, la planification du temps par et pour la vie collective. Résister au temps (moderne), c'est aussi faire l'épreuve de ce temps (moderne) qui nous résiste. Cela se rapporte à ce que pointe du doigt l'économiste Yves Barel lorsqu'il écrit qu'« il n'y a pas de véritable rupture, mais seulement recherche d'une impossible rupture »³⁸⁸. Cette perspective sur la rupture nous renseigne quant à la dynamique instituante appréhendée à l'aune de la tension entre institué et

³⁸⁷ Marcel BOLLE DE BAL, *La tentation communautaire : les paradoxes de la reliance et de la contre-culture ; essai psychosociologique à partir d'un récit de Bernard Lanssens*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 1985, p. 227.

³⁸⁸ Yves BAREL, *Le paradoxe et le système : essai sur le fantastique social*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, Actualités-recherche, 1979, p.13.

instituant. Cela complexifie sans les annuler les réflexions menées dans cette thèse autour de l'institution par l'exemple. L'exemplarité suppose de résister en soi, de rompre avec des manières de faire instituées, mais aussi de travailler à comprendre les difficultés au sein de cette rupture et ce dont ces difficultés sont porteuses comme signification de l'appartenance de chacun·e au monde institué.

En effet, ces expériences d'habiter explorent cette tension et son caractère dynamique, autant épreuve des imaginaires institués que création d'imaginaires instituteurs. À l'aune de ces réflexions sur la rupture, l'impossibilité de son effectivité totale et ce que cette impossibilité dit de la critique portée par la recherche de la rupture, il devient possible d'interroger la tension entre institué et instituant – autrement que par l'opposition entre cohérence (avec le ralentissement souhaité par les rythmes naturels) et contradiction (du fait des rythmes vécus et de leurs liens qui demeurent avec l'institution moderne du temps). Les ruptures négociées, imparfaites, sont néanmoins des manières de questionner des imaginaires institués. Elles sont autant d'ouvertures qui participent de l'institution d'autres imaginaires. En cela, elles s'apparentent à ce que Castoriadis qualifie de refus de la clôture des imaginaires³⁸⁹, condition d'une société autonome.

Ainsi, malgré leurs ruptures négociées avec ce temps moderne, ces expériences participent à la construction d'autres rapports au temps, notamment à l'aune de la cyclicité, qui renvoie à une conception plus organique du temps, par distinction avec la linéarité mécanique du temps moderne. Ces deux pôles – temps cyclique et temps linéaire, temps naturels et temps maîtrisés – sont en tension, une tension créatrice, institutrice. Si l'intention de ralentissement (et l'apaisement qui en découlerait) est mise à l'épreuve par les rythmes, la résistance au temps comme institution moderne passe singulièrement par ce qui relève de *prendre soin de soi*. Écouter ses besoins, ce qui fait soin pour soi, à la fois suppose et entraîne une résistance à cette institution du monde moderne qu'est le temps. Cela est exploré dans mon carnet de terrain à travers les trois segments inclassables qui lient *résister* et *prendre soin*. Ces trois segments se rapportent à des moments de travail.

Le travail est bien ici une mise à l'épreuve des projections de ralentissement – et peut-être aussi une voie qui peut s'ouvrir au retournement des imaginaires institués. J'évoque dans mon carnet la signification que je tire des observations que je fais selon les conditions et situations de mes temps de travail. Il s'agissait de la transformation de l'origan séché cultivé dans le jardin de la communauté, à détacher manuellement de ses branches et à mettre dans des sachets, un travail qui m'a occupée pendant plusieurs jours.

³⁸⁹ Cornelius CASTORIADIS, *L'institution imaginaire de la société*, Seuil, 1975. Je renvoie à ce que j'en ai dit en introduction.

Le travail, dont l'étymologie du mot renvoie à la souffrance, difficulté et torture, pourrait-il être, à l'inverse, joie et agréable ? Le jardin, calme, beau et ensoleillé, est certainement alors un cadre tout à fait différent de la salle à manger (qui plus est exposée Nord, donc peu lumineuse). Dans mes souvenirs, j'ai des images fortement contrastées du travail à l'intérieur et à l'extérieur – il s'agit pourtant des « mêmes » tâches à accomplir. Que ce soient les personnes qui estiment y passer un temps suffisant ou celles qui en éprouvent un manque, passer du temps à l'extérieur est très largement considéré comme bénéfique et agréable. Les stagiaires aspirent tout spécifiquement à cela, par contraste avec leurs expériences ordinaires hors de la communauté (travail dans un bureau, vie en ville, logement sans extérieur, etc.) (p. 15-16). En outre, ce travail manuel est, dans mon carnet, présenté comme une forme de totalité, à l'égard de la catégorisation analytique en triptyque. Il *résiste* à la hiérarchie instituée avec le travail intellectuel par le sens et la valeur qui lui sont donnés dans la communauté. Il est lié au *prendre soin* par l'attention particulière que j'apporte à mes sens : c'est par cette attention que je me rends présente à ce que je fais et que j'éprouve ce qui se passe. Enfin, il *institue* un autre rapport au travail, qui passe par le fait de travailler de ses mains et par son inscription au sein d'un collectif de travail qui n'est pas anonymisé. Ces différents éléments résonnent singulièrement d'une part avec les principes et intentions de l'Arche plus généralement, mais aussi du collectif Vallée Longue, par la remise en question de la hiérarchie des savoirs, l'attention constitutive de l'habiter en prise avec un milieu et le faire de ses mains et faire ensemble.

Le terme employé pour les activités liées à la vie matérielle de la communauté de l'Arche est celui de travail. En Vallée Longue, si le terme est ponctuellement questionné, il est également utilisé. C'est un terme qui m'interroge au fil de cette thèse, notamment pour les imaginaires contradictoires qu'il peut susciter et porter. Y aurait-il ici un renversement de l'imaginaire du travail comme souffrance et aliénation ? La résistance au travail comme institution moderne (liée au temps et à son occupation) est en effet présente de manière diffuse notamment dans mon carnet de terrain, plutôt à partir de l'enjeu du *prendre soin* qui résulte de la distance avec une vision du travail comme labeur pénible, souffrance, voire aliénation. Le lieu dans lequel j'effectue mon travail colore mon ressenti de ce travail comme agréable. Ici, le fait d'avoir fait un travail similaire (dans son contenu) en extérieur et en intérieur m'oblige à remarquer en quoi cela influe sur ma perception du caractère joyeux et agréable de ce que je fais.

Cela est permis par le travail que j'effectuais, qui ne nécessitait pas d'être à l'extérieur. C'était une possibilité, qui me demandait un peu d'organisation, mais qui n'était pas une nécessité. Ainsi, je n'étais à l'extérieur que lorsque cela pouvait être agréable pour moi, ce qui est certainement une condition privilégiée liée à ce travail. Cela est sûrement différent pour d'autres travaux, qui impliquent une localisation spécifique, qu'il s'agisse des personnes qui travaillent en intérieur (tâches administratives, gestion du site internet, etc.) et en extérieur

(jardinage, entretien du terrain et des parties extérieures des bâtiments, etc.). En prenant soin de mes ressentis – c’est-à-dire déjà en prenant en compte le fait que ce que je fais peut être vécu différemment en fonction de la manière dont je le fais, du moment et du lieu –, je résiste à une certaine conception de l’activité qualifiée de travail qui, dans son acception et sa réalisation habituelles, me demanderait de m’extraire de mes ressentis, notamment en minimisant l’importance de la dimension située du travail et de ce que cela peut impliquer. Ma perception est partagée par les autres stagiaires avec qui ce moment est vécu et qui comparent aussi cette manière de travailler avec leurs habitudes antérieures. Cela résonne profondément avec les expériences de travail – notamment manuel et lié aux activités de subsistance – évoquées par les habitant·e·s dans les entretiens, tant en Vallée Longue qu’à l’Arche.

Ainsi, le rapport au temps interroge doublement la tension entre institué et instituant. D’une part, les ruptures impossibles dessinent ce qui se joue d’instituant par les transformations qu’elles occasionnent – en dépit de leur impossibilité, qui rappelle que l’instituant se rapporte toujours à un institué, qui ne peut être nié dans le processus d’institution. D’autre part, le rapport au temps est profondément travaillé par ces expériences qui se veulent institutantes pour et par elles-mêmes, à l’aune du ralentissement, de la cyclicité et de l’attention à soi et aux autres. Cette attention aux autres ainsi que l’importance soulignée plus haut du travail avec les autres conduisent à s’interroger sur le rapport aux autres qui se construit dans ces expériences d’habiter.

2. Autres

Le rapport aux autres est également une dimension qui ressort de manière transversale de l’analyse des deux terrains que j’ai étudiés ici. Dans la première partie, cela concerne notamment le rapport aux institutions jusqu’aux institutions en soi (dans le chapitre 1, résister) ; le rapport à l’altérité³⁹⁰, l’ensemble dont il s’agit de faire partie (dans le chapitre 2, prendre soin) ; l’enjeu qui consiste à passer de la multiplicité à la pluralité pour faire advenir un collectif (dans le chapitre 3, instituer). Dans le chapitre 7, le rapport aux autres se décèle notamment par l’articulation entre prendre soin des autres, de soi et des relations, mais aussi par les ambivalences des rythmes, entre rythmes personnels et rythmes communautaires (dans

³⁹⁰ En raison de la manière dont ces autres sont pensé·e·s par les habitant·e·s, deux niveaux de lecture peuvent éclairer l’altérité en question, je traite ici des autres humain·e·s. L’altérité non-humaine est travaillée dans le rapport au sol, qui constitue la troisième dimension de ce chapitre. Bien évidemment, un enjeu fondamental du rapport aux autres réside dans l’articulation de soi avec tou·te·s les autres présents dans et par le sol habité. Cela suppose des explicitations qui émergent à l’aune des projections, rejet, épreuves et tensions explorées dans le 3 de ce chapitre.

prendre soin) ; par les limites de la communauté, son autonomie qui passe par sa capacité d'auto-altération (se faire elle-même autre), la communauté instituant (dans instituer) ; par le rapport aux institutions auxquelles il s'agit de résister, les trajectoires de rupture et leur similarité (dans résister).

Rejetant l'individualisme vécu dans la société moderne, les habitant·e·s projettent dans ces expériences d'habiter une convivialité (2.1). Celle-ci s'éprouve par et dans le conflit (2.2). De celui-ci peut émerger pluralité et autonomie, explicitant la tension entre *auto* et *hétéro* (2.3).

2.1. La convivialité contre l'individualisme

La convivialité est un terme assez large. Outre l'usage qu'en a fait Ivan Illich³⁹¹, il apparaît assez peu conceptuel. C'est bien de son sens commun que je souhaite ici repartir, car c'est ainsi qu'il apparaît comme une projection pour les habitant·e·s, en contraste de l'individualisme moderne. La convivialité qualifie initialement le « goût des réunions joyeuses, des festins »³⁹². Dans son sens courant, la convivialité qualifie le caractère d'une société qui favorise les échanges, les relations franches et amicales entre les personnes, entre les groupes. Si à l'Arche, la convivialité est ouvertement projetée par les personnes qui choisissent d'y habiter (2.1.1), elle apparaît comme imprévue en Vallée Longue. Moins éprouvée quotidiennement du fait de l'isolement des habitant·e·s, elle compose bien pourtant tant les intentions que les vécus (2.1.2).

2.1.1. L'Arche : la convivialité comme projection

Les membres de la communauté de l'Arche projetaient avant leur arrivée une vie quotidienne marquée par la convivialité, en contraste de ce qu'ils et elles pouvaient vivre auparavant. C'est le cas par exemple d'Elodie, arrivée en 2013. Malgré son travail de l'époque qui l'impliquait dans des relations d'aide et de prendre soin à l'égard des autres, elle projetait un changement par le fait de vivre avec d'autres, au quotidien :

« j'avais envie de voir d'autres choses, ouais. J'avais envie d'avoir un mode de vie, aussi, personnel, plus cohérent aussi avec mes idées. Mais je savais pas trop quoi, je... hum.

[Lucie] *Qu'est-ce qui te paraissait ne pas être cohérent, dans ton mode de vie ?*

³⁹¹ Ivan ILLICH, *La convivialité*, op. cit.

³⁹² « Définition de convivialité », *Dictionnaire de l'Académie française*, URL complète en biblio.

Ben un petit mode de vie très individualiste, mon petit chez-moi, j'étais... j'étais célibataire, je vivais chez... toute seule. Du coup euh ce côté euh... ouais bah la vie parisienne, c'est très, 'fin moi je l'ai vécu comme quelque chose de très anonyme et tout ça. Donc euh j'sais pas, j'avais une insatisfaction, je savais pas trop trop de quel ordre, mais je sentais que j'avais besoin d'être plus en relation avec les gens au quotidien en fait. »

Se dessine ici une dichotomie entre une vie individualiste – liée à l'anonymat vécu dans les grandes villes, également évoqué par Eric – et une vie en relation au quotidien, qui fait écho à la distinction du sociologue et philosophe allemand Ferdinand Tönnies entre communauté et société, et à sa critique de l'individualisme inhérent à la société moderne³⁹³. C'est aussi ce que partage Evelyne, qui appartient à une autre génération. Elle a rejoint la communauté avec son conjoint en 1988. Lorsque je la questionne au sujet des raisons qui les ont amené·e·s à rejoindre la communauté, elle se souvient :

« la recherche de plus de partage, donc donner un sens à notre vie, donc nous on était chrétien donc on avait certaines valeurs, dont le partage... voilà, on trouvait que être chrétien et aller à la messe le dimanche... voilà, faire un peu de caté, c'était pas suffisant donc... on avait besoin de plus... mettre ça dans notre vie quotidienne ».

Ainsi, la quotidienneté du partage est également constitutive de sa projection, avec un ancrage dans les valeurs chrétiennes de relation aux autres. Eric, arrivé en 2011, évoque quant à lui avoir « toujours eu une sorte d'appel à vivre en collectif » :

« [...] j pense que c'est à la fois politique et puis euh parce que tu vois le monde individualiste tout ça, j pense c'est... c'est une réflexion politique le fait de se dire « ben... moi j me sens attiré par ça. Ça a du sens, j arrive à me l expliquer », mais y a aussi un... quelque chose d assez viscéral, que... que ça j explique moins, mais tu vois quand je partais en vacances quand j'étais petit on louait une maison avec euh la famille, les amis... et j'aurais voulu que ça s'arrête pas quoi tu vois. J'aurais... j'aurais voulu qu'on reste tous ensemble, 'fin j'sais pas ! »

Sa réflexion dessine également une dichotomie entre l'individualisme du monde moderne – lié à une réflexion politique – et des situations antérieures, temporaires, où il a fait l'expérience heureuse de la convivialité. Elodie évoque quant à elle une « culture du collectif », qu'elle avait déjà du fait d'expériences également temporaires, là aussi vécues durant son enfance – en contraste également de la vie individualiste qu'elle menait en tant qu'adulte :

³⁹³ Ferdinand TÖNNIES, *Communauté et société : catégories fondamentales de la sociologie pure*, Paris, Presses universitaires de France, Le lien social, 2010 (1887).

« j'étais impliquée, puis mes parents aussi dès que j'étais toute petite dans les centres de vacances, tu vois, de... donc j'ai toujours vécu des... des temps où j'étais comme ça en... en collectivité, en... Et quand je suis arrivée ici, ça m'a marquée, je me suis dit « mais en fait c'est possible de vivre comme... comme en colo de vacances mais toute l'année quoi », c'était vraiment ça l'image qui m'est venue tu vois. Et ça m'a fait, en fait j'avais cette nostalgie que j'avais pas identifiée mais je me suis rendue compte qu'en fait c'est ça qui me manquait, ce... ce côté très collectif du... du... du quotidien, du vivre ensemble ».

La convivialité alors effectivement vécue lors de son arrivée dans la communauté lui permet de qualifier sa nostalgie du quotidien partagé. Les habitant·e·s de l'Arche évoquent unanimement dans les entretiens la dimension conviviale de certains des rituels, notamment la prière du soir, quotidiennement vécue comme soudant la dimension relationnelle de la communauté. Evelyne la qualifie de conviviale et favorisant l'intégration des nouvelles personnes : *« et là le soir quand on est à la prière... bon c'est répétitif, c'est vrai... mais du coup ça permet à tout le monde de s'intégrer... et puis après y a ce petit temps convivial où on s'échange des trucs, on présente les gens. [court silence] Non c'est im... c'est important ».* C'est également quelque chose que j'ai noté dans mon carnet de terrain : ce rituel est déroutant au début, mais il permet néanmoins, par sa répétition quotidienne, d'éprouver une certaine familiarité, une stabilité. C'est une rencontre instituée, quotidienne, *« un des temps d'annonces communautaires. À ce titre, c'est à la prière du soir que les nouveaux-elles arrivant·e·s sont présenté·e·s et/ou annoncé·e·s (qu'ils-elles soient déjà connu·e·s ou non des membres de la maison). C'est aussi à ce moment que les départs du lendemain sont annoncés, permettant un temps et un espace pour souhaiter la bienvenue et dire au revoir »* (2^{ème} colonne, p. 3). Elodie déclare ainsi :

« la prière du soir, bah je l'aime bien aussi pour sa convivialité, y a pas que ça, j'aime bien la... la symbolique du cercle, tout ça, mais euh c'est aussi une prière assez conviviale, la fin de la prière elle est assez sympa, on voit des gens, on fait des annonces. Donc euh j'aime bien cette symbolique d'ouvrir et de fermer la journée, comme ça, ensemble ».

Ce rituel renforce la proximité au sein de la communauté, notamment à travers le cercle qui oblige à se regarder, à entrer en contact avec les autres. De nombreuses danses pratiquées au sein de la communauté se font en cercle aussi, en se tenant par la main : cette configuration matérialise le lien par une attache corporelle les un·e·s aux autres. C'est par le corps et son articulation avec celui des autres que la convivialité est perçue.

2.1.2. La Vallée Longue : la convivialité imprévue, malgré l'isolement

En Vallée Longue, les projections sont plus différenciées selon les trajectoires. Des habitant·e·s projetaient explicitement un isolement. C'est le cas de Caroline et Christophe notamment, pour qui l'arrivée en Vallée Longue était envisagée comme un retrait vis-à-vis de la présence d'*autres* que soi. Leurs situations professionnelles et résidentielles antérieures ne leur permettaient pas des relations conviviales aux autres. Caroline raconte ainsi :

« Oui, moi oui, je pense que j'ai eu un trop plein ça c'est sûr à la pharmacie... Ah oui je pense franchement les clients... [...] après il y a des gens chiants, des gens sympas, des gens tu les vois passer la porte tu te dis encore lui, d'autres t'es content de les voir. Une fois j'ai même rêvé, on était encore à la pharmacie, j'avais toujours des retraités qui venaient à l'heure de la fermeture et une fois j'ai rêvé que je les séquestrais dans la pharmacie tellement ils m'avaient saoulée quoi ! Mais pour vous dire à quel point ça devait me travailler quand même ! Ah ouais non mais j'en pouvais plus ».

L'installation en Vallée Longue était pour ce couple directement liée à un besoin d'isolement. Caroline déclare : *« comme on pouvait plus voir du monde, ici c'était bien parce que normalement c'est le département le moins peuplé »*. Pourtant, son conjoint, Christophe note un décalage entre l'isolement qu'il et elle avaient projeté et les relations conviviales effectivement vécues : *« au début on voulait vivre en autonomie, reclus, des ermites et puis en fait ici dès qu'on est là, on a connu beaucoup de monde donc on n'est pas si isolés que ça »*.

Cela résonne avec la manière dont Chantal et son conjoint se sont peu à peu investi·e·s relationnellement dans la Vallée Longue :

« on a aucunement l'intention de vivre reclus dans notre, sur notre terre tous les deux et on a besoin de, on a besoin de faire des choses, enfin, de société ! de vie sociale, de, et puis de sentir, enfin, ouais c'est quand même bien ça parce que je l'avais jamais eu avant, de sentir qu'on peut faire quelque chose pour la collectivité... Alors, on va pas changer sa vie avec ce qu'on fait mais ça contribue à une vie collective quand même ce qu'on fait dans les assoc'... Et c'est, pour moi c'est un peu la première fois que je fais, que je vis ça quoi. Et je trouve que c'est, ça me satisfait. J'ai plus, enfin, je... je me suis dit c'est que je... [hésite] je n'ai plus le sentiment de ne faire que consommer ce qui est autour de moi, voilà, mais le sentiment de contribuer un peu plus quand même à la vie... »

En effet, Chantal et Caroline déclarent n'avoir jamais fait partie d'une association avant leur installation respective en Vallée Longue. Elles n'avaient pas envisagé d'autres manières de se rapporter aux autres autour de soi que ce qu'elles avaient vécu auparavant : à cet effet, la convivialité malgré l'isolement apparent des maisons et hameaux dans la Vallée Longue est,

pour elles, une surprise. La convivialité prend forme par la coopération³⁹⁴ : c'est notamment par les actions collectives au sein des associations en question qu'est ressentie la convivialité. Chantal retrace sa trajectoire d'engagement au sein de cette vie collective localisée :

« c'est depuis qu'on ne travaille plus à l'extérieur qu'on a commencé à s'investir davantage dans les associations notamment. Et à rencontrer du monde, parce que là tu nous vois avec plein de monde mais on connaissait pratiquement personne jusqu'à il y a 4 ans. Bon un petit peu les gens autour de la châtaigne et puis c'est tout. Et en fait c'est pas tellement avec eux finalement... ça nous permet, maintenant oui, on commence à connaître des gens à travers la châtaigne mais à l'époque moins, beaucoup moins en fait. C'était vraiment on se croisait un tout petit peu, y avait 2 ou 3 avec qui on faisait des expérimentations, des choses comme ça mais... et donc là maintenant... maintenant c'est, on est plus investi dans le territoire lui-même, en plus de la maison quoi. C'est une envie d'y... on a eu envie d'y vivre totalement ».

« Y vivre totalement » désigne ici un habiter au-delà des murs de la maison, à travers notamment l'entraide et la transmission des savoir-faire³⁹⁵. Le chapitre 1 de cette thèse montrait que plutôt qu'un isolement, c'est finalement un décentrement qui est vécu en Vallée Longue, par l'intensité des relations sociales, exemplifiée dans la quasi-totalité des entretiens qui y ont été menés. Les habitant·e·s évoquent presque tou·te·s l'importance des relations de voisinage – l'entretien avec Claire a d'ailleurs été interrompu par le passage manifestement impromptu d'un voisin, et cela s'est produit avec d'autres entretiens menés avec d'autres habitant·e·s que les membres du collectif. Voyons désormais comment la convivialité, projetée en opposition avec un individualisme, (se) fait (à) l'épreuve du conflit.

2.2. L'épreuve du conflit

À l'Arche comme en Vallée Longue, la convivialité se construit par – et donne lieu à – des activités conjointes, notamment la transmission (plutôt explicitée en Vallée Longue), les rituels (plutôt explicités à l'Arche) et le travail en commun (différemment explicité mais bien présent dans ces deux cas). Une activité conjointe primaire cristallise la convivialité qualifiée ici ; elle est profondément liée au sens commun de la convivialité comme « goût des réunions

³⁹⁴ Sur la coopération comme commun de l'alternative écologique, je renvoie à Guillaume FABUREL, *Les métropoles barbares*, op. cit.

³⁹⁵ Je renvoie à ce sujet à ce qui s'y rapporte transversalement dans la partie I, dans chacun des trois chapitres.

joyeuses, des festins »³⁹⁶. Il s'agit des repas et de ce que leur partage dit de la convivialité qui s'y construit.

Mon carnet de terrain fait état de ce qui se joue dans et par les temps de repas au sein de la communauté de l'Arche – tant par la dimension formellement ritualisée (la présentation des plats, les temps d'annonce, etc.) que par les rencontres et discussions informelles. Le repas est une expérience corporelle partagée, autant qu'une expérience sociale : ces deux aspects sont bien entremêlés. De cet entremêlement naît une convivialité concrètement embarquée dans les expériences des corps. Cela est particulièrement rendu visible dans le cas de la communauté du fait de la quotidienneté du partage des repas. Mais en Vallée Longue aussi, les repas cristallisent la convivialité – dans les événements organisés par les associations qui impliquent souvent de partager des repas (évoqué notamment par Christian), mais aussi dans les invitations formelles à venir manger chez ses voisin·e·s qui marquent l'officialisation de la convivialité (évoqué notamment par Christophe). En outre, notons que chaque réunion du collectif Vallée Longue est l'occasion d'un repas partagé, où chacun·e apporte ce qu'il ou elle a préparé – souvent à partir de sa production (des soupes à la châtaigne au pâté de sanglier) – pour partager le repas avec les autres à l'issue ou au milieu de la réunion.

Les repas en tant qu'expérience concrète de la convivialité sont le lieu et le moment par lesquels peut être éprouvée la conflictualité qui compose cette convivialité en la mettant à l'épreuve. Lors de ma première rencontre avec le collectif Vallée Longue, j'ai remarqué que Claude ne partageait pas le repas avec les autres. Il amenait son repas dans une boîte individuelle, ce qui entraînait des plaisanteries de certain·e·s. La raison de cette séparation du repas était son régime végétarien – régime alimentaire que je suivais moi aussi à ce moment. Le pâté au sanglier précédemment évoqué est issu de la chasse vécue individuellement et collectivement comme une participation à la régulation vertueuse des écosystèmes de la vallée. Le partage du produit de cette chasse et de sa transformation est une expérience qualifiée d'écologique par les autres membres du collectif, expérience à laquelle lui et moi nous soustrayons – ce qui constitue bon gré mal gré un conflit. Après que je lui ai fait part de notre expérience partagée du fait de nos régimes alimentaires, Claude me relate la situation conflictuelle qu'il a vécu lors de la fête de la transhumance, à laquelle étaient présent·e·s certain·e·s des membres du collectif Vallée Longue parmi les plus impliqué·e·s dans le collectif. Le peu de prise en compte de son régime alimentaire (pourtant annoncé en amont), et plus généralement le hiatus qu'il percevait entre les valeurs qui portent cette fête et le repas qui y était proposé, l'a poussé à prendre la parole :

³⁹⁶ « Définition de convivialité », *op. cit.*

« C'est un événement qui se veut, pour moi... qui devrait se valoir, noble, dans le sens où tu colportes des... des valeurs qui sont des valeurs de travail ancestrales, qui étaient en harmonie avec le... la vie, le pastoralisme, tel que c'était y a 100 ans. Donc, tu fais venir des, des gens qui reproduisent ce mode de travail, qui vivent avec leurs troupeaux, et qui revendiquent un autre travail que celui du monde occidental en termes d'élevage, de gestion de sa ferme, la PAC et toute cette soupe. Bon ! Tu arrives dans un lieu et on te propose – alors pour moi, je vais te dire, pfiou, la pilule est dure à avaler hein ! On te propose de bouffer dans un plateau en plastique, de boire dans des verres en plastique, euh... de, d'entretenir Lauze Boissons, en l'occurrence le distributeur de... de tout Schweppes, Pepsi, machin donc Nestlé, Coca-Cola et compagnie. Donc ok ! Le repas, c'est de la bouffe industrielle ! Alors que moi, tout l'année je mange bio ! Euh... bah ça s'est soldé, j'ai pris le micro et puis je leur ai dit. Et encore je leur ai pas tout dit. Je leur ai dit qu'un embryon de ce que je voulais leur dire... mais je me suis freiné. Je leur ai dit que c'était quand même un petit peu dommage de vouloir revendiquer un patrimoine de travail historique et d'arriver dans un lieu où on bouffe euh... de la merde, euh... alors que y a des fabricants de jus de pomme qui demandent qu'à vendre leurs produits ».

Il cite une remarque entendue lors de cet événement – et d'après lui validée par certain·e·s des membres du collectif présent·e·s à cet événement : *« quand on est végétarien on vient pas sur ce genre d'endroits ».*

Il est alors intéressant de confronter ce conflit à un autre, qui implique ces mêmes personnes. Lors du premier repas que je partage avec le collectif Vallée Longue, évoqué précédemment, je suis également témoin de plaisanteries – de la part de Claude et d'autres – au sujet d'une bouteille de Coca-Cola amenée par Christian. Claude m'en parle spontanément lors de notre entretien : *« ça va au-delà de... du... de la boisson en elle-même. C'est tout ce que ça décline derrière quoi ! Les multinationales... c'est elles qui nous détruisent ».* Pour lui, *« il faut être cohérent ! Or, quand tu es cohérent en termes de convictions, tu ne mets pas une bouteille de Coca-Cola sur la table. C'est tout. Tu ne fournis pas de l'argent à une multinationale qui détruit l'humanité. Etc. etc. Il faut être cohérent ».*

Le partage du repas apparaît tant comme un point de départ que comme la cristallisation de la convivialité – et derrière cette dernière, l'agencement projeté de cette vie avec d'autres que soi (qui résonne avec l'étymologie de la convivialité), c'est-à-dire la forme-de-vie singulière qui est projetée. Le repas végétarien est moqué parce qu'il renvoie les habitant·e·s à la négation de pratiques écologiques situées par l'importation des principes et d'un mode de vie perçus comme urbain : il confronte deux visions de l'écologie qui semblent s'exclure l'une l'autre en l'état. Cela mériterait d'être pensé à l'aune de la complexité des régimes

alimentaires dont parle Plumwood, pour qui « l'éthique alimentaire est complexe et variable suivant les contextes »³⁹⁷. Elle évoque plus loin le « conflit, opposant perspective animaliste et perspective écologique, qui a beaucoup contrarié les philosophes de l'écologie³⁹⁸ » et qui me semble être joué dans la scène racontée ici.

La bouteille de Coca-Cola – altérité capitaliste qui s'invite à la table du collectif – est quant à elle moquée parce qu'elle renvoie les habitant·e·s à la participation de chacun·e aux institutions de notre société moderne : elle confronte chacun·e à soi-même. Ces deux situations de repas partagés révèlent les limites du principe de *cohérence* qui habite les engagements de et par l'habiter³⁹⁹. La cohérence ne permet pas ici l'émergence d'une conflictualité politisée : elle étouffe plutôt le conflit, à la fois avec soi et avec les autres. La cohérence est alors négation de l'altérité constitutive de toute situation. Cette négation de l'altérité par l'injonction à la cohérence est particulièrement perceptible dans certaines des formules de l'entretien avec Claude : « *tu peux pas être l'ombre et la lumière en même temps* », ou encore « *la vérité ne souffre pas de compromis* ».

Au sein de la communauté de l'Arche aussi, les repas mettent en tension la convivialité projetée comme opposition à l'individualisme des sociétés modernes. Situons d'abord les repas dans l'organisation de la vie communautaire. Le repas du midi est partagé avec l'ensemble des personnes présentes au sein de la communauté, dans la salle à manger ou dans le jardin de la communauté. Le soir, en revanche, les familles prennent leur repas dans leurs appartements. Les stagiaires et les célibataires partagent le repas dans la salle à manger communautaire. Cette distinction entre familles et célibataires est formulée de cette manière par la communauté. Il semble cependant ne pas y avoir là de règles formelles, un célibataire peut manger dans son appartement, comme une famille peut manger dans la salle communautaire. Néanmoins, il est clair que le soir, peu d'engagé·e·s prennent leur repas dans la salle à manger communautaire – et c'est encore plus le cas au petit-déjeuner. Le repas du soir est récupéré dans la cuisine par les familles et pris dans les appartements. Elouan souligne que cela renforce la proximité entre stagiaires au détriment d'échanges avec les engagé·e·s, ce qui tend à éloigner la communauté de sa dimension relationnelle :

³⁹⁷ Val PLUMWOOD, *Dans l'œil du crocodile : l'humanité comme proie*, Marseille, Éditions Wildproject, Domaine sauvage, 2021, p. 56.

³⁹⁸ *Ibid.*, p. 77

³⁹⁹ Je renvoie pour cela au chapitre 1 (*résister à soi*), au chapitre 2 (*ambivalences liées au travail et aux rythmes*), au chapitre 3 (*hauteur et vertige*) et au chapitre 7 (*prendre soin de soi et les rythmes ; l'exemplarité et ses limites, l'auto-altération et se défaire des visions idéalisées ; rompre avec sa trajectoire*).

« Moi j'aimerais que y ait un peu plus de, de... ouais. Ouais, un peu plus de temps, quoi. 'fin t'vois, et en tout cas un peu plus de temps de rencontre. Parce que je trouve que... »

[Lucie] *Parce que tu trouves que les temps ils permettent pas de se rencontrer ?*

Non. Bah... Qui t'arrives à rencontrer toi, 'fin ici ? Tu vois, tu rencontres que des stagiaires en fait. Tu... vous vous rencontrez que entre vous. Et je trouve ça super dommage. Mais c'est une des choses aussi pourquoi je mange en bas, pourquoi... pourquoi là t'vois aussi par exemple, la matinée, puis bon en fait après une bonne partie de l'après-midi où j'ai... 'fin j'ai fait de la transformation. C'est parce qu'y aussi de la rencontre, j'ai envie de rencontrer les stagiaires, 'fin tu vois des gens de passage. Les stagiaires [l'air de dire que le terme ne convient vraiment pas, un peu exaspéré], des... 'fin voilà des... gens qui viennent nous aider, quoi. 'fin pour moi c'est ça aussi vivre en communauté, c'est la rencontre avec les gens. Et euh... j'trouve que y a beaucoup de gens qui le font pas, ça, tu vois. Et après, bon je comprends, y en a qui sont en famille, ils ont des enfants, tu peux pas... tu peux pas tout faire. Et aussi par rapport à leurs responsabilités et tout ça. Mais bon c'est... c'est, c'est... c'est là où j'aimerais mettre un peu le... le doigt c'est, 'fin c'est est-ce qu'on pourrait pas lâcher quelques responsabilités ? »

Pour lui, cela ne nuit pas qu'aux stagiaires, mais aussi aux engagé·e·s qui d'une part ne s'ouvrent que peu à celles et ceux qui viennent de l'extérieur et d'autre part n'ont même plus le temps d'échanger en interne, entre engagé·e·s. Cela est d'après lui renforcé par le nouveau fonctionnement de la communauté par commissions où les échanges en plénière sont bien moins quotidiens que ce qu'ils étaient auparavant.

En outre, comme évoqué dans le chapitre 7, au sujet du *prendre soin des relations*, les habitudes culinaires des un·e·s provoquent l'incompréhension des autres, aboutissant à des conflits. Elodie et Eric relatent ainsi le cas de certain·e·s habitant·e·s originaires d'autres pays qui ont l'habitude de manger certains légumes qui ne sont pas cultivés toute l'année en France. Entre habitudes culturelles et principes écologiques, les conversations sont parfois tendues. L'enjeu est ici non seulement idéologique, mais aussi pragmatique, puisqu'à la communauté, les menus sont les mêmes pour tou·te·s. La question du végétarisme est abordée différemment : si certain·e·s habitant·e·s sont strictement végétarien·ne·s, le végétarisme de la communauté n'empêche pas ses habitant·e·s de manger ce qu'ils et elles souhaitent dans leurs appartements. Le fait de quotidiennement manger ensemble confronte les habitant·e·s aux différences irréductibles à la vie en communauté : les conflits sont ouverts et ne peuvent être étouffés.

En s'installant en Vallée Longue ou en rejoignant la communauté de l'Arche, les habitant·e·s rejettent l'individualisme et le conflit qui lui est associé, projetant à l'opposé des formes-de-vie conviviales. C'est bien pourtant à l'épreuve du conflit que se constitue cette convivialité. À ce sujet, les situations préalablement présentées montrent qu'à l'Arche et en Vallée Longue, deux cultures différentes du conflit sont vécues. En Vallée Longue, le conflit est largement évité, euphémisé, minimisé. Les relations sociales s'accommodent des différences en les occultant ; ultimement, ces relations sont rompues si les conflits sont trop grands – comme c'est le cas de Claude, que je n'ai plus revu auprès du collectif, sans que son absence ne soit explicitée. L'informel du collectif permet de passer sous silence les différences et les conflits qui en émanent. La vie communautaire à l'Arche rend les situations différentes. Elodie raconte l'apparition du conflit et sa confrontation avec son idéal d'une convivialité sans heurts :

« [...] moi j'étais aux anges, en fait. Je... pendant des mois, des mois, je planais complètement, c'était... J'étais dans ma vie idéale, après... très vite, y a eu des, bah des conflits, j'ai dû me positionner, j'ai dû... 'fin des choses normales quoi dans une vie collective ».

Ce surgissement du conflit dans la vie communautaire fait apparaître que la critique de l'individualisme n'efface pas les *subjectivités* : elle les exacerbe plutôt, requérant un positionnement subjectif au sein de ce qui est vécu dans et par la communauté. Ce faisant, par la conflictualité, un processus de subjectivation politique est à l'œuvre. Suivant le philosophe Jacques Rancière, le processus de subjectivation désigne « la formation d'un *un* qui n'est pas un *soi* mais la relation d'un *soi* à un autre »⁴⁰⁰. Ainsi, l'issue du conflit – ce que l'on en fait collectivement – varie du fait de la prégnance ou non du collectif au quotidien. Pour Eric, « *en fait si tu fais un projet collectif, ça peut pas être ton projet idéal... individuel, c'est pas possible, il faut forcément composer avec les autres* ». Cette nécessité de « *composer avec les autres* » est différente de ce qui est vécu au sein du collectif Vallée Longue – à l'exception de Corinne, la seule des membres du collectif interrogé·e·s dont l'activité professionnelle la met en relation quotidienne avec des personnes qui ne font pas partie de sa famille, qui déclare d'ailleurs : « *on vit pas au pays des bisounours, les relations sociales sont pas toujours simples* ».

La formalisation du collectif, qui découle ici de la prégnance ou non du collectif dans la vie quotidienne, fait varier la manière dont le collectif travaille ou non le conflit – et dont le conflit travaille ou non le collectif. Le collectif Vallée Longue, informel, rend peu visible les ruptures internes. En conséquence, si le collectif ne convient plus à l'un·e de ses membres,

⁴⁰⁰ Jacques RANCIERE, *Aux bords du politique*, Paris, Folio essais, 2004, p. 118.

son départ du collectif est peu engageant – tant sur les relations avec les membres du collectif individuellement, que sur la vie quotidienne. La communauté de l’Arche, collectif très formalisé, n’est rejointe qu’au terme d’un processus d’engagement assez long – un engagement qui se nourrit du conflit saisi comme occasion d’un travail collectif sur le collectif lui-même. Eliane évoque ainsi par exemple les réunions de réconciliation, qui sont un des outils de la communauté pour travailler collectivement sur les conflits :

« C’est très important. Tu rencontres chacun et tu lui demandes pardon sur ce que tu crois que t’as pu le... le gêner, le... l’offusquer ou le... lui faire mal. Même consciemment ou inconsciemment des fois. Quand tu lui dis... quand t’as une difficulté avec une personne, je trouve ça c’est très fort. [...] Parce que... ça... ça reste là. Garder quelque chose là, c’est... »

[Lucie] *Hum. C’est pas bon.*

C’est pas bon. Alors, faut bien... [court silence] Et la vie communautaire, je trouve ça te demande toujours à faire... que tu aies 80 ans ou que tu en aies que 10, toute petite, faut toujours demander pardon [...] »

La formalisation d’un temps dédié au pardon et à la réconciliation est liée à l’expérience de la vie communautaire à l’Arche : la communauté a appris à forger ses propres outils de gestion des conflits. Le conflit y est travaillé à l’aune des tensions qu’il génère tant collectivement qu’individuellement.

2.3. Pluralité et auto-altération : la tension entre *auto* et *hétéro*

Une réponse peut être apportée à la réflexion de Claude – qui oppose l’obscurité et la lumière comme deux manières d’être au monde entre lesquels il conviendrait de choisir irrémédiablement – à l’aune de ce que Miguel Benasayag et Angélique Del Rey développent au sujet du conflit : « [la] pensée héraclitéenne du conflit nous dit qu’obscurité et lumière se succèdent, éternellement⁴⁰¹ ». Alors, « le conflit détermine toutes choses et [...] le refouler, loin de le faire disparaître, nous conduit vers un processus de déréalisation du monde et des liens »⁴⁰². Plutôt qu’un dépassement des conflits vécus entre individus des sociétés modernes, ces expériences d’habiter, par leur dimension collective, impliquent de prendre en compte la conflictualité qui est inhérente à ces situations. Il faut alors identifier ce qui se joue dans le conflit et, pour cela, chercher à démêler non seulement ce qui relève de soi, ce qui relève de

⁴⁰¹ Miguel BENASAYAG et Angélique DEL REY, *Éloge du conflit*, Nouvelle éd., Paris, la Découverte, La Découverte poche, 2012, p. 222.

⁴⁰² *Ibid.*

l'autre, mais aussi de *soi dans l'autre* (dans les projections) et de *l'autre en soi* (qui ouvre à la complexité et au paradoxe).

Ce rapport aux autres – travaillé par le conflit dans les expériences qui sont faites de la convivialité – fait surgir une tension entre *auto* et *hétéro*. Cette tension s'exprime par exemple quand les besoins et rythmes personnels entrent en contradiction avec les besoins et rythmes collectifs, ce que mon carnet de terrain a mis en évidence à de nombreuses reprises. *Auto* renvoie à *soi-même*, là où *hétéro* renvoie à *l'autre*, à l'altérité – qui contient la dualité, la disparité, l'irrégularité... Voyons ce que cette tension peut apporter à notre réflexion sur la conflictualité au sein de ces expériences d'habiter.

Reprenons le cas du végétarisme en Vallée Longue et de son vécu lors des repas partagés. La situation vécue par Claude, sa solution d'apporter un repas séparé et les confrontations qui ont pu faire scission m'ont questionnée à l'aune de ce que j'ai personnellement vécu du fait de mon régime alimentaire. Les choses se sont en effet déroulées un peu différemment dans ma situation. Je n'ai pas apporté mon propre repas ; je n'ai donc pas refusé le partage du repas comme rituel qui soude le collectif et sa réunion. Je n'ai que peu expliqué aux autres les raisons qui me poussaient à ne pas manger certains aliments, esquivant même les débats à ce sujet – l'expérience de situations similaires lors de repas de famille m'a appris qu'expliquer rationnellement à quelqu'un que l'on refuse de manger un animal mort lorsque cette personne est en train de manger un plat qui comporte de la chair animale ne provoque pas une discussion mais une crispation des positions de chacun·e.

Ne pas apporter mon propre repas m'a provoqué un peu d'inconfort, mais cela a amené les fois suivantes certain·e·s membres du collectif à prendre en compte ma situation et à faire preuve d'adaptation – notamment lorsque j'étais invitée à manger chez les un·e·s et les autres. Cela me semble relever de l'auto-altération⁴⁰³, par laquelle l'*auto* et l'*hétéro* peuvent dialoguer. L'*hétéro* ne condamne pas l'*auto* au silence mais il l'amène à se transformer. Ici, l'*auto* renvoie à la situation de départ, l'*hétéro* à l'altération (la transformation qui en est faite), mais qui, portée par l'*auto*, offre à celui-ci la possibilité de devenir un peu *autre*. Alors, le conflit n'est pas forcément confrontation violente : cela demande à chacun·e et à tou·te·s d'articuler subjectivement *auto* et *hétéro*.

La situation vécue entre Claude et le reste du collectif aboutit à une confrontation sur le mode de la violence. Cela est lié d'une part à la signification du végétarisme et sa justification explicitée de manière dogmatique, d'autre part au défaut d'adaptation des autres lors de l'événement qu'il relate dans l'entretien (puisque'il lui avait été dit que des repas végétariens seraient possibles, ce qui n'était pas le cas une fois sur place). La non-altération de l'*auto* par

⁴⁰³ Je renvoie pour cela à ce que j'en ai dit au sujet de la communauté de l'Arche, au 2.2 de mon chapitre 7.

l'*hétéro* parcourt l'ensemble de la situation et n'est pas due qu'au caractère d'une personne – mais plutôt à une situation qui pousse chacun·e à ne pas s'auto-altérer. Symboliquement et concrètement, le repas c'est à la fois l'altération de soi par ce que l'on mange et la continuation de soi, puisque sans alimentation, l'être vivant meurt. Le repas est la preuve que nous ne sommes pas auto-suffisant·e·s en circuit fermé individuel, que nous ne perdurons dans notre être que par les *autres*⁴⁰⁴. A ce titre, il n'est pas étonnant qu'il soit le lieu ultime de la confrontation entre *auto* et *hétéro*.

D'une opposition duale entre soi et l'autre, la dimension collective de l'habiter complexifie cette tension car elle implique de constituer un *auto* collectif et de l'articuler aux *auto* individuels et aux relations qui les lient⁴⁰⁵. Cela rejoint l'articulation que donne Castoriadis de l'autonomie individuelle et l'autonomie collective. En effet, ces préfixes – *auto* et *hétéro* – qualifient alors le rapport des individus et sociétés à leurs institutions. L'autonomie désigne la situation où l'on se donne à soi-même ses propres lois, le sachant (c'est-à-dire de manière explicitée et élucidée). L'hétéronomie désigne la situation où l'on suit des lois qui nous sont extérieures – bien souvent en ignorant cette situation d'hétéronomie, c'est-à-dire en se persuadant que nos lois sont bien nôtres⁴⁰⁶. L'autonomie en question ne se construit pas seul·e et passe notamment par l'articulation des subjectivités qui adviennent par le conflit. La convivialité projetée dans ces manières de vivre qui impliquent une dimension collective se distingue alors profondément de ce que serait une fusion – par l'explicitation conflictuelle des subjectivités.

Cette capacité d'auto-altération (individuelle comme collective), précédemment évoquée, fait partie de l'expérience de vie communautaire à l'Arche⁴⁰⁷. Le travail sur la relation tel qu'il est institué au sein de l'Arche fait émerger de manière explicitée les questions qui ont trait à la tension entre *auto* et *hétéro*. Ainsi, sont explicitement travaillées l'altération de soi par l'autre et l'altération de l'institution par l'autonomie qui se construit par les relations communautaires. Là où en Vallée Longue, le conflit entre Claude et les autres membres du collectif apparaît schématiquement comme l'opposition entre une écologie aux accents de développement personnel et une écologie comme résistance politique, l'Arche crée les conditions de rencontre et de dialogues entre les différents mondes de ce qui s'apparente à l'alternative écologique. Cela ne signifie nullement que ces différents mondes font monde

⁴⁰⁴ Cela nous renvoie à nouveau à l'altérité autre-qu'humaine avec laquelle les humain·e·s habitent, que j'aborde dans le 3 de ce chapitre.

⁴⁰⁵ En cela, la constitution de cet *auto* collectif me semble résonner singulièrement avec le *travail du commun*, au sens de : Pascal NICOLAS-LE STRAT, *Le travail du commun*, op. cit.

⁴⁰⁶ Cornelius CASTORIADIS, *L'institution imaginaire de la société*, op. cit.

⁴⁰⁷ Je renvoie pour cela au chapitre 7, 2.2, sur l'*autonomie de la communauté*.

unique par leur engagement au sein de l'Arche, mais bien qu'il devient possible pour eux de vivre ensemble – ce qui n'efface pas pour autant les tensions et les frustrations des un·e·s et des autres. C'est par le monde commun composé⁴⁰⁸ au quotidien qu'*auto* et *hétéro* s'articulent. Ici aussi, les rituels et activités non-productives de la communauté participent à la construction de cette articulation.

La tension entre *auto* et *hétéro* est perceptible dans cette émergence d'un *auto* collectif que j'ai élucidée jusque-là. Elle donne aussi corps à ce qui relève de l'altérité (*hétéro*) en soi (*auto*). Cela se rapporte à ce en quoi l'habiter et son écologie se jouent ultimement dans et par ce qui consiste à *résister à soi*. Résister en soi – mettre la résistance au cœur de son existence⁴⁰⁹ – entraîne de mettre à distance de soi ce qui, à l'intérieur de soi, se rapporte à ce contre quoi on décide de lutter. Cela nourrit la question entrevue au début de ce chapitre sur l'impossible rupture. La rupture est impossible, parce qu'il y a toujours de l'*hétéro* dans l'*auto* : la lucidité de cette altérité est la condition à partir de laquelle une relation dialogique peut s'engager, dans et par un rapport autonome dynamique. L'autonomie est ici un projet, plus qu'un état à atteindre. Explorons alors les conditions de l'ancrage – corporel, vivant, localisé – de cette autonomie comme projet. Cet ancrage suppose de (re)prendre contact avec un sol et d'établir un certain rapport à son égard.

3. Sol

Le sol est transversal alors même qu'il est parfois comme dissimulé dans l'analyse des deux terrains. Pour la Vallée Longue, dans la première partie, cela concerne d'entrée de jeu la *résistance située* et son incarnation dans des *gestes de résistance* (qui se rapportent aux activités culturelles) (dans le chapitre 1, résister) ; le *milieu habité* avec lequel se construit une *familiarité*, un *habiter des lieux avec le vivant qui les compose*, les *pratiques écologiques des lieux* (dans le chapitre 2, prendre soin), la *convivialité* et la *proximité*, les *savoirs et créations*, qui sont localisés et ancrés dans le sol (dans le chapitre 3, instituer). Pour l'Arche, dans le chapitre 7, le sol est moins explicité, il n'en est pas moins prégnant – par sa présence, par son absence, par son indicibilité même parfois. Il passe surtout par l'ancrage dans les *corps*, par les *rythmes* (dans prendre soin) ; les *limites* et leurs articulations, l'*autonomie de la communauté* (dans instituer) ; les *institutions qui apparaissent en creux*, notamment la *ville* (dans résister).

⁴⁰⁸ Cela résonne avec la dernière partie du livre d'Emilie Hache, « Composer un monde commun », Emilie HACHE, *Ce à quoi nous tenons : propositions pour une écologie pragmatique*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond : La Découverte, 2011.

⁴⁰⁹ Christian ARNSPERGER, *Éthique de l'existence post-capitaliste : pour un militantisme existentiel*, Paris, Cerf, La nuit surveillée, 2009.

Puisque le sol est un peu plus dissimulé, il s'agit ici de le retrouver par ce que l'opposition entre attachement et arrachement dit de ce à quoi il s'agit de se rapporter dans et par le sol (3.1). Les appartenances qui se dessinent alors mettent à l'épreuve les rapports au sol (3.2). C'est à l'aune de l'explicitation de cette opposition et de cette épreuve que peuvent s'appréhender les conditions d'un ancrage, à travers ce qui se joue dans la tension entre *dedans* et *dehors* (3.3).

3.1. L'attachement contre l'arrachement

L'arrachement qui est rejeté dans les entretiens menés avec les habitant·e·s est lié à l'accélération rejetée dans le rapport au temps, exposée au début de ce chapitre. Suivant Hannah Arendt, « on ne peut diminuer la distance terrestre qu'à condition de mettre une distance décisive entre l'homme et la Terre, qu'à condition d'aliéner l'homme de son milieu terrestre immédiat »⁴¹⁰. La modernité produit ainsi une étrangeté (de l'*aliénation*, singulièrement différente de l'altération en ce qu'elle est extérieure à soi et empêche la subjectivation) entre l'humain·e et son milieu de vie. L'arrachement au sol est sous-jacent dans les ressentis d'accélération du temps – même si ce n'est pas forcément lui qui est perçu primordialement. En fait, l'arrachement par la modernité est si abouti qu'il se dissimule à nous.

Mais alors, de quoi sommes-nous arraché·e·s par la modernité (3.1.1) ? À quoi – et à qui – s'agit-il alors de s'attacher (3.1.2) ?

3.1.1. Arraché·e·s du sol, arraché·e·s du vivant

Par l'arrachement au sol, c'est l'arrachement du vivant que la modernité a réalisé – l'arrachement de notre condition de vivant et de ce en quoi nous sommes lié·e·s à d'autres vivant·e·s. Cela ouvre à une transversalité au sein de la catégorisation établie dans cette thèse – même si elle n'est pas forcément projetée de la même manière, avec la même intention, dans les situations étudiées : l'attachement à un sol vivant et nourricier. Le sol est nourricier en ce qu'il nous nourrit, très concrètement. L'importance des pratiques culturelles, des activités de subsistance qui mettent en contact quotidien avec la matière, dénote des significations nourricières qui sont attachées au sol par les habitant·e·s. Mon carnet de terrain en élucide la transversalité à l'aune d'un segment que je lie simultanément aux trois catégories prendre soin, résister, instituer : *manger les légumes du jardin cristallise plusieurs choses. Il s'agit de prendre soin de soi (une alimentation saine, dont la traçabilité est*

⁴¹⁰ Hannah ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Librairie Générale Française, 2020 (1958), p. 411.

assurée) et de son milieu (en en respectant les contraintes et les lois), et de soi encore (le travail physique extérieur, nécessaire à la récolte de légumes du jardin, d'autant plus que ce travail peut être partagé puisque se réalisant en communauté, participe d'un soin de soi – plus que de passer ses journées tassé·e sur une chaise de bureau devant un ordinateur). Il s'agit aussi d'un engagement, voire d'une résistance – à l'égard des autres moyens d'approvisionnement en nourriture et donc des autres moyens de production. C'est enfin également d'autres manières de manger (d'autres manières de concevoir l'alimentation et l'action de manger), d'autres rapports à l'alimentation qui s'instituent (p. 12). J'irais plus loin ici, ce sont d'autres rapports au sol cultivé qui se créent : la culture dont il est question n'est pas irruption au sein d'une nature qu'il s'agirait de domestiquer. Elle est attachement à un sol et à celles et ceux qui le composent. Cela résonne avec ce que j'évoquais précédemment au sujet du rapport aux autres et la nourriture comme altérité que j'ingère et que je transforme en énergie vitale pour moi.

Le sol se rapporte en effet directement aux *autres*, parce que des autres composent ce que l'on nomme sol, qui n'est pas fait de matière inerte. Les habitant·e·s évoquent aussi cela à la lumière de l'écart qui demeure entre ce qui est effectivement réalisé et ce qu'ils ou elles envisageraient de souhaitable à ce sujet. C'est le cas d'Elouan, au sujet des toilettes sèches, qui font concrètement le lien entre la matérialité du sol et la matérialité du corps des humain·e·s – et qui font défaut à la communauté de l'Arche selon lui pour la lier au sol qu'elle habite :

« [...] par exemple un truc tout bête hein, regarde toilettes sèches, c'est, y en a pas ici t'vois! Et j'trouve... Moi j'aime gérer ma merde, 'fin t'vois moi j'trouve c'est très écolo tu vois de gérer sa... en plus euh tu fais un super beau terreau. Moi j'en ai jamais fait euh... j'ai jamais vécu assez longtemps dans un endroit. »

Cela rejoint les réflexions de Val Plumwood⁴¹¹ sur la manière dont la modernité met à distance les humain·e·s du reste du vivant en les soustrayant de la chaîne alimentaire. La temporalité apparaît ici aussi comme profondément lié aux sols et à ce qu'il en devient à travers la cyclicité de la vie, de mort, de la transformation de la matière.

C'est aussi le caractère nourricier du sol qui enjoint les habitant·e·s à vouloir s'y attacher. Elodie évoque cela au sujet de sa participation à la lutte contre la construction d'un Center Parcs sur la commune de Roybon, à proximité de la communauté de l'Arche. Elle lie cet engagement à la manière dont son départ de Paris a coïncidé avec l'apparition pour elle de l'enjeu de la terre – alors qu'elle était auparavant engagée dans des luttes altermondialistes dans un espace urbain qu'elle qualifie elle-même de « *hors-sol* » : « *dans les dernières années*

⁴¹¹ Val PLUMWOOD, *Dans l'œil du crocodile*, op. cit.

où j'ai travaillé à Paris, j pense que c'est ça aussi qui a fait que j'ai voulu revenir en province, j'ai pris conscience de l'enjeu de... de la terre en fait ». Elle parle à ce sujet de la vulnérabilité des modes de vie urbain et de l'enjeu crucial de la nourriture : *« c'est un des trucs les plus essentiels à faire de garder la terre pour des paysans qui nourrissent vraiment le monde, sans le polluer quoi »*.

Son emploi du terme « *province* » montre néanmoins que dans sa trajectoire de rejet de l'arrachement, la localisation de l'attachement n'est pas première. Ce qui est localisé, c'est d'où elle part (la ville, Paris), bien moins l'endroit où elle arrive. Cela est assez caractéristique des trajectoires d'arrivée dans la communauté de l'Arche, où la localisation est primordialement liée à la présence de la communauté, et éventuellement à l'éloignement ou la proximité avec les membres de la famille, très souvent évoqués dans les entretiens. Si les lieux ne sont pas forcément différenciés et spécifiés au moment du choix d'installation, ils ont néanmoins leur importance dans ce qui conduit à s'attacher quelque part, en lien avec d'autres.

3.1.2. S'attacher : où, à quoi et à qui ?

En Vallée Longue, l'installation des habitant·e·s interrogé·e·s est imprégnée de la question latourienne : « où atterrir ?⁴¹² ». Cela est perceptible par la primordialité du *résister* qui est d'emblée situé. Le rapport au sol part des attaches politiques du lieu, avec la référence au passé de résistance, qui serait rendue possible par l'isolement des Cévennes par rapport aux centres (urbains) de pouvoir⁴¹³. Christian déclare ainsi :

« il y a un attachement sur les Cévennes et qui est lié, qui est culturel aussi, à la fois aux paysages qui nous séduisent et on ne s'en lasse pas. On continue quand on se balade à trouver que tout est beau, on s'arrête pour regarder le paysage. Et culturellement aussi il y a l'histoire des huguenots, l'histoire des Cévennes en général. On est assez raccord avec ça, assez en harmonie ».

C'est cette culture politique de la résistance, propre au milieu, qui rend possible l'explicitation du décentrement vécu par les habitant·e·s et de sa politisation, dans son articulation avec les possibilités d'autonomie qu'ils et elles y lient. La familiarité avec le milieu est alors investie de signification par les pratiques écologiques des lieux et les savoirs qui y sont associés, notamment les savoir-faire localisés. S'attacher à un sol passe alors par s'attacher aux connaissances particulières de ce sol particulier, les faire devenir siennes.

⁴¹² Bruno LATOUR, *Où atterrir ?*, op. cit.

⁴¹³ Je renvoie pour cela au 1 du chapitre 1, sur la *résistance située*.

Suivant ce que déclare Christian, l'attachement passe par une forme d'harmonie avec le sol habité et ce qu'il porte comme imaginaire. La Vallée Longue est ici associée à l'imaginaire de l'autonomie, à la croisée de ses attaches politiques et de ses attaches culturelles. À ce sujet, le collectif Vallée Longue s'est structuré notamment autour d'un petit groupe de personnes qui se sont investies au fur et à mesure dans et par la transmission des savoirs localisés, en lien avec l'accueil et l'aide à l'installation des nouvelles personnes. Claude déclare ainsi sa rencontre avec le noyau dur du collectif à travers les formations que certain·e·s d'entre eux et elles proposent autour du châtaignier : « [...] et puis ben voilà j'ai fait la formation la première année parce qu'on s'est retrouvé là le mois de septembre et au mois d'octobre on s'est dit "putain y a des châtaigniers ! Qu'est-ce qu'on fait avec ça quoi ?" Bah voilà ! ». Certain·e·s jouent ainsi le rôle de passeurs·ses de savoirs pour des personnes qui s'installent et sont confrontées à la spécificité du sol auquel ils et elles choisissent de s'attacher. Ces attaches au milieu sont renforcées par les rapports affectifs profonds qui lient les habitant·e·s à leur milieu. Déjà évoqué par Christian au sujet des paysages, cela parcourt les différents entretiens, à l'instar de celui réalisé avec Corinne, qui raconte comment les Cévennes l'ont « accrochée » : « c'était très chargé affectivement de toute façon dans ma démarche parce que ce lieu m'avait vraiment accrochée ».

À l'Arche, comme énoncé précédemment, la localisation de l'attachement n'est pas pensée dans les trajectoires. C'est le rejet de l'arrachement qui pousse les personnes à un *habiter* – et donc s'attacher à un lieu. Eliane, qui vit au sein des communautés de l'Arche depuis 1970 et a rejoint la communauté de l'Arche de Saint-Antoine en 2016 – trois ans avant notre entretien – déclare ainsi :

« Je suis plus moi et je me sens mieux, c'est vrai, dans la nature. Ça veut pas dire seule hein et dans un paysage idéal, magnifique et paradisiaque, non non. Je suis pas dans la lune et une... un lieu paradisiaque, mais ce contact de la vie euh... ou des animaux, des bruits, les oiseaux qui chantent, le... tu vois, euh les... ce contact qui te remet en lien avec l'essentiel quoi je trouve, et que... ne pas être indifférent à ça, ne pas... ne pas le détruire. Le... pouvoir le regarder. Pouvoir euh... le sentir. Et ça... et ça, tu peux pas, en ville souvent tu es complètement agressée, t'es complètement étouffée ! Ou des fois tu n'as pas 5 minutes pour te retrouver toi. »

Ici, c'est le rapport aux autres et au temps vécu en ville qui constitue ce dont il s'agit de se défaire pour éprouver des attachements avec les vivant·e·s autour de soi. Sa démarche se rapporte indéniablement à la reconnaissance de la pluralité des vivant·e·s qui composent le lieu, par leurs *manières d'être vivant*⁴¹⁴ sur ces sols singuliers. L'attachement se rapporte à la

⁴¹⁴ Baptiste MORIZOT, *Manières d'être vivant*, op. cit.

manière d'entrer en relation avec le(s) vivant(e-s) en soi et autour de soi. Voyons maintenant la manière dont cet attachement (se) fait (à) l'épreuve des appartenances.

3.2. L'épreuve des appartenances

Par les liens qui attachent les habitant·e·s à un sol, il est bien question de faire partie d'un ensemble, construit par et dans la proximité qui induit une familiarité⁴¹⁵. Lorsque l'on en vient à parler des appartenances, le terme de sol résonne avec celui de terre. Ce terme est doublement connoté dans le contexte de ce qui est étudié ici : d'une part du fait des mouvements de retour à la terre⁴¹⁶, mais aussi en ce qu'il renvoie à la planète Terre, moins située et moins palpable. Le sol s'en distingue, évoquant quelque chose de restreint, une appartenance socio-territoriale spécifique. L'appartenance socio-territoriale au sens d'une exclusivité (qui conduit à se considérer plus légitime que d'autres à habiter ce sol) est unilatéralement rejetée par les habitant·e·s interrogé·e·s. Néanmoins, les projections en termes d'attachement s'éprouvent par les appartenances qui se forgent, notamment dans le rapport aux autres habitant·e·s, celles et ceux qui ne font pas partie des collectifs en question (collectif Vallée Longue et communauté de l'Arche). Se pose ici la question non seulement de l'appartenance des habitant·e·s au sol, mais aussi de l'appartenance du sol à ses habitant·e·s.

En Vallée Longue, Corinne évoque la difficulté pour les personnes qui souhaitent s'installer d'accéder à la terre, au foncier. Cela est notamment dû à l'attitude des propriétaires :

« parce que les propriétaires ont pas nécessairement envie de lâcher leurs terres pour plein de raisons. Et pas seulement les propriétaires euh [hésite]... enfin, j'entends, les gens... du cru ! C'est-à-dire que les néo qui sont arrivés dans les années 60 sont aujourd'hui les notables... alors c'est compliqué, parce que c'est des gens qui sont super, qui ont fait beaucoup de choses... et avec qui c'est pas du tout évident de discuter de ça ».

La difficulté à « lâcher [les] terres » n'est pas propre aux personnes qui ont elles-mêmes hérité ces terres de leurs ancêtres, puisqu'elle est aussi le cas de personnes qui ont elles-mêmes fait la démarche, il y a plusieurs décennies, de venir s'installer en Vallée Longue. Corinne note ici une spécificité de la situation présente, qu'elle regrette : la propriété privée n'est plus remise en question – ni par ceux et celles déjà propriétaires, ni par ceux et celles qui viennent s'installer, y compris les personnes qui sont pourtant dans des formes de rupture avancée avec la société :

⁴¹⁵ Je renvoie ici au 2 du chapitre 2 de cette thèse.

⁴¹⁶ Catherine ROUVIERE, *Retourner à la terre*, op. cit.

« la question de la propriété privée, elle est absolument plus discutée ! C'est normal ! C'est normal d'acheter un... tu vois des gens comme Paulina et Priam qui viennent quand même d'un collectif de squatteurs, à Paris, voilà... ben acheter, oui, c'est le prix à payer pour être tranquille ! »

Dès lors, l'appartenance est en grande partie conditionnée à la propriété – et en retour, la propriété met l'habitant·e en position de celui ou celle à qui le sol appartient, et non seulement celui ou celle qui appartient au sol qu'il ou elle habite. Se pose alors l'articulation avec la critique qui est collectivement portée envers les phénomènes d'accaparement des terres par et pour un développement notamment touristique de ce milieu de vie. Ce qu'il s'agit de mettre à distance, c'est une vision prédatrice et capitaliste des sols. Corinne déclare ainsi, au sujet de ses projections pour le territoire :

« Tant qu'on n'élargit pas les routes, tant qu'on met pas d'accès aux cars de tourisme, fin voilà, ça, ça, ça... on maîtrise le... voilà. Tant que les communes sont sensibles au fait que, que les habi... que les maisons soient pas toutes vendues à des résidences secondaires, enfin, tant qu'y a un attachement et une attention au fait de permettre à des gens qui vivent à l'année de s'installer là, alors, voilà, c'est... Mais, bon, c'est quand même quelque chose auquel il faut être attentif euh... tout le temps. Parce que, encore une fois, c'est une bulle et... on pourrait très facilement se retrouver avec... avec un pouvoir d'achat bien plus élevé ».

En outre, sur le plan des valeurs (ouvertement questionnées dans les entretiens), les habitant·e·s déclarent s'opposer farouchement à un rapport au sol vécu sur le mode identitaire ; plusieurs d'entre eux et elles se disent notamment particulièrement sensibles à la cause des migrant·e·s, s'indignant du traitement politique qui en est fait. En Vallée Longue comme à l'Arche, c'est une des causes les plus souvent évoquées parmi celles auxquelles les habitant·e·s sont sensibles. Cela reflète une conception de l'appartenance qui n'est pas pensée comme une exclusion des autres. Comment articulent-ils·elles concrètement leur attachement au sol (et leur rejet d'une certaine conception – capitaliste et extractiviste⁴¹⁷ – du rapport à ce sol) avec des formes d'accueil ? Celles-ci signent-elles des appartenances plurielles et ouvertes ? C'est ce que suggère Eric au sujet de l'Arche :

« [...] quand je suis arrivé ici, j'ai vu que les gens ils étaient aussi dans une cohérence en fait. Entre ce qu'ils disaient et ce qu'ils faisaient. Et du coup tout de suite ça, ça m'a... ça m'a rassuré quoi.

[Lucie] *Une cohérence sur quels... quels aspects par exemple ?*

⁴¹⁷ Jean-Baptiste VIDALOU, *Être forêts*, op. cit.

Bah sur l'aspect de... d'accueillir tout le monde, 'fin tu vois, de pas... d'essayer de pas être dans les préjugés mais tu vois de... tout un chacun qui vient, ben lui dire bienvenue, l'accueillir... en fait rien que ça je trouve c'est énorme. Moi j'étais tu vois dans des milieux... libertaires tout ça, très ouvert, mais finalement y avait pas non plus tu vois quelqu'un qui aurait été de droite ou un facho ben ça aurait "bim bim !" 'fin tu vois même on va pas chercher à parler avec lui... Et euh et moi j'étais vachement impressionné ici tu vois de... "ah ouais les gens ils ont une ouverture de fou quoi !" ».

Eric souligne ici la capacité particulière de l'Arche à accueillir en son sein des personnes dont les opinions diffèrent fortement de celles portées par la communauté. L'accueil qu'elle propose n'est pas conditionné à un socle d'opinions partagées. Cet accueil universel peut néanmoins être nuancé par l'uniformité relative de la communauté, notée par Elouan. Cette uniformité produit des formes d'entre soi qui sont révélées lorsque l'Arche accueille des personnes qui ne correspondent pas à ce que crée cette uniformité :

« [...] ici je trouve on est dans un réseau alternatif j'appelle un peu bobo, et euh... mais là, t'vois y avait euh des cheveux longs, des barbes, des dreadlocks ou j'sais pas ou... enfin, des dreadlocks euh... mais en tout cas 'fin voilà y avait une alternative que moi... je fréquentais habituellement euhh... »

[Lucie] *Et qu'y a pas trop ici ?*

Et que je... que je... que je vois pas du tout là ! Que je vois pas du tout. [...] des fois y a un peu des... des jugements donc du coup y a... y a plein de gens aussi qui euh le milieu alternatif qui a déjà été ici et qui veulent pas y revenir je pense. C'est parce qu'ils ont vu trop de... différences... 'fin 'fin t'as hop on te regarde de haut en bas. D'ailleurs moi quand j'suis arrivé, on m'a... c'est comme ça qu'on m'a regardé hein ! De haut en bas. Tu vois moi avant j'avais un piercing dans le nez, bon je l'ai plus parce que... j'l'ai enlevé et j'ai pas réussi à le remettre, comme un con ! [petits rires de ma part] C'est, bon, j'étais un peu déçu, bon, c'est comme ça ! Mais euh ouais des fois y a un peu de regards sur... sur les gens alternatifs ».

Entre intention d'ouverture et uniformité, se pose alors la question du lien aux autres habitant·e·s – notamment ceux et celles qui seraient porteurs·trice de ces conceptions capitalistes et extractivistes. Au sein de l'Arche, située dans une région agricole, où l'agriculture conventionnelle est majoritairement pratiquée, l'enjeu de l'ouverture aux agriculteurs·trices est évident. Mon carnet de terrain retrace ainsi une discussion qui s'est tenue lors d'un événement organisé dans le village. *Se posait la question du rapport aux agriculteurs qui en un sens incarnent l'industrialisation. Le débat a porté sur ce qu'il faudrait faire pour inclure ces personnes dans la dénommée « transition ». La question de la violence, sur laquelle la communauté travaille activement, intimement et collectivement, est apparue*

comme devant être posée. Ce n'est pas par la violence contre les personnes qui ont des positions différentes des nôtres (en l'occurrence les agriculteurs, sur qui pèsent de nombreuses contraintes notamment financières) que des solutions peuvent se construire (p. 30-31). Néanmoins, Elouan reconnaît aussi durant notre entretien que la communauté est encore insuffisamment liée aux agriculteurs·trices (en agriculture biologique comme en agriculture conventionnelle), avec le risque aussi de former une sorte de bulle.

S'attacher à un sol, lui adresser directement et concrètement les questions écologiques et politiques qui habitent les habitant·e·s, suppose de faire une place – si ce n'est inclure – les personnes qui, malgré elles souvent, agissent d'une manière différente. Dans cette situation, par la manière de se rapporter au sol – à la fois par les pratiques culturelles projetées ou rejetées et par la reconnaissance d'une appartenance commune à un même sol – les agriculteurs·trices locaux apparaissent comme des habitant·e·s avec lesquelles des désaccords existent mais avec qui l'enjeu est d'ouvrir un dialogue. La question se pose aussi au sein du collectif Vallée Longue qui cherche les moyens d'une rencontre avec les habitant·e·s qui habitent la vallée sans pour autant être pleinement engagé·e·s dans des alternatives – des habitant·e·s qui ont eux et elles aussi des pratiques écologiques qui se rapportent au sol particulier habité⁴¹⁸.

C'est alors l'ouverture des collectifs et la multiplicité des appartenances auxquelles les personnes se rapportent qui permet de complexifier le spectre des appartenances réductrices. Eric articule ainsi son attachement pour la communauté à celui pour le village. Notamment en ce que cela diffère de ce qu'il projetait, il qualifie cette articulation de « richesses » :

« [...] comme ce fait qu'il y ait beaucoup de passage. Et qu'on soit dans un village. Parce que tu vois j'ai été dans des collectifs, notamment ma sœur elle était dans un collectif en Ardèche qui était petit et ils étaient dans un coin où tu vois le... le premier village où y avait euh un magasin, la poste, 'fin tu vois des trucs euh un peu conséquents, c'était 40 minutes de voiture. Du coup ils étaient vraiment super isolés. Et euh... puis bon j'ai vu d'autres collectifs, paumés comme ça, et où ils sont pas beaucoup. Et en fait quand il y a, tu vois, quelqu'un qui est pas bien, qui a pas le moral machin, bah ça pèse sur tout le groupe. Et euh... et en fait ici le fait qu'on soit beaucoup et qu'en plus y ait du passage, ça oxygène vraiment, au niveau relationnel. C'est... c'est une richesse. Et puis pareil le fait que on soit dans un village, qui est vivant, ben ça fait que, tu vois on a des relations dans le village, on peut... on se fait inviter, 'fin tu vois on peut sortir, y a l'école, on rencontre d'autres gens, 'fin on n'est pas que entre nous tu vois on est ouvert sur... sur les autres trucs tu vois ».

⁴¹⁸ Je renvoie pour cela au 3.1 du chapitre 2, sur les pratiques écologiques en Vallée Longue.

À l'Arche, le rapport au village apparaît pour les habitant·e·s dans leur ensemble comme une ouverture sur des formes d'appartenances autres que strictement communautaires. Eric évoque aussi l'importance du passage. Le fait que la communauté soit un lieu où circulent des personnes, des idées, des savoirs, est aussi un facteur d'ouverture des appartenances. D'une autre manière, notamment du fait de l'histoire des mouvements de retour à la terre qui lui est attachée, la Vallée Longue aussi est un lieu de passage.

Dans quelles conditions, alors, ces appartenances peuvent-elles se rapporter au sol sans devenir ni enfermement ni exclusion ? Le philosophe Jean-Philippe Pierron dessine une piste de compréhension de ces appartenances respectueuses et profondément relationnelles :

« La conscience prise de nos appartenances n'enferme pas dans l'insularité d'une citadelle intérieure qu'elle flatterait narcissiquement. Elle est, au contraire, offerte à la densité du tissu relationnel qui installe le soi dans et avec l'autre que soi, avec tous les autres. Elle se donne dans l'expérience vécue de l'humilité. C'est ce que garde en mémoire l'étymologie. Elle rappelle la racine *humus* partagée entre les mots "humanité", "humus" ou sol et "humilité". Génie de la langue lorsqu'avec un seul mot, elle parvient à dire l'humanité, le sol et l'humble attitude éthique qui lie la première au second. L'humilité initie un décentrement de soi »⁴¹⁹.

L'appartenance au sol dans sa matérialité rappelle aux habitant·e·s leur vulnérabilité partagée du fait de leur condition terrestre. En cela, elle ne place pas les humain·e·s comme des conquérant·e·s du sol, mais bien plutôt des humbles habitant·e·s parmi d'autres habitant·e·s, lequel·le·s doivent se garder de s'imaginer être les maîtres des lieux – titre de propriété ou pas. Alors, seulement, le sol peut permettre des ancrages pluriels et enchevêtrés. Comment donc se vivent ces attachements lorsqu'ils ne sont pas identitaires et exclusifs ?

3.3. Altérité et ancrage : la tension entre *dedans* et *dehors*

À l'inverse des deux autres tensions soulignées dans ce chapitre, qui étaient sous-jacentes dans l'analyse que j'avais construite jusqu'alors dans cette thèse et qui n'émergent explicitement qu'à ce stade de l'analyse, cette dernière tension est apparue par mon travail d'augmentation⁴²⁰ de mon carnet de terrain (comme sous-catégories, de *prendre soin* et d'*instituer*). En effet, par ma situation d'extériorité vis-à-vis de la communauté, autant que par ma participation à sa vie durant mon séjour, je questionnais le *dedans* / *dehors* de la

⁴¹⁹ Jean-Philippe PIERRON, *Je est un nous : enquête philosophique sur nos interdépendances avec le vivant*, 1re édition, Arles, Actes sud, Mondes sauvages, 2021, p. 124.

⁴²⁰ Je renvoie à la partie 2 de cette thèse pour une compréhension des intentions de cette augmentation et des enjeux qui entourent sa réalisation.

communauté (dès les pages 1 et 2 de mon carnet de terrain). Cela a profondément nourri ma démarche réflexive. En effet, *ma posture d'observatrice questionne le dedans / dehors de la communauté : je suis présente dans la communauté, mais j'y suis aussi parfois en retrait, avec une forme de distance, de recul, nécessaire au travail de recherche que je mène. Immersion et distance sont deux contraires qu'il est difficile de faire cohabiter, et pourtant c'est de cette complexité que peut émerger la réflexivité – qui nécessite à la fois expérience (de/sur laquelle réfléchir) et retrait* (p. 21-22).

Ma situation a alors dévoilé une tension qui parcourt plus généralement le corpus étudié ici. La question du *dedans / dehors* – liée à la question de la limite et de ce qui fait que l'on situe les autres, les lieux, soi... *dedans* et/ou *dehors* – est apparue comme récurrente, et même transversale. Je l'ai élucidé dans mon carnet de terrain notamment en lien avec ce qui se rapporte à la limite. Pour *prendre soin*, la tension est liée à la limite produite par la séparation entre ce qui relève de la sphère communautaire et d'une sphère plus intime, personnelle. Pour *instituer*, la tension est liée à la pluralité des limites que l'on peut considérer pour la communauté, intérieures comme extérieures⁴²¹. En ce qui concerne *résister*, cette tension se joue aussi dans la résistance aux institutions, une résistance inscrite dans les trajectoires : c'est bien en soi, par soi, que l'on résiste aux institutions en s'en défaisant, en les considérant comme un *dehors* dont on se distingue.

Cela rejoint aussi la familiarité interrogée dans le chapitre 2 de cette thèse : la tension *dedans/dehors* dessine des cercles de parenté. La communauté et le collectif explore tous deux une réflexion sur une parenté élargie⁴²² au milieu de vie – au croisement de ce qu'implique être parent·e·s les un·e·s avec les autres et être dans ce qui nous est parent. La tension entre *dedans* et *dehors* est matérialisée par le seuil des appartements de la communauté⁴²³. Le seuil est considéré comme sacré – renvoyant à l'étymologie de sacré qui connote la séparation – par le philosophe Gaston Bachelard, pour qui « *dehors et dedans forment une dialectique d'écartèlement* »⁴²⁴. Le seuil des appartements n'est pas la seule limite concrète autour de laquelle se joue cet écartèlement entre *dedans* et *dehors*. En Vallée Longue, Corinne évoque par exemple la « *tension qui lâche* », lorsqu'elle quitte la route nationale pour entamer la petite route qui monte en lacets serrés vers le hameau qu'elle habite. *Dedans* renvoie à l'intérieur (la vie intérieure évoquée à l'Arche, notamment par Eliane), à l'intime, à la sécurité, au repli, là où *dehors* renvoie à l'extérieur, à l'ouverture, à l'insécurité,

⁴²¹ Pour ces éléments, je renvoie au 1.3 et au 2.1 du chapitre 7.

⁴²² Donna HARAWAY, « Anthropocène, Capitalocène, Plantationocène, Chthulucène », *op. cit.*

⁴²³ Je renvoie ici au 2.1.3 du chapitre 7, sur les limites intérieures de la communauté.

⁴²⁴ Gaston BACHELARD, *La poétique de l'espace*, Éd. critique, Paris, PUF, Quadrige, 2020 (1957), p. 293. La sacralité du seuil est explicitée à la page 306.

à l'aventure. Le philosophe Baptiste Morizot évoque ainsi la manière dont le terme « dehors » lui apparaît spontanément pour remplacer « aller dans la nature » – terme questionné par son usage au sein du couple d'opposition nature/culture⁴²⁵. « Aller dehors » c'est-à-dire « au grand air » : dans cet usage, *dehors*, c'est donc aussi hors de l'urbain, sa culture, son architecture et ses normes sociales qui sont le *dedans* dans lequel nous sommes collectivement pris par et dans la modernité. Le *dehors* désigne dans ce cas ce que l'on considère comme demeurant à distance, hors de notre culture. C'est le sens qui me semble habiter la manière dont les habitant·e·s de la Vallée Longue notamment désignent leur besoin de *dehors*, où le grand air est profondément associé aux activités culturelles qui y sont pratiquées par et dans le sol. Pour autant le *dedans* peut paradoxalement aussi être un refuge intérieur vis-à-vis de la culture, comme pour Eliane, qui lie son intériorité au vivant qui compose son milieu de vie. Dans ce cas, le *dehors* désigne la culture de laquelle on se protège, à laquelle on se ferme.

C'est par la familiarité entre les habitant·e·s et le sol qu'ils et elles habitent en commun que *dedans* et *dehors* s'articulent de manière dialectique. À cet égard, l'absence de verrou de certaines maisons en Vallée Longue et le non-usage des clés au sein de l'Arche matérialisent ce en quoi le seuil n'est pas fermeture unilatérale mais bien lieu d'articulation entre dedans et dehors. Cette familiarité n'est pas vécue comme une identité, mais bien une manière de se rapporter les un·e·s aux autres, au temps, au sol, au monde, par un ancrage. Geneviève Pruvost souligne les particularités de l'ancrage comme manière de se rapporter au sol habité :

« Comme l'indique cette métaphore maritime, le bateau n'a pas besoin de vider l'eau de la mer pour jeter l'ancre. Par métonymie, la notion d'ancrage permet en outre de renvoyer au collectif de vie qui se trouve embarqué dans un espace non extensible. Cela permet enfin de faire du nomadisme la base de l'installation pérenne, en maintenant le principe du brassage »⁴²⁶.

À la différence de l'enracinement, l'ancrage, rendu possible par les appartenances plurielles et l'articulation entre auto et hétéro, ne fait pas fusionner les habitant·e·s avec le sol habité. Il leur permet de dialoguer sans les assigner à résidence.

L'ancrage amplifie alors le rapport au temps et à la tension entre institué et instituant. En Vallée Longue, par l'importance qui est conférée aux savoir-faire locaux et à leur transmission, il est bien question de s'ancrer dans le temps. Il ne s'agit pas de s'enraciner dans un passé, mais plutôt s'ancrer dans un passé revisité, transformé, qui n'est pas reproduit à l'identique. Les pratiques culturelles sont un habile mélange de l'institué et de l'instituant.

⁴²⁵ Baptiste MORIZOT, *Sur la piste animale*, Arles, Actes sud, 2021, p. 21.

⁴²⁶ Geneviève PRUVOST, *Quotidien politique*, op. cit., p. 198.

Elles impliquent le recours à des pratiques antérieures à la modernité agro-industrielle, par exemple par la pratique de la greffe des châtaigniers, qui suppose bien l'intervention humaine, l'intervention de son inventivité et de sa capacité à transformer le monde qui l'entoure. Ces pratiques renvoient à un anté-institué, à un institué oublié, qui avait été enfoui par la modernité. Leur usage n'est pas pour autant un retour dans cet ancien institué, mais il se fait instituant notamment en ce qu'il demeure ouvert à des pratiques autres, avec une référence transversale à la permaculture notamment. C'est bien par le dialogue entre ces différents temps et les pratiques qu'ils ont vu émerger que s'instituent d'autres manières de faire.

L'ancrage amplifie aussi la tension entre *auto* et *hétéro* : il s'agit bien de s'ancrer avec les autres, par nos corps en appui sur un sol. L'importance de la danse à l'Arche révèle une certaine attention à la question de l'appui des corps et leur ancrage sur un sol. C'est par l'ancrage du corps dans un sol que la danse se rapporte au pouvoir du corps, suivant à nouveau Silvia Federici :

« Le pouvoir d'être affecté et de produire des effets, le pouvoir d'être mû et de se mouvoir est faculté indestructible, constitutive de notre corps, à laquelle seule la mort met fin. Une politique immanente y réside : une capacité de transformation de notre corps, des autres et du monde »⁴²⁷.

La danse comme pouvoir qui prend appui sur un sol résonne avec le *pouvoir-du-dedans* de Starhawk, qui raconte l'importance de la danse dans les luttes et ce en quoi elle ancre les corps en leur sein. La danse explore singulièrement la tension entre dedans et dehors, à la fois à l'intérieur de la personne (notamment par la remise en cause de la séparation entre corps et esprit, avec le corps qui est à la fois objet et sujet) et entre la personne et le groupe : la danse en groupe est entraînante, l'harmonie est collective, la réalisation de la danse ne dépend pas que des individus, mais du collectif en train d'advenir par la danse. À ce titre, la danse est une des manières par lesquelles la communauté de l'Arche ancre les corps dans et par un sol, tissant une relation vivante avec celui-ci.

En outre, c'est bien par l'importance des pratiques écologiques des lieux – en Vallée Longue, mais aussi au sein de la communauté de l'Arche – que le sol devient le lieu d'un dialogue dans lequel les autres vivant·e·s se voient reconnaître une altérité condition du dialogue. Le rapport à l'altérité pose enfin la question des limites de cet *autre* avec lequel on habite. C'est par le biais de relations que se construit le sentiment d'habiter un même sol. Cette dimension relationnelle permet de dépasser ainsi la conception de nature comme somme d'objets. Lorsque Corinne et Christian évoquent leurs rencontres avec des animaux⁴²⁸, elle et il

⁴²⁷ Silvia FEDERICI, *Par-delà les frontières du corps*, op. cit., p. 137

⁴²⁸ Evoquées plus haut dans ce chapitre, au sujet du temps.

reconnaissent à ces animaux la possibilité d'entrer en dialogue. C'est bien la question de l'admission des vivant·e·s autres-qu'humain·e·s dans le cercle des habitants de la Vallée Longue qui est posée. Il s'agit alors de considérer par l'ancrage dans le sol la constitution d'une communauté biotique à la manière d'Aldo Leopold⁴²⁹. En retour sur les interrogations ouvertes au sujet du temps, l'ancrage au sein d'une communauté biotique, selon Pierron :

« court-circuite la médiation du temps social qui est un temps institué, ouvrant l'individu humain au grand temps de la nature. [...] L'humain, membre d'une communauté biotique, s'inscrit dans des temporalités de plusieurs niveaux et polyrythmiques : cosmique, géologique, biologique, biographique »⁴³⁰.

Cela prolonge les réflexions liées au temps précédemment énoncées dans ce chapitre, au croisement de la pluralité également énoncée précédemment. « Pluraliser les rythmes, c'est s'abandonner à des régimes différents de temporalités⁴³¹ », nous dit Pierron. Il y a bien de l'autre dans le temps. C'est par un ancrage corporel dans un sol vivant que l'altérité constitutive de la pluralité peut s'articuler et donner lieu à un commun situé. Cela dessine une autonomie qui se rapporte fondamentalement à l'autolimitation et qui suppose prudence et attention à ce qui constitue le monde autour de soi et avec soi.

Conclusion du chapitre 8

Ainsi, les rapports au monde se construisent par des résonances, autour du temps, des autres et du sol.

La projection de ralentissement n'annihile pas le moment et son inscription dans la durée, à l'épreuve du travail, notamment à l'aune de l'articulation temporelle des activités de subsistance et du travail du commun. Les cycles et les ruptures, qui s'habitent mutuellement, émanent alors de la tension entre *institué* et *instituant*.

La projection de convivialité ne se réalise pas comme fusion. Elle s'éprouve à l'aune de la conflictualité qui habite toute situation d'habiter en commun – y compris par la conflictualité en soi. L'autonomie qui se construit alors passe par la pluralité des subjectivités, leur articulation et l'auto-altération – où empathie et prendre soin sont essentiels. La conflictualité, condition de la mise en politique, rend visible la tension entre *auto* et *hétéro*, créatrice d'institution collective par l'émergence d'un *auto* collectif.

⁴²⁹ Aldo LEOPOLD, *Almanach d'un comté des sables suivi de Quelques croquis*, Paris, Flammarion, GF, n° 1060, 2017 (1949).

⁴³⁰ Jean-Philippe PIERRON, *Je est un nous*, op. cit., p. 52

⁴³¹ *Ibid.*

La projection d'attachement fait apparaître les enjeux des appartenances, que la culture politique instituée permet difficilement d'appréhender autrement que par son exclusivité, sur un mode identitaire. Les rapports au sol par l'altérité et l'ancrage complexifient cette question à l'aune de la tension entre *dedans* et *dehors*.

Je souligne ici que les *prises* – temps, autres, sol – apparaissent par ordre d'évidence (au regard de l'explicitation dans les chapitres précédents) tandis que les *tensions* émergent de la plus complexe à la plus triviale (en apparence du moins). C'est dans les fils qu'elles tirent toutes entre elles, par le corps qui est toujours en prise directe avec un temps, des autres et un sol, que se construit une autonomie individuelle et collective, pratique et politique, projetée et inaboutie.

Conclusion de la partie 3

Cette partie épaissit les catégories travaillées par cette thèse et en propose d'autres articulations. Le chapitre 7 part de la mobilisation des catégories de la partie 1 – *résister, prendre soin, instituer* – dans le travail d'augmentation du carnet de terrain tenu lors de mon immersion au sein de la communauté de l'Arche de Saint-Antoine, précisé dans la partie 2. Il en ressort que ces trois catégories résonnent avec ce terrain et s'épaississent à son contact.

L'intention primordiale de *prendre soin* traverse tant le carnet de terrain que les entretiens, à partir des corps et des rapports au corps qui se construisent par l'habiter singulier de la vie communautaire. L'Arche travaille particulièrement au *prendre soin* des relations, qui incluent l'attention aux conflits. Des ambivalences marquent singulièrement les rythmes vécus, ce qui fait émerger une tension entre rythmes communautaires et rythmes personnels. Instituer est une condition de possibilité de la vie en communauté. L'institution passe par les *limites* du collectif, qui sont multiples et poreuses. Cet *instituer* se rapporte à l'autonomie non seulement par les projections des habitant·e·s qui voient en la communauté la possibilité d'une unité autonome, mais surtout par la capacité d'auto-altération de ses institutions. Se pose alors la question des institutions créées par la communauté et de leur portée, entre l'Arche comme brèche et l'Arche comme bulle. Résister est une conséquence de la vie communautaire. Si cette catégorie est la moins utilisée dans mon carnet, des institutions apparaissent – formellement ou en creux : le rapport au politique et aux formes plurielles d'engagement, le rapport aux savoirs et à leurs hiérarchies, le rapport contrarié au temps, la religion travaillée par l'interspiritualité, et enfin la ville, rejetée de manière latente.

Il en ressort enfin, par la difficulté à classer certains éléments du carnet de terrain au sein de cette catégorisation, la nécessité de complexifier cette grille à l'aune des transversalités et des interstices des catégories, ce qu'explore le chapitre 8. Le corps et la manière dont il est en prise avec le monde deviennent alors le nœud par lequel les imaginaires se forment et s'éprouvent, entremêlant les catégories d'analyse. Le chapitre 8 part ainsi de trois composantes du rapport au monde : le rapport au *temps*, le rapport aux *autres* et le rapport au *sol*, croisant ici plus directement les deux terrains étudiés dans cette thèse. Chacune de ces composantes se structure d'abord autour d'un couple d'opposition, projection contre rejet – ralentissement contre accélération, convivialité contre individualisme, attachement contre arrachement. Que se passe-t-il alors quand les expériences du corps ne rencontrent pas les projections qui habitent les trajectoires ? Les habitant·e·s font alors l'épreuve de ce qui résiste à cette opposition première : le ralentissement (se) fait (à) l'épreuve de l'articulation entre activités de subsistance et travail du commun, la convivialité (se) fait (à) l'épreuve du conflit, l'attachement (se) fait (à) l'épreuve des appartenances. Ces épreuves font émerger, au fur et à mesure, trois tensions qui précisent la dynamique instituante : institué / instituant, auto /

hétéro, dedans / dehors. L'articulation entre les ruptures et les cycles, entre la pluralité et l'auto-altération, entre l'altérité et l'ancrage dessine une autonomie en projet dans et par l'habiter.

Conclusion générale

1. Synthèse de la démarche et des résultats

Dans le premier temps de cette conclusion, je voudrais synthétiser la démarche de recherche que j'ai mise en œuvre dans cette thèse et les résultats qui en ressortent. Après un rappel de mes intentions, je détaille, partie par partie et chapitre par chapitre, ce que l'on peut en retenir.

Rappel des intentions

Cette thèse part du constat que les politiques d'aménagement relatives à l'habiter ne se saisissent pas des crises écologiques pour modifier profondément leur rapport à l'habiter et aux habitant·e·s⁴³², malgré une apparente prise en compte de leur besoin d'implication par la participation. Pourtant, ces crises écologiques peuvent nous interpeler collectivement sur notre rapport au monde, notre manière de nous considérer par rapport à ce monde – notamment nos imaginaires institués de la maîtrise, du contrôle, de la domination du vivant....

J'ai tâché dans cette thèse de comprendre les imaginaires qui (se) construisent (par) les expériences d'habiter – décentrées et situées, ordinaires et politiques, subjectives et collectives. Deux terrains ont permis d'explorer le foisonnement d'initiatives et expériences écologiques en milieux ruraux : la Vallée Longue, dans laquelle un collectif éponyme d'habitant·e·s s'est constitué pour mettre en discussion les initiatives et réflexions des un·e·s et des autres autour de l'alternative écologique et sociale ; l'Arche de Saint-Antoine, une communauté d'habitant·e·s – notamment rassemblée autour de la non-violence et la spiritualité – qui est aussi un centre d'accueil, de formation et de partage de la vie communautaire. Ces deux terrains rendent compte de différents rapports aux lieux, aux formes collectives et aux institutions.

J'ai exposé dans l'introduction la conception de l'imaginaire que j'ai retenue dans le cadre de cette thèse, précisant son pouvoir instituant et créateur, son caractère conflictuel, son articulation avec les expériences, ses dimensions individuelle et collective. J'ai également exposé la manière dont l'élucidation des imaginaires participe de la capacité transformatrice des expériences d'habiter dont il est question. Je rappelle donc ici l'intention double portée dans cette thèse : d'une part, qualifier substantiellement les imaginaires de et par l'habiter ;

⁴³² Lucie LERBET et Fabian LEVEQUE, « En finir avec une conception hégémonique dans nos rapports à l'espace », *op. cit.*

d'autre part, construire une démarche d'élucidation de ces imaginaires. Prenant mes distances avec l'idée de répliquabilité de modèles fondée sur l'abstraction, j'ai cherché à mettre en réflexion l'expérience, articulant sa singularité et sa généricité.

1.1. Catégoriser les imaginaires de et par l'habiter (partie 1)

La première partie de cette thèse catégorise les imaginaires de et par l'habiter en Vallée Longue, sur la base de 23 entretiens semi-directifs menés avec des habitant·e·s de cette vallée cévenole (dont un tiers d'entre eux et elles sont des membres du collectif Vallée Longue). La catégorisation rend compte des significations partagées et des tensions qui traversent ces significations, autour d'un triptyque : résister, prendre soin, instituer⁴³³.

Le premier chapitre précise alors les contours de ce *résister*. Pour les habitant·e·s de la Vallée Longue interrogé·e·s, l'action de résister est primordiale : habiter la Vallée Longue, c'est d'abord et avant tout résister. Pour ceux et celles qui en sont originaires et qui y restent, comme pour ceux et celles qui choisissent de venir y habiter, c'est en contraste avec un ailleurs qui n'est pas ou qui n'est plus désiré que se construit ce *résister*. Cette résistance située fait écho à l'histoire politique de résistance et à sa mémoire – floue mais solide dans ses effets. Le retrait spatial de la vallée est alors perçu comme une situation qui permet de résister à un monde moderne, urbain, consommateur. L'isolement rend possible un décentrement qui s'affirme dans et par des formes d'autonomie, rejetant la mise en périphérie vis-à-vis de l'urbain. La résistance dont il est question s'incarne dans les trajectoires de vie marquées par des ruptures et dans des gestes quotidiens politisés. Il s'agit pour les habitant·e·s de résister aux institutions sociales, notamment marchandes et urbaines, ainsi qu'aux institutions formellement politiques. Résister pose ultimement la question de la résistance à soi : résister, c'est aussi résister aux institutions en soi – et ce, d'autant plus lorsqu'il s'agit de résister en soi, de résister par ses propres actes quotidiens. Cela laisse apparaître des tensions autour de l'opposition entre cohérence idéale et contradictions effectives.

Le deuxième chapitre porte sur le *prendre soin*. La familiarité avec le milieu habité, qui se construit par les épreuves qui sont faites des limites de ce milieu et par les relations avec le vivant qui le constitue, enjoint d'en prendre soin. Habiter interroge en effet les limites, à la fois spatiales, temporelles, mais aussi en rapport avec l'altérité. Par l'appréhension des limites se construit un sentiment d'appartenance au milieu habité. Interroger la limite de la

⁴³³ Cette catégorisation des imaginaires résonne avec le triptyque de la praxis politique habiter – coopérer – autogérer, développé par Guillaume FABUREL, *Les métropoles barbares*, *op. cit.* Cette résonance pourrait être précisée, à l'issue de ce travail, par un travail commun d'explicitation des liens qui peuvent être tirés de l'enchevêtrement de ces deux triptyques.

communauté qui s'y constitue questionne les rapports à la nature : d'une extériorité à préserver, on en vient à envisager de prendre soin du vivant en nous humain·e·s, autre que nous et avec nous. Il s'agirait alors de cultiver une certaine harmonie avec son milieu. Ceci passe par les pratiques de culture de la terre, ainsi que d'autres pratiques de subsistance, reposant notamment sur des savoir-faire locaux. Des tensions apparaissent néanmoins entre d'une part les projections de douceur par l'harmonie avec les rythmes naturels et d'autre part les vécus. En effet, les rapports ambivalents au travail – entre surcharge d'activités et épanouissement par le « faire » – questionnent fortement l'intention de douceur des rythmes. Prendre soin fait alors également surgir des tensions, entre prendre soin du milieu habité et prendre soin de soi.

Le troisième chapitre explore l'*instituer* qui se construit par l'habiter. L'expérience personnelle et intime de l'habiter s'articule en effet avec l'institution d'un collectif situé et partageant des expériences et intentions communes. Il y a différentes manières d'être collectif en Vallée Longue, entre des engagements associatifs, militants, politiques, mais aussi amicaux et familiaux. Des ruptures entre habitant·e·s, à la fois historiques et spatiales, parcourent la diversité de ces manières d'être collectif. Une défiance généralisée au politique et un évitement du conflit rendent difficile la politisation de cette multiplicité. Une intention commune émerge néanmoins : faire vivre la vallée. Les habitant·e·s expriment la densité des expériences qu'elles et ils font dans ces lieux, bien loin des représentations des milieux ruraux comme déserts (culturels, sociaux, politiques...). C'est notamment par le fait de faire ensemble, de faire œuvre commune, que le collectif advient et se renforce – ponctuellement ou de manière renouvelée. L'exemplarité devient alors positionnement politique : elle est un moyen d'étendre sa propre manière de faire, de l'instituer pour soi et pour les autres. La Vallée Longue peut à ce titre être considérée comme une brèche, interrogeant les imaginaires dominants par les expériences qui y sont vécues. Une tension demeure néanmoins autour du décalage entre l'exemple situé et la totalité – moderne – qu'il interroge. L'ampleur de ce à quoi il s'agit de résister produit un sentiment de vertige face à la hauteur de la tâche. Les effets de l'exemplarité au-delà de cette situation locale ne viennent pas à bout de ce sentiment.

Ainsi, trois tensions émergent de cette première partie, autour de la cohérence, l'harmonie et l'exemplarité. La cohérence est un terme qui est mobilisé par les habitant·e·s pour qualifier leur propres actions quotidiennes et la manière dont celles-ci incarnent la résistance qu'ils et elles souhaitent plus largement. Ultimement, le dernier rempart à la résistance contre l'institué, c'est soi-même en tant que porteur·se des imaginaires institués. Cela crée des conflits intérieurs et extérieurs entre différents imaginaires, qui ne sont pourtant pas mis en discussion collectivement. En outre, il y a un décalage entre les projections d'une vie en harmonie notamment avec les rythmes naturels et la multitude d'activités auxquelles se livrent les habitant·e·s, entre pratiques écologiques des milieux de vie et organisation collective

œuvrant aux transformations politiques souhaitées. Enfin, l'exemplarité est considérée comme une manière d'agir en politique : il s'agit de faire exemple et fissurer le récit du tout urbain, tout moderne – et ce faisant, instituer par l'exemple d'autres imaginaires, d'autres pratiques, d'autres rapports au monde. Mais elle ne parvient pas à transformer les émotions négatives suscitées par les bouleversements écologiques : un vertige accompagne alors les perceptions de ne pas avoir prise, au-delà de son milieu de vie.

1.2. Incarner les imaginaires de et par l'habiter (partie 2)

Cette limite ouvre la réflexion à la pertinence d'explicitier collectivement ces vertiges, ces peurs, ces résistances intérieures pour les transformer en et par le *pouvoir-du-dedans*⁴³⁴, pouvoir à la fois intime et politique. Ce sont des aspects essentiels de la suite de mon travail de recherche, notamment par ce que je cherche à explorer dans mon deuxième terrain de thèse, à travers une immersion au sein d'une communauté qui travaille de manière formalisée et explicitée les dimensions relationnelles des collectifs. Sur le plan méthodologique, ces tensions et limites me poussent à appréhender la suite de ma recherche de manière plus profonde, intérieure, incarnée, expérientielle.

Les recherches menées à partir du premier terrain d'étude, la Vallée Longue, font donc émerger une catégorisation des imaginaires de l'habiter, autour de résister, prendre soin et instituer. Pour le deuxième terrain, la communauté de l'Arche de Saint-Antoine, je mène une autre démarche, tant en ce qui concerne la méthodologie de terrain et de recueil de matériaux qu'en ce qui concerne la méthodologie de traitement de ceux-ci. C'est par une immersion de deux semaines au sein de la communauté de l'Arche de Saint-Antoine-l'Abbaye que j'appréhende ce terrain. Mon séjour prend la forme d'un stage communautaire durant lequel je tiens quotidiennement un carnet de terrain. J'y consigne mes expériences au rythme des journées communautaires. Je réalise aussi huit entretiens, dont cinq avec des engagé·e·s – habitant·e·s permanent·e·s – de la communauté. La deuxième partie de cette thèse précise la démarche de recherche que je construis (par mon travail sur ce carnet de terrain) autour de l'incarnation des imaginaires de et par l'habiter.

Le chapitre 4 présente d'abord le carnet de terrain qui m'a permis de relater les expériences que j'ai vécues lors de mon immersion au sein de la communauté de l'Arche ainsi que mes ressentis lors de ces deux semaines, avec mes doutes, mes questionnements, mes peurs... Ce récit – mêlant ressentis, descriptions, observations, perceptions des expériences – est fécond pour travailler les imaginaires et leur élucidation. Ce travail me demande de m'interroger

⁴³⁴ STARHAWK, *Rêver l'obscur: femmes, magie et politique*, Paris, Cambourakis, Sorcières, 2015.

quant à ce qui relève de ma subjectivité dans cette recherche. Je réalise alors une augmentation du carnet de terrain, par deux étapes successives d'explicitation puis d'élucidation. Cette augmentation du corpus de départ approfondit mon matériau de recherche : elle épaissit la catégorisation proposée en première partie, à partir des expériences d'abord *relatées* (1^{ère} colonne, qui correspond au texte initial du carnet), ensuite *explicitées* (2^{ème} colonne), enfin *élucidées* (3^{ème} colonne, à partir des catégories issues du travail d'enquête sur le premier terrain étudié). Cet épaississement des catégories par l'explicitation-élucidation des expériences relatées passe par un travail à partir de ma subjectivité. Ce travail soulève des questions épistémologiques, autour de la place et du statut de la subjectivité au sein de la recherche. Il ne s'agit pas tant de faire de la subjectivité un objet de la recherche (objectiver la subjectivité), que de considérer la subjectivité même du travail d'objectivation que représente le travail de recherche (subjectiver l'objectivation). Il est essentiel pour la scientificité de ma démarche de prendre très au sérieux la question des moyens d'un partage de celle-ci. L'organicité du carnet est irréductible à des synthèses par catégories. Sa lecture fait percevoir le rythme, à la fois dans la répétition et dans la différence ou l'évolution. Ce carnet requiert des clés de lecture pour percevoir les multiples significations qu'il fait advenir. Les chapitres 5 et 6 s'attachent à préciser ces clés de lecture.

Le chapitre 5 présente plus en détail la manière dont mon carnet de terrain peut être lu, à travers deux extraits du carnet. Il montre en quoi le carnet est en prise avec la densité et la pluralité des significations des expériences relatées. Plusieurs lectures du carnet sont possibles : des lectures horizontales, verticales, segmentées ou transversales. Ces différentes lectures sont complémentaires et font advenir une pluralité de significations. La deuxième colonne – l'explicitation – constitue le nœud de la démarche : elle épaissit les situations, m'obligeant à expliciter ce que contient le carnet, y compris les évidences de la prise de note initiale. Au bout de la démarche, la troisième colonne met en lien expériences et concepts, situations et catégorisation.

Le chapitre 6 quant à lui présente les limites de l'expérience d'augmentation du carnet, la manière dont j'ai composé avec celles-ci dans ma démarche et ce que ces critiques peuvent apporter à la démarche d'explicitation-élucidation. L'augmentation du carnet de terrain présente alors des limites, ultimement car elle met en tension la subjectivité et la singularité des expériences d'une part et l'objectivation et la généralité des concepts catégorisés d'autre part. Ce regard critique sur la démarche originale de cette thèse montre en outre qu'elle est perfectible.

1.3. Éprouver les imaginaires de et par l'habiter (partie 3)

La troisième et dernière partie est composée de deux chapitres qui exposent comment ces expériences d'habiter mettent à l'épreuve les imaginaires dessinés dans les deux premières parties. Le chapitre 7 expose l'analyse que je fais de l'habiter à l'Arche au prisme de la catégorisation *résister – prendre soin – instituer*. Ce triptyque est approfondi et remanié, abordé dans un ordre différent. Le point de départ est le prendre soin, avec un ancrage de ce soin dans les corps situés. L'action de prendre soin colore les relations, notamment la relation aux autres, altérité en miroir de laquelle se pose le prendre soin de soi – qui se trouve parfois en tension avec les rythmes de la vie communautaire. Ces relations sous l'égide du soin se construisent par la prise en compte des conflits, intérieurs et extérieurs. Instituer s'impose alors comme une condition de possibilité de la vie communautaire, lui permettant de prendre sens pour ses membres et de fonctionner. L'institution passe par les limites du collectif, qui sont multiples et poreuses. Cet instituer est continuellement travaillé, retravaillé, il repose sur la capacité d'auto-altération de la communauté. Cette capacité d'auto-altération est à la fois condition de son autonomie, preuve de son ouverture en tant qu'institution autant que de sa remise en cause de la verticalité, puisque cette auto-altération résulte d'un travail (du) collectif. C'est alors que l'Arche peut produire ses propres institutions. Ces institutions sont autant de manières de résister aux institutions sociales conventionnelles – alors même que la communauté est elle-même prise dans ces institutions sociales plus générales et conventionnelles. L'Arche s'apparente elle aussi à une brèche, avec le risque pointé par ses membres qu'elle se transforme en bulle, hermétique au reste de la société. Enfin, résister n'est pas matriciel dans mon carnet de terrain tenu lors de mon séjour à l'Arche, comme il a pu l'être dans les résultats de l'enquête par entretiens en Vallée Longue. La résistance vécue à l'Arche n'est pas toujours collectivement explicitée, produisant ici encore des tensions entre les habitant·e·s au sujet des rapports différenciés à l'action de résister.

Le chapitre 8 explore ce qui habite entre ces catégories, autour des transversalités et des interstices de cette catégorisation. Ce faisant, il dessine un habiter en prise et aux prises avec le monde et son (ses) institution(s) – à la fois son institution comme processus et ses institutions en substance. Par des résonances⁴³⁵, les expériences d'habiter vécues en Vallée Longue et à l'Arche fondent des rapports au monde qui se déclinent autour du temps, des autres et du sol. Chacune de ses trois prises du rapport au monde se structure d'abord par un couple d'opposition, une projection contre un rejet – ralentissement contre accélération, convivialité contre individualisme, attachement contre arrachement. Néanmoins, les épreuves auxquelles les habitant·e·s sont confronté·e·s dans leurs expériences d'habiter complexifient

⁴³⁵ Hartmut ROSA, *Résonance : une sociologie de la relation au monde*, Paris, la Découverte, Théorie critique, 2018.

ces couples d'opposition. La projection de ralentissement fait l'épreuve du travail et de l'articulation temporelle des activités de subsistance⁴³⁶ et du travail du commun⁴³⁷. La projection de convivialité se confronte à l'épreuve de la conflictualité⁴³⁸ qui habite toute situation d'habiter en commun – y compris par la conflictualité en soi. La projection d'attachement fait apparaître les enjeux des appartenances, que la culture politique instituée permet difficilement d'appréhender autrement que par son exclusivité, sur un mode identitaire. Ces trois prises font émerger trois tensions qui précisent la dynamique instituante. Pour le rapport au temps, les cycles et les ruptures émanent de la tension entre *institué* et *instituant*. Pour le rapport aux autres, la conflictualité, condition de la mise en politique, rend visible la tension entre *auto* et *hétéro*, créatrice d'institution collective par l'émergence d'un *auto* collectif. Enfin, pour le rapport au sol, l'altérité et l'ancrage émergent de la tension entre *dedans* et *dehors*. Ces articulations entre les ruptures et les cycles, entre la pluralité et l'auto-altération, entre l'altérité et l'ancrage dessinent les contours imaginaires d'une autonomie en projet dans et par l'habiter.

2. Enjeux contemporains et enseignements

Certains des termes que j'ai mobilisés dans cette thèse – imaginaires, engagement, autonomie... – sont porteurs de significations politiques ambivalentes dans le contexte actuel. Ces termes renvoient à des enjeux abordés de manière transversale dans ma thèse – mais jusque-là peu frontalement. À l'aune des enseignements que je tire sur ces sujets, je voudrais préciser la compréhension qui se dessine à l'égard de ces enjeux politiques et socio-territoriaux.

2.1. Les imaginaires et leur mise en conflit

Le terme d'imaginaires – que je mobilise dans la perspective des travaux de Castoriadis – peut apparaître aujourd'hui galvaudé, notamment dans l'usage qu'en font les institutions officielles et les instituts privés qui participent à la construction de leurs actions. J'évoquais en introduction une situation que j'ai observée à ce sujet dans le cadre de la démarche Écoquartier et à laquelle je renvoie à nouveau mon lecteur, ma lectrice, à l'issue de ce

⁴³⁶ Geneviève PRUVOST, *Quotidien politique : féminisme, écologie et subsistance*, Paris, La Découverte, L'horizon des possibles, 2021.

⁴³⁷ Pascal NICOLAS-LE STRAT, *Le travail du commun*, *op. cit.*

⁴³⁸ Miguel BENASAYAG et Angélique DEL REY, *Éloge du conflit*, Nouvelle éd., Paris, La Découverte, La Découverte poche, 2012.

travail⁴³⁹. D'autres exemples ont été relatés ailleurs, par exemple par la sociologue Alice Canabate qui référence quelques-uns des instituts et autres think tanks qui se sont constitués autour de l'idée de « prospective »⁴⁴⁰. La dimension politique des imaginaires semble alors parfois effacée – en apparence du moins, c'est-à-dire que les imaginaires sont présentés hors de considérations politiques, hors de situations où peuvent émerger des conflits et disputes, hors d'expériences en prise avec un sol, un temps, des autres. Il s'agirait bien de se projeter plutôt que d'élucider. Dans le contexte de « bataille des imaginaires »⁴⁴¹, où la disparition des grands récits⁴⁴² incite les un·e·s à faire rêver à un futur alternatif par la mise en images de situations inspirantes⁴⁴³, les autres à proposer un récit écologique qui soutiendrait l'émergence d'une classe écologique⁴⁴⁴, il apparaît plus que nécessaire de (ré)affirmer un positionnement explicitement politique – et donc, conflictuel – au sujet des imaginaires. À ce sujet, cette thèse rejoint les travaux de Mathilde Girault⁴⁴⁵ pour qui le dévoilement des mythes fondateurs de l'urbanisme est une condition de sa (re)politisation.

Ainsi, sur le plan substantiel des significations imaginaires qui émergent dans cette thèse, notons l'ancrage largement partagé dans des conceptions de l'autolimitation et du ralentissement. Celles-ci dessinent, en résonance avec les expériences ordinaires, un rapport au monde foncièrement distinct de celui vécu dans les métropoles mondialisées. Cela rejoint les travaux de Valérie Jousseume⁴⁴⁶ qui met au jour la subalternité du rural qui découle de sa dualité avec l'urbain et dont elle envisage les possibilités de sa subversion. Dans cette thèse, ce rapport au monde singulier émerge notamment dans le chapitre 8 – autour des projections de ralentissement, de convivialité et d'attachement, mais plus encore autour des ruptures et des cycles, de la pluralité et de l'autonomie, de l'altérité et de l'ancrage. Par le travail mené à

⁴³⁹ Cf. 3.1 de l'introduction générale de cette thèse.

⁴⁴⁰ Alice CANABATE, *Les récits de l'effondrement* [Rapport], Ministère de la transition écologique, 2020, URL complète en biblio.

Pour un exemple du décalage (tant conceptuel que politique) entre les imaginaires instituants de et par l'habiter que cette thèse élucide d'une part et la dite prospective d'autre part, je laisse mon lecteur, ma lectrice, explorer par exemple le site internet de l'Institut des Futurs souhaitables : « Institut des futurs souhaitables », URL complète en biblio.

⁴⁴¹ « La bataille des imaginaires », ADEME, URL complète en biblio.

⁴⁴² Jean-François LYOTARD, *La condition postmoderne: rapport sur le savoir*, Paris, Éditions de Minuit, Collection Critique, 1979.

⁴⁴³ Le film *Demain* [Image], URL complète en biblio, me semble relever de cette démarche.

⁴⁴⁴ Bruno LATOUR et Nikolaj SCHULTZ, *Mémo sur la nouvelle classe écologique*, Paris, les Empêcheurs de penser en rond-Éditions la Découverte, Les empêcheurs de penser en rond, 2022.

⁴⁴⁵ Mathilde GIRAULT, *Professionnalités de l'urbain et crises écologiques. Politiser l'urbanisme et ses métiers par la reconnaissance de leur constellation mythologique*, Thèse de doctorat en Aménagement de l'espace, urbanisme, sous la direction de Guillaume Faburel, Université Louis Lumière Lyon 2, 2019.

⁴⁴⁶ Valérie JOUSSEUME, *Plouc pride : un nouveau récit pour les campagnes*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, Monde en cours, 2021.

partir d'expériences situées, ce rapport au monde nourrit des imaginaires en éclosion. Je ne m'aventure pas ici à chercher à prédire ce que ces imaginaires feront ou non du monde de demain. Mais il est essentiel de rappeler que ces significations sont vécues comme incompatibles avec le capitalisme et l'accroissement du développement urbain – tant territorial que culturel.

À cet égard, ce travail s'inscrit dans une ambition de mise en conflit des imaginaires – mise en conflit essentielle à la transformation politique et sociale⁴⁴⁷. Cela s'oppose à une conception irénique et dépolitisée des imaginaires qui conforte les imaginaires institués : alors en pleine situation d'hétéronomie, puisqu'inconscient·e·s de nos imaginaires, nous les laissons avoir du pouvoir sur nous. Ce qui distingue alors peut-être le travail que je propose ici, c'est l'ancrage dans des expériences et leur ordinarité, en prise avec des milieux de vie. Appréhender les imaginaires *de et par l'habiter* suppose un positionnement très différent de projections-prospectives qui demanderaient de faire abstraction de la singularité des situations à partir desquelles on est en mesure d'imaginer.

2.2. L'ordinaire : un bouleversement du rapport au politique

Cette thèse soutient également que l'ordinaire et sa politisation (à différents degrés d'explicitation) bouleversent le rapport au politique. Des travaux ont montré que les formes d'engagement se sont globalement transformées depuis quelques décennies⁴⁴⁸. Dans ce contexte, les engagements par les formes-de-vie bousculent singulièrement les « catégorisations politiques en proposant de nouvelles qualifications⁴⁴⁹ ». La spécificité de l'approche en termes d'ordinaire ou de quotidienneté que j'ai mise en œuvre ici repose sur son ancrage profondément féministe. Cela renvoie à la considération féministe du privé voire de l'intime (en) politique. Il est alors question du soin apporté aux lieux et aux autres dans le quotidien – et du sens politique de ce soin.

Mais si cet ancrage féministe dans l'ordinaire fait entrer le personnel et les corps en politique, il ne cantonne pas le politique à des questions d'ordre individuel qui pourraient être traitées par des individus déliés les un·e·s des autres. Il nous invite plutôt à questionner la distinction entre privé et public. Le cloisonnement qui découle de cette distinction restreint le politique à

⁴⁴⁷ Cette ambition est partagée notamment avec Guillaume FABUREL, *Les métropoles barbares*, *op. cit.*

⁴⁴⁸ Notamment ceux menés par Jacques Ion : Jacques ION, *La fin des militants ?*, Paris, Editions de l'Atelier/Editions Ouvrières, Enjeux de société, 1997, Jacques ION, *S'engager dans une société d'individus*, Paris, Colin, Collection « Individu et société », 2012.

⁴⁴⁹ Sylvaine BULLE, « Formes de vie, milieux de vie. La forme-occupation », *Multitudes*, 2018, vol. 71, n° 2, pp. 168-175, doi:10.3917/mult.071.0168.

des lieux et des moments spécifiques. En questionnant cette distinction, il devient possible de percevoir ce en quoi des enjeux collectifs sont enchâssés dans les expériences ordinaires, personnelles et collectives. L'habiter s'appréhende ainsi à l'aune de la convivialité qui se construit à l'épreuve des conflits et rend possible entraide et coopération au quotidien.

Je montre alors dans cette thèse les interrogations, doutes et tensions qui habitent le rapport au politique qui se construit par l'ordinaire. J'annonçais dès l'introduction l'importance de la cohérence entre valeurs et actions dans les formes d'engagement qui passent par l'ordinaire. L'étude du cas de la Vallée Longue confirme cela : les habitant·e·s sont traversé·e·s par cette volonté de cohérence. Celle-ci peut guider leur action, mais elle leur fait pointer également les limites et insuffisances au regard des valeurs, principes et ambitions de transformation. Habité·e·s par un souci de transformation collective – motivé par les bouleversements écologiques d'ores et déjà perçus – la cohérence comme guide des actions s'articule avec l'exemplarité. Il ne s'agit pas seulement d'être cohérent·e pour soi, mais aussi faire de son expérience un exemple. Et ce n'est pas tant le discours qui importe pour que l'exemple soit pris au sérieux et entendu (voire suivi), mais la solidité et l'envergure des actions menées. En cela, l'ordinaire et sa politisation constituent une forme d'engagement en faveur d'une transformation collective au-delà des expériences et des milieux dans lesquelles elle s'effectue.

2.3. L'habiter : se rapporter aux milieux plutôt que les aménager

Un dernier type d'enjeux qui traverse cette thèse se rapporte à la territorialité. Le terme de territoire entraîne avec lui des imaginaires politiques de la domination – des humain·e·s sur les milieux, de l'Etat sur son territoire ou encore des centres urbains sur les territoires, pour reprendre le langage des institutions officielles actuelles. Parler de milieux permet à l'inverse d'insister sur les relations entre les habitant·e·s et leurs lieux de vie, en prenant en considération leur caractère vivant et mouvant. En mobilisant le concept d'habiter, une autre approche des enjeux dits territoriaux se dessine, à l'aune notamment du soin.

L'habiter se construit en prise avec un sol, à l'opposé des politiques d'aménagement et de l'artificialisation des sols auxquelles elles conduisent. En recherche de toujours plus de maîtrise, ces politiques fondées sur l'abstraction des situations conduisent le monde à l'uniformisation. L'approche en termes d'habiter remet en question la conception aménagiste comme seule manière de se rapporter aux milieux – et peut-être même comme manière de s'y rapporter, qu'elle soit ou non la seule. L'aménagement se *rapporte-t-il* au milieu ? Il s'extraît des nécessités matérielles qui le composent, du vivant qui le rend imprévisible, de ses particularités qui le rendent unique et non-réplicable.

Je montre alors dans cette thèse que l'habiter des situations décentrées que j'ai étudiées dessine des formes d'autonomie. L'autonomie a une signification politique forte, puisqu'il s'agit bien de se défaire des rapports d'hétéronomie qui lient les habitant·e·s et leurs milieux aux institutions officielles. Si cette thèse ne porte pas sur des cas de sécession territoriale, il y a bien pourtant une autonomie en construction dans et par ces situations – par des expériences et leur décentrement, par des imaginaires et leur mise en conflit, par un rapport au monde en prise avec le temps, les autres, le sol, et, ultimement, par le rapport au vivant qu'elles instituent. Sont-ce des brèches ou des bulles ? Cela dépend de la puissance des imaginaires qui s'y instituent et de la manière dont ils peuvent résonner avec nos expériences ordinaires. La multiplication des initiatives communautaires et/ou collectives donne à voir les résonances que peuvent d'ores et déjà susciter ces imaginaires.

3. Retour réflexif sur la problématique

À l'issue de ce travail, je voudrais revenir sur plusieurs éléments de ma problématique et expliciter ce que ma thèse en précise. Pour chacun de ces points, je repars d'extraits textuels de ma problématique, que je mets en lien avec ce que je montre dans ma thèse, avant d'indiquer les limites et ouvertures qui se dessinent.

3.1. Appréhender le sens politique de l'habiter

[Qualifier] les imaginaires de et par l'habiter, en en donnant la substance, ce qui enrichit la compréhension que l'on peut avoir de l'habiter et de son sens politique.

Ma thèse précise les significations imaginaires qui émergent des situations d'habiter qui s'apparentent à la nébuleuse de l'alternative écologique en milieux ruraux. Ces significations constituent le triptyque résister, prendre soin, instituer – différemment articulé dans les deux terrains étudiés. Ma thèse explore également la manière dont ces trois éléments signifiants s'agencent dans les trajectoires individuelles et expériences collectives. Le rapport au temps, aux autres et au sol amène concrètement les habitant·e·s à (se) poser la question très politique de leur ancrage, en tant qu'habitant·e·s humain·e·s, au sein d'une communauté biotique⁴⁵⁰. Ce rapport au monde dessine une manière de se rapporter au politique par l'ordinaire.

⁴⁵⁰ Sur la communauté biotique, je renvoie à : Aldo LEOPOLD, *Almanach d'un comté des sables suivi de Quelques croquis*, op. cit. Cela résonne en outre avec ce qu'étudie Maële Giard dans sa thèse (en cours de rédaction), à laquelle je renvoie pour une autre approche empirique de ces questions.

Ces deux cas m'ont permis de construire une démarche de recherche approfondie et en mouvement. Si j'avais dû traiter plus de cas, je n'aurais pas pu passer autant de temps à analyser ces cas, notamment concernant le travail que j'ai effectué sur mon carnet de terrain. Comme précisé dès l'introduction, ces deux cas sont complémentaires et permettent de saisir certains des contrastes du militantisme existentiel de l'alternative écologique en milieux ruraux. Néanmoins, il apparaît à la fin de ce travail qu'il serait intéressant de poursuivre ce travail autour de la catégorisation par l'exploration d'autres cas. Après la Vallée Longue (dont le point de départ est *résister*) et l'Arche (dont le point de départ est *prendre soin*), peut-être pourrait-on se pencher sur des cas dont on ferait l'hypothèse que le point de départ serait *instituer*. Je précise ici que ces différences d'ordre des catégories sont apparues au fil de l'analyse et n'ont pas été anticipées ou maîtrisées. Ici, la démarche serait autre, il s'agirait bien de rechercher cette différence pour voir comment celle-ci peut dialoguer avec la grille d'analyse, résonner ou non avec.

Les écoquartiers émanant des institutions publiques (dont j'ai évoqué les critiques qui leur étaient faites en introduction de cette thèse), mais aussi peut-être les lieux de vie alternatifs qui s'appuient sur un cadre déjà existant pour se constituer, comme ce qui se passe au sein du réseau des Colibris⁴⁵¹, me semblent être des cas où la dimension d'institution viendrait avant le résister ou le prendre soin. Une comparaison de ces deux types de cas – l'un émanant des institutions officielles, l'autre d'une institution qui s'est créée par les expériences alternatives et qui s'appuie sur leur exemplarité – permettrait de mettre en discussion de manière empirique la catégorisation que j'ai proposée, les questions qu'elle pose et les communs du rapport au monde alternatif qui se dessine(nt) par les expériences que j'ai étudiées. Comment, dans de tels cas, s'élabore – ou non – le rapport au milieu comme politique ? Comment s'y constitue – ou non – la conflictualité inhérente à la mise en politique ? Pour approfondir la question du rapport à l'institution et à la tension entre institué et instituant, il serait intéressant de faire un retour vers les institutions (officielles comme alternatives).

3.2. Prendre en compte les caractères expérientiel et vivant de l'habiter et en étudier les imaginaires

[Préciser] la démarche, ce qui précise aussi, en substance, de quoi il s'agit de se défaire scientifiquement – notamment en contraste avec les modèles répliquables fondés sur

⁴⁵¹ L'Arche de Saint-Antoine est une Oasis du réseau des Colibris, mais son ancienneté fait que cette institution a peu de poids dans la démarche propre à la communauté. Il s'agirait ici plutôt d'explorer un cas plus récent, dont l'appartenance au réseau coïnciderait avec le démarrage de la démarche.

l'abstraction, par une mise en réflexion de l'expérience et l'articulation entre sa singularité et sa généricité.

Il s'agit bien de regarder l'imaginaire depuis la situation des personnes, y compris moi.

Ma thèse appréhende concrètement la question de la manière dont le corps est pris dans les expériences d'habiter. Un ancrage féministe – qui a pris de la place et de l'assurance au fur et à mesure de ma démarche – me soutient pour comprendre ces questions et leur permettre d'émerger au sein d'une démarche scientifique, ce que je dois à des lectures qui m'ont profondément marquée⁴⁵², notamment pour leur entremêlement entre individu et collectif, entre intime et politique, entre expérience et élucidation de celle-ci. Ma thèse pose également la question du corps dans l'expérience de recherche. Nous ne sommes pas que des êtres de culture, par distinction avec les autres espèces qui composeraient une nature essentialisée. Nous sommes fait·e·s de chair⁴⁵³. Comment alors, en tant que chercheur·se, fait·e de chair, s'adresser à des êtres fait·e·s de chair, en assumant les effets de cette situation ? Cela requiert assurément de s'interroger quant aux outils à notre disposition et la manière dont on peut les transformer.

À ce sujet, quelques limites – notamment liés aux choix méthodologiques qui ont mené à cette thèse – apparaissent. Ces limites me semblent notamment liées au point de départ de ma méthodologie, par la manière dont s'est dessinée l'enquête menée en Vallée Longue. Il ne s'agit pas de reconstruire l'histoire : je suis reconnaissante aux étudiant·e·s de master et doctorat qui se sont impliqué·e·s avec moi dans la préparation de l'enquête, la passation des entretiens et leur retranscription. Cette énergie collective a rendu possible la collecte d'une large diversité de discours qui a permis de construire la catégorisation de départ autour du triptyque résister – prendre soin – instituer, retravaillé par la suite dans ma thèse. Néanmoins, il me faut souligner les biais et limites de cette situation.

Même si beaucoup d'autres temps ont été vécus avec des membres du collectif Vallée Longue, l'enquête s'est construite autour des entretiens qui ont été réalisés avec les habitant·e·s. Il en résulte finalement un décalage entre le travail informel d'immersion et le travail formalisé d'entretiens, que j'ai eu de la peine à faire dialoguer avec les éléments informels. Il me semble que cela est notamment lié au caractère très formalisé des entretiens semi-directifs que nous avons menés. Ces entretiens suivent une grille articulée autour de

⁴⁵² Silvia FEDERICI, *Par-delà les frontières du corps : repenser, refaire et revendiquer le corps dans le capitalisme tardif*, Paris, Éditions Divergences, 2020 ; STARHAWK, *Rêver l'obscur*, op. cit. ; Carolyn MERCHANT, *La mort de la nature : les femmes, l'écologie et la révolution scientifique*, Marseille, Éditions Wildproject, Domaine sauvage, 2021 ; Val PLUMWOOD, *Dans l'œil du crocodile : l'humanité comme proie*, Marseille, Éditions Wildproject, Domaine sauvage, 2021.

⁴⁵³ Val PLUMWOOD, *Dans l'œil du crocodile : l'humanité comme proie*, Marseille, Éditions Wildproject, Domaine sauvage, 2021.

questions figées. Des entretiens à orientation plus biographique auraient certainement apporté un matériau plus profond. Cela est apparu d'autant plus clairement lors du travail d'analyse. Les passages assez longs des entretiens avec les membres du collectif – que j'ai moi-même réalisés, en me permettant d'assouplir la grille – se sont révélés être les plus intéressants, notamment lorsque les personnes revenaient sur leurs trajectoires. Des entretiens biographiques, dans la filiation par exemple des histoires de vie, requièrent une conduite plus libre de l'entretien, ce qui était compliqué du fait de la passation collective des entretiens. Pour les entretiens menés lors de mon immersion à l'Arche, j'ai également un peu assoupli ma grille (ainsi qu'adapté certaines questions à la situation) mais j'ai gardé une base commune. J'ai notamment fait le choix de garder certaines formulations, dans le but de pouvoir comparer plus rigoureusement les discours qui ressortent des entretiens des deux cas. Ainsi, la conduite des entretiens sur la base d'une grille d'entretien entraîne des limites autour du matériau produit et de sa richesse.

Par une démarche autre, dans laquelle la situation d'immersion est le point de départ du travail d'analyse, la deuxième partie construit alors une approche qui assume les parts subjectives, singulières et intérieures du travail de recherche. Dans la démarche que j'ai construite, la prise en compte de ma subjectivité a donc coïncidé avec le travail à partir d'un cas d'habiter dans lequel les dimensions intérieures et subjectives sont particulièrement explicitées. Cette convergence entre la situation étudiée et les moyens de son élucidation a certainement eu des effets sur ma recherche. Il n'est pas évident d'entièrement les démêler, d'autant plus avec le positionnement épistémologique dans lequel s'inscrit ma recherche, questionnant la distance de l'objectivation – à laquelle je préfère l'explicitation des subjectivités y compris la mienne. Cela pourrait nous amener à nous demander ce que cela aurait eu comme effet de travailler le premier terrain à l'aune du deuxième (à l'inverse de ce qui a été fait).

La question de l'inversion des terrains étudiés doit être appréhendée à travers la dimension vivante de ma démarche de recherche – comme de toute situation qui implique des vivant·e·s. Comme annoncé dans l'introduction, il n'est pas question de prétendre à la répliquabilité de modèles. Je ne peux pas répliquer sur un terrain ce que j'ai fait à partir de l'autre. Ma démarche de recherche est profondément processuelle, elle se construit et s'assure en avançant : on regarde toujours les nouvelles expériences à l'aune des précédentes – cela résonne singulièrement avec le schéma⁴⁵⁴ que je donnais en introduction à propos des imaginaires, dans lequel les expériences renforcent un imaginaire. De même, une expérience étudiée comme un cas renforce ou rompt avec la manière dont on comprenait déjà les choses à

⁴⁵⁴ Voir la figure 2 de cette thèse.

partir d'autres cas. J'ai eu à cœur de rendre compte dans l'écriture de cette thèse de cette dimension processuelle car la construction d'une démarche de recherche des imaginaires fait partie des intentions qui animent ce travail.

3.3. Élucider les imaginaires, vers et par l'autonomie

Dans la perspective castoriadienne prise ici, l'élucidation de l'imaginaire est une condition nécessaire de l'auto-institution sociale explicite – garante de l'autonomie. [...] En ce que l'élucidation des imaginaires est une condition de l'autonomie, elle participe de la portée transformatrice des expériences qui sont étudiées.

Ce travail a précisé l'autonomie évoquée dès l'introduction. Elle lie une autonomie comme autosubsistance (voire entre-subsistance⁴⁵⁵, rompant avec l'imaginaire de l'autosuffisance à micro-échelle) et une autonomie comme auto-institution explicite. L'autonomie est prise dans des conditions pratiques et des considérations philosophiques, sans forcément que ces deux dimensions soient distinctes dans les vécus – même si j'ai souvent distingué les deux pour clarifier l'analyse, tout en essayant de les articuler⁴⁵⁶. Ces éléments précisent aussi le rapport entre institution et autonomie, notamment par l'auto-altération des institutions. Ce terme qualifie la manière dont les institutions se transforment, s'altèrent, c'est-à-dire se font devenir autre par les expériences vécues au sein de ces institutions. L'auto-altération est une condition de la vie d'une communauté / un collectif, elle est ce qui fait que la communauté / le collectif et son institution demeurent vivants. Cela suppose de prendre en compte les conflits (dans ses dimensions intérieures et relationnelles) dans les situations et de les considérer pour ce qu'ils contribuent à la transformation des imaginaires et de ce que ceux-ci instituent.

Dans cette perspective, l'autonomie est liée au rapport entretenu avec ses imaginaires. L'élucidation des imaginaires est alors un processus qui tend *vers* l'autonomie et qui se construit *par* l'autonomie. L'élucidation est un processus d'autonomisation : élucider des imaginaires, c'est engager un rapport autonome à ceux-ci en explicitant le sens qu'ils prennent dans les vécus. L'élucidation tend vers l'autonomie, c'est-à-dire qu'en élucidant une situation, celle-ci approfondit son autonomie.

Dans le cas de l'élucidation comme de l'autonomie, on ne parle pas d'état, mais de processus. L'élucidation, comme l'autonomie, n'est pas totale. Elle ne renvoie pas à un état stable fait de contenus définis extérieurement aux situations et valables en tout lieu tout temps. Il s'agit donc d'étudier quelque chose d'assez évanescent : à chaque fois que je crois toucher du doigt

⁴⁵⁵ Geneviève PRUVOST, *Quotidien politique*, op. cit.

⁴⁵⁶ Aurélien BERLAN, *Terre et liberté*, op. cit.

l'élucidation, je me rends compte qu'il y a un nœud un peu plus loin. En fin de compte j'indique des *prises* du rapport au monde qui se rapporte à des formes d'autonomie. Ce ne sera jamais un manuel d'autonomie. Cela résonne singulièrement avec la réflexion transversale dans cette thèse sur l'intention de cohérence qui porte les expériences étudiées ici. Suivant André Gorz, « [le] commencement de la sagesse est dans la découverte qu'il existe des contradictions dont il faut vivre la tension permanente et qu'il ne faut surtout pas chercher à résoudre »⁴⁵⁷. Il y a bien quelque chose autour de ce que cela crée de vivre la tension des contradictions, ce qui ponctue ma thèse et ce que mon dernier chapitre explicite plus directement. Considérons alors l'autonomie en ce qu'elle se construit en tension avec l'hétéronomie – mais sans annuler cette dernière : cette tension est profondément dynamique, elle produit une instabilité qui enrichit à la fois l'autonomie et la compréhension qu'on en a. Cela participe également de la construction d'un autre rapport au vivant, dessiné dans cette thèse : un vivant qui n'est pas harmonie idéale, mais équilibre qui se crée dans et par l'instabilité de la conflictualité.

Ultimement, l'articulation entre élucidation des imaginaires et autonomie ouvre la réflexion à la manière dont mon travail est pris dans les processus qu'il décrit. En quoi participe-t-il – ou non – à la transformation du rapport aux imaginaires ? Participe-t-il à des processus autonomes ou au contraire hétéronomes ? J'ai ponctuellement évoqué dans cette thèse les moments de doute voire de méfiance des habitant·e·s à l'égard de l'abstraction que peuvent produire les recherches et de la dépossession que mon regard pourrait entraîner. J'ai aussi évoqué mes frustrations à l'égard des tentatives de dialogue (informelles ou formalisées) qui me semblent pertinentes – si ce n'est essentielles – mais ont constitué des occasions manquées, du moins dans les restitutions formelles. Quelques échanges informels avec des habitant·e·s du collectif Vallée Longue comme de la communauté de l'Arche me semblent pourtant montrer que ces questions n'animent pas que moi et pourraient être approfondies conjointement, auprès de chacun de ces deux cas. Cette perspective de réflexivité collective sur cette élucidation renforcerait la dimension praxéologique de ce travail d'élucidation des imaginaires vers et par l'autonomie.

⁴⁵⁷ André GORZ, *Adieux au prolétariat : au delà du socialisme*, Paris, Éditions Galilée, Collection RC, 1980 ; cité par Marcel BOLLE DE BAL, *La tentation communautaire : les paradoxes de la reliance et de la contre-culture ; essai psychosociologique à partir d'un récit de Bernard Lanssens*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 1985, p. 226.

Bibliographie

ADAM Matthieu, LAFFONT Georges Henry et SEGUIN Laura, « Participation et mobilisations habitantes dans l'urbanisme durable : héritage des mouvements sociaux urbains ou évacuation du politique ? », *Développement durable et territoires*, 2015, Vol. 6, n°2. Disponible à l'adresse : <https://journals.openedition.org/developpementdurable/10989>

AGAMBEN Giorgio, *Moyens sans fins : notes sur la politique*, Paris, Éd. Payot & Rivages, Rivages poche, 2002 (1995).

ALBERTINI Catherine, *Résistances des femmes à l'Androcapitalocène : le nécessaire écoféminisme*, Saint-Joseph-du-Lac (Québec), M Éditeur, 2021.

D'ALLENS Gaspard et LECLAIR Lucile, *Les néo-paysans*, Paris, Seuil, Reporterre, 2016.

ARENDT Hannah, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Librairie Générale Française, 2020 (1958).

ARIES Paul, « Les modes de vie populaires au secours de la planète », *Savoir/Agir*, 2015, vol. 33, n° 3, p. 13. Disponible à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-savoir-agir-2015-3-page-13.htm>

ARNSPERGER Christian, *Éthique de l'existence post-capitaliste : pour un militantisme existentiel*, Paris, Cerf, La nuit surveillée, 2009, 314 p.

BACHELARD Gaston, *La poétique de l'espace*, Éd. critique, Paris, PUF, Quadrige, 2020 (1957).

BACHOFEN Blaise, ELBAZ Sion et POIRIER Nicolas (dir.), *Cornelius Castoriadis, réinventer l'autonomie*, Paris, Editions du Sandre, Bibliothèque de philosophie contemporaine, 2008, 289 p.

BAREL Yves, *Le paradoxe et le système : essai sur le fantastique social*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, Actualités-recherche, 1979, 275 p.

BASCHET Jérôme, *Adieux au capitalisme : autonomie, société du bien vivre et multiplicité des mondes*, Paris, La Découverte, L'horizon des possibles, 2014, 206 p.

BECKER Howard S., *Les ficelles du métier : comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Suite du 1er tirage (7), Paris, La Découverte, 2013 (1998).

BELKIS Dominique, HAERINGER Anne-Sophie, PECQUEUX Anthony et PERONI Michel, « Habiter : la part de l'être », *Rhizome*, 17 avril 2019, N° 71, n° 1, pp. 11-21. Disponible à

l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-rhizome-2019-1-page-11.htm>

BENASAYAG Miguel et DEL REY Angélique, *Éloge du conflit*, Nouvelle éd., Paris, La Découverte, La Découverte poche, 2012.

BERGER Peter et LUCKMANN Thomas, *La Construction sociale de la réalité*, Armand Colin, Sociologia, 2018 (1966).

BERLAN Aurélien, *Terre et liberté : la quête d'autonomie contre le fantasme de délivrance*, Saint-Michel-de-Vax, Éditions La lenteur, 2021, 213 p.

BESSIN Marc, BIDART Claire et GROSSETTI Michel (dir.), *Bifurcations : les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris, La Découverte, Recherches, 2010, 397 p.

BILLETER Jean-François, *Un paradigme*, Paris, Éd. Allia, 2012.

BLANC Guillaume, *L'invention du colonialisme vert : pour en finir avec le mythe de l'éden africain*, Paris, Flammarion, 2020, 343 p.

BLONDIAUX Loïc, « La démocratie participative, sous conditions et malgré tout : Un plaidoyer paradoxal en faveur de l'innovation démocratique », *Mouvements*, 2007, vol. 50, n° 2, p. 118. Disponible à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-mouvements-2007-2-page-118.htm>

BLONDIAUX Loïc et FOURNIAU Jean-Michel, « Un bilan des recherches sur la participation du public en démocratie : beaucoup de bruit pour rien ? », *Participations*, 10 octobre 2011, N° 1, n° 1, pp. 8-35. Disponible à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-participations-2011-1-page-8.htm?ref=doi>

BOISSONADE Jérôme, *La ville durable controversée : les dynamiques urbaines dans le mouvement critique*, Paris, Éditions Pétra, Pragmatismes, 2015.

BOISSONADE Jérôme, « Le développement durable face à ses épreuves : Les enjeux pragmatiques des écoquartiers », *Espaces et sociétés*, 2011, n° 147, n° 4, pp. 57-75. Disponible à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-espaces-et-societes-2011-4-page-57.htm>

BOLLE DE BAL Marcel, *La tentation communautaire : les paradoxes de la reliance et de la contre-culture ; essai psychosociologique à partir d'un récit de Bernard Lanssens*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 1985.

BOURDIEU Pierre, *Le sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit, Le Sens commun, 1980, 475 p.

BOURG Dominique, DARTIGUEPEYROU Carine, GERVAIS Caroline et PERRIN Olivier (dir.), *Les nouveaux modes de vie durables : s'engager autrement*, Latresne, Le Bord de l'eau, Documents, 2016, 205 p.

BREVIGLIERI Marc, « Penser l'habiter, estimer l'habitabilité », *Tracés : bulletin technique de la Suisse romande*, 2006, n°136, p. 9 à 14. Disponible à l'adresse : <https://www.e->

periodica.ch/cntmng?pid=bts-004:2006:132::495

BREVIGLIERI Marc, « L'horizon du ne plus habiter et l'absence du maintien de soi en public », in D. CEFAÏ et I. JOSEPH (dir.), *L'héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, Éditions de l'Aube, 2002, pp. 319-336. Disponible à l'adresse : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-03249508>.

BREVIGLIERI Marc, *L'usage et l'habiter : contribution à une sociologie de la proximité*, Paris, EHESS, 1999, consulté le 29 septembre 2022. Disponible à l'adresse : <https://www.theses.fr/1999EHES0A37>.

BREVIGLIERI Marc et CONEIN Bernard, *Tenir ensemble et vivre avec. Explorations sociologiques de l'inclination à cohabiter* [Rapport], Paris, PUCA, 2003, 247 p. Disponible à l'adresse : <https://www.urbanisme-puca.gouv.fr/IMG/pdf/rapport-cohabiter-explorations-sociologique.pdf>

BULLE Sylvaine, « Formes de vie, milieux de vie. La forme-occupation », *Multitudes*, 2018, vol. 71, n° 2, pp. 168-175. Disponible à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-multitudes-2018-2-page-168.htm>

CABANAS Edgar et ILLOUZ Eva, *Happycratie : comment l'industrie du bonheur a pris le contrôle de nos vies essai*, Paris, Premier parallèle, 2018.

CANABATE Alice, *Les récits de l'effondrement* [Rapport], Ministère de la transition écologique, 2020, 62 p. Disponible à l'adresse : <http://www.fondationecolo.org/blog/Les-recits-de-l-effondrement>

CARRETERO PASIN Angel Enrique, *Pouvoir et imaginaires sociaux : la légitimation de l'ordre social dans les sociétés postmodernes*, Paris, l'Harmattan, Logiques sociales, 2007.

CASSIN Barbara, *La nostalgie : quand donc est-on chez soi ?*, Paris, Éditions Autrement, Collection Les grands mots, 2013, 147 p.

CASTORIADIS Cornelius, *Écologie et politique suivi de Correspondances et compléments*, Saint-Loup-de-Naud, Éditions du Sandre, Écrits politiques, 1945-1997, n° 7, 2020.

CASTORIADIS Cornelius, *Les carrefours du labyrinthe. 5 : Fait et à faire*, Paris, Seuil, Points Essais, 2008 (1997).

CASTORIADIS Cornelius, *Les carrefours du labyrinthe. 3 : Le monde morcelé*, Paris, Seuil, Points Essais, 2000 (1990).

CASTORIADIS Cornelius, *Les carrefours du labyrinthe*, Paris, Seuil, Collection Esprit, 1978, 320 p.

CASTORIADIS Cornelius, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, Collection Esprit,

1975.

CASTORIADIS Cornelius, *La société bureaucratique I*, Paris, Union générale d'éditions, 10-18, 1973, 315 p.

CENTEMERI Laura, *La permaculture ou l'art de réhabiter : conférence-débat organisée par le groupe Sciences en question à l'Inra d'Angers le 16 novembre 2017 et à l'Inra d'Avignon le 7 décembre 2017*, Versailles, Éditions Quae, Sciences en questions, 2019.

CHARBONNIER Pierre, GARCIER Romain et RIVIERE Camille, « Revenir à la terre ? », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 26 septembre 2017, n° 33, pp. 7-16. Disponible à l'adresse : <https://journals.openedition.org/traces/6974>

CHAUVIER Éric, *Anthropologie de l'ordinaire : une conversion du regard*, Toulouse, Anacharsis, Griffes, 2017.

CITTON Yves, *Renverser l'insoutenable*, Paris, Seuil, Points Essais, 2012, 208 p.

CORDELLIER Maxime, *Recherche d'autonomie et architecture du commun dans les styles de vie communautaires*, Thèse de doctorat en sociologie, sous la direction de Michelle Dobré, Normandie université, 2018, 486 p.

CORNU Pierre, « Exode urbain. L'imaginaire d'une purification par la fuite », *SESAME*, 11 octobre 2021. Disponible à l'adresse : <https://revue-sesame-inrae.fr/exode-urbain-limaginaire-dune-purification-par-la-fuite/>

COULOMB Emmanuelle, « Résistance non violente et maquis héraultais : La communauté de l'Arche de La Borie Noble », *Études héraultaises*, 2001, p. 297 à 308. Disponible à l'adresse : <https://www.etudesheraultaises.fr/wp-content/uploads/1999-2001-30-32-30-resistance-non-violente-et-maquis-heraultais-la-communaute-de-l-arche.pdf>

DARDOT Pierre et LAVAL Christian, *Commun : essai sur la révolution au XXI^e siècle*, Paris, La Découverte, 2014, 592 p.

DARDOT Pierre et LAVAL Christian, *La nouvelle raison du monde : essai sur la société néolibérale*, Paris, La Découverte, La Découverte poche, 2010.

DAVID Gérard, *Cornelius Castoriadis : le projet d'autonomie*, Paris, Michalon, 2001, 200 p.

DE BOUVER Émeline, « Éléments pour une vision plurielle de l'engagement politique : le militantisme existentiel », *Agora débats/jeunesses*, 30 mai 2016, n° 73, pp. 91-104. Disponible à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-agora-debats-jeunesses-2016-2-page-91.htm>

DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines, 2005, 623 p.

DOBRE Michelle et JUAN Salvador (dir.), *Consommer autrement : la réforme écologique des modes de vie*, Paris, l'Harmattan, Sociologies et environnement, 2009, 317 p.

DOIDY Eric, DUMONT Emmanuel et PRIBETICH Justine, « Disputes au potager : la politisation de la « nature en ville » », *Conflits de lieux, lieux de conflits. L'espace des mobilisations territoriales*, CHERPA, UMR CNRS ; Sciences Po Aix, Institut d'Etudes Politiques d'Aix-en-Provence, janvier 2015, Aix-en-Provence, France

DOQUET Anne, « Le terrain des notes. Enquête, notes de terrain et raisonnement de l'anthropologue », *Langage et société*, 2009, n° 127, p. 52 à 70. Disponible à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2009-1-page-52.htm>

DUBUISSON-QUELLIER Sophie (dir.), *Gouverner les conduites*, Presses de Sciences Po, Académique, 2016, 480 p.

DUBUISSON-QUELLIER Sophie et LAMINE Claire, « Faire le marché autrement. L'abonnement à un panier de fruits et légumes comme forme d'engagement politique des consommateurs. », 2004, n° 62, pp. 144-167. Disponible à l'adresse : <https://hal-sciencespo.archives-ouvertes.fr/hal-01019988>

DUHAU Anita, *L'accueil mosaïque comme rapport sensible au monde. Pratiques plurielles d'une petite ferme au Pays Basque*, Thèse de doctorat en Sciences de l'éducation, sous la direction de Frédérique Lerbet-Sereni, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2016, 518 p.

DURAND Gilbert, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, 12e édition nouvelle présentation., Malakoff, Armand Colin, 2020 (1960).

DURKHEIM Émile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse : le système totémique en Australie*, Nouvelle éd., Paris, PUF, Quadrige, 2012 (1912).

ESCOBAR Arturo, *Sentir-penser avec la terre : l'écologie au-delà de l'Occident*, Paris, Seuil, Anthropocène, 2018, 240 p.

FABUREL Guillaume, *Pour en finir avec les grandes villes : manifeste pour une société écologique post-urbaine*, Paris, Le Passager clandestin, 2020, 169 p.

FABUREL Guillaume, *Les métropoles barbares : démondialiser la ville, désurbaniser la terre*, Lyon, le Passager clandestin, 2018, 368 p.

FABUREL Guillaume, « Le développement durable, entre gouvernement par la technique et technique de gouvernement. Référentiels, guides, labels, prix et autres récompenses dans les politiques d'urbanisme et d'aménagement », *Cahiers RAMAU. Revue du Réseau activités et métiers de l'architecture et de l'urbanisme*, 30 novembre 2015, n° 7, p. 152 à 172.

FABUREL Guillaume, « L'habitant et les savoirs de l'habiter comme impensés de la

démocratie participative », *Cahiers Ramau*, 2013, n° 6, pp. 31-53. Disponible à l'adresse : <https://cahiers-ramau.edinum.org/377>

FABUREL Guillaume, GIARD Maële, GIRAULT Mathilde et CHUECOS Ewa, « L'imaginaire écologique des Gilets jaunes. Entre écologie populaire et écologie relationnelle », *Écologie & politique*, 2021, n° 62, pp. 127-142. Disponible à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-ecologie-et-politique-2021-1-page-127.htm>

FABUREL Guillaume et GIRAULT Mathilde, « L'habiter de certains éco-quartiers : Vers de nouveaux communs par une « infrapolitique » ? », *Socio-anthropologie*, 2015, n° 32, pp. 103-121. Disponible à l'adresse : <https://journals.openedition.org/socio-anthropologie/1918>

FABUREL Guillaume et TRIBOUT Silvère, « Les quartiers durables sont-ils durables ? De la technique écologique aux modes de vie », *Cosmopolitiques*, 2011, n° 19, 21 p. Disponible à l'adresse : <https://hal-univ-paris8.archives-ouvertes.fr/hal-01078034/document>

FAVRET-SAADA Jeanne, *Désorceler*, Paris, Olivier, Penser/rêver, 2009, 167 p.

FAVRET-SAADA Jeanne, *Les Mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard, Collection Folio, n° 3, 1985.

FAVRET-SAADA Jeanne et CONTRERAS Josée, *Corps pour corps : enquête sur la sorcellerie dans le Bocage*, Paris, Gallimard, Collection témoins, 1982, 368 p.

FEDERICI Silvia, *Par-delà les frontières du corps : repenser, refaire et revendiquer le corps dans le capitalisme tardif*, Paris, Éditions Divergences, 2020, 220 p.

FERREIRA Loriane, « Chapitre 11 : Les périurbains : un affranchissement de l'urbain dense par la « nature » ? », in *Les mutations du périurbain: de l'espace décrié aux territoires désirables ?*, Paris, Editions Le Manuscrit, Devenirs urbains, 2021, pp. 285 et suivantes.

FOUCAULT Michel, *Du gouvernement des vivants : cours au Collège de France, 1979-1980*, Paris, EHESS Gallimard Seuil, Hautes études, 2012 (1980), 408 p.

FRERE Bruno et JACQUEMAIN Marc (dir.), *Résister au quotidien ?*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, Domaine Sociétés en mouvement, 2013, 298 p.

GIRAULT Mathilde, *Professionnalités de l'urbain et crises écologiques. Politiser l'urbanisme et ses métiers par la reconnaissance de leur constellation mythologique*, Thèse de doctorat en Aménagement de l'espace, urbanisme, sous la direction de Guillaume Faburel, Université Louis Lumière Lyon 2, 2019, 530 p.

GORZ André, *Leur écologie et la nôtre : anthologie d'écologie politique*, Paris, Éditions du Seuil, Anthropocène, 2020, 384 p.

GORZ André, *Métamorphoses du travail : quête du sens, critique de la raison économique*,

Paris, Galilée, Collection Débats, 1988, 302 p.

GORZ André, *Adieux au prolétariat : au delà du socialisme*, Paris, Éditions Galilée, Collection RC, 1980, 240 p.

GOURGUES Guillaume, *Les politiques de démocratie participative*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, Libres cours, 2013, 148 p..

GUATTARI Félix, *Les trois écologies*, Paris, Galilée, Collection L'Espace critique, 2008, 80 p.

GUILLUY Christophe, *La France périphérique : comment on a sacrifié les classes populaires*, Paris, Flammarion, 2014, 184 p.

GUIRAUD Marie, *Vitalité énergétique en Cévennes. Vers une approche frugale et territoriale*, Mémoire de travail de fin d'études, encadré par Claire Dauviau et Sébastien Lemaire, Ecole Nationale Supérieure de la Nature et du Paysage, 2020, 120 p.

HACHE Émilie, « Chapitre 7. « Tremblez, tremblez, les sorcières sont de retour ! » : Écrivaines, philosophes, activistes et sorcières écoféministes face au dérèglement climatique », in *Penser l'Anthropocène*, Presses de Sciences Po, 2018, p. 113 à 123. Disponible à l'adresse : <https://www.cairn.info/penser-l-anthropocene--9782724622102-page-113.htm>

HACHE Emilie, *Ce à quoi nous tenons : propositions pour une écologie pragmatique*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond : La Découverte, 2011, 247 p.

HADOT Pierre, *Le voile d'Isis : essai sur l'histoire de l'idée de nature*, Paris, Gallimard, Folio, 2008, 528 p.

HAJEK Isabelle, « Récup', glanage, zéro déchet : une nouvelle conception du politique ? », *Géocarrefour*, 21 février 2021, vol. 95, n° 95. Disponible à l'adresse : <https://journals.openedition.org/geocarrefour/16302>

HARAWAY Donna, *Vivre avec le trouble*, Vaulx-en-Velin, les Éditions des Mondes à faire, 2020 (2016), 380 p.

HARAWAY Donna, « Anthropocène, Capitalocène, Plantationocène, Chthulucène : Faire des parents », *Multitudes*, 2016, vol. 65, n° 4, p. 75. Disponible à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-multitudes-2016-4-page-75.htm>

HARVEY David, *Les limites du capital*, Paris, Éditions Amsterdam, Lignes rouges, 2020, 640 p.

HEIDEGGER Martin, *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, Collection Tel, n° 52, 2001, 349 p.

HEINONEN Jukka et JUNNILA Seppo, « A Carbon Consumption Comparison of Rural and

Urban Lifestyles », *Sustainability*, 16 août 2011, vol. 3, n° 8, pp. 1234-1249. Disponible à l'adresse : <https://www.mdpi.com/2071-1050/3/8/1234>

HERVIEU Bertrand et VIARD Jean, *Au bonheur des campagnes (et des provinces)*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, Collection Monde en cours, 1996, 155 p.

HESS Rémi, *Le lycée au jour le jour : ethnographie d'un établissement d'éducation*, Paris, Méridiens Klincksieck, Collection « Analyse institutionnelle », 1989, 236 p.

HOOKS bell, *De la marge au centre : théorie féministe*, Paris, Cambourakis, Sorcières, 2017, 304 p.

IHL Olivier, KALUSZYNSKI Martine et POLLET Gilles (dir.), *Les sciences de gouvernement*, Paris, Economica, Etudes politiques, 2003, 218 p.

ILlich Ivan, *La convivialité*, Paris, Points, Points Essais, n° 65, 2014, 159 p.

ION Jacques, *S'engager dans une société d'individus*, Paris, Colin, Collection « Individu et société », 2012, 220 p.

ION Jacques, *La fin des militants ?*, Paris, Editions de l'Atelier/Editions Ouvrières, Enjeux de société, 1997, 124 p.

JOUSSEAUME Valérie, *Plouc pride : un nouveau récit pour les campagnes*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, Monde en cours, 2021, 300 p.

JULLIEN François, *Du temps : éléments d'une philosophie du vivre*, Paris, Librairie générale française, Le livre de poche, 2012, 312 p.

KAUFMANN Jean-Claude, *L'entretien compréhensif*, 4e éd., Paris, Armand Colin, 128, 2016, 128 p.

KOHN Ruth Canter, NEGRE Pierre et BAREL Yves, *Les voies de l'observation : repères pour les pratiques de recherche en sciences humaines*, Paris, l'Harmattan, Ingenium, 2003, 256 p.

KRISTOF-LARDET Christine, *Sur la terre comme au ciel : lieux spirituels engagés en écologie*, Genève (Suisse), Labor et fides, Fondations écologiques, 2019, 288 p.

LABUSSIÈRE Olivier, *Le défi esthétique en aménagement : vers une prospective du milieu. Le cas des lignes très haute tension (Lot) et des parcs éoliens (Aveyron et Aude)*, thèse de doctorat en géographie, aménagement, sous la direction de Vincent Berdoulay, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2007, 607 p. Disponible à l'adresse : [https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-](https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-000258725/file/Labussiere_Defi_esthetique_en_aménagement_Vers_une_prospective_du_milieu_2007_WEB.pdf)

[000258725/file/Labussiere_Defi_esthetique_en_aménagement_Vers_une_prospective_du_milieu_2007_WEB.pdf](https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-000258725/file/Labussiere_Defi_esthetique_en_aménagement_Vers_une_prospective_du_milieu_2007_WEB.pdf).

LACOSTE Yves, *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, Paris, La Découverte, La

Découverte-poche, 2014, 248 p.

LALIGANT Sophie, *Un point de non-retour : anthropologie sociale d'une communauté rurale et littorale bretonne*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, Collection Espaces et territoires, 2007, 394 p.

LALLEMENT Michel, *Un désir d'égalité : vivre et travailler dans des communautés utopiques*, Paris, Seuil, Collection « La couleur des idées », 2019, 544 p.

LAPOSTOLLE Dany, DOIDY Eric, GATEAU Matthieu et BOREL Myriam, « L'habitat durable sans l'habiter ? Fabrique de la densité en Bourgogne », *Sciences de la société*, 2016, n° 98, p. 14 à 29. Disponible à l'adresse : <https://journals.openedition.org/sds/4617>

LARRERE Catherine, « La communauté biotique : l'héritage d'Aldo Leopold », in *Les philosophies de l'environnement*, Paris cedex 14, Presses Universitaires de France, Philosophies, 1997, p. 60 à 84. Disponible à l'adresse : <https://www.cairn.info/les-philosophies-de-l-environnement--9782130484028-p-60.htm>.

LATOUCHE Serge, *Décoloniser l'imaginaire : la pensée créative contre l'économie de l'absurde*, Lyon, Parangon-VS, 2011, 188 p.

LATOUR Bruno, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, Paris, La Découverte, Petits cahiers libres, 2017, 155 p.

LATOUR Bruno et SCHULTZ Nikolaj, *Mémo sur la nouvelle classe écologique*, Paris, La Découverte, Les empêcheurs de penser en rond, 2022.

LAUGIER Sandra, « Care, environnement et éthique globale », *Cahiers du Genre*, 17 novembre 2015, n° 59, n° 2, p. 127 à 152. Disponible à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2015-2-page-127.htm>

LAUGIER Sandra, « L'éthique comme politique de l'ordinaire », *Multitudes*, 2009, vol. 37-38, n° 2, p. 80 à 88. Disponible à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-multitudes-2009-2-page-80.htm>

LEBLAY Madeg, « Fuir les métropoles : les habitats alternatifs en milieu rural comme espaces de refuge et de contestation », *Métropoles* [En ligne], 2021, n° 28. Disponible à l'adresse : <https://journals.openedition.org/metropoles/7864>

LEGROS Patrick, MONNEYRON Frédéric, RENARD Jean-Bruno et TACUSSEL Patrick, *Sociologie de l'imaginaire*, Paris, Armand Colin, 2006, 236 p.

LEIRIS Michel, *L'Afrique fantôme*, Paris, Gallimard, Collection Tel, n° 125, 2008, 655 p.

LEOPOLD Aldo, *Almanach d'un comté des sables suivi de Quelques croquis*, Paris, Flammarion, GF, 2017 (1966), 290 p.

LERBET Lucie, *Les conditions de possibilité d'une modernité multiculturelle en France dans la perspective de l'analyse castoriadienne de l'autonomie*, mémoire de master en science politique, sous la direction de Michel Senellart, Lyon, Université Lumière Lyon 2, 2016, 156 p.

LERBET Lucie et LEVEQUE Fabian, « En finir avec une conception hégémonique dans nos rapports à l'espace », *Réseau des territorialistes*, 2021, p. 22. Disponible à l'adresse : <https://reseaudesterritorialistes.fr/2021/10/20/en-finir-avec-une-conception-hegemonique-dans-nos-rapports-a-lespace/>

LEVINAS Emmanuel, *Totalité et infini : essai sur l'extériorité*, Paris, Livre de Poche Biblio essais, 2009 (1961), 347 p.

LEVY Jacques et LUSSAULT Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2013, 1128 p.

LYOTARD Jean-François, *La condition postmoderne : rapport sur le savoir*, Paris, Éditions de Minuit, Collection Critique, 1979, 109 p.

MALINOWSKI Bronisław, *Journal d'ethnographie*, Paris, Seuil, Recherches anthropologiques, 1985, 320 p.

MERCHANT Carolyn, *La mort de la nature : les femmes, l'écologie et la révolution scientifique*, Marseille, Éditions Wildproject, Domaine sauvage, 2021, 454 p.

MERRIFIELD Andy, *Métromarxisme : un conte marxiste de la ville*, Genève Paris, Entremonde, Métro, 2019 (2002), 348 p.

MOHIA Nadia, « 2. Michel Leiris : L'Afrique fantôme », in *L'expérience de terrain*, Paris, La Découverte, Recherches / Terrains anthropologiques, 2008, p. 97 à 157. Disponible à l'adresse : <https://www.cairn.info/l-experience-de-terrain--9782707153937-p-97.htm>.

MOREL-BROCHET Annabelle et ORTAR Nathalie, « Les modes d'habiter à l'épreuve de la durabilité », *Norois*, 2014, n° 231, p. 7 à 12. Disponible à l'adresse : <https://journals.openedition.org/norois/5064>

MORIN Edgar, *Journal : 1962-1987*, Paris, Seuil, 2012, 1200 p.

MORIN Edgar, LEFORT Claude et CASTORIADIS Cornelius, *Mai 68 suivi de Vingt ans après : la brèche*, Paris, Fayard, 2008 (1988), 298 p.

MORIZOT Baptiste, *Sur la piste animale*, Arles, Actes sud, Babel, 2021 (2018), 208 p.

MORIZOT Baptiste, *Manières d'être vivant : enquêtes sur la vie à travers nous*, Arles, Actes Sud, Mondes sauvages, 2020, 324 p.

MORIZOT Baptiste, *Les diplomates : cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*,

Paris, Éditions Wildproject, Collection « Domaine sauvage », 2016, 314 p.

NATALIE BONINI et FRANÇOISE CLAVAIROLLE, « Installations en Cévennes : l'espace comme enjeu », in colloque Espaces de vie, espaces enjeux, CRAPE, UMR ESO, Université Rennes 2, Rennes, 5-6-7 novembre 2008.

NDIAYE Abdourahmane, CARIMENTRAND Aurélie et GALLARD Marie-Reine, « Les écoquartiers, territoires d'expérimentation des nouvelles utopies urbaines ? Le cas de l'habitat participatif », *Développement durable et territoires* [En ligne], 2015, n°6. Disponible à l'adresse : <https://journals.openedition.org/developpementdurable/10922>

NICOLAS-LE STRAT Pascal, *Le travail du commun*, Saint Germain sur Ille, Éditions du Commun, 2016, 308 p.

NICOLAS-LE STRAT Pascal, « Retour sur l'expérience du journal de recherche (dialogue avec Sébastien Joffres) », 20 septembre 2013, Disponible à l'adresse : <https://corpus.fabriquesdesociologie.net/retour-sur-lexperience-du-journal-de-recherche-dialogue-avec-sebastien-joffres/>.

NICOLAS-LE STRAT Pascal, *Journal de thèse suivi de Retour sur l'expérience du « Journal de thèse » et Un autre devenir est possible : septembre 1992-octobre 1993*, Montpellier, Fulenn, 2009.

OSTROM Elinor, *Gouvernance des biens communs : pour une nouvelle approche des ressources naturelles*, Bruxelles [Paris], De Boeck, Planète en jeu, 2010, 301 p.

PATRICK CABANEL (DIR.), *Les Cévennes au XXI^e siècle, une renaissance*, Nîmes Alès, Alcide Club Cévenol, 2014, 192 p.

PIERRON Jean-Philippe, *Je est un nous : enquête philosophique sur nos interdépendances avec le vivant*, Arles, Actes sud, Mondes sauvages, 2021, 168 p.

PINEAU Gaston et LE GRAND Jean-Louis, *Les histoires de vie*, 5e éd. mise à jour., Paris, Presses universitaires de France, Que sais-je ?, 2013, 128 p.

PLUMWOOD Val, *Dans l'œil du crocodile : l'humanité comme proie*, Marseille, Éditions Wildproject, Domaine sauvage, 2021, 200 p.

POIRIER Nicolas, « Cornelius Castoriadis. L'imaginaire radical », *Revue du MAUSS*, 2003, n° 21, p. 383 à 404. Disponible à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-du-mauss-2003-1-page-383.htm>

PREMAT Christophe, « L'analyse du phénomène bureaucratique chez Castoriadis », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], 2002, vol. 1. Disponible à l'adresse : <https://journals.openedition.org/traces/4131>

PRUVOST Geneviève, *Quotidien politique : féminisme, écologie et subsistance*, Paris, La Découverte, L'horizon des possibles, 2021, 394 p.

PRUVOST Geneviève, « Faire village autrement », *Socio-anthropologie*, 2015, n° 32, p. 21 à 39. Disponible à l'adresse : <https://journals.openedition.org/socio-anthropologie/1866>

PRUVOST Geneviève, « Chantiers participatifs, autogérés, collectifs : la politisation du moindre geste », *Sociologie du travail*, 2015, n° 57, p. 81 à 103. Disponible à l'adresse : <https://journals.openedition.org/sdt/1819?lang=fr>

PRUVOST Geneviève, « L'alternative écologique », *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, 2013, n° 60, p. 36 à 55. Disponible à l'adresse : <https://journals.openedition.org/terrain/15068>

QUENIART Anne, JACQUES Julie et JAUZION-GRAVEROLLE Catherine, « Consommer autrement : Une forme d'engagement politique chez les jeunes », *Nouvelles pratiques sociales*, 2008, n° 20, p. 181 à 195. Disponible à l'adresse : <https://www.erudit.org/en/journals/nps/2007-v20-n1-nps1978/016984ar/>

RABHI Pierre, *Vers la sobriété heureuse*, Arles, Actes sud, 2010, 141 p.

RANCIERE Jacques, *Aux bords du politique*, Paris, Folio essais, 2004, 263 p.

RENARD Maud, *Habiter son utérus, au cœur de la gynécologie émotionnelle – Comprendre ses émotions pour se réapproprier son corps, son cycle et sa féminité, décoder ses maladies et prendre soin de soi*, Paris, Tana, 2021, 216 p.

ROGNON Frédéric (dir.), *Lanza del Vasto ou l'expérimentation communautaire*, Neuvy-en-Champagne, Le Passager clandestin, Les précurseurs de la décroissance, 2013, 108 p.

ROLLOT Mathias et SCHAFFNER Marin, *Qu'est-ce qu'une biorégion ?*, Marseille, Wildproject, Petite bibliothèque d'écologie populaire, n° 12, 2021, 152 p.

ROSA Hartmut, *Résonance : une sociologie de la relation au monde*, Paris, La Découverte, Théorie critique, 2018, 544 p.

ROSA Hartmut, *Aliénation et accélération : vers une théorie critique de la modernité tardive*, Paris, La Découverte, La Découverte-poche, 2014, 156 p.

ROSANVALLON Pierre, *La contre-démocratie la politique à l'âge de la défiance*, Paris, Seuil, 2006, 352 p.

ROUVIERE Catherine, *Retourner à la terre : l'utopie néo-rurale en Ardèche depuis les années 1960*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, Histoire, 2015, 502 p.

ROUX Michel, *Inventer un nouvel art d'habiter. Le ré-enchantement de l'espace*, L'Harmattan, Ingenium, 2003, 208 p.

RUMPALA Yannick, « La « consommation durable » comme nouvelle phase d'une gouvernementalisation de la consommation », *Revue française de science politique*, 2009, n° 59, p. 967 à 996. Disponible à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-science-politique-2009-5-page-967.htm>

SALOMON CAVIN Joëlle et MARCHAND Bernard, *Antiurbain : origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, Espace en société, 2010, 344 p.

SCHÜTZ Alfred, *Essais sur le monde ordinaire*, Paris, Le Félin Poche, 2007, 208 p.

SCOTT James C., *La domination et les arts de la résistance : fragments du discours subalterne*, Paris, Éd. Amsterdam, 2008 (traduction, 1990), 270 p.

SINTOMER Yves, *Le pouvoir au peuple : jurys citoyens, tirage au sort et démocratie participative*, Paris, Découverte, Cahiers libres, 2007, 176 p.

STARHAWK, *Rêver l'obscur : femmes, magie et politique*, Paris, Cambourakis, Sorcières, 2015, 384 p.

TÖNNIES Ferdinand, *Communauté et société : catégories fondamentales de la sociologie pure*, Paris, Presses universitaires de France, Le lien social, 2010, 336 p.

TOZZI Pascal (dir.), *Villes et quartiers durables : la place des habitants, la participation habitante dans la mise en durabilité urbaine discours, effets, expérimentations et mises à l'épreuve*, Bordeaux, Carrières sociales éditions, Des paroles et des actes, 2016, 543 p.

VAN EYNDE Laurent, « Castoriadis et Bachelard : un imaginaire en partage », *Les Cahiers critiques de philosophie*, 2008, Paris, Hermann éditeurs, n° 6, 2008, p. 159 à 175.

VARELA Francisco J., THOMPSON Evan et ROSCH Eleanor, *L'inscription corporelle de l'esprit : sciences cognitives et expérience humaine*, Paris, Points, Essais, 2017 (1993), 454 p.

VARELA Francisco J., « Préface », in PETITMENGIN Claire, *L'expérience intuitive*, Paris, L'Harmattan, Collection Sciences cognitives, 2001, 382 p.

VERMERSCH Pierre, *L'entretien d'explicitation*, Issy-les-Moulineaux, ESF, 2008 (1994), 220 p.

VIDALOU Jean-Baptiste, *Être forêts : habiter des territoires en lutte*, Paris, La Découverte, Zones, 2017, 144 p.

VILLALBA Bruno (dir.), *Appropriations du développement durable : émergences, diffusions, traductions*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du septentrion, Espaces politiques, 2009, 387 p.

WEBER Max, *Le savant et le politique*, Paris, Gallimard, 10/18, 2004 (1919), 221 p.

WHYTE William Foote, *Street corner society : la structure sociale d'un quartier italo-américain*, Paris, La Découverte, 2007 (1943), 406 p.

WUNENBURGER Jean-Jacques, *Imaginaires du politique*, Paris, Ellipses, 2001, 120 p.

ZASK Joëlle, *La démocratie aux champs : du jardin d'Éden aux jardins partagés, comment l'agriculture cultive les valeurs démocratiques*, Paris, La Découverte, Les empêcheurs de penser en rond, 2016, 256 p.

Sites internet

« Vallée Longue (Lozère) », *Réseau des Territorialistes*, 31 janvier 2020, consulté le 27 octobre 2022, URL : <https://reseaudesterritorialistes.fr/vallee-longue/>.

« Séminaires urbanités et ruralités. Débrancher de l'urbain : par et pour quels imaginaires de la nature », *Triangle.ens-lyon*, 2019, consulté le 26 octobre 2022, URL : <http://triangle.ens-lyon.fr/spip.php?article8419>.

« Séminaire Entre urbanités et ruralités : les passions joyeuses des périphéries », *Triangle.ens-lyon*, 2018, consulté le 26 octobre 2022, URL : http://triangle.ens-lyon.fr/IMG/pdf/invitation_seminaire_urbanites_et_ruralites_umr_triangle_et_le_masters_veu_et_gtdl_vf-3.pdf.

Demain [Image], 2015, consulté le 2 janvier 2023, URL : <https://www.cyrildion.com/films>.

« Élisabeth Borne : « La sobriété énergétique, ce n'est pas produire moins et faire le choix de la décroissance » », *bfmtv*, consulté le 25 octobre 2022, URL : https://www.bfmtv.com/politique/gouvernement/elisabeth-borne-la-sobriete-energetique-ce-n-est-pas-produire-moins-et-faire-le-choix-de-la-decroissance_VN-202210060509.html.

« Foot et jets privés : « Mbappé fait bouger les choses malgré lui » », *Reporterre, le quotidien de l'écologie*, consulté le 25 octobre 2022, URL : <https://reporterre.net/Foot-et-jets-prives-Mbappe-fait-bouger-les-choses-malgre-lui>.

« Journée nationale des Ecoquartiers du 13.12.2018, compte rendu du CEREMA », consulté le 5 novembre 2022, URL : <https://www.cerema.fr/fr/actualites/retour-journee-nationale-ecoquartiers-du-jeudi-13-decembre>.

« Page d'accueil », *Arche de Saint-Antoine*, consulté le 18 décembre 2022, URL : <https://www.arche-sta.com/>.

« Organiser un chantier de copains, une journée chinoise – Cévenne vivante », consulté le 3 octobre 2022, URL : <https://www.reveeveille.net/cevennevivante/organiser-un-chantier-de>

copains-une-journee-chinoise/.

« Stage communautaire », *L'Arche de Saint-Antoine*, consulté le 10 septembre 2022, URL : <https://www.arche-sta.com/communaute/stagecommunautaire/>

« Communauté de l'Arche de Saint-Antoine », *Base de données Habitat Participatif et Oasis*, consulté le 12 novembre 2022, URL : <https://www.basededonnees-habitatparticipatif-oasis.fr/?ArcheDeStAntoine>.

« ZAD de Roybon », consulté le 12 novembre 2022, URL : <https://zadroybon.wordpress.com/>.

« Arche Accueil », consulté le 8 novembre 2022, URL : <https://www.arche-nonviolence.eu/>.

« Définition de convivialité », *Dictionnaire de l'Académie française*, consulté le 19 novembre 2022, URL : <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9C4110>.

« Institut des Futurs souhaitables », consulté le 27 décembre 2022, URL : <https://www.futurs-souhaitables.org/>.

« La bataille des imaginaires », *ADEME*, URL : <https://communication-responsable.ademe.fr/nouveaux-recits/la-bataille-des-imaginaires>.

Table des illustrations

Figure 1 : L'imaginaire instituant et l'imaginaire institué : deux phases d'une même boucle ..	35
Figure 2 : Schématisation des liens entre imaginaires et expériences.....	46
Figure 3 : Carte de la Vallée Longue avec la répartition des enquêté·e·s par commune	64

Table des matières

SOMMAIRE	3
RESUME.....	5
ABSTRACT	6
REMERCIEMENTS	7
PREAMBULE	11
INTRODUCTION GENERALE	15
1. DE L'HABITAT DURABLE A L'ÉCOLOGIE DE ET PAR L'HABITER	15
1.1. <i>Les crises écologiques, entre urbanités et ruralités</i>	16
1.2. <i>Savoirs de gouvernement</i>	18
1.3. <i>L'écologie au risque de sa dépolitisation</i>	19
1.4. <i>(Re)politisation par l'habiter</i>	22
2. UNE ÉCOLOGIE DE ET PAR L'HABITER : ELEMENTS DE DEFINITION	24
2.1. <i>Loger, résider, demeurer et habiter</i>	25
2.2. <i>Être, vivre et habiter</i>	27
2.3. <i>Peupler, être citoyen·ne et habiter</i>	29
3. POLITISER L'ÉCOLOGIE PAR LES IMAGINAIRES.....	30
3.1. <i>Imaginaire et réel</i>	31
3.2. <i>L'imaginaire instituant</i>	34
3.3. <i>Des imaginaires en conflit</i>	38
3.4. <i>Élucider son rapport aux imaginaires : vers et par l'autonomie</i>	42
3.5. <i>Expériences et imaginaires : la politisation du rapport au monde</i>	45
4. MOUVEMENT DOUBLE DE LA PROBLÉMATIQUE	49
5. TERRAINS.....	50
5.1. <i>Deux cas de l'alternative écologique en milieux ruraux</i>	50
5.2. <i>Deux prises empiriques complémentaires par leurs contrastes</i>	52
5.2.1. <i>Les rapports aux lieux : entre éloignement et cultures politiques de résistance</i>	53
5.2.2. <i>Les formes collectives par l'habiter commun ou le commun de l'habiter</i>	54
5.2.3. <i>Les rapports à l'institution, entre formalisation de règles et organisation informelle</i>	55
PLAN DE LA THESE	57
PARTIE 1. CATEGORISER LES IMAGINAIRES DE ET PAR L'HABITER : RESISTER, PRENDRE	
SOIN, INSTITUER.....	59
INTRODUCTION DE LA PARTIE 1.....	60
« <i>Habiter la Vallée Longue</i> » : <i>contexte de la recherche</i>	60
<i>Une enquête sur les imaginaires de l'habiter</i>	61
<i>Présentation du matériau de l'enquête Vallée Longue</i>	63
<i>Contours spatiaux de l'enquête</i>	63

Répartition des enquêté·e·s	64
Passation des entretiens et analyse	66
<i>Plan de la partie 1</i>	67
CHAPITRE 1. RESISTER	69
<i>Introduction du chapitre 1</i>	69
1. Une résistance située	69
1.1. Un imaginaire « cévenol » de la résistance	69
1.2. Résister par un isolement	71
1.3. Faire advenir l'autonomie par un décentrement-recentrement	74
2. Une résistance incarnée	76
2.1. Trajectoires de rupture	77
2.2. Rejet du militantisme classique	79
2.3. Gestes de résistance	80
3. Résister, mais à quoi ?	82
3.1. Résister à des institutions sociales, marchandes et urbaines	83
3.2. Résister à des institutions politiques formalisées	86
3.3. Résister en soi, résister à soi	87
<i>Conclusion du chapitre 1</i>	90
CHAPITRE 2. PRENDRE SOIN	93
<i>Introduction du chapitre 2</i>	93
1. Éprouver son milieu de vie : altérité, espace et temps	94
1.1. Se familiariser avec l'altérité qui peuple le milieu habité	94
1.2. Faire l'épreuve du milieu par l'expérience ordinaire	96
1.3. Espace et temps : limites de l'habiter	98
2. Faire partie d'un ensemble	100
2.1. Soigner les liens entre habitant·e·s humain·e·s	100
2.2. De la nature comme extériorité à préserver	103
2.3. ... à un habiter des lieux avec le vivant qui les compose	105
3. Une harmonie à cultiver	108
3.1. Pratiques écologiques en Vallée Longue	108
3.2. Rapports ambivalents au travail	112
3.3. Douceur des rythmes ?	114
<i>Conclusion du chapitre 2</i>	115
CHAPITRE 3. INSTITUER	117
<i>Introduction du chapitre 3</i>	117
1. De la multiplicité à la pluralité	117
1.1. Ruptures entre habitant·e·s	117
1.2. Différentes manières d'« être collectif »	119
1.3. Une pluralité à repolitiser	121
2. Faire advenir un collectif	123
2.1. Faire vivre la Vallée : une envie commune	123
2.2. La convivialité et la proximité comme socle	125
2.3. Faire collectif par l'œuvre commune	127
3. La Vallée Longue, une brèche ?	128
3.1. L'exemplarité comme stratégie politique	129

3.2. Savoirs et créations	131
3.3. Hauteur et vertige	133
<i>Conclusion du chapitre 3</i>	134
CONCLUSION DE LA PARTIE 1	136
<i>Habiter, se transformer</i>	136
<i>Tensions, limites et perspectives</i>	137
PARTIE 2. INCARNER LES IMAGINAIRES DE ET PAR L'HABITER : RELATER, EXPLICITER, ELUCIDER	141
INTRODUCTION DE LA PARTIE 2	142
CHAPITRE 4. ÉLUCIDER (PAR) MA SUBJECTIVITE EXPLICITEE : UN CARNET A / POUR INCARNER	145
<i>Introduction du chapitre 4</i>	145
1. <i>Un carnet de terrain qui mêle perceptions des expériences et ressentis</i>	146
1.1. Recueillir les expériences, un support pour la mémoire	147
1.2. Clarifier mes ressentis, expliciter mon vécu	148
1.3. Entre les expériences et les ressentis : l'ordinaire et le banal comme matériau de recherche	149
2. <i>L'augmentation du carnet de terrain</i>	149
2.1. La richesse et fécondité du récit, une intuition préalable	150
2.2. Un carnet à / pour expliciter	151
2.3. Un carnet à / pour élucider	152
3. <i>La subjectivité en recherche, implications épistémologiques d'une recherche incarnée et réflexive</i>	155
3.1. Observer et/ou participer	155
3.2. Objectiver la subjectivité ?	157
3.3. Subjectiver l'objectivation : la recherche à partir de l'obscur	158
4. <i>Un carnet dans le corps de thèse, incarner par le corps dans la thèse</i>	160
4.1. Corps de thèse, périphéricité des annexes	161
4.2. Il est essentiel de lire le carnet, mais comment lire le carnet ?	162
<i>Conclusion du chapitre 4</i>	164
<i>Guide pratique de lecture du carnet</i>	165
CHAPITRE 5. LE CARNET EN PRISE AVEC LE FOISONNEMENT DES EXPERIENCES	167
<i>Introduction du chapitre 5</i>	167
1. <i>Prendre mes marques, jour 1</i>	167
1.1. Extrait du carnet	168
1.2. Complémentarité des lectures verticale et horizontale, segmentée et transversale	174
1.3. Le nœud de la démarche : l'épaississement des observations par leur explicitation	177
2. <i>Le carnet à l'épreuve de la densité d'une journée communautaire, jour 2</i>	179
2.1. Extrait du carnet	180
2.2. Une densité d'informations à explorer	187
2.3. Au bout de la démarche, élucider les situations	190
<i>Conclusion du chapitre 5</i>	191
CHAPITRE 6. L'EXPERIENCE DU CARNET EN PRISE AVEC SES LIMITES	193
<i>Introduction du chapitre 6</i>	193
1. <i>Quand il ne se passe rien, du moins en apparence, jour 6</i>	193

1.1. Extrait du carnet.....	194
1.2. Une démarche construite sur des journées cadencées... moins adaptée aux journées moins denses	198
1.3. Un jour de tensions, doutes et colères... absents dans mon carnet.....	200
2. Quand la catégorisation prend le dessus sur l'expérience, jour 11	202
2.1. Extrait du carnet.....	203
2.2. Les limites de l'expérience qu'est l'augmentation du carnet de terrain.....	210
2.3. Les limites des mots pour partager les expériences	212
Conclusion du chapitre 6.....	215
CONCLUSION DE LA PARTIE 2	216
PARTIE 3. EPROUVER LES IMAGINAIRES DE ET PAR L'HABITER : TEMPS, AUTRES, SOL. 217	
INTRODUCTION DE LA PARTIE 3.....	218
1. <i>À la recherche du sens produit par l'augmentation du carnet de terrain</i>	<i>218</i>
2. <i>L'ordre des catégories au fil du séjour et dans l'analyse</i>	<i>219</i>
CHAPITRE 7. PRENDRE SOIN, INSTITUER, RESISTER : UN TRIPTYQUE APPROFONDI ET REMANIE.....	221
Introduction du chapitre 7	221
1. Prendre soin, l'intention primordiale.....	222
1.1. <i>Mon corps : un filtre subjectif incarné</i>	<i>222</i>
1.1.1. Mon ventre de femme enceinte, l'impossibilité d'être invisible	223
1.1.2. Mon ventre, porte d'entrée sur nos rapports au monde.....	225
1.2. Un rapport à soi, à l'autre et au monde dessiné par le soin : la non-violence.....	226
1.2.1. Prendre soin des autres.....	227
1.2.2. Prendre soin des relations	229
1.2.3. Prendre soin de soi.....	231
1.3. Les rythmes et leurs ambivalences	232
1.3.1. Un « apprentissage de la lenteur », entre rythme personnel et rythme communautaire ?	233
1.3.2. L'ambivalence du rythme communautaire pour les engagé-e-s : un cadre rassurant et choisi	235
1.3.3. L'ambivalence du rythme communautaire pour les engagé-e-s : un cadre pesant, un rythme soutenu	237
2. Instituer, condition de possibilité de la vie en communauté.....	239
2.1. Faire collectif et faire ses limites	239
2.1.1. Le collectif communautaire entre rituels et fonctionnement	239
2.1.2. Faire collectif : les limites extérieures	242
2.1.3. Faire collectif : les limites intérieures	244
2.2. L'autonomie de la communauté.....	247
2.2.1. La communauté projetée comme unité autonome.....	247
2.2.2. La capacité d'auto-altération, garante de l'autonomie	249
2.2.3. Se défaire des visions idéalisées	250
2.3. Une communauté instituante.....	252
2.3.1. Les institutions de la communauté : des manières d'être en relation	252
2.3.2. La portée des institutions par l'exemplarité	254
2.3.3. L'Arche : une brèche ou une bulle ?.....	257
3. Résister, conséquence de la communauté instituante.....	259
3.1. Un résister adressé à des institutions	259
3.1.1. Formes de résistance et rapport au politique.....	259
3.1.2. La résistance au savoir abstrait et distant	262
3.1.3. Résister au temps, le temps qui nous résiste	264

3.2. Les trajectoires de rupture.....	266
3.2.1. Rompre avec sa trajectoire	266
3.2.2. Une similitude des questionnements et des remises en cause	269
3.3. Un <i>résister</i> implicite.....	270
3.3.1. L'interspiritualité comme résistance à la religion en tant qu'institution	270
3.3.2. Une critique latente de la ville, mais différemment explicitée	271
3.3.3. Comprendre la moindre utilisation de la catégorie résister dans mon carnet.....	275
<i>Conclusion du chapitre 7</i>	276
CHAPITRE 8. UN HABITER EN PRISE ET AUX PRISES AVEC LE MONDE ET SON (SES) INSTITUTION(S) : QUELLE AUTONOMIE A LA CROISEE DES IMAGINAIRES ?	277
<i>Introduction du chapitre 8</i>	277
1. Temps	278
1.1. Le ralentissement contre l'accélération	279
1.1.1. Éprouver le ralentissement par les rythmes naturels	279
1.1.2. Les trajectoires entre ruptures et continuités.....	282
1.2. L'épreuve de l'articulation entre activités de subsistance et travail du commun.....	285
1.3. Ruptures et cycles : la tension entre <i>institué</i> et <i>instituant</i>	287
2. Autres	290
2.1. La convivialité contre l'individualisme	291
2.1.1. L'Arche : la convivialité comme projection.....	291
2.1.2. La Vallée Longue : la convivialité imprévue, malgré l'isolement	294
2.2. L'épreuve du conflit.....	295
2.3. Pluralité et auto-altération : la tension entre <i>auto</i> et <i>hétéro</i>	301
3. Sol	304
3.1. L'attachement contre l'arrachement	305
3.1.1. Arraché-e-s du sol, arraché-e-s du vivant.....	305
3.1.2. S'attacher : où, à quoi et à qui ?	307
3.2. L'épreuve des appartenances	309
3.3. Altérité et ancrage : la tension entre <i>dedans</i> et <i>dehors</i>	313
<i>Conclusion du chapitre 8</i>	317
CONCLUSION DE LA PARTIE 3	319
CONCLUSION GENERALE	321
1. SYNTHÈSE DE LA DEMARCHE ET DES RESULTATS	321
<i>Rappel des intentions</i>	321
1.1. Catégoriser les imaginaires de et par l'habiter (partie 1)	322
1.2. Incarner les imaginaires de et par l'habiter (partie 2)	324
1.3. Éprouver les imaginaires de et par l'habiter (partie 3)	326
2. ENJEUX CONTEMPORAINS ET ENSEIGNEMENTS	327
2.1. Les imaginaires et leur mise en conflit	327
2.2. L'ordinaire : un bouleversement du rapport au politique.....	329
2.3. L'habiter : se rapporter aux milieux plutôt que les aménager.....	330
3. RETOUR REFLEXIF SUR LA PROBLÉMATIQUE	331
3.1. Appréhender le sens politique de l'habiter.....	331

3.2. Prendre en compte les caractères expérientiel et vivant de l'habiter et en étudier les imaginaires	332
3.3. Éluclider les imaginaires, vers et par l'autonomie.....	335
BIBLIOGRAPHIE	337
TABLE DES ILLUSTRATIONS	352
TABLE DES MATIERES.....	353

Cette thèse étudie les imaginaires qui (s')instituent (par) les expériences d'habiter vécues au sein de la dite alternative écologique en milieux ruraux. Cette nébuleuse est éprouvée à travers deux cas, complémentaires parce que contrastés. Le premier cas, la Vallée Longue, située dans les Cévennes, lieu rural emblématique du retour à la terre, a vu naître ces dernières années un collectif informel de réflexion autour des enjeux localisés de l'écologie et de la transmission de savoirs situés. Le deuxième cas, la communauté de l'Arche de Saint-Antoine, située en Isère, dans un village calme mais plus proche des centres urbains, est depuis une trentaine d'années un lieu de vie et de formation orienté vers la spiritualité et la non-violence.

Une catégorisation des significations imaginaires de cet habiter émerge de l'analyse d'entretiens menés auprès d'habitant·e·s de la Vallée Longue, autour d'un triptyque : *résister, prendre soin et instituer*. L'intention de cohérence, la volonté d'harmonie et l'exemplarité envisagée sont traversées par des tensions, individuelles et collectives. Par une démarche de recherche subjective et incarnée d'élucidation des imaginaires enchevêtrés dans les expériences ordinaires, sur la base d'une immersion au sein de l'Arche relatée dans un carnet de terrain, cette catégorisation est remaniée et épaissie.

Faisant dialoguer les entretiens des habitant·e·s des deux terrains, une mise en miroir finale met en évidence leurs résonances et leurs tensions qui laissent entrevoir la genericité d'un rapport au monde en émergence dans ces expériences d'habiter – autour du *temps*, des *autres* et du *sol*. Ce travail dessine ainsi les lignes imaginaires d'une autonomie en projet dans et par l'habiter, avec pour horizon des écologies dès lors revisitées.

Université Lumière Lyon 2
Ecole doctorale 483 Sciences sociales
UMR 5206 Triangle. Action, discours, pensée politique et économique

Thèse de doctorat en science politique
présentée et soutenue publiquement par
Lucie LERBET
le 27 mars 2023

Autonomie, conflit, complexité
**Les imaginaires de et par l’habiter : mise en politique de l’écologie,
mise en écologie du politique**

Annexes

Directeur de thèse : **Guillaume FABUREL**
Co-directeur de thèse : **Gilles POLLET**

Jury

Sophie LALIGANT Maitresse de conférences, Université de Tours	Rapportrice et examinatrice
Pascal NICOLAS-LE STRAT Professeur des universités, Université Paris 8	Rapporteur et examinateur
Isabelle HAJEK Maitresse de conférences, Université de Strasbourg	Examinatrice
Valérie JOUSSEAUME Maitresse de conférences, Université de Nantes	Examinatrice
Yves SINTOMER Professeur des universités, Université Paris 8	Examinateur
Guillaume FABUREL Professeur des universités, Université Lyon 2	Directeur
Gilles POLLET Professeur des universités, Sciences Po Lyon	Co-directeur

Liste des annexes

Annexe A : Carnet de terrain augmenté, Arche, octobre 2019	4
Annexe B : Tableau général de la classification des catégories de la troisième colonne du carnet de terrain.....	77
Annexe C : Tableaux des sous-catégories de « résister » dans le carnet de terrain	78
Annexe D : Tableaux des sous-catégories de « prendre soin » dans le carnet de terrain.....	79
Annexe E : Tableaux des sous-catégories de « instituer » dans le carnet de terrain	80
Annexe F : Vue générale des catégories du carnet de terrain	81
Annexe G : Grille d'entretien Vallée Longue, mars 2019	82
Annexe H : Retranscription entretiens Vallée Longue, mars 2019	87
Annexe I : Grille d'entretien Arche, octobre 2019.....	353
Annexe J : Retranscription entretiens Arche, octobre 2019	355

Annexe A : Carnet de terrain augmenté, Arche, octobre 2019

Pour des commodités de numéros de pages dans les citations du carnet dans le corps de thèse, je dois faire commencer ce carnet au haut d'une page et j'insère donc un saut de page ici. Je fais aussi démarrer une nouvelle pagination à partir de la page suivante, pour que les pages correspondent à ce qui est annoncé dans le corps de thèse.

Jour	Relater	Expliciter	Élucider
J1	<i>Dans le train</i> Mon état d'esprit avant : anxiété -> symptômes physiques (nausées et chaud), crainte de ne pas être chez moi avec Iliass [mon conjoint] 15h15 – Saint-Marcellin Laura vient me chercher. Marion attend aussi. L. est là depuis 1 an et 1 mois. Elle a connu par quelqu'un en Inde dans un ashram. Elle nous fera visiter plus tard. Emmanuel nous montre notre chambre. La mienne est « petite ourse » -> seule, côté hôtellerie. Les autres sont à deux par chambre.	Je fais ici le récit de mon arrivée, incluant le trajet. Je suis dans le dernier des quatre trains que j'ai pris pour arriver de mon domicile à Tours. Dès la première conversation, dans la voiture, avec une personne en long stage et la personne en moyen stage arrivée en même temps que moi, les questions tournent autour de « comment es-tu arrivée ici ? », « qu'est-ce qui t'a amenée ici ? » ? Le parallèle entre la communauté et les ashrams en Inde est évoqué par plusieurs personnes lors des conversations informelles et entretiens. La spécificité de ma « condition » physique, enceinte, s'ajoute à ma crainte de devoir m'intégrer pour ces quelques semaines. Cela explique aussi que l'on m'ait attribué une chambre seule, dans la partie hôtellerie (et non pas communautaire). Ma condition spécifique est reconnue et sera plusieurs fois prise en compte sans que l'accent ne soit mis dessus explicitement, ce qui était vraiment agréable et en contraste de la manière dont cela est ailleurs généralement pris en compte (grossesse perçue comme un état problématique pour lequel des protocoles spécifiques et encadrés doivent être mis en place, et non simplement comme un moment possible et spécifique de la vie).	Instituer (expériences institutantes) des expériences communes (l'Inde et ses ashrams) qui se font institutantes Prendre soin (mon corps) : spécifiquement du fait de ma grossesse en cours, j'ai eu la sensation que l'on prenait soin de moi. Un soin qui semblait parfaitement intégré, normal(isé), sans pour autant qu'il ne soit explicitement formalisé.
	Quartier libre. Je me repose jusqu'à 18h30,	Je fais une erreur sur le terme de « messe », étant peu familière des	Instituer (notamment « faire collectif ») -> Le « dedans »

heure de la messe. Dans le jardin ? J'espère trouver. Je suis tombée sur une dame avec un enfant en poussette. Elle allait au jardin donc elle m'a montré. On tombe sur Esther qui ne me reconnaît pas. Une dame à une semaine de son accouchement arrive et raconte visite sage-femme -> je m'écarte pour leur laisser de l'intimité. Marion revient de sa séance de yoga au jardin. Une dame âgée me parle de ma grossesse.	termes religieux de manière générale, et d'autant plus dans ce contexte, venant d'arriver. Il s'agit en fait de la prière du soir. Je me souviens avoir ressenti beaucoup de malaise à ce moment-là. Nous sommes présentés à la prière du soir, et avant cela je me sentais vraiment comme une intruse. De plus, je m'attendais à ce qu'Esther me reconnaisse, et que ma présence près de ces personnes soit acceptée. J'ai eu au contraire le sentiment de gêner. Je me suis rendue compte à ce moment que l'ouverture de la communauté sur l'extérieur pouvait être pesante pour ses habitant·e·s au long-terme : sentiment d'être observé·e·s par des personnes extérieures, notamment dans des moments de partage de vécu très personnel, voire intime. Dans les faits, cela pousse les stagiaires à rester entre eux, au moins au début. J'ai d'ailleurs été extrêmement soulagée de voir arriver une stagiaire que je connaissais déjà.	/ « dehors » de la communauté peut sembler flou. La communauté n'est pas un espace public, en tant que stagiaires nous vivons temporairement au sein du lieu de vie permanent d'autres personnes. Cela peut poser question : quelle est la limite de la communauté ? Dans quelle mesure les personnes de passage en font-elles partie ? Je suis partie prenante des expériences qui se déroulent durant mon séjour, néanmoins je ne peux nier que je suis quelque part une « étrangère » - d'autant plus à ce moment de mon séjour, mais même au-delà la question demeure.
La prière commence. Ce soir = connecté à l'islam. En cercle autour du feu -> un monsieur guide la prière. Les hommes disent des phrases, les femmes en disent d'autres -> tous les soirs les mêmes. Sur un petit dépliant que je récupérerai les prochaines fois. Il se met à pleuvoir vers la fin.	La prière a lieu dans le jardin lorsqu'il fait beau, en cercle autour d'un feu allumé pour la prière. Les jours de pluie, la prière a lieu dans une pièce de la maison, autour d'une bougie allumée pour la prière. Chaque soir, les membres de la communauté sont « en union de prière » avec une tradition religieuse et/ou de pensée. J'ai été un peu déroutée par cette prière, qui est très codifiée, sans que les codes ne soient explicités	Instituer (rituels) : la communauté s'institue par des formes ritualisées routinières. Mes remarques à ce sujet complexifient l'aspect « rigide » du rituel : chaque membre de la communauté réinterprète à sa manière, avec sa propre sensibilité, les rituels collectifs. La « clôture » du rituel n'est pas totale. Le rituel a un rôle stabilisateur, mais en modulant son aspect rigide, la communauté ne se ferme pas et ne se fait pas totalisante pour l'individu.

	à chaque fois : cela est bien évidemment logique, puisque cette séquence est répétée chaque jour. Ce sont aux nouveaux·elles arrivant·e·s de prendre leurs marques, de s'accoutumer à cette séquence au fur et à mesure du séjour. Néanmoins, il faut apporter une nuance à cette dimension « codifiée » : les engagés de la communauté (ou des personnes en long-stage) guident la prière à tour de rôle (de ce que j'ai observé, une personne ou un couple est en charge de la prière une semaine, puis cela change). Il y a une régularité qui est respectée (ex : les traditions avec lesquelles l'on est en union de prière en fonction des jours), mais chaque personne peut exprimer sa propre sensibilité et son rapport personnel à la foi dans la manière dont il ou elle décide de guider la prière.	Résister (institutions -> religion uniformisée) : le caractère interspirituel, la reconnaissance de la richesse des différentes cultures peuvent être considérés comme une résistance à l'égard du monde moderne universaliste et monolithique.
On annonce notre arrivée (Marion, Mathilde et moi). Laura dit qu'elle nous fera visiter demain. Esther vient me dire bonjour. On se reverra à la danse. Repas -> petite phrase dite avant puis énumération des plats, on se sert et on s'installe. Table des stagiaires : Marion, Mathilde, Laura et Manuel (Brésil), Christopher (Ecosse), Lena (Allemagne) -> là pour un an.	La prière est un des temps d'annonces communautaires. À ce titre, c'est à la prière du soir que les nouveaux·elles arrivant·e·s sont présenté·e·s et/ou annoncé·e·s (qu'ils·elles soient déjà connu·e·s ou non des membres de la maison). C'est aussi à ce moment que les départs du lendemain sont annoncés, permettant un temps et un espace pour souhaiter la bienvenue et dire au revoir. Les plats lors du repas sont annoncés de manière codifiée. Plus tard au cours de mon séjour, un stagiaire choisira de présenter les plats différemment : un engagé de la communauté le reprendra, et lui proposera une explication à ce sujet au cours du	Instituer (dedans/dehors) : Le rituel précédemment décrit contient en lui cette ouverture de la communauté à l'extérieur. Cette annonce marque l'ambivalence de notre situation : nous participons, mais nous sommes aussi des invités de passage. Instituer (rituels, codes) : L'anecdote à laquelle je repense et que je partage dans ma colonne « commentaires » au sujet de l'annonce des repas porte à nouveau sur la dimension normalisante et codifiante de la vie communautaire.

Vaisselle : chacun ses affaires.	repas. Je parle de « table des stagiaires ». Il s'agit d'une dénomination non-officielle et non-permanente. Chaque personne s'assoit où il·elle le souhaite. Dans les faits, on constate certaines régularités. Les stagiaires sont pour une grande partie d'entre eux·elles souvent installé·e·s entre eux·elles. La spécificité des repas du soir, et je ne pense pas l'avoir intégré dès le premier jour, c'est que les familles prennent leur repas dans leurs appartements. Les engagés de la communauté qui sont célibataires (et, au moment où je faisais mon immersion, une famille avec un enfant en bas âge) mangent dans la salle à manger communautaire. La composition de la table des stagiaires est hétéroclite : je suis avec les deux personnes arrivées en même temps que moi, avec trois personnes de nationalité étrangère d'âges et trajectoires très différents et présent·e·s pour des durées très différentes (de quelques semaines à un an), ainsi qu'une personne en stage communautaire d'un an à la suite d'un premier stage d'un an.	Instituer (dedans/dehors) : la question de la place dans la salle à manger me paraît être une institution qui ne se présente pas comme telle, et qui pose à nouveau la question du dedans/dehors, intérieur/extérieur de la communauté. Prendre soin (intime, dedans/dehors) : le déroulé du repas du soir des familles dans leurs appartements est une reconnaissance de la nécessité qui peut exister de retrait dans la sphère intime. Cela nous indique que la communauté ne prend pas la place de la sphère intime/familiale, mais qu'elle est bien en elle-même un « dedans » (à l'égard du « dehors » que constitue la société) au sein duquel il y a d'autres « dedans » (à l'égard du « dehors » que constitue la communauté). Instituer (pluralité et expériences institutantes) : la composition que je note de la table à laquelle je mange rend compte de la pluralité des trajectoires et de la diversité d'individus que sont les stagiaires. Cela assoit l'idée d'une composition hétéroclite et plurielle des personnes qui passent dans ce type de lieux souvent caractérisés d'« alternatifs » et de « tremplins » pour des bifurcations (ces thèmes étant particulièrement revenus au long de mon séjour).
Je vais me préparer -> danse 20h30-21h30.	Au sujet de la personne qui anime le moment dansé, elle fait donc	Résister/instituer (une brèche ?) : cette extension/projection de la

Prof : Gislaine (j'apprends à la fin qu'elle a longtemps vécu à la communauté et qu'elle vit maintenant au village). Danses en cercle (Europe de l'est, Amérique du sud, Irlande, Inde). Monte vers dynamique puis calme. Faire « en pensée » une danse pour les gens qui cherchent une maison, etc. Les marcheurs en Inde « dans l'intention ». mais aussi une certaine rigueur dans le mouvement et de l'amusement / de la joie d'être ensemble. A la fin, je discute deux minutes avec Esther qui me demande si je suis bien installée et me souhaite bon repos. Elle m'indique son appart si besoin (3^{ème} étage à gauche).	partie de ces nombreuses personnes passées par la maison et désormais installées au village. Il semblerait qu'une proportion non négligeable des habitant·e·s actuel·le·s du village soient des personnes passées par la communauté. La danse a une place importante au sein de la communauté. Pratiquant la danse depuis toujours, j'y ai été très sensible. Il s'agit de danse en groupe, souvent en cercle. Non-originares de la communauté, certaines danses sont néanmoins des « classiques » de la communauté, souvent répétées par les membres qui participent à ces sessions. La séance se passe dans l'attention et la joie. Les personnes nouvellement présentes dans la maison sont aisément intégrées au mouvement. C'est un moment qui m'a permis de me sentir à l'aise, et plus encore d'« atterrir », bien dans mon corps, à cet endroit, avec ces personnes.	communauté dans le village nous renseigne sur l'ancrage et les soutiens locaux, ainsi que sur le caractère transformateur de la communauté sur son milieu. Cela rejoint l'idée de la brèche. Prendre soin (corps dansés) : la danse fait appel à notre sensibilité, notre écoute (de la musique, des autres et de soi), notre corps. Elle est une activité à la fois de lien (à moi, à autrui et au monde) et d'incarnation. C'est bien par nos corps que nous faisons collectif dans la danse en groupe. Instituer (rituels) : Même si cela n'est pas incessamment explicité par le langage, ces temps de danse ont un caractère instituant. En se tenant par la main pour former un cercle et en réalisant les mouvements à un rythme précis et accordé, nous faisons collectif, par nos corps et notre intention de partage et d'union.
J2 Petit dej. Trop tard pour salutation. Pluches -> moment de discussion -> je parle d'Irlande avec Christopher. Marion parle d'ashram. Dure plus d'une heure. Distribution travail -> annoncent leur besoin et on se répartit. Je fais ménage escalier. D'abord -> visite maison & jardin.	Cela est arrivé souvent durant le séjour que je n'arrive pas à aller à la salutation. Les fois où j'ai pu participer, j'ai constaté qu'assez peu de gens y étaient – du moins les fois où j'ai été présente. Les pluches communautaires sont un « moment de discussion », comme je l'indique ici. C'est un moment de participation commune à la préparation des légumes composant les repas de la journée, où chacun·e est assis·e où il·elle le souhaite et où l'on discute avec ses voisin·e·s de	Instituer (autonomie) : je lie mon commentaire aux remarques de certaines personnes pendant les entretiens, qui me partageaient leur lassitude à certains moments à participer à tel ou tel temps collectif ritualisé (salutation et méditation notamment). Une institution sociale, pour fonctionner et demeurer délibérément choisie, de manière autonome, c'est-à-dire ne pas devenir aliénante et irréfléchie, doit rester ouverte. Cette capacité à s'intégrer individuellement ou

table, en *faisant ensemble*. Cette dimension de « faire ensemble » participe de la construction d'un collectif de vie - d'autant plus que cette activité est tournée vers la réalisation du repas, moment convivial mais aussi besoin élémentaire qui garantit notre subsistance et nous réunit en tant qu'êtres vivants.

Les pluches sont interrompues par le « rappel », à heure fixe. J'ai cru comprendre que le rappel existe pour chaque heure de la journée, mais je ne l'ai surtout vu être observé strictement, par toutes et tous, durant les pluches. Une cloche retentit, et chacun·e cesse son activité pendant quelques instants (une minute environ) pour se concentrer en silence sur l'instant présent, l'endroit où nous sommes, ce que nous faisons et ce que nous ressentons de l'intérieur.

Le travail est réparti deux fois par jour. Cette répartition est animée par des membres de la communauté. Les besoins sont d'abord annoncés, et ensuite chaque personne présente (parmi les courts et moyens stages notamment, qui n'ont pas d'activité récurrente et précise assignée) indique vers quelle activité elle choisit d'aller. Cela pose très rarement difficulté, chacun·e réussissant à exprimer ses envies et besoins.

Plusieurs personnes m'ont demandé pendant le ménage si ça allait, comme j'étais enceinte de presque 6 mois. Suite à cette expérience, les personnes chargées de la distribution du travail feront spécifiquement

non à ces temps, cette possibilité de critique et potentiellement d'évolution, montrent bien le caractère librement choisi de la participation des membres de la communauté à ses rituels et donc leur rapport autonome à celle-ci. Par autonomie, je ne veux pas parler d'indépendance ni d'absence de relation (avec les contraintes, relatives, qui se forment nécessairement), mais bien d'un refus de la clôture, c'est-à-dire une capacité à sans cesse réinterroger.

Instituer (expériences) : les activités quotidiennes, notamment liées à la satisfaction des besoins physiques primaires (en premier lieu manger, mais aussi par exemple soigner le lieu de vie, entretenir, etc.), sont l'occasion d'expériences partagées qui font collectif.

Résister (institutions -> temps) : le « rappel » me semble être une forme de résistance. Il s'agit de résister à une certaine vision du temps, résister en soi à l'agitation (physique et cognitive). C'est une résistance collective, d'autant que cette pratique semble (d'après les entretiens) compliquée à s'imposer en-dehors de la communauté.

Instituer (œuvre commune, autonomie) : faire collectif, en communauté, passe aussi par le fait de travailler ensemble, et d'organiser ensemble le travail collectif. La répartition du travail

attention à m'attribuer des tâches qui requièrent peu d'activité physique.

est en soi un moment collectif, au sein duquel s'exerce l'autonomie, entendue pleinement dans son sens relationnel. Chaque personne, de manière autonome, répond aux besoins en travail exprimés – c'est-à-dire aussi que parfois, de manière autonome, nous pouvons décider de réaliser une tâche qui, de prime abord, ne nous plaisait pas, car cela nous semble juste, notamment si les derniers jours, nous avons pu travailler à des « postes » qui nous plaisaient. Cette attitude autonome chez chacun·e permet une autonomie collective. Tout cela est orchestré – au sens d'accorder les différents éléments ensemble, et non de planifier à l'avance et à l'insu de ces éléments – par des membres de la communauté, non parce qu'elles détiennent un pouvoir a priori sur les autres, mais en raison de leur connaissance plus grande, plus globale des besoins de la maison.

Prendre soin (mon corps) : suite à cette première matinée de travail, durant laquelle les personnes en charge de la répartition du travail se rendent compte des contraintes physiques que j'ai du fait de ma grossesse, un soin sera apporté le reste de mon séjour à me proposer des tâches dans lesquelles je suis à l'aise et je ne me fatigue pas. Cela a semblé normal à tout le monde, il s'agit là de prendre soin d'un membre du groupe, ce que chacun·e semble considérer comme légitime.

Repas. En face -> Ma grossesse a suscité souvent
Eliane (?) qui me une bonne entrée en matière pour

Prendre soin (mon corps) : cela a à voir spécifiquement avec la

reparle de ma grossesse (c'est elle qui m'en avait parlé la veille).

Méditation -> non guidée. Chapelle.

les discussions. Avec le recul, et après plusieurs conversations, je pense que ma présence (et notamment la présence de mon ventre arrondi) intriguait.

Ayant déjà pratiqué plusieurs formes de méditation, j'étais assez curieuse de découvrir la pratique de la communauté. Il s'agit donc de méditation non-guidée (que je détaille plus tard dans le carnet, une fois que je me suis rendue compte de la récurrence des gestes et paroles). Je m'emploierai les fois suivantes à décompter le nombre de personnes y assistant, car j'avais l'impression que peu de personnes y étaient et je souhaitais m'en rendre compte plus précisément.

La méditation se déroule dans la petite chapelle, qui se trouve au sein de la maison.

place du chercheur, et en l'occurrence de la chercheuse et de son ventre – donc son corps. C'est bien par mon corps que j'étais présente, et certainement grâce à la condition de ce corps à ce moment-là que ma personne est entrée en résistance à l'égard de la figure du chercheur, du savoir cérébral qui viendrait peut-être éprouver mais peut-être aussi juger des pratiques qui en appellent souvent au corps (méditation, travail manuel, etc.) et qui, de ce fait, sont en contraste des savoirs universitaires. Mon ventre m'a en quelque sorte « cachée » en même temps qu'il m'a empêchée toute invisibilité.

Il y a plusieurs choses à dire sur la méditation et ce que j'ai choisi d'y faire :

- **prendre soin** (de soi) : du point de vue de mon expérience personnelle à l'Arche, j'ai vécu la méditation collective comme une possibilité d'avoir un temps consacré dans ma journée à méditer. C'est une pratique qui me plaît et me fait du bien, mais que je peine à réaliser de manière assidue. Cela m'a fait du bien et m'a permis d'être plus sereine, notamment du fait de mes journées bien chargées et de ma fatigue.

- **instituer** (rituel) : j'ai aussi choisi d'observer ce que représentait cette méditation, si elle semblait importante au sein de la communauté, qui elle rassemblait, etc. J'ai constaté que peu de personnes y participaient. En entretien, j'ai pu en parler

		pour essayer de mieux comprendre la place que chacun·e donnait à cette forme ritualisée de méditation collective.
Distribution travail -> Transformation (courgettes et oignons). Avec Gabrielle. Ancienne prof à l'EM en sciences de gestion. Prof de yoga. On parle de ma thèse. Esther lui avait parlé de Guillaume le matin. Elle me dit que la communauté -> bien pour le partage. Mais rythme -> ambigu (rythme le temps, la journée, l'année = c'est bien) mais ça fatigue car les choses sont décidées pour nous. Pas son propre rythme, on regarde l'heure. Elle a vécu 1 an ici, et revient de temps en temps.	À partir de ce moment-là, j'ai fait beaucoup de transformation des produits, car cela ne demandait pas d'effort physique. Au cours du travail, je me retrouve donc à discuter avec les personnes avec qui je partage ma tâche. En l'occurrence, il s'agit de quelqu'un qui a passé un an en long stage à la communauté et qui y vient de temps en temps. Elle me raconte plusieurs de ses expériences, sa trajectoire personnelle avec les bifurcations et ruptures et me confie son ressenti au sujet du rythme communautaire. Les remises en question dont elle me parle sont un sujet récurrent des discussions que j'ai avec les personnes présentes durant mon séjour.	Instituer collectivement (plus précisément « faire collectif », par le travail ensemble) : il s'agit ici d'un travail qui en appelle aux facultés manuelles, nous trions, épluchons et découpons courgettes et oignons. Cela occupe les mains et laisse libre le cours des pensées et des paroles. C'est un moment propice à des discussions qui peuvent prendre le temps d'arriver, avec des moments de plus intense conversation et des moments où nous sommes plus toute entière à notre activité. Nous faisons ensemble, ce qui nous donne déjà quelque chose en commun, l'expérience présente, socle d'une relation qui peut alors se créer – par le « faire ensemble ». Prendre soin (intention, étape, qui mène à « résister ») : au sujet du fond de notre conversation, ce que cette personne m'évoque semble un trait assez fréquent chez les personnes qui passent par ce lieu. Elles y viennent trouver du calme, de l'apaisement, et ces expériences peuvent alors susciter l'envie d'un changement plus pérenne dans la vie de la personne (qu'il s'agisse de poursuivre l'expérience dans ce lieu, ou de réorienter le cours de sa vie ailleurs, par des bifurcations professionnelles, sociales, résidentielles, etc.).
17h -> temps de partage spirituel. Texte de la	Une semaine sur deux, un temps de partage spirituel est proposé le	Résister/instituer (institutions, institué/instituant) :

Bible. Parler de son ressenti, pas débat ou exégèse. Mathieu (nouveau) a du mal. Séance guidée par le mari de Elodie [Elie] // méditation (interprétation).	mercredi. Celui-ci s'est déroulé dans la chapelle. Il s'agissait donc de lire un texte, puis de poser des mots sur son ressenti pour les personnes qui le souhaitent. L'expérience a suscité quelques tensions et incompréhensions : un stagiaire cherchait le « sens véritable » du texte et ne parvenait pas à comprendre le sens de l'exercice, qui était de s'interroger sur la manière dont le texte résonne en nous. Cette démarche est assez spécifique à l'Arche, elle semble fortement liée à l'interspiritualité et, plus précisément, la manière dont la spiritualité est pensée comme une expérience personnelle, où la foi et les textes dialoguent avec le vécu des personnes et leurs ressentis.	l'interspiritualité et l'appel au ressenti intérieur à l'égard des spiritualités, plutôt que la conformation stricte à des formes instituées de religion semble être une forme de résistance à l'égard de ce qui est institué... et l'institution de nouvelles formes spirituelles.
18h-18h30 -> je pars me balader avec Mathilde. On parle de l'endroit où je vis, mes déplacements, mes études, mes projets. Elle me dit qu'elle pour le moment ne sait pas où elle va être, si elle garde son appart à Paris ou si elle le loue. Elle travaillait en gestion de projet en microcrédit, partenariats/filiales Asie et Afrique.	Ces temps de balade (quotidien, voire deux fois par jour, souvent entre les temps de travail et les temps de repas) se sont imposés comme nécessaires dans mon emploi du temps : à la fois respiration (vis-à-vis des espaces et temps communautaires) et mouvement du corps (puisque mon travail était assez sédentaire du fait de ma condition physique). La stagiaire avec qui je discute, qui est arrivée le même jour que moi et reste trois mois dans la communauté, me raconte sa trajectoire personnelle et son envie de changement profond. Elle se sent à un tournant de sa vie et veut voir de nouvelles choses.	Prendre soin (de soi) : j'évoque ici l'importance, mêlée au travail que je réalise alors, de prendre soin de moi. Résister (trajectoires de rupture) : l'intention qui est donnée par cette personne à ce moment de sa vie est d'orienter sa trajectoire différemment.
18h30 -> prière du soir. En lien avec chercheurs de vérité hors tradition	La prière du mercredi est en lien avec les chercheurs de vérité hors tradition religieuse, comme les	Instituer (interspiritualité) : la communauté instituée par cette pratique une vision large de la

religieuse. Texte de Platon.	philosophes. Cette manière de faire communiquer textes religieux et textes philosophiques – et derrière, de poser que les textes de « pensée » et de « penseurs » pouvaient avoir une dimension spirituelle (dans une acception large de la spiritualité) m’a beaucoup plu. Cela permet aussi aux personnes qui ne sont pas de prime abord attachées à une religion de se sentir partie prenante de la démarche.	spiritualité. Cela permet d’inclure d’autres formes de pensée et visions du monde.
Repas. Discussion Marion (yoga). Je discute avec Pablo (Argentine ? Brésil ? sa fille Paolina) qui me dit que je pourrai danser samedi soir (fête).	Je n’ai pas réussi durant tout le séjour à comprendre le « statut » de certaines personnes, notamment cet homme et sa fille, coutumiers de l’Arche, mais qui cherchaient à déménager au village (déménagement fait durant mon séjour). L’Arche accueille des personnes de passage également, et plusieurs personnes rencontrées m’en ont parlé comme d’un refuge (explicitement par ce terme ou par des termes qui se rapportent à cette idée). Le samedi soir est soir de fête où les membres de la communauté se retrouvent pour danser, sur les danses apprises lors des cours du mardi.	Prendre soin (lien -> abri) : l’Arche a une posture de soutien et d’ouverture sur le reste de la société – dans la mesure du possible et sans que cela n’empiète sur le bon fonctionnement de la maison. Instituer collectivement (fête, rituel) : la fête est une institution de l’Arche, elle rassemble et participe à la création et au renforcement du sentiment collectif.
20h30 -> film sur marche en Inde (sans-terre, etc.) car départ marche New Delhi – Genève aujourd’hui. Remarque -> fusion chrétien – orient – plusieurs traditions -> très important ici. Beaucoup répété.	Une personne engagée de la communauté proposait la diffusion d’un film. Nous étions majoritairement des stagiaires à y assister. Il s’agit d’un film sur la Jai Jagat, marche pour la paix en Inde, à l’occasion du départ de Genève pour New Delhi. La communauté de l’Arche s’est explicitement positionnée en soutien actif de cette marche. Plusieurs échanges que j’ai déjà	Résister (institution, politique) : sur certains sujets la communauté prend explicitement une position politique. Instituer (collectivement) : sur l’interspiritualité (voir plus haut), et notamment le lien avec l’orient, qui implique aussi une autre manière de considérer les grands partages occidentaux (notamment corps-matière/esprit, culture/nature)

		eus, dans cette soirée et plus généralement depuis mon arrivée, par exemple par la référence aux ashrams, mais aussi la mise en lien des textes chrétiens et de la pratique méditative lors du temps de partage spirituel, vont dans le sens de l'interspiritualité et notamment le lien avec les spiritualités orientales (bouddhisme spécifiquement).
J3	Petit déj 7h50. 8h40 : pluches. Avec Eliane et Edith -> j'explique un peu ma démarche de recherche. À côté Paula -> services publics. S'énervé un peu. On prépare patates, fenouil, ail.	Les personnes à qui j'ai expliqué ma démarche m'ont parfois dit que d'autres personnes étaient déjà venues dans ce but et que je restais très peu de temps pour me faire une idée (c'était le cas ici). Cela tend à me déstabiliser et restreint le nombre de personnes auxquelles j'ose m'adresser sans crainte, puisque j'ai alors le sentiment que certaines semblent considérer que ma démarche n'est pas entièrement légitime. Les pluches peuvent être un temps de débat d'idées, ainsi que de partage des difficultés vécues. Les légumes préparées sont très souvent des légumes du jardin. Les menus sont pensés par rapport aux récoltes du moment. Résister (institutions du savoir académique) : comprendre la communauté, son fonctionnement, les relations de ses membres, etc. nécessite du temps. Mon ambition n'était pas d'avoir un regard exhaustif sur la communauté (l'exhaustivité serait-elle seulement possible, même après des années, puisque la communauté n'est pas une réalité statique ?), mais d'y séjourner quelques semaines afin d'éprouver personnellement le rythme, les activités quotidiennes, d'en faire l'expérience en vu d'une part de renseigner certains éléments tirés de mon vécu et de mes échanges avec les personnes rencontrées, et d'autre part d'analyser cela à l'aide des outils méthodologiques et conceptuels propres à mon travail de recherche. Les remarques que ma présence a suscitées, ainsi que ma posture de retrait et, ici même par les mots que je rédige, de justification, sont révélatrices de conceptions du monde, de l'expérience, du savoir, de la connaissance, etc. qui ont rarement l'occasion de se confronter. Les désaccords et tensions qui ont émergé durant l'immersion collective à l'Arche

du séminaire du programme de recherche-action « Pépites » de septembre 2020 me semblent corroborer ces propos.

Instituer collectivement (travailler ensemble) : voir plus haut, au sujet du travail manuel collectif qui est propice au partage.

Prendre soin / résister / instituer : manger les légumes du jardin cristallise plusieurs choses. Il s'agit de prendre soin de soi (une alimentation saine, dont la traçabilité est assurée) et de son milieu (en respectant les contraintes et les lois), et de soi encore (le travail physique extérieur, nécessaire à la récolte de légumes du jardin, d'autant plus que ce travail peut être partagé puisque se réalisant en communauté, participe d'un soin de soi – plus que de passer ses journées tassé·e sur une chaise de bureau devant un ordinateur). Il s'agit aussi d'un engagement, voire d'une résistance – à l'égard des autres moyens d'approvisionnement en nourriture et donc des autres moyens de production. C'est enfin également d'autres manières de manger, d'autres rapports à l'alimentation qui s'instituent.

Travail. On aide quelqu'un à descendre toutes ses affaires puis transformation avec Marion (responsable : Elouan -> là depuis 2014 il me semble) -> préparation des pickles

Le temps de travail a commencé par une aide collective au déménagement d'une personne qui quittait la communauté après de longs mois passés ici. Étant entre une dizaine et une vingtaine de personnes, nous avons déménagé ses affaires en une

Prendre soin (des autres) -> instituer : la coopération et la solidarité vont de soi au sein de la communauté, personne ne va questionner la pertinence d'aider une personne dans une tâche exceptionnelle qui est extraordinairement plus vite

(courgettes et oignons).

On parle de nos expériences durant les études (prépa, etc., des religions, du yoga, etc.)

À 11h50, on range. A 12h10 -> je sors faire un tour, il fait beau.

quinzaine de minutes. Cela nous a tou·te·s impressionné·e·s et ravi·e·s quant à la force du collectif.

Je m'attèle à nouveau à la transformation, avec la stagiaire arrivée par le même train que moi. Les conversations s'orientent vers nos expériences passées, et nous constatons des similitudes (passage par la classe préparatoire notamment, quelques déceptions lors des études, de grandes remises en question à la fin de celles-ci, etc.). Nous parlons aussi du yoga, qui a une place très importante dans la vie de cette personne, et qui est déconcertée par le peu de place officielle et formalisée laissée à cette pratique en collectif au sein de la communauté.

Nous rangeons lorsque nous avons fini : si nous sommes en avance, cela ne pose de problème à personne et nous paraît légitime. Le temps n'est pas compté comme il le serait dans un cadre professionnel classique. Cependant, si nous n'avions pas terminé à l'heure prévue, nous aurions pu nous arrêter sans terminer, cela ne pose pas de problème.

réglée si chacun·e y consacre un peu de temps.

Le collectif s'institue continuellement, renforce son institution, dans ce genre de situation. Ce n'est pas qu'une histoire de nombre de bras, mais le fait que tous ses bras réunis aient pu accomplir ensemble, si rapidement, une tâche qui individuellement (lorsque nous sommes entré·e·s dans la chambre avant de nous mettre à agir) nous paraissait pénible et longue.

Résister (et spécifiquement « trajectoires ») : la déception dans des trajectoires scolaires (et socio-professionnelles, pour les personnes un peu plus âgées) pourtant considérées comme « réussies » semble revenir souvent dans les discussions.

Instituer (rythme communautaire) : la difficulté qu'a eue cette stagiaire durant la première semaine, à savoir chercher à maintenir son style de vie assez exigeant (des heures de pratiques quotidiennes de yoga, un régime alimentaire spécifique, etc.) montre la prégnance du rythme communautaire et des habitudes collectives au sein de la maison.

Instituer (autonomie) : quelque chose se joue autour de l'autonomie par la confiance qui est accordée à chacun·e pour réaliser la tâche qui lui est confiée et pour travailler le temps prévu dans l'organisation journalière de

		la communauté – à l'inverse de ce qui se pratique dans la majorité des emplois salariés.
12h30 -> repas dans le jardin. Je suis à côté d'Edgard, un ancien. A participé à mise aux normes du bâtiment pour l'accueil. Part demain à une rencontre des Colibris - > sur l'effondrement. L'Arche en fait partie depuis toujours. Pierre Rabhi connaissait l'Arche avant d'être connu. Ici on vivra l'effondrement. L. Del Vasto [<i>Lanza Del Vasto, fondateur de la première communauté de l'Arche</i>] avait fondé l'Arche à l'époque de la crainte d'un effondrement causé par la bombe atomique. Il raconte cela à la fille qui a fait le ménage avec moi hier [<i>Laura</i>]. Je participe passivement à la discussion. Annonce 17h15 réu Evelyne pour stages courts (jardin). Je pars écrire ça et m'allonger un peu.	Lorsque le temps s'y prête, le repas est pris dans le jardin. Ces moments sont particulièrement agréables, le jardin est très beau. Je rapporte du mieux que je peux la conversation que j'ai entendue au sujet du lien avec les Colibris - l'Arche fait partie de ce réseau. Les paroles sont celles de la personne qui parlait, selon mes souvenirs (rapportées une heure après). Je n'ai pas réussi à m'insérer dans la conversation pour avoir des informations plus précises, le rythme de la conversation était déjà soutenu. Le repas comporte un temps d'annonce. Chacun·e peut prendre la parole pour annoncer une activité ou quoi que ce soit qui pourrait concerner des personnes présentes. Ici, l'annonce concerne les courts stages et moyens stages : une réunion est donc fixée à 17h15, dans le jardin. Je remonte après le repas : souvent c'est un moment où je suis fatiguée, mais où je dois d'abord écrire ce qui s'est passé le matin et/ou le midi si j'ai réussi à écrire en fin de matinée, puis vient vite l'heure de la méditation – plusieurs personnes me confieront dans les entretiens ou durant les discussions que le créneau horaire de la méditation n'est pas idéal et que c'est ce qui les freine leur venue. C'est un temps que beaucoup prennent pour se reposer, dans l'intimité	Prendre soin (milieu de vie) : dimension agréable, plaisante de l'habiter. Habiter pleinement un lieu, c'est s'y sentir bien. Résister (institutions -> politique) : l'Arche est explicitement engagée au sein du réseau des Oasis (Colibris). C'est une forme d'engagement qui affirme la manière dont la communauté, par la forme-de-vie qu'elle institue, s'engage politiquement. Instituer (fonctionnement, organisation) : les annonces sont une « institution » qui permet à la communauté de fonctionner. Elles remplissent une fonction, de coordination et transmission des informations journalières, des événements quotidiens dans la maison, etc. Instituer (rituels) : les « rituels » comme la méditation, qui instituent et perpétuent le collectif peuvent rentrer en confrontation avec les besoins individuels, notamment de temps vacants, de temps de repos. Ici, on décèle une tension entre rythme collectif / rythme personnel.

des chambres ou appartements.		
14h30 -> méditation. On est 4 (la fille dont je ne me souviens pas du prénom *Laura, avec une croix chrétienne, Marion, Evelyne et moi). Bonne détente pour moi (presque dodo).	Nous sommes très peu à la méditation (une moyen-stage, une long-stage – ne me souvenant plus de son prénom, indiqué plus tard lorsque je l’ai su, j’ai noté l’ « indice » qui me permettrait de m’en souvenir, la croix chrétienne qu’elle porte – une engagée de la communauté, et moi). Comme évoqué précédemment, j’avais décidé de dénombrer les personnes présentes. Mon état de fatigue est tel que je peine à être pleinement à cette activité méditative, et je m’endors presque.	Instituer (rituel) : la méditation est-elle une « institution » mise à mal par sa faible fréquentation ? Ou est-elle une institution partielle, secondaire, de soutien, qui prend sens ponctuellement pour certains, plus fréquemment pour d’autres ? Quel est le sens de cette « désertion » ? Pourquoi l’ai-je moi-même considérée de cette manière, notamment en choisissant alors de quantifier, alors que je n’ai pas fait le choix d’une approche par le nombre pour d’autres situations ? Certainement par surprise, car la petite fréquentation de ce temps collectif allait contre la représentation que je m’étais faite des pratiques courantes dans le lieu. Certainement aussi car la méditation, à l’inverse des autres temps, est une pratique d’intériorité, où la connexion aux autres est plus difficilement transmissible par les mots. Comment qualifier « la méditation » autrement qu’en dénombrant, « objectivement », ses participants ? C’est sûrement implicitement une difficulté que j’ai ressentie et qui m’a poussée à observer cet élément.
Travail transformation dans le jardin avec Mathieu et Mathilde.	-> Nous nous installons dans le jardin pour faire la transformation, ce qui rend le travail beaucoup plus agréable.	Prendre soin / résister (soin de soin -> institution travail) : le travail, dont l’étymologie du mot renvoie à la souffrance, difficulté et torture, pourrait-il être, à l’inverse, joie et agréable ? Le jardin, calme, beau et ensoleillé, est certainement alors un cadre tout à fait différent de la salle à manger (qui plus est exposée Nord, donc peu lumineuse). Dans mes souvenirs, j’ai des images

		fortement contrastées du travail à l'intérieur et à l'extérieur – il s'agit pourtant des « mêmes » tâches à accomplir. Que ce soient les personnes qui estiment y passer un temps suffisant ou celles qui en éprouvent un manque, passer du temps à l'extérieur est très largement considéré comme bénéfique et agréable. Les stagiaires aspirent tout spécifiquement à cela, par contraste avec leurs expériences ordinaires hors de la communauté (travail dans un bureau, vie en ville, logement sans extérieur, etc.).
17h15 -> réu Evelyne. Commission accueil. Marion, Mathilde, Mathieu, Christopher (Ecosse). On se présente, nos motivations, un premier vécu. 2005 -> nouveaux statuts de l'Arche (raconte ça par rapport Arche Finistère¹). Evelyne me dit de demander pour les entretiens, qu'ils sont occupés mais peuvent aussi prendre le temps. Elle dit à un autre moment qu'ils en ont parfois marre de répondre à « depuis quand es-tu là ? ». Nous raconte processus d'engagement, aussi les postulants de l'Arche.	Cette personne engagée de la communauté est en charge de la commission accueil. C'est donc elle qui s'occupe de l'accueil des stagiaires et de leur accompagnement. Cette réunion vise à nous présenter et à partager nos premières impressions. Elle nous renseigne également sur l'Arche en général, en l'occurrence elle nous explique qu'une communauté de l'Arche, dans laquelle un stagiaire présent à la réunion avait séjourné, n'a pas adhéré aux nouveaux statuts de l'Arche, d'où le fait qu'elle ne soit pas citée comme faisant officiellement partie des communautés de l'Arche. Elle nous explique également les dernières évolutions (notamment autour du parcours FEVE, une formation pour le vivre ensemble sur un an, qui n'a pas lieu cette année). Beaucoup de choses sont en mouvement dans la	Instituer (autonomie) : l'Arche se fixe à elle-même ses propres règles (l'Arche de manière générale, et cette communauté en particulier sur de nombreux points également) en se laissant la possibilité de remettre en question ses règles de fonctionnement, ses priorités, ses actions, etc. tout en ayant des principes (la spiritualité et la non-violence) qui constitue le socle de l'engagement collectif. L'Arche a un fonctionnement autonome, au sens de l'autonomie définie par Castoriadis : elle se fixe ses propres règles, « le sachant » - et de ce fait, elle ne considère pas ses règles comme un donné extérieur à respecter par principes et peut demeurer ouverte, non close, et se questionner. Instituer (faire collectif, dedans/dehors) : cette réunion à but informatif général m'apporte

¹ <https://www.lanzadelvasto.com/fr/action/l-arche/>
<https://etsictaitpossible.com/2016/10/30/larche-du-gwenves-la-fondation-du-retour-a-levidence-66/comment-page-1/>

Elle nous dit que beaucoup de choses s'ajoutent, peu sont supprimées et que le parcours FEVE, les formations ça change, des nouvelles idées, ils tentent des nouvelles choses.

Elle me dit que 2 semaines d'immersion c'est court.

Elle dit qu'il y a environ 300 chants dans la communauté.

communauté, qui vit un moment de refondation.

Lorsque vient mon tour, j'explique que je suis ici dans le cadre de ma recherche – tout en précisant que mon intérêt pour la communauté est pluriel, et que ma recherche s'inscrit bien sûr dans mes intérêts personnels : je suis pleinement intriguée par la vie en communauté et très heureuse d'en faire l'expérience, bien que la raison de ma venue puisse paraître spécifique.

Elle me dit de ne pas hésiter à demander pour les entretiens, tout en me précisant que certaines personnes peuvent être lasses de répondre à la question très souvent posée « depuis quand es-tu là ? » (qui était effectivement souvent la première question que je posais en entretien, puisque c'est de cette question que découle le récit de l'arrivée, et plus généralement la trajectoire qui y a menée). Elle nous précise alors le parcours d'intégration dans la communauté et les différents statuts : stagiaires (court, moyen, long), postulants (des personnes qui font la demande d'intégrer la communauté, après un long stage), engagés de la communauté.

J'avais déjà eu comme remarque le matin même que deux semaines d'immersion était très – trop ? – court. Cela me déstabilise à nouveau et me met très peu à l'aise : j'ai peur que les membres de la communauté pensent que je pense tout comprendre de la communauté en deux semaines

des précisions sur les différents statuts des personnes présentes dans la maison et la trajectoire nécessaire pour « appartenir » au collectif constitué par les membres de la communauté. Cela est très codifié et suppose un processus long.

Résister (institutions -> savoir) : ai-je malgré moi incarné durant mon séjour le savoir rationalisant, le jugement extérieur, qui ordonne, classe, réduit l'expérience en tentant de la modéliser ? Est-ce pour cela que j'ai ressenti une tension, une résistance à mon égard ?

	alors que ce n'est pas l'objectif de mon immersion. Il me semble a posteriori qu'il y a effectivement confusion sur mon objectif : je ne suis pas venue accumuler un savoir encyclopédique sur l'Arche, je suis venue éprouver ce que c'est que s'immerger en tant que stagiaire dans une communauté. Je me questionne alors beaucoup sur ma légitimité. Pendant plusieurs jours, cela me freine sur mes demandes d'entretien, et j'adopte une posture de recul.	
Je remonte écrire ça puis prière de 18h30, dans le jardin. En lien avec bouddhisme -> texte. Chants du carnet. Entre autres, chant de St François d'Assise (d'après Marion). Annonces : Pia en train d'accoucher ; Ludovic qui part. Demande chant « Comme une biche ». Partager la paix avec voisins de droite et de gauche -> bise « la paix sur toi ».	À nouveau, un aller-retour rapide dans ma chambre pour écrire ce qui vient de se passer. Cela limite fortement les temps de « pause » que je pourrai avoir, et au bout de quelques jours, cela entraînera une fatigue certaine. Un chant est chanté pour la personne qui part le lendemain. Cette personne peut demander un chant spécifique. À la fin de la prière du soir, nous sommes invités à « partager la paix avec nos voisins de droite et de gauche » : nous faisons une bise en disant « la paix sur toi ». NB : lorsque je suis revenue en août 2020, après le début de la pandémie de Covid-19, cette pratique avait été changée : nous n'embrassons plus nos voisins, mais nous les saluons les mains jointes.	Prendre soin (rythme) : me concernant, le rythme imposé par mes différents objectifs et contraintes sur place ne m'était pas doux. Plus généralement, en entretien, le rythme est souvent qualifié de soutenu. Instituer (rituel) : j'apporte ici des précisions au « rituel » qu'est la prière du soir. Chaque jour, je suis plus familière de ce qui se passe et je suis plus facilement en mesure de me formaliser par écrit les différentes étapes de ce moment récurrent. Le moment final de la prière est assez spécial et touchant puisque nous nous adressons spécifiquement aux personnes voisines dans le cercle, pour se souhaiter la paix, dans la douceur.
19h -> repas. A table avec Emmanuel, Ludovic, Marion, puis Paolina, Pablo à la fin + Laura. Paolina nous parle de	Les discussions au repas le soir permettent de se détendre, entre stagiaires. Je commence à me sentir vraiment à l'aise avec certaines personnes et cela rend mon immersion agréable.	Prendre soin (lien) : entre stagiaires se nouent des relations de sociabilité qui peuvent être assez fortes, fondées sur le soutien et le partage.

	ses cours, de son emploi du temps, bus, etc. (en TL). On parle rêves conscients et yoga. Avec Marion on parle transmission, enseignement, etc.	
	À la fin, j'ose demander un entretien à Laura. Prévu pour dimanche après-midi a priori. Elle me dit qu'elle est contente que je lui demande. Je monte = douche, téléphone. J'éteins tard, sans avoir le temps de reprendre ma grille (après minuit).	La demande d'entretien à Laura m'a beaucoup posé question. Je n'avais pas encore tout à fait réussi à déterminer qui considérer comme faisant partie de la communauté – et je n'avais pas conscience de la difficulté du processus pour devenir « engagé » de la maison, donc je ne me rendais pas compte de la différence fondamentale de statut entre les longs stages et les engagés par exemple. Plus tard, j'apprendrai que les « longs stages » (dont Laura fait partie) sont considérés comme habitants de la communauté, même s'ils doivent en repartir après leur stage. Par ailleurs, ce choix est révélateur de la plus grande facilité pour les personnes en stage court à entrer en contact avec les personnes en stage. Le soir est aussi un des moments que j'ai pour appeler des personnes de ma famille. Cela m'aide à prendre du recul sur ce que je vis et à garder ma motivation. Cela occasionne néanmoins des journées très longues. Instituer (faire collectif, dedans/dehors) : ces statuts institués au sein de la maison sont complexes à appréhender pour les personnes de l'extérieur comme moi. Mon choix révèle ici encore la tension entre le dedans/dehors de la communauté : je m'intéresse au dedans de la communauté, mais depuis un dedans un peu en-dehors puisque je suis stagiaire. Les « longs stages » sont comme une passerelle : par eux·elles, j'ai accès à des récits d'expérience qui touchent le dedans de la communauté, mais je ne franchis pas encore la limite de l'intérieur de la communauté. Prendre soin (intime, dedans/dehors) Les appels fréquents que je passe avec des personnes de ma famille me semblent aussi interroger le dedans/dehors, avec la spécificité de ma position en tant que chercheuse. Cette immersion m'est essentielle, mais ces points d'appui en-dehors de la communauté, ces moments de prise de recul ou d'extériorité me sont sur le moment essentiels, et m'aident bien souvent à me recentrer sur mes objectifs.
J4	Petit dej Office chrétien (environ	Le matin se tient un office chrétien, dans la chapelle – auquel Instituer (rituel) : L'office du matin est un autre des « rituels »

15 personnes) -> chants, textes, interprétation. Edith qui mène. Pluches.	je n'avais pas réussi à assister les deux matins précédents. Il est mené par un·e engagé·e de la communauté ou une personne en long-stage	de la communauté. La plupart des membres de la communauté y participe. L'office est chrétien mais ne s'adresse pas uniquement aux personnes chrétiennes.
Travail -> je continue les gousses d'ail (éplucher) avec Leïla. Belge d'origine marocaine. Travaillait dans le social. À Bruxelles (pendant 20 ans). A un fils, Rayan, de 22 ans. En rupture avec ses parents (très tradi) (-> du nord du Maroc, Rif) depuis 30 ans. Trouvait sa vie « segmentée », remise en cause du travail salarié. Mais elle dit qu'elle avait besoin de passer par là (études, carrière, vie de famille). Vie communautaire lui apporte la « cohérence », les choses ont du « sens ». Absurde de couper les gens de leur religion ou vie de famille pendant le travail. Elle me dit qu'elle est agnostique mais ni athée ni laïque. Elle est venue deux semaines, revenue trois mois, une autre fois pour une formation, et là elle fait un long stage (un an), commencé début août. On parle aussi de moi, mon couple, ma fille à venir (prénom, etc., orga avec thèse) -> avec	La personne en long-stage avec qui j'ai discuté me présente sa trajectoire. Elle me raconte être passée par un style de vie assez classique : salariée, mariée avec un enfant. Elle a ensuite remis en question cette vie « segmentée » (les termes entre guillemets sont textuellement employés par cette personne), et est venue ici trouver de la cohérence et du sens. Ces termes, « vie segmentée », « cohérence » et « sens », sont récurrents dans les discours des personnes présentes dans la communauté, qu'il s'agisse de stagiaires, postulant·e·s ou engagé·e·s. Elle m'interroge alors sur ma vie et je me confie également. Il faut noter que les questions et conversations sont très vite personnelles – bien plus vite qu'elles ne le seraient ailleurs. Le fait de partager une expérience de vie ensemble, à l'écart et en rupture du monde social habituel, crée une proximité. De plus, l'objectif de non-violence est normalement partagé par tou·te·s, et l'atmosphère est majoritairement bienveillante. Cela crée de bonnes conditions pour des échanges personnels. Ces discussions semblent permettre à chacun·e de poser des mots sur ses attentes et son vécu. Par le dialogue avec l'autre, on élucide un peu ce que ces expériences nous font vivre.	Prendre soin / résister (sens, institutions) : avant d'arriver à la communauté, il semble courant que les personnes aient ressenti une « segmentation » de leur vie, de leur temps, de l'espace dans lequel ils vivaient, travaillaient, se détendaient, etc. Parallèlement, ce sont des personnes qui s'interrogeaient sur le sens de leurs vies (notamment du fait du travail salarié, mais aussi souvent des engagements militants qui dénotaient des réalités éprouvées dans leur vie personnelle et professionnelle). Il s'agit alors, en venant séjourner au sein de la communauté (voire la rejoindre et en faire partie), d'apporter cohérence entre leurs principes et la vie qu'ils éprouvent, afin de retrouver du sens – ce que certains nomment aussi, pour reprendre une formule plus chrétienne, « l'unité de vie ». C'est alors une manière de résister à la segmentation. Prendre soin / instituer (lien, expériences communes) : ces conversations reposent sur une écoute bienveillante. Nous essayons de comprendre les motivations de la personne avec qui l'on discute, ce qui l'a conduit à venir séjourner ici, etc. Par la discussion, le partage de ces informations et ressentis d'ordre personnel, s'instituent des sociabilités et relations

Eldora (en cuisine, Esther me dit après qu'elle est là depuis 30 ans, arrivée peu après début de l'Arche).		interpersonnelles qui soudent le collectif – au sens large, incluant toutes les personnes séjournant dans la maison communautaire. Nous avons des expériences communes, des sensibilités qui se répondent, et le dialogue est une aide à l'explicitation, l'élucidation de notre vécu.
Discussion avec Esther. Me demande ce que je pense des premiers jours. Puis on parle de Guillaume, comment je l'ai rencontré, comment ça se passe avec lui. Elle me raconte qu'elle a travaillé plusieurs années avec lui, pour Aménités, depuis son mémoire et ensuite projet de thèse + travail en plus pour être payée. Elle ne me dit pas comment ça se termine et comment elle est venue ici.	J'ai ensuite discuté avec la personne que je connaissais avant de venir à l'Arche et que j'ai connue par mon directeur de thèse, puisqu'elle travaillait avec lui avant de venir s'installer ici. Nous discutons de mes impressions, puis plus généralement, de mon travail de thèse. Elle me raconte dans quel cadre elle a travaillé avec mon directeur de thèse. Notre conversation s'arrête sans qu'elle ne me raconte son arrivée ici, ce qui m'intrigue pourtant mais que je n'ai pas osé demander.	Résister (trajectoire de rupture) : cela m'aurait intéressée d'en savoir plus sur la trajectoire de cette personne, notamment du fait de la proximité entre sa trajectoire antérieure à sa présence dans la communauté et ma propre trajectoire (études, travail de thèse, etc.).
Midi -> je suis de service. Apéro départ Ludovic. Repas pas beaucoup de conversation pour moi.	Les services (préparer les tables – sel, poivre, eau – amener les plats, puis débarrasser et faire la vaisselle) tournent en équipe. Il arrive que la communauté organise un apéritif en fonction des occasions, ici à l'occasion du départ de la personne pour qui nous avons chanté la veille et que nous avons aidé à déménager. La vie communautaire est assez prenante relationnellement. Il y a des moments où il est difficile de rentrer dans les conversations, d'autant plus avec la double position que je menais là-bas, devant être très attentive aux conversations que j'avais pour les	Instituer (fonctionnement) : faire collectif, dans une communauté, passe par des gestes répétés, notamment autour des repas. Un certain nombre de tâches sont dévolues aux personnes, individuellement (prendre son couvert puis à la fin du repas, le laver, le sécher et le ranger), mais certaines tâches requièrent d'être réalisées à l'échelle collective. Chacun·e y est impliqué·e à tour de rôle, quel que soit son statut dans la maison. Instituer (rituel, fête) : cf. précédemment écrit sur la fête et son rôle pour souder le collectif.

	consigner dans mon carnet et devant garder une posture réflexive	Prendre soin (rythme) et instituer (dedans/dehors) : parfois, des moments pourtant en groupe sont aussi des moments de repli sur soi, à cause de la fatigue (spécifiquement si nous avons déjà passé la matinée à discuter en travaillant). Ma posture d'observatrice questionne le dedans / dehors de la communauté : je suis présente dans la communauté, mais j'y suis aussi parfois en retrait, avec une forme de distance, de recul, nécessaire au travail de recherche que je mène. Immersion et distance sont deux contraires qu'il est difficile de faire cohabiter, et pourtant c'est de cette complexité que peut émerger la réflexivité – qui nécessite à la fois expérience (de/sur laquelle réfléchir) et retrait.
Rangement, vaisselle. Je raconte ma thèse à ? <u>Eric</u> ? (messe le soir) Emmanuel ? et Paloma (copine Ludovic). Avec nous : Louise, Eloïse, Elena (?) (Mexique). Je remonte écrire ça entre 14h et 14h25 avant méditation	Je termine le service, avec le rangement et la vaisselle. C'est encore l'occasion de discuter puisque cela se fait en équipe. J'hésite sur le nom de la personne avec qui je discute, je soulignerai plus tard le bon nom. Je me suis souvenue de son nom à l'occasion de la prière du soir, qu'il menait. Je fais à nouveau une erreur de terminologie : il ne s'agit pas de la messe, mais de la prière. Un exemple du rythme et de la charge de mes journées, avec peu de temps d'écriture dans le carnet, et toujours entre deux activités bien balisées.	Instituer (faire collectif) : c'est encore une fois le fait de « faire ensemble » qui nous donne la possibilité d'engager une discussion, de tisser un premier lien. J'imagine que exposer ma thèse et mon travail sur l'habiter ne produit pas le même effet lorsque je le fais une éponge à la main (et que je donne corps à l'habiter, qui plus est au sein d'une activité commune) ou lorsque je le fais derrière mon écran ou mes notes sur un papier, exposée et dé-située. Prendre soin (ambivalence des rythmes) : cf. déjà évoqué sur les rythmes et l'apparente contradiction entre l'intention de

	douceur des rythmes et la réalité d'un rythme soutenu voire saccadé, matérialisé par mes déplacements dans la grande maison (du rez-de-chaussée dans le jardin, au premier étage pour la cuisine, au quatrième étage pour ma chambre, à l'entresol 1^{er}-2^{ème} pour la méditation).
Méditation : bien. Laura, Marion, Elouan, Paloma, une dame un peu vieille petite fine	La méditation est un temps de la journée qui, personnellement, m'a beaucoup plu durant mon séjour. Nous étions six ce jour-là : deux engagé·e·s (différents de l'engagée présente la veille), les deux stagiaires (long et moyen) présentes de manière récurrente, une personne dont je n'ai pas identifié le statut et moi. Parmi les engagés, il y a donc une personne dont je ne connais pas le prénom, je l'ai su plus tard par un entretien avec une autre engagée. Elle et son mari sont présent·e·s depuis les débuts de la communauté, étant même membres d'une autre communauté de l'Arche avant. Je n'ai pas réussi à entrer en contact avec ces deux personnes, que je trouvais impressionnantes et de fait assez « inaccessibles » - je voudrais trouver un autre terme car cela me semble péjoratif et que je ne veux pas connoter cela. Ce sont des personnes que je croisais souvent seules et affairées. De plus, elles font partie des personnes que je ne pense pas avoir vu durant les pluches, qui m'ont permis de discuter avec d'autres personnes qui de prime abord me semblaient également « inaccessibles ». Cela a peut-être aussi à voir avec ce que l'on m'avait dit sur la lassitude des engagé·e·s envers les questions Prendre soin (soin de soi) : la méditation, comme déjà évoqué, était une manière de prendre soin de moi, de m'accorder un temps durant lequel j'observais peu l'extérieur de moi – c'est d'ailleurs le principe de la méditation, se rendre attentif à ce qui se passe en soi, notamment par la respiration. Instituer (faire collectif, dedans/dehors) : on en revient ici à cette réflexion sur le dedans/dehors du collectif, les limites du chez soi communautaire et du chez soi intime. Dans l'attitude de certain·e·s, je décelais une envie de demeurer dans l'espace intime de leurs activités quotidiennes, qui pourtant se déroulaient dans l'espace commun. Ainsi, la distinction collectif/intime n'est pas qu'une distinction spatiale entre espaces communs / appartements, elle existe aussi par l'attitude, ce que je peine à qualifier, ne voulant pas paraître blessante. Cela m'interroge beaucoup : pourquoi suis-je mal à l'aise d'avoir décelé que certaines personnes, présentes dans l'espace commun, n'étaient pas tournées vers l'« extérieur », que j'incarnais ? Cela interroge

	récurrentes des personnes de passage. Peut-être ai-je anticipé également cela chez certaines personnes, n'osant pas alors les déranger. Les discussions portent rapidement sur des éléments personnels, il y a donc une certaine ambivalence entre une proximité qui se crée facilement et la nécessité de demeurer respectueux de la potentielle envie de discrétion de l'autre.	sûrement ma perception des limites entre le collectif, espace/temps dans lequel je suis tournée vers les autres, et l'intime, espace/temps dans lequel je ne suis pas accessible, c'est-à-dire je cesse d'être disponible aux autres. Vivre en communauté ne signifie pas cesser d'exister pour soi et se rendre entièrement disponible pour le collectif. C'est certainement cela qui lasse les personnes membres de la communauté : cette impression que parce qu'ils·elles vivent en communauté, ils·elles devraient être disponibles pour répondre à tout type de demandes, notamment des questions très intimes sur la trajectoire – ce qui ne nous viendrait pas à l'esprit dans beaucoup d'autres situations. Mais cela nous rappelle que ce n'est pas seulement la communauté qui crée des liens, mais aussi les liens qui créent la communauté. Ce n'est pas parce que je suis là, partie prenante d'une expérience collective, que je peux prétendre à avoir des liens avec toutes les personnes composant la communauté. Et ces personnes ont le droit de ne pas être perpétuellement dans une attitude d'ouverture à mon égard – et à celui de toute autre personne qui viendrait séjourner au sein de la communauté.
Travail : pluches. Elouan parle agri bio, et aussi des agri du coin qui mettent du Round up la nuit sur les noisetiers <i>[vraisemblablement plutôt les noyers, j'ai dû</i>	Le vendredi après-midi est consacré aux pluches du week-end – du moins celles qui peuvent être faites à l'avance. L'accueil de groupes le week-end, les sessionnaires – des personnes qui viennent faire des stages proposés soit par des personnes de la	Résister (institutions -> argent) : je donne quelques informations sur le modèle économique de la communauté, qui n'est pas sortie du système économique et monétaire classique et a besoin de revenus pour tourner. Ce rapport à l'argent, à l'économie, sera

<i>faire erreur</i>]. -> la veille aux pluches (ou le matin ?), il avait parlé de quand il était en squat à Bordeaux, il volait des vélos. Après -> on stocke des courges. 16h30 -> on a fini. Repos.	maison, soit par des intervenants extérieurs – est le cœur des revenus économiques de la maison. Cet accueil rythme – en partie seulement – la semaine de travail : la fin de semaine est tournée vers la préparation de cet accueil, le début de semaine vers le rangement, le ménage, etc. lié à l'accueil du week-end. Je prends des notes au sujet de ce que dit Elouan et je fais un lien avec d'autres déclarations qu'il a tenues : j'établis quelques éléments sur sa trajectoire (notamment les éléments liés à ses activités militantes) notamment car je commence à être intéressée pour faire un entretien avec lui.	approfondi dans les entretiens. Résister (trajectoire) : les éléments que je note ont à voir avec la trajectoire d'une personne avec qui je ferai un entretien. Ces quelques éléments sur sa trajectoire nous renseignent déjà de certains engagements ou résistances (par rapport à ce qui pourrait être considéré comme une trajectoire classique).
17h -> je vais au marché avec Marion, en bas du village. On y voit Elouan, qui parle avec des gens sur le marché. On se balade. Puis on fait un tour autour de l'Abbaye. Je remarque un gilet jaune accroché à une fenêtre, peut-être un membre de la communauté ? On a discuté de plein de choses. Elle m'a parlé de conceptions tantriques de la sexualité et l'impact sur la conception des enfants. Vers 18h10 : retour. Je monte écrire ça. Ça va être l'heure de la prière.	Le repos évoqué précédemment est de courte durée. Ayant fini plus tôt que les autres soirs, nous avons un peu de temps et je décide d'accompagner Marion au marché, je veux en profiter pour marcher un peu dans le village. Je note la présence d'un gilet jaune accroché à une fenêtre et m'interroge donc sur la présence d'un membre de la communauté qui ferait partie du mouvement ou qui le soutiendrait. Je note la conversation que j'ai eue avec Marion, qui parlait de questionnements au sujet de ma grossesse. Je me rends compte en relisant mon carnet que cela a beaucoup influé sur les discussions que j'ai eue durant mon immersion. Cela aboutit souvent à des conversations intéressantes, donnant à voir différentes conceptions de la vie, du vivant et du corps – plutôt que	Résister (résistance située) : la communauté est située dans un village et est ouverte sur celui-ci. Les membres de la communauté y ont pour certain·e·s des ami·e·s et participent à toutes sortes d'événements qui peuvent s'y tenir. Résister (engagement) : si la vie communautaire est souvent considérée comme une résistance incarnée au quotidien, chaque membre peut avoir d'autres engagements et « résister » par d'autres moyens. Prendre soin (mon corps) : encore une fois, c'est de mon corps que part une discussion. Ce corps permet d'aborder des sujets fondamentaux, sur le rapport au corps et au vivant.

	des discussions qui porteraient uniquement sur des valeurs ou des idées désincarnées. De nouveau, je manque de temps pour écrire cela avant la prière.	Prendre soin (rythme) : une indication supplémentaire de mon rythme soutenu.
Prière -> dans le jardin autour du feu. Menée par Emma (enceinte de 7 mois). En lien avec chrétiens. Texte de Lanza del Vasto. Prières adressées à Pia et Philippe et leur fille Philomène née la veille -> ils sont à la prière avec leur fille. Une chanson est chantée pour la petite -> on se ressert près d'eux.	Je souligne feu car je me rends compte à ce moment-là que le feu, associé au fait d'être ensemble, en cercle, à écouter et/ou chanter, me provoque une sensation de force et de puissance. Lorsque plus tard dans mon séjour, la prière aura lieu à l'intérieur autour d'une bougie, cette sensation est amoindrie. La célébration de la naissance m'a beaucoup touchée. Elle a de manière générale suscité beaucoup d'émotions auprès des personnes présentes.	Instituer (expérience partagée) : la scène de la prière convoque l'image d'un collectif unifié autour du feu. Nous sommes alors en relation non seulement les un·e·s avec les autres, mais aussi avec les éléments naturels, d'autant plus lorsque nous sommes en extérieur. Prendre soin (lien) : les étapes de la vie semblent accompagnées par la communauté, avec force et douceur.
19h -> repas. Discussions autour du « syncrétisme » de la communauté (selon la communauté de Bretagne qui a fait scission). Quel sens aux scissions, se revendiquer d'un héritage spirituel même si fusion avec d'autres choses.	La discussion se rapporte au syncrétisme et à l'interspiritualité. Cela n'est pas compris de la même manière par tout le monde, certaines personnes ont besoin que les choses soient clairement catégorisées (se pensant alors dans l'une ou l'autre des catégories), tandis que d'autres reconnaissent la richesse de l'ouverture des catégories les unes aux autres. La communauté a fait le choix de s'inscrire dans une tradition en particulier, située dans un héritage socio-historique, sans renoncer pour autant aux liens et ouvertures avec les autres traditions spirituelles.	Instituer (interspiritualité) : la conception de la spiritualité au sein de la communauté, notamment par le refus d'une doctrine spirituelle unique, fait de l'interspiritualité une composante primordiale de la communauté.
Fin du repas on discute avec Mathilde et Marion puis Marion monte à la soirée jeu. Je discute avec Mathilde : on parle	Voici à nouveau une discussion qui part de ma grossesse pour aller vers des sujets bien plus large sur le rapport au corps (rapport à la douleur, rapport au savoir et au pouvoir de la	Prendre soin (mon corps) : cf. ce que j'ai déjà décelé sur mon corps comme point de départ, point de contact, pour l'amorce de discussions qui approfondissent des questions liées au corps et au

connaître sexe du bébé, déni de grossesse, gestion douleur, prépa accouchement, haptonomie, place du papa. Je parle de spécificité Iliass Maroc. La dame qui était à côté (Pascalle [<i>j'ai ajouté le prénom plus tard lorsque je l'ai su</i>]) avec sa fille me dit que son mari marocain n'a pas assisté à la naissance. Il est venu en France quand elle était enceinte. Elle l'a accueilli à l'Arche -> ça lui a fait beaucoup de changements. Il a beaucoup rejeté l'Arche « c'est tout la faute de l'Arche ». Elle travaille au village. Là il est au Maroc donc elle réside ici, mais sinon ils habitent Romans.	technologie, etc.). Notre conversation est entendue par une personne qui participe soudain à notre conversation en raison des similitudes de vie qu'elle perçoit. Cela occasionne son récit de quelques expériences liées à la vie à l'Arche, et notamment un cas spécifique : l'Arche comme « point de chute » pour une personne nouvellement arrivée en France. Elle évoque le vécu de son mari. Ce n'est pas la première fois qu'on m'évoque des réactions négatives autour de l'Arche. Elles prennent une tournure assez manichéenne, parce que cette forme-de-vie suscite des réactions vives et ne laisse pas indifférent. Sûrement parce que cela nous questionne beaucoup sur notre vie et nos relations au monde, aux autres et à soi, de manière générale ? Cela a pu occasionner de vifs débats et des réactions fortes lors du séminaire en immersion à l'Arche auquel j'ai participé un an et demi plus tard, en août 2020.	vivant. Instituer (faire collectif) : parmi les personnes très diverses passées d'une manière ou d'une autre par l'Arche, toutes n'ont pas été conquises. Pour tout un tas de raisons, les vécus diffèrent. Cela interroge la tension entre unité (voire unicité) et pluralité du collectif. Cela complexifie aussi la question du dedans/dehors de la communauté, spécifiquement au sein des couples : il a été soulevé par plusieurs personnes au cours des entretiens que des ressentis très douloureux émergeaient lorsque deux personnes en couple vivaient différemment leur vie en communauté, l'un·e souhaitant y rester, l'autre en partir, par exemple. Prendre soin (lien -> abri) : cette personne, dans notre discussion, qualifiait l'Arche comme un abri, un refuge.
On monte se coucher. J'appelle maman, prends ma douche et j'écris tout ça. Il doit être 22h30-45, je vais aller dormir. Demain événement « Saint-Antoine en transition » -> j'irai voir. Peut-être moyen d'en brancher certains sur l'écologie pour demander entretien. Je pense demander, en plus de Laura (prévu	Ce fragment montre que je commence à me servir de mon carnet à la fois pour noter mes occupations et rendre compte de mon rythme et de mes activités, mais aussi comme consignation de mon état d'esprit par rapport à ce que j'entreprends, en l'occurrence : - ma décision d'aller voir un événement local qui se produit le lendemain autour de la transition écologique locale - les personnes que je prévois	

dimanche), à Elouan, Esther (ou son mari), Leïla, et un ou deux « anciens » (Eliane, Edith, Edgard (parti aux Colibris ce week-end)). Je dois encore reprendre un peu la grille.	d'interroger en entretien - la reprise de ma grille, que je n'avais pas terminée avant d'arriver, et que je conserverai volontairement plus large, moins directive que celle de mon premier terrain, conservant néanmoins certaines questions précises communes au premier. Ces quelques éléments renseignent ma posture et ce en quoi ce carnet a été un support à mon travail, tant comme une aide à la réflexivité que comme un carnet de route. Mon carnet commence donc à avoir un statut pluriel et un peu ambigu.	
J5 7h50-10h10 -> petit-dej discussion avec Emile (mari Evelyne), électronicien. [<i>annotations dans la marge, au sujet du bâtiment</i>] : fenêtres simples, vitrage -> à changer. Là depuis 31 ans. Je lui explique ma recherche, me dit que le fait de vivre en communauté = très écolo, économies. Voitures qui font 400 000 bornes, machines qui sont bien utilisées, achète des outils de bonne qualité (mutualisation mais n'emploie pas ce mot).	Je ne savais pas l'horaire du petit-déjeuner le samedi car je ne savais pas à quel point le rythme pouvait être différent le week-end. Je suis donc descendue très tôt, puis suis restée un long moment à discuter avec les personnes qui allaient et venaient. Ma discussion avec cet engagé de la communauté prend le tournant de ce qui pourrait être un fragment d'entretien si cela avait été formalisé. C'est pourquoi je lui propose de faire un entretien, mais il refuse en me proposant plutôt de le suivre dans ses activités si je le souhaite. Je ne sais pas à quel point sa proposition est sérieuse, donc cet échange s'arrêtera là. Il m'évoque effectivement tout un tas de pratiques qui se rapportent pour beaucoup à la mutualisation d'objets, mais aussi de connaissances (notamment électronique le concernant) qui permettent une utilisation plus	Résister (institution -> temps) : comme la communauté est économiquement dépendante des sessions du week-end, elles-mêmes prévues le week-end car la société de manière générale organise le temps de sorte que du temps libre soit dégagé le week-end, la communauté reproduit une distinction semaine / week-end. On ressent véritablement une atmosphère différente la semaine du week-end, avec à la fois plus de monde le week-end mais aussi plus de possibilités de relâchement et de temps passé hors de la communauté. Instituer (qui permet de résister et prendre soin) (écologie ordinaire) : cette personne rapporte le fait que faire collectif au sens communautaire du terme produit une forme-de-vie plus écologique que ne le sont les styles de vie plus répandus, et qui se construisent autour de la

	optimale d'outils et machines. Il établit un lien entre cette écologie et la dimension économique, peu coûteuse de ce mode de vie.	famille nucléaire. Ainsi, la communauté résiste au remplacement précoce d'objets, à l'externalisation de la prise en charge des difficultés matérielles qu'ils-elles peuvent rencontrer etc. Instituant une forme-de-vie communautaire, ces personnes résistent à un mode de vie consumériste. Il est intéressant de voir comment spontanément cette personne a lié écologie et le fait de faire des économies dans son discours. Le lien entre écologie et économie semble manifeste et évident dans la situation de la communauté.
Philippe -> on parle accouchement. Avaient fait prépa (groupe d'hommes d'un côté, groupe de femmes de l'autre et en couple), voulaient accouchement nature, finalement péridurale mais bien accompagnés par sage-femme. Un gynéco vraiment pas bien.	Je discute ensuite avec le postulant qui vient d'avoir un enfant. Nous discutons de projet d'accouchement, d'accompagnement médical et des violences qui peuvent exister dans ce domaine.	Prendre soin (mon corps) -> cf. mes remarques précédentes sur ma situation corporelle et ce que cela a pu générer – d'autant qu'ici notre discussion repose sur des expériences qui résonnent (la personne vient de devenir père, et s'adresse certainement à moi en raison de mon ventre qui laisse supposer que ces sujets sont source d'intérêt pour moi en ce moment – ce qui est vrai, au passage).
Quand je demande à Elouan pour un entretien, il me dit qu'il est militant. On verra pour se parler demain aprèm ou dans la semaine.	Je pense que la réaction d'Elouan avait pour fonction de me prévenir que le sujet l'intéressait et qu'il n'était pas impartial, que son avis était très tranché. J'ai été très soulagée de son acceptation à ce moment-là. Cela a marqué un tournant dans la confiance que j'ai eu en ce que je faisais.	Résister (trajectoire) : la trajectoire de résistance de cette personne est peut-être souvent considérée comme atypique. Instituer (faire collectif, dedans/dehors) : je ressens ma présence au sein de la communauté comme légitime grâce à l'acceptation de certain·e·s à mes demandes d'entretien. Cela participe de la reconnaissance de ma participation et de ma place.

Entretien avec Laura. Surprise + par largeur de ma grille.	E1 Il s'agit du premier entretien que je mène, avec une personne en long stage, présente dans la communauté depuis plus d'un an. L'entretien se déroule plutôt agréablement, l'enquêtée se prête au jeu de raconter sa trajectoire et nous abordons les thèmes présents dans ma grille. Elle s'est montrée intéressée et m'a dit que les questions lui ont plu.	
12h30 -> je demande à Evelyne pour un entretien -> pas très enthousiaste, n'aime pas beaucoup parler. Je dois lui redemander en début de semaine.	Sur ma lancée, je demande un entretien à une engagée de la communauté, celle qui m'avait dit de ne pas hésiter à demander des entretiens. Sa réponse me surprend un peu, je comprendrai par la suite qu'elle n'était peut-être pas très à l'aise avec l'idée de s'exprimer dans un cadre si formel. Il lui a fallu quelques jours pour me confirmer si elle acceptait de se prêter au jeu.	Résister (institution -> savoir) : comme évoqué précédemment, peut-être alors, dans la situation, la personne résistait à ce que j'incarne d'une société qui formalise les paroles exprimées, ou encore qui rationalise l'expérience vécue et ne lui donne pas une place primordiale, etc. ce que rejette en partie la communauté qui par exemple tend à revaloriser le travail manuel, et plus généralement critique les fondements de notre société moderne, urbaine et capitaliste.
Repas. Avec Marion et Mathilde, on discute avec Elodie. On parle un peu de ma recherche, de ma grossesse et réaction de mon directeur de thèse. Elle me demande si ça va, je dis que le début a été dur, elle me dit que la grossesse oblige à lâcher prise, on est d'accord là-dessus.	Encore une fois, les conversations commencent par ma situation présente, avec cette double spécificité : condition physique et séjour dans le cadre d'une recherche. Au croisement des deux, l'organisation pour la thèse avec l'arrivée d'un enfant a suscité pas mal d'interrogations. Je pense que cela a contribué à ne pas m'enfermer dans l'image conventionnelle du chercheur uniquement voué à sa recherche. Ce que nous évoquons au sujet de la grossesse illustre ce que je remarquais précédemment : cette	Prendre soin (mon corps) : cf. mes remarques précédentes sur le lien avec ma grossesse et ses implications.

	condition physique est une entrée spécifique pour parler plus généralement de rapport au corps et à la vie, notamment autour du lâcher-prise et du rapport spécifique au corps que cette expérience permet.	
Après repas -> repos. 16h -> balade avec Mathilde puis avec Mathilde et Laura on va à l'événement « Saint-Antoine en transition ». Elle [Laura] nous raconte les liens familiaux dans la maison -> assez enchevêtré.	Le repos et la marche, deux activités de ressourcement, même si cela ne semble pas directement lié à ce que je suis venue observer, cela dénote de mon besoin, le week-end, de moments moins encadrés. Les « liens familiaux dans la maison » dont je parle sont les liens entre les différentes personnes (père, mère, sœur, frère, etc.). Les enfants qui grandissent au sein de la communauté, une fois adultes, s'en vont – ils-elles ne sont pas considérés de facto comme membres de la communauté. S'ils-elles veulent le devenir, il leur faut passer par le parcours classique pour venir vivre dans la communauté en tant qu'engagé·e·s. C'est le cas de plusieurs personnes, ce qui explique ces liens familiaux dans la maison.	Prendre soin (rythme, soin de soi) : ce que j'évoque a trait à la nécessité de prendre soin de soi par une attention portée au rythme, et la nécessité d'un certain ralentissement. Instituer (faire collectif, dedans/dehors) -> au sujet des « frontières » de la communauté. Les enfants qui grandissent dans la communauté ne sont pas membres de la communauté, car ils et elles n'ont pas choisi, explicitement et délibérément d'en faire partie.
Saint-Antoine en transition -> plein de stands -> cf. photos. + PNR Vercors -> coût de l'action. Panneaux solaires. Buvette prix libre. - film [Les moissons du futur, de Marie-Monique Robin]. Remarques. Pas contre agriculture.	Ici, il s'agit de prises de notes sur le moment (notamment en ce qui concerne le film). Les stands étaient très variés, entre associations locales, petites initiatives habitantes, mais aussi institutions (Parc naturel régional du Vercors) et transition par la technologie des énergies dites durables (panneaux solaires) : assez divers.	Résister (institution -> politique) : cet événement rassemblait différentes initiatives, dont le poids politique et le « degré » de rupture à l'égard des institutions est variable. Instituer (faire collectif) / Résister (sur les nuances de la résistance) : se posait la question du rapport aux agriculteurs qui en un sens incarnent l'industrialisation. Le

Pas lutter contre les agriculteurs mais avec. - > rebondit. Pas violence. Collaboration.	Un film est ensuite projeté. Je prends en notes quelques réactions, qui tournent spécifiquement autour de la posture à avoir envers les agriculteurs dont les pratiques peuvent être dérangeantes².	débat a porté sur ce qu'il faudrait faire pour inclure ces personnes dans la dénommée « transition ». La question de la violence, sur laquelle la communauté travaille activement, intimement et collectivement, est apparue comme devant être posée. Ce n'est pas par la violence contre les personnes qui ont des positions différentes des nôtres (en l'occurrence les agriculteurs, sur qui pèsent de nombreuses contraintes notamment financières) que des solutions peuvent se construire.
- après. Soupe partagée et gâteaux. Je commence à avoir mal au ventre. Pascale à côté. Y avait un stand de son asso (?). animation, enfants à la ferme, visites. On discute un peu avec Louise (trouve que le film donne de l'espoir, en Afrique par exemple).	Un repas est ensuite partagé. Ce temps est très agréable, je discute avec des personnes qui ne sont pas de la communauté. Le repas se passe dans une ambiance conviviale. La soirée devient difficile car je suis fatiguée et mon ventre me fait mal (douleurs ligamentaires de grossesse). J'ai alors du mal à me concentrer sur ce qui se passe, et mes notes sont très fragmentaire.	Prendre soin (rythme) / instituer (convivialité) : ce temps m'est apparu agréable en raison d'un rythme plus doux, sans contrainte. La convivialité n'est pas spécifiquement liée à la communauté, mais certainement plutôt au village. Tout le monde semblait se connaître, mais cela paraissait également tout à fait normal que des personnes comme nous, inconnues de la majorité des personnes présentes, participent à l'événement. Prendre soin (mon corps) : les ressentis et douleurs ont ici un effet direct sur mon état, mes capacités à être présente et à l'écoute – et donc sur mon travail.
- retour maison -> danse. (Evelyne, Esther, la dame petite, Emma (enceinte)). mal au ventre -> je regarde mais je danse	Je passe tout de même à la soirée danse, mais plutôt pour regarder et profiter de la musique et de l'ambiance. J'en profite pour discuter avec une jeune fille (18 ans) en long	Prendre soin (rythme, soin de soi) : je fais un compromis entre mes capacités physiques et mon envie de « ne pas en perdre une miette », je décide d'aller me joindre au groupe dans la salle où la soirée danse se déroule, mais je

² dérangeantes du point de vue notamment des militant·e·s écologistes.

	pas. Danse en cercle, danse groupe mais où chacun fait dans son coin, en suivant Gislaine, face « public ». Esther me propose sa place dans le cercle à un moment. Mais suis pas très bien. Je discute avec Lena (a passé son bac l'an dernier. Vient un an ici, dans le cadre d'une organisation, avant de commencer les études) et Christopher. Je remonte après la dernière danse à laquelle je prends part (22h30).	stage : elle est allemande et est venue ici en année de césure entre son baccalauréat et ses études (prendre une année de césure après le baccalauréat est très courant en Allemagne). L'autre personne avec qui je discute est un Écossais qui vient régulièrement passer quelques semaines ici en stage communautaire. Je me joins finalement au groupe pour la dernière danse, avant de remonter dormir.	danserais très peu vu mon état. Instituer (pluralité et faire collectif) : la communauté accueille également des personnes d'autres nationalités pour des stages. Il faut noter aussi que parmi les engagés il y a plusieurs personnes étrangères ou d'origine étrangère.
J6	Je me lève plus tard, 8h30. Petit dej 8h50. Je remonte 9h30. Repos. Je voudrais faire un entretien cet aprèm -> j'ai trouvé personne :(	Le rythme est plus tranquille. Je pensais tomber sur une des personnes que je souhaite interroger, mais ce n'a pas été le cas. Le week-end, nous nous croisons un peu moins, chacun-e est à ses occupations. Cela m'a néanmoins permis d'avoir un temps de repos et de recul qui m'a été bénéfique pour le reste de la journée et pour la semaine à venir.	Prendre soin (rythme, soin de soi) : cf. déjà évoqué sur le rythme du week-end. Cela a pour conséquence un ralentissement le week-end, agréable. Instituer : sur le dedans/dehors de la communauté, et le bienfait d'un retrait sur soi possible le week-end.
	Repas -> je discute avec Mathieu. On parle de ma thèse. Il me suggère d'être plus pro-active.	Cette discussion m'avait décontenancée (pour peu que j'aie une contenance – comme évoqué plus haut, je n'avais pas une confiance absolue en ce que je faisais) et agacée. Je ressentais des tensions relationnelles avec cet autre stagiaire, et cette discussion seule avec lui s'éternisait et remettait en cause ma façon de procéder – dont je n'étais pas totalement sûre qui	Instituer (pluralité, conflictualité, collectif) : ici, le conflit, qui advient de la pluralité de points de vue, m'a permis, intérieurement, de prendre position et de gagner en assurance sur ce que je faisais. Des difficultés relationnelles peuvent exister au sein de la communauté, et de ce que j'ai compris, la non-violence n'est pas rejet du conflit, mais une posture qui nécessite justement

	plus est. Néanmoins, ce désaccord – que je n’ai pas osé expliciter, restant dans une posture d’ouverture – m’a permis d’affirmer (vis-à-vis de moi-même surtout) ma façon de faire.	d’expliciter les différences et les tensions qui peuvent en émerger.
Après je remonte me reposer -> j’appelle mes parents puis Pépée. Je descends dans la salle à manger.	Suit directement un moment de contact avec l’extérieur (parents et grand-mère au téléphone), des personnes qui me rassurent, me soutiennent et m’aident à prendre du recul sur ma situation. Je décide ensuite de retourner me confronter au « monde ». Le rythme du week-end est bien différent, la méditation notamment n’a pas lieu et cela me permet de m’accorder un temps de repos après le repas qui allège ma journée.	Prendre soin (rythme, soin de soi, dedans/dehors de la communauté) : cf. dit précédemment.
Je discute un peu avec Christopher l’Ecoissais, je vais demander à Elouan pour l’entretien -> on se dit RDV lundi soir. Discussion avec Marc sur mon sujet et d’autres choses -> anarchiste. Licence d’histoire. Travail dans bâtiment. Tailleur de pierre depuis 5 ans à côté. Déjà venu 15 jours en juillet -> bouleversé par ce séjour. Vient pour trois mois, arrivé mardi. Anti-numérique -> parle du changement dans le rapport au monde. arche du Gwenves	Je suis rassurée sur mes entretiens à venir. La discussion que j’ai avec cette personne en moyen-stage est très intéressante. Cela part de mon sujet de thèse : j’en dis malgré tout assez peu, ce qui m’autorise par la suite à lui proposer de faire un entretien. Je note ici les thèmes qu’il aborde et quelques éléments sur sa trajectoire. La dernière mention « arche du Gwenves » est située dans la marge : la personne en moyen-stage avec qui j’ai déjeuné m’en a parlé plus tôt dans la journée, j’ai dû le noter à cet endroit-là en vitesse. Il s’agit de la communauté de l’Arche située en Bretagne, qui n’a pas adhéré aux nouveaux statuts et qui repose sur un mode de vie plus radical et fondamental quant à la simplicité	Résister (institution) : les thèmes de la critique du monde moderne apparaissent souvent dans les discussions. Je me sens alors dans une posture double, un peu difficile à tenir : j’ai un intérêt propre pour ces questions et je suis très contente d’échanger sur ces sujets, mais je n’ose pas forcément trop en dire, car je souhaite surtout entendre et comprendre les ressentis et idées de la personne avec qui je discute. Cette position en retrait est déjà difficile à tenir en entretien, mais dans une discussion informelle, c’est encore plus inconfortable. Instituer (autonomie, altération) : la rupture avec l’arche du Gwenves est assez intéressante car elle pose la question de la transformation (et de ses limites), de l’altération de la communauté.

	notamment.	Les personnes qui ont fondé l'arche du Gwenves considéraient que l'Arche prenait trop de distance avec le fond de la pensée de Lanza Del Vasto, elles ont choisi de se séparer institutionnellement du reste de l'Arche pour persévérer dans une voie plus « fondamentale ».
Je demande à Eliane pour un entretien. Cohérence, spiritualité. Se sent pas légitime pour parler. Dans l'Arche depuis 1971. OK pour dimanche prochain.	Je fais le choix de demander un entretien avec la doyenne de la maison, qui commence par m'objecter qu'elle ne sent pas légitime pour parler des sujets qui m'intéressent. Je ressens qu'il y a incompréhension, elle pense que j'attends un discours argumenté et explicatif sur ce qu'est l'Arche et son positionnement notamment au regard de l'écologie. Je lui dis que mes entretiens portent sur les trajectoires personnelles, les expériences vécues et les ressentis de la personne interrogée. Je la rassure sur la pertinence de ce qu'elle pourrait me dire. Nous fixons donc un rendez-vous pour le dimanche suivant.	Résister (résistance incarnée) : cette personne considère que sa vie militante est derrière elle. Elle ne se sent pas incluse dans les catégories que j'emploie – dans le sens qu'elle pense que je leur attribue en tout cas. La manière dont elle a vécu son engagement dans la communauté est pour elle un retrait progressif du monde.
Je me rends compte que ce serait intéressant d'interroger un stage moyen -> Marc peut-être. 1 stage moyen, 1 long stage -> Laura, 3 engagé(e)s minimum -> Elouan, Elan, Elodie, Esther, Eliane.	Le choix de l'entretien avec la personne en moyen-stage a été orienté par la conversation que nous avons eue plus tôt dans la journée. Je savais qu'il était intéressé par ma démarche et je supposais qu'il serait d'accord pour me raconter son vécu, d'autant qu'il paraissait à l'aise avec le fait de mettre les thèmes (politiques, sociaux, existentiels) qui lui tiennent à cœur en lien avec sa trajectoire personnelle. J'étais arrivée avec un objectif de 5 entretiens minimum. À ce moment-là, à la fois par commodité, la rencontre étant	Instituer (dedans/dehors) : j'explicité au fur et à mesure que « la communauté » peut avoir plusieurs limites (les engagé·e·s ; les engagé·e·s + les postulant·e·s ; ces deux + les longs-stages ; ces trois + les moyens-stages / courts-stages ; nous pourrions aussi considérer que temporairement les personnes qui viennent pour des sessions le week-end entrent dans la communauté ; se pose aussi la question de la communauté de l'Arche plus généralement, les habitant·e·s des autres communautés de l'Arche ainsi que les engagé·e·s de la grande

	plus aisée avec les stagiaires, mais surtout par redéfinition de l'objet (je considère alors la communauté comme étant composée des personnes actuellement présentes au moment où j'effectue mon immersion), je considère que je peux interroger des personnes qui ne sont pas des engagé-e-s. Néanmoins, je sais qu'il me faut un minimum d'entretien avec des « permanents », ici j'évoque 3, j'en aurai 5.	Arche, qui s'engagent dans la communauté sans y vivre au quotidien). Ces différentes limites coexistent. Ce n'est pas toujours la même limite qui est valable selon les situations, les personnes qui en parlent, etc. Pour mon travail, je conçois qu'il est essentiel d'avoir un certain équilibre dans les entretiens ; cet équilibre se construit au fur et à mesure.
Repas. Laurence [<i>me parle d'</i>] un écoquartier avec des anciens (un certain Gaspard). Me parle aussi de « la commune aux rêves », des gens passés par l'Arche.	Je rapporte ici une conversation dans laquelle une personne en long-stage m'évoque l'existence d'un écoquartier (après recherche, il n'y a pas d'écoquartier institutionnel, donc il doit s'agir d'un éco-hameau fondé par des habitant-e-s et qui n'est pas reconnu et référencé par les institutions). Elle évoque également un projet de communauté fondé par des personnes passées par l'Arche : je comprendrai au fur et à mesure de mon séjour que le passage à l'Arche est souvent un passage essentiel pour des personnes qui choisissent ensuite de fonder une communauté ailleurs (parfois avec des personnes rencontrées durant leur séjour à l'Arche). L'Arche a une dimension d'inspiration, de transmission, de formation, d'expérimentation de la vie communautaire et de ses enjeux relationnels notamment.	Instituer (expérience, l'Arche comme expérience de rupture) : on entrevoit ici l'impact de la communauté au-delà de ses murs. C'est un engagement par l'exemple : les personnes qui y passent font l'expérience d'une situation qui fait « exemple » et qui peut enrichir les idées et projets qu'elles peuvent avoir. D'où les termes : inspiration, transmission, formation, expérimentation... Il ne s'agit pas de reproduction à l'identique : dans les échanges que j'ai eu avec les personnes inspirées par l'Arche et souhaitant s'installer en communauté autrement et ailleurs, il y a bien l'idée de s'inspirer de l'Arche et de tirer des leçons de leur séjour, mais jamais l'idée d'une reproduction.
Entretien avec Marc -> trouve l'entretien intéressant, le fait réfléchir	E2 Je fais un entretien avec la personne en moyen-stage le soir même. L'entretien est intéressant et fluide. Il me dit que les questions sont particulièrement	Instituer (autonomie, altération) : comme dans la plupart des entretiens passés à l'Arche, on retrouve ici une posture réflexive de l'enquête à propos de sa trajectoire. Il semble être dans une démarche de questionnement.

		intéressantes pour lui qui vient d'arriver car elles lui permettent de se poser des questions et de clarifier ses attentes et intérêts.	
J7	Petit dej Office -> environ 15 personnes. Leonard [<i>qui mène l'office</i>]. Textes intéressants. Pluches	Je commence à noter moins de contenu, probablement n'ai-je pas eu le temps d'écrire avant le soir. L'office était mené par une personne en long-stage. Je note que même si je ne suis pas familière des offices chrétiens, je ressens de l'intérêt à l'écoute des textes.	Prendre soin (rythme) : à nouveau, ce carnet porte la trace du rythme soutenu vécu durant ces deux semaines et de la charge de mes journées. Instituer (autonomie, altération) : l'intérêt que j'éprouve à l'écoute des textes m'est certainement permis par la posture interspirituelle de l'Arche. Du fait de cette posture, non injonctive et non exclusive, je m'autorise à écouter les textes de cette façon. Habituellement, j'aurais du mal à considérer des textes religieux (et à observer de quelle manière ils résonnent en moi) hors du regard critique plus général que je peux avoir sur les religions comme structures socio-historiques.
	Travail -> transformation : rhubarbe pour confitures. Avec Elouan. Lena demande pourquoi goéland -> totem [<i>Elouan nous expliquait que le goéland était son animal totem dans la communauté</i>]. Tradition Arche plus vraiment respectée. A 2, j'essaie de pas empiéter sur entretien. On parle études, enfance. A quitté en 3^{ème}. Famille militante.	Je poursuis toujours le travail de transformation des produits. L'engagé en charge de la transformation, avec qui je dois faire un entretien le soir même, est présent avec nous. Il explicite, à la demande d'une stagiaire, pourquoi il est surnommé « le goéland » sur la pancarte qui présente les membres de la communauté dans le couloir d'entrée, il explique la fonction des animaux totem dans la communauté, une tradition qui se perd. Je me retrouve seule avec lui, je fais de mon mieux pour ne pas évoquer déjà toutes les questions que j'ai en tête pour l'entretien, mais sans rester dans un silence qui serait embarrassant. Nous	Instituer (altération) : ici est évoquée une institution de l'Arche qui disparaît, cela montre le caractère historique et les évolutions de la communauté. Résister (trajectoire) : notre conversation nous fait évoquer la trajectoire de cet engagé, les difficultés et aspérités de son passé, ainsi que certains de ses ancrages notamment familiaux. Instituer (faire collectif, dedans/dehors) : ma démarche de recherche résonne tout à fait avec les réflexions en ethnologie qui portent sur la difficile posture de recherche en observation

Grève contre CPE. Profs négatifs. Vient d'un village 800 habitants -> « liberté ». École ouverte sur village. Collège = environ 800 élèves, « prison ». Devoir choisir filière. Après -> bâtiment, agriculture. On parle du film de l'autre jour [« <i>Les moissons du futur</i> », le film diffusé à l'événement Saint-Antoine en transition]. Agriculteurs qui veulent pas danger. Laurence vient – lui demande ce qu'il va faire de ses vacances -> Bretagne, « j'habite au bout du monde ». Concerts, copains, festival. Faucheurs volontaires.	anticipons donc mais je me dis que je lui réexpliquerai le soir de ne pas s'inquiéter des redites. Les termes utilisés dans mon écriture sont les siens. Je me dis que cette conversation peut aussi me donner des prises pour l'entretien, où je pourrai lui demander d'expliciter certaines de ses déclarations. On remarque dans cet extrait de mon carnet que le travail de recherche que je menais m'écartait de l'objectif d'être pleinement présente au travail en train de se faire, à ce que l'on fait à l'instant où on le fait, etc. C'est une posture compliquée à tenir, avec beaucoup d'ambivalence. Cela résonne pour moi singulièrement avec l'impossibilité énoncée par Jeanne Favret-Saada³ d'observer en participant ou de participer en observant.	(participante, avec les ambiguïtés de ce terme). À mettre en lien avec livre de Pierre Nègre, le carré.
Repas. Edith me demande si ça se passe bien, si je rencontre des gens.	J'ai été positivement touchée par la demande de cette engagée, qui m'avait un peu effrayée lorsqu'elle m'avait dit que mon immersion était courte et que je n'aurai pas le temps de véritablement me rendre compte de la vie communautaire. Je trouve qu'il s'agit ici d'un bon exemple de la bienveillance générale qui règne dans la communauté : même si certain·e·s ne comprennent pas ma démarche, ils·elles me souhaitent de réussir.	Prendre soin (soin de l'autre) : la bienveillance et le respect de l'autre dans sa différence font partie des principes vécus à l'Arche.
Après repas -> Mathilde	Je prends le temps, après le repas,	Prendre soin (rythme) : la phrase

³ FAVRET-SAADA, Jeanne, *op. cit.*

dehors, soleil. « ces 3 mois, ça va être un apprentissage de la lenteur ». Après-midi Transformation. Marion part avec Elodie et les 3 petites visiter une ferme. Gisèle (postulante grande arche) arrive.	de passer un peu de temps au soleil, étant donné que le travail que j'effectue la journée se déroule en intérieur. Je suis interpellée par la phrase de cette personne en moyen-stage : je trouve le rythme soutenu (certainement du fait de la spécificité de mon immersion, avec vigilance constante, journal à tenir et entretiens à faire), et j'entends que pour elle, c'est un apprentissage de la lenteur. Je me souviens avoir pensé que venant de Paris, le rythme de vie devait effectivement lui sembler lent. L'idée d'« apprentissage » de la lenteur m'a intriguée : il y a en effet, peut-être, à désapprendre à vouloir aller vite, à décélérer. Les postulant·e·s de la grande Arche sont des personnes qui postulent pour appartenir à la grande Arche : sans habiter dans une des communautés de l'Arche, ils·elles adhèrent néanmoins profondément aux principes de non-violence et de spiritualité vécus dans l'Arche et choisissent de les vivre dans leur vie quotidienne. C'est un engagement qui ne passe donc pas que par la vie communautaire en continu. Ce sont des personnes qui peuvent venir de temps en temps séjourner dans la communauté. Le week-end qui vient leur était consacré.	prononcée par la stagiaire – dans le contexte d'un temps de détente sur un banc au soleil qui plus est – montre en effet que le rythme communautaire, mais surtout l'absence de contraintes extérieures à celle, explicites, de la communauté (pas de transports en commun, pas de travail rapporté le soir une fois le temps de travail terminé, pas de tâches ménagères hors des horaires de travail) induit une forme de ralentissement. Le peu de connexion internet et wifi semble jouer également sur cette sensation de ralentissement par l'absence de sollicitation virtuelle permanente. Instituer (faire collectif ; dedans/dehors) : le statut des membres de la grande Arche est intéressant car il me semble questionner ce que c'est que faire collectif en habitant ensemble – et comment faire collectif néanmoins sans habiter ensemble, par le partage des valeurs certes mais aussi par des moments de partage et d'action collective. Cela pose aussi la question des limites du dedans/dehors de la communauté, et de la porosité du dedans et du dehors de la communauté, qui ne fonctionne donc pas en vase clos.
Prière -> Gandhi (?)	J'ai noté peu de choses sur la prière, qui devait comporter un texte de Gandhi.	Instituer (interspiritualité) : J'ai voulu noter ici l'origine d'un texte qui avait servi de support lors de la prière, certainement car cela m'a marquée, Gandhi étant souvent mentionné parmi les penseurs phares de l'Arche. Cela montre la pluralité des ancrages

			culturels de l'Arche.
	Entretien avec Elouan - > chez lui, tisane Gaïa, miel	E3 L'entretien dure très longtemps, 2h30, je remonte très fatiguée et vais me coucher sans reprendre de notes	Prendre soin (soin de l'autre) / Instituer (convivialité) : plusieurs enquête·e·s m'offrent une tisane et/ou quelque chose à grignoter durant l'entretien. J'y vois comme une volonté d'apporter de la chaleur et de la convivialité à ma demande assez formelle d'entretien. Les entretiens sont aussi l'occasion pour moi de découvrir certains des appartements. J'ai pris peu de note à ce sujet, je me souviens avoir eu la sensation que ces lieux étaient vraiment habités, avec beaucoup plus de personnalisation que dans les espaces communs. J'avais la sensation de franchir un seuil, d'entrer dans l'intimité des personnes qui me laissaient accéder à leur appartement. En effet, l'entièreté de la maison ne relève pas de la sphère intime selon moi. Prendre soin (rythme) : ce soir-là est un moment où je me souviens avoir spécifiquement éprouvé beaucoup de fatigue.
J8	(18h) très fatiguée. Pas le temps de prendre des notes.	Cela signifie probablement que je n'ai pas pu prendre de notes avant 18h. La journée a été rythmée, et j'avais besoin de temps de repos.	Prendre soin (rythme) : à nouveau quelques indications sur mon rythme et ce que cela me fait éprouver.
	Petit dej. Salutation de paix -> 10-15 personnes.	Je suis enfin allée à la salutation de paix, qui est un temps sans parole durant lequel on se salue, les mains jointes en passant les un·e·s devant les autres, en ligne. Cela se passe dans le jardin. Avec la lumière du matin, c'est très agréable. Je n'ai pas mentionné les pluches mais elles ont bien lieu tous les jours de la semaine.	Instituer (rituel) : il a été difficile pour moi d'être dans les temps et motivée à participer au court rituel du matin, car cela me convient rarement en termes de rythme. Néanmoins, j'apprécie particulièrement ce moment ce jour là. Instituer (codes routiniers) : certaines activités sont déjà

		devenues routinières pour moi, à tel point que je ne les note pas tous les jours, comme les pluches.
Travail -> menthe poivrée séchée à détacher des branches. Seule au soleil puis rejointe par Marion. On parle de ce qui ne va pas. On finit vers 12h15.	La discussion avec la personne en moyen-stage (celle avec qui je ressentais de la proximité au sujet de nos trajectoires et centres d'intérêt) nous avait fait du bien : nous pouvions exprimer les difficultés que nous rencontrions – pour ma part certainement la fatigue et les doutes que je pouvais rencontrer quant au travail que je menais, pour sa part l'écart entre ses attentes et la réalité, notamment autour des repas et du yoga, qui ne conviennent pas à son mode de vie inspiré de ce qu'elle vivait dans l'ashram où elle avait passé plusieurs mois. Nous terminons plus tard que prévu car nous voulions terminer à détacher les feuilles des branches que nous avons.	Prendre soin (soin de l'autre) : généralement, mais d'autant plus spécifiquement entre stagiaires, j'ai senti que nous prenions soin les un·e·s des autres, et que nous nous entraînions pour vivre cette expérience, par l'écoute et le dialogue. Instituer (autonomie) : comme déjà évoqué, à l'inverse d'un travail salarié, la communauté nous fait confiance sur nos respects des horaires de travail. En l'occurrence, nous finissons plus tard que prévu, mais de manière autonome, puisque nous avions prévu de poursuivre la tâche jusqu'à un objectif que nous nous sommes fixé.
Repas -> à côté Edouard et Eldora. Elouan me dit qu'il a rêvé de son grand-père suite à l'entretien. Il [Edouard] me parle de mon bébé. Accouchement maison ? Ils avaient prévu ça pour leur 1^{er} mais ils ont dû aller à l'hôpital (26 heures d'accouchement).	Je parviens de plus en plus à partager les repas avec des engagé·e·s de la communauté. L'échange avec l'engagé avec qui j'ai fait un entretien la veille est un moment agréable, et j'apprécie beaucoup qu'il me partage cette information pour ce qu'elle est : une expérience pure, vécue, et non rationalisée ou interprétée. La discussion autour de l'accouchement est intéressante : encore une fois, ma condition physique permet un échange autour de pratiques, autour de rapports au corps – en l'occurrence, l'attrait pour l'accouchement dit physiologique, « naturel », dans l'environnement familial de la	Prendre soin / instituer (soin de l'autre, expériences partagées) : cet échange dénote de l'atmosphère de bienveillance, d'accueil de l'autre dans la singularité de son expérience, qui permet un partage de celle-ci. Ce « soin » de la relation « institue » d'autres modes relationnels, qui participent de la puissance du collectif. Prendre soin (mon corps) : le point de départ de la conversation, ma condition physique de femme enceinte, nous permet d'aborder nos rapports au corps et la manière dont nos corps sont un enjeu politique, y compris dans la

	maison, contre un accouchement médicalisé au sein d'un hôpital aseptisé et anonyme.	manière de faire naître un enfant (un accouchement, au sein d'une structure institutionnelle, avec des techniques et technologies médicales VS un enfantement faisant appel à la puissance de la femme, ses capacités et des savoir-faire ancestraux, et qui se déroule à la maison, refuge et abri)
Evelyne vient me voir. Me dit que je peux aussi parler avec sa fille qui a grandi à l'Arche. Elle me conseille de parler avec Eloïse/Emeric (?) ou Esther/Elan. On doit se voir jeudi soir a priori.	L'engagée qui devait me confirmer l'entretien que je lui ai proposé me suggère d'autres personnes et me confirme une date pour notre entretien. Cela me donnera donc l'idée d'interroger sa fille, qui a grandi à l'Arche, habite à Lyon et est de passage à la communauté.	Prendre soin (soin de l'autre) : je lis dans la démarche de cette personne, à nouveau, de la bienveillance à l'égard de mon travail. Instituer (altération, se laisser transformer par) : Je vois là aussi l'importance du cheminement : plusieurs jours se sont écoulés entre ma demande d'entretien et sa réponse, positive.
Sieste de 15 minutes Méditation : 7 personnes.	Les informations sont factuelles, probablement à cause de la longue journée et de la prise de notes tardives, je note l'essentiel.	Prendre soin (rythme) : cf. déjà dit précédemment sur mon rythme et son corollaire, ma prise de notes en décalé.
Travail -> linge avec Laura. Seule un bon moment -> j'écoute émission France culture sur l'habiter. Edeline passe, puis Pauline (fille Evelyne), elles ne me parlent pas. Laura vient, m'explique que torchons = quasi tous les jours. Gros du travail. Draps sont envoyés à Grenoble, des pros s'en chargent. Elle part en réunion « petit dej ». Je repasse les torchons	Le travail que j'effectue (pliage de torchons et repassage de quelques torchons spécifiques) est assez solitaire, elle me donne l'idée d'écouter une émission de radio, je me souviens que j'avais repéré une émission à écouter. Plusieurs personnes passent, des personnes à qui je n'ai encore jamais adressé la parole. Laura m'explique en quoi consiste le travail de linge et notamment la prise en charge extérieure des draps (qui représentent une quantité très importante avec l'hôtellerie). Les torchons servent beaucoup : par exemple lors des pluches	Instituer (mais aussi dans le concret : prendre soin) (écologie ordinaire) : au sujet des torchons, la « simplicité » que cela évoque est une forme d'écologie ordinaire. La gestion que cette écologie suppose est assez conséquente (à l'image de l'énorme pile de torchons que j'ai découverte en arrivant dans la pièce). Cette « simplicité » se heurte à des limites (de taille, capacité, etc.) : du fait de la place qu'a l'accueil (et, conséquemment, le nombre de personnes effectivement accueillies), le nettoyage des draps est externalisé. Prendre soin (de soi) : ce travail,

« fromage » du week-end.	(nettoyage à la fin) ou de la vaisselle, et j'avais déjà remarqué que nous en utilisions beaucoup. Peu de papier à usage unique est utilisé en cuisine, cela occasionne une certaine gestion. Seuls les torchons qui servent pour le fromage (servi uniquement le week-end) sont repassés. Ces quelques informations sur les torchons ne sont pas si anodines et nous apportent des informations précises sur la « simplicité » - et son organisation à l'échelle d'une grande maison communautaire. Les petits-déjeuners sont pris en charge par les personnes en long-stage, avec un roulement, cela nécessite de se lever tôt pour préparer le café, le thé, etc. Une réunion est tenue régulièrement pour organiser cela.	solitaire, est quelque part aussi un temps de retrait, agréable. Le passage de quelques personnes ne me trouble pas plus que cela puisque nous n'engageons pas de conversation. Cela résonne avec ce que me disait en entretien la personne responsable du linge. Instituer (fonctionnement) : au sujet de la gestion du petit-déjeuner, les informations que me donne Laura rendent compte du fonctionnement réglementé par la communauté des aspects pratiques de la vie en commun. L'existence de réunions régulières à ce sujet nous informe de l'importance de la communication et de la coordination entre les différents membres de la communauté.
17h45 j'ai fini. Je remonte puis vais faire un tour vers 18h10. Il fait beau. Je croise Esther avec ses filles.	Je termine un peu en avance, ce qui me laisse un peu de temps pour écrire cela. Puis je sors marcher un peu. Je croise Esther, comme souvent à cette heure-ci, avec ses deux filles. Nous nous sourions et saluons, mais je ne veux pas la déranger plus que cela – elle me semble occupée.	Prendre soin (rythme / mouvement du corps) : encore une fois je signale ici l'importance de marcher, ne serait-ce qu'un court moment, dans la journée. Ce temps est assez solitaire et je m'imagine que les gens que je croise à ce moment-là sont dans un état d'esprit similaire, du moins je ne me sens pas de sortir de ma condition solitaire à ce moment.
18h30 -> prière dans le jardin. Lien Islam. Texte conte soufi. À la fin, je demande à Elodie pour un entretien, elle réfléchit à un créneau.	Je continue de prendre en notes quelques informations succinctes au sujet de la prière du soir. J'ai choisi de demander un entretien à Elodie car elle m'a semblée, lors de discussions informelles, prête à discuter avec les stagiaires et à raconter son histoire.	Instituer (rituel) : ce « faire collectif » passe par le rituel de la prière du soir et la construction de sens commun. Il s'agit de mon 8^{ème} jour dans la communauté, j'ai donc fait une semaine entière. Comme je suis arrivée un mardi, de mon point de vue, j'entame un « nouveau cycle » de tradition religieuse avec laquelle nous

		sommes en union de prière. Prendre soin (lien) : je vais spontanément un peu plus vers les personnes qui me semblent ouvertes à ma demande pour les entretiens, même si certains entretiens ont été plus difficiles que d'autres à obtenir.
Repas. Discussion avec Marion, Mathilde et Laurence sur pression que peut mettre l'entourage dans les moments de flou.	Cette discussion met des mots sur un vécu manifestement partagé par plusieurs personnes. En effet, beaucoup sont ceux-celles qui viennent séjourner au sein de la communauté dans des moments de remise en question (qui passe par une mise en cause du travail salarié, de modes de vie classiques, des lieux précédemment habités, des formes d'engagement, etc.). Tandis que leur entourage habituel peut avoir du mal à comprendre leurs remises en question et les démarches que ces personnes peuvent entreprendre, ici elles se sentent comprises et peuvent partager leurs questionnements.	Résister (trajectoires) : les personnes qui viennent séjourner à l'Arche partagent des questionnements, des remises en cause. La similitude de leurs questionnements assoit leur légitimité (contrairement à leurs cercles familiaux et sociaux qui peuvent tendre à marginaliser ces questionnements) et permet à chacun-e d'accorder une place à ces « moments de flou » pour voir ce qui peut en advenir.
20h30 danse. Très agréable. Apprentissage pas. À partir semaine pro, ils alternent une semaine pour tous et une semaine avancés. Danse en cercle, danse par 5-6, danse « irish » en cercle + duos tournants, danse en cercle par 4 -> mélange folklores, « cercles circassiens » (?), milonga (?)...	J'apporte quelques précisions sur le contenu de l'apprentissage de la danse. Pour satisfaire chacun-e, au vu de l'hétérogénéité des niveaux, il est proposé des temps spécifiques consacrés aux personnes au niveau avancé.	Prendre soin / Instituer (danse) : les cours de danse du mardi soir s'adressent à un public très varié en termes de connaissance des danses en question. Pour que chacun-e y trouve son compte, il est proposé de consacrer des temps différents aux avancés.
21h30 -> je remonte, appel Claire/Iliass,	Je signifie encore une fois le besoin de contacts avec	Prendre soin (dedans/dehors et rythmes) : cela montre les

	douche. 23h35 -> j'éteins	l'extérieur (sœur et conjoint). Cependant, cela entraîne une heure de coucher tardive, qui joue sur mon état de fatigue.	tensions qui peuvent émerger de la pluralité de nos besoins, entre besoins communautaires, besoins extérieurs à la communauté et/ou besoins d'intime, et enfin besoins physiologiques de sommeil.
J9	Fatigue ++ Petit dej 8h05 Mercredi = pluches à 8h20 -> 9h40	Je descends tard, à cause de la fatigue. Les pluches sont décalées les mercredis où se tient une messe le matin (un mercredi sur deux).	Prendre soin (rythme) : cf. déjà dit sur ma fatigue. Instituer (altération) : le programme s'adapte certains jours, ici car un rituel l'impose.
	Travail -> plantes aromatiques. Menthe séchée. En grand groupe. Dans la salle à manger. Quelqu'un de passage est arrivé hier (certains ont parlé de sans-abri, pèlerin...), il nous aide, nous dit qu'il vient depuis 1998. Que ça a beaucoup évolué depuis, qu'avait il n'y avait pas l'hôtellerie, etc.	Tout le monde s'attèle ce matin au travail sur les plantes aromatiques, notamment puisqu'il y a peu de temps comme il y a une activité de chant prévue en milieu de matinée. Nous étions plusieurs à nous interroger sur cette personne de passage, manifestement assez solitaire et marginale. Il est accueilli en-dehors de l'accueil en tant que stagiaires mais a participé au travail en groupe. Il nous parle des évolutions, ce qui semble intéresser tout le monde.	Instituer (travailler ensemble) : le fait de faire le même travail que les autres jours mais accompagnée de nombreuses autres personnes m'a procuré une sensation d'élan, de dynamisme et de joie. Cela m'a donné un nouveau souffle pour ce travail, qui s'est installé même pour les fois suivantes. Prendre soin (lien -> abri) : l'accueil, pour une nuit et un bout de journée, de cette personne illustre la fonction d'abri que peut avoir l'Arche.
	Emilien (?) vient me dire qu'il essaie de me mettre pour un service pas trop dur. Vendredi soir, il y aura des sessionnaires.	Ces informations se trouvent dans la marge de mon carnet. Il y a un tableau dans la cuisine sur lequel les services sont référencés, mais il voulait s'assurer que j'aie bien vu et m'annoncer qu'il cherchait à m'alléger la tâche car il y aura du monde vendredi soir et le service risque d'être fatigant.	Instituer (fonctionnement) / Prendre soin (mon corps) -> instituer (altération) : cette mention, de prime abord informative, dans la marge de mon carnet nous apporte une information sur le fonctionnement de la communauté, que la personne adoucit en me précisant qu'il prend en compte la spécificité de ma condition physique en cherchant à adapter ce fonctionnement à ma singularité. Cet enchevêtrement entre rigidité du fonctionnement et souplesse liée à la singularité des cas me semble possible du fait

		de l'autonomie, la capacité d'altération de la communauté.
10h45 -> apprentissage chant. Echauffement (Elan, qui part ensuite). [<i>un chant sur la</i>] Jai Jagat. Cours (Evelyne). Chœur. Soprano (femmes), alto (femmes), mezzo (hommes), basse (hommes). Chants : deux alleluia (dont un pour avant le repas) et deux chants du cahier des chants (B3 et C4) [<i>un schéma sur la manière dont nous sommes répartis, dans l'espace, en U inversé, de gauche à droite : soprano, mezzo, alto, basse ; Evelyne au centre en face de nous</i>] Environ 30-40 personnes.	Un mercredi par mois ou toutes les deux semaines (ma mémoire me fait défaut), un temps est consacré à l'apprentissage des chants. Nous sommes répartis par voix. Les chants sont ceux chantés durant les messes (et un chant que nous chanterons avant le repas). Le chant a une place très importante dans la communauté. Plusieurs enquêté·e·s confient durant les entretiens qu'ils·elles apprécient beaucoup cet aspect de la vie en communauté et que cela leur procure beaucoup de joie et de sentiment de partage. J'intègre à mes notes un schéma sur notre répartition dans l'espace, assez classique d'un chœur. Nous sommes nombreux, stagiaires et engagé·e·s sont présent·e·s.	Instituer (expériences partagées, altération) : La communauté a beaucoup de chants, chantés à de nombreuses occasions durant les journées. L'apprentissage de ces chants est inscrit au programme de la communauté. Le fait de les apprendre ensemble soude le collectif, permet aux nouveaux arrivants et nouvelles arrivantes de s'intégrer en partie, et aux ancien·ne·s de renouveler continuellement leur appartenance au collectif. Cela montre aussi la faculté d'altération du collectif, qui s'auto-transforme dans ses formes et rituels mêmes.
12h05 -> je remonte et j'écris ça avant le déjeuner. Repas. En face Edgard. Week-end Colibris. Apprend manières d'animer, réguler tour de parole (5 chaises au centre, toujours une de vide. Demander silence, lever la main, etc.	Je réussis à table à avoir quelques informations sur ce qui s'est passé durant le week-end « colibris » auquel ont participé deux membres de la communauté. Les apprentissages qui en ressortent concernent des outils d'animation de discussion. L'exemple que je relève des « 5 chaises au centre, toujours une de vide » permet la prise de parole et la régulation, que tout le monde ne parle pas en même temps et que la parole circule. Le thème annoncé –	Instituer (pluralité) : les outils d'animation de discussion permettent une prise de parole plus large et diversifiée que dans les situations d'expression habituelles (où certain·e·s parlent beaucoup et d'autres n'osent pas s'exprimer). Cela permet l'expression d'une pluralité de points de vue et expériences. Cela renforce aussi l'adhésion de chacun·e au groupe et sa participation. Résister (institution -> politique) :

Co-anime des ateliers. Effondrement = assez peu évoqué. Une femme sur politique. + sa femme (Ermanda ?). Je lui demande comment sont entrés dans Colibris -> des réseaux connaissent des gens. Par rapport à FEVE -> des gens des Colibris venus. Comment être Oasis ? -> automatique, n'ont rien à changer. Ecolo, vivre-ensemble, ? Demander aux jeunes car c'est eux qui sont dedans.	l'effondrement – a été assez peu évoqué explicitement finalement. Il y avait une intervenante sur la dimension politique, je n'ai pas de précision sur la signification attribuée à « politique » dans cette situation. Je pose alors des questions sur l'entrée dans le réseau, les critères et les modifications que la communauté a peut-être dû engager. Il me parle des liens, notamment par les formations proposées par l'Arche autour du vivre-ensemble et de la gestion du collectif. La qualification d'Oasis n'a pas nécessité de changement pour la communauté. Il me suggère d'en parler aux plus jeunes, qui seraient manifestement plus impliqués dans la démarche.	le rapport au politique, la possible critique adressée aux institutions, est souvent peu explicitée dans les discussions. Est-ce parce que tout le monde n'est pas d'accord et que l'implicite permet de conserver un certain consensus ? Instituer (autonomie, altération) : je m'interroge sur ce que le fait de faire partie de ce réseau peut changer pour la communauté. Il semblera que cela repose sur des liens étroits et anciens entre des personnes qui se connaissent. Il y a une proximité autour des principes qui orientent la vie à l'Arche, notamment sur la non-violence et le vivre-ensemble. Sur le plan pratique, l'entrée dans le réseau ne modifie rien au fonctionnement de l'Arche. Résister (trajectoires) : cette suggestion qui m'est adressée de parler de cela avec les plus jeunes est souvent revenue dans les discussions que j'ai eue avec les engagé·e·s de longue date qui expriment de manière générale une distance temporelle à l'égard de leurs engagements. L'idée que cela évoque serait que la résistance aux institutions, l'engagement politique, etc. seraient des manières d'être propres aux jeunes, moins vécues par les personnes plus âgées.
Entretien avec Pauline (fille Evelynne et Emile) Après -> discussion sur grossesse, difficultés au début, puis après c'est bien, symptômes vont	E4 Cet entretien est un peu difficile au début, car les questions que je pose habituellement sont peu adaptées. Au fil de l'entretien, la parole de l'enquêtée se fait plus	Résister et instituer (trajectoires) : la trajectoire d'une personne qui a grandi à l'Arche et en est partie est intéressante pour interroger la résistance aux institutions par la vie à l'Arche et ce que cela peut

et viennent. On parle de mon immersion ici, je lui dis que c'est un peu compliqué et fatigant, me demande comment ça se passe thèse et grossesse. On parle aussi de la similitude de nos situations (études similaires, conjoint marocain, enceintes).	libre. Je me rends alors compte que le point de vue raconté ici est riche pour ce que j'interroge. La trajectoire de cette personne m'a interpellée personnellement puisque nous avons des expériences similaires. Je lui en fais part après l'entretien, par honnêteté et puisqu'elle me pose à son tour quelques questions sur ce que je vis actuellement.	instituer en chacun·e, même dans le dehors de la communauté. Instituer (expériences similaires) : ici encore, la proximité de la vie communautaire et l'entraînement à l'attitude d'introspection et d'auto-analyse rendent plus aisé le partage de nos expériences similaires et ce que ces expériences nous font vivre.
Après, dîner : je demande pour réunion moyen stage. Les filles me disent 5 personnes, chacun 5-10 minutes sur raisons, motivations, puis un peu orga. Une réunion de 2 heures toutes les deux semaines.	Mes notes ne mentionnent pas le temps de travail de l'après-midi, mais il a bien eu lieu. Les deux personnes qui sont arrivées le même jour que moi sont en moyen stage et ont donc assisté à la réunion qui les concerne. Je leur demande le déroulé de la réunion et sa finalité. La réunion permet de partager les motivations de sa venue et de faire un point sur l'organisation du stage. La réunion a un caractère récurrent : un suivi du stage est donc mis en place pour les personnes en moyen-stage.	Instituer (codes routiniers) : ici encore, l'absence de cette mention me semble montrer mon intégration de ces codes et routines. Instituer (fonctionnement) : je note ici aussi le fonctionnement spécifique prévu pour l'accompagnement des personnes en moyen-stage.
Réunion: Mathilde, Mathieu, Marion, Laura, Lena, Gihane, Marc, Laurence, Elouan. <i>[ligne suivante, en décalé, probablement une information notée à la va-vite, temporellement déconnectée du reste :]</i> Faucheurs = mec de communauté sud de la France. <i>[ce qui suit a été pris en</i>	J'ai pris beaucoup de notes durant cette réunion, car elle me semble importante pour comprendre le rapport de la communauté à l'engagement et aux institutions. L'engagé en charge de l'action non-violente commence par poser les valeurs sur lesquelles les actions reposent : la désobéissance civile et l'objection de conscience de Lanza Del Vasto, qui reposent sur une posture non-violente. Il nous indique ensuite les chantiers thématiques au sein desquels la communauté est engagée, au-delà	Résister (engagement) : cette réunion a permis de clarifier des éléments sur le positionnement politique de la communauté. Les engagé·e·s sont libres de s'engager sur des sujets à l'extérieur de la communauté, cela peut parfois être soutenu par la communauté (par exemple en leur ôtant de la charge dans la maison) ; sur d'autres sujets, c'est la communauté qui s'engage à titre collectif. L'engagé qui menait la réunion faisait mention du manque selon lui d'engagement extérieur de la

note au cours la réunion, sauf indication contraire explicite, ce sont les paroles d'Elouan, qui conduit la réunion]

Lanza Del Vasto => désobéissance civile et objecteurs de conscience. 58 = Arche.

ANV [action non-violente]. Elouan = responsable, référent ANV depuis 2 ans.

A Saint-Antoine :

- aide aux migrants
- sortir du nucléaire
- faucheurs volontaires OGM.

+ Gilets Jaunes

+ Jai Jagat.

Voudrait organiser des cercles de silence.

Année dernière = aide aux migrants à Briançon -> aide à passer frontières.

Répression policière -> illégal

Coordinateur Isère faucheur volontaire & « j'ai du glyphosate dans mes urines »

Réu sans tel (risque écoute)

Avec Eric, vont créer asso pour faucheurs volontaires.

Manif pour climat. Pour projet de rejoindre

des actions auxquelles les membres de la communauté peuvent s'engager individuellement. Il indique ce qui est nouveau (notamment les Gilets jaunes, dont l'implication de la communauté repose quasi-uniquement sur son implication personnelle, mais avec le soutien de la communauté – ses jours de militantisme sont pris en compte au titre du travail communautaire) et ce qui est en projet. Il explique les implications de cela : la nécessité d'être prudent·e (réunion sans téléphones pour le risque d'écoute) et conscient·e des risques de répression policière. Plus loin, je noterai les phrases de l'engagé sur ses formes d'engagement passées qui ont pu intégrer des formes d'opposition frontale (parfois caractérisée de violentes) avec les forces de police. Il y a ici une réelle interrogation sur ce qu'est la violence – et la violence policière et sa systématicité au sein de ce qu'est ou ce que n'est pas la violence. Il souhaite que chacun·e puisse s'exprimer à ce sujet et s'interroger sur ce qui peut nous « déstabiliser » dans la confrontation à la violence. L'interrogation proposée inclut donc une forme d'introspection sur notre rapport à la violence.

Malgré une annonce de la réunion sur le temps du repas, seuls des stagiaires y participent. L'engagé responsable de l'action non-violente souhaiterait que l'implication de la maison soit plus forte et plus partagée. Il évoque les « luttes sociales » qui pour lui font essentiellement

communauté. Elle devrait d'après lui prendre position plus explicitement et agir plus directement au sein de certaines luttes et en soutien à certaines causes. On peut relier cela à ce qu'il évoque au sujet du peu de formalisation, d'explicitation et de mise en débat de ces sujets dans la communauté.

Instituer (confrontation, non-violence) : la communauté repose sur le principe de la non-violence. Parler d'« action non-violente » affirme bien que la non-violence n'est pas synonyme d'inaction. Le discours de l'engagé montre une réflexion sur ce qu'est la violence et où elle se situe – y compris notre rapport personnel à la violence.

Instituer (altération) : le temps spécifique de refondation de la communauté semble propice à son altération et sa transformation, notamment au sujet de l'action de la communauté en-dehors de ses murs.

Résister (formes de résistance -> non-violence) : penser et construire des formes spécifiques de résistance et d'actions est essentiel pour mener une action non-violente.

Extinction	Rebellion	partie de la non-violence dans laquelle l'Arche est engagée et qu'il souhaite que l'équipe porte dans la maison.
(remarque : quelqu'un l'avait évoqué samedi)		
Manif	Gilets Jaunes.	
1 ^{ère}	manif.	Il précise que la refondation de la communauté est un bon moment pour poser à nouveau la question essentielle du lien entre l'Arche et la société.
Départementale	Vizille.	
Equipe peut être porteur d'un message dans la maison pour luttes sociales.		La mise en débat formalisée à ce sujet n'existe pas dans la maison. Il souhaiterait que cela change, obliger les membres de la communauté à échanger là-dessus, pour prendre position.
- structuration équipe		
veut créer mail list.		
Elouan = seul acteur de la maison. Equipe = serait constructif. Réu sur temps de travail mais mieux le soir (tisane ou apéro).		Plusieurs formes d'action non-violente (cercles de silence, chants révolutionnaires, communication, etc.) sont évoquées pour la suite.
Important = que mouvement non-violent de l'Arche ne se perde pas.		
Dynamiser ça. Dans cheminement		
refondation maison.		
Retraite des permanents en janvier.		
Des choses peuvent être changées.		
Aussi un peu en stand-by dans autres communautés.		
Ermanda (revient janvier) [<i>elle appuie sur l'importance de :</i>] que fait l'Arche dans société ?		
Question de Mathilde sur discussion interne ?		
Pas de discussion en interne sur violence.		

Participer à telle ou telle
manif = laissé au choix
de chacun (dans
militantisme).

Veut faire débat avec
obligation de venir pour
les engagés.

Référence à 1500
suicides en France à
cause des structures
sociales. « j'ai déjà fait
du cassage et des
cocktails molotov ».

2012 -> condamné
ZAD.

2018 -> Faucheurs.
Relaxe.

« important que je sache
ce qui vous
déstabilise » (répression
policière) -> fera un
tour de parole.

Tout le monde est
motivé.

« info OGM » ->
magazine et site web.

Reporterre -> action sur
lactalis (pollution Isère)

Créer une chorale de
chants révolutionnaires.
Ref. Bella Ciao à 4 voix
chanté par
communistes.

J10

Point entretiens :

Faits = Laura, Marc,
Elouan, Pauline.

Prévus = Evelyne
(vendredi midi ou soir),
Elodie (samedi 14h30
ou vendredi 17h30),
Eliane (dimanche après-

À ce stade, avant le dernier week-
end, à environ cinq jours de mon
départ, j'avais donc fait 4
entretiens, dont un avec un
engagé. Trois entretiens avec des
engagées m'attendent. Je décide
donc de chercher un entretien
supplémentaire, avec un engagé.
J'hésite encore entre deux

midi) À demander : Eric ? Elan ? Créneaux = jeudi soir, samedi matin, dimanche 10-12h, lundi midi/soir	personnes.	
Petit dej = 8h05 Pluches	Lorsque je note très succinctement les horaires et les activités, cela signifie que je n'ai eu que peu de temps dans la journée pour prendre des notes. C'est une manière pour moi de reprendre le fil de la journée au moment où je prends des notes.	Prendre soin (rythme) : cette information sur la manière dont je prends mes notes et le besoin de passer par chaque moment de la journée pour se souvenir de son déroulé nous informe du rythme et du nombre d'activités différentes que comporte une journée.
Puis, Cœur (engagés) avaient une réunion (réconciliation ?) en salle Gandhi (4^{ème} étage).	Les engagé·e·s ont des réunions de différents ordres, entre autres des réunions qui leur permettent de faire le point sur leur vécu relationnel les un·e·s vis-à-vis des autres. Je n'ai pas réussi à savoir de manière sûre ce sur quoi portait cette réunion, je ne voulais pas être intrusive et cela ne me paraissait pas juste de chercher à savoir plus précisément. S'immerger dans la communauté ne peut pas signifier prendre une place qui n'est pas la mienne dans la communauté. Mon immersion est située, j'ai une place spécifique, et ma place ne me permet pas d'avoir accès à tout ce qui peut se passer car certaines choses ne me concernent pas.	Instituer (faire collectif, dedans/dehors) : le ressenti que j'ai eu à l'égard de ce que ma place ne me permettait pas de savoir nous renseigne sur les limites de la communauté, les frontières, le dedans/dehors
Répartition du travail par Emma ([celle qui n'est] pas enceinte [-deux personnes portent le même prénom, j'ai utilisé ce critère physique pour les différencier]), sœur de Enzo qui avait oublié	La répartition du travail n'est pas toujours faite par les mêmes personnes. Ce matin, en raison de la réunion des engagé·e·s, la répartition a été un peu perturbée, mais des solutions ont été trouvées sans grande difficulté. Le travail est encore une fois adaptée aux capacités physiques	Instituer (fonctionnement, organisation) : si le fonctionnement de la communauté est en grande partie très organisé, des moments requièrent de l'adaptation, il arrive que des personnes doivent temporairement prendre un rôle qui n'est pas le leur. De ce que

répartition du travail (il va bientôt déménager dans le village).	de chacun-e : ceux qui ont le plus de force font le travail qui nécessite de la force.	j'ai pu observer, cela se passe de manière assez fluide.
3 garçons (forts) vont dehors continuer de creuser une tranchée pour les pommiers.	Après plusieurs jours à m'occuper de préparer l'origan, je décide de demander à quoi cela va servir. Même n'étant que de passage, j'ai eu l'envie de savoir à quoi mon travail allait servir.	Prendre soin (corps) : les possibilités des corps sont prises en compte par la communauté pour la répartition du travail, sans que cela ne crée de hiérarchie.
Reste = 4 pour les pommes (en train de pourrir, préparer une transformation), 4 pour plantes aromatiques = on continue de préparer l'origan -> je demande à Edouard quand il passe vers 11h à quoi ça va servir = cuisine + vente à la boutique car cette année ils en ont beaucoup (comme l'ail).	La communauté a une boutique dans laquelle sont notamment vendus des produits de la communauté, après la transformation.	Prendre soin (sens) / Instituer (travailler de ses mains – ensemble, même si ici ce travail était en partie solitaire, il était orienté vers le collectif) / instituer (dedans/dehors) : de ce travail manuel qui m'a occupée plusieurs jours, avec comme finalité la transformation d'un produit en ingrédient culinaire, j'ai ressenti le besoin de savoir de quelle manière cela allait servir. Pour les personnes de passage, il y a quelque chose d'assez fort dans le travail effectué, qui souvent porte ses fruits au-delà de la période durant laquelle nous sommes présent·e·s à la communauté – comme si, quelque part, par notre travail, nous y perdurions.
Ils vendent ce genre de choses à la boutique.		Instituer (fonctionnement, dedans/dehors) : j'apprends au passage que la communauté vend certains de ses produits dans sa boutique. Celle-ci est encore une modalité du dedans/dehors de la communauté, puisque certains de ses produits peuvent en sortir. Des livres sur les principes et l'histoire de l'Arche y sont aussi vendus : ce ne sont pas que des produits culinaires, mais aussi intellectuels, idéels qui peuvent en sortir.
Repas, annonces ->	Le travail du week-end est assuré	Instituer (fonctionnement) /

réunion des équipes du week-end. -> répartition des tâches de base + pluches à 9h -> transport, lien, bricolage, fermeture des portes, services midi et soir, accueil (?). Question -> il me faudrait un organigramme pour mieux comprendre répartition des tâches et des responsabilités.	par des équipes, qui fonctionnent en roulement, assurant des week-end de repos pour chacun·e. J'indique les différentes tâches effectuées par les équipes de service le week-end. Les stagiaires de séjour court s'occupent des tâches les plus simples, auxquelles nous sommes habitué·e·s puisque nous les pratiquons déjà en semaine, comme les services des repas. Je me fais la réflexion qu'un organigramme m'aiderait à mieux comprendre – je ne l'ai finalement pas eu, cette demande m'a semblé être trop intrusive. De plus, les entretiens avec les engagé·e·s m'ont aidée à y voir un peu plus clair sur l'organisation interne de la communauté.	prendre soin (rythme) : le fonctionnement du travail du week-end est très organisé, ce qui permet à tour de rôle d'avoir des week-end entiers de repos. Instituer (fonctionnement ; dedans/dehors, limites) : j'ai vécu une tension au sujet de ma compréhension de l'organisation interne de la communauté. J'avais envie d'y voir clair, de savoir quels étaient les intitulés des rôles, ce que chacun·e faisait. Je mets cela sur le compte de la pensée « sachante » qui voudrait rationaliser, mesurer, nommer, pour mieux comprendre. Je sentais par ailleurs que ces informations ne m'étaient pas disponibles sous cette forme et que c'était peut-être car ce n'était pas sous cette forme que j'aurais le plus d'informations. En effet, l'immersion m'a plutôt permis de comprendre ce qui se joue relationnellement, dans « l'écologie » de la communauté, sans forcément avoir comme point de départ les rôles formellement définis (qui, si je les avais sus de prime abord, avec un bel organigramme sur papier, m'auraient peut-être empêchée d'avoir la vigilance et l'attitude interrogative que j'ai eue pour chercher à comprendre ce qui se passait et ce qui liait cette communauté)
Après repas, je redemande à Evelyne = elle me dit demain si on fait ça le midi ou le soir. Elle préfère demain car Emile (son conjoint)		Prendre soin (intime, dedans/dehors) : mes demandes d'entretien font apparaître les disponibilités des personnes que j'interroge et leur organisation de leur temps personnel.

sera absent.		
Après-midi	Je demande cet après-midi-là à aller travailler au terrain (c'est ainsi que l'espace mis en culture est nommée). Je souhaite voir ce qui s'y passe, même si je sais que je ne pourrai pas être très active. En effet, le travail de jardin requiert non seulement beaucoup de mouvements en général, mais surtout de se pencher souvent en avant ce que je ressens comme compliqué dans mon état.	Prendre soin (milieu de vie) : même si je ne peux pas y agir autant que je le souhaiterais, je ressens l'envie voire le besoin d'aller passer l'après-midi de travail au terrain.
Travail -> jardin (ce que je peux faire). Les autres = tranchée, récolte. Laurence = confiture/compote pommes.		
Puis herbes. Gisèle me parle d'Ecoravie (Dieulefit).	Je note aussi ce que font les autres, et cela depuis quelques jours, pour mieux me souvenir de la diversité des tâches effectuées.	Instituer (fonctionnement, organisation) : prendre en note la diversité des tâches effectuées me permet de préciser le fonctionnement du travail, son contenu et l'organisation des tâches.
-> juste derrière = sa roulotte.		
A découvert Arche suite décès de son compagnon.	Je participe ensuite au travail de transformation. Je discute avec la postulante de la grande Arche que j'avais rencontré quelques jours auparavant et qui me parle d'Ecoravit, un habitat groupé participatif qui je connais pour sa participation au programme de recherche Pépites, auquel je participe aussi. Elle me raconte qu'elle vit à côté.	Instituer (expériences institutantes similaires) : cela fait partie des conversations qui portent sur d'autres expériences écologiques, ailleurs, connues par au moins deux personnes présentes dans la communauté (en l'occurrence, la personne qui m'en parle, et moi).
	Je retiens de la conversation le moment tout particulier de sa vie où elle a découvert l'Arche, suite au décès de son compagnon, soit un moment de bouleversement de sa trajectoire.	Résister (trajectoire de rupture) / Instituer (expérience : l'Arche comme expérience de rupture) : la rupture ici identifiée est le décès du compagnon de cette personne, qui a agit comme un déclencheur d'autres ruptures dans sa trajectoire de vie.
		Prendre soin (soin de soi) : dans les trajectoires de rupture, le passage à l'Arche peut en quelque sorte « soigner » des blessures, douleurs dues à ces ruptures – ou au moins initier un soin de ces douleurs.
Prière -> retour	À la prière du soir, je vois une	Prendre soin (mon corps ; soin de

Gabrielle (me fait remarquer que je me suis arrondie), arrivée Gilles = postulants. // bouddhisme. À la fin, je demande à Eric pour un entretien = « si je peux faire avancer la science ».	personne (postulante de la grande Arche également) avec qui j'avais discuté au début de mon séjour. Sa remarque sur le fait que je me sois arrondie m'a marquée, car elle était dite avec beaucoup d'attention et de gentillesse. Cela me semblait une nouvelle marque de la bienveillance qui soutient les relations qui s'établissent au sein de la maison. J'avais discuté avec l'engagé en charge du jardin (plus précisément le « terrain », le lieu où sont mis en culture des fruits et légumes – le jardin signifiant quant à lui le jardin aux fleurs) lors de l'après-midi de travail. Je me permets alors de lui demander s'il accepterait un entretien, ce à quoi il répond de manière humoristique et modeste.	l'autre) : la remarque que je note entre parenthèse m'est apparue comme une manière pour cette personne de prendre soin de moi, en m'accordant de l'attention et en attestant par un regard extérieur posé sur mon corps la continuation de mon expérience de grossesse et mon épanouissement dans celle-ci. Résister (institution du monde moderne : savoir) : à nouveau, cela m'a marquée que l'on puisse penser que j'incarnais, par ma présence dans la communauté et mon travail de recherche, « la science » à faire « avancer ».
[notes sur les horaires de train pour le retour, prévu mardi]	Cela est significatif de mon état d'esprit : partant dans quelques jours, cela me semble plus concret. Je sens que j'arrive à la fin de mon séjour.	Prendre soin (dedans/dehors) : outre l'explication peut-être pratique, mon carnet étant alors sous ma main lorsque je prends mes notes, le fait que je fasse figurer mes horaires de retour sur mon carnet montre qu'alors même que je vis encore de l'intérieur l'expérience immersive, je me projette déjà dans l'ailleurs, le dehors, l'après. Repartir faire partie de mon expérience d'immersion – notamment car il me faut demander à ce qu'on m'amène au train, qui doit correspondre au TGV que je prendrai ensuite à Valence. Cela me fait éprouver la distance avec mon lieu de vie habituel ainsi que mon besoin des autres pour le rejoindre.
J11 127 Evelyne n° / Calysto -> Eliane	Sur le haut de la page, ce sont des indications pour les lieux de vie	Instituer (fonctionnement) : la maison est très grande, sur

		de chacune, avec qui j'ai prévu des entretiens : pour la première, le numéro à composer sur le téléphone de la maison une fois que j'aurai fini mon service pour lui dire que je suis prête et que je peux monter ; pour la deuxième, il s'agit du nom de sa chambre	plusieurs étages. Il y a beaucoup de pièces, pour s'y retrouver certaines portent des noms. De même, pour communiquer, un téléphone relie les différentes pièces.
Petit dej. Trop tard pour salutation. Office -> environ 25-30 [personnes]. Chants (Alleluia... [<i>que nous avons appris deux jours plus tôt</i>]) un chant de Taizé. Lecture texte + interprétation -> Belzebuth.		Je note, encore une fois, que j'aurais aimé participer à la salutation mais que cela ne me convient pas en termes d'horaires. Nous mettons en pratique l'apprentissage récent du chant, durant l'office du matin. Je note de manière très succincte l'origine des textes – des termes qui ne m'évoquent pas des choses très précises, mais qui sont annoncées en début de lecture des textes ou des chants.	Prendre soin (rythme, soin de soi) : à nouveau ici est évoquée la tension entre mon envie de participer à chacun des temps collectifs et mon besoin de repos et de douceur le matin. Instituer (rituels ; faire collectif ; altération) : la mise en pratique de l'apprentissage du chant durant le rituel que constitue l'office du matin est un moment fort de constitution du collectif (pour les personnes extérieures comme moi qui, par cet événement, se sentent un peu faire partie du collectif) et/ou de consolidation du collectif par un rituel un peu altéré, modifié, transformé. Instituer (rituel) : ma prise de notes permet de renseigner les modalités et le contenu de ce temps communautaire que je qualifie de rituel.
Pluches. Intendant Esther.		Il y a plusieurs rôles liés au repas, des rôles pris par des personnes qui ne sont pas les mêmes tous les jours : le cuisinier et l'intendant. L'intendant gère les quantités en fonction de ce qui est prévu pour cuisiner. C'est lui ou elle qui gère les pluches, c'est-à-dire ce qu'il faut éplucher, couper, préparer, etc. avant que le cuisinier ne s'occupe de la cuisson, mise en	Instituer (fonctionnement) : l'organisation de la prise en charge des repas fait émerger plusieurs rôles (cuisinier, intendant). La charge est ainsi répartie.

forme, utilisation des produits.		
Travail -> plantes aromatiques. Origan. Avec Mathieu et Gisèle. -> on finit dans le jardin. Week-end postulants -> un thème, des textes, guidés par Edith et Emile. Amènent un objet qui les représente en ce moment. Groupes de discussion, marches méditatives... Puis on parle religion, spiritualité, ouverture des gens ici. -> me dit qu'il y a évolution. Elie bouddhiste. Une non-croyante était sur le point d'être acceptée quand elle est partie. <i>[répartition du travail]</i> Les autres = un ménage/repassage, deux continuer d'enlever clous dans une planche, terrain (récolte et tranchée)	Je pose quelques questions au sujet du programme du week-end des postulants. Cela nous amène à discuter de la spiritualité vécue à l'Arche. J'apprends que la conception de la spiritualité a évolué depuis les débuts. L'ancrage reste chrétien, mais cela n'oblige pas les membres à s'en revendiquer, encore moins exclusivement. Je donne à nouveau quelques informations sur la répartition du travail, pour illustrer ce qui est effectué.	Instituer (interspiritualité) : la religion me semble pensée comme un point de départ pour le développement de la vie spirituelle, relationnelle, personnelle, etc. Nous parlons des évolutions de l'Arche, qui admet que ses membres ne se considèrent pas forcément comme chrétiens. La grande majorité l'est néanmoins. Instituer (fonctionnement) : je renseigne ici le type de tâches effectuées ce jour pendant le travail.
Repas = dehors. On parle de ma thèse avec Laura et Christopher et Lena. Evelyne vient me redemander pour l'entretien. -> on dit ce soir après mon service.	Il m'est de plus en plus facile de partager mon travail de recherche aux autres. Mes derniers entretiens s'organisent, j'en suis contente.	Résister (institution du savoir académique) : je suis plus à l'aise pour parler de mon travail à ce stade. Cela me paraît plus juste de le présenter en explicitant mon rapport au savoir académique et le regard critique que je peux porter sur ce type de savoir et sa prétention à l'universalité. Prendre soin (soin de l'autre) : je note l'évolution heureuse de mon travail, cela affecte positivement mon regard sur ce que je vis et

mes relations sur place.		
Je remonte me reposer un peu (appel Pep) Méditation -> Laura, Ludovic, Paloma, Marion, Emile, Edeline et moi.	Je signifie à nouveau un besoin d' « extérieur » (appel à quelqu'un de proche dans ma famille) et de repos. Je note toujours les personnes qui participent à la méditation. Certaines sont récurrentes, d'autres ponctuelles. Il y a ce jour-là deux personnes extérieures (mais présentes à l'Arche à ce moment-là et qui y travaillent, je ne comprends pas exactement leur statut), une personne en long-stage, une en moyen-stage (ces deux personnes y sont presque tous les jours, voire tous les jours), deux engagé·e·s, et moi. Le fait que la participation soit fluctuante signifie que les observations que je fais de la participation des un·e·s et des autres ne peut permettre d'indiquer ce qu'il en est de manière générale : de prime abord, il ne semble pas qu'il y ait de régularité.	Prendre soin (dedans/dehors) : je signale là encore mon besoin de « dehors », mon besoin de présence de ma sphère privée (en l'occurrence, par un appel téléphonique). Instituer (rituel) : cf. ce que j'ai déjà écrit sur le fait de dénombrer les personnes présentes à la méditation. Ici, je donne l'indication des prénoms, et dans ma deuxième colonne, je les classe en fonction de leur appartenance ou non au « noyau dur » de la communauté. Cela fait apparaître que peu d'engagé·e·s, du moins lorsque j'y étais, participaient à la méditation. Je rappelle (dans ma deuxième colonne toujours) le caractère assez aléatoire de la participation, qui ne permet pas de tirer de conclusions outre que la participation à la méditation ne semble pas aussi « instituée » que celles des autres rituels.
Travail -> pluches du week-end. Fin vers 16h45-17h. Après = tisane avec Laura. Me dit que les engagés leur ont dit que pour eux les longs stages font pleinement partie de la maison durant l'année où ils sont là. Elle m'apprend aussi qu'Elouan ou Eric lui a évoqué des craintes au sujet des changements de climat, notamment la	À nouveau, le vendredi après-midi est consacré à la préparation des légumes du week-end (pluches). Je passe un moment à discuter avec une personne en long-stage, qui me précise le statut des long-stages. Ces stagiaires sont pleinement considéré·e·s comme membres de la communauté lors de leur séjour. Je suis aussi interpellée par une remarque faite par les engagés qui sont en charge des activités culturelles de la maison au sujet des changements de climat, qui	Prendre soin (rythme) ; instituer (fonctionnement) : j'observe, ce vendredi encore, le rythme particulier que prend la communauté en rapport avec ses activités du week-end. Instituer (faire collectif, dedans/dehors) : cette discussion fait apparaître une définition spécifique des limites de la communauté, manifestement portée par ses membres et qui inclut les personnes en long-stage.

sécheresse.	les inquiètent. Cela m'interpelle car jusque là je n'avais pas entendu parler de cela – peut-être parce que je n'ai pas été beaucoup présente au terrain – et que cela s'inscrit dans les questionnements généraux de ma thèse.	Prendre soin (milieu de vie) : je note ici l'inquiétude des personnes qui s'occupent du terrain au regard des changements de climat.
17h15-45 -> je pars me balader + visite abbatale Saint Antoine. Je remonte me reposer un peu avant de redescendre pour 18h15 comme je suis de service ce soir.	Je décide d'aller visiter l'abbatale qui se trouve juste à côté de la maison et qui m'a été décrite comme très belle, faisant partie de l'attrait du village. La soirée s'annonce chargée et fatigante (service et entretien prévu) alors je prends un temps de repos	Prendre soin (milieu de vie ; lien) : le lieu dans lequel nous sommes se trouve juste à côté d'une très belle église. Cela me semble juste alors de m'y rendre – d'autant que plusieurs personnes m'ont évoqué ce lieu. Prendre soin (rythme) : autant le week-end précédent était marqué par un ralentissement, autant j'appréhende celui-ci, entre l'avancement de mon enquête (duquel résulte la programmation de plusieurs entretiens) et le fait de ma participation aux services.
* Evelyne -> chez elle et Emile (à réunion postulants). Sur la table -> un numéro d'« Alternative santé ». Elle nous prépare une tisane.	E5 Il y a une rupture chronologique dans mes notes. Je n'ai pas pris de notes avant le soir, donc mes premières notes sont celles de l'entretien. Je prends très peu de notes pour ne pas déstabiliser l'enquêtée. Elle est seule à son appartement, son mari est à la réunion des postulants. Je remarque sur la table un numéro d'« Alternative santé », qui m'intrigue – ma mère y est abonnée donc je suis familière du contenu. Nous y ferons référence durant l'entretien. Les entretiens qui ont eu lieu dans les appartements des personnes enquêtées ont toujours été accompagnés d'une boisson et/ou un en-cas, marque d'une	Prendre soin (rythme) : le fouillis de mon carnet (moins perceptible dans cette reproduction sur word, en colonnes) me semble illustrer à merveille le tourbillon de la fin de journée. Prendre soin (dedans/dehors, intime) : je me sens véritablement accueillie dans l'intime des personnes qui m'ouvrent la porte de leur appartement pour les entretiens. J'y perçois une ambiance différente à chaque fois, ce qui me semble signifier l'existence de sphères intimes propres à chaque personne/famille – certainement comme n'importe quel appartement, mais cela m'apparaît d'autant plus fortement que je côtois ces

	convivialité malgré le caractère formel de l'entretien (avec enregistrement, carnet et guide d'entretien sur feuille libre).	personnes dans un espace semi-privé depuis plusieurs jours. Prendre soin (soin de l'autre ; lien) / Instituer (convivialité) : le partage d'une boisson qui m'est spontanément offerte lors des entretiens dans les appartements me semble instaurer une convivialité et participer au fait de prendre soin de l'autre et de la relation à l'autre.
* service Prière -> en lien avec tradition chrétienne. « là où il y a la haine... » Tous les soirs, récitent un de leurs engagements. Texte + temps de silence + intention de prière + partager signe de paix avec ses voisins (bise).	J'ai donc pris ces notes après l'entretien, d'où l'astérisque pour garder une continuité chronologique. Les termes mis entre guillemets sont le début d'un des textes récités tous les soirs, identifié au début comme étant un texte de Saint-François-d'Assise. C'est une prière de l'Arche présente sur leur site, dans laquelle certaines phrases sont prononcées par des hommes, d'autres par des femmes. Je note quelques précisions sur le déroulé de la prière, qui est un temps codifié qui m'a beaucoup touchée durant mon séjour.	Prendre soin (rythme) : sur la discontinuité chronologique du carnet, cf. précédemment écrit. Instituer (rituel) : des textes sont utilisés de manière très récurrentes dans la prière du soir. La répétition m'a semblé produire un effet de familiarité et de ressourcement. Si l'alternance des voix hommes et femmes m'a semblé mélodieuse, j'ai été plus dérangée par l'attribution de caractéristiques dites féminines aux voix de femmes et inversement, masculines aux voix d'hommes. Je n'ai pas eu l'occasion de demander une explicitation de ce choix.
Repas. A droite -> Garance -> parle de cercle (?) de femmes. Organisé avec Esther. (avec Gaspard = communauté aux rêves (site wordpress)). (Doula, // grossesse). Discute avec Gihane. A gauche, Marion et Mathilde parlent avec une postulante.	La conversation que je rapporte porte sur des thèmes qui touchent au féminin. La personne avec qui je discute est une doula, c'est-à-dire une accompagnante à la naissance, qui peut accompagner durant toute la grossesse et le début de vie de l'enfant, dans une approche transversale (physique, psychique, sociale, émotionnelle, spirituelle, etc.). C'est une approche douce de la grossesse et de la mise au monde de l'enfant	Prendre soin (corps / mon corps) : ma situation physique a certainement participé à l'orientation de la discussion (voire à son initiation). Instituer (expérience : l'Arche comme expérience de rupture) : je considère cette discussion comme une illustration de ce que je considère comme une expérience de rupture permise par l'Arche (et

Evelyne m'appelle dans la cuisine (tel), vers 20h40.

Je monte = 20h50 (je connais le chemin car voisine d'Elouan).

qui cherche à prendre en compte les transformations que la personne qui met au monde peut connaître.

Je suis intriguée, mais sur le moment je minimise la portée de l'approche que cette personne décrit. Je suis peu renseignée sur ces sujets à ce moment-là, et plus encore je n'ai pas encore éprouvée par l'expérience ce dont elle parle. Je reste assez passive durant cette conversation. Sur le plan personnel, je considère cette conversation comme une « graine » (parmi d'autres, mais néanmoins importante) pour toutes les recherches et découvertes que je ferai par ma maternité – notamment sur mon rapport au corps, la puissance du féminin, l'animalité en moi, la force de la personne qui enfante, puis nourrit, prend soin et rassure, et plus encore.

J'analyse cela comme une de ses rencontres que la configuration spécifique de l'Arche avec ses multiples accueils permet. Je constate durant mon séjour que plusieurs personnes font des récits sur des rencontres fugaces lors d'un séjour fait à l'Arche qui ont pu avoir un impact plus général dans leur vie.

Après mon service (que je ne relate pas dans mes notes), je monte pour mon entretien. Je précise que je connais le chemin : la maison est grande et même au bout de quelques temps, il y a encore plusieurs endroits où malgré un bon sens de l'orientation et une certaine vigilance, on pourrait se perdre.

les rencontres que ce lieu suscite et permet). J'ai, ce soir-là, entendu des choses au sujet de l'accompagnement à la naissance, que j'avais peu voire pas entendu jusque là. Depuis, c'est un sujet qui a pris une place importante dans ma vie. Dans la généalogie de ma rupture vis-à-vis de la conception instituée de la naissance (et de la grossesse et de certaines choses liées au fait de mettre au monde un enfant), cette discussion permise par les situations que créent l'Arche (lieu de passage et de partage entre des personnes qui sont dans une posture critique) constitue pour moi un tournant, imperceptible sur le moment, mais instituant dans ma trajectoire.

Instituer (fonctionnement) / Prendre soin (dedans/dehors) : ma remarque « je connais le chemin », que j'interprète du fait de la taille de la maison me semble préciser ce que j'évoquais au sujet de mes notes du début de journée (numéro de chambre et numéro de téléphone interne) : la maison est très grande, elle peut au début s'apparenter à un labyrinthe. Je précise que mon point de repère est un autre appartement que j'ai visité. Je connais donc certains de ces lieux : ce sont des lieux qui sont la sphère privée d'autres personnes mais ma connaissance de leur localisation m'aide à me sentir un peu plus chez moi dans ce grand espace qu'est la maison.

	Néanmoins, l'appartement où je me rends est tout proche de celui de l'enquêté chez qui je me suis rendue plus tôt dans la semaine.	
22h15 = je repars de chez elle. Après entretien, on parle aussi un peu de mon ressenti.	Les enquêté·e·s m'ont souvent retourné des questions : si cela est sûrement courant dans les enquêtes en immersion (où on développe des relations au-delà de l'entretien), je pense que cela est aussi spécifique à cette habitude de réciprocité et d'écoute au sein de l'Arche. Cela est sûrement intensifié ici par le fait que j'interroge la personne qui s'occupe de l'accueil communautaire et de notre accompagnement durant le stage.	Prendre soin (soin de l'autre) : les questions qui m'étaient retournées lors des entretiens, sur mon ressenti de la situation, me sont apparues comme une manière de prendre soin de moi et de mon expérience immersive.
J12 Seule chose prévue = entretien avec Elodie, 14h30 Matin = repos dans la chambre. 10h45 -> je sors faire un tour dans le village.	Arrivant à la fin de mon immersion, je m'accorde une matinée plus tranquille, avec moins d'interactions sociales, pour être en forme pour la fin du séjour.	Prendre soin (soin de soi) : soulagée de sentir l'accomplissement de certains de mes objectifs liés à ma recherche, je m'autorise alors à prendre soin de moi en limitant les interactions et en consacrant un moment de ma journée au repos.
Repas -> discussion avec Laura et Gilles -> anecdote train, vitre brisée, responsabilité et honnêteté.	Je ne me souviens plus du contenu de l'anecdote, mais la personne qui l'a racontée (qui était là pour le week-end des postulants) nous en avait expliqué ce qu'il en tirait sur l'importance de la responsabilité et de l'honnêteté. C'était un moment intrigant et captivant, avec le sentiment de s'être faite embarquée dans une histoire que nous suivions sans forcément comprendre au début les raisons de ce récit. Il était difficile de communiquer avec les mots ce que cette discussion avait eu d'important, d'où la prise de notes très « factuelles », qui semble ne rien apporter. Cela illustre bien	Instituer (expériences partagées qui fondent le collectif) : j'ai beaucoup de mal à « ranger » cette idée quelque part. Je me souviens de ce que je percevais de ce moment : une écoute entière de la narration de l'autre, la sensation de partager, par ce bout d'histoire, des valeurs communes et un bout de vérité humaine en commun.

	que les mots peuvent avoir des limites pour rapporter l'expérience vécue et les émotions qui s'en dégagent.	
Je remonte puis entretien avec Elodie.	E6 Pour les entretiens, j'ai à chaque fois en prise en note les informations signalétiques que je ne reporte pas ici. L'entretien était très intéressant, et plus « efficace » en termes de temps, notamment car l'enquêtée a un enfant en bas âge dont elle doit retourner s'occuper à une heure précise. Je sors contente de cet entretien.	
Je remonte -> temps sur ordi.	C'est la première fois depuis que je suis arrivée que j'allume mon ordinateur (probablement pour répondre à des mails que j'ai pu consulter depuis mon téléphone portable les jours précédents).	Prendre soin (soin de soi) : cette déconnexion à l'écran d'ordinateur m'a physiquement fait du bien. Prendre soin (lien à l'extérieur) : En rallumant l'ordinateur, c'est aussi le lien à l'extérieur que je rallume.
18h30 -> prière dans la chapelle, environ 35 personnes. En union de prière avec juifs (shabbat). lundi = hindous mardi = musulmans mercredi = [chercheurs de] vérité jeudi = bouddhistes vendredi = chrétiens samedi = juifs.	La prière a lieu dans la chapelle, ce qui me semble plus fort que dans la pièce dans laquelle elle se déroule lorsque nous sommes à l'intérieur habituellement. Dans la marge, j'ai voulu noter quels jours correspondaient à quelle tradition spirituelle.	Instituer (rituel) : à force d'observation du rituel, je l'ai suffisamment intégré pour réussir à en formaliser pour moi des éléments qui me semblent intéressants de me souvenir. Instituer (interspiritualité) : le fait que chaque jour corresponde à une tradition spirituelle m'a semblé être une manière d'instituer l'interspiritualité de la communauté.
Je prends l'air.	Je signifie un besoin d'extérieur.	Prendre soin (soin de soi) : à nouveau ici je m'autorise un temps pour moi, à l'extérieur.
Repas -> Elie reprend Mathieu [lors de la	À la relecture, cela me semble bizarre que ce soit de l'engagé	Instituer (codes) : la manière dans le repas est présenté est très

<i>présentation des plats</i>] sur « restes ». On dit « souvenirs ». E. dit que c'est de la novlangue. Service termine assez tôt.	que soit venue cette réflexion sur la novlangue, ou alors c'était dit avec dérision. Dans l'ensemble, il s'agissait d'affirmer que le terme de « souvenirs » est un code non-négociable lors de la présentation du repas.	codifié. Une personne en stage avait voulu déroger à la règle d'employer le terme « souvenir » pour désigner les restes qui sont resservis. Un engagé lui signale alors l'importance de respecter ce code. De mon ressenti, il me semble qu'une certaine poésie se dégage des termes codifiés par lesquels le repas est présenté : parler de « souvenir » nous lie autrement à ce que l'on mange. Lorsque l'on mange la fin d'un plat présenté la veille, on se souvient du moment vécu la veille. Cela me semble en effet avoir son importance. L'envie de sortir du code me semble liée au caractère de cette personne en stage, qui questionnait souvent des habitudes et manières de faire de la communauté.
Marion me raconte conflit avec Mathieu. Esther l'a prise à part.	J'apprends de cette manière la façon dont les conflits entre stagiaires peuvent être pris en compte dans la communauté : possibilité de s'exprimer à ce sujet à un membre de la communauté qui accompagne l'expression de la conflictualité et peut servir de médiateur.	Instituer (conflictualité) : par cet exemple, je prends conscience qu'un dispositif spécifique est pensé pour permettre d'explicitier les conflits et de les accepter sans qu'ils ne dégénèrent en violence.
20h45 -> danse. Environ 40 au plus fort [<i>de la soirée</i>]. Beaucoup de postulants. Jusqu'à 22h30. Mené par Evelyne, Esther et Gwendoline, car Gislaine pas là. Alternance facile / difficile, initiés /débutants-tous. En cercle, en ligne, à	Nous sommes nombreux·ses à la soirée danse. Cette soirée était très agréable, pleine de joie. Encore une fois, plusieurs niveaux coexistent, donc les danses proposées ne sont pas toutes adressées à tout le monde, pour que chacun·e ait sa place et soit satisfait·e.	Instituer (fête) : l'approche de mon départ a rendu cette soirée très agréable pour moi, je prenais conscience du bien-être que je ressentais lors de ces moments partagés. Il me semble que ces moments festifs contribuent singulièrement à souder le collectif et à consolider les relations, autrement que dans les moments de travail, de repas ou de rituels (prière, etc.).

	deux en cercle. 22h30 -> je remonte. Les autres continuent à discuter.	
J13	15h – Eliane Meunier – E8 [n'a pas d'adresse mail, comment la recontacter] -> par la poste ou par quelqu'un d'autre que j'ai interrogé	Cette journée n'est pas racontée dans l'ordre, j'ai d'abord quelques notes prises dans le cadre de l'entretien fait à 15h avec Eliane, puis les notes sur la journée, probablement écrites le soir E8 C'est un entretien agréable, mais un peu déroutant. L'enquêtée est très âgée, sa trajectoire au sein de l'Arche est longue, et son récit semble lui coûter en énergie. Nos échanges m'intéressent et je passe en plus un très bon moment, l'enquêtée est très attentive à mon bien-être durant ce moment, ce qui me touche.
	matin = petit dej. Service = pluches. Des postulants nous aident un peu.	Une équipe est de service, mais cela n'empêche pas des volontaires de participer. C'est donc le cas de postulants qui participent aux pluches.
	Après = balade avec Lena 30 minutes. Repos.	À nouveau, je prends un peu de temps (cette fois-ci, accompagnée de la jeune stagiaire allemande que j'ai trouvée seule dans la salle à manger et à qui j'ai proposé une balade) pour souffler, avant mon entretien de l'après-midi.
	Repas = service. Apéro de l'équipe dans la cuisine.	Un apéritif était organisé pour l'équipe de service, ce qui a rendu le travail plus agréable. J'écoute

Ils évoquent leur soirée d'hier = bonne ambiance, sont allés jouer au poker avec des gens du village. Evoquent des gens de l'écohameau.	les conversations, qui portent sur la soirée de la veille. Ce récit montre bien les liens des habitant·e·s de la communauté avec les autres habitant·e·s du village. Il est fait mention de l'écohameau dont on m'avait parlé plus tôt durant mon séjour.	concernait qu'un petit nombre de personnes, dans la cuisine. Cela conférait à ce moment un caractère intimiste, amical que j'ai particulièrement apprécié. Prendre soin (lien à l'extérieur ; milieu de vie) : la conversation que je prends en note montre les liens avec des personnes dans le village, l'ancrage que les personnes qui vivent ici ont dans ce village.
Repas -> Elouan va amener Marc à Roybon. Il connaît des gens là-bas.	Roybon est le lieu d'une résistance contre le projet d'implantation d'un centre de vacances Center Parcs. La communauté a participé à la lutte active contre ce projet, certains membres s'installant à l'époque sur la ZAD qui s'y était constitué. Cela m'intéresse, d'autant que plusieurs enquêté·e·s y font référence durant les entretiens, mais je ne me sens pas de m'imposer dans la sortie prévue – d'autant que le stagiaire qui m'en parle ne me propose pas spontanément de me joindre à eux alors que je lui partage mon intérêt pour ce lieu et cette lutte.	Résister (institutions du monde moderne – engagement politique) : la participation de la communauté à cette lutte montre son engagement politique à résister contre les institutions du monde moderne.
Vers 14h -> service fini. Repos puis entretien à 15h.	L'entretien est donc E8, celui que j'ai noté plus haut.	Prendre soin (rythme) : les informations que je fais porter sur mon carnet sont assez fragmentaires. Elles permettent d'imaginer le rythme de la journée, entre le service, l'entretien et les discussions informelles.
18h = courte sortie puis service.	Ces deux dernières mentions sont très factuelles et montrent peut-être une certaine lassitude à l'égard de la tenue de notes systématiques, surtout dans cette journée dominicale de relatif	Prendre soin (rythme) : cf. dit précédemment, les notes sont fragmentaires, factuelles. Ce sont des notes prises le soir, ayant pour vocation de garder une trace de la journée. Il semblerait qu'une

	relâchement.	certaine lassitude se soit en effet installée ce jour-là.
J14	Petit dej Salutation de paix. Environ 10 personnes.	Instituer (rituel) ; Prendre soin (rythme) : au terme de mon séjour, je parviens à participer à la salutation de paix, qui est un rituel très court dans le temps, une manière de se saluer en silence avant la journée, en se souhaitant la paix.
	Pluches. Intendant = Esther. Cuisine midi Eloïse, soir Edith. J'ai voulu donner quelques renseignements sur les différents rôles en cuisine. J'ai remarqué que les mêmes noms revenaient souvent, cela doit donc faire partie de l'attribution de certaines personnes – de la même manière que toutes les tâches de la maison, qui sont réparties. Certaines personnes m'ont expliqué cela plus en détail dans les entretiens. En l'occurrence, comme expliqué plus haut, chaque jour il y a un intendant (qui gère les quantités, notamment pendant les pluches) et deux cuisiniers (midi et soir).	Instituer (fonctionnement) : cf. plus haut sur la répartition des rôles pour la cuisine.
	Travail -> sachets origan pour boutique. A côté Leïla prépare menus, commandes, etc. -> les autres = beaucoup ménage (post-week-end), récolte (avant pluie prévue demain), le reste attendra. Je m'occupe ce matin de la mise en sachet de l'origan pour la vente en boutique : avec une balance, je pèse l'origan et ensuite j'écris sur une étiquette ce dont il s'agit et le poids. Je note ici aussi les occupations des autres. Une personne en long-stage est installée non loin de moi dans la salle à manger et s'occupe de prévoir menus et commandes en fonction. Le ménage, suite au week-end, occupe plusieurs personnes. De la pluie est annoncée pour le lendemain : cela dicte une certaine urgence pour faire des récoltes au terrain.	Prendre soin (sens) : en accomplissant la dernière tâche liée à la transformation de l'origan, je ressens comme une clôture de ce que j'ai fait ces deux semaines : enfermant l'origan dans ces sachets, je ferme également ce que j'ai fait dans ces lieux. Résister (institution du monde moderne, temps) / Prendre soin (rythme) : cf. dit plus tôt sur l'ambivalence du rapport à la segmentation moderne semaine/week-end et la manière dont l'accueil proposé par l'Arche lui fait reproduire cette segmentation dans ses activités.

		Résister (institution du monde moderne, temps) / Instituer (écologie ordinaire) : la prise en compte de la météo comme facteur décisif de l'organisation du temps et de nos occupations me semble relever d'une forme d'écologie ordinaire.
12h -> balade 12h30 repas. Elouan parle de gens qui habitent en yourte dans le coin. Repos.	Ce rythme d'une petite sortie avant le repas de midi s'est installé pour moi au fil du séjour, notamment ces matinées où je travaille à l'intérieur. Je continue à noter des fragments de discussion auxquelles je participe, d'autant plus lorsque cela se rapporte à mon objet d'étude (ici, un engagé évoque le fait de vivre en yourte, ce qui participe généralement d'une forme d'habiter spécifique)	Prendre soin (rythme ; soin de soi) : il me semble qu'au sein de l'organisation communautaire du temps, je me suis créé mes propres habitudes, routines et organisation de mon temps personnel. Résister (résistance incarnée) / instituer (écologie ordinaire) : ma vigilance me porte à noter ces moments où les conversations s'orientent vers les formes d'habiter écologiques en rupture avec les modes d'habiter conventionnels.
Méditation -> Emilien, Elouan, Edith, Laura, Camille (nouvelle, courte stage). [dans la marge] à la fin = sonne trois fois, bol tibétain dit « que les bienfaits de cette méditation soient pour la paix de tous les êtres », et sonne une fois bol. Etirements du dos « individuel », spontané, puis on s'en va. Au début, on arrive, on s'installe en silence en faisant quelques	Il y avait donc 3 engagé·e·s, une personne en long stage et une personne en court stage (arrivée le jour même) à la méditation. J'ai noté quelques indications sur la manière dont est menée la méditation, en l'occurrence par Laura, alors en long stage. Ces indications ne sont pas dans l'ordre, puisque j'explique d'abord ce qui se passe avant les 20 minutes de silence. Si l'on reprend dans l'ordre : Nous arrivons et nous installons en silence (en laissant nos chaussures à l'extérieur de la chapelle). Sans qu'il ne soit donné d'indication à ce sujet, chacun·e fait quelques mouvements calmes	Instituer (rituel) : j'explique le fonctionnement pratique du rituel qu'est la méditation. Cela s'apparente à une « méditation de pleine conscience non guidée » - à la limite, orientée par un court texte entendu collectivement ; s'il fallait trouver une case dans laquelle la ranger. Néanmoins, cette « case » est vaste, et une fois dit cela, nous pouvons surtout dire que ce ne sont pas par les mots qu'il est le plus aisé de retranscrire ce rituel.

mouvements si envie, silence. Vers 14h35 environ, Laura sonne trois coups, lit une citation (maître Eckhart ce jour-là), sonne un coup. 20 minutes de silence.	puis s'installe dans une position assise (par terre, sur un coussin, sur un banc le long du mur). Une personne (toujours la même lors de mon séjour) sonne trois coups sur un bol tibétain, lit une citation, sonne un coup. S'ensuivent 20 minutes de méditation, non guidée. Puis, la même personne sonne trois coups sur le bol, puis dit « que les bienfaits de cette méditation soient pour la paix de tous les êtres », puis sonne un coup. À nouveau sans que ne soient données d'indication, chacun-e s'étire un peu puis repart. C'est une pratique de laquelle j'étais familière avant de faire ce séjour. Je n'ai pas été déstabilisée par le caractère « libre », non guidé de la méditation, mais cela peut être étonnant si l'on n'y est pas habitué-e.	
Travail -> origan. Seule. Au soleil puis intérieur. D'abord je vide des sachets de romarin de l'an passé -> sachets vont être réutilisés. Edouard me dit qu'il m'a mis un sachet d'origan à emporter pour chez moi. Marion me rejoint.	Je donne quelques précisions sur le travail de mise en sachet de l'origan qui implique la réutilisation de sachets de romarin qui n'ont pas été vendus et sont désormais trop vieux pour l'être. On m'a fait cadeau d'un sachet d'origan, ce qui m'a touchée. Comme ce travail m'a occupée sur plusieurs jours, recevoir un sachet à emporter chez moi, que j'ai pu utiliser pendant de nombreux mois, a renforcé mon sentiment d'avoir fait partie d'une œuvre commune sur la durée de mon séjour.	Prendre soin (sens)/ Instituer (œuvre commune, travailler ensemble, et avec ses mains) : précisions au sujet de ce que j'ai déjà évoqué le matin. Le fait de pouvoir emporter un sachet de ma réalisation a apporté du sens au travail que j'avais accompli.
18h30 prière. Union de prière hindou -> texte Krishnamurti. C'est Eugène qui dirige	J'ai pris en note des éléments textuellement énoncés lors des prières, pour garder une trace des mots et phrases employés lors de ces rituels et pour avoir une idée	Instituer (rituels) : de même que je l'ai fait pour la méditation, je décide de prendre du recul ce dernier jour pour essayer de noter ce qui me semble revenir souvent

la prière. « Nous sommes tous passants et pèlerins... allumons donc un feu... » « Seigneur... là où il y a la haine que nous mettions l'amour » « aujourd'hui nous récitons notre premier engagement » « en union de prière avec... » + lit un court texte « partageons un moment de silence » « nous pouvons partager nos prières » « y a-t-il des arrivées ? des départs ? des annonces ? » chant choisi par celui/ceux qui part(ent) s'il y en a. -> pour moi = bénédiction (?) car j'ai dit que je n'étais pas assez familiarisée avec les chants pour choisir. comme je partais -> beaucoup sont venus m'embrasser et me souhaiter bonne continuation, etc.	de la structure que prend cette prière du soir. Certains de ces textes sont disponibles en ligne sur le site de la communauté de l'Arche⁴. La prière est une alternance de lecture de textes (certains, récurrents, dont la lecture est commune, d'autres, ponctuels, choisis et lus par la personne qui mène la prière) et de chants (chantés collectivement, avec une personne qui lance le chant pour que tout le monde soit sur la bonne note). Chaque jour, les engagé·e·s récitent un de leurs engagements. Chaque jour, nous sommes « en union de prière avec » une tradition spirituelle. L'idée de partage (du silence, des prières, etc.) est rappelée à plusieurs moments. Il est possible de participer silencieusement, mais l'on peut aussi participer au chant et partager nos prières (en disant plus ou moins explicitement vers qui et quoi nos prières et pensées sont tournées). À la fin, il y a un temps d'annonces, les nouvelles personnes sont introduites, et les départs à venir sont annoncés. Il s'agit de mon dernier soir, donc mon départ est annoncé. Un chant est alors proposé, dans l'intention du départ. Ce moment semble particulièrement émouvant – il l'était déjà pour moi qui ne suis restée que deux semaines.	voir systématiquement lors de la prière du soir. J'y note ainsi le point de départ : l'union de prière avec une tradition spirituelle ; le passage par un des engagements ; la dimension de « partage », qui me semble fondamentale pour comprendre la dimension collective du rituel ; les annonces et les arrivées et départs – qui ont une dimension de fonctionnement, mais aussi d'introduction pour l'arrivée et de formalisation voire sacralisation du temps de l' « au revoir ».
Repas (couscous préparé par Edith)	J'ai mis un moment à comprendre si les repas du soir – qui, pour les engagé·e·s, sont pris dans leurs	Instituer (fonctionnement) : le fait que les repas soient tous préparés à l'échelle de la communauté est

⁴ <http://www.arche-nonviolence.eu/Prieres.php>

Discussion avec Elouan, Leonard et Marion au sujet des vidéos de Mélenchon et celles de Ruffin. Elouan et Leonard aiment bien le style et l'éloquence de Mélenchon.

Elouan parle de « Thinkerview » sur Youtube (même s'il précise ne pas aimer youtube, c'est la seule chaîne qu'il regarde vraiment, etc.)

-> émission de 2h20 qui l'avait passionné.

dit que sinon il regarde beaucoup Arte (sur internet).

Reportages comme moyen de s'informer (réponse à Leonard qui se disait blasé/fatigué des média et voudrait décrocher de ça).

Elodie me dit d'aller voir à la braderie = plein d'affaires pour bébé dans une armoire. Je peux me servir.

On discute avec Marion puis on va voir.

appartements – étaient préparés pour tou·te·s ou si les engagé·e·s préparaient le leur de leur côté. En observant plus attentivement, je constate que la préparation est communautaire pour les deux repas, d'où le fait qu'il y ait un cuisinier pour le midi et un autre pour le soir. Les personnes qui ne mangent pas dans la salle à manger montent en fait le repas préparé en cuisine pour le nombre de personnes dont est composée la famille.

La discussion durant le repas est orientée vers la vie politique institutionnelle, je prends en note, d'autant plus que la discussion implique une des personnes avec qui j'ai fait un entretien.

La défiance envers les médias, encore plus que celle envers les politiques – présente également – était assez généralisée dans notre conversation.

Une engagée me rappelle l'existence, avant mon départ, d'une braderie – une pièce dans laquelle sont entreposées par chacun·e des vêtements qui peuvent être récupérés par d'autres, sur le principe du don. Elle m'indique qu'il y a beaucoup d'affaires pour bébé et que je peux prendre ce qui me plaît.

Cette pièce nous avait également été présentée comme très utile lors des changements de saison non anticipés par les personnes en moyen et long stage.

perçu par les habitant·e·s comme un gain de temps lié au fait de vivre en communauté – que le repas soit pris ensemble ou non.

Prendre soin (intime, dedans/dehors) : le fait que les familles prennent leur dîner dans leurs appartements me semble montrer ici encore l'importance de consacrer du temps à la sphère privée voire intime. Cela montre à nouveau que la communauté ne se substitue pas à la famille.

Résister (institutions du monde moderne -> engagement politique) : notre discussion porte sur les médias traditionnels (que je rapproche du monde politique institué puisque cela était lié dans notre conversation). Il me semble que cela semble admis que les médias traditionnels sont des institutions auxquelles on ne peut pas se fier. La discussion porte alors sur les moyens alternatifs que l'on peut utiliser pour s'informer.

Prendre soin (mon corps ; soin de l'autre) / Instituer (écologie ordinaire) : le fait de me proposer, du fait de la venue dans quelques mois de ma fille, d'aller récupérer des affaires à la braderie, m'a semblé être une manière de prendre soin de moi, alors même que je m'en allais le lendemain. C'est une attention à mon égard, qui m'a semblée tout à fait altruiste et empathique (certainement cette personne avait-elle trouvé du plaisir ou de l'intérêt lors de sa grossesse à

		aller fouiller ces affaires pour sa fille). L'existence de cette pièce et son utilisation par les personnes de passage notamment qui pourraient de pas avoir anticiper les besoins en vêtements qui pourraient évoluer lors de leur séjour me semble relever de pratiques d'écologie ordinaire.
Cours de yoga Marion. Laurence aussi là. -> adapte pour femme enceinte. On retourne à la braderie -> je prends pas mal d'affaires pour bébé. Je range mes affaires.	Un cours de yoga était proposé par la stagiaire (moyen-stage) dont j'étais proche. Ce type d'activité peut être organisé librement, et peut être inscrit sur un tableau où des activités sont proposées – les annonces permettent aussi de les relayer. Nous étions deux, une personne en stage long et moi. Après un deuxième passage par la braderie, j'ai également passé un moment assez long dans la chambre des deux stagiaires qui étaient arrivées en même temps que moi – moment que je ne relate pas dans mon carnet alors que c'est un moment qui m'a plu et dont je me souviens bien, peut-être ai-je alors jugé que cela m'appartenait trop personnellement pour être présent ici ? Je n'y étais pas encore allée et ai donc pu voir à cette occasion à quoi ressemblent les chambres de la partie « communautaire ». Il s'agissait d'une chambre à trois lits, dont deux seulement étaient donc occupés, avec un lavabo dans la chambre. J'ai également eu l'occasion de voir la chambre d'une personne en long stage : sa chambre était plus personnalisées, avec des éléments affichés au mur, et elle semblait plus	Instituer (fonctionnement) : cette activité est l'occasion de me souvenir de la possibilité pour chacun-e de proposer des temps d'activité spécifiques sur les temps libres (notamment le soir). Prendre soin (corps ; mon corps) : le yoga fait partie des pratiques de soin, d'abord du corps, mais qui agit de manière globale sur la personne – dans une idée notamment d'apaisement et de rééquilibrage à différents niveaux (physiques, émotionnels, spirituels, énergétiques, etc.). Le fait qu'elle ait spécifiquement adapté la séance à ma spécificité physique est une marque à nouveau de la manière dont on a pris soin de mon corps dans ce temps spécifique. Prendre soin (intime) / Résister (institutions du monde moderne – savoir) / Instituer (fonctionnement) : mon « oubli » ou omission de ce passage dans la chambre de mes partenaires d'expérience à l'Arche est intéressant, à double titre. Il me semble interroger autrement cette question de l'intime – et ici de ce que je pense être intime, c'est-à-dire mon propre découpage des

	confortable (avec un lit double). Cela s'accorde tout à fait avec ce que j'avais entendu sur le statut des stagiaires « longs » dans la maison : cette maison est pleinement la leur pour la durée de leur séjour.	sphères « intimes » (vécu relationnel avec ces deux personnes) et « travail » (mon immersion, ce que je considère pertinent à consigner dans mon carnet). Par ailleurs, il me semble dommage de ne pas l'avoir évoqué car, comme ma colonne d'explicitation le précise, j'ai à cette occasion pu me représenter les lieux attribués pour la « sphère intime » de chacun·e, en fonction de la durée du séjour.	
J15	Je range et nettoie ma chambre Petit dej vers 8h. Les gens que je croise me disent au revoir très gentiment.	Le départ était un moment fort en émotions, notamment avec les stagiaires : nous avons vécu ensemble, avec une grande proximité, même s'il ne s'agit que de deux semaines. Nous savons qu'il y a peu de chance que nous ayons à nous revoir un jour, et pourtant nous avons compté les un·e·s pour les autres dans ce moment tout spécial de notre vie. Encore une fois, je me rends compte que si cela est fort pour moi qui ne suis restée que deux semaines, cela doit être encore plus intense lors des départs des personnes restées longtemps.	Instituer (expériences partagées qui fondent le collectif ; expérience de rupture à l'Arche) : ce ressenti de force et d'exceptionnalité des relations construites durant cette expérience me semble intéressant pour appréhender un peu mieux ce en quoi le passage (court, moyen ou long en fonction de la durée du stage) à l'Arche peut prendre comme sens dans la trajectoire des personnes qui font cette expérience.
	C'est la journée de convivialité des engagés. -> il pleut ++ donc vont devoir adapter. Plaisanteries à ce sujet. J'ai entendu parler de quelques éléments de programme mais celui-ci n'est pas public = cours de yoga donné par Esther, pique-nique.	Je n'en ai pas noté la fréquence, mais il arrive que les engagé·e·s aient des « journées de convivialité », où ils·elles sont ensemble, hors de la maison, pour partager des moments ensemble. Le programme n'est pas partagé, cela ne concerne que les engagé·e·s, nous avons néanmoins entendu quelques extraits de leur programme, plaisanteries ou pas car ces dernières abondaient dans les conversations que nous entendions.	Instituer (expériences partagées qui fondent le collectif ; convivialité) : cette « journée de convivialité » - pour laquelle, pour de très justes raisons que je n'ai pas eu à questionner, j'ai peu d'information en termes de contenu - me semble être une de ces expériences partagées qui fondent et consolident le collectif, par la convivialité ici explicitement nommée.

8h35 -> j'appelle Emmanuel, ne le voyant pas arriver. Je dis au revoir aux autres stagiaires.	Un engagé devait m'emmener à la gare – je m'étais inscrite sur le tableau des départs qui fait partie des tableaux présents dans l'entrée et permettant de centraliser et relayer les informations.	Prendre soin (lien)/ instituer (fonctionnement) : la communauté prend en charge les arrivées et départs de la communauté en faisant le lien avec les transports en commun. J'en précise ici le fonctionnement.
Emmanuel m'emmène. Il me demande un petit debrief. Je lui dis puis exprime que j'ai été contente d'aller à la méditation tous les jours que je n'y arriverai pas seule même si je sais qu'il « faudrait ». Il me suggère de transformer « il faut » en « je peux » -> la vie communautaire aide à faire cela dit-il. Il me laisse à la gare en me souhaitant bonne continuation.	Le temps dans la voiture a permis un petit retour sur ce que j'ai vécu. La personne qui m'emmène en profite pour me donner quelques conseils pour poursuivre ce que je qualifie d'important pour moi.	Prendre soin (soin de l'autre)/ instituer (expérience, l'Arche comme rupture) : ce temps dans la voiture, durant lequel je peux revenir sur ce que j'ai vécu, me semble faire partie de l'accompagnement plus ou moins formalisé que la communauté apporte aux personnes qui viennent y séjourner. L'idée de me prodiguer des conseils pour profiter de ce que je retire de cette expérience au-delà du temps passé dans la communauté me semble un premier pas vers l'explicitation de micro-ruptures que le passage par ce lieu pourrait permettre et qui pourraient questionner nos manières de faire plus généralement dans notre vie.

Annexe B : Tableau général de la classification des catégories de la troisième colonne du carnet de terrain

Résister	Prendre soin	Instituer
Institutions du monde moderne (religion uniformisée)	Mon corps	Expériences institutantes similaires (trajectoires)
Institutions du monde moderne (temps)	Intime, dedans/dehors	Expériences partagées qui fondent le collectif (rituels, travail)
Institutions du monde moderne (politique, engagement personnel ou collectif, distance à l'égard des institutions formelles, nuances)	Corps -> danse	Expérience : l'Arche comme expérience de rupture
Institutions du monde moderne (savoir académique, que j'incarne)	Soin de soi (temps, calme)	Faire collectif (dedans/dehors), limites (plurielles) de la communauté
Institutions du monde moderne (travail)	Lien (à l'extérieur, abri / dans la communauté)	Rituels, fêtes, danse
Institutions du monde moderne (argent)	Milieu de vie (en prendre soin, s'y sentir bien)	Codes, codes routiniers
Trajectoires de rupture	Ambivalence des rythmes	Fonctionnement, organisation
Résistance située	Sens	Écologie ordinaire
Résistance incarnée	Soin de l'autre	Convivialité
Formes de résistance (non-violence)	Intention	Pluralité, conflictualité, non violence
Une brèche		Brèche
Nuances de la résistance		Autonomie, altération
		Œuvre commune, travailler ensemble (notamment avec ses mains)
		Interspiritualité
		Rythme communautaire

Annexe C : Tableaux des sous-catégories de « résister » dans le carnet de terrain

Les deux tableaux suivants montrent la répartition des 39 occurrences de la catégorie « résister » parmi la troisième colonne du carnet de terrain.

À quoi ? Résister aux institutions du monde moderne	22	Souvent liée à
Politique	6	Résister, « formes de résistance »
Savoir	6	
Temps	4	
Religion	2	
Travail	1	
Argent	1	
Hors catégories	2	

Comment ?	17	Souvent liée à	Dont
Trajectoires de rupture	9		2 « en rupture »
Formes de résistance (engagement, non-violence)	3		
Résistance incarnée	2		1 « retrait du monde »
Résistance située	1		
Nuance de la résistance	1	Résister, « formes de résistance »	
Brèche	1		1 « instituer »

Annexe D : Tableaux des sous-catégories de « prendre soin » dans le carnet de terrain

Les trois tableaux suivants montrent la répartition des 112 occurrences de la catégorie « prendre soin » parmi la troisième colonne du carnet de terrain.

Soin de quoi / de qui ?	57	Souvent liée à	Dont
Soin de soi	15		
Soin de l'autre	14		1 « mon corps »
Lien (à l'extérieur, abri / dans la communauté)	11		
Intime, dedans/dehors	10		
Milieu de vie (en prendre soin / s'y sentir bien), écologie	7		

Comment, par quoi ?	35	Souvent liée à	Dont
Rythme et ambivalence des rythmes	30		6 « soin de soi »
Sens	4		1 « soin de soi »
Intention (en venant à l'Arche)	1		

Corps	20	Souvent liée à	Dont
Mon corps	14		
Corps	3		2 « mon corps »
Mouvement (danse)	2		
Mouvement (marche)	1		

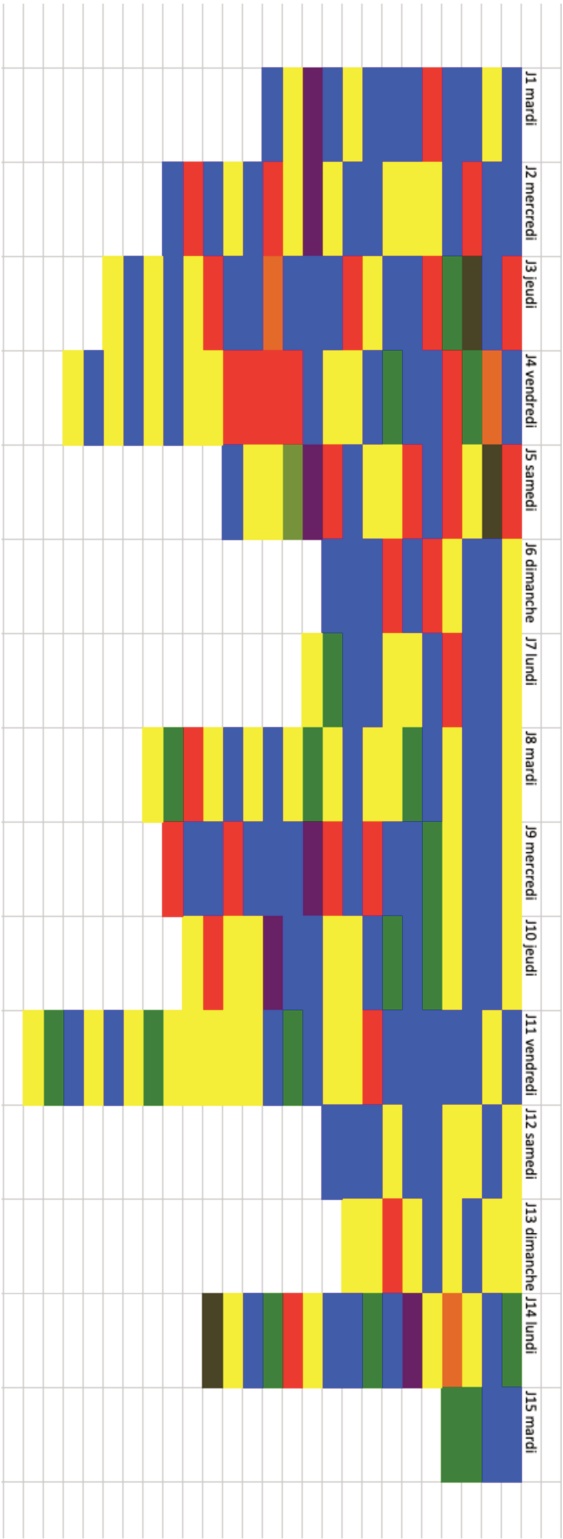
Annexe E : Tableaux des sous-catégories de « instituer » dans le carnet de terrain

Les deux tableaux suivants montrent la répartition des 133 occurrences de la catégorie « instituer » parmi la troisième colonne du carnet de terrain.

Quoi ?	62	Souvent liée à	Dont
Faire collectif (dedans/dehors), limites (plurielles) de la communauté	23		1 « pluralité »
Autonomie, altération	16		
Interspiritualité	7		
Pluralité, conflictualité, non-violence	6		
Ecologie ordinaire	5		
Convivialité	4		
Rythme communautaire	1		

Comment ?	71	Souvent liée à	Dont
Rituels, fêtes, danse, codes (routiniers)	26		
Fonctionnement, organisation	20		
Œuvre commune, travailler ensemble (notamment de ses mains), « faire collectif » par le travail ensemble	7		
Expériences partagées qui fondent le collectif	8		
Expérience de l'Arche comme rupture	5		
Expérience instituanes similaires (trajectoires)	4		
Brèche	1		1 « résister, brèche »

Annexe F : Vue générale des catégories du carnet de terrain



Annexe G : Grille d'entretien Vallée Longue, mars 2019

Présentation

Nous sommes étudiants à l'université Lyon II et nous réalisons des entretiens dans la Vallée Longue. Nous souhaiterions vous poser quelques questions sur votre cadre de vie et vos habitudes (vos manières d'habiter).

→ Avant l'entretien, systématiquement demander l'autorisation pour enregistrer : préciser à ce sujet que les entretiens sont anonymisés (les noms des personnes et des lieux n'apparaissent pas dans l'analyse diffusée). Les propos recueillis font l'objet d'un traitement global et seront soumis à la validation des participants à l'enquête (on prend les coordonnées et on recontacte au moment de la rédaction de l'analyse).

Imaginaires territoriaux (1)

Sous-thèmes : trajectoire, représentations du territoire, affects en lien au lieu, devenir territoriaux

[Trajectoire]

- Depuis quand habitez-vous ici ? (1.1.1)
 - Comment (et en combien de temps) s'est passée votre installation ici ? (progressive, rapide...)
- D'où venez-vous et où avez-vous vécu auparavant ? (1.1.2)
 - Diriez-vous qu'un (des) lieu(x) dans le(s)quel(s) vous avez vécu vous a (ont) marqué(e) ?
Si oui, en quoi ?

La réponse doit intégrer la manière dont l'enquêté(e) se représente sa trajectoire de vie : linéaire ou marquée de rupture(s). Si rupture(s), chercher à faire identifier les raisons et les sensations ou sentiments associés.

[Représentations du territoire et affects liés au lieu vécu/habité]

- Pour quelles raisons êtes-vous venu(e) vivre ici ? (Qu'est-ce qui vous a amené(e) ici ?) (1.2.1)
 - À quoi aspiriez-vous en venant ici ? Ces aspirations ont-elles été satisfaites ?

Pour orienter sur question du choix, laisser ouvert aux trajectoires guidées en partie par des hasards et/ou des contraintes.

- Par quel lieu vous sentiez-vous attiré(e) (Cévennes, Lozère, Vallée Longue, commune, hameau, maison) ? Pourquoi ?
- Comment délimiteriez-vous votre lieu de vie ? (par les limites, chercher à faire définir ce qu'est le « lieu de vie ») (1.2.2)

- Qu'est-ce qu'habiter ici signifie pour vous / qu'est-ce qu'habiter ici vous évoque ? **(1.2.3)**
 - Qu'est-ce qui vous plaît dans le fait d'habiter ici ?
 - Pourquoi habitez-vous ici plutôt qu'ailleurs ?

[Devenirs territoriaux]

- Avez-vous l'impression que votre lieu de vie est « périphérique » ? **(1.3.1)**
 - *Si la « périphérie », ne fait pas réagir* : Du fait de la distance, de l'éloignement... *Si toujours pas de réaction* : distance qui vous sépare des grandes villes / centres de décision politique / lieux d'activités économiques et d'emploi
- Si oui, périphérique par rapport à quoi ?
- Cela vous convient-il ?
- Si non, en quoi ne peut-on pas dire que le lieu dans lequel vous vivez est périphérique ?
- Diriez-vous qu'il y a aujourd'hui des enjeux sociaux et politiques spécifiques à la vie dans les espaces ruraux (et/ou de montagne) ? **(1.3.2)**
 - Si oui, avez-vous le sentiment que les enjeux liés à la vie dans les espaces ruraux (et/ou de montagne) sont aujourd'hui pris en compte par la société dans laquelle nous vivons et les politiques qui y sont menées ?
 - Les récentes mobilisations des Gilets Jaunes font-elles d'après vous état des enjeux des périphéries ?
 - Les débats politiques prennent-ils en compte ces enjeux d'après vous ? Permettent-ils de les traiter ? Si non, pourquoi ? Quels sont ses manques (approche, méthode, contenu, finalités) ?
 - Si non, comment interprétez-vous alors les récentes mobilisations (mouvement des Gilets Jaunes...) ?

Imaginaires écologiques (2)

Sous-thèmes : environnement, pratiques et rythmes, rapport à la nature et à la terre

[Environnement et paysage]

- Parlez-nous de l'environnement dans lequel vous vivez. **(2.1.1)**

Si difficultés pour faire parler de cette question : Quels sont les lieux qui vous entourent ? Quels paysages offrent-ils ?

- Quelles sont les spécificités de cet environnement (*ou de ces paysages si l'enquête a utilisé ce mot*) ? Quelles caractéristiques lui attribuez-vous ? Ces caractéristiques (*faune, flore ; leur dimension « sauvage » ; météo ; géomorphologiques : encaissement de la vallée...*) sont-elles d'après vous spécifiques à l'endroit où vous vivez ?

[Expériences et vécus des lieux]

- Qu'est-ce que ces lieux suscitent chez vous ? (*La question qu'on se pose : qu'est-ce que ces lieux vous font vivre ? → expériences sensorielles, sentiments et affects*) **(2.2.1)**
 - Qu'est-ce que vous appréciez dans cet environnement ? Qu'est-ce que vous n'appréciez pas ?
 - Associez-vous votre environnement à des sentiments particuliers ? Des sentiments plutôt positifs, plutôt négatifs ? Pourquoi ?
 - Quels sons, quelles odeurs, quelles saveurs y associez-vous ?
 - Ces sensations vous paraissent-elles agréables ?

[Rythmes]

- Comment votre environnement a-t-il évolué ces dernières années ? **(2.3.1)**
 - *Population : désertification, regain, présence/absence saisonnière ou sur des temps plus courts (week-end...)*
 - *Retour de certaines pratiques écologiques incluant culture de la terre*
 - *Rythmes « naturels » (évolution spécifique de la faune et de la flore)*
 - *Changement climatique et ses effets multiples (ex : inondations, sécheresse, canicule, perturbation des rythmes de floraison...)*
 - Comment percevez-vous ces évolutions ?
 - Comment ces évolutions vous affectent-elles ?
- Que diriez-vous de votre propre rythme de vie (*rythme quotidien, hebdomadaire, saisonnier, annuel*) ? **(2.3.2)**
 - Votre rythme de vie est-il différent ici (par rapport à ce qu'il serait ailleurs) ? Si oui, en quoi ?
 - Qu'est-ce qui vous paraît rythmer votre vie ici ?

[Pratiques]

- Quelles activités pratiquez-vous dans votre environnement / les lieux qui vous entourent / les lieux dans lesquels vous vivez ? (*Si les termes « activités », « pratiques » ne semblent pas évoquer de réponse très développée : « Qu'est-ce que vous faites dans ces lieux ? » = Laisser la possibilité à l'enquête de ne pas parler uniquement des activités « formalisées » en tant qu'activités, mais plus largement de ce qu'ils font dans cet environnement, incluant éventuellement le repos, etc.*) **(2.4.1)**
Laisser question ouverte et relancer sur ces types de pratiques :

- Randonnée, promenade, sport (pratiques « récréatives » de mouvement)
- Repos/sieste, délasserment, lecture (pratiques « récréatives » de ralentissement)
- Écriture, arts plastiques, travail « intellectuel » (pratiques « créatives » hors lien direct avec la terre)
- Pêche, chasse, cueillette (pratiques vivrières)
- Potager, castanéiculture, apiculture, élevage (pratiques transformatrices de la nature)

- En quoi ces pratiques vous paraissent-elles spécifiquement liées à votre environnement ? **(2.4.2)**
- Qu'est-ce que ces pratiques vous procurent comme sensations ? **(2.4.3)**
- Ces pratiques – ou certaines d'entre elles – sont-elles inscrites dans des savoir-faire spécifiques aux lieux ? **(2.4.4)**
- Si oui, ces savoir-faire ont-ils une dimension collective ? **(2.4.5)**

Question ouverte, mais voici des pistes de réponses si besoin :

- Des pratiques autour d'un projet commun
- Des pratiques de mutualisation d'outils
- Des pratiques de partage de savoirs, retour d'expérience

[Rapport à l'écologie]

- (En lien avec les pratiques dont nous parlions et les lieux dans lesquels vous habitez et vivez) qu'est-ce que l'écologie vous évoque ? **(2.5.1)**
 - Quelles valeurs associez-vous à l'écologie ? Vous sentez-vous proche de ces valeurs ? Si non, en quoi vous en distancez-vous ? Si oui, en quoi vous en sentez-vous proche ?
 - Ces valeurs prennent-elles sens et s'incarnent-elles dans votre environnement de vie, selon vous ? Si oui, comment ? Si non, pourquoi ?

Imaginaires de l'organisation collective (3)

Sous-thèmes : engagement, réseaux de socialisation, héritages politiques, vision future du territoire

[Engagement]

- D'une manière générale, y a-t-il des causes, des revendications auxquelles vous êtes particulièrement sensible ? **(3.1.1)**
- Diriez-vous que vous êtes impliqué(e)s ou engagé(e)s en leur faveur ? **(3.1.2)**
 - Comment ?
 - Depuis quand ?

- Avec qui ?
- Si oui, quelle contribution y apportez-vous ? (en termes de connaissances, de ressources matérielles, de temps...)
- Si oui, qu'est-ce que cette implication vous apporte ? (*socialisation, appartenance, sens, capacité d'agir*)
- Si non, qu'est-ce qui vous freine ? (*pas envie, manque de temps, de ressource, distance, expériences décevantes de l'engagement...*)

[Visions communes pour le territoire]

- Ces engagements pourraient-ils s'incarner dans une vision commune pour le territoire ? **(3.2.1)**
- Quelle pourrait être d'après vous cette vision commune du territoire ? En quoi peut-elle répondre aux enjeux que nous avons évoqués précédemment (*imaginaires écologiques + imaginaires de l'organisation collective*) ? **(3.2.2)**
- *Si vous pouvez faire le lien avec le reste de l'entretien : De quoi pourrait se nourrir cette vision commune ? (ex : héritages politiques locaux, appui sur des pratiques communes, etc. → S'appuyer sur ce qui aura émergé durant l'entretien)* **(3.2.3)**

Questions « signalétiques »

- Date de naissance
- Activités (professionnelles et/ou autres)
- dernier diplôme obtenu
- date d'arrivée dans la Vallée Longue (et dans les Cévennes si différente)

Questions liées au collectif Vallée Longue

- Connaissez-vous le collectif Vallée Longue ?
- Avez-vous entendu parler des automnales (CéFéDé, collectif) ?
- Comment en avez-vous entendu parler ?
- Y avez-vous participé ? Pour quelles raisons ? Qu'est-ce qui vous intéressait dans ces événements ? Ces événements ont-ils correspondu aux attentes que vous en aviez ?
- Coordonnées et retour pour validation.

Annexe H : Retranscription entretiens Vallée Longue, mars 2019

Liste des entretiens

Entretiens avec des membres du collectif Vallée Longue :

EC1 – Corinne
EC2 – Christian
EC3 – Claire
EC4 – Caroline et Christophe
EC5 – Chantal
EC6 – Claude

Entretiens avec des proches du collectif Vallée Longue :

EP1 – Pascal et Pascaline
EP2 – Patricia
EP3 – Pierre
EP4 – Peggy
EP5 – Patrick
EP6 – Philibert
EP7 – Perrine
EP8 – Paulina
EP9 – Pia
EP10 – Paul

Entretiens spontanés

ES1 – Sébastien
ES2 – Samuel
ES3 – Séverine
ES4 – Sylvie
ES5 – Sabrina
ES6 – Sandra
ES7 – Serge

EC1- Retranscription entretien Corinne

1^{er} entretien effectué, juste après la réunion de début de l'enquête, le mercredi après-midi. Discussions au sujet de l'enregistreur qui n'a pas fonctionné dans la réunion qui a précédé. L'entretien commence de manière chaleureuse, Corinne ouvre une bouteille de bière locale et nous sert des verres.

Entretien mené par Sophie et Emilien, sous l'encadrement de Lucie. Les phrases en gras sont celles des enquêteur-riche-s. Toutes les indications en dehors de l'entretien pour des raisons d'explication ou de contexte sont [en italique]. En raison du dysfonctionnement des autres enregistreurs, l'enregistreur utilisé est le téléphone d'Emilien qui produit un enregistrement de qualité très moyenne – certains mots ou bouts de phrase restent inaudibles après plusieurs écoutes, indiqués par la mention [inaudible].

Du coup, on se tutoie, je suppose

Ben ça sera plus facile parce que ça m'évitera de me sentir très vieille.

Ouais. C'est ce que je me suis dit.

[rires collectifs]

[Emilien] Hum...

Tu... on commence ?

[Emilien] Vas-y, on commence. En avant.

Ok. Bon. Bonjour [rires de Corinne et Emilien]. Non mais comme ça on teste... tout. Bon du coup on est étudiants à l'université de Lyon et on réalise des entretiens dans la Vallée Longue et on souhaiterait poser quelques questions sur votre cadre de vie et vos habitudes, notamment vos manières d'habiter. Et du coup, est-ce que vous – enfin, tu... nous autorises à euh... enregistrer l'entretien ?

Oui.

Du coup, euh... ce sera anonymisé. Et les propos recueillis font l'objet d'un traitement global et seront soumis à la validation. Du coup on reviendra vers toi euh après l'enquête euh et au moment de la rédaction de l'analyse.

[Emilien] On prendra tes coordonnées, mail... comme ça on pourra renvoyer...

Hum hum...

Donc on va commencer, d'abord par des questions un peu... donc sur ton parcours, donc depuis quand tu habites ici ?

[court silence] Alors, ici, dans ce logement, depuis juillet 2016, et sur le territoire, ça fait depuis juin 2012.

Ok. Et en combien de temps elle s'est passée ton installation ici ? Est-ce que y a eu des ruptures, ou... ?

Alors euh en fait, si je regarde euh, enfin, pourquoi je suis là... euh, moi la première fois que je suis venue dans ce... sur ce territoire... c'est-à-dire pour moi c'est le mont Lozère, c'est [courte interruption à cause du chat] ouais donc en fait moi je suis pas là par hasard et en fait la première attaque, la première accroche avec ce territoire, ça date de 97-98 où à un moment donné, un ami m'amène sur le mont Lozère, on traverse le mont Lozère voilà. Et là, euh là, pour moi y a quelque chose qui se passe, enfin... et après bah j'habitais dans le Gard, dans l'Hérault, enfin, j'ai beaucoup... pas mal bougé et je revenais régulièrement par ici. Et en fait euh... il a fallu que... que je me retrouve euh euh... en 2009, suite à un licenciement économique, en reprise d'études à l'université, à faire un master, que à ce moment-là ma fille s'autonomise et parte vivre à Paris et

que là je me dise ben que je peux voler... que tout était ouvert, je pouvais faire ce que je voulais ! comme je voulais ! et que... et que le hasard aussi... mette à ma portée des offres d'emploi sur le territoire des Cévennes, pour que tout à coup je tilte en me disant « tiens oui pourquoi pas ! » et particulièrement une offre d'emploi sur ce territoire qui... qui me correspond complètement par rapport à la géographie, par rapport au contenu de l'annonce, enfin, voilà et où j'envisage tout à fait de venir habiter là. Et puis, et puis effectivement, ça fonctionne et... et voilà ! Et du coup euh en plus les choses se précipitent un peu parce que euh reprenant contact avec euh... bon là j'y vais franco hein vous en ferez ce que vous voulez mais bon euh, reprenant contact avec euh, avec euh euh mon grand amour, j'apprends que en fait euh il a eu un gros pépin de santé et qu'il se retrouve – parce qu'on avait un gros écart d'âge – euh à la maison de retraite de Vialas.

[*coupure enregistrement à cause d'un problème sur l'enregistreur.*]

Oui donc moi j'arrive ici en fait, et immédiatement vu le territoire vu la proximité, je me renseigne sur cet ami qui pour moi était important bon bref ! Et là j'apprends que ouais. Donc en même temps c'était une arrivée très très bizarre parce que c'était à la fois... c'était très chargé affectivement de toute façon dans ma démarche parce que ce lieu m'avait vraiment accrochée, notamment le Lozère, si vous avez l'occasion d'aller y faire un tour, c'est pas tout de suite accessible mais enfin c'est vraiment très très particulier hein c'est un plateau granitique, c'est... enfin bon bref ! On a un peu l'impression d'être sur la Lune ! surtout à cette saison, là. Et euh et du coup bah il se trouve que moi en plus j'ai des amis à Nîmes qui ont une maison à Vialas, ils me passent les clés parce qu'elle est en vente... voilà donc je me pose là avant même de commencer de bosser... et puis j'apprends que... ils ont retenu ma candidature et que je vais démarrer là... Donc je m'installe ici euh tout de suite avec donc cette ouverture d'une maison qu'on me prête à Vialas... donc la question ne se pose même pas au niveau de l'habitat, c'est cette maison. Et puis en même temps bon y a cette proximité avec cet ami et du coup euh très vite je réalise que, même si c'est pas du tout ce que je souhaite, je vais m'installer à Vialas parce que ça va être un [*courte interruption par le chat*] euh et ouais, et donc euh et en plus je me dis que c'est pas mal comme... comme étape, venant de Montpellier. De me poser d'abord quand même dans un village, où y a une épicerie euh un tabac – à l'époque je fume et c'est quand même pas négligeable d'avoir un tabac sous la main... enfin voilà d'avoir quand même quelques services, et de pas me retrouver tout de suite euh perdue dans la pampa, même si ça correspond pas du tout à l'habitat que je recherche euh... enfin, la maison en question, c'est une maison euh banale... moi ce que je veux c'est un endroit où je peux chauffer au bois, enfin... qui correspond à... aux critères d'ici. Et en fait ben du coup le premier habitat que j'occupe, que je trouve, c'est un HLM, dans le village même. Bon, entre temps, entre les deux, parce que la maison est finalement vendue donc faut que je parte assez vite, je me fais héberger 15 jours par des copines dans une caravane, aussi sur Vialas, parce que ben ici c'est vrai que ça va très très vite quoi ! En plus moi je me retrouve dans un boulot où je suis à l'Espinas, dans un lieu au croisement de plein de gens. À l'époque, l'Espinas, c'est en travaux, la cuisine, enfin le restaurant est en train de se monter, et ça se monte avec beaucoup de bénévolat donc ça brasse beaucoup de gens donc tout de suite je suis en contact avec eux et... et du coup, on me propose ça, enfin bon, donc euh voilà cette installation en HLM ça va durer un an... [*court silence*] Alors là c'est pas du tout ce que je veux, hein, c'est au chauffage électrique, c'est... enfin bon ! Et... c'est tout petit, c'est sur la place du village, j'suis... vraiment [*rires*] mais, bon, en même temps, c'est 170 euros par mois, c'est imbattable, d'autant plus que la première année, moi... pour des raisons perso, je garde aussi mon appart' à Montpel', qui est occupé par d'autres personnes et qui, que j'avais promis d'héberger et donc voilà ! donc euh bon pour des raisons comme ça, pratiques... ce... ce logement me va bien. [*court silence*] Et... et quand même, je cherche autre chose. Donc la première chose que je

trouve, c'est dans un autre hameau. Sur cette commune... mais enfin ! Sur l'anc... l'autre ancienne partie de la commune, 'fin bon bref, un hameau qui s'appelle Sans bugeais, qui est... qui est très bien exposé, un logement qui est assez grand, 3 pièces... très lumineux, ce qui est pas toujours évident ici parce que... parce que c'est des petites fenêtres, hein, dans le modèle cévenol, et encore plus dans la zone Parc parce que le Parc a fait une obligation de reproduire la...

L'architecture ?

L'architecture. Bon. Il se trouve que ce propriétaire, lui il en a rien à faire, il est propriétaire depuis longtemps et puis il fait ce qu'il veut, donc il fait des grandes fenêtres... Parfait ! Bon sauf que euh il fait ce qu'il veut et lui il estime qu'une maison ça doit respirer et c'est pas grave si ça prend l'eau... 'fin bon bref ça prend tellement l'eau que [*rires*] au bout d'un moment... au bout de deux hivers, ça y est y a des casseroles partout, j'en ai un peu ras-le-bol, surtout que là en plus le prix n'est pas... enfin... n'est pas en adéquation avec l'état du logement ! Donc euh notamment 2014 ici on a eu des pluies diluviennes à l'automne, ça a été un peu la cata et je me suis dit promis que je passerai pas un deuxième hiver, un deuxième automne, enfin, je prendrai pas le risque ! Donc euh bah à la suite de ça, je trouve un logement alors euh... une maison de poupée, adorable, un ancien moulin rénové par des Anglais... voilà... tout petit ! Euh... le problème c'est que c'est saisonnier ! je vais pouvoir y habiter de septembre à mai. Et euh bon ils sont adorables, le loyer, enfin tout est... tout est parfait ! Sauf que c'est vraiment très petit et en fait... c'est un peu un test que je fais, et à la fin du premier hiver je comprends que ben non j'ai besoin quand même d'un tout petit plus d'espace ! Puis même toute seule j'arrive à me marcher sur les pieds, alors dès qu'on est 2, 4, enfin bon bref, c'est... c'est compliqué... mais... et du coup, j'ai une copine qui... qui habite le logement que j'occupe actuellement, qui... qui va s'en aller, et donc on organise le fait – en accord avec le propriétaire – que je reprenne cet appart'. Mais euh elle sait pas quand et... et du coup y a une incertitude puisque moi je dois partir par contre en mai 2016 et du coup j'ai... des amis qui me proposent de... de m'héberger dans... dans un autre hameau ! Sur une autre commune... enfin, toujours, on est sur la même commune mais en fait y a deux communes qui ont fusionné au 1^{er} janvier, et du coup j'ai un peu... voilà ! voyagé de l'une à l'autre et... et donc j'ai... sur cette commune, j'ai d'abord habité à Sans bugeais, ensuite je suis descendue habiter au Moulin de Chal de Causte, assez proche, et donc après je suis partie au Salseau, sur l'autre commune, et là maintenant je suis au Vialla ! Et au Salseau... c'est petit, mais c'est sympa, ça été, en plus ça été complètement refait à neuf, c'est... maintenant c'est loué comme un gîte. Et... j'y ai passé deux mois, c'est super, sauf que ça me correspond pas du tout au niveau du climat parce que il fait très froid là-bas. Donc je préfère nettement être ici ! Et depuis donc juillet 2016 euh j'ai emménagé ici [*silence*] et j'habite ce hameau que... que j'aime assez parce que au niveau du climat euh c'est quand même euh... donc ici on est sur le versant méditerranéen, on est très très proche de la limite de... partage des eaux et donc du passage sur l'Atlantique, c'est ce qui explique qu'il puisse y avoir des variations de... de climat, enfin, et de température quand même assez importantes. Et euh... et ici on est vraiment sur la partie méditerranéenne, on est à peu près à 600 mètres d'altitude [*court silence*] on pourra regarder si vous voulez tout à l'heure quand les lumières vont s'allumer, on verra que en face y a un autre hameau, qui était sur l'autre commune euh qui est à peu près à la même hauteur... enfin y a beaucoup de hameaux qui sont à cette hauteur-là, 600 mètres, c'est pas un hasard hein les gens se sont installés là parce que plus haut c'est quand même plus rude, plus bas eh ben y a moins de lumière, on est vraiment dans... encaissé ! Donc voilà !

Et du coup tu disais Montpellier, est-ce que c'est là que tu es née ? Ou est-ce que tu as vécu aussi... d'autres...

Alors ! On va faire bref [*rires*] moi je suis née à Strasbourg... d'un père alsacien, d'une mère suisse euh qui sont partis quand j'avais deux mois travailler à Paris pour quelques années comme la plupart des immigrés de l'intérieur, et qui sont restés 35 ans [*court silence*]. Donc moi j'ai grandi dans une famille où on n'était pas chez nous. On n'était pas de là et on n'allait pas y rester ! Sauf qu'on y est resté... Et moi j'ai complètement intégré ça ! Donc je n'ai jamais... jamais je me suis sentie... de là, je me suis jamais sentie chez moi. Je suis partie, j'avais 18 ans. Et c'était évident que ça se passait ailleurs ! Et alors en plus, alors là par contre, ça c'est un truc j'ai jamais compris mais moi le climat, ça, le le le chaud, le soleil, ça a toujours été quelque chose que je recherchais, pourtant les personnes du sud ont... moi j'ai connu le sud très tard, voilà quand on allait à la mer, on allait sur la Manche, enfin bon, mais... mais c'était évident que il me fallait du soleil, il me fallait de la chaleur. Quand je suis partie euh... la première fois que je suis partie, je suis partie 6 mois en Guadeloupe... ce qui a conforté mon idée que ça se passerait dans un... enfin voilà, pour moi ça se passait au soleil. Bon aussi vivre sur une île, la taille de la Guadeloupe, c'était pas pour moi non plus. En 6 mois j'avais fait le tour, et... c'est magnifique, c'est très très beau mais bon pff bon voilà... on s'ennuie un peu. Si t'as pas, si t'es pas passionnée par le surf ou quoi que ce soit, 'fin bref, je suis revenue, je suis partie comme ça pendant plusieurs années. Avant de revenir en France en 92, et quand je suis revenue en France, ça se passait dans le sud. Il fallait que ça se passe dans le sud, sauf qu'il fallait absolument que je revienne tout de suite dans le sud, donc je suis arrivée à Aix, Marseille, d'abord. Euh... voilà ! Et puis, euh, et puis, et puis, et puis [*semble chercher à se remémorer*], et puis de 92 à 95, j'ai encore bougé pas mal. 95, je suis arrivée dans le Gard. Et puis je suis arrivée aussi avec une petite fille, qui avait deux ans à ce moment-là et qui là... m'a fait comprendre que ça suffisait quoi, on devait se poser un peu. Donc on a encore bougé un petit peu entre le Gard, l'Hérault, voilà, mais quand même de manière plus... plus soft.

Du coup on a déjà commencé à en parler mais pour quelles raisons t'es venue vivre ici ? À quoi tu aspirais en fait ?

Ah ben moi y avait ce... ce rapport... alors bon, est-ce que c'est mes origines côté maternel, jurassiennes, ou autre, y a un rapport à la montagne quand même assez fort pour moi ! Euh j'ai souvenir d'avoir approché des montagnes à un moment donné dans ma vie, où j'avais vraiment le sentiment de revenir quelque part et que ça avait du sens, donc euh le Lozère a eu... a eu cette attraction, je pense un peu, par rapport à cette dimension. Alors ma fille qui est née à Arles et qui a toujours vécu plus dans la plaine euh... quand elle... quand elle vient ici euh elle me dit « mais c'est magnifique », mais elle me dit « moi je vivrais absolument pas là, c'est trop encaissé, c'est, y a trop de forêts, c'est trop... enfin, voilà ça lui convient pas du tout. Alors moi ça me va euh... et alors c'est vrai que... j'ai des amis qui me font des retours assez similaires quoi, pour eux c'est pfiou... c'est un peu l'enfermement, c'est... alors que, que... non moi c'est quelque chose qui me convient, ce rapport à la nature, cette proximité, [*court silence*] ce côté aussi, je dirais, cette rusticité. Ouais, ça m'apporte beaucoup. Ce... cette facilité à... à faire simple. Qui est difficile, qui est plus difficile en urbain. Moi j'ai souvent vécu en... enfin j'ai alterné entre la ville et la campagne, j'ai vécu dans le Jura, j'ai vécu – même pas très loin d'ici, enfin, j'ai vécu dans les Alpes de Haute-Provence, et... et à chaque fois euh je voyais bien qu'au bout de quelques temps en zone euh... en rural... je me délaissais, je me défaisais de certaines choses, notamment ce qui est lié au look ou... enfin, oui, beaucoup au look, mais... enfin voilà, y avait des choses qui... qui tombaient toutes seules... euh... qui euh... en ville euh bah je pense que c'est lié à l'environnement et au... au relationnel, même inconsciemment hein, au fait quand on croise des gens, ils sont dans un certain, enfin... j'ai... je pense que j'ai tendance à me couler dans le moule, enfin... à, peut-être un côté caméléon, ce qui fait que bah en ville, je vais, au bout de quelques

mois, quelques temps, adopter... des looks, des manières de faire, enfin des choses un peu plus sophistiquées on va dire – [rires] toutes proportions gardées hein, quand même ! – mais que voilà, que ça, ça me correspond pas nécessairement ! Que je suis plus à l'aise dans... dans quelque chose de, de, de... de plus simple, de plus nature on va dire – même si on est toujours dans du... enfin, du construit enfin hein... je suis pas, je pense pas du tout que... voilà, ça aussi c'est du construit, mais c'est un construit qui me correspond peut-être plus enfin une image dans laquelle je me reconnais peut-être plus. Et puis oui tout ce côté beaucoup plus euh... plus en accord avec ce que moi je ressens. De... eh ben de chauffer au bois plutôt que chauffer à l'électrique ou au gaz même si euh même si transporter des bouteilles de gaz ou transporter du bois, c'est le même poids mais... être aussi peut-être... plus connectée aux rythmes des saisons, connectée, et que ça moi j'en ai besoin ! 'Fin, mais c'est... moi je suis quelqu'un d'intuitif et voilà ! Je pense que intuitivement, je me trouve beaucoup mieux ici, c'est là, enfin voilà je pense que ça va être, enfin ça va faire 6 ans ½ que je suis là, je pense que je ne suis jamais restée 6 ans ½ sur un territoire ! Voilà [rires]

[Lucie] oui donc y a quelque chose...

Même si ça... ça s'était ralenti les dernières... depuis plus de 15 ans quoi mais... mais quand même, là je... et, et surtout je pense que c'est la première fois que... que je... que je vois pas pourquoi j'en partirais. Si ce n'est que... bon y a une chose qui, qui va se poser à un moment donné, ça va être la condition physique. [silence]

Comment est-ce que tu délimiterais ton lieu de vie ?

[silence] Comment je délimiterais [insiste sur le dernier mot] ?

Ouais. Ton lieu de vie.

[silence] Alors c'est une question que je me suis jamais posée. Je pense qu'il y a plusieurs, c'est un peu comme les cercles... des cercles dans des cercles, enfin voilà. Je pense que y a le, le, le cercle de, de, l'habitat. De, voilà, où là je ferme ma porte, je suis chez moi et hum et *a priori* je serais dans un cercle plus « privé » dans le sens où euh bah n'entre que... que les gens qui partagent cet espace avec moi, ou... ou que j'invite à... à entrer. Euh... après y a... y a une deuxième échelle qui serait peut-être euh le hameau ou les espaces... l'environnement où je me sens autorisée à, les parcelles, en bas y a une parcelle qui... qui est un espace de jardin et qui... que... on m'a attribuée, enfin qu'on m'a prêtée, enfin que je... voilà, que je peux considérer comme étant... ma parcelle. Euh... y a des espaces dans lesquels, communaux, enfin des chemins dans lesquels je peux aller. Et puis euh et puis en termes d'attachement et hum... même si c'est quelque chose euh que j'annoncerais pas nécessairement mais euh... chez moi, chez nous, quelque chose qu'ici on peut facilement euh dire... ça va être le territoire de la commune et limitrophe. Où là je me sens chez moi. Où quand je quitte ce territoire pour aller... visiter des gens, à Montpellier ou ailleurs, je pars en vacances, euh j'ai ce sentiment à un moment donné, quand euh quand je quitte euh... Alès, enfin quand je me rapproche voilà y a un moment donné où effectivement y a une limite, où, où, où j'arrive chez... chez moi. 'fin, voilà.

[Lucie] Elle est où du coup cette limite ?

Elle est euh... je dirais à partir du moment où ça commence à monter [court silence]. Encore une fois, je pense qu'y a un truc avec la montagne !

Oui, y a un truc avec ça, d'accord.

[silence]

Donc... qu'est-ce que habiter ici ça signifie pour toi ? [silence] Au-delà de tout ce qu'on a déjà dit.

[silence] Euh... alors... voilà, y a beaucoup de choses qui me traversent là ! Euh, je... en vrac, je dirais : exister, euh... être vivant. Voilà. Je pense que c'est être connectée au... vraiment au réel.
[long silence]

C'est déjà bien [rires partagés puis court silence]

[Lucie] C'est déjà beaucoup, c'est sûr...

Euh est-ce que t'as l'impression que ton lieu de vie est périphérique ?

[rires francs et directs de Corinne] Haha-non ! non ! non pas du tout, moi j'ai l'impression que c'est le centre du monde [rires] ! Donc euh... non.

Et euh en quoi on peut pas dire que c'est « pas périphérique » ? Enfin euh oui quoi... en quoi c'est pas périphérique ?

Bah parce qu'en fait, parce qu'en fait moi mon... ma vie elle est centrée ici. Tout se passe ici. En fait, y a des choses qui sont à la périphérie de ce lieu, c'est euh oui euh les villes dans lesquelles je suis parfois obligée d'aller, pour faire les courses, pour aller chercher des choses que je n'ai pas. Mais euh la plupart des choses... je les ai ici quoi. 'fin d'autant plus que, quand je fais des courses, je fais des courses en gros, donc j'ai des réserves dans les placards voilà, et que le... moins j'ai besoin d'aller en... en périphérie, chercher... ce qui manque dans mon centre, plus... mieux je me porte ! Donc en fait je... j'y vais parce que, bah parce que j'ai des contraintes, soit professionnelles, soit voilà... mais, mais le plus souvent, j'y vais pour raisons professionnelles – parce qu'il faut aller à la banque pour, pour déposer de l'argent ou... bon, y a des rendez-vous qui se passent à Florac, voilà, ou à Mende... pour des raisons administratives... enfin ! Et dans ces moments-là, j'en profite pour faire des courses. Mais... mais sinon, tout se passe ici !
[silence]

Hum... une question un peu autre, est-ce que tu dirais qu'il y a aujourd'hui des enjeux sociaux et politiques euh... qui sont liés à la vie dans les espaces ruraux ? ... et euh dans les espaces de montagne... est-ce qu'il y a aujourd'hui des enjeux sociaux et politiques spécifiques à ces lieux-là ?

Bah déjà euh l'enjeu premier, c'est d'être reconnu, comme des lieux à part entière. Et qui, qui... voilà, qui ont leurs spécificités. Et ça je pense que c'est... pour l'instant, enfin, c'est... bon y a beau y avoir les parlements montagnes, les plans montagnes, les espaces [inaudible] mais enfin c'est très peu reconnu quoi la spécificité... c'est vrai qu'en France on est dans un fonctionnement politique et social très très centralisé, on n'arrive pas à s'en sortir ! Et ça c'est quelque chose qui... qui est complètement antinomique, c'est pas que c'est pas adapté mais c'est complètement antinomique avec ce qui est visible ici. Ici on est sur de l'habitat éclaté, y a pas de centre-village, y a pas de centre-bourg [petits rires] enfin, la centralisation euh... donc déjà oui, c'est même pas [inaudible] c'est une réalité qui est complètement différente et qui n'a sa place nulle part, qui n'est absolument pas reconnue. Euh mais je pense que c'est même pas... ça serait même pas une question de reconnaissance quoi c'est, c'est juste... ce problème du centralisme politique et social en France, il est... je pense qu'il a jamais été adapté à la réalité, mais plus ça avance, moins il l'est quoi. Et du coup, oui y a plein de choses qui sont... quand on a été obligé en 2014 de faire une liste pour les municipales euh... il se trouve que la commune, donc à l'époque c'était Saint-Andéol-de-Clerguemort encore, venait de passer le seuil des 100 habitants. Ce qui était en plus pas tout à fait la réalité... quotidienne... et du coup il fallait passer de 9 conseillers à 11 conseillers. Ça veut dire plus de 10% de la population devait être conseiller municipal, enfin on met ça à l'échelle de Paris, on voit tout de suite la problématique que ça peut générer pour trouver les personnes qui sont prêtes à y aller, enfin voilà c'est une réalité qui n'a aucun sens ! [rires] Évidemment qu'il y a des enjeux spécifiques ! à... au niveau social et politique.

Du coup, c'est lesquels – comme enjeux ?

Bah c'est... c'est que les... la réglementation déjà soit adaptée, enfin, soit en phase avec une réalité qui n'a rien à voir... enfin voilà moi je suis inscrite dans cette démarche, donc je suis conseillère municipale, il se trouve que j'ai une sœur qui habite en région parisienne et qui est aussi conseillère municipale, on a comparé, nous ici on était 100 habitants – enfin à peine 100 habitants, sur 600 hectares – eux ils sont – et encore, c'est une petite ville – ils sont 4000 habitants sur 400 hectares. Bon. On peut absolument pas... enfin, y a rien qui est comparable. Ils ont pas les mêmes budgets, ils ont pas les mêmes impôts locaux, enfin bon bref, donc euh et puis ils ont pas la même... ici l'enjeu premier c'est la route, c'est l'état des routes. Vous avez vu pour venir jusqu'ici [*rires*] et bien voilà ! Un arbre au milieu d'une route ici c'est... tout de suite il faut intervenir parce que... et alors du coup ça va être les employés communaux, mais ça peut être aussi simplement les voisins qui prennent les choses en main et qui sortent les tronçonneuses et qui coupent le bois et qui poussent parce que voilà c'est pas possible de faire autrement... Et tout ce qui est communication... aujourd'hui on nous dit « tout est dématérialisé ». C'est super sauf que ici, même au niveau des connexions euh... y a qu'à se balader un petit peu vous verrez à certains endroits le nombre de fils qui sont par terre... Orange, enfin France Telecom, n'intervient plus sur le territoire parce que pour des questions de réglementations tout ça, enfin, ils donnent des rendez-vous à 6 mois aux gens quand ils sont en panne de téléphone ! On est dans des choses qui n'ont aucun sens ! Mais parce que y a pas assez de monde sur le territoire... voilà... on arrive à un niveau de... vu le fonctionnement économique et politique dans lequel on est embarqué, qui fait que eh bien aujourd'hui soit on se débrouille tout seul, soit on part. Il faut que, à la différence de ce qui s'est passé dans les années 30, où les gens sont partis parce que c'était plus facile d'aller travailler à la mine que de travailler dans les Cévennes, que de travailler l'agriculture ici – parce que la vie était plus facile aussi dans un appartement à la Grand Combe ou à Alès ou à Chamborigaud parce qu'il y avait l'eau courante, plutôt que ici... c'est beaucoup les femmes qui ont poussé hein, les mecs, travailler à la mine, je suis pas sûre que c'était vraiment plus facile, bon, en tout cas c'était pas pire pour certains, c'est vrai qu'il y avait l'assurance d'avoir un revenu, enfin, peut-être que voilà, c'était en tout cas plus, ils ont jugé que c'était plus simple donc euh à un moment donné, ici, donc l'ancien maire de la commune, Etienne Balbois, il raconte que en 1937, quasiment du jour au lendemain, son père s'est retrouvé quasiment seul. Les ouvriers agricoles étaient tous partis, il arrivait plus à trouver des ouvriers agricoles. Là, on pourrait, dans une situation qui revient... parce que dans les années 60 donc les néo sont arrivés, ça... quand, encore une fois quand on le remet à l'échelle de Saint-Andéol-de-Clerguemort, quand ils sont arrivés dans la fin des années 60 il restait moins de 30 habitants. Ce qui veut dire qu'aujourd'hui, les néo... aujourd'hui donc en 2014, en 2013 on passait la barre des 100. C'est que les néo qui sont... revenus quoi, c'est pas les 30 habitants qui ont eu des... enfin, très peu. Donc euh ils ont remonté le pays, en 78 le téléphone est arrivé, ils ont installé les lignes dans les... enfin, ils ont mis le double de prises par rapport aux habitants à ce moment-là. Sauf qu'aujourd'hui y a à peu près un tiers d'habitants en plus que ce qui était prévu. Ils avaient prévu le double par rapport au... voilà, donc on est dans un truc où c'est pas du tout adapté et euh... et aujourd'hui effectivement. Alors... et on le sent hein, y a beaucoup de jeunes qui partent... qui essaient de s'installer et puis c'est trop difficile, parce que les contraintes du Parc, parce que bah vous avez entendu tout à l'heure dans le film hein la question du foncier, de l'accès au foncier, euh la possibilité [*interlude sur le chat qui sort*] donc euh on est à un moment où effectivement je pense qu'il faut qu'il y ait un peu des choses qui bougent. Là, la fibre est censée arriver, vous allez passer sur des routes qui sont défoncées parce qu'ils installent la fibre, et en espérant qu'on récupère les routes après. Non ils rebouchent mais c'est qu'après ça va sûrement bien fragiliser. Nous on est très très proche du rocher là ici, y a très peu de terre donc dès qu'on creuse, tout peut

bouger quoi, enfin, donc on verra. Mais en tout cas, moi je pense que – enfin, je peux me tromper hein – mais je pense que dans 3 ans, euh... la vie sera complètement différente ici. Je pense que la fibre va vraiment changer les choses et euh... parce que dans les jeunes qui sont prêts à s'installer, moi ce que j'ai vu plusieurs fois c'était des couples où l'un des deux pouvait maintenir une activité à distance par internet. Le fait qu'il y ait à la fois cette difficulté par rapport au foncier pour s'installer euh... au niveau agricole et en plus la problématique de la connexion faisait que ben... cumulés, c'était trop quoi ! Donc beaucoup sont allés s'installer pas nécessairement très loin, beaucoup dans la Drôme, qui a priori est mieux desservie, à tous ces niveaux, et plus accessibles. Mais je pense qu'avec la fibre, ça va changer et que du coup on va avoir de nouveau un changement... social. Parce que... bon, on verra bien. En espérant que les Cévennes ne deviennent pas le Lubéron, voilà. [*rires partagés*]

Et du coup tu as répondu pour le politique, mais est-ce que tu trouves que ces enjeux sont aujourd'hui pris en compte par la société ?

Non, je pense que la société elle peut pas les prendre en compte. Parce que on est trop marginaux, en termes de nombre hein on est trop... trop rien ! pour que la société puisse le prendre en compte. Déjà quand la société, enfin, le gouvernement, les politiques arrivent à prendre en compte la ruralité, c'est bien, mais y a un député qui a proposé des choses sur l'hyper-ruralité, euh quand ici on a lu son constat euh on a été quelques uns à rigoler en disant alors nous on est l' « hyper-hyper-ruralité ». Parce que ce qu'il décrivait c'est... c'est [*rires*] c'est même pas ce qu'on vit ! On est encore à un niveau en-dessous ! Enfin, en-dessous ou au-dessus, je sais pas, enfin à côté en tout cas, de sa description. C'est-à-dire qu'il s'agit même pas de villages de 200 habitants qui sont en train de perdre des commerces... les commerces ça fait des dizaines et des dizaines d'années qu'il y en a plus euh... si y en a jamais eu. La plupart du temps y en avait... oui y avait une épicerie dans... c'était quoi, au début du 20^{ème} siècle, enfin ça fait depuis les années 50 qu'il y a plus rien, et c'était une épicerie où ils étaient aussi cordonnier, et puis aussi bar, enfin voilà parce que quoi si y avait 30 personnes... mais bon c'était simplement parce qu'à l'époque, de toute façon, pour se déplacer, enfin...

Du coup les mobilisations, enfin, ce qu'on voit par exemple les Gilets Jaunes, ça parle pas pour toi de cette « hyper-ruralité » encore ?

Alors. Pour les Gilets Jaunes, c'est vraiment intéressant parce que... parce qu'il y a vraiment un clivage ici, sur le territoire. Moi ça me parle. Moi ça me parle complètement. Ça me parle complètement par rapport à cette question notamment du pouvoir d'achat hein tout à l'heure j'entendais une émission sur l'euro... enfin sur l'économie européenne et où euh bon clairement y a eu une perte de pouvoir d'achat en France, en Italie, en Espagne, enfin bon bref ! Et ça moi je fais partie d'une génération qui l'a ressenti... le passage de l'euro en 2000... le sentiment de s'être fait arnaquer, il est évident. Et il se trouve qu'en plus moi j'ai eu un vécu euh dans... je fais partie des catégories qu'on nomme « famille monoparentale » euh voilà, j'ai vécu avec les minima sociaux, j'ai vécu enfin... je suis passée par pas mal de choses... et euh le système D tout ça, je vois bien. Et je comprends très bien que toute taxe supplémentaire qui vient amputer un pouvoir d'achat évidemment là de toute façon on est à un seuil, à un stade où c'est plus possible pour certaines personnes. Ça fait partie aussi moi de mon retrait moi parce que en étant ici, quelque part ici on est, enfin pour moi hein, on est hors du monde, on est dans une bulle, on est sur un petit paradis, un truc où ça fonctionne, où voilà bien sûr y a pas, on vit pas au pays des bisounours euh les relations sociales sont pas toujours simples, enfin bon, y a des difficultés, on a des amis, des ennemis enfin, des ennemis, des gens avec qui on est bien, des gens avec qui on est moins bien mais on n'a pas besoin de grand chose pour vivre, on se démerde et en plus y a une solidarité qui est réelle donc c'est beaucoup plus facile qu'ailleurs. Mais en tout cas dans l'esprit,

moi le mouvement des Gilets Jaunes euh je le comprends tout à fait et je soutiens à fond et je pense que les inégalités sociales c'est clair qu'elles sont réelles, mais curieusement ici y a eu pas mal de gens pour réagir assez négativement parce que ils ont vu surtout côté extrême-droite, enfin ils ont entendu ce côté-là. Et c'est rigolo parce que je discutais avec un copain qui me disait mais euh... il se trouve que j'étais en vacances fin novembre – début décembre, pendant trois semaines j'ai bougé en France donc [*rires*] je suis passée de rond-point en rond-point... alors que d'ici j'avais aucune idée de l'ampleur du mouvement hein au travers des médias... enfin moi je suis partie le 21 novembre, voilà, et euh je suis allée d'abord sur Paris où là y avait vraiment aucune prise de conscience de ce qui se passait. Puis après je suis partie dans la Meuse, je suis partie en Alsace, je suis partie... enfin bref ! et là au fur et à mesure de mon périple, je ne voyais que des ronds-points et que des Gilets Jaunes [*rires*] et je me disais « ah ouais quand même tant que ça » voilà et je savais qu'en plus c'était parcellaire et que si c'était là c'était aussi tout une autre partie du pays que je ne voyais pas. Donc quand je suis revenue ici j'étais... et lui me disait [*inaudible*] oui parce qu'à part quand on va sur Alès faire les courses et y a un rond-point et encore on peut le contourner en passant de l'autre côté de la rivière, mais sinon... et puis les gilets jaunes en voiture... on voit bien qu'il y a beaucoup de voitures avec les gilets jaunes mais sinon on n'en voit pas trop. Et puis les infos, les médias c'est tellement le... moi j'en suis arrivée à regarder Russie Today pour avoir une idée de ce qui se passait quoi. Parce que sinon quand j'allume ma télé, je sais bien que ce qu'on me dit n'a rien à voir avec la réalité. Et... et du coup, voilà, y a eu... on a eu parfois quelques discussions qui étaient... qui étaient assez intéressantes parce que y avait une opposition de certains, et a contrario on était quelques uns à avoir été un peu plus près, à discuter, se renseigner, ce qui fait que petit à petit je pense qu'on a fait un peu bouger la perception que les gens pouvaient en avoir. Et puis je pense aussi que le temps aidant, y a quand même eu une autre perception qui s'est installée. Parce qu'ici, faut pas se cacher, se voiler la face aussi euh... y a aussi des notables, y a aussi... enfin, socialement on n'est pas... c'est pas le Tiers-monde ! Hein, c'est pas la banlieue, c'est pas les quartiers. J'ai bossé 10 ans sur les quartiers où je voyais des gens qui chassaient le pigeon pour manger euh... ici, non ! Je pense, certains chasseurs chassent et ils mangent sur la chasse hein mais c'est plus un ch [*hésite, ne termine pas le mot « choix »*], enfin, un choix non peut-être pas, mais bon voilà, c'est quand même plus facile – de toute façon c'est plus facile en rural que en urbain. Même si, avec l'âge, alors après, là il peut y avoir, là, là, là...

La perception change...

Pas seulement la perception ! Pas seulement la perception. Je pense que il peut y avoir une misère de... de certains agriculteurs retraités euh qui vivent seuls, avec des toutes petites retraites, et qui éventuellement – même en étant propriétaires mais, bon, sont pas en mesure de faire les travaux nécessaires – peuvent vivre dans des conditions très très limites. Mais c'est pas la même chose que les bidonvilles en zone urbaine quoi.

On va changer un peu de sujet, parler de l'environnement. Est-ce que tu peux me parler de l'environnement dans lequel tu vis, notamment de ses caractéristiques un peu spécifiques, de cet endroit, peut-être.

De l'environnement, euh ?

L'environnement euh...

[Emilien] Des lieux qui t'entourent.

Oui ben la spécificité je pense que voilà c'est clair hein le châtaignier, ici on peut pas passer à côté de ça ! C'est quand même... c'est quand même très très fort ! Et puis euh je dirais la forêt en général ! Au-delà de la châtaigne... Parce que bon, aujourd'hui, une grosse partie des châtaigneraies alentour sont à l'abandon, voire les châtaigniers greffés ont été coupés pour être

vendus pour [*inaudible*] dans les années 50. Et voilà c'est que... que du bousca (?), c'est complètement embroussaillé ! C'est une des raisons pour lesquelles prolifèrent les animaux, notamment les sangliers... qui font quand même pas mal de dégâts. Les chevreuils aussi. C'est vrai que c'est un environnement qui a tendance à s'ensauvager, de plus en plus. Et là y a un enjeu qui est vraiment de taille, sur la reprise agricole, et qui vient justement en contradiction avec la problématique de l'accès au foncier. Donc, d'un côté ben y a des gens qui seraient prêts à, éventuellement, reprendre d'anciennes châtaigneraies, les nettoyer, faire le travail. Donc d'abord c'est assez énorme, ça demande un investissement fort, et donc pour le faire, bah il faudrait au moins qu'ils aient un bail en fermage à long terme, qu'éventuellement aussi ils puissent s'installer sur place. Or tout ça c'est des choses qui sont très très difficiles. D'une part parce que dans le Parc national, on ne construit pas. Ensuite... ensuite parce que les propriétaires ont pas nécessairement envie de lâcher leurs terres pour plein de raisons. Et pas seulement les propriétaires euh [*hésite*]... enfin, j'entends, les gens... du cru ! C'est-à-dire que les néo qui sont arrivés dans les années 60 sont aujourd'hui les notables... alors c'est compliqué, parce que c'est des gens qui sont super, qui ont fait beaucoup de choses... et avec qui c'est pas du tout évident de discuter de ça. J'ai pas spécialement envie de me fâcher avec eux... mais en même temps c'est eux qui ont les clés. Et euh... alors régulièrement, on en parle, avec certains c'est possible d'en parler de manière ouverte... mais pour l'instant moi j'ai pas encore bien tout compris de où ça coince. Dans le discours, ils sont vraiment « portes ouvertes », mais dans les faits... ils lâchent pas ! Ils lâchent pas leurs terres. Alors, est-ce que c'est parce que ils ont pas envie de prendre des décisions au regard des générations futures : est-ce que c'est à leurs enfants qu'il faut s'adresser ? Est-ce que c'est à leurs petits-enfants qu'il faut s'adresser ? Je sais pas... ils sont... est-ce que c'est par... ouais... et certains d'ailleurs sont capables de le verbaliser, enfin... et de dire des choses du genre « eh bien si c'est la terre qui vous intéresse, faudra attendre que les vieux ils meurent »... donc moi ça me laisse penser que c'est peut-être à leurs enfants, qui ont déjà bien la quarantaine, qu'il faut s'adresser en leur disant bon... euh... mais je suis pas sûre que eux soient pas déjà coincés dans « euh ouais mais je sais pas parce que si mes enfants un jour veulent s'installer... » voilà. Sauf qu'en attendant, ça déperit. Alors après y a une chose sur laquelle on arrive à être... on est tous d'accord, hein, c'est que tout le monde a envie que ce pays vive. Après c'est facile pour moi pour parler hein, je suis pas propriétaire, j'ai pas envie de l'être... voilà.

Et du coup, si on revient un peu sur l'environnement, est-ce que y a des choses que tu apprécies particulièrement dans cet environnement – ces paysages ? Et, au contraire, des choses que tu n'apprécies pas ? 41 :21

[*silence de plusieurs secondes*] Non je pense que l'environnement, moi, je le prends comme il est.

[Emilien] Dans des lieux particuliers... Des lieux... de la Vallée Longue, ou de la Lozère en général...

Des lieux que tu apprécies particulièrement ?

Ah oui, bien sûr ! Y a des lieux que j'apprécie particulièrement, auxquels voilà, je me sens... et puis d'autres que j'apprécie moins, mais... ceux que j'apprécie moins, il suffit que j'y aille pas, quoi ! C'est sûr que l'architecture du Collet-de-Dèze par exemple [*sifflement*] c'est pas... enfin, toute la nationale là, même St-Michel-de-Dèze euh... bon, en plus, c'est quand même des coins, enfin, je pense particulièrement à St-Michel-de-Dèze, qui ont subi la déprise agricole hein et puis qui sont vraiment symptomatiques d'une certaine pauvreté cévenole, un peu dans la mesure de ce qu'on peut trouver autour de la Grand-Combe. Des villages où tout a été [*inaudible*] à l'économie et où la notion de « pétassage »... de pétassage cévenol hein, c'est une expression qui existe hein ! Généralement, pétassou cévenol, c'est vraiment je fais des réparations a minima, avec ce

que j'ai sous la main, et ça fait vraiment bricolage limite « bidonville » parfois, c'est parfois un peu glauque, un peu sombre... et bon, après voilà, rien ne m'oblige à être là, d'y aller, voilà... mais c'est vrai que [rires] y a des choses qui sont... qui sont plutôt de l'ordre de l'énigme pour moi, enfin, de l'interrogation [rires] mais bon voilà, on n'a pas tous les mêmes goûts...

[Lucie] Et donc, au contraire, les lieux que tu apprécies... Qu'est-ce que tu apprécies précisément, dedans ?

Le côté sauvage. Le côté sauvage, ça c'est sûr... et puis euh après... oui c'est beaucoup des espaces, en fait. C'est des points de vue. Je vais m'arrêter régulièrement, à certains endroits, sur les routes, ou même simplement parce que tout d'un coup je découvre un point de vue, un coin qui s'ouvre, suivant les saisons et autres... voilà, moi ce que j'aime beaucoup ici, c'est... c'est l'espace, c'est les ciels... j'aime beaucoup les ciels... et j'aime beaucoup la vue donc euh... c'est pas pour rien que je travaille à l'Espinas ! Vous verrez là-haut, vous comprendrez quand vous serez... voilà. Je pense que si j'y étais pas tous les jours hum... je sais pas si je resterais là.

Et à part le sentiment d'espace, est-ce qu'il y a d'autres sentiments auxquels tu associes – [Emilien] ou sensations – ou sensations, auxquelles tu associes cet environnement ? – [Emilien] Qui peuvent changer selon les saisons aussi peut-être...

Hum... oui, ça me nourrit. J'ai vraiment le sentiment d'être nourrie par... par l'environnement, par l'espace... voilà, encore tout à l'heure, sur la route, je me suis arrêtée parce que y avait deux... deux espèces de Bambi là qui [rires] qui savaient plus où ils étaient... et voilà, je me suis arrêtée discuter avec eux [petits rires]. Ça, ça me... voilà... y a des choses qui... ouais la rencontre comme ça, impromptue, avec... avec la lumière, avec les animaux, avec l'espace, l'environnement, ça peut être l'eau, ça peut être tout d'un coup une pierre, un éclat, enfin... voilà, quelque chose qui me traverse, qui... et c'est vrai que ça, ça me nourrit énormément, ça m'attache ici, très fortement.

Et du coup tu disais que ça faisait [inaudible ; peut-être : 2 ans et demi / 6 ans et demi] que t'es là... comment tu dirais que... enfin, est-ce que ton environnement il a évolué finalement ? Et comment ?

[long silence] bah il a pas trop évolué, et j'avoue que, bon même s'il a évolué, bien sûr et, parce que c'est la vie et que c'est normal et... et j'avoue que... c'est quelque chose qui m'interroge régulièrement c'est comment on fait en sorte que l'évolution qui est inévitable, inéluctable, en fait, ne soit pas trop violente et que, encore une fois je reviens à cette histoire de libéra... libé [ou lubé]... enfin je veux dire, moi quand j'ai... il se trouve que je fais, je traverse régulièrement le Lubéron, et que, le fait de devoir payer pour pouvoir m'arrêter dans un village déjà, ça c'est, voilà, c'est compliqué. Euh... de voir des coins qui sont complètement gentrifiés, et surtout qui ont été privatisés, et ça c'est quelque chose que je souhaite pas du tout. Et en même temps il y a une nécessité, pour que les gens puissent rester, puissent vivre ici, à ce qu'il y ait une activité économique, sous une forme ou sous une autre, que ce soit lié au tourisme ou... donc il faut bien, voilà, et ça c'est comment maîtriser, comment... trouver l'équilibre et c'est quelque chose auquel on travaille...

Et donc finalement ici le territoire il a pas tellement encore évolué ? Enfin, toi, de ton point de vue, depuis que tu es arrivée ?

Non il a, y a des endroits qui se rénovent, enfin par exemple l'Espinas a beaucoup évolué depuis 2... depuis 6 ans et demi. Mais ça pour l'instant, enfin cette évolution... [inaudible] pas du tout euh les, tu vois, et je pense qu'il faut qu'il évolue encore un petit peu parce que bon y a des endroits où c'est... le côté roots, on préfère qu'il soit quand même un peu [rires] gommé, euh... y a eu des évolutions nécessaires, y a eu la création d'un parking par exemple, bon c'était absolument nécessaire. D'un côté ça peut défigurer le... le paysage, et de l'autre... au bout d'un

moment de toute façon la nature elle reprend ses droits hein... partout. Moi j'ai grandi en banlieue parisienne, euh à un moment donné, fin des années 60, début des années 70, où ça se construisait encore beaucoup et où du coup, y avait beaucoup de choses, c'était un espèce de chantier, et quand t'y retournes aujourd'hui, bah je me rends compte que finalement y a des choses qui ont vachement vieilli, c'est-à-dire que justement la nature a repris ses droits, et tout ce côté chantier... donc j'suis pas trop inquiète par rapport à ça. Tant qu'on élargit pas les routes, tant qu'on met pas d'accès aux cars de tourisme, 'fin voilà, ça, ça, ça... on maîtrise le... voilà. Tant que les communes sont sensibles au fait que, que les habi... que les maisons soient pas toutes vendues à des résidences secondaires, enfin, tant qu'y a un attachement et une attention au fait de permettre à des gens qui vivent à l'année de s'installer là, alors, voilà, c'est... Mais, bon, c'est quand même quelque chose auquel il faut être attentif euh... tout le temps. Parce que, encore une fois, c'est une bulle et... on pourrait très facilement se retrouver avec... avec un pouvoir d'achat bien plus élevé – même si pour l'instant c'est assez équilibré, je pense, socialement. Y a une chose quand même, qui est quand même différente, je pense que le niveau d'études ici est bien, bien supérieur à ce que... à ce qu'on peut trouver dans... enfin... la mixité est beaucoup moindre que dans d'autres zones... ça c'est clair. Les gens sont ici par choix. [silence]

Comment tu décrirais ton rythme de vie ici ? 49 :49

Poufff... euh ben malheureusement, euh... et, parce que ça, je... 'fin voilà, là je suis en train de travailler à ce que ça change. Bon, alors moi déjà, je me décrirais déjà, ainsi peu, comme à la limite du work addict... donc euh, donc euh... voilà. Mon rythme de vie, ici, il est pas du tout adapté, 'fin il est même plutôt en contradiction avec l'environnement et ce qu'on pourrait projeter, imaginer... voilà. Heureusement qu'il y a cet environnement et qu'y a ces rythmes des saisons et l'obligation de faire du feu, machin, et tout ça, voilà ! S'occuper du bois, qui... c'est peut-être aussi pour ça que j'ai besoin d'être ici, parce que... parce que sinon ouais, j'ai un rythme de vie quand même assez speed. Après, euh... ce qui se dit, et que je trouve très juste aussi, c'est que pour vivre dans les Cévennes, il faut être fainéant. Parce que, y a tellement de choses à faire, pour pouvoir y vivre, pour pouvoir justement... que, il faut ménager son énergie, et donc il faut aussi savoir se ménager, ménager des moments de tranquillité quoi. Et, voilà. Je suis quand même assez dans cette démarche-là, c'est-à-dire que, à la fois quand je fais quelque chose, j'essaie d'être le plus efficace possible – donc, de réfléchir à comment je vais utiliser mon énergie pour pas perdre de temps – et en même temps à, de temps en temps, aussi, m'accorder des moments de break. Et j'ai la chance d'avoir un job qui permet ça, c'est-à-dire que c'est moi qui gère mes horaires, c'est moi qui gère mon temps de travail et mes vacances, enfin bon bref, je... c'est assez atypique, et c'est assez personnalisé. Heureusement.

Du coup tu parlais du bois, est-ce qu'il y a d'autres choses propres aux Cévennes qui rythment aussi ton... ?

Alors, moi là, je suis sur un hameau où c'est pas le cas, et puis bon il se trouve aussi que les employés communaux gèrent ici très bien, mais y a beaucoup d'endroits où l'eau par exemple, c'est pas communal, donc... et puis, et ils sont mis sur des sources, donc des sources ça peut se tarir, ça peut... le... comment dire ? l'approvisionnement en eau, même s'il est relativement sécurisé, il n'empêche qu'il peut y avoir des endroits où il faut nettoyer. Enfin, moi quand j'étais à Sans-bugeais, ça m'est arrivé en 2 ans et demi, au moins trois fois où tout d'un coup ben y a plus d'eau au robinet. Ah ! surprise ! Ah on m'a pas annoncé qu'il y a une coupure d'eau ! Ben non, on n'annonce pas une coupure d'eau [rires] et que y a un truc là qu'il aurait fallu nettoyer. Bon il se trouve que mon voisin était employé communal donc euh c'est pas moi qui intervenais, mais dans certains hameaux c'est les habitants du hameau qui se prennent par la main et qui vont

nettoyer, enfin... voilà, y a... pareil, je parlais tout à l'heure de l'état des routes, c'est pareil, ici quand il y a quelque chose au milieu de la route, on s'arrête, on pousse, on intervient quoi. C'est pas... y a pas cette notion que... [Sophie : **quelqu'un**] quelqu'un le fera quoi. Y a euh... des caisses qui sont installées à certains endroits particuliers avec ce qu'on appelle de la pousoulane, qui est, qui permet que en hiver, si vraiment y a besoin, que c'est trop verglacé ou trop enneigé, n'importe qui peut s'arrêter et balancer une poignée de pousoulane... voilà, quoi, c'est, y a... voilà, on dit aussi que, aux gens qui viennent, on leur dit, avant de monter, vérifier que vous avez de l'essence, du liquide, et, si vous êtes fumeur, du tabac. Parce qu'après, une fois qu'on est ici... et, plus généralement ça c'est vrai que c'est valable pour tous les, toutes les... tous les besoins de base quoi ! Je veux dire, tu vas pas redescendre parce que t'as oublié du pain, ou parce que t'as oublié du beurre ! Soit le pain tu vas te débrouiller, tu vas te faire des galettes ou... enfin, tu vas te faire quelque chose qui remplace le pain. Soit tu vas t'en passer. Mais 'fin... après si t'as envie de redescendre [*petits rires*] et de faire... 'fin voilà.

[Lucie] Toi, si tu as besoin de pain, il te faut combien de temps pour aller en acheter ?

Ben, a minima, il faut 20 minutes pour aller au Collet-de-Dèze.

[Lucie] Ouais, donc 40 minutes en tout...

Ouais, 40 minutes aller-retour puis faut pas que ce soit un lundi quoi ! C'est quand même un peu de temps quoi... [*silence*] Je vais faire une pause, je vais faire du feu ! Resservez-vous en bière si vous voulez [*plaisanteries, « ça fait partie de l'entretien », demande où on en est de la grille d'entretien – réponse, une grosse moitié*].

Euh, alors on va changer un peu des rythmes, et on va plutôt parler de ce que tu aimes faire en-dehors du travail un peu dans les... les activités que tu aimes bien pratiquer, dans les lieux dont on parlait – pas forcément des choses institutionnalisées...

Euh... bah moi la première chose que j'aime faire quand j'ai le temps et... c'est d'aller me balader. Donc, voilà, c'est me balader à pied.

[Lucie] En partant à pied d'ici ?

Ouais. Ce que j'ai mis beaucoup de temps à trouver le temps de faire et je suis assez contente parce que là c'est un bon moment que ça y est, c'est un peu instauré, voilà.

[Lucie] Tu fais ça tous les jours ?

Non ! Non, non, non. Non, non, à mon grand dam, par exemple j'arrive pas à avoir 30 minutes de marche par jour. Parce que, à la différence des zones urbaines, la vie en ville, à la vie à la campagne on utilise la voiture tout le temps. Ça c'est un truc, c'est un grand classique. Donc, pour avoir une activité physique régulière... en fait moi ça fait trois ans que je fais du yoga une fois par semaine, et sinon là depuis quelques temps, récemment [*rires*] je fais de la corde à sauter. Ça me permet d'avoir une activité physique, et 10 minutes de corde à sauter, c'est suffisamment physique, voilà ! Donc, voilà, c'est ce que j'ai trouvé de plus adapté en fait. Parce que là y a de l'espace, c'est pas un problème d'aller faire de la corde à sauter. A la différence d'un appartement en ville où les voisins risquent de pas apprécier, ici y a aucun souci. Puis aller faire de la corde à sauter dans la cour, enfin, dans la rue en ville... voilà. [*rires*] Et puis en-dehors de me balader, ce que j'aime bien aussi c'est, ce qui est aussi ce rapport à la nature, donc de planter quand même quelques... un petit peu. Même si je suis pas la reine du jardinage, que ici en plus le jardin il est en bas et que j'ai quand même des problèmes physiques ces deux dernières années qui font que j'ai arrêté donc je le fais à proximité... l'année dernière ça a assez bien fonctionné, je pense que je vais refaire pareil cette année. Euh, voilà, sinon j'aime bien aussi aller voir des gens, discuter, passer du temps bien sympathique... aller à des concerts, aller au cinéma. En fait, je sors beaucoup plus, je vis beaucoup plus... une vie culturelle, et pourtant moi j'ai travaillé 15

ans dans l'événement culturel mais je dirais que j'ai une vie culturelle beaucoup plus importante ici qu'en ville. En ville... 'fin, précédemment, j'allais surtout dans le cadre de mon travail, mais très peu en-dehors. Ici, en fait, ben... y a quasiment tout le temps quelque chose, toutes les semaines, et comme c'est quand même spécifique, que c'est des lieux particuliers, que c'est aussi toujours l'occasion de rencontres sociales – comme on est tous assez isolés – et ben... on bouge assez facilement tous nous... c'est pas à chaque fois, hein, c'est aussi chacun, enfin... chacun prend aussi des moments seuls, je vais pas à toutes les propositions, mais... mais assez facilement.

Et donc, [inaudible] du coup, c'est vraiment spécifique à l'environnement ?

Oui. Oui. Oui, oui. Moi j'ai recommencé à aller au cinéma ici. En fait j'allais plus au cinéma quand j'étais à Montpellier. Quand j'étais à Nîmes j'y allais beaucoup parce que y a le Sémaphore, enfin bon c'était un moment particulier, je sais pas. J'ai toujours aimé le cinéma, le cinéma d'art et d'essai, et en fait ici... bah en fait ici y a... tous les 15 jours y a un film... et bah voilà, comme c'est tous les 15 jours, on y va. [silence]

[Lucie] Tu te poses pas la question...

Non, voilà. Et en plus, le choix, il est fait par une équipe, c'est aussi des copains et ils font des bons choix, bon, donc on fait confiance. Et puis voilà. Y a moins de choix mais du coup c'est plus facile. Et puis voilà. Peut-être qu'avant y avait trop de choix et que bon du coup justement il fallait choisir, il fallait... 'fin bon, c'est... Là c'est aussi un peu la facilité, parce que ça fait partie, c'est un rendez-vous social avant d'être... d'aller voir spécifiquement ce film-là quoi.

[Lucie] Et euh je sais plus, tu as dit que tu as une parcelle que tu cultivais un petit peu, tu as un jardin sinon ? Enfin, j'ai pas fait gaffe en arrivant.

Bah y a juste un tout petit extérieur, y a cette cour là. Et puis y a un espèce de balcon herbeux là...

[Lucie] Et c'est un endroit aussi où tu passes du temps ?

Voilà. Oui oui parce que là je m'installe facilement une table, des chaises, une chaise-longue, enfin dès qu'il fait beau, ouais.

[Lucie] Tu passes du temps plus dehors qu'à l'intérieur ?

Non. Non non, moi je suis quand même... enfin, c'est pour ça aussi que j'ai besoin d'aller marcher, de... de partir. Parce que...

[Lucie] Sinon, tu ne vas pas dehors ?

Bah non. Sinon, c'est sur mon ordinateur. A travailler.

[Lucie] Tu bosses depuis ici ou...

Ouais. Oui oui oui, je bosse depuis ici parce que en fait, bon d'abord, 'fin ! D'abord, je bosse parfois à des heures... franchement, être à l'Espinas, et chauffer l'Espinas parce que, 'fin bon bref **[Lucie : ouais ça sert à rien...]** aucun intérêt, je suis ici... surtout, surtout en hiver quoi parce que sinon je passe mon temps à faire du feu. Je vais à l'Espinas, je fais du feu, je reviens ici, je fais du feu. 'Fin bon, au bout d'un moment, je reste là et c'est beaucoup plus simple, comme ça. Euh... bon après y a des jours où je suis à l'Espinas et c'est inscrit, mais bon en-dehors du temps, encore une fois c'est ce que je disais tout à l'heure moi j'organise mon temps comme je veux. Si j'ai envie de bosser à deux heures du matin, ça regarde que moi. Parfois, je fais quand même attention, j'envoie pas des mails, j'ai pas nécessairement envie que tout le monde sache que je travaille, que je suis complètement à l'envers [rires] donc le mail en brouillon, je l'envoie le lendemain matin [rires partagés ; commentaire Lucie « **c'est la technique** », réponse Sophie « **ouais !** »] ! Mais ouais, je travaille beaucoup à la maison donc c'est vrai que sortir c'est vraiment, il faut se dire que...

[Lucie] Que tu vas « faire » [insiste sur ce mot] quelque chose.

Ouais ! Sinon, je lis aussi pas mal donc lire aussi, c'est pas toujours aussi, surtout en hiver, une activité d'extérieur, quoi...

Est-ce qu'il y a certaines de tes activités qui sont pour toi inscrites dans des savoir-faire qui sont spécifiques aux Cévennes ?

Spécifiques aux Cévennes, non. Je pense pas. Je pense... enfin, je réponds peut-être un peu rapidement mais euh... [*cherche*] des savoir-faire qui sont spécifiques aux Cévennes... non, je pense que justement, je suis... alors, à la différence de certaines personnes ici... hum... mon activité, mes activités euh... je pourrais les faire n'importe où. Si ce n'est que l'environnement serait différent. Mais des activités propres aux Cévennes... si, le bois ! Si, rentrer du bois, ça c'est... Enfin, aux Cévennes... aux Cévennes et aux régions rurales où on chauffe au bois, quoi 'fin... Si, ça c'est peut-être la seule activité qui, en tout cas... que moi je n'ai fait nulle part ailleurs. Même dans d'autres régions où je chauffais au bois euh [*inaudible*] là je m'intéresse un peu plus à... 'fin, je participe plus à, éventuellement à aller le chercher, à ramasser, enfin. Mais ça pourrait se faire ailleurs.

[Lucie] Parce que, tu vas, vous allez à plusieurs pour le chercher ?

Bah, là, en l'occurrence, cette année moi j'ai du bois qui vient de l'Espinas. Parce que la commune a fait de l'élagage sévère sur la châtaigneraie de l'Espinas en 2015 et qui reste encore beaucoup de bois à faire et qu'une des solutions pour nettoyer ce bois qui est en train de pourrir, ça a été de proposer aux habitants d'aller le chercher gratuitement, faire de la [*inaudible*], et du coup on... comme c'est pas pour rien qui... ce qui reste à faire c'est que, pour aller le chercher, enfin c'est galère. Du coup on s'organise avec des tracteurs pour le remonter, puis pour le recouper, enfin bon... Comme moi je n'ai pas de tracteur et que je ne manie pas la tronçonneuse... Je peux m'occuper de la fondeuse parce qu'on a pris des parts à la CUMA pour avoir une fondeuse électrique... et puis sinon de toute façon il faut des bras hein pour transporter le bois hein... le bois on dit que ça réchauffe plusieurs fois, le bois : pas seulement quand il est dans le feu... [*silence entendu*]

[Lucie] Oui, déjà quand tu vas le chercher [*rires partagés*]

Et du coup, y a une CUMA donc que vous utilisez ?

Bah oui, y a plusieurs... 'fin oui y a une CUMA sur le territoire depuis très longtemps. Et entre autres outils qui sont mutualisés, y a la fondeuse. Bah là en l'occurrence la part qu'on a pris dans la CUMA c'est au niveau de l'association de l'Espinas. Et du coup ça sert aux membres de l'association.

Est-ce que y a d'autres associations un peu comme ça qui mutualisent un peu des outils ?

Oh oui. Y a énormément de gens qui mutualisent. Enfin, associations formelles ou informelles hein. Y a énormément de mutualisation, ici.

[*Inaudible*]

Oui oui ça ça fait partie de la solidarité... Y a des gens qui vont acheter en commun, à plusieurs, une fondeuse, aussi, par exemple. Parce que... bah parce que la CUMA, c'est particulier. Ça dépend avec qui tu es associé [*rires*]. Voilà.

Euh... on va parler un peu de l'écologie. Qu'est-ce que ça t'évoque et est-ce que ça a un lien un peu avec les pratiques et les lieux dont on parlait plus tôt ?

L'écologie ? Ah bah l'écologie ici, ça a tout à voir. Ça c'est sûr ! Ça c'est sûr que c'est aussi une des raisons pour lesquelles je pense que je me sens à l'aise ici, dans l'environnement et dans l'environnement social, c'est que quelque part on est quand même un peu tous sur la même longueur d'onde. On est... on est plutôt dans des pratiques qui vont... qui sont liées à la sobriété... certains plus que d'autres, certains de manière plus idéologique que d'autres, enfin

bon, voilà, mais enfin y a quand même globalement... peut-être presque pour des raisons [*hésite un peu*] je dirais économiques hein... c'est-à-dire que tu minimises les déplacements parce qu'à un moment donné ça a un coût. Étant donné qu'on peut pas se passer de la voiture, qu'on est toujours obligés de l'utiliser... ben tu fais attention parce que... parce que le budget essence... c'est pas possible. Alors, certains plus ou moins que d'autres hein. J'en connais qui vivent ici presque comme s'ils vivaient en ville quoi. Et je pense qu'avec le temps, enfin encore une fois moi je suis ici par choix hein donc c'est aussi particulier, mais oui bien sûr que la question de l'écologie, c'est important. Et en même temps on est tous dans nos contradictions hein, le chauffage au bois, ça pollue hein, les microparticules, enfin bon, on n'est pas... on n'est pas angéliques hein. Mais c'est vrai que d'être dans une... une réflexion sur son empreinte écologique et... c'est peut-être plus évident, et quelque part plus facile quand on est en lien direct... et en plus dans une zone qui est protégée, qui est Natura 2000, qui est réserve de biosphère, qui est... classée UNESCO, qui est Parc National, enfin... donc évidemment y a une sensibilisation. Mais ça n'empêche qu'il y a quand même des gens ici qui utilisent du Round'up. Faut pas... voilà. Même si ça semble complètement aberrant, n'empêche que ceux pour qui ça a toujours été une pratique, c'est pas parce que le Parc est arrivé, qu'il a interdit les pesticides, qu'ils ont changé leurs pratiques.

Et du coup c'est quoi les valeurs que tu associes à l'écologie – c'est social, c'est environnemental ?

[*silence*] Ouais. Je pense que c'est ces deux dimensions, en tout cas. Mais peut-être aussi du politique. [*silence*] Mais... ça c'est quelque chose... enfin, en tout cas pour moi, c'est... je dirais qu'il y a beaucoup de choses qui étaient des évidences, et qui de plus en plus... [*hésite*] m'obligent à réfléchir. De toute façon, je trouve que la question est de plus en plus complexe. Alors je pense qu'elle l'a toujours été, mais elle m'apparaît de plus en plus complexe. Ou elle apparaît, d'ailleurs, c'est peut-être pas seulement à moi. Parce que je vois que quand on discute, voilà, quand on confronte, c'est... et du coup, d'ailleurs, c'est beaucoup plus important d'en parler parce que ça a tendance à sidérer et à... et à bloquer tout le monde quoi, parce que t'as l'impression que de toute façon quoi que tu fasses... donc y a un moment donné où tu te dis bon bah pff... laisse tomber quoi ! Euh... des choses qui étaient ouais dans les pratiques, on fait le tri sélectif et tout ça machin mais bon au final pourquoi ? quel en est... c'est vrai que c'est pas très clair en tout cas en France... mais il se trouve que euh... comment dire ? dans mon histoire, du fait de mon histoire personnelle, moi j'ai une mère suisse donc le tri sélectif, ça a toujours été quoi. Enfin je veux dire, j'ai grandi avec ça. C'était déjà... elle c'était déjà dans sa culture... avec [*inaudible*] [*rires*] elle triait le carton, à un moment où ça se faisait pas du tout, voilà... très vite, à la maison, [*inaudible*] à cette époque c'était Emmaüs qui récupérait le carton, parce que... qui le revendait, enfin, je sais pas. Enfin c'était... je me rappelle, gamine que oui, pour elle c'était évident fallait le faire mais après, pour en faire quoi ? euh y avait pas nécessairement les filières. Il se trouve que moi j'ai habité deux ans en Suisse, travaillé et habité là-bas, et là je me suis retrouvée de nouveau confronté à... à des fonctionnements que je connaissais pas du tout. Je prenais des amendes parce que j'avais pas trié correctement, dans les bons sacs... Hum d'accord, bon, ok. Donc, voilà, bon y a des choses qui sont évidentes hein, nettoyer les boîtes de conserve avant de les mettre au tri, enfin... mais l'avantage qu'il y avait par exemple en Suisse, c'est que régulièrement, on recevait un... oui surtout une notice explicative pour expliquer à quoi ça allait servir et qu'est-ce que ça allait... alors là ici en France des fois, on peut facilement se poser la question de... du but... non seulement du sens, de... bon bref c'est vrai que après c'est quelque chose qui est évident pour moi mais je vois que c'est pas évident pour tout le monde quoi ! Ne pas jeter les choses par la fenêtre... enfin, quand on voit les choses sur le bord de la route... bon,

ici c'est rare... c'est rare puis en plus je pense que... alors j'ai jamais trop discuté avec eux... mais je pense que les gens du Parc font un minimum de nettoyage. Mais ça ça choque complètement quoi, une bouteille plastique au milieu de... et moi ça m'a toujours choquée partout parce qu'encore une fois, dès toute petite on se faisait en... on se faisait réprimander quand on jetait un papier par terre quoi. C'était hors de question, tu mangeais un bonbon, un chewing-gum, tu jetais pas le papier par terre parce que... alors que je voyais bien que mes copains-copines, c'était pas nécessairement évident pour eux... le geste était pas acquis dans la petite enfance... moi j'ai eu ce... cette éducation, mais... mais c'est vrai qu'ici on... des fois t'as des gens pour qui c'est évident, et c'est la majo... y a quand même une sensibilité très forte, là.

[Lucie] Tu parlais des valeurs politiques de l'écologie : c'est lesquelles pour toi ? Tu disais qu'il y avait une dimension politique...

Bah... la dimension euh... 'fin ! L'écologie, pour moi, elle est nécessairement à intégrer dans la politique. Ne serait-ce que parce que d'une part, si ça vient pas d'en haut... enfin, si ça vient pas de... alors il s'agit pas nécessairement de réglementations, 'fin... parce que moi je pense beaucoup que, je pense que de toute façon, de même que pour l'éducation d'un enfant, euh... l'essentiel, c'est l'exemple... l'exemplarité. Et c'est pour ça qu'en ce moment, les choses sont... se passent mal, c'est qu'en fait, on a... on a... on a des gouvernants qui ne sont absolument pas exemplaires ! À aucun niveau. Mais... l'écologie elle est politique parce que... parce qu'aujourd'hui c'est vraiment un choix politique de... de mettre avant toute chose la vie. De faire de la vie la première valeur. On voit bien que pour beaucoup de... de gouvernants, et au-dessus d'eux parce qu'en même temps, ils sont... c'est pas simple quoi, on voit bien que l'argent est en première ligne, alors que... au détriment de la vie. [court silence] Et là c'est un choix politique quand même. Ça, c'est difficile, même si à petite échelle, enfin, à l'échelle locale, on peut décider que la vie passe avant tout, il n'empêche que si au niveau global et à une autre échelle c'est pas le choix qui est fait, c'est compliqué quoi. [silence]

D'une manière générale, est-ce que y a des causes, des revendications dans lesquelles, enfin, avec lesquelles tu es particulièrement sensible ?

Euh... je vais revenir à la même chose hein, tout ce qui touche à la vie, et là encore une fois, avec d'une manière intuitive, je dirais que je vais être contre le nucléaire parce que le danger me semble beaucoup trop – enfin, le risque est beaucoup trop important. De même que le gaz de schiste [rises étouffées] c'est totalement pas possible quoi, enfin, tout ce qui va... Et puis, et puis après c'est les valeurs, enfin... quand je dis la vie, ça veut dire aussi que c'est pour moi toute vie, toute vie est égale, et toute vie... alors, ça veut pas dire que je suis contre l'avortement hein ! [rises] C'est... toute vie... toute vie après la naissance on va dire ! Non et puis les... du coup, je suis contre la peine de mort, et je pense que tout le monde a droit à sa place sur... sur cette planète et que n'importe qui a le droit de se déplacer comme il veut, faire les choix de vie qu'il veut, enfin voilà et je pense quand même que tout le monde devrait avoir le droit à... à un bout de terrain et pouvoir s'installer où il veut et comme il veut du moment que c'est dans le respect de... peut-être de l'environnement et de faire en sorte que ça devienne pas n'importe quoi avec du monde partout, mais bon...

Est-ce que du coup tu dirais que tu es impliquée en faveur de ces causes ?

Oui, un petit peu ! [rises] Peut-être pas autant que je voudrais parce que y a des fois où je me dis que je pourrais... enfin, que je pourrais... que j'aimerais pouvoir faire plus, des fois où on peut réfléchir, même si je prends pas trop le temps parce que je pense que je suis aussi utile... enfin, utile... ce que je fais a du sens... mais voilà, moi je pourrais prendre, si je m'organisais pour et que ça soit possible, 3 mois pour préparer, passer du temps en Grèce ou ailleurs... Parce qu'à chaque fois qu'y a un naufrage en Méditerranée, des trucs à l'envers quoi, enfin.

Et du coup tes engagements ils s'incarnent dans des associations ou dans des...

Oui. Pas seulement. Ils s'incarnent aussi, parce que sur le territoire, y a aussi des personnes engagées et des actions concrètes, et du coup cet engagement il s'incarne aussi dans, eh bien accompagner la famille syrienne qui est installée au Pont pour aller au Secours Populaire ou aux Restos du Cœur, enfin voilà, participer à ce genre de choses quoi.

Et de ton point de vue, quelle contribution tu peux apporter à ces engagements ou à ces formes d'engagement, en termes de connaissances ou de ressources par exemple ?

[*silence*] Bah ça dépend. Enfin, ça dépend... ce que je peux, c'est à la fois mes compétences, ça peut être du temps. Voilà, des compétences ou du temps. En fonction des besoins.

Et qu'est-ce que cette implication elle t'apporte ?

[*silence puis petits rires*] Qu'est-ce que cette implication m'apporte ? Le sentiment égoïste de... peut-être pas en premier hein, mais bon, c'est quand même une réalité, de... de participer à... participer à l'humanisation du monde. Parce que je pense qu'il faut vraiment que... ouais enfin voilà moi je suis quand même toujours... touchée, émue par le fait que... bah qu'il y ait certaines choses qui emportent l'adhésion, qui soient des choses mortifères quoi. Et... et ça, ça me... ça me questionne quoi, c'est quelque chose... mais je suis convaincue que... que l'humain, depuis qu'il est... qu'il est là, il va vers du mieux. C'est-à-dire qu'on a réussi, on a créé, à construire des maisons, à trouver de quoi, comment se chauffer, enfin, on a tout fait pour... pour améliorer notre vie, notre condition humaine... et... et en même temps, eh ben y a toujours... je pense, je crois assez à la pulsion de vie, la pulsion de mort : on est tous porteurs, après c'est un peu comment... comment on est conscient de ça, et comment, ou pas quoi, et comment on arrive à... à aller plutôt du côté de la pulsion de vie que du côté de la pulsion de mort quoi. Ce qui est en train de se passer aux Etats-Unis là où... où ils sont en train de se retrouver avec... avec des gens qui sont dépendants des médicaments à base d'opiacée et y a des... enfin, c'est complètement délirant ! Là c'est vraiment la pulsion de mort, c'est-à-dire que les laboratoires pharmaceutiques privilégient le profit, enfin, au détriment de la vie humaine, enfin bon bref, on a vu ça aussi ici avec le Mediator, y a des puissances – c'est pas des puissances occultes ! – mais c'est des puissances quand même qui, qui... et là je trouve quand même qu'on arrive à un moment où on touche de plus en plus du doigt... et... ouais je sais pas, ou alors... je sais pas, y a une conscience politique de plus en plus forte... enfin en tout cas, moi, je crois en l'Homme ! Je crois en l'Homme et je crois en sa capacité à... à aller plutôt du côté de la pulsion de vie que de la pulsion de mort. Même si, parfois, je m'interroge quoi... Mais je... je crois à ça donc je vais plutôt vers ça, je vais plutôt vers les gens qui sont dans cette dynamique, du coup.

Et euh... ça doit t'apporter aussi des nouvelles rencontres ? Enfin, par rapport par exemple à ton travail... tes réseaux habituels...

Alors ça c'est sûr. Euh oui et non. Parce qu'en fait, en même temps, enfin, y a quand même un entre soi qui finit par s'installer quoi. C'est-à-dire que je rencontre rarement des gens qui sont... je sais que ça existe hein ! C'est que... mais c'est vrai que du coup moi je suis quand même dans un lieu qui est très protégé. Enfin, tu vois, encore une fois moi le cercle il a beau être large, n'empêche que nécessairement... Peut-être parce que, parce que je suis... clairement identifiée... que... que je... oui que je suis identifiée et du coup... et du coup je suis rarement confrontée avec des gens qui sont pas dans... [**dans ces engagements ?**] dans ces engagements-là.

[*Lucie*] Mais les gens du coin, toute une partie des gens du... enfin, du coin, je veux dire, des gens qui habitent aussi ces lieux, qu'ils soient « du coin » ou pas, c'est pas ça la question, mais qui du coup ne sont pas [*Corinne* : que je ne connais pas] oui que tu ne connais pas, entre eux, et qui du coup n'ont peut-être pas eu l'occasion donc du coup de...

Bah ça c'est certain. C'est certain que y a des... mais enfin, en même temps, ici, ils sont rares, encore une fois quoi. Je veux dire, les gens qui votent FN, ou Rassemblement National, maintenant, 'fin bon, c'est vraiment une minorité. Ça doit être une dizaine de personnes, enfin... C'est... sur 250... bon. Mais évidemment je connais pas tout le monde. Ça c'est certain quoi. C'est des milieux... Je chasse pas... Je ramasse pas les champignons, enfin, je suis pas originaire d'ici... C'est certain qu'il y a des... Y a des cercles qui m'échappent. Alors, il se trouve qu'il y a des gens que je côtoie qui sont en lien avec ces cercles-là et de temps en temps y a des choses comme ça qui... Mais comme ils sont minoritaires dans l'environnement, l'environnement les absorbe, sans problème. Euh... voilà. Donc effectivement, je... J'ai rarement l'occasion de... d'être confrontée à des gens qui soient anti-migrants, euh... [cherche]

[Lucie] Oui, en contradiction totale avec ce que toi tu...

Ouais !

Et du coup, tous ces engagements, est-ce que pour toi ils pourraient s'incarner dans une vision commune pour le territoire ?

Ah ben j'espère qu'ils s'incarnent dans une vision commune pour le territoire. Ah oui oui, non non je pense que c'est pas... non je pense qu'ils s'incarnent dans une vision commune du territoire. Après, ce que je disais tout à l'heure, c'est-à-dire que le minimum commun, c'est : on veut que ce territoire vive. Voilà. Après, euh... après sur les modalités de comment faire en sorte que ce territoire vive et ne meurt pas, soit pas déserté, tout ça... là, là, là y a tout un champ qui... qui peut être compliqué et qui peut aboutir à des choses... très contradictoires.

Donc, pour toi la vision commune c'est faire que le territoire vive [Corinne : Hum]. Et, en quoi cette vision commune elle peut répondre aux enjeux qu'on a évoqués précédemment, enjeux écologiques par exemple, ou enjeux sociaux ?

Moi je trouve qu'elle a pas le choix cette vision. Pour que le territoire vive, tel que... tel que je pense on est une majorité ici à l'envisager, ça ne peut aller que dans ce sens-là. Parce que sinon, on peut pour qu'il y ait [inaudible] de gaz de schiste demain ou pour qu'ils fassent une autoroute à travers les Cévennes ! Ça serait aussi une manière de faire vivre le territoire. Je ne pense pas du tout que ça soit la vision majoritaire sur le territoire et ça me va, ça me convient très bien, quoi !

[Lucie] Et du coup, toi, ta vision à toi, ça serait quoi ?

[court silence] Bah, ça serait de permettre à un peu plus de personnes de s'installer, notamment en favorisant peut-être des possibilités d'accès au foncier, soit par des baux emphytéotiques... pour pas réserver aussi l'accès à des gens qui ont les moyens d'être propriétaires ! Moi c'est quelque chose qui me tient à cœur. Euh aussi bien [petits rires étouffés] au niveau... idéologique hein... j'ai bien retenu ce que disaient certains anarchistes au début du 20^{ème} siècle... le fait que... je vois pas pourquoi j'achèterais un bout de terre alors que je suis née sur cette Terre quoi et de fait, quelque part, y a un petit bout m'a... m'appartient ou en tout cas j'ai le droit d'y vivre comme n'importe qui ! J'ai pas besoin de racheter ce droit à vivre sur cette Terre quoi. Et ça euh... voilà donc euh bon. Qu'il y ait besoin de participer à l'installation des réseaux, l'eau, l'électricité, et que du coup, de payer une taxe ou un loyer annuel... voilà, pourquoi pas quoi mais euh... Et de pouvoir aussi avoir un accès à la construction et à l'habitat léger... L'habitat, alors pas nécessairement les yourtes parce que j'en suis revenue je pense que c'est quand même pas simple de vivre dans une yourte, surtout ici quand tu veux [inaudible] voilà ! Mais pouvoir, soit installer des caravanes et [inaudible], soit construire de l'habitat léger en bois...

[Lucie] C'est un truc qui te plairait ? Même pour toi, je veux dire ?

Bah bien sûr ! Bien sûr ! Si je peux me construire un habitat à moindre coûts, en partant de containers, de... 'fin tu vois je veux dire, avec des matériaux locaux, isolés... 'fin bon, bien sûr ! Bien sûr, et que je peux m'éviter de payer un loyer, et puis surtout, savoir que je peux rester ! Je

peux rester... je dirais, *ad vitam aeternam*, enfin, sur le lieu donc je peux me construire un habitat qui puisse évoluer et que je puisse habiter même si physiquement je... j'ai plus les moyens de monter, descendre. Parce que ici on est quand même sur un terrain qui est spécifique hein ! C'est-à-dire que les genoux, moi j'ai vite compris hein ! Là ça va, c'est très bien, c'est quand même beaucoup de plain-pied, cet appart c'est pas mal mais y a quand même des marches ! Si un jour je me retrouve en fauteuil roulant, je fais comment quoi... C'est quand même, y a quand même des limites qu'on peut vite toucher du doigt ici, et on... à se projeter sur du long terme, ça vaut le coup d'y réfléchir !

Est-ce que y a des choses locales sur lesquelles on pourrait s'appuyer pour nourrir cette vision commune ?

[silence] Alors... Je sais pas si je comprends bien la question. Mais euh...

Par exemple, des savoir-faire, je sais pas, sur lesquels s'appuyer... ou d'organi... d'associations... qui pourraient aider un peu à faire émerger cette... enfin, qui peut-être est déjà là, mais, à faire vivre cette vision commune...

[Lucie] Des héritages politiques locaux...

Ben, c'est-à-dire que... je pense qu'il faut... je pense qu'il faut la porter cette vision ! Je pense pas qu'il y ait de contradict... je pense pas qu'il y ait de... [freins ?] de freins, oui, et de conflits nécessairement sur cette vision, mais simplement... il faut, il faut la porter et... ça prend du temps, de l'énergie, faire avancer les projets... moi ça fait 5 ans qu'on en parle hein, au niveau du conseil municipal. Bon ! Voilà, c'est... un peu long ! Enfin, on continue d'en parler ! Sauf que, y a deux ans y a eu les délais de l'ancien PLU donc euh ça a été pensé en disant on va l'intégrer dans le PLU donc voilà on va y réfléchir. OK, donc maintenant, le PLU, ça fait 6 mois qu'on n'en parle plus, qu'a priori ça va passer à la trappe, donc bon... voilà. Voilà, y a plein de choses qui font que... pfff...

Qu'est-ce qui rend les choses si longues, du coup c'est... ?

Eh ben je suis un peu seule à porter cette idée ! Parce que je pense que la plupart des gens acheter c'est pas un problème pour eux, déjà ! Donc en fait eux ce qui les intéresse c'est surtout qu'il y ait des terrains à la vente... Après... parce que, et ça c'est vraiment quelque chose qui moi me... choque, c'est que je sais pas si c'est générationnel, c'est un changement générationnel ou une question de milieu, enfin... mais euh ben il me semble qu'aujourd'hui, même parmi les plus jeunes, y a... la question de la propriété privée, elle est absolument plus discutée ! C'est normal ! C'est normal d'acheter un... tu vois des gens comme Paulina et Priam qui viennent quand même d'un collectif de squatteurs, à Paris, voilà... ben acheter, oui, c'est le prix à payer pour être tranquille ! Et ça moi ça me, ça me... donc ça c'est plus du tout remis en question ! Cette, ce... cette idée que ben non y a pas nécessairement besoin de payer pour accéder à la propriété privée, et on peut sur une propriété éventuellement collective, bon, ça ça... mais qui soit pas dans le cadre d'un achat, euh... voilà, c'est, je sais pas. Donc du coup euh, dès que les gens, même si y a des gens qui sont favorables à cette idée et qui sont... dès qu'ils trouvent une autre possibilité... et qu'en plus, voilà, comme ça prend du temps, que c'est long, dès qu'ils trouvent une autre possibilité, entre autres d'acheter, pour... ben ils... ils... ils satisfont le... Ce qui fait que... ça prend un temps... puis je dirais aussi que pour l'instant, tant que j'ai ce logement qui me, voilà, convient quand même, je... je suis pas non plus une forcenée à bosser sur un projet qui... qui quand même, ben demande... oui, faudrait... faudrait qu'on soit plusieurs déjà, sur ce projet. Alors pour l'instant, y a des gens qui m'ont dit « mais oui moi ça m'intéresse », mais... pour l'instant, ce qu'ils vivent... ils se... voilà.

Questions signalétiques

- date de naissance : 1964
- activité professionnelle : (« ce qui est marqué sur ma fiche de paie ? [*rire collectif*] » agent de développement (**C'est à dire ?** On va dire « animatrice de territoire ». Territoire que Epi de Mains entend c'est jusqu'où ? Vallée Longue et communauté de communes... jusqu'au Mont Lozère, donc Pont-de-Montvert et Vialas, au-dessus. Mission première : remplir le carnet d'adresse).
- dernier diplôme obtenu : Master en intermédiation et développement social, option ESS. Montpellier, Paul Valéry.
- date d'arrivée dans la Vallée Longue : juin 2012 (à Vialas), 2013 sinon mais dès 2012 travaillait à l'Espinas.

EC2 - Retranscription entretien Christian

L'entretien se déroule après le dîner chez Charlotte et Christian, où nous sommes reçus autour d'une infusion de verveine du jardin, sur la table en bois qui s'adosse à la cuisine.

Entretien mené par le Corentin et Nicolas, sous l'encadrement de Lucie.

Les phrases en gras sont celles des enquêteur·rice·s. Toutes les indications en dehors de l'entretien pour des raisons d'explication ou de contexte sont [en italique]. L'entretien se tient sous le regard de Charlotte, son épouse,, qui se retient d'intervenir malgré son intérêt pour la conversation.

Depuis quand habitez-vous ici ?

Alors dans cette maison depuis 2012, c'est une maison qu'on a achetée en 2010. Mais sinon on venait régulièrement en vacances depuis une trentaine d'années, dans une autre maison à 1 km d'ici, qui était à mes parents.

Et ce choix de déménager ici, il s'est fait brusquement ?

Non, non, on avait la volonté au moment de la retraite de s'installer dans les Cévennes et la maison précédente ne correspondait pas à nos souhaits pour y habiter en permanence. C'est une maison qui nous convenait très bien pour les vacances. Il n'y a pas de terrain autour et puis elle n'est pas très facile à aménager : pas facilement aménageable pour y vivre à l'année. Dans un premier temps on cherchait plutôt un terrain pour construire une maison à notre convenance, parce qu'on avait constaté tout au long de notre vie que réparer des vieilles maisons ça ne marchait jamais. Après avoir cherché vainement un terrain qui nous convienne on a eu vent de la vente de cette maison, et en la visitant elle correspondait à tellement de critères que, voilà, on a franchi le pas ! On a changé notre fusil d'épaule et on est reparti dans la rénovation d'une vieille maison.

Et auparavant où est-ce que vous avez vécu ?

On est originaires tous les deux du Gard, d'Alès et d'Uzès, et professionnellement on a été dans l'est, en Haute-Saône, puis en région parisienne.

Et est-ce que dans votre parcours résidentiel il y a des lieux qui vous ont plus marqué que d'autres, ici peut-être ?

Des lieux qui correspondaient le mieux à nos souhaits ?

Qui vous ont le plus marqué ! Ça peut être négativement aussi.

Non, dans les lieux précédents ce qui nous convenait le moins c'est le climat et aussi en région parisienne la pollution atmosphérique qui est quand même très marquée, visible, et insupportable. Donc on souhaitait ne pas rester dans ce contexte. Et sinon, bien qu'on ait toujours eu un habitat privilégié, j'étais dans un temps à l'office national des forêts et puis après je travaillais pour la région île de France en gestion d'espace, et puis on a toujours été dans des maisons isolées, dans la nature, en forêt. Malgré tout, c'est toujours la région parisienne, avec tous ses inconvénients.

Ça nous conduit à la question suivante, à laquelle vous avez déjà en partie répondu, pour quelle raison êtes-vous venu vivre ici ? Qu'est-ce qui vous a amené ici finalement ?

Oui ben c'est depuis toujours que les Cévennes nous séduisent. On a fait nos études à Montpellier et dès qu'on avait un instant de libre on allait dans les Cévennes. Et donc après on est pas mal

venu en vacances. Et particulièrement les Cévennes, ce coin, la Lozère... enfin on aime bien les endroits naturels et relativement peu peuplés, mais particulièrement les Cévennes ! Depuis toujours à peu près, on s'était mis dans l'idée que ... ça serait dans ce coin-là qu'on retournerait.

En revenant dans les Cévennes, à quoi est-ce que vous aspiriez ? Est-ce que ces souhaits, ces aspirations, ont été heu...

... [*cherche ses mots*] Pleinement réglées. Mais bon voilà on a fait le choix. Après cette recherche. On avait des critères qu'on a fini par trouver et donc ça correspond bien. C'est à la fois la maison, le paysage, le fait d'avoir de l'eau, de l'espace, du jardin, un verger, du terrain...

Quels sont les critères en gros ?

Les critères oui c'était ça : de la vue, de l'eau, du terrain

Donc on pourrait dire que ce qui vous a le plus attiré c'est les Cévennes en général ? Ce n'est pas forcément une recherche... Est-ce que c'était les Cévennes ou plutôt la vallée longue, la Lozère... ?

Alors il y a un attachement sur les Cévennes et qui est lié, qui est culturel aussi, à la fois aux paysages qui nous séduisent et on ne s'en lasse pas. On continue quand on se balade à trouver que tout est beau, on s'arrête pour regarder le paysage. Et culturellement aussi il y a l'histoire des huguenots, l'histoire des Cévennes en général. On est assez raccord avec ça, assez en harmonie... heu j'ai oublié la question précise.

Est-ce que c'était plutôt ce choix par rapport aux Cévennes ?

Alors, étant donné qu'on venait en vacances depuis longtemps, on s'était quand même fait une idée plus précise sur les endroits, avec des critères plus précis, et entre autres que ce soit sur le versant méditerranéen. Donc dans nos recherches on excluait l'autre côté du col mais par contre on avait inclus d'autres parties vers Saint-Germain-de-Calberte, plus loin d'ici. Pour répondre à la question ce n'était pas la vallée longue précisément mais par contre c'était le versant méditerranéen.

D'accord, et comment est-ce qu'aujourd'hui vous pourriez délimiter votre lieu de vie ?

Au sens strict ?

Au sens que vous lui donnez. Qu'est-ce que c'est votre lieu de vie ?

De vie au quotidien c'est vraiment la maison et les terrains qui l'entourent mais on a un rayonnement assez facile sur heu... la vallée longue... on va se déplacer facilement jusqu'à Pont-de-Monvert et Saint-Jean-du-Gard. Selon les intérêts, on assiste à des conférences ou à des activités sur ce rayon-là. C'est le rayon sur lequel on est pas rebutés de se déplacer, mais ce n'est pas le lieu de vie au quotidien.

C'est quoi votre lieu de vie au quotidien ?

C'est vraiment localisé. Je dirais la maison et le terrain. La maison et les terrains autour quoi. C'est assez délimité. Ça c'est au sens strict.

Qu'est-ce qu'habiter, justement ici, signifie pour vous ? Plutôt qu'un autre lieu ?

[*rire embarrassé*]

Qu'est-ce qu'habiter ici vous évoque ? Qu'est-ce qui vous plaît ?

Alors c'est un peu délicat parce que pour nous ce déménagement a correspondu à la retraite. Donc je ne peux pas m'empêcher d'y mêler le fait d'être à la retraite qui permet une grande liberté et d'action, et d'emploi du temps. Et donc on fait ce qu'on veut, on a pas de contraintes. Il n'y a pas de contraintes professionnelles, on peut participer à ce qu'on veut, ou pas. Décider de faire une chose un jour, ou pas. Donc ça fait une qualité de vie vraiment très agréable, et le fait d'habiter ici la rend possible parce que le climat est agréable, parce que c'est le lieu d'où on vient, les choses qu'on fait nous conviennent. C'est un ensemble quoi. Donc c'est difficile de savoir ce qui ressort exactement du lieu, ou du mode de vie, ou de ce qui est permis par le fait d'être à la retraite, libre, de pas avoir d'activité professionnelle. Je pense que ça ne serait pas pareil si on devait aller travailler tous les matins à Alès ou à Nîmes. Voilà une réponse un peu mitigée. Toujours est-il que je pense que pour tous les deux on est tout à fait en accord avec nos souhaits. Depuis qu'on est là ça a rempli ce qu'on espérait. On a trouvé ce qu'on cherchait.

Vous cherchiez quoi ?

On cherchait ça : le calme, la nature, un environnement le moins pollué possible, une certaine autonomie de, c'est quoi le terme, de nourriture quoi. [Lucie : alimentaire.] Alimentaire. On produit. On est pas en autarcie mais on produit beaucoup de ce qu'on consomme, et si c'est pas nous c'est proche, très proche. Heu je ne sais plus ce que j'ai dit [*reprend son énumération*] : la non-pollution, l'eau. C'est vrai que dans les critères par exemple on recherchait un endroit avec de l'eau non-calcaire, ce genre de trucs ! Et qu'on a trouvé. Et d'avoir de l'eau libre. On a un captage sur la rivière qui permet d'arroser le jardin, on arrose pas avec de l'eau de la ville on arrose pas avec l'eau du réseau.

Vous parliez à l'instant de Alès etc. Est-ce que vous avez l'impression que votre lieu de vie est périphérique ?

Par rapport à la ville ?

Par rapport à ce que vous voulez.

Euh oui. Oui il est périphérique.

Qu'est-ce qui fait qu'il est périphérique ?

Parce qu'il n'est pas central. On est éloignés de, mais ça fait partie du choix, des lieux culturels, des lieux commerciaux, des lieux même professionnels si on devait en avoir besoin. Oui on l'est. Alors après on compense par une recherche d'autonomie, à tout point de vue que ce soit sur la nourriture ou la culture où on essaye de recréer ou de participer à des manifestations culturelles proches. Mais les vrais lieux culturels : les théâtres, cinémas, sont à 40 km.

Parce que les vôtres ne sont pas des vrais lieux culturels ?

Non ce ne sont pas des lieux culturels institutionnels. Il n'y a pas de théâtres, il n'y a pas de cinémas. On va au cinéma dans des salles, ce sont des projections un peu sauvages, dans des salles qui ne sont pas des salles de cinéma. Le théâtre c'est pareil, s'il y a des troupes de théâtre qui viennent c'est là dans l'église, ou dans la salle du sceau. Ce ne sont pas des lieux consacrés officiellement à la culture.

Le fait d'être dans cette situation périphérique, on va dire un peu éloignée, est-ce que cela vous convient ?

Ça nous convient.

C'est un choix ?

Ce n'est pas un choix délibéré d'être éloigné d'un théâtre, mais c'est un choix d'être là, tout à fait. Parce que les lieux centraux ont d'autres inconvénients qu'on n'accepte pas, qu'on ne voulait pas accepter. Le fait d'avoir de l'urbain déjà de base. Les zones urbanisées ne nous conviennent pas. La vie urbaine, le fait qu'il y ait beaucoup de gens, le fait d'habiter dans de l'urbain quoi : le bruit, les gens, et puis de nouveau on retombe dans de la pollution. Et puis un mode de vie plus stressant, plus contraint. Encore une fois tout cela est à pondérer avec le fait d'être à la retraite. C'est quand même toujours plus facile de parler des gens stressés, avec un emploi du temps rigide, quand soi-même on en a pas. On a bien connu, on a donné notre part, on a bien participé à ce côté speed et suractif.

Et on en a l'impression sur le moment ?

Oui. On était conscient. Enfin je vais parler pour moi. J'étais conscient de ce que je faisais et ça me plaisait. C'est aussi un choix, j'aurais pu faire différemment. Mon boulot me plaisait, il était très prenant. [*reprend sa respiration*] Et en même temps je me disais que ça ne durerait pas éternellement et qu'un jour j'arrêterai, et je savais que je ferai ce que je fais... au point que beaucoup de gens qui me connaissaient, pas assez bien, pensaient que je n'y arriverai jamais. Et en fait il m'a fallu entre 1h et 2h. Une fois que ça a été fini ça a été FINI.

Est-ce que, en revenant à la vallée longue, votre lieu de vie, vous diriez qu'il y a des enjeux sociaux et politiques qui sont spécifiques à la vie dans ces espaces ruraux ?

Oui certainement. [*temps de réflexion*] Alors oui, ça ne me concerne pas directement mais globalement pour les personnes qui y habitent et qui y vivent, qui ne sont pas à la retraite et qui ont peut-être d'autres conditions, il y aurait des facilitations à faire pour les transports une horreur. Déjà, on ne l'a pas évoqué, mais habiter ici suppose d'être autonome d'un point de vue transport, d'avoir une voiture. Il n'y a pas de transports en commun. Et ça ce n'est pas réfléchi. Il y a aussi un grave déficit au niveau service public, des problèmes d'écoles. On a participé à des bagarres pour maintenir des classes ouvertes, sachant que si l'école ferme tout fout le camp, les gens ne viennent pas etc. Les commerces. Les commerces de proximités sont presque en perfusion. Il est très difficile de se maintenir. Ce qui fait que tant qu'on est autonome en moyens personnels de transport le problème est relativement gérable, si on le gère personnellement. Dès qu'on dépend d'autre chose là ça devient très problématique parce que l'éloignement pour le travail, pour la scolarité, pour les services publics, que ce soit la poste, les impôts, les hôpitaux, tout ce qui est santé etc. pose ou posera problème. C'est aussi une raison des départs, ou de la non-arrivée, de pas mal de gens. Des gens n'arrivent pas, enfin ne s'installent pas, parce qu'il manque beaucoup d'infrastructures, et aussi tout l'accompagnement familial qui est un peu difficile à trouver.

Donc c'est un cadre de vie qui peut être contraignant pour certaines...

...Dans certaines conditions. Oui bien sûr qu'il l'est, contraignant.

Est-ce que vous avez l'impression que ces enjeux dont on parlait, « sociétaux » et politiques, sont pris en compte aujourd'hui par la société dans laquelle on vit ?

Non. Et on a eu ce genre de réponse dans certains cas. Pour ce coin en particulier et la Lozère en général, enfin pas toute la Lozère mais une grande partie, et les Cévennes en particulier, ce genre

de vallée, les vallées élevées. Il n'y a pas assez de gens pour justifier quoi que ce soit. Chaque fois la réponse est « bah oui mais le téléphone pour 3 péquins sur 3 kilomètres... On peut pas tirer des câbles pour amener... On va pas tirer 3 km de câbles pour 3 abonnés. » Donc on ne tire pas de câbles. Et pareil pour l'eau, le maire de la commune dont on parlait a eu à cœur que toutes les maisons soient sur le réseau d'eau communal. Il y est presque arrivé. Mais du coup, je ne sais plus le chiffre exacte, c'est genre 60 km de réseau d'eau pour 150 personnes, alors qu'on imagine qu'en zone urbaine avec 60 km de tuyaux....

Donc ce sont des arguments plutôt numériques, quantitatifs en fait, qui font que ces enjeux ne sont pas pris en compte ?

Je pense que ça c'est l'argument massue. C'est qu'on fait un bilan financier coût et gain. Donc évidemment la réponse est immédiate. Et c'est la réponse aussi pour tous les services publics, que ce soient les postes, il y avait une poste au village qui a fermé, parce qu'évidemment ils ne vendent pas de timbres en quantités suffisantes pour justifier un emploi.

Est-ce que ces problèmes vous pouvez les rapprocher avec le mouvement des gilets jaunes, est-ce qu'il fait état de ces enjeux-là ?

Alors je ne sais pas, parce que curieusement j'ai l'impression, pour autant que nos antennes aient bien réceptionné, que le mouvement des gilets jaunes n'a pas pris vraiment dans ce coin. Mais peut être que c'est lié également au fait de l'éloignement. C'est vrai qu'entre descendre de chez soi et aller à 200 m sur un rond-point ou bien faire 40 km, parce que je parle de participation. Je ne sais pas si tu as eu des échos de gens qui ont participé. Par contre je ne dis pas du tout que les gens étaient contre ce mouvement, même probablement pas du tout pour une bonne partie. Mais la participation a été entre très faible et nulle. Mais peut-être que c'est dû à l'éloignement.

Mais peut-être sans parler localement, est-ce que vous pensez que ces problèmes dont vous parlez, ça résonne avec le mouvement des gilets jaunes ?

Oui clairement. C'est un peu le même problème, de gens qui sont abandonnés, non pris en compte. Ce sentiment de ne pas être pris en compte est vif dans cette région. Et en même temps beaucoup de gens ont fait le choix d'y habiter, ce qui fait qu'ils s'en prennent à eux-mêmes. Il y a une partie du raisonnement... [*cherche ses mots*] puisque les autres ont fait le choix de partir. Il faut aussi être conscient de ça, c'est à quel point beaucoup de gens sont partis de la région parce qu'il ne trouvaient pas ce qui leur convenait. Donc ceux qui y sont restés ou qui y sont venus l'ont fait en toute conscience, et quand on en parle on sent bien qu'ils se responsabilisent de ce choix. Ils se disent « bon je suis là parce que je l'ai bien voulu ». Donc ils sont peut-être moins dans la démarche de se dire que c'est la société et qu'on le leur a imposé etc. Donc ça c'est pour le choix d'habiter ici avec ses contraintes, maintenant le fait que ces régions ne soient pas prises en considération... c'est de base.

On fait avec en fait ?

Oui voilà au final c'est ça, on fait avec. Je parle un peu plus généralement. C'est notre cas, mais réellement, nous, c'est un choix. Mais même pour d'autres gens, disons qu'ils ont quand même ce sentiment qu'ils ont été maîtres de ce choix-là. Le reste où ils n'ont pas d'influence, là ils n'ont pas été maîtres du manque de service public, du départ des services publics etc. mais ils y voient une part de responsabilité et je pense qu'ils sont moins directement en opposition envers la société

que d'autres gens, et en particulier en ville où là justement tout est proche et où on laisse une partie de la population de côté et ils le prennent de plein fouet parce qu'il n'y a pas de raisons que le voisin ait des facilités et que eux n'en aient pas. Là pour le coup on est tous logés à la même enseigne : il n'y a rien. *[rires]*

Pour revenir à ce dont vous nous parliez tout à l'heure, est-ce que vous pouvez nous parler de l'environnement dans lequel vous vivez, nous raconter un peu cet environnement ?

C'est-à-dire, l'environnement immédiat ?

Oui, les lieux, les paysages. Ça peut être à plusieurs échelles.

Et à quel point ? Les décrire ou dire pourquoi ils me séduisent ? Je ne sais pas parce que... La base c'est que je suis en accord avec *[bégaie]*... c'est un sentiment, quelque chose de pas facile à disséquer parce que c'est un ensemble. Alors par exemple pour les paysages c'est le sentiment de beauté, c'est qu'on se met devant et on trouve que c'est beau, et on est bien, ça fait plaisir, c'est agréable. On est comme devant un tableau. C'est être en accord avec soi-même et ce que l'on voit, ce qu'on ressent. Moi je suis très sensible au calme aussi, au fait qu'il n'y ait pas de bruit, qu'il n'y ait pas de bruits artificiels, autant les bruits de nature sont agréables. On a beaucoup de ça. Dans ce contexte c'est aussi de voir des animaux, encore que ça a énormément baissé et on l'a constaté au fil du temps puisqu'on vient depuis pas mal de temps. Il y a infiniment plus de variétés de faune et de flore que dans la plupart des autres régions, et en particulier l'Île-de-France, que j'ai bien connu du côté nature, où c'est catastrophique. Et donc j'apprécie énormément de vivre dans un lieu où quand on marche on fait sauter des sauterelles, sur la route il y a des salamandres qui traversent, on a des cerfs et des biches qui viennent manger les pommes dans le verger... On est obligés de mettre une clôture électrique pour qu'ils viennent pas dans le jardin. Et le fait de savoir que ça existe c'est important pour moi.

Et qu'est-ce que toute cette présence, cette richesse dont vous parlez, ça suscite chez vous ?

Un sentiment d'accord, de plénitude, de choses qui vont bien. Avec ça j'oublie qu'il y a d'autres choses qui vont mal, que la planète est en train de se péter la gueule, qu'on pollue tout partout, qu'on balance du plastique, et des phytocides. C'est une chose qu'on oublie pas en Île-de-France. En Île-de-France on se rend compte tous les matins qu'on est dans un endroit pollué, avec du bruit. Donc ici c'est un peu, je sais pas... une île déserte. Mais une île privilégiée.

Ce que vous disiez à propos des espèces qui étaient très nombreuses et pourtant avaient diminué, est-ce que vous pouvez nous l'expliquer ? Est-ce que vous avez l'impression que votre environnement a évolué ces dernières années ?

Oui oui. Il y a un constat tout bête, je l'évoquais, c'est faire sauter les sauterelles quand on marche dans les prés. Eh bien on a le souvenir de myriades de sauterelles, qui maintenant sont très nombreuses mais plus au niveau où c'était. Et il y a une référence : c'est que je retrouve ce que je connaissais ici il y a 20 ou 30 ans sur le Lozère *[le mont Lozère]*, quand on va se promener sur le Lozère on fait sauter autant de sauterelles qu'on en faisait sauter ici. Avant il y avait des truites dans le gardon, la rivière qui passe en bas. Il n'y a plus de truites. Il n'y a plus d'écrevisses. Il y a moins d'oiseaux. Alors dans le détail je n'ai pas le chiffre, personne ne l'a, parce que justement

on fait un inventaire biologique avec le parc les deux dernières années. Et au final, je n'étais pas au courant, mais j'ai découvert que c'était l'état zéro. Ils n'avaient pas d'état préalable. On a fait ces deux dernières années l'état zéro qui servira de référence dans 20 ans pour voir qu'il ne reste plus rien. Mais en dehors de cet inventaire précis qui pourrait nous permettre de dire « il y a 20 % d'oiseaux en moins », et ça on ne peut pas le dire, il y a des choses réelles. Par exemple les truites dans le ruisseau, ça c'est clair.

Vous êtes en relation avec le parc ? Vous collaborez avec eux ?

Oui, là il y a eu cette démarche des inventaires biologiques sur pas mal de communes du parc. Et les deux dernières années la commune de Saint-Privat faisait partie de... et dans ce cadre-là oui j'ai participé aux inventaires avec le parc. C'est ma formation. Et puis ça m'intéresse.

Vous avez déjà beaucoup parlé de la faune et de la flore, mais pas beaucoup des êtres humains, par rapport aux évolutions ?

Oui c'est normal [*rire*]. Alors pour les activités, ça a diminué. Ça commence déjà par les services publics, il y en a de moins en moins. Les choses ferment : la poste, les impôts, les écoles. Donc ça on l'a vu. Voir même quelques petites entreprises aussi. Par contre ce qu'on a vu, inversement, c'est qu'on a connu une époque de déprise de l'habitat. Chaque année il y avait plus de maisons abandonnées, où les gens ne venaient plus, voire même en ruines. Enfin il y avait beaucoup de maisons en ruines. C'étaient des maisons qui avaient été abandonnées peut-être après la guerre de 14, entre les deux guerres, à ce niveau-là. Donc là c'étaient des ruines. Il y avait des maisons abandonnées dans les années 50. Et puis il y avait des maisons qui étaient abandonnées d'années en années. On le voyait quoi. On disait « Les gens qui habitaient là avant sont partis ». Et puis après, dans les années 90, on a vu très nettement le mouvement inverse : les maisons ont été rachetées, les ruines ont été reconstruites, rénovées, et on en est au stade où il n'y a plus de maisons abandonnées. Les maisons sont inoccupées l'hiver mais elles ne sont pas abandonnées. Il y a un flux, les gens viennent à Noël ou l'été, ou une fois tous les 2 ans, mais il n'y a plus de ruines. Il n'y a plus de ruines. On ne voit plus de hameau, comme on voyait des endroits où il n'y avait aucune toiture. Là maintenant, en gros, il n'y a plus ça.

Et ce mouvement de reprise qui s'est fait, est-ce un mouvement de secondarisation ou plutôt l'inverse : des gens qui viennent s'installer à l'année ?

Oui ce sont des maisons secondaires. A l'année il y a très très peu de gens. Je pense même qu'à l'année ça continue de diminuer. Il y a de plus en plus de maisons de style maisons secondaires, que ce soient des nouveaux arrivants, enfin des gens extérieurs, voire même non-français : il y a des hollandais, des anglais... donc ça c'est une partie, et une partie de gens originaires d'ici qui ont quitté et qui reviennent pendant les vacances, et qui reviennent dans la maison familiale ou pas, qui reviennent dans leur zone, leurs racines, pour les vacances. Mais il n'y a pas une reprise. Je parle de la vallée, je ne fais pas d'étude sur la Lozère, ceci dit malgré tout, statistiquement la Lozère reperd des populations alors qu'elle en avait gagné. Là récemment la Lozère est repartie à perdre des populations.

Comment est-ce que vous pouvez décrire votre rythme de vie ?

On a jamais été extrêmement voyageurs, grands voyageurs, mais on a fait des trucs. Et là on est devenus complètement casaniers, mais revendiqués. On y réfléchit et on se dit « non on a pas

envie. Untel fait ça ? Non, nous on a pas envie, on irait pas ». Alors que ce soit à l'étranger ou dans d'autres coins, plus ça va plus on se dit « non c'est bon, on est bien là, impeccable ». Comme rythme de vie c'est très bien. A l'année il n'y a pas de vacances, on ne se dit pas « on va partir ». Et donc on est très liés au rythme des saisons, on fait en fonction de [*cherche ses mots*] la végétation, que ce soit le jardin potager ou les fleurs, les plantes. On prépare des choses, on remonte des murs. C'est Charlotte qui remonte des murs en pierre sèche. On fait ce genre de choses. On aménage le terrain, on débroussaille. Donc on est très très liés à la météo et au rythme des saisons. C'est-à-dire qu'à partir du moment où on commence à jardiner, ou la végétation redémarre, on est presque à plein temps là-dedans : potager, planter, désherber. L'hiver débroussaille, on prépare le sol, on monte des murs. On récolte les pommes quand il y a des pommes, les cerises quand il y a des cerises. On fait des conserves, on congèle, on fait des bocaux. C'est très très rural.

Qu'est-ce qui fait que votre rythme de vie est différent par rapport à ailleurs ?

Eh bien parce qu'on a fait ce choix de ne pas être contraint, tout ça avec le bémol qu'on est impliqués dans pas mal d'associations, de différents groupes, on assiste à des conférences, des films, des choses comme ça. Mais c'est le loisir. Pour dire qu'on ne fait pas que cultiver le jardin et monter des murs ! Moi je suis secrétaire d'une association, ça prend pas mal de temps, on fait un journal. On fait des choses quoi, et ça prend du temps. On organise des événements, on fait venir des groupes. Je fais de la vannerie. J'ai aussi des ruches. Je fais du miel, enfin les abeilles font du miel. C'est un peu dans cette ambiance-là quoi. Et qu'est-ce qui fait qu'on a un rythme différent ? C'est justement parce que notre contrainte, notre guide, c'est ce rythme saisonnier. En lien avec l'évolution de la végétation, et non pas en lien avec des contraintes fixes : pas d'horaires, ou de contraintes liées à quelque chose d'artificiel. Par exemple, pour vous donner un exemple de rythme l'hiver, On travaille à partir de 9h30/10h le matin, on ne mange pas à midi, et on s'arrête vers 3/4h. Parce que c'est le laps de temps où plus tôt il fait trop froid, plus tard le soleil est couché. Donc on profite de la période agréable de la journée pour être dehors. Déjà de base notre but c'est d'être dehors. Dedans c'est quand on ne peut pas faire autrement. Donc on s'adapte à ce point-là aux saisons. L'hiver on a ce créneau parce que c'est le moment agréable de la journée puis après on mange plus tard. L'été au moment chaud on fait le contraire : on travaille aux extrémités de la journée, tôt le matin, tard le soir, et au milieu on se met à l'intérieur, on se met à l'ombre. Notre rythme c'est ça.

En parlant de vos activités, que vous avez déjà bien évoqué...

Péri-professionnelles

...est-ce que vous pouvez continuer de les décrire ? Quelles activités avez-vous dans cet environnement qui vous entoure ?

Outre les activités locales liées à la maison, au jardin, il y a l'apiculture, la vannerie même si je lève le pied parce que je manque de temps. On a aussi traversé une période de randonnée, et on lève le pied parce qu'on manque de temps.

Randonnée en partant d'ici ?

Non. Pas en partant d'ici, mais proche. Avec des groupes, mais c'est quand même très local. Des petits déplacements. Pas le chemin de Compostelle quoi ! Sinon je ne sais plus, là où on participe

ou on assiste ? Parce qu'il y a aussi assister à des manifestations. Et sinon il y a une association qui plus particulièrement organise des activités, c'est lié à la ligne de chemin de fer, le Céfédé. On organise tout au long de ce parcours des activités festive. La prochaine c'est la fête de la transhumance, c'est lié à la transhumance des moutons qui passe dans le coin. A cette occasion on fait une fête. Il y a une journée où il y a des artisans, des artisans qui fabriquent ou producteurs de produits fermiers. Et puis on fait des animations à cette occasion, on fait venir des groupes musicaux. Ce genre de manifestation on en reconduit 4 ou 5 tout au long de l'année. Après il y a le collectif de la vallée longue dont vous avez entendu parler, qui a organisé l'an dernier les automnales, qu'on va reconduire. Donc ça demande de la préparation, de la mise en œuvre, du contact, des réunions. Qu'est-ce que j'oublie ?

On a plutôt été orienté du fait que vous aimez passer du temps à l'extérieur, donc vous aimez être dehors, pourquoi ça ?

Tout ce que je disais c'est planter, suivre, récolter, et faire des murs, débroussailler, nettoyer des coins, bouger des...

... Donc c'est forcément faire des choses ? C'est pas être dehors pour être dehors ?

Être dehors chaise longue ? Jamais chaise longue !

Pour vous deux ou juste pour toi ?

- *Charlotte* : tous les deux.

C'est vrai ? Même pour bouquiner ?

[*brouhaha*]

Si on bouquine, mais pas dehors.

- *Charlotte* : dehors c'est bouger.

Si l'été, quand on se met au frais. Mais c'est lié à une vacance de la journée. Entre deux moments d'activité on peut bouquiner. [*brouhaha de nouveau*] Mais on ne passe pas une retraite hamac. On connaît beaucoup de gens retraités pour qui la retraite c'est justement de ne pas faire. Ils disent qu'ils ont fait toute leur vie, et qu'ils ne veulent plus faire. Donc ils font le minimum, le moins possible. [*échange de blagues*] Mais il ne faut pas donner de fausse image, parce que la grosse différence c'est qu'il n'y a pas de contrainte. Parce qu'on dit qu'on arrête pas, c'est un peu vrai, mais on peut passer une heure à regarder un vol de buses ou de circaètes. Là, l'été il y a souvent des circaètes. Bon bah on arrête tout. On va chercher les jumelles, on regarde les circaètes. [*en réponse à Corentin :*] C'est un rapace qui se nourrit de serpents. Il y a un couple nicheur dans la vallée au sens large. Quand ils survolent ici on arrête tout, et on s'appelle. On va se chercher. Mais on va se chercher aussi si on voit un couple de mésanges en train de faire quelque chose d'un peu exceptionnel. Il faut pondérer. On est pas des stakhanovistes [*image du travailleur dévoué propagée par la propagande soviétique*] mais c'est vrai qu'on arrête pas. On ne se met pas à rien faire. Parce que quand on regarde les circaètes, on fait quelque chose : on observe les circaètes. Et on observe aussi les biches, les cerfs et les biches, qui venaient dans le verger. On avait mis des spots dans le verger pour pouvoir les observer la nuit. Ça c'est remarquable. Ils viennent même quand c'est allumé, ça ne les dérange pas [...] Le côté agréable c'est justement de ne pas avoir cette contrainte de devoir finir à un certain moment. La contrainte est imposée par la nature. Si on veut récolter des cerises, il faut les récolter, on ne peut pas attendre la semaine

prochaine. Mais malgré tout on ne dit pas « il faut récolter 50 kg de cerises ». On ramasse des cerises quand on en voit apparaître. Après quand on a les choses... Une fois qu'on a les haricots il faut les faire cuire quoi ! Ça c'est une contrainte. [rires]

Est-ce que vous vous sentez proche des valeurs de l'écologie ? Et qu'est-ce que l'écologie vous évoque ?

[hésitation]

- Charlotte : vital.

Oui c'est vraiment vital. Et on en est très proche. On est très, comment dire, concernés, et informés. Et en même temps on fait pas de miracles. On n'est pas allé s'attacher pour empêcher une centrale atomique. On fait des gestes, on essaye de faire des choses au quotidien tout en transigeant sur, je sais pas, 90 % des choses. On s'éclaire à l'électricité. On est pas des ayatollahs. On va pas au bout du bout.

- Charlotte : On en est conscient.

Sans forcément aller dans le militantisme, qu'est-ce que ça évoque pour vous ? Ça peut être la relation avec la nature...

Oui c'est ça. A la fois on est très attaché à préserver la nature, les espèces. Je ne l'ai pas dit mais bien entendu on utilise pas de produits chimiques, phytocides, pas d'engrais, pas de choses comme ça. On fait attention aux produits ménagers. C'est vrai qu'on est en relation avec des gens beaucoup plus impliqués et qui se contraignent beaucoup plus que nous dans leur vie quotidienne pour être en accord avec leurs idées. Si on veut aller au bout on ne devrait pas vivre dans une maison comme ça. C'est beaucoup trop grand, beaucoup trop dispendieux en énergie [Charlotte], en tout. En moyens de chauffage c'est pas normal, c'est pas reproductible. Si l'ensemble de la planète faisait ça alors qu'on consomme déjà le potentiel de la planète au bout de 6 ou 7 mois. Alors ça serait au bout de 2 mois. Je suis conscient de ça. Et à la limite on ne devrait pas avoir de voiture. Non mais réellement, marcher à pied ou ne pas faire, ne pas aller. Ça on ne fait pas. Par exemple on va à l'Espinas pour assister à une conférence. C'est complètement débile. On bouffe de l'essence pour aller écouter un mec. [en réponse à Corentin :) C'est à 15 km. On fait 30 bornes pour aller écouter un mec. Mais on l'assume. On ne se lève pas la nuit pour se flageller en se disant qu'on bouffe de l'essence pour rien. C'est comme ça.

Ça c'est lié à « l'inadéquation » entre les valeurs et les pratiques. Mais au niveau des valeurs en tant que telles, vous vous en sentez proche ?

Oui mais c'est ce que je veux dire. C'est que c'est facile de...

Mais du coup c'est quoi ces valeurs-là, pour aller jusqu'au bout ?

Les valeurs c'est tout ce qu'on sait qui serait favorable à l'écologie, à la vie de la planète, toutes les choses qu'on consomme qu'on ne devrait pas consommer, et que plus ou moins on y participe. Alors on essaye de réduire notre impact, mais on ne s'est pas mis la barre au plus bas, on sait très bien qu'on pourrait avoir une vie moins impactante. Donc le top niveau des valeurs on les connaît et on ne les prend pas, on ne les applique pas.

D'une manière plus générale est-ce qu'il y a des revendications auxquelles vous êtes particulièrement sensible ?

Oui toute la démarche écolo. Mais par exemple arrêter l'atome, arrêter les centrales atomiques. Par exemple Robert fait 400 bornes pour aller manifester contre les centrales atomiques, il va passer des week-ends entiers à défiler ou des choses comme ça. Moi je suis contre les centrales atomiques. Point barre. Ce sont des valeurs. On est contre. Et on se sert de l'électricité. Donc il y a un gros hiatus entre ce qu'on peut connaître, ressentir, et ce à quoi on peut adhérer, et puis ce qu'on est vraiment prêt à faire dans la vie au quotidien. On fait ce qu'on peut sans aller très loin. On fait le tri des déchets, on composte. On fait tous ces petits gestes. On achète des produits bios, on mange moins de viande. Mais ce que je veux dire c'est qu'on en est qu'au premier degré. On peut pas dire qu'on s'en désintéresse et qu'on s'en fout. Et on ne dit pas, je sais pas « je laisse éclairer la nuit parce que j'en ai rien à péter ». Il y a des gens qui disent ça.

Qu'est-ce qui vous freinerait à adopter des pratiques plus engagées ?

On ne recherche pas une vie ascétique. On est pas prêt à des sacrifices. Par exemple on est pas prêt à vivre dans une maison à 15° pour faire des économies d'énergie. Voilà c'est une démarche, on peut aussi mettre des pulls et pas chauffer la maison. Eh bien on chauffe la maison. Donc c'est une notion de confort, de qualité de vie.

Mais vous êtes quand même engagés dans le collectif de la Vallée Longue par exemple, donc vous avez quand même un engagement ?

Oui oui. Mais jusqu'à un certain point. Je suis conscient des limites.

Vous pouvez apporter quoi à ces causes ?

Le fait de soutenir une certaine démarche. Dans le cadre du collectif ce que je peux envisager comme côté positif, c'est communiquer et faire partager à des gens qui sont moins au courant que nous, à les amener, à les faire avancer dans ce sens-là, tout en étant conscient que nous on est quand même pas le top niveau de l'exemple à suivre. Mais conscient aussi qu'il y a bien pire, on peut se dire qu'on peut faire évoluer les individus et les collectivités. On peut aussi avoir une action positive au niveau local, auprès des collectivités, essayer de favoriser des démarches plus écolos. Par exemple les parents d'élèves ont fait pression et ont fini par obtenir une cantine bio. Voilà le genre d'actions qu'on est capable de mener à bout et dans lesquelles on peut s'impliquer, participer, et faire avancer. Sur un plan local, proche, peut-être en accord avec le fait qu'on est un peu à vouloir rester sur place. Je ne me sens pas, et pourtant on en parle, d'aller militer à Bure avec Robert. Je soutiens. Moralement je me dis que c'est génial, c'est super, il faut le faire.

On parlait de ce que tu apportes au collectif etc., mais tout ça, qu'est-ce que ça peut t'apporter ?

Quand on s'engage, quoi que ce soit, ou bien le collectif, on en retire quelque chose sur le plan relationnel, le social, l'échange d'idées. C'est aussi le piège de vouloir être ici et d'être quand même très localo-centré, c'est qu'on manque de contact intellectuel et de choses comme ça. Donc à travers le collectif ça permet de faire fonctionner les neurones. Moi c'est un truc que j'apprécie : de discuter, d'échanger avec des gens sur des sujets autres que justement « tu as planté tes salades ? Moi les miennes ont gelées ».

Quelles sont les actions du collectif ?

Pour le moment on discute, on réfléchit. En fait la réalisation concrète ça a été les automnales l'année dernière. Ça correspond bien à ce que je disais : de faire venir de la discussion, et de

toucher des gens, de faire toucher des gens, de leur amener plus près, pour des gens qui n'iraient pas chercher plus loin, une certaine réflexion. Faire venir sur des sujets particuliers des gens qui font des débats, des conférences. Localement le ramener proche de nous, proche de la vallée, des gens de la vallée. Et on l'a vu, on a touché des gens qui ne se déplacent pas. Ils sont venus parce que ce n'était pas loin. Il y a des gens qui ont fait la démarche de venir de plus loin. C'était le but, c'était un des buts qu'on s'était fixé : d'amener un peu de « culturel » au plus proche des gens. L'origine de l'origine c'est qu'on participe à une université populaire à Génolhac. C'est à 1h d'ici. Donc 2h aller-retour. En général quand le sujet nous intéresse on y va. Et donc la réflexion c'est qu'on s'est dit « putain faire 1h de bagnole pour ça, ça serait mieux de le rapprocher ! ». Donc la démarche ça a été de se dire que si on pouvait rapprocher un peu ce type d'activité, de proposition, le rapatrier et que les gens ne soient pas obligés de faire 1h de bagnole pour participer, ça serait pas mal. Et donc dans ce cadre-là les automnales ont été la réalisation de ce souhait. Alors en germe, plutôt en gestation, il y a aussi une université rurale dans la vallée. C'est vraiment en gestation. [*Charlotte lui parle de son engagement avec la commune :*] C'est un peu plus lâche, peu prenant. Tout ça vient du fait que sur la commune il y a un village de vacances d'une quarantaine de gîtes qui est un peu, même beaucoup, important pour la vie de la commune parce que ça crée des emplois, ça fait vivre la petite épicerie, qui très clairement fait son chiffre d'affaires en saison grâce aux gens qui viennent en vacances en résidences secondaires et au village de vacances. Parce que le reste de l'année il y a 3 papis, 3 mamies, et ils meurent. L'épicerie, quand elle a vendu sa baguette de pain le matin, elle ferme. Très clairement l'épicerie, malgré tout, est très importante pour le maintien de la population existante parce que moins il y a des épiceries dans les villages plus les gens s'en vont, ou ne viennent pas. Donc ce village de vacances a une très grande importance. Et il s'est trouvé que le maire, qui était là depuis 2-3 ans et qui vient de démissionner, avait fait le constat que c'était pas rentable et qu'il fallait le vendre, s'en séparer. Donc il y a quand même eu un tollé dans la population, qui est très attachée à ce village. Et dans ce cadre-là il s'est trouvé qu'il y a eu des réunions d'information et de discussion, et que je me suis trouvé à faire un diagnostic du village de vacances. On a fait un document diagnostic-bilan-proposition pour le rebooster, changer son image. Ça a débouché, entre autres, sur le changement du dépliant et du site internet : de la façon de le vendre, de le présenter. Et donc je me suis trouvé mouillé à participer avec 2-3 personnes à faire cette démarche, et à faire pression sur la commune pour qu'ils ne laissent pas tomber et qu'au contraire ils investissent, qu'ils fassent quelques investissements minimes pour maintenir le village. Ce qui a été fait, et on l'a pas vendu, et il est toujours là. Et on est arrivé à rebooster la clientèle.

Comment vous vous êtes retrouvés « mouillé » ?

Parce que j'ouvre ma gueule ! Et parce qu'un moment donné quand on l'a ouvert on est obligé d'y aller. On ne peut pas dire « il faudrait faire un bilan, il faudrait faire un diagnostic, il faudrait faire... - Bah fais-le ! ». Voilà.

Ça relève d'une vision que vous avez pour votre territoire ?

Oui. Moi je me sens concerné par la vie... De la même manière qu'on a bloqué la 106 pour maintenir une classe et qu'on en a rien à foutre [*personnellement*] nos enfants ne sont plus en primaire. Mais c'est la vie du village, on habite ici. Je me sens concerné par la vie de la commune

et de ce qui s'y passe, le fait que ça continue à vivre, voire à se développer. Mais pas trop. Je suis pas pour faire un transfert des populations d'Île-de-France en Lozère hein. Ah non moi je leur dis que c'est nul [*éclats de rire*]. Je leur dis qu'il y a pas l'eau, pas l'électricité. [*échanges de blagues*]

Je pense qu'on peut élargir la question. Au-delà uniquement de ces petits bouts d'engagement, c'est quoi, derrière, la vision commune que tu pourrais avoir pour le territoire ? C'est-à-dire au-delà de toi individuellement, ou familialement.

Je ne sais pas jusqu'où va mon ambition pour le territoire. Moi ce que je pense, ce que je pourrais souhaiter, il y a un peu cette recherche avec le collectif, c'est justement du collectif. On fait le constat que beaucoup de gens vivent très isolés, parce qu'après avoir donné l'impression que nous on vivait très isolés, malgré tout on ne vit pas isolés. Par contre il y a des gens qui vivent très isolés, moralement, mentalement, je ne sais pas comment dire. Pas d'une contrainte physique, ce n'est pas le fait qu'ils soient éloignés des routes, non, c'est qu'ils ne rencontrent personne. Ils n'ont aucune relation sociale. Ils ne le recherchent pas, je ne sais pas. Ils ne participent à rien, ils ne se mouillent dans rien, ils ne veulent pas. Ça vous avez compris que ce n'est pas notre démarche. On veut bien être centré sur le jardin mais on est concerné par les choses qui se passent autour. Essayer de recréer du lien, essayer de faire en sorte que les gens sortent un peu de chez eux, voient autre chose, leur toucher l'esprit, leur permettre de se rencontrer. On l'évoquait tout à l'heure avec Chantal et Claude. On faisait le constat, très récemment on a fait l'assemblée générale de l'association, pas du collectif mais de l'association Céfédé, une assemblée générale c'est vraiment horrible : c'est les bilans financiers, les machins comme ça. Alors comme l'association est entre Sainte-Cécile-d'Andorge et Florac, on fait l'assemblée générale à un endroit différent chaque année, on change de commune chaque année. Il se trouve qu'avec le regroupement communal maintenant il y a des communes qui sont assez grosses, enfin assez étendues, et on s'est retrouvé à faire cette assemblée générale à Pétaouchnok, à Saint-Laurent-de-Trèves, un endroit où personne ne va jamais, où l'association ne va jamais parce que ça ne fait pas partie de la zone d'influence de l'association. Personne de là-bas ne vient à nos activités. Mais il se trouve que ce coin faisait partie de la commune, et un bout de la commune fait partie de nous, et donc on s'est retrouvé là-bas. On s'est dit « on le fait parce qu'on a dit qu'on le faisait, mais il n'y aura personne ». Il y est venu 70 personnes ! Ce qui est exceptionnel. Ici 70 personnes c'est énorme, il faut se remettre dans nos échelles. Une trentaine de personnes c'est un succès. Donc nous on se disait qu'une quinzaine ça serait un échec, mais on s'attendait à ça. Il vient 70 personnes pour écouter rien, si vous voulez. Il n'y a rien, il n'y a pas de spectacle, rien. Ils viennent pour se voir, ils viennent pour parler entre eux, ils viennent pour se rencontrer, voir des gens qu'ils n'ont pas vu depuis 3 mois, se demander si la belle-sœur a fini de divorcer ou si elle a perdu son beau-frère, si le cousin s'est marié, et des choses comme ça. C'est vraiment ça. C'est la conversation. Et ils sont heureux. Les gens sont enthousiastes, ils ont passé une super soirée. On voit les gens, ils nous parlent, ils sont contents. Donc il y a quand même un besoin. Donc on peut arriver à faire bouger les gens. C'est pas tout le monde, mais par différents biais, différentes approches, on s'est aperçu avec l'association que des gens viennent à certaines choses et pas à d'autres. Il y a eu du succès. Alors nous pour certains trucs on y participe même pas tellement ça nous... [*grimace*]

Par exemple ?

Du genre concours de boules ! Le loto ! Moi ça me saoule un peu. Je trouve des alibis. Mais n'empêche on ne peut pas critiquer quand tu fais venir à un truc comme ça, c'est un autre niveau, avec un repas, un loto, un concours de boules : 350 personnes payantes qui payent le repas, le concours de boules et le loto. A chaque fois il faut s'inscrire. Si tu veux jouer au loto tu payes. Si tu veux jouer aux boules tu payes. Et tu payes le repas.

C'était où ?

Ici. Sur la place du village. C'est incontournable !

Quand tu transposes ça dans une ville, en pourcentage, c'est là qu'on se rend compte de la quantité que ça fait.

Oui oui. Il faut toujours être conscient du bassin impacté, nous en Île-de-France on s'occupait aussi d'une asso qui faisait un peu le même genre de trucs, de village à village. Il y avait une fête qu'on organisait, ce qu'on appelait fête de la moisson : il y avait 2-3 vieux tracteurs qu'on exposait et puis on faisait des frites-merguez. Une année, je ne sais même plus pour quelle raison, une annonce a été faite sur France-Inter. Deux jours avant ils ont dit « dimanche machin, fête de la moisson à telle endroit ». On a eu 3 000 personnes, dans un village de 200 habitants où on avait d'habitude 150-200 personnes. 3 000 ! Mais pourquoi ? Parce qu'il y a le vivier. Ici tu peux faire tout le battage que tu veux, même si tu ramasses du monde tu en auras jamais 3 000. Et c'est pour ça qu'ici 350 c'est tout le monde !

[Coupure et changement d'enregistreur]... pour se décaler par rapport à l'association, il y a deux, trois trucs, comme le champ Doumergue qui sont heu... historiques, culturels *[Charlotte]*. Alors sur le champ Doumergue on fait une manifestation sur un site *[hésitation]* historique sur le plan des protestants... la révolte des camisards *[Charlotte]* à double titre sur le plan protestant. C'est un lieu quand même tout à fait particulier, donc... Les protestants : parce qu'il y a eu la première bataille de la guerre des camisards, c'est un lieu, je ne sais pas ce que vous connaissez mais peu importe, c'est un lieu où il y a eu du prophétisme après la guerre des camisards. Étant donné qu'ils avaient tué ou déporté tous les pasteurs et toutes les têtes pensantes protestantes, il est apparu un mouvement de prophètes, de gens qui étaient illuminés ou je sais pas quoi. Après les pasteurs qui sont revenus ont dit molo. Mais peu importe, sur ce lieu il y a eu la bataille, un lieu de prophétisme, et puis la guerre de 40. C'était un lieu de maquisards. Il y a les camisards et les maquisards. Et donc sur ce site tous les ans, à l'anniversaire de la bataille, *[à Charlotte]* c'est ça ?... des protestants, donc il y a 300 ans. Alors ça ici c'est sidérant à quel point la mémoire orale est très active et très prégnante. Les gens racontent des trucs d'il y a 300 ans heu...

Comme s'ils l'avaient vécu ?

Voilà ! Et puis ils ont gardé des trucs : « tu vois cette poutre ? » - Parce qu'ils ont fait brûlé les maisons – « ça c'est une poutre qui a brûlé » - « ah bon d'accord ». Donc cet anniversaire a été maintenu et nous, l'association, l'a développé. On fait une festivité autour de ce... on maintient cette mémoire. Donc ça me plaît bien. La fête de la transhumance j'y adhère assez, il y a des trucs auxquels j'adhère pas trop. Et donc le côté collectif ça serait pour se décaler dans le sens plus « les automnales » quoi, dans le sens un peu plus culturel, un peu plus réflexion, échange... que plutôt loto ou concours de boules.

- *Charlotte* : Il y a un élément aussi : de faire travailler 5 associations ensemble qui en fin de compte ne se parlaient jamais, se tap...

Il y avait des petits conflits ?

Oui ça a été... [*cherche ses mots*]

Le succès des automnales ?

Oui voilà le succès des automnales. Et alors un truc dans ce cadre-là, mais c'est une anecdote, vous allez voir Patricia qui est la présidente, ou qui était, du foyer rural de Saint-Michel de Dèze. C'est ce foyer qui porte l'atelier vannerie, donc moi je faisais, enfin je fais partie de l'asso aussi. Sur le côté vannerie je connais Patricia, je parlais avec elle. C'est une haine ancestrale avec le Céfédé, l'association Céfédé et le président du Céfédé. Ils ne peuvent pas se piffer. Et ils se sont croisés. Et Patricia a pris sa cotisation au Céfédé cette année !

C'est fou ! Une révolution quoi !

C'est incroyable. Ah mais carrément. Le dernier truc qu'on pouvait imaginer ! Et Patricia va, est venue, à deux ou trois manifestations organisées par l'Espinas, par épis de main. Alors qu'elle n'y allait jamais. Comme quoi... A quel point on a fait bouger les lignes !

C'est un petit peu ce truc de fédérer les associations, au moins sur certains points, pas de les rendre dépendantes d'autre chose mais de les faire s'imbriquer parfois, et discuter.

Oui ! Déjà de dire qu'ils peuvent faire des choses ensemble, parce qu'on est très peu nombreux. Il y a très peu de population. Il y a évidemment très peu de gens qui font des choses. Il y a toujours un pourcentage... ce qui fait qu'au final il n'y a personne. Et donc de se regrouper ça décuple les forces. Donc on peut espérer obtenir un meilleur résultat.

Avec un peu de chance on pourra y être aux automnales l'année prochaine.

Vous verrez demain que dès l'annonce de votre présence on a commencé à fantasmer !

Questions signalétiques :

- Date de naissance : 1950
- Activité : ingénieur forestier pour l'Île-de-France à la retraite
- dernier diplôme obtenu : bac + concours de fonctionnaire
- date d'arrivée dans la Vallée Longue : 1980 (partielle) - 2012 (permanente)

EC3 - Retranscription entretien Claire

Entretien chez elle, maison en travaux dans des pièces adjacentes à la pièce d'accueil (cuisine et séjour). Une maison un peu en désordre avec les semis de tomates sur l'évier de la cuisine. Offre le café. Une maçonnerie travaille à côté, et un voisin passe poser un plan de fraises et boire un café. Pas de difficulté pour comprendre et répondre aux questions. Grande conscience écologique « on marche sur la tête ».

Entretien mené par Emilien et Nicolas. Les phrases en gras sont celles des enquêteur-rice-s. Toutes les indications en dehors de l'entretien pour des raisons d'explication ou de contexte sont [en italique].

Depuis quand habitez-vous ici ?

Depuis 32 avec une période de 15 ans où je n'étais pas là. Je suis arrivé ici avec des enfants en bas âge... et puis on est resté 8 ans, je suis reparti, et là, ça fait 8 ans que je suis revenu. 16 ans ici, 16 ans ailleurs. 10 ans au début, puis absente 14 ans, puis revenue depuis 8 ans. Pendant les 14 ans intermédiaires, je venais pendant les week-end ou en vacances.

D'où venez-vous et où avez-vous vécu auparavant ?

J'ai habité à Genève... et je n'ai jamais déménagé. J'ai voyagé, mais je n'ai jamais résidé ailleurs... Pendant la période de 14 ans, j'ai habité d'abord à Marseille, et ensuite à Grenoble. Avant on était en location, on a acheté ce terrain il y a 26 ans, en 93... on est arrivé en 1987 et on a eu trois locations différentes, une ici au Cap, à Saint-Hilaire de Lavit... on est arrivé là, car on cherchait un lieu de résidence avec un travail... et moi j'étais de Genève et mon compagnon était de Marseille... et par le biais de sa famille, qui était une famille protestante, on a eu l'opportunité de savoir que le Cap qui était à l'époque régi par l'église protestante pour des colonies, et c'était le pasteur du Collet qui s'en occupait. Le pasteur du Collet partait, y avait plus d'autres pasteurs, donc le comité pastoral protestant a décidé de mettre une famille dans les lieux, et c'est nous qui sommes arrivés là. Donc on recevait les colonies, mon mari faisait un peu le cantonnier et on a été super bien accueillis dans cette commune par la famille de l'ancienne maire, des gens d'ici « de Saint Hilaire... » de la ferme Roux en bas... pour ne pas les nommer. On y est resté deux ans, mais ce n'était pas un bâtiment pour l'habitation, c'était extrêmement humide. Mais on a eu une opportunité d'avoir un logement et un travail sur Saint-Frézal de Ventalon, où là on tenait un gîte qui s'est ouvert à ce moment-là quoi. On y est restés encore deux ans et puis on est allés en location à Saint-Frézal de Ventalon aussi, pendant 5 ans. Puis d'une part parce que la maison qu'on louait se vendait et d'autre part pour des maisons économiques parce que mon mari n'avait pas de travail, et qu'il avait des frères qui bossaient Marseille on est parti sur Marseille, mais deux ans avant de partir on a eu l'occasion d'acheter ce terrain. La maison est récente, elle a 10 ans.

Pour quelles raisons êtes-vous venue vivre ici ? Qu'est-ce qui vous a amenée ici ?

Parce que j'avais envie d'avoir la chance d'élever mes enfants ailleurs qu'en ville. Et puis que quand j'ai visité, ici, j'ai été conquise par l'aspect sauvage quoi, je ne connaissais pas du tout et j'ai vraiment été séduite... si, j'étais venue en Cévennes quelques années auparavant, mais je n'avais jamais imaginé vivre dans un endroit aussi difficile. Parce qu'il est difficile... par contre j'avais toujours eu envie d'habiter à la campagne... Voilà. Pour élever mes enfants et avoir un espace sain.

À quoi aspiriez-vous en venant ici ? Ces aspirations ont-elles été satisfaites ?

Ah pour être sain, il est sain ça c'est sûr. Oui cent pour cent oui...

Comment délimiteriez-vous votre lieu de vie ?

Difficile de répondre, de toute façon j'ai un pied dans les deux pays (France, Suisse) J'habite plus encore la frontière, je crois... je suis obligée de constater que j'aime les deux, et que je suis bien dans l'entre-deux, qu'il y a plus d'ouverture que d'être. Je me sens des deux et d'aucun... mais après physiquement, les Cévennes c'est mon pays de cœur, c'est là où j'ai des racines, et curieusement là où mes enfants, enfin ils ont des racines des deux côtés, mais ils n'ont jamais vécu en Suisse... l'aîné si a vécu 7 ans en Suisse, mais ils sont attirés quand même un peu par la Suisse, mais les Cévennes c'est quand même un peu leur pays quoi. C'est une question très difficile, mais je me sens chez moi ici.

Y a un lieu qui vous a particulièrement attiré ?

Y avait un boulot et un logement et l'endroit du cap est un lieu très fort, c'est un point fort, ça domine la vallée, c'était un lieu de rencontre, c'est certainement un lieu très habité par... je ne sais pas moi ... les lutins ! [rire] les lutins je veux dire, c'est un lieu fort, de ce qui émane. À l'époque n'y avait pas l'électricité comme maintenant, mais quand y avait des orages, il y avait un transformateur, c'était dantesque quoi, c'est un lieu où les éléments sont violents, ils sont marqués. Un lieu extrême, aride, extrême, en effet plus j'avance en âge plus je le trouve ardu, parce que quand même il faut être en forme physique pour vivre ici... et voilà La forme physique ne va pas tout à fait de pair avec le vieillissement. [rire]

Qu'est-ce qu'habiter ici signifie pour vous / qu'est-ce qu'habiter ici vous évoque ?

Déjà ça signifie de moins subir l'emprise de la société telle qu'elle est aujourd'hui, on est moins dans la consommation fatalement. Ça m'évoque du calme, du lent, du plus intense, un rapport à la terre, au temps, à la pierre, à la végétation et aux gens, qui est très... direct, prenant, prégnant, imprégnant. Voilà après de l'extérieur, car moi je vais souvent à l'extérieur (loin des Cévennes), il m'a été dit tu vis sur un nuage, mais c'est un nuage qui existe autant que les autres.

Avez-vous l'impression que votre lieu de vie est périphérique ?

J'ai l'impression qu'il y a une autre vie en périphérie, mais moi je suis au centre. [rire] C'est plutôt ça.

Vous être au centre de quoi alors ?

Du monde ! non, mais je pense qu'on est dans les vraies valeurs de la vie quoi [horloge qui sonne] c'est-à-dire qu'ici si vous voulez manger bien, bien sûr que vous pouvez aller au magasin, mais vous avez la possibilité de vous nourrir directement, c'est extraordinaire, et c'est juste basique... ce que tout humain devrait avoir, je pense, je trouve qu'on a une chance énorme. Après oui c'est un choix c'est sûr.

Diriez-vous qu'il y a aujourd'hui des enjeux sociaux et politiques spécifiques à la vie dans les espaces ruraux (et/ou de montagne) ?

Ha ouais clairement... les enjeux spécifiques, c'est arrêter d'amener tous les gens dans les agglomérations et de noyer les gens dans du béton, de faire de l'anonymat, de faire quelque chose de plus simple à gérer au niveau économique. Voir tout le monde sur le même parking, c'est sûr que ça coûte moins cher à notre société qui brigue l'argent... donc oui.

Si oui, avez-vous le sentiment que les enjeux liés à la vie dans les espaces ruraux (et/ou de montagne) sont aujourd'hui pris en compte par la société dans laquelle nous vivons et les politiques qui y sont menées ?

Ah non, non non, je pense que si on pouvait nous faire partir d'ici et mettre, je ne sais pas, au hasard du gaz de schiste à la place, ça arrangerait, de loin pas tout le monde, mais la toute petite minorité qui nous gouverne. Je suis un peu dans la caricature, mais je pense que c'est comme ça. En revanche je pense qu'il se passe d'autres choses, que beaucoup de monde dans les villes qui serait séduit par ce qu'on vit. S'ils pouvaient le connaître, s'ils pouvaient eux-mêmes le vivre. Si on arrêta de désertifier les campagnes, on pourrait refaire des centres urbains, enfin je veux dire

villageois. Parce que c'est un petit peu la difficulté d'ici, c'est que ce sont des hameaux isolés, donc le contact avec le voisin... souvent il n'y a plus de voisin, car il n'y a plus de résidence secondaire. Là je vais un peu vite non... mais dans cette région là tout a été retapé, donc s'il y a des gens jeunes qui veulent s'installer ils doivent acheter quelque chose de retapé donc plus cher. Donc impossible ou peu probable, à moins d'avoir un super boulot à l'extérieur, ou travailler par mail ... faire un emprunt à 30 ans pour acheter une maison à 150 et 300 000 euros ça devient difficile... alors que nous à l'époque on a payé ça, le terrain il ne valait même pas deux euros le m2. À moins de vendre des terrains pas chers, et promouvoir l'habitat léger, ça, c'est un autre débat.

Sinon, comment interprétez-vous alors les récentes mobilisations (mouvement des Gilets jaunes...) ?

Dans notre milieu pas vraiment, on est quand même à l'abri... les gens dans les petites villes et qui ont des salaires, travail 40 h par semaine et ont pas de quoi vivre... Ici on peut toujours se trouver un loisir qui... aller se balader ça ne coûte rien, c'est ressourçant c'est vitalisant... quand on est sur un trottoir euuh... ce que reflète la demande des gilets jaunes, c'est à mon avis un manque de considération et de ce que vivent les gens qui ne sont pas hyper nantis. Et puis un manque de visibilité dans le futur... moi je trouve catastrophiques les choix, nos choix de société... Là il vient d'y avoir l'anniversaire de l'accident de Fukushima, je suis allé voir le film je ne m'en suis pas remise, et je ne m'en remettrai jamais. Qu'est-ce qu'il faudrait faire ? Se couper chacun un doigt, pour que ça s'arrête... on dirait que personne entend ça quoi. Il y a des menaces sur la vie, sur la planète qui sont phénoménales... on est fou, complètement fou... et ne pas se mobiliser contre ça... et les Gilets Jaunes c'est un petit levier... si il n'y avait pas eu tout de suite de la répression en face, ce qui fait que la menace augmente, etc... Ben après on dit qu'il avait les casseurs... mais c'était un mouvement pacifiste au départ. Je suis persuadée que si on n'avait pas la main financière qui se resserrait sur la petite poignée d'humains qui veut avoir des intérêts pécuniers dans ce monde, il y aurait des ententes plus intelligentes qui pourrait se faire... moins violentes quoi. Ce n'était pas violence ce qu'ils demandaient, c'est l'histoire des taxes... ça a permis de faire démarrer l'affaire... moi j'aimerais que ça continue... qu'il n'y ai pas de casse, de choses violentes... mais en même temps ça fait part, il y a tellement de choses à démonter... il y a peut-être des économistes qui ont pensé à d'autres systèmes, mais ce n'est pas divulgué... l'opinion publique se dit comment on peut faire ? Comme pour le nucléaire, mais comment se passer de cette énergie qui nous est presque donnée ?

Parlez-nous de l'environnement dans lequel vous vivez.

En quels termes, s'il faut parler de mes voisins, en quels termes ?

Plutôt le cadre ? Le paysage ? Vous nous avez parlé de la vue.

Oui c'est un monde préservé, touristiquement intéressant, d'abord un monde de vie, c'est un réservoir de vie... Moi je crains beaucoup le réchauffement sur ces zones-là. Je retourne sur les mêmes propos, mais on commence à répertorier tout ce qui est flux, ce qui est flotte, ce qui est eau pour être bien sûr de pouvoir s'alimenter et pouvoir se partager le gâteau de l'eau plus tard, donc c'est une vraie menace quand on vient répertorier les sources... ce que j'aime ici, moi je suis un peu nostalgique de tout ça, passéiste, et pourtant je ne l'ai pas vécu... c'est euuh y avait du monde, aujourd'hui on est 3 avant y a 100 ans sur la même superficie il y avait entre 10 et 50 personnes, alors bon ils ne pouvaient pas tellement sortir, il ne faut pas non plus se la raconter... mais humainement c'était riche, en tout cas pas moins riche, et ils ont réalisé quelque chose de phénoménal qui sont toutes ces petites terrasses ici, et qui retiennent la terre... maintenant elles se cassent la figure les unes après les autres... ce qui fait que les rivières se remplissent... voilà, ils ont aménagé un territoire pour y vivre, ça dénote d'un esprit collectif à saluer. Je pense

qu'avec l'histoire du monde, il faut du collectif pour s'en sortir, on ne peut pas s'en sortir individuellement, et on a une société qui prône l'individu, quand on regarde le passé on pense qu'il était mieux, car il était collectif. Après on sait aussi que le collectif à outrance c'est inconfortable. Mais quand on entend les quelques anciens qui restent, ils ne sont pas amers, comme une belle époque... peut-être qu'on revisite mieux le passé. Tout le monde le dit, tant qu'il n'avait pas la télévision ils se rencontraient, l'individualisme a commencé par là, l'individualisation des familles...

Retour à la question éléments paysagers ?

Les forêts, mais ici quand on a parlé des terrasses des forêts des rivières, on a tout dit quoi.

Qu'est-ce que ces lieux suscitent chez vous ? Qu'est-ce que ces lieux vous font vivre ?

À la fois la quiétude et les puissances, car il y a du potentiel dans ces terres. Le potentiel de vie... la forêt même si on ne s'en occupe plus elle existe, même si elle est en train de mourir il y a d'autres essences qui se développent... cette espèce de nature qui s'en fout de tout et qui de toute façon régénère, rebondit, vit... ce n'est pas la planète qui va crever, c'est les humains dessus...

Moi rien que le calme déjà, je peux plus le dire maintenant que je suis imprégnée... par comparaison quand je repars 15 jours 3 semaines en ville parce que j'ai ma famille lala. Oula la quand je reviens quel bonheur, les nuits profondes, les ciel étoilés, c'est extraordinaire et c'est pour mon équilibre physique et psychique c'est fondamental, je pense que si tout le monde pouvait dormir dans le calme ça serait quelque chose d'extrêmement porteur.

Qu'est-ce que vous appréciez dans cet environnement ? Qu'est-ce que vous n'appréciez pas ? Associez-vous votre environnement à des sentiments particuliers ? Des sentiments plutôt positifs, plutôt négatifs ? Pourquoi ?

L'eau, l'eau, l'eau est bonne moi je bois de l'eau chaude, tiède, froide beaucoup, et quand je suis ailleurs, je n'arrive pas... et l'eau en temps que boisson et l'eau sur le corps ça fait la peau très douce. Moi l'été je me baigne tout le temps, c'est très très revitalisant, à la rivière. À la douche c'est la même eau, mais dans la rivière y a ce côté froid, j'aime bien ma salle de bain, mais ce n'est pas le même environnement quand même. Y a un aspect vivant, courant, y a du courant justement, c'est un environnement très fort... et j'aime aller à la rivière en hiver quand il a plu très fort, j'aime cette... déferlement de violence quand il a plu, il y a de l'eau c'est incroyable, comment ça modèle les roches, le paysage. Ça devient inquiétant, mais... les orages cévenols, y avait un transformateur devant la maison, on voyait souvent la foudre dessus, maintenant il y a des meilleures prises de terre... mais ça a ce côté déchainé, qui peut être quand on est jeune et en forme joli, jouissif, magnifique, mais quand on est un peu vieux et précaire on a un peu peur, car si la foudre elle tombe et qu'on est tout seul dans la maison, c'est pas marrant. Les sons, c'est la rivière, les oiseaux, mais maintenant les oiseaux, il y en a nettement moins, nettement moins... depuis ces 10 dernières années.

Comment votre environnement a-t-il évolué ces dernières années ?

Oui, les prairies se referment, les forêts aussi. La première fois qu'on est venu habiter ici, il y avait encore des bergers qui passaient avec un bon troupeau, donc les prairies restaient ouvertes, dans les fermes il y avait des animaux, que maintenant il y a très peu, et ça, c'est préjudiciable pour l'environnement. [Entrée du voisin] En 30 ans moi j'ai vu des prairies se fermer, des toits s'écrouler, des maisons s'abandonner et puis quelques lieux avec de nouvelles dynamiques, mais enfin j'ai vu plus d'endroits se fermer que des nouveaux endroits s'ouvrir...

Les nouvelles dynamiques ?

C'est des gens de vos âges qui viennent s'installer ici [la trentaine], qui viennent faire de l'agriculture de proximité, ou facteur ou des chèvres... la ressource du pays, c'est dans la nature

quoi, c'est pas... fin si il y a quelques personnes qui travaillent sur ordinateur, il y a quelques artisans aussi... [*voisin : dans le bâtiment notamment, pour la construction ou la rénovation.*]

Que diriez-vous de votre propre rythme de vie ?

Ben moi je suis retraité maintenant, et les retraités quand ils sont en forme ils n'ont pas une seconde à eux... [*départ du voisin*] [...] Pour moi c'est un peu compliqué, car comme je ne suis pas d'ici, et que je suis encore d'ailleurs et que j'ai des petits-enfants, j'ai une mère qui devient âgée et qui a des soucis de santé, donc je pars donc 4 à 5 fois dans l'année, une ou deux semaines, et après quand je reviens j'ai un petit moment de décalage pour me remettre... parce que c'est tellement différent et que, je participe un peu à de la vie associative et que ça demande beaucoup de boulot... il se passe beaucoup de choses - vous avez vu, le voisin est venu pour préparer le covoiturage pour la soirée du lendemain... - y a des soirées, d'animation, de réflexion y a beaucoup de choses. Moi par exemple je sors beaucoup plus, je vais beaucoup plus au cinéma quand je vis ici que les 10 années où j'ai vécu entre-deux-là, pourtant à Grenoble...

Votre rythme de vie est différent ici par rapport à ailleurs ?

C'est difficile à dire, car, avant je travaillais ici, donc quand je bossais j'avais un rythme de vie euuuh [*étudiant : comme ailleurs*]... non j'avais décidé de lever le pied parce que j'arrivais à la fin de ma carrière si vous voulez, mais. La différence, c'est quand on a la chance d'être retraité, ou actif, mais de toute façon, ici y a beaucoup de choses à faire.

Et qu'est-ce qui rythme ?

Les jardins, l'extérieur, pour moi ce qui rythme c'est le jardin...

Plutôt saisonnier alors ?

Oui, par exemple j'adore l'hiver parce qu'on a rien à faire, ou beaucoup moins. J'aime bien faire le reste de l'année, mais l'hiver c'est un temps fort. Les touristes ils disaient « vous ne vous ennuyez pas ? » et ben non madame, au contraire l'hiver on peut voir ses voisins, on peut tisser des liens, avoir des projets à plusieurs... alors qu'après au printemps on est très pris par les jardins et l'entretien de la nature. Ne serait-ce que de débroussailler, on est tenu de débroussailler. C'est un boulot de fou, maintenant qu'il n'y a plus de troupeaux, donc on est sur la débroussailluse, on est sur les machines, c'est infernal... l'été vous avez les copains, les amis, la famille, y a tout le monde qui vient faire trempette dans la rivière donc en général, fin moi je n'ai pas envie de partir parce que j'ai beaucoup de visite... puis l'automne il y a les châtaignes donc on ramasse et ça prend un peu de temps, et puis les conserves... moi je rêverais d'être autonome... j'aime bien avoir mes légumes, et ramener chez mes enfants une caisse de quelque chose... donc en automne c'est les transformations et l'hiver enfin on est pénard... peut-être qu'un jour je m'achèterai une télévision pour l'hiver... mais je regarde jamais. [*rire*]

Quelles activités pratiquez-vous dans votre environnement / les lieux qui vous entourent / les lieux dans lesquels vous vivez ?

Ben, beaucoup d'activités sur l'extérieur, moi je construis encore, j'agrandis encore un peu la maison... c'est plus une préoccupation qu'une occupation on va dire, mais les jardins, faire le bois... l'entraide, car je fais partie d'une association où une fois par semaine on fait un chantier collectif, donc après ça veut dire des liens assez serrés avec une vingtaine de personnes, donc ça prend du temps de voir du temps... moi je ne fais pas de chant pour l'instant, moi je fais du yoga et puis comme je travaillais en tant qu'ostéopathe ça m'arrive d'en faire encore un peu... puis après je voudrais faire de la couture [*en montrant la machine à coudre sur la table*]. Il se trouve que moi j'ai vécu dans quatre lieux différents et du coup j'ai des amis un peu partout, et ça prend du temps les amis...

Donc vous faites du jardin, vous vous baladez ?

Un peu, mais pas assez, oui je fais des randonnées, mais pas assez, mais c'est surtout l'hiver, parce qu'il n'y a pas de feuilles aux arbres du coup on voit loin, j'aime beaucoup cette saison, les cieux sont d'un bleu plus intense, il y a personne...

Il y a beaucoup de touristes l'été ?

Non pas beaucoup, mais y en a... quand vous êtes sur les routes au Collet, vous mettez 5 à 10 min de plus quand c'est l'été. [*Arrivée de la charpentière qui a fini son travail de la journée pour les travaux de la maison*] [...] En extérieur, ce que je fais : j'enlève les ronces, je ramasse les châtaignes, je me balade, je fais pousser de la verveine, des cassis.

Et vous êtes toujours dans l'activité, dans le faire, ou dans la détente, d'avoir une activité de loisir ?

Ah, mais c'est du loisir de faire un jardin... lire à l'extérieur en été... mais moi, j'ai un gros défaut, c'est que je suis un peu hyperactive et... que je pense que pour vivre ici, il faut un peu l'être... c'est un peu bête ce que je dis là... après si je restais la journée à lire ou à regarder la télé ça irait aussi, j'aurais peut-être pas un chauffage à bois... Mais il se trouve que ce n'est pas mon cas... le jardin pour moi c'est du loisir, sinon en extérieur je vais volontiers aider les gens qui eux font du jardin pour gagner leur vie.

En quoi ces pratiques vous paraissent-elles spécifiquement liées à votre environnement ?

Moi, si j'envisage un ailleurs, c'est aussi avec un jardin parce que j'aime ça...

Ces pratiques – ou certaines d'entre elles – sont-elles inscrites dans des savoir-faire spécifiques aux lieux ?

Ben la châtaigne, la transformation, en manger, après ce qui est spécifique c'est l'habitat dispersé, et maintenant ce sont des gens qui ont, hélas ou pas hélas, qui ont fait un choix de vie en venant vivre ici... des gens qui sont nés là, et qui sont là depuis plusieurs générations, je n'en connais plus beaucoup... c'est à la fois un plus et un moins, mais c'est une spécificité d'ici, qui fait qu'on peut rencontrer un potentiel de gens qui ont les mêmes aspirations.

Si oui, ces savoir-faire ont-ils une dimension collective ?

Ben du plaisir... quand on fait un chantier à plusieurs et qu'à la fin de la journée on voit le résultat, car quand vous êtes tout seul sur le même truc vous ne voyez moins le résultat, et ben j'aime ça. L'accomplissement de quelque chose qui est dans l'ordre du vivant, ce n'est pas la même chose que si... de comparer, de voir comment chacun se débrouille avec ce potentiel qu'est la nature, dans ça fort, ben je trouve ça très exaltant.

Savoir-faire spécifique ?

Peut-être un petit peu, mais plutôt spécifique au monde rural... mais par rapport aux Cévennes, je ne sais pas trop, bâtir des murs par exemple, mais c'est un savoir-faire que je trouve magnifique et intéressant à plus d'un titre.

En lien avec les pratiques dont nous parlions et les lieux dans lesquels vous habitez et vivez, qu'est-ce que l'écologie vous évoque ?

Ben, un affreux constat de précarité... on en vient à parler d'écologie, car on a tout foutu en l'air...

L'écologie est une réaction ?

Peut-être oui, c'est une façon de tirer une sonnette d'alarme... on ne parlait pas d'écologie avant, on parlait de nature, ça dépend dans quel avant on parle... y a eu un moment où on préférerait les nouvelles technologies, ce qui est fabuleux. Mais pour moi l'écologie c'est le respect du vivant et le constat de toutes les espèces qui ont disparu par exemple...

Peut-être la durabilité du vivant... qu'est que ça veut dire écologie ...

Au niveau personnel y a-t-il des valeurs dont vous êtes plus proche, et des valeurs pour lesquelles vous sentez que vous agissez ?

Moi j'aimerais bien me déplacer moins, ou avec quelque chose de propre... je ne suis pas prête à faire les trucs à cheval, mais je déplore qu'il n'y ait pas de transport en commun à foison... voilà après... dans le fait de consommer moins je pense que j'ai un impact écologique, dans le fait de recycler aussi... dans le fait de prendre les légumes tels qu'ils sont sans rajouter des fortifiants pour qu'ils aient tous la belle forme. Faire une culture pas intensive... aussi de travailler en permaculture, et d'essayer de trouver l'équilibre entre les éléments naturels, et arrêter de mettre des intrants dont on ne sait pas comment ils ressortent... pour moi c'est ça l'écologie, c'est regarder tel que ça se fait quand on n'intervient pas ou peu, ou c'est que le mouvement directeur serait d'observer comment ça se passe, même maintenant avec le réchauffement... je pense que la nature trouve beaucoup mieux les compromis que même euuh... bon les chercheurs dans laboratoire, je pense qu'on ne donne pas de l'argent aux chercheurs qui vont dans le sens d'écouter ce qui se passe dans la nature... pour moi l'écologie, c'est un respect du vivant, de son cycle et de sa façon de faire.

Est-ce que par rapport à vos pratiques vous pensez qu'il y en a autour d'un projet commun ici, est-ce que vous pensez que vous avez vécu des partages de savoir, des retours d'expérience ?

Oui, beaucoup... alors par exemple, ces chantiers qu'on fait c'est tous les lundis, c'est tous les âges, c'est des profils sociologiques très différents, dont le point commun c'est de vouloir vivre en Cévennes. Donc là y a les expériences des uns et des autres... des vieux qui peuvent apprendre des trucs aux jeunes... des jeunes qui peuvent apprendre des trucs aux vieux et y a des échanges de savoirs et de ressentis extrêmement riches. Ça se fait chaque fois chez quelqu'un... Autour de la culture, je connais très peu de gens qui ne font pas de jardin ici, mais c'est assez rare... donc qui dit tu as déjà des fraises, tu as déjà fait tes tomates, c'est un échange, car on n'est pas agriculteurs de père en fils quoi... ou de mère en fille...

C'est un sujet d'approche, d'ouverture à l'autre ?

Oui, puis les abeilles, puis pas encore beaucoup les animaux, mais ça vient, du moins j'espère

D'une manière générale, y a-t-il des causes, des revendications auxquelles vous êtes particulièrement sensible ?

Oui, certainement... la revendication d'avoir le droit aux études pour tout le monde, la possibilité de changer de voie et faire des formations transversales... pour que les gens arrivent à réfléchir autrement... La revendication, d'accepter la diversité la diversité des individus... Le fait qu'on a l'impression qu'il ne se passe rien dans les campagnes, que ce sont des minorités qui sont pas à prendre en considération, je pense que c'est une erreur fondamentale quoi, il se passe beaucoup de choses au niveau culturel, échange de connaissances, bon maintenant on a internet... là on a une bibliothèque au cap là, qui est desservie par la bibliothèque de Lozère... on a une grande possibilité de rencontres de gens... si on bouge un peu. Nucléaire, gaz de schiste

Diriez-vous que vous êtes impliquée ou engagée en leur faveur ?

Oui, je suis engagée par mon choix de vie... après quand je prends ma bagnole pour aller à Genève, ça m'emmerde, ça me gêne, je préfère y aller en train.

Bon j'aimerais consommer moins d'électricité,

Alors je suis engagée dans les associations à l'espiglette, y a une école de musique, où je fais partie de ça. L'association du lundi, c'est la VGAC, la Vie au Grand Air des Cévennes... association qui promeut l'installation ici, on soutient une école en Afrique, un orphelinat au Népal, alors c'est des petits dons... les gens ont peu de moyens... on achète en commun du café, du tapas, des aliments... il y a Nature et Progrès qui est un modèle d'agriculture et d'amélioration

fort intéressant où les consommateurs sont des consom'acteurs, où les gens vont visiter les fermes pour vos carottes... le fait de se nourrir, de produits locaux, c'est quelque chose que j'avais déjà avant de venir ici.. Voilà de vivre avec les produits de la saison, assaisonner ça à un terme, vivre avec sa saison et notre organisme il est fait avec ça. Donc pour moi la conscience de la santé humaine et de l'extraordinaire capital que c'est, d'avoir un corps humain qui fonctionne, je trouve que c'est un cadeau phénoménal et ça me passionne ; bon je fais ce métier du soin au corps [ostéopathe]... ça commence par l'alimentation, l'écoute, la tranquillité, la sérénité, la slowlife... ici c'est moins difficile qu'en ville.

Si oui, qu'est-ce que cette implication vous apporte ?

Ça m'apporte du sens, ça me rassure un peu sur le fait que j'arrive à mettre un peu de sens à mon existence. Ça me rassure un petit peu, car quand je regarde en dehors que dans notre microcosme, ce n'est pas très rassurant... loin de là... À cause des choix de société, le choix du chômage par exemple, c'est un manque de considération de la dignité humaine, quand on préfère avoir x personnes au chômage que d'avoir des productions locales, de tout de chausseur peu importe. On préfère acheter des marchandises à 3 francs 6 sous des marchandises qui viennent de l'autre bout du monde. Qui a fait je ne sais pas combien de kilomètres, c'est une aberration. Hélas moi je ne suis pas économiste, je ne sais pas bien expliquer ces choses-là, mais je sens profondément que c'est des aberrations, la façon dont on vit, et que ici on a le sentiment d'un tout petit peu tout petit peu d'y échapper, mais... c'est juste un peu du rêve quoi.

Est-ce que ces pratiques vous ont aidée à vous intégrer ?

Moi ce qui m'a permis de m'intégrer c'est, mon métier, le fait d'apporter du soin à la personne. Et puis le fait aussi, d'être venue une première fois, puis pour des raisons familiales partie, puis revenue. Pour les quelques personnes qui sont d'ici depuis toujours, ça a eu un impact, comme si les vieux Cévenols... qui disent que « y a plein de babas qui sont venus, ils ont vu comme c'était dur donc ils sont partis... ». Moi je suis partie et revenue, donc ça a fait quelque chose dans l'intégration, même plus que pour des gens qui sont là depuis 20 ans ou 30 ans. Bon il y a quand même un clivage, il y a deux sociétés qui deviennent de plus en plus poreuses par rapport à il y a 20 ans, mais je sais pas, mais les enfants des néo, il vont en vacances chez leurs grands-parents dans les villes, ils ont deux vies forcément. Les enfants qui sont là depuis plusieurs générations et qui ont leurs grands-parents à côté, ils n'ont pas cette opportunité d'aller en ville, si tant est que c'en soit une... je ne sais pas.

Ces engagements pourraient-ils s'incarner dans une vision commune pour le territoire ?

Oui absolument, il faut qu'on se calme, le commerce de proximité, l'habitat... je pense que dans tous ces villages qui sont en grande partie désertés, on mettrait du monde et de la vie, y aurait déjà pas mal de gens qui seraient moins malheureux, qu'agglutinés dans un quartier, un immeuble, qui leur croule sur la tête, car il n'a pas été entretenu... et qui prend feu, etc... que dans le changement de paradigme, pour que la société des humains puisse continuer à exister, moi je pense qu'il faut fondamentalement ça, si on ne veut pas écumer... en gardant plus que 20 à 30% d'êtres humains, c'est possible aussi... ben oui... moi je suis très très inquiète, c'est peut-être le lot de l'âge qui veut ça... je me souviens que quand j'étais jeune, dire par des gens de mon âge que tout fout le camp, bon maintenant je pense qu'il y a quand même des réalités scientifiques et des gens plus éduqués qui tirent la sonnette d'alarme depuis 20 ans et j'arrive pas à comprendre pourquoi on n'entend pas quoi.. Pourquoi y a pas de révolution, et en même temps je n'ai pas envie d'aller au casse-pipe, que mes enfants aillent au casse-pipe, je n'ai pas envie de violence, mais c'est très déconcertant quoi... quoi faire.

Quelle pourrait être d'après vous cette vision commune du territoire ? En quoi peut-elle répondre aux enjeux que nous avons évoqués précédemment ?

Sur la permaculture, les gens ils ne vont pas acheter du rond up à la coop, les gens sont moins dans la consommation... y a ce choix-là, le choix de la rencontre, de l'attention humaine, on ne laisse moins un voisin dans la précarité... y a de l'entraide qui se trouve dans la nature humaine, si on ne la pervertit pas trop

Si vous pouvez faire le lien avec le reste de l'entretien : De quoi pourrait se nourrir cette vision commune ?

Cette vision pourrait se nourrir du bon sens, c'est quoi le terme actuel... de la sobriété.... C'est un peu galvaudé, mais il faudrait de la sobriété...je sais pas, c'est compliqué.

Et à l'échelle de la Vallée Longue ?

Je pense un peu plus de collectivisation, des outils, des crèches... si vous arrivez de l'extérieur avec des enfants, les écoles ferment ici... et vous n'avez pas de grands-parents pour garder les enfants... bon il y a des grands-parents potentiels ici ... Moi ça me satisfait de savoir qu'il y a un certain nombre de gens qui se posent des questions sur les choses, pour être à peu près cohérents dans leurs vies. J'ai l'impression qu'il y a un pourcentage nettement supérieur (ici) qui ont la même vision des choses, plus même que quand je vais voir mes potes en ville. Qui est inhérent à cette sobriété obligée on va dire, en étant ici... je sais pas, quand je vois les intérieurs de mes copains qui habitent en ville, ils peignent tous les quatre ans pour que ce soit nickel propre, quand je vois les intérieurs ici, je me dis bon ben ça va chez moi, je ne me fais pas de souci. Cette espèce de surenchère de conso qu'on n'a pas ici. Ça, j'apprécie... Se baser sur cette recherche de consommer moins... et se donner des moyens pour. Sur le territoire y a du potentiel en tout cas.

Questions signalétiques

- Date de naissance : 1953
- Activités (professionnelles et/ou autres) : ostéopathe, kiné retraitée
- dernier diplôme obtenu : diplôme d'ostéopathe
- date d'arrivée dans la Vallée longue (et dans les Cévennes si différente) : 1987

EC4 - Retranscription entretien Caroline et Christophe

L'entretien se déroule chez Caroline et Christophe. Pour y accéder il faut descendre une piste non bétonnée environ 10 minutes après être sorti du village. En arrivant sur la propriété, des tracteurs et une voiture longent la voie où l'on aperçoit au loin une ruine. Le chien nous accueille puis Caroline et Christophe qui nous montrent globalement le mas qu'ils ont réhabilité. Nous nous installons sur la table de la cuisine quand Christophe continue de nous expliquer les différents travaux effectués dans le mas.

Entretien mené par Anna et Lucie. Les phrases en gras sont celles des enquêteur·rice·s ; comme les enquête·e·s sont deux les réponses sont précédées de leur prénom. Toutes les indications en dehors de l'entretien pour des raisons d'explication ou de contexte sont [en italique].

- Christophe : Ici c'est que du solaire, on n'a pas l'électricité

Il n'y a vraiment que du solaire ?

- Christophe : On n'a pas de fil, enfin on a un groupe électrogène qui tourne si on a pas assez mais globalement ouais, on n'est pas connectés

C'est quand même assez fort

Évocation de Armand et Adélia qui ont la ferme de « Lavit », panneau qu'on voit depuis la 106. Alexandra et Arthur ont également la ferme de la Florette.

On évoque ensuite les difficultés rencontrées en termes d'organisation par le manque de voitures, Christophe propose de prêter son tracteur

- Christophe : Prenez du pain d'épices, c'est nous qu'on le fait.

- Caroline : Il y en a plein !

Vous êtes arrivés quand ici ?

-Caroline : Un 1er septembre 2015.

Comment s'est passée l'installation ici ?

- Christophe : Nous ça a été un peu compliqué puisque la maison était en ruines, c'était notre plus gros souci, restaurer la maison, enfin notre objectif. Parce qu'on n'en avait pas trop, et puis voilà. Donc on est arrivés, on savait pas trop ce qu'on allait faire, après on connaissait des gens parce qu'on avait acheté quand même cette maison...

- Caroline : Peut-être 5 ans avant, je sais plus trop mais c'est possible 2013 peut-être, enfin quelques années avant en tous cas.

- Christophe : Et du coup on avait restauré, on avait mis un toit pour cette maison. Que la partie que vous avez vu.

Donc la cabane était déjà là ?

- Christophe : Oui, parce que en fait Caroline était pharmacienne et on avait une pharmacie qu'on n'arrivait pas à vendre donc on savait pas quand on arriverait. Donc on avait acheté en 2013 mais on espérait arriver plus tôt. On attendait la vente de la pharmacie pour pouvoir aménager ici. Et comme les travaux n'avançaient pas puisqu'on venait que l'été, on s'est dit, on va faire la cabane puis si jamais on déménage au moins on pourra habiter.

- Caroline : La première année ça a été plus que compliqué. Au début on avait un combi WW et du coup on dormait dans le combi. Sauf que l'hiver, nous on pouvait parce qu'on avait mis un chauffage et ça allait mais il y avait un toit ouvrant donc les garçons ils dormaient, parce qu'on a trois garçons, ils dormaient au dessus.

Les trois étaient avec vous à ce moment-là ?

- Caroline : Oui c'est ça et étaient petits. Donc l'hiver on pouvait pas venir avec eux donc on s'est dit, bon, il faut faire un truc un peu plus spacieux déjà. (*Christophe* : Surtout que c'était un combi de 1974) [*rires*]. On roulait à 80km maximum, on mettait 8 heures pour venir.

Du coup vous êtes de Bordeaux c'est ça ? Et comment vous en êtes arrivés jusque là ?

- Christophe : On a fait tout ce que on nous a demandé. On a travaillé, on a fait des études.

Vous avez tous les deux grandi à Bordeaux ?

- Caroline : Dans le sud gironde, on est pas des Bordelais.

- Christophe : On a toujours habité à la campagne. Moi j'ai travaillé dans une grande entreprise, j'ai voyagé partout en Europe, Caroline a été pharmacienne, on a acheté une pharmacie et puis à un moment donné on s'est dit, putain mais, on gagnera jamais assez d'argent parce qu'on le dépensera tout le temps.

- Caroline : Non mais aussi on s'y retrouvait pas je pense. Moi je trouve que j'étais de plus en plus en rupture avec justement, tout ce qu'on est censés faire, les façons de fonctionner, la société de consommation, tout ça, et du coup, il y a eu un gros gros ras le bol, la pharmacie gros ras le bol aussi et puis voilà. On a commencé à acheter un combi et du coup, je sais pas, j'ai l'impression que c'est de là que tout a découlé quoi, c'est assez bizarre. On est venus un peu dans le coin, en vacances, on a trouvé ça chouette et puis comme on pouvait plus voir du monde, ici c'était bien parce que normalement c'est le département le moins peuplé, je crois que Christophe l'avait déjà dit. Et puis un endroit pas pollué, ou du moins moins pollué puisque nous, voilà la Gironde, il y a des vignes partout donc les produits phytosanitaires etc.. Donc voilà, il y a plein de choses qui ont fait que... la Lozère. Au départ c'était la Lozère puis après on a tourné avec le combi dans toute la Lozère pour finir par dire que les Cévennes finalement c'était chouette.

- Christophe : Après on est allés dans le nord (*Caroline* : mais c'est plus les Cévennes le nord) On avait dans l'idée de dire, on va faire un petit jardin pour vivre de ce qu'on produit.

- Caroline : On avait un projet quand même d'autosuffisance, d'autonomie aussi.

- Christophe : Et après Caroline me dit "Ouais le Nord c'est sympa !" Et j'ai dit mais là on élèvera que des moutons parce qu'il fait froid là haut ! Et puis moi j'aime pas trop le froid donc... [*rires*]

- Caroline : Non mais c'est vrai c'est plus méridional donc c'est bien, c'est un peu pentu, les routes sont un peu étroites, ça ça m'a posé un gros gros problème, ça va mieux.

- Christophe : Et puis la maison on voulait pas trop qu'elle soit connectée.

- Caroline : Ah oui ! Quand on a visité on était super contents parce qu'elle était isolée, toujours ma phobie personnelle, de vraiment être seule et pas connectée au réseau électrique. Et ça c'était bien aussi parce que ça allait dans le sens de l'autonomie. On s'est dit, bon bah voilà on va produire notre électricité.

- Christophe : Non puis on aime pas trop le nucléaire. C'est pas forcément un truc écolo mais quand on discute avec les gens je dis "moi si mes panneaux solaires explosent ça fera peut être un article sur midi-libre alors que si une centrale nucléaire explose... Ce sera plus compliqué ».

- Caroline : Donc c'est vrai qu'il y a pas mal de choses qui s'entremêlent.

Du coup depuis que vous êtes là, vous êtes satisfaits ?

- Christophe : Bah on a changé beaucoup.

- Caroline : On a changé quoi ?

- Christophe : Beh au début on voulait vivre en autonomie, reclus, des ermites et puis en fait ici dès qu'on est là, on a connu beaucoup de monde donc on est pas si isolés que ça.

- Caroline : Incroyable, on est encore moins isolés qu'avant je trouve.

- Christophe : Et après on s'est posé la question de dire « qu'est ce qu'on fait ? » On avait une vague idée des châtaignes, on a dit qu'on allait les ramasser. Maintenant on fait un peu plus que ça on les transforme et puis on fait un peu de maraîchage, ça démarre mais on commence à en faire sérieusement. Enfin, on est bien quand même.

- Caroline : Oui, on regrette pas notre choix.

Du coup vous aspiriez à quelque chose mais vous avez changé d'objectif ?

- Caroline : Après, moi j'aspire toujours à ça mais effectivement tu as la part de rêve et d'idéologie et après il y a la pratique. C'est vrai que l'autonomie, déjà tu n'y arrives pas du jour au lendemain et bon on a encore besoin d'un peu de sous pour les garçons et pour nous aussi dans tous les cas. C'est vrai que l'idée serait pas de travailler comme des fous, c'est pourtant ce qu'on fait mais on veut pas gagner plein d'argent, on veut juste gagner un peu d'argent pour subvenir à nos besoins mais on veut pas voyager, enfin voilà. Contrairement à d'autres qui travaillent comme des fous et qui après veulent partir en vacances, nous on veut pas gagner des sous pour des loisirs. Moi c'est vrai que des fois j'ai du mal à dire que je travaille, je vois pas ça comme un travail, je sais pas, c'est différent, je saurais pas expliquer trop pourquoi.

Comment est ce que vous délimiteriez votre lieu de vie ?

- Caroline : Est ce que c'est la propriété, est ce que c'est les interactions avec les gens autour ?

C'est ce que vous y voyez.

- Caroline : Finalement dans quoi on s'inscrit ... Je sais pas, il y a les deux niveaux je dirai il y a la propriété et puis après toutes les interactions qu'on peut avoir avec les gens autour, c'est quand même assez riche.

Qui vont jusqu'où ?

- Caroline : De toute façon globalement c'est le Collet, St Privat, ça s'arrête à peu près là... Les gens avec qui on fait des trucs...

- Christophe : On va jusqu'en Gironde.

- Caroline : Moi c'est pas du tout mon lieu de vie la Gironde, après on est peut-être pas d'accord sur le... Oui, on y retourne, contraints et forcés.

- Christophe : Oui c'est vrai que c'est assez local, par exemple pour nos arbres fruitiers on va jusqu'à Florac.

- Caroline : Oui, après on va un peu souvent à Alès, presque pas sur Florac. C'est assez marrant parce qu'on a des amis qui sont à St Privat, ils sont vachement tournés vers Florac et Mende et nous c'est vrai on va surtout à Alès.

Parce que d'ici c'est pas très différent ?

- Caroline : La durée est à peu près la même je crois sauf que Florac, je sais pas... Après t'as un col à passer pour aller à Florac. Alès t'as quand même plus de choses. Moi je dirais qu'on est plutôt sur St Privat, le Collet, après on essaie de faire très local.

- Christophe : Tout ce qui est bois ça vient de Jalcreste tout ce qui est arbres fruitiers on va à Génolhac, mais bon, après on s'échappe pas beaucoup. Sachant que toute façon on s'est aperçus qu'ici, au début on parlait en kilomètres, maintenant, on demande en heures.

- Caroline : C'est vrai que tout est comme ça ici donc tu vois les choses un peu différemment.

1,2,3, Donc qu'est ce que habiter ici signifie pour vous ?

[Grand silence, petits rires, phase de réflexion]

- Christophe : Eh bien... On est bien, Ici c'est calme... Je sais pas...

- Caroline : Plein de choses, oui la nature, tu veux voir personne tu vois personne... pas de soucis. Encore que des fois, pleins de gens viennent ici, on imagine pas mais on est pas si tranquille que ça finalement.

- Christophe : Avant ici il y avait plein d'arbres donc, je sais pas si c'est un truc de la campagne mais moi je pisse dehors [rires] Donc avant ça me posait aucun souci maintenant je suis obligé de regarder parce qu'il y a un chemin en face... [Grands rires]

Ça veut dire que dans ton jardin t'es pas totalement comme à l'intérieur, il y a quand même des voisins.

- Christophe : Oui mais bon c'est vrai qu'avant on se posait moins la question, c'était plus fermé mais bon ça va quoi. Non mais c'est une boutade. Mais c'est vrai qu'après côté tranquillité, par exemple notre maison il y a pas de serrure.

- Caroline : Oui c'est vrai il y a pas de serrure. Ça ça a beaucoup perturbé ma mère « Haaaan, mais tu veux que je t'achète un verrou ? » Non non ça va aller merci, les voitures on les ferme jamais.

- Christophe : Il y a pas de serrures, quand on part l'hiver on part 3-4 jours c'est ouvert.

- Caroline : Enfin jusqu'au jour où on se fera avoir.

- Christophe : Enfin voilà c'est qu'ici on se sent tranquille, en sécurité, enfin en sécurité je sais pas, enfin on est bien. Cette maison par exemple on l'a achetée en 2013, ici il y avait tous les outils de chantier, non fermé, pendant 4 ans c'est resté là donc si quelqu'un avait voulu les voler... Nous on venait que deux mois par ans à peu près. Il n'y a jamais rien eu.

- Caroline : Bon après ça veut rien dire parce que Armand il s'est fait piquer sa caisse bon... Lui il est au bord d'une route, c'est plus facile. Mais tu sais il y a un groupe de maison un peu plus bas, on peut traverser le gardon mais il faut un 4X4.

- Christophe : Donc l'hiver... Non ça change rien, c'est juste que si il nous manque quelque chose l'hiver on réfléchit à trois fois. Mais l'été si je bricole ou quoi que ce soit, ça me fait pas peur d'aller au Collet pour chercher un paquet de vis en passant par là, je me dis bon.. C'est embêtant mais ça va.

- Caroline : Mais c'est vrai que moi moins je bouge mieux j'me porte... Après il y a aussi, j'ai l'impression qu'on est très intégrés. On a trouvé notre place, je pense que les gens, les Cévenols pur jus, ils nous voient arriver, ils attendent de voir si ça va tenir la route, si on va se casser la figure ou pas. Et à partir du moment où ils voient que tu bosses, que tu remues pas que du vent finalement, tu es quelqu'un avec qui on peut faire des choses. Donc ça ça a aidé parce que ce qu'ils venaient voir Christophe, au début il venait décaisser parce que tout s'était écroulé entre les murs, Christophe avait monté des espèces de tours de pierre, ils les empilaient et ça montait.

- Christophe : Elles étaient au sol et quand tu les jettes dehors ça fait un gros pilot donc j'ai dit 'tain il faut qu'on les range on sait pas où les mettre. Et du coup les gens venaient voir, on savait pas mais quand on les croisait ils nous demandaient ce que c'était, ils croyaient que c'était un rite mystique [*rires*].

- Caroline : Non non je pense que...

- Christophe : Non mais ça faisait bizarre c'était des cubes d'1mx1m et je dis « bah c'est pour les rebâtir ».

- Caroline : Et après les gens, ici je trouve que la mentalité est vraiment différente, il y a beaucoup d'échange, beaucoup de partage, tu te tutoies très facilement, et les générations sont mixées aussi, nous on a des amis plus jeunes que nous, plus vieux que nous.

- Christophe : Des plus jeunes ?

- Caroline : Sam et Nat ils sont plus jeunes, mais ouais, je sais pas, j'ai l'impression que toutes les barrières, enfin qu'il y a pas mal de barrières qui tombent.

- Christophe : Même, hier quand je suis allé chercher des greffons, à un gars que je connais pas, enfin je l'ai croisé sur la route, on a discuté et machin, j'y vais (*Caroline* : lui aussi c'est un pur jus !) Et le gars il a 65-70 je sais pas, pas forcément très jeune mais je le comprend pas, je peux même pas lui téléphoner, si je lui téléphone... c'est un cévenol quoi... Au téléphone c'est pas possible [*imitation de l'accent cévenol*] et là j'y vais, je fais le tour de la propriété. Donc avant j'achetais mes arbres en pépinière mais lui il les faisait venir à partir d'un pépin de pommes, comme Charles, il attend le temps qu'il faut pour que ça vienne. Une branche de greffon c'est une branche d'arbre de l'année et on s'en sert pour greffer les châtaigniers, un greffon normalement c'est 2,50 la branche, il m'en a donné 50, enfin je sais pas combien il m'a donné un fagot. Et ça c'est vraiment, à chaque fois... Tout est comme ça. Bon après je pense que si il les retrouve devant ma porte secs au soleil et que je m'en suis pas servis je me ferais engueuler mais bon... [*rires*] Mais bon voilà ça c'est vraiment super.

- Caroline : Armand Roux il m'a dit ne sème pas de poireaux, on a plein de graines, on va les semer pour toi ! Tu demandes rien mais voilà... pouf !

- Christophe : C'est pareil, on a agrandi notre jardin, moi j'ai un tracteur mais il m'en fallait deux, ça suffit jamais un... Et donc un tracteur c'est de l'argent quoi je veux dire tu peux le casser... Il me l'a prêté je l'ai eu pendant 10 jours, bon j-ils étaient en vacances donc ça allait mais je veux dire quand même, on se connaît pas, enfin si quand même... Enfin je sais si je prêteraï mon tracteur comme ça... Enfin si mais bon, bref, ça se passe bien quoi, voilà.

- Caroline : Ça se passe très bien, franchement.

Du coup est ce que vous avez l'impression que votre lieu de vie il est périphérique ?

- Caroline : Ouah c'est quoi cette question ? Eu... Périphérique par rapport à quoi ?

C'est à vous de nous le dire.

- Christophe : Non il est ici.

- Caroline : Est-ce que c'est par rapport à une ville ?

Est-ce que vous avez l'impression que votre lieu de vie il est périphérique, si je vous dis ça est-ce que...

- Caroline : Je sais pas ce que ça veut dire franchement, périphérique je le comprends bien mais de quoi ? J'aurais tendance à dire non mais sans trop savoir ce que ça veut dire

- Christophe : Non, ça se passe ici.

- Caroline : Oui, on est centrés, localisés...

- Christophe : Depuis qu'on a une autoroute qui descend jusqu'à chez nous on a des visites, même l'hiver.

- Caroline : Après effectivement on se déplace un peu vers la ville si c'est la question cachée mais je crois qu'on pourrait très bien s'en passer et on y va pas tellement souvent non plus donc non non on est pas périphériques.

Donc en quoi vous pouvez dire que c'est pas périphérique ? Du fait que ce soit localisé ?

- Caroline : Oui on est ici, notre activité est ici, on essaie de produire une partie de ce dont on a besoin et de temps en temps effectivement quand il y a pas on va chercher ailleurs mais on est pas en recherche de... On essaie pas de trouver des trucs ailleurs, on va pas chercher de loisirs. On va pas chercher la culture... On va pas aller dans une maison de ville, le cinéma on sait plus trop ce que c'est... En fait on se passe très bien de la ville si c'est la question cachée.

- Christophe : On a très peu de moyens de communication enfin on a internet mais moi je le regarde que très peu.

- Caroline : D'ailleurs ça c'est un piège parce que au début ça on l'avait pas et on vivait vachement plus. C'est une box satellite, avec une antenne donc ça coûte un bras pour avoir une connexion toute pourrie. On a que des portables et là c'est juste internet

- Christophe : Mais du coup c'est vrai qu'on n'a pas une attirance particulière pour l'extérieur, à part nos amis proches chez qui on va...

- Caroline : Oui, moi je peux ne pas aller en ville pendant un mois, je peux ne pas sortir d'ici pendant un mois ça va pas me déranger. Ne pas bouger de la maison et des 4 hectares

- Christophe : et après c'est vrai que je rigolais en disant qu'on avait une autoroute mais c'est vrai qu'avant les gens venaient pas ici, la route était vraiment impraticable, et maintenant qu'on a une route à peu près potable, des gens descendent, viennent, et on est contents justement d'avoir des gens qui viennent nous voir. *[rires]*

- Caroline : Non mais c'est ça ! Christophe lui il a besoin de voir du monde, moi finalement quand je vois du monde ça me fait plaisir mais je peux ne voir personne ça va pas me déranger, ça va pas me manquer.

Mais du coup ça vient de quoi ? Tu as eu un trop plein à un moment de gens ?

- Caroline : Oui, moi oui, je pense que j'ai eu un trop plein ça c'est sûr à la pharmacie... Ah oui je pense franchement les clients... Si ça se passait bien après il y a des gens chiants, des gens

sympas, des gens tu les vois passer la porte tu te dis encore lui, d'autres t'es content de les voir. Une fois j'ai même rêvé, on était encore à la pharmacie, j'avais toujours des retraités qui venaient à l'heure de la fermeture et une fois j'ai rêvé que je les séquestrais dans la pharmacie tellement ils m'avaient saoulé quoi ! Mais pour vous dire à quel point ça devait me travailler quand même ! Ah ouais non mais j'en pouvais plus.

Tu as fait combien de temps ?

- Caroline : 19 ans, 9 ans en tant qu'assistante et 10 ans titulaire.

Vous viviez à quel endroit à ce moment-là ?

- Caroline : Au-dessus de la pharmacie. Assistante on était en Charentes, donc c'était le boulot voilà... Déjà ça me plaisait pas mais je me suis dit, peut-être que si je suis titulaire c'est mieux, et Christophe avait envie de revenir en Gironde donc on a trouvé une pharmacie en Gironde et la on a habité sur le lieu, à côté de la pharmacie dans un premier temps. Après on s'est dit il faut qu'on transfère ce serait mieux, on s'est mis un super crédit sur le dos et là on a transféré on s'est mis au dessus. Là on était encore plus dans le centre, avec une salle des fêtes en face, où il y avait loto tous les... Un village de 1000 habitants traversé par une nationale. C'était à Caudrot. C'était infernal.

- Christophe : Ouais puis moi je suis pas très sociable, enfin, j'aime bien ma tranquillité, j'aime voir du monde mais au bout d'un moment ça me gave.

Oui mais la nationale c'est aussi une question de bruit tout ça.

- Caroline : Oui mais après quand on était en Charentes on habitait dans une voie sans issue, il y avait un groupe de maisons mais c'est pareil on avait acheté une ruine...

Ah donc vous avez déjà une expérience de ruine ?

- Caroline : Ouais ouais ouais, mais c'était déjà un lieu tranquille, mais c'est vrai que là, la Gironde, il y avait un peu plus de monde, et avec la pharmacie c'était des endroits plus passants, il y a aussi des endroits calmes. Quoique non regarde tes parents aussi ils ont des voisins collés, ils se prennent la tête avec donc non...

- Christophe : Mais c'est le problème, on en discute tout le temps mais c'est la banlieue bordelaise large de 50km et du coup les gens commencent à habiter de plus en plus loin et sont toujours pressés. Donc avant c'était des lieux très calmes. C'est une voie sans issue chez mes parents et là c'est l'exemple typique, tu te croirais à la campagne sauf que les mecs quand ils embauchent ou qu'ils débauchent ils sont pressés [*imitation du bruit d'une voiture type effet doppler*] Comme ça c'est vrai que le fuir pour nous c'est bien sympa. Voilà.

Est ce vous diriez qu'aujourd'hui il y a des enjeux sociaux et politiques vraiment spécifiques à la vie dans les espaces ruraux ?

- Caroline : Sans doute que oui, on se soucie peu de la chose... Oui oui oui oui, nous c'est vrai, moi c'est pareil ça fait partie des trucs... Moi je crois plus à rien donc si tu veux je... Je crois pas que les politiques peuvent, aient envie ou puissent faire quoi que ce soit.

- Christophe : Ceci dit à chaque élection on se dit pour qui voter, moi je suis persuadé droite-gauche ça changera pas grand chose mais bon... Et après je pense que l'exemple que j'ai pour ça, quand on est arrivés ici on a dit qu'est ce qu'on fait ? Donc on s'est installés en tant que agriculteurs et ce qu'on entend souvent c'est « c'est super compliqué machin... ». Et là j'appelle la

chambre d'agriculture, je dis que je veux être agriculteur, « d'accord vous avez quoi comme diplôme ? » Je dis que je suis ingénieur en informatique, « vous voulez quoi comme aide ? », rien, elle dit « bah je vous envoie le dossier, vous le signez et c'est fait. » Et le lendemain j'étais agriculteur, j'avais un numéro. Du coup voilà ce que j'ai appris, si on demande rien, normalement, on a toutes les chances de l'avoir, et c'est pour ça qu'on se soucie quand même assez peu de la chose... L'autre exemple, je me suis fait engueuler par un gars de la chambre d'agriculture, il y avait une réunion et il disait "la prime pour le nettoyage des châtaigneraies, personne la demande je comprends pas." Et je lui dis, moi j'ai nettoyé un hectare et demi je savais même pas que ça existait.

- Caroline : Le problème c'est qu'on s'est pas du tout penchés sur tout ça mais si tu veux à la différence des jeunes qui apprennent l'agriculture au lycée etc, eux on les... on les élève, c'est pas exactement ça mais ils ont cette culture-là « de toute façon l'agriculture elle est sous perfusion donc si t'as pas d'aide tu vis pas donc voilà ». Je pense qu'ils sont briefés dès le départ sur toutes les démarches, toutes les aides, enfin ça fait partie de leur formation.

- Christophe : En plus cette prime pour nettoyer la châtaigne, du coup le gars est passé, et donc j'ai rempli son dossier, que j'ai pas pu remplir, il l'a rempli pour moi, et donc c'est une prime éligible c'est 4000€/hectare. Donc mon dossier est parti et ça fait 6 mois. J'ai pas eu de nouvelles donc ça veut dire que si j'attends cet argent pour rénover ma châtaigneraie je vais attendre deux ans donc ça veut dire que ça va être le bordel encore plus. Donc j'attends pas ça, au niveau politique j'attends pas grand-chose.

- Caroline : Rien moi.

- Christophe : Et je me dis que même si ça change, en mal en bien ou quoi que ce soit, je pense qu'on le saura même pas.

- Caroline : Nous on s'est dit on rompt avec tout, on rembourse tous nos emprunts on a plus aucun emprunt comme ça on est déjà un peu plus libres et on fait, comme ça si ça va pas on fait pas, si ça va tant mieux mais on compte pas... Oui on compte que sur nous.

- Christophe : Et alors enjeu social, on boit l'apéro chez nos amis ! *[rires]*

- Caroline : Oui parce que malgré tout, on a beau être vachement isolés, je trouve qu'il y a quand même un truc quoi.

- Christophe : Par contre ouais, on a compris que le midi il fallait arrêter d'aller boire l'apéro, ou d'aller manger parce qu'après la journée était foutue. On préfère le soir. Ça dure, parce que c'est vrai qu'on voit souvent les amis comme ça en passant, au bord de la route. D'ailleurs vous verrez sur le chemin de St Hilaire, la route goudronnée, c'est un lieu de discussion, tu te croise tu parles, c'est pas rare que les voitures s'arrêtent, se croisent, on discute pendant un quart d'heure et quand ça bouchonne derrière on bouge.

[Anecdote sur Armand Roux d'une discussion avec plusieurs voitures]

- Christophe : Ça veut dire qu'après donc il y a ce phénomène-là d'échange mais après t'as vraiment l'invitation où tu vas manger chez les gens et là c'est vrai que le repas dure. *[a priori très long, plutôt arrosé.]*

- Caroline : Mais sinon au niveau social moi je dirai l'espèce d'entraide informelle qu'il y a.

- Christophe : C'est vrai qu'il faut pas hésiter à dire « je fais ça » parce qu'il y a toujours un gars qui va te dire, bah on voulait planter des oliviers par exemple, on était pas sûr de les acheter parce qu'on était pas sûr qu'ils poussent, et bon, c'est Charles qui me dit « ah bah moi j'en ai 30 » et à chaque fois que tu poses la question quelqu'un a. On a une machine ça s'appelle un pisaïre, ça sert à décortiquer les châtaignes sèches donc c'est là où l'occitan est difficile. Et du coup il y a un gars qui me dit moi j'en ai un y a pas de soucis. Je vais pour le chercher et je lui dis « combien je te dois ? » et il me dit non mais je te le vends pas, je te le prête à vie, tu le gardes au propre. Il est pas à nous mais il est à nous, c'est typique cévenol ça. Il est passé 15 jours après voir si il était pas dehors, parce qu'il avait plu donc il est venu vérifier mais voilà le genre d'échanges qu'on peut avoir.

Et du coup vous interprétez comment les mobilisations récentes comme les Gilets Jaunes ou des choses comme ça ?

- Caroline : Je sais pas, là c'est pareil je fais le blocus de l'information, je subis France inter le matin parce que Christophe écoute mais c'est le seul moment où on regarde les infos, enfin toi tu regardes un peu tout le temps [*l'équipe*].

- Christophe : Non mais les Gilets Jaunes si tu veux ça m'a... Je les ai vus à la période de Noël, j'ai vu mon frère qui faisait partie d'un groupe de Gilets Jaunes et ça se résume à ça.

- Caroline : Oui mais elles ne savent pas qui est ton frère.

- Christophe : Non mais enfin je vais dire juste mon frère il travaille pas, il m'a dit "oh putain" en regardant l'heure « c'est 11h, c'est l'apéro au rond point » et voilà. Apéro merguez, mais bon je vais pas dire que c'est tous les Gilets Jaunes.

- Caroline : Est-ce qu'on peut dire qu'il est marginal ?

- Christophe : Il est bien marginal. Donc voilà, après je peux comprendre, ça nous a pas touchés. J'ai regardé, j'étais assez connecté aux infos parce que je pensais qu'à force ça allait foutre quand même bien le bordel mais après...

Et tu y voyais quoi si ça foutait le bordel ? Est-ce que ça t'intéressait ?

- Christophe : Bah si tu veux nous quand on est partis on pense toujours qu'il y aura une grosse crise, on n'est pas très confiants, je me suis dit peut-être que ce sera le début donc je me demandais si quelque part on avait raison mais après au niveau des craintes, non ça me faisait ni chaud ni froid.

- Caroline : Moi j'ai suivi ça de très très loin mais c'est vrai que oui il y a un ras-le-bol général mais de toute façon c'est partout, après moi je me suis dit, est-ce que c'est vraiment les gens les plus à plaindre qui faisaient partie des Gilets Jaunes je suis pas sûre parce que quand tu entends des gens qui se plaignent quand ils gagnent, combien gagnaient les mecs ? 2000 ou 3000. Moi je m'en fiche quand tu as 2000 ou 3000 par mois il me semble que t'es pas dans le besoin.

- Christophe : Non mais regarde nous, on a été ingénieur et pharmacien, tout l'argent qu'on a gagné on l'a toujours dépensé, et si tu ne fais pas un effort sur toi-même en te disant ouais c'est vrai je dépense plus que ce que je gagne, il y a d'autres solutions que de demander un smic à 2000€.

- Caroline : Et moi j'avais l'impression, alors sans doute pas tout, mais qu'il y avait quand même dans les Gilets Jaunes pas mal de gens assez extrêmes.

- Christophe : Après ce que j'ai cru aussi comprendre c'est que malgré tout, ce sont des gens assez isolés, c'est le problème des villes, c'est un moyen de se rencontrer ces ronds-points, j'y suis allé c'est vrai qu'ils buvaient l'apéro, il y avait des merguez partout.

Tu y es allé avec ton frère ?

- Christophe : Non non moi je faisais le marché il m'a lâché, on se voit qu'une fois par ans donc euh... non non, non mais lui il est... Il est gentil. Mais c'est vrai qu'après les Gilets Jaunes, bon c'était l'occasion pour eux de dire des choses.

- Caroline : Oui non mais après c'est sûr qu'il y a un réel problème et que les choses ne vont pas dans le bon sens ça c'est évident mais après voilà... Il faut, regarder aussi ce qu'il se passe ailleurs.

- Christophe : Mais après c'est un truc qu'on a fui nous on s'est dit, on veut pas trop d'aide et si tu veux ça a l'encontre, enfin pas vraiment mais demander toujours d'être assisté...

- Caroline : Non mais quand t'entendais les mecs "ah bah cool je vais pouvoir aller au restaurant" bah c'est pareil nous on va pas au resto tu vois.

- Christophe : Et cette assistance c'est pas un besoin vital, c'est vrai qu'on en a besoin ; nous on l'utilise puisque nos fils sont boursiers donc on en profite involontairement ça c'est sur mais après trop ça nuit.

- Caroline : Il faut un juste milieu après c'est pareil en ville tu peux... enfin tu ne peux rien faire, il y a quoi que ce soit... Ici tu peux toujours faire un jardin, bon après c'est un peu de boulot aussi mais tu as moyen de dépenser moins d'argent, d'acquérir une certaine forme d'autonomie, en ville t'es coincé, t'as pas de sous pour aller dans le supermarché où il y a plus, les supermarchés sont plus approvisionnés, je sais pas comment ça se passe mais ça se passe mal quoi.

- Christophe : En plus nous on milite pour un gasoil à 30€ le litre... C'est mal barré. Moi je dis que le gasoil c'est un faux problème, même nous on en fait partie puisqu'on fait nos courses, enfin les grosses courses on va à Alès. Enfin avant on allait à la Grand Combe mais maintenant le magasin il est quasiment vide alors au bout d'un moment... On y va toutes les semaines à Alès.

- Caroline : Après on peut avoir une occasion, si Quentin qui est à Lyon, il arrive en train à Alès on en profite.

- Christophe : Pour revenir à l'histoire du gasoil, si il devient cher, ça va limiter des déplacements des gens qui vont réfléchir et faire re-fonctionner un peu de commerce de proximité et surtout faire augmenter les prix dans les grandes surfaces parce que c'est pas possible d'arriver à des prix... Nous on vend des haricots verts, c'est pas possible que nous on les vende entre 6 et 8€ et que ceux qui arrivent en camion ou en cargos arrivent à 1 ou 2€. Mais les prix de transport sont pas répercutés sur les prix. Donc dès la première indication ils avaient tort. Non mais ça nous a pas super traumatisés. Sauf quand on a fait les marchés en Gironde à un moment donné j'étais bloqué au premier rond point je me dis le gars il est bien gentil, super sympa et il commence à m'expliquer, je lui dis, écoutez, c'est mon premier rond point, j'ai 500km à faire... Et puis en Lozère il y avait quasiment personne.

- Caroline : Moi ouais assez dubitative mais oui effectivement il y a un souci.

- Christophe : Nous on a fui les soucis, c'est un peu un repli stratégique.

Pour revenir à vous plus personnellement, est ce que vous pouvez nous parler de l'environnement dans lequel vous vivez ?

- Christophe : Des sangliers, des cerfs, des chevreuils...
- Caroline : la nature... *[long silence]* Le calme... La nuit on voit les étoiles, c'est chouette... Euh... Ouais enfin après... On est en harmonie, je sais pas...
- Christophe : Après c'est comme ce qu'on disait au début, c'est vrai qu'il y a pas beaucoup de monde en Lozère mais dès qu'on se croise, on discute beaucoup... Ouais je pense que globalement on est satisfaits d'où on est...
- Caroline : Ouais enfin ouais... Moi le fait que ce soit la nature, que ce soit pas cultivé, on est dans un endroit préservé, voilà.

Donc est-ce que vous pouvez décrire les spécificités de ce territoire, au niveau de la Vallée Longue, les lieux qui vous entourent, vous avez déjà commencé à le dire mais ce qui est ici plutôt qu'ailleurs.

- Christophe : Ouais après je sais pas, nous ce qu'on aime bien ici c'est toutes les saisons déjà...
- Caroline : Ouais nous on fuit pas l'hiver parce qu'il y a plein de gens qui sont ici mais qui veulent pas rester l'hiver, ils vont aux canaries ou quoi.
- Christophe : L'automne ici elle est magnifique, nous c'est notre quatrième année ici mais c'est vrai que le soir je me mets sur une terrasse et là tu regardes l'automne, tu as les feuilles qui tombent, un espèce de mélange de couleurs, et tu as les anciens murs, parce que moi j'aime bien les pierres, c'est pas pour rien qu'on restaure des ruines mais les anciens murs là, tu vois tout qui se dessine parce que les feuilles tombent. Donc après le sanglier, enfin moi tout ce que j'évoquais parce que je chasse, et puis surtout on mange les sangliers, comme asterix et obelix. (*Caroline* : ouais mais on est pas autonomes en sangliers ! on en tue pas assez !) Non on est pas autonomes. Mais voilà c'est sympa, on va aux champignons.
- Caroline : Après les spécificités c'est justement cet habitat qui est très très isolé aussi. Le fait qu'on soit loin de tout sans vraiment être loin de tout, je sais pas comment, Toutes les saisons on les aime, l'hiver, les épisodes cévenols. Et puis le printemps, les bourgeons qui gonflent, c'est pas tellement des spécificités mais...
- Christophe : C'est pas des spécificités mais par exemple nous on a des panneaux solaires mais c'est vrai que l'hiver, le soleil se lève beaucoup plus bas, donc on l'a à partir de 10h30, donc on a de l'électricité solaire mais ça suffit pas pour lancer une machine.
- Caroline : Non c'est vrai que novembre et décembre ça c'est notre spécificité à nous, c'est un peu chiant au niveau électrique. Après oui les épisodes cévenols ça c'est pas spécifique de la Vallée Longue mais c'est quand même un truc...
- Christophe : Mais c'est pas spécifique c'est pareil ça c'est une terre qui est à l'abandon, enfin une région même, tous ces murs qui se sont écroulés, ils se sont écroulés parce que personne ne les entretient donc, après quand on arrive et qu'on dit le mas, ouah c'est compliqué, je pense qu'à une époque où tout avait fonctionné, l'eau devait s'écouler raisonnablement, enfin il devait y avoir des accidents mais elle devait s'écouler ailleurs qu'à travers la maison et ça c'est assez intéressant à regarder. Nous on a trouvé, on a commencé à creuser, ça s'appelle un "trinquet" au dessus, c'est un fossé qui détourne l'eau et bon au début on attendait la pharmacie donc on n'avait pas d'argent on se disait la pioche ça ira bien on a fait 200m ou 300m à la pioche, on a tout décaissé et du coup il re-fonctionne, il détruit la route un peu plus bas maintenant... *[rires]* La route où vous

êtes passées n'existait pas et du coup toute l'eau tombe là maintenant. Mais c'est assez intéressant de voir ce genre de choses.

- Caroline : Et de se dire qu'avant il y avait pas d'arbres, enfin à part les châtaigniers qui étaient cultivés mais il y avait pas de forêt comme ça et c'est vrai que c'est une région qui a été complètement à l'abandon, qu'il faut maintenant reconquérir.

Par curiosité, vous savez de quand elle date la maison ?

- Christophe : En 1794 elle était terminée.

Parce qu'elle est sur un registre ?

- Christophe : Non c'est le gars à qui on a acheté il avait une lauze qui était gravée et elle est tombée au pied et il nous a dit pour la signature finale, je vous la ramènerai, et il est jamais repassé. Et après on a vu des archives à Mende, on est allés faire un tour un jour de pluie quand on était dans le combo il y a très longtemps. Et là on a vu 1836 ou 34, 1834 elle était terminée sur les plans cadastraux. La ruine d'à côté et celle-là. Et il y a une vingtaine d'années, Armand Roux il passait à travers, enfin la maison à côté était encore debout, il y avait un plancher. Ça va vite hein ! Nous la première fois qu'on est arrivés ici, on avait creusé un peu le trinquat, il pleuvait comme pas possible. En fait dès qu'un fossé est bloqué ça bouche et quand l'eau passe par-dessus mais quand il pleut il pleut, il y avait un torrent qui se déversait.

[anecdote épisode cévenol, fuites dans la cuisine et description de la cuisine semi-enterrée : spécificité du lieu qui vous entoure]

Quand on est arrivés ici on avait un système de chauffage à la cabane qui suffisait enfin on avait 27 quoi, dans la cabane c'était tout petit on était tranquille, les fenêtres ouvertes, il gèle, pas de souci, ça fait même pas mal. On arrive ici, avec la même cuisinière, quand on l'a mise là, l'hiver arrive, bon au début ça marchait et puis là tout d'un coup on mettait du bois en pagaille et il faisait 17 quand tout allait bien, les draps à l'étage humides... On s'est dit ça va pas le faire. On venait juste de tout finir, le châtaigner ça séchait, ça suintait sur les enduits, on a dit c'est pas possible, et là à Noël on a mis du chauffage qui marche. Avec celui-là on arrive à 20°, ça va. Enfin il faut y mettre du bois mais on arrive à avoir chaud. Mais c'est une spécificité d'ici oui le chauffage.

- Caroline : Non et puis l'architecture, enfin les maisons comme ça qui sont pas très larges, avec des petites ouvertures... On nous a dit « mais pourquoi ? vous auriez pu faire de plus grandes fenêtres » mais nous on voulait.

Ça va avec le repli ?

- Caroline : Oui sans doute, on voulait que ça reste le plus possible comme c'était.

- Christophe : Ici c'est que des enduits à la chaux, il y a aucun...

- Caroline : On a mis du challenger parce que c'est comme ça, enfin voilà on a essayé de faire un truc à peu près correct quoi, pas trop dénaturer.

- Christophe : C'est marrant parce que d'ailleurs en spécificité c'est, tous les vieux mas c'est 4,50 de large, c'est rare d'en trouver de plus larges ou alors plus récentes, c'est la portée du châtaigner. Alors maintenant c'est moins un souci mais voilà, elle est pas très haute donc ici en fait les poutres elles sont pratiquement toutes dans les anciens trous et ça c'est pas moi qui l'ai fait, enfin si mais les trous existaient donc on s'est posé la question comme il y avait plus un morceau de

bois "c'est quoi ces trucs ?" et puis après quand tu mets les poutres pour le plancher j'ai vu qu'il y avait un problème pour la voûte. On avait cherché dans des bouquins, comment ça se faisait, la cuisine on y est pas arrivés, on avait une idée mais on a pas fait pareil. Du coup on cherchait mais là il faut visiter des maisons en pagaille, voir les cheminées etc.

- Caroline : En fait tout devait être voûté.

[*Ils ont eu des difficultés à comprendre comment la fumée s'échappait entre la cheminée et le four à pain. Le conduit englobait en fait l'ensemble de la pièce.*] Ils devaient se cailler, il n'y avait pas de fenêtres, les volets s'ouvraient directement vers l'extérieur.

Est ce que cet environnement vous l'associez à des sentiments particuliers ?

- Christophe : Oui. [*long silence de Christophe et rires*] Non pas spécialement, c'est compliqué.

- Caroline : C'est compliqué comme question....

Plutôt positifs, négatifs...

- Christophe : Non, moi je sais que ici j'ai appris à prendre mon temps, je suis toujours pressé mais bon... Quand on a commencé les travaux par exemple ici, avant je me disais, en une semaine il faut que j'aie fait ça et ça et ça. Maintenant avant de construire des murs qui font 1m de large, tu prend ton temps sinon tu meurs (*Caroline* : et à un moment on s'est calmés) et c'est vrai que maintenant, non mais bon, j'ai appris un peu à être patient. Il y a des trucs que j'aurais jamais fait quand j'imagine le temps que ça prend. Là je suis en train de pailler les framboisiers, il faut que je monte sans tracteur les bottes de pailles, sur un terrain plat tu amènes 600 tonnes de paille, tu poses, tu en as pour 10 min, là je sais que j'en ai pour une après midi. Mais du coup si tu réfléchis à l'avance en disant putain j'en ai pour l'après midi... De toute façon il faut le faire donc tu montes tranquillement, tu cours pas, enfin je cours plus.

- Caroline : Ouais et puis c'est chez nous quoi... On est bien, moi j'ai du mal à en partir et oui... Il y a peut-être un sentiment d'appartenance quand même, on a l'impression qu'on est au bon endroit. On a trouvé notre endroit.

- Christophe : Et puis c'est vrai que le fait d'avoir fait tous les travaux ici, sans intervenants extérieurs... (*Caroline* : bah c'est toi oui, tu peux être fier) Bah je suis pas fier, je suis content quoi. Quand ma femme me dit que ça fuit, je sais exactement pourquoi...

- Caroline : Mais il ne résout pas le problème ! [*Ils se taquinent*]

- Christophe : La cuisine on l'a faite avec des lauzes de recul, qu'on a trouvé sous la terre. Donc je sais exactement ce qu'il faut faire, on va sortir et on va acheter des tuiles... On va pas acheter des lauzes pour... Le budget, et aussi c'est ça avec les spécificités, c'est pas parce que tu as des lauzes neuves que ça va pas fuir ou machin, il y aura de la mousse... Comme on est là pour vivre un peu longtemps, si je dois me chier tous les ans, sur le toit, ça va peut être me laisser et ça va m'obliger à partir donc autant résoudre le problème et mettre du durable.

- Caroline : Non mais c'est vrai, on a trouvé notre endroit.

- Christophe : Ouais mais on avait cherché d'autres trucs d'abord, la nature, la campagne, et ici plus particulièrement c'est pas pollué, tu te prend pas le chou avec un voisin qui pourrait traiter à tout va donc c'est vrai que pour nous c'est bien.

Est ce que vous associez tout ça à des sons, des odeurs etc...

- Caroline : On peut si on réfléchit on peut

- Christophe : Après on n'avait jamais fait trop attention, même si on avait toujours habité à la campagne, le soir c'est pas effrayant mais t'as des bruits, t'as l'impression que c'est la jungle, t'entends des trucs ! Des oiseaux ou je sais pas ce que c'est.

- Caroline : Ça doit être une chouette ou je sais pas mais des fois tu te dis c'est quoi cette bestiole qui fait ce bruit là ?

- Christophe : Ouais c'est affolant, tu sors, nous au début on avait les gamins, et nous les toilettes c'est toilettes sèches donc c'est dehors. (*Caroline* : La nuit moi je sortais pas avant, maintenant je sors) Et là, t'avais les gamins, à l'époque du combi, il y en avait même pas il fallait vraiment aller dans la nature, c'était à 3m et ils rentraient en courant « Papa !! un sanglier !!!! ». Dès que t'entends un bruit voilà, après...

- Caroline : Mais maintenant non, j'ai le pot de secours en haut (*Christophe* : on a des micro-toilettes sèches en haut) mais quand j'ai la flemme, si c'est la nuit ou si je suis malade mais sinon non on a les toilettes sèches, c'est bien.

Vous vous y êtes accoutumés en fait à ces bruits

- Caroline : Oui moi je me suis vraiment... (*Christophe* : mais c'est effrayant parce qu'on a plus l'habitude aussi) mais tu vois le chemin ? Quand il y a eu les Automnales, je suis descendue de nuit, sans lumière, sous la flotte, à pied parce que Christophe était resté en haut et il fallait que j'amène Antoine au bus et du coup... bah, ça va. Mais ça je l'aurai pas fait avant, je l'ai fait une fois avec toi, je sais plus pourquoi il avait fallu remonter chercher la voiture ou je sais pas. Mais ouais maintenant ça y est je suis.

- Christophe : Après c'est vrai que c'est une perte d'habitude parce que ces bruits là ils existent, ça va, mais on sait même pas ce que c'est. Mais après chevreuil, sanglier...

- Caroline : Maintenant on sait aussi, je vois au début tu avais des arbres partout, donc j'allais faire mon pipi quelque part et tout d'un coup, là c'est des pommiers, je me trouve nez à nez avec un chevreuil qui venait bouffer les pommes. Il me regarde et il ne part pas, et les chevreuils font un bruit proche de l'abolement et donc je vois le truc, je partais pas. Et il recule un peu et il m'aboie dessus quoi l'air de dire "mais tu me fais chier" et puis il a fini par partir. Quand je suis retournée au combi je leur dis, vous devinerez jamais ce que j'ai vu et là je leur ai dit que c'était un chevreuil et ils me croyaient pas, ils pensaient que c'était un chien. Bon maintenant quand on entend on sait que c'est un chevreuil, on le voit pas mais on sait ce que c'est. Et il y a pleins de trucs comme ça. Moi je dis le soleil, je sais où il se lève, où il se couche, je sais même à peu près l'heure qu'il est.

- Christophe : Le midi, quand je travaille, la plupart du temps j'ai pas mon téléphone, là je l'avais parce que je savais que vous passiez mais sinon c'est rare. Mais tu vois je regarde le soleil, et puis surtout le vent.

- Caroline : Tu as à peu près une idée de l'heure qu'il est, la lune, pareil tu sais où elle est, tu prend le temps de la regarder...

- Christophe : Et puis même les sangliers tout le monde dit "ouah c'est dangereux", dès fois on part avec le chien en promenade, pas forcément à la chasse, dès fois le sanglier il est à 10 mètres et il s'en va, ça fonce jamais dessus (*Caroline* : surtout si il voit le chien il se barre) tu vois des trucs, des renards, des serpents. (*Caroline* : même dans l'eau dans le gardon il y en a) Ouais je

voulais la tuer celle-là [*rires*] Ah non mais moi je tue ça, je supporte pas ça. Tout ce qui est même crapaud, machin, il y a tout, en plus on fait de la farine de châtaigne donc la châtaigne sèche ça attire les souris (les toilettes sèches aussi). Donc la nuit tu dors pas tu les entends sur le toit. (*Caroline* : D'ailleurs je sais pas si j'en ai pas entendu cette nuit) Donc il vaut mieux être proche de la nature.

La nature au sens animaux du coup à ce moment là

- Christophe : Pas être trop craintif. De toute façon ici tu as rien.

- Caroline : Il faut vivre dans son environnement. D'ailleurs ça me fait penser, Adrien, notre aîné qui est à Lyon il a une copine c'est une lyonnaise. Mais alors, dès qu'il y a de l'herbe comme ça [*<10cm*] c'est pas possible alors quand Adrien vient ici, déjà c'est pas souvent et alors c'est le stress mais le stress de tout quoi. (*Christophe* : Surtout qu'on a autre chose à faire que de couper l'herbe à 5cm) donc ça c'est clair que Anaïs elle est pas du tout prête à vivre ailleurs qu'en ville. Là ils sont allés en Gironde donc c'est quand même un peu plus soft qu'ici et l'herbe était déjà un peu trop haute à son goût et elle dit « mais depuis le goudron ça va. »

[Arrivée d'un Durand - pas Pierre - le boucher. Christophe sort pour l'accueillir et faire du terrain pendant que Caroline continue à nous parler, elle enchaîne sur le fait que Pierre habite à St Hilaire, de l'autre côté, ils ne se rencontrent pas beaucoup entre les deux hameaux de St Hilaire parce que très éloignés, un sentier a été ouvert et permet de rejoindre les deux ce qui rend l'accès plus facile mais c'est quand même très long. Eux sont en plus très enclavés dans la vallée. Discussion plus large autour des problèmes de mobilité, notamment pour aller à l'Espinas]

- Caroline : Mais Christophe oui, il bougerait plus lui, il va pas à l'Espinas, on voulait y aller quand il y avait Guillaume, le truc c'est que c'était le vendredi soir et c'est pareil il y avait Antoine qui arrivait en bus de Mende et du coup c'était compliqué. Moi pour l'occitan j'avais été malade mais Christophe y était allé. Mais si Guillaume ça aurait été intéressant, j'avais envie d'y aller mais c'était, l'horaire et le lieu, ça collait pas avec mes impératifs. D'ici à l'Espinas il doit y avoir 40mn mais tout est comme ça ici. J'aime pas la nationale, alors ça aussi ça fait partie de mes contradictions, j'aurais aimé être très loin de la nationale mais dans la pratique c'est quand même pas mal, t'as le Collet qui est pas loin, Antoine y était au collège, après quand tu es dans des endroits un peu plus isolés bon, c'est encore plus compliqué. C'est pour ça que je me dis bon les chemins... Parce qu'au début on le faisait tous les jours matin et soir puisque Antoine prenait le bus. Et bon on s'est tout de suite entendus avec les Roux, Armand et Adélia, parce que le bus les prenait mais sur la nationale donc en fait tous les matins théoriquement il fallait monter et descendre jusqu'à la nationale et ensuite en sens inverse et tous les soirs rebelote. Donc une semaine sur deux on se donnait rdv sur la place à la mairie et il y en avait qu'un sur les deux qui descendait jusqu'à la nationale et qui remontait. Donc ça c'est un exemple tout con d'entraide voilà parce que sinon.... Oui c'est con que les deux voitures fassent le chemin donc on se rejoignait au point, au croisement et puis après voilà, c'est un exemple parmi d'autres. Donc depuis que Antoine est au lycée c'est déjà plus simple, il part le dimanche soir et il revient le vendredi soir, à Mende. Donc l'internat aussi, c'est pas spécifique que d'ici mais ici quasiment tous les gamins sont obligés d'être internes à partir du lycée, comparé à la Gironde... On s'imagine

pas, là le collège t'as 4 classes, une 6eme, une 5eme, une 4eme et une 3eme, avec la même classe, les mêmes profs, à la fin ils en peuvent plus, ils ont qu'une envie c'est se barrer de là. Mais voilà après ça aussi c'est quand même après particulier, enfin nous on trouve que c'est particulier après ça existe certainement ailleurs mais en Gironde non. Mais bon nous on cherchait ça donc ça nous va, on fait avec, on va pas se plaindre après. Il y a des gens si tu veux qui sont arrivés là et qui râlent parce que ceci-cela mais c'est vrai qu'il y a des contraintes, c'est évident mais nous, même le chemin on a pas réclamé. C'est la mère de Christophe d'ailleurs je crois qui a raté entre autre en disant c'est pas possible, il faut leur arranger le chemin mais nous on s'est dit on achète la maison, on sait très bien, c'est pas une surprise on l'a achetée en connaissance de causes, on va pas aller râler et dire "il faut refaire le chemin", c'est comme ça. Tu vois il y a plein de gens qui viennent finalement, c'est fou !

C'est le centre du monde ?

- Caroline : Non n'exagérons pas mais voilà dès fois tu vois des gens débarquer... ok, bon qu'est ce qui t'amène ? Mais ça fait partie de ça, c'est marrant.

Donc on a parlé du chemin, des arbres, est ce que cet environnement il a évolué depuis que vous êtes arrivés ?

- Caroline : Ouais ouais c'était de la forêt partout, c'est pareil par curiosité si vous regardez les photos satellite, tu vois vraiment la différence, nous on a géoportail parsec forcément tes limites de terrain tu les connais jamais donc moi j'ai regardé t'as plusieurs années donc au début tu vois un trait, c'est la façade de la maison et de la forêt partout et au fur et à mesure tu vois que ça s'ouvre, le milieu s'ouvre et au niveau des animaux c'est pareil, et même, faune et flore ça a vachement changé. Au début il y avait pas d'oiseaux et maintenant il y en a plus, et pareil au niveau de la flore il y a des primevères qui ressortent, des plantes à bulbe qu'on ne voyait pas au départ parce que c'était complètement noyé. Donc oui on a beaucoup agi sur l'environnement. Il y a moins de pins aussi, il y en a plein, vous regardez en sortant, Christophe a nettoyé, il y avait plein de pins, des trucs énormes, il a tout couché. L'idée c'est qu'il n'y ait plus aucune pin parce que ça fait crever les châtaigniers, ça acidifie le sol, on lutte. Ça c'est pareil, les gens qui sont là "en villégiature" se disent "ah, ils coupent les arbres, mais pourquoi ?" Parce qu'il y en a trop et que c'est pas les bons mais après voilà suivant ce qu'on fait on a des aspirations différentes parce que en fait le hameau c'est que des Allemands, il y a un groupe qui se connaissaient, un qui est tout seul mais c'est pareil quand tu leur dis de couper les arbres, non eux ils veulent que ça reste le plus sauvage possible mais bon c'est sympa mais c'est pas compatible avec une activité agricole. Une spécificité aussi c'est que tu fais un jardin : tu clôtures, sinon... avec les sangliers et les chevreuils...

Donc vous du coup, vous avez clôturé une partie...

- Caroline : Une partie mais, alors le jardin en bas il est électrifié, machin [*rires*], Y a quand même un chevreuil qui est venu l'année dernière bouffer les courges. Bon et Christophe lui a réglé son compte [*rires*].

Il était bon ? 1

- Caroline : Écoute, je crois qu'il est encore dans le congel. [*rires*] Moi je suis pas fan du chevreuil. Le sanglier d'ici, alors, apparemment il est coupé avec les cochons. Donc ça passe, on

le mange en roti, du chili, des lasagnes. [*débat sur le goût du sanglier*] Bon en tout cas, moi je serai facilement végétarienne, mais si il fallait que je tue ma viande, euh... Je la tuerai pas !! Voilà, mais après je trouve l'idée de prélever dans la nature, je trouve que c'est bien. Bon après, les chiens, c'est pas toujours très cool pour les sangliers. Ni pour les chiens d'ailleurs. Mais il me semble que c'est l'ordre naturel des choses. C'est comme [*réfléchit*] les trucs d'élevage, c'est la cata quoi... C'est pas comme ça que ça devrait se passer. Et effectivement si Christophe chassait pas, je serais végétarienne.

Vous achetez jamais de viande de manière générale ?

- Caroline : Alors, on essaie de pas en acheter, alors on achète des lardons... On achète pour les garçons, les sandwichs et tout, donc on achète du jambon. Après les pâtés, c'est Christophe qui les fait. De temps en temps, on achète un poulet à Armand et Adélia, mais pas souvent.

Vous avez des poules ?

- Caroline : Armand et Adélia nous ont donné pleins de poules naines, mais il en reste ... deux. Plus le coq, mais y a une sacrée mortalité : entre le chien, les rapaces, peut-être les renards... Mais celles-là, c'est des battantes [*rires*] On ne les nourrit même plus, elles se baladent partout et aussi dans mes plantations, ça m'énerve, dans les fraises... Il va falloir faire quelque chose. Mais oui, oui, on a des œufs. De ces deux poules, donc bon on est pas autonome en œufs non plus... Mais euh... Je crois que globalement on est pas très bon pour l'élevage. [*rires*] Donc il vaut mieux prélever dans la nature. Armand nous a donné des poules, en fait on était pas prêt. C'est comme les arbres fruitiers, ils te les donnent, t'es pas prêt, t'as pas d'endroit où les mettre. Du coup Christophe attaque à la pioche des endroits pas possible pour mettre les arbres. Après, tu peux pas les arroser... Donc c'est le plus costaud qui survit, y a la sélection naturelle. L'idée c'est de pas trop acheter de viande. On fait des faux espoirs à Christophe, lui il aime bien ses protéines. J'ai beau lui dire "Mais regarde, des légumineuses avec des céréales, c'est pareil" "Nan, nan, je veux mon fricot" [*rires*]. On a un stock de pâté assez monumental [*rires*].

Qu'est-ce que tu peux nous dire de ton rythme de vie ?

- Caroline : Je regarde plus la montre, et ça c'est très bien. Quand t'as un magasin, là tu... prends ton temps pour déjeuner, tu fais la sieste après manger parce que de toute façon, il fait vachement trop chaud, tu peux pas... Des fois tu as des horaires tu vas manger à 09h00, 09h30 le soir, l'été c'est un peu la folie, parce que voilà, mais je ne regarde plus ma montre. Je n'ai d'ailleurs plus de montre. Ouais c'est surtout ça, on se reconnecte. Tu vis au rythme des saisons, tu vois les saisons, tu vois quand ça commence. Tu repères où le soleil se lève, tu dis, ça y est, il attaque la pente descendante. Ce genre de choses. Un rythme complètement différent, et pas aussi déconnecté que je le voudrais, mais ouais...

Pas aussi déconnecté de quoi ?

- Caroline : Bah déjà... ça là [*montre l'ordinateur*] C'est quand même vachement bien mais c'est aussi, très... très... [*hésite*] Mais c'est à double tranchant. Si on voulait vraiment être déconnecté, on aurait pas internet. Y a des gens qui n'ont pas internet. On pas la télé ! Contrairement à ce qu'on peut penser, mais c'est les garçons, avec la console... Ça on a beaucoup fait la guerre, mais quand en fait, on a décidé de finir ici... [*hésite*] ... Surtout Thomas, le second, ne voulait vraiment pas. Il ne voulait pas quitter ses copains, rester chez papy-mamie. On a nos parents respectifs qui

sont à peu près au même endroit. Bon a lâché un peu de lest, on va faire un peu passer la pilule, voilà... Parce qu'au début, il venait, y avait rien... Alors du coup c'est ce qu'il disait et c'était vachement bien ! Bon quand y a eu Internet, etc... Pour eux, c'était mieux. Et c'est vrai que... On est pas assez déconnecté, je pense. Mais quand même ici je trouve que c'est propice à prendre le temps, à vivre une vie différente, j'ai l'impression.

Du coup, vous pratiquez quels types d'activités ?

- Caroline : Bah c'est surtout agricole donc, maraîchage, les châtaignes, donc là... C'est ce que je disais tout à l'heure, la saison c'est parti, et puis ça s'arrêtera en novembre. A chaque fois, l'été je me dis cet hiver, que ça se calme ! Et finalement cet hiver, j'ai passé l'hiver à trier des châtaignes sèches donc... [*rires*] En fait ça ne se calme jamais ! [*rires*] C'est essentiellement agricole. On fait que ça. Et puis après, ça peut être aussi du bâti. Ce serait bien qu'on sauve la ruine, qui est là. Bah l'ainé, celui qui est à Lyon, il est venu il y a quelques temps, il a fini de décaisser. Donc ça va peut-être progresser. Mais voilà c'est essentiellement soit de la maçonnerie soit de l'agriculture. Après il y a un peu de farniente aussi hein !

Vous parliez de la contemplation de la nature tout à l'heure ?

- Caroline : Ouais, ouais... Alors, on était plus... Alors... On prend toujours le temps, mais... Avant quand on était dans la cabane, on petit déjeunait dehors. Tout le temps, on se levait à 7h du mat, il faisait pas chaud, mais euh c'est pas grave. On était dehors, on était super content. Et maintenant, on le fait plus, on le fait moins. Parce qu'on est tout le temps dehors. Quand on était en Gironde, j'avais vraiment l'impression d'être enfermée dans c'te pharmacie [*rires*] Dès que je pouvais mettre le nez dehors [*inspire profondément*], et euh voilà. C'est ça, tu surveilles les bourgeons, j'aime bien faire mon tour, regarder un petit peu comment ça se passe... On observe.

Vous vous baladez un peu dans le coin aussi ?

- Caroline : Alors ça fait longtemps qu'on l'a pas fait. Alors si, moi je marche tous les mercredis, avec Adélia, on marche une heure... Bah c'est pareil, parce qu'on habite pas loin, mais si on fait pas ça, on se voit pas. Donc, là c'est vraiment la routine, en général le mercredi on se retrouve et on marche une heure. On se retrouve à la mairie en haut, voilà, et on fait un tour et on blague. Avant, ça correspondait avec le panier roulant qui était une épicerie ambulante.

[*Entrée de Christophe*]

Et donc oui, c'était une épicerie ambulante qui venait, et c'est pareil, c'était un moment de rencontre... [*parle au chien*] Après c'est ce qu'on disait, si tu veux voir personne, tu y arrives très bien, sinon faut provoquer... Donc c'est ma seule activité euh... Ben j'en avais plein, je me suis fait embrigader dans pleins de choses, mais euh...

- Christophe : C'est le problème d'ici, c'est euh... La population qui y a ici, c'est des retraités, et euh... C'est bénéfique pour le monde associatif, parce que y a pleins d'assos, ils cherchent vachement à rajeunir la population... C'est vrai qu'au début, je dis à Caroline « Ouais mets-toi dans les trucs... euh » ...

- Caroline : Ceci dit, ça nous a permis de connaître tout le monde.

- Christophe : Bah toute cette population-là, qui a une autre vision de l'agriculture... Même au niveau repas, et tout ça... Même un apéro, c'est un verre... Moi c'est plus trois [*rires*] Mais là, on

voit que c'est des gens de la ville, qu'ils ont l'éthylotest branché au cerveau, en disant « Hop là, déjà ... » C'est pas pareil. Et du coup...

- Caroline : J'ai été recruté par les parents d'élèves au collège, l'association du village, qui nous participer généreusement à pleins de choses, et encore on a dit non à pleins d'autres. C'est sympa, mais pour moi, ça va 5 minutes. Disons que si je m'engage sur un truc, je vais me sentir contrainte, et je vais me sentir obligée de faire tout et d'aller à tout. Y en a ils prennent que ce qu'ils veulent, qui s'accommodent... Mais moi je me sens contrainte et des contraintes, j'en veux pas ! J'en veux plus ! *[rires]* Là je me désengage, en me disant que la priorité c'est ici, que le projet, c'est ça. Et que, y a tellement à faire ici, que c'est pas la peine d'aller partout, même si c'est très sympa. C'est ce que je disais, je ne cherche pas forcément à voir du monde, mais ça me déplaît pas quand j'en vois. C'est bizarre, mais c'est comme ça. Et Christophe il s'est mis dans rien.

- Christophe : *[rires]* Moi je sais pas, j'aime bien aller mais après qu'on me prenne le chou pour organiser un loto...

- Caroline : Avant ça moi j'ai jamais fait partie d'une asso.

- Christophe : C'est comme l'association du chemin de St Hilaire de Lavit, c'est des gens qui viennent de la ville et un petit arbre il faut deux heures de réunion pour savoir comment ils vont le couper alors moi, je le coupe et après je vais à un autre, je le coupe si il faut et ainsi de suite mais je vois pas pourquoi on se pose autant de questions et c'est usant quoi je peux pas faire ça moi... Voilà après si il y avait une association de chasse ou quoi je le ferais mais pas un truc de... Non ça m'intéresse vraiment pas quoi.

Même avec la chasse tu chasses tout seul en fait ?

- Christophe : non je chasse, bah là c'est nickel on a un petit groupe, normalement on doit être 5 minimum et là on est trois donc... *[rires]* on chasse, on voit beaucoup de gibier, on en tue pas beaucoup mais c'est assez sympa et puis on chasse sur « nos terres », ça part de Armand Roux jusqu'à chez moi du coup on élimine les sangliers de trop, après la chasse est très réglementée.

- Caroline : Dans tout le Valat vous chassez donc vous chassez aussi sur des terres qui sont pas à vous.

- Christophe : Non pas que sur nos terres mais on rejoint nos deux terres quoi, donc il y a un double but.

- Caroline : Et après ils distribuent ce qu'ils chassent aux différents propriétaires de parcelle et du coup ça nous permet de pas avoir trop de dégâts de sangliers sinon c'est un peu compliqué.

Du coup en quoi toutes les pratiques qu'on vient d'énoncer elles sont vraiment liées spécifiquement à votre environnement ?

- Caroline : La chasse et tout ça, enfin l'agriculture, la construction, quand tu achète des ruines il faut retaper.

- Christophe : Non mais il y a pas que ça, c'est un patrimoine ici quand même ces bancelles, ces terrasses, on sait pas combien de temps ils ont mis pour construire ça et on laisse tout se casser la gueule pour qu'après ça fasse patrimoine de l'unesco en montant trois mètres de murs qui sont en état dans le territoire donc ça c'est sur il faut arriver à le refaire un peu

- Caroline : Et puis les châtaigniers c'est pareil, quand on est arrivés ici, on savait pas ce qu'on voulait faire, on se disait qu'on voulait produire notre nourriture et en se baladant on s'est dit tiens on a des châtaigniers, on bout d'un moment on a compris qu'ils étaient greffés, on s'est intéressés aux châtaigniers, on a rencontré Charles et Chantal etc. De toute façon on savait qu'on avait une châtaigneraie sur le cadastre c'était marqué donc on s'inscrit dans la continuité, et on se dit il y a des châtaigniers, on fait de la châtaigne. De la vraie, pas de la sauvage. Et après on a commencé par faire un jardin pour nous... et puis... parce que déjà l'année dernière finalement on a fait du maraîchage un peu par hasard, j'étais pas partie pour en faire mais Christophe a commencé à faire les marchés. Avant ça, après la châtaigne on s'est dit, il faut faire quelque chose qui produise vite, donc on est partis sur les fruits rouges, framboise et fraise, transformation, confiture, tout ça. Et puis tu en as vendu un peu en frais aussi, tu t'es dit que tu voulais faire les marchés et là tu as voulu qu'on mette des légumes.

- Christophe : En fait sur les marchés globalement [*rires*]. Non mais mes confitures quand je suis arrivé, ça se vend mais ça restait raisonnable, et après quand on en a eu des fraîches, les barquettes ça fait de suite plaisir et puis il y a un gars qui fait du maraîchage aussi, qui m'a dit « tu peux amener tes légumes, il y a pas de soucis », sauf qu'on avait pas [*Abel, le rasta dans le film*] Et du coup, dès qu'on a amené des légumes, c'est un marché où tu es content, tu travailles bien, tu vois du monde, donc on a dit qu'on allait faire un peu plus de maraîchage. Et puis ça contribue, tu sais ici quand tu achètes une maison, tu as tes parcelles où c'est marqué terre agricole, je me souviens plus comment ça s'appelle, donc ça aussi c'est intéressant, tu retrouves des terres, des anciens jardins que tu peux cultiver sans problème parce qu'ici il y a beaucoup d'arbres qui ont poussé mais c'est assez intéressant de remettre en place le système et c'est ce qu'on a fait en bas on a réaménagé je sais plus combien il y a mais un bon morceau mais donc c'est intéressant de remettre en place des choses qui ont existé, parce qu'il devait y avoir de l'eau à proximité, donc ce sont des choses qui ont fonctionné et qui fonctionnent encore aujourd'hui.

- Caroline : Du coup on s'est aperçu qu'il y avait une demande pour des légumes et que... on s'en doutait pas, on se disait, ici, tout le monde fait son jardin mais effectivement tu as toujours les citadins qui... enfin les citadins, [*plus fort, avec humour*] c'est pas péjoratif hein ! Ne croyez pas, bon un peu quand même peut-être. Mais eux ils ont du pouvoir d'achat, ils veulent une certaine qualité, une proximité et donc il y en a qui veulent absolument acheter que les légumes moches, enfin, voilà. Donc on s'est dit là cette année il faut vraiment développer ça surtout que, pour être clairs, financièrement pour l'instant on vit pas, on vit sur la vente de la pharmacie, on a gagné un peu mais on est pas...

- Christophe : Moi je fais des chantiers aussi.

- Caroline : Oui toi tu bosses un peu à l'extérieur aussi. Donc on cherche encore un modèle qui fonctionne donc traditionnellement ici ils font plusieurs trucs et l'un dans l'autre ils s'y retrouvent donc là on va essayer de développer le maraîchage pour voir, en le faisant exprès cette fois parce que l'année dernière c'était les surplus de ce que j'avais mis pour nous, donc cette année on va voir et puis il faudrait arriver à comptabiliser un petit peu ce qu'on gagne, parce qu'on sait pas ce qu'on gagne.

Parce que c'est pas important au final ?

- Caroline : Non c'est compliqué, Christophe il note pas.
- Christophe : En fait bon, voilà mes mains [*deux mains épaisses, rocailleuses et pleines de terre*] voilà mon seul outil donc j'avais installé une caisse enregistreuse sur ça [*montre son smartphone*] sauf que quand t'as 30 ou 40 produits les icônes deviennent de plus en plus petites donc si tu veux quand tu en as un qui arrive dit « je veux deux salades, ah non une troisième ! »
- Caroline : Je t'ai acheté un petit carnet, Silvana elle en a un !
- Christophe : Ouais bon je fais super local avec mon stylo sur l'oreille... Donc ouais la première année de marché...
- Caroline : [*le taquine*] Non mais je sais pas pourquoi mais je sens que cette année ce sera la même [*rires*] Mais enfin à un moment donné il faut savoir parce que quand on gagne assez on s'arrête !
- Christophe : Mais non on embauche ! On devient une multinationale. Ah non merde c'est pas ça... C'est pas le modèle. [*rires*]
- Caroline : Donc voilà là on aimerait bien faire du miel aussi, je fais du pain d'épices, et puis, et puis voilà, après on tâtonne, mais tout est lié...
- Christophe : On fait pas des trucs extra... enfin qui sortent du contexte des Cévennes. On a rien tenté de fou, enfin si on a mis des oliviers, mais il y en avait avant donc.. (*Caroline* : il y en avait mais pas forcément ici). Bah c'était aux Ayres donc ça va.
- Caroline : Non mais c'est toujours dans un souci d'autonomie aussi on s'est dit, de l'huile, c'est important, on en aura plus facilement que du beurre.
- Christophe : Il y a un souci d'autonomie mais aussi un souci de pas trop jouer quoi parce que au début on a fait des choses, si tu te manques, tu bousilles ta saison et malgré tout c'est beaucoup de travail. Donc c'est vrai qu'on aime bien jouer, on est joueurs je pense mais il y a des limites. Il faut pas avoir que des échecs, il faut pouvoir dire, bon ça ça fonctionne on est contents sans dire que tu vas faire des milliers d'euros.
- Caroline : Oui mais moi j'aimerais bien quantifier parce qu'au bout d'un moment...
- Christophe : Non mais je veux dire, on fait pas de trucs hors tradition, on tente pas de coups d'éclats. Je vais pas mettre une bananeraie dans les Cévennes avec du chauffage et machin truc... C'est pas trop nos idées. On est pas dans une volonté de s'inscrire dans la tradition mais au moins on est sûrs de pas trop se louper.
- Caroline : On fait notre pain aussi pareil en se disant... L'année dernière il a neigé, il est tombé 30 ou 40 cm, on s'en fout, même si on est bloqués quelques jours, à priori on s'en contrefout parce qu'on a des conserves de sanglier, de légumes, quelques kilos de farine d'avance donc on fait le pain. [*Elle souffle*] L'idée aussi c'est ça, c'est de pas être obligé d'aller chercher tout, tout le temps. Après on n'est pas super organisés donc il manque toujours un truc mais bon si pour une raison on est coincés on est sereins, on a du bois pour se chauffer, dès fois quand il y a des coupures d'électricité je me dis humhumhum [*d'un air un peu moqueur*] bon nous aussi ça nous arrive mais déjà nous on est habitué, si ça coupe maintenant on branche le groupe mais au début on le faisait jamais. Et beh tu finissais aux chandelles, au début l'hiver, plusieurs fois, bah ça se fait ! Quand on était en Gironde on était déjà passés chez Enercoop et du coup on avait dégagé tous nos appareils électriques pas nécessaires, la bouilloire, la cafetière, le lave vaisselle. Et après il y a

moyen de... Ça aussi les Gilets Jaunes, est-ce qu'ils se posent ces questions-là ? Dès fois il faut voir ce que tu dépenses et voir si tu peux pas influencer là-dessus. Parce qu'on avait quand même vachement réduit notre consommation, bon Enercoop c'est plus cher. Pareil la maison parce qu'on avait fait tout retaper et l'Etat, on avait des radiateurs électriques, donc on pouvait pas dire qu'on avait hyper chaud et malgré tout même si la maison elle était bien isolée, ça coûte. Donc la deuxième année on a installé un poêle à bois, c'était pas pareil (*Christophe* : 200€ de chauffage par an).

- Christophe : Et pareil, quand il gelait, fenêtres ouvertes, on était la seule maison avec les fenêtres ouvertes, il faisait trop chaud.

- Caroline : On chauffait qu'avec ça alors dans les chambres, celle-là plus au fond... On a l'habitude, nous les salles de bain sont toujours froides, il faut se dépêcher, on n'a pas de radiateurs, pas de chauffage excessif, tu tardes pas t'essuyer. [*Elle compare avec la maison de sa mère, où la salle de bain était surchauffée*]. Bon en plus j'aime bien l'eau bien chaude, Christophe un peu moins mais donc quand tu sors tu t'en fous. Après c'est des habitudes. C'est vrai qu'il y a des gens qui trouvent que le fonctionnement de la maison est un peu spartiate, d'ailleurs ma mère me dit « ohlala mais ceci, cela... » Bah écoute, nous ça nous va, c'est bon, donc voilà.

Et du coup tous les savoir-faire que vous avez mis en place, déjà la châtaigne et puis la lauze, des choses comme ça, est ce que pour vous ils ont une dimension collective ?

- Caroline : De toute façon on est en culture une petite partie de la Vallée Longue donc après, chacun de son côté, il peut y avoir un effet. Dès fois tu vois tu dis "oh, là ils ont coupé" peut-être que je faisais pas attention avant mais maintenant je me fais cette réflexion-là, surtout l'hiver parce que l'été tu vois rien mais l'hiver tu te dis, là ils ont éclairci... Oui, après, c'est chez nous mais c'est aussi une partie du territoire de la Vallée Longue et je me dis que s'il y a des gens qui remettent un petit peu en état ça, il peut y avoir un renouveau de la Vallée Longue.

- Christophe : Le gars qui est passé il avait vu cette maison à la chasse remplie d'arbres et du coup quand il revient il dit « oh ! j'avais jamais vu qu'elle était aussi grande, c'est vrai que ça fait... » C'est marrant, on partage quelque chose, un truc que les gens pensaient que c'était des ruines, que ce serait inhabitable... Mais tout ce que je fais moi (*Caroline* : on le fait pour nous). Ouais et puis ce que fait Charles, les journées greffes pour partager son savoir et tout ça, moi je suis pas capable de faire ça quoi (*Caroline* : Peut-être que tu le feras plus tard) Non mais c'est même pas, moi je veux pas me prendre la tête pour organiser un truc (*Caroline* : ouais nous c'est pas notre truc ça c'est sûr mais je trouve que c'est bien qu'il le fasse). Je suis pas là-dedans, après si quelqu'un vient, l'année dernière c'était le cas, quelqu'un qui m'a dit qu'il voulait bien voir comment je greffe, et je lui ai dit tel jour telle heure mais après réunir, chercher 10 personnes ou 20... Moi ça me dérange pas trop de montrer mais je vais pas avoir une démarche de dire « venez voir, je suis en train de faire ça. »

- Caroline : Nous on est déjà pas organisés nous donc si tu veux on va pas organiser autre chose.

- Christophe : Moi le matin je sais même pas si je greffe, dès fois j'ai mal au dos et je dis, ah bah tiens je vais aller greffer aujourd'hui.

- Caroline : Oui tu essaies d'organiser ta journée en fonction de ton état, de... Mais malgré tout on essaie de s'inscrire dans une histoire, une continuité.

- Christophe : Oui oui mais après le côté collectif c'est juste de dire nous on achètera pas, on fera pas bâtir une maison en parpaing [*inspiration scandalisée de Caroline qu'elle conclut par un ouais*] donc ce sera systématiquement en pierre et dès qu'on passe devant quelqu'un qui a restauré ou qui a une maison en pierre on est contents. On a pas envie d'y rentrer dedans mais on aime bien regarder autour. Une propriété entretenue avec des murs propres, ce qu'on a pas trop ici mais c'est agréable parce qu'en plus tu vois le territoire tel qu'il était un peu avant.

- Caroline : Par contre quelqu'un qui est propriétaire d'un truc et qui laisse tout en ruine et qui nettoie pas et qui laisse tout en ruine ça fait suer. Ne serait-ce que nos voisins allemands qui sont pas là, et même quand ils sont là il se passe rien... [*repart sur la question du pin en Cévennes, les voisins allemands ne comprennent pas pourquoi il faut couper*] Non mais on n'a pas les mêmes aspirations, c'est vrai qu'on a l'impression qu'on est un peu perso mais on s'inscrit quand même dans un... C'est pas de l'égoïsme, c'est qu'on fait les choses pour nous.

- Christophe : L'année dernière par exemple on a accueilli involontairement deux woofers, mais c'était involontaire, on n'est pas inscrits sur le truc. C'est des amis qui avaient reçu un woofeur qui se plaisait pas dans une ferme pas très loin d'ici où il était exploité et qui nous a téléphoné pour savoir si on pouvait en accueillir un, du coup il y en a un qui est venu ici et il a dit à son copain qui avait du temps libre de venir.

- Caroline : Non c'est pas ça, donc l'autre lui il s'est fait exploité jusqu'au bout et il avait organisé son séjour, il avait un battement de 6 jours entre ses deux accueils et du coup il cherchait un endroit où atterrir pendant 6 jours. Donc nous on avait déjà eu Yann pendant 15 jours, mais au bout d'un moment, déjà je mélangeais tout parce qu'il parlait pas un mot de français donc au bout de 15 jours à parler anglais, je commençais à saturer et il faisait pas beau, on savait pas quoi lui faire faire, il pleuvait enfin bref donc on s'est dit, on en prend pas un deuxième mais quand même avec un remord en disant si vraiment vraiment il sait pas où aller on va pas le laisser à la rue, on le prend. Donc ni une ni deux voilà le deuxième qui arrive.

- Christophe : Pour dire qu'on a été incapable de... Enfin il faut dire que le matin nous on se lève et on se dit je vais faire ça, la veille au soir on a une vague idée mais pas obligatoire.

- Caroline : Mais c'est pareil ça il faudrait peut-être travailler là-dessus mais...

Tant que ça fonctionne, c'est peut être votre mode de fonctionnement aussi ?

- Caroline : Oui c'est sûr que moi je suis incapable de planifier quoi que ce soit, j'essaie hein mais, anticiper, planifier, pfff, c'est dur. Donc oui c'est ça le matin c'est « je fais quoi aujourd'hui ? ». Mais c'est vrai qu'accueillir quelqu'un... Mouais, non.

- Christophe : Non mais c'est vrai que par rapport à un truc collectif, on a restauré une partie d'ici, ça participe au territoire.

- Caroline : Oui si plein de gens comme ça nettoient une zone et "l'exploitent" gentiment il y a bien une émulation, un truc, une synergie... Après voilà, c'est collectif sans l'être mais on est quand même dans un tout.

Dans cette idée-là, qu'est-ce que l'écologie ça vous évoque ?

- Caroline : Beaucoup de choses (*Christophe* : pffff) Moi je dis que c'est vachement important et que c'est même le plus important parce qu'on fait n'importe quoi, et c'est pour ça qu'on voulait un peu tout repenser, tout revoir par rapport à ça. Alors après il y a toujours des incohérences hein, le

groupe électrogène, mais bon on s'en sert pas beaucoup, on va dire ça. Mais pour moi c'est vachement important, pour Christophe moins peut-être (*Christophe* : bah non). Beh je sais pas !

- Christophe : Après je suis pas un écologiste, on est pas militants ou quoi que ce soit, mais je pense qu'après je suis pas d'accord avec tout ce qui est centrales nucléaires, après on a un tracteur qui nous sert à aller de chemin en chemin mais comme il y a pas beaucoup de chemins on s'en sert pas beaucoup. Au début on voulait tout faire à la main.

- Caroline : La cabane il l'a construite sans trucs électriques, donc tous les trous avec des manivelles... Au bout d'un moment il m'a dit, bon ça va pas être possible.

- Christophe : Donc on a acheté notre premier groupe électrogène d'occasion et des lauzes lui sont tombés dessus. Donc malgré tout on fait attention à plein de choses mais après je suis pas un militant parce qu'à chaque fois qu'on discute panneaux solaires, on l'a fait parce qu'on l'a fait, Mais à chaque fois qu'on discute de ça il y a des gens qui vont nous dire que c'est pas écologique (*Caroline* : Non de toute façon c'est pas la panacée non plus).

Mais au delà de vous sentir militants, vous y mettez quoi comme valeurs derrière ?

- Caroline : C'est un peu le respect de la nature (*Christophe* : et des autres aussi). Voilà, il faut qu'on vive ensemble, si on fout tout en l'air c'est fini quoi.

- Christophe : Nous on a 30 ans à vivre à peu près je pense, on sera peut-être pas brûlés par le soleil ou quoi que ce soit mais on pense à nos enfants.

- Caroline : On pense aux générations à venir, on se dit que ça fait déjà des décennies que ça va pas, l'agriculture on est en train de créer des déserts... Non mais c'est vrai !

- Christophe : Si si non mais l'agriculture j'ai jamais compris... Nous on est pas agriculteurs, là je l'ai découvert il y a pas longtemps. Le conventionnel je savais, c'est celle qui tue, et il y avait la raisonnée, et je me disais la raisonnée c'est la bien. Et même pas putain ! Dégouté ! Et moi quand j'étais au marché et qu'on me demandait est ce qu'on est bio, nous on est pas bio... A un marché il y avait une femme, qui s'approche et qui me dit, vous êtes bio ? Je lui dis non on est Valbonne, elle me dit c'est quoi ça ? Valbonne c'est ici donc moi je lui dis on est pas bio, nos patates elles sont salées. L'année dernière on a arraché 700 kg de patates, là c'est même au delà de bio, le tracteur il pouvait pas passer ! Mais enfin bon, je lui dis, on est agriculture raisonnée ! [*Oh hoqueté, de type 'j'ai fait une connerie'*] Quand j'ai entendu ça il y a quinze jours à France inter, c'est pire que... Pour revenir à l'agriculture conventionnelle ou écologiste, à un moment donné il va y avoir un procès contre l'Etat parce qu'il cautionne une agriculture qui tue les gens et le bio...

- Caroline : Non mais au-delà de ça, on va plus avoir de terres arables, nous elle va continuer à tourner la notre mais pour nourrir la France entière...

- Christophe : Et après, ce matin, justement on est en train de préparer le jardin du bas, et moi je comprend pas l'histoire du glyphosate, et ce matin je l'ai compris parce que on est en train de sortir les herbes à la main et je comprend que des gens qui ont 35 hectares de maraîchage, ça les fasse chier.

- Caroline : Ouais mais le problème c'est la taille des exploitations aussi, avant les exploitations elles étaient petites elles employaient du monde, il y avait vraiment une économie locale et...

- Christophe : Non mais dès fois quand t'entend Macron qui te dit je peux pas l'interdire tu te dis mais c'est pas possible.

- Caroline : Non mais il peut pas l'interdire parce qu'il y a les lobbies derrière c'est tout !
- Christophe : Non mais il y a les lobbies et puis les gros agriculteurs qui ont 150 ou 200 hectares de terre c'est sûr que tu leur dis demain tu passes le rateau... la vache ! C'est pas qu'une question de lobby, c'est une question d'agriculture. Moi j'aime bien ce qu'on a fait en panneau solaire mais à chaque fois qu'on me dit, comment tu fais avec le congélateur etc. ? Moi j'ai la méthode pour passer tout à l'énergie solaire, c'est tout le monde à un compteur 3kwh, tant qu'on est à l'énergie solaire, vous voyez ce qui marche et ce qui marche pas et après vous avez une idée de ce qui va fonctionner. Un frigo et un congélateur, et encore pas l'hiver. La lumière mais pas internet l'hiver parce que ça consomme. Et c'est ma seule méthode. Et après ce que je disais c'est que si ma centrale explose ici ça fera un article au mieux dans le midi libre, j'espère quand même une belle photo couleur mais pas comme Fukushima, Tchernobyl ou des trucs comme ça où on en parle encore.
- Caroline : Voilà c'est après qu'on se dit mince, si on avait su, enfin c'est n'importe quoi.
- Christophe : Non mais là c'est un exemple, on me dit la batterie c'est polluant et je comprends mais je pense qu'on pourra arriver à le recycler. Une centrale nucléaire quoi qu'il arrive c'est des milliers d'années.
- Caroline : Non mais c'est sûr c'est ingérable, nous ça a été, enfin moi en tout cas, ça a été un de mes gros moteurs pour décider de changer de vie parce qu'effectivement on voulait produire ce qu'on mange pour être sûrs d'avoir une alimentation saine, on voulait pas être raccordés à EDF alors après les panneaux solaires c'est pas la panacée mais il n'empêche qu'on est quand même autonomes et après c'est sûr que les matières premières, c'est pas l'idéal mais de toute façon j'ai l'impression que le monde dans lequel on vit maintenant, rien n'est simple et tu essaies de faire le choix du moins pire pour essayer d'avoir l'impact le moins important possible? Et puis effectivement on a fui les régions viticoles vachement traitées. On a des copains agriculteurs, viticulteurs et quand tu vois que c'est les commerciaux qui passent, qui vendent les produits et qui te disent « là il faut traiter » tu te dis c'est n'importe quoi. Et les mecs ils traitent. Bon bah d'accord.
- Christophe : On se posait la question d'avoir un label bio et je pense qu'on l'aura pas
- Caroline : Non mais on le demandera pas, c'est pareil, bio, ça veut plus rien dire
- Christophe : C'est une marque commerciale, nous on justifie même pas que nos produits... C'est ce que je voulais dire tout à l'heure, quand le gouvernement va dire, ou les gens, c'est bio c'est plus cher, ouais, enfin on met pas de produit donc le temps qu'on y passe en plus je suis pas sûr que dans une exploitation si tu mets aucun produits, qu'à la fin ton produit va être plus cher parce que tu as arraché de l'herbe.
- Caroline : Ouais mais après il faut tout corréliser parce qu'effectivement il y a la taille des exploitations, il y a les intrants, il y a la mécanisation, il y a plein de choses. Mais enfin les produits bios produits en Andalousie où ils exploitent les gens comme pas possible...
- Christophe : Le but c'est quand même d'arriver au juste prix...
- Caroline : Justement ils ont sorti un documentaire au cinéma où ils parlaient du greenwashing où tu as bonne conscience en achetant certains produits mais en fait si tu creuses un peu tu te dis putain ils se foutent de toi mais complet. Donc aussi il faut que les gens se posent des questions.

C'était sur France inter, on était en voiture et la fille disait « ouais mais moi j'aimerais bien qu'on me dise ça c'est bien, ça c'est pas bien » mais après au bout d'un moment il faut arrêter. Nous ce qu'on peut dire c'est qu'on attend rien de personne, on fait nos choix, on agit comme on estime.

- Christophe : Après il faut attendre que le climat soit clément et que quelqu'un fasse quelque chose. Non mais voilà quand tout à l'heure on réfléchissait au gouvernement ou quoi que ce soit c'est vrai qu'on est pas super intéressés par ça mais il faudra que quelqu'un à un moment donné prenne ses responsabilités.

- Caroline : Mais ça fait des années que personne ne prend ses responsabilités et à mon avis personne ne les prendra.

- Christophe : Par contre il faudra qu'ils évitent de passer la caméra infrarouge sur notre maison pour voir si elle est bien isolée ou pas. Non mais elle est bien isolée, mais on a fait les fenêtres nous même donc...

- Caroline : De toute façon moi l'hiver ma place est la plus proche de la cuisinière à bois... En haut il fait bon aussi parce que ça monte, non mais ça va quand même, on est bien. Donc oui pour l'écologie, centrale.

Et du coup vous dites non au nucléaire, contre les produits phytosanitaires, est ce qu'il y a d'autres revendications auxquelles vous êtes particulièrement sensibles ?

- Caroline : Bah là du coup oui, (*Christophe* : non au gaz de schiste) je pense qu'il faut retrouver des exploitations agricoles à taille humaine, tout ce qui est concept de micro fermes, et relocaliser l'économie, enfin, produire sur place, consommer sur place et pas aller chercher des trucs... Enfin voilà l'économie c'est n'importe quoi ! Ils achètent du bois en France il part en Chine, il revient en France en transitant par je sais pas où, ça c'est clair que soit effectivement le carburant n'est pas assez cher, il y a quelque chose qui va pas. Alors nous on exporte nos pommes, en échange on importe des pommes de je sais plus... Non mais y a plein de trucs qu'on entend sur France inter tu te dis mais comment c'est possible ? [*Anecdotes sur les trajectoires des écrevisses bretonnes*]

- Christophe : Et c'est là que quand on discutait tout à l'heure avec les gilets jaunes, quand tu gagnes un smic à 2000€, il y a quelque chose qui va pas, les gens veulent des produits moins chers pour avoir du pouvoir d'achat supplémentaire et là tu te dis tu fous un SMIC à 2000€, on est pas prêts de décortiquer des écrevisses, la solution je la connais pas mais il faut arrêter de vouloir des produits moins chers en étant payés de plus en plus cher et en disant nos usines elles ferment. Ça je sais pas comment ça peut fonctionner.

- Caroline : Non mais ça quand tu regardes les dépenses des ménages, avant la nourriture c'était une partie vachement importante du budget, maintenant c'est peanuts parce que le budget il part... C'est même pas le loyer. [*Anecdote des filles d'amis qui avaient un forfait à 100€ en oubliant*] Les gens qui ont je sais pas combien de téléphones, enfin le pouvoir d'achat, encore une fois, c'est quoi ? Si c'est pour manger, si c'est pour t'habiller, et encore il faut voir mais pour te chauffer, ça c'est important, c'est des besoins, tout le monde doit avoir accès à ça. Après le loisir, la culture c'est encore autre chose.

- Christophe : Mais c'était quoi la question ? Parce que là tu nous sors des trucs...

On était sur les revendications auxquelles vous êtes sensibles.

- Christophe : Mais après nous on est plus orientés sur des micro-fermes, comme nous, qui peuvent faire travailler un couple, éventuellement quelqu'un en plus mais enfin nous c'est pas le but quand même.

- Caroline : Mais effectivement il n'y a que comme ça que tu peux te passer d'intrants et de choses comme ça.

- Christophe : Mais je pense que même au niveau des entreprises, nous on vient de Gironde, j'ai travaillé chez Ford d'ailleurs, j'ai fait des boîtes de vitesse, j'ai pas été qu'ingénieur, et du coup c'est pareil c'est des entreprises où il y a 1000 employés, qui sont subventionnées par l'Etat, qui touchent un pognon monstre et puis le mec quand il veut fermer... C'est sûr ça fait 1000 emplois de moins mais est-ce qu'il y a un intérêt à ce qu'il y ait d'aussi gros trucs ? Je suis pas persuadé... Parce que c'est eux quand même qui mènent la danse.

- Caroline : Après moi je pense qu'il faut produire.

- Christophe : Mais c'est des boîtes Trump, c'est américain ça !

- Caroline : Mais oui mais, après, le problème c'est que tout est parti sur le tertiaire et globalement après ça qu'est ce qu'il reste ? Les services, le tourisme, mais du coup c'est quand même... Tu vois bien les pays qui vivent du tourisme souvent il y a que ça et c'est pas viable. Il faut produire, il faut produire à manger, produire des biens mais localement, même si tu paies un peu plus cher. Mais après c'est... Voilà... Effectivement comme dit Christophe, tu peux pas te plaindre de plus avoir de boulot ou de pas être assez bien payé et à côté vouloir acheter les trucs les moins chers possibles. C'est qu'on a plus la notion, on est complètement largués, je sais pas...

- Christophe : Non mais à chaque fois, ma crainte, c'est que quand tu achètes un truc et que tu le dis à quelqu'un, le premier réflexe c'est de répondre, "combien tu l'as payé ? Ah bon ? Moi je l'ai payé moins cher !" Mais moins cher de quoi ?

- Caroline : Non mais attend moi je serai prête à mettre le prix pour avoir quelque chose qui dure, mais tu sais même pas si ça existe encore des produits.... Du coup tu fais un peu au pif, tu te dis, bon je mets un peu cher quand même mais tu croises les doigts et après c'est foutu tu te dis que tu t'es fais avoir... Enfin voilà, il y a rien qui va globalement, enfin si il doit y avoir des trucs qui vont quand même, mais bon, pour nous c'est pas très rose si on continue comme ça.

Est-ce que vous diriez que vous êtes impliqués ou engagés dans les revendications qu'on a évoquées ?

- Caroline : A titre personnel oui, on lutte à notre façon, ici quoi. Oui je pense qu'on est en lutte quand même.

- Christophe : Mais après on a plein de gens ici qui s'installent ou qui essaient de s'installer et c'est vrai qu'on explique ce qu'on essaie de faire et notre vision des choses. Mais après moi je lutte pas beaucoup.

- Caroline : Mais oui c'est une lutte passive mais malgré tout ce qu'on fait c'est quand même une... Enfin voilà..

Pourquoi tu dis une lutte passive ?

- Caroline : Parce que on est pas militants, on va pas manifester et on essaie pas forcément de convaincre, on a eu peut-être essayé mais on... s'est senti tellement seuls qu'au bout d'un moment... On s'est dit allez, fait chier, on se barre, on fait notre truc et puis...

- Christophe : Moi je pense qu'il faut montrer que des choses fonctionnent enfin au travers peut-être d'ici (*Caroline* : Oui finalement par l'exemple c'est le mieux). Mais après c'est vrai que nous on est vite bloqués parce qu'on a des amis qui sont viticulteurs, agriculteurs et tout ça et c'est vrai que les discussions vont vite tourner autour du chiffre d'affaires. « Comment tu fais ? » Alors nous on est contents parce qu'on ramasse des framboises, des fraises... Des machins mais ça représente rien même quand tu mets 10 ou 20€ le kilo... (*Caroline* : Oui mais on a pas d'emprunt) Oui non mais c'est sûr mais ça ne marche pas aujourd'hui comme argument. Expliquer notre agriculture passive en disant, on fait des choses, on y arrive même si c'est pas (*Caroline* : on expérimente de tout façon, on a des idées...). Mais après moi j'ai pas de leçons particulières à donner à qui que ce soit parce que voilà, on fait des choses.

- Caroline : Oui voilà, en fait c'est pour ça que je disais passif c'est parce qu'en fait c'est pour nous quoi, enfin...

- Christophe : Non c'est pas que pour nous parce qu'en fait j'y réfléchissais par rapport à certaines personnes comme Charles ou même Christian qui sont retraités, on fait des choses quand même en espérant que ça nous amène un confort, toucher un peu d'argent (*Caroline* : Mais juste ce qu'il faut on était aussi dans une démarche de simplicité volontaire) Mais disons quand même, ce que je disais tout à l'heure avec la bananeraie chauffée, on va pas s'amuser avec des choses comme ça même si on y arriverait sûrement, mais voilà, on fait les choses au mieux. Mais qui peuvent paraître bizarres pour certains agriculteurs.

- Caroline : Non mais même pour nos amis enfin quand j'étais en Gironde ils me disaient mais... Enfin je me reconnaissais plus dans nos amis. Enfin tout d'un coup, il y a eu un moment où il y avait une rupture, je me disais mais c'est pas possible on se comprend plus, on a pas du tout la même vision des choses, enfin c'était... Il y avait un gros décalage quoi. Toujours d'ailleurs, mais on en parle plus.

Vous continuez toujours à les voir ?

- Christophe : Oui mais on en parle plus, en fait on est une attraction des fois.

- Caroline : Eux ils viennent pas forcément beaucoup non plus.

Ils viennent un peu quand même ?

- Christophe : Ils viennent après... On répond moins aux sollicitations parce que sinon ils viennent là, ils campent.

Ça les intrigue quand même les gens non ?

- Caroline : Oui ça les intrigue mais après... Regarde Sarah quand elle vient elle quitte pas la maison, tu vas pas l'amener voir les trucs, non c'est pas possible parce qu'elle aussi je pense il lui faut un environnement bétonné.

- Christophe : Et après t'as ceux qui viennent, qui veulent se baigner, manger, dormir

- Caroline : Oui et puis t'as ceux qui viennent une fois (*Christophe* : Ouais normalement ils reviennent pas après). C'était un peu dur pour eux, ça peut inquiéter, t'as les bancs [des terrasses], les animaux, les toilettes sèches, ça c'est un gros frein, et voilà après à côté de ça t'as des gens qui viennent et qui aiment bien parce que ça fait un gros break. Nous je sais que quand on venait là et qu'on était encore en Gironde mais... Waouh, C'était la bouffée d'oxygène, l'été trois semaines ici c'était le paradis, ça l'est toujours mais comme c'est tout le temps évidemment

c'est plus pareil... Ah ouais nous on était heureux là c'était fou. Mais voilà après, ton père pense qu'on est fous, ma mère aussi je pense. Après voilà à côté de ça c'est vrai qu'ils comprennent pas, on a des diplômes, on a tout balancé pour aller travailler la terre. Ma mère me dit « Non mais le jardin, t'es encore dans ton jardin ?! » Oui maman... Donc voilà, après il y a pas mal de gens qui comprennent pas mais oui ça les intrigue. Mais toujours on en a un peu, enfin on en a pas eu beaucoup l'année dernière, ton ancien collègue de travail, qu'on avait pas vu, d'un coup il a fait le Stevenson à pied avec ses gamins donc sympa.

- Christophe : Et lui il veut revenir, après j'ai mon oncle, le frère de mon père, qui écoutait notre histoire au travers de mon père, donc... Mon père il est raide. Et puis là il est arrivé là « Oh putain [*prend un accent du sud-ouest très prononcé*] Tout ce que vous avez fait !!! » Parce que normalement les gens qui arrivent là ils disent « ah cette ruine... » Ils voient pas comment c'était avant, ils l'ont jamais vu.

Après quand tu vois la ruine d'à côté et que tu te dis qu'ici c'était pareil je pense que ça permet quand même...

- Christophe : Oui parce que quand tu vois des photos d'ici, ici il y avait tellement de merdes au milieu, on montait de l'autre côté en passant à travers la cuisine quoi donc c'était vraiment... Du coup c'est vrai que t'as des gens qui viennent voir et tu les vois intéressés mais après c'est vrai que ça reste rustique. Mais on le revendique quand même cette rusticité. On a eu des maisons avec des piscines (*Caroline* : Oui bah on a tout fait, on était vraiment dans le schéma) Attend la maison avec la piscine, deux on en a eu, la première maison qu'on a restaurés j'ai dit je fais une piscine, dès fois on réfléchit pas... Putain on dépensait plus d'électricité l'été que l'hiver, avec les pompes pour l'eau. On est arrivés ici on a dit plus jamais la piscine (*Caroline* : On leur a dit [*aux enfants*] c'est bon, il y a le Gardon !) Je voulais faire une piscine naturelle mais sans pompe et puis je me suis dit non mais attend c'est bon... (*Caroline* : Non mais il y a le Gardon juste à côté tu veux te baigner c'est bon quoi.) [*débat sur la température et la quantité de serpents dans le gardon et du Vallat, petit ruisseau en contrebas, qui est très froid : 14°C*]

- Christophe : Ça c'est une spécificité du territoire, comme quoi dès fois on rebondit, ici tu as des Gourgues où tu te mets sur le rocher et tu peux sauter ou plonger dans des trous d'eau. C'est pas des gros trous... Et donc t'as des rochers c'est super beau mais là l'eau est à 14 ou 15° et comme t'as juste le trou, c'est soudain quoi... Et tu peux te jeter à 4 ou 5m de haut, dans un trou noir mais noir (*Caroline* : tu vois rien du tout), il y a 2m de fond à peu près. Mais ça tu le découvres que si t'es ici, il faut faire le ruisseau...

- Caroline : Après voilà il faut arpenter, moi j'aime bien quand on part en exploration, c'est un peu l'aventure et voilà on est loin d'avoir...

- Christophe : Mais c'est vrai qu'à chaque fois qu'on amène quelqu'un, l'eau à force de ruisseler sur les rochers ça fait des toboggans, c'est chouette. Et puis il peut faire 40° dehors, en bas tu as froid, il fait jamais chaud.

- Caroline : Non mais c'est pour ça, c'est bien on a tout ici, tout ce qu'il faut.

- Christophe : Voilà, ça reste rustique mais c'est... On l'a cherché.

- Caroline : Ouais ça nous va parce que justement quand c'est plus rustique, après tu vois peut-être un autre type de tourisme qui se mettra en place. Que ça reste rustique, que ça reste un peu..

Enfin moi ça me va que ce soit comme ça, après ça peut changer, ça peut... Mais à mon avis il y a pas vraiment intérêt à ce que ce soit plus attractif, du moins pour une certaine catégorie de population. Donc le rustique c'est bien, ça trie. Par exemple on a des amis, Jo, qui est une anglaise, elle est jamais venue et je pense qu'elle ne viendra jamais. Elle est trop sophistiquée pour ce genre d'endroits mais bon c'est pas grave. Après on peut se voir autrement, même si on s'est pas vus depuis qu'on est là. Mais ouais non nous on est comme ça, on n'est pas sophistiqués, on est rustiques, donc c'est bien.

On s'est un peu éloignés de la question des engagements, mais c'est presque terminé. Donc les engagements dont on a parlé tout à l'heure, est ce que, pour vous, ils pourraient mener à une vision commune du territoire ?

- Caroline : C'est pareil, si il y a plein de gens effectivement qui vont dans le même sens, parce que je pense qu'on n'est pas tout seul. Enfin on est pas tout seuls c'est sûr, forcément.

- Christophe : Non mais même le territoire il s'y prête, quoi qu'il arrive il y aura pas de choses qui vont aller... De trucs qui vont polluer, enfin hormis les gaz de schiste peut être, ça c'est une crainte.

- Caroline : Mais ici effectivement tu peux pas avoir de mécanisation...

- Christophe : Donc ici c'est ce que je disais tout à l'heure ça peut être que des micros-structures ou des trucs à taille vraiment raisonnable qui peuvent s'installer parce que ne serait-ce que pour des bâtiments, c'est impossible de faire sortir des trucs énormes...

- Caroline : Mais après il faut que les gens s'installent et que surtout ce soit pas que du tourisme, des retraités ou que des résidences secondaires parce que ça ça apporte, (*Christophe* : des lumières !) enfin on est contents d'ouvrir aux touristes mais... Ça marche pas, il faut que les gens soient ici, à l'année et qu'ils aient une activité quoi. Ça a été évoqué un peu pendant les Automnales mais oui c'est un problème parce que... Entre les maisons à la location pour l'été et les résidences secondaires...

- Christophe : Non mais c'est le tourisme surtout parce que ce qu'il se passe ici c'est qu'on devient une terre... Quand tu rénoves un truc ça attire l'oeil donc le problème ça va être l'immobilier, ça prend une valeur... Déjà quand on a acheté c'était cher peut-être que ça l'est plus maintenant. Et du coup t'as aucune possibilité. Le mec il achète sa maison c'est pour la relouer tout l'été ça c'est un truc qui devrait pas exister. Enfin il doit y avoir du tourisme mais il faut pas miser que sur ça donc c'est vrai que des exemples d'agriculture parce que nous on est branchés agriculture mais n'importe quoi, de l'artisanat.. On a des amis qui font de l'artisanat d'art à côté, des trucs comme ça ça marche bien. Des trucs comme ça mais qui sont à taille humaine et vraiment de l'artisanat, pas des pièces préfabriquées et juste collées.

- Caroline : Après c'est tout le tissu...

- Christophe : Et revendiquer un territoire Lozère, Vallée Longue... Moi je suis très Lozère.

- Caroline : Ouais mais toi tu dis Lozère mais le problème c'est que la Lozère d'en haut ça a rien à voir avec la Lozère d'ici.

Donc en fait c'est plutôt Vallée Longue en fin de compte ?

- Caroline : Oui moi je crois que c'est Vallée Longue.

- Christophe : Parce que les problèmes qu'on avait évoqués moi ce qu'on revendique en tout cas ici, c'est que nos fruits on les produit, on les transforme et on les vend, ici. Et si ce modèle-là il est appliqué, tu peux pas devenir gros. Tu as plein de gens, c'est en faisant les marchés que tu t'en aperçois, ils achètent leurs fruits surgelés à promocash ou à machin, ils font des confitures marquées Lozère ou Cévennes ou machin. Et ça c'est un business quoi... (*Caroline* : Ça c'est sûr que les framboises il faut les ramasser tous les deux jours). Moi j'ai mon téléphone pour savoir si j'ai encore de la confiture.

- Caroline : Après la production, on a des amis qui ont un magasin de producteurs et qui voulaient qu'on mette des confitures parce qu'ils avaient pas de confiture de framboise (*Christophe* : c'était une aberration sérieux il faut pas y aller) et les magasins de producteurs ils prennent 30%. Toi t'es censé faire un prix parce que nous la confiture on la vend 5€ un pot de 400g, toi tu dois faire un prix pour que ce soit vendable.

- Christophe : Toujours à 5€ donc je perds 30%, alors c'est vrai que j'ai pas de travail à faire de commercialisation dessus mais je reste un petit producteur et je vend ma production sans eux. Et c'est là que tu t'aperçois que la bêtise humaine n'a pas trop de limite parce qu'on s'est dit on va faire des plus petits pots de 200g qui sont plus cher que ceux que je vends normalement et ils se vendent alors tu te dis putain...

- Caroline : Alors que quand on avait dit nous on reste à ce prix là parce qu'on a pas intérêt à baisser le prix parce que de toute façon on produit pas assez et du coup on vend largement tout ce qu'on produit « Ouais ça va pas se vendre etc. » Bon bah nous c'est comme ça et puis voilà. Et finalement ça se vend quand même.

- Christophe : Non mais on en est pas fier (*Caroline* : non mais c'est pas ce que je veux dire) mais ces maisons de paysans, ça fait rêver les gens en se disant, ouais super c'est vraiment paysan, parce que les gens ont plus confiance du tout en l'agriculture et là dedans je sais pas, ils doivent retrouver la femme avec un tablier et du rouge à lèvres et des ongles faits, je sais pas, ces produits là, moi je milite vraiment pour ça, c'est à dire redonner confiance aux gens, on produit des choses qui ne tuent pas à priori et on en revient là. (*Caroline* : Ça sert à rien de vouloir produire plus et après de dire, comment j'écoute ma production, du coup je dois...) Mais tout ça c'est basé que sur du tourisme ou sur de la maison secondaire, des gens qui viennent en vacances qui se disent, je vais faire une purge de mon corps à base de produits de ces pauvres gens de la montagne, et là ils vont mettre 8€ sur un pot de confiture que jamais de leur vie ils auraient acheté. Je veux pas faire pitié quoi.

- Caroline : Non mais ça dépend comment ils le mangent mais c'est vrai que nous, un pot comme ça, 400g, quand il y a les trois, il passe pas la journée.

- Christophe : Mais c'est ça dès fois tu te dis les gens ils te disent que les produits sont trop chers, que la vie est trop chère et ils se font plaisir pour des trucs comme ça... Je sais pas si c'est de la pitié qu'on inspire.

- Caroline : Ouais des fois on doit inspirer un peu la pitié ouais mais c'est pas grave. [*rires*]

On a à peu près tout vu maintenant...

- Christophe : Et l'Occitan, qu'est-ce qu'on en fait ? [*rires, en rapport avec le film où la question n'avait pas du tout parlé, Christophe avait alors abordé le sujet juste avant l'entretien*]

Et bien si vous voulez en parler vous pouvez, d'ailleurs si vous avez souhaité en parler je suis sûre que vous nous en auriez parlé, si on pose la même question à Charles ou Chantal ils nous en auraient parlé.

- Caroline : Oui mais Charles c'est un mono-maniaque de l'Occitan donc...

Non mais quand on parlait de savoir faire ou de territoire, ce genre de choses.

- Christophe : Non mais tu en auras qui en parleront peut-être, mais nous non.

- Caroline : Si moi j'aimerais bien l'apprendre quand même...

- Christophe : Non mais en fait moi mes grands-parents sont viticulteurs c'est pour ça [*il fait un aparté mais qui montre qu'il a du mal à se détacher des réflexes d'une agriculture conventionnelle puisqu'il a été élevé dedans*] Non je réfléchissais tout à l'heure quand on disait qu'on faisait tout à la main et que moi j'ai toujours dit, il nous faut un tracteur, même pour bricoler, pour faire la maison. Enfin bref, et du coup mes grands-parents se réunissaient en bout de table pour parler patois donc j'ai toujours entendu des... (*Caroline* : alors que moi jamais) Il y a des fois où on emploie du patois ou de l'Occitan sans le faire exprès mais après ce que je disais dans le film, je trouve ça intéressant de connaître des mots pour comprendre les gens quand tu discutes mais après parler la langue (*Caroline* : si moi j'aimerais bien tu vois le faire) là j'ai l'impression que c'est encore un truc, là où vous ont fait voir le truc il y avait un prof d'occitan qui disait, il faut mettre sur l'étiquette en occitan ça fait commercial. Qu'est-ce que tu veux, je vais mettre un béret et...

- Caroline : Non mais c'est pas ce que je disais moi, mais si vraiment ils veulent un renouveau, que les gens se réapproprient l'occitan, il faut l'écrire, le voir, si tu baignes dedans ça peut rentrer un peu tout seul alors que là c'est un truc obscur que si tu fais pas la démarche d'aller l'apprendre, il y a aucune chance.

- Christophe : Non mais Charles, ils apprennent l'occitan avec des chants et des comptines, moi ça me gave, enfin j'ai pas l'âge encore ! [*rires*]

On verra quand vous serez à la retraite, si ça se trouve vous serez les moteurs du groupe occitan. [*rires*]

[*Discussion autour de la scolarité, critiques envers les études supérieures, eux-mêmes ayant été poussés à faire des études longues.*]

Questions signalétiques

- Date de naissance :

Caroline : 1972

Christophe : 1970

- Activités (professionnelles et/ou autres) : Paysan·ne·s

- dernier diplôme obtenu :

Caroline : Doctorat en pharmacie

Christophe : Ingénieur en informatique

- date d'arrivée dans la Vallée longue (et dans les Cévennes si différente) : 2015

EC5 - Retranscription entretien Chantal

Entretien mené par Lucie. Les phrases en gras sont celles des enquêteur·rice·s. Toutes les indications en dehors de l'entretien pour des raisons d'explication ou de contexte sont [en italique].

- Lucie : Du coup il va y avoir pas mal de questions dont on a déjà discuté et dont tu avais déjà parlé au séminaire ou ce genre de trucs tu vois, mais euh.
- Chantal : je répéterais, ou peut-être que...
- Lucie : tu répéteras, ou peut-être que tu diras pas la même chose, voilà, on verra bien, mais n'hésite pas à me dire des trucs que je sais déjà quoi, tu vois il y a pas de souci.
- Chantal : oui oui d'accord

Depuis quand tu habites ici ?

[silence] Alors mon adresse est ici officielle depuis 2015, mais en réalité ça s'est fait progressivement. J'ai habité ici à 20%, puis 40, puis 60, puis [rires] 80 puis complètement. Alors, pour coller le plus à la réalité, je dirais que ça fait 10 ans quoi à peu près sachant que de temps en temps, je partais pour bosser, en ville, à Alès, pas très loin...

Donc depuis 10 ans, complète... non, donc depuis 10 ans mais avec encore des aller-retour euh...

Mais encore des allers-retours mais quand même avec énormément de temps passé ici, y compris en semaine quelques fois quoi, pas seulement... Au début, 'fin bon voilà, je reprends l'histoire si tu veux. Hum... Au début quand j'ai connu Charles, je venais comme ça le voir.

Parce que lui, c'était ?

Lui il habitait pas là mais il y passait tous ses week-end.

Dans cette maison ?

Dans cette maison. Et, il habitait à Alès. Ensuite, on s'est, je me suis mise à faire avec lui, on s'est mis ensemble à faire plus de jardin, à s'occuper plus des châtaigniers, des pommiers, et donc vraiment on y passait toutes les vacances, tous les week-end, bon. Puis, petit à petit, on est venu d'avril à octobre, et on faisait les trajets pour aller travailler tu vois [rires] enfin bon ça fait que c'est très très progressif tout ça. Après on a été à temps partiel donc, même l'hiver, on y passait des jours entiers, et puis finalement on a arrêté de travailler donc on est venu définitivement [insiste sur le mot] et complètement ici. Voilà. Alors, complètement, ça fait... 4 ans. Et à bien plus de 50%, je dirais 80%, ça fait depuis 2007 à peu près.

Et d'où tu viens ? Et où est-ce que tu as vécu avant ?

Alors, je ne viens pas de très loin [rires]. Puisque j'ai grandi à une quarantaine de kilomètres d'ici.

Où ça ?

Dans un village qui s'appelle Auzon, qui est... dans la plaine. A 15 kilomètres d'Alès. Mais en fait c'est absolument pas la même configuration, pas le même paysage, pas le même... cult... pas la même agriculture, pas le même... enfin voilà, c'est différent. Mais on a quand même une culture commune. On a la langue et on a certaines habitudes communes. Mais c'est pas... Je pense que théoriquement ça fait partie des Cévennes mais c'est la plaine ça n'a rien à voir avec ici.

Ouais... Et là, c'est là-bas que t'as grandi ?

Donc c'est là que j'ai grandi, dans un village, mes parents étant agriculteurs. Et je sais pas, un village qui avait 100-150 habitants.

Et vous habitiez dans le village ou vu qu'ils étaient agriculteurs c'était...

Oui, dans le village, dans le village. C'était une ferme dans le village. Voilà. Après, ben j'ai fait des études à Montpellier... ensuite...

À partir de quel âge du coup ?

Euh... c'était à... 17 ans. Je suis partie à Montpellier, j'y suis restée assez longtemps. À faire [*rires*] à poursuivre des études, à rater des trucs, à en passer d'autres, enfin voilà. Et après je suis rentrée aux PTT, sur concours, c'était en 1980. Et après un bref passage à Montpellier donc je suis partie quelques mois à Lille, et ensuite à Paris ! [*silence*]

Donc Paris ensuite...

Voilà. Alors je dirais pas métro-boulot-dodo parce que je l'ai pas du tout vécu comme ça. Je voulais le vivre au mieux donc je me suis débrouillée pour habiter près de mon travail, pour habiter à Paris intra-muros.

C'était dans quel coin ?

J'étais dans le 18^{ème} arrondissement, à Montmartre. Et pour le, voilà, pour le vivre au mieux. C'était... je ne parlais pas, vraiment, la peur au ventre et l'envie de revenir [*rires*] tout de suite. Je parlais pour le vivre, pleinement, pendant quelques années, je savais pas du tout combien de temps hein, mais euh je parlais la fleur au fusil. Et puis ça s'est très bien passé. Et puis j'ai connu pas mal de gens après parce que j'ai fait des formations et puis y avait pas mal de personnes qui « montaient à Paris » dans d'autres secteurs, et donc... C'était le temps encore, c'était comme une continuité des études, le temps des copains, j'étais célibataire, on sortait beaucoup, enfin voilà. Donc ça a duré quelques années, 15 ans. Et puis eh bien j'ai trouvé ça un peu moins drôle, je vieillissais, je trouvais ça plus fatigant, les gens parlaient.

T'avais quel âge du coup à peu près à ce moment-là ?

Euh. Je suis revenue ici en 97, j'avais 41 ans.

D'accord. Ouais donc c'est à peu près... aux 40 ans quoi

Ouais. Et là eh bien je me suis interrogée oui la plupart des gens repartaient, fondaient des familles, enfin bon c'était plus, je trouvais ça moins drôle [*rires*]. Et donc j'ai réfléchi un peu puis j'ai cherché à rentrer... « au pays », enfin en gros Montpellier, Nîmes, enfin bon, c'est... et il se trouve que j'ai eu un poste à Alès. Voilà donc je me suis retrouvée finalement au point de départ hein en gros, je pouvais pas être plus près de mon village d'origine [*rires*].

Mais t'es pas retournée quand même dans le village ? (06 :38)

Je ne suis pas retournée dans le village non, parce que je me sentais pas encore euh... enfin, je voulais vivre euh 'fin bon, j'allais pas retourner chez mes parents !

Non non, mais...

Non, pas dans le village. Non, j'ai pris un appartement à Alès et puis voilà j'ai travaillé. J'allais très souvent chez mes parents, qui n'exerçaient plus leur activité complètement, mais encore un peu et donc je donnais des coups de main. Donc j'ai un peu renoué aussi avec la terre. Bon j'avais jamais tout à fait perdu ça parce que tout le temps que j'ai passé à Paris, je... je prenais quand même des semaines pour aller les passer, pour respirer, pour me re-mêler un peu des affaires de [*petits rires*] de la ferme.

Donc quand tu prenais du temps c'était toujours pour retourner à ?

Oh non pas toujours, je voyageais aussi. J'avais pas mal de congés parce que je travaillais euh... à Paris j'ai toujours travaillé en... en sous-sol [*petits rires*] dans les sous-sols, ouais... Alors, ça avait un inconvénient pas très important finalement parce que...

Une fois que t'es enfermée...

Ouais. Mais ça avait l'avantage de... de donner des congés supplémentaires. Et donc je suis toujours allée assez souvent chez mes parents pour prendre l'air, pour les voir et tout. Et j'avais quand même assez de congés pour par ailleurs faire des voyages et... voilà. Et je partais très souvent le week-end aussi parce que j'avais des copains qui étaient autour, pas autour de Paris, mais des endroits très accessibles par Paris en fait, par... bah c'est tellement central que... Donc je partais aussi souvent le week-end voir les uns ou les autres, dans les Provinces, j'allais à Nancy, j'avais des copains à Nancy, j'allais souvent à Nancy, j'avais... Mireille, que tu connais, qui était en Creuse, donc c'était assez simple à partir de Paris.

C'était pas que dans des villes du coup ?

Non non pas forcément voilà, aussi... Oui mais y avait aussi des campagnes...

Et ça te plaisait quoi déjà ça ? Ça te plaisait ? Enfin... t'avais besoin de ça à ce moment-là ?

Moui enfin j'avais beaucoup besoin de voir les copains surtout [*rires*]. Et puis je passais aussi beaucoup de week-end à Paris également, enfin, je n'avais pas un désir de partir forcément... mais j'avais suffisamment d'occasions d'aller prendre l'air, ça m'a jamais pesé de vivre à Paris. Ou alors c'était peut-être différent aussi à l'époque. C'était peut-être moins pesant, l'atmosphère je veux dire, vraiment... Voilà après je suis revenue à Alès donc. Là c'était quand même assez difficile... d'abord parce que c'était un retour en arrière bizarre. Bon, ça psychologiquement...

Tu l'as vécu comme ça ?

Ah oui oui... Mais je le pensais pas comme ça mais ça s'est trouvé que c'était quand même assez difficile à vivre quoi, le temps de trouver un peu son... de trouver un peu sa place quoi voilà, refaire des relations avec la famille, parce que quand t'es loin c'est facile, de garder ses distances... Tu es plus près, ça... bon, ça va j'ai pas trop mal réussi mais [*rires*] et puis voilà de refaire des connaissances parce que du coup ben euh je connaissais pas grand monde quoi, j'avais une copine... puis euh des gens à Montpellier, mais c'est quand même pas pareil, c'étais pas au même endroit exactement enfin, il fallait refaire un réseau de connaissances. Et ça, ça a été assez difficile quand même. Voilà. Après j'ai rencontré Charles [*courte pause*]... donc déjà c'était bien quand même [*rires*]. Et petit à petit on s'est trouvé, sans faire de... sans faire de projet à long terme... euh se mettre à la terre quoi. Donc on s'y est mis comme ça, parce que ça lui plaisait depuis toujours. Moi, ça m'a interpellée, je m'y suis trouvée bien, et puis voilà, ça s'est mis, surtout autour de la châtaigne, à l'époque, à faire beaucoup de choses autour de la châtaigne, à remonter une clède, c'est le séchoir à châtaignes, à faire de la farine, à expérimenter plein de choses, enfin bon...

Ici du coup déjà ?

Ici, oui. Enfin bon. Charles, je l'ai rencontré en 2001. Bon... on s'est pas tout de suite mis à faire de la châtaigne ensemble [*rires*]. Mais bon, mettons, deux ans après, enfin bon je sais plus, enfin peu importe. Et petit à petit je me suis vraiment engagée là-dedans, enfin, j'ai aimé ça.

Il faisait déjà ça lui avant ?

Lui le faisait à petite échelle, mais il le faisait déjà un petit peu. Et voyant que ça m'intéressait on s'est peut-être mis à faire plus que ce qu'il aurait fait tout seul, tu vois. Et on a expérimenté plein de choses. Ça nous plaisait vraiment. Moi je retrouvais le plaisir de... de faire, tu vois, le fait de faire, de ses mains. Tu ramasses des châtaignes, tu vas dans un atelier, tu sors avec des pots de confiture [*rires*]. Tu mets tes châtaignes à sécher puis tu les décortiques et puis tu fais faire de la farine. Enfin c'était... pour moi c'était magique. A côté de ça on faisait un grand jardin, je me suis mise à faire des conserves, ça s'était toujours fait chez moi mais bon je donnais un coup de main comme ça mais bon...

Tes parents ils étaient agriculteurs ?

Ils étaient paysans.

Ils faisaient quoi eux ?

Polyculture. Enfin, petits paysans en polyculture. Mais... bon mon père il s'était mis comme les paysans de son âge, à s'agrandir, à se mécaniser, tout ça. Mais c'est quand même une région où tu ne peux faire que de la polyculture. Donc il avait un peu de vigne, il avait un peu de céréales, y avait quelques vaches, il faisait du lait, enfin c'était vraiment varié.

Parce que c'est, tu m'as dit, c'est déjà dans la plaine ou c'est encore...

C'est dans la plaine mais c'est pas une plaine agricole, c'est pas la Beauce quoi enfin tu as que des petites parcelles... et puis rien, y a pas vraiment de spécialités, donc y avait un peu de... C'est une tradition qui s'est maintenue, malgré la mécanisation et tout, de faire plusieurs choses. Donc ils ont toujours fait vigne, céréales et vache, plus ben la ferme avec les animaux de la ferme, et puis le jardin. Enfin, les animaux je veux dire les volailles, les choses comme ça. Et donc je me suis remise à ce genre de vie mais tout en faisant des aller-retour avec Alès, bon, c'est 25km mais fallait... et en bossant à plein temps, donc il fallait... mais on avait la quarantaine quoi, on avait beaucoup d'énergie [*rires*]. Donc on était euh on était partout, aussi bien le dimanche soir on finissait de traiter les châtaignes à la tombée de la nuit et puis [*rires*] le lendemain on allait bosser, tu vois, parce que... Mais euh bon voilà, enfin c'était assez intense et puis ça nous a beaucoup plu. On a fait... on a lancé plein d'expériences... alors en plus comme on bossait on n'avait pas un vrai enjeu économique donc hum donc c'était plus dur parce que finalement ça nous prenait tous nos loisirs, tous nos... tous nos week-end, enfin bon, mais en même temps ça nous plaisait, et puis on avait une certaine liberté donc on a fait plein de... plein d'expériences hein avec euh d'autres, dans les assos, on allait souvent en Corse, voir comment ça se passait, tout ça, 'fin bon moi ça m'a... ça m'a vraiment... vraiment plu. Voilà. Et donc on a poussé ça le plus possible, et puis on a envisagé un moment même d'arrêter complètement de bosser pour faire ça parce que vraiment c'était dur à France Télécom à l'époque... Bon finalement on l'a pas fait puis comme on a été amené à faire un peu du temps partiel, bon on a pu faire sans le faire...

Donc en fait vous êtes allés jusqu'au bout de votre vie active on va dire là-bas, à Fran... enfin... ?

Oui on est allé jusqu'au bout de notre vie active mais avec une fin à temps partiel qui nous a permis de... de passer plus de temps ici déjà, avant d'être à la retraite.

Et vous êtes à la retraite depuis quand en fait ?

Ah euh on a arrêté de travailler y a... je me rappelle plus, c'était en 2015. On a arrêté de travailler, là c'était un plan de... un plan... pour les vieux quoi [*rires*]. C'était pas un plan social mais si, pratiquement quoi, un plan social. Et on est à la retraite réellement depuis l'an dernier en fait.

Et vous deux c'est pareil ? Enfin, je veux dire...

Ben on a le même âge donc on a le même... on a eu les mêmes possibilités. Et moi je suis à temps partiel depuis 2011 quoi, tu vois... Enfin, j'étais à temps partiel. Et puis le plan social donc deux ans à la maison avec un demi-salaire en gros. Et puis les activités agricoles qui complétaient quoi.

D'accord. Et euh, bon... on a commencé à l'évoquer un peu mais... les... enfin... on l'a quand même déjà bien dit ! Qu'est-ce qui t'a amenée ici ? Quelles sont les raisons, quelles aspirations que tu avais à venir ici ? À quoi tu aspirais exactement ?

Eh bien... alors ça va être compliqué parce que si tu veux, enfin bon, moi j'étais un peu dans le brouillard là dans ma nouvelle vie à Alès et donc en fait j'imaginai pas grand chose quoi je... [*rires*]. Et c'est après donc avec Charles que ça s'est construit. Et que une fois que petit à petit on

s'est mis à vivre comme ça ici, enfin, partiellement ici... à faire de la culture que je me suis dit que c'était ce que j'avais envie de faire, de vivre. Et, parce qu'en fait ben... une vie en ville, à y réfléchir, c'était assez vain quoi. J'ai aimé ça quoi enfin bon, j'aimais ça, je suis, je... Bon d'accord, ben j'allais, je sortais, j'allais au resto, j'allais au théâtre, au cinéma, voir des expos tout ça, mais bon... [silence] je... j'ai pas, enfin je suis pas « créative » [rises], tu vois, je fais pas. Enfin, je lis beaucoup, oui d'accord, mais je ne crée pas, je ne suis pas artiste... et donc, je ne faisais que consommer finalement des choses donc, qui m'apportaient hein... mais j'ai trouvé finalement à vivre ici, en faisant mes conserves, en transformant la châtaigne, tout ça... une façon de... enfin, créer c'est un peu fort, mais de se réaliser, d'avoir un... de faire quelque chose et d'avoir un résultat, tu sais, un peu tangible, moi ça m'avait manqué. En plus, dans mon boulot c'était vraiment pas concret quoi, je manageais une équipe, c'était bon euh y avait pas de résultat [*frappe ses mains pour signifier le concret*] tangible, tu vois. Et là tout à coup je me trouve, eh bien, c'est tout con hein [rises] mais de rentrer avec des pommes, de sortir avec du jus de pommes, et comme je te disais de rentrer quelque part avec de la châtaigne, et de sortir avec bon je trouvais ça... je trouvais ça vachement plaisant enfin tu vois un peu. Et donc maintenant en plus on le pousse un peu plus parce que quand on fait ces animations, tout ça, et qu'on arrive à... enfin bon parce que là les Automnales c'est une chose mais enfin, on a fait d'autres choses avant, et que tu vois que tu arrives à intéresser... qu'il y a une bonne ambiance... c'est vachement... c'est vachement bien quoi.

Et ça par exemple c'est pas quelque chose à quoi tu aspirais, c'est pas quelque chose que tu imaginais ?

Non j'avais pas du tout pensé, non, pas du tout, pas du tout. C'est venu... c'est pour ça je te dis, c'est un peu compliqué... alors j'ai compris assez vite que la vie serait plutôt à la campagne, près de la nature, que... qu'en ville.

Ça tu l'as compris quand t'étais à Alès ?

Je l'ai compris quand j'étais à Alès. Alès, euh... au début c'était formidable, il faisait beau, je suis arrivée au mois d'avril, il faisait très beau, je, je... c'était la petite ville, c'était tranquille, je trouvais ça... par rapport à Paris, je disais « oh c'était vachement agréable et tout ». Et puis très vite, ça... y a rien d'int... enfin, je veux dire, il se passe des choses, c'est pas ça, mais ça a pas les avantages d'une grande ville, et en même temps ça a les inconvénients d'une ville. Donc je me disais, bon ben autant vivre dans une très grande ville, ou alors carrément à la campagne. Enfin, assez vite, je me suis dit ça.

À la campagne, tu veux dire dans un village ?

Dans un village, ou dans un mas. Ben j'avais l'habitude, je savais vivre dans un village. Alors maintenant tu me diras, mon expérience est un peu ancienne hein. Je sais pas comment on vit dans un village aujourd'hui finalement tu vois. Et quand je retourne dans mon village d'origine, bon... quand il y avait mes parents, ça avait encore un petit... je savais où j'allais quoi [rises]. Maintenant... bon j'ai toujours mon frère, qui habite là-bas mais... c'est plus pareil, je sais plus trop comment on y vit, je connais plus personne. Je sais pas si tu as déjà vécu dans un village mais enfin moi je connaissais tout le monde. Bon et c'est quelque chose qui peut être étouffant mais c'est quelque chose qui est très agréable aussi quand même. Tu sais, tu sors tu parles. Moi j'allais voir les vieux discuter [rises], tu vois c'était... donc j'aimais ça. Finalement je te dis que j'aimerais peut-être vivre dans un village mais je sais pas parce que je sais pas je pense qu'on y vit très différemment maintenant. Quand j'étais gosse, y avait peu de bagnoles, les gens se déplaçaient pas pour un oui pour un non, voilà y avait quand même beaucoup de jeunes qui restaient là, tu sais qui sortaient le soir sur la place du village pour discuter, enfin voilà, c'était

encore ça. Et là je suis pas sûre que ce soit encore le cas, je sais pas finalement. Je sais pas comment on fait...

T'as pas revécu dans un village depuis ton enfance en fait ?

Non non. [*court silence*] Donc j'avais pas de projet précis, mais ça s'est monté, petit à petit. Et après donc on a commencé à projeter quand on s'est dit on va arrêter de bosser puis euh avec notre savoir-faire et puis la façon de vivre qu'on a euh... on devrait arriver à s'en sortir pour quelques années pour plus être dans le carcan de France Télécom qui... qui nous a beaucoup pesé pendant quelques périodes. Puis on l'a pas fait, on n'a pas eu le culot peut-être de se... de lâcher complètement. Puis la situation s'est un petit peu arrangée puisque bon y a eu les scandales qui ont... avec les suicides et tout et donc on a changé de direction et puis y a eu... ordre de calmer le jeu [*petits rires*] et on s'est dit ben on va, moyennant un peu de temps partiel et puis les mesures de fin de carrière et tout ça on va... on va arriver à le prendre plus cool jusqu'à la re... jusqu'à la fin et à... et à pas être obligé d'abandonner et... pouvoir quand même continuer notre activité ici quoi...

D'accord. Et euh...

Et là, enfin, le projet de vivre ici quand on ne travaillerait plus, là ça c'était clair quoi !

Ouais ouais, ça dès le début c'était...

Ben pas dès le début, mais quand on a...

Quand vous avez fait le choix de faire un peu... Y avait quand même un peu l'idée qu'à terme ça serait...

Oui, forcément !

D'accord. Ok. Et je, bon, je comprends que y a le côté rencontre avec Charles qui a fait que, mais si tu devais dire par quel lieu tu t'es sentie attirée quand tu as décidé de venir ici, le lieu, c'était plutôt... quoi ? c'est la maison en elle-même, c'est... ?

Oui, parce que les Cévennes, c'est pas mon truc, j'aime pas bien, non. Je connaissais mal, certes, on y allait tu sais, en famille, s'y promener le dimanche, c'était la montagne, c'était sauvage, enfin c'était. Et moi là quand je suis venue ici bon j'ai trouvé la maison sympa et puis y avait les moments qu'on y vivait, mais...

Y avait quelqu'un qui habitait cette maison avant du coup ?

Non, eh non.

Charles l'a eue de sa famille c'est ça ?

Il l'a rachetée à sa tante qui pouvait, sa tante et son oncle qui pouvaient plus la garder, l'entretenir. Et comme il y était toujours venu, parce que tout petit il venait en vacances chez sa tante, il a passé, même l'adolescence, sa tante lui prêtait pour qu'il vienne avec ses copains, enfin tu vois, bon c'était, pour lui c'était un truc... et quand sa tante a voulu vendre, je... enfin je sais pas l'histoire exacte, si elle lui a proposé d'emblée ou si c'est lui qui a dit, mais je pense qu'elle-même elle lui a proposé quoi, de la racheter. Et donc lui c'est... c'est son endroit en fait.

D'accord. Et donc toi quand tu es arrivée, ça t'a... c'est la maison qui t'a attirée ?

Moi oui la maison me plaisait bien, oui la maison m'attire. Et la vie qu'on y mène. Mais... la Vallée, pas particulièrement.

Toi, la Vallée Longue, la Lozère, les Cévennes, c'est pas... ?

Non, c'est pas un fantasme pour moi, pas du tout. Chez moi c'est pas du tout les mêmes paysages, c'est plutôt garigue, plutôt plus sec, plutôt moins d'arbres et parce qu'ici bon là c'est l'hiver, mais l'été, c'est vert vert vert y a des arbres de partout ça me [*prend une inspiration bruyante et contrariée*] ça m'étouffe [*rires*] – oui oui ! Enfin, moins maintenant, je m'y suis habituée mais au début...

Au début ça t'a fait ça ?

Ah ouais ouais ! Et là, et quand je retourne vers chez moi, j'ai l'impression que... que je respire autrement. Bon alors après maintenant que j'y vis, je m'y fais, et je trouve ça beau, quand même hein, c'est très beau... quand on part se balader je trouve ça magnifique. Mais c'était pas du tout du tout un fantasme pour moi les Cévennes, alors pas du tout ! *[rires]* c'est le hasard qui a fait ça ! C'est pas mon paysage, c'est pas mes... Et tu vois, j'ai une maison de famille, et avec un terrain autour, on a planté des oliviers. Et chaque fois qu'on y va pour s'occuper des oliviers, c'est... c'est là que je suis chez moi quoi. Voilà, c'est...

Ça c'est où ? C'est...

Alors ça c'est encore un petit peu plus loin, ça s'appelle St Privat de Champclos, c'est à la limite Ardèche.

D'accord oui. Oui je me souviens la dernière fois qu'on en avait parlé !

Et là c'est... Enfin, c'est pas là que j'ai grandi mais c'est le pays d'origine de ma mère.

Et euh... mais ça c'est pas le truc dont parlait A... c'est pas... c'est dans la famille de Charles qu'il y a...

Oui, euh... dans la famille de Charles il y a des oliviers euh... plusieurs endroits et ... on en a... Alors ça aussi si tu veux c'est un truc qui nous a un peu portés, c'est que assez vite quand on s'est connu, quelques années après, on a planté des oliviers chez moi, voilà. Donc j'étais très heureuse de ça parce que ça faisait vivre ce lopin de terre que j'avais et dont je ne faisais rien. Et donc maintenant...

Sur le terrain que tes parents...

C'est... mes parents m'ont légué... enfin, c'est mon héritage. Y a une maison et y a un terrain. Et j'ai... J'étais contente qu'on fasse vivre ça parallèlement. Donc là on y va de temps en temps, assez, finalement assez régulièrement.

C'est pas très loin du coup d'ici ?

Alors là ça fait 60 km. C'est à, voilà. Donc euh... c'est pas tout à fait...

C'est pas à côté non plus

C'est pas à côté mais bon c'est pas très loin. Et donc ce... c'est bien de... parallèlement à ce qu'on fait ici, on fait vivre ça. Et on s'occupe aussi des oliviers des parents de Charles qui maintenant ne peuvent plus trop s'en occuper. Et de ceux qu'on a plantés là... ensemble là pour le coup. *[bruit de téléphone]* Voilà. Euh je me perds un peu, je sais plus où on en est. Tu arrives à me suivre toi ? [...]

Si bien sûr, j'arrive à te suivre. On anticipe sur d'autres questions mais bon.

J'avance, je recule...

On fera des aller-retour dans les questions, c'est pas très grave, y a pas de souci ! On parlait de la maison, d'ici, de... de la Vallée, des Cévennes... et aussi d'autres lieux, dans lesquels tu as grandi. Comment tu délimiterais, toi, ton lieu de vie ?

[silence] Hum. Oui. Géographiquement tu veux dire ?

Eh bien, qu'est-ce que c'est ton lieu de vie, pour toi ? Jusqu'où tu considères que c'est ton lieu de vie ? Qu'est-ce que tu considères être ton lieu de vie ?

Bon. Oui. Ça n'inclue pas que la Vallée et la maison hein, c'est sûr. Pour moi c'est la maison, c'est la Vallée, Alès – parce que c'est quand même le pôle *[rires]* commercial, c'est quand même là où je retrouve les copines pour aller manger, pour aller au ciné éventuellement etc. euh voilà *[on m'appelle au téléphone. Charles entre. On fait une pause. Il nous dit qu'il va faire des abricots -> greffe des abricotiers. Chantal fait remarquer qu'ils n'en ont jamais eu ici. Il dit qu'il va greffer sur du prunier et sur le pêcher qui est sous un pommier. Il dit qu'avant il y avait des abricots, mais qu'on a perdu la variété, on ne sait plus].*

Donc je te demandais un petit peu la limite de ton lieu de vie.

Oui ça inclut aussi Alès. Ça reste quand même la ville même si, tout ce que j'ai dit des petites villes, mais bon...

Pour toi, c'est la ville ?

Oui c'est la ville, j'aime bien y aller, j'aime de temps en temps aller faire un resto ou trois magasins et me mettre à une terrasse de café enfin bon voilà c'est...

Tu le fais là-bas ?

Oh oui, je le fais là-bas oui !

Et ici, au café [sous-entendu café-bar-restaurant du Collet-de-Dèze] ?

Non, jamais, non. Ça me dit rien.

Ça te dit rien ?

Non. [silence] Et... après, ben ça inclut aussi mon village, Auzon, où j'ai grandi, et puis l'autre, la maison et le terrain aux oliviers un peu plus loin voilà c'est, si tu veux je vis entre... je vis dans ce domaine-là, en fait... Ça te convient ? [air interrogateur, pas sûre d'elle]

Oui oui, [rires de Chantal] si si si si...

Non enfin tu le vois je veux dire ?

Je le vois. Je vois à peu près.

Qu'est-ce que je... Voilà tout ça c'est mes lieux de vie.

Et qu'est-ce qu'habiter ici ça signifie pour toi ? Qu'est-ce que ça t'évoque ?

[silence] Alors. Là ça va être plus compliqué. Déjà c'est, de faire vivre une maison, une vieille maison. Euh c'est... alors ça a été par étape aussi, c'est aussi tout ce qu'on fait et c'est tout ce qu'on y trouve. J'y pensais pendant que Charles parlait de ses abricots là, en fait, ça je l'ai un peu dit à Lyon mais c'est un peu vivre au rythme des saisons et par exemple bon on s'émerveille toujours tu vois bah voilà y a les premières fraises des bois, puis, 'fin... y a les noisettes, tout ça ça pousse tout seul enfin en plus de ce qu'on cultive, on est toujours en recherche de, y a les champignons, bon c'est tout un rythme on a l'impression vraiment d'être sur, enfin dans un endroit nourricier, un endroit, comment euh... favorable, enfin, qui nous, qui nous est, qui est bon pour nous, voilà. Et euh comment te le dire ça ? On n'est pas dans un milieu hostile au contraire, enfin je veux dire, c'est... et on prend du bois enfin, c'est, de l'eau, enfin... c'est... c'est une richesse incroyable, enfin... tout ça. Ensuite, alors après petit à petit, parce que... très longtemps on n'a eu aucune vie sociale ici. Puisqu'on venait pour bosser pratiquement enfin [rires]... on était trop occupé. Et ce n'est vraiment que depuis qu'on ne « travaille » plus qu'on s'est... enfin si on avait un petit peu la vie sociale autour de la châtaigne mais uniquement, voilà, quoi. Et puis c'est depuis qu'on ne travaille plus à l'extérieur qu'on a commencé à s'investir davantage dans les associations notamment. Et à rencontrer du monde, parce que là tu nous vois avec plein de monde mais on connaissait pratiquement personne jusqu'à il y a 4 ans. Bon un petit peu les gens autour de la châtaigne et puis c'est tout. Et en fait c'est pas tellement avec eux finalement... ça nous permet, maintenant oui, on commence à connaître des gens à travers la châtaigne mais à l'époque moins, beaucoup moins en fait. C'était vraiment on se croisait un tout petit peu, y avait 2 ou 3 avec qui on faisait des expérimentations, des choses comme ça mais... et donc là maintenant... maintenant c'est, on est plus investi dans le territoire lui-même, en plus de la maison quoi. C'est une envie d'y... on a eu envie d'y vivre totalement. Alors après « habiter », je sais pas comment te répondre...

Non non, mais quand tu parles du territoire, tu veux dire jusqu'où là quand tu dis ça ?

Alors là pour le coup c'est la Vallée.

La Vallée. Avec les limites dont on parlait de la Vallée ?

J'ai l'impression qu'ailleurs c'est mon autre vie si tu veux quoi. C'est un peu plus... mais c'est un peu plus ma vie... en plus... un peu plus perso en plus, c'est plus uniquement la vie de Charles et moi, c'est euh, c'est mon village, c'est ma ville et puis l'autre mas, c'est un peu plus perso parce que ici en fait je suis chez Charles, bon c'est pas un problème *[rires]* mais c'est plus ma vie avec lui. Alors que le reste de mon territoire, c'est moi beaucoup plus.

Y a beaucoup de choses que vous faites tous les deux ? Y a peu de choses sur le territoire que tu fais seule ?

Alors ça, de plus en plus, oui *[rires]* de plus en plus. Y a que quand je vais manger avec mes copines que ça l'intéresse pas *[rires]*, il nous laisse tranquille heureusement ! *[rires]* Non en fait c'est pas que ça parce que je fais un peu de gym et ça l'intéresse pas, et si je vais au ciné c'est... ça l'intéresse pas trop non plus. Y a des choses comme ça que... qu'on ne partage pas quand même *[rires]* mais bon c'est rare, enfin c'est de plus en plus rare.

D'accord. Bon, ça déborde un peu de ce qu'on racontait mais est-ce que t'as l'impression que ton lieu de vie est périphérique ?

[silence et reprise de la parole avec une voix beaucoup plus grave] Ah oui alors je sais pas bien ce que tu veux dire par là. Périphérique. Parce qu'on en parle souvent mais...

Avec l'idée de ce que c'est pour toi périphérique, est-ce que tu as l'impression que ton lieu de vie est périphérique ; et si oui, pourquoi, enfin, en quoi ? *[silence]* Et si non, euh *[rires]* pourquoi ?

Périphérique. Non moi je... je le sens pas périphérique. Ce serait périphérique de quoi ? *[silence]* De... ? Non moi je le sens euh... *[rires]* comment est ? Parce que, je le sens exister par lui-même, enfin je sais pas si périphérique ça veut dire qui dépend d'autre chose... Si tu veux jusqu'à présent quand vous parlez de périphérie, j'entends toujours périphérie de l'urbain moi, et ça je le sens pas ici. Voilà. Si c'est ça. Mais enfin ça peut être chose, j'en sais rien.

(39 :10) Non non, c'est... y a pas de bonne ou de mauvaise réponse.

Je m'en doute mais je veux comprendre ce que tu demandes quand même *[rires]* ! Non mais...

Sur ma feuille y a marqué périphérique avec des guillemets, ça veut dire que y a pas de sens que j'attribue à périphérique... Enfin, je veux dire, je dis ça, c'est... Enfin, je me demande ce que... ce que tu peux penser du fait d'être ou non en périphérie ici. Qu'est-ce que...

Non moi je me sens... je me pense pas en périphérie, dans la façon dont j'imaginerais une périphérie.

Et en quoi tu te penses pas du coup en périphérie ?

[silence] mais... enfin... j'ai pas l'impression que c'est un lieu qui, qui... qui est en bordure d'un autre, qui dépend d'un autre. Parce que périphérie je garde quand même l'idée que c'est quelque chose qui est au bord d'autre chose.

D'accord. Et est-ce que tu penses qu'il y a aujourd'hui des enjeux sociaux et politiques qui sont spécifiques à la vie « rurale », la vie en milieu rural ?

Euh... des « enjeux politiques et sociaux » *[silence]* Oui. Alors après il faut que je me l'explique. *[silence]* Enfin oui, j'ai quand même l'impression que la vie est organisée autour des villes et que... je... la ruralité, c'est considéré comme... alors peut-être pour le coup, une périphérie, par d'autres, pas pour moi mais... et qui est... alors je dirais pas qu'on est délaissé, enfin, qu'on est abandonné ou quoi que ce soit mais ça me semble... il me semble que les politiques menées ne sont pas tellement adaptées à un mode de vie rural. Enfin, avec les particularités que ça peut avoir. Et...

Mais tu penses qu'il y a des particularités donc ? ... Qui sont lesquelles pour toi ?

Alors, par exemple, voyons. On ne peut pas penser l'emploi par exemple, le travail, comme on le pense en ville, enfin je pense. Il ne va pas y avoir un endroit qui va employer 10 000 personnes forcément, enfin je veux dire, c'est, on ne peut pas penser... enfin, après il faut repenser l'éducation, la santé, tout ça, ça n'est pas organisé de la même façon. Enfin, mais c'est pas à ça que je pensais là, je me perds. Je sais pas [*silence*] j'ai pas trop réfléchi à tout ça. Tu me reformules des questions et je, je vais voir.

Oui et bien en gros, mais l'autre partie de la question tu y as déjà un peu répondu, c'est est-ce que tu penses que ces enjeux, ces questions qui seraient spécifiques à cette vie, ou ce milieu, cet espace, est-ce qu'elles sont prises en compte par la société aujourd'hui et... t'avais l'air de me dire plutôt que non...

Eh bah plutôt non ouais, plutôt non. Et c'est pour ça que... je pense qu'on a intérêt à le prendre en, à essayer de le prendre en charge déjà. Enfin, prendre en charge... se remuer un peu pour l'imaginer.

Hum. Et tu penses que les récentes mobilisations des Gilets jaunes, tout ça, enfin, ça résonne un peu avec tout ça...

[*catégorique*] Non.

Ça résonne avec ces enjeux ?

Pas... pas dans ce milieu-là, je... je... je ne les vois pas là moi.

Non mais pas forcément dans leurs manifestations, dans le fait qu'ils soient là mais les... toutes ces mobilisations et toutes les... les idées, les causes que ça a fait... que ça a mis en avant c'est des choses qui résonnent un peu avec ces enjeux...?

[*court silence*] Ben pas tellement pour moi, enfin j'ai l'impression que... Enfin, on choisit de vivre dans des endroits comme ça et forcément euh on ne va pas avoir la même vie que... qu'en milieu urbain, enfin, moi j'ai quelques fois l'impression qu'ils... qu'on revendique d'avoir la même chose, mais c'est, ça ne tient pas quoi, pour moi tu vois. Et j'ai bien... enfin, y a quand même des gens qui vivent dans... qui vivent dans des zones que pour le coup je... enfin, banlieues, de zones autour des villes, là, qui n'y vivent pas forcément par choix, ou qui y vivent parce que c'est moins cher ou parce que... mais qui... qui ne vivent pas vraiment le territoire, quoi, qui sont là plus pour raisons économiques que pour... enfin je sais pas, pour moi le pire c'est le lotissement [*rires étouffés*] enfin, c'est dégueulasse parce que bon tout le monde peut avoir envie d'avoir une maison mais [*rires*] si tu veux, pour moi c'est une vie bizarre quoi tu... tu vas dans un dor... tu rentres dans ton dortoir, et... je vois pas...

Tu vois pas ce qu'ils y cherchent ? Ce qu'ils en veulent quoi ?

Non.

D'accord. Et les Gilets jaunes, tu associes à ce milieu-là du coup ?

Un peu. Eh ouais. Je me trompe peut-être, mais c'est comme ça que je le vois. C'est comme ça que je le vois, et ça ne correspond pas... enfin oui, je ne les... je ne vois pas les gens d'ici avoir les mêmes revendications. Bon ici on défend les services publics par exemple bien sûr puisqu'on en a besoin. Enfin, on en a besoin, ça je suis d'accord avec les... avec les Gilets jaunes si tu veux mais... je m'y suis pas retrouvée dans ce truc, dans ce mouvement de toute façon, absolument pas.

Parce que toi tu l'interprètes comment du coup ce mouvement ? Tu trouves que c'est...

D'abord j'ai été extrêmement... heurtée que ça débute par une histoire de taxe sur le carburant. Parce que pour moi c'était nier complètement le problème écologique. Voilà, alors, c'est un peu grossier peut-être mais je l'ai vu comme ça. Donc ça m'a... ça m'a pas plu. Euh... alors après ce

qui a pas aidé c'est que j'ai vu des gens sur les ronds-points que je connaissais et vraiment euh [rires] je n'aurais pas voulu être à leurs côtés.

Ah oui ? C'était des gens que...

Que je n'appréciais pas, ouais. [rires] Bon voilà.

Mais des gens du coin ? Non, enfin dans le coin, y a pas eu de... mobilisations ?

Y a eu, un petit peu [rires gênés]

Je me souviens que le premier jour ils étaient bloqués euh là-bas c'est ça ?

Oui c'est ça. Passons.

D'accord.

Alors après ça a évolué autrement, je, je le reconnais, bien sûr hein. C'était, c'était plus un mouvement social et tout. Mais le coup de gueule du début, ça m'a vraiment pas plu. Moi je ne suis pas contre les taxes, je ne suis pas contre les impôts. Y a une justice à rétablir dans ce domaine, mais... mais pour moi il faut que ça existe. Et le problème écologique, ça passe... enfin, la solution ne passe pas que par la punition du prix mais c'est peut-être [rires] c'est peut-être pas tellement... enfin, on pourra peut-être pas l'éviter quoi enfin. Non puis après non mais alors, enfin on va rentrer dans des considérations différentes, bon... Alors c'est vrai que nous on a fait un choix de vie... je dirais... assez simple, en fait, on vit selon nos moyens. Alors ils sont, on est peut-être aisé par rapport à beaucoup d'autres et on a des envies assez... assez modestes [rires étouffés]. Et donc... peut-être j'ai un peu du mal à comprendre que certaines personnes... bon après c'est un peu caricatural mais au début on voyait dans le coin là y a plein de mecs avec d'énormes 4x4 là des trucs comme ça pfff [exaspérée] ça me... [silence]

Tu comprends pas c'est ça ?

Oh non ! Vraiment je comprends pas... c'est [rires] c'est un truc... enfin, c'est pas, ça peut être utile hein un 4x4. Caroline et Christophe ils ont un véhicule 4x4 parce que des fois ils peuvent pas rentrer chez eux quoi hein bon mais enfin... c'est pas utile pour tout le monde ! Alors je pense quand même que c'est des bagnoles qui consomment hein, c'est pas forcément très bon pour la planète ni pour le portefeuille, après enfin, c'est, il faut, y a des choix à faire quand même aussi enfin quoi. Alors on peut trouver injuste que quelqu'un qui soit riche se pose pas la question puis euh mais enfin... ça m'a, ça m'a... ça m'a « un peu » gonflée tout ça ! [rires] Après, non mais après ça a pris une autre tournure, c'est vrai hein, qui m'a davantage interpellée quoi. Mais ces coups de gueule m'ont heurtée, vraiment. Alors maintenant c'est plus... oui, y a un mouvement de société, et sur d'autres questions, donc ça c'est plus intéressant.

Et ça résonne un peu plus avec ce qui, toi, te... ?

Oui ! Non enfin... à vrai dire, si je ne regardais que moi-même, je n'ai pas de revendications [rires], personnellement. Bon. Mais euh mais il faut penser, on ne vit pas seul hein. Mais donc voilà, après bien sûr tu ne peux pas ne pas avoir envie de plus de justice sociale, moi je... je ne peux pas. Je ne peux pas bien bien vivre si... si y a des migrants qui meurent en Méditerranée ou si... si le mec à côté a rien à bouffer quoi enfin bon c'est, c'est pas, évidemment. Mais pour moi je, ça m'a, je veux rien [rires]. Je veux rien de plus, je suis très comblée. [rires]

D'accord. La question suivante c'est un truc qu'on a déjà un peu abordé, c'est euh... raconter un petit peu... l'environnement dans lequel tu vis, ses spécificités, etc. les lieux dans lesquels tu vis, les spécificités que tu y vois [silence]. Qu'est-ce que tu aurais à dire sur ces lieux qui t'entourent ?

Hum. Donc les lieux qui m'entourent.

Et ses caractéristiques. C'est pas obligé d'être complet quoi je veux dire, c'est... comme toi ça t'évoque quoi, ces lieux.

[long silence] [expiration] les lieux qui m'entourent... Je sais pas, moi, après moi une fois que je suis sortie d'ici, ce qui m'importe c'est quand même surtout les gens, mais bon [rires].

Mais l'environnement en tant que tel... euh ouais... non ?

Alors les lieux, bon.

Après c'est vrai, comme tu disais, c'est pas forcément ce qui t'attirait en premier ici...

Non mais je me suis mise quand même à aimer... à aimer le coin, y a des endroits où j'adore passer parce que je trouve que c'est merveilleux, que c'est beau, que c'est voilà.

Dans la Vallée ?

Oui dans la Vallée, particulièrement quand on monte à l'Espinas, être à l'Espinas, c'est, pour moi c'est magique. Regarder le paysage autour, je trouve que c'est magique. Bon ça c'est pour la nature, je, bon, on est quand même assez gâté hein, y a des paysages extraordinaires. Euh mon, le lieu de vie ici, ce que j'aime c'est que ça vit quoi, qu'il y a la nature autour et que... Après, les lieux... J'ai pas grand chose à dire en fait.

Qu'est-ce qu'ils suscitent chez toi ces lieux ? [silence] Qu'est-ce que tu apprécies dedans ?

[silence] Bah pour la nature, c'est la beauté. Voilà, tout ce... c'est tout ce que... c'est sensoriel en fait, surtout hein.... Et après les autres lieux bon...

Et quand tu dis sensoriel, tu veux dire quoi par exemple ?

Et bien, regarder, écouter, [prend une inspiration pour illustrer le fait de sentir] sentir [rires].

Les... du coup, plutôt les... ouais enfin, la flore ?

Oui, tout ça voilà quoi. Enfin, c'est ça, tu montes un petit peu plus haut euh au moment des genêts tu... voilà, tu traverses ça et y a une odeur... enfin bon, c'est... c'est assez extraordinaire. Bah « écouter » c'est... bon, surtout les oiseaux. Bon, la nationale, mais enfin, ça on s'en passe, le vent, tout ça, voilà, enfin, c'est... Ça c'est pour la nature, après les autres lieux bon, j'y suis pas très... Je vais en ville, c'est pas le lieu qui... Enfin si, c'est de voir aussi, qu'il y ait du monde, parce que j'ai quand même besoin de temps en temps tu vois, qu'il y ait du monde autour de moi... du monde... qui m'entoure mais que je ne connais pas, enfin, me perdre un peu dans la [rires] dans la masse. Même si la masse est pas très grande à Alès [rires]. Mais bof non j'ai pas un... pas grand chose à dire...

Est-ce que... est-ce que tu associes ton environnement, les lieux qui t'entourent à des sentiments particuliers ? [silence] des choses qui te touchent ?

[silence] Bah ça me touche enfin, comme je t'ai dit, ce qui, enfin, le lieu, y a, autour c'est la nature, sa beauté, et ça m'émeut. Là voilà... je... ça m'émeut énormément. Après y a les lieux oui y a les lieux où je rencontre les gens bon enfin là c'est... parce qu'on va se voir à l'Espinas, à la salle Cellier, à la salle Dussaut là, y a pas vraiment d'émotion. Alès, je n'ai pas d'émotion non plus. Après bah quand je vais dans mon, dans mes... dans ma maison... alors là oui je suis bouleversée. Voilà. Bon mais ça [rires] c'est du... c'est tout, enfin là après c'est autre chose, c'est... ça touche à l'héritage, au sens euh pas matériel mais affectif [rires]. Donc c'est... c'est autre chose.

L'affectif ici tu... tu l'as moins ?

Je l'ai moins ici, oui oui oui, je l'ai moins ici. [silence]

D'accord. Ok. On arrive, encore sur cette question de l'environnement, est-ce que, comment tu dirais que ton environnement a évolué ces dernières années ? Depuis que tu y es ou... - enfin depuis que tu y es au sens large ?

Et l'environnement au sens large aussi ?

Oui oui, l'environnement au sens large. Pas « que » la nature.

Pas que le climat forcément ?

L'incluant, mais pas seulement. Pas seulement, pas seulement. C'est-à-dire ce que ça veut dire pour toi justement.

Ces dernières années euh... [*silence*]. Euh je pense que j'ai eu pas mal d'ouverture vers d'autres, vers des gens. Parce que j'ai quand même euh... oui je vivais un peu en vase clos, quand même, pendant les quelques années alésiennes, même au début de ma vie avec Charles, on était assez... voilà, un peu famille, et puis... Et là, on s'est beaucoup plus ouvert, à... à d'autres choses, à d'autres gens, enfin voilà, euh c'est clair. J'ai même complètement changé je dirais presque de... d'environnement.

Au sens social ?

Au sens social. Alors bien sûr au sens physique [*rires*], aussi, pour le coup !

Et cet environnement au sens spécifique, physique, il a évolué selon toi pour le coup ?

À ce que j'en reçois... [*silence*] euh... alors, oui. Ici, l'évolution euh c'est [*rires*] plus de bruit sur la nationale. [*rires*]

Ah oui ? Depuis que tu es arrivée ici ?

Oui !

Ça a changé ?

Oui !

Parce qu'il y a plus de passage ou ?

Oui je pense. Plus de motos. Non et puis c'est vrai parce qu'on l'a remarqué... Non mais alors là, l'environnement naturel, pas tellement...

Non mais c'est pas que l'environnement naturel hein, enfin je veux dire, y a de ça aussi hein la question...

Social euh ici... si ce n'est que je connais plus de monde donc je l'appréhende un peu plus, mais je ne le vois pas tellement changer, enfin lui changer. C'est moi que ai changé par rapport à...

D'accord. Et le lieu au niveau environnement en-dehors...

Environnement... climatique tu veux dire, écologique ?

Ouais... ou même, la faune, la flore...

Alors est-ce que j'ai vu changer la faune et la flore ? [*silence*]

Les rythmes, des éléments naturels, de... ?

Euh... [*silence*]

Les pratiques écologiques des gens ?

Alors est-ce que j'ai vu changer, euh... nous, nous avons changé, c'est sûr... de pratiques comme tu dis. Est-ce que j'ai vu changer... On a eu... Bah, ouais, enfin, on a... on se pose des questions sur la châtaigne. Par exemple, le précoce qui est, qui... qui, qui... qui est plus tellement viable parce que, parce que y a moins d'eau, l'été, le mois d'août en tout cas. Parce qu'ici avant il pleuvait toujours au mois d'août, là maintenant ça se fait un peu plus rare alors euh...

Donc le climat est...?

Donc les premières châtaignes sont... ouais on l'a noté, les châtaignes précoces sont pas ultra formidables. Ça on l'a noté... On dirait qu'y a moins de pluie là automne septembre, qu'y en a au printemps. Enfin c'est un peu bizarre. Mais je connaissais pas assez depuis longtemps si tu veux pour vraiment le mesurer ça. Voilà, après, nous je sais qu'on a évolué dans nos pratiques parce que on était... bah on était, travailler la terre machin, et de plus en plus on est persuadé que il vaut mieux la laisser vivre tranquillement, lui donner de la nourriture naturelle, en laissant le... faire...

Parce qu'au début vous vous disiez pas exactement ça ?

Oh non non... Enfin... on travaillait le jardin, on passait un motoculteur machin voilà quoi non mais ça a été le... ça a été le fruit d'une évolution, au fil du temps, en entendant parler, en se renseignant et on s'est aperçu qu'effectivement ça marchait quoi... maintenant on a, on a un jardin avec une terre extraordinaire, tu sais, toute friable, qui devient pas compacte là... y a plein de vers de terre ! enfin bon voilà mais on l'a vu... oui les pratiques, on a changé de pratiques ! On avait pas la science infuse et puis petit à petit on a... enfin bon on s'est renseigné, on a entendu parler, Charles il lit beaucoup les bouquins sur le... les pratiques agricoles tout ça et petit à petit on a vachement évolué et c'est un mieux. Et même sous les châtaigniers, on ratissait, on brûlait, enfin bon... ça fait longtemps qu'on le fait plus. Mais du coup, y a de l'herbe qui a repoussé, tout ça, enfin c'est phénoménal quoi, là on a changé nos pratiques nous c'est sûr. Alors est-ce qu'on voit changer les autres ? Bah en fait on connaît... quand même les gens qu'on connaît c'est, c'est plutôt des gens comme nous donc bah forcément [*rires*] ils ont aussi des pratiques qui ont évolué comme, dans ce sens quoi. Voilà... maintenant, est-ce que je ressens une évolution climatique... ? pff... Je-je sais pas s'il fait plus chaud ou si je crains plus la chaleur déjà bon... ce qui est sûr c'est que je le vis moins bien ! Parce qu'avant je le vivais...

Ici il fait très chaud ?

Je vivais normalement quand il faisait chaud. [*rires*] Je pouvais me promener par 35 degrés, maintenant j'ai un peu plus de mal. Ici oui il fait un temps chaud l'été ouais... mais avec un avantage que les soirées sont fraîches donc on est toujours bien quoi si tu veux. Et puis la maison est fraîche aussi. Donc au gros de l'après-midi s'il fait vraiment trop chaud on reste un peu à l'intérieur et puis c'est bon quoi, on est bien. On est bien mais c'est vrai qu'on s'inquiète quand même de ça quoi...

Ça te préoccupe ?

Oui ! On se préoccupe de ça oui. On se demande si... si... bon... faut pas envisager de, d'aller un peu plus haut, quelques fois tu vois. Enfin moi j'ai pas envie, mais Charles il se pose cette question [*rires*]. [*court silence*] Parce que je suis pas sûre que maintenant on pourrait revivre vraiment... en bas, ne serait-ce qu'à Alès tu vois... [*silence*] l'été. Et l'hiver eh ben euh pff... c'est pas rude quoi, c'est vrai que ça on l'a noté aussi ! Parce que il nous est arrivé d'être ici avec des -10 [*rires*], -15 le matin tu vois ! C'est plus...

C'est plus le cas maintenant ?

[*catégorique*] Non ! Jamais, non.

Depuis plusieurs hivers ?

Depuis plusieurs hivers, oui oui. Et la neige c'est rarissime quoi. Cette année je crois qu'il y en a pas eu, je sais pas, je me rappelle même pas. [*rires*] ou une fois comme ça pour faire joli et puis voilà quoi... une fois... enfin bon... Donc ça tu vois on se le dit, mais moi tu vois après j'oublie... De toute façon [*rires*] non mais c'est vrai, c'est des choses que j'oublie quoi ! J'ai un peu du mal à...

À te rendre compte ?

À me rendre compte et à comparer... Charles il saurait mieux en parler parce qu'il note plein de choses. Il tient des livres, machin et tout quoi. Mais c'est vrai qu'on s'est posé la question pour les châtaignes là... savoir si ça valait le coup d'avoir des variétés précoces... ou pas... parce que finalement elles manquent d'eau.

D'accord. Et qu'est-ce que tu dirais de ton propre rythme de vie ici, à toi ? On a déjà un peu abordé ça je pense.

Mon rythme de vie. [*silence*] Bon. Alors si euh... alors le rythme de vie au sens où on l'entend là, je pense qu'on se fait un... dans nos activités, on veut trop en faire [*rires*] ! On se fait un peu déborder quoi ! voilà quoi ! En même temps, bah on vit des choses intéressantes, alors bon, mais

voilà quoi c'est le... c'est le pendant hein. Après donc oui, on a, moi j'avais parlé, parce que j'y tiens, de vivre avec, au rythme un peu de la [*court silence d'hésitation*] de la nature, alors, c'est pas tellement que nous on vit au rythme de la nature, mais c'est qu'on est entouré, cette nature nous rappelle que... nous rappelle les saisons, nous rappelle le, enfin, enfin on l'apprécie, on apprécie des évolutions, les premières fleurs qu'on a, tout ça, enfin bon, c'est des choses qu'on remarque toujours tu sais « là t'as vu, la première violette, là t'as vu, « nin-nin » tout ça » donc on est toujours « ah ! ça y est euh on entend tel oiseau, ah ! » enfin bon c'est quelque chose qu'on vit au quotidien ça. Donc ça c'est bien, ça influe pas sur notre rythme à... comment dire ? à nous mais on sent quand même... faire partie de quelque... faire partie de cette nature quoi.

Hum... Et ça pour toi c'est différent ici par rapport à... ce que ça pourrait être ailleurs, du coup ? C'est spécifique au fait d'être ici ?

C'est spécifique au fait de vivre dans un monde... en... pleine... en pleine nature, ça pourrait être ailleurs hein ! C'est pas un problème, après, le rythme serait pas le même mais...

Non, mais par exemple par rapport à quand tu vivais à Alès ou à Paris ou à Montpellier ou...

Alors oui mais enfin y avait d'autres repères ! C'était pas forcément la nature... Mais enfin si quand... un peu ! Bon les feuilles tombent, si [*rires*] mais c'est sûr, mais bon c'est moins... enfin c'est moins dans le détail, c'est surtout les feuilles qui tombent et puis les... les fleurs bon mais en ville les fleurs elles sont amenées alors [*rires*]... elles sont toujours là enfin ! C'est pas... c'est pas très représentatif ! Bon et puis y a le temps, alors... mais je l'ai quand même toujours un peu vécu... effectivement, tu as raison de... partout où je suis passée, à noter les... à noter les mouvements des saisons quand même c'est vrai, tu as des repères aussi dans les villes. Mais enfin, c'est moins... [*silence*]

Moins prenant ?

Moins prenant, ouais voilà.

Donc qu'est-ce qui paraît pour toi rythmer ton... rythmer ta vie ici ?

Alors ce qui rythme ma vie, bah y a, y a deux choses. Y a les travaux agricoles à faire, ça c'est une chose ; et puis, y a [*rires*] euh les horaires des réunions [*rires plus prononcés*]. Non mais c'est vrai, y a deux choses mais bon, je... mais y a plusieurs choses en fait ! Bon moi j'ai mon rythme personnel... par exemple, j'aime me coucher tard et me lever tard [*rires*]...

[rires] Même ici ? Ça, ça change pas ?

Ah mais non ! Et... voilà. Mais ça c'est un besoin, le soir, de traîner un petit peu, bon puis le matin, de... je dors bien le matin, c'est... Bon mais voilà ça c'est... Ensuite, ouais, mais y a le... l'agriculture, quand même, y a des moments pour les choses, et puis c'est pas demain, si c'est aujourd'hui, c'est pas demain, en gros, et donc t'es... c'est un rythme un peu imposé, mais qui, qui... qui est vachement agréable, quand même. Quand un fruit est mûr, il faut le ramasser, enfin... et ça c'est... moi je trouve ça vachement bien, bon... de... Quand il faut planter, quand c'est le moment de planter, faut planter ! Quand c'est, enfin... Si on veut le faire comme on veut le faire, le faire bien et puis bon maintenant c'est plus trop pour aller fabriquer nos confitures et nos milliers de bouteilles de jus de pommes mais bon, ça c'est surtout pour nous en fait, on se nourrit beaucoup quand même sur ce qu'on produit, ou sur ce qu'on trouve sur la propriété. Et donc là il faut le faire au rythme... au rythme qui se... naturel ! Et comme ça se présente quoi ! Hein voilà... Le jour où il faut aller cueillir les tomates parce qu'elles sont mûres, eh bah c'est pas trois jours après ! C'est comme ça... [*rires*] et ça moi j'aime bien ! C'est pas des contraintes pesantes, c'est... Et ça t'induit un rythme, quoi. On sait qu'on ne va pas partir la première semaine d'août, parce que c'est là que le jardin donne le plus, tu vois. Enfin, ou les deux premières semaines d'août, enfin tu vois, voilà bon... C'est comme ça, mais bon ça nous

convient. [*courte pause*] Et puis y a quand même ouais le rythme... après, de toutes nos activités [*rires*] associatives et voilà... qui... c'est quelques fois un peu chaud et on essaie de faire coller tout ça quand même. Et en même temps on veut pas... enfin, on veut pas lâcher parce que c'est... moi, je, on a aucunement l'intention de vivre reclus dans notre, sur notre terre tous les deux et on a besoin de, on a besoin de faire des choses, enfin, de société ! de vie sociale, de, et puis de sentir, enfin, ouais c'est quand même bien ça parce que je l'avais jamais eu avant, de sentir qu'on peut faire quelque chose pour la collectivité... Alors, on va pas changer sa vie avec ce qu'on fait mais ça contribue à une vie collective quand même ce qu'on fait dans les assoc'... Et c'est, pour moi c'est un peu la première fois que je fais, que je vis ça quoi. Et je trouve que c'est, ça me satisfait. J'ai plus, enfin, je... je me suis dit c'est que je... [*hésite*] je n'ai plus le sentiment de ne faire que consommer ce qui est autour de moi, voilà, mais le sentiment de contribuer un peu plus quand même à la vie...

Hum. Les associations, c'était pas un truc qui à la base, toi...

Ah pas du tout, jamais ! J'étais jamais dans une assoc', euh, et alors quand je voyais, alors ça aussi parce que bon, fallait quand même envisager le jour où on ne travaillerait plus du tout. Et alors tu sais t'entends autour de toi les gens qui aménagent leur retraite, qui font partie d'assoc', mais je me disais « pfff... j'ai jamais fait partie d'une assoc', je vais pas m'improviser... mais enfin ça se fait pas comme ça [*rires*], ça se fait vraiment par... petit à petit et par hasards, et oui... et donc nous c'est vrai qu'on a eu tout un... bon y a eu la châtaigne, le foyer rural qui nous a sollicités pour faire des formations greffe tout ça et puis on s'est embringué dans la fête de la châtaigne au foyer rural tout ça, enfin bon ça, ça a été la première étape... Après, mais c'est drôle, tout ça c'est des enchaînements tu vois tu rencontres quelqu'un, qui t'interpelle sur un truc puis tu le fais puis enfin bon... mais c'est vrai que vu de loin moi tu sais je... quand je me... quand je voyais des gens, et puis je trouvais ça tellement artificiel de se dire « bon bah je suis à la retraite, je vais me mettre dans une assoc' [*rires*] », je me dis mais je... je vais pas m'improviser [*rires*], tout à coup, me mettre dans une assoc'... Y avait beaucoup de choses qui me paraissaient comme ça... ouais artificielles, que je... et puis euh... faire « oh bah je vais faire de la gym et puis je... », bon j'en fais, tu vois, mais je le vois autrement bien sûr maintenant, mais je me disais « ouais j'ai pas envie de cette vie où tu vas faire de la gym le mardi, où tu vas marcher le mercredi, où tu vas au club de couture, le truc », moi ça me faisait flipper ça, mais je me disais c'est pas possible quoi...

Et tu te retrouves un peu à faire ça au final ?

Alors en fait, oui sauf que c'était une image complètement faussée. C'est-à-dire, bon, moi je fais de la gym oui effectivement...

Tu la fais où la gym ?

À Alès. J'ai pas trouvé mon bonheur ici.

Ah ouais ?

Ouais.

Parce qu'il y a des trucs quand même ici ?

Y a des trucs, oui oui, bah le foyer... la plupart des assoc' font un peu de... un peu de gym... [*rires*]

Du coup, tu dois aller à Alès... ?

Je dois aller mais en même temps je... je cumule avec d'autres choses et donc c'est bien quoi. Je... puis c'est l'occasion de sortir, c'est un truc que je fais sans Charles aussi c'est pas mal [*rires*] !

Tu y vas toutes les semaines ?

Deux fois par semaine ! [*silence puis éclats de rire partagés*]

Bah dis donc, grande sportive !

Non ! Je suis pas sportive... je suis un peu [*mime la rondeur*]... je suis bien enveloppée, mais ! je me muscle [*rires*], c'est caché [*rires*] sous le bidon j'ai des abdos !

Mais avant t'avais jamais fait de gym ou de truc comme ça ?

Non. Non, non. Non, non, enfin euh. En fait, l'endroit où j'étais le plus en forme c'était Paris parce que je marchais énormément. Et j'avais une piscine à côté de chez moi donc j'allais nager régulièrement. Et c'est pas quand je suis arrivée ici que ça s'est amélioré, au contraire ! Parce que je faisais presque plus rien donc après je me suis dit qu'il fallait que... qu'il fallait y aller un peu quoi ! Mais... comment dire ? Bon, enfin, j'apprécie toutes ces activités extra... hors de la maison, qui se sont présentées, petit à petit en rencontrant les gens, tout ça. Bon, le sport ça non c'est moi qui ai voulu le faire et puis, je le fais. Mais... mais tout ça parce que ça... parce qu'aussi j'ai une vie ici où on fait des choses, enfin je veux dire tu vois. Après je me vois pas bien... J'adore rester à la maison un jour, deux jours [*rires*], mais je suis pas tellement une femme d'intérieur. Passer ma... ouais rester à la maison, enfin...

Rester à la maison et le jardin, ou juste la maison ?

Non, dans la maison. Voilà, dans la maison. C'est pas mon truc, alors je bouquine, je peux bouquiner une heure ou deux, mais enfin euh je fais le ménage mais je suis pas fan... je vais pas le faire tous les jours à fond hein ! Donc après, j'ai besoin d'être dehors.

Et quand t'es dehors, tu fais quoi, du coup ?

Bon... Enfin, en général, on est deux, avec Charles, on trafique, voilà, du bois, des... là, on taille en ce moment... Il va falloir préparer le jardin pour la saison... L'été, je fais les cueillettes - c'est moi qui fais les cueillettes, c'est moi qui fais les conserves... je fais tout, je fais tout dehors ! L'été, tu sais on s'installe, t'as pas vu y a un gros arbre là, un tilleul, on passe l'été sous le tilleul en gros, bon. On fait mini-cuisine, machin de plein air.

Donc l'été, tu passes encore plus de temps dehors que...

Ah oui, ah oui oui.

Et dehors, tu fais... je sais pas, des balades, de la randonnée, des trucs comme ça aussi ou... ?

Hum très peu. Très peu, ici c'est euh je... je... j'ai un peu du mal à marcher ici.

Oui parce que tu disais que avant, quand t'étais petite, c'est ça, vous veniez par ici – dans les Cévennes – pour marcher ?

Non, pas pour marcher ! Non non c'était pour voir d'autres paysages ! Par contre, quand j'étais jeu... ado... même après, dans le village où j'ai grandi, je marchais énormément ! Mais ici les chemins sont difficiles, tu es obligée de marcher toujours en regardant où tu mets les pieds. Et ça, ça m'agace. Voilà, et puis je vais pas marcher au bord de la nationale, bon. Enfin, je pourrais marcher sur les petites routes, tu me diras. Mais les sentiers sont compliqués donc... Et puis... donc, ça me fait pas envie ici ! Pas du tout. Alors quelques fois on va faire des balades avec Charles, ouais, on part quelques heures, on fait un sentier, voilà pour voir quelque chose. Y a plein de sentiers balisés ici, avec des choses à voir, bon, on en fait de temps en temps tu vois, mais c'est pas... Alors, ça, par contre j'aurais parié que, à la retraite, j'aurais fait des randos hein ! Bah non ! Pas du tout. Puis alors, j'ai quelques fois fait des balades en groupe, ça me gonfle très vite, bon... Il faut vraiment pas être nombreux, parce qu'alors, c'est... Ah, ça m'exaspère [*rires*] ! d'entendre parler en permanence, non ça ne... c'est pas possible, enfin... Moi j'aimais me balader seule, mais ici je...

Ça te dit trop rien ?

Ça me dit trop rien... Chez moi, avant, ouais... Mon vrai chez-moi, oui. [*rires*]

Et euh... par exemple, tu dis que tu bouquines pas mal, tu bouquines dehors aussi ?

Oui ! Ah oui !

Donc dehors, le jardin c'est aussi un endroit dans lequel tu passes du temps, sans que ce soit

Non mais enfin, ici on appelle le jardin le potager hein ! Après, après...

Ah, d'accord. Comment t'appelles, devant ?

Devant c'est... sous le tilleul !

Sous le tilleul. Donc tu passes du temps, sous le tilleul... à faire les conserves, à bouquiner...

Oui, oui ! Là... oui oui. Bah on fait déjà, l'été, on passe 1h à 2h l'après-midi dans des transats à l'ombre, à bouquiner, de toute façon on peut pas trop bouger il fait trop chaud donc [*rires*] ! Et puis ouais ouais je... oui ça peut être... non mais je bouquine surtout en fait le soir ou le matin au lit hein. Et l'été, parce que donc y a le moment où on peut pas, on peut pas trop bosser parce qu'il fait trop chaud donc on se met à l'ombre et...

Et vous préférez vous mettre à l'ombre du tilleul dehors, plutôt qu'à la maison ?

Oui ! Sauf quand il fait vraiment très très chaud ! Mais sinon moi je préfère être dehors oui.

Parce que ça te fait des sensations différentes d'être dehors ?

Bah je suis bien ! Oui bien sûr... ouais ouais y a... le bourdonnement, les bourdonnements ! Les oiseaux ! Les odeurs ! Tout ça, non, ouais... Ah oui, dans la maison c'est pff... Vraiment que les jours les plus chauds où je... je fais ma sieste à l'intérieur, sinon c'est dehors quoi.

Et du coup, à part l'été, l'hiver dehors c'est pour faire [*insiste sur le mot « faire »*] des choses ?

Oui, plutôt ! Ouais ouais, plutôt. [*silence*] Oui je vais pas me planter devant la maison. Enfin, y a eu quelques beaux jours où je suis quand même allée me foutre dans un transat sur le balcon là [*rires*] pour profiter un peu du... mais enfin, c'est rare hein ouais. On y va pour... pour bosser, pour bricoler, pour...

Mais quand t'y vas, t'es contente d'y être parce que... pour dehors, pour la vue ou pas trop ?

Oh la vue... oui euh... enfin, rapidement quoi, rapidement la vue quand même. Non non c'est plutôt pour sentir l'air, le soleil, le... voilà... me sentir dans la nature, parce que même si on est sur du béton devant, on est quand même dans la nature hein ! C'est très proche hein ! Et c'est incroyable, là, tout ça c'est assez sauvage, tu vois, t'es dehors les soirs d'été, y a une vie [*rires*] tu entends des bruits, des machins, enfin c'est... on est vraiment...

Y a beaucoup d'animaux et tout ça qui... sont tout proches ?

Oh oui ! Oui oui ! Oui, tu, c'est... On dirait, on n'a pas l'impression, mais c'est, c'est assez sauvage quand même [*rires*]. Les sangliers, les renards... des chevreuils ! Enfin, tu vois, bon... On les entend ! On les voit pas toujours mais on les entend quoi... On est vraiment très près là ! Tu regarderas, on, sous, c'est...

Oui. Non mais ne serait-ce déjà que par la fenêtre, c'est, déjà ce que je vois m'a l'air assez...

Oui, c'est touffu, bon là évidemment c'est l'hiver, mais quand c'est l'été, tu... donc on est, on passe des soirées sur le balcon là, l'été, et euh ah ça vit hein ! [*rires*] Ça vit autour ! [*silence*] Ça c'est un plaisir parce que ça c'est sûr, alors là euh... pour moi c'est... c'est important. C'est là... l'environnement. [*silence*]

Et, parmi tout ce qu'on a déjà dit des choses que tu fais, ou des activités ou pratiques, enfin, voilà, est-ce que – certaines d'entre elles au moins – te paraissent inscrites dans des savoir-faire qui seraient spécifiques au lieu ?

[long silence] Au lieu même ? Bah... tout ce qui tourne autour de... de la châtaigne hein. La châtaigne... bon, la pomme. Enfin, c'est... ça pourrait être ailleurs, où y a des châtaigniers, où y a des pommiers mais enfin, bon, on sait, je sais, enfin, j'ai appris... Moi, je suis pas une grande cultivatrice ! C'est surtout Charles, moi je... Je regarde pousser plus qu'autre chose. Par contre je suis la cueilleuse et transformeuse [rires], donc euh... [silence]

C'est la division du travail, ici [rires].

Ouais ouais ! Bah oui... Non, mais je mets un peu les mains dans la terre hein quand même, bon ! Quand on plante, je participe, bien sûr, hein. Mais après c'est surtout Charles qui entretient. Bon. Et moi après, mon domaine c'est la cueillette et... et la transformation ! Et ça c'est... c'est spécifique aux lieux, oui, si euh... enfin ! On essaie de faire que ce lieu nous fournisse une certaine autonomie au moins... partiellement, enfin... alimentaire déjà. Et ça, il faut savoir en tirer le meilleur, quoi. Bon... sinon, après, d'autres savoir-faire... euh... je sais pas faire grand chose [rires] !

Et ces savoir-faire, de manière générale, tu penses qu'ils ont une dimension collective, pour toi ?

Euh... alors, dimension collective, ça veut dire quoi ? Qu'on peut les partager ? Qu'ils sont partagés ?

Ouais, ça peut être ça par exemple. Ça peut être une dimension collective, du fait de faire à plusieurs, soit en vue d'un but commun, soit une dimension collective dans la transmission, ou dans... les échanges, matériels ou...

Mais, tous, oui. Oui, oui.

Oui ? De quelle façon du coup par exemple ?

Euh... Ben... D'abord, la transmission oui parce que ben on s'efforce de les transmettre. Et... et puis on fait un peu... on est un peu tous là-dedans dans notre milieu et... on se parle, on échange. C'est spécifique... enfin c'est pas... Si, on a des savoir-faire liés au mode de vie qu'on a choisi et qu'on partage quand même avec pas mal de gens. Et donc on a tous besoin un peu des mêmes... des mêmes savoir-faire. Donc, enfin moi je prétends pas transmettre trop [rires], mais enfin, on échange. C'est dans ce sens ta question ?

Oui oui, ça peut être dans ce sens-là.

Sinon, c'est quoi ?

Bah il peut y avoir aussi les partages, l'entraide, les partages d'outils, de... la mutualisation d'outils...

Ça, oui. Bah, enfin, on a... pour la transformation à grande échelle qu'on fait avec la châtaigne et la pomme par exemple on a des ateliers. Et là forcément on mu... enfin, on se met avec d'autres gens quoi, c'est des choses qu'on ne peut pas faire même à deux, enfin... Et donc ça. Et puis en plus comme on va dans un lieu coopéra... enfin une coopérative, une CUMA, elle n'existe justement que par cette transmission. C'est-à-dire au départ y en a un qui sait, qui transmet à un autre, qui transmet à un autre, ça s'est passé comme ça, bon maintenant ça existe depuis plusieurs années mais on a bénéficié nous de l'aide de quelqu'un et puis on a aidé d'autres gens, enfin c'est...

Ça fonctionne comment en fait ? Tu adhères ?

Oui tu es membre, tu es coopérant, moyennant quoi tu peux utiliser les, le matériel, mais tu fais toi-même. Bon, le temps passant, elle marche tellement bien cette coopérative qu'il y a des salariés, mais quand même au départ c'était ça, tu fais toi-même. Et donc, et bien, il faut savoir. Alors y en a quelques uns qui s'étaient initié, puis qui ont appris à d'autres. Je me souviens très bien la première fois qu'on y est allé avec Charles, et bien on a bénéficié de l'aide d'un gars et d'autres, fallait... Bon parce que pour la châtaigne, il faut trier les châtaignes, il faut être au

moins 6, bon bah t'appelles pas forcément 6 personnes mais tu trouves sur place. Et la pomme, pareil, puis tu, t'apprends à d'autres et puis tu partages, et puis souvent nous on a pas des grandes quantités alors pour tenir une demi-journée ou une journée, il faut qu'on se regroupe, alors bon bah on y va tous ensemble et puis on s'aide, enfin... Mais bon sinon on est jamais parti dans les trucs « journées chinoises » tout ça, qui existent ici hein mais... on a estimé que c'était [*rires*] pour les jeunes, je sais pas pourquoi mais... Et quelques fois on fait, bon, on fait des choses avec d'autres mais enfin, c'est assez rare c'est vrai parce que, hormis la coopérative, on a quand même une habitude de travailler tous les deux, bon, c'est, tu sais, au bout d'un moment, tu, t'as une façon de te partager le boulot qui... qui roule, quoi. Et puis ça peut être pé... ça peut être chiant de faire autrement et avec d'autres ! Alors, on essaie quand même : on a fait des grandes journées compote de pommes avec Caroline et Christophe, on a fait... on fait sécher les châtaignes pour des gens, dans notre séchoir, la clède !

Oui. Ah, elle sert aussi à d'autres personnes ?

Oui bah si on héberge les châtaignes d'autres personnes. Alors on trouve des deals plus ou moins... ils mettent leurs châtaignes, ils nous amènent du bois tu vois, puis nous on s'occupe... parce qu'on sèche au bois, nous on s'occupe de faire, d'entretenir le feu. Et puis après, y a un travail de décorticage qui se fait, bon voilà je vais te passer les détails, mais on le fait ensemble à ce moment-là, avec les gens, tu vois. Bon voilà, ça, ça fait quand même, on le partage assez...

C'est toujours avec les mêmes personnes ?

Non non...

C'est en fonction de qui a besoin ?

Oui c'est en fonction, et puis au contraire, essayer de ne montrer – parce qu'on milite un peu pour montrer l'intérêt de la châtaigne sèche, qui permet de faire de la farine – et donc si c'est des gens différents, au contraire, on est motivé pour leur montrer que ça se fait bien, que ça peut se faire avec peu de matériel, qu'un séchoir, une clède tu peux le construire facilement, enfin voilà que c'est quelque... D'ailleurs Christophe par exemple l'a compris très vite et... il a très vite été autonome sur le sujet, enfin. Bon, d'autres mettent plus de temps, mais enfin, donc c'est bien, ça... Bon alors c'est vrai que c'est quand même de très bons moments partagés, quoi, autour d'un savoir-faire qu'on a et dont on a envie qu'il se répande ! [*rires*] bon voilà y a quelques domaines comme ça, sinon tu vois là bon on taille les arbres, et bien on est bien quand on est tous les deux, chacun, on fait à notre rythme, tout c'est... on n'a pas tellement envie que 10 personnes viennent [*rires*] ! Parce que pour nous ça va être un moment où on va être... dans les oliviers pendant la journée... C'est quand même calme donc on est... on est un peu sauvage quelques fois. Et pareil pour la cueillette souvent on y va tous les deux, tu vois... on a pas... enfin, si, cette année Caroline et Christophe sont venus passer une journée, bon c'était sympa, on était très bien ! Mais on n'a pas envie d'un rythme tu sais, pas toujours envie qu'il y ait beaucoup d'agitation et de mouvement [*rires*] mais bon, on a quand même tendance à partager ce qu'on sait hein ! et puis à essayer d'apprendre aussi parce que, ma foi, on a toujours besoin hein !

D'accord. Et... en lien avec ces pratiques et les lieux, enfin, toutes ces choses-là, qu'est-ce que l'écologie ça t'évoque ?

[*silence*] Alors. L'écologie pour moi d'abord c'est, c'est l'air que je respire et ce que je mange, pour commencer. Bon, et ça, je pense que quand même on arrive à... à pas mal s'en sortir [*rires*]. Après, bon bah y a tout le reste hein. Alors par rapport à notre façon de vivre, ce qui est un petit peu problématique, c'est qu'on a beaucoup besoin de... d'électricité et de voiture [*rires*]. Bon bah voilà, ça c'est pour nous. Après [*silence*] globalement, ben... je sais pas trop, on s'interroge, enfin je m'interroge et on s'interroge sur ce qu'on pourrait faire encore. Moi je suis pas très militante. Alors c'est vrai qu'on essaie de se forger une vie où on est un peu à l'abri de certains

problèmes liés à l'environnement, mais... mais bon voilà, moi je... Après, pour ce qui est du global euh je suis pas très militante et j'ai pas trop d'idée sur ce qu'il faudrait faire euh voilà.

Ouais sans parler forcément d'idées ou de militantisme etc. enfin... tu vois quoi comme valeurs dans l'écologie ?

Euh, j'y vois... bon alors les valeurs [*silence*]. D'abord bah enfin bon j'allais dire un respect de la planète enfin je sais pas si c'est [*rires*] une valeur, enfin. J'y vois... Non mais d'abord, le bien-être de l'humanité, enfin... si... il faut qu'on... enfin tel que je le conçois, c'est-à-dire avec, bon, la nature, la santé, les choses comme ça. Enfin, là, tout ce bruit qu'on entend [*fait référence aux nombreuses sonneries de téléphone (messages reçus) depuis environ une demi-heure*] ça doit être mon neveu qui est parti à Seoul pour ses études et qui nous envoie des messages – ça doit être à peu près la bonne heure, non c'est trop tard, c'est pas lui alors peut-être [*rires*] ou alors il dort pas – mais, et qui nous envoie des photos d'une foule entassée dans le métro avec des masques parce qu'il y a eu un pic de pollution machin bon voilà et ça ben euh... pour moi c'est, enfin c'est... c'est inimaginable, c'est fou qu'on en soit arrivé là et c'est... enfin c'est vrai que je vois ça en... enfin autour de l'homme hein quand même, bon je trouve que c'est un peu... c'est l'endroit où on vit qui va devenir invivable quoi alors bon. Et on va passer à côté de choses merveilleuses, c'est dommage. Après, ben... Et tout ça, ça passe donc par, que... enfin... je sais pas, je sais pas comment il faudrait faire pour s'en sortir maintenant en fait...

Oui, non mais on n'est pas forcément en train de chercher un plan d'action...

Non mais c'est un peu désespérant quand même, parce que là on est mal barré hein... Donc, enfin pour moi c'est... ouais, enfin, que, qu'un environnement... préserver un environnement où il fait bon vivre quoi, enfin. Alors... [*silence*] certains pensent qu'on peut s'adapter à tout, non mais enfin bon, moi ça me fait pas envie, et puis [*rires*] je suis pas sûre que ce sera formidable quoi ! [*silence*]

Hum. Donc là les valeurs dont on parlait, c'est des valeurs dont tu te sens proche ? Enfin, les valeurs « positives » je veux dire, la question du respect de l'environnement, du bien-être de l'humanité, etc.

Ouais, bien sûr...

Et tu trouves que c'est des valeurs qui s'incarnent bien dans l'environnement dans lequel tu vis ?

Ah oui !

De quelles façons ? C'est en accord, c'est ça ?

Ben... D'abord, on... enfin, mais, je... On vit quand même dans un coin qui est particulièrement protégé, moi je trouve. Alors peut-être qu'on ne passe pas à côté d'une pollution atmosphérique, mais enfin, dans cette vallée, on est assez... on est assez privilégié hein. Y a pas d'industrie, y a pas d'agriculture intensive, enfin bon. Et on a choisi, enfin, on a choisi [*rires*] j'ai pas tout à fait choisi, mais finalement on vit là et puis... on essaie d'avoir une façon de vivre voilà, alors ça on essaie, bon, qui laisse pas une empreinte trop... trop importante. Bon, on y réfléchit, alors bon, alors bien sûr, on est loin du compte, on n'est pas... on n'est pas très parfait, bon [*rires*], mais enfin, on y travaille ! On essaie de trouver des solutions... après voilà, c'est pas parfait et... on s'améliorera peut-être [*rires*]. Mais enfin ça ne peut pas être que... c'est individuel et c'est collectif... mais quand même, il faut commencer déjà par se regarder un peu soi. Moi j'aime pas l'argument qui dit « ouais mais bon moi je prendrai ma voiture et puis y a un avion qui vole » et bah non on s'en fout, l'avion faudrait pas qu'il vole, mais nous aussi commençons par essayer de réduire notre train de vie, enfin... Bon mais c'est compliqué. C'est une des contradictions de la vie en milieu rural, d'ailleurs, c'est qu'on a quand même... [*insiste sur le mot*] énormément besoin de la bagnole, quoi enfin bon... Et ça c'est un peu... bon, on essaie bien d'optimiser nos

déplacements mais si on regarde cette semaine [*rires*], on s'est déplacé tous les jours [*rires*]... largement même. C'est un petit peu problématique ça... Mais en même temps, il faut vivre et... 'fin voilà, après... la solution est à trouver. Mais en tout cas ça nous préoccupe. Je dis nous car on le vit, on le pense ou on en discute, on essaie de s'améliorer.

C'est un de vos sujets, à la fois de discussion et de...

Ouais. C'est une préoccupation et puis, ouais.

Et d'une manière générale, il y a des causes, des revendications, dont tu te sens sensible ? Je crois qu'on a déjà un peu abordé ça tout à l'heure, mais...

[*silence*] pfff... je tourne un peu... oui, j'ai un peu tendance à... [*rires*] à laisser tomber [*rires*] non... mais voilà, sensible. Alors, sensible, oui [*rires*]. Voilà, sensible, oui. Après, ce que je fais, ben tu le vois hein, c'est en gros tu vois ce qu'on fait hein [*rires*], ici euh...

Ben, vous faites quand même... vous faites beaucoup, non ?

[*court silence*] oui, on fait beaucoup, mais enfin, y a des choses auxquelles je suis sensible et pour lesquelles je ne fais rien...

Comme quoi par exemple ?

Ben, je te parlais tout à l'heure de l'immigration, bon, ça me... ça me choque, ça m'émeut tout ça mais je fais rien, enfin, voilà, bon ! Je vais même pas à une manif' si y en a une, quoi enfin ! Je constate et je trouve ça épouvantable mais [*silence*] alors bon je sais pas si, je sais pas ce que je pourrais faire mais si je voulais je trouverais, enfin je pense, tu vois hein. Bon, alors après on peut pas être partout, tout ça, d'accord mais enfin ! Y a des choses... Bon, l'environnement, c'est pareil, je... je vois des reportages, j'entends des choses, je suis consternée, mais je suis même pas militante là-dessus quoi enfin... L'autre fois, Cédric nous a un peu secoués les puces quoi, en nous disant « bah écoutez je sais pas y a quand même des manifestations, vous pourriez au moins y aller quoi ! »

Sur le nucléaire ?

Oui le nucléaire, ou autre, bon ! La marche pour le climat... on est soi-disant sensible à ça et on savait même pas que le 16 mars y a une journée internationale, enfin, non mais... donc y a des choses qui nous échappent, on a besoin qu'on nous secoue un peu quand même, je pense que c'est, c'est quand même dommage, on est sensible mais bon...

Donc tu dirais pas que tu es engagée en la faveur de ces sensibilités ?

Bah moi je trouve pas vraiment non. Je suis sensible.

Mais tu es impliquée ?

Je m'implique un peu dans, à mon niveau là, très personnel et très local, par exemple pour l'environnement, je te dis on essaie, on réfléchit à ce qu'on pourrait faire pour, pour laisser une empreinte moindre

Donc dans ce que tu fais ?

Dans ce qu'on fait au quotidien, oui. Mais bon, on est pas... Alors, si, remarque, on partage un petit peu, dans la mesure où tout ce qu'on fait peut être considéré comme militant, quand on... on milite bien pour un certain type d'agriculture par exemple... Bon, donc oui... c'est faire... c'est faire, quand même, un petit peu... enfin bon, ça va pas... ça va pas chercher bien loin. Mais je me sens, là, je pense que j'aurais du mal pour me motiver à être plus, m'engager plus !

C'est ça qui te manque, c'est de la motivation ? Ou c'est quoi qui te manque pour t'engager plus ?

Oui, motivation... [*rires*] Je sais pas si c'est de la motivation mais... ça voudrait dire faire quelque chose en plus [*rires*] et donc il faut quand même de l'énergie

Et c'est le temps aussi peut-être ?

Non, c'est pas que le temps ! C'est l'énergie, parce que le temps tu sais on en trouve, je crois que si on veut on en trouve, enfin, franchement, là... Mais, c'est une énergie pour...

Hum. C'est « que » ça ou y a aussi tu fais que... tu crois que si tu t'engageais plus, ça changerait quelque chose ? Enfin, ça aurait un intérêt que tu t'impliques plus, pour toi ?

Je trouverais ça un peu plus honnête [*faibles rires*]. Parce que être sensible c'est bien gentil. Si, 'fin, bon, voilà, tu es sensible... Y a... comment dire ? C'est... je suis... je suis capable de verser quelques larmes sur un ours sur la banquise, tu vois... mais, bon ! [*rires gênés*] Et après [*rires gênés*] qu'est-ce que ça fait de plus ? Ça change rien quoi !

Mais qu'est-ce que tu penses que tu pourrais faire de plus, pour l'ours sur la banquise ?

Ben je ne sais pas. Je ne sais pas, je ne cherche pas. Non, enfin bon voilà, ça m'empêche pas de dormir hein.

Non mais, tu me disais tout à l'heure que avec Charles, vous pensez, vous agissez comme vous pouvez par rapport à l'écologie, donc, enfin...

Oui oui pour, pour nous quoi voilà. Mais on n'est pas... Si on est vraiment convaincu je pense qu'on doit être capable de porter une parole quoi, alors est-ce qu'on est pas assez convaincu ou est-ce qu'on est, on manque d'énergie pour le faire, ou est-ce que finalement ça nous intéresse pas trop d'aller... peut-être ça nous intéresse pas, tout simplement. Enfin moi c'est un peu, un peu ça aussi, j'ai un côté très militante pour rien hein. Si ce n'est de dire « je fais ça, maintenant vous faites ce que vous voulez, moi je fais ça, bon après... ». Par l'exemple un peu mais c'est tout.

Par l'exemple ?

Oui. Non mais enfin tu vois... ça me gênerait pas de dire « nous on cultive comme ça parce qu'on trouve que c'est mieux », par exemple ça on le fait, mais bon voilà, après, on va pas marcher dans les rues pour... on n'est même jamais allé à une manif' contre les pesticides tu vois [*rires*], pourtant on est convaincu quand même ! Et des fois je me dis « mon dieu, si nous on n'y est pas... », c'est pas normal qu'on y soit pas quand même puisqu'on est convaincu quoi. Bon... qu'est-ce que ça changerait je le sais pas hein. [*silence*] Enfin, là je crois que je dis beaucoup de choses décousues, c'est n'importe quoi...

Non non pas du tout, c'est très intéressant.

Enfin, je te plains d'avoir à faire le tri là-dedans quand même !

Non non t'inquiète pas, y a beaucoup de choses très intéressantes. On arrive presque à la toute fin des questions, je te promets [*rires*].

Oui parce que je fatigue là.

On arrive à la fin, là. Là, c'est un peu la toute dernière série de questions, enfin, 2-3 questions qui se recourent. Comment... Est-ce que ces engagements, ou en tout cas, ces sensibilités etc. pourraient pour toi s'incarner dans une vision commune pour le territoire ?

[*long silence*] S'incarner ? [*interruption téléphone*] [*puis interruption messages sur le téléphone de Chantal, « en direct avec Seoul », une soirée de boîte de nuit, Whatsapp « ah ouais tu sais, je suis moderne », « on a le métro le matin et les boîtes de nuit »*]

Bon alors ! Je fatigue.

Oui je te demandais pour la vision commune pour le territoire... ça résonne pour toi – les engagements, enfin, les sensibilités dont on parlait... comment ça pourrait prendre forme sur le territoire tout ça ?

[*silence*] Attends, comment ça pourrait prendre forme ? Bah je pense que...

Qu'est-ce que tu vois pour le territoire – au-delà de juste toi ?

Mais, ce... enfin... je crois que les actions dans lesquelles on s'est engagé, quand même, ces actions là, celles auxquelles tu participes, les Automnales, tout ça, c'est, c'est quand même issu de ça, un petit peu... non ? Et c'est pour le territoire, enfin, c'est pas... Alors c'est pas... forcément porter la bonne parole [rires], enfin, c'est quand même là, essayer de motiver, de sensibiliser, tout ça... alors je sais pas si on réussit bien parce qu'en fait les gens qui nous entendent c'est des gens qui sont déjà sensibilisés pour le moment, mais enfin, bon...

Mais c'est pas... c'est que de l'ordre de la sensibilisation ou justement c'est une vision, c'est-à-dire une idée de ce que ça pourrait être ou... à une certaine échelle, sur le territoire de la vallée par exemple ?

Ouais ouais... non, enfin, moi j'ai un peu du mal à avoir une vision de ce que ça pourrait être hein, j'ai un petit peu du mal.

Non mais pas forcément ce que ça pourrait être précisément. Ça peut être des idées, ça peut être des idées que tu... je te demande pas forcément de me dessiner une carte et de... [rires]

Non mais non non mais je comprends bien, tu me demandes pas ça.

Non mais ça peut donner cette impression-là, c'est pour ça que je te précise que j'ai pas...

J'ai un petit peu du mal... on pourrait peut-être aller vers un peu plus d'autonomie du territoire, enfin... sur ces plans-là : gestion de l'énergie, de l'alimentation, tout ça, bon... peut-être, voilà. Et puis sur le... [interruption messages Whatsapp, décide de mettre le silencieux] [1 :52 :10] et sur, et trouver aussi peut-être une façon de gérer plus, plus démocratique. Je sais que ça se fait ailleurs, bon tu es bien placée pour le savoir... Et donc ça après on essaie de, enfin c'est quelque chose qui interpelle mais bon concrètement après je, j'imagine pas comment ça peut se passer. Je sais qu'il y a des endroits qui essaient de le vivre...

Toi ça t'interpelle parce que...

Bah l'idée me plaît. Mais voilà, après je sais pas bien comment ça...

Comment ça pourrait s'incarner justement ?

S'incarner voilà oui.

Tu penses par exemple que sur le plus de démocratie, ça pourrait s'incarner dans les institutions telles qu'elles sont actuellement ou...

Ah il faudrait qu'il y ait des évolutions quand même [petits rires] ! Bon, on discutait, parce qu'on a... on a commencé un cycle de rencontres citoyennes, enfin c'est ainsi qu'on l'a appelé. Un peu en marge du débat, bon y avait Cécé, tout ça... Et donc on parlait de ça mais bon c'est... allez, y a des gens qui vont assister aux conseils municipaux, mais en tant qu'auditeur d'un conseil municipal, si t'es pas élu, t'as rien à dire, enfin tu... Bon. Donc, effectivement, si c'est pas, si c'est juste pour entendre, alors après il faut faire des choses à côté, je sais pas comment on pèse, comment, si c'est tel que c'est aujourd'hui en tout cas, on peut très bien t'ignorer et vraiment avoir rien à faire de, de ce que tu peux penser ou apporter enfin... C'est pas... Il est pas prévu que la parole de tous puisse être entendue. Elle peut l'être, mais elle peut ne pas l'être. Et alors, il faut, je... ça se construit ! Je sais qu'il y a des endroits où ça s'est construit, des...

Tu penses à quoi ?

Ben je pense à Saillans mais je sais pas exactement comment ça se passe, je sais que... éventuellement ils circulent d'ailleurs pour raconter leur histoire [rires], mais euh... Et là on en parlait, enfin, j'en parlais aussi avec des amis, bon, qui disaient quand même que, ne serait-ce que participer déjà, assister, ça implique que les élus se tiennent mieux quoi et puis voilà. Ah oui tu vois effectivement, j'avais même pas pensé à... pensé à ça. Mais je sais pas comment ça peut se

faire mais enfin ça peut... ça s'essaie ailleurs donc ça... ça mériterait... l'idée est plai... enfin est intéressante après je sais pas trop comment ça se construit mais bon... je suis pas seule [*rires*]

Non, c'est l'avantage !

[*rires*] Donc là je sais pas trop ce que ça va donner nos rencontres citoyennes... on veut essayer de... de sortir des idées, peut-être des idées d'actions quoi voilà bon on verra.

Ça implique qui ces rencontres citoyennes ?

Bah là écoute c'est parti de l'Espinas, voilà, de... Pacôme Petit? Tu l'as rencontré ?

Charles m'en a parlé. Euh... je l'ai rencontré ?

Je sais pas. Oui, peut-être. Dans les Automnales.

J'ai son nom mais euh...

Voilà, qui a envoyé des mails comme ça en disant « moi je proposerais qu'on se rencontre, bon ce grand débat, ça... ça nous branche pas forcément mais c'est peut-être l'occasion de, c'est une période qui... où ça bouge un peu, question de voir ce qu'on pourrait faire ». Alors, l'idée c'est quand même de, de repérer, d'essayer d'imaginer ou de repérer des actions qu'on pourrait mener mais alors là je t'avoue moi je suis assez sèche sur les actions [*rires*].

Et y a qui qui participe à ces rencontres ?

Oh beh là, la première fois on devait être une quinzaine quoi, on sera peut-être un peu plus. Bah que tu connais y a... les Dubois, nous, Corinne, Cédric [*rires*], voilà, qui d'autre ? Parvine, du...

Ouais. Qu'on a pas vue, mais oui...

Que vous avez pas vue. Son copain, des femmes que je connaissais pas... Bon ben moi enfin je suis un peu... j'ai plus de ressentis que d'idées quoi si tu veux [*rires*].

Mais des ressentis, ça peut aussi nourrir tout ça...

Ouais...

C'est plus compliqué à... à formuler ?

Oui... C'est déjà difficile à exprimer alors tu vois après... [*court silence*]

Oui, convertir en... en projet ou en...

Ouais, c'est compliqué ! Donc oui, enfin ça rejoint un petit peu quand on disait, enfin je disais que ce qu'on fait là, ce qu'on a voulu faire avec ces, ce collectif, c'était pour moi, c'était vraiment les choses au niveau où je le sentais, qui est quand même un niveau très local et très... bon... modeste ! Et alors effectivement, c'est quand même une action, alors bon que je trouve modeste mais qui me va bien parce que je sens pas, je me sens pas trop dans des sphères plus élevées quoi...

Hum... mais tu penses pas que même à une échelle entre guillemets, ou un niveau comme tu dis, plus proche y a de l'idée qui est dedans aussi ? Parce que tu dis...

Oui y a un peu d'idée quand même oui !

Oui, c'est... on peut quand même appeler ça une idée ! Enfin, je veux dire, une idée est pas obligée d'être valable partout...

Oui oui oui bon d'accord. Mais enfin c'est vrai, c'est quand même né du collectif quoi bon ça a été quand même... l'idée [*rires*] ! Tu sais, c'était un peu « j'ai envie de faire mais je sais pas quoi faire » et petit à petit... [*rires*]

C'est un peu ça l'histoire du collectif aussi... ?

[*rires*] oui finalement oui !

Oui. Toi, ton implication dans le collectif, elle est ?

Bah moi je la trouve euh... bah elle est à faire ce que je sais faire quoi.

Et ça t'apporte quoi toi de faire partie de ce collectif ?

Bah ça me donne le sentiment de participer à la vie... [*rires*] à la vie locale, de m'y impliquer, d'essayer de... de faire avancer une vie collective, enfin, de, bon, voilà... le résultat je le mesure pas, mais...

Et d'avancer vers...

Un monde meilleur ! Forcément [*rires*] Non mais je rigole, mais... bah c'est quand même, enfin, on se veut, alors c'est peut-être pas toujours évident mais on se veut quand même sur ce qu'on a dit, une transition environnementale et sociale, c'est... voilà. Alors est-ce que ça... enfin si moi je trouve... enfin, forcément on en parle au moins voilà après parler c'est bien mais ça rejoint ce que je disais tout à l'heure, bon après... c'est un premier pas, oui, on verra.

Ok... Tu veux rajouter quelque chose là-dessus ?

Non je suis un peu perdue parce que j'ai pas l'habitude de m'exprimer comme ça donc je suis épuisée, je sens que j'ai dit des choses très morcelées, très... des bouts quoi.

Ça t'étonne ? Tu pensais pas que ce serait comme ça ?

Non. Enfin si, je me connais remarque hein je sais bien que j'ai pas la parole facile et que...

C'est un exercice difficile pour toi ?

Oui c'est très difficile ! Non non puis c'est vrai qu'il y a des notions je me rends compte, des notions je sais pas trop le... enfin, je conceptualise pas bien, je, donc j'ai du mal à répondre aux questions finalement, parce que je les comprends pas forcément.

Non mais tu les comprends à ta façon.

Oui mais enfin tu es gentille, tu dis ça, quand tu utilises des mots, tu leur donnes un sens quand même, alors si moi je donne pas le même c'est pas... bah si je comprends pas le sens que tu lui donnes...

Oui ça c'est dans toute situation de communication, on apporte pas le même sens aux choses...

Je crois p... non je crois que c'est parce qu'il y a des mots dont je ne connais pas le sens. C'est tout. C'est pas grave hein [*rires*].

Questions signalétiques

- Date de naissance : 1956
- Activité professionnelle : retraitée, ex-fonctionnaire
- Dernier diplôme obtenu : licence de mathématiques (avait commencé une maîtrise, préparé le CAPES de maths, mais pas allée au bout)
- Date d'arrivée dans la Vallée Longue : 2001 (1^{ère} arrivée dans la Vallée, très peu) – 2003 (commence à investir un peu plus le lieu) – 2015 (devient son adresse officielle)

EC6 - Retranscription entretien Claude

Entretien mené par Lucie. Les phrases en gras sont celles des enquêteur·rice·s. Toutes les indications en dehors de l'entretien pour des raisons d'explication ou de contexte sont [en italique]. Sa femme et sa fille interviennent de longs moments durant l'entretien, chaque intervention est alors précédée du nom de la personne qui parle.

Dehors, sur la terrasse, chant des oiseaux en fond.

- Lucie : Je sais pas si Charles t'avait parlé de l'enquête, tout ça machin... je sais pas il t'avait ?

- Claude : Oui oui oui !

- Lucie : Je sais pas parce qu'il m'avait donné ton numéro mais en fait on n'en avait pas reparlé donc je sais pas s'il t'avait dit que j'allais te contacter...

- Claude : euh non il m'avait rien dit de spécial mais... bon je suis au courant qu'il y allait y avoir une enquête, oui parce que ça fait un an qu'on en parle donc... maintenant je savais pas que j'allais... y participer.

- Lucie : merci en tout cas.

Du coup, toi, tu es là depuis combien de temps ?

Ici ? Ça fera 3 ans au mois de septembre.

3 ans au mois de septembre... donc ça fait 2 ans et...

Ça fait 2 ans et demi qu'on est là.

D'accord, 2 ans et demi. Et tu dis « on » est là, c'est que tu es ici avec...

Alors, ici, alors ce qu'il faut savoir c'est que ici c'est un... la destination c'est un, c'est pas une famille qui a acheté un, un domaine agricole hein, ouais un domaine... c'est... la vocation de ce lieu, c'est un centre agro-écologique. Donc, on est, on a fait beaucoup de travaux d'aménagement en vue, donc on est avec le réseau Colibris, donc réseau Colibris, c'est Pierre Rabhi. Et on est sur, on s'efforce d'être sur les 5 vecteurs principaux donc de... du réseau Colibris, c'est-à-dire la sobriété heureuse, euh la sobriété, heureuse oui si on veut dire [*rires*], euh, gouvernance partagée, [*une des filles de Claude passe : Bonjour ! – Bonjour ! Lucie. – Amandine. – Enchantée. – Enchantée !*] Euh, l'autonomie alimentaire et l'autonomie énergétique, etc. hein, bon. Donc ça fait deux ans et demi qu'on travaille là-dessus et qu'on essaie d'être sur... dans le respect de ces 5 principes. Euh... la destination, enfin le fonctionnement de ce lieu est dans ce cadre-là donc c'est d'accueillir des... des personnes... qui vont venir, euh... soit, se former, soit découvrir tout un tas de choses autour de l'agro-alimentaire... euh l'agro, pas alimentaire ! euh...

L'agroécologie ?

L'agroécologie... mais ça peut se décliner sur plein de choses hein, ça peut être le châtaignier, ça peut être, y a un volet bien-être sur lequel je tiens vraiment à ce qu'on mette l'accent parce qu'ici c'est un endroit qui se prête beaucoup à... à une réflexion sur le lien entre la graine, la terre-mère, etc. et donc ça je tiens absolument à ce que y ait une connexion qui se fasse à travers des... des gens qui vont venir et qu'on sorte du champ du physique pour aller sur une dimension plus... spirituelle. [*silence*] [**Hum**] Voilà. Donc c'est... ce lieu est... est là pour ça. On l'a créé pour ça. Et on a choisi un lieu... on a eu un peu de mal à trouver... on a choisi un lieu qui justement puisse avoir à la fois des... un potentiel en termes de gestion forestière, de prairies, de verger, de... donc avoir aussi une possibilité au niveau accueil, bien qu'on ait fait quand même des travaux d'aménagement pour pouvoir accueillir, on va dire 10-12-15 personnes, que ce soit un petit peu flexible, avec des espaces de travail, je pourrais te faire visiter si tu veux. On a des espaces de travail, on a des dortoirs, on a un réfectoire qu'on est en train de... de dégager, et

justement Amandine va s'occuper, va prendre en charge, puisque son métier, elle, elle est maître-pâtissière, et puis, les métiers de bouche elle connaît, ça c'est son métier, donc elle va prendre en charge ça, mais elle prendra probablement en charge bien sûr, tout ce qui est... euh, l'accueil, quand on aura les stages qui vont commencer, ce qui, normalement, devrait pas tarder. Voilà la destination de ce lieu.

D'accord. Et euh... donc vous êtes combien à habiter ici ?

Là on est 5. Alors 5 il faut pas le raisonner sur le terme d'une seule famille. Amandine habite chez elle. Aurore habite chez elle, et nous chez nous.

D'accord. Amandine et Aurore, c'est vos filles ?

Aurore, c'est mon autre fille. Voilà. Et après on a ma femme et Alban, qui est... qui est là avec nous. Donc on a trois lieux de vie.

Ok. 3 maisons différentes ?

3 maisons différentes, voilà.

Ok. Et vous venez d'où ? Vous avez vécu où avant ?

Montpellier. On était à Montpellier.

D'accord. Et tu as toujours vécu à Montpellier toi ?

Euh, non. Non, non, moi je suis originaire de... je suis né en banlieue parisienne. Et... bah j'ai fait mes... allez, mes 18-20 premières années à Paris et, comme j'aime pas du tout la ville et que y avait quand même déjà des choses qui étaient inscrites dans mon chemin de vie, j'ai quitté la ville parisienne bien que... bon, ça peut faire rigoler de... parce qu'on était à 6 kilomètres de Paris mais on n'allait jamais à Paris ! Mes parents n'allaient jamais à Paris même.

Hum. C'était où ?

Bourg-la-Reine. Bourg-la-Reine. Donc c'est juste sur la Nationale 20, à 5-6 kilomètres au sud de Paris. Mais bon... on n'allait pas à Paris. C'était, c'est rigolo, à dire comme ça aujourd'hui... on n'allait pas à Paris, c'est drôle hein ? Mais mon père n'allait jamais, jamais, jamais à Paris quoi, il a... voilà. Rien à y faire. Et moi j'ai toujours été très très... pas bien en ville. Mais tu me mets à... à Lyon, à Marseille, je... je suis...

C'est pareil ?

C'est pareil. J'aime pas la ville [*air explicite de dégoût*].

C'est quoi que t'aimes pas dans la ville ?

La ville, j'aime pas parce que... euh, moi il me faut, il me faut des oiseaux, il me faut, il me faut ça [*montre ce qui l'entoure*], il me faut du vert. Et puis, j'aime pas cette concentration, j'aime... j'ai... je suis pas bien. Le béton, ça, c'est, si tu veux, cette... cette coupure radicale de, du lien à l'environnement par le béton, le goudron, des, des, des... comment dire ? Un urbanisme qui est de plus en plus hideux, où on cloisonne des gens dans des conditions de vie qui sont abominables, ça, lié à tous les mécanismes de société qu'on connaît et qui nous détruisent, c'est tout ça que, que... que je ne peux pas supporter. Ici euh... c'est pas une fuite, c'est une prise de conscience de dire, « ça j'en veux pas », quoi. Et ici, je veux, c'est ça, c'est ça que je veux. Beaucoup de gens nous disent, « mais, olala moi je pourrais pas, vous êtes perdus, y a personne ! », eh ben c'est faux [*tape du poing sur la table*] ! C'est faux, j'ai toujours un exemple... qui est édifiant. Et là je parle pas de la vie parisienne, mais quand on était à Montpellier, on a toujours eu la chance de vivre dans des... en villa. On a toujours été privilégié, bon ceci dit les maisons c'est nous qui les avons toutes faites, hein, on a fait ce choix. Et la dernière, on était en banlieue de Montpellier, on n'était pas à Montpellier, on était dans un petit village qui s'appelle Prades-le-Lez, au nord de Montpellier. Et, on avait une voisine qui habitait exactement à 4 mètres de notre propriété, enfin de notre propriété, de notre maison, du jardin... Et bien, au moment où on a quitté Prades-le-Lez dans ce quartier bourgeois euh... ça faisait 1 an ½ que j'avais pas vu ma voisine ! Alors qu'ici...

- *Épouse de Claude* : On était en bons termes hein !

Oui on était en très bons termes, bien sûr, très très bons termes. On mangeait ensemble de temps en temps... très très bons termes. Alors qu'ici, vous avez des gens, y a des gens qui sont à 1 km ½, simple coup de téléphone, on mange ensemble, on se voit, on se croise, quand on se croise sur la route, systématiquement on s'arrête et j'ai beaucoup plus de contacts sincères, solidaires, ici, y a beaucoup plus d'échanges, que j'en ai en ville. Je vais boire régulièrement le café chez mes voisins à Tribes là. Bon bah voilà, la journée j'en ai marre de travailler, je m'arrête, je vais boire le thé, je vais... voilà. Et puis ils descendent, et... et voilà. La représentation de la vie en ville, donc c'est tout ça qui fait que moi ça m'intéresse pas. Non, non, il faut. L'humain n'est pas fait pour vivre seul, il est pas fait pour vivre dans des grosses métropoles non plus, il est fait pour vivre en meute. Et à partir de ce moment-là, en meute ça veut dire des... des petites communautés qui sont euh... malléables. Et à l'écoute. Et qu'on construit en étant à l'écoute de chaque individu de la meute. Donc des petites communautés, ici c'est un très bon exemple : on est sur une municipalité où y a 240 habitants euh... et ben on est à l'écoute de tout le monde ! Dès que y en a un qui a un problème, y a une très grosse solidarité, voilà, c'est la taille de la meute, et c'est très bien, parce que tout le monde est entendu. Alors celui qui veut pas se faire entendre, c'est son problème. Mais ceci dit, y a quand même une volonté de... de partager un certain nombre de, de choses, de valeurs qui, dans les grandes lignes, ne dérivent pas comme quand on est en métropole. Métropole c'est cosmopolite et... et donc on se retrouve avec... [*pèse ses mots*] avec une mixité qui est très difficile à... à... je dirais à canaliser et... avec tous les débordements qu'on connaît quoi. Et tout ça, ça se traduit par un confort de vie qui est inimaginable. Quand tous les gens se croisent et se disent bonjour et prennent le temps de discuter, de vivre autrement. Ça donne une qualité de vie que... qui est complètement différente... Voilà. [*silence*]

Et du coup euh... avant ici, t'avais vécu donc, en banlieue parisienne, et directement après, Montpellier ou... ?

Oui. J'ai vécu jusqu'en fait bon on a eu une période où professionnellement il fallait un peu jongler euh... moi j'ai commencé à travailler à... à l'âge de 18 ans euh...

Tu faisais quoi comme travail ?

J'étais employé de banque, en plus chez des pourris hein, la Société Générale, que j'ai combattue quelques années plus tard... pour d'autres raisons. Donc euh voilà, j'étais chez les bandits hein, je suis désolé, c'est comme ça ! Et... mais je me suis évadé hein ! Ça n'a pas duré ! [*rires*] Et donc j'ai fait ça euh... quand je suis parti à l'armée donc euh... j'étais à la Société Générale, je suis revenu, j'ai fait un an et après je suis parti, parce que c'était, ça me convenait pas. Ensuite euh j'ai rencontré ma femme, en Lozère, ici, à la Canourgue, dans un endroit mythique de la musique et du rock'n'roll, c'est... le Ménestrel. Donc, de là, j'ai dit « bon c'est très simple, moi je veux pas entretenir des relations entre Paris et la Lozère hein, ou Montpellier, parce qu'elle était déjà à Montpellier... et donc, 15 jours après je suis venu ici, mais... la raison professionnelle a fait que, bon, j'étais un peu rattrapé par les, par les bretelles, où il a fallu... bah ma femme a fait son école d'infirmière à Montpellier donc, on a eu 2 ans un petit peu de... un peu... bah... tire-bouchonnés. Et puis après bah comme elle avait son, son diplôme d'infirmière, elle a... fait la candidature à Paris, elle a été prise à Paris, de suite. Mais j'ai dit « voilà, moi je veux pas rester ici ! c'est pas... c'est pas possible ». Donc on a fait une paire d'années là-haut et après en... 82-83 un truc comme ça, on a dit « allez [*siffle*] ciao ! » Elle a reposé la candidature à Montpellier, elle a eu tout de suite son poste, et donc, de ce jour-là, on s'est installé à Montpellier, donc, depuis...

Mais pas à Montpellier même du coup, c'était...

Euh... au début, si, on était à Montpellier ! On était à côté de l'hosto, là, colonne St Éloi. Et puis hum... après, en 87... donc on est resté une paire d'années à Montpellier, après on avait les beaux-parents, enfin ses parents habitaient à Mauguio donc c'est en banlieue, un petit village, à 10 km à l'est de Montpellier, donc pour des questions pratiques, les enfants, les beaux-parents... voilà, schéma classique : quand on était coincé, c'est eux qui gardaient les enfants. Donc on s'est installé là, et puis, bon de là on avait pris nos dispositions pour faire un petit plan d'épargne logement pour construire, etc. on a... comme on est assez économe, on a tout fait pour qu'on puisse acheter un terrain et construire la maison, et donc on a construit notre maison nous-mêmes ! C'est moi qui l'ai fait... avec mon beau-père. Et puis euh... et puis voilà. Et puis on a commencé comme ça et après, on est... on est resté jusqu'en... 2000... 99... à Mauguio. Et ensuite on a changé de banlieue, on a, on est allé donc à Prades-le-Lez, plutôt sur... banlieue nord de Montpellier. Et... là on a refait une deuxième maison. On n'est resté pas très longtemps euh je sais pas combien, une petite dizaine d'années, même pas. Et j'ai, on a refait une troisième maison, toujours à Prades... structure bois, etc. avec ma femme, on l'a fait tous les deux. Voilà, comme les petits lutins, et puis... et on est resté jusqu'à y a deux ans et demi et... on a vendu ça et...

Et votre installation ici en fait elle s'est faite de façon progressive ou...

Non, non.

Vous êtes venus vraiment d'un coup ?

On a tout vendu... parce qu'on n'avait pas que cette maison-là, on avait, j'avais, moi j'étais... dans l'immobilier, j'avais une activité dans l'immobilier. Et donc euh à partir de là, on a vendu un certain nombre d'appartements qui nous ont permis d'acheter ici.

Hum. D'accord, ok. Et euh bon on a déjà commencé à l'aborder, la question des... des raisons pour lesquelles vous êtes venus ici, mais spécifiquement dans, dans ce lieu, c'est, y avait des aspirations spécifiques, en lien à ces lieux ?

Alors. Le fondement même... du pourquoi acheter un domaine de 40 hectares, parce que tout ça nous appartient... [*montre les environs*]

C'est jusqu'où à peu près ?

Bah jusque là-haut, Vieillas, tout ça c'est à nous, jusque là-haut, enfin y a un petit bout chez le voisin. Oui y a... on peut passer la journée chez nous, on peut faire de la marche à pied, on est toujours chez nous ! [*rires partagés*] Ouais à quelques choses près, un petit bout de chemin là-bas. [*Épouse de Claude : on voulait pas tant mais bon...*] Oui ça s'est fait comme ça. Mais ceci dit bon je me gargarise pas... je considère que c'est un bout de planète qui... par la loi des hommes, m'appartient, enfin, nous appartient. Mais euh bon voilà, c'est un lieu qui doit être partagé parce que y a un potentiel intéressant. Mais ce qu'il faut bien comprendre c'est que euh... personnellement j'ai toujours considéré que le travail n'était pas l'avenir de l'homme. Ça m'a... ça m'a pris y a très longtemps... euh pour moi, travailler pour empiler des lingots d'or – quand on arrive, d'ailleurs ! – mais, travailler, travailler, travailler, n'importe comment et métro-boulot-dodo et être dans le schéma de, de société qu'on nous impose... non. Ça, c'est pas mon truc. Donc à partir de ce moment-là euh, j'ai très tôt eu une forte conviction que dès que je pourrai arrêter de travailler j'arrêterai parce que je ne vois pas l'utilité de... y a un seuil c'est quand on a, quand on a... ben, tout, on a maison, on a de quoi vivre, même sans exubérance mais de vivre modestement, qu'on a à manger, qu'on a un toit, on a tout, l'accès à la culture. Je vois pas l'intérêt de continuer à travailler... ouais, voilà. Donc y a un moment j'ai dit stop, on a arrêté et j'ai arrêté, ma femme a arrêté un petit peu plus tard pour des questions sociales mais voilà on a dit bon voilà, on arrête... Donc j'ai arrêté très tôt moi de travailler hein, j'ai arrêté à l'âge de 38 ans. Donc... après, les activités que j'ai eues sont des activités qui ont... euh... qui n'avaient pas

vocation de nous ramener des sous tous les mois pour manger. Donc ça c'est important. Parce que de là j'ai eu une... une dérive, et les fondements que j'avais en moi... qui étaient ben euh des fondements sur les grandes questions de ce monde quand même, sur où va la société, c'est des questions sur lesquelles... la vraie vie... dans les années 80 je me suis déjà posé ces questions mais j'avais pas forcément les réponses. Mais les, les grands traits étaient déjà là. Et comme j'ai arrêté de travailler très tôt – même si je faisais des maisons ou j'entretenais mon patrimoine, ça me prenait pas... 8 heures par jour, non non...

Tu considérais pas ça comme du travail en tant que tel ?

Non j'entretenais des... j'entretenais des appartements qu'on avait, donc si tu veux, c'était... alors bien sûr, c'était des sous qui rentraient tous les mois par des loyers. Mais, voilà, en termes de revenus fonciers, mais, euh... si je le faisais pas, c'était pas... c'était pas grave ! Bon, d'un autre côté quand t'as une salle de bain qui est inondée bon faut quand même un peu faire le travail, mais bon, c'était pas une nécessité absolue, je pouvais, j'étais pas obligée de le faire pour le 1^{er} janvier, je pouvais le faire plus tard... Mais, j'avais, par conséquent beaucoup de... beaucoup de temps libre et j'ai commencé dans... dans les années 90, j'avais beaucoup d'activités sportives etc. mais j'avais aussi beaucoup d'activités culturelles. Et euh... un jour, je me promenais dans les rues de Montpellier et y a des jeunes qui m'arrêtent de Greenpeace, qui m'arrêtent, qui me disent « bonjour voilà machin vous connaissez Greenpeace ? », je dis « oui je connais Greenpeace, pas dans les détails, mais je connais Greenpeace », « bah voilà on recrute, on fait une campagne d'adhésion », j'ai dit « pas de problème, où est-ce qu'on signe ? ». Donc ils ont pas eu besoin de se casser le... la tête à me convaincre... voilà, allez, on y va, hop ! Et donc, de ce jour-là, donc ça c'était... dans les années 90. De ce jour-là, je suis devenu adhérent de Greenpeace, on va dire adhérent passif, parmi les milliers d'adhérents qu'il y avait. Mais, alors, je dis ça c'est... parce que le fil rouge est important. Euh... à partir de ce moment-là, c'était pour moi important parce que c'était quelque chose que j'avais besoin de faire, c'était le moment de commencer à aller sur cette voie d'un autre monde. Et euh le... les jours ont passé, les mois ont passé, même les années, j'ai continué mes trucs. Et y a un moment de ma vie, très important, où j'ai dit « maintenant, je veux savoir comment fonctionne le monde ». Et euh... donc c'est pas prétentieux hein mais j'ai passé beaucoup beaucoup beaucoup de temps, énormément de temps, plusieurs années... à essayer de comprendre comment fonctionnait ce monde pourri qui s'... qui est aujourd'hui un monde qui s'auto-détruit, comment on peut arriver à des absurdités comme ça. Alors comme je dis toujours, ça fait toujours sourire, j'ai voulu comprendre comment fonctionnait le monde, j'ai pas été déçu ! Et... tout ça, ça a fait que j'ai pris conscience quand même que il fallait faire quelque chose. Et donc après j'ai eu d'autres activités euh... je suis devenu au sein, un jour, euh j'ai dit voilà c'était au mois de juin de... d'une année, je sais plus laquelle. Je suis allé à la dernière réunion du groupe local de Greenpeace à Montpellier. Et... j'ai dit voilà. Donc je me suis présenté et euh j'ai rencontré donc quelqu'un que j'aime beaucoup qui s'appelle François Catzefflis qui était le coordinateur à l'époque du groupe local de Greenpeace, référent, grand spécialiste de l'océan... Et hum... à partir de là, euh je leur ai dit bah voilà y avait un poste, un poste, enfin, c'était que du bénévolat Greenpeace hein, mais y a eu Titouan, un des militants qui était là et qui faisait des émissions radio. Et donc j'ai dit tiens émissions radio, j'ai jamais fait... comme moi j'ai quand même une capacité d'élocution qui est assez intéressante je crois et, à partir de là, j'ai dit ben ça, ça m'intéresse. Pas de problème, on se revoit au mois de septembre. Au mois de septembre j'étais là, et de ce jour-là, euh, comme j'ai quand même une personnalité assez affirmée. Comme je dis, des fois on sait pas ce qu'on veut mais on sait ce qu'on veut pas, mais... à défaut de savoir ce qu'on veut, mais là je savais que ça je voulais. Donc, j'ai pris en main le côté media du groupe local, c'est-à-dire j'ai mis le pied dans le groupe local

de Greenpeace et j'ai commencé, je suis devenu le référent media, ça veut dire que on communiquait avec 3 media sur Montpellier plus des grands media comme FR3, comme... des gens comme ça. Et euh je faisais donc des émissions sur une petite radio qui s'appelait Terra One, Terraone.fr... C'était la radio de l'environnement à Montpellier, radio de l'environnement et de l'économie sociale et solidaire à Montpellier. Et en plus sur FM+. Donc je me suis mis dans le côté communication du groupe local et là, j'ai, j'ai été euh... moi quand je fais des choses, je les fais... je les fais à fond. C'est simple ; sinon je les fais pas. Et donc, au sein du groupe local, j'ai fait ça pendant plusieurs années où on a, on a... Je crois que je, que c'était apprécié à tous les niveaux, ce que je faisais, le travail que je faisais. Je dis pas ça pour me vanter. Le travail était apprécié, j'interviewais des gens etc. et puis au bout d'un moment eh bien je suis passé en même temps sur membre du, co-directeur du, cette petite radio associative TerraOne-news, TerraOne.fr, pardon ! Et au bout d'un moment, je... je bafouille parce que cette radio est devenue TerraOne-news.fr parce qu'y a un moment je l'ai repris. Elle est... pour des raisons internes, ça n'a pas pu tenir. Et j'ai dit « moi ça m'embête beaucoup de laisser tomber des centaines d'émissions, je reprends la, modestement »... et donc cette radio, c'était une radio web, et donc je couvrais après, je me nourrissais de tout ce monde alternatif montpelliérain. Et ça c'était quelque chose d'extraordinaire parce qu'à partir de là j'ai commencé à... à tisser plein de choses. Et à découvrir que le monde était en train de se construire autrement. Et... tout en conservant bien sûr, Greenpeace, et puis après, après je suis... je suis monté dans, enfin, monté... j'ai continué. Au sein de Greenpeace, j'ai été militant et voire plus. Et euh je suis devenu coordinateur de groupe local de Greenpeace pendant 2 ans, jusqu'au moment où j'ai arrêté pour venir ici. Donc là j'avais des responsabilités qui étaient importantes et j'étais quelqu'un qui, sur un simple coup de téléphone, était capable de mobiliser une équipe pour aller faire une action à droite à gauche. Et, à partir de là, euh la radio en parallèle, j'ai... j'ai fait plein, plein de choses. J'ai, j'ai fréquenté des endroits... donc j'ai découvert le réseau Colibris et puis, c'est...

C'est à ce moment-là que tu as découvert ?

Ouais. Ça fait partie du truc, tout en continuant de comprendre comment fonctionnait le monde, parce que c'était important, surtout quand on fait des interviews avec, avec des gens... moi je pistais les, des... par exemple des réunions comme les Automnales là ici, tout simple, où y a des gens qui sont quand même assez pointus. J'allais les interviewer, comme on fait là et donc à partir de ce moment-là, c'est bien de pas passer pour un con quoi ! Donc j'avais une culture... je dis modestement, mais j'avais une culture sociétale et environnementale qui était quand même et qui est toujours – à mon sens – assez conséquente. Et ça me permettait de faire des interviews de qualité et de proposer – parce que faut pas oublier que quand je faisais des interviews sur le tissu associatif local, bah y avait un retour et jamais je n'ai eu de retour négatif, tout le monde m'a dit « p'tain ton émission elle est super », je faisais des montages qui étaient bien, et tout ça faisait que ben chaque jour... comme je dis, je ne fréquentais que des gens bien. Je fréquentais pas les gens ordinaires qui se contentent de, de, de... de courir après le bonheur éphémère de la société de consommation. J'allais... je fréquentais que des gens qui avaient des idéaux nobles. Et à partir de ce moment-là, ça c'est une ivresse permanente parce que on... on se nourrit de façon extraordinaire mais en même temps on se construit et on construit des certitudes, et tout ça fait qu'à un moment j'ai dit « là maintenant c'est bien beau euh le monde va s'écrouler et... qu'est-ce qu'on peut faire ? Là il faut que je fasse quelque chose ! » Et c'est là où j'ai pris la décision, ça a été un grand coup de poing sur la table, j'ai dit voilà au mois de décembre 2015, j'ai dit voilà ! On va créer un centre agroécologique. Alors c'est un peu patriarcal ce que je dis, et après ça a été partagé parce que bon c'était brutal comme décision mais bon, tout le monde... mes filles sont là,

tout le monde est là donc c'est que voilà... la manœuvre a été BWRAAA ! Le... le train est rentré dans la gare sans s'arrêter...

Ça a été un peu brutal ?

Ça a été un peu brutal mais bon tout s'est mis en place. Et puis après, 2016, on a commencé à chercher un lieu, etc. parce que, pour moi, c'était l'étape d'après, c'était construire le monde dans lequel on va vivre. Parce que c'est ce monde-là qui est l'avenir ; l'avenir n'est pas dans les grandes métropoles. L'avenir est dans le retour à la terre-mère, se nourrir, avec un idéal, un respect.

C'était quoi du coup les critères du choix du lieu ? C'est quoi qui t'a attiré ici ? C'est la maison, le terrain, les Cévennes ?

Alors. Tu sais, le hasard n'existe pas. Hein bon je sais pas si tu as une... une approche un peu spirituelle des choses, le hasard n'existe pas, tu attires à toi ce que tu veux. À partir de ce moment-là, ici, c'est rigolo parce que, dans les années 80, le cadeau de mariage de ma femme c'était une maison qui a vol d'oiseau est à 900 mètres, au Limarès. Une maison qu'on avait achetée, une amie qui habite juste là derrière, parce que ma femme allait à l'école avec Ambre de la supérette, euh...

Ah, elle vivait ici ?

Non elle vivait pas ici, elle était à Mende au collège parce que son père était receveur de, des PTT à Montpellier, et elle était, il avait été receveur de Mende et pour questions pratiques elle était restée à Mende un an ou deux. Et donc elle est allée à l'école avec des...

Des gens qui maintenant sont ici ?

Dont la mère d'une fille qui s'appelle Anne-Marie qui habite à Valès là, juste derrière. Donc euh...

Y a quand même un peu des attaches ici ?

Y a des attaches, ben oui, ça nous a facilité énormément les choses. Mais on a, on a cherché sud et est Cévennes, des domaines avec la Safer (*Société d'aménagement foncier et d'établissement rural*), les agences immobilières et tout ça.

C'était vraiment les Cévennes, c'était pas... ?

Oui. Oui, bah oui parce que euh j'avais et j'ai toujours des biens immobiliers à gérer et donc à partir de ce moment-là si tu veux je pouvais pas... puis même on, ça fait trente ans qu'on est au soleil euh... si tu veux...

[rires] Difficile d'en partir ?

C'est difficile d'en partir, ça nous convient bien et donc voilà on était fixé sur ce coin-là. À partir de là, euh... bah... les choses se sont fait et, et c'est rigolo parce que si tu veux, pourquoi cet endroit [*insiste sur ces trois derniers mots*] ? Bah déjà, à la base, on cherchait, on avait... bon j'ai 60... je vais avoir 64 ans à la fin de l'année, donc j'avais 61 ans, et quand t'arrives à 60 ans t'as pas de temps à perdre ! J'avais une chance c'est qu'on avait quand même un petit capital, et donc j'ai dit on va droit au but, moi je veux pas passer 10 ans de ma vie à construire des maisons parce que c'est pas viable. Bon. C'est pas vivable. Donc, à partir de là, on a rédigé un cahier des charges où il fallait qu'on ait : du bâti, immédiat ; où il fallait : de la forêt, de la prairie, du verger, et qu'on puisse... et de la prairie pour faire du maraîchage bien sûr hein pas pour faire manger les moutons. Et donc à partir de ce moment-là, on est parti sur un stéréotype de domaine. Donc les petits domaines à 2 hectares, on prenait pas quoi, c'était pas intéressant du tout.

Fallait un truc assez grand quoi...

Il nous fallait au moins 30 hectares et il fallait... bah oui parce que une forêt comme ça tu la vois mais si tu veux en profiter il faut faire une gestion, au niveau de ta ressource en bois, ton énergie etc. parce que l'énergie c'est important. Et donc à partir de là on ciblait des domaines et on allait

visiter des domaines, ça a duré 7-8 mois. Et ici, un jour, on l'a eu par Pierres des Cévennes là, l'agence qui est en bas, on a visité un domaine qui était juste là-bas là [*se tourne et montre un endroit environnant*] dans la coupe de pins au fond qui, qui nous convenait pas. Et puis il nous dit comme ça euh « bah y a celui dont je vous avais parlé », mais j'ai dit le problème c'est que là maintenant, au départ on était deux investisseurs... enfin, investisseurs, j'aime pas ce mot-là dans termes de ce... dans ce genre de cadre, mais, on était deux personnes à réunir des sous et j'ai dit maintenant on est plus que tout seul et il faut...

Normalement vous deviez vous installer avec plusieurs...

Avec une autre famille ! Et puis bon, ça s'est pas fait. Ils nous ont, donc, chaque, on aurait mis à peu près les mêmes, le même montant...

Ça s'est pas fait parce que c'est compliqué de monter ça à... ?

Ouais, c'est compliqué. Oui, c'est compliqué.

C'est quoi, c'est le relationnel qui est compliqué ou... ?

... Oui... euh, comme dit Pierre Rabhi, le problème numéro 1 c'est... de ce genre d'éco-lieux, c'est le PFH. Le PFH, c'est le Putain de Facteur Humain. Et... toute la difficulté, et on en a fait les frais depuis 2 ans ½, c'est de transformer ce PFH, en PFH, c'est-à-dire en Précieux Facteur Humain. Parce que il est capable de faire des choses extraordinaires, mais c'est pas facile. Et puis euh moi je le dis, je... je suis pas un modèle, je sais pas tout faire, et... et nous tous, même entre nous des fois ça tiraille. Parce que ben on n'arrive pas à... tout le temps à faire comme on veut et donc il faut une gouvernance partagée, il faut arriver à prendre des décisions sans que personne soit lésé. Et ça c'est pas facile ! Et donc, quand on est parti avec cette autre famille euh les enjeux étaient des enjeux à 6 chiffres, on rigolait pas hein ! Et donc, à partir de ce moment-là, bon, y a eu un moment ils ont dit « bah non on préfère pas donner suite » et on est parti... On s'est revu ! on se revoit de temps en temps, on est parti bons amis, la question se pose pas. Mais du coup quand on a fait la visite du matin à 11h, j'ai dit attention on est plus maintenant que tout seul. Et donc bah on a euh voilà 300 000 euros, 400 000 euros de moins, dans le budget. Ah ça fait un sacré coup de ciseau hein ! Il m'a dit « ah ouais ! Il est là le propriétaire euh y a eu un orage, il est en train de nettoyer, euh... allons-y quand même ! Je l'appelle, on verra bien ! ». Et puis les choses se sont fait, je lui ai fait une offre et entre temps tout s'est parfaitement [*insiste sur ce mot, prononcé de manière emphatique*] enroulé... Quand je dis tout euh tout s'est parfaitement enroulé, c'est-à-dire que voilà les appartements que j'avais se sont vendus comme des petits pains et tout s'est fait parfaitement [*insiste à nouveau sur ce mot*]. C'est ici ma place. Et donc à partir de là, euh voilà on... on s'est retrouvé dans cet endroit comme une feuille sur le fil de l'eau. Et puis et... et puis voilà. C'est tout ça.

Hum hum. Quand tu dis cet endroit, du coup, c'est... ton lieu de vie, tu le délimiterais comment ?

Comment ça euh mon lieu de vie ?

Lieu de vie pour toi c'est quoi : c'est la maison, c'est le terrain, c'est plus large ?

[*Respiration bruyante*] Oh non mon lieu de vie moi c'est... Ben c'est tout cet espace, c'est... J'ai pas d'endroit... bon là c'est l'endroit où je dors ou l'endroit où je fais des activités, mais... hum mon lieu de vie c'est... c'est tout ça, c'est... j'ai pas d'endroit particulier, c'est-à-dire, quand il faut faire un petit truc là-bas je fais un petit truc là-bas, quand il faut faire un petit truc là, les chevreuils me défoncent, ou les sangliers me défoncent le portail, bah voilà hop là-bas. Et puis euh mon lieu de vie c'est... moi je me consacre plutôt à la châtaigneraie et aux fruitiers. Euh... Aurore se, elle c'est le jardin. Euh... Amandine, bah elle va s'occuper puisque... elle est là depuis quelques semaines, elle va, elle va mettre l'accent sur l'hébergement, l'accueil, le gîte et le couvert.

Vous avez commencé à faire un peu d'accueil ou... c'est en préparation ?

Hum pas encore, là on reçoit de temps en temps des personnes qui viennent, mais... pas de façon structurée.

D'accord. Parce que dans le réseau Colibris, c'est structuré quand y a de l'accueil qui se fait du coup ?

Oui oh bah c'est, on peut communiquer. Mais on n'a pas trop communiqué dans ce sens-là encore. Parce que, on n'était pas prêt, on a fait des travaux, je te montrerai ce qu'on a fait, on était un petit peu bloqué avec, avec des fonctionnelles, on a fait un petit sas d'aménagement, bon ça s'est fait sur pas mal de temps, et... et donc on était un peu coincé. Mais, voilà donc mon... mon endroit de vie, boarf c'est... c'est tout ça hein, c'est tout ça hein oui...

Ça coïncide à peu près avec les limites de la propriété en tant que telles ou... ?

... Oui oui [*hésitant*] mais oui mais après... on entretient des relations avec un petit peu tout le monde donc si tu veux, quand il faut échanger et bien on va échanger un petit peu à droite à gauche, c'est, je dirais tu vois t'as l'exemple avec Charles, on l'a rencontré dès le début euh bon bah voilà ça fait partie de mon

Vous vous étiez rencontrés comment avec lui ?

Oh bah parce qu'il faisait, il fait toujours, et je participe toujours, aux journées de formation « greffe », autour du châtaignier. Parce qu'on s'est retrouvé à mettre les pieds dans...

Au foyer rural, c'est ça ?

Hein ? Alors le foyer rural fait partie du... oui oui en tant que, en tant que porteur un peu si tu veux, associatif, mais...

C'est lui qui fait vraiment c'est ça ?

Ah oui oui oui ! C'est lui qui prend ça en main. Et puis bon on s'entend quand même relativement bien. Euh et puis ben voilà j'ai fait la formation la première année parce qu'on s'est retrouvé là le mois de septembre et au mois d'octobre on s'est dit « putain y a des châtaigniers ! Qu'est-ce qu'on fait avec ça quoi ? » Bah voilà !

[rires] Tu savais un peu, toi, en venant ici, qu'est-ce que tu allais trouver ? Comment il fallait faire et tout ça ?

Ah non... Ah bah je... Ah bah moi c'est pas mon métier du tout ! Donc, à partir de là, si tu veux, je me suis retrouvé ici, on avait dit, on avait dit voilà y a trois piliers hein, jardin, verger et châtaignier. Et je l'avais bien mis dans cet ordre-là. Sauf que le châtaignier, et bien il est passé en premier ! Sur le terme de masse de travail, c'est énorme.

Et puis si vous êtes arrivés en septembre, forcément...

Voilà ! Donc, au mois d'octobre on s'est retrouvé à la fête de la châtaigne et on a dit bon bah là il faut, là il faut faire quelque chose parce que là on, on sait pas du tout comment faire ! Donc... tout de suite, formation !

[chute de son fils à côté, la femme de Claude et sa fille viennent pour l'amener à l'intérieur]

Donc, qu'est-ce qu'on disait ?

On parlait des lieux mais... on va parler d'autre chose, maintenant...

Oui, l'endroit, le... l'évolution, tout ça ?

Oui, oui oui. Tu me parlais de ton arrivée, ici.

Ouais, voilà. Donc hum... c'est bon, il tourne ton appareil ?

Oui. Il tourne toujours.

Hum... oui voilà. J'ai pas d'endroit particulier. C'est tout ça quoi hein.

Hum... Est-ce que tu as l'impression que...

Ah oui on était sur la châtaigne !

Oui ! Je me souviens... on aurait l'occasion d'en reparler de toute façon, sinon... Est-ce que t'as l'impression que ce... ton lieu de vie, ce lieu de vie, il est périphérique ?
Périphérique ? De... de quelque chose d'autre ?

De ce qu'on pourrait entendre par périphérique, je sais pas, du fait des distances... ou de l'éloignement...

Non non, ah non non, c'est un endroit de... un endroit de ressourcement, donc il est pas périphérique, c'est les autres qui sont périphériques. Non non, ici c'est un endroit de ressourcement, c'est un endroit de connexion. Donc c'est un endroit de centrage au contraire. La périphérie c'est les, c'est la ville. La ville de perte. Mais, non non non. C'est... ici c'est un endroit de... de centrage. *[silence]* C'est pas prétentieux ce que je dis là, hein. C'est le...

Non non mais c'est une réponse que je considère tout à fait... légitime, enfin je veux dire... la question n'a pas vocation à être répondue par oui donc euh *[rires]*

[légers rires] Oui oui non ici c'est le lien à... à la... à la Terre-mère, c'est, c'est le lien, le lien à une autre dimension. Donc c'est, c'est... c'est fondamental. Mais y a d'autres... d'autres endroits comme ça où... ça pourrait être en face, c'est pareil.

Mais, en gros, les... enfin... on est bien d'accord que c'est pas quelque chose qu'on va rationaliser, « critériser » entièrement mais, les... ce qui fait que c'est un endroit de centrage, dans lequel on s'éloigne justement de ces villes qui nous déconnectent, qui nous tout ça, c'est quoi ? Qu'est-ce qui fait que c'est un lieu propice à ça, qui... qui rend possible ça ?

C'est vibratoire. C'est-à-dire qu'on est dans un endroit d'abord qui est... qui est perdu. Euh...

Perdu, tu veux dire ? Par rapport à la ville ?

Perdu par rapport aux villes oui voilà, c'est perdu, c'est tranquille ici c'est... on est autour des montagnes, et puis avec le vent là *[fait référence au vent qui s'est levé depuis le début de l'entretien]*... on est, on est en pleine montagne. On est tranquille. Euh, à partir de là, euh c'est, c'est le lieu en lui-même qui fait que voilà on est... on est tranquille. C'est ça, c'est cette... C'est l'endroit qui fait qu'il y a une vibration y a... on est... c'est un coin de planète ou on est...

T'es sensible toi à ces... enfin à cette histoire de vibration ?

Ah oui ! On est tous vibration. Et, voilà, y compris moi bien sûr. Et euh à partir de là, si tu veux, ici c'est un endroit de paix, de calme, tu as rien ! Tu as que le bruit de la nature *[silence]*. T'as pas de bruit. Le vent, les oiseaux, et à partir de ce moment c'est un endroit de ressourcement parfait ! C'est pas le seul sur la planète...

Mais du coup c'est plutôt ce rapport au calme et à la nature qui rend possible le fait qu'un lieu soit, comme tu le dis... ?

Ah bah oui, c'est... c'est-à-dire que... tu peux très bien avoir des activités, on va dire, de... spirituelles ou de développement personnel euh en ville mais tu as beaucoup de perturbations périphériques qui font que... bah... tu prends les grands endroits de ressourcement, ce sont quand même des endroits où tu es dans la nature hein, t'es... t'es en pleine nature ! C'est plus propice. *[Intervention de sa femme qui me demande si je veux manger avec eux, je décline en remerciant, je dois rejoindre mes collègues]* Oui donc voilà c'est, c'est... c'est tout ça qui fait que... en ville c'est... tu es perturbé par beaucoup de choses. Alors que là ici c'est... *[silence, démonstratif]* voilà. La sérénité. Et, tu ne peux trouver à mon avis que... la recherche sur soi-même... que dans la mesure où tu n'es pas perturbé par des éléments extérieurs. Puisqu'on parle de chemin intérieur. Donc il faut *[respiration assez bruyante]* il faut pas que l'extérieur vienne te perturber. Et ici l'extérieur tu peux t'en couper. Tout simplement.

Quand tu dis l'extérieur, tu veux parler... ?

Tout ce que les hommes fabriquent. Tout, tout ce que les hommes... toutes les préoccupations, les activités des hommes [*très courte pause*] ordinaires [*insiste un peu sur le mot*], je dirais. Mais, voilà, qui sont pas en harmonie avec les lois universelles. Ici tu peux retrouver le chemin de... de... de... de ce lien euh subtil et divin qui te permet d'être en harmonie avec les lois universelles. Plus facilement qu'en ville. C'est... c'est simple, et compliqué. [*petits rires*]

Ça a l'apparence d'être simple mais c'est pas si simple...

C'est un long chemin. Le plus... le voyage le plus merveilleux, c'est pas, c'est pas celui que tu fais à l'autre bout du monde dans un avion climatisé, hein, le voyage le plus merveilleux, c'est celui que tu fais en toi. Mais... ça prend très longtemps ! Très, très longtemps. Plusieurs vies. [*silence*]

Est-ce que tu dirais qu'il y a des... aujourd'hui, des enjeux sociaux et politiques qui sont propres à ce type d'espaces, aux espaces qu'on considère généralement comme des espaces ruraux ?

Bah c'est-à-dire que... je crois que... superposer le terme d'enjeux politiques et économiques sur un endroit comme ça, c'est pas compatible. Parce que ici justement, tu viens dans des endroits comme ça, parce que tu as pris conscience que ces fameux enjeux politiques, sociétaux, économiques, enfin, tout ce qui nous détruit, financiers, ne sont pas les solutions demain pour un monde de paix et de joie et d'harmonie. Donc à partir de ce moment-là, tu ne peux pas reproduire un quelconque enjeu sur un endroit comme ça. Ici, comme je dis toujours, les... on échange avec des gens et bon bah voilà, « tu m'apportes des butternuts et combien je te dois ? mais tu me dois rien, je veux pas d'argent. Apporte-moi des... voilà donne-moi tes salades, donne-moi tes fromages, mais pas d'argent ». Donc... on échappe aux mécanismes, par conviction. Par choix, mais par conviction, on échappe aux mécanismes financiers que, que vous avez vous dans les grandes villes. Donc à partir de ce moment-là on peut pas, on veut pas de schéma-là ! Donc on fait tout pour s'en couper et donc on retombe fatalement, repoussant le schéma dominant, actuel, on propose un autre schéma de société. Qui est un schéma...

Du coup, il y a des enjeux sociaux et politiques qui sont propres, mais qui sont pas ceux de la vie euh ailleurs... c'est une autre, peut-être, forme... sociale et politique...

[*soupir*] Euh oui enfin, je dirais... Ah c'est une autre forme, mais, euh, la politique n'a jamais été la solution aux maux de société, jamais ! La politique, par définition, est la meilleure façon de détruire une société.

Mais quand tu dis la politique, tu entends quoi par politique ?

Le monde politique, la structure politique.

La structure politique, telle qu'elle est aujourd'hui.

Telle qu'elle est aujourd'hui, bien sûr.

Donc on est d'accord, c'est pas le politique en tant que tel...

Oui oui oui. Mais bon, la politique, la politique... les systèmes politiques, tel qu'on connaît dans le monde occidental, principalement, à travers les millénaires puisque c'est quand même un système qu'on reproduit sur la loi du plus fort, sur la domination, etc. euh c'est un système qui n'a jamais fait ses preuves ! [*court silence*] Si ! La seule preuve qu'il fait, c'est qu'il contribue à détruire l'humanité, qu'il est censé protéger ! C'est tout. Donc la politique n'a jamais été la réponse à un quelconque mal de la société. C'est clair !

Même les théories politiques critiques de l'autonomie, ou ce genre de choses ?

Ah là mais critiquer un système dominant, très bien ! Ça peut apporter des alternatives, si, d'accord !

Mais donc des alternatives politiques...

Y en a plein des gens qui proposent d'autres...

Les alternatives politiques, tu penses pas que ça peut nourrir...

Mais je crois pas qu'il faut qualifier en termes de politique ! La politique c'est une minorité de personnes qui décide pour une majorité ! Non, je suis pas d'accord !

Tu penses que fondamentalement la politique ça ne peut être que ça ?

Bah la politique, si on... si on qualifie un acte de, d'échange pseudo-citoyen, euh, on le qualifie de politique ! Mais la politique, ça implique directement un pouvoir sur son prochain. Parce qu'on manipule son prochain, alors on peut, on peut éla... on peut délirer pendant très longtemps en faisant croire que la démocratie permet de... non, on s'aperçoit aujourd'hui, on a la démonstration en France, mais on a la démonstration dans tout l'occident, c'est qu'à partir du moment où une personne devient politicienne, c'est-à-dire l'objet d'une politique appliquée, qui est la politique dominante d'un système décadent euh à partir de ce moment-là, on s'autodétruit !

Hum. Mais tu penses pas que par exemple à une échelle très locale – ne serait-ce qu'à l'échelle de, du lieu que vous avez créé, ou de la communauté dont tu parlais, de 200-300 personnes du village – il y a une forme de politique, de gestion ou d'auto-gestion qui pourrait se mettre en place ?

Bah... oui... oui mais à ce moment-là il faut pas qualifier ça de politique parce que la politique c'est pas le terme qui convient.

C'est le côté institutionnalisé du politique et formalisé qui te dérange ?

Non ce qui me dérange c'est que euh sous couvert de servir le citoyen et de répondre à ses besoins fondamentaux, le politique va s'approprier le pouvoir sur.

Oui mais là tu parles pas du politique, tu parles des politiciens

Oui mais bon le politicien est l'outil de la politique en place.

Oui mais si c'était à une échelle plus, suffisamment locale...

[silence] Eh bien, je qualifierai pas les actes de gouvernance de politique. Politique c'est malsain, c'est... c'est nauséabond comme terme.

Non mais d'accord, je parlais pas forcément du terme en tant que tel, mais de cette idée de... de gestion de vie en communauté.

D'accord ! Hum... je dirais, je dirais appelons, trouvons une formule, on peut la qualifier comme on veut, mais donc par exemple de gouvernance partagée. C'est-à-dire euh la politique – telle qu'on la connaît actuellement – est une politique sur [*insiste sur le mot « sur »*] son prochain. On domine, à travers la politique, on a le pouvoir, et le pouvoir, on a du pouvoir sur [*insiste à nouveau*] son prochain. Ce qu'il faut, et la réponse à tous les maux de société, c'est d'avoir un pouvoir avec [*insiste sur le mot « avec »*] son prochain c'est-à-dire que on ne gouverne pas en prenant des décisions sur, qu'on impose à son prochain mais on gouverne avec l'ensemble des personnes, on prend une décision collective et on l'applique, cette décision, en gouvernance partagée. Et chaque personne doit s'exprimer. Or, dans le système politique actuel, on s'aperçoit que la majorité des gens maintenant on est arrivé à des absurdités, c'est un dégoût total de la politique, on a la démonstration ça fait 18 semaines que les Gilets Jaunes sont là et c'est pas fini ! C'est que y a un rejet total de la politique et du schéma politique occidental !

Et les mobilisations des Gilets Jaunes tu les interprètes comment toi ? Tu t'en sens proche ou ça...

Bah c'est le reflet d'une société décadente.

Tu te sens proche un peu de certaines des revendications ?

Ah oui tout à fait, mais bien sûr ! Je ne peux que me sentir proche de ces gens qui sont broyés par une mécanique euh... politique, mais c'est l'instrumentalisation ça du mécanisme, mais surtout les mécanismes financiers tels qu'on les connaît là. Et c'est... non non je suis, mon cœur est avec eux, bien sûr, mais... ils trouveront vraiment une alternative le jour où ils trouveront une

dimension spirituelle. C'est-à-dire que euh subir amène la lutte, la lutte amène de l'énergie et euh l'énergie, quand on la met contre quelque chose – bien sûr c'est un mal nécessaire parce que aujourd'hui la société occidentale est complètement pourrie ! C'est, c'est... c'est immonde ! Mais... il est... fondamental, si on doit investir de l'énergie, c'est de mettre de l'énergie pour quelque chose, et non pas de l'énergie contre. Mère Teresa disait, alors qu'elle avait été sollicitée contre la guerre au Moyen-Orient ou je ne sais où, et elle avait décliné l'invitation en disant « vous m'invitez quand vous ferez une marche pour la paix, mais je ne vais pas mobiliser mon énergie pour une marche contre la guerre ». Et c'est fondamental parce qu'en termes de... de loi universelle – et moi je suis passé par là avec mes activités à Greenpeace où y a un moment où j'ai dû laisser tomber parce que je... ça me, ça me consommait beaucoup trop d'énergie négative, et pour me reconstruire, pour m'équilibrer, j'ai eu besoin de, de construire ce que tu as là sous les yeux euh et puis de me nourrir de tout ce tissu associatif dont je parlais tout à l'heure et euh... et c'est fondamental. Il faut mettre de l'énergie pour construire le monde dans lequel nous voulons vivre demain et ce monde-là c'est à chaque instant, à chaque pas on construit le chemin sur lequel on marche. Et le jour où les Gilets Jaunes auront pris conscience que on peut faire les choses dans la non-violence – parce que moi je suis profondément non-violent – et qu'on peut faire des actes simples, non pas en luttant contre [*insiste sur ce mot*], mais en faisant des choses pour [*insiste sur ce mot*] autre chose. Un exemple tout simple : demain, plus personne – ou aujourd'hui, on est samedi, c'est le jour du temple, le temple de la consommation, la France entière va chez Leclerc, Carrefour, hein les plus grands bandits de l'agro-alimentaire, de la distribution, qui, accessoirement dissimulent, par des artifices financiers, leurs bénéfices dans les paradis fiscaux. Eh bien, aujourd'hui, imagine une seconde que personne [*insiste très fort sur le mot « personne »*] ne mette le pied dans ces réseaux de la grande distribution. En trois semaines, le monde occidental bascule. Trois semaines, c'est tout. Et là, il n'y aura pas de violence, il y aura qu'un choix pour [*insiste sur « pour »*] quelque chose. Et ce choix pour [*insiste sur « pour »*] quelque chose, eh ben il est très simple, c'est-à-dire que plutôt que d'acheter des produits qui sont fabriqués à l'autre bout du monde avec des gens qui travaillent au seuil de l'esclavage – qui sont dans l'esclavage – eh bien on va faire le choix pour [*insiste sur « pour »*] un agriculteur qui est équitablement rémunéré et qui fait un produit noble : c'est tout simple ! La solution est excessivement simple. Et du... de ce jour-là, le jour où les Gilets Jaunes auront pris conscience de cette dimension-là, le monde occidental sera balayé ! Littéralement ! En quelques semaines. [*silence*] C'est très simple. Mais c'est très compliqué. Le PFH !

C'est ça. Ça doit être ça qui reste. Hum. Euh, je voulais te poser une question, mais je pense que tu m'as déjà un peu répondu, c'est, me raconter un peu le, l'environnement, les lieux dans lesquels tu vis, mais on en a déjà un peu parlé. Est-ce qu'il y a quelque chose qu'on n'a pas abordé à ce sujet-là ? Les caractéristiques... Ce qu'elles te font, à toi, vivre ? Ce qu'ils te font vivre ces lieux ?

On peut élargir après en termes de lieux, mais non pas local au niveau de la propriété mais en termes d'environnement ou le, le... on pourrait... chacun a son, son, son... comment dirais-je ? son ressenti euh... moi je suis arrivé ici, je suis cévenol, je travaille comme un cévenol parce que, parce que ici c'est comme ça qu'il faut fonctionner, et puis je considère que le travail n'est pas l'avenir de l'homme. En termes d'outil pour « gagner sa vie ». Mais le travail est fondamental pour fédérer une énergie positive collective. Je ne conçois pas la vie sans travailler, mais ça ne me dérange pas de travailler alors que je pourrais très bien vivre sans rien faire. Et je travaille ! Je travaille ! Mais euh ça c'est le tempérament cévenol et quand on se rends compte que euh et bien ici on est en lien avec la nature hein on est en lien avec la Terre-mère qui nous nourrit. Or pour que la Terre-mère puisse nous nourrir de façon durable, eh bien il faut travailler ! Parce que la, la,

la nature est excessivement généreuse à la condition qu'on consacre un petit peu de, d'amour, de travail, d'attention. Donc ben voilà faut travailler, c'est ce travail-là. Mais qui n'est pas traduit forcément en force économique ou en monnaie de singe. Voilà. Donc après ici moi je suis dans ce, dans ce... dans ce coin là, bon la Vallée Longue... voilà... mais euh.

Tu te sens... tu te sens – enfin, c'est pas vraiment appartenir, mais tu te sens vivre en Vallée Longue ?

Oui oui ah mais tout à fait ! Après, je me vois, et je pense que je vais vivre mes 40 prochaines années voilà, ici, je suis très très bien ici. Mais je pourrais être très très bien ailleurs. D'accord ? Je n'ai pas d'attachement à un clocher, moi. Je suis très bien ici.

Même... à un clocher ok, mais à une terre en particulier ?

Non, parce que y a d'autres endroits, la planète elle se résume pas à un endroit. Y a des millions d'endroits où on peut se sentir très très bien. Et... et donc... voilà, je suis pas... je m'adapte, je me fonds totalement dans la culture locale – bien que y a des domaines où je partage pas forcément...

Comme lesquels par exemple ?

Notamment l'occitan. Bon mais l'occitan fait partie de la culture locale, c'est très ancré voilà mais à multiples reprises, Charles me dit « bon quand est-ce qu'on te voit à l'occitan ? ». Non bah non, bah non, non, non... Je veux pas mettre de l'énergie sur quelque chose qui... sur lequel je peux m'abstenir, qui pour moi n'est pas... C'est culturellement important dans ce coin de planète mais euh... moi je ressens pas le besoin de mettre de l'énergie sur l'occitan. De toute façon on peut vivre sans l'occitan. Mais, par respect, par toutes les générations qui sont passées précédemment, y a une culture, y a une histoire et je partage avec plaisir les grandes histoires cévenoles et je m'en inspire et je suis friand de savoir comment on vivait ici y 2-300-500 ans... euh mais je ne ressens pas le besoin de... d'apprendre l'occitan pour faire une intégration totale, sachant qu'en plus l'occitan, c'est pff... parler occitan euh bah c'est comme si on veut parler chinois quoi, il faut des chinois ! Donc euh [*rires*] moi je veux bien mais... je vais parler occitan pour dire bon c'est bon co... bai pla, ouais ça va bien, bon ça va, pas besoin d'occitan pour, parce que je vais pas échanger en occitan pff... non non. Mais bon je respecte parti...

Que ça puisse intéresser d'autres, oui ?

Oui oui bah bien sûr... Si des personnes peuvent trouver de l'épanouissement en parlant occitan, je respecte tout à fait, bien sûr, bien sûr.

Et, plus largement, qu'est-ce que tu apprécies toi dans cet environnement spécifique, même si je comprends que ça pourrait être un autre ? Dans cet environnement-là qu'est-ce qui te... à quel sentiment tu associes les lieux ?

Bien-être. Plénitude. Oui. La joie. La joie. Le contact, le lien. Le lien entre le... la Terre-mère et le Père céleste. Le Yin, le Yang. Le plus, le moins. Euh... cette dualité fondamentale qui constitue l'univers entre l'énergie et l'information qui constitue tout lieu de l'univers. Pas particulièrement cet endroit. C'est cette harmonisation de... de vie, de pensée qui fait que ici c'est la... c'est un endroit de plénitude. Et cet endroit je sais qui va devenir un endroit incontournable, de ressourcement. Je le sais, c'est comme ça. Euh... parce que je suis connecté à la source. Je dis pas ça de façon prétentieuse, c'est mon schéma de vie. Je sais qu'ici je suis à ma place. Beaucoup ne comprennent pas, même dans les gens que je fréquente. J'en parle parce que ça me paraît important d'en parler. Mais euh même des gens comme Charles, Chantal... ne savent pas vraiment ce que je veux faire ici. Moi je le sais. Mais je sais aussi que je suis à ma place. Et ce n'est pas « ma » place, c'est la place qui va accueillir des milliers de personnes pour faire un travail. C'est ça qui est important. Ma place... moi ce que je fais, moi, mon petit moi, euh... c'est une chose, mais mon rôle n'a de valeur que dans la mesure où je le partage. Et c'est

tout ça qui est important. Et ça je peux pas le partager, y a beaucoup de gens qui ne comprennent pas, et qui ne comprennent pas cette, ce, ce, ce, cette... ce montage global, enfin montage... cet, cet ensemble qui est – c'est la... comment dire ? L'universalité, euh les composantes de l'univers, euh... l'énergie, mais l'énergie, pas l'énergie pour mettre l'essence dans la voiture, l'énergie qui nous, qui mène toute source de vie et d'information, et ça c'est le chemin intérieur qui, et cet endroit est en parfaite harmonie pour trouver le chemin sur une réflexion intérieure. Après, le, le, le... le côté purement terrestre de dire « bon bah voilà, on aménage ci, on fait des légumes, on fait ça... », ça c'est le côté terrestre où on a besoin de nourrir notre corps en harmonie avec ce que la Terre-mère nous apporte, parce que le fait d'être en parfaite harmonie au niveau alimentaire nous permet d'être en parfaite résonnance et en vibration totale. Et si on a la vibration absolue avec l'univers, on évolue. C'est ça qui est important. Et c'est tout cet ensemble de choses qui fait que ce lieu est un lieu propice pour ça, tu comprends ? Mais y a d'autres lieux et y en a des milliers ! Et y en aura de plus en plus. Qui sont faits et qui peuvent faire la même chose. Je ne suis pas un... Y a eu d'autres, y a eu des sages qui sont passés sur cette planète avant moi, y en aura d'autres après et... et qui proposent des lieux voilà... On fait pas une méditation au bord de l'autoroute. Même si on peut se connecter... c'est, c'est mieux d'être dans un endroit de... d'unité. La loi de base c'est l'unité. Nous sommes tous un. Issu de l'unité. Or on s'aperçoit que, si on élargit le débat, les mécanismes de société de l'ancien monde - puisque c'est un monde qui va s'effondrer - les mécanismes de société de l'ancien monde sont un... sont régis par une loi très simple, c'est la division. Et, plus tu divises, plus tu soumetts. Et ici c'est tout l'inverse, c'est-à-dire que je propose l'unité, qui soude, avec laquelle on partage, on avance, on construit, en harmonie avec la vraie dimension de la vie.

Hum. Et, euh, au niveau sensoriel, y a des odeurs, des sons, des saveurs auxquels tu associes les lieux qui sont... ?

Mais tout ! Tout est divin. Tout est divin ici. Le papillon qui passe. Le vent qui passe. C'est l'énergie, c'est du divin. Le soleil. Tout. Le silence. Tout.

Ces sensations, auxquelles ça renvoie, c'est des choses qui te paraissent, toi, agréables ? Qui sont de cet ordre-là ?

Ah bah bien sûr ! Bien sûr ! C'est, c'est... c'est des joies intenses. De se dire « voilà, je suis en paix ». Oui. Tout. Tout est divin. Tout est... cette énergie qui passe. Ce lieu est porteur de quelque chose qui nous [*inspire profondément*] qui nous ressource, qui nous permet d'accéder à une autre dimension – sereinement.

Et euh... bon cette question, elle va peut-être être un peu moins pertinente parce que ça fait pas très longtemps que t'es installé ici mais, comment tu dirais que ton... enfin, est-ce que ton environnement a évolué ces dernières années ?

Tu parles « environnement » au niveau on va dire euh...

Incluant plusieurs dimensions, la dimension plus, effectivement, « naturelle », mais l'environnement ça peut être social, des gens qui s'installent dans le coin ou...

Le constat que je fais, mais... c'est un constat qui peut, qui repose sur, je dirais, une bonne dizaine d'années, c'est qu'y a un retour à ce lien qu'on a perdu, qu'on nous a substitué. Aujourd'hui, je tiens pas un scoop en disant que y a énormément de gens qui viennent se ressourcer... qui viennent f... vivre autrement ! Parce que, ils s'aperçoivent que la vie qu'on nous propose n'est pas la bonne. Donc c'est clair, c'est démontré qu'aujourd'hui on le voit, à travers les propriétés qui sont proposées... la demande : beaucoup de jeunes viennent s'installer, ont des convictions très fortes, des idéaux très très forts, et... et je suis admiratif parce que ils se mettent souvent en... en position de risque ! Parce que c'est très difficile de s'installer comme ça. Toutes les portes ne sont pas ouvertes ! Et parmi les Cévenols, y en a qui ont la tête dure, qui sont pas

prêts d'ouvrir, de lâcher leur petit bout de terrain, là ! qui, qui est inscrit sur un acte notarié, un registre... donc aujourd'hui je pense que en termes de société, y a, y a, on peut généraliser, y a une très grosse demande de construire un monde autrement et on n'échappe pas à ça ici hein !

Et si c'est généralisé – ouais on n'échappe pas à ça ici mais tu trouves qu'ici y a spécifiquement ça ?

Ah oui !! Ah oui c'est clair. Euh sur... on le voit, à travers les Automnales y a eu euh bah le fameux document, avec les interviews qui ont été faites, dont je participais d'ailleurs. Y a plein de gens, bon...

T'es en lien avec ces personnes ?

Oui ! Oui ! Je dirais pas quotidiennement mais...

Oui parce qu'y en a qui sont loin !

Oui bah oui, très proches mais très loin par la route [*rires partagés*]. Et donc non non on est en lien permanent, oui oui oui ça c'est pas la question ! Y a pas de souci.

C'est des gens avec qui vous vous comprenez ?

Ah oui, bah oui parce qu'on a fait les mêmes choix. Après le, le comment on fait, c'est autre chose, mais... je pense à Pernelle et... et euh Am, Pa... merde. Ah j'ai oublié son prénom ! Peu importe, Pernelle ! Et... et donc euh si tu veux ce sont des gens qui ont fait le choix de quitter une situation professionnelle qui était très bien euh pour venir dans la... dans la simplicité.

Donc ça se rejoint avec ce que...

Oui ! Et puis, voilà, elle fait des plantes médicinales et... elle fait ses confitures... on fait tous la même chose hein ! En fait, qu'est-ce qu'on fait ici ? Ici, parmi... avec tous les autres... bah on apprend à se nourrir, c'est tout simple. Mais c'est très compliqué. Mais euh... et donc tous ces gens-là contribuent à cet effort, cette dynamique globale qui est de... voilà on veut plus du monde qu'on nous a proposé, c'est pas possible. Et donc, y a, y a... y a une augmentation importante.

Oui et euh et au niveau euh personnel, tu dirais quoi de ton rythme de vie ici, à toi ?

Oh c'est tranquille. C'est tranquille, le rythme ici il est de... il est paisible.

Il est différent de ce qu'il serait ailleurs ?

Oui bon ce qu'il y a c'est qu'il faut... si je personnalise le truc, bon moi je suis à la retraite ! Je suis pas obligé de travailler comme ça. Je fais le choix de travailler mais euh... oui j'ai un rythme que j'ai beaucoup ralenti parce que la première année... pfiou !

C'était du boulot ?

C'était autre chose ! Oui, c'est toujours du boulot mais maintenant je le prends de façon plus... plus cool. Oui, plus calme. J'en fais moins. Mais, mais voilà, c'est... le rythme... le rythme est à dimension humaine.

Et qu'est-ce qui te semble rythmer ta vie du coup, ici ?

Oh bah les saisons ! Bah oui. Les saisons... parce que, on est... voilà, on arrive au printemps, on est mi-mars, bah voilà faut faire les semis, faut retourner le jardin, faut mettre l'engrais, le compost et puis faut tailler les arbres, faut préparer, faut les protéger et... donc c'est les saisons ! Les saisons... on apprend, en fait euh ce qu'on fait, notre travail consiste à apprendre à se nourrir, de la graine, jusqu'au compost. Et donc, à partir de ce moment-là, eh ben... travail, obligatoire ! Mais, la saisonnalité est fondamentale. Eh oui, on fait pas le compost au mois de décembre. Il faut l'avoir préparé avant pour qu'il se fasse pendant le mois de décembre mais... et donc y a tout à un tas de tâches qui sont reliées aux saisons.

On a commencé un peu à en parler du coup, je rebondis sur ça, mais c'est, les... qu'est-ce que tu fais, toi ? Enfin, quelles sont... les différentes activités que tu peux avoir, qu'elles soient de la terre ou... dans les lieux, de manière générale ?

Alors y a les fondamentaux c'est les passages obligés, c'est-à-dire l'entretien. Ça c'est obligé, si on veut maintenir un... un endroit, on va dire, euh qui se... par exemple, voilà, t'es garée, là, y a des gouttières, si on les entretient pas, prochain orage, on fait des ornières de 50 centimètres, on peut plus rentrer en voiture ! Donc ça, l'entretien. Voilà, une clôture qui est cassée, les choses comme ça. Les urgences hein voilà, ça c'est ça : les urgences alors ça bien sûr on n'a pas le choix. Mais c'est souvent les urgences euh c'est souvent parce qu'on n'a pas fait l'entretien ! Donc, on fait l'entretien, c'est beaucoup moins de travail ! Et euh et après, bon bah on se diversifie, on se partage les tâches. Bon moi j'aime bien la châtaigneraie, ça fait... depuis le début, je m'occupe de ça.

Tu... vous transformez du coup aussi les produits ?

Oui on transforme aussi, oui oui ! Oui, on fait un petit peu de, on essaie de transformer, d'adapter bah voilà, nos produits, nos productions, qu'est-ce qu'on en fait et voilà, sachant que bah c'est pas facile parce que récolter, transformer, produire, revendre, bah ça détermine des choix qui sont... qui sont pas faciles à faire. Donc voilà... le Cévenol traditionnel, c'est quelqu'un qui fait, qui touche à tout hein. Oui on sait tout faire ici hein ! Oui. Et il faut tout savoir faire ! Sinon pf... on est perdu !

Donc tu fais quoi d'autre à part ça ?

La sieste. *[rires]*

La sieste. Dehors ou à l'intérieur ?

Ça dépend des saisons ! *[rires]* Eh oui ! Non non, la sieste, tous les jours bien sûr ! Mais euh...

Et tu parlais de méditation tout à l'heure.

Oui après euh ça c'est un autre travail. Oui.

Mais c'est quelque chose que tu pratiques... ?

Ah quotidiennement bien sûr !

Et que tu pratiquais avant ou... ?

Oui ça fait très longtemps ! Oui ça fait très longtemps. Très très longtemps.

À l'intérieur, dehors, t'as une préférence, enfin je veux dire, les lieux important ?

Oui c'est mieux dehors quand euh mais... pas au moins de janvier !

Non, j' imagine oui.

Mais on peut oui.

Si on est très centré, ça peut peut-être marcher mais...

Y a des puristes mais... si si on peut mais c'est plutôt qu'après il faut des, des... des endroits où ce soit aménagé tu vois mais là on. Là j'aimerais bien le faire, on va le faire mais... bon mais sinon après les choses comme ça, tu peux le faire n'importe où...

C'est sûr. C'est quelque chose que tu pratiques seul ou c'est quelque chose que tu associes à des gens ?

Ah euh oui on peut euh... ça dépend des circonstances, des fois c'est à plusieurs. Y a différentes, c'est... c'est vaste hein ce programme-là ! C'est vaste... Ça dépend, ça dépend du travail que... qu'on veut faire. Si c'est... on peut faire un travail collectif de... de reliance à la... à l'univers, mais... ça peut se faire à plusieurs, ça peut se faire tout seul. Tout dépend du travail qu'on veut faire.

Y a des... groupes de méditation, des choses comme ça dans... dans le coin, qui, c'est un truc qui ?

Oui on a des voisins là-haut qui sont très connectés, qui sont en Oasis également. Oui... on a tous cette dimension. Ils sont derrière là *[me montre la direction]*. L'Oasis de la Forêt sacrée. Où ils sont... eux ils sont très branchés sur l'art précolombien, Guatemala, etc. Mais ils ont cette dimension-là. Tous les éco-lieux ont une dimension spirituelle.

Oui, mais ça peut, la méditation, c'est vaste, je veux dire, il peut y avoir différentes formes de pratique...

Oui ! Ah oui oui y a différentes formes de pratique, bien sûr. Mais voilà c'est, on va dire, on peut... au lieu de résumer ça à un mot, méditation, on peut le... le réduire à un autre mot qui peut être connexion. La connexion bah tu l'as sous différentes formes.

Mais du coup la connexion, elle induit aussi la connexion au lieu ?

Bah c'est par le lieu que...

Qu'on se connecte à...

Oui.

Donc le lieu est important pour ça, c'est ça...

Ah oui ! C'est ce que je disais tout à l'heure.

C'est ce que tu disais tout à l'heure, on médite pas de la même façon ici qu'au bord de l'autoroute.

Voilà ! C'est plus propice ici dans un endroit comme ça. Oui.

Et euh... tu lis ou tu écris aussi ?

Hum oui. Les deux. Oui.

C'est une activité que tu associes à l'extérieur, à l'intérieur ?

Bof plutôt à l'intérieur. Oui. [*silence*]

Dans les pratiques, notamment agricoles on va dire, ou de la terre de manière générale, ça te paraît... elles te semblent pour toi particulièrement liées à des savoir-faire locaux ? Au moins, une partie d'entre elles, j'imagine, la châtaigne, peut-être...

Y a... oui, bah la gestion des ressources agricoles ancestrales euh se traduit par une continuité dans le savoir-faire local. Oui, ça c'est sûr, la châtaigne notamment. Après euh en termes de jardin, on est... on fait autrement.

- *Aurore*, [*qui était arrivée quelques minutes plus tôt pour fumer une cigarette sur la terrasse*] : On est moderne.

- *Claude* : On est plutôt oui on peut dire moderne dans... oui, on est... parce qu'on a des voisins qui sont dans la...

Sur les principes de l'agroécologie ?

- *Aurore* : permaculture !

- *Claude* : ouais voilà et puis permaculture dans la mesure où on peut. Parce que permaculture c'est un grand mot mais qui est pas facile à mettre en place. Mais euh voilà on est pas sur le jardin du papé qui se faisait euh y a 100 ans hein où il faisait un rayon de carottes, un rayon de poireaux, nous c'est

- *Aurore* : Qui désherbaient tout

- *Claude* Voilà, qui désherbaient tout, nous c'est... bon quand je vais chez mon voisin, bon je dis rien, je laisse faire parce que c'est son choix mais son jardin putain il est nickel ! hein, y a pas une mauvaise herbe !

- *Aurore* : Y a rien qui dépasse, c'est au cordeau, y a pas de système de rotation...

- *Claude* : Voilà. Mais bon, les sols sont nourris en conséquence. Alors que chez nous, c'est le bordel hein ! Chez nous, c'est...

- *Aurore* : Non c'est pas le bordel...

- *Claude* : Enfin c'est le bordel mais c'est la richesse !

C'est pensé quoi...

- *Aurore* : Ah oui, c'est archi-pensé !

- *Claude* : Voilà ! Bah quand on voit ça...

C'est vous qui vous en occupez ?

- *Aurore* : Ouais c'est moi

- *Claude* : Ouais. C'est Aurore qui s'en occupe. Et donc c'est une autre façon de... bah c'est toujours pareil, c'est une approche globale de... de comment se nourrir pour être en harmonie avec ce que la Terre-mère nous produit euh... y a celui qui dit « moi je veux un jardin nickel, pas une mauvaise herbe et je mets du produit, du Round'up ». D'accord, c'est ton choix euh bouffe ta merde hein derrière ! Donc tu manges des aliments qui sont toxiques. Ou alors tu utilises les composantes que notre Terre-mère nous apporte... le ver de terre... toute la diversité végétale et tu nourris ton sol comme ça.

C'est des choses auxquelles vous étiez déjà sensibles de manière générale, avant d'arriver ici ?

Oui. Bien sûr.

- *Aurore* : La nourriture, ouais.

- *Claude* : Ça fait des années.

- *Aurore* : Mais on avait aucune connaissance !

- *Claude* : On n'avait pas les connaissances pratiques.

Et vous vous êtes formés euh...

- *Aurore* : Sur le tas. Oui oui.

Sur le tas ? Avec des formations quand même... ?

- *Aurore* : Non. J'ai lu... moi j'ai lu, beaucoup, sur internet.

Quoi, par exemple ?

- *Aurore* : Euh bah sur les pages, comment on fait les rotations... et j'ai compilé tout ça dans un classeur. Après j'ai fait par moi-même, là, l'autre coup, Papa a récupéré un DVD sur le BRF donc c'est voilà à quoi ça marche, avec quelles cultures, j'ai recoupé avec ce que j'avais déjà constaté. Et après c'est, j'échange beaucoup avec Caroline et Christophe, je sais pas si tu les connais ?

Ah oui ? Oui oui oui je les connais.

- *Aurore* : Voilà bah avec Caroline on échange beaucoup. « Ah j'ai essayé comme ça, regarde », « ah bah ouais ». Et vu qu'ils ont un an d'avance en fait euh...

Ah ouais, ils ont déjà testé les trucs pour vous [rires] !

- *Aurore* : Exactement ouais [rires] ! « Non mais ça t'oublies ». Ouais y a des trucs elle galère à faire les salades, ça monte à graine, moi c'est pareil ! Je lui dis, après on se fait un peu la, on se titille quoi « ah ouais j'ai réussi les panais », « ah putain moi non ! ». Voilà, les carottes y a le voisin d'en face qui est venu, il me dit « putain t'as réussi à faire... », en première année, tant de sécheresse, j'avais réussi à faire des panais, quoi ! Et il m'a dit « ça fait 23 ans que je fais du... du maraichage, moi j'ai pas réussi ici quoi, et toi d'un coup euh... » Ouais. Mais après on rigole beaucoup hein y a des trucs...

- *Claude* : Ouais, on est tous assez complémentaires. On est assez complémentaires.

Donc y a une dimension collective, ce partage de connaissances, de savoirs, de savoir-faire...

- *Les deux* : Ah oui !

- *Claude* : Oui... oui oui !

- *Aurore* : C'est... le soutien, aussi. C'est psychologique hein ! Ça aussi, cette dimension-là

- *Claude* : Bah oui parce que il faut être, c'est difficile... Oup-là, oh...

[Coup de vent, mes feuilles s'envolent, on les ramasse. Inaudible pendant quelques secondes]

- *Claude* : C'est très ingrat hein d'apprendre à se nourrir hein, c'est très très difficile hein...

Parce qu'il y a beaucoup de ratés, c'est ça ?

- *Claude* : Y a des ratés, mais y a des fois, tu prends un coup de grêle au mois d'avril alors que t'as les fleurs qui sortent. C'est difficile hein.

- *Aurore* : On a la grêle, on a les chevreuils, on a les limaces, on a les blaireaux ! On a... ouais, les aléas climatiques, bah tu fais en conséquence... Tu prévois plus de semis, de plantations. Mais y a des choses... voilà ces imbéciles ils vont te creuser un trou... y a un moment y avait les poules qui dézinguaient l'arrosage ! Enfin... y a un peu de tout quoi !

Ouais. Bon du coup on a commencé à aborder un peu la question, par les pratiques agricoles, tout ça, mais qu'est-ce que, en lien avec toutes ces pratiques-là, l'écologie vous évoque, de manière générale – ou t'évoque, Charles plus particulièrement ?

L'écologie c'est... c'est l'harmonisation des... des techniques de... pour faire germer les graines ! pour, voilà, c'est... l'écologie c'est... nourrir l'humanité en étant en... en harmonie avec ce que la Terre-mère nous... nous offre.

Donc tu le vois avant tout sur le plan de la... du rapport à l'alimentation ?

Ah non ! Non non, là on parle de l'alimentation mais l'écologie, non non c'est beaucoup plus large que ça !

Tu l'associes à quelles valeurs l'écologie ?

Ah bah l'écologie c'est tout ce que... c'est tout ce qui permet de maintenir l'équilibre de la planète et puis, et puis nous, modestes homo sapiens, d'essayer de vivre sans nuire, donc les... c'est autant l'air... la qualité de l'eau, la gestion des ressources etc. hein l'écologie c'est tout ça hein ne pas piller les ressources que, voilà... faire du durable ! L'écologie c'est la... la loi de la raison et de dire : dans 100 ans, pourrons-nous encore vivre tel qu'on vit aujourd'hui ? La réponse est non. Donc... c'est pas de l'écologie là, c'est du pillage. Donc l'écologie c'est dire euh bah oui ! Tel que nous on le fait, dans 100 ans non seulement on pourra continuer de vivre comme ça, mais ça sera encore mieux parce qu'on aura amélioré... les performances... enfin, performances ou la biodiversité quoi.

Donc pour toi l'écologie s'incarne assez bien dans ton environnement de vie ?

Ah bah c'est fondamental ! Ah ben sans écologie, ce lieu de vie n'a pas lieu d'être.

Et ce lieu est une forme de réalisation de l'écologie, ou des valeurs que t'y associes ?

Oui bah c'est en boucle après c'est... on conçoit un projet en harmonie avec des valeurs importantes euh qui sont le respect absolu de... de... de l'humanité au sens large. Et donc eh bien on applique ces valeurs-là et... je conçois pas un lieu comme ça, je vais pas faire une dalle en béton parce que ça m'arrange, je... je vais pas foutre du Round'up parce que les herbes elles poussent, alors que ça m'arrangerait vraiment bien [*élève le ton sur ces derniers mots*] ! Mais non je me fais chier au rotofil et encore ça m'emmerde parce que je suis obligé de mettre du pétrole dedans... mais bon... il faut euh quand on a 2 hectares à faire parce que l'herbe elle pousse, elle pousse, elle pousse, on n'a pas fini un côté que déjà elle a repoussé de l'autre... euh bon bah je suis désolé, mon empreinte carbone elle en prend un petit coup et j'essaie de me rattraper autrement... et voilà.

Au niveau de l'énergie ici, vous...

On est autonome ici. Sauf quand c'est vraiment... c'est vraiment très très couvert pendant plusieurs jours, mais sinon on est autonome.

C'était un projet de... enfin...

Ah bah ça fait partie du projet, oui ! Oui, oui...

- *Aurore* : En tant qu'Oasis, enfin, t'as les... t'as 5 piliers obligatoires...

- *Claude* : Oui oui

Et ça en fait partie ?

Oui oui [*explications inaudibles de Aurore*].

C'est à la racine du projet ? C'est-à-dire que le projet peut pas fonctionner si y a pas...

- *Aurore* : Tu peux pas te déclarer comme Oasis si t'es pas autonome au niveau énergie. Ou au maximum, avoir les capacités...

- *Claude* : Ouais, il faut aller par là... Donc après, c'est pareil, quand on chauffe avec le bois, bah c'est une gestion raisonnée du bois, donc ici c'est facile mais ça nécessite si on... si on a une rotation de personnes, ça nécessite une gestion intelligente parce que tu peux très bien couper du bois, tu coupes, tu coupes, tu brûles, tu brûles, tu brûles... ok pas de problème, t'as pas prévu le renouvellement, la durabilité... ben... dans 5 ans t'es... t'es vraiment coincé ! Eh ! Ça marche pas ! Donc qu'est-ce qui faut faire ? Ben il faut faire une gestion raisonnée, écologique. Tout simple.

- *Aurore* : Prendre le bois que la nature donne, quoi. Chaque arbre, t'as du bois sec... rien que ça...

- *Claude* : Et pour avoir l'équilibre euh il faut... pour avoir l'équilibre, ça nécessite d'avoir euh... c'est comme quand on fait de la biodynamie, euh ben l'équilibre d'une ferme biodynamique ça nécessite beaucoup de portes d'entrée... et avant de trouver l'équilibre c'est très long ! Bah ici c'est pareil. Un jardin, c'est 7 ans. Un verger, c'est 7 ans. Une châtaigneraie, c'est 7 ans. C'est un chiffre qui revient pour trouver l'équilibre où tu sais que ton... ta régulation elle est, elle est... elle est autorégulée en fait, ton... !

Hum. Les principes de la biodynamie, c'est quelque chose dont vous vous sentez proches ?

Ah là, oh là on va passer à autre chose ! La biodynamie, pfiou...

- *Aurore* : C'est plus compliqué !

- *Claude* : Déjà la permaculture, c'est tendu ! La biodynamie euh d'abord il faudrait qu'on aie des animaux euh mais la biodynamie c'est... tu cultives avec la cosmologie alors je... je suis totalement pour ! *[grande inspiration puis silence]*

C'est compliqué ?

- *Aurore* : Ah c'est très technique.

- *Claude* : Puis attention moi j'ai eu l'occasion de rencontrer des viticulteurs qui faisaient de la biodynamie *[marque une courte pause]* les gars ils ont 20 ans derrière eux ! Et... ils font pas les fiers hein ! Non, non, non, non.

Mais sur le long terme c'est quelque chose qui vous, enfin, au niveau des principes, tout ça... *[montre une hésitation]* Non y a des choses qui vous gênent ?

Arf ! Bon on plante dans la lune. Mais après... *[inaudible]*

Ça c'est quelque chose que vous faites déjà ?

- *Aurore* : Ouais j'essaie de coupler, respecter les jours racine, feuille, machins... pour les semis. Ouais y a des jours c'est sympa, « ne jardinez pas après 9h du mat' » bon bah ok ! *[rires]*

***[rires]* ça, ça va !**

- *Aurore* : J'aime bien ces jours-là !

- *Claude* : Ah le calendrier, il est très comique hein tu... tu jardines entre 12h... entre 8h17 et... et...

***[rires]* Et 9h32 et...**

C'est ça ! Et après t'arrêtes hein !! Sinon t'es plus en harmonie ! Alors. Bon. Je suis pour hein... pfiou.

- *Aurore* : Après, comme dit le voisin, « qui est trop lunier ne remplit pas son panier ».

Hum. C'est ce qui se dit ici ?

- *Aurore* : Ouais !

- *Claude* : Voilà, donc... *[rires]*

- *Aurore* : Donc après euh si le vendredi, à 9 heures et quart, t'as pas fini, et bah tu continues quoi ! Tu finis ton panier

- *Claude* : Ah ouais eh tu finis ton panier.

- *Aurore* : Et tu te dis bon allez on verra les tomates allez tant pis !

- *Claude* : Ouais... La biodynamie c'est quelque chose de très très compliqué !

- *Aurore* : Ouais, moi j'y connais pas, enfin je connais pas assez...

- *Claude* : C'est très très compliqué. Et puis les gens qui font de la biodynamie sont des passionnés ! Alala...

- *Aurore* : Ils sont extrêmement pointus quoi !

- *Claude* : Ah ouais !

- *Aurore* : C'est des scientifiques.

C'est beaucoup plus technique, c'est ça ?

- *Claude* : Ils vont te parler de l'influence de Saturne sur Jupiter, pfiou hop hop hop !

[rires] ça va loin...

Oui ça va... non mais c'est passionnant !

Oui mais ça va loin à maîtriser quoi...

C'est une science ! C'est une science...

Et avec le réseau des Colibris, c'est quelque chose qui est... enfin, incité, entre guillemets... de se tourner vers ce genre de... principes ?

Non enfin, parlons d'écologie au sens large, avec Colibris. Après, la biodynamie, ça va être le surdosage du respect total et de l'harmonisation totale avec l'univers ou avec la Terre-mère – oui non l'univers parce que là on est sûr, les astres – et euh... bon déjà euh faisons notre travail avec les outils qu'on maîtrise, et c'est déjà pas facile avant d'aller mettre la constellation d'Orion dans la culture de la tomate hein ! Pfiou ! *[rires, puis silence]*

Hum. Ça demande une sacrée perspective !

Oui. Oui oui oui...

Euh... J'arrive un peu à ma dernière rubrique de questions, encore quelques questions... On a commencé à en parler tout à l'heure quand tu me parlais de ton engagement passé à Greenpeace etc. D'une manière générale, y a des causes, des revendications auxquelles t'es sensible ? Même si j'ai compris que ça a évolué, etc. mais...

Ah bah les... les causes, les causes auxquelles je suis sensible c'est tout simplement toutes les causes qui permettent à l'humanité de vivre dans la paix. Et dans la joie. *[silence]* À partir du moment où on respecte les ressources de notre Terre-mère, que notre Terre-mère nous a proposées. Et qu'on les... c'est comme les toilettes là, la planète : on doit les laisser plus propres en sortant qu'en rentrant. Et dans la mesure où toutes les causes qui sont porteuses de ce message, je suis preneur. Je suis respectueux pour tous les gens qui sacrifient des fois leur vie pour ça. Oui.

Et du coup tu te sens impliqué ou engagé en la faveur de ce genre de causes ?

Euh... je suis passé à autre chose. J'ai passé...

Mais c'est une forme d'implication ?

J'ai passé beaucoup d'années à lutter contre.

Oui, ce que tu me racontais tout à l'heure.

Oui, et il a fallu que je passe à la phase de... vivre pour. Mais je... je respecte bien sûr tous... tous les gens qui sont encore... dans ce combat.

C'est que ça te paraît pas être la bonne manière de...

Ah non ! C'est pas ça. C'est que... hum... on est... nous sommes des âmes incarnées dans un corps. On est là pour... pour avoir... remplir une mission. À partir de ce moment-là, le... l'accomplissement de cette mission doit passer par un schéma d'évolution. À partir de ce

moment-là, y a des moments dans sa vie où on fait certaines choses, et y a des moments où on doit... équilibrer ces choses. Et... y a... euh... euh... voilà j'ai fait, j'ai fait... euh... dans, en termes d'engagement environnemental, de défense de, de... de l'environnement, j'ai eu ma période de combat. Euh... j'ai lutté contre les grandes... les grandes multinationales. Et... y a l'étape d'après qui a contribué... constitué de... construire pour... euh... autre chose. Et... ça fait partie de... de mon chemin d'évolution. Et... je dénigre pas les gens qui continuent de se battre, mais viendra un moment où, comme je l'expliquais tout à l'heure, euh... ils feront le choix de ne plus lutter et... de se comporter civiquement et... en termes de consommateur – bien que la consommation ne soit pas la solution – mais ils feront d'autres choix qui seront des choix pour [insiste sur « pour »]. Et donc chacun doit euh... doit s'adapter, doit évoluer et donc à partir de ce moment-là, je n'échappe pas à ce... à ce schéma-là hein...

Pour toi cet euh... cet éventuel engagement pour et non lutte contre – ou implication, ou comportement pour, etc. – ça pourrait s'incarner dans une vision commune pour le territoire ? Qu'il s'agisse de la Vallée Longue ou des Cévennes ou...

Hum oui. Ben attention euh on ne peut pas... on ne peut pas et on ne doit pas imposer quoi que ce soit à son prochain.

Non non mais sans vouloir l'imposer...

Donc. Non mais je veux dire par là que le territoire est constitué d'un... d'une multitude de personnes. Et c'est cette multitude de personnes qui doit prendre conscience qu'il faut faire autrement. Ce n'est pas à moi de... d'imposer aux personnes qui habitent ici euh des choix qui me paraissent des choix de raison ! Euh... c'est aux personnes, à chacun de... de prendre conscience que : on doit faire autrement ! Au sein de cette région. Comme toutes les régions du monde.

Et ça pourrait être quoi toi si... dans ton esprit qu'est-ce que ça pourrait être cette vision commune ? Ça reposerait sur quoi ?

Ah bah ici ce qu'on pourrait faire tu veux dire ? Bah... on peut toujours faire beaucoup de choses... bah déjà la gestion de l'énergie, qui est la base de la... de la vie en société. L'alimentation, parce que tu t'aperçois qu'y a quand même beaucoup de gens qui... mangent de la bouffe industrielle. Euh euh voilà, les fondements de l'être humain, c'est-à-dire euh l'alimentation, respirer, avoir un développement... un développement intellectuel et... et créatif. Voilà... Sortir de la société de consommation, donc ça, je vais te le dire, y a les $\frac{3}{4}$ des gens, 80% des gens ici, tu peux... tu peux y aller hein ! Ils sont encore dans... même si on...

Même ici tu veux dire ?

Oui. Bien sûr, bien sûr...

C'est une minorité en fin de compte ces gens qui... sortent du...

Bien sûr, bah on échappe pas à la règle ! Un exemple : les Automnales qu'on a fait, les Automnales à mon grand désespoir, mais j'avais prévenu Charles, je lui ai dit « tu sais, te fais pas d'illusion hein, tu sais j'ai milité suffisamment d'années », j'ai dit « te fais pas d'illusion, si on arrive à avoir 10 personnes euh des nouvelles têtes, euh ça sera déjà une belle réussite ». Tu t'aperçois qu'on a eu des gens... de St Michel, St Privat, enfin, des environs, qui sont voués à la cause ! Qui ont déjà ce choix de vie ! Donc ceux-là... ils sont voués à la cause, y a plus rien à convaincre ! Si on doit... convaincre. Et puis tu t'aperçois que de l'autre côté, t'as la commune du Collet-de-Dèze... on a eu zéro personne qui sont venues. Donc...

Toi, le Collet-de-Dèze pour toi c'est là où y a le plus...

Ah le Collet-de-Dèze y a tout à faire hein ! Ah oui ils sont dans la densité complète !

C'est un peu la métropole du coin ?

Pfff ouais... ah c'est des, c'est ... si je me laissais aller à un qualificatif terrestre, c'est des bourrins, mais je dirais que ce sont des êtres qui ont tout à apprendre, ils sont pas évolués pour la majorité des cas, en termes de... de ressenti environnemental quoi. Alors qu'ils vivent dans un endroit privilégié.

Hum ouais, mais ils s'en rendent pas compte ? Non ?

[*fait un signe de tête négatif*] Et donc euh bah voilà c'est une représentation de ce qui y a à faire ici. Tu t'aperçois que, moi j'ai plein d'exemples autour, les gens ils sont sur... sur le dernier téléphone, la paire de Nike, euh et puis tout ! La société de consommation ! Alors qu'on est perdu dans le fond d'une vallée. Bon bah ok ! Très bien... vous avez rien compris ! Voilà ce qui y a, on peut tout faire ! En fait, c'est exactement la même chose qui y a en ville. Sauf que les grandes causes sont débattues en ville, mais pas dans les... dans les campagnes.

Y a pas d'espaces de débat là-dessus ? [silence] Et justement, c'était, toi, dans l'engagement collectif, ou la participation du moins au collectif Vallée Longue, c'était l'idée de faire un peu ça ?

Non non, moi mon idée – enfin j'ai pas d'idée. C'est Charles – [*s'adresse à sa fille qui est dehors avec la femme de Claude en train de trier des vêtements*] Amandine tu veux pas me remonter un petit peu le parasol s'il te plaît ? Avec le vent, enfin... Non je me suis retrouvé dans un... dans un collectif de réflexion euh – [*à nouveau à sa fille*] ouais élargis-là, voilà, je vais me remettre dessous, parce que mine de rien ça tape ! – et euh donc j'ai suivi la danse parce que j'ai... j'ai des compétences, des connaissances... bon voilà ! J'ai suivi la danse, mais... on a... on a fait le bilan des Automnales : bon bah c'est bien mais comme je disais devant tout le monde, si euh le travail des Automnales consiste à se caresser dans le sens du poil... j'ai passé ce stade ! J'ai passé des années où j'ai milité et euh j'ai essayé... de convaincre. Et ça ne sert à rien. On n'a pas à convaincre, il faut que les gens fassent le travail d'eux-mêmes, c'est... je vais faire une métaphore : quand tu as quelqu'un qui est... qui s'est mis dans des situations de vie où il est dans le caniveau. Si moi j'arrive sur la bordure de trottoir et que je descends du caniveau pour te sortir : on sera deux dans le caniveau. Si par contre, je te donne la force de t'élever pour sortir du caniveau, on sera deux sur le trottoir. [silence] Voilà. Les personnes qui veulent s'élever, s'élèvent. Les personnes qui – pour diverses raisons – ne sont pas au stade de l'évolution... dans la réflexion, dans la construction... c'est que c'est pas le moment pour eux. Il faut laisser faire. Sauf que, on est arrivé à un point où la pression que l'être humain exerce sur la planète devient maintenant insoutenable. Eh euh... on est en danger, la civilisation... notre civilisation, par la folie des hommes, est en danger. Donc, la question c'est : allons-nous poursuivre cette folie et nous autodétruire ou allons-nous avoir une réflexion le plus rapidement possible pour qu'on ait encore les moyens de... de construire un autre monde ? C'est ça la question de fond. Y a un livre de Hartmann qui est très très bien, qui explique ça, euh... et, et donc qui dit voilà, la question c'est, la solution c'est que 7 milliards de... de... d'habitants passent au vélo, dans l'absolu. Mais le problème c'est qu'il faut qu'on ait les ressources pour fabriquer les 7 milliards de vélos. Si on n'a plus la ressource, on n'aura même plus les moyens de rebondir. Et c'est là le grand... le grand piège ! Et la France et le système pourri qu'on a en France nous fait croire que tout va bien ! On pourra toujours faire les 7 millions de vélos. Sauf qu'ils veulent nous vendre 7 millions de Jaguar. Parce que c'est la solution la Jaguar, le pouvoir, l'égocentrisme. Et bah non, je suis désolé ! Donc la question c'est allons-nous avoir l'intelligence collective mondiale de dire « stop ! Nous sommes en train de nous tuer ! Maintenant, nous devons construire autre chose ! » ? Mais il faut qu'on... il faut qu'on prenne la décision très rapidement, sinon l'issue va être excessivement violente ! [silence] C'est normal [silence].

Et tu penses que... que le collectif habitant Vallée Longue ça... ça peut pas aller justement dans l'ouverture ?

Si ! si, si, bien sûr que si, ça ne peut que apporter des choses, mais ce sont des petites graines, une graine il faut l'arroser, il faut l'entretenir, il faut la bichonner, il faut la protéger. La graine de la conscience, c'est une graine qui est fragile. Et puis c'est... c'est... c'est une... c'est un long chemin, la connaissance c'est un long chemin, c'est un couloir dans lequel on marche, et un jour on pousse une porte qui est entrebâillée... on voit la lumière et... est-ce qu'on continue le couloir, ou est-ce qu'on ouvre la porte ? Ou on entrouvre la porte, parce que derrière y a l'inconnu. Et l'inconnu, c'est l'insécurité. Et dans la société dans laquelle on vit, l'insécurité, on se met en danger, or, le danger est dans la société dans laquelle on vit, non pas dans la société qu'on va chercher... Et donc à partir de là, on ouvre, ou on ouvre pas cette porte, et c'est là, c'est le début de la... c'est le début de la découverte, de la connaissance, de la conscience, de la prise de conscience. Et... cette porte va ouvrir un autre couloir qui va ouvrir sur d'autres choses... c'est l'infini. *[court silence]* Et donc euh le collectif Vallée Longue c'est une porte qui s'est entrouverte, sauf que, combien ont... combien ont... poussé cette porte entrouverte ? *[court silence]* Zéro ! Sur euh sur le Collet-de-Dèze, zéro. Il faut, il faut... c'est pas pessimiste, c'est réaliste ce que je dis.

Et ça fait au moins un espace de réflexion pour les gens qui sont déjà... comme tu dis, il faut pas non plus se caresser dans le sens du poil mais c'est quand même important de continuer à...

Mais oui.

À échanger avec... toi ça t'apporte ça ?

Oui oui oui non mais c'est bien de continuer, c'est bien de continuer, sauf que... personnellement, je suis sur un autre... une autre dimension et... et euh...

Tu t'y retrouves pas trop toi dans ce... collectif ?

Bah le collectif c'est beaucoup d'énergie. Si tu veux, déjà, sans porter de... sans vouloir être méchant mais... à partir du moment où tu veux porter des... des convictions nobles, il faut que tu sois exemplaire.

Et tu trouves que c'est pas forcément...

Non ! Non ! Y a beaucoup de gens, dans le collectif, qui portent des convictions mais qui ne se... qui font du blabla et qui euh... ne sont pas exemplaires ! Alors, on ne peut pas... c'est pas être prétentieux ce que je dis, parce que moi je ne suis pas exemplaire non plus, mais j'essaie d'aller vers quelque chose de... peu à peu, j'essaie de... de m'améliorer. Y a des domaines où on est pris en otage. Mais y a des domaines qu'on peut faire. Facilement. Je prends un exemple : l'énergie. Tu prends une voiture, on est pris en otage. Tu veux te déplacer, tu peux te dire : je fais, je prends l'option de prendre une voiture électrique. Ça va générer d'autres pollutions euh par la fabrication elle-même de la voiture, les batteries, etc. bien qu'on ait des bonnes performances mais, c'est d'autres pollutions ! tu peux faire ce choix, mais c'est... la majorité des gens se déplacent avec du pétrole. T'es pris en otage. Alors tu peux faire comme moi je fais : tu te déplaces en vélo, électrique.

Toi tu te déplaces en vélo ici ?

Alors, quand je peux, je me déplace en vélo. Mais, y a des fois, pour aller en bas, je prends mon tracteur. Bon, je suis pas... je suis pas un modèle à 100%.

Vous avez pas des voitures ici ?

Si, on a des voitures, bien sûr que si, mais euh je suis conscient, mais là t'es pris en otage. Mais, par exemple, l'énergie en termes de pour la maison, tu as des solutions, moi je ne peux pas, je me

suis battu pendant des années contre AREVA euh je ne peux pas avoir euh une facture EDF. C'est pas possible. Donc je suis chez Enercoop. Bon.

Tu penses qu'ils sont pas tous chez Enercoop dans le collectif, par exemple ?

Ah mais y en a aucun qui est chez Enercoop. Alors y a un moment euh... c'est un peu... c'est un peu la honte. C'est un peu la honte. Charles veut qu'on parle de l'énergie, il faut qu'il se méfie parce que moi je suis pas du genre à transiger hein : la vérité ne souffre pas de compromis. [silence] Tu veux parler de l'énergie, on va parler de l'énergie, effectivement. Il m'a tendu la perche ! Moi je réponds présent ! Ok. Mais attention, hein ! Je vais pas te faire de cadeau hein ! Parce que je ne sou... la vérité ne souffre pas de compromis !! Après, quand tu peux faire le choix, et que tu ne le fais pas... niet ! Il faut être droit dans ses pompes. Je ne suis pas irréprochable, je le dis, clairement, et je déplore qu'on soit obligé de se déplacer avec des bagnoles au pétrole. Mais mon empreinte carbone, j'essaie au maximum de la réduire. Pas d'intrants chimiques, dans le jardin. Ici, on a des panneaux solaires. J'ai fait ce choix de mettre 30 000 euros dans les panneaux solaires. Je ne raisonne pas en termes d'investissement, de retour sur investissement. Parce que là je... j'aurais mon retour. Non, c'est parce que j'ai dit : soyons logique. On est dans un centre agro-écologique, il faut être cohérent ! Or, quand tu es cohérent en termes de convictions, tu ne mets pas une bouteille de Coca-Cola sur la table. C'est tout. Tu ne fournis pas de l'argent à une multinationale qui détruit l'humanité. Etc. etc. Il faut être cohérent. Et c'est là où je dis « bon bah vous êtes... », enfin, je, je... je ne leur ai jamais dit mais... ce sont des petits rigolos. Alors bon bah voilà euh... c'est... faites ce que vous voulez ! Mais euh commencez à faire le choix, le bon choix. Payez plus cher l'énergie que vous consommez. Allez chez Enercoop. Et ça, tout le monde peut le faire. Tout le monde ! Et ils le font pas ! Alors... vous faites ce que vous voulez. Hein ?

C'est vrai que c'est quand même le plus simple à faire... Enfin Enercoop c'est vrai que ça demande pas non plus un travail fou [rires]. C'est... changer de fournisseur...

Alors c'est... bah non oui c'est rien du tout ! T'es... tac ! t'appuies sur « entrée ». Ah non non non ! Sauf que, ton kilowatt tu le paies plus cher ! Mais ! Ton kilowatt ne nuit pas à la planète ! Parce que le déchet nucléaire, tu m'excuseras, quand tu pollues pour les 300 prochaines générations, ils ont rien demandé, hein ! Ok ? Enfin là, l'énergie, c'est un sujet que je connais parfaitement bien ! Donc, là-dessus, faut pas me brancher...

C'est bien parce que, pour les prochaines Automnales, je crois que c'est...

Ah bah là ça risque d'être chaud hein [rires]. Ça risque d'être chaud hein ! Ah parce que...

C'est bien. Faut peut-être leur rentrer dedans un peu ?

Oui, oui oui... non mais j'ai eu l'occasion hein !

- *Épouse de Claude* : T'as eu l'occasion, ça...

- *Claude* : J'ai eu l'occasion à la fête des airs [pas sûre de l'orthographe], je leur ai rentré dedans... Amandine était là ! Hein, je suis rentré dedans hein ?

- *Amandine* : Ah ça a été mal vu hein !

- *Claude* : Ah oui oui.

- *Amandine* : Oui on a été tous regardé comme si

- *Épouse de Claude* : Et depuis ils nous font pas la gueule mais... c'est

- *Claude* : Ben c'est-à-dire que ce qu'il s'est passé, et je le dis sans... sans me glorifier, j'ai... j'ai surdimensionné mon intervention ! La fête des airs, c'est la fête de la transhumance. C'est un événement qui se veut, pour moi... qui devrait se valoir, noble, dans le sens où tu colportes des... des valeurs qui sont des valeurs de travail ancestrales, qui étaient en harmonie avec le... la vie, le pastoralisme, tel que c'était y a 100 ans. Donc, tu fais venir des, des gens qui reproduisent ce mode de travail, qui vivent avec leurs troupeaux, et qui revendiquent un autre travail que celui du

monde occidental en termes d'élevage, de gestion de sa ferme, la PAC et toute cette soupe. Bon ! Tu arrives dans un lieu et on te propose – alors pour moi, je vais te dire, pfiou, la pilule est dure à avaler hein ! On te propose de bouffer dans un plateau en plastique, de boire dans des verres en plastique, euh... de, d'entretenir Lauze Boissons, en l'occurrence le distributeur de... de tout Schweppes, Pepsi, machin donc Nestlé, Coca-Cola et compagnie. Donc ok ! Le repas, c'est de la bouffe industrielle ! Alors que moi, tout l'année je mange bio ! Euh... bah ça s'est soldé, j'ai pris le micro et puis je leur ai dit. Et encore je leur ai pas tout dit. Je leur ai dit qu'un embryon de ce que je voulais leur dire... mais je me suis freiné. Je leur ai dit que c'était quand même un petit peu dommage de vouloir revendiquer un patrimoine de travail historique et d'arriver dans un lieu où on bouffe euh... de la merde, euh... alors que y a des fabricants de jus de pomme qui demandent qu'à vendre leurs produits.

C'est vrai que c'est quand même bizarre...

Donc y a un manque de... de... de...

Mais ça par exemple...

D'homogénéité dans les convictions. Y a pas de convictions d'ailleurs !

Par exemple aux... aux réunions du collectif, c'est pas le cas.

Non ! Parce que je leur ai dit clair et net !

Enfin, y a quand même la bouteille de coca [rires]

Ah bah y en a qu'un ! C'est Christian ! Lui il sort sa bouteille de Coca-Cola !

Mais t'es pas le seul... enfin je veux dire, tout le monde se moque de... enfin...

Ah oui ah il le prend... Ah... moi Christian je l'ai allumé plusieurs fois...

Ah, à chaque fois ça a... Tout le monde lui dit... Enfin, je veux dire, aux yeux de tout le monde je pense que ça apparaît comme une contradiction... énorme.

C'est évident ! Pour moi c'est évident !

Je crois d'ailleurs que la dernière fois la bouteille de Coca a pas été ouverte, tellement... tout le monde a dit que c'était euh...

Voilà. [silence] Mais si tu veux, ça va au-delà de... du... de la boisson en elle-même. C'est tout ce que ça décline derrière quoi ! Les multinationales... c'est elles qui nous détruisent. Et puis moi je ne peux pas cautionner, mais c'est valable pour Nestlé aussi, mais il n'empêche que de temps en temps j'aime bien avoir mon petit chocolat [incompréhensible]. J'en prends aussi ! Mais c'... c'est rare quoi ! c'est rare ! Mais c'est... voilà, je ne suis pas infallible ! C'est, si tu veux... les mécanismes qu'ils utilisent... ils détruisent, ils pillent, pour fabriquer leurs merdes à l'autre bout du monde, ils mettent des gens en esclavage ! Ils pillent les re... les nappes phréatiques ! Et ils rejettent leurs déchets industriels, à un tel point c'est que... les autochtones ne peuvent pas faire autrement que d'acheter la bouteille d'eau à un prix d'émir ! Tu... c'est un homicide volontaire ! Je peux pas cautionner ça ! Par le simple fait de boire une cannette de Coca-Cola, c'est pas possible ! Moi... ça me retourne ! Je peux pas ! Je peux pas !! C'est pas possible. [silence]

Et c'est compliqué d'accepter que la personne en face de soi le fasse...

Je partage... c'est un être qui n'est pas... qui n'est pas évolué et qui... qu'est en phase d'évolution. Mais, son... sa conscience n'est pas élevée suffisamment pour que il mette en application des convictions profondes. Un jour viendra où...

Donc tu penses qu'il reste sur des questions de surface... enfin, ça reste... ça reste en surface du coup...

Ce qu'il propose ?

Ouais.

Oui, c'est du premier degré ! C'est faites ce que je dis, faites pas ce que je fais. Alors après c'est toujours facile de dire « ah ouais mais moi je cultive mon jardin ! ». Ouais ok bon tu cultives ton

jardin. Mais quand tu ouvres le placard chez eux euh bah laisse tomber ! C'est... c'est mort. Tu peux ouvrir mes placards chez moi hein ! *[rires]*

***[rires]* Je vais aller inspecter, sûrement !**

[rires] Tu vas... voilà, c'est, c'est... c'est que du bio enfin... on mange bio. Mais c'est pour dire je mange bio, parce que le problème, c'est qu'on... on montre du doigt les gens qui mangent bio ! Mais faudrait peut-être pas oublier... qu'y a 100 ans, c'était ça qu'on mangeait ! Donc il faudrait plutôt dire : « vous mangez de la merde industrielle !!! », « vous mangez de la chimie, c'est vous qui avez le choix de... moi je mange comme mes grands-parents mangeaient, vous, vous avez... vous mangez, quelque chose, une alimentation qui vous... qui vous détruit, qui vous intoxique ! ». Parce que n'oublions pas une chose, si on veut ré-élever le débat, c'est que cette nourriture nous déconnecte du lien divin. Et là, je ne plaisante plus ! *[court silence]* Là il ne faut pas plaisanter. Parce que on met en péril son... son soi, son... son âme... Et là, je ne plaisante pas du tout. Je ne plaisante plus du tout, là. Parce que c'est quelque chose de sacré. Nous sommes des êtres sacrés. Et on nous détruit, on s'autodétruit volontairement. On n'a pas le droit de faire ça ! On a un corps... on peut faire ce qu'on veut. Certes. Mais on doit respecter le corps dans lequel on a une mission à accomplir. Or, quand on se comporte comme ça, non seulement on entretient un système qui détruit l'humanité – des gens qui n'ont rien demandé – mais en plus, on détruit l'outil que le divin nous a proposé pour accomplir la création divine... bah non... on peut pas faire ça ! on peut pas, on ne doit pas faire ça ! Mais prendre ce niveau de réflexion, de conscience, ça implique...

Beaucoup de choses...

Beaucoup de choses. Beaucoup, beaucoup de choses. Mais il n'empêche que... si on veut trouver des failles, on va trouver des failles, je ne suis pas... je ne suis pas infallible. Parce qu'il y a des domaines, je ne peux pas faire autrement. Mais, aller à la facilité, c'est des fois euh... difficile. C'est des fois difficile. C'est vrai que... je n'ai, je le dis y a des fois, bon, je suis fatigué, j'ai ma journée dans les pattes, eh ben pour descendre au portail là-bas, euh bah je vais prendre mon petit tracteur et dedans je vais mettre un verre de pétrole, mais je... je mets le verre de pétrole. *[soupir]*

C'est comme ça ?

Je... oui oui oui... Mais par contre j'essaie... notre empreinte carbone, je l'ai pas calculée dernièrement. Mais je pense que si je la calculais au niveau de la famille, je pense qu'on...

Ça va, quoi ?

Oui ça va. Et donc voilà. Faites ce que vous voulez. Mais, y a des choses sur lesquelles...

C'est un peu compliqué de...

Je partage pas, et si tu veux, je veux pas leur dire crûment ces choses-là parce que... ça sert à rien *[en fond, deux fois, épouse ou fille de Claude : « allez, on va manger »]*.

Ça fera pas avancer ? 2 :01 :41

Ça fera pas avancer ! Mon intervention des Airs a été trop brutale, parce qu'ils n'ont pas ce niveau de conscience. Donc... bon bah c'est pas grave...

- *Épouse de Claude* : Non puis on a vu après comme je te dis, ça s'est refermé !

- *Claude* : Après ils se sont tous braqués ! ils se sont tous braqués

Ça a fait une distance ?

- *Épouse de Claude* : Et depuis y a une distance, c'est bon, nous...

- *Claude* : Mais moi je m'en fous...

Même avec des gens comme Caroline et Christophe ?

Ah non non non, Caroline et Christophe, non. Non non, Caroline, Pernelle, tout ça, non non, y a pas de problème.

Oui. Tu parles plutôt de Charles, Chantal, Christian, Charlotte en gros ?

- *Epouse de Claude* : Ouais...

- *Claude* : Bah oui parce que si tu veux ils font partie du collectif qui organise la fête de la transhumance ! Donc ils s'identifient au petit chefaillon à deux balles, qui est là et qui... et qui d'ailleurs, était... m'a agressé !

Le mec qui s'occupe de la...

- *Epouse de Claude* : Ouais

- *Claude* : Oui oui

Je connais pas... je sais pas qui c'est...

Euh... Achille, il s'appelle ? Mais peu importe...

On l'a pas vu.

Peu importe, c'est pas... c'est pas grave !!

C'est pas grave, on n'a pas loupé grand chose [rires] ?

Non t'as rien perdu ! Non mais ça c'est quelques... c'est des personnes

- *Epouse de Claude* : On sait que cette année la fête de la transhumance...

Vous irez pas ?

- *Les deux* : Si, on ira

- *Claude* : Mais on apportera notre nourriture et je consommerai pas de produits... je laisserai pas un centime là-haut !

- *Epouse de Claude* : On prendra notre pique-nique et...

Mais par exemple, aux... aux, avec le collectif, c'est quand même pas pareil ? Enfin, à part la bouteille de Coca de Christian, eux c'est...

[Silence] Ah c'est faites ce que je dis, faites pas ce que je fais !

Non mais par exemple, sur le plan de la nourriture, les repas partagés là-bas, c'est...

Oooh... alors là... les repas partagés euh... t'es, t'es dans le même truc ! Si, t'en as certains qui vont dire « bon bah voilà c'est les légumes de mon jardin ! ». Mais ça c'est pour la bonne conscience !

Tu trouves ?

Bah oui ! Mais oui, tu as, tu as... déjà bon il font leur jardin, ok. Mais euh le jardin ne tourne, leur jardin ne les nourrit pas 365 jours.

Oui oui non mais je veux dire, juste sur le moment du repas. C'est quand même un repas, euh... enfin, ils font quand même des choses euh... sans intrants, sans...

Oooh... je serais pas aussi catégorique que toi ! Ah non ! Non non non...

Moi je sais juste que je me prends toujours des réflexions sur le fait que je ne mange pas de viande mais à part ça...

- *Epouse de Claude* : Non mais là, à la fête des airs. Donc justement, nous, bon, Claude et Aurore sont végétariens, y avait Amandine et y avait une de ses copines, qui est végétarienne, et elle depuis, depuis l'enfance, donc le repas, on prévient !

- *Claude* : Ah on a prévenu hein, par le biais de Christian.

- *Epouse de Claude* : Ah je dis écoute Christian, bon, on veut bien s'inscrire mais nous y a des végétariens, donc euh, euh, bon, on demande pas qu'ils fassent autre chose...

- *Claude* : On lui a posé la question pour savoir si on pourrait avoir 7 repas végétariens. Tout simplement.

- *Epouse de Claude* : Qu'ils prévoient, à la place de... de la viande... qu'ils mettent un peu plus de légumes. C'est tout. C'était pas demander la lune, hein ! Qu'ils prévoient plus de légumes. Eh bien euh quand on s'est présenté, ben c'est la copine d'Amandine, donc que personne connaissait, qui a demandé, et quand elle a demandé donc repas végétarien, y en a une qui a fait « ah beh tiens... euh... les emmerdeurs » ?

- *Claude* : Non non, « quand on est végétarien on vient pas sur ce genre d'endroits ».

Ah oui, carrément ?

Discrimination totale et absolue !

- *Epouse de Claude* : Et Chantal...

- *Claude* : Et le pire c'est que Chantal était à côté et elle a hoché de la tête. Parce qu'elle a pas reconnu... elle a pas vu et elle était bien emmerdée parce que derrière y avait Amandine et moi après. Et elle s'est rendue compte que on a entendu... Tu vois le malaise ?

Oui oui non mais j'imagine le malaise parce que à chaque fois que je suis ici je me prends aussi des réflexions... et je suis pas aussi... [rires de Claude] je pousse pas aussi loin que vous le faites, les choses mais je veux dire, rien que ce genre de choses, c'est...

Voilà ! Donc euh...

Ils ont du mal à comprendre, je pense... ils ont du mal à être ouvert...

- *Epouse de Claude* : Donc voilà, comme on dit, dans le repas... tu te prends une réflexion et bon... bon... on a rien dit, donc après c'était saucisses, ils ont pas mis. Et bon, après, qu'est-ce qu'il y avait ?

- *Claude* : Bah de la purée avec des lardons !

- *Epouse de Claude* : Oui ça avait été changé. Y avait pas ça sinon. Si on avait vu que au niveau du légume, c'était pareil, on n'aurait pas pris des repas !

- *Claude* : Voilà !

- *Epouse de Claude* : Et là, euh voilà ils servent euh voilà, les pommes de terre avec des lardons.

- *Claude* : Bon c'est pas grave, on n'y retournera pas, mais tout ça, ça a contribué à ce que je prenne le micro et ça a été très très mal perçu. Bah c'est vrai que j'ai un peu forcé, mais... bon... toute vérité n'est pas bonne à dire.

Ou pas bonne à dire partout peut-être...

Ouais... pas partout, ouais. Donc c'est pour ça, bon après, après, chacun fait ce qu'il veut sur... les repas partagés et euh... mais bon. Tu t'aperçois que la terrine de sanglier fait partie des classiques ! Bon, après, bon, c'est un choix. Bon, sanglier, ils mangent, après on peut voir que c'est du bio hein ! À la limite... mais bon, c'est de la viande...

Et ils disent que c'est une pratique militante, dans le sens où y a trop de sangliers, aujourd'hui...

Oui. Non mais tu trouveras toujours des éléments qui...

Oui, j'entends.

- *Epouse de Claude* : Oui... après, y a trop de sangliers, l'an dernier c'était le cas. Cette année...

Y en a plus tant que ça des sangliers ?

Non, c'est une année maigre hein ! Y aura moins de terrines ! Mais bon après voilà, donc tout le monde fait son jardin, mais ça c'est pour la bonne conscience, effectivement, mais tu t'aperçois, oui nous on... on dit rien. Mais ce que nous proposait Charles dans ses techniques, nous on lui a dit gnagnagnagna et en fait euh en fait bientôt c'est nous qui allons lui apprendre... comment il faut faire le jardin, quoi ! Bon...

Parce que c'est pas si poussé que ça ?

Non. Mais bon, je lui souhaite pas de mal ! Je lui souhaite pas de mal, mais après si tu veux, c'est, euh... j'ai, j'ai un, une... une perception complètement différente des gens, si tu veux, par le fait que... j'ai une approche plus... plus élevée. Et donc, à partir de là, si tu veux, j'ai des éléments qui... qui... que je reçois et qui font que [*respire*] je sais à qui m'en tenir. Mais je leur souhaite pas de mal, je leur souhaite que d'évoluer.

- *Epouse de Claude* : Après, bon... [*inaudible*] ils bougent, ils font plein de choses pour la Vallée Longue.

- *Claude* : Mais ils sont au stade où ils militent en fait. Ce sont des militants. Et ils veulent... ils veulent faire les choses bien, et... et donc c'est louable et euh... mais quand tu commences à vouloir euh... colporter des messages nobles, il faut que tu sois noble. Que tu t'efforces à être... dans les clous ! Sinon euh... t'es pas cohérent ! [*petits rires*] C'est simple hein. Et puis même, dans ta conscience, enfin, je sais pas, tu mets ça comment dans ta tête ?! Eh... non, c'est pas possible ! Pas possible, tu peux pas être l'ombre et la lumière en même temps. Il faut qu'il y en ait un des deux qui prennent le pas et... si tu es pas au moment d'attraper la lumière, eh bah tu restes dans l'ombre ! [*silence*]

Ouais... bon bah merci pour toutes tes réponses. On arrive à la fin de ma grille. J'ai quelques questions d'ordre signalétique...

Questions signalétiques :

- Date de naissance : 1955
- Activité professionnelle : gestionnaire de patrimoine immobilier en plus grande partie. Retraité
- Dernier diplôme obtenu : 2^{ème} degré de Rikki (reconnu par Dieu), diplôme de parapente [*je lui demande si c'est vrai, réponse – Claude : oui, j'en ai fait, puis je me suis fait une grosse frayeur, double fermeture, je me suis... ça m'a calmé. Oui, j'ai volé, j'ai fait 111 vols.* - Epouse de Claude : *il est revenu, il avait la mort sur le visage ;* - Claude : *Oui, j'avais autre chose à faire, j'ai pas fini ma mission, hein !*], CAP de banque
- Date d'arrivée dans la Vallée Longue : septembre 2016. Maison un peu plus loin dans les années 80, revendue en 92.

EP1 - Entretien Pascal et Pascaline

Entretien mené par Sophie et Emilien. Les phrases en gras correspondent aux questions. Cette retranscription n'est que partielle : tout ce qui est entre guillemets correspond à leur mots, le reste est paraphrasé. Comme l'entretien est commun à deux personnes, leur nom précède leurs prises de paroles. Toutes les indications en dehors de l'entretien pour des raisons d'explication ou de contexte sont [en italique].

Trajectoire : très liée au travail, « ce qu'on appelle la mobilité aujourd'hui ». Marseille (à l'époque, à 2h en train). « idée d'être installé à la campagne et même d'en vivre ». Sa femme a élevé des chèvres. Tombé amoureux des Cévennes après être allés chez des amis. Première expérience : chez des amis, une ruine. Un ami de Lyon, sociologue.

- Pascaline : de la famille ici, « les Cévennes font partie de mon histoire ».

« ça a toujours été mon objectif moi, de finir ma vie ici... j'ai travaillé que pour ça on va dire », « enfin, j'ai bien aimé mon travail hein », « ici c'était ma deuxième partie de semaine, quand je venais ici je prenais ma douche en fait... je me lavais de tout ce que j'avais vécu en ville »

- Pascaline : « en ville c'était ta tête que tu faisais travailler, et ici tu faisais travailler ton corps ». Revenus s'installer ici en 2010 (avant Pascal habitait là avec son ex-femme et ses 6 enfants (1 décédé), puis reparti).

- Pascaline : « c'était un cadre de vie qui me plaît. Moi j'ai fait des études d'agronomie donc l'idée de vivre aussi... sans vouloir m'installer, ça a jamais été dans mes projets, mais voilà on a des [inaudible], on a des jardins, on entretient la châtaigneraie, voilà, c'est aussi dans ce que j'avais imaginé dans ma vie, voilà, ça correspond ».

Délimitation lieu de vie

- Pascaline : « Ah le bassin dans lequel on se sent... De Florac à Alès, si on prend large » « Voilà on va sur le Mont Lozère se promener, donc à Saint Germain ». « C'est limité beaucoup par la nationale 106 ». « plus rattaché commercialement à Alès qu'à Mende ». « aller à Mende, c'est comme aller à Nîmes ».

Allé à Mende quand c'était bloqué du côté de Florac, à cause des GJ.

Qu'est-ce qu'habiter ici ça signifie ?

- Pascaline : « ça veut dire avoir un cadre de vie... je sais pas comment dire... très beau, ça c'est sûr, tous les jours quand on se lève on voit le Bougeste tout ça, on sait qu'on vit dans un endroit... très beau, très paisible, très voilà... après c'est aussi des contraintes parce que on est loin de tout quand même... faut... faut souvent prendre sa voiture pour faire... voilà, mais à la fois on réfléchit aussi autrement du coup à ses déplacements, on réfléchit autrement à l'organisation de son temps, voilà donc qu'est-ce que vivre ici oui ça veut dire ça, profiter d'une nature, d'un espace, d'un air, d'un calme, parce qu'il y a pas beaucoup de monde, pas beaucoup de circulation. Pour moi, ça veut dire tout ça »

- Pascal : « Puis en complément de ce que tu as dit, ça veut dire aussi entretenir ces coins-là parce que le problème ils ont été complètement désertifiés quoi... »

- Pascaline : « oui c'est aussi être un peu militant, dans le sens que... »

- Pascal : quand il a acheté, « ça a permis de faire revivre le coin. On était deux habitants dans le hameau à l'époque hein ! Enfin, 3. [...] Aujourd'hui y a 12 résidences principales quand même ». 5 maisons secondaires.

Pas envie préalable de faire revivre ce lieu spécifiquement, c'était surtout « vivre à la campagne ».

- Pascaline « tous les mouvements du retour à la terre et tout ça, vous étiez quand même baignés dans... »

- Pascal : élu et fait partie d'une association, SAS Cévennes durables, « qui est une société citoyenne qui loue des toitures pour faire du photovoltaïque par exemple », « c'est un rassemblement de personnes citoyennes qui ont fait ça quoi ». Seule activité qu'il a gardée à Nîmes : Crédit Mutuel, président du conseil de surveillance, « c'est la seule activité de ville que j'ai gardée » « je fais partie du syndicat des hautes vallées cévenoles », « donc je suis bien impliqué localement quoi ».

- Pascaline : « quand les gens viennent ici, c'est rigolo les réactions, parce qu'il y en a qui trouvent que c'est très isolé, alors qu'on n'est pas très isolés parce qu'on vit dans un hameau où y a 12 maisons habitées à l'année. C'est très relatif en fait, l'isolement [...] on est à 10 minutes du Collet où y a tout ».

Est-ce que vous avez l'impression que votre lieu de vie il est périphérique ?

- Pascaline : « Périphérique ? »

- Pascal : « Non »

- Pascaline : « ça dépend, si on dit le train par exemple, y a des choses comme ça qui sont compliquées »

- Pascal : « Ah non, on n'est pas périphérique. On est délaissé, c'est pas pareil. C'est-à-dire que réellement, on a pris conscience, enfin, on prend de plus en plus conscience [...] on a pris conscience que réellement, on était considéré même par la capitale départementale... on est le trou du cul du monde. alors je sais pas, je pense que y a sûrement d'autres endroits en France, je pense que la Creuse, la Corrèze, c'est pareil, c'est-à-dire que, vraiment on s'est pas étonné du mouvement des Gilets Jaunes, vous voyez ce que je veux dire. C'est-à-dire que les aspirations [...] on est taxé de la même manière que si on était en centre-ville... [...] donc moi je pense qu'on se sent plutôt délaissé »

- Pascaline : « oui parce que on a fait le choix de vivre ici, on le subit pas. On vit ici parce que ça nous plait, parce qu'on a cette maison. Et on va pas, on peut pas reprocher, enfin je sais pas comment dire... on vit ici, on a fait ce choix, y a des contraintes, on les connaît. Bon ben voilà, on peut pas reprocher les contraintes... mais en revanche, y a des choses auxquelles on a pas accès et c'est pas logique, je sais pas comment dire »

- Pascal : « aujourd'hui, un gars en ville il bouge pas le petit doigt, il a tout, nous si on bouge pas, si on se bouge pas, on a rien [...] pour avoir quelque chose ici, faut y aller hein »

- Pascaline : pense pas que opposition ville/campagne : des gens qui vivent mal et bien partout. « c'est pas le lieu qui habite qui conditionne... »

- Pascal « y a beaucoup de gens qui sont venus vivre ici, parce que ici avec un potager et le RSA, ben vous vivez. Alors qu'en ville, vous vivez pas. » parle des gens qui sont venus en vacances dans le Languedoc, au camping, puis restent.

- Pascaline : « ils font des expériences, ils restent ou pas, comme tout le monde ».

- Pascal : « Donc c'est pas un retour à la terre, c'est un retour vers une meilleure condition de vie par rapport à la ville où c'est dur quand même pour les gens pauvres la ville... enfin, les gens qui ont un faible revenu ».

Enjeux sociaux et politiques spécifiques ?

- Pascaline : « moi j'ai l'impression qu'on veut fabriquer des différences, on est des citoyens pareil ». « les politiques doivent s'adapter à nos cadres de vie ». « l'égalité, la fraternité, c'est pas mettre en concurrence... c'est ça moi j'ai l'impression on met en concurrence des territoires ».

- Pascal : « dans la constitution des communautés de communes, les élus ont été complètement squeezés. C'est les techniciens entre eux qui se sont mis d'accord ». « on est pas pris en considération [...] tout est à Paris [...] y a une grande ville qui s'est battue, peut-être deux, c'est Lyon et Toulouse [...] et ça on en souffre hein, parce que tout est ramené sur Paris ». Consultation que fait Macron : les maires ont décidé de faire cahier de doléances. Puis Préfecture d'un coup : il faut les faire remonter tout de suite pour que ce soit remonté.

- Pascaline : enjeu social « de maintenir les gens qui sont d'ici, tous les jeunes qui auraient envie de rester ». « à trouver de la mixité entre ces gens qui arrivent d'ailleurs [...] et comment ceux qui restent ici ils arrivent à rester ici en faisant des choses intéressantes pour eux ». et problème des personnes seules, âgées, isolées : les repérer, ne pas les oublier, etc.

Gilets Jaunes

Quelque chose de schizophrène dans : il faut consommer mais on enlève de plus en plus (impôts, etc.).

- Pascal : « Nous on a bien compris le mouvement des GJ, on ne s'est pas assimilé à parce que quand même on a des moyens financiers suffisants pour... »

- Pascaline : des gens qu'ils connaissent qui sont juste financièrement alors qu'ils ont travaillé toute leur vie. « problème d'écoute, les relais ils se font pas ».

- Pascal : « à force de taper à leur porte et de pas répondre, ils les prennent pour des gens inutiles »

- Pascaline : entreprises du CAC 40 qui ne paient pas d'impôts. « il faut que quelqu'un soit courageux », des réformes à faire, etc. « il faut aussi nuancer les choses, on vit dans un pays riche [...] il faut aussi relativiser les choses », système de sécurité sociale, etc. « on se demande si nos politiques ils se disent pas qu'il y a toujours de la marge », comparaison avec Grèce, Portugal, Espagne, « et les gens ils ont encaissé, on s'adapte ».

Environnement dans lequel vous vivez, paysages, description

- Pascal : paysages différents d'une vallée à l'autre. « vous changez de paysage en 10 minutes de route ». végétation : châtaignier « ça m'a tout de suite attiré », « cet arbre il est le fruit d'une agriculture et il produit des fruits... », pommiers, etc. « on n'est pas encaissé », « le paysage il est important, il change sans arrêt de couleur », « la lumière » : « le matin quand ça se lève et que ça décompose, y a différentes brumes et ça décompose ».

- Pascaline : « c'est comme une mer de montagne », « c'est pas de la grande montagne », « aspect d'être à la montagne mais d'être quand même en méditerranée, parce que la végétation... ». Hameau : Ombras, de plus en plus contents d'être à l'ombre avec le réchauffement climatique. « On a cette chance nous d'avoir de la vue », « on est dans un endroit dégagé ». « je suis admirative du travail qui a été fait. Ce paysage il est la résultante de la géologie [...] et du travail de milliers d'hommes, de femmes qui ont monté des murs, défricher des trucs, on voit, y a des maisons à des endroits totalement improbables, voilà, on voit, ça aussi ça marque, c'est un paysage à la fois dur, et qui a été sculpté, apprivoisé, et ça ça se ressent quand même. Ne serait-ce qu'ici, toutes ces terrasses, on essaie toujours de remonter les pierres, et c'est triste aussi. » En référence à la baisse du nombre d'agriculteurs : de 17 à 5 (4 qui sont des nouveaux) depuis les années 30.

- Pascal : PLU à St Pascal : volonté forte, pour installation agriculteurs. Permet plus ça que les résidences secondaires.

Qu'est-ce que les lieux suscitent chez vous ?

- Pascaline : « le calme, voilà c'est paisible quand même, pas de bruit ».

- Pascal : « la sérénité, la nuit quand vous sortez y a aucun bruit, aucune pollution, vous voyez le ciel bleu étoilé »

- Pascaline : « vos sens ils sont, voilà, vous sortez dans la pelouse, ça sent, on peut sentir la terre »

- Pascal : « y a pas de pollution permanente »

- Pascaline : « la sérénité, le calme, la paix, et puis un contact quand même avec une nature, pas sauvage bien sûr, voilà qu'il y ait beaucoup d'oiseaux, les bruits d'ici » « on touche la terre aussi, et comme on se chauffe aussi au bois, on passe beaucoup de temps à les couper, à les ramener, à aller dans notre propriété chercher du bois mort, ramasser du bois. On vit dans un environnement où on prend aussi le temps de faire, en termes de sensations aussi, il faut du temps pour... quand vous ramassez du bois, vous passez la matinée entière, vous êtes fatigués vous savez pourquoi, et quand vous le mettez dans le poêle, fin voilà y a un rapport aux choses qui est aussi différent ». idem cuisine avec produits du jardin.

- Pascal : « serein », // quand il passait près de la mer à Marseille.

- Pascaline : fleurs, feuilles, « on a le temps de regarder ».

Rythmes de vie ici : comment il est rythmé ? Saisons, etc.

[Pascal repart, à partir de là seule Pascaline répond aux questions] Saisons ont un impact. Journées organisées différemment en hiver et en été. « c'est nos rythmes biologiques aussi. Alors, est-ce que ici et parce qu'on a pas de travail, on arrive à être plus près de nos rythmes biologiques... »

Évolution de l'environnement ?

Châtaigniers : maladies, troués, etc. Pommiers, jus de pommes à la CUMA.

« On voit plus d'endroits aussi où ça se rénove ». équilibre entre nouvelles constructions et les endroits que les gens rénovent.

Vallée Longue : « c'est un peu un désert culturel ». Foyer rural St Pascal : fait plein de choses (Vannerie, gym, etc.). Collet de Dèze : pétanque, DJ... A l'Espinas, « on peut pas toujours aller, faut 25 minutes. » « Y a des collectifs qui essaient de faire, mais malgré tout on bouge pas beaucoup, il faut que le programme soit attractif. Y a des essais, la bibliothèque ». « C'est pas très honnête en même temps parce qu'on y va pas forcément ».

Vos activités dans l'environnement en général ?

« On est très occupés par l'entretien de la propriété [...] le jardin, les travaux ».

l'été : pique nique, se baigner à la rivière... Activité par rapport à la CUMA, les châtaignes, etc.

« on va donner un coup de main etc. », fête du village, etc.

Travaux : maison, jardin. Châtaigneraie productive : elle a été donnée à un copain en échange produits transformés, mais donnent un coup de main.

« Oui on passe beaucoup de temps chez nous en fait, à faire vivre ce lieu ».

activités détente : lisent beaucoup, en hiver on regarde pas mal de films (abonnés à machin de cinéma), on reçoit beaucoup aussi (amis, famille), « et après on s'en va aussi des fois », « demain on va partir passer le week-end à Nice, parce qu'on aime la ville aussi, on va aller voir l'exposition du musée Chagall, du musée Matisse, voilà, on va aller à la ville et aller manger dans un bon restaurant, voilà, parce qu'ici ça aussi c'est compliqué hein, ça existe pas en fait ! », visite famille, « et des fois on part très loin aussi [rires], on aime les voyages ! et après on est très content de revenir ».

Qu'est-ce que ces activités vous procurent comme sensation ?

« De la fatigue physique et un espèce de nettoyage de cervelle, ça c'est bien ! c'est un mélange de... vous vous dépensez et à la fois vous êtes tranquille, vous pouvez vous asseoir 5 minutes, vous avez votre chien, regarder en face, puis vous ramassez trois branches de bois de plus, voilà donc physiquement c'est de la fatigue, mais bonne fatigue ! du vide, et puis ça produit, j'sais pas moi, une espèce de musique intérieure, enfin, je sais pas y a une espèce de... je sais pas comment

dire ça ! de communion avec la nature, ce serait grand, enfin c'est trop grand par rapport à voilà... oui, de bien-être lié au fait qu'on peut bouger en sortant à 3 mètres de chez soi quoi ! je sais pas comment expliquer ça quoi ».

On parlait de la CUMA. Vous pensez que ce que vous faites c'est un savoir-faire spécifique aux Cévennes ? quelle dimension collective vous mettez derrière ?

CUMA : collectif oui, permis par le politique ici. Beaucoup de travail pour les gens qui la gèrent. Pour consommation personnelle (jus de pommes). « Dans les sensations y a ça aussi : tous les matins moi quand je mange la compote que j'ai faite avec les pommes de... ouais je sais pas comment... [Emilien : du verger ?] du verger, ben je, voilà, je sais pas, c'est absurde peut-être mais euh... je suis contente de ça, voilà ! les confitures que je fais ici, que je donne autour de moi, voilà, ça aussi c'est, on a un rapport différent aux choses que l'on consomme ».

Notion de fierté dans le savoir faire ? Satisfaction ?

« Oui de satisfaction et de savoir que ça vient de juste là, et je sais ce qu'il y a dedans, et je sais ce qu'il y a pas dedans surtout, ce que j'ai pas ajouté et que voilà... que ces arbres ils vivent ici et que... voilà, c'est tout un lien entre les choses, qui a du sens, pour moi hein après je comprends y a des gens ils ouvrent un pot de compote, ou ils têtent un truc du compote et ils mangent de la compote, c'est aussi de la compote ».

CUMA -> ça a développé des choses pour des gens qui ne l'auraient pas fait sinon. « nous on fait le jus avec des copains donc c'est deux journées conviviales, on amène le café, les croissants, voilà là-haut à la CUMA, on a une super vue aussi, donc si c'est pas un jour où il pleut et où on se gèle, c'est sympa, voilà... et ça valorise ce territoire, et toutes ces pommes, y a des gens qui grâce à ça... » projet de marque 100% Cévennes, jus de pommes des Cévennes, peut-être des choses qui vont changer... « c'est structurant aussi pour le territoire... est-ce que c'est une pratique ancestrale, ça je le sais pas ». Ils font 300 litres de jus de pomme par an.

Qu'est-ce que l'écologie ça vous évoque ? Lien avec les activités ?

Études d'agronomie et éducation à l'environnement. « On essaie, après c'est des petites choses ! On a un compost, on essaie de faire un jardin sans mettre de produits ». Dans le groupe de travail ABC (Atlas de la biodiversité de la commune) : observer pendant 3 ans la biodiversité. « L'écologie pour moi c'est... après on se pose des questions par rapport à l'eau, nous on n'a pas d'eau, on n'a pas de source, donc on a un jardin qu'on arrose avec de l'eau potable. Ça coûte cher, c'est pas forcément très pertinent, donc on essaie de réfléchir à un système pour récupérer nos eaux de pluie, les stocker... ». « Voilà alors est-ce que c'est ça l'écologie, moi je sais pas... on essaie d'avoir des pratiques qui respectent le lieu, au minimum déjà, le lieu dans lequel on vit, sans aller parler de... voilà. On essaie de pas jeter notre plastique, de pas brûler notre... voilà. Moi après quand on me dit que mon poêle pollue, j'ai du mal... parce que je sais bien que tout le bois que je sors de la nature, il faut le sortir, je pense. Parce que sinon ça va être fermé ce milieu... voilà je suis pas une spécialiste de l'équilibre écologique d'ici mais il me semble que s'il y avait plus de troupeaux qui pâturaient, si y avait, voilà, y aurait des choses à faire pour, voilà, avec les chasseurs on a aucun problème, ils louent en bas, ils sont installés en-dessous, mon mari leur loue un bout de l'ancienne chèvrerie, voilà, apparemment cette année ça a été une année catastrophique, ils ont tué un tiers de ce qu'ils avaient tué l'année d'avant... on comprend pas parce qu'il y a toujours des dégâts de sangliers partout et tout, donc ils sont pas contents... après ce sont des gens je trouve qui sont assez respectueux et... enfin l'association qui est là hein, et en équilibre avec la nature qu'on a. On voit qu'il y a des biches et tout parce qu'elles viennent manger nos pousses de blettes, ça aime beaucoup les blettes, voilà donc on partage aussi hein, tant pis si la biche a mangé les blettes, on les mangera pas, si vous voulez... voilà alors est-ce que c'est être écolo, ça, j'en sais rien... après on n'est pas militants, voilà on trie nos déchets, moi ça

m'énervé un peu parce que je sais pas ce qu'ils deviennent et que j'ai l'impression d'avancer dans un désert de plastique mais bon je le fais... voilà, on réfléchit à mettre des panneaux, au moins un petit panneau photovoltaïque, mon mari faut qu'il réfléchisse à ça, parce que nous on est mal exposé, on peut pas... et puis notre toit, le Parc, ça aussi ça fait partie des aberrations on veut protéger un truc sans lui permettre de se moderniser, là y aurait beaucoup à dire sur les enjeux, par exemple ça voilà, permettre à des gens d'habiter ici, des bâtisses anciennes, sur la rénovation, enfin quand je vois toutes ces maisons fermées et tous ces gens qui voudraient s'installer ici et qui trouvent personne pour leur louer, personne... là y a une vraie question, on n'en a pas parlé mais dans les enjeux sociaux y a ça ! Ouvrir des logements, avoir des politiques intelligentes pour qu'à la fois des gens qui ont des biens et qui ont peur de les louer, mais je peux les comprendre parce que nous avec ce qui nous est arrivé à côté, je souhaite à personne d'avoir des locataires qui vous mettent une maison dans un état... on a jeté tous les lits, on a jeté tous les canapés, enfin... quand c'est votre seul revenu, vous voulez que votre locataire vous paie votre loyer et c'est légitime [...] ». permettre à des gens qui sont mal-logés ici de rester, accueillir c'est bien mais « faut aussi voir la condition des gens qui vivent déjà ici ». Reportage, dans le Gers, une association qui propose aux mairies de leur racheter bail et ils prennent en charge réhabilitation dans le but de faire des logements sociaux. « ça l'habitat c'est une vraie question, et c'est un levier, pour plein de choses ».

Revendications auxquelles vous êtes particulièrement sensibles ?

« Ouais... alors je sais pas comment faire, moi je suis particulièrement révoltée par le nombre de gens qui meurent dans la Méditerranée. C'est un truc qui me... je comprends pas en fait, je comprends pas, comment on laisse faire ça. Et comment je peux agir moi, j'en sais rien [...] Je comprends pas en tant qu'être humain, c'est un truc qui me bouleverse [*voix remplie d'émotions*] vous voyez... et à la fois par quel bout on prend ça, comment on fait ici pour faire en sorte que ça se passe autrement ». Association Cévennes Terre d'accueil. Ici, souvent un lieu d'accueil -> mari et ex-femme : accueil de réfugiés bosniaques. « Voilà ça me paraît normal, de partager ce qu'on a, et de faire en sorte... c'est avec des gens qui viennent de très loin ou c'est avec son voisin, la question c'est pas ça, c'est que on a des choses, on en a souvent trop, c'est de pouvoir dire 'moi j'ai ça, je te le mets à disposition' » « mais je sais pas comment faire ». « c'est l'histoire du monde, de bouger... ». « c'est pas aider, c'est juste être humain ». « c'est une question globale et c'est une question que je me pose à moi, parce que c'est bien beau d'être révoltée mais je fais quoi ? alors je fais un don, je participe à ça, je signe des pétitions, machin. Mais, concrètement je fais quoi ? voilà. Et ça, ça me révolte plus que les poubelles ou je sais rien quoi... parce que les poubelles bon on s'y met tous on va y arriver hein, vous mobiliserez des gens pour venir nettoyer la rivière... pour accueillir quelqu'un, c'est plus compliqué hein ».

Cévennes, terre d'accueil -> asso sur le terrain ? vous êtes pas dedans ?

Non.

Et qu'est-ce qui vous freine à faire partie de ce type d'initiative ?

« Je sais pas. Chacun a ses freins. Après peut-être j'avais pas assez d'informations, c'est un chemin hein, donc chacun chemine. Donc y a eu ce Noël solidaire à l'Espinas dans lequel Terre d'accueil était participant. Donc on est allé à cet endroit, on a rencontré des gens, on a discuté. On a un copain qui est dans Cévennes terre d'accueil qui nous a plus expliqué, voilà, donc je suppose que petit à petit et donc ce que je vous disais c'est qu'ils proposent aussi à des gens... parce qu'il faut être lucide : si vous avez vécu à Alep en Syrie qui est une grande ville, et que vous arrivez à St Pascal de Dèze... fin j'en sais rien hein, y a peut-être des gens qui ont vécu à Alep et qui seraient très heureux de vivre à St Pascal de Dèze, certainement, mais on peut se douter que c'est pas forcément là que... et puis si on est je ne sais quel métier à Alep, qu'est-ce

qu'on va faire à St Pascal de Dèze ? Faut être réaliste avec les envies des gens qui arrivent. Bon, donc y a ça. Bon et donc eux ils proposent, si j'ai bien compris, des séjours de repos en fait, pour permettre à ces gens qui viennent de traverser la moitié de l'Europe, voilà, qui sont fatigués, ne serait-ce que ça, des séjours de repos, donc vous pouvez accueillir ces gens là, leur mettre à disposition des, voilà, pour qu'ils se reposent de leur migration et voilà. Donc ça c'est des choses qu'on peut faire peut-être. Donc on va réfléchir, on va voir comment ça se fait réellement. Donc ça, ça serait une implication voilà qui, bon... je ne sais pas ».

Vous pensez que cet engagement – parlons d'accueil, en général – il pourrait s'incarner dans une vision commune pour le territoire ?

« bah ça, ça serait bien... après comment on porte ça ». Désespérée par scores du FN ici. « c'est pas une histoire de convaincre mais bon enfin ». « mais je pense que c'est compliqué, le collectif sur ça », « ou à l'inverse justement, vu que c'est très extérieur, est-ce qu'on pourrait pas fédérer les gens sur ça et après les amener à réfléchir sur des choses plus locales ». Cévennes terre d'accueil : sur Villefort, donc peut-être avoir une antenne. Une famille vient d'être accueillie (d'Albanie probablement) à St Pascal de Dèze.

Quelle pourrait être cette vision commune du territoire ? L'accueil en général ? et pérenniser des gens sur le territoire ?

« C'est ça. Et donner à des gens des bonnes raisons de rester ici ». « c'est construire un avenir à ce territoire. Voilà, c'est pas la peine de le mettre, enfin moi, ce côté on l'a mis sous une cloche, on l'a classé à l'UNESCO, regardez comme c'est joli, oui, mais nous on vit ici. Voilà, nous on vit ici. Et on veut continuer à vivre ici. Alors, si vous voulez garder votre machin sous la cloche, il faut lui donner des moyens. Parce que, défricher la montagne, machin, il faut des bras pour faire ça ».

Le Parc du coup freine un peu ?

« Non le Parc freine pas. Le Parc il est acteur de plein de choses, il est dans l'ABC, il est, non, moi je pense qu'on peut dialoguer avec le Parc, et le Parc on y vit dans le Parc. Après y a des choses sur lesquelles on n'est pas... y a des choses aberrantes ». Ont fait refaire le toit en lauze. Trouver un lauzier. Touchent 0 pour ça. « on l'a fait parce qu'on peut le faire, mais pourquoi on aide pas à faire ça ». « y a des moments où ça fonctionne pas, et c'est pas normal, c'est pas logique ». Il faut s'adapter (faire des extensions en bois, mettre des panneaux) « et pas nous mettre sous une cloche sous prétexte qu'ici il y a une biodiversité ou je sais pas quoi. On veut vivre ici et on veut bien partager avec d'autres de vivre ici, s'ils en ont envie, s'ils se sentent ». pas possible aujourd'hui d'aller faire ses courses à Alès sans voiture par exemple.

Comment on pourrait améliorer ? Des choses sur lesquelles s'appuyer sur le territoire ?

« Ben politiquement on a une communauté de communes, elle est là pour répondre à ces questions quand même ! Elle s'en saisit, elle se saisit de plein de choses. Après, elle a ses propres difficultés, voilà ça c'est clair. Ça reste un territoire gigantesque, avec un budget qui est plombé par x et x voilà... faut être conscient des réalités aussi économiques de ce territoire. On peut pas tout demander au politique. Enfin, il faut mailler... enfin, je sais pas ! faut trouver, et c'est tout ce qui est passionnant, c'est trouver ce maillage, ces interactions entre des politiques qui mettent l'argent qu'ils arrivent à avoir sur les bons trucs [...] » « y a des gens qui ont des idées, qui font des trucs » « comment on met ça en musique et comment chacun, s'il a envie, s'y intègre, c'est plus compliqué ». « est-ce qu'il faut créer encore une instance, moi je sais pas, il me semble qu'il existe déjà beaucoup de choses... »

Au niveau associatif, y a beaucoup d'initiatives qui sont présentes ?

Déjà, tout le réseau des foyers ruraux. L'Esperluette sur les aspects culturels. Y a tout ce qui se passe à l'Espinassas : « lieu où ça vit, ça réfléchit, qui propose des choses alternatives. Après quelle est la capacité à intégrer ? enfin, on se retrouve toujours la même catégorie de gens. Question, où sont les autres gens, qui sont... voilà, qui ont d'autres histoires, d'autres bagages culturels, d'autres bagages scolaires, tout ça... où est-ce qu'on se croise ? Ça c'est une question, où est-ce qu'on se croise avec des gens qui sont issus d'autres milieux, d'autres histoires, c'est pas toujours... alors on va aussi au loto, c'est pas péjoratif, je veux pas dire, y a pas plusieurs niveaux de culture, et d'implication et de machin. Voilà, pour moi, on habite ici, et on va au loto, à la pétanque, ou au conte machin, et des fois c'est les mêmes et des fois c'est pas les mêmes. Mais comment on fait pour que ça s'articule et ça vive ensemble, c'est ça qui est pas toujours facile. »
Voyage : 2 jours au Mont Gerbier de Jones, partage des eaux, initiative avec des artistes. « moi je crois à ça, que la culture, ça lie. [...] ça fait venir des gens d'ailleurs qui font tourner ce qui existe ».

Voyage : Japon, une île : projet dans des maisons abandonnées, propose à des architectes de les réinvestir. « Est-ce qu'il y a pas des projets qu'on peut porter... qui sont peut-être pas prioritaires, je sais pas comment le dire [...] mais moi j'ai besoin de ça ».

Quelqu'un a ouvert une boutique éphémère à Florac l'été, fait venir des artistes d'ici ou d'ailleurs. « Il existe plein de trésors ». « Faire en sorte que ça se tricote, mais je sais pas comment on fait. Mais il me semble qu'il y a des potentialités ».

A été élue de la commune pendant 3 ans : « première chose on m'a dit ça m'étonne que quelqu'un qui soit pas d'ici se présente », « et j'ai bien vu que pour bouger de ça, il faut une énergie démesurée », démission pour x raison. « ça aussi dans les revendications, que tout le monde un jour mette son nez dans une commune, que tout le monde un jour soit élu, que tout le monde regarde ce que ça veut dire, pour une petite commune ». « il faut se rendre compte du travail que ça représente, des compétences que ça demande ».

« y a ce qu'on veut, les idées qu'on a, et après... », « les mains dans le cambouis et les réalités », « regarder de l'autre côté du miroir ». Pas de spécificité, même chose que dans les autres communes, subventions de l'Etat = tant par habitant, etc.

« Oui on pourrait faire autrement, mais on fait aussi avec ce qu'on a. Des idées, c'est pas ce qui manque, des envies non plus, mais comment on transforme, comment on fait aboutir un projet, comment on mobilise, et comment on... en étant élu, je l'ai vécu, c'est compliqué ! en étant tout seul, enfin, tout seul, on le vit [...] Voilà donc je sais pas, mais c'est ici et ailleurs, voilà c'est pas spécifique à nous. Notre Etat il est fait comme ça, nos structures elles sont faites comme ça. Qu'est-ce qu'on porte pour que ça change ? Eh bien on vote, on s'investit, on répond quand on nous demande notre avis, enfin, moi je crois dans ça, y a des gens qui croient pas à ça, mais... et on essaie, à sa petite place, ben voilà, de faire venir des étudiants, de... sur l'ABC, de faire venir voilà des... c'est des petites choses. Mais peut-être qu'au bout, au bout, au bout, on arrive à construire quelque chose ».

« Un projet culturel, un peu emblématique pour la Vallée, je pense que ce serait bien ».

Un terreau favorable ?

Des photographes ; festival photobrac (Aubrac), bois-de-montvert aussi... « donc ailleurs c'est possible ». « Bon peut-être que je suis utopiste, je sais pas... puisque ça marche ailleurs, pourquoi on pourrait pas, nous, essayer. Après qui, qui est le porteur, etc., je ne sais pas ».

Questions signalétiques :

Pascal :

Date de naissance : 1948

Activité professionnelle : retraité

Dernier diplôme obtenu : Pascal : diplôme d'architecture (1974 ?)

Date d'arrivée dans la Vallée Longue : Pascal : 1980

Pascaline :

Date de naissance : 1976

Activité professionnelle : « j'ai plusieurs métiers mais j'en exerce aucun »

Dernier diplôme obtenu : licence professionnelle en éducation à l'environnement (Florac, sup'agro)

Date d'arrivée dans la Vallée Longue : 2002

EP2 - Retranscription entretien Patricia

Nous rencontrons Patricia le jeudi 15 mars. C'est elle qui a fixé l'heure du rendez-vous, nous la retrouvons devant chez elle, une maison haute qui donne sur le bord de la Nationale 106. Elle nous invite à s'installer dans la salle à manger. Des meubles rustiques et anciens ponctuent la pièce où l'on peut observer de nombreux papiers et dossiers administratifs. Légèrement sur la réserve, elle semble curieuse de savoir quelles questions nous allons lui poser.

Entretien mené par Corentin et Nicolas. Les phrases en gras sont celles des enquêteur·rice·s. Toutes les indications en dehors de l'entretien pour des raisons d'explication ou de contexte sont [en italique]. Au milieu de l'entretien son mari Patrick se joint à la discussion, leurs réponses sont alors précédées de leur prénom.

Une erreur d'enregistrement a rogné la première question. Patricia vient d'à côté du mont Lozère, elle a grandi dans la ferme familiale. Sa famille l'empresse d'être fonctionnaire, elle devient donc professeur des écoles, débute sur le Causse entre 1967 et 1968 et est nommée institutrice au Collet-de-Dèze en octobre 1968, qui marque son arrivée en Vallée Longue.

Pour quelles raisons êtes-vous venue vivre ici ? Qu'est ce qui a justifié le choix de ce lieu ?

Ce qui me plaît, c'est que j'ai un environnement que je connais bien. Et qui est pratique : Mes trois enfants sont dans le Gard, je peux très facilement aller les voir, je peux facilement leur rendre service. Mes frères et soeurs habitent tous en Lozère donc ça aussi, c'est tout ce maillage qui bon... On a des racines, je vois pas... Mon mari est lui aussi très attaché aux Cévennes.

Est-ce que c'est exclusivement une raison familiale qui explique cet attachement ?

[Réfléchit, pause] Oui... Oui, moi j'ai créé des activités, c'est plus facile de le faire ici parce que d'une part je suis connue, d'autre part, je connais les gens à qui m'adresser pour avoir ce dont j'ai besoin. J'ai été conseillère municipale pendant un mandat... bon je n'ai pas voulu continuer, parce que c'était trop contraignant, mais j'ai de bonnes relations avec la mairie. J'étais à ce moment-là déléguée à la communauté de communes, donc j'y ai de bonnes relations, avec le conseil départemental... Tout ça fait pour moi, que sur le plan familial et relationnel, tout ce que j'ai envie d'entreprendre pour moi c'est plus facile. Je me vois pas aller ailleurs chercher des choses comme ça. *[pause, réfléchit, blanc]*

Avez-vous l'impression que votre lieu de vie est périphérique ?

[Incompréhension] ... euh *[hésite]* ... c'est à dire ? *[rires gênés]*

Du fait de la distance, de l'éloignement ?

[Hésite] Moi je trouve qu'on n'est pas loin d'Alès, donc c'est là vraiment qu'on a le plus d'activité, donc c'est là qu'on va partir cet après-midi faire réviser les vélos, dans le magasin où on les a achetés. Puis mes enfants, comme ils habitent sur Alès, si on a besoin, on retrouve tout ce dont on a besoin. Puis Mende, tous mes anciens collègues sont sur Mende, *[hésite]* ... Pour moi, oui... *[rires gênés]* Moi j'ai la liberté de conduire, donc je peux aller où je veux, quand je veux... C'est ça qui m'importe... Ici c'est pas la maison idéale que j'aurais souhaité, mais c'est la maison

pratique pour moi parce que, quand j'enseignais au Collet, il fallait que je sois près du Collet, pour mon mari qui était à ce moment-là, responsable dans les pompiers il fallait qu'il ait un accès rapide à la caserne. En plus, mon mari travaillait sur deux communes, donc il fallait qu'il puisse intervenir sur les deux lieux. Ça a été au départ un choix géographique, qui a été bon... euh... après moi je suis pas ambitieuse *[rires]* Je suis née dans une maison qui était à 600 mètres d'altitudes, pour moi c'était mieux. Le climat était bien meilleur quand on est pas comme nous là au bord du Gardon, près de la nationale, mais on s'habitue je veux dire.

Qu'est ce qu'aurait été la maison idéale selon vous ?

Une maison située entre 500 et 600 mètres d'altitude dans les Cévennes, avec un accès relativement aisé, pas perdu à 10 kilomètres *[rires]*

Donc une maison à 600 mètres d'altitudes pour des conditions... le climat...

Oui et puis moins d'enfermement, là on est au fond de la vallée, et c'est bouché. Ma maison qu'était une ferme, donnait sur la vallée française, on voyait loin. On voyait tout. Mais c'est ce côté-là qui me manque, même si ça m'empêche pas de vivre *[rires]*.

Pour revenir à cette question de périphérique, ce lieu de vie, il est périphérique par rapport à quoi ?

[silence gêné] ... Je sais pas, j'avoue que ... j'ai pas du tout de *[rires gênés]* ... de manque. Non, parce que justement, je voulais pas avoir des voisins trop près, donc ils sont pas près ; c'est bien pour moi. Parce que je peux les voir si je veux.

Donc c'est peut-être pas si périphérique que ça si vous n'avez besoin de rien d'autre ?

[silence, Patricia réfléchit] J'ai besoin de sortir de ma maison quand même, je suis pas... J'ai horreur du ménage *[rires]* donc j'ai besoin d'aller de temps en temps dans les magasins, même si j'achète pas forcément, j'ai besoin d'aller voir.

Comment est-ce que vous délimiteriez votre lieu de vie ?

[silence gêné, Patricia ne sait pas trop comment répondre] Hmmm... Là, euh... Le département de la Lozère, plus le Gard. Mais après chaque année on part avec des copains, une année même on est parti en Thaïlande avec ma fille. Ça peut être le besoin d'aller voir ailleurs. Quotidiennement, c'est aller jusqu'au Collet. Au moins une fois par semaine, on va jusqu'à la Grande Combe ou Alès. De temps en temps, on va à Mende ou à Villefort. Oui donc c'est plutôt la Vallée Longue

Est-ce que vous diriez, qu'aujourd'hui, il y a des enjeux sociaux et politiques propres à la vie dans les espaces ruraux et de montagne ?

[Pause, Réfléchit] Des enjeux, oui... Il y a des enjeux, c'est-à-dire le maintien des services publics qui est très difficile. Ça paraît incroyable mais on se bat pour garder notre perception... On se bat pour garder ... Quand on pense que c'est ouvert un jeudi par semaine. On s'est battu pour la Poste, pour la gendarmerie. Il a fallu que ce soit un privé qui construise la gendarmerie pour la louer. Je veux dire, je suis syndiquée depuis mes 18 ans, donc on s'est battus. J'ai débuté ma carrière avec mai 68.

Est-ce que ces enjeux liés à la vie dans les espaces ruraux et de montagne sont aujourd'hui pris en compte par la société dans laquelle nous vivons ?

Non, ils sont pas pris en compte. Petit à petit je pense que la société s'en rend compte, mais c'est le gouvernement qui s'en rend pas compte. Parce qu'on a, ce qui me désole, c'est que je vois un céréalier qui se plaint « parce que ci parce que ça », j'ai envie de l'inviter à voir comment vivent les agriculteurs dans les Cévennes. *[rires]* C'est triste quoi ! En ce moment ce qui m'interpelle, c'est l'écologie aussi. Quand on voit ce navire qui vient de sombrer, que les côtes charentaises sont menacées de pollution, c'est... Et il y a personne qui peut contrer ces armateurs qui sont en défaut quoi ! C'est ça qui me... C'est tout ce côté qui me ... Si je fais une mauvaise déclaration d'impôts, on va me tomber dessus à bras raccourcis, et puis eux, c'est désolant... C'est ça qui me désole. J'ai écrit sur le cahier de doléance, mais je sais même pas si... quelque part... On a l'impression qu'ils sont dans une tour d'ivoire et nous on est là, à essayer, en faisant du bénévolat à pallier à tous les manques qui peut y avoir, on n'est pas grand-chose quoi.

Les récentes mobilisations des Gilets Jaunes font-elles d'après vous état des enjeux des périphéries ?

Moi j'ai bien peur, que chacun parle à titre personnel. On voit que chacun est contre l'autre. Moi je suis pas allée manifester, parce que je trouve que c'était désorganisé. Je trouve que c'est la porte ouverte aux casseurs, moi j'ai horreur qu'on casse. Je suis née dans un milieu qui était pas favorisé, on faisait attention à tout. Et là, malheureusement, qu'ils aient des revendications, je suis triste qu'ils cassent tout. Et puis les commerçants, eux aussi ils ont des revendications, ils se retrouvent déjà privés d'un revenu, leurs vitrines sont cassées.

Sans parler des dérives qu'il y a eu avec ces manifestations, est-ce que vous pensez que sur le fond, les revendications des gilets jaunes font état des enjeux liées aux périphéries ?

Je sais pas... Ça, j'en sais rien... *[Pause, Réfléchit]* Bon il y a eu des manifestants sur Alès, mais je sais pas qui a manifesté. *[Blanc]* Je pense qu'il y en a qui sont au RSA qui ont du manifester, mais après, les revendications qu'est-ce que c'est ? D'un autre côté, on se rend compte qu'il y a des gens qui cherchent des employés qui ne les trouvent pas. Donc je sais pas ... je sais pas ... si c'est un manque d'informations ou si c'est que « Ah non, ben moi je veux pas travailler de nuit hein ». Moi mon fils il fait les 3-8 à l'usine à Salindre, il va avoir 40 ans. Je veux dire, c'est pas ... *[Réfléchit]* et il est aussi pompier à l'usine. Donc il y en a ils ont pas envie de travailler parce que « c'est fatigant quand même ».

Est-ce que vous pouvez nous parler de l'environnement dans lequel vous vivez ? Imaginez qu'on ne soit jamais venu ici, comment vous pourriez nous le décrire ?

De l'environnement... euh... *[Blanc]* C'est difficile à dire... J'habite le long d'une nationale *[rires gênés]*. J'y suis habituée, ça ne me gêne absolument pas, c'est plus disons, l'été avec les motos qui sont gênantes. Parce que les motos font beaucoup de bruit. Autrement question sécurité, pas de soucis, question pollution, j'en sais rien. Ils ont sorti un appareil apparemment. De notre côté, c'est facile au moins. A part les voitures, il n'y a pas de pollutions, de bruits.

Au niveau de l'environnement, à plus large échelle, est-ce que vous pouvez nous le décrire ?

C'est-à-dire que... Moi je ne le vois plus, depuis le temps. Le paysage, on est tellement imbriqué dedans qu'on le voit pas. On se dit « Ah tiens, l'arbre il est mort », mais à part ça... non....

Qu'est-ce qui fait que vous le voyez plus justement ?

Oui, c'est l'habitude, c'est aussi parce qu'on y vit tellement dedans. On a autre chose à penser sauf si on va se promener, chercher les champignons, cueillir notre bois pour la vannerie. Là on regarde, on se dit « tiens, ça a changé, je reconnais plus » mais autrement dans la vie quotidienne, j'avoue que je sais pas...

Qu'est ce qui est spécifique aux Cévennes ?

[blanc] Je pense que c'est un lieu d'accueil, mais à condition que les gens aillent vers les associations. On va pas sauter sur les arrivants disons. Donc si ils veulent pas faire partie de la vie... euh... C'est à eux... à eux de voir... Par l'école, c'est facile. Mais si ils sont plus âgés, il y a des associations comme la gymnastique, y a le comité des fêtes qui permet aux gens de s'intégrer. Je sais pas si c'est spécifique aux Cévennes, mais moi, j'anime l'atelier Vannerie et j'ai des gens qui viennent du Gard. Ils ont pas trouvé, ça, un atelier comme ça dans le Gard. *[explication sur l'atelier Vannerie]* Il y a beaucoup de techniques de vannerie différentes en Lozère. Ça s'appuie sur les matériaux qu'on trouve sur place. Nous c'est châtaigner, osier. Alors que ailleurs...

Qu'est ce que vous appréciez dans cet environnement ?

J'adore aller aux champignons *[rires]*, depuis très jeune, c'était tout ça. Puis moi je me suis mise à la vannerie en préretraite, donc on trouve ce que l'on veut sur place. La nature permet de trouver tout ce dont on a besoin. Puis même, on peut cultiver beaucoup de choses.

Vous avez un potager ?

Oui, bon là y a de la salade en attente et puis c'est tout *[rires]*. J'attends que mon mari soit décidé. Avec le jardin et mes parents on vendait des légumes, tout ça donc, je suis née la-dedans. Ils avaient des chèvres, des moutons, donc... Je veux dire à l'heure actuelle si je devais aider quelqu'un dans une ferme, ça ne me gênerait pas, j'en suis capable. *[rires]* Même si après j'ai plus manié le stylo qu'autre chose.

Qu'est-ce que ces lieux, votre environnement suscitent chez vous ?

[Hésite] Les points positifs, c'est qu'on peut rencontrer des personnes avec qui on peut échanger sur n'importe quel sujet, sur le... bon... sur le temps, sur les problématiques « est-ce que tu connaîtrais pas quelqu'un qui a ceci, qui a cela ». On est capable de se dépanner facilement. On peut arriver, souvent mon mari on lui dit « est-ce que tu aurais pas une barre de remorquage », c'est une entraide qui est plus facile, parce qu'on connaît les gens et parce qu'on sait à qui s'adresser.

Plus facile par rapport à quoi ?

Je pense en ville. Je veux dire... en ville, si on... déjà pour créer un lien avec des voisins, c'est pas forcément facile.... Et même, je vois ma fille, quand elle a un problème, quand il a fallu créer l'accès aux égouts, c'est mon mari qui a été emprunter une petite pelle à un voisin du Collet, qui a été creuser la tranchée. C'est ça... On a des réseaux d'entraide... On sait à qui s'adresser... Y a pas mal de gens qui viennent de Marseille... Ils ont acheté une maison, lui est auto-entrepreneur. Puis il s'est bien intégré parce qu'il a été à la chasse avec mon mari. Donc maintenant... C'est comme ça, on crée des réseaux d'entraide.

Ces lieux, votre environnement, ils vous évoquent des sentiments particuliers ?

[Ne comprend pas la question] Justement, on a des problèmes en ce moment : on communique beaucoup maintenant par Internet. Le bâtiment de l'école a brûlé, donc la salle que l'on occupait est transformée en école, pour éviter de perdre les élèves. On a un autre lieu, bon... On y va, parce que c'est là qu'on fait la vannerie, mais ce sera jamais la même chose que la salle municipale. C'est pas évident.

Comment votre environnement a-t-il évolué ces dernières années ?

[Hésite] Evolué... Euh... *[long blanc]* Euh... Disons que... *[blanc]*

Est-ce que vous avez remarqué des changements, des évolutions ?

[blanc]...

Ça peut-être par rapport à la population à la nature...

Euh *[Hésite]*... Ce que je trouve dommage, je sais pas si c'est bon, on n'a pas de renouvellement dans nos associations... Les jeunes ne trouvent pas le besoin, ne se sentent pas trop concernés par ces associations. Moi à l'atelier vannerie, les plus jeunes ont la cinquantaine. D'une part, ils peuvent pas se libérer pour faire l'atelier. Même moi mes enfants... Mon fils est syndiqué, donc il est très impliqué dans le bénévolat. Mais euh... Mes enfants ont baigné toujours dans le bénévolat... Le problème... C'est que... pour faire du bénévolat il faut être vraiment dispo. Et certaines personnes ça les bouffe, donc elles abandonnent. C'est pour ça cette année que j'ai demandé qu'on passe en direction collégiale au foyer rural, parce que moi je vieillis, je vais plus être seule à la tête du foyer. 6 co-présidents *[rises]*. C'est dommage parce qu'on a une association qui est solide. Heureusement qu'il y a Chantal et Charles. Moi j'avais essayé de faire des partenariats avec d'autres, mais, eux ils ont réussi à trouver dans chaque association quelqu'un qui était comme eux, bien décidé.

Que diriez-vous de votre propre rythme de vie ?

Bah moi... je suis cool... *[rises]* Non, c'est vrai que je stresse quand on organise quelque chose, c'est pour ça que j'ai voulu faire la coprésidence. Chaque fois qu'on organise quelque chose, pendant une semaine avant, je dors mal.

Qu'est ce qui vous paraît rythmer votre vie ici ?

[hésite] C'est à dire que Bon l'atelier Vannerie par exemple. Je fais partie aussi du CCAS de Saint Michel, le comité d'action sociale. Bon beh... Ils organisent l'été, au 14 Juillet, une rencontre de vieilles voitures, tout ça... Ça m'arrange pas, j'aime pas particulièrement ça, mais bon, je suis engagée, je suis engagée.

Votre rythme de vie, est-il différent ici par rapport à ce qu'il serait ailleurs ?

Euh... *[mal à l'aise]* J'en sais rien, j'ai jamais cherché à savoir. Moi, mon rythme de vie était conditionné plus par... Quand je travaillais, mes préparations, je les faisais le matin. Donc je me levais plus tôt, pour être prête... J'avais peu de chemin pour aller à l'école, mais c'était ça qui rythmait...

Tout à l'heure vous parliez d'aller aux champignons, que votre mari va à la chasse, quelles activités pratiquez vous dans votre environnement ?

[blanc] Bon, en ce moment, il faut que je fasse plus d'activité physique, c'est le médecin qui me l'a dit... que je faisais pas assez d'activité physique. *[blanc, j'attends une réponse qui ne vient pas]*

Vous faites des activités dehors peut-être ?

Eh... Y a des jours où je ne sors pas du tout, y a des jours où je pars tôt le matin... ça dépend. Disons que j'ai un peu poussé mon mari, quand il a été à la retraite, faire le ramassage scolaire... Pour qu'il se lève le matin ; *[rires]* Mon mari est un très gros dormeur, lui il serait resté tranquillement au lit le matin, tandis que là, il se lève à 07H, il fait son ramassage à 08H, il va rentrer bientôt. Bon après... La journée, on regarde beaucoup la télévision... Enfin moi... Je joue à la tablette, je joue à l'ordinateur... Je fais du courrier... Je fais de la dentelle... Des fois je vais au Collet pour la ADMR, c'est l'aide à domicile en milieu rural. C'est une association qui met en relation les personnes qui ont besoin d'intervention pour le cadre de vie et des aides ménagères qui sont... disons... des employés de l'aide à domicile. C'est une association sur la Vallée longue. *[Explications sur l'administration de l'association]*

En dehors de tout ça, quand vous avez du temps libre, du temps pour vous, qu'est-ce que vous aimez faire ?

Oh je lis, je cuisine, je me promène... Me promener *[elle s'arrête, je lui lance un regard interrogateur pour qu'elle explicite]*... sur Alès, faire des courses des choses comme ça. Oui... Aussi promenade en voiture, ça dépend... Si c'est un dimanche après-midi, aller voir quelqu'un, ça dépend.

Ces pratiques dont vous nous parliez tout à l'heure, sont-elles inscrites dans des savoir-faire spécifiques aux lieux ?

C'est la façon de faire de la vannerie dans la vallée longue. Moi je connais que celle-là *[explication sur les autres vanneries]*

Est-ce que ces savoir-faire ils ont une dimension collective ?

Collective... euh ... c'est à dire ? *[Ne comprend pas la question]*

Est-ce qu'il existe un projet commun entre-vous ? Vous mettez à disposition...

... C'est à dire qu'au départ, pendant un an, je leur apprend à faire un panier et une corbeille. *[explications sur la vannerie et les savoir-faire liés]* Après, ce que je veux, c'est qu'ils *[les participants à la vannerie]* deviennent autonomes, c'est pas à moi de leur faire leur objet. L'objectif c'est de donner le savoir. Donc ... Bon... Je leur demande d'avoir la carte d'adhérent du foyer rural, et en plus les débutants ils doivent donner 15€, parce qu'ils ont tout à disposition. C'est l'osier qu'on a cueilli. On utilise des bancs à planer, pour travailler. Tout le matériel est à disposition, parce que c'est du matériel acheté par le foyer, ou prêté, parce que moi j'ai un banc à planer ; que je prête. *[Explication sur les bancs à planer et apprentissage de la vannerie]* C'est moi qui m'occupe de tremper le bois, de stocker l'osier.

Vous organisez les cueillettes ?

Oui, on cueille ensemble. Mais là aussi pour trouver les endroits où ça se cueille... *[rires]*, le bois se cueille à la vieille lune. Quand elle est ronde, entre ce moment là, entre le moment où est elle est ronde et noire, sur les calendriers. Donc c'est entre décembre et janvier qu'on cueille. Quand on l'a cueilli, il faut le faire brûler. Donc on fait un grand barbecue, on passe le bois là-dedans pour faire cloquer l'écorce. Là aussi, on le refend. Là après, on le met dans l'eau pour qu'il se réhydrate. Après, on peut le travailler sur le banc à planer...

[Arrivée de Patrick, le mari de Patricia, explication de notre venue, du cadre de l'entretien...]

On parlait de la vannerie, une pratique qui est spécifique à la Vallée Longue, est-ce qu'il y a d'autres pratiques spécifiques à la Vallée ?

- Patrick : La châtaigne oui...

- Patricia : Oui avec les clèdes, euh... tout ça...

Vous vous ne pratiquez pas... vous ne faites pas de la castanéiculture ?

- Patricia : Non, on fait partie d'un groupement forestier familial, nous, mais c'est mon frère qui s'en occupe, on aurait pu, à un certain moment. On a incité les Cévenols à planter des conifères.
[explications sur le passé, la mine, la voie ferrée]

On a parlé tout à l'heure du naufrage des navires, des risques pour l'écologie qui vous préoccupent. Qu'est ce que l'écologie vous évoque ?

- Patricia : C'est à dire qu'il faudrait tuer Monsanto *[rires]*, non c'est tous ces pesticides. Qui sont... Par exemple, on voit quasiment plus d'escargots Petit-gris. Je pense qu'il y a eu des problèmes, des grosses sécheresses, donc je pense que c'est lié à des problèmes climatiques.

- Patrick : Même les Ponts et Chaussée, la DIR, ils en mettent plus, ils débroussaillent maintenant. Ils se sont aperçus que quand ils faisaient les bords de route, ils tuaient tout.

- Patricia : Y a aussi, les pluies qui sont plus violentes qu'avant... On a plus de vent

- Patrick : Ah ! Le vent ! Avant, on n'avait pas le vent qu'on a maintenant. Le vent c'était rare, le climat change.

Quelles valeurs associez-vous à l'écologie ?

- Patricia : Ben ... C'est déjà le tri des déchets... Nous on a le composteur. On essaie de trier tout. On voit que la y a déchetterie qui est quand même très accessible. Donc, ça c'est important.

- Patrick : Les piles, les trucs de photocopieuse, on ramasse tout maintenant, c'est recyclé. Tout ce qu'on peut faire

- Patricia : Oui *[pensive]*, les piles tout ça... Aussi... d'utiliser... Bon, nous en tant que consommateurs, on consomme beaucoup moins de viande qu'avant. Mais c'est aller, toujours vers les producteurs les plus proches. C'est éviter les circuits, les plats cuisinés. Enfin, les trucs comme ça. Pour favoriser quand même, ... l'économie ... euh ... proche.

On va au marché de la Grande Combe, pour les produits à Intermarché. Mais on achète peu de légumes à Intermarché.

- Patrick : On a la chance d'avoir les charcutiers dans la vallée.

- Patricia : On a le producteur de volailles, sur place, les œufs... On a recours à des copains, qui tuent des veaux, donc on ... achète des caissettes... du veau...

C'est peut-être ça que permet ce lieu, c'est aussi d'avoir une proximité avec des producteurs...

- Patrick : Le miel !

- Patricia : Le miel, c'est de chez Christian.

De manière générale, y a-t-il des causes, des revendications auxquelles vous êtes particulièrement sensible ?

Euh... *[hésitent, ne comprennent pas la question]* ...

Sans forcément parler d'écologie ou tout ça.

- Patricia : L'agriculture biologique, il faudrait que ce soit plus soutenu. Les agriculteurs, n'ont pas touché l'argent qu'ils auraient dû toucher. Après, y a l'agriculture raisonnée. C'est quand même aussi très bien, parce que tout le monde peut pas remplir le cahier des charges de l'agriculture biologique. [blanc] Limiter beaucoup plus l'utilisation des pesticides près des villages, des agglomérations, l'épandage... On a l'impression que les gens veulent aller vers toujours plus.... de matériel... de production... Et puis dès qu'il y'a un problème, il faut les aider. Donc je trouve que c'est pas raisonné. Il faudrait mieux qu'ils différencient la production, mais euh... pas se retrouver le bec dans l'eau parce que y a la grêle qui tombe donc ils ont plus rien... Ici, dans les formations ils insistaient sur la monoculture, ce qui est complètement idiot ici dans les Cévennes. On peut pas vivre avec la monoculture.

En dehors de l'agriculture, vous avez parlé de beaucoup de sujets tout à l'heure. Est-ce qu'il y a des revendications dans celles-là où vous êtes sensible ?

- Patricia : A chaque fois qu'il y a une manifestation pour le maintien de services publics, on y assiste ! Même euh... le problème de tout vouloir dématérialiser. [exemple sur la dématérialisation : Patrick qui doit changer son permis] Tout ce côté-là, c'est mis en place, mais sans avoir anticipé toutes les difficultés que ça crée.

Par rapport à la vannerie, à tout votre engagement associatif, qui est beaucoup ressorti dans la discussion, ça, vous le portez comme un engagement ? Vous êtes engagés en leur faveur ?

- Patricia : C'est aussi un plaisir, c'est pas qu'un engagement. Sinon je le ferai pas [rires]

- Patrick : Moi ça me plaît pas. Mais je participe. C'est pas évident, le bois il faut le charrier... Là il est dans le bassin, il trempe, il faut sortir... Ça occupe.

Vous apportez beaucoup de choses au foyer rural ?

- Patricia : Oui, j'essaie de tirer les gens. On est 70 adhérents. Ce qui est intéressant, c'est qu'il y a un esprit Foyer Rural. C'est à dire qu'on est habitué... je veux dire... Quand on se rencontre, on discute. Si c'est le Foyer Rural qui organise quelque chose, tout le monde donne un coup de main pour que ça se passe bien.

Qu'est ce que votre implication au foyer rural vous apporte ?

- Patricia : [hésite] Moi j'aime rencontrer, les gens, discuter avec eux. En plus il y en a que je connais depuis 10 ans. Que j'ai l'occasion de rencontrer, avec plaisir. Après, la vannerie, ça nous incite à aller voir à ce qui se pratique ailleurs.

- Patrick : Faire bouger les gens, c'est dur, la télévision a pris le devant. On essaie de ... Si on fait la bouffe... Si on fait à manger... Pas de problème on remplit la salle... Mais sinon, si vous faites une pièce de théâtre et tout, on sera quoi... On sera 30 personnes.

Vous dites qu'il y a la concurrence d'Alès ?

- Patricia : A Alès, il y a des spectacles de qualité. Nous, ce que financièrement on peut pas permettre de faire venir des choses comme ça

[aparté de Patrick sur un conteur venu chez eux]

- Patricia : Je pense oui, que les gens ont plus l'habitude de se retrouver [dans les endroits plus isolés, plus loin que la vallée longue]. Nous, comme les gens qu'on a au foyer, ils sont du Gard,

ils viennent pour la vannerie, mais ils viennent pas forcément pour une veillée, parce que eux, ils ont peut-être autre chose.

Au-delà, de la vannerie, j'ai cru comprendre que vous étiez dans plus d'associations que le foyer rural...

- Patricia : *[Explication très pragmatique de son rôle dans le CCAS, le foyer rural, conseillère communale]*

Tous ces engagements, ces petits bouts de choses qui font votre quotidien, pourraient-ils s'incarner dans une vision pour le territoire ?

- Patricia : Euh... C'est-à-dire que... De par mes engagements, je retrouve des gens qui ont les mêmes objectifs : Christian par exemple, Charles, même les membres du foyer comme Adeline... Bon c'est avec eux que si ils proposent quelque chose, moi je vais suivre. On se dit « On est d'accord » ou je dis « Pour moi ça vaut pas le coup de faire ça ».

Qu'est-ce qu'elles sont justement, ces valeurs que vous portez ensemble ?

- Patricia : Bah... C'est de vivre, de faire bouger. Que ceux qui ont des bonnes idées, comme Pierrick qui fait l'agriculture Bio ... euh *[cherche ses mots]*... la permaculture ! Voilà, la permaculture. Que ce soit divulgué au maximum de personnes pour qu'elles prennent ce qu'elles ont envie de ses compétences, pour se les approprier. Vu les problèmes qu'il y a avec l'eau, on sait pas comment ça va évoluer et tout ça... Moi je trouve ça intéressant, je trouve ça un peu dommage si ça reste en petit comité, donc il faut essayer de l'élargir au maximum.

- Patrick : Le problème c'est de faire rentrer les gens dans l'association. Parce que ce sont des gens de notre âge...

- Patricia : L'autre fois, Pierrick a fait une démo à l'Espinassas sur la permaculture, bon... on était... Y avait pas de jeunes jeunes... Des gens qui ont moins de 30 ans, y en avait pas un. On les incite... Avant, ils se sentaient peut-être exclus parce que c'était toujours des personnes âgées qui prenaient des décisions et tout ça. Alors que maintenant, on essaie au contraire de.. qu'ils soient pris en compte.

- Patrick : Les gens qui travaillent, t'as pas le choix ! T'as la maçonnerie, la mécanique, le débroussaillage, où là y a de l'avenir. Sinon il faut partir, il faut aller à Lyon. Tous les collègues ils sont partis en poste à Lyon ou à Paris, à l'époque...

Donc c'est pas un choix ceux qui sont restés ?

- Patrick : Si, c'est un choix... mais... mais un choix forcé.

- Patricia : C'est un choix... *[pensive]* enfin... Je pense à ma fille qui avait débuté au ministère de la défense à Paris, elle est revenue au bout de 6 mois. « Maman, j'ai une boule au ventre, je peux pas manger » Puis elle est revenue, elle est secrétaire de direction à l'usine de Salindre. Par rapport à ses diplômes, elle pouvait pas se retrouver en Lozère, c'est pas possible ! *[Rires]* Mais... elle voulait pas être loin. *[Explication du parcours universitaire de leur deuxième fille]*. Maintenant, elle est co-gérante d'une boulangerie, à la Grande Combe.

Questions signalétiques :

- Date de naissance : 1946

- Activités [professionnelles et/ou autres] : professeure des écoles

- dernier diplôme obtenu : CAP d'institutrice
- date d'arrivée dans la Vallée Longue [et dans les Cévennes si différente] : 1968

EP3 - Retranscription entretien Pierre

Nous sommes reçus chez Pierre et sa sœur Pierrette dans la pièce faisant office de salon, cuisine, salle à manger. Deux chiens, les plus vieux d'une meute d'une dizaine de membres, sont à l'intérieur. Une perruche en cage est aussi présente. Nous sommes assis autour de la table face à Pierre, sa sœur est assise sur une chaise un peu à l'écart mais nous regardant. Elle a du mal à s'exprimer et intervient peu. Mais approuve ou désapprouve par ses expressions faciales ce que dit son frère.

Entretien mené par François et Anna. Les phrases en gras sont celles des enquêteur-riche-s. Toutes les indications en dehors de l'entretien pour des raisons d'explication ou de contexte sont [en italique].

J'ai été président de la « zad des fci », j'ai 117€ de retraites par mois... voilà... [silence] C'était pas intéressant ça ce que je vous dis, c'est pas ce que vous voulez, vous vous en foutez ça...

En même temps que vous avez été maire, vous aviez une châtaigneraie ?

Une châtaigneraie, oui. Oui. J'ai été maire, ça m'a mangé ma vie. Alors si vous voulez savoir j'ai sauvé les châtaigniers moi. Parce qu'en 1965 quand je suis arrivé maire, on rasait toutes les belles forêts de châtaigniers pour planter des Douglas. Et les châtaigniers c'est l'arbre à pain. Vous le savez on appelle ça l'arbre à pain. Et c'est lui qui nous a sauvé pendant la guerre car nous mangions des châtaignes trois fois par jours. Fraîches, sèches... Et j'ai sauvé les châtaigniers parce que... et je me suis pas fait des amis, vous le comprenez. Parce que la DDA, les ingénieurs, il faut arriver, et moi... couper et planter des Douglas à vitesse grand V... j'ai commencé à pas faire plaisir. Mais je dis la vérité. Alors déjà, l'érosion du châtaignier... Si j'étais pas arrivé là, les châtaigniers il n'y en aurait plus. Car partout où vous passerez dans les Cévennes, dans la Vallée Longue en particulier vous verrez de belles forêts de Douglas, c'étaient des belles châtaigneraies.

Le Douglas venait de la politique de la DDA ?

C'était une politique de reforestation parce que nous étions un pays minier, il fallait du bois beaucoup de bois pour les mines. Maintenant les châtaignes c'est un peu ce qui fait vivre tous les jeunes qui sont venus remplacer nos vieux. Que je suis, je suis un vieux. J'ai pas eu le temps de me marier, j'étais maire, conseiller général, et vous savez quand on dit les choses qui fâchent on vous aime beaucoup, on vous sollicite de partout. Dire les vérités, ça rapporte pas beaucoup. Les mensonges oui... je suis pur moi attention, vous êtes pas chez...

Depuis quand habitez-vous ici ? Vous êtes un cévenol « pur souche » ? Vous habitez là depuis toujours ?

Je suis né à Rabies dans ma commune en 1163 ma famille. Ma famille est née en 1163 à Rabies. C'était sûrement pas Durand à l'époque, ça devait être Dura, Durond ou je ne sais pas trop. Alors on n'a pas roulé notre bosse sur le sol national. Moi je suis resté avec ma famille.

Vous avez toujours habité ici ?

J'ai toujours habité ici.

Dans cette maison ?

A Saint Privat, toujours. Et j'y ai fait des choses. [*Il nous parle alors de son activité de maire et en quoi la nouvelle équipe municipale détruit tout ce qu'il a construit.*] J'ai été plus jeune maire de France sûrement à l'époque, mais à l'époque c'était pas comme aujourd'hui, et j'avais 633 habitants parce que j'avais les mines, la HBC, Houiller Bassin des Cévennes, qui avait employé 3800 mineurs et on vivait pas mal à l'époque. C'est le marché de la Grand-Combe et le marché d'Alès qui nous ont fait vivre. Le bassin minier quoi. Et puis tout ça c'est fermé, je l'ai fermé, il s'est fermé le CFD, le chemin de fer qui passait là. On a fait le Parc National des Cévennes, j'étais membre du Parc National des Cévennes, premier maire visité pour le PNC. Avec le sous préfet Mazenot qui est venu dire bonjour... ça fait vieux tout ça.

Pour vous votre lieu de vie, quelles en seraient ses limites ? Comment vous le délimiteriez ?

Mon lieu de vie c'est les Cévennes. Cévennes. Je suis cévenol, un vrai.

Tout ce qui est bassin minier ?

C'est ça. Nous faisons partie de l'ancien bassin minier des cévennes. HBC - Houillère Bassin des Cévennes. Charbon hein. Qui a fermé, comme toutes les mines pratiquement.

Qu'est-ce que c'est habiter pour vous ? Qu'est-ce que ça signifie pour vous ?

Comment ?

Par rapport à ... oui c'est vrai que si vous n'avez jamais vécu à un autre endroit, peut-être que vous ...

Je ne suis pas transhumant moi... Je suis un autochtone...

Et à l'armée vous avez pas bougé ?

Ohlala je suis parti en Algérie, en civil. J'ai été dans le train de [*inaudible*] où il y a eu 27 morts et 85 blessés. Ma valise a tué une femme. Je suis allé en permission j'ai été arrêté à Nîmes avec les inondations du Gard où il y a eu de nouveau des blessés en pagaille j'ai été obligé de rester là-bas et heureusement que j'ai un grand-père et une grand-mère qui m'ont tiré par les bras sinon je serais mort. Ma deuxième aventure. Et ma troisième aventure, j'ai attrapé la jaunisse à dix jours de la libération. Et j'ai été sauvé parce que j'ai été rapatrié sanitaire au Val de Grâce. Ça c'est ma vie où je suis sorti, c'est là où j'ai vu un petit peu de pays parce que l'Algérie c'est un joli pays ne l'oublions pas... C'était une expérience. Et j'ai laissé du monde de mes collègues. [*téléphone - il se plaint qu'ils reçoivent trop d'appels de commerciaux*]. Je suis resté handicapé de la jaunisse car ça ne pardonne pas ça! Et je suis revenu, et je me suis mis à reprendre l'exploitation agricole de mes parents, je l'avais reprise avant mais enfin, on est venu me chercher pour maire et puis conseiller général et puis je me suis mis là-dedans et puis j'ai oublié de me marier. Pour ça que je suis tout seul célibataire et que mon exploitation je ne sais pas ce qu'on en fera alors que j'ai deux nièces qui une est à l'école, et l'autre est à La Poste. La Poste qui est bien branlante aujourd'hui aussi. Je ne sais pas ce que nous ferons en France, entre parenthèse, si tout ferme comme ça qu'est-ce que nous allons faire ? Vous êtes de zone rurale ou de zone urbaine ?

De zone urbaine. Lyon même.

On nous ferme le bureau de Poste, c'est le bordel la France. Internet va nous tuer. Moi j'ai confiance zéro. Einstein a dit qu'internet était pire que la bombe atomique. Ça allait tuer tout le monde. J'ai pas internet, j'ai pas de portable, comme ça pas de PV sur la route je téléphone pas.

Alors que vous les jeunes vous vivez avec internet et le portable. Savez pas ce que c'est que la vie [rire]. Vous êtes obligé de suivre. Moi depuis 8 ans que j'ai quitté la scène politique, les choses vont tellement vite que je ne peux pas suivre. Vous allez dire « ce vieux il est rétro, il est fou ce vieux ».

Vous avez quand même voyagé, et vous avez toujours voulu revenir ?

Oui j'ai voyagé, j'ai été délégué à la ?? départementale de protection de la forêt, qui regroupait les 14 départements du Sud de la France. J'ai visité, et puis je vais vous dire ce que je pense, j'étais un homme de terrain alors qu'avait en face de moi que des gens de bureaux, qui n'y comprennent rien du tout. Ils faisaient le contraire de ce qu'il fallait faire. Alors j'étais très écouté et je dirais même très suivi.

Et vous avez toujours voulu rester dans les Cévennes.

Ah je suis toujours resté dans les Cévennes.

Donc qu'est-ce qui vous plaît dans les Cévennes ?

La liberté.

La liberté de quoi ?

De tout. La liberté. La limpide liberté. Pour moi, à mon sens, un pays de liberté. Le matin je suis à la campagne, je peux me lever, je pisse chez moi, j'ai pas le voisin qui me regarde. Je suis bien. Je suis bien je suis bien. Voilà. Je sais pas ce que je dois vous dire. [*questions sur les personnes que nous avons déjà rencontré.*]

Si les Cévennes c'est la liberté, ailleurs non ?

En ville vous êtes tout le temps dans une voiture qui manque de vous rentrer dedans, vous êtes tout le temps... vous avez des contraintes en ville. Vous en avez pas des contraintes ? Et bah voilà. Pour moi c'est notre différence. En ville c'est trop serré. Je ne peux pas vivre en ville, je m'étouffe.

Et vous vous sentez attaché aux Cévennes ou à ce lieu-là ?

Au Pays, aux Cévennes. D'ailleurs pour faire tout ce que j'ai fait c'est que je suis attaché aux Cévennes.

Est-ce que pour vous, la Vallée Longue est importante, ou plutôt les Cévennes en général ? Est-ce que pour vous la Vallée Longue à quelque chose de particulier ?

Je crois que ce qui était maudit à l'époque c'est le Parc National, qui nous a fait changer un peu d'optique. Nous a apporté beaucoup de choses, nous a apporté des contraintes, mais nous a apporté de bonnes choses aussi. J'ai été le premier maire consulté. J'avais dit « là si vous venez me voir pour apporter quelque chose nous continuons, si vous enlevez le peu que nous avons vous partez ». Ça a été clair. Et la réunion était terminée. Ils m'ont dit « on vient pour vous apporter quelque chose. » Et effectivement je crois qu'il nous a apporté quelque chose le parc. Des contraintes, oui c'est sûr. On peut pas tout donner hein. Mais je crois que le Parc National a fait du bien aux Cévennes. C'est grand les Cévennes attention. J'ai créé beaucoup d'associations qui ont été bénéfiques pour le pays je crois. Elles ont été bénéfiques pour le pays. Mais maintenant c'est plus la même chose. Il n'y a plus d'amitié, il n'y a plus tout ça. L'ambiance est pas la même.

Même ici ?

Même ici parce que... [*parle à son chien*] L'ambiance a beaucoup changé parce que la population des Cévennes a beaucoup changé. La prochaine fois à Saint-Privat-de-Vallongue, ils sont incapables les Cévenols de faire une liste municipale. C'est que des gens qui sont venus. Qui sont venus. Alors moi mon ambition c'était de faire vivre la commune. Quand j'ai pris la commune il y avait 633 habitants. Elle est descendue à 432, 332, 252 et 116. Et je l'ai faite remonter maintenant à 350 habitants. J'avais fait dans ma commune des logements sociaux, un village vacances avec 35 gîtes, et j'ai fait venir du monde. Mais... pour être maire, on n'est pas maire n'importe quand. On est maire quand on est. Parce qu'il y a des maires qui n'y comprennent rien du tout. Et puis être maire c'est une passion. Parce que moi j'ai été maire et pas payé maintenant ils sont payés. Alors les maires se présentent pour le salaire. Aujourd'hui je sais pas si je serais capable de l'être. Voilà, je suis bien dans les Cévennes je suis bien.

Si la population a changé, beaucoup sont arrivés, est-ce qu'ils ont une mentalité différente ?

Oui. Le Cévenol c'est une race. Les gens qui reviennent ils ont beaucoup changé, ça a beaucoup changé. Mais il y a beaucoup de cévenols qui reviennent. Y en a des anciens qui sont revenus. Alors ceux-là avaient la mentalité.

Ce serait quoi cette mentalité ?

On a bon cœur. L'hospitalité, on est... je le vois moi je rends service et quand je suis ailleurs je suis emmerdé. J'ai voyagé quand même. Avec mon exploitation de châtaignes j'allais à Marseille, Nîmes et Brive. J'avais pas de femme pour me faire rester au lit vous comprenez.

Quand la commune est passée de 116 habitants à 350, tous les gens qui sont arrivés...
Ça a mis du temps !

Ils venaient d'où en général ?

Ils venaient pour vivre la retraite, ou parfois pour travailler quand même. Enfin pas beaucoup non plus, comme partout. Mais ils venaient et ça s'est refait. On a eu l'école, on a accueilli des Vietnamiens. Je... [*hésitation et nous demande d'arrêter l'enregistrement*] Maintenant si on reste dans ses pantoufles c'est sûr qu'ils gagnent pas grand chose, ça tombe pas du ciel.

Cette vie associative et ce bon cœur se seraient perdus ?

Oui ça se perd un peu. J'avais créé des associations, la châtaigneraie cévenole, c'est pas le tout de créer l'association, il faut l'animer l'association ! [*tape du poing sur la table*]. Je me suis bagarré toute la vie pour les châtaigniers, pour essayer de les sauver de l'endocia. Ce qui tue les châtaigniers. D'ailleurs dans 50 ans il n'y en aura plus. [*retape du poing sur la table*]. Jamais ils en parlent, mais ça tue les châtaigniers. Moi à l'institut national de Brive la Gaillarde, ils restent dans leur pantoufle. Mais c'est un don de faire ... y en a il faut pas qu'ils se mettent là-dedans. [*discussion sur la nouvelle équipe municipale*]

On en voit des associations, notamment avec le collectif Vallée Longue qui ont organisé les automnales l'année dernière, avec notamment Charles, Chantal et Christian.
[*d'abord ne comprend pas de quoi on parle jusqu'à ce qu'on évoque les personnes*]. Ce sont des gens bien ça, ils sont venus je ne sais pas pourquoi, mais parce qu'ils devaient avoir entendu parler des Cévennes. J'ai été un oublié de la situation. Je suis allé à l'école à la Bluèche. Alors

qu'il y avait une école à côté, l'école de là c'était pour les riches et l'école là-bas c'était pour les pauvres. Alors j'allais là-bas. [*discussion sur l'école*].

Pourquoi habitez-vous ici plutôt qu'ailleurs ? Qu'est-ce qui fait que vous êtes toujours revenu ici ?

Mais je suis jamais ... je ne pouvais pas revenir car je ne suis jamais parti ! Je n'ai jamais eu envie de partir. Pourquoi faire quand on est bien ? Et puis on est très famille les cévenols.

Avez-vous l'impression que votre lieu de vie, les Cévennes, c'est périphérique ?
C'est ?

Est-ce un terme qui vous parle, le fait d'être périphérique. Vous décrivez notamment depuis tout à l'heure le fait que La Poste ferme, que vous êtes en-dehors des villes, c'est donc quelque chose que vous ressentez ?

Ah oui ! Vous savez on parle des communes rurales, mais il y a des communes rurales dont on parle ce ne sont pas des communes rurales ! Elles ont 6000 habitants c'est pas une commune rurale ça. Une commune rurale c'est comme la nôtre, moins de 2000 habitants, qui a les mêmes besoins que les autres, certes ce sont des zones qui coûtent cher. Il faut le savoir. Ce sont des zones d'accueil. Il faut des zones d'accueil. De plus en plus.

Si les communes de moins de 2000 habitants sont les communes rurales, quels en sont les enjeux spécifiques ?

On a des relations humaines. En ville vous avez pas de relations humaines. Vous connaissez vos voisins de pavillons ? [*pour dire voisins de paliers*].

Très peu.

Vous avez tout dit, vous répondez à ma question. Vous ne vous connaissez pas, vous êtes comme des chiens de faïence. Nous on se connaît, on se voisine, on se rend service. On [*insiste sur le on*] se rendait. Maintenant... j'ai quitté tout ça, j'ai tout quitté. [*reparle de la mairie*].

Vous avez l'impression que l'État soutient les petites communes ?
Pas du tout. Ils s'en foutent.

En tant que maire vous avez vu cette évolution ?

Oui oui. [*souffle*]. Quand les maires sont en réunion ils ne parlent pas. S'ils ne disent pas ce qu'ils pensent... faut parler !

Par exemple, vous avez suivi les gilets jaunes ? Ils portent les problématiques rurales ?

Oui mais c'est... c'est plus des gilets jaunes. Je crois que les gilets jaunes. C'est comme partout il y a des bons et des mauvais. Mais je crois que les gilets jaunes, dans l'ensemble seraient pas mauvais. Mais c'est ces fouteurs de merdes qui se sont mis au milieu de tout ça. Je parle de mon idée. Je soutiens leur action, maintenant il faut que ça s'arrête, ça a assez duré ils se sont fait comprendre. Là si le président de la République a pas compris c'est un imbécile.

Donc pour vous ils ne portent pas forcément un message sur les espaces ruraux ?
Non, non non non. Il faut arrêter maintenant. Maintenant c'est fini, c'était bien. Ça a eu du bon, ça a eu du mauvais. Maintenant ils se font du mal. Je suis cévenol, pur et dur.

Vous en avez vu dans les Cévennes un peu ?

Oui un peu à Florac, à Mende. Alès ça a été dur. Ça a été un centre minier là alors ça a été toujours plus marqué que les autres. Ils ont perturbé la situation, tous les transports routiers. Moi je manque de rien. Je ne suis pas de tout près tout ça. Je sais que mes neveux sont allés plusieurs fois à Alès et ils ont été embêté pour circuler.

Vous parlez de Mende, Alès, trouvez-vous qu'il y a une relation, une dynamique entre Saint-Privat et ces petites villes ?

Oui, il faut qu'il y ait la dynamique. Elle a existé. Je sais pas peut être que ça se perd un peu. Mais je sors plus comme avant vous comprenez. Moi je faisais 25000km par an, maintenant 2000. Il manque 23000 à lister ce qui se passe chez les autres. Je dois être quelqu'un que vous entendez parler pas comme les autres non ?

Oui, c'est sûr, c'est bien, mais on veut pas entendre la même chose.

Là ça sort de l'ordinaire. J'étais comme ça. Toute ma vie. [*Retour sur sa vie politique.*] Il manque des ruraux, ils savent pas ce qui se passe en bas.

C'est pour ça aujourd'hui que les problématiques rurales ne sont pas prises en compte ?

Je crois pas. Mal prises en compte. La ruralité souffre de ça. On se rend pas compte que pour venir voir Pierre il faut faire 20km, que pour aller voir tartampionne à côté il faut 500m. Ils ne s'en rendent pas compte de ça. Puis l'école rurale est très bien! Mieux que l'école des villes. On était tout le temps en train de se battre pour l'école. Je crois que c'est une autre éducation, c'est autre chose que ces grandes villes. Déjà le Collet il y a plus de 100 élèves, c'est pas la même ambiance qu'ici à 12 km. On dit que c'est milieu rural, on est plus proche des enfants peut-être je ne sais pas. C'est des impressions de vieux aussi, 82 ans. J'ai été un privilégié de l'école car je suis resté deux ans à l'école tout seul, et l'année d'après il y avait 14 élèves. C'était... pas le même temps que maintenant. Moi j'ai vécu tout ça. Pour moi on était bien, maintenant on n'est pas bien. Il y a tout le temps des soucis. On est embêté je sais pas. Je suis pas bien dans ma peau comme autrefois. C'est normal à 82 ans ! [*Pause café, petite discussion avec Pierrette*]

C'est incroyable la vue que vous avez là, vous avez eu de la neige cette hiver ?

Ah non rien. Blanc un peu de gelée blanche. J'ai créé le premier multiservice rural français. Boulangerie pâtisserie épicerie bar tabac. C'était le premier, le préfet était contre mon projet. Et puis quand il est parti dans les Pyrénées orientales, la première chose qu'il ait faite c'est un « multi rural ». Je sais pas ce que je dois vous dire moi...

C'est vrai qu'on fait une enquête sur les habitants de la Vallée longue, et qu'est-ce que ça veut dire habiter en vallée longue. Pourquoi y être attaché, pour y être venu ?

Moi je suis resté là parce que j'étais reçu au concours des postes quand je suis sorti de l'école. Et je devais partir à Paris. Et puis je suis resté là parce que j'ai la 106. La route nationale 106. Et j'étais vite à Alès, et vite à Mende. J'aurais eu la Vallée Française je n'y serais pas resté ! L'autre vallée là-bas, car c'est impossible d'en sortir de là-bas. C'est pas assez rapide. Mais là avec la 106 nous étions vite à Alès. Il me faut 30 mn, une heure disons. A 80 à l'heure maintenant ça va moins vite.

Donc la route nationale c'est vraiment une chance ?

Ah oui ! Pour moi c'est une chance oui. [*Pause café bis*]

[*A propos de sa sœur*] 89 ans ! Et elle a gardé un troupeau de brebis entre 200m et 1000m d'altitude.

- Jeanette : Faut pas s'étonner d'avoir mal aux genoux. Faut pas être surpris. [*rires*].

- Pierre : Monsieur Christian est venu pour quoi en Vallée Longue ?

On ne sait pas, c'est pas nous qui l'avons rencontré.

[*La fille de Pierrette téléphone pour prévenir qu'elle va passer.*]

Elles habitent toujours là ?

Une là [*montre dehors*] et une dans la maison neuve là bas !

- Pierrette : J'en ai une à l'école et l'autre à la Poste du Collet. [*discussion sur la maison de sa fille qui est juste à côté*]

Vous avez toujours eu des chiens ?

Avec les troupeaux on était obligé. Et puis on avait le CFD qui passait là, le train. Alors les chiens ils descendaient, et la route nationale. C'était une habitude d'avoir des chiens. Et maintenant on a des chiens parce que, les Roumains, mais il y a des Français aussi, ils viennent à la déchetterie chercher tout ça, le cuivre etc... et quand ils voient les bleus ils se rapatrient et quand ils ne trouvent rien là-bas alors ils viennent faire un tour chez moi. Et j'avais une scierie avec deux ouvriers, et parfois on oublie la tronçonneuse. Le lendemain matin quand on y va la tronçonneuse n'y est plus.

C'est un beau pays les Cévennes. Si on a fait un parc national dans les Cévennes c'est bien... c'est que c'est un beau pays.

Et justement, le paysage des Cévennes pour vous, vous le décrivez comment ?

C'est un pays plus intéressant que ce qu'il est aujourd'hui parce que c'était... [*prend du temps pour répondre*] le réchauffement climatique nous a tout bouleversé tout chamboulé. Ah oui ça nous a fait un mal terrible. Et c'était surtout le climat, on avait un climat sensationnel. C'est surtout ce qui était attachant. Il faisait pas trop chaud l'été. Maintenant l'été on se brûle l'hiver on se gèle. Parce que le réchauffement climatique nous sensibilise beaucoup. Mais c'est un beau pays. C'est un beau pays où il faudrait venir y vivre sans avoir de soucis. Mais les soucis empêchent de bien y vivre. Et puis le Cévenol est un homme attachant, une personnalité attachante. En principe, maintenant vous n'en avez plus. Ils ne sont plus... je ne sais pas... plus [*pour dire moins*] chaleureux... Je vois quand je vais ailleurs je ne me sens pas bien, je ne suis pas chez moi.

Vous trouvez que les gens venant d'ailleurs, petit à petit deviennent Cévenols ?

Oui, un peu. Oui.

Ce serait lié à quoi ?

Je ne sais pas. Au voisinage. Je n'ai pas d'exemple [*puis nous demande d'arrêter l'enregistrement - nous parle de la perte de la notion d'accueil*].

- Pierrette : nous étions des paysans. Pas des messieurs.

[*Discussion sur les ministres qu'il a rencontré et l'écovillage de Saint Privat.*]

Vous pourriez nous décrire votre environnement, quels sons, quelles odeurs vous y associez ? Qui seraient spécifiques à ici, aux Cévennes.

Je ne sais pas... Moi les Cévennes ce que je trouve c'est l'accueil. Cet accueil est chaleureux. Je vais dans un magasin n'importe où, ça se sent. Vous savez je suis pas un poète moi...

Par exemple en regardant par la fenêtre, est ce que la vue vous plaît ou bien c'est juste là, chez vous ?

Ça me plaît, c'est joli. *[ne sait pas trop quoi dire]* C'est joli, c'est diversifié. Par exemple par beau temps, je vois les appareils qui nous pilotent, les tours là-bas que vous ne voyez pas peut-être ? Pas sur la première montagne mais la deuxième. Les pylônes en pagaille là-bas. Je regarde ça je me dis « ??? ». C'est un peu internet ça aussi je veux dire...

C'est marrant parce qu'on entend des gens qui arrivent là, et viennent pour la nature, c'est beau, c'est sauvage, et justement ça nous intéressait d'avoir le point de vue de quelqu'un qui a toujours vécu là, comment lui voit cet environnement.

Je suis bien parce que je trouve que c'est joli, et c'est diversifié. Dans mon jardin j'ai un bananier, qui fait le régime, mais la banane on peut pas la manger, elle est trop petite. Et j'en ai donné, et ça pousse bien ! Et avec le réchauffement climatique j'ai l'impression que c'est les bananiers qui vont remplacer les châtaigniers ! *[rire]*

Je suis bien ! Et je suis un peu énervé quand je vois tous ces gens des villes qui arrivent et qui veulent m'en apprendre. Alors ça m'énerve.

Ils veulent vous apprendre quoi ?

Il semble qu'ils viennent en pays conquis, ils viennent ... ce qui me fâche le plus c'est que quand ce sont des gens qui arrivent là ils ont rouspété pour une clôture toute leur vie, car j'avais pas clôturé, eux la première chose qu'ils font c'est qu'ils clôturent. C'est gênant pour moi. Pour dire « c'est à moi ». C'est pas notre mentalité. *[Discussion sur la vieillesse et la peur de ne pas bien répondre au questionnaire]*

Que pourriez-vous dire sur votre rythme de vie ? Comment nous décrire une journée, une semaine normale ?

J'ai mon jardin, je vais dans mon jardin, j'ai mes poules, je m'occupe de ma sœur, et quand je peux j'aide mes nièces. Parce que ma nièce est à l'école mais aussi exploitante agricole, et puis je peux vous dire que je suis castanéiculteur. Je suis pas un petit parce que je fais quand même 10 ou 15 tonnes de châtaignes, et j'en faisais 26. Preuve que les châtaigniers meurent. Pendant la saison je m'occupe des châtaignes je m'en occupe. J'ai 8 hectares et demi, d'une seule espèce. On fait pas ce qu'il faut pour le châtaigniers... il faudrait s'en occuper. Charles il s'en occupe lui. Il greffe, et puis il greffe bien ! C'est lui qui me greffe mes arbres. Un directeur des télécoms hein ! Directeur régional hein ! Il avait des responsabilités. Je suis malheureux car il est venu greffer pendant 5 ou 6 ans pour moi et pour le payer je devais lui faire la charpente de son hangar mais je ne peux plus scier. Alors ça ça me fait mal. je sais pas comment on va faire. J'avais un peu de rabiot de bois je vais lui donner. *[Rappel de comment on avait rencontré Charles]*.

Vous faites quoi des châtaignes ? Vous les transformez ?

Non on peut pas des quantités comme ça. Nîmes, Marseille, Brive. Nîmes et Marseille pour le marché de gros, et Brive pour la sélection. *[Discussion sur le secteur de la châtaigne]*. Moi je suis paysan et heureux de l'être. Si j'avais pas eu tous ces accidents ça aurait été bien. *[ses*

accidents]. Aujourd'hui je fais mon jardin et mes poules ! Et les châtaignes. En fait j'ai plus qu'un plein temps de paysan. Mais l'an prochain je ne pourrai pas. C'est fatigant.

Et il y a quelqu'un pour reprendre ou vous aider ?

Mes deux neveux j'essaie mais il y a un conflit de génération. Comme dans toutes les familles. Vous n'avez pas la même idée que le père. Je sais que je vends bien mes châtaignes, car je vois mes copains. Mais mes neveux ne font pas ce que je fais. Un était maçon, et le deuxième est employé. Autrement il était peintre en voiture. Et ces deux neveux n'ont pas fait d'enfant ! C'est la catastrophe. *[Retour sur son célibat ; la chambre d'agriculture et la DDAF]*

Donc à part l'agriculture, le travail du jardin, avez-vous d'autres activités ? De la randonnée par exemple.

Non, j'ai tout abandonné. Jusqu'à l'an passé j'étais président de la caisse des écoles. Et j'ai abandonné. J'ai tout abandonné. Quand on part on part. *[parle de la mairie.]*

Vous faisiez un peu de chasse ?

Je fais pas de chasse moi. Ni chasse ni pêche. Mais au parc national j'étais quand même président de l'association *[inaudible]* parce qu'on était dévoré par les sangliers et les biches, les cerfs, les chevreuils, ohhh y en a des cochons ! C'est effrayant. Et les sangliers les enterrent, ils remuent toute la terre. Oh j'en ai vécu de célèbres !

Et votre potager ?

Ah oui de la famille. Il me nourrit largement toute l'année, même les voisins ils en prennent un peu de temps en temps.

En fait vous ne faites jamais de courses alimentaires ?

Tout ce qui est légume nous mangeons. Et ils sont bios ceux-là. *[rire]* *[anecdote sur le bio et le fait qu'on s'intoxique avec le conventionnel]* Ah oui je fais mon jardin. *[Pause, le négociant de vin apporte le cubi hebdomadaire de Pierre. Il vient aussi acheter des œufs. Petite discussion sur l'échange - au final pas tellement du troc - toujours monnayé].*

On parlait de bio, ça vous parle l'écologie ?

Moi je suis pour le bio, pas de problème mais il faut pas non plus pousser à l'extrême. On s'empoisonne la vie maintenant. Avec ces sulfates et tout ça c'est... Je suis bio. J'ai été le premier bio de Lozère. J'ai tout le temps été promoteur de la situation. D'ailleurs en châtaigne je suis un des rares à être bio. Pour moi elle est bio.

Qu'est-ce qu'ils mettent dans la châtaigne ?

Oh ils y mettent des traitements. Ils traitent. Charles s'il était là il nous le dirait. Les produits qu'on mettait pour greffer il était pas bio maintenant il l'est. Si la châtaigne est pas bio il n'y a rien de bio en France. On met rien au châtaignier en principe. Maintenant les gens qui arrivent, qui plantent des châtaigniers, il faut bien qu'ils y mettent un peu quelque chose, c'est comme tout. De l'engrais, des machins comme ça. Moi j'y mets rien dans mes châtaigniers. Des pécoles de brebis et c'est tout ! Et si nous avons l'endocia, je pense que c'est à cause des tronçonneuses. Car l'huile de la chaîne. *[Pause. Sa nièce vient d'arriver]* Elle empoisonne l'arbre. En tant que forestier, la tronçonneuse a rendu service à l'agriculture. Pour moi ça a été la révolution agricole. J'ai taillé la charpente de cette maison au passe partout hein...

J'imagine, étant donné vos 43 ans de mairie, quelles étaient les causes, les revendications auxquelles vous étiez particulièrement sensible ?

[Nous demande d'éteindre l'enregistreur. Il fait la comparaison entre la Lozère politiquement à droite, et les Cévennes à gauche] La particularité en Lozère c'est que nous sommes des gens de gauche, les cévenols, et le reste de la Lozère de droite.

Ce serait dû à quoi ?

Je ne sais pas. Je me suis toujours posé la question pourquoi l'arrondissement de Florac était à gauche et pourquoi le reste de la Lozère était à droite. Je crois que nous avons eu des gens puissants à droite. Et bien ancré à droite. Et c'est pourquoi que c'est comme ça.

Donc les personnes plus qu'une mentalité ?

Oui, je ne sais pas pourquoi. Et alors moi c'était difficile à passer. *[Anecdotes sur sa vie politique]*.

Le fait d'être « de gauche » ici, ça voulait dire quoi plus spécifiquement ? Comment ça se traduit ?

On avait des difficultés à faire passer nos dossiers. Plus que les autres.

Mais dans l'action ?

J'ai été apprécié dans mon action. J'étais l'arbitre. *[Anecdotes. Revient sur Charles.]*

Aujourd'hui vous n'êtes plus tellement impliqué ?

Non c'est fini. *[Anecdotes sur le politique qui était mieux avant]* Tout change à une vitesse vertigineuse, et moi j'accuse cet internet. Je peux pas le sentir. J'y comprends rien d'ailleurs, les facebook, les machins. J'y comprends rien du tout, puis ça ne m'intéresse pas. Quand je vois que je ne peux pas faire ma déclaration d'impôts, qu'il faut que j'aille chez un voisin la faire. *[Il semble un peu fatigué de l'entretien]*.

Avez-vous des envies, même si ce n'est plus vous qui les incarnez, que souhaitez-vous pour le développement, une vision commune du territoire ? Si vous aviez des souhaits, des envies ?

[Attend avant de répondre] J'ai manqué mon plus joli projet que je voulais faire. Enfin projet... J'étais bien copain avec Frêche. On devait faire une opération à l'ouverture du parc national. 1M€. J'ai jamais pu y acheter une maison. Pourtant c'était un point fort, c'était sur la RN 106. Et il y a la ligne de séparation des eaux. On devait faire une grosse opération, sur un axe routier car c'est la seule route nationale qui traverse le parc. Et à cause de l'Hôtel qui n'a jamais voulu me vendre, 224M€ ça coûtait à l'époque, ils ont jamais voulu me le vendre, et ça c'est pas fait. Et je crois que c'était capital pour l'évolution des Cévennes. On faisait 80 chambres ! Rien que le restaurant et l'hôtel faisait 80 chambres. Épicerie, restauration, culture, l'agriculture. Tout on faisait tout. Le siège de l'antenne. Et ça n'a pas pu se faire.

Ce qui manquerait ce serait une valorisation touristique de ce qui se fait sur le territoire ?

Oui. On ne valorise pas assez notre... surtout avant la révolution climatique que nous vivons. Avant notre climat était très très bon. Il manque de... je ne sais pas quoi... actuellement ils ne voient pas les projets les élus, je suis désolé ils ne voient pas les projets qu'il faut faire. Nous manquons de boulangers. *[Discussion sur le boulanger]* Il faudrait créer une boulangerie

industrielle, artisanale et desservir tous ces points de vente. Ça permettrait à une famille de vivre. Mais les quelques pèlerins que nous sommes, on ne peut pas faire venir une boulangerie. *[tape du poing sur la table]*. Ils arrivent pas à comprendre que le matin une fourgonnette part avec le pain dedans *[retape du poing sur la table]*. Le problème est pas là. Boulanger c'est travailler la nuit quand les gens dorment hein ! C'est pas facile. *[Anecdotes sur le pain]* Faut dire aussi, les gens ne travaillent pas trop... Y en a qui n'aiment pas trop le travail. On n'ose pas le dire mais il y a un bon paquet de fainéants.

Chez les jeunes ?

Chez des gens qui croient que tout leur est dû. Y en a trop, et on assiste trop les gens. En tant que maire je le voyais. Quand vous voyez mes nièces qui travaillent, elles gagnent moins que des gens qui sont à l'assistance. Parfois elles me disent : « pourquoi tu nous fais travailler comme ça ? ». Je me trompe ? On ne travaille pas assez. Qu'on fasse 35h je suis d'accord, mais qu'on fume pas le calumet de la paix.

Y en a beaucoup ici ?

Y a que ça ici. Et j'étais maire, j'étais bien placé, je leur faisais toucher des sous. Moi aussi je suis fautif, j'avais qu'à pas leur faire leur dossier, mais les laisser crever les enfants là ? *[tape du poing sur la table]*. *[Pause]*

Vous nous aviez dit que vous ne connaissiez pas le Collectif de la Vallée Longue ?

Non je n'en ai jamais entendu parler. C'est la première fois qu'on me parle de ça. Qu'est-ce qu'ils font ce monde ?

Ils ont envie de... je vais pas me faire leur porte-parole mais de promouvoir et transmettre les savoir-faire des Cévennes et de la Vallée Longue, notamment c'est pour ça qu'il y a Charles. Ils veulent transmettre les façons de faire, les connaissances sur la châtaigne, ce qui semble être des alternatives d'indépendance énergétique etc...

[anecdotes sur Charles.]

D'ailleurs vous êtes assez indépendants au niveau énergétique. Votre bois vient d'ici. C'est du châtaignier ?

.Oui.

Donc à part l'électricité vous êtes tranquille.

Moi avec la bergerie que j'ai de 2000m² j'aurais dû faire des panneaux solaires, mais on peut pas tout faire dans la vie.

Ah mais si, ils font partie du Céfédé.

[Se trompe et confond avec l'ancienne CFD].

Non ce serait une autre association [on lui écrit et on lui montre un document, il doit mettre ses lunettes].

Ah oui mais ça c'est eux qui ont fait le collectif. Ah mais ils font partie du collectif du Céfédé ! Mais ça ils ont mis des « é », mais le vrai collectif c'est C F D *[en insistant bien sur les lettres]*. Oui ils ont fait un jeu de mot.

Et vous n'en aviez jamais entendu parler non plus ?

Non j'ai entendu parler du CFD c'est moi qui l'ai inventé. Et c'est moi qui, quand le CFD a fermé, en 1967, et j'ai vécu 3 choses en deux ou trois ans. La fermeture des HBC, CFD, puis la

création du parc. Alors ça a été un moment fort de la vie des Cévennes. *[Anecdotes sur cette période et le déclin lié.]* Il y avait un collectif contre le Parc National. Parce que les gens étaient contre.

Pourquoi ils étaient contre ?

Parce qu'ils disaient qu'ils allaient nous supprimer toutes les libertés, et le Cévenol est épris de liberté alors... *[Le postier passe.]* On a encore le facteur, c'est déjà pas mal. Ça n'existera bientôt plus. Avec internet... Ils n'auront plus de raisons d'être. Donc la CFD *[ou céfédé... on ne sait pas trop]* c'est moi qui l'ai inventé. Parce que quand la CFD s'est vendue, c'est moi le vieux qui ait fait acheté les terrains à presque toutes les municipalités car je comprenais qu'un jour il y aurait la merde. C'est français ça hein... Et heureusement car il n'y a qu'une seule commune qui n'a pas pu acheter et c'est mon cousin le maire. Et donc tous les maires ont acheté le CFD et un bon jour on s'est demandé ce qu'on voulait en faire et j'ai monté un projet de voie verte. Mais à nous. Et puis la région s'en est occupé, et puis le maire Durand est parti, et puis le maire de... puis ça a fait une monstruosité qu'on ne fait jamais. Fallait commencer petit. C'est les petits qui deviennent grands et pas les grands qui deviennent petits. Faut le faire le CFD, ça devient un point touristique terrible pour les Cévennes. Et là c'est dommage. Nous étions dans les Cévennes, on ne poussait pas notre projet, nous étions de gauche là où on était de droite *[tape du poing sur la table]* Vous m'avez compris ? Mais c'est ça les dessous... quelle que soit votre politique je vous dit la politique réaliste d'un secteur. Ça ça devrait marcher. Si ça ça ne marche pas y a rien qui marche. Parce que marcher à pied, c'est une pente régulière, c'est pas monte-descend c'est pratiquement ... c'est une voie de communication qui a ... je sais pas 25 m de dénivelé. C'est un dénivelé régulier. *[Anecdotes sur la pente du train.]* Faut y penser aux vieux, tant qu'ils ont pas crevé ils sont là ! *[Anecdotes puis Saint Jacques de Compostelle]*

Questions signalétiques

- date de naissance : 1937
- activité professionnelle : Agriculteur et maire
- dernier diplôme obtenu : BEPC
- date d'arrivée dans la Vallée Longue : 1937 (né à Privat de Vallongue)

[Nous avons ensuite bu de la liqueur de châtaignes puis il nous a fait visiter son exploitation.]

EP4 - Retranscription entretien Peggy

Nous rencontrons Peggy le vendredi matin à son domicile. Elle paraît très timide, c'est son père qui nous a mis en contact avec elle. Pendant tout l'entretien, Peggy sera assez hésitante sur ses réponses, elle regrette énormément sa vie sur le Mont Lozère et ne s'est jamais sentie intégrée.

Entretien mené par Sophie et Corentin. Les phrases en gras sont celles des enquêteur·rice·s. Toutes les indications en dehors de l'entretien pour des raisons d'explication ou de contexte sont [en italique].

Depuis quand tu habites ici ?

Ici Vallée Longue ou Lozère ?

Les deux.

En Lozère je suis arrivée avec mes parents en 77, à peu près. Côté Cévennes, mais de l'autre côté du Mont Lozère. Coté catholique [*rires*]. Ça représente bien. Après j'ai vécu côté Mont Lozère, sur le Mont Lozère jusqu'à il y a dix ans à peu près et ensuite on est arrivés à Saint Martin de Lansuscle et de Saint Martin on est arrivés ici.

Comment s'est passée ton installation ici ? Ça a été progressif ? Ici, dans la Vallée Longue.

Alors dans la Vallée Longue non, ça fait deux ans maintenant. En fait c'est un peu long à raconter mais [*hésitation*] je voulais faire des ânes de randonnée. De l'élevage et des ânes de randonnée. Au Mont Lozère les terres sont pour les vaches et bref... pour des bêtes qui servent à quelque chose, pas des ânes. Des vrais bêtes, des moutons et des vaches. On trouvait rien, et on a trouvé une ferme avec du terrain à Saint Martin de Lansuscle. Mais on a acheté au moment où c'était le plus cher et avec les aides de la PAC, l'ICHN, en 2015 la PAC a changé et les aides ont vraiment baissé. Financièrement pour nous ce n'était plus tenable. On s'est dépêché de vendre avant d'être trop dans la galère. On est arrivé ici. On a un tout petit peu de terrain, beaucoup d'ânes et voilà [*rire gêné*].

Tu as toujours habité dans la région ou tu as vécu à d'autres endroits ?

J'ai fait mes études à Nîmes, j'ai été vivre en Normandie une année mais c'est tout.

Pour quelles raisons tu es toujours revenue vivre ici ?

Je sais pas trop, on en discute beaucoup entre nous, on a toujours besoin d'en venir. Quand on y est pas ça nous manque. Pourtant je râle, après ce pays des Cévennes. J'ai ma fille qui me dit « tu les aimes tes Cévennes » et je dis oui, mais elles ne me le rendent pas.

Y a-t-il un lieu dans les Cévennes qui t'attire plus particulièrement ?

Moi j'aime beaucoup là où j'ai vécu enfant. Le Mont Lozère. Plus que les Cévennes.

Qu'est-ce que habiter ici signifie pour toi ?

[*hésitation et rires*] Je sais pas, je vais réfléchir, je reviendrais après dessus [*rires*].

La question c'est un peu, qu'est-ce qui fait la différence d'habiter ici par rapport à d'autres lieux ?

Je parlerais plus largement de la Lozère, j'aime bien ce côté perdu, paumé avec pas beaucoup de gens. On vit avec les éléments. Je pense qu'ailleurs on le sent moins.

Comment tu délimiterais ton lieu de vie ?

[surprise] Mon lieu de vie?

Ça peut-être très pratique... En Lozère, où est-ce que tu te dis « c'est chez moi » ?

C'est compliqué pour nous... on était bien là où on était. Du coup, on n'a pas vraiment choisi. C'est forcé quoi. Du mur au haut du chemin *[désignant sa maison]* *[rires]*. J'ai des ânes qui sont ici, juste en bas.

Dirais-tu que ton lieu de vie est périphérique ?

Ça veut dire quoi ? *[rires]*

C'est une question pour faire réagir justement. Est-ce que tu dirais que tu es à la périphérie de quelque chose ?

Non. Si j'habitais à la Salle-Prunet je serais en périphérie de Florac mais là je ne me sens pas en périphérie.

Qu'est-ce qui te fait dire que ton lieu de vie n'est pas périphérique ?

Parce qu'on est pas en bord de ville, ou bord de petite ville. On pourrait être en périphérie de Saint-Privat *[rires]* mais je ne le sens pas.

Est-ce que tu penses qu'aujourd'hui il y a des enjeux sociaux et politiques propres à la vie dans les espaces ruraux ?

[surprise] Tu peux répéter la question ?

Des enjeux spécifiques aux espaces ruraux ? Des problématiques plus particulières à ces espaces-là.

Oui. Oui c'est clair que tous les déplacements pour nous c'est compliqué.

C'est ce qui t'entrave le plus ?

Oui car on perd vite beaucoup de temps à aller faire quelque chose. C'est en même temps ce qui est bien car ça nous éloigne de beaucoup de choses mais si on doit partir... on perd beaucoup de temps. Les courses, des choses en préfecture on perd une demi-journée.

A part les déplacements tu vois autre chose ?

Non pas spécialement.

Et par exemple sur les déplacements, est-ce que tu penses que cet enjeu est pris en compte par les sociétés et les politiques ?

Non *[sans hésitation]*. Pas du tout. On le voit bien avec les Gilets Jaunes *[rires]*.

Tu vois les gilets jaunes comme un réveil de la société par rapport à ces questions-là ? Tu te sens concernée ?

Oui. J'espère. Moi je me sens complètement Gilet Jaune.

A quels égards ?

En même temps je me sens complètement Gilet Jaune mais les Gilets Jaunes, en global, ils n'ont pas compris non plus qu'ils pouvaient nous impacter aussi. On s'impacte nous même. J'aurais dû pouvoir bloquer ici, dessous. On se bloquait nous-même. Parce que nous on y est allé bloquer sur Alès, mais au final on s'est très vite dit que si on bloquait le carburant on ne pourrait plus aller bloquer *[rires]*. C'était pas la bonne méthode pour nous ?

Quelles revendications te parlent le plus ?

La question du pouvoir d'achat en gros.

D'après toi le politique par contre ne prend pas en compte ces enjeux ?

Non.

Et c'est lié aux espaces ruraux ou c'est plus général d'après toi ?

En général mais ce qui est clair c'est que nous au niveau des transports... en plus l'excuse de l'écologie ne tient pas debout...

C'est-à-dire ?

Au départ ç'a été ça l'augmentation du prix du carburant. C'est une fausse excuse de Macron. Je trouve que... *[hésitation]*. Il y a d'autres moyens de faire de l'écologie. C'est pas ça. On est à côté de la plaque. C'est une fausse excuse. Nous ça nous impacte vraiment. Encore plus qu'ailleurs, notre voiture on la prend tout le temps. On aimerait bien ne pas la prendre. Je regrette vraiment la voie ferrée... aujourd'hui ça marcherait. Je trouve dommage. Et ce serait vraiment top de descendre, d'avoir ce train.

C'est peut-être en ça que le lieu peut paraître périphérique ?

Oui. Là c'est vrai qu'on aurait un petit train deux fois par jour, ce serait royal.

Il y en a eu ?

Oui, il y a une voie ferrée qui fait Florac - Alès. Elle manque. Ça ce serait écologique, de remettre un train.

Est-ce que tu peux nous parler de l'environnement dans lequel tu vis ?

[hésitation] L'environnement... comment j'investis le coin ? Ou que le lieu maison ?

Un peu plus global peut-être, en termes de paysages pourquoi pas... Comment décrire les lieux dans lesquels tu vis, nous qui ne connaissons pas par exemple la Vallée Longue ?

[hésitation longue]

Quelles sont les spécificités de l'environnement de la Vallée Longue ?

Les gens parlent beaucoup du châtaignier, la châtaigne... *[rires]*. C'est vrai qu'il y a beaucoup de choses qui se font en fonction, c'est automatique. On sort, dès que les premières fleurs arrivent, on pense aux abeilles, on regarde les fleurs et on se demande si on va avoir des châtaignes. C'est resté très présent. Même si on ne vit pas de la châtaigne. Je trouve que c'est resté très présent. *[hésitation]* On vit pas mal par rapport à la nature en fait. Les coups de vent qui sont de pire en pire, on le sent bien, on sent bien que le climat bouge. C'est ce qu'on sent, c'est ce qu'on vit tous les jours, c'est ça : les châtaigniers, les fleurs, les abeilles. Je crois qu'on est plus imprégnés qu'ailleurs, tous les milieux ruraux je dirais, pas que Lozère, mais je n'ai pas vécu ailleurs. Ça rythme bien notre vie.

Et la montagne, tout le côté vallonné, ça apporte quelque chose à ce paysage ?

Oui. Oui c'est clair *[hésitation]*. La montagne nous dit tout, c'est une lecture. La nature, la montagne, c'est une lecture de ce qu'il se passe du jour, aujourd'hui. On va savoir qui s'il a fait froid cette nuit et qu'il a plu, il va y avoir la neige à partir de « là », ça va être blanc *[rires]*. C'est vraiment une lecture, dès qu'on se lève on a une lecture du paysage directe.

Finalement, ton environnement, c'est le rapport à la nature qui est présente, qui dicte un peu ta journée ?

Oui. On va programmer sa journée selon ce qu'il se passe, comme du vent par exemple.

En termes de sentiments, de sensations, qu'est-ce que ces lieux suscitent chez toi ?

[hésitation]

En termes positifs ou négatifs...

[hésitation, souffle]. En ce moment, à l'heure qu'il est, j'ai aimé habiter dans les Cévennes quand c'était à nous, la ferme à Montségur. J'ai fini par détester en fait. On n'était pas motorisé donc c'était difficile de gagner notre vie, tout était difficile. Tenir debout c'était difficile *[rires]*. Tenir debout mentalement et physiquement, faire des clôtures, j'en étais à détester les Cévennes et à remonter au Mont Lozère où c'est un peu plus doux. Ici, tout était dur : quand il fait beau il fait chaud, quand il fait froid il fait très froid. Tout était dur. On s'en sortait pas. On n'en pouvait plus des Cévennes.

Et aujourd'hui ça a changé ?

Aujourd'hui j'aime bien quand même le paysage, j'aime bien vivre là. La température y est plus douce que là-haut.

Est-ce que tu trouves que ton environnement a évolué ces dernières années, si oui comment ? Tu commençais à parler des changements climatiques.

Ah oui. Le climat on sent bien quand on a des sécheresses, presque tous les étés. Ou ces coups de vent forts. Tout devient extrême. Ce qui change, et c'est tant mieux, j'ai l'impression que comme c'est dur... on avait l'impression nous un peu néo-ruraux que les gens ici n'avaient pas besoin d'aide, d'argent... Pour nous c'était un peu difficile, on n'arrivait pas à s'installer, à avoir un bout de terrain. Tout ça c'était compliqué. J'ai l'impression que ça évolue, je sais pas si ce sont les lois agricoles qui changent. On a l'impression que les gens sont plus pauvres, qu'ils ont moins de réserves sur lesquelles vivre et du coup ils sont un peu obligés de prêter le bout de terrain. J'ai l'impression que ça ça arrive et ça change, et c'est bien, tant mieux. C'est vrai que les gens gardaient leurs terrains mais le terrain continue de s'appauvrir. Maintenant, ça arrive, les terrains vont être réhabités, pas comme avant, moins, mais j'ai le sentiment que ça arrive.

Tu le vois à l'arrivée de nouvelles populations ?

Les gens lâchent un peu plus. Ils ont besoin peut-être plus de lâcher.

Tu t'es définie comme néo-rurale si j'ai bien compris ?

Un peu oui.

Pourquoi ?

Pas vraiment parce que j'ai toujours habité la campagne, mais c'est toujours ce que les gens du cru m'ont fait ressentir. On est des néo-ruraux... Après je veux bien... Par contre c'est vrai qu'on l'a encore un peu amère c'est vrai que par rapport aux gens du cru ils ne lâchent pas. Pour moi, je suis d'ici et je le mérite bien. C'est ce que je leur dis. Je ne vois pas pourquoi je mériterais pas plus qu'eux. On a vécu ici, on a fait vivre ici. Comme eux.

Ces évolutions dont tu parlais tu les perçois de façon positive ?

Oui.

Et elles t'affectent ? Sur ta vie, ta pratique ?

[hésitation]. Non moi ça m'affecte pas, c'est bien tant mieux. Il faut qu'il y ait des gens parce que c'est vrai qu'on voit bien que les forêts ne sont pas entretenues. Les arbres sont pas en forme, pas que les arbres. Par contre, je crois qu'il y a encore beaucoup de places pour beaucoup de gens. Et

c'est dommage qu'il n'y ait personne justement. On en parlait hier avec des amis qui sont belges. Il y a un maraîcher juste en bas, il y a des vaches juste en haut et dans l'idéal nous on aimerait bien ne plus aller au supermarché. On a tout sur place, on devrait ne pas avoir à y aller. Mais on voit qu'il y a des réseaux, et nous encore une fois on est encore les immigrés du coin [*petit rire*], on a encore pas de place en fait. Le maraîcher du coin il a son réseau et il lui suffit. Il a assez de clients. Il faudrait qu'il y en ait 3 ou 4 maraîchers du coin. Peut-être que là, tous les gens du coin pourraient vivre. Par contre ce maraîcher, il va peut-être un peu empêcher qu'un autre maraîcher viennent s'installer. Ce qui est dommage car il y a de la place pour tout le monde. Nous on peut pas leur acheter puisqu'ils ont déjà tout vendu. Et c'est pareil pour les caissettes de viande, il vont tuer 2 ou 3 génisses et appeler leur clientèle et « paf » après ça suffit. Alors qu'il pourrait y avoir plus.

Tu parlais tout à l'heure de l'environnement qui pouvait influencer sur la journée, qu'est-ce qui rythme ta vie ici ? (journée ou plus large)

Ce qui rythme ma vie c'est déjà emmener ma fille à l'école. Ça fait un trajet, jusqu'à Cassagnas. On n'a pas le choix de l'école, ça c'est important. Elle aurait dû aller au collège au Collet-de-Dèze, mais elle va à Florac donc on doit l'emmener au Cassagnas. Si on l'avait amenée au Collet de Dèze il y aurait eu un ramassage à la 106 en bas. On aimait bien le collège de Florac. Normalement elle devrait être au Collet. Ça déjà ça rythme la semaine, après le travail. Moi je travaille sur Florac, donc il faut que j'aille à Florac. Quand je suis ici et que je ne travaille pas, c'est les ânes, les animaux. Donc c'est les animaux, le travail et l'école.

Tu disais que l'environnement jouait beaucoup aussi sur ce rythme ?

Voilà, quand je suis ici je suis ici. Quand je dois aller faire de clôtures ou que je suis avec les ânes, ça rythme c'est clair. C'est le temps qui rythme.

Tu disais que tu travaillais à Florac...

A l'hôpital de Florac, comme aide soignante.

Donc ton activité avec les ânes pour l'instant.

Si je continue l'été. Là je tiens un peu mais je réfléchis encore... Arrêter les ânes, ne pas arrêter les ânes... Revenir à un salaire, travailler avec des horaires et un salaire. J'ai du mal à me décider et à trancher.

Tu peux nous parler des activités que tu pratiques sur ton temps libre, en dehors du travail ?

Je fais des paniers. Toujours lié au châtaignier [*rires*]. Voilà.

Est-ce que tu es souvent au contact de l'extérieur ?

Oui voilà. Mon nouveau truc c'est les paniers. Quand j'ai du temps, je vais sortir ramasser des châtaignes, avec la lune aussi...tout est rythmé [*rires*]. Le temps, la lune. Si je ne fais pas des paniers, si je ne bricole pas le bois... C'est pour ça aussi qu'on vit ici, parce qu'on vit à l'extérieur.

Donc ces pratiques sont spécifiquement liées à l'environnement ?

Oui.

Est-ce que quand tu es à l'extérieur tu passes du temps à te balader ou te mettre sur un transat à lire ?

Ah oui non ça je le fais très rarement.

C'est plutôt actif quand tu es à l'extérieur ?

Oui *[rires]*.

Tu parlais des paniers avec les châtaigniers, tes pratiques sont inscrites dans des savoir-faire spécifiques ? Ici la châtaigne.

Oui, c'est vrai que les paniers que j'aime bien faire... j'aurais pu choisir autre chose, j'ai essayé de faire des ruches en paille de seigle, des paniers en châtaignier ou en osier. Mais c'est les paniers en châtaigniers que je préfère *[rires]*.

Tu es plutôt manuelle ?

Oui. Et quand on fait des paniers c'est vrai qu'après on va regarder l'osier qui est en bord de rivière, on va regarder la nature autrement. Une herbe qui est à telle endroit, on sait qu'on peut aller la ramasser avant telle saison. Tout est en lien.

Ça t'amène à être encore plus sensible à ce qui se passe dans la nature ?

Oui. On regarde encore plus, on repère les types de... Je pense que si je prenais des vacances, je pense que ça aurait un lien. Je voulais aller en Camargue parce que je sais qu'en Camargue il font des paniers.

Ces activités tu les pratiques plutôt seule ou elles ont une dimension collective ?

A Saint Michel de Dèze il y a un atelier vannerie organisé par le foyer rural.

On a rencontré Patricia hier...

Ah oui. Au début j'avais commencé avec Arnaud, c'est un peu le patron du panier en châtaignier. Ensuite il a formé Patricia et d'autres et moi. Moi je continue, j'aime bien car c'est moteur de se retrouver en groupe pour faire un panier et de finir toute seule après. J'ai besoin de le faire en groupe. Après j'ai un autre groupe sur Saint-Germain, des copines qui en font individuellement et de temps en temps on se retrouve et on se montre ce qu'on a fait. On va aussi ramasser ensemble de l'osier.

Vous faites des cueillettes à plusieurs ?

Oui.

Ce que nous disait Patricia c'est qu'elle organisait ça avec le foyer.

Moi je fais ça avec une copine qui a appris de l'autre côté, dans l'autre vallée *[rires]*. Oh la la *[rires]*. Ça peut être étouffant la montagne, la vallée. C'est très étouffant. A Saint-Martin de Lansuscle où on a habité, c'était un petit village très actif, avec beaucoup d'associations qui organisaient beaucoup de choses mais en même temps c'était tout le temps les mêmes gens. Et nous comme on a un peu bougé, ça nous pesait. C'est pesant. Et même l'esprit est très intramuros, nous on aime bien écouter les infos, savoir ce qu'il se passe... mais on croirait qu'à Saint-Martin ils n'ont pas besoin de savoir *[rires]*.

Ils fonctionnent en circuit fermé ?

Voilà.

Tout à l'heure tu commençais à nous parler d'écologie quand on discutait un peu de politique, qu'est-ce que ça t'évoque ?

Au départ l'écologie je trouve que *[hésitation]*... c'est compliqué l'écologie. Je trouve qu'à cause de personnes très extrémistes on a un petit peu... *[hésitation]*. Tout le monde devrait être écolo

mais comme il y a des extrémistes qui ont voulu... les premiers écolos sont extrémistes et ils ont un peu dégouté les autres je trouve. Voilà, grosso modo.

Qu'est-ce que ça t'évoque comme valeurs ? Qu'est-ce que c'est pour toi ?

[hésitation, souffle]. Pour moi l'écologie c'est du bon sens. On a un peu perdu, on est parti dans des extrêmes. On en arrive à être écolo par force en fait. Parce qu'on a pas eu le bon sens, on a rien vu à long terme. On a fait des maisons alors que le fioul était pas cher, donc elles n'étaient pas isolées. On a tout fait comme ça. On en est là maintenant. Le plastique à gogo. On paye maintenant.

Ces valeurs de bon sens, est-ce qu'elle prennent sens dans ton environnement de vie, dans tes activités ?

Oui. Je pense que quand on habite à la campagne on voit avant tout le monde. Après il y a des gens en ville que le voient aussi mais c'est plus dur d'être écolo en ville.

C'est plus évident pour toi ici ?

Oui. *[ne continue pas la réponse]*

C'est le contact avec la nature qui te fait dire ça ?

Oui. *[ne continue pas la réponse]*

Est-ce que de manière générale, il y a des causes auxquelles tu es particulièrement sensible ?

[hésitation longue] Un peu tout... je sais pas. Je n'ai pas... je réfléchis. Si si, ce qu'il se passe sur les abeilles, là c'est grave. Je suis un peu sensible aux abeilles surtout que mon conjoint fait des ruches troncs. Moi je me suis mise à faire des... justement parce que c'est les abeilles mais c'est tout. Il n'y a pas que les abeilles mais les abeilles c'est parlant. Les abeilles c'est comme le reste, les apiculteurs ont des abeilles pour le miel. On les presse. Avant, je sais plus où, ça fait partie des animaux domestiques. Ils ont un chien, un chat, une ruche. Ils n'ont pas de soucis mortalité de l'abeille. Ils en ont moins en tout cas. Je pense que il n'y a pas que le glyphosate, on la maltraite. Pour moi, si on veut sauver des abeilles, il faut avoir dans son jardin sa petite ruche. *[hésitation]* Je pense que c'est l'avenir de l'abeille.

Qu'est-ce qui a déclenché cette conscience ?

[hésitation] Je crois que c'est les paniers encore. En discutant. J'ai commencé à faire des paniers, puis je voulais avoir la technique de la ruche en paille pour le plaisir d'avoir 5 - 6 ruches en paille et voir ce qu'il se passait, comment l'abeille vit dedans. Et mon conjoint fait des ruches troncs, mais on a pas d'abeille en fait. On voulait avoir chacun 5 - 6 ruches juste pour voir. Et pour que les abeilles vivent pour elles. Et en faisant ça on a rencontré plein de gens qui pensent aussi qu'il faut revenir en arrière. C'est pas les apiculteurs qui vont sauver les abeilles, c'est clair. C'est les autres.

Est-ce que tu sais s'il y a des associations, des groupes en Cévennes qui sont particulièrement sensibles à cette question des abeilles ?

Il y a l'association de l'abeille noire à Pont-de-Montvert. Elles vivent dans des ruches troncs. C'est clair que les ruches troncs c'est pas fait pour vivre pour les apiculteurs parce que c'est plus compliqué, moins pratique. Il faut les avoir pas pour nous, pas pour avoir du miel. Il n'y a plus rien pour le plaisir, il faut que ce soit rentable aujourd'hui. C'est l'humain.

Et ces associations tu y as déjà participé ?

Surtout mon conjoint, moi j'y participe pas trop.

Est-ce qu'on peut te demander pourquoi tu n'y participes pas, est-ce qu'il y a des choses qui te freinent ?

Ah non, non. J'aime bien y aller faire un tour. J'ai toujours pour projet d'avoir ces 5 - 6 ruches et mettre la race locale. Pour préserver cette race locale. Je me dis qu'elle va trouver plus facilement de quoi lutter contre le frelon asiatique.

Ton engagement est très pratique au final, tu fais des ruches, tu les mets et tu vois ce que ça donne.

Oui.

Tu aimes bien incarner ce que tu fais dans des choses pratiques ?

Oui j'aime bien savoir, voir comment l'abeille va habiter dans cette ruche-là. J'aimerais bien que plein de gens fassent comme moi et qu'on échange. Je suis aussi en lien avec un couple qui fait des paniers et qui a le seul magazine qui existe sur le sujet, le « lien créatif ». Il a commencé par faire des paniers, puis il est allé voir dans les autres vallées et il a fait un truc que sur la vannerie. Dernièrement je les ai rencontrées quand j'ai fait cette ruche-là. C'est en rencontrant ces gens... il y a encore des gens comme ça, c'est bien et j'espère qu'on va être très nombreux *[rires]*. C'est un peu ça qui peut sauver la planète, qu'il existe encore des gens comme ça. Revenir à du bon sens, en arrière.

Il y a d'autres choses chez toi qui incarnent cette volonté ?

[hésitation longue] Comme ça ça me vient pas... *[rires]*

Est-ce que tu aurais une vision commune pour le territoire ? Dans la Vallée Longue ou plus largement, une vision commune qui t'anime pour ce territoire ?

[hésitation, souffle]. Qu'on pourrait faire..?

Oui, une direction que pourrait prendre le territoire qui serait positive ?

J'ai l'impression que ailleurs il y a des maires qui font des trucs super. Il y a un maire qui a installé un agriculteur qui fait du maraîchage bio. Ce sont des terrains de la commune mais le maire installe un agriculteur qui fait manger l'école, le village. Ici je comprends pas, tous les villages devraient faire ça. Je ne comprends pas que ce soit encore moins pratiqué qu'ailleurs. Je voulais m'installer du côté du Mont Lozère, quand je vois le prix de la pomme de terre, je proposerais bien ici un pré de 100m² où on fait une journée commune, on plante des patates... c'est peut-être un peu utopiste, oui je crois que c'est utopiste mais c'est dommage ça a l'air simple.

Un potager commun ?

Commun oui, pour faire vivre le village. C'est sûr que les maraîchers du coin...mais ils n'ont pas assez pour tout le monde.

Ta vision pour le territoire elle est à la fois très pratique, mais aussi sur le faire ensemble ?

Oui. Florac, je comprends pas c'est une petite ville, pourquoi ne pas mettre 3 - 4 maraîchers qui fassent vivre l'école, la maison de retraite... ailleurs ça existe, et ça marche bien.

Et cette question du transport dont on parlait tout à l'heure, tu disais que remettre un transport commun comme le train serait quelque chose de positif pour le territoire ?

Oui j'y crois. J'y crois mais je me rends pas compte peut-être le coût que ça a. Je pense qu'on a arrêté le train parce qu'on a eu des voitures. Est-ce qu'on a pas évolué et prêt à reprendre le train ? Je pense que oui.

Tu penses que les mentalités ont évoluées ?

Oui. *[hésitation]*. C'était une bonne idée de faire des navettes, comme il y a l'été. C'est beaucoup pour le tourisme, mais je vois les jeunes s'en servent beaucoup. C'est une navette qui part de Florac et qui va sur le Mont Lozère. Au départ c'est plus pour le tourisme, mais nos gamins vont aussi avec des amis de l'autre côté. C'est pratique, c'est pas cher.

C'est bon pour les questions.

J'espère que ça va pas être trop confus... *[rires]*.

Questions signalétiques :

- Date de naissance : 1968
- Activité : aide soignante à Florac et cotisante solidaire
- dernier diplôme obtenu : agricultrice
- date d'arrivée dans la Vallée Longue : 2016 pour la Vallée Longue, 1977 pour les Cévennes

EP5 - Retranscription entretien Patrick

Entretien mené par Thibaud. Les phrases en gras sont celles des enquêteur·rice·s. Toutes les indications en dehors de l'entretien pour des raisons d'explication, de contexte ou des commentaires du retranscripteur·euse sont [en italique]. Au cours de l'entretien sa femme Patricia rejoint la discussion, leurs réponses sont alors précédées de leur prénom.

Depuis quand habites-tu dans le coin ?

Depuis que je suis né. Je suis né à Alès, mais enfin, j'ai juste fait le voyage. Je suis né à St-Privat-de-Vallongue, à Soulages. Et j'ai quitté le coin que pour l'armée à 20 ans. Pour partir en Alsace, là-haut. Sinon, je suis revenu travailler sur Alès. Sur St-Germain-de-Calberte, à côté. Et à St-Michel-de-Dèze et St-Julien-des-Points, pendant 30 ans, à la Mairie. Et sapeur-pompier pendant 31 ans, au Collet-de-Dèze. Je suis un pur Cévenol.

Comment délimiterais-tu ton lieu de vie ?

Comment je le limiterais ?

Comment tu le délimiterais ?

C'est un choix hein ! J'ai fait un choix. J'ai pas voulu quitter mes montagnes, j'ai toujours vécu dans mes forêts. J'ai pris le travail qu'y avait. Et heureusement j'ai eu du boulot tout le temps.

Mais quelles limites tu pourrais me donner ?

[blanc de quelques secondes] Ben je sais pas moi, je suis bien quoi

Mais quelles limites géographiques ?

Ah ! Ça m'aurait rien fait d'habiter à Alès, j'y ai habité un peu. Occasionnellement quoi, en ville, mais je préfère la campagne, ça c'est sûr. C'est un choix de vie.

Qu'est-ce qu'habiter ici signifie pour toi ?

[Blanc de 5 sec, puis rires...] C'est pas facile ton truc ... *[Encore un blanc]* Je me suis jamais posé la question.

Qu'est-ce qui te plaît ici ?

Tout ! La nature surtout. La nature puis les associations. On a passé notre vie qu'avec des associations. J'avais mon père qui était mineur de fond à la Grand Combe. C'est un gars qui rendait service à tout le monde. Il a jamais appris l'électricité tout ça, et il allait réparer l'électricité, faire la peinture chez les gens. On a toujours... Ma famille ça ça... On a surtout aimé le commerce. Le commerce moi, si ma femme n'avait pas été institutrice, j'aurais continué dans le commerce. J'ai fait épicier pendant un an. Je faisais les tournées dans les campagnes. Alors là, j'avais le contact avec les mamés tout ça, c'était le top !

Pourquoi tu habites ici plutôt qu'ailleurs ?

... Je ne me suis jamais posé la question. J'ai jamais voulu partir d'ici quoi. Ça c'est sûr. Pourquoi ? Parce que j'avais toutes mes racines. Ma mère du col du Pendédis, mon père du Collet-de-Dèze, toute la famille était ici.

Et ce n'était pas imaginable pour toi de ...

Si, j'aurais pu partir. Parce que depuis l'âge de 5 ans, je voulais faire motard, je voulais rentrer dans la gendarmerie. A 5 ans, quand j'en parle té, regarde, j'attrape encore les frissons quoi. Puis j'ai fait l'armée à 20 ans. J'étais chauffeur du colonel, et il m'a dégouté complet. « Fais ci, fais ça ! Fais pas ça ! Et tati » Que des réflexions quoi, je me suis dit « tu ne pourras pas le supporter ça ». Peut-être que j'ai fait une bêtise... Mais je me suis rattrapé sur les sapeurs-pompiers parce que j'ai fait 21 ans de sapeurs-pompiers. J'étais chef de centre, j'avais 25 bonhommes sous mes ordres... Mais tout ça rentre sous le bénévolat, m'enfin, j'ai fait beaucoup de bénévolat quoi. Même aux pompiers, parce qu'on était volontaires. On était payé que l'intervention, tout ce qui

était à côté, tous les stages que j'ai faits et tout ça, je l'ai pris sur mes week-ends, j'ai pas vu mes gamins grandir quoi. Alors ma femme a assumé. Je partais les week-ends, pendant les congés. Mais j'aurais pu partir, si j'étais entré dans la gendarmerie, oui. Le colonel il aurait signé de suite, j'y rentrais à 20 ans, j'avais le niveau du brevet c'est tout.

Avez-vous l'impression que votre lieu de vie est « périphérique » ?

Oui... *[petit oui, je suis pas sûr qu'il ait réellement compris la question]*

Périphérique par rapport à quoi ?

[blanc de 3 sec.] C'est un peu ... Périphérique ? C'est un peu compliqué ce truc-là ...

[Patrick interpelle Patricia qui vient de raccrocher le téléphone et qui vient le poser derrière Patrick] Par rapport à quoi ? A ma vie. Pourquoi j'ai voulu vivre ici ?

- Patricia : *[En riant]* Parce que quand tu vois plus tes montagnes ...

- Patrick : Je lui ai dit déjà, je lui ai dit.

[A ce moment je réalise qu'il n'a vraiment pas compris cette question sur la périphérie, et qu'il a cherché de l'aide auprès d'Patricia pour ne pas avoir l'air bête. C'est pas la première fois que Patrick ne comprend pas mes questions. Je pense qu'elles ne sont pas bien formulées pour lui, qu'elles sont trop formelles, presque scolaires et qu'elles le déstabilisent. Fatigué, l'appropriation m'en est très complexe. Au lieu de rebondir, je deviens dès lors plus spectateur qu'acteur de cet entretien.]

- Patricia : Non mais y a eu l'opportunité du travail pour toi !

- Patrick : Oui ! J'ai toujours eu du travail ici, j'ai connu madame. J'ai pas connu le chômage. J'ai eu deux employeurs, je travaillais deux jours chez l'un, trois jours chez l'autre. J'ai toujours travaillé à plein temps. A l'époque on venait te chercher quoi !

Pour en revenir à cette idée de périphérie. Tu me disais qu'ici c'est périphérique. Mais périphérique par rapport à quoi ? Par rapport à la ville ?

Oui ! Par rapport à la ville oui.

Et ça te convient ?

Oui !

Diriez-vous qu'il y a aujourd'hui des enjeux sociaux et politiques spécifiques à la vie dans les espaces ruraux (et/ou de montagne) ?

Politique... Tout dépend des régions où on habite. Ici nous sommes dans les Cévennes, c'est plutôt... On est fils de mineurs... Donc ça été toujours à gauche... les grèves et tout ça... On s'est toujours battus, au travail.

As-tu le sentiment que les enjeux liés à la vie dans les espaces ruraux (et/ou de montagne) sont aujourd'hui pris en compte par la société dans laquelle nous vivons et les politiques qui y sont menées ?

On se bat pour ça. On se sent oublié... A la campagne.

Tu peux m'en dire plus ?

Beh c'est-à-dire que, quand on voit, l'élevage et tout ça, les moutons, y en a qui cherchent, on voit des jeunes qui veulent s'installer ici, mais c'est très dur. Pour s'installer, il faut déjà du pognon, il faut des subventions, tout ça. Et s'ils ont pas de subventions, ils peuvent pas vivre... C'est ça qui est dommage...

Et, tu penses que les récentes mobilisations, comme les Gilets Jaunes, font état des enjeux de ces espaces ?

Gilets jaunes je comprends plus. Au départ je les comprenais, mais maintenant, au point où on en est. Après 7 ou 8 samedis de grèves... je pense pas pareil. Il y a des revendications à faire c'est tout, mais pas casser, comme ça se passe. Parce qu'on s'en prend toujours aux petits, aux pauvres, aux gens qui travaillent, aux commerçants, on s'en prend pas là où il faudrait s'en

prendre, au pognon. C'est bien que les gens... Mais il faudra un jour ou l'autre que ça s'arrête. C'est vrai qu'à la campagne, moi je vois que je fais le bus, je suis à la retraite depuis 2015, et je fais encore les bus, ça m'occupe, c'est que 1h30 par jour, et je vois que je suis dans la campagne, je fais le ramassage dans la campagne, encore on maintient une école à la campagne avec deux instits, et je prends des gamins, ce sont des jeunes qui sont venus s'installer là, y vivent quoi. Ils ont fait un choix de vie, ils arrivent à vivre, mais c'est pas évident.

Et, tu penses que les débats politiques ils prennent en compte les enjeux de vos territoires ?

Mais là, nous ici, on a pas mal de conseillers généraux, qui se battent pour ça. Ce sont des paysans, des agriculteurs, ils défendent.

Et, ils les traitent ces sujets-là du coup ?

Oui.

Est-ce que tu peux me parler de l'environnement dans lequel tu vis ? Le cadre, tes montagnes... Est-ce que tu peux me parler de ça ?

Quand je pars, je suis content de partir en voyage. On part en voyage, une semaine, nous sommes allés en Thaïlande, et tout ça. C'est bien, de voir d'autres lieux, mais j'ai envie de revenir. Ces montagnes ça me manque. C'est mon environnement, c'est ma vie. Ça fait 66 ans que je suis là. Parce que j'ai beaucoup d'attaches.

Est-ce que tu peux m'en parler un peu plus ?

J'étais employé de mairie, pompier ça a pris la moitié de ma vie quoi. Et puis j'ai la chasse, je joue aux boules. J'ai plein d'activités quoi. Et les associations, on s'occupe de pas mal de truc, et on voit du monde. On aime le contact avec les gens.

Est-ce que tu peux me parler plus du paysage, de tes montagnes ?

Je suis un fan de la nature. La chasse tu as le temps de voir des choses ... Je veux bien que tu tues mais y a plus que de tuer. Tu regardes tout ce qui se passe autour de toi.

Et, quelles caractéristiques tu leurs attribues à ces montagnes ?

Il s'est passé tellement de trucs, des guerres tout ça. Les camisards, les maquisards. Quand on voit tout ce qui s'est passé. Les guerres de religions...

Est-ce que tu peux plus me parler plus de la faune, de la flore, la météo, la morphologie ?

Je me suis aperçu que le temps a changé, le vent comme aujourd'hui, quand j'avais 20 ans, il y avait pas ça, y avait pas de vent. Tout a changé quoi. Mais question faune, flore, bof... J'ai vécu là-dedans, ma mère avait des chèvres, mon père était à la mine, il rentrait le soir, on a vécu dans la campagne, les poules, les pigeons, on avait un cheval pour planter, on montait sur le dos du cheval, j'étais petit, j'ai des souvenirs.

L'hiver, la neige...

Et est-ce que tu penses que l'environnement ici il est spécifique à l'endroit où tu vis ?

C'est le châtaigner ici qui a pris le dessus. Sauf quand, il y a eu la mine, ils plantaient des pins pour coffrer pour les tunnels de la mine. Ils ont foutu des châtaigneraies en l'air. Et la châtaigne ça été le pain des Cévenols, ça a nourri le bétails et les hommes.

Qu'est-ce que ces lieux suscitent chez toi ? Suscite dans le sens des sentiments que tu ressens quand tu es ici ?

Le bonheur ... le bonheur.

Qu'est-ce que tu apprécies réellement dans cet environnement ?

La nature, l'oxygène, je ne me sens pas pollué. J'ai vécu à Paris une semaine pour ma fille, parce qu'elle y était montée pour travailler. Et j'ai pris ça à la rigolade, sinon je n'aurais pas tenu un

jour. Prendre le métro là comme ils faisaient, je les regardais faire tous, je me disais « c'est ça la vie ? ». Le pognon vous pouvez le garder, je vous le laisse moi, je retourne dans mes montagnes.

Et, qu'est-ce que tu n'apprécies pas ici ?

[Blanc, on entend motus derrière à la TV] Pouf ! Qu'est-ce que je n'apprécie pas ? Y en a pas beaucoup des choses que je n'apprécie pas ... non...

Quels sons, quelles odeurs tu associes à cet environnement ?

Piouf... [Blanc]

Comment ton environnement a-t-il évolué ces dernières années ?

Je trouve qu'il va trop vite. Ça passe trop vite... [Encore une fois, Patrick ne comprend pas le sens de ma question. Il me parle de sa vie qui va trop vite, du temps qui file, de sa jeunesse perdue ... Je le relance]

Et par exemple, d'un point de vue de la population, tu trouves que ça a changé ?

La population elle change. Les anciens sont tous partis. Je suis fils de mineur comme je t'ai dit. Tous les mineurs du coin ils sont tous décédés. Il y a en a plus un.

Et leurs enfants ?

Y en a qui sont restés, y en a d'autres qui sont partis. Moi tous mes copains, mes collègues d'école, ils sont partis sur Lyon ou sur Paris, à La Poste ou autre part. Y a que les fils de mécaniciens, de maçons qui sont restés ici quoi. Et qui projettent que les gamins reprennent l'affaire et tout ça.

Tu me disais tout à l'heure qu'il y avait plus de vent ...

Ah oui ! La nature...

Tu ressens des changements ?

Ah oui les changements climatiques on les ressent. La neige, j'ai connu 1 mètre de neige ici en 1986. Et depuis, *popff*. J'ai poussé la neige en tant que mairie, le chasse-neige et tout, on a poussé jusqu'à 1 mètre de neige. Avant, l'hiver était vachement plus rude. Moi je me rappelle à la campagne, tu restais bloqué pendant 3-4 jours. Il y avait pas les moyens comme maintenant. Et en tant que pompier j'ai eu à lever 1 mètre de neige sur les toits, parce que les toits ils s'effondraient, les bergeries, tout ça. On allait chercher les gens en 4x4, avec les infirmières et le docteur, dans les campagnes. Ça a été folklorique, on a fait quelques sorties ! On jetait le pain par l'hélicoptère, ah oui ! Il y avait des gens qui étaient bloqués.

Et comment tu perçois ces évolutions ?

Il faut faire gaffe à la nature hein ! On pollue tout ! Et encore ici, la pollution il y en a pratiquement pas. Ils ont arrêté les mines, les cheminées de charbon et tout ça.

Et comment ces évolutions elles t'affectent ?

Ben j'espère qu'à force de parler d'écologie et tout ça... Ben justement aujourd'hui c'est les gamins qui défilent dans les rues pour la planète. Si les ados prennent ça en compte, ça va bouger j'espère. Ça rappellera aux politiques qu'il faut faire gaffe.

Et maintenant, que dirais-tu de ton propre rythme de vie ?

Ah moi il va bien [*rires*], même trop cool.

Ton rythme est-il différent ici, par rapport à ce qu'il pourrait être ailleurs ?

Ah ça je peux pas dire, je crois pas. Tout dépend. Là j'ai pris ce petit boulot, je me lève à 7h, je me force à me lever à 7h.

Qu'est-ce qui rythme ta vie ici ?

C'est toutes les associations, on participe et tout ça. On a un calendrier qui est grand, on marque parce que il y a tellement de trucs. Aujourd'hui on doit faire ça, aujourd'hui on doit aller là, il y a beaucoup de bénévolat quoi. C'est surtout le bénévolat. Faire bouger les gens, c'est tout. Parce que cette TV elle a tout tué ici, oh oui, ils en sortent pas. On a toujours trempé là-dedans.

Quelles activités tu pratiques dans cet environnement, dans les lieux qui t'entourent, dans les lieux dans lesquels tu vis ? Par exemple tu me parlais de la chasse tout à l'heure

Ah la chasse ça me prend pas mal de temps. Je suis président de l'association d'ici, de St-Michel-de-Dèze. Y a pas mal de paperasse, y a pas mal de contraintes. Je fais des réunions pas mal. La pêche non, j'aime pas *[Je laisse un temps pour qu'il m'en dise plus mais il ne m'en dit pas plus... Je pose la question suivante.]*

En quoi la chasse par exemple te semble spécifiquement liée à ton environnement ?

C'était les seuls loisirs qu'on avait ici. On allait pas au cinéma, il était à la Grand Combe ou à Alès. Et puis ça fait partie de la nature. Quand tu es à la cime des montagnes là-haut que tu vois ... Y a des gens qui sont pour et contre ... Tu vas au pigeon et tu restes 2 heures ou 3 heures sans avoir un pigeon ni rien mais tu regardes ... le silence, c'est beau. Tu entends rien ! A part de voir passer les avions là-haut, je sais pas quoi, voir des trainées, mais tu entends les oiseaux chanter, tu entends tout plein de trucs. Que les gens de la ville n'entendent pas hein...

Qu'est-ce que ça procure comme sensations chez toi ?

Pour moi c'est un apaisement, je relaxe. Les soucis ça te les... tu les oublies.

Est-ce que tu penses que la chasse elle s'inscrit dans des savoirs spécifiques au lieu ?

Oui. Ah oui. On a le Parc National des Cévennes, là. Ils ont mis pas mal de gibier, des cerfs, des biches, il y a de tout, chevreuils, sangliers, surtout le sanglier. A l'époque de mon père, il y avait les lapins ... Moi j'ai pas connu ça. Quand j'ai pris le permis, c'était pigeons, on allait aux pigeons, des bons petits déjeuners, puis voilà. La matinée passait. Quand on était jeune, on mangeait des pigeons, mon père élevait des pigeons, les œufs... Tu peux tout faire. On avait des poules. On a eu une vie saine quand même. On avait que des bons produits. On parlait pas de glyphosate ni rien.

Est-ce que tous ces savoirs dont tu me parles ont une dimension collective ?

[Petit blanc] Oui. Ici y en a pas mal qui ont appris. On a pratiquement que des jeunes avec nous. *[Encore une fois je laisse un temps d'attente dans l'optique qu'il m'en dise un peu plus, en vain.]*

Qu'est-ce que l'écologie ça t'évoque à toi ?

L'écologie, normalement il ne devrait pas y avoir d'écologie de gauche, de droite. On devrait être écologistes, tous écologistes. On aurait dû nous l'enseigner quand on était petit, je sais pas. Mais y a des gestes à faire qui sont simples. Dans le jardin mettre toutes les épluchures. Si tu as des poules, elles mangent tout le reste. Normalement, on devrait rien jeter. Sauf ce plastique, ça a pris le dessus. Avant moi j'étais épicier, on avait que des bouteilles en verre, on n'en avait pas en plastique, ça existait pas. Mais on devrait être tous écologistes...

De manière générale, y a-t-il des causes, des revendications auxquelles tu es particulièrement sensible ?

Les pompiers. Je suis rentré dedans en 78, j'avais envie de rendre service au gens. Sauver des vies ! Et on l'a fait quoi. Je suis content d'être passé à travers des ... Et quand j'entends que les pompiers c'est pas un métier à risque ! Ça me donne les boutons là-aussi. Parce que si c'est pas à risque, je sais pas quel métier est à risques.

Tu m'as parlé de plein d'autres formes de bénévolat aussi...

Oui ! Les associations avec ma femme, tout ce qu'elle s'occupe moi j'en fais partie.

Quelles autres associations par exemple ? 31.07

Le foyer rural. Avec le foyer rural elle fait ses paniers, ses ateliers et tout.

En quoi ça consiste le foyer rural ?

C'est une association, loi 1901, on organise tout plein de festivités, tout ça pour réunir des gens, on a des cartes de membres, on en a 80, 80 personnes. Et Patricia elle est présidente depuis 60 ans. Le foyer rural était d'abord au Collet-de-Dèze, et puis après il a été déplacé sur St-Michel-

de-Dèze, c'est elle la présidente. Depuis, elle est en train d'agrandir son truc, mettre plusieurs présidents, faire une co-présidence. On fait des débats, surtout sur l'occitan. Là on fait pas mal de soirées. Ça fait venir du monde, on fait des petites bouffes, de la soupe, tout ça. Puis, on fait « conte et rencontre », on fait venir des ... au sein du foyer rural. On fait venir pas mal de monde. On fait venir les corses pour chanter. On essaye de faire venir du théâtre, faire bouger les gens.

Qu'est-ce que cette implication t'apporte à toi ?

Ben chez moi c'est naturel. Le partage et tout ça, j'aime bien les gens, j'aime parler, regarde tous les deux [*rires*]. C'est naturel, c'est pas forcé...

Ces engagements pourraient-ils s'incarner dans une vision commune pour le territoire ?

Oui. [*Encore une fois, je pense que cette question n'est pas réellement adaptée, Patrick répond à côté en me répétant des choses qu'il m'avait dites auparavant.*]

Quelle pourrait être d'après vous cette vision commune du territoire ?

[*Même problème que pour la question précédente ...*]

Questions signalétiques

- Date de naissance : 1953
- Activités : Retraité mais continue à faire le ramassage scolaire à temps partiel
- dernier diplôme obtenu : le brevet des collèges
- date d'arrivée dans la Vallée Longue : à sa naissance

EP6 – Retranscription entretien Philibert

Cette retranscription n'est que partielle : tout ce qui est entre guillemets correspond à ses mots, le reste est paraphrasé. Les questions ne sont pas forcément retranscrites.

Entretien mené par Corentin et Thibaud. Les phrases en gras sont celles des enquêteur·rice·s. Toutes les indications en dehors de l'entretien pour des raisons d'explication ou de contexte sont [en italique].

N'habite pas ici en permanence, agriculteur en Aveyron ; a acheté cette forêt il y a 3 ans. Été, gardiennage de brebis sur le mont Lozère. Ici l'hiver. Habite sous une yourte.

D'octobre à avril.

Originaire du Nord de la France. Habitaient en région Centre, Châteauroux. Toujours été agriculteur. Venu pour les brebis laitières. Avant éleveur en brebis viande et exploitation forestière. Envie de changer, ça rapportait pas grand chose. Quitte Aveyron pour contraintes économiques.

A quoi vous aspiriez en venant ici ?

« À travailler en forêt ».

Attiré par le cadre (Vallée) et le Mont Lozère qu'ils aiment beaucoup.

Délimitation du lieu de vie.

Hiver, 140 hectares de forêt « je suis pas gêné hein ». Aveyron, presque une parenthèse, sa femme y a son travail mais va changer. Chez lui l'été = mont Lozère.

Ce qui lui plaît dans le fait d'habiter ici.

« Le cadre, le paysage ». Deux types de paysage : Mont Lozère (entre 1400 et 1600 mètres d'altitude), massif granitique, domine vraiment. Ici, boisement, « le champ de vision est assez limité mais le contraste me convient bien aussi, ça change ». « L'été, c'est l'espace, là c'est autre chose, c'est parce que j'aime la forêt, j'aime bosser dans les bois ».

Périphérique ?

« Périphérique de quoi ? ». « Pour nous c'est plutôt central que périphérique ». « Parce qu'on y est tout le temps quoi, on vit sur place quoi, la yourte elle est à 5 minutes un peu plus haut dans la vallée ».

Enjeux sociaux et politiques spécifiques ?

« Le maintien des services publics, qui se dégrade, qui est en danger et qui est indispensable ». « On est très tributaires de la voiture, je sais pas si y aurait vraiment moyen d'organiser les choses pour qu'on le soit moins » question d'horaires. Pas beaucoup de gens qui habitent ici et qui travaillent à Alès. Très localement : Poste, etc. attend facture pendant 5-6-7 mois quand bosse pour la mairie.

Pris en compte par les politiques ?

Jusque là, pas vraiment. Peut-être ça va changer avec la tournure des événements (rires). « je sais pas si y aura des grands changements mais au moins la façon de faire de la politique change un petit peu donc est-ce que la volonté affichée d'écouter les gens se traduira par des actions, ça on verra ». Quelques chances qu'on soit un peu plus pris en compte.

Interprétation GJ ?

« Moi j'étais pas du tout solidaires des GJ. Je trouve que c'est un ramassis trop hétéroclite de revendications particulières où chacun revendique un truc pour lui » « y a pas de, y a rien qui soit d'un intérêt commun, national, c'est que des revendications particulières ». Histoire du gasoil

plus cher pour lui c'est normal. « y a des gens qui ont été contents de se retrouver mais pour moi politiquement c'est nul ».

Parler de l'environnement dans lequel il vit ? Ses spécificités, etc. ?

« Le relief, c'est quand même une grosse contrainte en Cévennes. » L'état du réseau routier. « C'est aussi ce qui fait que c'est sauvage et qu'on y est bien ». « C'est le côté sauvage qui me plaît, le fait que ce soit dur, je fais avec ».

Aspects que vous n'appréciez pas ?

« La chaleur qui peut y faire l'été », c'est pour ça mont Lozère l'été.

Evolutions ces dernières années ?

« Non, pas en 3 ans ». En Aveyron, oui « là je ressens fortement le changement climatique, je sais pas si on peut dire comme ça mais le fait que... les périodes sèches sont de plus en plus longues et reviennent de plus en plus souvent ». « Surtout depuis 2003, il y a des années très sèches qui reviennent de plus en plus souvent ». « puis après c'est le déluge ».

Et comment est-ce que vous percevez ça ?

« Avec beaucoup d'inquiétude, surtout en tant qu'agriculteur quoi, moi c'est la raison pour laquelle j'ai arrêté les brebis, je devais acheter du foin une année sur 3 ».

Votre rythme de vie ?

[réfléchit longuement] « Comme beaucoup d'indépendants et comme tous les agriculteurs, l'avantage c'est que je m'organise comme je veux, l'inconvénient c'est que je bosse beaucoup et je m'arrête pas souvent quoi ». « personne m'y oblige sauf de gagner sa croute quoi ». C'est pas lié à été/hiver, mais au fait d'être indépendant. « Je m'arrête quand il fait nuit ». « C'est vrai que c'est un rythme de vie... enfin moi j'ai toujours connu ça, c'est un rythme de vie qui a rien à voir avec un salarié ».

Ce qui rythme c'est aussi lié au soleil et tout ça ?

« Oui et puis la météo, parce que quand il pleut à saut je viens pas bosser par contre. C'est dangereux... c'est chiant et puis c'est dangereux ».

Quelles activités vous pratiquez dans l'environnement sur le temps libre ?

Ramassage des champignons et balades avec sa femme, « juste pour se balader » « et on voit un peu de monde quand même, même si les gens sont très éloignés, par rapport aux gens qui vivent en ville on est éloigné les uns des autres mais en fait y a quand même une proximité assez importante, on se voit assez régulièrement ou pour le boulot ou juste pour manger ensemble, discuter ».

Vous êtes du genre transat, bouquins ?

« Le soir je bouquine beaucoup ». « La semaine je suis tout seul, ma femme est en Aveyron, et le week-end ou elle vient, ou je vais la rejoindre, ça dépend la météo et puis comment on s'arrange », « donc le soir quand j'arrête, je retourne dans la yourte, je me fais à manger, je bouquine un peu et bah j'ai pas de télé, j'ai pas d'électricité, donc je bouquine... et en général je m'endors pas très tard ». « Après c'est vrai que là-haut sur le Mont Lozère, ça arrive qu'on aille se baigner, et sinon on fait le jardin ».

Est-ce que ces pratiques sont spécifiques aux lieux, inscrites dans savoir-faire ?

« Non parce que notre fonctionnement à nous est assez particulier et c'est parce qu'on l'a voulu comme ça », « et puis en Cévennes, l'activité est devenue beaucoup forestière mais c'est pas du tout l'activité d'origine, enfin y a un siècle » « les Cévennes étaient pas boisées, y avait du châtaignier, mais du châtaignier cultivé, pas de la forêt de châtaigniers et tout le reste c'était au pire de la lande ou sinon des herbages ou des terrasses cultivées » « donc le paysage et l'activité ressemble pas du tout à ce que c'était il y a un siècle » « ça a été boisé y a 60-70 ans... parce que les gens étaient partis, ils arrivaient plus à gagner leur croûte à cultiver des petits bouts de

terrasse, et qu'on les avait attiré un peu plus bas dans la vallée avec les mines ». « Et au niveau national, l'Etat a fait un plan assez important, de financer, pour racheter en fait, enfin faire racheter par des groupements forestiers les parcelles qui appartenaient à untel untel untel pour faire des blocs en fait, assez importants, les planter ». « Tout ça c'est des plantations qui datent de 60-70 ans ». « Y avait très peu d'arbres en Cévennes ». « Y avait un peu de verger et sinon c'était des cultures vivrières, ou des fois les deux, conjugués ensemble ».

Qu'est-ce que l'écologie vous évoque ?

« ça c'est un peu le piège comme question », silence long. « L'écologie, enfin comme je pense pour beaucoup d'agriculteurs, c'est un peu à double tranchant, c'est-à-dire que en même temps on est conscient que c'est quelque chose de bien, et en même temps c'est tellement prôné par beaucoup de citoyens qui racontent n'importe quoi pour être clair, que ça énerve un peu aussi quoi ». « Ce midi à la radio j'entendais encore 'oui oui moi je fais pour la planète, je mange plus de viande' ». Agriculteurs : « beaucoup qui réfléchissent à ce qu'ils font », pesticides (très peu), dans le Sud. « donc de ce point de vue là l'écologie ça leur parle c'est important ». « Mais les citoyens ont pas la même notion de l'écologie que nous encore une fois, et là y a souvent un problème d'incompréhension important »

Valeurs dans l'écologie ?

« l'écologie c'est la préservation du milieu, je pense que c'est ça, c'est de faire en sorte que... » « là ce que je fais n'est pas écologique, je coupe tous les arbres autour, mais c'est parce que y a les ruines hein, sinon je fais pas ça ». « C'est faire en sorte que... je pense qu'on reviendra plus aux Cévennes des siècles passés parce que... plus personne veut gagner sa croûte en cultivant des terrasses à la binette de toute façon », « puis les Cévennes sont boisées maintenant », « mais l'écologie c'est de faire en sorte que ces peuplements de pins qui ont été implantés là se développent harmonieusement à l'avenir ». « mais en même temps, voilà, je suis aussi berger l'été, et sur le Mont Lozère je pense que le fait qu'il y ait des brebis et donc qu'il y ait des gens qui achètent les agneaux pour les manger, pour moi c'est une bonne chose ça entretient les paysages et c'est pas anti-écologique, ça massacre pas non plus les paysages du Mont Lozère, au contraire ça entretient. » « Mais pour ça il faut qu'il y ait des gens qui continuent à manger de la viande ! » « et y a beaucoup de paysages par chez nous dans le massif central où on peut pas se passer de l'élevage... c'est pas de l'écologie ça, de prétendre que faut plus manger que des produits végétaux... les animaux, l'élevage des animaux fait partie, quand il est bien fait, il fait partie de quelque chose de cohérent, dans certaines régions ».

Donc l'écologie c'est préserver le milieu ?

« et un choix d'activités, de productions et de façons de produire mais qui doit être adapté au milieu, qui peut être très différent d'un milieu à l'autre. Mais chaque milieu a ses spécificités et l'écologie c'est aussi d'en tenir compte ».

D'une manière plus générale, engagements/revendications dans lesquels impliqué ou sensible ?

« Au niveau forestier, y a pas grand chose », conditions d'exploitation sont telles qu'on fait rien. « mais y a moyen de faire en sorte que ces peuplements aient de l'avenir, qu'ils soient gérés de manière durable, mais c'est compliqué, faut trouver des gens... ». « Au niveau agricole, c'est un petit peu différent, l'exploitation est en bio, je pense que l'engagement dans la certification bio, c'est une bonne chose, ça permet de... on peut faire du bio sans être certifié, j'en ai fait pendant longtemps, mais disons que le fait de certifier, ça permet d'avoir des engagements qui sont clairs, pour soi comme pour les autres ».

Et pourquoi vous avez fait du bio ?

« Pour ce que je viens de vous dire, je pense que c'est aussi une façon de faire de l'agriculture durable ».

Pourquoi faire du durable ?

« C'est le même principe qu'en forêt. L'intérêt dans le travail c'est pas d'en tirer du profit tout de suite. L'intérêt c'est d'en tirer un peu sa croûte mais de faire en sorte que ce soit un modèle qui soit suffisamment stable et donc durable pour que... mes enfants ou d'autres personnes puissent continuer dans cette voie-là et bénéficier d'un outil de travail qui soit pas au bout du rouleau ».

Engagement : lié au domaine professionnel ?

Oui. « Sinon j'ai pas d'engagements autres que professionnels »

Manières de valoriser cette filière forestière ?

Propriétaires sont pas exploitants ici. Trouvent pas beaucoup d'acheteurs. « Si on fait le travail soi-même on arrive à le valoriser ». « C'est valable si on le fait soi-même ». « Ici je suis le seul à faire ça ». « Moi j'essaie de trouver les voisins pour s'équiper, mais les gens n'ayant pas de savoir-faire forestier ne cherche pas à s'équiper, c'est un peu le serpent qui se mord la queue ».

Vous aimeriez faire plus en commun ?

« Oui. Alors qu'en fait souvent les gens me sollicitent pour aller bosser chez eux, mais j'ai bien suffisamment à faire chez moi ». « Une forêt dans laquelle on fait rien, c'est une forêt sauvage [...] on arrive à un stade où on peut plus rien faire, mais ça veut dire qu'il faut s'impliquer au fur et à mesure pour que ça puisse se renouveler... »

Cévennes vont pas revenir comme avant vous disiez ?

« Je pense qu'on y arrivera pas parce qu'on a plus de système socio-économique qui permette de valoriser les Cévennes comme c'était y a 100 ou 200 ans parce que ça implique des méthodes de travail que plus personne n'est prêt à faire, et moi le premier »

Qu'est-ce que serait votre vision idéale du territoire ?

« Je pense qu'il faudrait qu'il y ait plus de forestiers, parce qu'en forêt je pense qu'il y a de quoi faire vivre du monde ». Maraichage peut pas faire vivre les vallées cévenoles, « mais beaucoup de gens pourraient vivre du bois en Cévennes ». Mais la plupart des gens qui achètent sont des retraités, ou des résidences secondaires en vue de la retraite ce qui génère grosse pression foncière. Très peu d'actifs qui viennent.

Vous avez des châtaigniers ?

Très peu. « J'ai nettoyé et je suis en train de regreffer ». Utilisation de la châtaigne : « ça, ça revient un peu ». « Les vieux châtaigniers ont été beaucoup abattus au début du siècle précédent pour la production de tannin ».

Pour ce lieu, qu'est-ce que vous avez comme projet ?

« De le reconstruire ».

Pour y habiter ? La yourte c'est une solution de transition ?

« Oui, enfin moi j'y suis très bien, mais ma femme n'y habiterait pas à longueur d'années ». « La yourte on l'amène sur le Mont Lozère l'été ». Ici on n'est pas dans le Parc.

Comment vous l'avez trouvée cette ruine ?

« Elle fait partie de la propriété ». « C'était à vendre à la SAFER de la Lozère ». « On a acheté la forêt parce que ça nous semblait intéressant ».

Questions signalétiques

- date de naissance : 1961
- activité pro : agriculteur
- dernier diplôme : ingénieur agro
- date d'arrivée dans Vallée Longue : automne 2016. Aveyron : 2003

EP7 - Retranscription entretien Perrine

Nous rencontrons Perrine à midi, dans sa maison, située juste après le centre-bourg de Saint-Privat de Vallongue, sur le chemin de Las Parets. Aux premiers abords, Perrine a paru légèrement méfiante et en retrait, notamment parce qu'une erreur de confirmation a été faite et qu'elle ne nous attendait plus. Au fur et à mesure de l'entretien sur la terrasse, elle s'est détendue. Entretien mené par Sophie et Corentin. Les phrases en gras sont celles des enquêteur·rice·s. Toutes les indications en dehors de l'entretien pour des raisons d'explication ou de contexte sont [en italique].

Depuis combien de temps habitez-vous ici ?

18 ans

Comment s'est passée votre installation ici ?

En fait, je suis arrivée ici avec mon ami et ma fille qui avait deux ans pour m'installer en agriculture, donc sur les terrasses qui sont en contrebas. Et, y avait beaucoup de choses à faire, je venais du Gard où j'ai habité pendant 10 ans et auparavant je venais de Tours. Je suis plutôt descendue vers le soleil, pour une installation agricole. Puis on a découvert la Lozère et on a eu envie de s'installer là. Après ça été plus compliqué que ce que je prévoyais, évidemment [sourire], mais je me suis installée, ça a duré une dizaine d'année, et puis, je me suis arrêté, j'ai retrouvé une activité salariée, avec des jours de congés, un salaire et des moments de libre [rires]. En fait, ça a pas marché comme je pensais, il y avait trop de travail.

Tout n'était pas loin parce qu'ici, Saint Privat c'est quand-même proche d'Ales... Par contre, c'est vrai que l'arrivée avec les gens du coin, ça pas été... [hésite] Ça s'est assoupli, parce qu'en fait il y en a moins je dirais. Mais ça a pas été un point positif. Y a plus de néo aussi. La mentalité a quand même changé. Les gens d'ici se rendent compte que finalement que c'est une vie qui est apportée : les écoles restent ouvertes, que ça fait vivre les montagnes et qu'il y a une vie associative importante. [réfléchit] Ça met longtemps. Mais c'est vrai qu'avec un regard qui est bientôt sur deux décennies, ça permet de voir changer les choses.

Et puis c'est vrai que les gens qui arrivent, arrivent en terrain conquis « On va changer le monde » tout ça [rire], bah... c'est aussi différent d'une personne à l'autre. Il y a eu des moments pas évidents et puis maintenant on fait partie des meubles.

Est-ce que tu peux nous expliquer où as-tu vécu auparavant et d'où tu viens ?

Je suis née en région parisienne, mes parents ont déménagé en Tourraine, j'ai fait ma scolarité. J'ai passé un ou deux ans à Paris en école de couture. Donc après, j'ai vécu un peu à Tours, puis Alès. J'ai fait une formation agricole, ensuite, j'ai décidé de m'installer par ici. Donc j'ai changé de boulot plusieurs fois, en étant agricultrice, j'ai travaillé dans un lieu de vie, dans l'agence immobilière et là je travaille à la poste.

Pour quelle raison est-tu venue vivre ici ? Qu'est ce qui a justifié le choix de ce lieu ?

Au départ, je voulais m'installer au dessus de Florac, mais il y avait pas de maison à vendre et surtout pas de terrains, parce que « la terre ça se vend pas ». Ici, c'était pas le coin où je souhaitais habiter, mais c'était là qu'il y avait de la terre et des maisons à vendre. J'en suis assez contente : il fait plus chaud l'hiver avec les influences méditerranéennes... En fait, je connais pas assez la mentalité là où je voulais m'installer, je peux pas comparer. Mais c'est des reprises agricoles de père en fils/fille. Et il y a pas tellement de place pour des nouveaux arrivants. Je suis retournée dans ce secteur-là, y a pas si longtemps et peu de choses ont changé. Ici, y a pas mal de collectifs qui se sont montés : la ferme de Valocette qui existe depuis 10 ans. Pour moi c'est un des plus vieux collectifs dans le secteur. Enfin c'est une autre vallée. Y a différents collectifs qui se sont

installés. Pas mal de gens qui arrivent et qui repartent... Il y en a aussi beaucoup qui restent. Avec le temps, à force de se croiser plusieurs fois, c'est un avantage et un inconvénient, on se connaît tous quasiment; ou alors on sait qu'on s'est déjà croisé quelque part. Du coup, on discute plus facilement. Cela dit, je peux le faire aussi en ville. En fait, je trouve vraiment super intéressant tous les gens qui arrivent, ont un projet de départ qui reste pas forcément le même. Mais petit à petit, y a des changements de mentalité, y a pas mal d'ouvertures.

Est-ce que il y a des choses auxquelles tu aspirais en venant ici ?

Moi j'étais intéressée par les plantes aromatiques médicinales, donc je partais vraiment là-dessus. A quoi j'aspirais ? Euh... Pas aux mêmes choses que maintenant *[rires, s'interrompt et va chercher l'eau pour nous servir une tisane]* *[Sophie et Corentin parlent de la vue, elle nous entend en s'approchant et ajoute]* C'est ce qui m'a aidée à m'installer ici, mais avant on voyait pas les terrasses c'était que des ronces. Y a plein de fruitiers que j'ai plantés *[explication et description du jardin]*

Oui, on parlait de tes inspirations de départ...

Oui, inspiration de départ c'était l'installation agricole. Voilà, j'avais personne de ma famille qui était dans l'agriculture, qui est de la région non plus. J'ai un frère qui est venu au moment de 68 garder les chèvres. Donc il a fait ça pendant un temps, il est passé par différentes étapes. Y a eu plusieurs poussées, y a eu 68-70 avec toutes les arrivées de baba-cools. Dont beaucoup sont restés, justement, qu'ont adopté la même mentalité que les habitants. Ce qui m'avait pas mal surprise. Ils étaient pas favorables à l'installation d'autres gens. Ça m'avait vraiment surprise. Il y a eu une autre vague, quand je suis arrivée, il y a pas loin de 20 ans. Puis là, petit à petit, il y a de plus en plus de gens qui viennent. Maintenant, on peut adopter le télétravail aussi, on peut être graphiste. Ça apporte d'autres choses, puis finalement, des gens qui peuvent être assez citadins, et vouloir un jardin, des enfants. Des gens qui vont avoir un revenu, et du coup qui peuvent faire vivre le pays.

Du coup ton inspiration principale c'était de monter un projet agricole, mais par quel lieu tu as été attirée ?

Quand j'ai rencontré les Cévennes j'avais 15 ans, auparavant j'étais en Tournaine, mais on était venu voir mon frère qui habitait dans les Cévennes et là je me suis dit : « Je veux habiter là ». Quand j'ai pu, c'est à dire 10 ans plus tard, je suis venue habiter là. Je repartirai par vers le Nord, quoique vers la Bretagne, pourquoi pas.

Comment est-ce que tu délimiterais ton lieu de vie ?

Je suis pas sûre de comprendre la question... euh ... *[incompréhension]*

Par exemple, ton lieu de vie quotidien, ton bassin de vie en fait.

Ah les différents cercles ? euh... *[réfléchit]* Alors effectivement au quotidien ça va être assez réduit parce que travaille à 200 mètres. Hmmm... Si j'ai pas d'activité sportive, c'est vraiment réduit. Sinon ça s'élargit assez vite, je vais souvent à Saint Germain, au Pont de Montvert, à Florac... Après même Clermont-Ferrand et Lyon.

Jusqu'où tu dis : Ici c'est chez moi ?

Euh... C'est assez relatif, si je discute avec quelqu'un de Saint Germain : la Vallée Longue, c'est chez moi. Si c'est quelqu'un de Paris, c'est quand même le Sud. Ça dépend. Et quelqu'un de la Vallée Longue, c'est Las Parets.

Qu'est-ce qu'habiter ici signifie pour toi ? Qu'est ce que ça t'évoque ?

Euh... *[réfléchit]* Alors je pense que ça peut être une vieille histoire cévenole, c'est la résistance, c'est pas seulement résister au climat, parce qu'il est pas difficile... On peut résister aussi, résister à la facilité. Résister à l'envie d'habiter en ville, parfois, pour avoir plus de facilité. Finalement, on se rend compte que c'est pas plus de facilité. On se rend compte que Saint Germain de

Calberte c'est à 30 minutes. D'habiter dans une grande ville, il y a peut-être parfois plus de facilité, mais on perd du temps pour aller faire les courses, dans les transports. Moi je trouve qu'on s'y retrouve largement. Plutôt que faire 45 minutes d'embouteillage autant faire 45 minutes de nationale pour aller travailler.

C'est ce qui te plaît dans le fait d'habiter ici ?

C'est le fait d'habiter en-dehors du circuit. Les gens qui viennent en vacances, ils sont perdus, y a des virages partout. Quand les gens viennent, ils sont bien perdus : il n'y a pas de supermarché, alors maintenant y a deux supermarchés à Florac, y en avait qu'un. C'est pas forcément super utile. Pas de distributeurs d'argents, « mais comment on se retrouve quoi ? Y a des montagnes partout ? » Et en fait, c'est ça que j'apprécie. Avoir à faire un peu de route et pas à devoir rencontrer tout le temps plein de gens.

Justement, en parlant de distance, est-ce que tu as l'impression que ton lieu de vie est périphérique ?

[Regard étonné] ... Euh... Par rapport à une grande ville ?

Par rapport au sens que tu lui donnes...

Mmmmh ouais *[air pas convaincu]* y a beaucoup de gens qui trouvent la réponse tout de suite ?

[Rires], en tout cas la réponse change tout le temps

Je m'étais pas posé la question, pas tellement... Ni central... ni périphérique... En fait... y a peu de gens qui passent, par rapport à la situation de la maison. Les groupes de gens que je rencontre sont finalement assez loin. C'est excentré. C'est proche des routes. C'est en périphérie du village, du bourg. Mais... non... pas périphérique.

[va chercher la tisane et nous sert]

Est-ce que tu peux expliquer en quoi ton lieu de vie n'est pas périphérique ?

Euh, je sais pas... Je suis pas sûre d'avoir tellement de vision en partant de Saint Privat. Je suis surtout ailleurs. Je participe pas à des associations sur le village même. Donc ça j'aurais du mal à dire. Je suis à Saint-Privat, mais j'y... je... Je fréquente des gens, j'en connais certains, mais je suis pas dans des groupes associatifs.

Est-ce que tu dirais, qu'aujourd'hui, il y a des enjeux sociaux et politiques propres à la vie dans les espaces ruraux et de montagne ?

Oui... Ben... Les zones rurales sont souvent oubliées des politiques. Mais rurales et montagneuses, enfin ça va ensemble, Montagneuses c'est terrible : au niveau des notions de déplacement, elles sont complètement oubliées. On regarde les kilomètres sur une carte, ou pas d'ailleurs, et y a aucune prise de conscience de la vie ici : du déplacement que peuvent avoir à faire les enfants pour aller à l'école... *[apparté sur l'éducation en France]* Après, c'est toute la politique nationale qu'est comme ça, avec la fermeture des services publics, de toutes les administrations, tout passe par internet. Ça met quand même des millions de personnes coupées de la société, qui peuvent plus faire de démarches. *[réfléchit]*

Donc ce qui te marque, c'est plutôt la notion de services de proximité ...

... qui disparaissent. Que si ils sont à nouveau existants c'est pas la force de la politique au niveau national, c'est la force de personnes locales. Je pensais aux maisons médicales. On a eu la création de la maison médicale sur le Collet-de-Dèze, qui a été l'impulsion d'un médecin. C'est vraiment pas des volontés politiques globales.

Est-ce que ces enjeux liés à la vie dans les espaces ruraux et de montagne sont aujourd'hui pris en compte par la société dans laquelle nous vivons ?

En partie oui, il faudrait déjà se déplacer un petit peu, voyager, avoir du temps pour se poser la question. Avoir envie de se poser la question, les gens ont déjà leurs problèmes. Quand on parle, ça arrive que les gens prennent conscience. Je pense que c'est différent selon les lieux dans les

Cévennes, c'est un peu comme la météo ici. Il peut pleuvoir là-bas mais pas ici. Les problématiques vont pas être les mêmes. C'est compliqué de se mettre à la place des autres, en même temps c'est un exercice.

Est-ce que tu peux nous parler de l'environnement dans lequel tu vis ? Imagine qu'on ne soit jamais venu ici, comment tu pourrais nous le décrire ?

Euh... *[hésite]*... Je dirais, assez rude si on se laisse pas aller. Faut apprendre à se connaître. Ça reste vert quand même toute l'année, même si là on n'a pas encore les châtaigniers. Je dirais magique aussi, tranquille... *[pause, réfléchit]*, montagneux... C'est vrai que ça manque un peu de plat. *[rires]* Mais c'est un côté positif aussi.

Est-ce qu'il y a des côtés négatifs ?

Les mêmes ! Ça dépend des gens. Maintenant, pour aller randonner, on a surtout ça. En négatif et positif, c'est mal desservi... Mais bon, je suis pas pour qu'il y ait une autoroute qui passe en bas de chez moi. C'est notre plus grande route *[pointe la nationale en contrebas]*

Qu'est ce que ces lieux suscitent chez toi ?

[Regard perdu, attend que l'on explicite la question]

Pourquoi est-ce que c'est magique

C'est magique pour moi, mais pour plein de citadins, c'est angoissant. Ben d'entendre les oiseaux. Magique, parce qu'on peut passer une journée, ou même plusieurs jours si on veut sans voir personne. Je trouve ça vraiment bien de pouvoir être seule. J'ai aussi besoin de voir les gens. Mais... je vais plus voir les gens dans les endroits où il y a du monde. Si je veux voir personne, c'est possible. C'est un isolement qu'on se crée.

Comment ton environnement a évolué ces dernières années ?

Au niveau des mentalités ? Euh... alors moi... Parce que je me déplace plus facilement, au début quand je suis arrivée, faire de la route, dans les virages, j'avais mes limites. Alors que qu'aujourd'hui les lignes droites, je m'ennuie. *[Silence]* ...

Est-ce que tu as observé des changements climatiques ? Sur l'environnement ?

Ah oui mais ça il y a longtemps. Quand je suis arrivée, on m'avait dit « Il y a peu de neige » oui mais on peut avoir 40cm dans la nuit. On m'a dit « Il y a pas de vent », ce qui est pas tout à fait exact, parce qu'il ya des moments où le vent se lève. Un truc qui a commencé il y a plus de 10 ans, c'est les rafales soudaines. Mais des périodes de vent cadrées, c'est des choses qu'on n'avait pas. De ce côté-là, les températures se sont vraiment relevées. *[Explication sur son ressenti des températures]* Et puis sur certaines plantes, il y a deux floraisons. Les fruitiers ils savent plus où ils habitent. On peut manger dehors à des périodes où on pouvait pas manger dehors. Pas ici, dans le Gard, on pouvait le faire.

Comment est-ce que tu perçois ces évolutions ?

Après, ça peut faire des remises en question, c'est pas mal. Garder de la souplesse là-dessus, parce que ceux qui arrivent vont amener d'autres habitudes, ou s'adapter aux habitudes locales. Il y a eu une période où il y a eu beaucoup d'étrangers ayant les moyens d'acheter une propriété, alors y a un côté positif, parce que justement ils vivaient là toute l'année, donc ça c'est bien. Mais maintenant, y a juste des gens qui ont pas de moyens et qui veulent vivre autrement. Donc ils se regroupent en collectifs. Donc ça je trouve ça bien, parce que ça implique une autre dynamique. Il y a plus la force de changer les choses et d'impulser les choses.

Que dirais-tu de ton propre rythme de vie ?

Euh... Bah le travail déjà, le travail extrascolaire... et puis... *[réfléchit, mais ne comprend pas vraiment la question]* Et puis Le week-end aussi...

Est-ce que tu penses que ton rythme de vie il est différent ici par rapport à ailleurs ?

Pas tellement, les temps de trajets si j'étais en ville ce serait les mêmes ... *[Ne voit pas de quoi on parle]*

Par exemple, les saisons, ça impacte ton rythme de vie ?

Bah... oui... Parce que par exemple l'hiver, je vais passer du temps à aller couper du bois et faire du bois. Ça, c'est pas rien sur le moment. Là on bascule sur la débroussailleuse et le jardin. Et finalement, période creuse y a pas : on alterne entre tronçonneuse et débroussailleuse. C'est une coutume locale. Et encore, là je vais refaire un jardin, ça fait deux ans que j'en avais pas fait.

Ça nous amène à la question suivante : quelles activités est-ce que tu pratiques dans les lieux qui t'entourent ?

Est-ce que le jardin c'est du temps libre? Moi c'est pas du temps libre le jardin... Sur mon temps libre, je vais faire du sport, aller marcher, aller à une soirée / concert / conférence. Je crois que c'est tout.

En quoi ces pratiques te paraissent-elles spécifiquement liées à ton environnement ?

Je suis pas sûre qu'elles soient spécifiquement liées à mon environnement. J'ai moins besoin d'aller marcher, parce que justement, je peux le faire tout le temps. Mais je vais courir, donc... euh... Après j'ai des activités physiques donc j'ai pas tellement le besoin de randonnée.

Les activités que tu avais en ville, tu les as retrouvées ici, l'escalade ...

... Non j'avais pas avant. C'est plutôt quand j'étais installée comme agricultrice, j'avais pas le temps de faire autre chose que le jardin. Donc d'aller voir des gens c'était plus une obligation parce qu'il fallait vendre les produits. Sinon je travaillais du lundi au dimanche. Et alors grâce à internet, on a pu travailler quand il faisait nuit, *[ironiquement]* c'était trop bien ! *[rires]* Y avait un plus et un moins là, c'est que du coup je pouvais faire des étiquettes quand il faisait nuit... Hmmm... Quand j'ai arrêté l'activité agricole, j'ai décidé que j'aurai une vie sociale, que je recommencerai à faire du sport et que je ferai autre chose.

Est-ce qu'il y a des pratiques qui sont inscrites dans des savoir-faire spécifiques aux lieux ?

Oui, les murs en pierre sèche, ça c'est extrêmement local et puis ça varie en fonction de la pierre qu'on trouve dans les vallées. Hmmm.... Ça change un peu en fonction des artisans, je commence à en connaître quelques-uns qui font de la pierre sèche. La vannerie, beaucoup. J'ai fait un stage, j'ai un peu le mode d'emploi grossièrement, je mettrais beaucoup de temps à en faire un, mais je connais les grandes lignes.

Est-ce que c'est important de connaître ces savoirs locaux ?

C'est important, ça permet de se rendre compte de savoir le prix des choses. La châtaigne... Un produit dont le savoir-faire disparaissait et qui a été réintroduit dans les années 70-80. Et maintenant, ça fait partie de l'activité économique...

Est-ce que tu les pratiques ces savoir-faire ?

Oui, la pierre sèche, mais j'aime pas. Je l'ai pas fait beaucoup. C'est intéressant et puis il y a des gens qui aiment bien. Si, à un moment il faut que je m'y mette, j'en ai un à faire dans l'entrée. Il faudra le faire, je sais exactement ce que je veux et j'aurais un coup de main, de gens qualifiés.

Ces savoir-faire ont-ils une dimension collective ?

Oui, parce que ça se réalise plus facilement collectivement. Il y a quand même beaucoup de journées chinoises qui se pratiquent, ou cévenoles, et c'est important : c'est un bon moyen de sociabiliser en même temps que d'avancer sur un gros travail qui demanderait un temps infini tout seul. Ça permet de se motiver. Et puis, on peut pas reculer, on va une journée chez machin le 30... Qu'on ait un peu mal au dos ou pas, on va être 15, donc on peut pas lâcher.

On parlait tout à l'heure de l'environnement, qu'est-ce que l'écologie t'évoque ?

Euh... *[hésite]* C'est plus une manière de vivre. Mais c'est une logique. C'est plutôt une écologie. C'est « on n'a pas le choix ». Si on veut survivre, on a besoin que la planète soit en bon état. Y a des concessions que je vais faire. J'ai internet, j'ai une voiture, donc je pollue. Mais après, je recycle beaucoup, j'achète quasiment pas neuf. Et puis, le jardin n'a jamais vu un produit phytosanitaire.

Quelles valeurs associes-tu à l'écologie ?

[Ne comprend pas la question] ben, je sais pas... sur 10... 10.

Non, on pensait plutôt en valeurs sociales... Pas une définition, mais des éléments qui sont importants pour toi dans l'écologie.

Euh... *[Ne comprend toujours pas la question]* Ça peut être un frein aussi, si on est trop intégriste. Ça c'est pas très intéressant, y a rien d'ouvert. Tant qu'on peut discuter avec les gens, on peut discuter. Ça peut être une valeur de partage l'écologie. On peut réfléchir à de nouveaux habitats, qui soient moins traditionnels et polluants quoi... Avec des assainissements collectifs, des chauffages collectifs ça commence à changer et rentrer dans les mentalités. Mais il faut arriver vers ça.

Il y a une valeur sociale à l'écologie, ça permet de se retrouver. Comme n'importe quel sentiment d'appartenance à un groupe en fait.

D'une manière générale, y a-t-il des causes, des revendications auxquelles tu es particulièrement sensible ?

Hmmmm *[réfléchit, nous regarde]* Hmmmm.. Le bien-être dans les prisons. Des prisonniers ou du personnel. Ça je dirais que c'est tellement la sixième roue du carrosse, que personne ne s'y intéresse.

Qu'est ce qui fait que toi, tu t'y es intéressée ?

Ouais, c'est euh... *[rises]* euh... en fait c'est un peu curieux, je me suis toujours un peu posé la question, mais... Y a pas très loin d'ici, j'ai rencontré quelqu'un à l'initiative de l'observatoire international des prisons : Bernard Bolze, qui a une maison d'été collective sur Saint Fréal. Ils sont une quarantaine de propriétaires... Je dirais par ce biais-là, j'ai remis le pied dedans. Après, on peut tous être amenés potentiellement à aller en prison. Ça peut être de manière involontaire... Euh *[hésite]* On oublie que quand une personne va en prison, c'est aussi la famille qui est mise à l'écart, qui a énormément de difficulté à voir la personne. Ça coûte très cher, c'est d'une rigidité, c'est inhumain. Le personnel qui travaille dedans, c'est aussi un endroit où on peut trouver du travail, et c'est pas forcément du volontariat et je trouve que c'est vraiment laissé pour compte. Du coup, l'idée se précise, j'ai repris des études y a trois ans, et là je suis en deuxième année de licence en psychologie, ce qui m'amène pas encore vers la fin. Mais j'aimerais être psychologue, pour travailler plutôt sur les bases pour que ça change par ricochet, sur l'administration. Je trouve qu'il y a tellement à faire là-dedans, peut-être que ça va changer, mais pour l'instant, ça va pas.

Ton engagement se traduit par une reprise d'étude ?

Au départ, c'était plus général, après je vais pas travailler dans l'administration tout le temps *[fait référence à son travail à la Poste]*. Je pensais travailler avec les prisonniers, ce qui se fera peut-être, plus tard. Déjà, il faudrait que je termine, une chose à la fois. *[développement sur son engagement pour les prisonniers]*.

Plus localement, est-ce que tu t'impliques associativement ?

Au niveau sportif oui, après au niveau culturel, c'est ponctuel. Pas des assos comme ça...

Plus généralement, est-ce que tu pourrais formuler une vision commune pour le territoire ?

Euh... J'aurais besoin de précisions... Tu peux me reformuler la question autrement ?

Quelle vision idéale tu pourrais voir pour le territoire ?

Ha... *[réfléchit]*... Hmm... J'aimerais qu'on mutualise d'avantage, pour le petit matériel notamment. Plus politique, plus familial, j'aimerais quand même que les cantines se redéfinissent au niveau local, moins bridées par les normes qui brident la restauration collective. C'est très compliqué d'avoir une cantine avec des produits locaux. Que ce soit pour les écoles, les maisons de retraites aussi. Après comme les bibliothèques, avoir des systèmes de prêt de petits outillages. Tout le monde n'a pas besoin d'avoir un marteau... Plus de collectif, c'est difficile, il y en a déjà beaucoup... Mais déjà ça.

Donc plus de mutualisations, faire ensemble, local pour le territoire ?

Oui et puis donner un vrai prix aux choses. Mutualiser les emplois *[exemple personnel d'un employé mutualisé]*.

Questions signalétiques :

- Date de naissance : 1969
- Activité : salariée communale en agence postale
- Dernier diplôme obtenu : le BAC
- Date d'arrivée dans la Vallée Longue : 2001

EP8 - Retranscription entretien Paulina

Nous sommes au relais de l'Espinas où Paulina travaille. Anna la connaît déjà par le documentaire qu'elle a vu et où Paulina est interviewée. Pas François. Nous la prenons en stop sur la route, elle s'est faite déposer à environ 30 mn à pied du relais. C'est sa dernière semaine de travail avant de prendre un congé pour le reste de sa grossesse. Elle nous demande d'attendre 30 mn qu'elle finisse les tiramisus pour le service du soir. Nous attendons au final au soleil plus d'une heure, puis la retrouvons sur la terrasse pour l'entretien.

Entretien mené par Anna et François. Les phrases en gras sont celles des enquêteur-riche-s. Toutes les indications en dehors de l'entretien pour des raisons d'explication ou de contexte sont [en italique].

Depuis quand es-tu arrivée ici ?

On est là depuis 5 ans. Oui ça va faire 5 ans.

Quand tu dis « on », c'est avec ?

Avec mon ami, mon conjoint, mais aussi avec une bande de potes. Au début on était parti pour vivre en groupe ici.

Et « au début on était parti », ça s'est finalement pas fait ?

Finalement petit à petit la vie a fait que chacun a eu des projets personnels. Et on s'est retrouvé surtout avec mon compagnon. Les autres sont partout et font surtout des allers-retours.

Comment s'est passée l'installation ?

On s'installe toujours, on n'a pas fini de s'installer. Alors déjà on a acheté un terrain à plusieurs. Un terrain où il n'y a rien dessus, il n'y a jamais eu de construction dessus, c'est dans une zone « cœur de parc », et donc comme c'est au cœur et qu'il n'y a jamais eu de construction, on ne peut pas bâtir. On ne peut créer une nouvelle construction dessus. Du coup avec mon copain on est quand même dessus en camion aménagé et le parc vient parfois nous voir pour dire « attention faut pas faire ça faut pas faire ci ». Normalement on n'a pas le droit d'y vivre comme ça mais ils tolèrent car a priori on est bien inséré dans la vie de la commune. Donc à la base on devait être plusieurs et finalement il y en a qui sont toujours pas loin, dans la commune d'à côté donc plutôt dans une maison qu'on avait loué à plusieurs au début et finalement avec César mon compagnon on a peut-être fait une année max dans la maison et puis finalement on a décidé de vivre sur le terrain. Car autrement ça n'avancait pas trop sur le terrain quand on ne vit pas dessus. Quand tu vis dans un lieu c'est autour de toi que ça évolue et pas ailleurs. Et puis sinon il y en a d'autres qui sont partis fonder une famille ailleurs, d'autres c'est plus la vie privée. Un des potes est dans la Drôme finalement parce que sa copine est là-bas et n'a pas pu s'installer ici. Un est en Allemagne car il est parti faire un gosse et qu'il est resté là-bas, mais on est toujours en contact car au sein de l'achat, du groupe, on a créé une association pour exploiter la châtaigne. Et c'est quelques personnes de ce groupe d'acheteurs qui font partie de l'association.

D'où veniez-vous ?

A la base on était plutôt en Île-de-France, il y en a qui bougeaient pas mal. Certains y sont encore.

Et toi plus particulièrement, tu viens d'où, tu as vécu où ?

Alors je suis arrivée à Paris en 2005, avant j'étais à Alger jusqu'à l'âge de 25 ans puis je suis venue en France, pendant 10 ans. [*dit bonjour à une cliente*]. Ensuite au bout de 10 ans j'ai commencé à vivre en squat, donc j'y ai vécu pendant 3 ans [*petite incohérence des dates*] et c'est là où j'ai rencontré César mon compagnon. Le groupe s'est un peu créé là pour changer de vie.

Comment tu t'es retrouvée à vivre dans un squat ?

Après une rupture, j'avais une cousine qui vivait en squat et m'a hébergée. Ça devait être temporaire et finalement je suis restée trois ans. J'aurais pu rester encore plus longtemps mais on avait ce projet de partir.

Il était où ce squat ?

C'était à Paris. Il y en a eu plusieurs. A Bagnolet dans le XXe, un dans le XIIe, et puis le squat a continué de vivre. Là ils sont plutôt proche banlieue, à Saint-Denis, et avant ils étaient à Aubervilliers. Sinon avant ils étaient dans le centre-ville pas loin du BHV. Bref. Mais ça n'a pas duré longtemps.

Et pourquoi partir d'Alger à Paris ?

D'Alger à Paris c'était pas mal pour continuer mes études, j'avais commencé une licence d'anglais à Alger donc je m'étais dit qu'au lieu de faire mon master à Alger je le ferais ailleurs. Je suis arrivé à Paris et comme tout Algérien j'avais déjà pas mal d'amis à Paris. Donc je suis restée, ensuite j'ai fait une année d'études aux Etats-Unis en échange [*sur son échange*] C'est là que je suis revenue de Paris et que je me suis dit : « je n'en peux plus de Paris ». Parce qu'en fait aux Etats-Unis j'étais en Louisiane dans une ville moyenne où c'était entre la campagne et la ville et ça m'avait bien plu, donc je me suis dit « en fait j'aime bien ça ». Et... un an après j'ai commencé à vivre en squat, et là petit à petit...

Car à Alger t'étais aussi en plein centre-ville ?

Ouais à Alger j'étais en ville. Pas centre-ville, proche banlieue mais quand même. En fait j'ai grandi en ville et après mes parents ont déménagé mais c'était quand même la ville.

Comment s'est construit l'idée de partir dans les Cévennes ?

[*hésite, essaie de se rappeler*] Déjà... j'y pensais un petit peu mais pas trop. Et quand on s'est rencontré avec mon copain... lui avait par contre un projet avec des potes d'un jour partir acheter une terre quelque part et s'y installer, faire de la bouffe. Donc je me suis greffée dans ce projet et un jour on a vraiment commencé à chercher sur internet les terrains à vendre. On avait une idée du coin, de la région où on voulait être. Et voilà, on a trouvé le terrain sur Leboncoin.

T'étais déjà allé dans les Cévennes ?

J'étais venu faire du woofing ici quelques années avant pour m'occuper de 500 poules. [*rires*]. C'était pas mal. C'était en face à Saint Martin de Boubaux.

Pourquoi spécifiquement cette région ?

Spécifiquement non, ça aurait pu être un peu plus loin. On voulait le sud pour le soleil, et puis on voulait être dans une région... bien dans la forêt, et après ce terrain on l'a trouvé... on l'a visité... c'est vrai que c'est le seul terrain qu'on ait visité. Nos critères étaient : l'eau, il fallait qu'il y ait une source sur le terrain. On voulait pas que ce soit un terrain plein, de la végétation... qu'est-ce qu'il fallait aussi... je sais plus... c'était bien orienté. Voilà en fait c'est le premier terrain et on l'a pris.

Vous ne cherchiez pas un terrain constructible ?

Si, sauf que les terrains constructibles tu rajoutes un zéro après. Et celui-là il n'était pas constructible, en plus il était en cœur de parc. On nous avait dit que ça poserait problème mais on n'avait pas bien compris à quel point. Et comme il était pas trop cher on l'a pris.

Cette volonté d'être au cœur de la forêt, c'est une aspiration particulière, ou un rêve ?

Aspiration oui, un rêve non. En fait on s'est rendu compte petit à petit que ouais ça nous allait bien de ne pas être en hameau, avoir des voisins, même si ici un hameau c'est un ou deux voisins max. Oui ça nous plaisait bien d'être dans les bois, au fond... tout au bout d'une piste. Là par exemple, même si l'on voulait changer de coin par rapport aux problèmes qu'on a, on chercherait un coin aussi isolé.

Vous avez été satisfait de ce choix ?

Oui oui, à part le fait qu'on soit en zone cœur et c'est ce qui pose problème, le terrain est pas mal idéal. On a fait quelques aménagements de terrassement de piste et tout donc ouais il y a moyen en fait... On a créé pas mal d'infrastructures dedans mais pas assez ... enfin s'il n'y avait pas eu le parc on aurait été beaucoup plus vite. Il y aurait eu beaucoup plus d'installation.

Car là il faut faire des démarches à chaque fois ?

Oui, déjà, et surtout on ne demande pas non plus une autorisation à chaque fois qu'on veut déplacer un caillou même si eux le voudraient, mais disons qu'on sait qu'on ne peut construire une maison tout de suite alors qu'on sait que si on était pas en zone cœur elle serait construite. On y va petit à petit : camion, petite cabane, je vous dis petite cabane car vous êtes à Lyon et que j'espère que ça ne passera pas sur TF1. *[rires]*. Après il y a le petit jardin, le poulailler, la bergerie, tout ça petit à petit il y a de la vie, il ne manque plus que la maison.

Comment tu délimiterais votre lieu de vie ?

[elle fait répéter la question puis demande à ce qu'on définisse mieux].

Quelles seraient ses limites ? Pour toi ce serait la commune, la vallée, les Cévennes ?

Dans ton quotidien qu'est ce qui te paraît être la limite de « chez toi » ?

Chez moi... la limite de chez moi...

Par exemple est-ce qu'ici tu te sens chez toi ?

Ici à l'Espinas oui j'y bosse. Et surtout en été j'y vis plus que chez moi. Donc effectivement l'Espinas c'est un peu chez moi aussi. Après chez moi *[réfléchit]* c'est le terrain. Une partie du terrain car il fait 13 hectares et on en utilise que 4 hectares avec les poules, le jardin, les brebis et nous. On utilise 4 hectares en vrai. C'est ça un peu chez moi. Après ça dépend avec qui je parle. Quand je parle avec ma famille à Alger, chez moi c'est les Cévennes. Quand je parle avec des gens d'ici chez moi c'est les Maresques, le terrain, l'Espinas oui aussi un peu chez moi quand je parle avec des touristes. Donc voilà.

Est-ce que pour toi vivre, soit dans les Cévennes, soit sur ton terrain, ça a une signification particulière par rapport à habiter autre part ? Par exemple avec tout ce que tu as vécu avant, qu'est ce qui serait spécifique à vivre là ?

Je ne sais pas s'il y a eu la même histoire en Ardèche qu'ici. Ici il y a toujours eu des gens qui sont venus ou se réfugier ou se cacher ou se... comment dire... fuir d'autres choses peut-être. Ça donne

un peu une sensation de [*se racle la gorge*] comment dire... un groupe particulier [*hésite et prend son temps*] on se sent ici... je ne sais pas. On s'approprie les lieux parce que... on vient ici pour partir d'ailleurs peut être. C'est peut-être ça.

Tu dirais que tu as fui ?

Peut-être que j'ai fui. Ouais j'ai fui Paris. Alors d'abord j'ai fui Alger. Ensuite Paris. Peut-être qu'on vient ici pour fuir quelque chose. Et puis on s'y sent bien, alors on reste.

Donc qu'est-ce qui te plaît dans le fait d'habiter ici ?

Les gens sont bien accueillants ici. Déjà l'accueil nous a un peu décidé à rester, dès le début. On est arrivé ici on a trouvé que les gens étaient plutôt sympa. Le terrain qu'on a trouvé, petit à petit j'ai commencé à bosser ici. Et puis comme ici c'est un peu le centre du monde de la commune, grâce à ça j'ai commencé à connaître de plus en plus de monde. Voilà. C'est principalement les gens. Peut être que si les gens n'avaient pas été accueillant peut être qu'on ne serait pas resté.

Et ton copain il a fait quoi en arrivant ?

Il est pas mal bricoleur donc pour tout ce qui est installation sur le terrain, il y est pour beaucoup. Donc il construit. [*rire*] Il joue aux lego. [*rire*].

Il construit les lego et toi tu construis les liens avec les cévenols.

Voilà. Chacun sa fonction.

Est-ce qu'en habitant ici, tu as l'impression d'être en périphérie de quelque chose ?

En périphérie...

Le mot résonne un peu ?

[*répète périphérie en cherchant une réponse*]. Non je ne crois pas. En périphérie de quelque chose qui se passerait en ville peut-être ?

Est-ce que pour toi tu as cette impression là ou pas ?

Non car j'ai vécu en ville donc je sais ce que c'est. Donc ça c'est fait, c'est bon. Et non. Bien au contraire. J'ai l'impression d'être dans un truc. Que je vis quelque chose. Je suis en plein coeur de quelque chose de... [*réfléchit*] précieux. Ce qui se passe ici ne se passe pas en ville et donc c'est peut-être eux qui sont en périphérie et c'est peut-être eux qui ratent quelque chose. [*rire de sa part*]

Tout ce dont tu as besoin est satisfait ici ?

Je crois bien ouais. Ouais ouais ouais. A part le fait que... toujours le problème d'habitation. A part ça je pense que tout est là. Peut-être ma famille, si ma famille se rapprochait ou que j'avais fait la même chose en Algérie, pas loin de ma famille ça aurait été encore mieux mais bon. On ne peut pas tout avoir.

Et vous êtes près de la famille de ton copain ?

Si, on est assez près. Sa mère va venir nous voir bientôt. Il est assez proche de sa famille. Donc on se visite ils viennent, on y va.

Dirais-tu qu'il y a des enjeux spécifiques, au niveau sociétal et politique, à vivre dans les territoires ruraux comme toi tu le fais ?

[*fait répéter politique et...*] Oui oui, ça peut être une forme d'engagement. Un certain état d'esprit de dire... En même temps si tous les gens de la ville venaient à la campagne ce serait plus pareil. C'est un état d'esprit mais est-ce que c'est politique ? Oui tout est politique finalement mais...

[*prend son temps*] Oui. C'est un choix de vie. Comment dire... non c'est bien de vivre en ville aussi, ça a ses avantages. Est-ce que c'est un choix politique pour moi ? C'est ça ?

Ou pas. Y a-t-il un enjeu politique, ou dans les modes de vie ? Ou sinon est-ce que tu trouves que c'est pris en compte, soutenu ou pas par les politiques actuellement ?

Je crois que ça dépend des trucs, quand ils ferment une école non ça n'est pas soutenu. C'est pas tant soutenu que ça car les petites communes, avant ici c'était deux communes et il a fallu que... maintenant une petite commune ne peut plus exister seule. Mon choix de venir ici n'a pas été spécialement politique, même si tout est politique. Non... [*a vraiment du mal à cerner la question - se la repose et la reformule pour elle même*]. Pas spécialement, mais c'est clair que... ouais on n'a pas l'air d'être en premier dans la liste des préoccupations de l'État sûrement.

Et à l'échelle locale tu trouves qu'ils sont pas suffisamment cohérents ? Par exemple le département ou la région ?

Le département... oui peut être que le département fait un peu plus de choses. Oui la mairie est concrètement engagée dans le quotidien. Quand tu vois le conseil, quand on assiste à un conseil de mairie c'est vraiment les petits problèmes de chacun qui sont discutés donc oui. La mairie se sent concernée et elle fait en sorte d'étudier tous les cas dans la mesure du possible et des finances essayer de régler les petits problèmes. Le département oui sûrement. Peut-être un peu moins nous que de grandes villes. Plus on s'éloigne, plus l'échelle grandit et moins on est pris en compte. Enfin ça c'est normal je crois. Je sais pas si c'est normal mais... c'est comme ça !

Trouves-tu que les mobilisations des gilets jaunes parlent de ça ?

Oui, oui. Ça touche un peu tout le monde. [*prend son temps*] Ça parle aussi de ça, du fait que l'Etat ne se préoccupe pas de tout le monde et que c'est toujours les mêmes qui gagnent des sous [*n'a pas l'air forcément très à l'aise*] mais oui oui. Il y a de ça aussi chez les Gilets Jaunes.

Tu as vu une mobilisation ici ?

Ici à part Alès, en Lozère je crois pas qu'il y ait beaucoup de mobilisation. C'est peut-être aussi car on n'est pas nombreux donc ils préfèrent aller à Alès plutôt que Florac ou Mende. Mais...

Des gens se revendiquent Gilets Jaunes ? Ou dans tes connaissances ?

Non je crois qu'ici je ne connais personne qui m'ai dit : « chaque samedi j'y vais ». Non ici je n'en connais pas. Mon compagnon y a été quand on était à Paris en hiver. Il a fait une des manif's mais c'est vrai que sinon... non. A part les Gilets Jaunes dans les voitures je ne connais personne qui manifeste.

Il y a du soutien mais pas forcément de revendications.

Oui.

Peux-tu nous parler de l'environnement dans lequel tu vis ?

Donc je vis dans un camion aménagé. Je vivais jusqu'à il y a un petit mois où l'on s'est construit une petite cabane. Il ne faut pas le dire [*ton de la confidence*]. C'est donc camion aménagé ou cabane, et donc tout autour il y a le petit jardin, les poulaillers, les brebis autour. Enfin la bergerie est un peu plus loin sauf que ce qu'on a fait, nos moutons on les laisse en liberté et nous on s'est construit une clôture pour qu'ils n'entrent pas dans notre espace. On est dans une châtaigneraie, mais une châtaigneraie en friche qui n'a jamais été exploitée et on essaye de greffer chaque année pour pouvoir dans 10 - 15 ans ramasser de bonnes châtaignes. C'est pentu, comme partout ici.

C'est assez sec en été même si l'on a la chance d'avoir une source. La nuit on voit les lumières d'Alès.

Vous avez une vue ?

Oui, surtout quand on monte en haut du terrain. Nous on est en bas du terrain, notre terrain va de la route des crêtes a Conchès un peu plus bas sur la route où vous m'avez prise, et donc on est plutôt situé en bas, c'était pour des questions pratiques par rapport à l'eau. Donc on a une petite vue de là-bas, mais par contre au-dessus on a à peu près cette vue [*en parlant de la vue de la terrasse du relai*]. Mais comme on vit surtout en bas...

Les moutons y montent ?

Les moutons au tout début, on les promenait tous les jours, on les sortait de leurs clôtures, on les rentrait tous les soirs. Et puis un soir on les a pas rentrés car ils étaient partis un peu trop loin, on s'est dit « bon, ok, espérons qu'ils reviennent ». Au final ils sont revenus tous seuls. Depuis on les laisse en liberté car ils ont leur camp de base. Ils savent où ils peuvent trouver de l'eau, s'abriter. L'été ils se mettent dans la bergerie car c'est là où il fait le plus frais. Et donc on est sûr qu'en été ils reviennent. Comme ils sont en liberté, on sait qu'ils sortent sûrement de notre terrain. Parfois les voisins nous appellent pour nous dire qu'ils sont chez eux. Ça n'a jamais été conflictuel jusqu'ici.

La bergerie est pour la laine et le lait ?

Non c'est pour pâture. Pour faire caca, et voilà. On utilise le fumier pour nos jardins et pour qu'ils refassent un peu les sols car c'était en friche pendant 50 ans et que rien ne poussait. Et puis pour la viande aussi car on en mange... on en a tué jusqu'ici deux. Depuis qu'on est là on en a mangé deux. C'est vrai que ça fait même pas un par an. On a tout mis au congèl' d'un pote car on a pas le 220, on a un panneau solaire et en hiver une petite turbine hydraulique, mais toute petite.

Et chauffage au bois ?

Chauffage au bois ouais, poêle. Et vu qu'on est dans une forêt il n'y a pas de problèmes de bois.

Qu'est-ce que ces lieux suscitent chez toi ? Qu'est-ce que tu apprécies ou pas ?

Chez moi ?

Oui.

[*prend son temps*]. J'apprécie le fait d'être au milieu de la forêt. J'apprécie le ... [*attend*] ... le calme et puis le fait d'être chez moi aussi. Et puis... [*attend*]... tous ces petits animaux autour. Les nôtres et puis les autres. Parfois des sangliers, souvent des chevreuils. [*se repose la question à elle-même*]. Le fait de construire mon environnement comme je l'entend, petit à petit. Le fait de poser une clôture par exemple. Ou le fait de faire un petit jardin. Le fait de décider des choses qui vont devenir mon environnement. C'est peut-être ça qu'on aime bien. Pouvoir construire tout ça petit à petit.

C'est important de le façonner ?

Ouais. Oui c'est important de le façonner car plus tu te sens... on se sent plus chez nous plutôt que de subir. Enfin subir... arriver dans un coin qui est déjà aménagé, déjà ... je pense que même si on avait trouvé un terrain avec... Quoi que non. Si on avait trouvé une maison pas chère on l'aurait prise. C'est pour ça qu'on voulait un terrain sans... le problème est qu'on voulait un terrain où il n'y avait rien dessus mais effectivement s'il n'y avait jamais eu de constructions là ça pose

problème. Mais ouais je crois qu'on a préféré prendre les problèmes et le terrain vide plutôt qu'avoir un truc déjà fait.

Et quand tu, enfin vous le façonnez, ou avec le groupe ?

C'est plus tous les deux. Là notre environnement proche c'est plutôt César et moi parce que les autres sont pas trop là donc oui quand ils sont là parfois en été ils filent la main à la pâte, ils ont participé à faire pleins de trucs, mais c'est vrai que c'est surtout César et moi qui façonnons.

C'est par rapport à un environnement que tu as en tête et que tu cherches à reproduire ou bien c'est utilitaire car il y a l'exploitation ?

Oui il y a forcément, inconsciemment des idées qui viennent d'ailleurs. Après c'est aussi selon l'environnement aussi, selon le terrain on fait des choses qui ne seront pas possible ailleurs car le terrain est comme ça. Mais... ouais c'est un peu des deux. Par exemple la maison on aimerait bien qu'elle soit enterrée, et ça on a vu pas mal de trucs du genre et puis au niveau de l'isolation c'est pas mal aussi. Donc oui on est allé voir sur internet des idées. Donc oui forcément on n'invente pas tout. On essaye d'adapter un peu nos envies, les idées qu'on trouve et puis le terrain à tout ça.

En cinq ans, as-tu vu une évolution dans cet environnement ?

Dans mon environnement ?

Proche ou même au niveau des Cévennes.

Et bien oui forcément, que ce soit au niveau des liens avec les gens ou tout ce qu'on a fait sur le terrain, comme on perçoit ou comment on est perçu. Oui on voit bien une différence du premier jour à maintenant. On commence à être plus ou moins considérés comme habitants de la commune je crois.

Ça a mis du temps ?

Oui ça met du temps. Car pas mal de gens viennent et repartent au bout d'un an, ou deux ans car ils n'arrivent pas à s'installer car on ne leur permet pas de s'installer. Ou car eux-mêmes finalement ce sont trompés et ont dit finalement c'est pas pour nous. Mais ouais ouais il y en a pas mal qui repartent et qui... Nous on a été un peu tenaces quand même car on voulait à tout prix rester. [*Conversation avec une amie*] Donc une évolution oui je l'ai remarqué. Que ce soit par le comportement des gens ou juste ce que l'on a construit.

Un moment donné vous aviez pensé à repartir quand c'était difficile ?

On a déjà eu ce genre de discussions où l'on s'est dit : "ouais on construit une maison et puis si ils nous la détruisent tant pis on s'en va, ou alors s'ils sont pas d'accord on s'en va". Le truc c'est qu'ici la mairie est de notre côté. C'est ce qui nous a encouragé à rester. On s'est dit "tant que la mairie est avec nous, même si le parc est contre notre installation sur le terrain, normalement il y a du poids derrière donc ça va". Mais [*hésitation*] oui il y a certaines fois où l'on s'est dit "si la mairie n'est pas d'accord peut-être qu'il faudrait réfléchir à aller ailleurs et se simplifier la vie". Mais ça n'a pas duré longtemps.

Qu'est-ce que tu pourrais dire de ton rythme de vie ?

Mon rythme de vie... Et bien... [*prend son temps*]. D'un côté plutôt tranquille parce qu'ici j'ai fait le choix de ne bosser que deux ou trois jours par semaines, sauf en saison d'été où on est tous obligés d'être là à plein temps car on ouvre toute la journée et que c'est pas possible. Niveau boulot c'est plutôt tranquille. Sur le terrain on essaye d'avancer à notre rythme. Mais en même

temps on a l'impression d'être débordés parce qu'on a tellement pleins de projets, de trucs que... tout est à faire sur le terrain, on se dit "mais non on ne va pas assez vite, il faut faire encore plus". Alors qu'on en fait tous les jours. Mais de plus en plus je me dis qu'il faut y aller molo et puis si ce n'est pas fini les enfants finiront et voilà ! On essaie de plus en plus de prendre... Au début quand on est arrivé avec tous les projets qu'on avait on s'y est mis à fond, pelle pioche tous les jours et puis petit à petit on a commencé à se dire « non faut qu'on se prenne des jours de congé et profiter un peu ». Même si l'on a pas de maison on profite quand même. D'autres choses. [*Parle avec un petit enfant*] Et donc ouais le rythme ça dépend. Là par exemple ça va être... Enfin là en ce moment c'est bien chargé quand même à cause de la grossesse et il y a des trucs à caler avant que ça n'arrive mais en même temps il faut que je me repose et c'est un peu les deux. J'essaye de trouver un peu le temps de me poser. [*sur sa grossesse*]

C'est quoi finalement qui rythme ta vie ici ? Peut-être avant la grossesse.

Notre vie est rythmée principalement par la châtaigne car on est quatre à exploiter la châtaigne dont un dans la Drôme et un en Allemagne. Donc à partir de fin août on commence à préparer les châtaigneraies, ensuite on ramasse, ensuite on transforme et puis on va vendre à Paris pendant trois semaines et on va vendre en AMAP jusqu'en décembre. Donc pendant quatre mois c'est intense.

Vous les vendez sous quelle forme ?

En confiture de châtaigne, on fait des purées aussi, de la farine et des marrons au naturel.

La transformation est faite par vous ?

Non, on la fait à Verfeuille. La farine par contre on la fait chez un gars de la commune qui a un moulin électrique donc on la moud là-bas. Donc de fin août à fin décembre on est dans ça. Ensuite dans l'hiver on a tous un mois de repos, et après il y a toujours un petit truc au terrain à faire. Que ce soit le bois ou le jardin, ou... là il y a mon copain qui fait de la sève de bouleau. C'est entre mi-mars et mi-avril.

Ça sert à quoi ?

Ça se boit, c'est comme... c'est une cure que tu te fais pendant un mois, du 15 mars au 15 avril pendant la montée de sève, et celle de bouleau est particulièrement prisée car elle a plein de bienfaits, des minéraux. Mon compagnon en parlerait mieux que moi car c'est lui qui fait ça mais en gros c'est une tradition du nord surtout. Les gens le matin au début de printemps allaient percer leur arbre, prenaient un verre et pendant trois semaines c'était la cure et apparemment ça fait du bien [*elle n'a pas l'air totalement convaincue...*]. Il vend ça, et après il y a quoi ? En été en juillet-août je suis essentiellement là. Au bistrot. Sinon là c'est fermé pendant 3-4 mois, sauf que cette année on a ouvert un mois plus tôt donc... j'ai commencé plus tôt sauf que cette année je ne serai pas là en été. Mais au début du printemps mon quotidien est rythmé aussi par le bistrot. Quoi d'autre... Après un peu tout ce qui se passe ici avec l'association qui organise pas mal d'événements ici.

Quelle association ?

Epidemain - que Corinne gère.

Dans ce cadre-là, tu pratiques quelles activités dans ton environnement ?

A part tout ce que j'ai cité? Et bien... Par exemple je prends des cours de guitare, ici, une fois par semaine un prof vient et on est trois ou quatre à prendre un cours, chacun son tour. En hiver on va faire du ski au Bleymard il y a une minuscule petite station à une heure d'ici. Je suis loin d'être pro donc ça va très bien. Qu'est-ce qu'il y aurait d'autre ?

De la randonnée, des choses comme ça ?

Et bien ça c'est en été quand les potes de Paris viennent pendant un mois, en août. Et là on fait de la rando, du canoë, de l'escalade, on a réussi à récupérer deux vieux canoë et on part pendant deux trois jours.

Car sinon ton environnement, tu en fais une sorte de loisir comme la randonnée ou le canoë ou bien c'est vraiment qu'en août ?

C'est vraiment quand il y a des gens qui viennent nous voir qu'on visite la région. Le reste du temps c'est surtout autour du travail et puis l'installation chez nous. Mais c'est vrai que tout ce qui est activités, c'est surtout quand la famille ou des amis viennent. *[pause pour aller mettre une veste]*

Dans tes pratiques ici, ou celles que tu observes autour de toi, il y en aurait certaines spécifiques à ce lieu ? Ou des savoir-faire ?

[reformule la question pour elle] La châtaigne je ne connaissais pas avant, enfin je veux dire à part les marrons chauds à Paris je n'avais aucune idée de comment ça se préparait, comment ça se ramassait et tout. Donc ce n'est pas spécifique à ici mais pour moi oui. Comme je n'ai jamais vu comment ça se faisait ailleurs même si je sais qu'en Ardèche ils font presque pareil. Ensuite oui il y a la pierre sèche aussi qui est particulièrement enseignée ici, là il y a l'école de la pierre sèche *[de l'autre côté de la route]* et que... c'est quand même une technique bien d'ici quand on voit tous les murs et les ponts et les maisons qui sont bâties. *[réfléchit]* Je sais pas, la saucisse aux herbes *[rires]* ça c'est spécifique d'ici il y a des blettes dedans, il y a le pélardon, le fromage de chèvre spécifique d'ici *[discussion autour de l'amour d'Anna pour le pélardon]* Normalement ça va commencer dans un ou deux mois, je crois que les chèvres commencent au printemps et tout l'été. Qu'est-ce qu'il y aurait d'autre de spécifique ? *[cherche]*

Ou dans des formes d'organisation ?

Ouais il y a ce qu'on appelle une « journée chinoise ». C'est des gens de la commune qui se retrouvent chez quelqu'un ou quelque part pour l'aider à construire ou à faire évoluer ou développer un truc chez lui. Donc lui offre le repas et puis tout le monde se met à l'aider à bâtir, à faire avancer son schmilblick. Donc ça avant ça se faisait pas mal ici. Quand on était arrivé il y a 5 ans ça se faisait encore un peu mais là ça ne se fait plus trop dans la commune. Par contre dans la commune d'en face, à Saint Martin de Boubaux, ils font ça chaque lundi. C'est pas mal. Ils se retrouvent chez quelqu'un et font avancer des trucs tous ensemble. Ça peut être privé comme ça peut être public, un truc de la commune. *[Anecdote sur comment l'enquêtrice avait entendu parler des « journées chinoises »]* Ici dans la commune même ça ne se fait plus trop, sauf... si parfois avec l'association quand elle fait un appel car il faut monter du bois pour le four. Pour le four remarque ça bien marché, on a rebâti un four en ruine, on était un bon petit groupe chaque dimanche, même en hiver pendant deux ans. Bon parfois ça dépendait des dimanches, mais oui ça s'est fait comme ça par la volonté de chacun.

Si ça ne se fait plus ici c'est parce qu'il n'y a plus de projets ?

Non c'est peut-être parce que les générations ont changé, peut-être que c'est la génération d'avant qui faisait ça ? Et nous quand on est arrivé cette génération-là ont commencé à être un peu moins en groupe, un peu moins en communauté et chacun finalement s'est retranché dans sa petite famille. Mais ouais ce serait peut-être bien de relancer ça. On pourrait. Pourquoi pas.

Est-ce que pas mal de pratiques seraient tournées autour de l'écologie ?

Autour de l'écologie... [*prend son temps*] Ici j'ai envie de dire qu'un peu tous les jours on essaye de faire que tout soit cohérent. Je vais pas aller m'occuper d'une châtaigneraie sans utiliser de pesticide et en mettre dans mon jardin par exemple. Donc c'est un peu... l'écologie je crois que c'est pas un truc à part. Ça fait partie du quotidien donc oui ici on essaye de faire au maximum, être en accord avec ça mais bon... Est-ce qu'il faut citer des trucs en particulier ?

Non non. Est-ce que l'écologie est conscientisée chez vous ? Est-ce que ce sont des valeurs que tu portes, que tu revendiques ?

Oui je crois que du fait de venir vivre ici oui forcément ça va de soi. Tu ne peux pas venir de la ville à ici et puis continuer comme si de rien n'était. Le fait de voir la plante pousser forcément tu te poses des questions et oui le fait de voir qu'il n'y a plus de feuilles à l'automne tu te dis "il y a des cycles", le fait de voir qu'il y a des arbres qui meurent à cause de la sécheresse ou que la source elle donne plus en août et donc qu'il faut faire plus de réserves... oui je pense que rien que le fait de vivre ici tu n'as pas besoin de faire d'efforts pour comprendre qu'il y a quelque chose qui se passe et qu'il faut faire.

De manière plus générale, y a-t-il des causes ou des revendications auxquelles tu es sensible ?

N'importe quelle cause de revendication... [*elle reformule*]. Oui dans le cadre du féminisme, la hiérarchisation des tâches, je suis contre ça. Je suis pas contre faire la vaisselle, mais je ne vois pas pourquoi ce serait plus valorisant d'aller faire de la mécanique que de la vaisselle voilà. [*rires*].

Tu dirais que tu portes des revendications féministes ?

Si on veut ouais, on peut appeler ça féministe, mais je pense que c'est juste normal. On dit féministe pour catégoriser le truc mais je pense que de plus en plus ça ne veut plus rien dire d'être féministe.

Pour toi ce serait acquis ?

Est-ce que c'est acquis... le droit des femmes ?

Oui. N'y a-t-il plus besoin d'être féministe aujourd'hui ?

Non on a encore besoin de se battre, mais on a pas besoin de dire "moi je suis féministe, donc je suis comme ça comme ça". On peut... enfin on est en quelque sorte, de plus en plus... on aspire à ne pas avoir... autant de différences qu'avant entre la femme et l'homme et que ça va devenir de plus en plus normal et le féminisme ne voudra plus rien dire du tout parce qu'on pensera tous la même chose. Quelque chose comme ça. [*elle expédie sa réponse.*]

Tu ne te dirais donc pas engagée sur le féminisme ?

Engagée non. Je ne suis pas engagée, c'est juste que quand il y a quelqu'un de mon entourage qui fait une remarque ou truc, là je rebondis. Mais sinon moi-même je remarque que j'ai des pensées

et parfois je dis des trucs pas hyper féministes parce que c'est comme ça, ça fait partie de l'éducation et que ça fait des générations et des générations qu'on est élevé par des mères qui sont beaucoup plus... comment dire... qui ont fait partie de sociétés bien sexistes et masculines et que c'est... [*hésite beaucoup*]... inconscient, ça fait partie de la culture et de l'éducation. Et donc oui parfois j'essaye de combattre ça en moi-même aussi. C'est malgré nous quoi.

Donc ce n'est pas du tout dans une forme d'action.

Non. Pas une forme d'action non.

Est-ce qu'il existerait une sorte de vision commune pour le territoire qui serait partagée ?

[*prend son temps et reformule*] Ah oui ouais, on est tous contre le parc. Le Parc National des Cévennes. L'institution. Tous les habitants. Enfin tous je ne sais pas, mais en gros il y a une petite haine cachée ou pas par rapport à cette institution qui nous empêche... enfin qui est là pour protéger la faune et la flore ok mais qui en même temps est là pour empêcher les habitants d'évoluer comme ils le veulent. Donc il y a ça comme vision commune mais ce n'est pas non plus un truc... On ne se réunit pas chaque samedi pour manifester contre le parc. C'est juste qu'il y a pas mal de petits conflits entre les habitants et le parc. Même les habitants qui sont là depuis 30 ans ils ont encore des petits problèmes avec le parc.

C'est intéressant, tu parlais du parc qui empêche de vivre d'une certaine façon. Est-ce que cette façon de vivre qui serait empêchée est partagée par beaucoup de gens ? Et qu'est-ce que ce serait cette vision, cette façon d'habiter ? Une vision qui pourrait être une vision commune voire un projet de territoire même.

Cette façon d'habiter, cette vision commune, alors... [*prend son temps*]... Ouais faire évoluer son environnement, s'installer dans une certaine cohérence mais comme il y a des règles spécifiques au parc, même si c'est cohérent pour nous, pour le parc ça ne rentre pas dans cette case donc ça ne marche pas. Donc oui une vision commune ce serait vivre simplement, en cohérence avec ce qu'on a autour. Je crois que ce serait une vision... ouais pouvoir faire son jardin, manger convenablement et puis... et puis qu'on nous fasse pas chier. [*dit calmement puis rires*].

Tu as l'impression que le parc t'empêche de vivre dans ton environnement vraiment ?

Moi particulièrement oui. A cause de lui je ne peux pas construire, mais pour beaucoup de gens qui sont là depuis 30 ans, qui ont déjà leur maison, qui ont construits des ruines pendant 30 ans, on connaît des gens qui ont voulu faire un toit végétalisé, et bien ça le parc, alors que ce sont des gens qui sont là depuis 30 ans et ont rebâti tout un hameau, le toit végétalisé ne passe pas. Donc ça c'est un peu... Parfois ils exagèrent [*rires*]. Mais oui la vision d'ici c'est ça, essayer de faire un jardin, pouvoir se nourrir et puis profiter des moments. Je ne sais pas comment on profite des moments mais profiter de tout ce qui nous entoure. Chacun profite à sa manière, que ce soit par des activités, des passions ou juste en regardant la vie. Simplement je crois.

Aujourd'hui vous arrivez à être autonome avec ce que vous produisez ?

Non pas du tout. Il faut du boulot pour ça on l'a compris. Sur notre terrain il n'y a jamais eu de jardin, c'est à dire que la terre n'a jamais été fertile, il n'y a jamais eu d'engrais et donc on a bien compris que ce serait compliqué de constituer une terre agricole, bien nourrie pour que tout

pousse dedans. Donc c'est pas facile. Il y en a sûrement qui y arrivent, ceux qui sont là depuis trente ans, qui ont un jardin bien fertile et qui ont une bonne surface, il y a moyen qu'ils arrivent à faire des pots et pouvoir manger que de ce qu'ils font, même s'il y a quand même pas mal de truc qu'il faut acheter mais nous on y arrive pas encore, et peut être dans 5, 10, 20 ans ? Mais c'est pas facile.

C'est un objectif ?

C'est un objectif oui et non. Tout le monde fait son jardin avec cet objectif sans forcément se donner cet objectif. Mais oui plus tu arrives à faire pousser de choses, plus tu arrives à faire de pots et ouais plus c'est satisfaisant.

Questions signalétiques

- date de naissance : 1981
- activité professionnelle : Serveuse (ancienne professeure d'anglais)
- dernier diplôme obtenu : Master d'histoire anglophone
- date d'arrivée dans la Vallée Longue : 2014

Discussion informelle suite à l'entretien

Paulina nous a raconté qu'elle pensait plus polluer en étant ici dans les Cévennes à cause de la voiture obligatoire par rapport à Paris. Nous lui avons donc demandé si elle pensait avoir un mode de vie plus écologique ici. Finalement elle pense que c'est à peu près similaire. Elle est persuadée de polluer plus mais d'être par contre beaucoup plus consciente des « changements de l'environnement » car elle est plongée dans la forêt. Elle voit le rythme de la nature et elle en est consciente. Mais pour autant elle ne pense pas avoir un mode de vie plus écologique.

Des entretiens qu'Anna a pu faire, Paulina est la seule « ultra-urbaine » interrogée. Les autres étaient dans le périurbain, donc peut être que la notion d'emprunter la voiture est perçue comme un acte impactant, les autres étant peut-être plus habitués et en faisant un geste anodin - donc sans impact.

Pour elle, les citadins trient leurs déchets, sont à vélo, donc ont un impact vu comme faible. Alors qu'elle ne faisait pas le rapprochement avec le fait qu'elle n'utilisait plus aujourd'hui dans son quotidien, d'assainissement collectif et autres infrastructures énergivores.

Elle pense aujourd'hui plus polluer que lorsqu'elle était en ville. Malgré le fait qu'elle dise que tout est "naturel" dans ses pratiques quotidiennes sur son terrain car ils ne peuvent pas polluer leur lieu de vie.

Une dame est ensuite venue parler à Paulina de la lutte contre le frelon asiatique. On était alors dans la mutualisation des savoirs. Dans l'expérience, car ils essaient de poser des pièges pour piéger les frelons-reines, qui sont censées sortir de terre dans les semaines qui viennent. Nous avons l'impression de presque en savoir plus qu'eux, de manière théorique sur le frelon asiatique, mais eux voulaient acquérir ce savoir uniquement par l'expérience. Ils veulent tester, mutualiser, et déduire de l'expérience. La dame en question distribuait donc les pièges à tous les

habitants de la commune. Elle n'avait à priori rien à voir avec une quelconque association, c'était assez spontané. Elle-même employait le mot « mutualiser ».

EP9 - Retranscription entretien Pia

Nous rencontrons Pia au relais de l'Espinassas, à Ventalon en Cévennes. Elle est déjà présente sur la terrasse lorsque nous arrivons et à l'air de connaître tout le monde, discutant avec Corinne, jouant avec son chien. Nous nous installons au soleil, sur la terrasse qui surplombe Ventalon. Pia paraît un peu gênée et se roule une cigarette.

Entretien mené par Sophie et Corentin. Les phrases en gras sont celles des enquêteur·rice·s. Toutes les indications en dehors de l'entretien pour des raisons d'explication ou de contexte sont [en italique].

Depuis quand tu habites ici ?

Ça fait depuis fin juillet que j'habite vraiment ici et que je vis ici, mais sinon je suis née ici, enfin à Mende, j'ai déménagé quand j'avais cinq ans, mais je suis souvent venue ici quand j'étais enfant et tout ça et j'adore cet endroit : c'est mon enfance.

Tu es née ici donc, tu as vécu où auparavant ?

Dans le Jura, à la campagne mais un peu moins à la campagne qu'ici. Mais ici c'est vraiment mieux.

Et tu peux nous expliquer en quoi c'est mieux ?

Et ben les paysages ici je trouve ça vachement plus beau que le Jura. Et y a plus de nature que dans le Jura. [*Hésitante*] Je connais mieux ici donc peut-être que dans le Jura, j'ai pas vu les endroits qui sont bien vraiment, comme j'aime, parce que j'étais scolarisée, puis chez mes parents donc j'avais pas de possibilités de mouvement énormes. Alors qu'ici, comme c'était les vacances, on bougeait beaucoup plus, on a plus fait de trucs ici. Même les gens sont plus sympas ici, franchement dans le Jura, ils sont tous renfermés. C'est dur de se faire des amis quand t'es adulte, c'est dur de se faire des amis adultes aussi. Ici, c'est pas pareil en fait... ici... [*Hésitante*] Dans le Jura, quand t'es vraiment amie avec quelqu'un, il va t'inviter chez toi, vous allez vous inviter, ou des trucs comme ça. Ici tu peux être invité à un BBQ chez quelqu'un même si, c'est ton pote, tu le connais, mais c'est pas non plus quelqu'un que tu connais depuis 6 ans, super bien, que tu vois tous les jours. Non. Alors dans le Jura c'est pas pareil. C'est plus chaleureux ici on va dire.

Pour quelle raison est-ce que tu es revenue vivre ici ?

En fait, en gros... C'est un peu compliqué, en fait... [*Hésitante*] Je suis partie faire mes études à Lyon, sauf que ça a totalement foiré. C'était pas du tout mon truc. Et du coup... Après je suis partie et pendant 6 mois j'ai vécu dehors. Et en fait, parce que j'ai eu mon chien, et j'ai plusieurs soucis véto et tout ça, j'ai voulu travailler ici. Puis vu que j'avais travaillé ici l'été d'avant, j'ai demandé à Camille si je pouvais retravailler, il m'a dit oui. Du coup, je suis venue travailler là. Et je suis venue eh ben avec mon copain, et en fait on a décidé de se poser, pour s'acheter un camion pour, comment dire..., pas forcément direct bam vivre en camion et tout ça..., mais, juste avoir un camion pour les vacances et faire notre truc en vacances au lieu de le faire dans la vie de tous les jours et tout, parce que c'est vraiment mauvais, du coup on a décidé de se poser dans le coin, parce que, voilà, puis j'ai trouvé du travail donc euh ... [*Hésitante*] Ici, c'est même, puis bon là, enfin, je peux, j'ai toujours un peu entre guillemets une assurance de travailler ici, qui fait que

ben... c'est un peu plus facile pour moi de trouver du travail ici qui me convient mieux quoi. Parce que... dans une ville comme Lyon ou quoi, ben j'ai fait caissière par exemple, pendant 2 mois, pfff. C'est pour ça que j'ai péti un cable et que je me suis barrée de chez mon père. Du coup voilà, ici, y a plus des trucs... des... Comment dire... Le taf il correspond mieux, bah comme ici, des endroits comme ici, à Lyon, t'en as quasiment pas quoi... et du coup ils cherchent pas, les endroits qu'il y a comme ça, ils cherchent pas, ou alors c'est des associations et c'est du bénévolat. Du coup, voilà quoi.

Pour moi qui ne suis jamais venu ici, tu peux me décrire un peu le lieu ?

En fait, c'est un bistrot-relai. A la base, c'était un refuge donc pour les gens qui faisaient des trajets à cheval ou des trucs comme ça. Et donc il est tombé en ruine et il a été rénové il y a 6 ans je crois, ou 7 ans [*hésitante*], je sais plus trop. Et au début c'était vraiment de la restauration rapide et plus des événements. Mais maintenant, c'est vraiment devenu de la restauration restauration, avec des produits frais, des produits locaux – essentiellement en tout cas, on essaie vraiment au max. Et du coup, quand ça peut être bio, bah c'est bio, et c'est cool. Et j'aime bien, parce que y a un principe de recyclage des déchets qui est cool, c'est que Paulina elle a des poules, et du coup tous les déchets de nourriture, que ce soit des fins d'assiettes, des restes d'assiettes ou des épluchures ou... tout et n'importe quoi, de la viande, le marc de café, les légumes, le pain, tout, et ben ça va aux poules de Paulina, ok voilà du coup ça c'est cool y a pas de gaspillage à ce niveau-là et tout ça. Et quand j'ai demandé, quand y a des restes et ben ceux qui travaillent on a le droit de les récupérer euh c'est pas... même des fois j'ai pas... j'ai pris des restes, parce que des fois y a des clients qui touchent pas à leur assiette quasiment et donc, ce que les clients ont pas touché euh ça m'est arrivé de le prendre et puis euh pour moi quoi ! voilà, et ça en fait on est autorisé à le faire alors que normalement y a pas le droit quoi dans d'autres restaurants, ils disent non c'est pas possible, fin voilà.

Y a une philosophie qui te plaît du coup ici ?

Ouais. Franchement ouais. Et puis bon voilà quoi c'est une bonne équipe de taf et euh... on a... enfin, comment dire ? On a tous un peu le même euh... les mêmes attentes entre guillemets, d'ici et de ce que ça nous apporte et tout ça, et ce qui est bien c'est que y a la boutique aussi et du coup y a les événements et tout ça, par Epi de Mains. Et du coup ça c'est franchement cool parce que Corinne elle déchire grave [*rires*].

Et tu penses que cette philosophie, elle est un peu propre à ici, enfin aux Cévennes ?

Ou plus généralement aux endroits qui sont en-dehors des villes ?

Euh... plus par... ça correspond vraiment à ici ou plus aux endroits en ville ?

Non est-ce que cette philosophie là que t'aimes ici ça correspond vraiment à un état d'esprit des Cévennes tu trouves ?

Ouais, franchement ! Ici je rencontre beaucoup plus de gens qui sont en mode, enfin pas la vie alternative, mais... un penchant quand même pour une vie un peu alternative et tout ça ouais. Plutôt qu'en ville, fin bon en ville, y a des endroits en fait où c'est alternatif et tout, mais sauf que c'est des squats. Et... souvent, bah, ça part en live. Voilà.

Oui ici en fait c'est un peu plus institutionnalisé ?

Ouais. Ouais ouais.

T'as vraiment un cadre qui... mais quand même avec des gens qui ont envie de faire la même chose quoi. Qui ont le même projet...

Ouais ouais ouais, voilà. En fait c'est plus facile ici, j'ai l'impression de.... Ben par exemple, ici... moi je sais que si j'avais un camion et que j'allais à Lyon, bon y aurait des endroits où je pourrais mettre mon camion et rester une semaine et ça poserait pas de souci. Mais je sais aussi que c'est des endroits qui sont quand même rares et que... ben on est allé [*rires étouffés*] une semaine en vacances et on m'a dit « tous les deux jours bouge ta voiture, parce que si tu la laisses trop longtemps au même endroit, elle peut se faire prendre par la fourrière et tout ça quoi ». Du coup, voilà, alors qu'ici, tu laisses ton camion sur le bord de la route, personne te dit rien. Et même, si tu veux mettre une caravane sur ton terrain, t'as pas le droit, mais c'est moins... Comment dire [*hésite, cherche ses mots*], les libertés, comment dire, elles sont moins restreintes qu'en ville.

Tu travailles à l'Espinas, mais où est-ce que tu vis ?

À Concoules...

Comment est-ce que tu délimiterais ton lieu de vie ?

[*hésite, regard d'incompréhension*] Ben... mon père a un appartement qui est juste en bas, à 30min à pied d'ici. Concoules, c'est chez moi, mais... c'est pas mon appart. Et là, bon c'est pas le mien non plus c'est celui de mon père, mais... je sais que si jamais il se passe un truc de merde ou quoi, mon père va dire, « viens-là, le temps de trouver autre chose. » Ici c'est un endroit d'assurance. Mais sinon Concoules, Villefort, Génolac, Alès, ici, Poucièles et... voilà... c'est à peu près tout.

C'est les lieux où tu te sens chez toi ?

Ouais, j'aime bien venir. Ouais. [*on attend un développement, qui ne vient pas, blanc.*]

Qu'est ce que habiter ici signifie pour toi ?

Euh... [*rigole, gênée*] Euh...

Tu peux dire un mot, qui décrit ça...

Ouais, j'ai envie de dire liberté, même si bon on peut se sentir libre où on veut. Mais... ici... On va dire... liberté parce qu'il y en a plus qu'ailleurs. [*Nous attendons une explication, qui reste en suspens*]

Est-ce que tu as l'impression que ton lieu de vie est périphérique ?

Euh... [*nous regarde sans comprendre*] périphérique... c'est-à-dire ? de...

C'est une question ouverte, t'as l'impression d'être à la périphérie de quelque chose, en vivant ici ou pas du tout ?

Non, vraiment pas. J'ai l'impression que non, que c'est pas une périphérie. Si ! Ou alors, une périphérie de la nature, mais on est déjà en plein dedans, donc non, pas de périphérie.

Pourquoi justement c'est pas périphérique ?

bah... Parce qu'en soit... On est vraiment dans la zone la plus protégée du parc naturel. A Concoules, là où j'habite, c'est un réseau de choses qui se passe, y a un réseau entre tous les villages. Il se passe quand même des trucs, c'est un réseau. Du coup voilà, ... [*rires gênés*]

Est-ce que tu dirais, qu'aujourd'hui, il y'a des enjeux sociaux et politiques propres à la vie dans les espaces ruraux ?

Ah bah ouais, au niveau protection des espaces naturels, écologie tout ça, ouais y a des enjeux. Je pense que bah... le Parc national des Cévennes est pas remis en question aujourd'hui, mais si c'était le cas, ça me plairait pas du tout. Le fait d'avoir des parcs nationaux, qu'on puisse pas construire des maisons hideuses, qu'on est obligé de resté dans le mouv' de la beauté du truc, 'fin voilà quoi. Ici, on essaie de préserver au maximum la nature, tout ce qu'il se passe. Ouais je pense qu'il ya quand même des enjeux. Y a pleins d'endroits qui devraient être comme ça. Y a des ZAD, des choses comme ça, mais bon c'est dommage que les ZAD elles... enfin... *[hésite]* On dit zone à défendre, mais voilà quoi, ceux qui occupent les ZAD, il faudrait vraiment qu'ils soient, carrément écolos quoi ! Parce qu'au final quand ils partent ils laissent des déchets derrière eux. Donc y a un enjeu sur la protection de l'environnement.

On entend parler d'enjeux sur les transports, les espaces publics, est-ce que tu trouves qu'il y a des enjeux de ce point de vue-là sur les espaces ruraux ?

Ben... Ici, y a des transports pour qu'on puisse se déplacer dans les Cévennes. C'est l'été quand c'est touristique, c'est bien. Mais faudrait pas qu'il y en ait trop, parce que c'est touristique, mais déjà moi je trouve que c'est beaucoup trop touristique, d'année en année ça afflue de plus en plus. Mais si y a plus d'équipements, ça voudrait dire un agrandissement des villages, mais ce serait pas forcément bon pour l'environnement du Parc national des Cévennes. C'est un endroit qu'est quand même préservé de la pollution, de tout ça quoi...

Est-ce que tu penses que les Gilets Jaunes est un mouvement qui parle de ces enjeux autour des territoires ruraux ?

Euh... les mouvements Gilets Jaunes ? *[rires]* Les manifs Gilets Jaunes, ça n'a rien à voir pour moi avec l'écologie. Ils peuvent dire ce qu'ils veulent, pour moi, ça n'a aucun sens. *[rires]*

Est-ce que tu peux nous parler de l'environnement dans lequel tu vis ? Comme si nous on était jamais venu, et que tu devais nous décrire comment c'était ?

Hmmm. L'environnement, la nature ?

Ce que toi tu y mets.

Euh... *[réfléchit, blanc, rire gêné]* Je trouve qu'il y a une liberté au niveau animalier, chats et chiens, au niveau des chevaux aussi. Y a pas mal de sentiers aussi, pour faire de la rando. Les paysages sont quand même ouf *[en montrant la vue imprenable de la terrasse de l'Espinas, Rires]* On peut aller sur toutes les collines, les monts. La nature est belle, parce qu'elle est différente. Y a des forêts de sapins, qu'elles soient artificielles ou pas d'ailleurs, y a des feuillus, des rivières, au fond de chaque vallée, bah y a une rivière qui coule. Y a plein d'herbes, de plantes, d'arbres sur lesquels on peut grimper... La nature est belle à voir, quelle que soit la période. Quand on se balade, quand y a pas de bruits, on peut voir des animaux, des trucs cools.

Est-ce que tout ça c'est spécifique à l'endroit où tu vis ?

Ben... *[hésite]*

Quelles sont les spécificités de cet environnement ?

Ben... je compare au Jura, parce que c'est ce que je connais. C'est un peu moins la campagne qu'ici, mais c'est quand même la campagne. J'ai eu l'occasion de voir moins de choses qu'ici, au niveau de la biodiversité, des plantes tout ça. Par exemple dans le Jura, y a pas de genêts, la

bruyère... Ici tu peux trouver pleins de myrtilles.... La spécificité, c'est les rivières, y a plein de rivières. Elles sont vraiment particulières, avec ses rochers, ses cascades...

Tous ces lieux que tu nous décris, qu'est ce qu'ils suscitent chez toi ?

[hésite]... Et bah si ça devrait disparaître, franchement, je serai au bout de ma vie. Quand je venais en vacances ici, quand je devais repartir, j'étais tellement triste. Ici, c'est vraiment une attache, une fois que t'es venue ici, tu peux pas faire genre t'as oublié, faire genre « ouais je m'en fous ». T'es obligé de kiffer. Si ça venait à être détruit, ce serait vraiment la fin de mon monde. J'aime ici, vraiment. Je veux y rester. C'est peut-être pour ça aussi que, si j'ai décidé de me poser à un endroit, ben c'est plus ici qu'ailleurs. Puisque j'aime cet endroit plus que partout au monde.

Est-ce que tu trouves que cet environnement il a évolué ces dernières années

Euh... Oui, c'est quand même de plus en plus touristique. C'est cool que ce soit plus touristique qu'avant, parce que ça permet que des endroits comme l'Espinas ou les marchés aient plus de vie... Donc ça a évolué dans ce sens-là... mais après, au niveau habitation, non... J'ai pas... Tant qu'on reste dans le mouvement dans la beauté du truc, avec des maisons en pierre, des murs en pierre sèche, ça pose pas de problèmes.

Donc les paysages pour toi n'ont pas évolué ?

Non, ou alors, j'ai pas remarqué. [blanc]

Que dis-tu de ton propre rythme de vie ?

Ben c'est tranquille hein [rires]. Je me mets pas de pression quelconque, et puis, voilà, je fais pas un temps plein. Je fais des extras ici des fois. Vu qu'il y a pas tout le stress qu'il y a en ville, les gens pressés, stressés... bah en fait, c'est un endroit calme qui incite une vie euh... Mais si on veut bouger et faire des trucs, c'est possible aussi. Si on veut voir des événements on va à Ales, c'est quand même une ville qui tranquille ici. Puis, même Mende, qu'est la capitale de la Lozère, c'est quand même vachement tranquille comme ville. C'est calme et ça incite à être calme.

Ton rythme de vie, il est différent ici par rapport à ce qu'il serait ailleurs ?

Ben quand j'étais en ville, que ça a été ma période où j'étais dehors ou en appartement à travailler. On fait beaucoup plus de trucs, mais que ce soit des soirées... y a des trucs sympas, mais quand on est jeunes on a pas tendance à aller vers les expos, mais on a plus tendance à aller vers le monde de la nuit. Ça incite peut-être à prendre de l'alcool, du cannabis, des drogues dures... J'ai vu plusieurs personnes se ruiner la santé, et c'était pas super bon non plus.

Tu as commencé à nous parler des balades que tu faisais dans les Cévennes, quelles activités tu pratiques dans les lieux qui t'entourent ?

Hmmmm... Voir des amis, principalement, accueillir des amis chez moi. Oh, y a plein de choses, mais après, les randos vu que j'en ai fait beaucoup quand j'étais petite, aujourd'hui j'en fais moins. Mais c'est surtout en été, en hiver y a pas tant de choses que ça. En été mon passe-temps favori, c'est d'aller à la rivière et d'aller dans une eau qui est pas chauffée artificiellement, qui est propre, quand tu ressors tu es propre ! [rires]

Du coup l'hiver, tu restes plus tranquille ?

Du coup, c'est moins être dehors, mais aller voir des amis... Du bricolage des choses comme ça. Mais en été c'est super top. En été, il fait super beau, super chaud. Rester à l'intérieur tout le temps, ça devient comme ça quoi [secoue les mains au dessus de sa tête].

Est-ce que tes pratiques paraissent spécifiquement liées à ton environnement ?

[blanc] C'est lié à la nature, et ici, c'est typiquement naturel. Ce serait quand même con de rien faire avec la nature, dans un endroit aussi naturel qu'ici. Profiter de la nature c'est vachement ressourçant, reposant, apaisant...

Est-ce qu'il y a des activités qui sont pour toi inscrites dans les savoir-faire spécifiques aux lieux ?

Heu... [hésite, rire gêné] Non, non... C'est pas spécifique aux Cévennes, parce qu'on peut se baigner partout. Quand je vais me baigner, j'ai pas besoin de me dire « Ouais, on va devoir prendre les chiens en laisse, on va devoir faire ci, faire ça. » C'est juste on y va, la plupart des endroits où tu vas, tu es en liberté, si tu veux t'arrêter à un endroit qui n'a rien à voir avec un endroit de pique-nique, c'est pas grave : tu peux quand même le faire. Du coup c'est cool ! [rires]

On a déjà commencé à l'évoquer, mais qu'est ce que l'écologie ça t'évoque ?

C'est la protection de la planète, premièrement, après... ce que ça m'évoque, c'est que c'est déjà franchement tard pour s'y mettre, mais euh... Est-ce que c'est rattrapable ? Je sais pas. Mais bon, y a plein de choses qu'on peut faire. Les énergies renouvelables, on s'y colle pas assez. Alors, moi-même, j'ai un appartement qui doit être classé C ou D en écologie. Je suis nulle ! [rires gênés] Après, je jette pas mes cigarettes dans la nature. Il faut faire attention quoi. L'écologie c'est quand même important parce qu'on a des endroits à portée de main, qui sont magnifiques, tout ça. Je pense qu'il faut essayer de préserver au maximum et puis aussi, c'est des modes de vie alternatifs où y a pas besoin de payer l'électricité, l'eau. On peut recycler plein de déchets. Il faut respecter parce que c'est grâce à la nature qu'on peut vivre. Si un jour y a plus d'arbres ou de plantes, on a plus d'oxygène, on fait comment ? On est né avec la nature, on doit faire avec aujourd'hui, l'accepter et vivre en fonction d'elle; et pas elle en fonction de nous.

Quelles valeurs tu associes, toi, à l'écologie ?

Oui, je pense que c'est un honneur de vivre sur terre et qu'on ait une terre sur laquelle on peut vivre dessus, c'est quand même vachement sympa quoi ! En plus, on a conscience, c'est pas comme les animaux, on a conscience de tout ce qui se passe, on a des souvenirs, tout ce qu'on voit tout ce qu'on touche. Je vois les forêts en Amazonie, où tout est rasé pour mettre du soja à la place, mais les vaches elles peuvent manger de l'herbe, elles ont pas besoin de soja. Du coup, pourquoi on se limite pas à ce que l'on a ? Pourquoi est-ce qu'il y a des endroits qu'on détruit alors qu'on pourrait faire beaucoup plus avec ce qui est déjà là ? C'est dommage qu'on soit régi par les multinationales alors que c'est elles qui régissent nos vies. Et faudra pas s'étonner si la nature un jour, vient à nous ruiner nous, parce que ben... Ce sera un peu aussi normal. J'ai l'impression que tout ce que l'Homme fait, va à l'encontre de la nature. On court à notre perte en détruisant la nature. Par exemple la salade : on fait une randonnée de une demi-heure, et on fait une salade. Alors bien sûr, il faut connaître. Mais y a plein de livres qui expliquent ça. L'homéopathie c'est aussi une façon de soigner qui est un plus proche de la nature que les antibiotiques... [réfléchit, mais ne continue pas de parler]

Donc l'écologie, c'est une cause à laquelle t'es assez sensible, est-ce qu'il y en a d'autres - Est-ce que de manière générale, il y a des causes auxquelles tu es particulièrement sensible ?

En dehors de ça, ben, je suis plutôt anarchiste, donc la valeur première qui me tire vers l'avant : c'est que je ferai toujours en sorte d'avoir mes libertés et que personne puisse me les enlever. Et si un jour en France, ça devient trop autoritaire, on est déjà bien dedans en ce moment, ben je partirai. Parce que les libertés de soi, c'est le plus important pour moi. C'est pour ça que je suis partie de chez mon père, quand j'étais à Lyon chez mon père, mais je voulais pas le faire assumer moi. Je suis partie, j'ai bien fait : aujourd'hui je sais ce que je veux faire et ce que je veux pas faire. Notre liberté s'arrête où commence celle des autres, donc voilà quoi.

Avec ces notions, de liberté, d'écologie, est-ce que tu dirais que tu es engagée en leur faveur ?

L'écologie, euh... je suis pas la plus écologique qui soit, même si, j'aimerais bien pouvoir l'être plus. Mais le problème avec l'écologie, quand on veut l'être plus. Au niveau financier, c'est plus compliqué. Les panneaux solaires, ça coûte super cher. Non, donc je suis pas la plus écologique qui soit. On dit qu'on peut le faire, sans argent tout ça, moi je veux bien, mais... si j'ai un terrain, avec un ruisseau, là pourquoi pas. Donc voilà, je suis pas trop écologique, par contre, anarchiste ben... Ouais... L'anarchie ça pourrait être vraiment n'importe quoi, comme ça pourrait être bien. Si tout le monde respectait la liberté de chacun, liberté d'autrui, liberté de soi-même. A ce moment là, oui... ça pourrait le faire.

Tu participes localement à des manifs, à des assos ?

Euh... Nan... J'ai participé à Greenpeace, pendant 1 an. Mais ça m'a déçu. C'est une organisation qui se dit non politisée, mais je pense qu'au contraire, ils sont plutôt politisés donc... en tant qu'anarchiste, j'aimais bien le fait que ce soit pas politisé, mais en fait en se rendant compte, en entendant parler des gens qui sont plus haut dans Greenpeace, dans la hiérarchie, et c'est pas forcément ce à quoi on s'attendait.

Est-ce qu'il y aurait d'autres choses qui pourraient te freiner à t'engager ?

Je sais pas... mmh... Après, *Epidemains*, j'aurais adoré faire un service civique, mais vu que j'en fais déjà un, je ne pourrais pas, tant pis ! *Epidemains* c'est une asso avec laquelle j'aurais aimé travailler. Mais ce qui me freinerait à rentrer dans une association, c'est ben... Une association elle peut dire qu'elle est beaucoup de choses, mais en fait le tout c'est de les respecter. C'est pour ça que j'ai été dégoûtée de Greenpeace.

Une question un peu plus large, est-ce que tous ces engagements, comme la liberté et l'écologie ils pourraient s'engager dans une vision commune pour le territoire ?

[Ne comprend pas, nous regarde avec interrogation] C'est-à-dire ?

Est-ce que tu crois, qu'au delà de ton engagement personnel, de tes convictions qu'est-ce qui nourrit une vision du territoire, une vision commune du territoire ?

[blanc, Pia ne voit pas ou n'a pas compris la question]

Une vision idéale, pour l'avenir du territoire ?

Hmmmm... *[réfléchit, rires gênés]* Un idéal ?

Si tu veux tu peux dire que rien ne change... C'est comme tu veux.

En fait, hmmm... *[réfléchit]* Franchement, si ça ne tenait qu'à moi, que en fait, ce qu'on préserve le plus au cœur du Parc national des Cévennes, les maisons y compris les routes, les infrastructures, ça s'étende au parc entier, voire au monde ! Ce serait quand même énorme,

génialissime. Bon voilà. Si il pouvait y avoir un idéal. Et qu'on fasse plus de choses, enfin..., comment dire... Je sais pas comment dire.... Par exemple l'Espinas, on utilise des produits qui sont pas forcément bio. Mais ce sont des produits locaux, frais etc... Et puis je me dis qu'on devrait plus se tourner vers des maraîchers qui font des choses biologiques et tout ça, que il n'y ait pas que l'Espinas, qu'il y ait aussi une sorte de mouv' locale qui fait qu'on s'entraîne tous dans la bonne direction. Et pas forcément que le local ne soit que dans les Cévennes, si on étendait ce principe à un peu plus large, ça changerait forcément grand chose pour le transport et tout. Il y a peut-être des éleveurs ou maraîchers qui font des choses plus loins, mais plus intéressantes.

Des gens qui prennent soin de la nature ?

Je pense quand même qu'ici il y a une sorte de respect de la nature, qui fait, que quand je suis en ville, j'ai moins de choses qui me poussent à respecter l'environnement que quand je suis ici. Quand je suis ici en voiture, jamais je jette mon mégot par la fenêtre, même si il pleut, jamais je jette mes cannettes dehors. Alors qu'en ville, bah... C'est plus tentant « on s'en fout c'est du goudron ». Alors qu'ici les gens respectent.

Tu penses par exemple que si la vision commune c'est de développer les choses comme à l'Espinas, avec des produits locaux, est-ce qu'il y a des choses sur le territoire sur lesquelles s'appuyer, pour une vision commune ?

Oui, parce que c'est fou, les gens ils ont beaucoup plus en mode respecter l'environnement, mais il faudrait peut-être... si, il y a des associations, mais je les connais pas... C'est juste que quand on parle d'environnement et d'écologie, c'est un sujet tabou en mode « arrête de nous casser les couilles avec ton truc, ça nous emmerde ». C'est franchement con, mais ça va, parce qu'ici j'ai l'impression que les gens respectent plus. Même si ils sont pas forcément écolos ou quoi. Je sais que par exemple ici, si on se mettait à vendre du surgelé, plus personne viendrait. Y a quand même des endroits comme ici, des gîtes qui sont très prisés, parce qu'ils ont ce respect de l'environnement... Y a des endroits qu'on connaît pas forcément, mais par exemple, Thomas Brasseur, tu vas chez lui, on s'attend pas forcément à voir ça, mais y a des caravanes... tout ça. On avait besoin d'aller chez lui pour réparer ma voiture. Il a dit à mon père « Ouais, bah allez-y, c'est à tel endroit » Nous on a été, il était pas là ! On lui avait demandé la permission, il nous a dit bah oui c'est à tel endroit, sers-toi, il nous a fait confiance. Y avait une chèvre en liberté dehors... y a des endroits comme ça, même chez Paulina, c'est des endroits pas visibles, c'est peut-être pas plus mal non plus d'ailleurs. C'est des modes d'habitations, de vies, sur lesquels on devrait s'appuyer plutôt que sur les associations. Après, y a des associations écologiques, mais moi je ne suis pas super écolo quoi. Même si, j'aimerais tellement l'être plus, je me sentirai peut être mal d'aller dans une association écolo, alors qu'en fait, moi-même, il y a certains principes que je respecte pas. Rien que là où j'habite, où c'est classé C en écologie. [rires] Y a aussi des gens dans ces associations qui respectent pas. C'est peut-être ce qui me freine plus à aller dans ces associations

Questions signalétiques :

- Date de naissance : 1997
- Activité : service civique au collège de Vialas, extras en restauration à l'Espinas
- dernier diplôme obtenu : le BAC

- date d'arrivée dans la Vallée Longue : née à Mende, toujours revenue ici, au minimum deux fois par an.

EP10 - Retranscription entretien Paul

Nous avons rencontré Paul à l'Espinas, lorsque nous y étions pour voir sa fille Pia. Il nous semble que sa fille l'a appelé pour qu'il vienne. Paul était accompagné de sa compagne (supposition).

Entretien mené par Sophie et Thibaud. Les phrases en gras sont celles des enquêteur·rice·s. Toutes les indications en dehors de l'entretien pour des raisons d'explication ou de contexte sont [en italique].

Depuis quand habitez-vous ici ?

Moi je suis arrivé en 86. Dans le siècle d'avant. J'ai habité là à temps complet jusqu'en 2002, et maintenant j'habite à temps... Au début c'était une résidence secondaire, maintenant j'y suis un peu plus parce que je travaille sur Avignon. Ça fait 33 ans.

D'où venez-vous et où avez-vous vécu auparavant ?

Avant j'habitais à Lille, je suis arrivé ici parce que je faisais des chantiers de jeunes. L'association dans laquelle je travaillais cherchait un objecteur de conscience. Il fallait faire un service national, donc j'avais pris l'option de faire un service civique. Donc je suis resté là pendant 2 ans, ensuite j'ai trouvé un emploi. Pas tout à fait ici, mais ça me permettait d'y habiter. Et surtout ça a été difficile d'en partir au fait. C'est pas possible d'en partir. A cause de l'affectif peut-être, à cause du territoire.

Vous êtes né à Lille ?

Dans cette région, pas exactement dans cette ville.

Pour quelles raisons êtes-vous venu vivre ici ?

C'était ça, comme je faisais des chantiers de jeunes toujours dans des sites un peu isolés, de montagne, parcs nationaux, et qu'il y avait une opportunité ici... J'ai eu d'autres opportunités, mais j'ai choisi celle-ci. C'était l'occasion de vivre un vrai contraste. Une vraie différence.

Par quels lieux êtes-vous particulièrement attirés dans les Cévennes ?

Par quels lieux ?

Y a-t-il des lieux qui vous attirent plus que d'autres ?

Cette vallée déjà. Moins la vallée Longue, plutôt ici ce versant, cette commune. Ce qui était autrefois Saint-Andéol. Sans véritable bourg, que des hameaux. Ce côté isolement, très caractéristique. Plus qu'ailleurs dans les Cévennes.

C'est quoi les caractéristiques d'ici pour vous ?

C'est ça, c'est qu'il n'y a pas de centre. Il n'y a que des hameaux, ou des mas tout seul. Et l'immensité de l'espace quand même. Après c'est un versant agréable, au sud. Ce qui m'a donné envie de rester aussi c'est le climat social. L'ambiance... Evidemment à l'époque, il y a 35 ans, il y avait beaucoup de ce qu'on appelait les néo-ruraux. Ça a été le début d'un arrivage qui n'arrête pas puisque ça continue aujourd'hui. C'est surtout l'état d'esprit qui règne, essentiellement sur la crête, jusqu'à la croix de Berthel. Il y a une ambiance, une entraide. Chacun cherche un peu son autarcie et en même temps on sait qu'il y a beaucoup de solidarité. C'est une solidarité un peu, c'est pas virtuel, existe pas forcément tous les jours, mais elle est là. Si on a besoin d'aide. Ça n'a rien à voir avec les autres territoires urbains.

C'est spécifique aux Cévennes pour vous ?

Non... je ne pense pas. Après c'est quand même dans des mentalités très de gauche. Ici ça vote 80% de gauche. Je pense que ça vient un peu de ça. Si on passe la ligne de partage des eaux, ça change. On sent qu'on change de territoire. C'est pas pareil. Après il faut aller voir, pour être sûr il

faudrait faire la même expérience ailleurs. En tout cas il n'y a pas le même arrivage de population sur le nord de la Lozère par exemple.

Comment délimiteriez-vous votre lieu de vie ?

Avec des limites administratives vous voulez dire ?

Non justement, pas forcément.

En parlant de la Vallée Longue par exemple ? C'est un peu une question d'altitude. Au Collet-de-Dèze on perd cet état d'esprit, on est déjà dans du plus proche du Gard au niveau mentalité. C'est pas péjoratif. Ils sont plus famille. Il y a de grosses familles. Ici le pays a été déserté, ce qui fait que les personnes qui sont arrivées, qui ont racheté des terrains, des ruines, on va dire que c'est pas de grosses familles implantées depuis 15 siècles. Du coup c'est différent. Alors que sur les autres territoires, sur le Pont de Montvert, c'est les grosses familles d'origine. Ici c'est différent. Ce serait peut-être ça les limites *[rires]*.

Donc le Collet-de-Dèze...

Alors le Collet-de-Dèze, il y a des commerçants implantés depuis longtemps. Et les familles tournent autour d'elles-mêmes d'un point de vue social. Par confiance, par habitude. Alors qu'ici les jeunes qui arrivent, il faut qu'ils s'intègrent, qu'ils se greffent, qu'ils trouvent une place. C'est beaucoup plus labyrinthique.

Qu'est-ce que habiter ici signifie pour vous ?

C'est un peu une exclusivité... c'est une difficulté. En un mot non c'est pas possible. C'est quand même une difficulté, c'est un territoire compliqué. C'est paradoxal car il est très compliqué mais on dirait que cette force de la complication donne de la force à l'envers pour rester. C'est bizarre. On pourrait penser que d'habiter dans un endroit où c'est tout carrossable, praticable, c'est plus attrayant qu'ici. Et au final, en tout cas chez certaines personnes, ça crée l'effet inverse. J'ai habité un peu dans le Haut-Jura, et ils me disaient pareil les gars en haut. Ils ne sont pas encore suffisamment haut les vachers alors ils rachètent des terrains plus haut. Pour que ce soit plus dur *[rires]*. Ça doit procurer une forme de plaisir. Alors moi c'est différent, je n'y habite pas vraiment. Je vais chercher un salaire ailleurs donc c'est un peu truqué. Je suis pas entier finalement. Je triche.

Vous travaillez où ?

Avignon. *[Mais tu reviens souvent quand même.]* Oui. Maintenant c'est redevenu ma résidence principale en fait.

Avez-vous l'impression de vivre dans un territoire périphérique ?

Périphérique de la ville ?

Périphérique...

[rires]. Il est pas central. Périphérique ? Non. Il est avec son entité propre. Après on a une partie du territoire qui est en zone centrale du parc, ça, ça joue beaucoup aussi. Cette espèce de différence, et de confort vis-à-vis de la périphérie. On est protégés.

Quand vous disiez pas central vous pouvez m'en dire un peu plus ?

Pas central ça veut dire qu'on converge pas vers ici normalement *[rires]*. En général on converge vers les îles.

Vous ne vous sentez pas dans la périphérie ?

Non. La périphérie on la quitte quand on passe en Lozère. Saint-Julien, si on vient par en bas, la Tavernole... Là on commence à quitter la périphérie. En fait ça se compte en nombre de départementales qu'on quitte.

Est-ce que vous pensez qu'aujourd'hui il y a des enjeux sociaux et politiques propres à la vie dans les espaces ruraux ?

L'enjeu politique il existe toujours car on s'aperçoit que le territoire... Il y a beaucoup de contradiction, c'est un territoire qui peut paraître à l'abandon, c'est-à-dire où on y met plus les pieds, sur presque 90% de sa surface. Mais c'est un territoire de propriétés privées. On sent quand même une pression foncière depuis le retour des néo en 70-80. Ça revit, c'est convoité quand même. Ces espaces là sont convoités.

Des enjeux sociaux peut-être ?

Je pense que ça permet à beaucoup de personnes sans qu'ils le sachent de trouver un équilibre. Dans ces milieux-là, pas forcément ici. Sur des territoires pas forcément aussi peu habités. Dans le sud de la Drôme c'est un peu ça, dans le 04 aussi. Mais ici c'est quand même particulier.

Comment interpréter les mobilisations aujourd'hui ? ça parle des enjeux spécifiques dont vous parlez ?

Non je ne pense pas. Les Gilets Jaunes c'est assez égocentrique pour moi. C'est une revendication de chacun par rapport à son niveau de vie. Dans le contexte dans lequel il s'est fourgué lui-même : des endettements par exemple. Je ne vois pas le rapport avec le monde rural personnellement, pas directement en tout cas. La marche du climat oui.

Vous vous sentez plus concerné par ces mobilisations pour le climat ?

Moi je suis assez concerné par ça oui. J'y serais allé aujourd'hui oui.

J'aimerais bien revenir sur pourquoi la marche du climat est plus représentative, ou concerne plus les espaces ruraux pour vous.

Disons que les personnes qui habitent en milieu rural ont plus de sens à ce qu'elles aillent aux marches pour le climat. Même si on est pas directement impactés par la pollution. C'est quand même une revendication générale, c'est tout. C'est planétaire ce truc là [rires].

Est-ce que vous pouvez nous parler de l'environnement dans lequel vous vivez ?

Donc je vis dans deux environnements, un comme celui-ci, épargné et paradisiaque. C'est pour ça que j'ai pas su partir. J'ai un peu essayé à une époque, mais ça n'a pas marché. Je n'ai pas trouvé d'équivalent. L'autre milieu dans lequel je vis, c'est la ville, la banlieue, où je ne fais qu'héberger en pointillé.

Quelles sont les spécificités de cet environnement ?

C'est justement un éloignement de tout ce qui peut être polluant, source sonore, les voitures... La spécificité c'est le climat social. Après moi j'ai une histoire ici, j'ai été élu pendant trois mandats, j'ai quand même une connaissance du patrimoine, des intervenants locaux, ce qui fait que cette histoire j'y suis attachée. Par exemple ce lieu [*l'Espinass*], on y est depuis le début. 40 ans qu'on y travaille ici. Il y a l'espace naturel évidemment, mais aussi l'espace social.

Vous avez utilisé le mot paradisiaque, qu'est-ce que ces lieux, ces paysages, suscitent chez vous en termes de sentiment ?

Une notion de liberté dans l'espace. Même si on a pas d'accès aux parcelles comme c'est privé. En tout cas l'oeil, mon oeil est dans une forme d'immensité. C'est une similitude à la liberté. Malgré la contrainte des mêmes obligations que n'importe quel habitant du pays : on ne peut pas construire ce qu'on veut, c'est même plus contraignant. La complication et les contraintes du pays, l'inaccessibilité, le relief, l'escarpement fait que c'est quand même contraignant de vivre là. On s'abîme plus vite.

Il y a-t-il des sons ou des odeurs particuliers qui vous marquent ici ?

Pas spécifiquement. Les oiseaux, justement ce matin on a constaté qu'il y en avait. On était un peu inquiets. [*C'est vrai que d'habitude on n'entend pas d'oiseaux et là...*] Le climat est extrême. On va avoir des pluies très fortes et des jours d'ensoleillement très beaux et successifs. Il faut s'y adapter aussi. C'est une force du territoire.

Cet environnement a évolué pour vous ces dernières années ? Si oui comment ?

L'environnement évolue parce qu'il y a quand même, même si on s'en aperçoit pas, vous qui arrivez vous devez avoir l'impression que c'est vide, qu'il n'y a pas de maisons ni d'habitants. Mais en fait c'est très habité. L'environnement montre que l'accroissement démographique existe. Il y a une pression, touristique aussi. Une pression sur les rivières l'été, les nuisances touristiques. C'est un atout. Sinon comment le pays a évolué ? Décroissance agricole... En fait on est coincé par ce patrimoine qui fait partie du domaine privé et qui empêche toutes velléités communales ou intercommunales qui pourraient être l'émanation d'une collectivité locale. Et ça c'est quelque chose sur laquelle travailler. Après on peut toujours penser que les Cévennes étaient tout à fait différentes il y a 2000 ans, elles peuvent tout à fait retourner à l'état dans lequel elles étaient il y a 2000 ans. Les murs partent, les pluies diluviennes emmènent les terrains dans la Méditerranée. Les Cévennes nous échappent.

Par exemple au niveau du changement climatique vous sentez un impact ?

On a pu constater l'année dernière et l'année d'avant beaucoup d'épisodes cévenols, mais je ne pense pas que ce soit à cause de ça... Pas démontrable en tout cas. Après sur le niveau des sources, on constate déjà en mars que les niveaux sont bas.

Et cette pression touristique dont on parlait tout à l'heure par exemple, est-ce qu'elle vous affecte ?

Moi non. Sur mon lieu de vie non. Je pense que c'est bien en plus que des personnes viennent ici. C'est plutôt le tourisme camping car qui se met à arriver. Ces gens qui s'installent un peu de partout, sur le bord des rivières... Ou alors du tourisme de compétition sportive, de VTT avec des centaines de concurrents. Peut-être pas directement dans la Vallée Longue mais sur le territoire de la Lozère, ça existe. Ça fait vivre mais bon... Ils essaient tout ce qu'ils peuvent pour faire venir du monde, de l'habitant permanent ici. Il y a eu une politique d'accueil ici quand même, avec l'Europe, le fond FEDER.

Que diriez-vous de votre propre rythme de vie ?

Comme j'y suis de façon alternative, il me faut toujours un temps pour me réadapter. Au moins 24h.

En quoi il y a besoin de ce temps ?

En fait il faut se préparer à venir ici pour avoir un minimum de déplacements. Maintenant je considère que de me déplacer ça devient fastidieux, c'est pas enrichissant. Je préfère rester chez moi. Je me prépare et je viens ici pour ne pas faire de voiture. Le rythme de vie ici, comme je n'ai pas d'emploi je n'ai pas besoin de me lever le matin. Pas comme certains qui travaillent assez loin et qui reviennent tous les jours.

Et à l'inverse, avez-vous besoin de ce temps de réadaptation quand vous retournez à Avignon ?

[Hésitation] Oui *[rires]*. Il y a quand même un contraste assez fort ici. J'ai connu des gens qui ne pouvaient pas rentrer dans le territoire, qui ont fait demi-tour. La pression du végétal les a refoulée. Ils sont arrivés ici avec la peur de ne pas pouvoir faire demi-tour en voiture. Ça ça arrive. Des gens qui se sont vraiment posé la question de comment c'est possible de vivre là.

Y a-t-il des choses qui rythment la vie ici et qui sont propres aux Cévennes ?

Aux Cévennes par rapport au milieu rural ? Après il y a les personnes qui font les jardins, qui sont rythmés car il faut intervenir tôt le matin. Sinon...

Par exemple par rapport aux saisons ?

Oui avec le bois de chauffage qu'il faut préparer, les châtaignes pour ceux qui les ramassent. C'est quand même un territoire beaucoup moins saisonnier que la Drôme... Ici il y a la châtaigne, sinon il n'y a pas de cerisiers, d'abricotiers... Ça vit peut-être moins par rapport aux saisons que les autres régions.

Quelles activités est-ce que vous pratiquez sur votre temps libre ?

Je fais de la marche, un peu de photo, un peu de jardin, un peu de bois, un peu de rénovation... Je ne fais pas beaucoup plus pour l'instant. Un peu de relation humaine *[rires]*. De relation amicale. Je cherche à maintenir le lien.

En quoi activités paraissent spécifique à l'environnement ?

C'est le lien qui est spécifique à l'environnement ici. On n'est pas sur des maisons clôturées comme dans un lotissement. Et puis moi j'habite dans un hameau où c'est spécial, il n'y a pas de serrure aux portes. Pendant longtemps il n'y en avait pas *[rires]*. Quand on a besoin d'aller voir le voisin on va chez lui *[rires]*. On peut ne pas se voir pendant trois semaines et tout d'un coup se voir sans arrêts. Comme pour relancer le lien, pour continuer l'histoire. Ça nous fédère en fait. *[Est-ce que tu pourrais continuer de vivre sur le territoire sans entretenir le patrimoine ?]* Disons que moi je suis attaché, à tort ou à raison, au bâti agricole des anciens. Si j'étais là à temps complet, je réinterviendrais sûrement de façon plus efficace dans les parcelles pour essayer de redonner du sens au pays. C'est vrai que le pays perd un peu de son sens.

C'est dû à quoi ?

A la déprise agricole. On est victime des contraintes quand on veut s'installer en tant que paysan. Pour s'installer il faut une surface agricole, chaque parcelle est affectée à un coefficient. Ça donne une valeur... j'ai perdu le terme. C'est déjà une contrainte pour l'obtenir et ensuite il faut pouvoir en vivre. Quand on réussit à vivre de plusieurs petites choses ça va mais... Ça la déprise agricole c'est une thématique sur laquelle il faut travailler. C'est très conservateur comme raisonnement, mais y a-t-il une autre solution ? On n'a plus de sentiers de randonnée, mêmes les communes n'ont plus d'argent pour les entretenir. Autrefois chaque hameau était relié par un sentier. Là dans le vallon on a quinze hameaux, tous reliés par des sentiers auparavant. C'est à l'abandon. Qu'est-ce qu'il faut faire ?

Ces activités qui sont liées au maintien du patrimoine, elles sont inscrites dans des savoir-faire propres aux lieux ?

Là il y a eu la relance de la pierre sèche ici. On a eu beaucoup de chance grâce à des artisans fondus de ça. Vous avez sûrement pu avoir des entretiens avec des personnes directement concernées par la pierre sèche je suppose....

Pas directement...

Cette école, installée ici, relance la dynamique de la pierre sèche dans l'apprentissage. Ça, ça a amené une population qui a envie de se former, d'en vivre, pas en totalité, mais d'en tirer quelque chose. Ça a permis de relancer une conscience par rapport à la construction en pierre qui était à l'abandon. Même le Parc faisait des murs en béton, en ciment. Ça ça a fatalement relancé une dimension que le parc n'avait pas. Le Parc est très conservateur sans penser à une efficacité sur le plan architectural. C'est chouette ce qui se passe là. Donc il y a tout ces aspects-là oui... Comme on est sur des terrasses, tout est bâti ici. Les canaux d'irrigation, dans la rivière tout est bâti, dans les ravins c'est bâti. Les eaux d'orage sont canalisées par des constructions. Tout le pays est bâti.

Vous avez déjà participé à des activités sur la pierre sèche ?

J'en ai fait un peu de la pierre sèche, au début de ma vie ici. Maintenant j'interviens un peu dans le cadre de la formation pierre sèche, sur l'aspect théorique, avant chantier. Quelques jours. Donc c'est bien je peux venir travailler à pied *[rires]*.

Vous pensez que c'est important que les savoirs-faire aient une dimension collective ?

Je pense qu'ici la dimension collective est importante dans tous les cas. On a une population qui aime aller à une forme de vie en totale autarcie, comme une idéologie, et en même temps il y a un caractère social qui fait qu'il y a eu dans les années 90 beaucoup de jeunes qui ont fait des

journées « chinoises ». Il y a eu un deuxième élan de l'installation ici, et il a fallu de nouveau retravailler les sols, reconstruire. Et il y a eu beaucoup d'entraide en journées « chinoises ». Ça les a fédéré. C'est important ici.

Qu'est-ce que l'écologie vous évoque ?

L'écologie pour moi c'est quelque chose de très conservateur. C'est-à-dire que c'est [hésitation], c'est vraiment la science du milieu naturel. Ça n'a strictement rien à voir avec tout ce qu'on met derrière. C'est utilisé dans des tas de rubriques, des tas d'évènements, alors qu'il n'y a rien d'écologique du tout. Je pense qu'ici on est sur un territoire où il y a une préservation écologique assez forte dans la mesure où la forêt qui est là n'a pas été altérée par l'homme depuis peut-être une centaine d'années. On y va plus dans la forêt, encore que celle qu'on vient de traverser si. Généralement on a de plus en plus à faire à une forêt vierge. Ça c'est bien, c'est écologique [rires]. Non le mot écologique est utilisé avec abus, c'est pour se donner une image. Pour moi c'est vraiment la préservation du milieu naturel.

Vous mettez quoi comme valeur derrière le mot écologie ? La préservation, et ?

La reconstruction du milieu, recreation du milieu. Parce qu'il a été altéré. Oui préservation.

Ces valeurs, est-ce qu'elles prennent sens dans cet environnement ?

Après l'écologie ça a peut-être plusieurs dimensions. Si on remet des troupeaux, effectivement on relance une autre forme d'écosystème. Si on laisse tout aller comme ça on va avoir un écosystème avec plus de gros gibiers. Si on remet du pâturage on va retourner vers un écosystème adapté aux exploitations agricoles. Peut-être pour ça qu'il y a moins d'oiseaux, parce qu'il y a moins d'exploitations agricoles. Je ne sais pas, je ne suis pas scientifique du tout. Je ne suis pas naturaliste. Mais les écosystèmes s'adaptent, ça c'est sur.

Est-ce que de manière générale, il y a des causes auxquelles vous êtes particulièrement sensible ?

Ici, sur le territoire ?

En général.

Moi je suis sensible à la consommation énergétique, à la production d'énergie. Sensible aux déplacements, aux modes de déplacement. A l'urbanisme. Je suis très impacté par le fait qu'on ait laissé à des dizaines de milliers de maire, pendant des décennies, des signatures sur des autorisations de construire. Là je suis vraiment impacté parce que la naïveté... les maires n'ont jamais eu de formation pour être urbaniste ou architecte. Ça m'impacte beaucoup quand je vois ce que sont devenus les territoires. On peut aller d'Avignon à Montpellier sans quitter la ville, il y a un bout de garrigue au milieu. Grenoble, Chambéry, Genève c'est une ville. La rurbanisation c'est ça... Bref. Ça ça m'impacte beaucoup. Surtout sans aucune réflexion sur le long terme, c'est très égocentrique. Ça ça m'impacte beaucoup. Les lobbys automobiles, ce qu'ils ont pu nous imposer.

Vous avez déjà été engagé avant pour ces causes ?

Moi j'étais engagé avant dans des causes liées à l'environnement, dans les chantiers de jeunes. Là j'étais engagé, j'étais militant. Le fait d'habiter dans le Parc aussi, le fait d'avoir été acteur dans la commune, pour relever ce lieu par exemple, qui était une ruine. Ça oui. Là on a... je dis nous parce que sur ce territoire je n'étais pas tout seul. Sinon à titre individuel... après j'ai eu des enfants c'était un peu plus difficile.

Et aujourd'hui ce qui vous manque pour vous engager, c'est principalement le manque de temps ?

Et le manque de présence. Après quand j'ai eu des enfants, j'ai quitté le pays parce que ça devenait vraiment difficile. Tout le monde faisait des kilomètres. L'équilibre devenait difficile. On a préféré changer de milieu rural d'ailleurs, on est partis dans un milieu moins enclavé.

Dans le Jura ?

Dans le Jura. Mais même là-bas j'ai toujours trouvé plus de plaisir dans les milieux perdus, dans le haut, que dans le bas où j'étais au départ. Mais je suis pas impliqué car je ne suis pas resté suffisamment longtemps. Là depuis un an je dis que je vais m'y remettre.

Pour ouvrir un peu la question du territoire sur ces engagements, peuvent-ils s'incarner dans une vision commune pour le territoire ?

Oui. Ici ça peut m'intéresser parce qu'on voit les erreurs qu'on a commises, moi j'appelle ça des erreurs tout ce qui a été commis dans les vallées et ailleurs. Alors que dans certains pays d'Europe la réflexion date depuis plus de 30 ans. En Autriche notamment. Ils se sont équipés de professionnels pour faire leur urbanisme. Ici on en est toujours pas là. C'est déplorable. Alors participer à une action oui.

Qu'est-ce que ça pourrait être cette vision commune ?

Justement réfléchir à une forme d'obligation, à une réflexion sur l'urbanisation. On a sûrement besoin de plus en plus de logements, et réfléchir à ce que ça ne soit pas comme ailleurs. On a les lois nationales, des tas de lotisseurs immobiliers qui font leur boulot et qui se répandent de partout. Et là on a peut-être encore la chance d'imposer, même pas de résister, d'imposer une autre forme d'urbanisme. Le hameau où j'habite, les anciens qui l'ont construit en 1700, ils ont 300 ans d'avance sur nous. Parce qu'il est construit, si on l'analyse un peu, c'est intelligent. Intervenir dans le cadre d'une réflexion politique, si c'est bien mené, si la parole est donnée à tout le monde, ça m'intéresse.

Vous pensez qu'il y a des choses sur lesquelles s'appuyer sur le territoire pour nourrir cette vision commune ?

Justement on a déjà tout l'existant. Après c'est vrai qu'on sent bien qu'il y a une pression pour occuper le territoire. Ça se fait sous forme de caravaning caché, de yourte cachée. Il faut débloquer quelque chose là.

Sur de l'habitat léger par exemple ?

Moi il y a un truc qui me travaille, c'est qu'au bout de dix ans que tu n'as rien fait avec tes parcelles, que tu les as abandonnées, elles retournent au domaine commun. Au bout de 30 ans, si c'est 30 ans, parce que bon : j'ai été malade 10 ans, je dois transmettre à mon héritier, d'accord... Mais on ne laisse pas tomber du patrimoine, ou alors on le redonne à la collectivité.

Il y a un sorte de rétention foncière sur le territoire ?

Il y a des hameaux entiers toujours en ruine, pourtant qu'est-ce qu'il y a eu comme énergie humaine pour vouloir le remonter. Mais non. C'est lié à la survie, c'est très compliqué. C'est comme dans les villages à l'abandon, c'est pareil. On a des villages-rue, dans tous les milieux ruraux, qui sont à l'abandon. Il faudrait que tout ça reparte à la collectivité, et puis on rebrasse un projet et on repart avec un projet cohérent. C'est utopique.

Les pratiques communes comme la pierre sèche peuvent-être de bons leviers pour la vision dont on parle ? Ce sont des choses sur lesquelles s'appuyer ?

Dans la commune ici, en 1880, il y avait 290 habitants. En 1945, après la deuxième guerre, il en restait 40. Aujourd'hui on doit être à 100. On doit bien pouvoir reloger 188 habitants de plus *[rires]*.

Questions signalétiques :

- Date de naissance : 1964
- Activité : enseignant dans le domaine de la construction
- dernier diplôme obtenu : DUT
- date d'arrivée dans la Vallée Longue : 1986

ES1 - Retranscription entretien Sébastien

Sébastien : Entretien au PMU, autour d'une bière et d'un café, il est 10h. Sébastien dit Seb par ses amis du bar a un accent du sud plus prononcé que les autres personnes que j'ai déjà interrogées. Il comprend et répond bien aux questions posées sauf pour celle portant sur l'écologie. Il a le sourire facile et il est expressif. Il a accepté l'entretien, avec l'aide du barman qui à notre présentation nous l'a conseillé « Seb, il en a du temps lui ».

Entretien mené par Emilien et Nicolas. Les phrases en gras sont celles des enquêteur-riche-s. Toutes les indications en dehors de l'entretien pour des raisons d'explication ou de contexte sont [en italique].

Depuis quand habitez-vous ici ?

Depuis tout le temps, depuis 47, je suis né à Alès. Mais pas dans la vallée longue, la génération de mon père oui ils sont nés ici

D'où venez-vous et où avez-vous vécu auparavant ?

Je suis né à Alès, j'ai tout le temps habité ici, je suis parti habiter à Florac y a... j'ai toujours ma maison ici, je suis allé habiter à Florac pour le boulot. J'ai un appartement à Florac, mais j'ai ma maison ici quand même. Je suis ici 3 – 4 jours par semaine.

Pour quelles raisons n'êtes-vous pas parti ? Qu'est-ce qui vous a amené ici ?

J'avais du boulot ici, et ça ne m'intéressait pas de partir ailleurs. L'habitude d'habiter ici, les connaissances, les collègues... l'art de vivre dans les Cévennes on va dire.

La convivialité ?

Ouais

Comment délimiteriez-vous votre lieu de vie ? l'espace où c'est chez moi ici.

Euuuh la vallée longue... Moi je me sens bien partout [*rire*] ! Moi je suis Lozérien de cœur et ça restera comme ça, on est ici à côté du Gard, mais je suis Lozérien, on se le fait assez dire [*rire*] et Cévenol surtout ; en-dessous Mende ils nous prennent souvent pour des Gardois. Mende c'est à 80 bornes et c'est la Haute-Lozère ... et quand ils parlent cévenol ils parlent souvent comme si on était des Gardois. Alors que pour les Gardois on est en Lozère.

Il y a une distinction entre vous ?

Oui, il nous le font bien sentir. Quand on va faire la pétanque là-haut en Haute-Lozère, nous on dit Haute-Lozère, on dit pas Lozère, on dit Haute-Lozère.... On le sent quoi, on le sent bien qu'on vient du sud [*rire*].

Qu'est-ce qu'habiter ici signifie pour vous ? Qu'est-ce qu'habiter ici vous évoque ?

Ha c'est mes racines ici, moi ma famille elle est implantée ici depuis cinq-six génération, au moins, mon père était remonté sur l'arbre généalogique jusqu'à 1700 et quelques... Mes grands-parents étaient bouchers, mon père avait le restaurant, ma [*inaudible*] avait l'épicerie, ma famille est implantée ici, ici dans le village.

Pas ailleurs dans un autre village ?

Non non toute la famille était dans le coin là, et moi ici j'ai trois tantes, un oncle, mes parents, des cousins... 40 ou 50 [*rire*] [*les cousins n'habitent sûrement pas tous dans le village, et il y a peut-être un peu d'exagération*]. J'ai fait toute ma scolarité ici, j'ai tout le temps vécu ici quoi.

Qu'est-ce qui vous plaît ici ?

La convivialité, le climat, tout... tout est bon ici... je sais pas comment te dire ça... déjà le climat et la convivialité... tu peux laisser ta voiture ouverte y a pas de... même avec les clés dessus, t'es pas emmerdé... si tu te la fais voler c'est vraiment que tu n'as pas de chance. [*rire franc*]

Avez-vous l'impression que votre lieu de vie est « périphérique » ?

Ah ! pas du tout ! déjà j'irais pas vivre en ville ça c'est sûr ! mais non, on n'est pas loin d'Alès, on n'est pas loin de Nîmes, de Mende... on est quand même à une heure et demie de la mer. Moi je ne me sens pas isolé. En périphérie, même pas, même pas, ici tu as tout ce qu'il te faut. [blanc]

Sinon, en quoi ne peut-on pas dire que le lieu dans lequel vous vivez est périphérique ?

On peut vivre sans sortir du village, sans avoir à sortir ni pour faire les courses, ni pour ... on a tout ici... on a la maison médicale, un coiffeur... Il manque que le dentiste, toubib on a tout, maison de retraite, les pompiers, gendarmerie, la Poste, l'école jusqu'en 3^e. L'internat, il y a tout ce qu'il faut. On est bien loti, il y a deux boulangeries, une au village et une au village au-dessus, on peut vivre ici sans avoir à sortir. Les papis, les mamies ils peuvent très bien vivre tranquilles.

Diriez-vous qu'il y a aujourd'hui des enjeux sociaux et politiques spécifiques à la vie dans les espaces ruraux (et/ou de montagne) ?

Pas du tout... Ils s'intéressent peu à nous... ils s'intéressent peu à nous on va dire. Déjà que les politiques d'ici sont pas bien forts. On est vraiment pris pour...

Vous avez des exemples ?

Pas d'exemple précis, mais moi je suis facteur, quand tu vois les stratégies de La Poste, moi je ne comprends pas moi. Chaque année ils font une réorganisation, ils font péter les tournées, ils font péter les Postes ça devient n'importe quoi ... il pense qu'au fric y a que ça qui compte

Comment interprétez-vous alors les récentes mobilisations (mouvement des Gilets jaunes...) ?

Moi je n'irais pas faire le con dans les ronds-points, mais je les soutiens, 'fin je les soutiens, je ne suis pas allé défilé, mais je ne suis pas contre, au contraire... [Blanc]

Parlez-nous de l'environnement dans lequel vous vivez.

Environnement comment tu veux dire ?

Les lieux qui sont à côté... la question du paysage, quelles sont leurs spécificités ?

Là je sais pas quoi te dire... ben le milieu dans... Le milieu il est assez sauvage ici, il y a beaucoup de vieilles châtaigneraies, qui sont plus entretenues malheureusement... les anciens ils ont fait du boulot monstre, maintenant y a plus personne qui entretient, sinon ... moi ça me convient bon, dès qu'il y a plus de châtaignes moi je suis malade [rire] Y a 40 ans en arrière tu voyais courir une souris par terre, alors que maintenant ça s'est fourré de partout, c'est de la végétation... Ça a explosé... à part autour des maisons, mais bon...

Qu'est-ce que ces lieux suscitent chez vous ?

Moi je suis fier de mon pays, et je sais pas quoi te dire...

Vous pouvez nous préciser le mot pays...

Mon pays, de la petite région, des Cévennes de... le respect de ce que les anciens ont fondé quoi. Les Cévenols c'était des rudes à l'époque, c'était des rudes. [rire]

Vous qui êtes facteur quand vous faites votre tournée y a-t-il des sensations particulières, agréables, ou de plus négatives... ?

C'est-à-dire quand tu montes un peu en altitude, tu as la vue, tu vois pratiquement la mer, le jour ou c'est clair là-haut tu vois pratiquement le phare du Grau-du-Roi le soir, l'été tu vois le phare du Grau-du-Roi. Tu as la vue, tu as... c'est un paysage extraordinaire... après tu navigues la nuit en voiture tu vois des animaux, tu vois, c'est extra, je pense qu'il n'y a qu'ici que tu peux voir ça. Les petites routes où tu n'as personne qui passe, la nuit tu vois des sangliers, des cerfs, des biches c'est un régal quoi. Après il faut être né là-dedans.

Comment votre environnement a-t-il évolué ces dernières années ?

Non Le plus gros changement c'est au niveau du Gardon, je pense, nos politiques font beaucoup de conneries, je pense. Quand j'étais gamin, je me rappelle moi, juillet-août, tu allais là-bas en bas tu te baignais, maintenant ça c'est fini, arrivé au mois de juin [*il siffle*] allez y a plus d'eau. Je pense qu'ils ont trop laissé engravionner engravionner... ça... y a plus de poisson... y a plus ... Moi j'avais 20 ans, je prenais ma canne à pêche, une heure à la pêche je prenais 8-10 truites, maintenant il faut y aller 30 fois pour avoir 8 truites. Je pense que c'est l'entretien des berges, entretien du lit de la rivière... qu'ils ont tout laissé tomber. Pollution ici, je pense pas qu'il y ait trop de pollution, je pense pas. Avant, tous les maçons allaient prendre leurs graviers dans le gardon, maintenant y a plus de poissons, mais faut plus y toucher quand même [*rire*], à mon avis ils ont tout fait à l'envers. Chacun a ses idées après [*rire*].

Que diriez-vous de votre propre rythme de vie (rythme quotidien, hebdomadaire, saisonnier, annuel) ?

Oula moi il est tranquille... on a tous nos saisons. Moi d'avril à septembre mon occupation c'est pétanque, de septembre à mars c'est la chasse, là j'ai arrêté la chasse y a trois semaines, il y a un petit trou jusqu'au mois d'avril, après on va attaquer la pétanque. Tu vois chaque année c'est à peu près réglé quoi.

C'est vos activités qui règlent votre rythme... ?

Ouais.

La chasse, ça dure ... ?

6 mois, après les concours avec les chiens ça dure un mois et demi, deux mois. Les concours de meutes, on va dans le Var, dans l'Ardèche, la Haute-Loire, on monte de partout. Les chiens sont jugés selon le travail qu'ils font. C'est pour l'amélioration des rares comme ils appellent, ça dépend de la Centrale Canine...

Et votre rythme de vie en semaine ?

Avant je travaillais, semaine boulot, le soir tranquille et le week-end collègues [*aller retrouver des amis*] maintenant, je ne travaille plus.

Quelles activités pratiquez-vous dans votre environnement / les lieux qui vous entourent / les lieux dans lesquels vous vivez ? En quoi ces pratiques vous paraissent-elles spécifiquement liées à votre environnement ?

La chasse, la pêche, la pétanque, les collègues, le bistro... qu'est-ce qu'on fait encore... on travaille un peu à la maison, mon père, mon père on fait l'entretien de son jardin, jardinage. Après comme activité ici...

Vous avez d'autres activités en extérieur ?

Je me déplace en extérieur pour aller voir un match de foot, dans les stades sinon bon euuh...aller voir un rallye quelque part...

En dehors de la chasse, vous allez en randonnée ?

Hors période de chasse, on entretient le montage, on refait les chemins pour la chasse. Ça prend toute la journée. Le week-end on va prendre la débroussailleuse et on va faire les chemins, on essaie d'entretenir quoi.

Ces pratiques – ou certaines d'entre elles – sont-elles inscrites dans des savoir-faire spécifiques aux lieux ?

Certaines activités, je pense, oui, moi je côtoie beaucoup de chasseurs, qui chassent ailleurs qu'ici, et ils disent qu'on est bien ici, ils nous disent vous savez pas la chance que vous avez, ici on ne se fait pas emmerder, par les voitures, les routes, ici on chasse sur 12 000 hectares et les autres ils sont 30 dans l'équipe et ils chassent sur 800 hectares. Sur la société de chasse on est 320 chasseurs pour 12 000 hectares. On part de la limite de la Lozère, sur le pont un peu plus bas et ça monte jusqu'au col de Jalcreste, divisés en 14 équipes, on a à peu près 1000 hectares

chacun, si on marche chez le voisin, ça se passe bien. On n'est pas emmerdé... à des endroits quand je vois comment ça se passe je n'y vais pas avec eux.

Pour la chasse, il y a eu une évolution chez les animaux ?

Il y a eu une grosse augmentation de sangliers, de 2010 à cette année [2019] on va dire, cette année ça a un peu baissé, mais y en a suffisamment pour s'amuser quoi, y a ce qui faut.

Vous chassez quoi ?

Du gros gibier.

C'est du loisir essentiellement, la viande vous la mangez ?

Ouais on se la partage entre chasseurs, moi c'est loisir/passion. Moi sans la chasse je ne vis pas. [rire]

[Question répétée sur le savoir-faire spécifique au lieu.]

Non je ne pense pas. Après il faut s'habituer à l'environnement ici, à la manière de vivre ici, mais je pense que chaque région a sa manière de vivre. Nous c'est spécial parce que si tu veux travailler ici pour en vivre, il ne faut pas être fainéant, c'est pas facile quoi, tu veux faire ton jardin, faire pousser des salades, un coup c'est comme ça, un coup c'est comme ça... t'a rien de plat ici. [rire] Je sais pas si tu t'en es rendu compte. [rire]

Y a-t-il des savoir-faire spécifiques à ces lieux dans la vallée longue ?

La culture de la châtaigne, l'élevage agro agro... de la chèvre de pélardon tout ça, maintenant il n'y en a pratiquement plus, avant les vieux ils avaient trois ou quatre chèvres, des moutons... les paysans ils vivaient comme ça... Moi mon grand-père, il était boucher, les bœuf les génisses et tout ça il les achetait à 40 km d'ici.. Maintenant ça peut toujours se faire, mais c'est plus pareil... Le village c'est pas pareil qu'avant, avant dans le village tu pouvais aller au bistro à 12h tu avais 30 à 40 papis qui faisaient la belotte l'après-midi. Jusqu'à 5 h de l'après-midi, tu le vois plus ça. Avant les vieux ils étaient pratiquement tous mineurs. Y a 50 ans - 60 ans le matin il partait trois cars de mineurs là ; ils descendaient en car à la Grand Combe et ils remontaient le soir, ça vivait de la mine. Maintenant tout est fermé, des vieux mineurs il ne doit plus en rester beaucoup. Dans le village je crois qu'il n'en reste plus, peut-être un mais c'est pas sûr.

En lien avec les pratiques dont nous parlions et les lieux dans lesquels vous habitez et vivez, qu'est-ce que l'écologie vous évoque ?

Alors [rire] je vais vous répondre franchement, je pense que ceux qui s'en occupent ils n'ont rien compris.

Alors pour vous l'écologie, qu'est-ce que c'est ?

À mon avis, ceux qui sont dans la montagne tous les jours ils sont plus écolo que ceux qui sont dans les bureaux à Paris. Après au niveau politique pour moi ils sont nuls, comment te dire, ils veulent apprendre des choses à des gens qui comprennent cent fois plus qu'eux. Le réchauffement climatique et tout ça... à mon avis c'est juste une histoire de pognon. Le changement climatique ici je ne le vois pas. Après nous on ne s'en rend pas compte, une ville comme Marseille ils ont la pollution, ici on s'en rend pas compte. À mon avis les politiques se servent de l'écologie pour cacher tout ce qui font derrière. Comme ils ne feront jamais rien de toute manière, à mon avis, c'est pas eux qui feront changer le climat, je pense, pas, sinon ils s'en seraient occupé plus que ça. Après je suis chasseur, alors je suis pas trop copain avec les écolos, ça marche pas trop ensemble. [rire]

Il y a une rivalité du coup ?

Moi j'entends parler un écolo je lui parle pas, on se battrait. Moi je pense qu'on est plus au courant de ce qui se passe qu'eux. On est 8 mois par an dans les montagnes, 2 mois par an dans le Gardon et on sait ce qu'il faudrait faire et eux ils ne savent pas. À mon avis, mais bon...

Il y a un conflit entre vous et les écologistes ?

Il n'y a pas forcément de conflit, mais il faut que tout le monde reste à sa place quoi. [rire]

Et qu'est-ce que ça vous évoque quelqu'un qui est écolo ?

Ben qu'il le prouve déjà... après je ne peux pas trop vous en parler, car je rapporte toujours l'écologie à la chasse alors... c'est toujours conflictuel... moi depuis 40 années ici, que je vois un mec qui arrive, qui achète une maison et qui te casse les couilles, il veut t'apprendre comment ça marche... tu lui dis ho ! ça fait 50 ans qu'on habite ici, on sait comment ça marche y a pas besoin de nous le dire. Mais je peux pas trop te parler de ça, en tant que chasseur je n'ai pas assez de recul tu vois. [rire]

D'une manière générale, y a-t-il des causes, des revendications auxquelles vous êtes particulièrement sensible ?

Non... à part qu'ils tuent le service public dans les petites communes, mais qu'est-ce qu'on peut y faire [rire]... tout se rapporte à la politique après

Après au niveau associatif ...

Ah oui c'est associatif ici, y a un comité des fêtes, y a un club de foot, y a un club de pétanque, l'amicale laïque de l'école

Diriez-vous que vous êtes impliqué ou engagé en leur faveur ?

Je me suis occupé de la pétanque pendant 20 ans, du foot pendant 10 ans, j'ai été sapeur-pompier pendant 5 ans, et là maintenant je suis à la chasse, je fais pas partie du bureau, mais je donne un coup de main. Oui le milieu associatif ça marche pas mal ouais. Tenir la buvette, donner un coup de main, entretenir les chemins, organisation des concours de pétanques, les championnats départementaux... on a un champion départemental.

Si oui, quelle contribution y apportez-vous ? (En termes de connaissances, de ressources matérielles, de temps...)

On essaie de maintenir le lien... après toutes les associations ont le matériel

Si oui, qu'est-ce que cette implication vous apporte ?

C'est animation du village, garder le lien... Le village s'est bien rajeuni, les jeunes ne travaillent pas forcément ici, mais ils habitent ici. Oui ça s'est bien amélioré on est pas mal de jeunes maintenant, au comité des fêtes, ils sont 60 à 70 jeunes, pour une commune comme nous c'est pas mal. On doit être 750 ou 780 habitants. C'est à peu près 10% de la population qui est dans le comité de fête et tout. Ça tourne bien. La pétanque on est pratiquement 100 licenciés, le foot ils sont une quarantaine de joueurs, il y a des équipes de gamins U11, U13, pour un petit village comme ici c'est bien. On a une trentaine de pompiers. Personnellement c'est bien, les gens s'aperçoivent que ça bouge

La dynamique est importante ?

Ouais, ah oui sinon t'es mort si tu ne fais rien, tu n'as plus personne qui vient. Non, mais là je trouve que c'est bien

Ces engagements pourraient-ils s'incarner dans une vision commune pour le territoire ?

Je pense que oui... ici on est connu nationalement par rapport à la pétanque, on a eu un champion de France et un champion du monde dans le village... deux fois champion de France, une fois Champion du Monde, il est passé au trophée à la télé sur canal + et tout... et il a bien insisté « je suis du Collet-de-Dèze ». Après au niveau chasse on est connu inter-régionalement, car on organise un bevé de chasse tous les ans pendant 3 jours, et il y a des gens de partout qui viennent. Du Doubs, de la Normandie, Ariège de partout quoi. Tout le monde nous connaît, tu parles du Collet-de-Dèze y a au moins la moitié des départements français, par rapport à la chasse, qui connaissent. Dans les revues de chasse, on y est au moins une fois tous les mois. [rire]

Quelle pourrait être d'après vous cette vision commune du territoire ? En quoi peut-elle répondre aux enjeux que nous avons évoqués précédemment ?

Pour tout le monde, je ne pense pas, mais pour beaucoup de monde je pense que oui.

Sur quoi cette vision pourrait créer une vision commune du territoire ?

Ben la convivialité entre les villages. Il y a 7 villages et entre les villages on s'entend bien, je vais pas dire qu'il y a une très bonne entente mais une entente, à part quand les politiques ils veulent faire le rassemblement de commune...il y a des fêtes...

Questions signalétiques

- Date de naissance :1972

- Activités (professionnelles et/ou autres) : Facteur et tu peux mettre aussi chasse, pêche, pétanque nature, champignons, c'est mon art de vivre, si j'ai pas ça je ne vis pas, tu ne me feras pas habiter à trente kilomètres, tu me feras pas habiter à Alès moi je ne pourrais pas habiter [rire], moi je sors de ma maison, 50 mètres et je suis dans l'eau, je suis dans le gardon, je suis dans la montagne, si je vais à Alès et qu'il y a du béton de partout, niet ! [rire] Tu es tombé sur un vrai cévenol [rire]

- dernier diplôme obtenu : sans diplôme. Je suis parti faire un BEP à Alès, mais ça n'a pas marché, j'ai repris un bar ici 5 ans, après j'ai travaillé à la bellil, puis je suis rentré à La Poste.

- date d'arrivée dans la Vallée Longue (et dans les Cévennes si différentes) : 1972

Discussion informelle, hors enregistrement après l'entretien, on fume ensemble sur la terrasse du bar. Il fait signe à quasiment toutes les voitures qui passent (il connaît presque tout le monde au village) « un couple de Marseille se sont installés ce sont des gens bien qui s'intègrent, mais y en a qui sont cons qui viennent pour mettre le bazar dans le village ». (Il est chasseur et il ne faut pas lui parler des écolos) Pour lui il y a pas mal d'emplois dans le village, le collège, la maison de santé.

ES2 - Retranscription entretien Samuel

Entretien au PUM autour d'une bière, offerte par Samuel, il est un bon ami de Sébastien, lui aussi a un accent prononcé, mais est d'un caractère plus calme que celui de Sébastien. Accent et expressions du coin. Boulanger qui va vendre son établissement. Plusieurs fois il fera la bise à un-e client-e du bar y pénétrant. D'ailleurs le PMU qui fait aussi restauration se remplit avec des hommes de chantier qui viennent y manger. L'ambiance devient plus bruyante.

Entretien mené par Emilien et Nicolas. Les phrases en gras sont celles des enquêteur-rice-s. Toutes les indications en dehors de l'entretien pour des raisons d'explication ou de contexte sont [en italique].

Depuis quand habitez-vous ici ?

Ça fait 44 ans, moi je ne suis pas né ici, mais je suis arrivé ici j'avais 18 mois, j'en ai 46 au mois de juin.

D'où venez-vous et où avez-vous vécu auparavant ?

Du coup moi, mon père avait un restaurant à Saint-Michel-de-Dèze, les murs sont toujours à lui. Mes parents ont acheté en 1975, moi je suis né en 1973 à côté de Montpellier, on est venu ici. Puis à 16 ans je suis parti faire un apprentissage à Gange, dans l'Hérault, deux ans, après je suis parti à l'armée, car à l'époque il y avait l'armée encore... et puis j'ai bossé dans le coin, puis je suis parti bosser 3 ans à Paris, puis je suis parti faire les saisons, j'ai d'ailleurs connu ma femme en Savoie, elle est Bretonne, elle a fait ses études à Bordeaux.... Et puis les Cévenols reviennent aux Cévennes quoi de manière générale. Pour nous c'est important. On dit que les Cévennes c'est la petite Corse, qui manque la mer... c'est chouette... bon moi je suis pâtissier de métier, après j'ai été chef de cuisine pendant 10 ans en Savoie, Villard la Tousur, l'été à Miallet [*en dessous de Saint-Jean-du-Gard*]. Quand on est revenu, j'ai un cousin qui avait un resto à Bordeaux on est allé travailler pour lui, puis j'en ai eu plein le cul de la cuisine, donc j'ai voulu monter mon affaire... entre temps j'ai travaillé à Florac aussi. Et je dis à ma femme, je vais monter une boulangerie, c'est le plus facile entre parenthèses... c'est plus facile à gérer, car le travail est fait en amont... en restauration c'est sur l'instant quoi. Et là je suis en vente, normalement je dois monter chez le notaire mardi, il y a de grandes chances que je vende.

Vous voulez partir ?

Non, non on va rester là. Nous on a une maison à Saint-Julien-des-Points... on va rester par là.

Pour quelles raisons êtes-vous venu vivre ici ? (Qu'est-ce qui vous a amené ici ?)

Je ne sais pas... ça se calcule pas trop...fin c'était logique... pour moi, les Cévennes on y part, mais, moi je n'y suis pas né, mais je suis devenu Cévenol. Cévenol c'est pas juste parce qu'on habite dans les Cévennes, c'est un truc avec le châtaignier, avec la pierre, tout ça, moi je fais mon jardin, je coupe mon bois, pas parce que je suis rustre, pas parce que je suis radin, parce que je ne vois pas les choses autrement. Moi me chauffer, faire la soupe sur le poêle à bois, ce n'est pas être en arrière, c'est c'est aimer ce qui est bien. Moi j'ai deux gamines, une qui a sept ans et une qui a trois ans, moi je leur apprend à ramasser les salades sauvages, les trucs comme ça. Ici on a ce truc... on a le rapport avec tout le monde, des anciens comme Arsène qui est Breton, dit « Papi » assis à la table dernier nous. C'est l'ancien. Moi je suis arrivé à 18 mois, moi j'ai beaucoup bourlingué, je suis parti plusieurs fois, mais en revenant. Partir pour travailler et revenir... de même manière que les immigrés, machin... qu'ils soient Portugais, Marocains... pendant les vacances ils retournent au bled quoi... ben nous c'est pareil, c'est ça quoi. Moi quand je travaillais sur Paris, je travaillais pendant cinq semaines plein pot et je prenais une semaine pour pouvoir revenir, en vacances pour pouvoir se ressourcer, car il y en a besoin. Seb... 'fin

Sébastien il a toujours habité ici, mais moi... dans mon métier j'ai préféré, j'ai pas trop eu le choix non plus, mais il a fallu bouger... pour aussi, pour apprendre, c'est pas des régions, c'est pas fleurissant, à la Grand Combe il va y avoir... visiter les Cévennes, les gens ils passeront comme à Sigean, Sigean c'est le parc africain où tu restes en voiture pour pas... comment ça s'appelle, le machin... le territoire Causses Cévennes qui sont passés là, c'est classé à l'Unesco c'est ça... ouais... mais on ne fait pas grand-chose pour les populations qui sont là... comme moi je suis boulanger [*sa main monte sur son cou pour monter l'étranglement de la situation*] nous ça... on travaille, je me plains pas forcément, mais les anciens ils consommaient d'une façon, et les jeunes ils consomment différemment quoi... si dans les villes il y a autant de boulangeries, les chaînes, les McDo c'est que les gens consomment sinon y en aurait pas tant, donc les petites structures, ils travaillent moins... ici les gens qui viennent en vacances avec des gamins et des ados... y a des années t'y mets un coup de barre hein, ce n'est pas possible, tu ne peux pas rester y a rien à faire. Le soir à 20h30 le bar il est fermé... nous quand on était gamin les bars étaient ouverts jusqu'à trois heures du matin, ou au moins jusqu'à une heure du matin.

Comment délimiteriez-vous votre lieu de vie ?

Moi ben, c'est du point de Sainte-Cécile, puis Jalcreste, Chamborigaud et puis Saint-Germain... c'est pas beaucoup, mais moi je me sens vraiment dans les Cévennes quoi, c'est plus, sans être ultra chauvin non plus, il faut bien l'être quand même. Ici ça marche bien avec le tourisme vert, mais voilà... j'ai l'impression que la politique, pas que le gouvernement, que ce soit le maire ou qui que ce soit... ils voient pas, ou ils peuvent pas... c'est facile de dire, « y a qu'à, faut qu'on », mais on ne peut pas tout faire... mais il faudrait intégrer un peu plus tout le monde. Avant y avait des campings de partout... des petits campings, camping à la ferme où tu plantais ta tente. Là maintenant au Collet, ça a été repris l'an dernier par un gars qui d'ailleurs se bouge, mais bon ça vivote... on a besoin du tourisme pour s'en sortir dans le coin.

Qu'est-ce qu'habiter ici signifie pour vous / qu'est-ce qu'habiter ici vous évoque ?

Ben, moi j'habite à Saint-Julien... de ma fenêtre, de la fenêtre des chambres de mes filles, je vois le barrage, j'ouvre les fenêtres, je vois les châtaigniers, le soleil, l'eau, c'est la liberté quoi, c'est... alors ça se paie, car quand l'hiver est bas et qu'on se gèle le pompom, c'est pas miraculeux, mais on est bien ici, ici les gens ils n'ont jamais crevé de faim par exemple, il ont vécu, c'était dur... je parle des temps lointains m'enfin... le châtaignier, nous on appelle ça l'arbre à pain le châtaigner parce que, la châtaigne ils la ramassent, ils mangent, ça permet d'élever un cochon et quatre chèvres... les chèvres, ça donne le lait et le fromage et puis un peu de viande. Bon après pour moi la question se pose pas trop... je ne me verrais pas vivre ailleurs, je suis parti bourlinguer faire mes études et j'avais un projet de monter une boulangerie-pâtisserie au Cameroun... et j'avais toujours envie d'aller voir ailleurs... mais en vieillissant, c'est pas que je ramollis, mais on est bien ici, puis ici on a notre entourage ici. Les gens que l'on connaît depuis toujours, même si on ne se côtoie pas depuis tous les jours. Ça fait du bien de se sentir... de sentir les proches.

Avez-vous l'impression que votre lieu de vie est périphérique ?

Non, parce qu'ici on a tout, ici on a un toubib, y a un boulanger, il est pas bien bon, mais c'est pas grave. [*rire*] Si au Collet on a tout, quand on prend la voiture, on est à 25 min d'Alès... le gars qui habite... moi justement quand j'habitais à Paris, pour aller quelque part, il fallait une heure de transport en commun quoi... j'habitais dans le 19^e [*un ami a Samuel l'interrompt et lui fait la bise*]... Mon point de vue à moi, je vis avec ce que j'ai, j'essaie pas de donner... avant si je faisais des rallyes, il m'a fallu gagner beaucoup d'argent, car il m'en fallait beaucoup pour mes passions, on vivait on sortait... maintenant j'ai mon cocon, ma baraque, on fait, on essaie de se créer moins de besoins... du coup c'est plus facile quoi. Mais à 20 ans, j'avais besoin de bouger, moi c'est pour ça que je suis parti, parce que la ville c'est important... vous, vous êtes de Lyon,

vous voyez, ma frangine habite à côté de Lyon. Je pense qu'à tout âge on a besoin... à un âge, on a besoin de faire un retour à ses sources, y en a qui sont capables de se barrer, de tout lâcher, moi en tout cas j'ai besoin de me sentir... voilà... ça rassure quelque part aussi... ça rassure de connaître où on est, et de pouvoir aussi inculquer à ses enfants ou pas d'ailleurs... il y a pas mal de gens qui s'installent, on leur apprend un petit peu... on donne ce qu'on a, le cévenol est comme ça aussi, moi je vois ma belle-famille en Bretagne et les Bretons ils sont exactement pareils que nous... des caractères de merde, mais par contre quand ils donnent, ils donnent... donc ici on a tout. Non je ne me sens pas en périphérie, mais quand on est jeune, quand on commence à draguer, machin... qu'on se cherche, je dirais qu'à l'adolescence, quand on est jeune, qu'on a la vingtaine y a un manque, ça fait juste ici, voilà, mais après on revient quand on est structuré, quand on est en famille et tout... Il manque quoi ? D'aller faire ses courses machin, mais ça, c'est 30 minutes de route, ce n'est pas... y a des endroits qui ne sont pas périphériques qui sont... où on se croit en pleine ville ou quoi et que c'est vachement plus compliqué de se déplacer ou quoi... ici, quand je cherchais du personnel, on me disait « oulala on va pas monter au Collet-de-Dèze, vous vous rendez compte c'est en Lozère... », mais moi je dis, si vous êtes du côté à Alès... c'est souvent des gens d'Alès... mais pour monter il faut 25 minutes - 30 minutes, par contre si vous êtes du côté d'Anduze et vous allez travailler à Rousson il faut 30 minutes pareil... ça dépend où on se place quoi.

Diriez-vous qu'il y a aujourd'hui des enjeux sociaux et politiques spécifiques à la vie dans les espaces ruraux (et/ou de montagne) ?

Si y en a j'ai pas l'impression que ce soit bien bénéfique pour nous... il faut mixer tout le monde, il faut arrêter de mettre les mêmes populations au même endroit... enfin à mon point de vue... bon il y a des gens qui arrivent, des gens qui sont aisés qui achètent des propriétés et ils restent entre eux, il ne se mélangent pas... après dans les villages, c'est des petits appart' qui ne sont pas super et là le monde qui vient ils restent aussi entre eux, car ils sont défavorisés ou quoi... et moi je pense qu'au lieu d'aller de l'avant, ça crée un gouffre quoi... je ne sais pas comment l'expliquer... moi je parle super mal... mais ce que je veux dire, c'est qu'on devrait, moi je suis pour le vivre ensemble, moi demain tu me mets dans le désert, je trouverais quelqu'un avec qui discuter, j'aime ça quoi, c'est super important. Et en fait de trop ... c'est un peu l'image des autres pays aussi, c'est qu'on est en train de séparer les classes, c'est ce que je trouve moi. Moi je suis enfant de restaurateur et d'artisan et commerçant... et avant il y avait une population qui, une population du milieu qui arrivait à vivre correctement « laissez-moi mon comme il faut » et on n'avait pas faim, j'ai jamais roulé en Porsche, mais je n'ai jamais eu faim quoi... à l'heure actuelle y a des gens qui roulent en Porsche et d'autres qui ont faim... plus ça va... même chez nous ça arrive, c'est en train de venir et on le ressent. Ça je pense que c'est une politique qui est en place où on sort un peu des villes pour... décaler un petit peu et décaler la misère c'est... il faudrait mieux après c'est une philosophie qui m'est propre, mais... je pense pas que ce soit vraiment la bonne chose... essayer de plus mélanger le monde quoi. Bon il y a des associations, il y a des super associations, apparemment sur Florac ou quoi, y a « Quoi de neuf », mais c'est qu'ils mettent tout le monde ensemble quoi... Donc ça fait des séparations, machin « regarde ceux-là ils sont tous ensemble » et moi je pense pas que ce soit bénéfique.

Vous avez dit qu'il y a des nouveaux arrivants, plutôt dévalorisés et d'autres plutôt aisés... ?

Alors y a des gros mas, des propriétés qui se vendent, des trucs qui se vendent cher, bon ça, c'est des gens qui ont de la thune qui achètent... mais ils restent entre eux... bon ils font travailler les commerces un peu et encore pas forcément... car si c'est des Hollandais quand ils arrivent, les valises sont pleines... et après les gens qui viennent qui sont en location, dans les logements

sociaux, heureusement qu'il y en a d'ailleurs, mais y a plus de mixité. Les anciens ici, les gens ils les voient un petit peu comme des... des anciens qui ont toujours trimé, ils voient des gens qui ne travaillent pas qui sont là, ils les regardent un peu d'un sale œil... puis les autres c'est eux qui regardent le monde d'en haut quoi ... Moi je trouve que ça sépare, au lieu de repeupler les Cévennes, on les repeuple, mais en mettant des castes quoi, comme est la nation, comme est la France actuellement. À mon point de vue.

Si oui, avez-vous le sentiment que les enjeux liés à la vie dans les espaces ruraux sont aujourd'hui pris en compte par la société dans laquelle nous vivons et les politiques qui y sont menées ?

Non, je n'ai pas trop l'impression qu'ils s'intéressent à nous... si ! au moment des élections ça va le faire oui, ils vont venir...

Sinon, comment interprétez-vous alors les récentes mobilisations (mouvement des Gilets jaunes...) ?

À la base c'était super... et comme tout, il doit y avoir un début et une fin. Bon ça a tardé, après y a un moment sur Alès, ils taxaient les mecs en camion, les Polonais ou quoi, ils leur demandaient du pognon pour pouvoir passer... c'est pas normal... Moi je connais du monde qui se sont foutu en maladie, pour aller sur les ronds-points, moi je suis désolé. Moi ma fille elle fait du cirque, le samedi matin, je récupère tout mon pain du vendredi et je le descends pour donner aux gars un petit truc, faire plaisir et tout... quand j'ai vu les figures qu'il y avait au milieu... les gars ou c'est pour briller, ou c'est pour foutre la merde... mais les vrais qui sont vraiment motivés je pense que... ça traîne trop... à la base c'est joli, mais on ne dégrade pas. Actuellement y a des manif là, les Algériens, ils n'ont rien pété, chapeau, on peut prendre exemple... on peut critiquer, car souvent on critique tout le monde. Mais là on va bruler, mais là c'est de la connerie, on pète tout, ils y vont, ils pétent tout, pour se faire entendre. Y a pas de problème, un jour on prend les téléphones, et on coupe tous les téléphones, plus internet plus rien, on ne va pas aux banques, on n'achète pas des clopes. C'est facile d'aller sur un rond-point, ils fument trois paquets de clopes, celui qui fume dans sa journée il fume trois paquets de clopes sur le rond-point... et il fait quoi ? ils engraisent l'État. Si on veut bloquer, on bloque, mais on bloque intelligemment... moi j'étais prêt à fermer, et je ferme deux ou trois jours s'il le faut. Mais on s'y met tous, on ferme, on bloque ... après ça suit, ou ça ne suit pas... c'est difficile, car le Français est nombriliste, c'est un trou du cul, il a son cul et son nombril. Il regarde ce qui va lui arriver à lui, à son petit truc... se mettre en maladie pour aller manifester, je suis désolé, mais c'est...

Parlez-nous de l'environnement dans lequel vous vivez.

Moi, je suis ici, je suis artisan, je ne comprends pas la question... Moi, ici j'aime la nature... aller me balader, ramasser des salades sauvages, des champignons, aller faire un tour à la pêche, plus nature... après essayer de... je vais à la pêche moi, je n'attrape pas beaucoup de poissons, mais je ramasse, mon sac à dos est toujours plein, je ramasse les cannettes qui traînent et tout ça... je vais par petites contributions... quand je faisais du sport auto, avec mon écurie, quelques potes, on faisait pareil, et tout le bord de route, on ramassait, on ramassait un peu les merdes... c'est pas tuer un castor ou sauver un arbre, c'est pas trop con mon truc, c'est être... c'est un peu vague, mais voilà, moi j'essaie de vivre ...

Protéger, entretenir ?

Ouais un minimum, oui on va dire d'entretenir oui, de pas laisser trop de merdes, et d'être un peu logique.

Parce que cet environnement ? ...

Parce que c'est fragile, nous en été, quand nous on était mômes il y avait de l'eau de partout, maintenant il y en a beaucoup moins, alors on dit que c'est le climat, certainement que ça y

joue... mais je veux dire, l'eau elle y est, elle est dessous, c'est qu'avant les papés ils allaient faire le sable dans le Gardon, là maintenant il ne faut plus toucher, car s'il y avait une truite... des truites y en a plus, on le sait qu'il y a plus de poissons, mais... en fait c'est la technique du parapluie, pour ne vexer personne, on fait plus rien... donc l'État interdit d'aller récupérer du gravier dans le Gardon, car si jamais les pêcheurs savent qu'on va récupérer du gravier dans le Gardon, les pêcheurs ils vont dire que c'est pour ça qu'il n'y a plus de poissons, mais c'est la technique du parapluie, moi j'achète des produits pour mon boulot... y a marqué « attention, risque potentiel de », pour la farine, « risque potentiel de fruit de mer », parce que dans le laboratoire où ils fabriquent la poudre à crêpes, il est possible qu'un jour ils eussent traité des huîtres ou quoi... « si y a une faute ce n'est pas la mienne ». Il faut quand même, quelque part, garder ce qu'on a et en faire quelque chose... pour le monde, pour l'avenir et déjà pour nous aussi, il faut être égoïste un peu... quand on va se baigner et foutre le pied sur un caisson de verre... bon moi quand j'étais même on a fait les cons, on a pris des bitures sur le Gardon comme tout le monde, on allait au Gardon, on faisait du feu et on fumait des pétards et buvait des cannettes... je veux dire on ne jetait pas les cannettes contre les rochers... à l'heure actuelle, là où il y a un peu de l'eau, ils pètent les cannettes. Pour pas les remonter c'est un peu con quoi.

Qu'est-ce que ces lieux suscitent chez vous ?

C'est la liberté, la sérénité, la joie, c'est la fierté d'être Cévenol, quand je vais couper un bout de bois, c'est pareil, c'est une fierté quelque part, car ça se mérite aussi... on doit se donner la peine de... quand on va faire un tour aux champignons, on doit se donner la peine d'y aller, si le soir je me fais une salade de respouchous, salade sauvage ou des pissenlits je suis allé les ramasser. Moi mes parents avaient un restaurant et j'étais gardé par une nourrice... et le soir je rentrais à la maison, et eux ils m'ont appris à ramasser ça. Moi je vais me promener, j'ai toujours un sac dans la poche, je ramasse les pignes, les pommes de pin, pour allumer mon feu ou quoi. En fait si je fais pas ça j'ai l'impression de perdre mon temps. Alors c'est pas être... j'aime bien me balader avec mes filles, je vais essayer de leur expliquer ce que c'est cet arbre ou cette plante, j'ai ce truc de donner ou de recevoir, qu'il y ait toujours un échange, qu'il y ait quelque chose qui circule. Et ici c'est ça... Parce que si tel rocher à tel endroit où, par exemple là où il y a le relais ou quoi, on sait que vers midi si y a les nuages là-haut il y a de grandes chances de se prendre un orage sur la gueule. Mais moi ça si on ne me l'avait pas dit, je ne l'aurais pas vu de moi-même, et c'est important de faire tourner tout ça, c'est une fierté d'être Cévenol.

Du coup au niveau des émotions le fait d'avoir cette connaissance... ça ?

Ça enrichit, ça rend heureux, moi je suis heureux d'être là, je parle Occitan, le patois d'ici, c'est une fierté, c'est personnel, c'est pas être fier pour se faire briller, c'est être content. Avec Seb, Sébastien qui était avant moi, on se connaît depuis toujours, on est potes, même bien. On voit les choses complètement différemment, lui il n'a pas bougé de là... il voit les choses d'une façon, moi je les vois d'une autre... mais quelque part ça se rassemble, car on est fier d'être nous quoi, d'être ensemble... la mixité quoi... et ce qui me fait un peu flipper par rapport comme ça se repeuple... les Cévennes ça bouge comme tout le pays, comme tous les mondes ruraux, mais moi j'aimerais bien qu'on arrive à ... car moi je m'entends autant bien avec les chasseurs, qu'avec les babos, les babacool quoi, les nouveaux Cévenols... je suis un peu de tout ça.

Comment votre environnement a-t-il évolué ces dernières années ?

Moi je me rends compte que les anciens étaient super tolérants, les gens qui sont arrivés dans les années 70, les babacool je sais pas comment il faut dire, mais moi je sais que les personnes âgées du coin, les vieux Cévenols sont hyper ouverts d'esprit... ici pour se faire accepter dans les Cévennes c'est pas compliqué, il faut être quoi ? Il faut être poli et puis voilà, mais il faut bosser !!! Ici le travail. Je sais pas si vous avez regardé l'émission « Nos terres inconnues », ça

s'est fait ici, ils sont passés à la boulangerie et tout. J'avais un couple d'amis qui passaient dans tous les villages, ils faisaient l'épicerie... ça n'a pas fonctionné... mais eux ils étaient de l'Aude, ils se sont bien rendu compte d'un... tu donnes, ils ne sont pas radins, ils te donnent deux. Moi si je tape dans la main, je tape dans la main. Je fais une patche, la patche ça veut dire promis. C'est la parole, une patche dans la main ça vaut toutes les signatures. En réalité, un homme il a quoi ? Il a sa parole, le reste c'est éphémère, demain je peux être millionnaire, comme demain je peux être ruiné... on peut avoir la moitié du monde... ce qu'on a dans le cœur et la parole c'est à mon avis ce qu'on ne peut pas prendre. Moi je donne ma parole aujourd'hui, vous passez quand vous voulez à la maison... vous passez quand vous voulez à la maison.

Et la question du travail est intégrée à...

Il faut, il faut bosser, un gars qui va rester toute la journée sur sa terrasse, ils ne s'intégreront pas trop. Par contre on a droit de faire la java machin quoi. [*Le pain arrive*]

Que diriez-vous de votre propre rythme de vie (rythme quotidien, hebdomadaire, saisonnier, annuel) ?

Actuellement, c'est la routine, ma femme elle bosse du lundi au vendredi, elle part de la maison le matin à 7h30 et rentre le soir à 19h quoi. Moi j'attaque à bosser en général à 3h du matin, 3h jusqu'à 10-11h, y a des gens où on fait un peu moins, des jours où on fait un peu plus... mais ça c'est dans l'idéal, ce qu'il faudrait que je fasse... mais là j'ai [*insiste sur :*] vachement levé le pied parce que... [*il va vendre sa boulangerie*]... autrement, je n'ai pas une vie... très trépidante quoi, c'est vite la routinasse.

Mais du coup, par rapport aux saisons, parce que vous parliez des champignons...

Après voilà, après... dès qu'il fait... quand y a quatre champignons machin... eh ben c'est j'adore y aller, j'y vais, mais le problème c'est là quand y a du monde, donc je marne... j'essaie de me débrouiller... voilà ! ça ira mieux après, à une époque où j'aurai vendu, ça sera différent quoi ! À l'heure actuelle j'ai une vie... chouette hein, j'ai la chance d'avoir une famille, mes gamines, ma femme, mais ça va vite quoi. Car quand tu marnes à côté, ben les bricoles que tu as à faire à la maison et tout, j'ai un terrain, c'est 3000 m² c'est pas énorme, mais j'ai les châtaigniers, je fais mon bois, le lundi mon jour de repos. Le bois on le fait à l'automne... Je fais mon jardin, j'ai un petit potager et puis j'ai des projets, avant j'avais des agneaux juste pour la maison. Je suis pâtissier de métier, mais je suis cuisinier aussi, je fais la charcuterie... l'idéal dans quelques années ça sera d'élever un cochon. Moi j'ai ma frangine qui est vers Lyon, quand elle vient et quand elle repart avec des pots de confiture, du pâté... C'est ça aussi, quand on a vécu à la campagne... et qu'on habite en ville, c'est pas des économies qu'on amène, c'est un plaisir de vie. Moi quand j'habitais à Paris ma nounou elle m'envoyait des patates du jardin par la poste, je sais même pas combien elle avait coûté, mais... le plaisir de balancer ses patates là-haut dans une poêle pour les manger, je savais qu'elles étaient de là. Le bonheur il est là en fait, je pense, le mien en tout cas... Moi j'écoute beaucoup de musique, je fais partie d'une asso de punk rock, sur le village, on fait venir des groupes. Après c'est la bringue, les repas, il se passe pas 15 jours sans qu'on fasse un repas quoi, le dimanche à la maison le samedi soir, comme tout le monde quoi. Moi je ne fais pas de pétanque comme Sébastien, eux c'est chasse/bouffe/pétanque et nous c'est rock'n'roll, sport auto et bringue aussi, on n'est pas les derniers à faire la bringue. [*Téléphone sonne, il répond*] les repas, la java quoi.

En quoi ces pratiques vous paraissent-elles spécifiquement liées à votre environnement ?

Les activités ouais, la chasse, la pêche, la rando, y a des jolis itinéraires de randonnée dans le coin... et les champignons... ici il y a les vrais cèpes, les champignons de l'automne. Quand on trouve un beau champignon pour moi, ça me barde. Moi y a des fois, j'attaque à bosser, surtout

au début, surtout... normalement j'attaque à bosser à deux-trois heures du matin... mais des fois j'attaque à 23h et à 6h30 je prends mon 4x4 et je me barre pour être, pour aller les ramasser... en plus moi quand j'y vais, quand je ramasse, quand je rentre je m'arrête à la boulangerie et les papis et les mamies peuchère ils ne peuvent plus y aller, alors pour le plaisir de faire plaisir aussi. Parce que toi tu t'es fait plaisir à les ramasser, mais arrivé à la maison il faut les trier, les découper, les faire cuire... donc c'est bon [rire] tu les donnes

Qu'est-ce que ces pratiques vous procurent comme sensations ?

Juste d'être bien quoi.

Ces pratiques – ou certaines d'entre elles – sont-elles inscrites dans des savoir-faire spécifiques aux lieux ?

Ici ? Oui. Vivre ici, pour moi être Cévenol c'est savoir trouver de la salade sauvage, savoir faire le jardin, couper un bout de bois... se démerder, se débrouiller. Tout à l'heure dans les premières questions il y avait la question savoir si on était en périphérie ou quoi... justement ici on apprend à se démerder un peu tout seul, ou entre nous. Par exemple, moi j'avais besoin d'un petit meuble y a pas longtemps, pour la chambre de ma fille, je ne suis pas descendu à Casto. J'ai pris des planches, j'ai fait, bricolé, j'ai l'impression qu'on essaie de faire un peu plus par nous. Bien sûr les gens sont différents, mais pour moi j'ai l'impression que je tire dans le savoir-faire que j'ai vu un petit peu. Puis on revient au rustique quoi. Dans les magasins un peu bobo, on est descendu pour acheter un lit pour ma gamine... on a vu un machin, un morceau de bois tenu par deux cordes... je regarde ma femme et je lui dis « c'est un lampadaire ça ? » 250 balles. Et c'était un bout de bois avec deux cordes quoi... ben je l'ai fait, y a le même à la maison, sauf qu'il m'a coûté rien [rire]. C'est ça aussi, voilà quoi, à l'époque tout le monde avait dans son jardin des carottes machin... puis les gens ils ont habité en ville ils ont voulu manger le poulet le dimanche avec des petits pois-carottes... mais du coup on bouffait des carottes qu'ont pas de goût, des petits pois qu'ont pas de goût et du poulet qu'a pas de goût. Ben c'est pareil pour la déco, les mecs qui ont un peu de temps, ben ils font, avec des boîtes de conserve et des vieilles capotes c'est plus joli qu'avec un bout de bois et de la corde hein.

En lien avec les pratiques dont nous parlions et les lieux dans lesquels vous habitez et vivez) qu'est-ce que l'écologie vous évoque ?

L'écologie, c'est du marketing non ? c'est pas ça le truc ? [rire] L'écologie c'est un peu comme... c'est important, la base est importante, il faut un peu essayer de regarder un petit peu, comme je disais tout à l'heure, quand tu vois une cannette, au lieu d'y mettre un coup de pied, tu la prends tu la ramasses, voilà... mais le chemin doit se faire... Moi quand j'étais môme, je disais c'est pas moi qui l'ai posé je vois pas pourquoi c'est moi qui vais la ramasser. En grandissant dans la tronche, si c'est pas moi qui la ramasse, c'est pas le crétin qui l'a laissée qui va la ramasser. Mais par contre si j'ai ma gamine qui se prend la cannette dans le pied, ça va me faire bien plus mal que si je prends la canette et que je la ramasse. L'écologie, c'est un peu tout ça, c'est un peu... mettre des pesticides pour mettre des pesticides, honnêtement faut arrêter les conneries, je pense que tout le monde a bien compris, tout le monde le sait. Avant y avait les chasseurs, on les voyait les anciens, y avait plus de pot de machin, etc... maintenant les gars, ils sont comme nous, ils jettent plus, on ne voit plus une cartouche par terre... ça peut arriver qu'une cartouche s'écampe à 25 mètres ça peut arriver. Moi quand j'étais môme, tu prenais un seau, tu faisais le Gardon... tu le remplissais de cartouche. Quand ils y allaient pour la bécasse ou quoi... ça existe plus. L'écologie c'est important, par contre c'est trop de marketing, c'est un peu comme « le gluten c'est pas bon » du coup maintenant, les gens ils sont sans gluten, ils sont vegan, ils sont machin... certes, mais ça tout le monde peut pas quoi, tu ne peux pas vouloir que tout soit nickel et toi te comporter comme un salopard ça marche pas, c'est pas possible... tu

peux pas vouloir que la planète elle soit jolie et bouffer des bananes bio, ça se peut pas, je suis désolé ça vient en avion, c'est mort c'est plus bio. Les fraises, c'est pas la période... moi chez moi, je mange des tomates à partir de juin, à partir du mois de septembre moi je n'en bouffe plus. Ou en boîte.

Vous êtes autonome en terme alimentaire ?

Non, non, moi j'ai des kiwis a la maison, du raisin, des pommiers, de cerisier, framboisier, fraisier... Moi à la boulangerie je travaille à 80% avec des produits d'ici, pour les fruits hein... les fraises... Je suis totalement hors-la-loi, parce que personne le vend en facture, mais par contre mes clients ils trouvent la différence.

D'une manière générale, y a-t-il des causes, des revendications auxquelles vous êtes particulièrement sensible ?

Ben je sais pas, mais je pense qu'on a fait le tour... il faut essayer de se la rendre belle quoi, de se rendre la vie jolie. Que si on a envie d'être respecté, de respecter un peu les autres... et ça serait quand même de mon avis que tout le monde mange, juste ça... arrêter de vouloir se gaver, et de tout avoir pour sa gueule. Qu'on arrête de nous prendre pour des jambons, mais c'est mort quoi... Je demande pas grand-chose, que tout le monde puisse manger à sa faim, sans bouffer du fois gras et du canard c'est pas la question... Je préfère manger un plat de patates et le partager que de bouffer des truffes.

Diriez-vous que vous êtes impliqué ou engagé en leur faveur ?

À l'heure actuelle, je n'arrive pas trop à visualiser comment je pourrais faire pour faire mieux. Par exemple tout con, pour me donner bonne conscience, quand je vais acheter du jaune, les bières et compagnie si je vois quelqu'un allongé devant, je donne une pièce, pas que pour me donner bonne conscience, mais le jour où moi je remplis mon truc, si je fais les courses rapides ça va pas faire le même cheminement... mais je sors du resto, qu'on a fait la java, et que je vois un type qui n'a pas de quoi bouffer, quand même ça va me triturer la tête, ça va me poser un gros problème... si tout le monde aide un petit peu à sa façon voilà... moi j'ai des gens qui viennent à la boulangerie, que je sais qu'ils n'ont pas de moyens, je leur marque pas, je leur donne, de temps en temps, on essaie de faire... que de jeter... on vit avec tout de profusion... des choses dont on n'a pas besoin, tu achètes des yaourts, tu as 24 yaourts... quand tu vas en avoir bouffé 12 tu vas vouloir manger autre chose... au lieu de jeter, j'ai un ami à moi qui n'habite pas loin.. C'est un frangin quoi, ben quand je vois du jambon 3 pour le prix d'un je le prends, puis je passe chez lui et je le fous dans son frigo. Au lieu de jeter... si ça arrive à date courte... Manger se soigner c'est important... Partage et tolérance, si quelqu'un arrive à faire ça, ça serait... on sera sorti de beaucoup de choses-là. Plutôt que de penser qu'à soi, penser aux autres, tu vis mieux quand tu penses aux autres.

Ces engagements pourraient-ils s'incarner dans une vision commune pour le territoire ?

Ben le partage et l'entraide c'est un peu les valeurs d'ici, les murailles c'est pas un gars seul qui les a fait, c'est pas possible, je sais pas si c'est toujours le cas quoi... j'ai pas l'impression que ce soit toujours le cas, parce que pour briller un peu, pour sortir de l'eau on a tendance à s'appuyer sur l'autre ...

Quelle pourrait être d'après vous cette vision commune du territoire ? En quoi peut-elle répondre aux enjeux que nous avons évoqués précédemment ?

Le partage, les civilisations anciennes elles ont réussi, car elles se sont entraïdées... Ici, c'est compliqué, on peut pas être impliqué partout... y a les jeunes on les appuie, on les élève, on les allume quand ils font des conneries aussi, celles que je faisais moi à leur âge, la sagesse de l'âge

[rire]. Saoûls comme de cochon on prenait les voitures, maintenant si j'en chope un, il dort à la boulangerie.

Questions signalétiques

- Date de naissance : 1973
- Activités (professionnelles et/ou autres) : Artisan boulanger pâtisser
- dernier diplôme obtenu : CAP
- date d'arrivée dans la Vallée Longue (et dans les Cévennes si différente) : 1975

ES3 - Retranscription entretien Séverine

Nous passons l'après-midi du côté de l'Ayrolles pour tenter d'avoir des entretiens spontanés. Nous traînons du côté de l'école primaire afin de capter des parents d'élèves. Nous croisons une première fois Séverine, malheureusement occupée par la distribution des brioches pour l'Association des parents d'élèves. C'est après nous avoir recroisés plusieurs fois qu'elle nous propose de l'accompagner dans son ancienne maison, non loin de là, afin de procéder à l'entretien.

Entretien mené par Sophie et Emilien. Les phrases en gras sont celles des enquêteur·rice·s. Toutes les indications en dehors de l'entretien pour des raisons d'explication ou de contexte sont [en italique].

Depuis quand habitez-vous ?

78. C'est mes parents qui sont arrivés ici en 78.

Vous êtes née ici ?

Non. Ma mère est originaire d'ici, mes parents habitaient à Paris avant de décider de venir ici.

Vous savez pourquoi ils ont fait le choix des Cévennes ?

Il y avait déjà une attache familiale, ça a orienté le choix. C'était un choix de vie de quitter la ville et de venir s'installer à la campagne.

Leurs parents étaient donc originaires d'ici ?

Plus ou moins, il y avait une attache quoi.

Vous avez habité à d'autres endroits ?

Très peu. J'ai fait deux ans d'étude à Montpellier. C'est tout.

Même au lycée ?

Le lycée c'est l'internat ici. Pour moi c'était Mende. Quatre ans d'internat et deux ans de fac à Montpellier.

Pour quelle raison êtes-vous venue vivre ici ?

Ça ce n'est pas une question simple par contre... [rires]. Je l'aurais peut-être vue à la fin du questionnaire celle-là. Hummmmm [hésitation]... Il y a plusieurs niveaux de réponse en fait. Le premier niveau ce serait de dire que quand on a goûté à la liberté et à l'espace qu'on a ici... c'est un espace de liberté. Effectivement c'est difficile de s'en passer. Après avoir passé deux ans en ville, à se réveiller le matin, ça pue, il y a du bruit, on ne sait pas quoi faire à part aller au cinoche, on ne sait pas quoi faire de son temps... euh. Voilà. A vingt ans, c'était clair pour moi que je ne vivrais pas ailleurs que... [ne finit pas sa phrase]

Cette impression est arrivée pendant vos études ?

Oui parce qu'à quatorze ans par contre on m'aurait dit que je viendrais vivre ici, je n'aurais pas dit la même chose.

Comment délimiteriez-vous votre lieu de vie ici ?

[surprise] Comment je le délimite?

Est-ce que vous pouvez lui donner des limites ?

Il y en a qui ont écrit des livres entiers sur le sujet... *[rires]*. Entre la Cévenne et les Cévennes déjà... C'est où sont les limites de l'endroit où on vit.

Où est-ce que vous vous sentez chez vous ?

La Vallée Longue. *[sans hésitation]*

Et pour vous ça va de où à où ?

Col de Jalcreste, Collet-de-Dèze... et encore, limite le Collet-de-Dèze. Au-dessus du Collet-de-Dèze. Bon c'est notre centre-bourg, on est bien obligé d'y aller. De l'autre côté, on sort des Cévennes... du côté Mont Lozère moi j'ai beaucoup pratiqué aussi et je m'y sens chez moi aussi. On pourrait aller jusqu'à Genolhac, Chamborigaud. On pourrait faire une boucle Jalcreste, le bord du Mont Lozère, Villefort, Génolhac, Chamborigaud, le Château de Portes... et après on a à peu près bouclé la boucle. Après c'est plus les Cévennes, c'est plus la Cévenne. C'est plus ma Cévenne. *[rires]* Moi je suis dans la châtaigne, on est en train d'aboutir à une demande de reconnaissance en AOP sur la châtaigne. On a obtenu quelque chose le plus large possible, ne pas se confronter à des querelles de clocher, de savoir quelle Cévenne était la plus reconnaissable. Géographiquement c'est un massif qui va des montagnes noires jusqu'à la vallée du Rhône. Géographiquement. Après c'est sûr qu'on n'a rien à voir avec les gens de la montagne noire. C'est pareil avec les nouvelles com-com. Maintenant ils nous ont étendu la comcom, ça fait toute la vallée française, toute la vallée longue et ça passe le Mont Lozère et ça va jusqu'au Bleymard, Villefort... C'est des gens qui n'ont pas d'unité géographique. C'est pas drôle pour les réunions. C'est bête à dire mais en montagne on fonctionne en vallée. Un bassin versant c'est un bassin versant. Que ce soit pour l'eau ou pour les hommes...

Qu'est-ce que habiter ici signifie pour vous ?

Pareil, ça a sûrement évolué au fur et à mesure des années... Quand j'ai commencé à vivre ici avec mon mari, on était sur un projet de ferme pédagogique, d'accueil pédagogique. Avec vraiment l'idée que l'important c'était d'apprendre aux enfants qu'il y a un lien avec la nature qui est important, qu'il y a un rythme de saison... tout ce qui est lié au fait qu'en ville on est déconnectés de tout ça et qu'on est malheureux parce qu'on est pas en phase. Ce projet n'a pas complètement abouti... C'était quoi la question du début ?

Qu'est-ce que habiter ici signifie pour vous ?

Quelque part c'est ça. Être en phase.

Qu'est-ce que vous appelez être en phase ?

Le rythme biologique. Pour moi c'est insupportable la ville. Je peux pas dormir s'il y a de la lumière ou du bruit, parce que j'ai été trop mal élevé *[rires]*. On m'a habituée au calme et à la sérénité.

Est-ce que vous avez l'impression de vivre dans un endroit périphérique ?

Par rapport à quoi ?

C'est tout l'enjeu de la question.

Non. Moi tous les gens qui me disent que j'habite au bout du monde je leur dis « non, non pas du tout, je suis au centre du monde ». *[rires]*

En quoi pour vous ce n'est pas périphérique ici ?

Non mais après il y a différents niveaux c'est vrai. C'est compliqué, dès que les enfants veulent faire une activité, dès qu'il faut aller faire des courses, dès que ceci, dès que cela.... C'est pas du tout la même organisation et forcément on est en périphérie de plein de choses. Après, pour moi l'essentiel est ici quand même.

Vous pouvez-nous dire ce que c'est cet « essentiel » ?

C'est ça... [*écoute le chant des oiseaux*]. On peut mettre le haut parleur dehors 5 min si vous voulez [*rires*]. Le bruit des oiseaux, le soleil qui va se coucher, les enfants qui... « j'en ai marre, vous faites trop de bruit... allez, dehors » [*rires*]. « 3h après, ohéééé, vous êtes où ? » [*rires*] C'est la liberté.

Est-ce que vous pensez qu'aujourd'hui il y a des enjeux sociaux et politiques propres à la vie dans les espaces ruraux ?

Oui. Il y en a plein. Tout ce qui est les services publics déjà. Evidemment qu'ils sont en première ligne. Toutes les problématiques d'eau, de poubelles. C'est tout de suite compliqué. A ça se couple le fait qu'on veut toujours nous grandir les échelles et que du coup on n'a plus la mainmise sur ces problèmes là. Pourtant il y a que les gens qui le vivent qui peuvent apporter des solutions. L'école qui chaque année, depuis vingt ans... moi j'ai des grands enfants et des petits enfants donc ça fait vingt ans que je fréquente l'école primaire... chaque année elle est remise en cause.

Au niveau des effectifs ?

Oui. Ils sont vingt à l'école. C'est déjà pas mal. Il y a deux classes. L'enjeu de garder les deux classes... à vingt c'est pas facile. Il y a un nouveau truc qui vient de sortir, j'ai lu ça aujourd'hui : la nouvelle loi éducation et confiance, ils veulent remettre la gestion des écoles primaires au directeur de collège. Donc ça passe au département. Jusqu'à maintenant c'est une compétence communale. Moi je suis à la commune aussi, je suis conseillère municipale... les communes sont hyper engagées. Elles s'en débrouillent du mieux qu'elles peuvent. C'est un pôle d'attractivité.

Vous êtes conseillère municipale à Saint-Andéol ?

Du coup Saint-Andéol et Saint-Frézal ont fusionné. Maintenant c'est Ventalon en Cévennes. Moi j'ai fait les deux.

Tous ces enjeux dont on parle, est-ce que vous trouvez qu'aujourd'hui ils sont pris en compte par la société et les politiques ?

Non pas du tout. Ça ne rentre même pas dans leur réalité.

Même au niveau de la société ?

Oui. Les deux. Pour avoir fait un peu d'accueil touristique, les gens sont éberlués... j'en ai même eu un qui est reparti parce que trop de silence. Ils ont flippé toute la nuit, le lendemain matin ils ont pris leurs bagages et ils sont partis [*rires*]. Ils n'ont pas supporté.

Que pensez-vous alors des mobilisations actuelles, comme les Gilets jaunes ? Est-ce que ce n'est pas une prise en compte de la société par rapport à ces enjeux-là ?

Non. Je comprends les revendications des Gilets jaunes, il y en a certaines sur lesquelles je partage l'avis. Après, je me sens beaucoup plus touchée par les étudiants qui manifestent pour le climat, que par les Gilets jaunes qui manifestent pour leur pouvoir d'achat. Le pouvoir d'achat c'est de la consommation, on va dans le mur avec ça on le sait. J'ai pas été manifester avec ma fille, par contre j'ai appelé ma fille ce matin pour savoir si elle était dans la rue [*rires*].

Est-ce que tu peux nous parler de l'environnement dans lequel tu vis ?

Il faut préciser un peu... C'est large comme question.

C'est fait exprès. L'environnement, comment le définiriez-vous ?

Pour moi qui ai grandi ici, c'est à double tranchant les Cévennes. C'est complètement matriciel. C'est comme la matrice utérine. Il y a plein de défauts, plein de choses difficiles... il faut faire son bois, et pourtant c'est le paradis sur Terre.

Quelles sont les spécificités de cet environnement ? De ce « paradis » ?

Il y a une forme d'enfermement quand même, malgré tout. D'abord parce qu'on s'y attache trop émotionnellement. Ce serait les anciens Cévenols qui en parleraient le mieux. Ceux qui ne peuvent pas se séparer de leurs terrains parce que émotionnellement ils n'y arrivent pas. Alors qu'il y en a certains qui sont prêts à s'investir ici. Il y a toute cette liberté, et pourtant il y a aussi le

fait que c'est un milieu fermé, d'entre soi, malgré une population variée, on est dans un circuit fermé malgré tout.

Et au niveau du paysage, comment décrire à quelqu'un qui ne connaît pas les Cévennes ? Quelles caractéristiques vous attribuez à ce qu'on voit, ce qu'on entend ?

Bah c'est la montagne, mais c'est quand même la Méditerranée. On n'a pas les handicaps de la chaleur du sud mais on a pas non plus les intempéries du climat océanique ou continental. Des jours comme aujourd'hui c'est flagrant, les nuages sont là et ils se cumulent sur la Méditerranée mais derrière la montagne. *[pause, va chercher son tabac dans sa voiture]*

On parlait des spécificités du paysage...

La vue. Le fait de dominer tout le temps. Après ça dépend des endroits, il y a des endroits où on peut être plus enclavés.

Qu'est-ce que les lieux évoquent pour vous au niveau sensoriel ?

Les odeurs...c'est difficile de répondre à ça. C'est vraiment lié à l'apaisement. On est ravis de partir et même ça fait du bien. Mais il y a un espèce de truc, quand on arrive au Collet de Dèze, on prend la petite route et il y a une espèce de tension qui lâche. On se sent chez soi. C'est protecteur.

Il y a des odeurs ou des sons particuliers qui vous marquent plus que les autres ici ?

Chaque saison... au printemps ce sera les châtaigniers en fleurs. Plus tard c'est les genêts. L'été c'est la rivière, un endroit où on passe le plus clair de notre temps en été. A l'automne les châtaignes... maintenant que je travaille dans la châtaigne j'en profite moins. Je suis le nez sur la ligne d'épluchage. Une chose qu'on est peut-être en train de perdre avec les changements climatiques, que j'ai toujours appréciée ici c'est le fait d'avoir quatre saisons bien marquées. Avec chacune ses avantages et ses inconvénients. Tous différents.

Vous pouvez développer sur la question du rythme, des saisons... Par rapport à propre rythme de vie ?

On est tributaires des horaires de bureau. On ne fait pas sans. L'hiver on a l'impression de faire que ça, on se lève le matin il fait nuit, on rentre le soir il fait nuit. Petit à petit il fait moins nuit... *[rires]*. Le changement d'heure tient... je ne sais pas si je suis pour ou contre, j'aime bien arriver au changement d'heure et le soir... mais j'aime bien jusqu'à début mai. Après, l'été je trouve que les soirées sont trop longues et qu'on se couche trop tard alors qu'il faudrait être debout pour en profiter le matin.

Profiter de quoi ?

Le matin c'est l'énergie qui pulse. L'énergie de la nature qui est une source d'énergie.

Votre rythme de vie, il est différent ici par rapport à ce qu'il serait ailleurs ?

En tout cas je n'aurais pas ce lien avec l'énergie de la nature. J'avais fait mon perfectionnement BAFA là-dessus d'ailleurs. On était tout un petit groupe à vouloir démontrer l'énergie de la nature.

C'est quelque chose qui rythme votre vie ? Être proche de la nature ?

Oui.

Vous vous levez tout le temps assez tôt ?

Non *[rires]*. J'adore ça mais non pas tout le temps non. Je suis une grosse dormeuse.

Vous avez vu un changement dans l'environnement que vous côtoyez depuis que vous êtes là ?

Oui.

Quelles sortes de changement ?

Alors il faut bien imaginer que les Cévennes dans les années 80 on était plus proches des années 50 que des années 2000. Moi j'ai connu des mas quand je suis arrivée sans l'eau courante et

l'électricité, il n'y avait pas de chemins d'accès. Il fallait une heure et demi pour aller à Alès. Et surtout, il y avait énormément moins de monde. Vraiment beaucoup. On était 7 à l'école primaire. Elle avait subsisté parce qu'il y avait une famille, ils étaient 8 enfants. Après il y a eu une première vague d'arrivée, la génération de mes parents, fin 70-80. Ils se sont bagarrés pour rénover l'école. Pour moi ce qu'on a vraiment perdu dans les Cévennes, c'est l'esprit de coopération. Si vous parlez à des gens qui arrivent nouvellement, ils vont trouver qu'il y a beaucoup de coopération. Mais pour moi on en a perdu beaucoup.

Vous pouvez nous donner un exemple pour qu'on puisse comprendre ?

Moi quand j'étais gamine, les gens se regroupaient ensemble pour les foins, les châtaignes. Tout se faisait ensemble. Maintenant, chacun est dans son coin, chacun est plus ou moins mécanisé parce que les terrains sont quand même pas non plus très mécanisables hein... Bon il en reste des choses hein... y a, l'atelier où je travaille c'est issu... c'est une S.A.R.L mais c'est issu de cette collaboration... Y a la CUMA du Ventalon qui permet... qui est un outil de travail important pour les gens du coin. Tout ça c'est... ça continue à exister. Et puis il y a quand même aussi des projets comme l'Espinas, il y a des choses qui continuent à émerger. Mais quand même, de plus en plus j'ai le sentiment que les gens qui viennent ici, ils viennent chercher un cadre de vie, mais ils atten... ils voudraient aussi avoir les mêmes services qu'en ville. Alors que pour moi c'est pas l'objectif, c'est pas... L'objectif c'est que chacun soit autonome, qu'il gère sa vie comme il a envie et en... en... en collaboration, bienveillance et en attention avec son voisin.

Vous pensez que c'est dû au fait que la population a augmenté, que la population a changé ?

Oui. Déjà qu'elle ait augmenté, forcément hein ça, moins y a de monde, moins, enfin... quand j'étais petite, on connaissait tout le monde, de Saint-Etienne Vallée Française au Pont de Montvert, tout le monde se connaissait [*rires*] voilà. Maintenant il y a trop de population pour connaître tout le monde. Les réseaux se sont... du coup, se sont géographiquement resserrés. Il n'y a pas moins de monde dans les réseaux, mais la géographie est moins étendue. Ouais.

Tout à l'heure vous parliez des changements climatiques, vous les ressentez ?

Ah oui. Déjà il n'y a plus de neige l'hiver. Moi j'ai vu 4 mètres de neige sur le Mont Lozère. Cette année s'ils ont eu pendant 15 jours 30 lcm de neige... la station ski du Mont Lozère elle est sur la sellette... Les châtaignes clairement, à ce rythme-là il n'y a plus de châtaigniers d'ici 30-40 ans dans les Cévennes. L'eau, les inondations, les épisodes cévenols qui sont tellement nombreux qu'on les dit méditerranéens. Les dégâts que ça fait c'est énorme. Aujourd'hui c'est incomparable avec ce qu'il y avait quand j'étais petite. Aussi parce qu'il y a 30 ans, peut-être que les vieux étaient plus présents sur le terrain et il y avait plus de soin apporté.... la montagne est toute construite pour gérer les problèmes d'eau. Tout ça c'étaient des réseaux hydrauliques pour protéger les terres.

Du coup il y avait moins de personnes avant, mais qui travaillent plus ?

Pour trouver plus de personnes, il faut remonter beaucoup plus loin.

Il y a eu un creux ?

Oui. Un village comme Poussiels, actuellement il y a 5 foyers, en 1830 il y avait 110 habitants.

Ces évolutions vous affectent ?

On fait avec. On ne va pas aller contre le cours des choses.

Quelles activités vous faites dans cet environnement ? Sur votre temps libre.

Tout ça c'est un peu remis en cause en ce moment [*à cause du démenagement*]. En dehors de mon activité salariée, j'étais partie prenante d'une activité agricole : jardinage, entretien des terrains, vente. Maintenant je suis salariée, et le reste du temps je me balade [*rires*]. J'ai fait

beaucoup de randonnée étant jeune, en cheval. Plus beaucoup maintenant. Ma soeur a continué, elle en a fait son métier.

Ici ?

Oui. Simplement le matin se dire, on se fait un pique-nique, on va marcher. On va à la rivière l'été.

Le reste de vos activités se fait beaucoup à l'extérieur ?

Oui quand même.

En quoi ces pratiques sont spécifiquement liées à l'environnement ?

Non il y a plein d'endroits en France où on peut faire la même chose. Des zones de campagne en France il y en a partout.

C'est plus le fait d'être à la campagne que dans les Cévennes spécifiquement ?

Oui.

Y a-t-il certaines de vos activités qui sont inscrites dans des savoir-faire spécifiques aux lieux ?

Faire griller les châtaignes à l'automne par exemple ? *[rires]*

Votre activité professionnelle est liée à la châtaigne ?

Oui. Des choses qui sont spécifiques à ici... Oui après tout ce qui est rivière... c'est quand même spécifique au fait que c'est une zone de montagne et une zone où il y a beaucoup d'eau. Les rivières sont belles. Après je sais pas si c'est spécifique aux Cévennes.

Dans votre métier par exemple, vous êtes plusieurs salariés ?

Alors mon entreprise s'appelle la société Verfeuille. Elle a été fondée début 90. Quand tous ces gens sont arrivés fin des années 70 - début 80, le pays était pas mal à l'abandon. Notamment la châtaigneraie. Ces gens ne connaissaient pas forcément la châtaigneraie. Ils se sont aperçus que ce n'était pas une forêt sauvage, c'était un verger, une forêt cultivée. Une ressource. Pour ainsi dire la ressource principale du pays. Il y a eu une première étape qui a été la création d'un atelier d'épluchage et de transformation sous forme de G.I.E. Puis ça s'est cassé un peu la figure, l'atelier était en passe de disparaître. Pourtant il y avait des gens pour qui c'était devenu un outil économique important. Il y a eu un projet de le reprendre sous forme de coopérative et finalement au moment de faire le chèque il ne restait plus grand monde *[rires]*. Donc ils ont décidé d'en faire un S.A.R.L. Mais la spécificité de l'entreprise c'est qu'elle a sa marque propre, mais elle a toujours gardé un volet travail à façon. C'est-à-dire que les agriculteurs viennent avec leur récolte, et on met à disposition les compétences et le matériel. Chaque automne c'est 150 tonnes de châtaignes.

Certaines de vos activités ont-elles une dimension collective, autre que votre métier ?

L'A.P.E [*Association des parents d'élèves*], la mairie. J'ai été dans pas mal d'associations qui ont survécu ou pas au fil du temps.

Qu'est-ce que vous évoque l'écologie ? Vous nous avez parlé de votre démarche de ferme pédagogique...

Si on prend le terme écologie, je l'entends au sens strict de relation à un milieu. D'interrelations au sein d'un milieu. Entre toutes les données de ce milieu là. Je ne suis pas une intégriste de l'écologie. J'ai un véhicule diesel, je fais mes courses au supermarché. Mais je fais aussi mon jardin.

Vous avez un jardin en dehors de votre activité agricole ?

Oui.

Avec des fruits et légumes ?

Oui des légumes.

Quelles valeurs vous associez à l'écologie ?

La valeur c'est le respect. L'écologie c'est avec son environnement naturel mais c'est aussi avec son environnement humain. L'écologie strictement appliqué à l'environnement pour moi ça n'a pas de sens. C'est aussi l'écologie de la relation humaine.

Donc une dimension sociale ?

Aussi oui.

Dans vos activités, dans votre environnement, est-ce que ces valeurs s'incarnent plus particulièrement ?

Oui, en essayant d'être le plus possible respectueux de mon environnement en général quoi. Humain, nature...

C'est un système ?

Oui quelque part c'est un système de pensée. Je trouve que c'est vachement gratifiant de ne pas... je dis pas que ça m'échappe pas des fois, j'ai aussi mes accès de colère... *[rires]* Essayer de considérer l'autre dans son intégrité et d'accepter qu'il ait un point de vue différent, des obligations différentes. J'essaie de ne jamais juger.

Est-ce que de manière générale, il y a des causes auxquelles vous êtes particulièrement sensible ?

Ce que je viens de dire *[rires, ne développe pas]*.

Est-ce que vous vous sentez impliquée dans ces causes ?

Non je ne suis pas quelqu'un de très engagée... je ne suis pas quelqu'un qui fait du prosélytisme, ni de la revendication. J'essaie de m'appliquer déjà à moi-même.

Pourtant vous avez appelé votre fille pour savoir si elle participait aux manifestations pour le climat.

[rires] Oui mais parce qu'elle a 20 ans *[rires]*. A cet âge là on doit s'impliquer. A 20 ans j'y allais manifester, maintenant boff... *[rires]*.

Vous distribuez des brioches dans le cadre de l'APE pour le soutien à l'école...

Oui, oui, oui... après je ne suis pas... On a fait longtemps partie du réseau Nature et Progrès, je trouve que c'est une très belle démarche. Quelque part c'est aussi une question d'énergie. Je n'ai plus l'énergie d'aller faire des réunions à droite à gauche.

Et les associations dont vous parliez tout à l'heure, auxquelles vous avez participé, c'était quoi par exemple ?

Une qui a tourné longtemps c'est une association qu'on avait créée quand on était post-adolescent, juste avant de rentrer dans l'âge adulte et la vie active, qui s'appelait l'association Sauvage. L'objectif c'était de créer de l'animation, de faire des activités.

Ici ?

Oui. Ensuite elle a évolué, on s'en est servi de support pour notre projet de ferme pédagogique. On a fait pendant quelques années de l'accueil d'enfants avec, sur le plan associatif *[hésitation]*. Les foyers ruraux, ce genre de choses... Qui sont les acteurs locaux du pays.

Vous participez souvent à des activités proposées par le foyer rural par exemple ?

Souvent non, quand je peux. Ça arrive. L'offre s'est énormément étoffée ces dernières années. Maintenant on peut être obligé de choisir *[rires]*. Entre plusieurs activités. C'est pas forcément une bonne chose.

Vous parliez d'énergie, qu'est-ce qui vous freine par exemple à plus vous impliquer dans certaines causes ?

Une question de temps et de distance. Ça va un peu de pair mais c'est vrai que quand j'ai fait ma journée de boulot, si je rentre d'abord à la maison et que je me dis « après je vais ressortir », finalement souvent je ressors pas *[rires]*. Après sur mes trois enfants j'en ai deux qui sont grandes, ça va influencer aussi une nouvelle dynamique à un moment. C'est possible que ça revienne.

Le statut d'élue c'est une forme d'engagement quand même ?

Ah oui. Même si je ne fais pas partie de ceux qui sont très engagés. Quand j'ai démarré oui. J'étais même première adjointe à la mairie.

Est-ce que ces engagements dont on a parlé, l'écologie, le rapport aux autres, pourraient s'incarner dans une vision commune pour le territoire des Cévennes ?

La vision commune existe je pense. Dans l'ensemble les gens rament à peu près dans la même direction.

Vous pensez qu'ils aspirent aux mêmes choses ?

Il faudrait rentrer un peu plus dans les détails avec eux, mais oui globalement je pense chacun aspire à un certain confort de vie, à une certaine tranquillité d'esprit et à une certaine paisibilité des relations. Dans l'ensemble oui.

La vision commune du territoire pour vous pourrait s'incarner dans la paisibilité, de l'entraide peut-être comme on disait tout à l'heure ?

Je ne sais pas. Parce qu'il y a quand même un peu cette dualité entre des gens qui sont très centrés sur eux-mêmes et des gens qui sont très impliqués dans le développement collectif. Je ne peux pas parler pour tout le monde, ce n'est pas égal.

Pour vous, une vision positive pour le territoire, si vous pouviez la formuler en une phrase ce serait possible ?

De continuer à garder des relations bienveillantes entre les gens et de continuer à pouvoir oeuvrer pour que chacun ait l'eau, le téléphone et des circuits de communication opérationnels.

Vous parliez tout à l'heure des gens qui retiennent leurs terres, parce qu'ils y sont très attachés, est-ce que pour vous ça ne freine pas l'arrivée de personnes ?

Si, c'est un vrai problème l'accès au foncier. Depuis le temps que je suis ici, des gens qui ont des grands projets il y en a plein. Après, il y a ceux pour qui la réalité colle au rêve et ceux qui s'aperçoivent que c'est pas pour eux. Ça brasse ici, ça passe. Il y a quand même, au niveau de la municipalité, et pas seulement ici, cette démarche de permettre aux gens d'avoir des lieux où ils peuvent atterrir. On a beaucoup de logements communaux. Ça permet aux gens de trouver un logement, de s'implanter dans le pays et de voir si ça leur convient ou pas.

Est-ce qu'il y a des choses sur le territoire sur lesquelles s'appuyer pour incarner cette vision commune ?

L'esprit protestant est quand même encore très présent dans le pays.

Qu'est-ce que l'esprit protestant ?

C'est une bonne question tient [*rires*]. Dans quoi me suis-je embarquée ? D'abord c'est la culture, au sens intellectuel. Les familles protestantes sont des gens cultivés, éduqués, avec une ouverture au monde assez importante. En conséquence une ouverture à l'autre.

Ça s'incarne dans l'accueil ?

Oui au sens large. Il y a aussi le mot révolte qui me vient, enfin plutôt résistance. Résistance aux pouvoirs en place, aux abus de pouvoir en place. Chacun à sa petite échelle.

Par exemple les communes peuvent se positionner contre des échelles plus grandes ?

On a tous voté contre oui...

Comme par exemple le rapprochement des deux communes ?

Si ça c'est nous, c'est notre choix. Mais c'est un choix qui a été commandé par le pouvoir en place qui nous a dit : « si vous fusionnez, on ne vous baissera pas la dotation globale ». C'est vrai que Saint-Andéol et Saint-Frézal ont souvent fonctionné ensemble. Donc c'est vrai que c'était plus facile. Même si en réalité on s'aperçoit que c'est pas si facile que ça. Mais ça ne nous viendrait pas à l'idée de faire la même chose avec le Collet-de-Dèze par exemple.

Vous voyez d'autres choses que cet héritage protestant ?

Je pense qu'on peut dire aujourd'hui que l'accueil, l'ouverture à l'autre et une certaine forme de résistance sont détachés de plus en plus de cet esprit protestant mais je pense que ça reste.

Que ça peut-être de bons leviers ?

Oui.

[Au cours des questions signalétiques, on se rend compte qu'elle ne nous a pas parlé de ces quatre premières années, à Paris]

Vous n'êtes pas née ici donc...

Non moi je suis parisienne, ça a été un gros choc pour moi quand je suis arrivée.

Vous aviez quel âge du coup, quatre ans ? Et ça a quand même été un choc ?

Et oui. Parce que j'étais parisienne, j'avais grandi à Paris dans un appartement avec le métro, la boulangerie en bas *[rires]*.

Et à quatre ans c'est un choc ?

Oui, j'ai mis longtemps à m'en apercevoir. Je savais que vers cette période là de ma vie il y avait un truc qui s'était passé. J'ai mis longtemps à comprendre que ça avait été un gros changement de vie pour moi.

On ne l'avait pas évoqué au début ça...

Non. J'avais dit que mes parents étaient à Paris mais c'est vrai qu'on a pas développé.

Et du coup le retour à la ville de Montpellier ne vous a pas redonné envie de vivre en ville ?

Et bah non, au début j'ai trouvé ça super cool, mais très rapidement je remontais tous les week-end. Et j'ai arrêté mes études, pas que pour ça mais entre autres.

Et vous avez mis le doigt dessus quand le fait que ça avait été un choc ?

Il y a une petite dizaine d'années.

Comme ça ?

C'est parce que je fais beaucoup d'introspection.

Questions signalétiques

- Date de naissance : 1974
- Activité : statut d'assistante de direction, j'ai commencé par faire la petite main. Avant j'ai pas mal bossé dans l'animation.
- dernier diplôme obtenu : le BAC
- date d'arrivée dans la Vallée Longue : 1978

[Suite à l'entretien Séverine nous fait visiter sa maison et son terrain]

ES4 - Retranscription entretien Sylvie

Nous rencontrons Sylvie spontanément, après avoir tenté des entretiens à l'Ayrolles (St Frezal). Elle accepte facilement l'entretien même si elle semble inquiète de laisser son chien seul dans la maison durant 1h. Elle habite dans un hameau qui accueille une école primaire et offre une vue imprenable sur la vallée. Nous nous installons sur la terrasse de son gîte (en contrebas de sa maison) pour l'entretien.

Entretien mené par Anna et François. Les phrases en gras sont celles des enquêteur-rice-s. Toutes les indications en dehors de l'entretien pour des raisons d'explication ou de contexte sont [en italique].

Je loue mon gîte hein ! [*rires*] Mais vous avez rencontré vraiment des gens du coin ou pas ? Parce que malheureusement mon voisin qui est vraiment originaire d'ici est absent cette semaine mais sinon c'est une personne intéressante à rencontrer parce que eux ils sont vraiment nés ici. Ça il n'y en a plus beaucoup.

[Nous abordons alors notre entretien avec Pierre, effectué le matin même. Elle connaît la famille Durand dont une partie vivait à Paris (Astrid et Auguste) puis est revenue après Mai 68.]

Ici, la voisine du haut est née ici, elle est née dans sa chambre comme elle le dit et sa famille possédait tout le vallon, ils vivaient vraiment comme les vieux Cévenols avec les châtaignes, les chèvres, et c'est tout. C'est une transition de société, ça peut être intéressant à étudier.

Et vous, ça fait combien de temps que vous êtes là ?

Très peu de temps parce qu'en fait je suis Belge et donc j'ai acheté ici il y a un peu plus de trois ans, en novembre 2015 et alors mon but c'était de faire une activité d'écotourisme donc gîte-chambre d'hôte et surtout des promenades guidées au niveau nature, architecture, patrimoine etc. Et donc d'abord j'ai essayé à mi-temps mais c'était pas très tenable entre les trajets, aller-retour etc. Ici j'ai aménagé en juillet en fait, j'avais pris un mi-temps d'arrêt et carrière et je continuais mon travail à mi-temps et ici je suis, comme on dit en France, en disponibilité. Et donc j'essaie de mener à bien ça et de développer cette entreprise là, maintenant je me casserai peut-être la figure [*rires*].

Donc vous êtes arrivée là comment ? Comment avez-vous connu l'endroit ?

Tout à fait par hasard franchement. [*Braiment d'âne assez fort pour être entendu à l'autre bout de la vallée*] Je... Ça... Ça c'est les ânes [*longs rires*] Le début est un peu angoissant... [*rires*] Non tout à fait par hasard, ça faisait longtemps que je voulais faire ça et je visais des coins perdus donc voilà j'ai visé la Lozère et j'avais vu des maisons sur internet et puis finalement c'est pas du tout ces maisons-là que j'ai acheté donc on a visité par hasard avec l'agence. Ici y avait des vieilles dames qui habitaient et tenaient déjà un gîte donc c'était pas trop difficile de remettre en état le gîte et de développer l'activité. Donc j'ai un gîte et une chambre d'hôte pour l'instant et j'espère avoir deux chambres d'hôtes bientôt.

Votre installation dans les Cévennes elle s'est passée entre novembre 2015 et le mois de juillet.

Oui, j'ai aménagé et définitivement quitté la Belgique en juillet 2018

Donc vous avez passé trois ans à faire des allers-retours ?

Oui, mais bon, là j'ai coupé les ponts hein, enfin si je me casse la figure je peux reprendre mon boulot mais bon, j'ai vendu ma maison en Belgique et voilà.

Et en Belgique vous étiez où ? Dans quel type d'environnement ? En ville ?

Non, j'ai toujours été à la campagne, c'était pas la même campagne évidemment.

Est que vous pourriez décrire un petit peu ? Les différents endroits où vous avez vécu ?

Houla. Et bien, j'ai fait beaucoup d'endroits en Belgique, en fonction du travail que j'exerçais. J'ai vécu en famille 20 ans vraiment à la campagne, à une vingtaine de kilomètres d'une grande ville, et je travaillais à l'université à Liège, ensuite j'ai eu un travail au ministère de l'environnement, service public de Wallonie donc « fonctionnaire » et je me suis rapprochée de mon travail. Mais c'était toujours la campagne.

Et ce désir d'ouvrir un gîte ou de faire l'écotourisme c'était là depuis longtemps ?

Oui, c'était depuis très longtemps, parce que lorsque j'étais mariée, on s'est toujours dit avec mon mari que lorsque les enfants seraient autonomes on partirait et on irait faire quelque chose dans ce genre-là.

Donc vous aviez envie d'une campagne encore plus reculée ?

Oui, tout à fait, oui c'est vraiment un choix *[rires]*. Ça peut paraître paradoxal mais je me sens moins seule ici au milieu de nulle part que d'être dans une grande ville.

Et donc vous avez cherché assez rapidement en Lozère ?

Oui j'ai fixé sur la Lozère parce que ça a la réputation d'être le département le plus dépeuplé de France *[rires]*. Et bon les Cévennes c'est un peu par hasard au départ je visais les Causses. Et les Cévennes c'est la maison qui a fait que.

Donc vous étiez déjà venue en Lozère avant d'entamer le départ ?

Non vraiment de passage mais c'est tout

Vous étiez venue en vacances ? Ou vous connaissiez de réputation ?

Oui... Enfin c'est un coin qu'on connaît très peu en Belgique donc voilà... C'est vraiment le hasard.

Quand vous nous dites que vous vous sentez moins seule ici que dans une grande ville, ici, dans le hameau, il y a des gens qui vivent à l'année ?

Ici on est trois propriétés où les gens vivent à l'année. Et donc il y a l'école, ça ça maintient un peu d'activité, ça fait qu'on est moins perdus que d'autres. On a l'avantage de certains services aussi, je pense pas qu'il y aurait eu l'eau courante si on n'avait pas eu l'école. Au niveau déneigement aussi on est déneigé dans les premiers. Mais bon je ne le savais pas en achetant ici.

Les gens qui viennent pour le gîte, ils partagent cette envie de s'évader ?

Oui, c'est pour le calme, beaucoup pour le calme, pour le paysage, la rando. J'en ai qui viennent pour la 4ème année consécutive, c'est vraiment pour souffler loin de tout. Comme vous pouvez remarquer, à part la récréation à l'école, il n'y a aucun bruit ici.

Y a les ânes *[rires]*

Il y a les ânes mais ils ne crient pas trop souvent *[rires]*. Quand on n'est pas prévenu, je reconnais que c'est un peu angoissant.

Par rapport aux aspirations que vous aviez en venant ici, ce calme, vous avez été satisfaite ?

Oui tout à fait, peut-être que j'aurais pu chercher très longtemps pour trouver ce que j'ai trouvé par hasard.

Donc vous avez vu sur internet, vous êtes venue et vous êtes tombée amoureuse du lieu ? Comment ça s'est passé ?

Non, j'avais sélectionné quelques maisons à visiter avec l'agence, l'agence de Florac, et puis tout à fait par hasard, celle-ci je l'avais pas vue parce qu'elle était dans des prix beaucoup plus élevés que ce que je voulais mettre. *[explications des différences dans le processus d'achat d'une maison entre la Belgique et la France : pas de négociation possible en Belgique donc participation inconsciente à la montée des prix en France puisqu'ils payent le prix proposé]*

Est-ce que vous pourriez délimiter votre lieu de vie ? Le bassin dans lequel vous vous sentez vivre ?

Pour moi c'est la commune ici.

St Frezal ?

Ventalon en Cévennes mais c'est vrai plus St Frezal effectivement parce qu'il y a des possibilités de rencontre de gens, une certaine vie sociale, notamment avec les activités qui sont développées au relais de l'Espinas je sais pas si vous y avez été. Donc euh... C'est le maire qui tient le restaurant et ils ont à coeur de développer pas mal d'activités sociales, il y a des conférences. J'y suis pas vraiment été pour l'instant mais c'est souvent sur des thèmes qui m'intéressent, il y a une ambiance sympathique [*Pas au courant du spectacle clownesque du lendemain*].

Est-ce que pour vous, la dénomination de Vallée Longue a du sens ?

Peut-être pour ceux qui sont dans la vallée mais ici on y est pas vraiment.

Pourtant à l'école il y a la bibliothèque de la Vallée Longue

Oui mais la Vallée Longue c'est l'autre vallée, nous on est vraiment en dehors, donc euh on est sur les contre-versants. Je pense que pour les gens qui y vivent ça doit avoir un sens parce que c'est la voie de communication préférentielle mais pour nous ça n'a pas tellement de sens. Les Cévennes sont organisées comme ça, d'un côté avec le bassin sur le côté méditerranéen et de l'autre sur l'Atlantique, et St Frezal fait la limite de délimitation des eaux. Ici dans les communautés de communes on est sur le mont Lozère. Mont Lozère et vallées Cévenoles en fait.

On se sent faire partie de ça ?

Non moi personnellement je me sens faire partie de la commune, point. Il y a une dizaine de gîtes ici sur St Frezal, on s'envoyait les clients l'un l'autre, ça nous vient pas à l'idée de renseigner quelqu'un au Collet-de-Dèze par exemple.

Est ce que l'ensemble des Cévennes, ça a plus de sens pour vous ?

Oui je pense que ça a vraiment une identité. En différenciant bien d'ailleurs Cévennes des Causses parce que c'est pas du tout la même mentalité, le même terrain.

Qu'est-ce qu'habiter ici ça signifie pour vous alors ?

[rire franc] Pas de contraintes, des contacts sociaux qui sont sans doute plus rares mais plus riches aussi, on n'est pas anonymes quoi ici, tout le monde se connaît, c'est pas du tout la même ambiance que dans une ville où les gens se croisent deux fois et ne se connaissent pas. Il y a une certaine entraide entre les gens, peut-être parce que les conditions sont plus rudes mais il y a une entraide. Enfin, moi j'ai toujours vécu à la campagne donc pour moi cette entraide elle existe forcément. [*exemple du voisin à qui il manque un oeuf : plus facile de demander à la campagne qu'en ville*] C'est un bête exemple mais c'est comme ça pour tout, pour avoir un coup de main ou quoi.

Question un peu... qui peut paraître un peu technique [rires des deux étudiant·e·s]... Non, c'est le terme... Est-ce que vous avez l'impression que votre lieu de vie est périphérique ? Est-ce que ce terme résonne un peu ou ?

Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? Eloigné des grandes routes, des cités, des machins comme ça ?

Ben ça peut vouloir dire... Enfin, vous pouvez l'interpréter un peu comme vous voulez. François : est-ce que vous avez l'impression d'être dans une marge, loin de quelque chose ou bien au contraire non

On est loin de tout mais à la fois près de tout, on peut pas dire qu'on... Il y a des services proximité. Evidemment si les gens veulent avoir leur pain frais tous les jours sans le faire eux-même il y a un problème ici, c'est clair. C'est un choix de vie, un choix de mode de vie. Non je

croyais que vous parliez de distance par rapport aux voies de communication, c'est vrai qu'ici on est vraiment au milieu des Cévennes et donc au plus loin de chaque autoroute. *[rires]*

Donc vous ne vous sentez pas loin de quelque chose d'important ou d'essentiel.

Pas pour moi. On pourrait penser qu'il y a des problèmes au niveau médical mais je vois que quand il y a un souci en 20mn l'hélicoptère de Mende il est là. Essayez en ambulance en ville, quelque part si vous êtes à 18 km d'une ville, vous y serez pas forcément aussi rapidement. C'est quelque chose qui peut faire peur *[Sylvie évoque les Petit, à Sessenas, St Frezal : couple Belge qu'elle nous a conseillé, ils veulent partir aujourd'hui parce qu'ils ont pris de l'âge et que le fait d'être éloigné leur fait peur]*.

Est-ce que vous pensez qu'il y a des enjeux sociaux et politiques spécifiques à la vie dans les espaces ruraux ?

Bah... Il y a des problèmes de subsidiation pour qu'il puisse y avoir des services sociaux et culturels de qualité. *[Elle évoque les problèmes des personnes âgées plus précaires, épicerie ambulante où ils avaient plus le rôle d'assistants sociaux que d'épiciers, ont du repartir parce que plus rentables]*. Mais c'est vrai qu'avoir... bon c'est vrai qu'ici y a les facteurs qui passent à peu près dans toutes les maisons. Mais avoir des services sociaux qui seraient assistés, rémunérés par la mairie ça manque. Maintenant il faut des subsides pour le faire, maintenant c'est les enjeux de la ruralité je pense.

François : Du coup vous disiez que y a la perte de la mobilité pour certaines personnes. Anna : Et du coup est-ce que vous avez l'impression que ces enjeux sont pris en compte par la société ou par les politiques, les pouvoirs publics ?

[Hésitations] Je connais pas beaucoup la situation française mais maintenant, enfin ce que j'en vois dans les médias c'est que le milieu rural est un peu délaissé.

C'est ce que vous voyez sur place ?

Bah ils ont pas les moyens de faire grand chose. Les finances de la commune sont restreintes, même si la communauté de mairies qui développe des projets mais si y avait pas cet argent-là, je sais pas où ils vont chercher hein.

Et par exemple les mobilisations comme les Gilets Jaunes ça vous évoque quoi ? Enfin, est-ce que vous avez l'impression que ça prend en compte les problèmes du monde rural ?

Je ne sais pas, je pense que c'est tellement... les idées qui sont brassées sont tellement larges que c'est difficile de s'y retrouver. Et euh bon autant on peut être sensible à la base du mouvement, autant moi je ne suis pas d'accord sur les moyens d'action, parce que je trouve qu'on se trompe de cible, c'est les petits qui vont trinquer point barre, les petits et les moyens mais les gros ils s'en sortiront toujours alors qu'on est en train de noyer des commerces, des gens. Quand vous ne pouvez pas ici accéder à Alès ou à l'autoroute, c'est quand même un problème pour les gens d'ici quoi.

C'est pas encore passé ?

L'autoroute de Bollène, je sais pas si elle a été rouverte, mais elle a été bloquée pendant trois mois quoi donc l'entrée d'autoroute la plus proche n'existe plus et il faut faire des détours de 30 km pour pouvoir sortir de l'autoroute et arriver à Alès quoi, donc pour les gens d'ici c'est pas génial !

Et ici, spécifiquement, y a eu des mobilisations où ?

Non. Franchement, je n'ai strictement rien vu. Même quand on va à Florac, je n'ai jamais vu un rond-point bloqué ou quoi que ce soit. Les gens arborent un gilet jaune sur leur pare-brise, maintenant est-ce qu'ils sont solidaires ou est-ce que c'est pour pouvoir passer facilement... Je pense qu'il y a beaucoup de gens ici qui sont solidaires de l'idée mais pas des moyens. Ici en

Cévennes les gens je pense qu'il y a une chose qu'ils apprécient c'est qu'on bosse... Donc euh... Si vous vous levez tard, vous êtes catalogués quoi ça c'est clair. Il y a plus beaucoup de Cévenols d'origine, hein c'est tout des néo comme ils disent ici donc euh... mais personnellement moi je ne sens pas d'ostracisme de la part des gens... j'ai peut-être une entrée privilégiée parce que le voisin est d'ici, que avec sa famille et sa belle-famille ben on compte à peu près la moitié du village donc, il était facteur donc il connaît tout le monde... c'est... ça donne une entrée privilégiée aussi. Jusqu'à présent je ne sens pas d'ostracisme en tout cas.

Et euh... alors on va peut-être changer de thème un peu. Est-ce que vous pouvez nous parler, ou nous décrire l'environnement dans lequel vous vivez, comment vous le ressentez ?

L'environnement maison ou autour ? *[elle exprime un besoin de précisions]* Moi je suis biologiste de formation, donc naturaliste depuis l'enfance donc je ne me sens bien que quand je suis au niveau d'une nature où il n'y a personne donc ça me convient parfaitement. Je vis seule, je suis divorcée mais je me sens beaucoup moins seule ici que quand j'allais au travail et que j'habitais dans une campagne un peu moins campagne que celle-ci.

Campagne moins campagne, qu'est ce que ça veut dire ?

La densité de population en Belgique est beaucoup plus élevée donc c'est pas des villages de 100 habitants. Ici c'est le désert, c'est pas la même nature, elle est plus façonnée par l'homme là où j'étais avant. *[Elle exprime son inquiétude pour son chien seul dans la maison]*.

Comment vous décrivez les spécificités de l'environnement cévenol ?

Rude mais il y a une convivialité entre les gens. Des paysages et une nature très séduisants pour moi *[elle ne décrit pas vraiment concrètement les paysages etc.]*. Ce qui est extraordinaire c'est la variété de paysages qu'il y a sur 20km. Comme je vous l'ai dit je suis biologiste, si je vais d'ici au mont Lozère je croise 5 ou 6 milieux naturels différents donc c'est assez extraordinaire pour moi. J'aime bien balader tant que je peux marcher. C'est difficile de se projeter dans l'avenir si je commence à avoir des difficultés à marcher. Je fais mon potager, je fais le jardin, je m'occupe du gîte et de la chambre mais sinon mon temps libre je le passe en randonnée. Je commence tous les jours par une promenade d'une heure, avec le clébard. *[rires]* *[tentatives de la faire parler les randonnées]* Je crois que j'ai la plus belle vue des gîtes de St Frezal. *[Routes de débardage qui peuvent potentiellement changer le paysage]* Moi j'en connais qui viennent ici, ils se tirent une balle. Mes fils adorent venir ici mais ils ne pourraient pas venir y vivre.

Cette solitude, vous la recherchez depuis longtemps ?

Disons que vivre seule je l'ai pas vraiment recherché mais le fait d'être en pleine nature oui, c'est un choix, il y a des avantages et des inconvénients.

Qu'est ce qui rythme votre vie ?

Je pense que c'est le climat et la nature pour le moment. Je regarde si il va faire bon ou pas, si il fait mauvais je fais de l'administratif sinon je vais au jardin ou me balader. Après il y a les contraintes de la saison touristique. Pour l'instant je commence donc je suis pas débordée.

On a parlé de la randonnée, du jardinage, est-ce qu'il y a d'autres activités que vous pratiquez ?

Je crois que tout le monde ici a son jardin, je commence parce que je pouvais pas le faire à mi-temps, là je veux produire moi même. Mais bon honnêtement l'année dernière j'ai pas acheté de légumes parce que les voisins en avaient trop et ils m'en apportaient. *[Entraide, beaucoup de conserves avec les légumes mais aussi des terrines avec les chasseurs, les Cévenols sont a priori très conserves]*

Est-ce que ces pratiques sont spécifiques à ce lieu-là ?

Je l'ai toujours fait, je ne saurais pas me passer de mon potager, j'en fais un depuis que j'ai 18 ans. Avant je faisais ma charcuterie.

Est-ce qu'il y a des savoir-faire plus locaux ?

Tout ce qui est autour de la châtaigne, mon voisin est producteur donc de temps en temps je donne des coups de main. On essaie de vivre en bonne intelligence. Mon but c'est de réhabiliter aussi ma châtaigneraie pour restaurer le paysage plus que pour la production.

Est-ce que votre façon de vivre et celle des Cévenols a un rapport très net avec l'écologie selon vous ?

Oui je pense, après si vous dites au voisin plus haut que c'est un écologiste il va faire des bonds jusqu'au plafond. Parce que pour eux c'est naturel, ils ont toujours vécu au rythme de la nature en la respectant. Personne ne met un pesticide sur ses légumes, c'est respectueux de l'environnement, c'est clair.

Sans chercher à mettre un mot dessus.

Oui c'est un mode de vie naturel et puis voilà. Le bio et l'écologie ils vont dire que c'est les néo, c'est les soixante-huitards et voilà.

D'une manière plus générale, est ce qu'il y a d'autres revendications auxquelles vous êtes plus sensible ? Sociales...

Le respect des gens... Je ne me catégoriserais pas dans la droite ça c'est clair...

Est ce que vous vous sentez engagée pour des causes particulières comme l'écologie ?

Non, franchement non, non. Parce que je l'ai été beaucoup trop, et donc... J'étais dans les débuts des mouvements d'écologie politique en Belgique quand j'avais 18 ans, à 14 ans je militais dans des groupements de protection de la nature etc et puis à un moment donné on commence à penser à soi. C'est plutôt la politique maintenant « vivons heureux, vivons cachés. » [rires] Si je peux rendre service quand on vient à me le demander, oui, mais sinon, non, à un moment donné on se rend compte qu'on passe à côté de ses enfants, de sa famille pour faire des actions de bénévolat. Donc non, je le vis moi-même tel quel, et il y a même un paradoxe. Je pense que quand on est dans des mouvements comme ça, on est tellement dans un engrenage que, on est tellement sollicité qu'on ne vit plus soi-même de manière écologique. Si on doit aller acheter un plat préparé parce qu'on n'a pas le temps parce qu'on a une conférence, un meeting ou je ne sais quoi, ou bien qu'on doit prendre la voiture tout le temps... Donc non, ça fait une dizaine d'année que pfiout, break total.

Donc vous avez quand même eu un sacré engagement, vous avez coupé net ?

Oui tout à fait, mais bon, mon boulot a toujours été dans la défense de l'environnement.

Donc est-ce que vous pouvez nous parler de votre travail ?

J'ai été pendant 12 ans assistant à l'université en biologie du comportement, je suis spécialiste du comportement des oiseaux, et puis j'ai travaillé une quinzaine d'années au ministère sur des gestions de milieu, Natura 2000 et sur la qualité des cours d'eau en région Wallone.

Donc aujourd'hui c'est plus une action par le mode de vie ?

Oui, c'était mon travail pendant ans donc, au final, quand vous rentrez le soir vous avez envie de parler d'autre chose, surtout que mon mari était dans le domaine aussi.

Aujourd'hui vous êtes dans des associations ?

Non pas encore... Il faut que je me fasse violence pour aller à des conférences le soir. Mais quand on a été beaucoup dehors, on apprécie d'être dans ses pantoufles.

Quelle serait votre vision pour les Cévennes ?

[Ecotourisme, sans tourisme de masse mais plutôt de qualité. Manque d'infrastructures, pas suffisamment ouvertes, notamment le soir] [Le parc est très mal vu aujourd'hui]

Questions signalétiques

- date de naissance : 1960
- activité professionnelle : Pré-retraite, biologiste et chambres d'hôtes
- dernier diplôme obtenu : Master de biologie
- date d'arrivée dans la Vallée Longue : 2015, installation définitive en 2018

ES5 - Retranscription entretien Sabrina

A priori rencontre sur une terrasse au Collet-de-Dèze, elle venait de finir une pizza avec son compagnon.

Entretien mené par Emilien et Nicolas (retranscription François). Les phrases en gras sont celles des enquêteur·rice·s. Toutes les indications en dehors de l'entretien pour des raisons d'explication ou de contexte sont [en italique].

Question simple pour commencer, depuis quand habitez-vous ici ? On a vu que c'est assez récent...

Depuis le mois de novembre, mais en fait j'ai grandi ici. Je suis partie à mes 18 ans et je suis revenue au mois de novembre de l'année dernière.

Et où avez-vous vécu avant, ou entre temps ?

J'ai été dans la Vallée Française.

Vous avez eu d'autres expériences ? Plus loin, moins loin ?

Non. Je suis restée par ici.

Et vous êtes née ici ?

Oui.

Pour quelles raisons êtes-vous revenue vivre ici ?

Je vais construire ma maison.

Est-ce qu'il y aurait d'autres raisons ?

Non. Sinon je serais restée dans la Vallée Française en fait. S'il n'y avait pas eu la construction de la maison.

Une attache familiale par exemple ?

C'est que j'ai un terrain en fait, donc plutôt qu'acheter un terrain je fais construire sur celui que j'ai déjà, sinon je serais restée là-bas.

Comment délimiteriez-vous votre lieu de vie ? Où est-ce que vous vous sentez chez vous ?

Pas ici. Pas dans le village. Je ne suis pas habituée à vivre dans un appartement. C'est plutôt les abords de village, la montagne. En retrait.

Vous auriez des noms de hameau ou de village ?

Le Mas-Soubeyran. C'est là que je vais construire. C'est un petit hameau, il y a quelques maisons, mais c'est à la montagne. Mais c'est à 5 km d'ici, c'est pas loin.

Et la Vallée Française, c'était chez vous ?

Non j'étais locataire mais j'avais une maison.

Pas forcément locataire ou propriétaire, mais se sentir chez vous ?

Oui. Pour moi chez moi c'était la Vallée Française.

Par rapport à la Vallée Longue, vous connaissez le nom de Vallée Longue ?

Oui.

Vous vous y sentez chez vous aussi ?

Moins que la Vallée Française.

Qu'est-ce qu'habiter ici signifie pour vous ? Peut-être pas forcément le village, mais habiter dans le coin.

C'est la tranquillité. Les petits endroits comme ça c'est plus familial. Tout le monde se connaît. [Pause technique enregistreur] C'est être dans des petits endroits où tout le monde se connaît. Même moi qui ait des enfants, les écoles familiales je préfère. Parce qu'il y a moins d'élèves et

j'aime bien connaître les gens où je suis, et l'école de mes loulous j'aime bien savoir qui il y a et qu'il n'y ait pas trop de monde. Je préfère les petits endroits.

Avez-vous l'impression d'habiter dans un lieu périphérique ? Question peut-être un peu compliquée mais...

Non.

Pour quelles raisons ?

Je ne sais pas, j'ai l'impression qu'on est un peu loin de tout ici dans la Vallée Longue. J'ai l'impression qu'on est tranqu- [*arrête au milieu du mot et reprend rapidement*] loin de tout. Je sais pas.

Vous êtes loin de tout mais pas périphérique ?

Ouais.

Vous pouvez préciser ?

Je vois pas là...

Par rapport aux distances ? Ce serait tellement loin que ce n'est plus périphérique ?

[*Onomatopée signifiant qu'elle n'en sait rien, puis rires*] Je ne sais pas quoi dire.

Avez-vous le sentiment qu'il y a des enjeux spécifiques qui sont liés aux espaces ruraux ? Des enjeux sociaux ou politiques liés aux espaces ruraux, montagnards ?

Franchement pour vous dire, je pars au boulot le matin, je rentre le soir, et après ce qui se passe ici je ne sais pas. Je ne m'en occupe pas trop.

Et l'enjeu des déplacements ? Vous travaillez où ?

A Florac. Donc je pars de bonne heure et je rentre tard. Il n'y a que le week-end où on sort avec les loulous car c'est agréable le parc de jeux. Les trucs comme ça.

Vous ne voyez pas d'enjeux particuliers ? Si certains vous touchent personnellement, par rapport à votre... ?

[*hésite*].

Comment vous interprétez par exemple le mouvement des Gilets Jaunes ? Avez-vous... Comment vous interprétez ce mouvement ?

Au départ ça partait de bons sentiments mais là ça devient un peu du n'importe quoi et ça devient un peu trop long et j'ai l'impression qu'ils ne savent même plus pourquoi ils sont mobilisés. Au départ c'était bien quoi. Ça partait d'un bon sentiment.

Quand vous dites « c'était bien », c'est par rapport à quoi ?

Ils avaient des buts et faisaient ça pour une raison, maintenant on dirait que c'est juste pour se réunir le samedi autour d'un rond-point.

Des raisons avec lesquelles vous étiez d'accord ?

Non je ne m'y suis pas forcément intéressée. [*rires*] C'est vrai que moi je m'occupe de mon travail et mes petits. Après le reste...

Car c'était bien, dans quel sens ?

Car ils avaient des choses à dire et que c'était bien de faire quelque chose pour montrer qu'on était là, enfin qu'ils étaient là. Mais... un moment je ne sais pas, j'ai pas l'impression qu'ils aient un but.

Est ce qu'il y a un sentiment d'être délaissé par rapport aux politiques ou le reste de la société ?

Non. [*rires*].

Très bien, pas de souci. On a un autre sujet, pouvez-vous nous parler de l'environnement dans lequel vous vivez ? Tout ce qui vous entoure ?

Ici c'est génial quoi ! On a la montagne... Je trouve qu'ici c'est génial on peut... [*s'arrête*] Je sais pas.

Est-ce que vous pouvez décrire ce qu'il y a ?

On sort de chez nous on peut aller marcher dans les bois on est tranquille, on a la rivière à côté. C'est bien.

Vous pouvez développer ?

Par exemple on aime bien aller se balader le week-end, là au parc de jeux. On peut sortir dans la montagne. C'est agréable quoi, parce qu'on a la montagne et on aime ça. *[rires]*.

Pas plus ?

Non *[rires]*.

Qu'est-ce que ces lieux suscitent pour vous ? Niveau sensations, sentiments, expériences...

Sentiment... j'y suis née donc quelque part c'est... j'arriverais pas à quitter, que ce soit la Vallée Française ou la Vallée Longue j'arriverais pas à quitter cet endroit.

Et quand vous vous promenez par exemple, quelles sensations ça vous procure ?

J'aime bien être dehors, pas entendre le bruit des voitures, être dehors et tranquille dans la nature en fait. C'est ce que j'aime bien ici.

Cette nature elle vous fait du bien ?

Oui ça fait du bien. De sortir là dans la nature sans bruit de voiture, sans penser au travail.

« Sans penser au travail » - il y a une déconnexion ?

Ouais un petit peu. Oui le week-end on déconnecte de la semaine, du travail. Et on est au calme.

Avez-vous vu cet environnement évoluer ces dernières années, même si vous n'étiez pas vraiment ici mais dans la Vallée Française ?

Rien que les commerces. Les commerces se sont... celui-là n'y était pas comme bâtiment. Ils se sont améliorés, rien que la salle des fêtes, l'école primaire, ça a été fait. Ils ont fait plein de choses à la mairie. Et c'est bien car ils ont amélioré le village, ils ont bien fait les choses.

Et au niveau plutôt de la nature, on parlait de la nature, vous avez vu une évolution ?

Oui ils coupent des arbres partout *[exaspération et rires]*. Franchement il y a beaucoup d'endroits où je suis choquée. Car ils coupent des arbres et c'est dommage.

Ça vous attriste ?

Oui car la montagne c'est pas des bouts sans arbres, je sais pas, la montagne c'est fait pour avoir des arbres, c'est plus sympa.

Vous savez pourquoi ils coupent des arbres ?

Non. Il y en a de plus en plus dans les bois.

Sur de grandes surfaces ?

Oui.

Tout rasé à un endroit et ensuite il n'y a plus rien ?

Oui c'est ça, oui ça fait bizarre.

Vous savez pas pourquoi ?

Non.

Il y a des châtaigniers, ça vous évoque quoi ? Le châtaignier vous fait dire quoi ?

[rire] C'est les soupes de châtaignes. Ça fait partie du paysage et je me suis habituée. Les montagnes, les forêts, les arbres quoi. C'est plus agréable de marcher quand on voit les arbres, les châtaigniers et compagnie plutôt que les plateformes où il n'y a plus rien.

Et il y en a beaucoup des plateformes sans rien ?

Là y en a, on en voit au moins deux ou trois aux alentours du Collet.

Vous pouvez nous parler de votre rythme de vie ? Quotidien, hebdomadaire, saisonnier...

Mon rythme de vie ?

Par rapport à ce que vous faites.

Du lundi au vendredi je pars le matin je rentre le soir. C'est vrai que je pars assez tôt je rentre assez tard. J'ai le week-end de libre et j'en profite avec mes loulous.

Au niveau des saisons, votre rythme de vie change ?

Oui quand les beaux jours arrivent, je suis motarde donc on part en famille sur des circuits un peu partout en Espagne et ici. On fait du circuit.

Vous voyagez jusqu'en Espagne ?

Oui.

Ça me permet d'embrayer sur la question suivante, avec la moto, quelles activités faites-vous, en dehors du travail, ici ?

On va au parc. On fait du vélo, et on travaille un peu notre terrain pour la construction de la maison.

Vous avez des activités de jardinage ?

Non. [rises] Pas là.

Vous en aviez fait ?

Oui. Là c'est la première fois qu'on vit en appartement, on a toujours vécu en maison avec du terrain. Et oui on avait un petit jardin en général. Mais là non.

Du coup c'est transitoire ?

Oui c'est juste le temps de la construction qu'on est là.

Et il y a des activités que vous faisiez dans votre maison ou que vous vous imaginez faire après dans votre future maison ?

Les activités juste de dehors, le jardinage et entretenir le tour de la maison. Et après pas changer, le vélo et se promener, comme d'habitude.

Ces activités là vous paraissent-elles spécifiques à ici ?

Non on peut le faire partout.

Même ici dans l'appartement ?

Non [rises] là non.

C'est spécifique au village ? A la Vallée Longue ?

Oui... ce qu'on fait là... oui on peut le faire n'importe où.

Ces activités ont-elles une dimension collective ?

Non.

Vous les faites qu'avec votre famille ?

Oui, enfin la moto non on est plusieurs amis, on le fait avec le motoclub mais sinon oui le reste de ce qu'on fait ici, ce n'est que nous.

L'association de moto est ici ?

A Alès.

Une dernière question, qu'est-ce que vous évoque l'écologie ?

[rire] De ne pas polluer. Franchement là...

Quelles valeurs sont associées pour vous à ce mot ?

D'essayer de moins consommer, de ne pas jeter n'importe quoi n'importe où, de faire le tri. Après pour la maison par exemple, on va essayer pour l'électricité de mettre une pompe à chaleur. Voilà des petits trucs comme ça.

Il y aurait une question d'autonomie ?

Oui c'est mieux aussi ça.

La pompe à chaleur c'est un système pour votre maison qui permet de...

Au départ on voulait mettre des panneaux solaires déjà. Pour consommer nous-même notre électricité. Mais à l'école de Saint-Michel-de-Dèze, l'école a brûlé parce qu'ils ont mis des panneaux solaires. Et tous les panneaux sur le toit ont brûlé, donc ça a fait brûler toute l'école, donc on s'est dit « non on va pas faire ça ». *[rire]*

Ça vous a démotivé ?

Oui, sinon on voulait le faire. Voilà.

Du coup pompe à chaleur ?

Du coup oui.

C'est une nécessité ici ? Pour construire une maison ? De penser ces problèmes énergétiques ? Lié à l'électricité.

Oui. Non c'est pas une nécessité. Nous c'est un choix...

Ce serait par engagement ?

Non. C'est un choix, en parlant avec d'autres on s'est dit pompe à chaleur. *[rire]*.

Vous parliez d'un potager, ce serait pour vous nourrir ou juste pour le loisir ?

Non pour se nourrir. On préfère les légumes et les fruits de chez nous.

Autre sujet, de manière générale, y a-t-il des revendications auxquelles vous tenez, auxquelles vous êtes sensibles ?

Non *[rire]*. Non.

Rien du tout ou...?

[attente]. Non. Non.

Pas de revendication.

Non.

Qu'est-ce qui pourrait vous freiner justement pour vous engager, dans des activités collectives, ou des associations ?

Moi c'est le manque de temps.

Vous aimeriez ?

En ce qui concerne mes enfants oui. Après... Non je suis trop fatiguée la semaine. Elles sont trop chargées, et le week-end du coup je le consacre à mes petits.

Les enfants c'est quelque chose qui vous...

Ouais.

... Vous touche ?

Ouais. *[rire]*.

Pour rester sur la question, y a-t-il quelque chose que vous pourriez revendiquer dans le domaine des enfants ? *[Enregistrement mauvais à ce moment-là donc question à vérifier]*.

Peut-être la maltraitance des enfants ou des trucs comme ça. Ça me touche. Mais j'ai pas le temps, c'est dommage.

Est-ce que vous pensez que sur la Vallée Longue, il y aurait un support ou une association qui ferait, qui permettrait de développer quelque chose contre la maltraitance des enfants ?

Non. Ici il y a beaucoup de sujets tabous dans les petites vallées comme ça. On ne parle pas de ces choses-là.

Ça m'intrigue, est-ce que je pourrais vous demander ce que seraient ces sujets tabous ? Même si c'est compliqué car ils sont tabous...

L'homosexualité. Le racisme. La maltraitance des enfants, des femmes. Tout ça, c'est quelque chose de tabou.

On n'en parle pas.

Non. [*En imitant les comportements des locaux*]. L'homosexualité c'est une maladie quoi... s'il y a une personne de couleur qui arrive ici... Mon dieu quoi.

C'est considéré comme une maladie ?

L'homosexualité oui... pour eux... enfin je parle des gens dans la vallée... il faut pas en entendre parler. Ça commence un petit peu à passer. Mais le racisme, la maltraitance des enfants et des femmes ce sont des choses dont ils évitent de parler. C'est tabou.

Pour partir sur un sujet plus optimiste, est-ce que vous pourriez avoir une vision commune du territoire ? Est-ce qu'il existe une vision commune du territoire, sur la Vallée Longue ? [*Enregistrement mauvais à ce moment-là donc question à vérifier*].

Non. [*long temps d'attente*].

D'accord, bah voilà.

[*rires*]

Questions signalétiques

- date de naissance : 1988
- activité professionnelle : Chauffeuse poids lourds
- dernier diplôme obtenu : Permis poids lourds
- date d'arrivée dans la Vallée Longue : Novembre 2018 (mais née ici)

ES6 - Retranscription entretien Sandra

Nous rencontrons Sandra devant l'épicerie, elle vient discuter par curiosité. Elle nous quitte pour aller manger avec son mari et ses enfants. Nous nous retrouvons plus tard sur la terrasse du bar en bas de chez elle pour réaliser l'entretien. Nous prenons une bière, elle prend un diabolo. Entretien mené par Emilien et Nicolas. Les phrases en gras sont celles des enquêteur·rice·s. Toutes les indications en dehors de l'entretien pour des raisons d'explication ou de contexte sont [en italique].

Depuis quand habitez-vous ici ?

Là ça fait 3 ans que je suis revenue. Et je suis née ici par contre. Je suis revenue plusieurs fois, et repartie plusieurs fois.

Auparavant où est-ce que vous avez vécu ?

Juste avant de revenir ici on était dans l'Allier, le 03. On tenait un commerce, un bar, pendant 5 ans avec mon mari. Et puis une fois que c'était terminé il nous fallait un pied-à-terre et vu que je suis d'ici et que j'ai une propriété c'était l'occasion de revenir. Et puis on a trouvé du travail rapidement. Voilà.

Vous avez dit que vous êtes partie/revenue/partie... ?

Ah oui parce que la Lozère au niveau du travail, c'est quand même très compliqué ! Le travail ça court pas les rues. Il n'y en a pas tant que ça. Si on veut bosser il faut prendre la voiture ou il faut trouver des bons plans, et il n'y en a pas tout le temps. Donc voilà le travail c'est le gros souci ici et on est obligé d'un peu... de partir quoi.

Pour quelles raisons êtes-vous revenue ?

La famille. Et puis les montagnes qui me manquaient. J'étais dans l'Allier. Tout était plat, tout était linéaire... Moi je suis née ici quoi. C'est parlant. Les châtaigniers ça me manquait trop. Les châtaigniers, les Cévennes. On est tous nés dans des bogues ici ! Il y a les garçons qui naissent dans des choux, les filles dans des roses, et les Cévenols, ils naissent dans des bogues ! C'est comme ça.

Et la famille du coup ?

La famille c'est important oui. Rapprochement familial. Bah déjà mes... Salut ! *[Nous nous interrompons pour saluer des connaissances de Sandra]*. Ouais la famille ça me manquait un petit peu. Mon mari est du Gard, donc pas très loin d'ici. Et on voulait se rapprocher, lui de sa famille et moi de la mienne. Voilà. La famille ça a été un grand truc aussi.

Est-ce que vous diriez qu'il y a des lieux dans lesquels vous avez vécu qui vous ont marqué ?

Ouais forcément. Tout marque. Ici c'est le côté sauvage qui me manquait le plus, le côté authentique et vrai. On ne peut pas faire semblant, on se connaît tous. Vous avez vu... Ici c'est l'authenticité qui me manquait le plus oui. Qu'on ne trouve pas forcément ailleurs. J'ai vécu en ville, j'ai vécu à l'étranger...

Dans quelles villes ?

J'ai vécu à Montpellier, plusieurs fois. En partant d'ici mes parents ont divorcé, j'avais 14 ans. Avec ma mère on est parti dans l'Allier, on y a habité 2 ans. On est revenu ici, donc en Lozère. On y a habité 1 an puis on est parti à Montpellier et j'ai fait mes études là-bas, en lycée professionnel. Je suis partie à l'étranger, je suis partie en Angleterre pendant 5 ans. Je suis revenue ici, en Lozère. Après je suis repartie à Montpellier, j'ai fait l'Allier, et je suis revenue là. *[en rigolant]* Donc logiquement je devrais repartir à Montpellier. Si tout se passe bien !

Vous avez pour projet de repartir à Montpellier ?

Non non non. Là j'ai envie de me poser. C'était dans ma logique, mon schéma à moi *[rires]*. Non, du moment qu'on a du travail on a aucune raison de partir. On repart à chaque fois parce que le travail ça manque. Et puis quand on n'est pas énormément qualifié, on prend ce qu'on trouve. C'est énormément d'aide à la personne, des ménages. *[interruption pendant qu'on se fait servir une assiette de frites]*

Où est-ce que vous vous sentez chez vous ? Quelle serait la limite, qu'est-ce qui délimiterait votre « chez-vous » ici ?

Ah c'est marrant. Mon chez-moi alors déjà ça s'arrête au gar... Alors on est très très... On est des gavots nous, enfin je ne sais pas, vous avez entendu ce terme ? Non ? On est en petite guéguerre avec le Gard c'est assez marrant, nous on les appelle les doryphores et eux ils nous appellent les gavots *[rigole]*. Il y a une espèce de petite rivalité entre nous, mais gentille, c'est pas malsain. Où est-ce que je suis chez moi ? Ben ça part du Gard, du pont Gard-Lozère et ça s'arrête à Jalcreste. Voilà, ça c'est mon secteur.

Le pont Gard-Lozère ?

Voilà. Là-bas. *[Elle nous montre la sortie du village en direction de l'épicerie où nous étions le matin-même]* Et le col de Jalcreste. Après les montagnes font la démarcation. C'est ce petit couloir-là.

Le long de la départementale ?

Ouais. Enfin de la nationale ! Attention c'est notre artère, on y tient. Sans ça on serait tous morts ici. *[échange de blagues]*

Qu'est-ce que ça signifie pour vous habiter ici ? Qu'est-ce que ça vous évoque ?

Ça signifie... Ça signifie... Vivre ici c'est... *[cherche ses mots]* ...très dur. C'est très dur. C'est pas donné à tout le monde. Il faut comprendre que l'hiver c'est hyper isolé, c'est pas forcément tout le temps joyeux. Il fait nuit très tôt parce que le soleil est caché par les montagnes. Donc c'est pas forcément facile. Il faut trouver des activités. Et tu peux pas passer ta vie au bistrot non plus sinon tu finis avec une cirrhose, c'est pas terrible. Mais c'est vrai, on a des relations plus authentiques. J'arrête pas de me répéter mais c'est assez vrai... Salut ! *[nouvel échange de salutations]* Puis il y a de l'entraide, on est des cévenols, on est travailleurs aussi. Pour s'intégrer ici il faut travailler. Il faut pas avoir peur de se salir les mains. J'ai pas mal baroudé, j'ai fait pas mal de petits boulots un peu partout. Je suis serveuse à la base. J'en avais marre de cette société où on avait la montre collée dans l'oeil, où il faut courir, les transports, les incivilités. Ça c'était juste trop dur à vivre pour moi parce que je devenais aussi agressive que les gens que je rencontrais, et c'est pas ma nature. Donc il fallait que je me retrouve de la nature, ouais, la nature. On passe notre vie dehors ici. Les saisons. Là c'est la saison de la pêche, l'hiver c'est la chasse. Enfin moi je ne suis pas spécialement chasseuse mais c'est vrai que les gens sont tout le temps dehors. Être tout le temps dehors en ville il faut de la thune pour ça. Ou alors le parc on en a vite fait le tour. On est moins sollicité à dépenser son argent ici. Et donc c'est plus en adéquation avec ma philosophie à moi. Parce que la société de surconsommation qu'on nous donne à bouffer j'en peux plus. Je trouve ça indigeste, je n'y arrive pas. Je veux cultiver mon petit jardin, je veux revenir à des valeurs plus traditionnelles, peut-être je suis un peu réac, je me pose la question *[rire]*. Ouais il faut casser un peu ça, ce qu'on trouve en ville. Enfin vous voyez de quoi je parle. On court, on court, on croise les gens, on ne parle pas. Dès qu'il y a une personne qui nous aborde on se dit "oh mon dieu qu'est-ce qu'elle me veut". C'est vrai, on réagit comme ça. On devient super-agressif, sur la défensive. Et moi je n'ai pas envie de vivre comme ça. J'ai envie qu'on se croise, qu'on se dise bonjour, qu'on parle du soleil, on s'en fout ! C'est des rapports un peu plus humains, et moins violents. C'est plus tranquille. La tranquillité et la nature, l'authenticité. Je crois que ça résume bien ce que je suis venue chercher ici.

Et sur un autre plan, cette nature que vous évoquez, qu'est-ce qu'elle suscite chez vous en termes de sensations, de sentiments ?

C'est un mélange de tout. J'ai un chien, le matin je passe ma vie dehors. On fait de grandes balades. On est tout de suite dans la campagne ici. Il y a les oiseaux déjà, qu'on entend pas en ville. Je me répète un petit peu mais les oiseaux qui chantent, la rivière qui coule, il y a des hérons qui passent... On se balade, il y a du limon sur le bord du gardon et il y a des petites traces d'oiseaux. Moi je kiffe ces trucs-là, la nature. Je ramasse des fraises des bois, je fais de la confiture. Je crois que je suis la seule d'ailleurs. Je ramasse toutes les mûres que je trouve dans les ronces. Il y en a partout. Je ramasse les ronces, les fraises des bois, les châtaignes. On ramasse les champignons aussi.

Ça relève du glanage ?

Oui carrément. On est chasseurs-pêcheurs-cueilleurs *[rires]*. Non mais vraiment. On a envie de revenir à des trucs plus... Je crois que nos anciens avaient tout compris et il y a 30-40 ans on a voulu surconsommer. On en voit le résultat maintenant. Les océans sont envahis de plastique, on ne sait plus quoi en faire, on jette tout. On est une société où tout est jetable. Même les relations sont jetables. Les époux font pas forcément d'efforts les uns envers les autres, il y a un clash "aller on se sépare". Ouais je trouve que tout est jetable. On a perdu des valeurs sans déconner. Enfin c'est mon avis personnel. Je voulais retourner à des trucs un peu plus... un peu « arriérés », mais moi j'aime bien ça. C'est ça que je cherche.

Vous pensez que vous êtes arriérée ?

Non, non *[rire]*. Je vais sur internet. Je me connecte. Mais je recherchais ça. Je rêverais de voir passer des chevaux avec des petites charrettes. Enfin je veux dire on pollue trop. On a une consommation, une façon de vivre qui est malsaine. Et plus ça va, moins ça va, j'ai l'impression.

Malsaine dans quel domaine ?

C'est dans le domaine où on peut avoir tout le fric qu'on veut, une planète on ne pourra jamais en racheter une !

[La retranscription s'arrête ici à environ 12 minutes pour un entretien d'une durée totale de plus d'1h. L'entretien n'a pas été retranscrit en entier au moment voulu et je ne m'en suis pas rendu compte à temps. Seule la partie retranscrite a été utilisée dans les analyses.]

Questions signalétiques

- date de naissance : 1979
- activité professionnelle : vendeuse dans une boulangerie
- dernier diplôme obtenu : BEP/CAP
- date d'arrivée dans la Vallée Longue : février 2016 (mais née ici)

ES7 - Retranscription entretien Serge

Nous nous rendons chez Serge en milieu d'après-midi. Il nous reçoit sur le porche de sa porte, assis sur le muret qui borde l'entrée. Il essaie tant bien que mal de laisser ses enfants jouer en autonomie à l'intérieur, mais ceux-ci réclament son attention.

Entretien mené par Emilien et Nicolas. Les phrases en gras sont celles des enquêteur·rice·s. Toutes les indications en dehors de l'entretien pour des raisons d'explication ou de contexte sont [en italique].

Depuis quand habitez-vous ici ?

Ici même, ou dans la région ? ... ça doit faire 2 ans ici et 10 ans dans la région.

Et d'où venez-vous ?

Lyon. *[Intervention des enfants qui ouvrent la portent]*

Du coup est-ce que vous pouvez nous raconter d'où vous venez à Lyon et où est-ce que vous avez vécu avant ?

Ca va être long... alors j'ai habité à Lyon, Mezieux, Vaulx-en-Velin, Décines, Saint-Priest. Après en 200... *[intervention de sa fille qui ouvre la porte, pleurs du cadet, Serge va régler la situation puis revient]* Pfffiou... alors je suis parti de Lyon en 2002. Je suis parti... Je me suis engagé dans l'armée. Je suis parti dans le nord-est, à côté de Strasbourg, et après je suis descendu en 2008 ici.

Après l'armée ?

Voilà c'est ça.

Il y a des lieux dans lesquels vous avez vécu qui vous ont marqué en particulier ?

Non pas particulièrement.

Comment vous délimiteriez votre lieu de vie ? Là où vous vous dites « ici c'est chez-moi » ?

Heuu... La maison ? ... Le monde ? *[rires]* Je suis chez moi partout. Je suis cosmopolite. Là je me trouve chez moi.

C'est à cause de l'armée ?

Non ça a toujours été comme ça.

Parce que vous avez voyagé du coup ?

Oui je suis parti en Afrique, en Amérique du sud.

Et qu'est ce que habiter ici signifie pour vous, ou qu'est-ce que ça vous évoque ?

La nature, le retour aux sources, je suis moins sur l'urbanisation qu'avant. Je préfère les coins comme ça qu'habiter à Lyon par exemple. *[rire]*

Le retour aux sources ?

Ça serait moi je n'habiterais même pas ici je serais parti en Afrique.

Est-ce que vous pouvez préciser le « retour aux sources » ?

[réfléchit] Je ne sais pas comment l'expliquer. *[silence]*

Vous avez de la famille dans le coin, ou votre femme ?

Moi pas du tout ! Ma femme oui elle vient d'ici. Moi je suis venu ici à l'aveugle. Je ne sais pas comment l'expliquer, je suis mieux ici parce que je suis entouré de nature. Il y a moins d'urbanisation, je me sens mieux dans un coin paumé, comme on dit, que dans une grande ville à proprement parler. Tout simplement. Ça tiendrait qu'à moi je ne serais pas ici je serais soit en Amérique du Sud, soit en Afrique.

Parce que vous avez suivi votre femme ?

Non on s'est rencontré ici. J'aurais pu me retrouver ailleurs.

Et vous êtes ici pour quelles raisons ?

A l'origine j'étais juste venu rendre visite à un collègue. Et puis après je me suis plu dans le coin du coup je suis resté ici. En fait j'étais déjà venu quand j'étais plus jeune et c'est vrai que c'est un coin que j'appréciais particulièrement... C'est vrai que j'aime bien ici, l'air est serein.

Est-ce que vous avez l'impression que votre lieu de vie est périphérique ?

C'est-à-dire ? *[rire gêné] [hésitation]*

Par exemple si c'est éloigné d'autre chose ?

On va dire qu'on est un peu loin de tout. *[Coupure de l'enregistrement]*

[En raison de la coupure la fin de cette partie est résumée d'après notre prise de notes. Serge parle de la nécessité d'être plus prévoyant qu'en ville, notamment par rapport aux courses. Sur les enjeux sociaux et politiques il cite les écoles qui se ferment, l'offre d'emploi assez rare. Il pense que les politiques ont conscience de ces enjeux mais « on ne voit pas les choses avancer non plus ». Quant aux gilets jaunes il est globalement d'accord avec leurs revendications mais selon lui le geste est « inutile ».]

Est-ce que vous pouvez nous parler de l'environnement dans lequel vous vivez ?

On est proche de la nature ici. On essaie de la respecter tant qu'on peut. On se chauffe au bois et on essaye de pas trop polluer mais bon... après on est tous pareil : on a tous besoin d'un véhicule, donc on pollue tous quelque part. Ici on essaye de faire le tri, on essaye de prendre le véhicule le moins possible... C'est un bon cadre de vie pour les gosses : on peut se promener, il y a de belles forêts, la nuit on voit des animaux *[rires]* C'est vrai que c'est un beau cadre de vie. On va à la chasse aux champignons quand c'est le moment, mon beau-père est chasseur. *[interruption du petit garçon qui ouvre la porte]*

Et au niveau du paysage par exemple ?

Bah si vous prenez la route des crêtes vous allez vous régaler. C'est très beau, il y a des très beaux panoramas ici. C'est la route tout en haut *[nous montre du doigt l'endroit par lequel nous sommes arrivés]*. C'est entre Vialas et ici, c'est la route qui part de pas loin de la Grand-Combe, vers Portes, et monte jusqu'à Pont-de-Montvert et un peu plus loin. Il y a même certains endroits où vous verrez peut-être la mer. Et pour anecdote le 14 juillet quand on veut voir les feux d'artifice on se met là-haut avec les gosses et puis on en voit un petit peu de partout... On se cale dans les pentes de verdure et puis voilà.

Qu'est-ce que cet environnement suscite chez-vous ?

Pour avoir vécu vraiment en grande ville et être venu ici, c'est le jour et la nuit. La nuit justement on n'entend pas le bruit des voitures, c'est autre chose, c'est presque du silence de cathédrale, à part quelques animaux qu'on entend vaguement. C'est un truc que j'aime bien aller me promener dans les bois, essayer les chemins escarpés... c'est le côté randonnée. J'aimais bien faire de la rando quand j'étais plus jeune, ça doit être ça. Je n'y vais pas avec les enfants. C'est une fierté de trouver les champignons là où on sait que pas grand monde va aller les chercher. *[Irruption des enfants qui arrivent avec leurs bottes car ils jouaient dans le jardin]*

Du coup vous avez un jardin et vous y allez régulièrement je suppose ?

Ah oui le jardin est très beau. On est plus souvent dans le jardin *[remet les bottes aux pieds de son fils]* Ici on a demandé à ce qu'on mette un grillage pour pas que les gosses tombent, parce que le premier jour où on a habité ici ma fille est tombée sur la bancelle en dessous. *[Il nous explique l'origine des "bancelles" : les terrasses qui accueillent les cultures de châtaigniers]*

Et il n'y a plus de châtaigniers, ils ne sont plus exploités ici ?

Si, si. Nous on fait le ramassage des châtaignes. On ramasse ceux de l'Ayrolle. Après dans la famille ils en ont, l'oncle et la tante de ma femme... *[les enfants s'agitent, il les fait rentrer]*

Par rapport à votre environnement, il y a eu des évolutions ces dernières années ?

Oui, on est venu habiter ici parce qu'à un moment on habitait vers la Grand-Combe et on avait pas de jardin. Pour les gosses c'était pas le top. *[un peu confus]*

...Et est-ce que vous avez perçu un changement dans la nature ou niveau des bâtiments... ?

Non parce que du côté de notre famille, la famille de ma femme surtout, ils ont fait ça depuis tout petit donc ça perdure dans leur famille depuis des générations. Comme je disais l'oncle et la tante de ma femme qui habitent aux abris, vers l'école, ils ont une grande châtaigneraie en bas. Ils ont une association donc ils font la transformation de la châtaigne, ils font des crèmes de marron, du sirop... *[Serge parle de la récolte des châtaignes ici à l'Ayrolle]*

Qu'est-ce que vous diriez de votre rythme de vie ?

Il est ralenti *[rire]*. Je n'ai pas de grosse activité. Je fais ça pour le plaisir et parce que je suis au chômage en ce moment, sinon je ne le ferais même pas. Quand j'attaque les chantiers après je n'ai plus le temps de faire tout ça. Non c'est par plaisir qu'on fait tous ces trucs-là. Cette année on l'a fait surtout pour les gosses, pour leur faire découvrir que anciennement les gens faisaient comme ça.

Et du coup votre rythme de vie : vous faites une différence par rapport à votre vie passée, en ville ?

On a besoin de moins de choses pour vivre. On gaspille moins d'argent, enfin on gaspille toujours autant, mais pour des choses moins futiles.

Du coup vous pouvez nous parler de ces activités, qu'est-ce que vous faites ?

Ici à part la marche et le vélo, il faut que je le répare, je fais mon sport à la maison. Passée une époque j'allais courir. Courir ici et courir en ville ça n'a rien à voir. On respire vachement mieux, c'est quand même plus vivifiant de parcourir les routes d'ici que les routes de ville. C'est vrai que j'aimais bien prendre le vélo, j'habitais à Saint Andéol à une époque.

Parce que vous avez changé d'habitat dans le coin ?

J'ai habité à Saint Andéol, après j'ai rencontré ma femme du coup on est parti à Vialas, on est reparti à Alès, on est revenu sur la Grand-Combe et au final on est revenu ici. On est parti en ville parce que c'était plus facile de trouver du travail.

En quoi vous pensez que les activités que vous faites sont spécifiques à ici ?

La randonnée oui. *[Serge nous parle du vélo également]*

Est-ce qu'il y a dans les activités que vous faites des pratiques spécifiques au lieu et est-ce qu'elles ont une dimension collective ?

La châtaigne oui. Après ici il y a la chasse, beaucoup la chasse. Moi je ne suis pas chasseur mais c'est que quasiment tout le monde a un jour ou l'autre chassé. *[Il nous parle de l'exploitation de châtaigne de Abigail Thomas à Saint-Privat]*

Qu'est-ce que l'écologie vous évoque ?

Pas grand chose. *[difficulté à aborder la question, plusieurs reformulations]* Il faudrait qu'on le soit tous.

Qu'est-ce que vous mettez derrière le mot écologie ? Votre définition ?

Ca serait moi personne ne roulerait en voiture. On serait tous à pied ou à vélo. Le plus gros de la pollution c'est surtout les véhicules. On retournerait sur un mode de vie un peu antérieur, avec les chevaux de trait et compagnie. De mon point de vue les gens qui se disent écolos et qui roulent au diesel, c'est pas vraiment l'écologie pour moi ça. Ce que j'en vois c'est que ça n'évolue pas dans un sens ni dans l'autre, ni dans le bon ni dans le mauvais. Le mal est déjà fait. Tout ce qu'on peut faire c'est ralentir les choses, c'est tout. Pour moi la Terre se meurt de toute façon.

Vous pensez quand même qu'ici, dans votre environnement, il y a des valeurs de l'écologie qui s'incarnent ?

De par la localisation des lieux on prend moins le véhicule. Ici pour faire 2 km on va prendre nos jambes. *[On entend des pleurs, Serge se lève]*

Parce qu'il n'y avait pas de jardin à Saint-Andéol ?

Moi quand j'habitais à Saint-Andéol, si, j'habitais en yourte. Je vivais dans la forêt, j'étais bien.

Alors vous avez habité en yourte, pourquoi ?

Je sais pas trop en fait. Je suis venu m'installer ici. Je n'avais pas d'attache ici. Et puis j'ai rencontré sur un chantier de maçonnerie un fabricant de yourtes qui m'a proposé de m'héberger dans son terrain en yourte. Et ça m'a botté quoi. Je me suis dit tiens c'est un style de vie que je ne connais pas je vais essayer, puis je suis resté plus de 2 ans.

D'une manière générale est-ce que vous avez des revendications auxquelles vous êtes sensible ?

Non, je n'ai pas de revendications moi. Je suis fataliste donc je peux pas avoir de revendications... Je vois les choses arriver et puis c'est tout... Je suis spectateur... Je suis spectateur de ma vie.

Peut-être dans des petits gestes ?

J'aime bien récupérer, utiliser les choses au maximum de leur vie, on va dire. J'essaye de ne pas trop jeter. Enfin sauf quand vraiment c'est... Non mais je vais dire une connerie, mais j'ai fait un peu de menuiserie à une époque, dès que je pouvais je récupérais un truc pour autre chose qu'il y avait quoi. Je m'exprime peut-être mal hein mais j'essaie de jeter le moins possible, de faire durer les choses déjà. Après on fait de la récup. *[Au sujet de la possibilité de la fermeture de l'école en bas, il dit soutenir l'opposition à cette fermeture :]* Je suis d'accord avec eux mais y a pas grand chose que je pourrais faire à mon niveau, à part dire que je suis d'accord. *[Serge est méfiant sur le sujet de l'engagement politique ou social, et reste focalisé sur le terme d'écologie abordé auparavant. La dernière partie est donc peu fructueuse. Pourtant juste après la fin de l'entretien nous le voyons distribuer des pâtisseries à ses voisins, dans le cadre d'une association de parents d'élèves semble-t-il. C'est une forme d'implication dans le tissu associatif local et d'organisation collective que nous n'avons pas réussi à aborder avec lui.]*

Questions signalétiques :

- Date de naissance : 1980
- Activité : chômage (maçon)
- dernier diplôme obtenu : mécanicien et maçon
- date d'arrivée dans la Vallée Longue : juillet 2008

Annexe I : Grille d'entretien Arche, octobre 2019

Trajectoire

- Depuis quand habites-tu ici ?
 - Comment (et en combien de temps) s'est passée ton installation ici ?
 - Comment as-tu connu ce lieu ?
- D'où viens-tu et où as-tu vécu auparavant ?
 - Des lieux qui t'ont marqué·e ?
- Pour quelles raisons es-tu venu·e vivre ici ? Qu'est-ce qui t'a amené·e ici ?
 - Quelles aspirations ? Sont-elles satisfaites ?
 - Par quel lieu étais-tu attiré·e (maison, village, région...)
 - En quoi la dimension communautaire est-elle intervenue dans ton choix ?

Limites et définition du lieu habité

- Comment délimiterais-tu ton lieu de vie ?
- Qu'est-ce qu'habiter ici signifie pour toi / qu'est-ce qu'habiter ici t'évoque ?
 - Qu'est-ce qui te plaît dans le fait d'habiter ici ?
 - Pourquoi habites-tu ici plutôt qu'ailleurs ?
- Parle-moi de l'environnement dans lequel tu vis, ses spécificités, ses caractéristiques.
- Qu'est-ce que ces lieux suscitent chez toi ?
 - Qu'est-ce que tu apprécies dans cet environnement ? Qu'est-ce que tu n'apprécies pas ?
 - Environnement associé à des sentiments particuliers ? Des sentiments plutôt positifs, plutôt négatifs ? Pourquoi ?
 - Quels sons, quelles odeurs, quelles saveurs y associes-tu ? Ces sensations te paraissent-elles agréables ?

Pratiques du lieu

- Qu'est-ce que tu fais dans ce lieu ? Quelles sont tes activités ?
- En quoi tes pratiques te paraissent-elles liées à ton environnement ?
- Qu'est-ce que ces pratiques te procurent comme sensations ?
- Ces pratiques – ou certaines d'entre elles – sont-elles inscrites dans des savoir-faire spécifiques aux lieux ?
- Si oui, ces savoir-faire ont-ils une dimension collective ?

Rythmes

- Comment ton environnement a-t-il évolué ces dernières années ?
- Que dirais-tu de ton propre rythme de vie ?

- Ton rythme de vie serait-il différent ici (par rapport à ce qu'il serait ailleurs) ? Si oui, en quoi ?
- Qu'est-ce qui te paraît rythmer ta vie ici ?

Rapport au politique, à l'écologie et à l'engagement

- As-tu l'impression que ton lieu de vie est « périphérique » ?
- Dirais-tu qu'il y a aujourd'hui des enjeux sociaux et politiques spécifiques à la vie dans les espaces ruraux ?
 - Si oui, sont-ils aujourd'hui pris en compte par la société dans laquelle nous vivons et les politiques qui y sont menées ?
 - Les récentes mobilisations des Gilets Jaunes font-elles d'après toi état des enjeux des périphéries ?
 - Les débats politiques prennent-ils en compte ces enjeux d'après toi ?
- Qu'est-ce que l'écologie t'évoque ?
 - Quelles valeurs y associes-tu ? Te sens-tu proche de ces valeurs ?
 - Ces valeurs prennent-elles sens et s'incarnent-elles dans ton environnement de vie ? Si oui, comment ? Si non, pourquoi ?
- D'une manière générale, y a-t-il des causes, des revendications auxquelles tu es particulièrement sensible ?
- Dirais-tu que tu es impliqué·e ou engagé·e en leur faveur ?
 - Si oui, quelle contribution y apportes-tu ? (en termes de connaissances, de ressources matérielles, de temps...)
 - Si oui, qu'est-ce que cette implication t'apporte ?
 - Si non, qu'est-ce qui te freine ?
- Ces engagements pourraient-ils s'incarner dans une vision commune pour le lieu – et plus généralement, pour le territoire ?
- Quelle serait cette vision commune du territoire ? En quoi peut-elle répondre aux enjeux que nous avons évoqués précédemment ? De quoi pourrait se nourrir cette vision commune ?

Questions signalétiques

- Date de naissance
- Activités (professionnelles et/ou autres)
- dernier diplôme obtenu
- date d'arrivée dans la communauté

Annexe J : Retranscription entretiens Arche, octobre 2019

Liste des entretiens

E1 – Laura
E2 – Marc
E3 – Elouan
E4 – Pauline
E5 – Eric
E6 – Evelyne
E7 – Elodie
E8 – Eliane

Entretien E1 – Laura

Depuis quand tu habites ici ?

Depuis septembre... le 17 septembre 2018.

D'accord. Et c'était la première fois que tu mettais les pieds ici ?

Oui. C'était la toute première fois. Enfin non, j'étais venue une semaine plus tôt... on va dire, en juin. Faire une semaine, une semaine et demie d'essai, voir si les lieux me plaisaient, c'était la communauté elle-même qui m'avait proposé ce petit séjour, ben pour ce que je viens de dire, pour voir si ça me plaisait, voir si je leur convenais, si eux ils me convenaient. Et après y a des petits entretiens.

D'accord. Parce que du coup, toi... tu es venue directement dans l'idée de rester un long moment ?

Ouais. Je suis venue direct avec l'idée de rester un an.

D'accord.

Et là encore une année, du coup.

D'accord. Donc là ton idée maintenant, c'est de rester... de rester encore cette année là, et tu sais pas encore après ce que tu vas, ce que tu ambitionnes de faire, enfin, de... si tu comptes rester, tout ça, c'est pas forcément...

Je compte pas rester, parce que y a des... notamment du point de vue de la religion qui ne me convient pas forcément. Euh... et aussi parce que c'est vraiment trop grand ici et que je crois que je préférerais quelque chose d'un peu plus simple, avec moins de personnes, et plus dans la nature.

C'était ça que tu cherchais, à la base ? Quelque chose de, enfin, le lien à la nature, la proximité tout ça, c'était quelque chose...

Hum... à la toute base non. A la toute base, je voulais juste savoir ce que c'était de vivre en communauté, comment ils faisaient pour gérer, toutes les personnes, pour bien s'entendre, pour vivre ensemble. N'importe quelle communauté m'aurait convenu, mais ici comme ils ont la formation FEVE euh... que j'ai faite...

L'année dernière du coup ?

Oui, voilà c'est ça, sur un an. Plusieurs formations, qui t'apprend du coup la communication non-violente, la place des émotions dans les conflits, comment gérer les conflits, comment vivre ensemble, les règles... enfin, les règles de cette communauté-là en tout cas aussi... euh c'est beaucoup ludique aussi, basé sur plein de jeux, qui te font quand même pas mal cogiter après. Et du coup c'était vraiment très intéressant et c'était surtout ça que je cherchais au début : qu'est-ce que c'était de vivre en communauté, voir si ça me plaisait, si j'étais faite pour ça ou pas.

Hum. Et comment t'en étais arrivée à te poser cette question-là ? Enfin, comment s'était devenu quelque chose qui t'animait, cette histoire de vivre en communauté, etc.

C'est une bonne question, comment c'était arrivé... Déjà, j'étais 6 ans en internat. C'était pas rose tous les jours, mais les deux dernières années de mon internat, j'ai rencontré une très bonne amie du coup, et elle est, elle était très dans le développement... dans la façon de penser en fait à comment vivre autrement, avec moins d'électricité... un peu hippie en fait. Et du coup, elle m'a ouvert les yeux sur plein de petites choses comme ça et je me suis mise à faire des recherches diverses et variées, et puis vivre en communauté je sais même plus d'où ça part mais... je crois que c'était d'une discussion avec cette amie où on s'était dit qu'on aimerait bien travailler ensemble, mais du coup elle avait un copain, et qu'on aimerait bien travailler avec d'autres

personnes, qu'on aimerait bien avoir notre projet, que... de fil en aiguille ça s'est transformé en fait en, un peu en collectif on va dire, cette idée. Puis après j'ai voulu savoir ce que c'était la différence entre un collectif, une communauté... Je suis toujours peut-être incapable de le savoir parce que j'ai toujours pas testé le collectif... en tout cas, communauté ça me plaît beaucoup et maintenant je suis même au stade de vouloir tester ce que c'est qu'une tribu... là où ce serait du coup beaucoup plus petit, enfin, dans mon imaginaire en tout cas. Plus dans la nature, plus de rituels liés à la nature, une spiritualité plus globale, plutôt que s'appuyer sur quelque chose. Et un plus fort lien aussi entre les personnes. Euh... voilà.

Du coup, avant de vivre ici tu... enfin, tu viens d'où, tu as habité à quel... c'est quoi les lieux où tu as habité ?

Alors. J'ai été dans le Val d'Oise.

Depuis toujours ?

Non. J'avais fait 9 ans... les 9 premières années de ma vie on va dire, à Vierzon. Après, j'ai déménagé dans le 77 au Mesnil-Amelot⁵, pendant 9 ans, 10 ans à peu près. Et euh là ça fait, ça va faire 5, 6, 7 ans [*compte et réfléchit à voix haute*]... 6 ans à peu près que j'étais en Val d'Oise, enfin en tout cas le lieu de résidence, après là ça fait 2-3 ans que je navigue un peu... j'ai fait 3 mois en Inde, 3 semaines au Japon, j'ai bougé aussi, j'ai habité chez des amis, faire du woofing, donc j'étais pas très très stable.

D'accord. Donc ça fait trois ans que t'as un peu expérimenté des choses... différentes quoi.

On va dire. Un petit peu.

D'accord. Et en Inde, t'étais dans quel contexte ?

J'étais partie un mois ½ dans un ashram. Après j'ai fait deux semaines toute seule, dans le Kerala. Et après j'ai fait un mois ½ avec un groupe de personnes françaises aussi dans le Rajasthan, voir aussi le Taj Mahal... une petite partie...

Et... c'est des lieux qui t'ont marquée ? Enfin, je veux dire, ce voyage par exemple... ou même les autres lieux qu'on a évoqués, tu penses qu'il y a des lieux qui t'ont marquée plus que d'autres ?

Euh... l'Inde, ça m'a beaucoup marquée par la pauvreté. C'était vraiment une décharge en fait. Et euh... c'était très dur aussi d'y vivre, le climat était chaud, on sortait à peine de la saison des pluies. Euh... l'eau aussi, fallait que je fasse attention de pas la boire, même si je mourrais de soif, fallait que j'achète une bouteille d'eau, et après, la bouteille fallait que je la jette ! C'était dur parce que je suis du genre à garder un peu ! Mais depuis que je suis revenue d'Inde, je suis même devenue un peu une maniaque de la propreté. Ça m'a bien aidée à ce point de vue-là. Hum... mais en fait, c'était... c'est là-bas que j'ai rencontré une amie, qui m'a parlé d'ici justement. Donc, je pense, c'était vraiment le point le plus, sans doute, le plus important de mon voyage, c'était cette rencontre-là, juste une conversation en fait, qui a fait que je me retrouve ici pendant deux ans du coup, maintenant. Sinon, dans le groupe de Français aussi, c'était intéressant parce que... parce que du coup j'ai pu voir dans un groupe comment je pouvais me comporter – un groupe que je connaissais pas, d'à peu près mon âge – et à chaque fois que j'ouvrais la bouche – j'ouvrais pas souvent la bouche – et à chaque fois ils étaient là en train de me dire « oui maître Yoda », « c'est fou, quand tu parles, y a plein d'amour, plein de sagesse » et du coup j'étais là « bon, ok, enfin... c'était pas le but » ! Et du coup, ça m'a questionnée aussi, ben comment on fait pour communiquer entre nous, on se connaît pas, et en fait y en a qui ont envie de partir d'un

⁵ 997 habitants selon wikipédia

côté, les autres de l'autre euh... du coup c'était un peu questionnant des fois... comment... comment se placer ?

C'est à ce moment-là tu penses que tu as eu un peu cette question-là qui est devenue importante pour toi, du coup ?

Bah... elle était déjà un peu importante puisque j'étais en... à l'internat, et que c'était très dur de se faire respecter ou quoi que ce soit. Et je me demandais comment on faisait en fait avec un groupe de personnes, et que j'avais pas envie en fait d'être la personne qui dit les ordres dans le sens « tu m'obéis et tu fermes ta bouche ». Je voulais quelque chose de sain, ça me semblait logique en fait de... de s'entraider, de... voilà, quelque chose d'un peu plus humain en fait, et non pas un rapport de force ! Euh... du coup, déjà, c'est vers l'internat que je commençais à m'orienter vers la communication non-violente. Et en fait je voulais pas faire un petit stage qui durait peut-être un week-end et puis après hop me replonger dans le monde réel, juste avec des bases qui me serviraient à rien parce que je saurais pas les appliquer. Alors qu'ici du coup j'ai pu expérimenter avec le groupe de Fêveurs avec qui j'étais – les Fêveurs c'est ceux qui ont fait la formation avec moi... euh pas toujours au sein de la communauté là parce que ils ont pas tous la communication non-violente en tant que base de communication. Mais... mais ça reste pas mal tu vois par exemple ici quand il y a un conflit, quand t'as un conflit avec une personne, tu vas voir cette personne et tu vas lui dire « voilà, j'arrive pas avec toi, on n'arrive pas à communiquer, je demande un médiateur ». Et là t'as un médiateur qui vient entre les deux personnes, qui va dire « ok, machin a parlé, tu peux me redire ce qu'il a dit ? ». Donc toi tu vas redire. Tu vas faire... puis alors l'autre il va faire « oui c'est ça » ou alors « non c'est pas ça, tu comprends pas ». Et « ok, répète, et toi, redis après ce que t'as compris ». Le médiateur il va être là pour aider les deux à se comprendre comme il faut et à dire « bah voilà, tu ressens quoi en fait ? enfin, pourquoi tu dis ça, dis tes émotions et tout »... je sais pas trop si c'est...

Si, si je vois... d'accord. Et tu dis que ces questions-là elles ont émergé quand t'étais à l'internat... c'était, enfin, tu avais quel âge, c'était entre quel âge et quel âge du coup ?

J'y étais entre 17 ans... et [compte à voix basse] 22, 23, 24... ah ouais quand même, à peu près 24 ans !

Hum, ah d'accord. Et c'était... parce que c'était pendant tes études ? [court silence] Ou c'était, ou tu vivais comme ça...

Non non c'était mes études.

C'était tes études, d'accord [court silence]. Tu as fait des études de quoi ?
Euh... d'art céramique, artistique céramique.

OK, et c'était où du coup, c'était en Val d'Oise à ce moment-là ?
C'était dans le 77, c'était près de Meaux.

D'accord. Et du coup, c'était euh... c'était pas dans une ville ? C'était...
C'était en plein milieu des champs et d'une forêt. On avait une forêt dans le domaine où on était. C'était très, c'était un très grand domaine, du coup. Avec un complexe hôtellerie, un complexe art. Donc du coup, c'était deux mondes complètement différents qui étaient ensemble tout le temps, et c'était... c'était intéressant aussi de voir les groupes qui se formaient... ouais y avait un petit peu des petites choses rigolotes des fois.

Ouais... d'accord, et euh... le lieu sinon, c'était quelque chose qui te plaisait, d'être en-dehors de la ville comme ça, d'être un peu... enfin, tu te sentais comment toi dans un lieu comme ça, là-bas ?

Alors, la première fois ça m'a semblé un peu... c'était cool mais ça m'a semblé un peu bizarre, j'osais pas trop bouger, j'étais un peu perdue. Et puis après, vers la fin, enfin maintenant même quand j'y retourne, c'est... même limite je trouve ça trop... trop de bâtiments ! enfin, voilà, je

suis... c'était cool parce que ça m'a permis d'apprendre plein de choses sur la nature avec mon amie du coup que j'ai rencontrée là-bas et qui me disait « tu vois ça c'est telle plante, ça ça sert à ça, ça c'est pour ça », du coup on faisait des cueillettes et du coup j'ai pu toucher un peu à ce monde que je connaissais pas du tout et qui au final s'est mis à vraiment m'appeler et à me plaire. Même si j'ai encore beaucoup de mal avec l'hiver ! Je ne sors pas... mais... mais je sens que c'est quelque chose qui m'a beaucoup manqué avant. Quand j'étais toute petite, j'ai ma mère qui me... alors on l'a pas fait souvent, mais ça m'a vraiment marquée, elle me disait de faire des câlins aux arbres. Et c'est vrai que c'est un doux souvenir que j'ai et que je prends plaisir à me remémorer et à refaire en fait, faire des câlins aux arbres [silence]. Quand j'étais petite je comprenais pas pourquoi, mais en grandissant je me dis, elle m'a appris un truc vraiment super.

Hum. Parce que, quand t'étais petite, vous habitiez pas loin de...

On était en ville.

Vous étiez, à Vierzon, vous étiez en...

Ouais, c'était une ville.

Oui, oui, je vois à peu près comment c'est, mais c'était vraiment dans la ville que t'habitais ?

Ouais ouais.

En appartement ou en maison ?

Hmmm... maison.

Maison, mais maison de ville c'est ça ?

C'est ça ! Mais j'ai toujours vécu dans la... dans la... mon père est boulanger-pâtissier, et j'ai toujours vécu dans son lieu de travail aussi, tu vois ? Ça mêlait le travail à la vie de famille. Enfin, c'était courant que dans notre salon, y avait des étagères de pains au chocolat ou de croissants qui attendaient d'être mis en boutique, qui était juste la porte à côté. [...] Ça a toujours été comme ça. Même maintenant [rires].

Ouais, tu veux dire, cette, le côté travail et vie privée peut-être...

Ouais.

Ça c'est quelque chose qui... enfin, toi, tu le vis comment du coup ?

Depuis quelques années là c'est... depuis 3-4 ans, ma mère est décédée. Et c'est vraiment dur. Parce que du coup ça m'a fait un énorme choc de la perdre, et... plein de prises de conscience sont apparues. Et un autre regard sur le monde et sur ma vie. Et du coup... ben là quand je retourne chez moi euh... je me sens très seule, ils passent leur temps, mon père et mon frère et ma belle-sœur, à parler de boulot. Alors que c'est fini le boulot, mais ça continue, encore, et encore et encore et... du coup y a pas d'autres conversations que ça, et c'est très dur. Ou alors, on regarde la télé, du coup y a pas de lien qui se tisse, et... et... et quand t'es pas dans ce milieu-là, et que t'es entourée de ça, ben moi ça me fait sentir très seule et voilà, enfin je peux pas rester longtemps quoi [silence].

Hum... hmm d'accord, ok [silence] et hum si on revient un petit peu plus précisément du coup sur... sur... sur le lieu, ici, du coup, après avoir parlé un petit peu des lieux où t'as vécu avant... c'est les lieux, la maison, mais aussi les lieux autour, etc. c'est des choses qui te plaisent ? Enfin, tu... comment tu le vis d'être ici, dans les lieux ? Au sens large, du coup.

Au sens large euh... c'est vraiment chouette parce que du coup j'ai la vue sur le Vercors, enfin je suis beaucoup plus en lien avec la nature ici. Ou je la vois tous les matins, du coup. Euh, je fais plus de balades... ça m'intéresse beaucoup plus d'autres sujets, et la rencontre avec d'autres personnes qui viennent aussi, c'est un mouvement permanent. Et... et même avec les personnes qui sont là, qui résident ici, c'est super intéressant de tisser des liens petit à petit. Il y a ce qu'on

appelle la réconciliation ici aussi et c'est très fort. Dans le sens où tous les 3-4 mois, on se voit, les personnes qui sont là depuis plus d'un mois, qui ont fait la bénédiction avant... on se voit et on se demande pardon pour si on s'est blessé inconsciemment ou involontairement depuis la dernière réconciliation. Et... du coup ça fait du bien, enfin soit on pardonne, soit on dit « voilà, je suis pas prête encore à te pardonner, mais j'ai entendu ce que tu m'as dit ». Et c'est, c'est un lien fort, je trouve, c'est pas quelque chose qu'on fait très souvent de demander pardon à quelqu'un et d'entendre « ok je te pardonne »... [silence] ou de se bénir hein en disant « je te veux du bien » ou « je te bénis », ça aussi c'est pas quelque chose de très très courant je trouve, enfin d'un point de vue extérieur à ici... c'était pas quelque chose que je faisais. Comme dire nos émotions... moi je disais pas « là je suis en colère », « là je suis triste »... [silence]

T'as appris à le dire ici ?

J'ai appris à dire mes émotions ici, oui. Même si c'est pas toujours simple parce que j'ai du mal à savoir ce qu'il se passe vraiment... l'émotion précise on va dire. Mais... c'est beaucoup plus clair qu'avant. Puis se recentrer avec les Rappels, sur ton corps et quelque chose de plus grand, plutôt que de rester dans ton mental ou à faire quelque chose et oublier un peu le temps présent...

Hmm... ça c'est des moments que t'aimes particulièrement ici ?

Ouais !

Que t'apprécies ici et que tu sais pas si tu pourrais avoir ailleurs, c'est ça, ou...

[prend une inspiration en réfléchissant] Hmm... Ce qui est dur d'avoir ailleurs, c'est... euh... ouais cet espèce de... de rapport au [inaudible, peut-être « non »] qu'il y a, à pouvoir dire clairement que « non ça c'est trop pour moi ». Tu vois, par exemple quand j'ai mes règles, à l'extérieur, dans le monde du travail, tu pourrais pas dire « ben je suis désolée, je dois prendre deux jours de repos parce que ben je tiens pas debout et j'ai pas envie de me shooter aux médicaments ! ». Ici, je peux le faire. Même si y a des personnes qui me disent : « tu ne peux pas prendre de médicaments ? ».

Ah oui, y a quand même des gens qui...

Y a quand même une personne qui m'a dit ça et euh... ça m'a fait un peu violence. Mais... mais, en soi, on m'a... on me prend pas la tête non plus, tu vois... On accepte aussi que...

Que tu veux pas, ou...

Voilà. Tu veux pas prendre un médicament, ok, t'as besoin de repos, bah vas-y, fais-le et tu rattraperas tout ça plus tard. Mais, oui, un rythme, féminin, en tout cas, que je peux avoir plus facilement ici qu'à l'extérieur [silence].

Hum, d'accord. T'arrives plus peut-être à être dans l'écoute de ton corps... ou, enfin, plus... c'est ça ?

Ouais. Y a vraiment, ouais, un respect humain sur ce que tu ressens si jamais t'es... tu vas pas bien, eh ben ok tu vas le dire et les gens ils vont te laisser un peu tranquille pendant quelques jours, t'iras à ton rythme... alors que tu vas à l'extérieur, les gens ils vont te regarder « on s'en fout que tu sois déprimée, vas-y travaille ! »... Et... et c'est quelque chose qui me parle beaucoup, ce rapport... ce respect de l'autre, dans ce qu'elle, dans ce qu'il vit et... et voilà, c'est comme ça et il a besoin de ça pour aller mieux, et bien qu'il le fasse et... il a pas besoin de se faire du mal en prenant autre chose, quoi que ce soit... en s'oubliant en fait, c'est une forme d'oubli. Donc ça, je trouve ça super intéressant [silence].

Hum. D'accord. Et au niveau des lieux plus généralement que des relations avec les personnes, tu disais que t'aimes bien le, la vue sur le Vercors, ce genre de choses, tu me disais aussi tout à l'heure que tu te demandes si t'aspirerais pas même à plus de proximité avec la nature... tu dirais que ton rapport aux lieux, ici, il est comment ? Aux lieux extérieurs, environnants, etc.

Alors ici le truc c'est que, avec les responsabilités que j'ai comme le linge, je sors pas beaucoup. Bon c'était mon choix parce que l'hiver je supporte pas le froid, et l'été je suis allergique au soleil. Alors avec ça, faut pas que je sois trop dehors. Et euh... du coup en fait, ben c'est un peu comme travailler à la maison, ici, tu sors pas beaucoup. Enfin, moi, je sors pas beaucoup, en tout cas. Et euh, quand je vais en-dehors de la Communauté, c'est un peu « wahou », ça fait bizarre. La première fois que je suis retournée dans une grande ville après être sortie d'ici, c'était vraiment dépayasant.

T'avais passé combien de temps sans aller dans un endroit comme une ville ?

3 mois.

Ah ouais, quand même...

Ouais [*silence*]. Bon, je retrouve vite les repères parce que j'ai toujours vécu en ville, mais c'était quand même « wahou, ouf [*bruit d'expiration*], respire, tout va bien »...

C'était quoi comme ville ?

Paris [*rires*]. Oui !

Ah oui, ça a dû effectivement faire un décalage, oui !

Ça fait un gros décalage, ouais. Ouais ça m'a bien pris au cœur...

Ça t'a fait quoi d'être là-bas ?

Ça m'a vraiment questionnée sur... ben sur ce que je voulais, et puis ça me reconforte encore dans le fait que ben non je vivrai pas dans une ville ! Ouais, c'est... c'est pas possible ! [*silence*] C'est beaucoup trop dur... trop de bruit, trop de choses qui te prend la vue... les gens, y a pas de rapport... Je sais pas comment agir avec les personnes qui sont en souffrance aussi, qui peuvent se trouver devant moi. Et du coup, ça me... ça me... je m'auto-flagelle aussi sur ça. Et du coup, c'est très très dur [*silence*]. Là où je pense que dans une communauté, y aurait beaucoup plus de... de solidarité pour... pour aider cette personne et que ça serait juste naturel, en fait.

Et tu penses que ça c'est pas possible en ville ?

Si si c'est possible ! Je sais qu'il y a des associations qui aident les personnes... j'ai des amis qui donnent à manger à ces personnes-là aussi, comme ça... Euh... je doute pas du tout de ça, c'est juste que pour moi en tout cas j'arrive pas à... [*silence*] y a un côté, une espèce de protection que j'ai qui fait que, voilà c'est sa vie, euh je m'occupe pas de lui, c'est horrible de penser ça mais du coup j'arrive pas à... à... ouais j'ai très très peur de me faire avoir. Comme en Inde, c'était un peu... faut pas leur donner de sous parce que du coup ça engendre le... la mutilation ou le trafic d'hommes... Et du coup... j'ai... ça m'a un peu, un peu chamboulée ce, cette histoire, oui. Et en France c'est un peu pareil, à chaque fois que je donne des sous, je me fais avoir, on me redemande encore plus, encore plus, encore plus... Mais en fait... c'est moi la victime là où ça se passe comment ? [*légers rires*] Et du coup j'arrive pas à mettre une distance qu'il faut on va dire [*silence*]. Est-ce qu'il doit y avoir même une distance ? Ça je ne sais pas, j'ai... je sais juste pas du tout comment me placer.

Donc c'est un truc que tu trouves qui est plus difficile en ville parce que t'es confrontée à plus de monde, à plus de difficultés, etc. que dans un lieu comme ici par exemple ?

Ouais, c'est ça.

Et... tu penses que, pas en ville et pas dans un lieu comme ici – dans un autre espace hors des villes mais pas dans une communauté – ça serait plus simple aussi – pour toi ? Enfin, plus simple... plus... t'y arriverais mieux ?

[*silence*] Je sais pas trop. Hmmm [*silence*] tu parles par exemple d'un petit village ou un truc comme ça ?

Ouais... par exemple...

[*silence*] Hmm... peut-être ouais ! Je crois que je m'en sortirais mieux que... que la ville où là je peux être vue comme un porte-monnaie ambulant... alors que c'est pas vrai ! Et euh... dans un petit village, je pense que j'ouvrirai plus facilement ma porte à quelqu'un.

Hum. Ça te plaît ici d'être aussi dans un village ? Que ce soit pas... enfin, que le lieu ici, la communauté, soit pas totalement à l'écart, etc ? C'est quelque chose que tu recherchais particulièrement ou pas du tout, c'était pas quelque chose auquel tu avais pensé ?

Boah... on va dire que c'est bien pour une première communauté ! Un petit village à côté qui... qui te remet un peu dans notre monde on va dire... et qui permet de sortir et de voir d'autres personnes... c'est pas mal, ouais. Pour l'instant j'aime bien. Mais après, j'aimerais bien tester peut-être encore plus loin que... qu'un petit village. Juste rien ! Je sais pas si je tiendrais longtemps hein... [*petits rires partagés*]

Au moins l'essayer, c'est ça ?

Voilà, juste essayer, j'aimerais bien voir.

Tu connais des... des lieux comme ça, enfin, c'est quelque chose, tu te renseignes un peu ou...

Je me renseigne pas encore. C'est un truc qui m'effraie encore pas mal donc euh... donc je me renseigne pas, pour l'instant.

Mais, c'est dans l'idée, c'est ça ?

C'est ça. Dans l'idée, j'aimerais bien en tester, ouais, une. Quelque chose de vraiment proche de la nature [*silence*].

Hum. C'est quoi que tu cherches, dans la proximité avec la nature ? Enfin, tu... je veux dire, y a des... tu saurais mettre des mots là-dessus ?

Hum... Ce serait par exemple... arrêter l'électricité. Ça serait vraiment radical je pense ! Mais juste tester, peut-être un mois, minimum, sans électricité, sans eau courante... Vraiment comme... comme peut-être ce qu'il y avait au Moyen-Âge tu vois, faire des maisons en terre, savoir faire du feu, savoir quelle plante sauvage je peux manger, être un peu plus liée aux éléments [*silence*] ouais...

Et... tu saurais dire pour quelles raisons tu... tout ça, ça t'attire ?

Ça m'attire ouais après est-ce que j'ai une raison, je crois que j'ai, depuis je suis petite j'adore... j'adore l'aventure un peu ! Je suis peureuse mais j'adore l'aventure ! Et... et je sais pas, je trouve ça super... super chouette cette perspective... En fait, je me questionne beaucoup en me disant : si on n'avait pas l'électricité, si on n'avait pas tout ce qu'on avait là, et que tout s'arrêtait d'un seul coup, je suis l'une des premières à mourir, parce que je peux pas, vivre sans internet, je sais pas comment on fait du feu, je sais pas, je sais pas moi, faire du papier... En fait, je sais rien faire, et cette perspective de me dire que si y avait plus rien et que j'étais confrontée à la nature... Alors que c'est mon monde en fait, je... que je puisse pas y vivre, ça me... ça me fait quelque chose, ouais. Ça me... ça me paralyse un peu.

Et du coup, euh... apprendre à « faire » tout ça, c'est des choses que tu cherchais aussi en venant ici ? Cet apprentissage-là ?

C'est quelque chose que je recherche maintenant on va dire. En venant, non, c'était juste basé sur vivre en communauté, mais c'était pas encore trop trop dans la nature, tu vois juste un potager mais avec ma petite maison, mon petit chauffage... voilà c'était encore bien... bien dans notre [*inaudible*] on va dire, avec tout ce qu'on connaît. Et là ouais vraiment c'est... c'est jusqu'à quel point est-ce que je peux sortir de ma zone de confort qu'on nous a mis depuis qu'on est enfant ?

Hum. Et du coup, t'as l'impression d'apprendre des choses qui pourraient te permettre ça, ici ?

Pour l'instant, non.

Des choses pratiques, tout ça ?

Pour l'instant, non, pas du tout. A part du point de vue « vivre en communauté et savoir comment communiquer comme il faut », entre guillemets... euh... [silence] non, j'ai pas encore le rapport à la nature qu'il me faut. Ouais, parce que j'accepte pas encore de plonger tout à fait dedans.

Oui, c'est peut-être lié aussi à ce que tu disais que les tâches dont tu t'occupes le plus sont peut-être pas celles qui sont en-dehors de la maison, donc t'es peut-être moins... enfin, je sais pas...

Oui oui ! Bah oui, totalement !

T'as moins été peut-être confrontée à ça ? Enfin, je sais pas, je sais pas comment...

Si si, c'est ça. Bon je l'ai fait exprès hein parce que je voulais prendre soin de moi et c'était, enfin c'est, une des meilleures façons c'est de me limiter à... à ne pas être dans le monde extérieur. Sauf que, eh bien j'ai quand même une part de moi qui est un peu énervée de ne pas pouvoir être au soleil toute une journée parce que sinon ben je brûle ! ou être dehors toute la journée parce que sinon eh ben je meurs de froid ! Donc, cette année c'est quand même un truc que je vais essayer de faire, de réduire un peu les vêtements que je vais porter... et sortir beaucoup plus dehors pour... ben sans doute renforcer ma peau hein, au froid. Le soleil euh... le soleil, je sais pas trop, je crois pas que le soleil ce soit une bonne idée quand même, mais... [silence] mais euh... le froid ouais, je peux faire quelque chose, encore. C'est comme ici, y a plein de personnes [inaudible], mais normalement y a plein de personnes qui se baladent pieds nus. Et qui sont comme ça presque toute l'année. Et c'est impressionnant ! Enfin, moi ça m'impressionne, ils vont dans la neige comme ça pieds nus, ils marchent sur des cailloux super pointus pieds nus... Le goudron, c'est bouillant, ils marchent pieds nus dessus ! Et du coup, le corps humain m'impressionne beaucoup... Olala mais... on peut presque, presque tout faire, en fait, faut juste s'habituer, s'adapter, et ça je trouve ça super impressionnant, vraiment, ça, c'est fou !

C'est un truc qui te fascine un peu ?

Ah oui moi j'aimerais bien, ne plus avoir de chaussures [rires] ! Ah, j'ai les pieds trop sensibles ! Moi, tu me mets sur des cailloux, je bouge plus, j'ai trop mal ! [silence] Ouais... mais me dire qu'il y a des personnes qui sont capables de faire ça... ! Wahou ! Ouais, hum.

Ouais, je vois, hum. Et euh, du coup... comment dire ? Euh, tu... cet environnement qui est autour de toi, avec lequel du coup ça peut être parfois un peu difficile, tu l'associes à des sentiments particuliers – l'environnement, ici ?

[silence] Communautaire ?

Euh... Que ce soit l'environnement communautaire comme l'environnement env... enfin, naturel, ce qui te... le... le jardin, l'extérieur...

À quels sentiments j'associe tout ça ?

Ouais. Ça peut être plusieurs hein, c'est pas obligé que ce soit qu'un seul sentiment...

Ouais ouais...

Ou émotions... sentiments ou émotions. Ce que ça te fait vivre un petit peu ces lieux

Ah ça, je vis beaucoup de choses, c'est un peu dur de... Hum... ça me fait beaucoup de remises en question. En tout cas. C'est pas un sentiment hein mais. L'hiver c'est très très très dur. Je sais que j'étais tombée en micro-dépression pendant 2... 2-3 mois. Je suis pas sûre que ce soit trop trop lié à ici, non plus, hum [silence]. J'ai vécu de très très forts moments d'amour et de gratitude pendant peut-être toute une journée, ça a dû m'arriver 3 ou 4 fois, mais c'était vraiment immense, ça m'avait fait pleurer et... j'ai cru que mon corps, mon cœur allait exploser tellement c'était fort ! [silence] Ouais c'était des très beaux sentiments d'amour.

À des moments particuliers ?

Pas forcément, des fois c'était une journée juste lambda... Et, je me suis réveillée avec plein d'amour, et toute la journée, à chaque fois qu'il y avait un petit truc, « oh ! du soleil ! », « oh ! », j'étais... j'étais complètement shootée à l'amour. C'était très beau, c'était vraiment magnifique. Une sortie aussi, en voiture... une journée où j'avais rien ressenti et puis là d'un seul coup hop, une grosse montée d'amour pour les personnes avec qui j'étais en voiture. À leur dire « je t'aime », « je t'aime », et j'étais là « oh j'arrive pas, même 'je t'aime', ça suffit pas ! » [*court silence*] c'était... c'était très beau ! Euh ouais aussi des... à un conflit on va dire, y a eu quelques conflits, où j'ai pu me confronter à la tétanie... donc la peur, la colère, la tristesse... c'était aussi très très fort. Et y a des moments aussi qui sont pas que basés sur l'émotion... Je sais qu'une fois, au milieu d'une formation, je me sentais pas bien. J'arrivais pas à savoir ce qui se passait. Du coup, j'ai dit « moi j'arrête la formation, j'ai un truc qui se passe là, je sais pas ce qui se passe ». Quelqu'un m'a suivie jusque dans ma chambre et je suis partie en crise euh... physique. J'ai fait de l'hyperventilation, je pleurais... Ah ouais c'était... heureusement qu'il y avait quelqu'un avec moi parce que je savais pas... je pouvais pas gérer, ça a duré peut-être une heure, une heure et demie de crise... C'était... c'était affreux ! Et c'était pas du tout... elle me demandait « eh bah qu'est-ce que tu ressens ? », « je sais pas, je sais pas, c'est juste le corps qui est en train d'évacuer un truc et... et je sais pas ce qui se passe ».

Hum. Et dans ce genre de moments-là, tu t'es sentie accompagnée ?

Là, ouais, j'étais vraiment accompagnée ! Au début même, j'étais agacée parce que, elle était un peu, elle me suivait cette personne, alors que je lui disais « non, j'ai besoin d'être seule, non j'ai besoin d'être seule », elle me disait « écoute, je vais juste rester près de toi dans ta chambre... éloignée mais, je reste là »... Et euh ouais je suis partie en crise et heureusement qu'elle était là parce que elle a pu venir à côté de moi, elle m'a soutenue, elle m'a dit « respire bien comme il faut, respire comme ça », à me dire « tout va bien, c'est bon, laisse passer », vraiment très empathique... Et j'étais vraiment... en confiance pour vivre cette crise en fait. Où si j'avais été confiance en fait, je suis du genre à... à tout verrouiller, tu vois. Et j'enferme encore plus, et ça explosera, ou pas, à un autre moment, mais ça sera pire.

Hum. Là au moins ça t'a permis de...

D'évacuer, ouais. Et pfiou... c'était très très... très très... impressionnant. C'était la première fois, sans doute, que ça m'arrivait... aussi fort en tout cas. Et y a beaucoup de Fêveurs à qui ça arrive ce genre de choses aussi... ça devient corporel et pas que... pas que mental, pas que émotionnel... J'arrive bien maintenant à... à comprendre qu'y a 3 types chez le corps humain : le mental, émotionnel, physique. Après, y a peut-être le spirituel aussi mais bon...

Et sur ça, t'es pas encore sûre ?

Si ! Je suis sûre, mais j'ai pas encore vécu de crise... spirituelle, je crois, donc euh...

Parce que tu me disais tout à l'heure que la dimension spirituelle, c'est peut-être un truc qui... qui ici te convient pas tout à fait, c'est ça ?

Ben ici c'est centré surtout sur... le christianisme. Même si y a quelques notes un peu de chaque pays dont tout le monde a accepté, quel qu'il soit, d'où il vienne, et ça c'est super. Mais, le fait que ce soit quand même encore centré sur le christianisme... Au début, j'avais vraiment peur que je tombe sur une secte hein !

Hum. Ah ouais ?

Ah ouais ouais. Quand j'avais fait la semaine et demie, j'étais là « oh ! est-ce que je tiendrai un an ? Je sais pas si je tiendrai un an avec tous ces chants religieux, toutes ces messes, ces offices... » Et en fait j'y suis pas allée beaucoup donc...

C'est ce que j'allais te dire, t'y participes en fin de compte ou pas tant que ça ?

Pas tant que ça.

Et... et la méditation... les temps de méditation par contre, c'est quelque chose que tu pratiques ? En commun ou... toute seule, ou...

Alors... je le fais plus (+) toute seule, parce que entre 14... parce que l'après-midi je dors [*rires*] voilà.

Donc c'est pas le bon moment pour toi.

Non. C'est pas le bon moment pour moi, c'est trop dommage mais c'est comme ça. Et euh... mais, à un moment, l'année dernière, ils faisaient venir une méditation qui s'appelait « la méditation du cœur », et là c'était vraiment pfiou impressionnant ! Parce que du coup c'est une personne qui te sert un peu d'antenne pendant que tu médites, et qui t'envoie de l'amour je crois – je sais pas ce qu'elle envoie, mais en gros ça aide vraiment bien à méditer... C'était ouuhh [*expiration*].

C'était un truc récurrent ?

C'était une fois toutes les deux semaines, je crois.

D'accord. Ok [*silence*]. C'était des choses que... que tu recherchais, dans cette... en venant ici, puisque... ? Enfin, je veux dire, t'avais déjà des attentes ou des pratiques de cet ordre-là, de méditation ou de ce genre de choses ?

Hmmmm... pas vraiment. Je sais que mon amie qui était avec moi, elle m'avait initiée un peu au yoga, j'en faisais de temps en temps mais bon... pas trop non plus parce que ça faisait mal, enfin moi ça me faisait mal. Euh... la méditation, je suis pas très... récurrente dans mes méditations. Peut-être une fois par... toutes les deux semaines [*silence*]. Ouais. Non c'était pas vraiment quelque chose qui... [*silence*] j'arrive pas à avoir un truc quotidien bien fixe. J'aimerais bien hein ! J'aimerais beaucoup mais j'arrive pas.

Ouais... Et euh... hum sur la dimension spirituelle, euh... t'arrives quand même à y trouver ton compte ici ou... ? Enfin, je veux dire, ça... ça t'apporte des choses, ça... tu le vis comment ?

Oui oui, ça... c'est quand même... c'est chouette. Là j'ai... je vais beaucoup plus à la prière du soir, même si c'est des chants chrétiens, mais... je me suis rendue compte que chanter tous ensemble, c'est... vibratoirement ça fait quand même quelque chose je trouve. Je saurais pas l'expliquer à part vibratoirement... ça, vraiment, ça vibre autour de moi, en moi, ça...

Ça t'apporte des choses ? Enfin, ça t'apporte quelque chose, de vivre ça ?

Ouais, ça me donne beaucoup de gratitude. Même si j'aime pas ou que je comprends pas forcément les paroles parce que c'est chrétien. Mais... le fait d'unir ma voix à d'autres personnes ou alors juste les écouter aussi, ça fait comme une impression de prendre l'ascenseur, en haut. Ça fait... ouais, beaucoup de gratitude, toutes ces voix mélangées, qui s'unissent, ça fait pfiou !

C'est des choses que tu vivais pas du tout avant ?

Non. Je chantais pas du tout en... en groupe, ou écouter des personnes chanter, en vrai comme ça, c'est pas trop mon truc. C'est vraiment chouette. Et l'été, ce que j'aime bien aussi, c'est quand on fait la prière dehors, autour d'un feu... où là ça... ça me parle beaucoup plus, que quand on fait la prière l'hiver, dans une salle avec une bougie au centre. C'est plus austère, c'est plus triste, je trouve. Même si c'est un peu plus intimiste mais...

Le feu, pour toi, il... il fait vraiment quelque chose ? Enfin, je veux dire, tu...

Ouais, ça me fait un rappel à la nature. Surtout quand on est dehors, du coup, avec les oiseaux qui chantent, le ciel est juste au-dessus de nous... Ça me donne une autre dimension que chrétien, ça peut, tu vois, élargir les horizons.

La bougie, tu l'associes plus à quelque chose de chrétien ?

Hmmm [*silence*] pas forcément mais le fait qu'il y ait, que ce soit qu'une seule bougie, autour de nous tous, dans une pièce assez sombre... Ça fait bizarre ! Je pense que j'apprécieraient peut-être plus si y avait plusieurs bougies. Ou peut-être que je croirais que ce serait encore plus secte [*rires*], je sais pas trop !

T'avais pas de pratique spirituelle avant de venir ici ? Ou religieuse ou... non, t'avais pas ?

Non. J'étais athée. Je suis toujours athée. Ben en fait, je crois en quelque chose de plus grand. Euh... on pourrait appeler « amour » ou « la création »... je crois en ça. Que c'est... en tout et en rien... et euh... mais j'aime pas catégoriser ça dans une religion spécifique... alors que je trouve qu'elles se regroupent toutes en fait, mais euh... Ouais. Je préfère voir plus large et global et les encadrer toutes dans le même... le même panier, plutôt que de prendre juste une seule ou deux.

Hum. Et tu trouves qu'ici, même avec l'ouverture qu'ils ont à d'autres pensées, spiritualités, etc., ils restent quand même trop... enfin, pour toi, ça reste trop... attaché à une religion en particulier, c'est ça ?

Pour moi, ouais, ça me convient pas du point de vue spirituel, mais euh... [*silence*] non, y a pas de mais. C'est vrai que quand, y a une messe une fois elle m'a vraiment choquée... C'était l'histoire d'un mec – pardon, d'un prophète – qui... qui voulait montrer que son dieu était meilleur que le dieu de je sais pas qui. Et je sais pas qui euh ont pas réussi à faire... à mettre le feu à un taureau... parce qu'il fallait réussir à demander à leur dieu de mettre le feu au taureau pour prouver que leur dieu était fort. Et du coup le prophète a, quand c'était son tour, il a aspergé le taureau d'eau et il a demandé à son dieu de mettre le feu et il a mis le feu... et là j'étais là « mais... dieu c'est pas censé être l'amour ? d'où il peut, d'où il met le feu à une créature vivante ? » Ça m'a, ça m'a vraiment perturbée. Et y a plein de trucs comme ça dans la chrétienté... c'est des symboliques, mais moi je le prends au pied de la lettre en fait, et du coup ça fonctionne pas sur moi, ces paraboles, toutes ces choses-là. Moi j'ai besoin que... enfin je comprends pas pourquoi est-ce qu'on a gardé ces symboliques, alors que dans notre monde on les comprend plus, ou alors on les a déformées... et pourquoi on réécrirait pas juste simplement bah... bah ce que ça veut dire vraiment ? Parce qu'en fait la chrétienté ça peut être super. Des fois il m'arrive de comprendre un peu les phrases en me disant « ah mais en fait c'est ça qu'il veut dire ! », et là c'est vraiment chouette. Mais, des fois, non ça marche pas.

Hum. Et tu trouves qu'il y a d'autres spiritualités dans lesquelles c'est peut-être... plus facile d'entrer en contact avec ?

Hmmm...

Enfin, y en a qui te touchent plus peut-être ? Ou parfois ?

Pas vraiment parce que je me penche pas du... pas vraiment sur la... les religions. Je sais juste, une fois j'ai dit à quelqu'un « ah oui, le bouddhisme, oui j'aime bien, c'est chouette ! », la personne elle était là « non ! c'est pas chouette ! c'est dur ! ». Ok ! Et puis, je me suis bien fait agresser pendant 5-10 minutes « t'ain mais tu peux pas comprendre ! nin nin nin, nin nin nin ». Olala... Ah bah oui bah ça me plaît plus du coup.

Parce que c'était quelqu'un qui était bouddhiste ?

Oui elle avait fait ça, ouais... Wow, ok ! [*silence*] Et je sais pas, ouais je me penche pas sur les religions non plus. Je sais qu'elles ont, elles ont leur bien, mais elles ont aussi, pas leur mal mais... aah des trucs que... comprends pas !

Hum. Hum, d'accord [*silence*]

Voilà !

Ouais, ouais, je comprends. Euh... on parlait de... des messes, enfin, des prières, avant on a parlé aussi de comment vous vous répartissez un peu les tâches, tout ça – toi

qu'est-ce que tu fais dans cette, enfin qu'est-ce que tu fais généralement dans ta vie ici ? Les activités ou les moments que tu as, tu les consacres à faire quoi ? Tu me parlais aussi tout à l'heure que tu lisais, le soir dans ta chambre, tout ça...

Ah oui, ok !

Mais tout en général, enfin je veux dire, quoi que ce soit que tu fasses...

D'accord, d'accord. Alors... la plupart du temps, je suis au linge. Donc c'est des moments où je suis souvent seule, soit à bouger un peu partout, soit à rester statique dans une pièce à plier du linge ou à repasser. C'est des moments un peu où... où soit j'essaie de me mettre dans le moment présent, où alors je suis dans ma bulle on va dire. Du coup j'ai pris d'autres responsabilités qui me permettent de me sociabiliser, là où j'ai beaucoup de mal on va dire, c'est à faire ça. Euh, comme la cuisine et les transports. Où je vois plein de personnes, je parle beaucoup plus, c'est, c'est, c'est... c'est chouette !

Ça consiste en quoi la cuisine et les transports ?

La cuisine hum... alors le cuisinier généralement est avec un intendant. L'intendant c'est celui qui gère la quantité et les plats qu'il faut faire, et le cuisinier c'est celui qui réalise du coup le plat. Donc normalement l'intendant est là et si l'intendant n'est pas là, y a toujours au moins une ou deux personnes qui traînent en cuisine, tu sais pas trop pourquoi mais ils viennent [*rires*]. Du coup ça te permet de parler un peu ou ne serait-ce que de voir des gens passer devant toi, un peu perdus... donc c'est rigolo. Et les transports, ça consiste à faire la navette entre ici et... et la gare, pour aller chercher ou aller ramener des personnes ailleurs.

Comme quand t'es venue nous chercher ?

Exactement.

D'accord, ok. Donc ça c'est pas tout le monde qui le fait, c'est toi spécifiquement par exemple, t'as... tu fais partie des gens qu'ont dit, tu voulais bien t'en charger de temps en temps ?

Voilà, c'est ça. En fait, en début d'année on reçoit une feuille avec toutes les responsabilités où y a besoin de monde. De là, tu choisis 3 responsabilités... pre... 3 choix pour ta première responsabilité qui sera la plus dominante. Après, t'as 6 choix à mettre sur une responsabilité... qui sera secondaire. Et 6 choix sur une responsabilité qui sera... tertiaire. Et là après, suivant ce que t'as mis, la personne qui coordonne tout ça va dire « voilà ok on a vu que t'avais coché ça, alors on veut bien que tu fasses ça, même si c'était ton 4^{ème} choix, mais nous on aurait besoin de là-dedans ».

Ok... Donc ça c'est les activités plutôt de journée. Et le soir, tu...

Le soir euh... Le soir, je sais pas ce que je fais de ma vie ! [*rires*] Je pense que je lis, beaucoup, vraiment beaucoup !

Et tu lis quoi ?

Ola plein de trucs ! Enfin, généralement, en ce moment, c'est plus détente du cerveau depuis quelques mois, juste des mangas et des fan-fics comme je t'ai dit, et juste, voilà... voilà... « Laisse aller, te prends pas trop la tête », parce qu'avant ça j'ai lu des trucs sur l'effondrement, sur l'alimentation, sur... comment... comment communiquer avec les enfants du point de vue émotionnel et tout, les comprendre, tout ça... Le truc plutôt, ouais qui te font pas mal réfléchir et qui prennent un peu la tête, qui te chamboulent pas mal.

Et c'est des sujets qui t'intéressaient avant ou c'est ici que t'as développé de l'intérêt pour ce genre de sujets ?

L'effondrement, je l'ai appris ici. Ouuh [*expiration bruyante*] [*rires*].

C'est-à-dire, tu l'as appris ? Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

C'était hum... un garçon qui était avec moi à la formation et qui... je sais pas, il me prête... il me passe ses livres, il me dit « je vais les chercher plus tard », puis il me dit « si tu veux, tu peux les lire ». Puis, y en a qui s'appelaient, de Pablo Servigne et d'autres personnes, euh... « Une autre fin du monde est possible », alors je... « c'est quoi ce truc ? ». Je lis le résumé, je fais « oh il est bizarre ce mec, il parle d'effondrement et tout », je me dis « oh je vais lire quand même un peu », et au final j'ai dévoré le livre et... et ça m'a « wahou ! ». C'est de là que je me suis dit : « je sais rien faire si le monde s'effondre [rires] ». Et là, j'ai eu très peur. J'ai vraiment eu peur. Ça a été une grosse prise de conscience, ouais. Et hum... sinon sur l'alimentation, bah ça depuis que je suis végétalienne, j'ai droit tous les ans à la crise de...

Ça fait longtemps que tu es végétalienne ?

Ça fait... 4... Ah ça va faire 4 ans !! Ah, déjà ! Ça va faire 4 ans.

Hum. Et avant, t'étais végétarienne, ou t'es passée d'un régime classique à...

D'un régime classique, limite viandarde, à végétalienne.

D'accord. Et, enfin, dans quel contexte t'as choisi ça ?

Hum... ben j'étais encore à l'internat, j'étais en... première année de [inaudible, DMI ?]. Euh... une amie de mon amie, du coup, avec qui j'étais proche, dans la chambre, elle vient et... elle avait été, en Chine ou je sais pas trop quoi, et elle dit qu'elle est devenue végétarienne. Et du coup mon autre amie dit « ah oui bah pourquoi tu es devenue végétarienne ? ». Et elle lui dit « parce que j'en ai marre de manger des êtres vivants » [silence]. Elle a juste dit ça, pas, tu vois, approfondi le sujet ou quoi que ce soit, et moi ça m'a mis une... une claque en fait et j'étais là « oooh mais c'est vrai que le poulet c'est un... c'est une... c'est un poulet », et je me suis aperçu en fait que la viande, j'avais complètement oublié que c'était avant un animal. Mais vraiment, je voyais pas l'association entre l'animal et la viande. Et ça m'a vraiment effrayée. « Mais ohh !! Comment j'ai pu oublier ça ?? ». Et du coup je me suis renseignée, petit à petit, et je me suis dit « non mais j'arrêtera jamais la viande, c'est pas possible ! Par contre, je peux essayer de faire attention à manger de la viande de bonne qualité et bien la cuisiner et tout » [court silence]. Et après renseignement euh... avoir vu les abattages euh... tout ce que ça cachait et tout, j'étais là « ah non mais je vais devenir végétarienne ! ». Et après, j'ai regardé comment c'était le lait, et tout, et j'ai fait « ok, je finis végétalienne ! » [rires]. Alors que ça faisait peut-être un mois... un mois que j'avais commencé à manger de la viande... enfin, diminuer ma consommation de viande et... et je me rappelle, c'était le 31 décembre, enfin dans ces jours-là, vers Noël, je dis à mon père : « Papa, je vais devenir végétalienne ! ». Puis il m'a regardée, il m'a fait « Ah non ! Tu attends, t'attends avant de devenir végétalienne, parce que moi j'ai acheté des fruits de mer et de la viande pour le 1^{er} jour de l'an là, tu vas les manger hein, moi je te le dis ! ». J'ai fait « Ok, mais alors après le 1^{er}, je suis végétalienne ». Et puis bah c'est ce que j'ai fait. Ça m'a, j'ai peiné quand même à manger de la viande ce jour-là. Quand j'avais pris ma décision, euh. Ouais c'était... c'était assez dur, j'étais là « [sanglotant] j'ai pas envie du tout » [rires]... ouais... Et je sais que j'en avais remangé en allant au Japon, parce que mon petit frère voulait pas faire le choix de manger végétalien avec moi. Du coup, je me suis sacrifiée... quelque chose que je ne ferai plus d'ailleurs. Et hum... je savais que j'avais eu... des nausées, ne serait-ce que voir la viande, j'avais un rejet total... une fois que c'était en bouche, envie de vomir... Il m'a fallu peut-être 2-3 jours pour me réhabituer à la viande... et après j'ai mangé que des cochonneries pour éviter de manger le plus possible de viande. D'où ma candidose qui est apparue plus tard [rires].

Ouais c'est sûr, si tu as eu un excès à un moment...

[rires] oui...

C'est... ça facilite les choses d'être dans un lieu où les gens sont au moins végétariens – pour toi ? Enfin, je veux dire, c'était quelque chose d'important aussi ?

C'est quelque chose de très important, ouais. Après, je me questionne quand même vachement parce que... ils sont pas végétariens. Ils sont végétariens que le midi.

Ah ouais ?

Ouais !

Le soir, quand ils mangent chez eux, ils mangent de la viande ?

Ouais !

Ah ouais ?

Et là, ça me questionne ! [*silence*]

Tous, tu veux dire ? Ou, enfin, la plupart ?

Y a que... dans les engagés en tout cas, y en a que deux qui sont vraiment végétariens !

Ah ouais... d'accord

Le reste mange de la viande, du poisson, des fruits de mer... Et du coup, ça me questionne quand même ! Après, j'ai compris que c'était d'un point de vue sanitaire... que c'est plus simple d'être végétarien parce que sinon la viande pfiou faut la conserver, faut l'étiqueter euh... c'est, ça coûte cher. C'est plus simple d'être végétarien ici. Mais euh...

C'est pas... enfin, ça fait pas partie des valeurs qu'ils défendent en fait, c'est ça que tu veux dire ?

Normalement, ça doit être une valeur qu'ils défendent. De ce que j'ai compris, moi, Gandhi était végétarien, le disciple de Gandhi était végétarien, c'est quelque chose normalement qu'ils doivent défendre et qu'ils euh... qu'ils doivent suivre en fait, le végétarisme c'est... enfin voilà, ça fait partie de leurs valeurs. Du coup quand j'ai appris qu'ils mangeaient de la viande, ça m'a... ça m'a fait un choc quand même. J'avais pas compris [*silence*]. Mais bon, chacun fait comme il veut hein...

Mais, t'as pas compris, du coup t'essaies de leur poser la question ? Enfin t'as déjà abordé le sujet avec eux ? Juste pour comprendre.

Euh j'ai compris que c'était du coup d'un point de vue sanitaire [*silence*] et que y a eu... enfin y a eu beaucoup de choses qui ont changé par rapport au disciple de Gandhi. Tu vois par exemple, y aurait pas dû avoir l'électricité, y aurait pas dû avoir plein de trucs, normalement, c'était vraiment simple et limite monastique. Et là on est plus du tout dans un point de vue simple et monastique... [*court silence*] Donc ils se sont modernisés en fait. Même si je sais pas si la viande ça rentre dans la modernité, mais... voilà. Mais ouais ça m'avait fait bizarre, vraiment... Je m'attendais pas à ça... La première fois que j'ai senti les odeurs de viande ici, j'étais « mais qu'est-ce que c'est que ça ? [*silence*] on les sent loin les odeurs du restaurant, quand même ! ». Ouais, vraiment, je savais pas du tout. Ça a été un petit choc quand même hein. Je trouve ça très important quand même d'être... bah végétarien ouais, c'est quelque chose qui me parle beaucoup. Le végétarisme encore, tu vois, ça passe, enfin... je comprends quand même que pas beaucoup veulent l'être et... Végétarien je trouve que c'est quand même dans notre monde un... un minimum, ou alors vraiment manger de la viande mais vraiment très très rarement. Y en a qui mangent de la viande aussi très rarement ici. Je sais pas si y en a qui en mangent tous les soirs ou tous les jours... mais y en a certains qui m'ont dit qu'ils mangeaient pas souvent non plus. Donc, ça passe. Y a quand même une restriction on va dire. Euh pas restriction, comment on dit, ce mot ? Ils savent en fait euh... bah, se gérer on va dire. Ils sont pas dans l'excès. Et... c'est vrai qu'ils sont pas dans l'excès. Enfin c'est pas toujours simple... en cuisine des fois quand tu vas vider... quand tu dois enlever les plats parce qu'ils sont plus bons, et que des fois t'as 4 plaques de plats à mettre au compost... même si tu sais que ça va au compost et du coup la nature va réutiliser, ça fait quand même un peu mal.

Hum. Ça va sûrement avec le fait de vivre en communauté ? D'avoir... des difficultés à gérer les stocks peut-être aussi...

Ouais ouais... ça dépend de plein de trucs en fait. J'en ai parlé un petit peu et en fait ils me disaient ça dépend des sessions qui vont être là... La session de yoga ou la session de calligraphie ne vont pas manger pareil ! Calligraphie auront beaucoup moins faim que ceux du yoga ! Et du coup ils peuvent pas savoir aussi si les personnes vont se resservir ou pas.

Et ils ont pas envie que ça manque, donc...

C'est ça ! Il faut surtout pas que ça manque ! Parce que sinon... En fait ici c'est comme un... ça c'est vachement fait connaître pour leur nourriture aussi... Ils ont des... tu regardes les plats qu'on fait c'est toutes des recettes hein, vraiment... c'est pas fait à l'arrache comme ça... ou des quantités et tout euh... C'est vraiment très bon hein, enfin moi j'aime beaucoup la nourriture d'ici. J'ai pris 9kg, pfiou !

Malgré le jeûne intermittent [dont l'enquêtrice m'avait parlé, hors entretien]

Malgré le jeûne intermittent !! [*silence*] Je crois que c'est le sucre [*rires*] ! C'est très gras aussi. Beaucoup d'huile !

J'allais dire y a beaucoup de fromage mais vu que t'en manges pas... parce que je trouvais qu'il y en avait beaucoup...

Non...

Et euh... reparker du jeûne intermittent, ça me fait penser euh... le rythme, ici, au-delà de la nourriture, enfin, comprenant les repas, c'est... ça, ça te fait quoi le... comment tu le vis le rythme ici ?

[*silence*] Hmm... ça dépend, là pour l'instant tu vois, c'est calme. Mais euh... quand y a des sessions ou alors l'été, c'est vraiment dur. L'été par exemple, on n'a plus que droit à un jour de repos par semaine, que tu choisis. Et euh pfiou... du coup il faut que tu prennes un peu soin de toi par rapport à tes heures de travail aussi. Y a généralement beaucoup de stagiaires qui viennent, tu relèves un peu, et toi tu peux te reposer un petit peu... un peu plus quoi. T'allèges... t'allèges comme tu peux ! Euh... par exemple, si t'es de cuisine le midi ou le soir, bah tu prends l'autre moitié de la journée, tu fais rien. Donc euh ça passe encore. Mais le rythme est vachement soutenu des fois... Ouais, quand y a des sessions...

Donc, c'est plutôt lié à l'extérieur entre guillemets ? Ceux qui viennent de l'extérieur, pour toi, font que le rythme parfois est compliqué ?

Ouais ouais ouais... Bah plus y a de gens à accueillir, plus – bah pour moi en l'occurrence – plus y a de linge à faire, de trucs à étendre, le repassage, plein de choses à penser... Du coup les transports, il faudrait que je gère aussi à quel moment je vais, je transporte qui, quand est-ce que je peux ou pas... La cuisine aussi, cuisiner pour 160 personnes, c'est pas pareil que 50 personnes. Du coup ça va être beaucoup plus stressant. Surtout le midi, parce que t'as que 2 heures pour travailler ! T'as pas [*inaudible*]. Le soir, c'est plus calme, t'as de 15h à 18h, t'as 3 heures, ça passe ! Mais euh...

Ouais, le matin passe vite, c'est ça ?

Ah ouais ouais ! Des fois hein... Puis tu sais pas pourquoi, des fois ils veulent faire des plats compliqués ! Où t'es là « ça passe pas, ça passera pas ! » [*rires*]. Tu prends 3 personnes pour t'aider ! [*rires*]

Ouais... Et euh... c'est quoi pour toi qui rythme ta vie ici ? Enfin, je veux dire, c'est...

La motivation pour me lever le matin, tu veux dire ?

Ouais ou euh... qu'est-ce que tu sens rythmer ta vie ? C'est juste le programme de... du rythme de vie communautaire ou euh... enfin, c'est ça qui rythme entièrement ta vie ou

y a d'autres choses qui rythment... sur l'année peut-être aussi je sais pas... Tu parlais de l'été, qui est un moment un peu stressant et... y a d'autres choses qui ponctuent comme ça un peu... ?

Les fêtes communautaires ! Ça c'est vraiiiement chouette ! C'est troooop trop bien ! C'est des moments super spéciaux où... ça peut prendre une semaine ou juste une journée mais... si tu veux, je te montrerai mon... mon emploi du temps, enfin, de l'année. Et tu verras toutes les... presque tous les mois, ou tous les deux mois, y a une fête ! Et c'est... c'est à la fois cool et à la fois stressant aussi ! Parce que par exemple la fête des femmes ou la fête des hommes, c'est des très beaux moments mais ça peut prendre jusqu'à une semaine de préparation ! Moi j'avais été dans l'équipe de décoration pour la fête des hommes, et euh ça nous avait pris toute la semaine de décorer la Salle du Jardin... Ouais c'était pfiou ! Après t'as l'équipe de... chargée de la nourriture aussi, qui doit faire de la nourriture par rapport au thème qui va être choisi. Et c'est... ouais c'est... ils sont très très inventifs ! Y a beaucoup de créations qui se font par rapport aux fêtes, c'est très beau. C'est, ouais... fête des femmes et fête des hommes, c'est impressionnant ! Et euh... avant chaque fête à peu près, pas toutes, mais t'as les réconciliations aussi donc c'est des moments forts aussi qui prennent quand même une matinée entière... plutôt éprouvant émotionnellement [*silence*]. Mais ouais, ouais, c'est, du coup les années sont ponctuées avec... avec ces fêtes, avec les sessions... Euh... l'année dernière, y avait des retraites aussi, communautaires. Cette année, y en aura pas. Et les retraites communautaires, ça peut aller de trois jours à une semaine aussi.

Et c'est quoi ?

Alors, c'est un moment où on va faire venir quelqu'un de l'extérieur pour nous apprendre quelque chose. Pour faire une retraite, sauf qu'on peut pas emmener toute une communauté en retraite. Ça coûterait beaucoup trop cher donc on fait venir quelqu'un directement ici ! Donc toute la communauté se regroupe dans une salle et euh... on... enfin, on écoute ce que cette personne a à nous dire. Et c'est... plutôt chouette aussi, mais... je suis quand même contente qu'il y en ait pas cette année.

Parce que ça fatigue ?

Ah ouais, ça fatigue beaucoup ! Enfin la dernière retraite que j'ai fait euh... je m'endormais, j'en pouvais plus ! « Olala, je comprends rien de ce qu'il dit ! »

Et c'est quoi comme genre de personnes qu'ils invitent à venir ?

Ben ça dépend vraiment parce que... des fois... apparemment au tout début, ils faisaient venir des prêtres. Qui étaient pas vraiment dans... qui faisaient pas vraiment quelque chose de chrétien, mais qui avaient des... des visions de la vie à expliquer, tu vois. Euh... là, l'année der... celles que j'ai faites, moi, y en avait une sur... euh... je sais plus ! Je sais plus de quoi parlaient les deux retraites !! Parce que je venais de faire les sessions de Fève donc j'étais déjà... j'étais gavée... on avait enchaîné, on avait que un jour de coupure avant de faire la retraite ! On en pouvait plus... [*rires*] on en pouvait plus, après on avait un jour après la retraite et hop on refaisait une autre formation ! [*rires*] c'était horrible ! On se demandait « mais pourquoi ils nous ont fait ça ?? » ! Et euh oui... ça devait parler de la communication je crois... et puis le mec, c'était pareil, c'était un truc avec la communication... ou tout autre... Ouais, c'était pas... c'était pas fascinant non plus. Mais apparemment ils font aussi venir des personnes qui font travailler sur le corps, tu vois... par exemple, Qi-qong... je crois que c'est ça... Donc ça dépend vraiment de ce qu'ils veulent faire cette année... Donc là c'est plutôt pas mal, l'année dernière y avait deux retraites, là y en a aucune ! C'est bien !

Parce que ton rythme en fin de compte ici tu trouves qu'il est... enfin, tu dirais qu'il est soutenu, peut-être ?

Ouais. Quand même vachement soutenu, ouais.

Et tu t'attendais à ça ?

[*silence*] hmmm... je m'attendais à rien. Je savais pas du tout à quoi m'attendre. Bon enfin, cette année, oui hein.

Oui, mais quand t'es arrivée, quoi.

Quand je suis arrivée, non, je savais pas du tout à quoi m'attendre ! Euh... en fait ouais je me suis pas vraiment questionnée, j'ai juste fait ce qu'on m'a dit et... et petit à petit j'ai vu la fatigue qui venait, j'avais... j'avais du mal à gérer les responsabilités que j'avais, puis le fait de prendre soin de moi, et qu'est-ce que ça voulait dire prendre soin de soi en communauté... À quel moment je peux être avec des gens, à quel moment j'ai besoin d'être avec moi... ouais je savais pas... je savais pas où me mettre [*silence*]. Et ici si tu sais pas dire non dès le début aussi, tu peux te faire bouffer. Ça c'est un truc que j'ai très très vite appris, et que je suis en train d'essayer d'apprendre à d'autres personnes en leur disant : « hmmm... faut que tu dises non, mais clairement ! Oui, mais clairement ! Tu dis pas, euh 'non, mais...' ». Là si tu dis mais, c'est foutu, ça veut dire oui. Il faut vraiment dire non, et être ferme dans ce que tu dis parce que... [*chuchotant*] tu te fais bouffer... ». C'est normal aussi hein, chacun sa responsabilité !

Oui c'est normal... Oui, j'imagine que on t'apprend un peu plus à expliciter...

Ah ouais, ah oui [*petits rires*]... Une fois j'étais... c'était la première fois, je faisais les revues... distribuer des magazines que les gens se... auxquels les gens se sont abonnés, et je vais voir quelqu'un et je fais « je dois faire le réabonnement de cette revue, et bah je fais comment ? Est-ce que je note pour un an le réabonnement, ou est-ce que je fais deux ans ? ». Il me fait « euh bah... » euh non, avant ça il me répond « bah fais comme tu veux ». Je fais « oui mais je fais un an, je fais deux ans ? ». Il me fait « ah non, pas deux ans ! ». Bah alors je fais pas comme je veux [*rires*]. « Et là je prends avec le petit... le petit catalogue, enfin l'espèce de calendrier cadeau, oui ou pas ? » - « Bah tu le veux ? » - « C'est quoi le rapport ? » - « Bah si tu le veux, prends le » - « Mais c'est plus cher... et c'est la communauté qui paie ! » - « Bah oui ! Mais si tu le veux, prends le ! » - « Bah non [*rires*] ! ». Bah du coup tu vois y a un peu...

Le flou et...

Ouais et t'es un peu « démerde toi » quand même pour trouver ta... savoir ce qu'il faut faire... ouais ce que t'as le droit de faire, il est où ton libre-arbitre... C'était vraiment perturbant, j'étais vraiment énervée ce jour-là, « mais... c'est pas cohérent ! ». Tu vois moi je viens de débarquer, je connais rien, je sais pas dire non... enfin, j'ai quand même vraiment des problèmes un peu... de ça en fait ! Je sais pas du tout et on me dit « démerde toi » déjà à ce stade... Ça c'était un peu éprouvant ! [*silence*] Maintenant ça va mieux hein ! Maintenant, je suis à l'extérieur, je vais travailler chez mon père [*petits rires*], j'étais là « bon alors clairement moi je prends pas la responsabilité de ça, je n'y touche pas ! Vous avez compris, hein ? Même si vous me demandez, j'irai pas. Si y a un problème, c'est vous, c'est pas moi ». Maintenant, j'ai beaucoup plus confiance.

Et ouais, du coup tu arrives même à le faire à l'extérieur d'ici, quoi ?

C'est ça. J'arrive à communiquer à... de façon non violente, mais violemment, avec mon père. Parce que mon père est une personne qui a besoin de te bousculer, faut que ça bouge. Du coup au début j'étais bien dans la non-violence, à bien communiquer comme il faut euh... ça marchait pas ! Et du coup, je lui ai dit, vraiment j'étais là « putain mais je suis en colère là ! ». Et du coup il se taisait, donc je déballe... ce que je ressens, puis je le regarde et je fais « et toi, tu te sens comment quand je te dis que je suis en colère » - « Boh ça va... » - « Ça va ? T'es sérieux là, t'as vu ta tête ? Vas-y dis moi ce que t'as, mets des mots sur tes sentiments » - « Oh c'est vrai que je suis un peu triste, un peu en colère ». Et du coup, là ça va beaucoup mieux, on a des

conversations beaucoup plus longue, où il dit ce qu'il ressent, mais parce que je le secoue. C'est pas la bonne méthode hein, faut pas faire ça ! Ça dépend des personnes...

Mais avec lui c'est peut-être ce qu'il faut.

Avec lui, c'est exactement [*insiste sur ce mot*] ce qu'il faut faire. C'est très perturbant parce que... parce que... j'ai pas envie de dire ça. Mais ça fonctionne, du coup j'ai beaucoup plus de... de rapprochement avec mon père qu'avant. Avant il était sur le point de me mettre à la porte parce que il en pouvait plus euh je lui parlais trop mal et on communiquait plus du tout hein. À part pour s'engueuler. Là on communique [*silence*] beaucoup mieux. Enfin, on exprime ce qu'on ressent, et voilà, ça va mieux ! [*en chuchotant*] C'est plus calme !

Hum. D'accord. Et euh... si on revient juste sur la question des rythmes, au-delà de la dimension communautaire, tu penses que ton rythme est aussi marqué par le fait de... d'être dans un village, dans un environnement plus naturel, tout ça ? Enfin, tu... tu sens ce rythme ? C'est... ça a un effet sur ton rythme ?

Alors moi je suis très influencée par la Lune par exemple, donc je sais une semaine à l'avance quand la Pleine Lune arrive, parce que du coup ça change complètement [*inaudible*], je suis plus fatiguée, j'ai, je... vais avoir des rêves très agités, une nuit très agitée, je vais avoir certaines douleurs, de mal de tête... Du coup ben je suis influencée par le rythme de la Lune. Les saisons euh... bah l'hiver du coup je suis en dépression donc ça m'influence plutôt pas mal.

Et ça c'était déjà le cas avant ?

C'était moins marqué. Plus je suis ici, et plus... ben déjà je suis dans un environnement qui n'est pas toxique, donc du coup ça doit quand même m'élever un petit peu euh d'un certain point de vue qui m'échappe. Et du coup je deviens beaucoup plus sensible... [*silence*] Et, vraiment, c'est impressionnant. Du coup ouais, je dirais que je suis influencée ouais par les rythmes. De la vie je sais pas trop, parce que... parce que j'ai arrêté de m'informer, et ça, ça fait des années, sur ce qui se passe dans le monde. [*court silence*] J'en peux plus. C'est trop triste.

Tu veux dire les infos classiques ?

Ouais voilà, j'en ai marre. J'en peux plus. Du coup euh j'apprends ça de temps en temps, mais ça m'influence pas parce que... parce que je laisse ça en-dehors de moi du coup. Ce qui n'est pas une bonne chose. Mais pour l'instant j'en ai besoin. Et euh... voilà [*silence*]. Je suis désolée, je parle beaucoup en fait.

Non non non. Non non, t'inquiète pas. Euh... j'avais une question sur euh... qu'on a peut-être abordé, mais pas en ces termes-là, euh... est-ce que t'as la sensation, l'impression que ton lieu de vie, ici, il est périphérique ?

Qu'est-ce que ça veut dire ?

Euh... Est-ce que tu te sens en périphérie ?

[*court silence*] Attends, je crois qu'il faut que tu me redéfinisses le mot périphérie [*rires*].

Bah, selon toi, la définition que tu en donnerais, je veux dire... Quelle réponse tu pourrais... Est-ce que c'est une sensation, est-ce que tu vis ça comme « être en périphérie » ?

Alors, je capte pas [*éclats de rire*].

Que ce soit, je sais pas... Du fait de la distance ou de l'éloignement...

Aaaah ! Et en périphérie de quoi ? [*silence*] Je suis loin de ma famille. Et ça je l'ai voulu. Donc je suis en périphérie d'eux [*silence*]. Hmmm... Je me sens aussi en périphérie par rapport à... au « monde », entre guillemets, auquel j'aurais dû être... travailler, et tout et tout... Et en même temps, ici bah... je travaille quand même vachement plus que j'ai jamais travaillé de ma vie [*rires*]. Et euh...

Donc en périphérie d'une autre manière de travailler, c'est ça que tu veux dire ?

Ouais. Et d'une autre manière de vivre aussi. Même si c'est pas encore trop trop différenciable, mais ouais le fait d'être en communauté, ouais c'est... c'est quand même différent que d'être... dans un boulot, rentrer chez toi, t'es tout seul. Là, tu manges avec des gens tous les midis, tous les soirs si tu manges le soir, si tu veux... T'as des réunions qui se font avec les personnes avec lesquelles tu vis, des décisions pour l'endroit auquel tu vis, t'es vraiment impliquée en fait, là où tu es. Et... alors, moi, dans mon village, je vais pas assister à toutes les réunions du village ! Ça... ça serait... interminable. Je suis pas sûre que j'y arriverais non plus d'ailleurs, mais... Voilà, on est un peu tous sur le même pied d'égalité quand même. Enfin, en tout cas quand tu viens en tant que... résidents, postulants ils sont sur le même pied d'égalité ; longs stages... ça dépend duquel... ça descend encore un petit peu. Et après, les courts stages et les moyens stages, là ils ont moins de responsabilités que nous donc bah ils font moins partie des prises de décision, vraiment... Ou même, nous les longs stages, on fait pas partie des prises de décision centrales de la maison non plus, tu vois.

Mais c'est quelque chose qui te convient, que tu comprends ?

Je comprends tout à fait hein ! Oui, c'est clair, je vais pas leur imposer une règle ou dire non à une règle alors que je serai plus là dans... à la fin du mois ou un truc comme ça, eux ils y seront encore pour 20 ans...

T'y vois un intérêt donc, de cette organisation ?

Ah bah oui ! [*silence*]

Ça t'a jamais questionnée ? Non, enfin... ?

Bah... j'aimerais bien y assister, ça... parce que j'aimerais bien vivre en communauté du coup. Et, savoir comment ça se passe... J'ai pu assister à une commission et euh ça se passe comme j'avais appris durant la Fève, donc... donc ça va, ça me rassure un peu.

Hum. Mais oui, c'est plus y assister pour apprentissage quoi ?

Voilà. Pour moi ça serait plus pour apprentissage parce que c'est quand même des choses super importantes... la gestion de groupe... et euh en venant ici c'est quelque chose que je voulais apprendre. Je l'ai appris avec la Fève mais... si je suis restée une année c'est justement pour approfondir le point de vue communautaire... mieux comprendre ces petites choses que j'ai peut-être pas captées euh... [*silence*] ouais, voilà.

Hum. D'accord. Et euh... tu parlais tout à l'heure des réunions du village ou des choses comme ça. Tu penses qu'il y a des – mais plus globalement – tu penses qu'il y a des enjeux sociaux et politiques spécifiques à la vie en milieu... enfin, dans les espaces ruraux – généralement ? Qui vous toucheraient aussi ici, je veux dire, en tant que faisant partie, plus généralement, des espaces ruraux ?

Ouais. On est impacté, ben déjà par le village. Quand y a des travaux euh ils ont déjà coupé la route des fois euh... je sais pas si tu vois, au niveau du parking là-bas. Du coup ça nous impacte nous pour nous garer euh... ouais quand y a des travaux... comme on est dans le village aussi, bah on est impacté. Euh y a les villages des alentours aussi des fois qui font certaines choses, comme par exemple des manifestations. En fait y a une équipe ici qui s'appelle « l'équipe action non-violente », et qui, elle, manifeste ou propose des actions non-violentes euh... autour, dans les autres villages. Donc ça peut aller jusqu'à Paris, euh ! oh si ils sont déjà allés à Paris ! Euh, Grenoble et Lyon aussi. Donc cette équipe par exemple, elle se... elle est plutôt bien informée sur ce qui se passe dans le monde, sur ce qui se passe en France, qu'est-ce qu'on peut faire, pour soutenir, pour aider, qu'est-ce qu'on... voilà, plein de questions dans ce genre-là... Et sinon bah... il me semble que la cuisine est en relation avec un petit agriculteur local aussi... on prend aussi des choses dans la biocoop qui est à St Marcellin ou Chatte, je sais plus... Ça répond à ta question ou pas ?

En partie. Mais euh... plus... mais je, je... enfin, peut-être que on peut, enfin si t'as une réponse plus globale aussi sur les types d'enjeux qui sont spécifiques à ces espaces-là, qui... qui sont peut-être pas les enjeux des grandes villes ou euh... les enjeux sociaux et/ou politiques ?

Politiques, je sais pas. Sociaux euh... je sais que l'Arche est reliée à plein d'autres Arches dans le monde entier. Euh... en France aussi. Parce que les postulants d'ici sont un peu partout en France, et t'es pas forcément dans une communauté [*échanges inaudibles*].

Hum. Mais, en-dehors de la communauté, de l'Arche, de tout ça euh... je pensais plutôt à... au rural de manière générale... dont la Communauté fait partie puisqu'elle est là, implantée dans une ville tu vois mais, plus généralement, que ce soit le village, ou les, l'environnement autour, tout ça euh... est-ce qu'il y a des enjeux qui, toi, te paraissent importants dans ces endroits-là ? [*silence*] **Des problèmes ou tu vois des, des choses auxquelles... qui sont particulièrement importantes...**

Hum...

Ou bien c'est quelque chose qui t'évoque rien ? C'est, t'as le droit aussi, je veux dire, y a pas de...

Ouais, je crois pas que je sois très informée sur ce sujet-là, je crois qu'il vaudrait mieux voir... Elouan, sans doute. Enfin, des personnes qui travaillent un peu avec l'extérieur aussi...

Ouais mais, même sans forcément y travailler... Enfin, je veux dire, tu... t'as le droit d'avoir ton opinion, quoi. Au-delà du fait que tu y agisses ou que tu n'y agisses pas euh...

En fait je crois que je comprends pas la question [*rires*] !

Bah euh... Par exemple, pour toi, les... tu me disais que tu suis pas beaucoup les infos, donc je veux dire, je te demande pas des infos précises ou des choses comme ça, c'est plus ton sentiment tu vois. Est-ce que tu dirais par exemple que... que tu te sens concernée ou en... que tu comprends euh... les récentes, enfin les mobilisations par exemple qu'il y a eues par les Gilets Jaunes ou ce genre de choses ?

Aaah d'accord !

Enfin, qui peuvent pour toi avoir quelque chose à voir avec ce que tu vis, ou rien du tout, ou tu peux les comprendre, ou...

D'accord.

Est-ce que c'est quelque chose qui, enfin, qui t'évoque... qui te touche... qui te parle ?

Ben ça me parle ouais, j'ai voulu participer à des actions mais comme je suis fatiguée je le fais pas. Mais... ouais ça me... ça me fait plaisir qu'il y ait des mobilisations pour essayer de changer... ben notre société, notre monde [*silence*] ouais, c'est... oui c'est ça, enfin...

Ces mobilisations-là, toi tu les as bien... bien reçues ? Enfin, je veux dire, tu les as... tu... t'as vu un écho avec des choses qui te travaillent peut-être ? Enfin, qui t'intéressent, en tout cas ?

Bah alors ça m'intéresse dans le sens où il faut vraiment faire bouger les choses et hum et que je vois qu'il y a des personnes qui... qui font de leur mieux pour... pour le faire, comme ils peuvent. [*silence*] Euh... après ça me questionne aussi sur les... sur les casseurs, et en même temps on me dit que les casseurs, c'est pas forcément les manifestants et que ça peut être les policiers. Alors du coup je sais plus où est la vérité, où est le mensonge. Je suis un peu paumée dans ce truc-là. Mais euh... mais je... ouais... là j'ai appris y a pas longtemps le truc qui est arrivé à Tours. Y a eu une explosion d'une euh...

À Rouen ?

À Rouen, pardon !!

Non c'est pas très loin, c'est quand même dans la même partie de la France !

Alala... Bah là-bas... Et euh ouais, c'est... c'est n'importe quoi ! Et l'Etat qui agit pas beaucoup, enfin je comprends pas ! Je comprends pas pourquoi... pourquoi c'est si dur... de se faire entendre par ces personnes, alors qu'elles sont beaucoup moins nombreuses que nous. Et pourquoi ils font leur sourde-oreille, enfin, je...

Tu trouves que les débats politiques prennent pas du tout en compte... enfin, le monde politique prend pas du tout en compte ce genre de choses ?

Ouais enfin, y a un déni total de leur part j'ai l'impression et qui... ils veulent pas... ils veulent pas entendre, ils veulent pas savoir...

Un déni de quoi exactement ?

Un déni que la population va mal, le monde va mal... que, bah, malheureusement... y a pas que eux qui peuvent faire quelque chose hein c'est clair, mais euh... bah... ils ont décidé d'être là, d'être les représentants de notre Etat euh... et là le peuple presque tout entier est là en train de leur dire : « eh les mecs, vous faites de la merde », et ils... « ouais non c'est bon ça passe ». Enfin, ça... c'est... c'est incohérent ! Ils sont là pour... pour nous aider nous, et au final, y a pas... [*court silence*] y a un tout petit peu de réaction, mais c'est tellement minime... Enfin je sais pas, ils attendent qu'on refasse la Révolution et qu'on leur coupe la tête comme à cette époque-là ? On n'est plus... on n'est plus des enfants, enfin... Enfin, des enfants... [*éclats de rire*]. On n'est plus à cette époque, plutôt ! Enfin il faut commencer à... à réfléchir vraiment à... arrêter à penser au fric tout le temps... et le pouvoir, enfin, c'est... Je sais pas pourquoi est-ce que on est encore resté dans ce... dans ce paradigme, là, coincés dedans. On pourrait... Pour moi l'espèce humaine elle pourra pas évoluer si on reste comme ça ! Y a des choses tellement plus importantes que le pouvoir, l'argent, qui nous hypnotisent totalement, qui est... Moi je vois mon père tu vois par exemple, il travaille tout le temps, tout le temps, tout le temps, tout le temps, toute sa vie ! Et c'est... quand je lui demande « c'est quoi ton rêve ? », il a pas de rêve ! Il a passé sa vie à travailler pour que nous, ses enfants, on ait ce qu'il faut comme argent, et tout et tout, mais euh... enfin, vraiment [*court silence*] moi je veux pas travailler pour de l'argent et... et pas faire ce qui me plaît ou des trucs comme ça ! Enfin, ça me... ça me questionne beaucoup sur tout ça ! [*silence*] Et pas trop non plus parce que j'ai pas trop envie de plonger dedans non plus et de déprimer [*petits rires*] voilà !

Ouais, mais ça... C'est quelque chose en tout cas qui te...

Ouais, voilà, je suis à la recherche d'un autre mode de vie... Tu vois, je serais plus dans le genre à essayer euh... l'échange. Plutôt que l'argent. Même si l'argent au final, c'est une monnaie d'échange, c'est un autre moyen, qui est plus équitable que... je sais pas moi euh... une charrette ça vaut pas une pomme ! C'est clair, mais euh... mais je sais pas, je crois qu'on a perdu des trucs en chemin et... et j'aimerais bien retourner au tout début, tout début, tout début... comprendre... bah où est-ce que ça a fauté et comment on peut réinstaurer ça dans notre culture... Je crois que je me perds dans mes explications.

Non non, je... je vois où tu veux... enfin, je pense voir où tu veux en venir. Et euh... j'ai une question qui du coup va peut-être, je sais pas, peut-être que c'est un peu de ça dont tu voulais parler, peut-être pas du tout, tu vas me dire. Mais euh... qu'est-ce que l'écologie, plus généralement, ça t'évoque – pour toi ? Quel sens tu y mets ?

Bah... [*silence*] L'écologie, pour moi, c'est juste vital, en fait, c'est notre monde ! Et... c'est la santé de ce monde ! Là où... où j'ai l'impression, moi, d'être un petit parasite, qui à mon échelle fait un petit truc, mais qui, quand on est 7 milliards, on fait beaucoup de trucs ! [*silence*]

Beaucoup de petits trucs...

Voilà ! Et du coup... y en a qui font même beaucoup plus que la simple petite personne que je suis. Et qui ont du pouvoir du coup et de l'argent et qui là... ils oublient complètement qu'en fait... ben on est sur une planète qui est vivante et qui... bah qui a sans doute des envies, des besoins... qui réagit comme elle peut à ce qu'on fait... Parce que moi, ce qui... pour moi ce qui se passe, ces trucs météorologiques et tout et tout, c'est une réaction juste normale en fait de cette planète, de cet être vivant, qui commence à faire « bon les gars là euh... vous me faites mal en fait ! ». Ouais pour moi l'écologie c'est un peu... ça...

Et du coup, tu l'associes à quelles valeurs l'éco... – enfin, quelles valeurs au pluriel, éventuellement – l'écologie ?

[*silence*] Hmmm... quand tu dis valeurs, c'est...

Bah euh... je sais pas... valeurs ou sens, tu vois, que tu peux y mettre...

Hum. Bah moi, ce serait... juste de la compréhension, de l'amour... bah sur ce qui nous porte et qui nous fait vivre en fait. Je comprends pas pourquoi est-ce qu'on détruit ce qui nous fait vivre – à moins qu'on ait tous envie de se suicider ! Mais... [*silence*] non, je... ce...

Donc c'est des valeurs dont tu te sens proche ?

Ouais c'est des valeurs vitales en fait ! Ça... C'est même spirituel en fait ! [*silence*] J'ai l'impression que les... on a oublié que la Terre c'est du vivant ! Et que... tu fais pas ce que tu veux d'un être vivant ! C'est carrément... J'allais dire euh bah c'est humain en fait ! De penser comme ça. Mais même, c'est même plus que humain, les animaux je pense que... enfin tu vois, les... les lions par exemple ils vont pas tuer tout un troupeau d'antilopes juste parce qu'ils en ont envie ! Ils vont juste tuer une antilope parce qu'ils ont faim... et parce qu'il faut réguler le troupeau. C'est juste naturel, c'est la... la loi de la jungle... Et nous en fait on a complètement... on s'est mis au-dessus de tout ça, on a... Enfin, pour moi hein, on s'est mis au-dessus de tout ça, et on s'est enlevé du cycle naturel alors que bah non non, on y est ! Voilà ! [*silence*] C'est vachement large tes questions !

Ouais... Ça te déroute ? Non, ça va ?

Ça va, c'est très surprenant ! [*rires*]

D'accord. Euh... Par rapport à... enfin, ces valeurs liées à l'écologie, tu trouves que c'est des valeurs qui s'incarnent ici, dans ce que tu vis ?

[*silence*] Je trouve que... On pourrait faire mieux. Mais c'est déjà bien. Parce que du coup si tu veux répondre à l'écologie et, en même temps, rester dans notre monde et pouvoir accueillir des personnes de l'extérieur qui paient pour venir manger et passer un séjour – qui ont besoin d'électricité, d'eau chaude, d'un ascenseur... de plein d'autres trucs, de Wi-Fi... voilà – et bah euh, ça va devenir compliqué si tu restes restreint dans tout ça et... et que tu veux attirer du monde !

Donc tu veux dire que dans les pratiques ça pourrait encore s'améliorer ?

Ça pourrait, ça peut toujours s'améliorer !

Mais tu trouves que y a des... que c'est déjà mieux qu'ailleurs ? Enfin, que dans d'autres endroits quoi...

Ben... ouais, dans le sens où tu vois par exemple, ils ont leur propre potager, ils mettent pas de pesticides ! Déjà ça c'est énorme parce que le potager il est immense ! Euh... y a le tri qui se fait. Y a le compost. Y a la plupart de nos produits qu'on prend, ils sont... ils sont bio. Bon, ok, d'accord, je sais pas quoi... c'est peut-être du plastique les contenants... Bon, ça c'est peut-être moyen quand même ! [*silence*] Hmmm ils essaient quand même vraiment de faire un effort !

Et tu penses qu'au niveau des valeurs, c'est des valeurs partagées, ces questions d'écologie ? Enfin, ici, je veux dire, ça fait partie des valeurs qui sont communes ?

Ouais ! Je pense que c'est quand même, pas mal... Après si tu parles avec d'autres personnes qui sont plus axées là-dessus que moi dans cette communauté, y en a plein qui te diront : « on n'est pas du tout écolo, quoi que ce soit ! ». Sans doute hein, sans doute.

Non mais y a, y a les... effectivement y a le fait de pouvoir s'améliorer dans les pratiques, mais... ne serait-ce que dans l'idée, dans les valeurs, c'est quelque chose qui est... qui est déjà, enfin, qui, qui... qui est ok pour tout le monde quoi ? Je veux dire, enfin...

Ben pour moi, oui. Pour moi oui, parce que de là où je viens, le tri on connaît pas, déjà ! Euh... tout acheter à outrance, on le fait... Et du coup bah pour moi ici, c'est clairement différent. Tu vois, on prend plutôt, on va plutôt prendre des machines à laver ou des voitures qui ont déjà été utilisées et essayer de les réparer nous-mêmes, plutôt que d'en racheter une toute neuve, dès que ça va pas. Donc pour moi c'est... ça répond quand même plutôt pas mal à... ouais, ça répond plutôt pas mal.

Hum. D'accord... ok. Et euh... d'une manière plus générale – ça peut inclure l'écologie, mais ça peut aller plus loin – est-ce qu'il y a des causes ou des revendications auxquelles tu es particulièrement sensible, toi ?

Moi je suis pour la cause animale ! [*rires*] Mais... dans le sens où il faut faire attention, tu vois j'étais avant, j'étais assez végétalienne, mais dire « oui, il faut pas tuer, il faut pas tuer, nin nin nin nin... » et là euh ouais je suis plus retournée dans le sens où... il faut pas exploiter en fait, il faut qu'ils aient une bonne vie... Si tu les tues une fois qu'ils sont [*insiste sur la fin de la phrase*] à la fin de leur vie on va dire, qu'ils ont eu une bonne vie, que tu leur demande euh... ben s'ils veulent bien mourir déjà... enfin, que tu respectes l'animal... enfin, pour moi, la communication animale, c'est aussi important... Et de, ben, c'est un peu un échange... Là je pourrais accepter que la personne tue l'animal... et mange sa chair en l'honorant. C'est des pratiques qui me semblent super... importantes ! Donc j'ai la cause animale, moi. J'essaie le moins possible d'avoir encore des vêtements... tout ça... J'essaie de... de moins acheter le... d'acheter le moins possible quelque chose... des choses industrielles. Hmmm [*silence*] hmmm du coup la valeur des petits commerçants, pour moi c'est important.

Hum hum. Et tout ça donc c'est des choses dans lesquelles tu te dirais impliquée ? Non seulement sensible mais aussi impliquée, c'est ça ?

Alors, impliquée, pour la cause animale, euh... je suis pas au point de faire des manifestations et tout et tout encore, parce que je me le sens pas. Je fais des pétitions, je signe des pétitions. C'est le minimum que je me... que je fais. Euh... bon je mange pas de viande donc c'est aussi un... voilà, c'est aussi une implication. Les vêtements euh... [*silence*] et les petits artisans euh... [*silence*] j'ai encore un peu de mal parce que j'ai... j'ai pas la... les thunes qu'il faut pour les petits artisans, je suis désolée. Et euh déjà j'achète beaucoup moins et je jette plus. Tu vois, par exemple quand je vais dans une station service et qu'ils me donnent les... les couverts en plastique, je les jette plus, je les garde – du coup j'ai une tonne de couverts en plastique ! Et euh... les Tupperware, pareil, je les jette plus ! Donc j'essaie le moins possible de faire des déchets et de réutiliser le plus possible tout ce qu'on me donne ! Enfin, ce que j'ai, pour... Du coup ça m'arrive des fois d'arriver dans un restaurant avec mon Tupperware et de leur dire de remplir dedans parce que... voilà, ça suffit. Hmmm... Pour les vêtements, du coup, j'essaie de me restreindre à un minimum, de... la base tu vois, 7 t-shirts par, pour une semaine, c'est bien. 3-4 pulls, 3-4 pantalons, 3-4 robes – oh, 3-4 robes c'est quand même beaucoup ! Bon et euh [*rires*] oups ! Bon c'est toujours moins qu'avant hein déjà ! J'essaie de me raisonner tu vois dans ce qui m'appartient. Les bocaux aussi je les garde hein, bon bref, j'essaie de moins jeter le plus... de moins jeter, garder plus, et en même temps pas trop avoir. Un peu dans le minimalisme.

Hum hum, d'accord. Et, c'est particulièrement facile ici ? Enfin, je veux dire, c'est plus facile ici qu'ailleurs peut-être, ou ?

Ici c'est plutôt simple parce que... du coup j'ai pas la nourriture à acheter, vu que tout est acheté en groupe. Euh j'ai mes bocaux avec moi donc si j'ai envie de remplir un bocal bah je vais prendre directement dans la réserve. Hum... les fruits et légumes du coup, tu les as, t'as besoin d'acheter de sachets puisqu'ils sont pris directement à la terre là-bas. Euh... oui c'est plutôt... c'est plutôt simple je trouve.

T'arrives un peu mieux à... donc à contribuer à tout ça ? T'arrives à... t'as la sensation de contribuer à défendre du coup ces causes ?

Ah je sais que mon impact est beaucoup moins fort que... que ce que je pouvais être avant. Par le fait que je mange plus de viande, par le fait que j'achète plus de cochonneries, que j'achète pas et que je jette pas après, enfin ouais, j'achète pas des vêtements à chaque fois qu'il y a des soldes... [silence] Je pourrais faire mieux, ça, c'est clair. Mais euh... pour l'instant, de ce que je... de ce que je fais, je suis plutôt satisfaite.

Hum hum, d'accord. Et c'est des engagements que tu partages avec les gens ici ? Je veux dire, vous échangez là-dessus ?

Ah j'ai pas échangé là-dessus non ! Hum.

Dans les discussions, c'est pas trop des choses qui...

Si si ça doit être euh... je ne... j'en ai entendu parler mais moi j'ai pas eu encore cette conversation avec quelqu'un je crois. Enfin j'ai déjà partagé mes valeurs pour la cause animale, et le minimalisme et ces toutes petites choses-là euh... où j'étais rejointe. En fait euh ouais... le truc dans cette communauté c'est que y a beaucoup de personnes qui sont un peu dans le même... dans le même mode de fonctionnement... dans l'écologie, dans le végétarisme – ou pas – mais euh faire attention à plein de choses. Y en a qui sont dans le féminisme... là où je me retrouve un petit peu aussi. Euh, l'humanisme, où je me retrouve beaucoup plus. Mais euh... ouais y a plein de valeurs qui s'entrecroisent, tout le temps, et des fois j'apprends des nouvelles choses aussi et euh c'est très très, très très enrichissant ouais, toutes ces rencontres et... tous ces modes de fonctionnement qui... qui se rencontrent ouais.

Hum, tu penses que ces... ces engagements ou ces valeurs qui peuvent être communes, ça pourrait s'incarner dans... enfin, ça pourrait ou ça s'incarne dans une vision un peu commune de ces choses-là, à l'échelle du lieu ?

Hmmm... [silence] y a du travail parce qu'on est tous encore avec nos croyances et... nos croyances limitantes peut-être depuis l'enfance, et puis même sans doute depuis des générations et des générations ! Mais euh... mais je crois que c'est en bonne voie ici hein, franchement... hum. Ne serait-ce que l'effort qu'ils font pour... bah pour vivre ensemble chaque jour depuis des années... chapeau !

Tu penses que c'est un... un prérequis ou un point de départ du reste – ce vivre ensemble, pour toi ?

Je crois... tu vois, j'ai une amie qui veut faire une... un collectif ou une communauté avec moi. Et je lui ai dit « ouais ok mais euh... enfin, bon, on fait pas ça comme ça, une communauté ! Il faut qu'on ait quand même... y a beaucoup de gens qui font des communautés mais qui n'ont pas les mêmes valeurs ! Ou qui se rendent compte qu'en fait ce qu'ils ont envie de faire, c'est pas les mêmes choses ! Du coup, ça se casse la figure ! Et du coup moi, si je veux faire une communauté, euh je veux avoir à peu près les mêmes valeurs avec les personnes avec qui je suis - avec TOUTES les personnes avec qui je suis ! Qu'on se mette d'accord sur un... pas un but, mais voilà, notre... nos chemins de vie respectifs à chacun, qu'est-ce qui nous parle, qu'est-ce qu'on ne veut pas, qu'est-ce qu'on veut vivre, quel genre de fête on fait, quel genre de célébrations,

enfin... Il faut qu'on ait le plus en commun possible pour moi pour l'instant, et en même temps c'est bien aussi la diversité... de pas avoir tous les mêmes trucs, mais euh... mais ce serait bancal ! Enfin, pour moi en tout cas, il faut... il faut qu'il y ait des mêmes bases bien incrustées, pour qu'après ça puisse dériver un petit peu. Mais qu'il y ait un noyau central qui dise « ouais non là c'est beaucoup trop loin de... de ce qu'on voulait quoi ! ».

D'accord. Ça c'est quelque chose que t'as appris ici ?

Ouais ! [*silence*]

D'accord. Et t'arrives à le communiquer à des gens de l'extérieur, ou c'est...

Ben je l'ai dit à mon amie qui, elle, a un peu de mal à... elle veut rester dans le « non viens on se prend un terrain, on se fait un potager et puis on voit ce que ça fait ! ». Non ! C'est chouette, c'est clair que j'ai trop envie de faire ça mais... je veux encore plus que ça dure ! Je veux pas faire ça pour un an ou deux, je veux faire ça... pour peut-être 20 ou 30 ans ! Ou pas, mais euh, je veux que ce soit solide en fait ! Qu'on se dise « oh, bah en fait on a fait de la merde ! C'était pas ça ». Non non, c'est super important pour moi, partager les mêmes choses [*court silence*]. Pas obligatoirement la spiritualité non plus. Tu vois par exemple mon amie, elle est très très terre-à-terre, elle croit pas aux esprits, la communication animale, avec les p... avec les plantes, si, par contre, bizarre [*rires*] ! Et moi par contre je serais plus élevée en... « moi je veux parler avec les plantes, avec les animaux... je veux méditer tous les jours dans le potager... ». Euh... et ça c'est super important aussi ! Mais tant qu'y a un... ouais, un respect aussi de... « ok, toi tu fais ça, moi je fais ça comme ça ! ». Ouais on se respecte dans ce truc-là aussi.

Ça, ça pourrait être une différence qui te dérangerait pas ?

Ouais !

D'accord.

Après, ça dépendrait les différences, aussi ! Tu vois, par exemple, moi j'ai pas trop envie de voir un animal mourir devant moi, si y a quelqu'un qui dit « oh bah pour la fête je vais égorger un mouton ! »...

Ça va être compliqué de s'accorder...

Aaah bah ouais, carrément [*rires*] ! Non, tu fais pas ça, non... s'il te plait, fais pas ça... Ou alors, loin devant moi ! Très très loin ! Que je ne sois pas non plus au courant, parce que sinon... Voilà ! Tu fais ce que tu veux... ben, « chez toi » entre guillemets, mais pas chez moi. Et dans un lieu collectif ben c'est un peu pareil hein, après tout on a tous notre chez nous un petit peu aussi, notre petit endroit, petite bulle, et... et ben c'est « notre endroit », et c'est là où on est maître.

C'est important pour toi quand même de conserver ton espace, ta chambre par exemple ? C'est une chambre où t'es seule ou c'est une chambre...

Ouais. C'est une chambre où je suis seule.

Et c'est important pour toi... cet espace-là il... tu le sens... pour toi, tu l'associes à... à un « chez moi » qui est pas... enfin, différent de, qui a une valeur un peu différente de l'espace communautaire ou pas du tout ?

Oui oui c'est clair que c'est mon petit chez-moi, là où je suis vraiment tranquille. Et encore ! Mais euh [*silence*] ouais y a des moments... Je crois que tout être humain, pour moi on a tous besoin d'un moment de solitude. Juste un moment où on peut se poser, faire [*soupirant*] « ok là je suis tout seul ! [*expiration*] ». J'en avais parlé avec des personnes de la communauté, en leur disant « comment tu fais, toi qui est en couple et qui a des enfants, pour trouver un moment avec toi-même ? ». Et c'est vraiment dur. Et y en a beaucoup à qui ça manque. Donc ils... y en a qui disaient « bah j'attends que mon conjoint ou ma conjointe part une heure ou deux faire les courses ou voir quelqu'un, et du coup on se dit en avance quand on a des trucs comme ça, et là, je peux être toute seule à ce moment-là, ou alors vous gardez les enfants et puis chacun de votre

côté et, ou alors on se dit « bah là j'ai besoin de cette pièce-là » », mais c'est compliqué hein dans une maison où t'as que trois pièces. Euh... ouais... C'est encore une notion que j'aimerais bien voir euh... jusqu'où je peux explorer la zone de... où j'ai besoin d'être seule. Parce que je me dis, dans les tribus, par exemple les Indiens qui vivent dans des tipis... je crois pas qu'ils avaient beaucoup d'intimité vu qu'ils vivaient à plusieurs dans le tipi ! Du coup je me demande aussi... y a pas une autre forme d'intimité à rechercher aussi ? Ouais, je sais pas...

Tu veux dire une intimité qui serait pas forcément matérialisée par un lieu ?

Ouais ! Bah y a l'intimité... ton jardin intérieur que personne ne pourra jamais atteindre ! Mais... faut que tu l'atteignes toi déjà aussi [*rires*] ! C'est pas toujours évident ! Quand t'es entourée de personnes qui parlent très fort, tu... c'est un peu compliqué de replonger en toi et ta... Enfin, pour moi en tout cas, c'est pas encore très très stable hein ! [*long silence*]

Hum. D'accord. Je vais arriver à la fin de mes questions.

... « C'était vraiment chouette. C'était vraiment des questions super intéressantes ! »

Questions signalétiques

- Date de naissance : 1993

- Activité professionnelle : chômeuse. A travaillé 6 mois en métallurgie, joaillerie, bijouterie « j'avais passé 6 mois devant une meuleuse à me tuer les doigts, j'étais à vif sur tous les doigts. Avec des trous dans les ongles... C'était pas super ! » « moi je voulais faire de l'émail, ce qui rejoint un peu la céramique [...] je voulais faire ça dans la métallurgie, mais y avait pas assez de demande. Donc on m'avait mis en ébarbeuse et là... pfiou j'étais la seule fille donc euh bonjour l'ambiance ! Euh et puis, j'avais... je souffrais vraiment le martyre ! » « ouais puis toute la journée devant un mur, noir, avec de la poussière, enfin, j'avais de la poussière dans les yeux, noir, là, partout partout ! J'étais couverte de... de métal de partout ! Ouais, c'était horrible, olala. C'est à ce moment-là que je me suis rendue compte que... c'était pas pour moi ! Ils m'ont proposé un CDI, j'ai rigolé, j'ai fait 'non merci !' » « et puis ça allait jamais assez vite ! oh c'était horrible ! Et puis quand ça allait vite 'oui mais c'est pas de bonne qualité !' 'oh je vous avais dit que pour faire de la bonne qualité, il fallait que j'aille lentement ! Qu'est-ce que vous comprenez pas ?'... Ah c'était très très épuisant ! ». « Et du coup j'ai fait les vendanges le mois dernier, c'était un peu pareil... ». [*long stage = 28 jours de vacances, que tu poses comme tu veux. Sauf en été, 1 semaine si t'as pas d'enfant, 2 semaines si t'as des enfants*] « je me suis dit 'mais jusqu'où je peux aller pour de l'argent ? Ça fait trop mal ! Je préfère être pauvre ! Je préfère respecter mon corps' »

- Dernier diplôme obtenu : BMA, Brevet des métiers d'art, en céramique. 2014

- Date d'arrivée dans la communauté : 17 septembre 2018. Une dizaine de jours en juin 2018

Entretien E2 – Marc

Il s'agit d'un entretien avec une personne en « moyen stage », donc pour une durée de 3 mois. Je considère qu'il fait partie de la maison au moment où j'y séjourne et qu'il y a un intérêt à faire un entretien avec quelqu'un « de passage », si possible autre qu'une des personnes plus jeunes avec qui je suis arrivée. J'essaie de comprendre ses motivations à venir, sa trajectoire et son rapport au lieu.

Je lui rappelle d'abord les conditions de l'entretien : enregistré, anonymisé, contact par mail pour envoi des résultats synthétiques.

Depuis quand habites-tu ici ?

Ça fait une semaine.

Une semaine. C'est pas la première fois que tu viens ?

J'ai fait un court stage au mois de juillet.

D'accord. Et hum... tu me disais qu'avant ça, t'avais été dans le village, donc t'habitais déjà dans le village ?

En fait j'ai fait une formation en taille de pierres... y a 5 ans. Et comme le village est petit et que tout le monde se connaît, j'ai eu connaissance de l'Arche en fait.

D'accord et donc c'est à ce moment-là que t'en as entendu parler...

Et depuis 5 ans, j'ai fait un petit séjour de deux jours, comme ça en... visiteur extérieur, je me suis dit que j'aimerais bien rester un petit peu plus longtemps.

D'accord ok. Et euh... et c'était quoi tes motivations du coup pour... pour venir ici ?

C'est surtout la... la curiosité. En fait. D'expérimenter la vie en communauté. Ouais et ça correspondait aussi aux valeurs que... que moi je porte aussi au niveau écologique, au niveau humain.

D'accord... Qui sont des valeurs euh...

De partage, de bon sens, d'écologie... euh de respect, je trouve que y a beaucoup... si y a un mot que j'entends c'est respect en fait. Des gens, des... du vivant. Par exemple. Y a un certain engagement qui...

Un engagement vers quoi ou... de quel ordre ?

Ben ce qui peuvent... voilà, la non-violence par exemple, qu'ils diffusent, c'est vraiment très... c'est une des lignes directrices du... d'ici en fait. Et ils ont à cœur de la faire... de la développer et ça me touche. C'est pas quelque chose que je... que je connais très bien, que je... voilà, mais c'est... j'adhère quoi, en tout cas.

Hum. Et euh avant de venir ici, tu habitais où ?

J'habitais à pas mal d'endroits différents en fait. Ouais. J'habitais à Annecy, j'ai fait des études d'histoire à Chambéry, un petit peu à Lyon. Après j'ai... je suis revenu sur Annecy. J'ai habité à Chamonix. Après je suis revenu sur Annecy, j'ai fait une formation en taille de pierres.

La formation qui est ici ?

Ici, après je suis parti sur Narbonne.

D'accord.

Et Narbonne, j'y suis resté 4 ans.

D'accord. Dans quel contexte tu étais là-bas ?

Euh pour un CDI en fait, pour mon métier.

D'accord. OK.

Ouais. Une boîte de monuments historiques. Donc ça correspondait à mon diplôme en fait. Voilà, après une démission y a un an, où je commençais un petit peu à galérer, interim, tout ça, j'ai fait un petit break en fait.

D'accord. Pourquoi t'as [me coupe]

Pour venir ici, pour me poser.

Pourquoi tu avais démissionné ? Tu voulais arrêter ?

C'est plus les rapports... de hiérarchie en fait. Ouais. De mésentente avec les chefs de chantier ou euh... C'est pas le travail en lui-même qui m'a...

Le travail, t'aimais bien ?

Le travail j'aimais bien. C'est plus l'ambiance de travail... ouais.

D'accord. Et euh du coup quand t'étais petit, t'habitais...

J'ai grandi à Annecy.

T'as grandi à Annecy. En ville ou euh...

Non, dans une maison à la... C'est pas ce que j'appellerais la campagne, c'est euh... périurbaine comme tu... ouais. A 10 km d'Annecy.

D'accord.

C'était, pardon, à l'époque, bien la campagne. Aujourd'hui, c'est...

À l'époque, c'était la campagne ouais c'était ce qu'on...

Ouais y avait quelques... dans mon quartier y avait quelques maisons... Mes parents ont fait construire... en 82 je crois, mais depuis c'est... voilà, beaucoup de lotissements se sont construits tout autour. Les lignes de bus direct... ouais.

C'est un lieu où tu retournes encore ou...

J'y suis retourné... Ben j'y retourne parce que y a ma famille. Mais c'est plus une région où j'aimerais vivre. C'est très... c'est très friqué. C'est très euh... les loyers sont très chers ! C'est très touristique donc c'est beaucoup surfait, c'est... ça correspond plus à ce que j'ai envie, en fait.

D'accord. Toi t'as envie de...

J'ai plus envie de campagne, d'espace. Voilà.

D'accord. Et euh... tu sais... tu saurais dire depuis combien de temps à peu près t'as cette envie-là qui... qui est là pour toi ?

Oh je pense que l'envie de nature, d'espace, de... je l'ai toujours eue en fait. Ouais. Bah après c'est de l'écologie, ça vient avec quoi mais euh... J'aime bien la nature...

Et tu... dans ce coin-là, c'est un truc, par là-bas où t'as grandi, c'est un truc que tu retrouves pas ?

Que je re... ouais que je retrouve plus en fait, tu vois. Hum. Après y a des raisons plus personnelles, y a ma famille qui est là-bas mais j'aime aussi... avoir une certaine distance, par rapport à ça aussi. Ouais.

Hum. Et pour tes études, tu disais que tu étais parti à Chambéry ?

À Chambéry. Ouais.

Puis à Lyon.

J'ai fait une année à Lyon en maîtrise, qui a pas servi à grand chose. Ouais. C'était plus une année de fête que de... que d'études.

Et euh... ça t'a plu de vivre à Chambéry, à Lyon ? 'fin c'était comment, ça, c'est des lieux qui t'ont marqué ?

Oh c'était... Chambéry c'est une petite ville moyenne quoi. Disons que j'ai bien profité en fait, de ces années-là. Au niveau des études, j'ai... j'étais pas un gros gros bosseur, j'ai fait un petit peu le minimum... le minimum syndical.

Tu m'as dit tout à l'heure que c'était des études d'histoire, c'est ça ?

Ouais. J'ai fait une année d'éco... économie. Ça s'appelait AES à l'époque. Administration économique et sociale. Ça correspondait pas du tout à ce que j'avais envie.

T'avais envie de quoi ?

Bah en fait c'est... y avait beaucoup de maths... en maths je suis... plus que nul. J'ai jamais aimé ça, j'ai un blocage avec les maths, j'aime pas ça. Et j'avais un copain qui faisait histoire, qui me parlait d'histoire ancienne euh les Romains, histoire médiévale... tout ça, ça me fascinait et je suis parti là-dessus euh l'année d'après en fait.

D'accord. Mais sans forcément savoir vers quoi t'allais quoi, c'était plus...

Non, sans plan de carrière. Non. Euh prof ça m'a jamais attiré plus que ça. J'ai tenté le concours... le CAPES. Sans l'avoir préparé, donc euh... je l'ai pas eu. Et après voilà, je me suis mis à bosser, ça a été beaucoup le bâtiment... à la montagne, j'ai fait un peu remontées-mécaniques... j'ai fait animateur avec le BAFA... j'ai fait un peu de photographie aussi. Mais le bâtiment ça reste mon expérience la plus... en durée, c'est ce qui me... ce que j'ai fait le plus.

Et c'est ce qui t'a marqué le plus aussi, tu penses ? de tes expériences...

Bah marqué c'est... c'est ce dont j'ai le plus d'expérience. Après chaque expérience est différente et quand j'ai fait de la photo, c'est ce qu'on appelle du filmage... c'était sur les pistes de ski, aller voir les gens... voilà, le côté commercial et blablabla. Voilà essayer de shooter les enfants, la famille ou les... c'était très instructif au niveau confiance en soi, d'aller vers les gens etc. mais... pour moi c'est du vent quoi. C'est des métiers... voilà c'est beaucoup de tchatche, etc. J'aurais pas fait ma vie là-dedans quoi. Ouais. Mais c'était très intéressant quand même.

Et euh... du coup tu dis c'est le bâtiment que t'as fait... 'fin c'est là-dedans que t'as travaillé le plus longtemps... t'en es arrivé... 'fin comment t'en es arrivé à faire ça ?

Bah en fait c'est sur le tas, y a un moment il faut bosser... Euh le travail physique ça me fait pas peur... Et puis au début bah tu portes du matos, après tu... tu sais lire un plan, et après ci et après ça donc j'ai appris un petit peu sur le tas en fait. Et c'était au départ de la maçonnerie classique, [inaudible] les immeubles, les grues... et après j'ai voulu changer et la taille de pierre, ça correspondait un petit peu à... comme j'avais fait histoire, j'aime bien l'art, tout ça, j'ai essayé de trouver un... une cohérence dans tout ça.

D'accord. Donc t'as cherché à faire une formation là-dedans pour euh...

Pour faire un CAP taille de pierres en fait.

Mais parce que tu pensais... 'fin c'est... pour toi c'était une manière de... de rester un peu dans le même domaine...

En fait, je voulais... au départ, j'étais à Chamonix, voilà j'ai un peu mal tourné, il fallait que je change de vie en fait. Donc j'ai cherché un...

D'accord. Ça te convenait plus la vie que... que tu menais ?

Non puis... j'ai bien picolé et j'ai arrêté depuis. 'fin là c'était une période assez compliquée quoi... je suis parti en cure... 'fin il fallait que je change de vie en fait. Ouais. Et du coup je me suis dit il faut que je... que je me reforme sur quelque chose. Je me suis dit ouais qu'il fallait que je me focalise en fait là-dessus quoi.

Et comment t'as pensé à la taille de pierres, c'est par rapport à l'aspect historique, c'est ça tu me dis ?

Ouais, ça me fascinait en fait. Rien que le mot, puis je voyais l'image assez ancienne, classique... qu'on aime bien montrer dans « Des racines et des ailes », tu vois... voilà qui sont parfois un peu cliché parce que la réalité du travail est pas toujours comme ça.

Ah oui ?

Non c'est beaucoup de machines, c'est beaucoup de poussière, de bruit, de... Mais le... ouais ça m'intéressait, je me suis rendu compte que c'était euh... possible en fait. Et que c'était cohérent. Avec l'histoire euh... avec mon expérience de... du bâtiment quoi.

Comment t'as découvert qu'il y avait une formation euh par ici ?

Je crois que c'est Pôle Emploi à Chamonix qui m'a... qui m'avait donné la fiche... de cette formation en fait.

D'accord. Qui est une formation en... en un an t'as dit, c'est ça ?

C'était avec le GRETA, c'était en c... octobre-mai donc c'est même pas un an, c'était euh... 7-8 mois, équivalent CAP.

Hum hum. Et du coup tu m'as dit c'est à ce moment-là que t'as découvert le village

Le village, ouais complètement

Et la... et la communauté aussi, ici...

Ben en fait, pour faire un petit stage... Parce que y avait une sélection assez sérieuse en fait pour faire le... la formation. Je cherchais un logement. Et j'ai vu l'adresse de... y avait des chambres d'hôtes voilà et j'ai vu l'Arche. Et du coup la première nuit que j'ai passée au village, c'était ici. C'était au mois de juin, c'était magnifique, merveilleux.

C'était ça ta première impression ?

Ah ouais ouais. Coup de foudre complet, quoi. Pour le lieu, pour... même l'atelier taille de pierres, je sais pas si tu connais... Il se visite

Ben je suis juste passée devant mais je suis pas...

Ouais si t'as l'occasion de rentrer, ça... Bon je te ferai rentrer si tu veux, y a... ouais faut juste franchir une barrière si tu connais... le formateur est super sympa. Ouais... tout me plaisait ici là c'est vraiment quelque chose à pas lâcher quoi. Ouais.

Tu... tu t'es senti vraiment attiré par... par ce lieu là ?

Ouais, complètement. Le village, le lieu, les gens, 'fin je trouvais que y avait une certaine... une certaine harmonie en fait. Ouais. Une sérénité. Qu'on trouve pas...

Ouais. Que tu cherchais un peu à ce moment-là ?

Ah ouais ouais. Que je cherche toujours.

Ouais. D'accord. Toi tu cherches à rester ici un moment...

Là je te cache pas qu'aujourd'hui je suis un peu largué.

Ah ouais ?

Ouais, je fais trois mois pour... me poser en fait. Mais faudra bien que je retravaille quelque part. Mais... pas forcément ici mais voilà le travail c'est... c'est compliqué en fait en ce moment. La vie communautaire, c'est bien, mais en même temps faut vivre...

Faut vivre, tu veux dire, faut... ?

Financièrement, voilà. J'ai aussi besoin voilà, de trouver un équilibre. J'aime bien le côté solitaire aussi, pas du monde tout le temps... Donc voilà faut conjuguer avec tout ça... Pas solitaire au sens ermite mais j'ai besoin de...

C'est quoi ? C'est en termes d'espace ou c'est en termes de temps euh...

Ouais, d'espace. Un petit peu de tout, moi je trouve qu'ici c'est très riche, mais tout le temps ici je pense que ça pourrait être pesant. Ouais.

Donc plutôt pour le moment ton idée c'est de rester ici trois mois et de voir...

Ben de toute façon, c'est ce pour quoi je suis là, c'est trois mois et puis... ouais rester dans le bâtiment... ouais a priori oui. Là je faisais une petite pause en fait. Ouais. Après le milieu du bâtiment j'aime bien, tu vois, c'est très masculin, c'est aussi très... tu vois, j'avais besoin aussi de m'ouvrir... ouais. Mais après pour le moment l'objectif c'est pas forcément de rester ici, même si j'aime beaucoup, tu vois.

Hum hum. Mais le côté euh vie communautaire, ce genre de choses, c'est quelque chose que... dans lequel, tu pourrais te projeter, même, pour la suite ? ou c'est plus quelque chose que tu vois comme une expérience à vivre maintenant et...

Non, moi c'est quelque chose qui me correspond. 'fin y a une cohérence dans tout ça, en fait, moi ce que j'aime c'est que voilà t'es... y a pas de blabla quoi. Euh... à l'extérieur on a tendance à refaire le monde, à... on parlait de petits gestes, de discours, de greenwashing, tout ça et euh... ici voilà tu fais les choses en fait. Y a pas de grand discours. C'est ça que j'aime. T'es cohérent dans ce que tu fais, voilà... dans le recyclage, dans... dans tes rapports avec les gens, on sent qu'on se respecte quoi. Et qu'y a pas de faux semblant, 'fin moins ou...

Hum. Et tu penses que tout ça c'est des choses que... qui seraient peut-être plus difficile à trouver ailleurs ?

Ah oui complètement ouais. Ouais. Ailleurs en fait je me sens souvent en guerre contre tout en fait. Ouais.

En guerre contre quoi par exemple ?

Non mais l'injustice, j'ai toujours eu ça, je réfléchis pas mal... ouais, depuis toujours. J'ai... j'aime pas l'injustice, j'aime pas... donc je mets en cause beaucoup de choses... donc je peux être un peu casse-couilles, pour parler poliment je peux être un rebelle, ci, ça, blablabla, et... Ouais y a beaucoup de choses. Je me sens pas forcément à ma place... dans ce que je vois, dans ce que j'entends, dans ce que... le fatalisme, aussi, tu vois. Souvent les gens disent « ah c'est comme ça ! »... J'aime pas ça.

Tu trouves qu'ici c'est des choses que tu retrouves pas ?

Non. Non non, ici on est... ouais, c'est dans... dans les... ouais y a pas de blabla en fait. Je reviens là-dessus parce que c'est vrai qu'on a tendance à refaire le monde, à l'extérieur et dans le discours. Et en fait quand tu vis ici, bah tout est cohérent... hum.

Cohérent, tu veux dire, entre... ce qui est prôné et ce qui est fait ?

Ben la façon de vivre, ouais voilà on parlait de petits gestes, voilà, le recyclage... le rapport... les rapports humains, parce que moi... pour moi c'est la même chose. Le respect d'une fleur et le respect de la personne, c'est pareil quoi. Donc c'est, voilà... pour me recentrer, ici je suis bien. Disons que je suis apaisé. [*petits rires*] ouais c'est un peu le sentiment que j'ai eu euh en arrivant. Beaucoup de tensions à l'extérieur, et quand j'arrive là, ça fff...

Ça se calme ?

Ouais.

Hum. C'est euh... des choses euh... que t'as déjà recherchées dans d'autres pratiques... avant ?

J'aime beaucoup la montagne. Ouais. Et j'adore ça vraiment. J'en ai fait beaucoup... de 10 à 25 ans, on va dire. L'alpinisme, tout ça, 'fin à fond, j'étais à fond dedans. C'était euh... ben sûrement un échappatoire quelque part, hein. Une fuite, mais un besoin de liberté, quoi surtout. Ouais. J'aime pas trop les cadres, j'aime pas trop... voilà, ou les cadre que je... 'fin ici y a des règles, tu vois, mais que j'accepte complètement.

Hum hum. Tu te sens pas limité par ce cadre-là ?

Non. Non, pas du tout. D'autant plus que j'ai choisi quoi, quand on vient ici on choisit... J'aime pas trop la routine, voilà, je peux vite m'ennuyer.

Ici, tu penses que la routine, tu vas pas la trouver tout de suite ?

Ben y a une routine, mais après voilà, c'est... la routine elle est partout et je pense qu'elle est nécessaire de toute façon. Quand tu as choisi une routine euh... tu l'acceptes, mais voilà. La routine du travail, tout ça... des fois j'ai envie d'aller voir ailleurs... ouais.

Hum hum. [*court silence*] Je comprends

Ben après ça se ressent aussi, au niveau affectif on va dire. Je suis toujours dans une sorte d'instabilité, que je cherche quelque chose d'autre... C'est parfois compliqué... chercher un équilibre en fait.

C'est ça, la stabilité...

C'est ça, c'est trouver un équilibre... Hum.

Tu penses que dans un lieu comme ça, c'est plus... euh commode, facile... de trouver un équilibre ouais ?

Ben moi je me sens mieux ouais. Alors c'est pas forcément celle-là. Mais euh... l'esprit communautaire, ouais. Hum.

Hum. T'avais déjà eu des expériences de vie un peu en communauté, quelle que ce... quoi que ce soit, comme... je sais pas...

J'ai fait des colos, j'ai encadré des colos, alors ça a peut-être pas grand chose à voir, mais c'est...
[court silence]

Mais c'est quelque chose qui t'avait plu aussi... enfin même si c'est en tant qu'encadrant, mais...

Ben c'est un état d'esprit différent, mais je trouve ça riche. Quand on est tout le temps... enfin, tout le temps... je trouve que y a des rapports avec les gens qui se... c'est riche quoi, tu... tu vas plus au fond des choses. Ouais.

Au fond des relations entre les gens tu veux dire ?

Oui.

Ouais tu veux dire comme une authenticité, peut-être, que...

Ouais ouais...

Ouais ?

Une liberté de parole... [court silence] Après j'ai trouvé ça aussi en refuge de montagne aussi, donc très... c'est une période très courte mais voilà. Un lieu où on est bien, où on a choisi d'être là. Et on partage certaines valeurs... en l'occurrence la montagne, mais euh... ouais.

Hum hum. C'est pas quelque chose par exemple que t'as retrouvé dans tes études... en ville, avec les copains, tout ça, c'est pas... pas la même chose quoi ?

C'était complètement différent. Ouais c'était complètement différent, je... Enfin, on est plus jeune aussi, et puis euh... je sortais pas mal... Mais si, après, avec des amis euh... je suis pas associable, mais euh je peux vite être... en confrontation, on va dire, sur certaines idées que... sur lesquelles je suis assez... Ben là j'étais en famille et c'est vite raide sur des... on parlait tout à l'heure de la technologie, tout ça euh les petits gestes, 'fin... toutes les discussions de société, en fait. J'ai souvent l'impression d'être un peu en... ouais, en guerre, c'est le mot, oui. Parce qu'à un moment faut choisir son camp [inaudible]... Mais au bout d'un moment c'est fatigant quoi, de... 'fin, ouais... de se... pas de se sentir seul ou... mais ouais tu vois un peu acculé...

Hum. Parce que les gens euh... que ce soit ta famille ou tes amis, tout ça, c'est pas forcément des gens avec qui tu vas partager des valeurs...

Ah mes amis, si ! Parce que les amis, je les ai choisis. Mais en famille, c'est parfois compliqué. On a beau les aimer... On va dire... on n'a pas la même vision du monde quoi. Ou alors ils [inaudible]. Après c'est pas porter des jugements, mais ils sont dans leur vie mais voilà, mais ils font... ils apportent pas trop leur pierre à l'édifice. Mais après c'est pas du jugement mais c'est... c'est cette impression-là en fait. De se... y a une sorte de résignation qui moi me... me correspond pas. Après c'est pas une volonté de changer le monde, c'est juste d'être bien à un endroit.

T'as pas cette volonté de transformation du monde, c'est pas quelque chose...

Si mais je pense que... que ça commence vraiment par soi. C'est... y a Gandhi qui a une phrase célèbre mais je pense que y a pas que lui, ça fait depuis... depuis que les philosophes existent je

pense qu'ils disent ça hein. Donc j'essaie, moi, d'être bien dans un endroit... Puis après le reste, on verra quoi. [*court silence*] mais que le monde aille mieux, bien sûr ! On essaie de trouver sa place et de faire... faire ce que toi t'as à faire, en fait.

Hum [*court silence*] d'accord. Et euh... euh... par rapport au lieu, ici, le village, tout ça, la façon dont toi tu... tu t'y es senti ou tu t'y sens, en tout cas, bien... euh quand t'étais à ta formation qui était ici, tu... tu vivais, du coup tu résidais dans le village ?

Ouais. J'avais une chambre d'hôte... enfin j'avais une chambre... une chambre dans une chambre d'hôte dans le village. À un tarif très intéressant, chez une fille super sympa, donc euh...

C'était une bonne expérience ?

Ah ouais ouais !

Un bon lieu

C'était vraiment une super année, quoi. Ouais. J'étais à deux minutes de l'atelier... on faisait une bonne équipe euh... de formation, ça allait de 22 à 50... 50 ans on va dire. [*inaudible*]

Ouais. Les gens qui suivaient cette formation, c'était principalement des gens du coin ou pas particulièrement ?

Pfff... de Rhône-Alpes, on va dire. Ouais. De Lyon, y en avait du coin en bas là, de Saint-Marcellin... Moi d'Annecy... Vienne... Ouais ça... c'était à peu près dans ce secteur-là quoi. Ouais.

D'accord. Et euh du coup... au niveau de... non seulement d'ici, le lieu, le village, mais aussi les... l'environnement autour quoi, les lieux qui t'entourent ici... tu... t'en dirais quoi des expériences que t'as eues pour le moment ?

À l'extérieur du village ? Tu veux dire...

Bah... tout ce qui constitue un peu... le lieu environnant quoi tu vois ?

Moi je pense certains... certains liens avec les gens en fait. Euh... je me sens assez chez moi dans le village en fait. Y avoir vécu un an ou un petit peu moins mais euh... je connais les gens... 'fin certaines personnes... puis certains liens qui se sont tissés. C'est déjà beaucoup. Ouais.

Ouais. J'ai une question qui est un peu euh comment dire ? Qui est peut-être pas très simple à répondre étant donné que t'es nouvellement arrivé ici, mais euh si tu... peut-être t'auras quand même une réponse à m'apporter : comment tu délimiterais ici ton lieu de vie ? Ça peut aussi se reposer sur l'expérience antérieure que t'as eue dans le village.

C'est-à-dire, concrètement comment je

Comment toi... voilà, jusqu'où tu considères que c'est ton lieu de vie – ici ? Ou le lieu dans lequel tu sens que tu vis vraiment.

[*court silence*] je comprends pas trop la question... enfin, c'est mon lieu de vie dans le sens que j'y suis le temps que j'y reste en fait.

Mais je veux dire... là par exemple actuellement, depuis que tu es ici, est-ce que ton lieu de vie c'est ta chambre, est-ce que c'est la maison, est-ce que c'est la maison, le jardin... tu vois ? La maison, le jardin, le terrain [*petits rires*] ? Jusqu'où... jusqu'où tu dirais que c'est ton lieu de vie ?

Moi mon lieu de vie je vais dire que c'est la planète entière. Que j'essaie... que ce soit moi ou... 'fin... je me sens bien partout en fait. 'fin bien... ouais si je me sens à l'aise à peu près partout en fait. Et là...

Mais tu me disais que tu te sentais quand même spécifiquement à l'aise ici, non ?

Ouais. Parce que c'est là... c'est l'état d'esprit surtout...

Donc du coup quand tu dis que tu te sens à l'aise ici, le « ici », c'est...

C'est le village... le village et puis la communauté. L'esprit dans laquelle elle fonctionne en fait.

D'accord, ok.

De partage... euh... Nan puis ça fait clairement du bien de pas entendre parler de fric. Ou d'infos polluantes, 'fin... Donc après à terme c'est pas forcément le but de m'installer ici mais pour éclaircir les choses, ça fait un bien fou. Et je trouve ça redonne confiance en... [court silence] ouais, dans l'humanité on va dire. Des fois je suis assez écœuré, assez... Mais encore une fois si... je suis écœuré par moi-même hein, ou être colère par rapport à moi-même, c'est pas du tout être... se sentir supérieur aux autres hein. Mais on peut vite être désabusé aussi... ou... et ça j'ai pas envie... J'aimerais bien... trouver de l'optimisme en fait et... construire quelque chose de positif. Parce que quoi qu'on dise, le monde, certes, va mal, mais y a plein plein plein plein de choses positives qui se font. Dont on parle pas. On préfère dire que tout va mal, comme ça, c'est... ça arrange tout le monde presque. Donc c'est participer à ça en fait, quelque chose de positif.

Hum hum. Et euh du coup, on a déjà anticipé je pense sur cet aspect-là mais euh... qu'est-ce que habiter ici signifie pour toi ?

Bah c'est participer à la... à la marche de la communauté. Tout en me remettant en question moi-même aussi. Ouais, c'est à la fois très... 'fin très personnel, mais tout en participant... à la marche en fait, au collectif. C'est ça que j'aime bien. On marche tous dans le même sens en fait. Voilà, on a choisi d'être là, on bosse et... et ça fonctionne parce que ouais on a tous... on est dans le même état d'esprit quoi, y a pas de rapport d'argent ou de hiérarchie ou de... de savoir-faire particuliers, 'fin bon... Donc ça n'a rien à voir avec le travail salarié classique. Et même plus loin que le travail... Les rapports entre les gens sont sincères je trouve. Non pas qu'ailleurs ils le soient pas du tout hein... Mais on sent voilà...

À quoi tu sens qu'ils sont sincères ?

[court silence] bonne question. Bah on va assez euh... on parle f... plus facilement de soi, de ce qui va pas, de... ça je pense que c'est une preuve de... qu'on s'ouvre, on s'ouvre peut-être plus facilement ici que... qu'ailleurs. Peut-être. Hum. Y a une écoute. Je pense qu'on... on est bien d'écouter, on est curieux des... des autres, je pense, pour avancer et euh... 'fin moi c'est ce que j'en retiens. Plus j'écoute les autres et plus... moi ça me fait avancer aussi. De pas se dire que t'es tout seul avec tes questionnements... existentiels ou euh... Je pense qu'on n'est pas là par hasard à l'Arche quoi, c'est qu'on cherche autre chose que... que ce que la société essaie d'imposer en fait. Un système de pensée, un système de travail, un système de... On en parlait un petit peu tout à l'heure, mais euh... voilà un formatage en fait.

Et tu trouves qu'ici [me coupe]

Ici ça ouvre l'esprit beaucoup.

Ça ouvre ?

Ah ouais ! Hum hum. En même temps c'est assez déroutant parce qu'on se dit en fait y a plein de choses possibles. Déroutant dans le sens où... ouais ça remet complètement en cause euh... ce... le monde dans lequel tu vis en fait et où on te... on te... on t'oblige, enfin depuis l'école, à... à aller quoi.

Hum. Donc tu trouves que un lieu comme ici ça te permet de remettre en question un peu... tous les formatages que t'as pu... enfin, les formatages que t'as pu avoir avant ?

Bah je trouve ouais. La communauté c'est très... c'est un acte politique quoi de... je trouve, d'être... c'est antisystème complètement quoi.

Hum. Et politique dans quel sens tu veux dire ? 'fin, si tu peux développer un petit peu...

Ben y a un esprit communautariste, mais pas dans le sens négatif du terme. Et en parlant d'anarchisme tout à l'heure, voilà c'est euh... l'Etat n'a pas sa place, 'fin pas sa place... tu la ressens pas, et tu prends les choses en main en fait, c'est ça que j'aime bien ici, c'est que les décisions sont prises... même si je connais peu hein le fonctionnement et... mais les décisions sont

prises... avec l'avis de chacun et en conscience. On ne délègue pas en fait... un pouvoir à quelqu'un d'autre et puis à se dire, en ayant au moins un petit bulletin... on se donnant bonne conscience en mettant un petit bulletin, en disant « ça y est j'ai voté ! je suis un bon petit citoyen » et après s'en foutre, parce que c'est un peu ça qui se passe. C'est ce que je ressens moi.

Ouais. Et du coup pour toi ici, ces processus de décision, tout ça, ça... relève de quelque chose d'ordre politique ? C'est ça que tu veux dire ?

Ouais c'est une prise en main des... bah de ton environnement. Donc toutes les questions... 'fin tout est... toute question est peut-être politique... euh l'eau... la gestion... 'fin tout. Euh les règles qu'on choisit. Qu'on s'impose pas mais qu'on choisit ensemble, ça, ça me plaît. Et ça va complètement à contre-courant de... du rôle de l'État. Qui impose par des lois, par des normes, par des... par des décrets, par des... Donc on vit en France donc dans un Etat... on en dépend mais... dans cette zone de la communauté, voilà... C'est pas un sentiment c'est que on a le pouvoir de faire ce qu'on veut quoi. Et ça, ça me plaît ouais.

Ça, tu trouves un écho avec euh... ce que tu disais, que t'es touché par l'anarchisme, par ces choses-là ?

Bah anarchisme au sens d'absence d'Etat, ouais, on peut le dire, oui. Je suis convaincu qu'on n'a pas besoin d'Etat pour vivre. Contrairement à ce qu'on nous fait croire... depuis tout petit, par l'instruction civique... ouais.

Et tu trouves que euh la façon dont vit la communauté, tout ça, ça... ça va dans ce sens-là, quoi ? C'est ça que tu veux dire ?

Ça va complètement dans ce sens-là. Moi j'imagine bien le monde fait d'une multitude de communautés... avec des... voilà, avec des... pas des chefs, parce que c'est pas le but, mais des... des sages on pourrait dire qui se... qui se réunissent... un sage de chaque communauté... c'est dans l'idéal hein, c'est utopiste, mais euh... moi j'aimerais bien ça hein. Et ça rendrait les gens plus responsables. Là on se sent responsable en fait. De ce qui y a autour de nous. Et plus euh... plus investis. Donc ça, ouais c'est optimiste, après euh... Je sais pas ce que ça donnera... mais on sent que c'est un mouvement qui... 'fin je pense que tu... t'as une analyse mieux que la mienne, mais je pense que ça a tendance à se développer quoi, cette envie de changement et de...

Toi, tu le sens ça ? ouais ?

C'est ce que je ressens ouais. Je pense que t'es mieux à même toi pour... pour le voir. Mais je pense que ça... c'est un désir qui se développe. De changer de système et...

Quand tu dis que tu le sens, tu veux dire dans des lieux comme ceux-là, tu le sens par exemple, ou ailleurs ou...

Ben je le sens, et ailleurs on sent que y a un ras-le-bol en fait... du système en général. Après jusqu'au fait... jusqu'au passage à l'acte, c'est-à-dire de changer de vie... euh c'est rare et... mais ce... cette envie de changement, oui, je la sens partout. Ouais.

Hum. Tu veux dire même dans des conversations... avec des gens...

Ouais. C'est soit... bah c'est soit du fatalisme... « et c'est comme ça » et « on y peut rien » et... et combien de fois on entend « ouais le système va se péter la gueule », etc. En même temps, on est dedans donc c'est complètement... y a un côté... 'fin c'est anxiogène quoi complètement... C'est soit il vaut mieux changer quoi, aller voir ailleurs. Hum. Mais après entre le discours, dire [*court silence*] « ça va pas », 'fin « le système ça va pas, il est pourri, etc. » et le fait de changer... de changer de vie concrètement, y a... c'est compliqué quoi. Et... même pour m... même pour moi.

Ouais ouais. Tu considères ce que tu fais ici un peu comme un essai aussi de... de transformation de ta vie, de...

Ouais, complètement. Mais après, à l'heure où je te parle, voilà, c'est un petit peu... c'est assez flou quoi. Alors j'ai... je rejette pas le travail salarié complètement, 'fin après il faut trouver sa... sa propre place. J'ai pas de... j'ai pas de... de recette toute faite.

Ouais. Mais le travail salarié, tu le rejettes pas... par nécessité, tu veux dire, ça peut être par nécessité ?

Non mais ça peut être... ça peut être très bien

Non, tu penses que ça peut être...

Je peux y trouver mon compte mais après je sais... y a très vite des rapports de fric ou de... ou d'autorité, j'ai un... ça peut très bien se passer hein, mais voilà... après c'est toujours un peu compliqué. Des rapports de pouvoir... Parce que c'est ça, finalement on revient toujours à ça hein. Donc y a des formes de travail salarié avec des... avec des SCOP etc. qui m'intéresseraient. Je connais... je connais encore assez peu, mais je sais que dans le bâtiment ça existe et euh... il faudrait que je creuse ça en fait. Où les décisions sont prises... sont prises d'égal à égal... Ouais dans une optique qu'on retrouve à l'Arche quoi. Se prendre en main et... voilà, quitte à peut-être moins gagner, moins travailler ou ouais y a tout un... Je pense y a pas mal de choses... faut que je regarde.

D'accord. Ici tu trouves que... les rapports de pouvoir... 'fin tu trouves que tu sens pas de rapports de pouvoir ?

Pas du tout, non. [*court silence*]

D'accord.

Parce que y en a pas en fait. Y a... Je pense qu'y a un responsable – je connais peu la...

L'organisation ?

L'organisation, mais y a un responsable qui est tournant je crois, mais on ressent pas de... Non on est d'égal et... on est responsable... et on discute beaucoup. Et c'est important. De dire ce qui va pas, même au niveau du travail et... si on... j'ai... j'ai envie d'être dehors, plutôt que de faire du bricolage, je vais le dire, et y a moyen de s'arranger. Et le travail au final sera fait mais voilà quelqu'un d'autre le fera, et... Et c'est le fait de discuter beaucoup en fait qui fait que... que ça marche... que ça fonctionne.

Hum hum [*court silence*]. Là où dans des lieux plus conventionnels, on discute peut-être pas assez des... de l'organisation, c'est ça que tu veux dire ?

Ouais. Souvent tu obéis à... à une hiérarchie en fait. Après de mon expérience personnelle, les rares fois où j'ai dit... où j'ai remis en cause ou proposé d'autres choses, un autre mode de fonctionnement, ça... ça passait pas donc... Parfois ça peut être compliqué au bout d'un moment. Ou même concrètement dans le bâtiment... plein de trucs qu'on jetait et moi ça me faisait... ça me faisait chier de balancer plein de matos qu'on pourrait garder pour le chantier d'après et ça c'est des petites prises de tête qui font que y a un moment où on n'est plus en phase quoi. [*court silence*] Ça plus ça plus ça finalement de se dire... C'est pour ça que je suis parti en fait. C'est un ensemble de choses... J'adore mon métier mais que je suis... je suis allé voir ailleurs. [*court silence*] Après voilà tu fais... j'avais une bonne place, non je gagnais bien mais après tu fais le choix de... moi j'aimais bien le... [*inaudible*] conscience, liberté, voilà.

Et même dans le dernier travail que tu faisais, tu trouvais pas ces choses-là ? Quand t'es... c'était à Narbonne c'est ça ?

Oui. Bah c'était une entreprise de monuments historiques hein... dans le sud-ouest et euh on était... qui est implantée à Rodez, avec des antennes en fait. Nous on s'occupait de tout ce qui était euh... de Montpellier en gros... euh de... Perpignan en gros, jusqu'à... Avignon, toute cette zone. Des châteaux et des monuments historiques. On était une même équipe tu vois, de 4 bonhommes... en déplacement tout le temps, donc euh... on se voyait tout le temps en fait ! Les

prises de tête après ça prend des proportions euh... ça peut être un peu lourd en fait. Ouais je me sentais un peu étouffé. Après le métier... j'aime ce métier.

Hum hum. Et euh la vie là-bas euh... t'habitais à Narbonne même ?

J'habitais dans un petit village, à Narbonne... J'ai beaucoup aimé. Ouais. Dans les Corbières. J'ai beaucoup aimé la simplicité des gens en fait.

Ouais. T'as fait des belles rencontres et tout, c'est ça ?

Ouais. Non j'étais bien installé hein, j'avais une copine là-bas, ce boulot... Mais bon, je sentais que j'allais pas... évoluer et que j'avais besoin de... ouais de voir autre chose. Ouais. Donc après ma démission, voilà j'ai fait... j'ai vivoté, on va dire, en intérim...

Hum. Toujours dans le coin de...

De Narbonne. Et là je suis revenu... oubliés les châteaux et les abbayes, c'était du béton, des immeubles et...

[petits rires] ça a dû être un peu horrible...

Ouais, c'est... retour en arrière... 'fin c'est... ce... j'avancais plus en fait ! Donc je suis venu un petit peu là, après je suis revenu sur Annecy là... y a une semaine je bossais encore sur une autoroute... au milieu d'un échangeur d'autoroute avec les bagnoles partout, 'fin c'est... [petits rires de ma part] « qu'est-ce que je fous là » quoi. Donc voilà j'suis... ça fait du bien d'être là. Après faut que je vois pour la suite... je rejette pas mon... mon métier en soi, c'est pas du tout le... c'est plus sa... son mode de fonctionnement en fait. Hum.

D'accord. Et euh... donc si on reparle un peu des... des lieux ici, pas juste forcément le village, ça peut aussi être... les alentours, le paysage, tout ça, les... l'environnement. C'est... c'est un lieu qui te plaît ? C'est...

Ouais, ça me plaît, d'autant plus qu'il y a des montagnes en face, et que j'aime ça. Et euh... et quand je regarde ce paysage, je trouve qu'il y a une harmonie en fait. Entre le monde agricole et l'espace, la manière dont il est... euh utilisé, dont il est exploité. Là on voit qu'il y a de la... qu'il y a des paysans, c'est pas de la monoculture intensive qu'on peut retrouver dans les plaines. Ouais, je trouve que le paysan a vraiment sa place encore ici, et ça me fait du bien ouais. Parce que je suis assez proche de cette question aussi.

D'accord, c'est quelque chose qui te touche ?

Ouais.

Ok. Ça t'a jamais attiré, par hasard, le... comme métier ?

Comme métier, non. Mais j'ai toujours... petit j'habitais, à côté d'Annecy y avait des paysans, j'adorais... aller à la ferme... les souvenirs de tracteurs, d'odeurs... la paille... Et j'ai un grand respect pour ça... pour ce métier-là. Ouais. [court silence] Et après pourquoi pas, faire le petit paysan sur un... 'fin dans une communauté... ça me dérangerait pas quoi de prendre un tracteur, de [inaudible] un peu ou... même les travaux qu'on peut faire ici...

C'est ce que j'allais dire, depuis que tu es ici... les activités que t'as fait un petit peu...

Je suis un peu trop cantonné au bricolage là.

On t'a mis au bricolage, ouais ?

Bah d'entrée oui parce que j'en avais fait un peu en juillet et que... qu'y a un truc à faire là-haut. J'ai pas dit non parce que je sais faire, mais... après j'ai fait comprendre que j'avais aussi besoin de... d'air, et puis...

D'aller dehors ?

Ouais puis d'apprendre des choses. L'agriculture c'est un... 'fin de... les plantes, j'y connais rien... 'fin je sais reconnaître une carotte hein [rires de ma part] mais euh ça me fascine. C'est fascinant la nature.

Hum... dans le cadre... dans le contexte de la communauté, c'est quelque chose qui t'intéresse, tu veux dire ? Tu... tu te sentiras pas de devenir paysan par exemple dans ton co... 'fin dans ton coin, c'est pas du tout un truc qui t'intéresserait, mais dans le cadre de la communauté, travailler la terre...

J'ai pas... j'ai pas de compétences déjà pour devenir un paysan à part entière. J'ai 40 balais passé, 'fin je me vois mal changer...

Te reformer...

Mais refaire... 'fin faire un petit peu de tout, c'est ce qui me plaît aussi. C'est la diversité... des tâches. Hum.

Y a quoi comme... comme type de travail ici qui t'intéresse... 'fin qui te... t'attire ?

Ben c'est... c'est deux... Ben le bricolage j'aime aussi, même le [*inaudible, peut-être « jardin »*]... si y a de la restauration de pierres à l'extérieur, je crois que y en a pas beaucoup, ça m'intéresserait aussi. Euh l'agricult... enfin l'agriculture... comme ils la pratiquent. La mécanique, j'y connais rien, pourquoi pas apprendre à bidouiller un moteur ? Je suis très curieux de ça aussi.

Hum hum. D'accord. Donc tu veux aussi en profiter pour apprendre ?

Je peux aussi faire... je peux aussi faire... laver les sanitaires si il faut, mais c'est pas ça qui va me passionner...

Ouais, c'est pas ça qui t'attire

Non. Mais c'est la diversité des tâches en fait que j'aime. Et euh... voilà, te pas... te cantonner à une seule chose. Enfermé dans la routine... [*inaudible, peut-être « le mot »*] routine d'ailleurs. Le fait de faire plusieurs choses. Parce que je pense qu'on est fait pour... chacun, pour faire plein de choses en fait. Pas cantonné à être... informaticien, pharmacien ou... qu'on a... si on est un peu curieux et que... voilà, je pense qu'on a... 'fin, pour moi, surtout, besoin de toucher à pas mal de choses. Hum.

Et c'est un de... des attrait pour toi de cette... de cette expérience ?

Ouais. D'apprendre des... des nouvelles pratiques.

Ouais. C'est un truc qui est peut-être difficile à faire ailleurs ?

Bah ailleurs c'est 8 heures par jour, toute la semaine, toute l'année donc euh... ça laisse finalement peu de temps pour faire autre chose. [*court silence*]

Hum. Ouais c'est sûr. [*court silence*] Et euh...

Après... après y a juste la question, voilà, financière tout ça, faut pouvoir conjuguer tout quoi. C'est pas le tout d'être là et... donc il faut trouver un... ouais, un équilibre. Moi je serai prêt à bosser, même à mi-temps, un travail salarié et le reste du temps, être dans une petite communauté... 'fin dans cet esprit-là en tout cas. Ouais. Mais pas bosser comme un fou... 40 heures par semaine, pour gagner plus, ça m'intéresse pas.

Ouais, d'accord [*petits rires*]. Et euh tu me disais, les lieux ici environnants, ce qui te plaît c'est non seulement cette harmonie avec le monde agricole, mais aussi les montagnes. Donc je comprends comme euh la vue peut-être, le paysage tout ça. C'est aussi peut-être le simple fait qu'ici ce soit déjà vallonné, etc. c'est... c'est des... y a des... comment dire, sensations auxquelles t'associes tous ces lieux-là... ou... ou même des...

Ben la montagne c'est... pourquoi j'aime la montagne ? [*court silence*] Je... 'fin les voir déjà, parce que c'est beau. Et après ben le fait de grimper, souvent on fait [*inaudible*] et voir ce qu'il y a derrière, je pense c'est ça... puis c'est un terrain de jeu super. Hum.

Hum. Et euh plus précisément, ici, 'fin dans le... autour en tout cas de... de... du village, y a des... des sons, des saveurs ou des odeurs que t'apprécies particulièrement ?

J'aime bien les odeurs du jardin... ou des sous-bois quand il pleut... ouais.

C'est un des trucs qui te plaît bien dans ce coin-là ?

Qu'on peut retrouver ailleurs, mais ici j'aime bien ouais.

Ouais. Ça... c'est très différent de ce que tu connaissais avant comme... ?

Ben j'étais... quand j'étais à Narbonne, c'est plus le terrain de garigue de... alors c'est très sec. C'est très beau, hein j'adore le côté... c'est le climat californien où il fait beau 300 jours par an. Mais il manquait c'te verdure... la pluie... la pluie [*inaudible*], j'aime bien ces odeurs. Y avait la mer, mais la mer, j'ai pas la même... j'ai grandi en montagne... enfin... pas dans les montagnes hein... mais j'ai toujours aimé la montagne, ouais. Je me sens bien en montagne ou à côté.

Oui t'as toujours eu les montagnes à côté de toi, c'est ça que tu veux dire...

Donc là-bas j'avais les deux... Sans montagnes euh... je sais que là j'aime bien revenir... 'fin c'est un peu le but au final... pourquoi pas me poser ouais dans un coin de montagne ou... hum.

D'accord. [*court silence*] Et euh...

Je suis très... je suis très sensible au lieu en fait dans lequel je suis. Quand je te parlais d'espace, d'avoir la sensation d'espace, j'ai besoin de ça. De voir loin, de respirer. Puis c'est un besoin, ouais, de liberté, je pense qu'on revient à ça. Ce sentiment de liberté-là, après... on est tous pris par...

Oui ! Mais ce sentiment

Mais, là, ce sentiment de... voilà.

Et euh... on parlait un peu des activités... 'fin, activités, des travaux, etc. que tu fais depuis que t'es là ou que tu voudrais faire etc. euh tu penses que c'est des... tu me disais que tu voulais apprendre des choses, 'fin si tu pouvais en profiter pour apprendre des choses, tu penses que c'est des choses qui sont liées à des savoir-faire qui sont spécifiques à ce lieu ?

[*d'une voix hésitante*] Je crois pas... 'fin c'est ce qui leur permet de... comme ils essaient d'être autonomes... même s'ils sont loin de l'être, ils sont obligés de toucher à tous les domaines en fait. Que ça aille... que ce soit par beaucoup... du jardin, d'agriculture, mais après c'est de la plomberie, c'est de l'électricité, c'est le... je dis pas que j'ai envie d'apprendre tout ça forcément ! Y a l'informatique, y a l'accueil, y a... la cuisine aussi ! Ouais, pourquoi pas la cuisine.

Mais tout ça pour toi c'est pas des savoir-faire qui leur sont spécifiques à eux ?

Non. Simplement eux ici ils regroupent tout parce que ils doivent tout faire. Donc c'est ça qui est intéressant en fait... cette espèce de microsociété... parce que c'est un petit peu ça en fait. Tout en ayant, voilà, cette possibilité d'échanger les rôles. Le pain aussi, faire du pain. Plein de choses.

C'est un truc qui t'intéresserait ça par exemple ?

Ouais ça m'intéresserait. Après il faut être... sur une longue durée. Moi je suis là pour trois mois mais euh ouais beaucoup de choses m'intéresseraient. Après, comme je t'ai dit, pas forcément ici... euh... c'est une grande maison. Et des communautés... j'en connais aucune d'autre, hein, mais euh je pense que je me sentirais... pas mieux, parce que je suis bien ici, mais je trouverais mieux ma place, à long terme, si je voulais me poser, sur une structure plus petite. Mais euh... je pense, ouais.

Tu penses qu'ici c'est... pour 3 mois c'est bien, mais que...

Ouais.

C'est qu'il y a trop de monde ou c'est trop grand ou... ou c'est l'accueil peut-être aussi de...

Non non, l'accueil est super. C'est peut-être trop... trop grand ouais. Mais après c'est... c'est très riche parce que y a plein de gens mais y a... je sais plus qui disait en... que j'avais rencontré en juillet, un côté hall de gare. Tu croises des gens, tu fais connaissance... ça bouge tout le temps en fait. Et je pense que moi aujourd'hui, j'ai besoin euh... j'ai besoin de m'ancrer quelque... quelque

part en fait. Je pense c'est ça mon grand besoin, j'ai... parce que j'ai toujours fait... j'ai toujours eu l'impression de bouger... c'est le sentiment que j'ai quand j'ai fait mon sac en venant ici en fait je me suis dit « combien de temps tu... – tout en étant content mais je dis – combien de temps tu... tu vas continuer à faire ça quoi » ?

Hum... à avoir un sac pour partir...

Ouais. Et me poser et construire quelque chose... je crois que j'ai besoin... ce sentiment là aujourd'hui ouais.

Hum. Ouais tu m'as dit tous les lieux où t'es allé mais je sais pas... t'as peut-être pas toujours habité aux mêmes endroits dans les lieux que tu m'as dit, aussi euh... t'as peut-être beaucoup déménagé ? Non ?

J'ai... non, après, quand j'étais... si j'ai pas mal déménagé en fait. Ouais... j'ai changé de copine aussi... ouais, 'fin pas 10 000 non plus mais... une instabilité en fait. Ma mère, parce que j'en discute souvent, elle me dit que c'est une fuite. Moi je me dis que c'est l'inverse, je cherche peut-être quelque chose...

Oui, c'est une autre façon de voir le truc [petits rires].

Voilà ! Mais bon là elle a pas tort, parce que bon... [court silence] Mais ce besoin de me poser... me poser quelque part, avec des gens avec qui je suis... au moins en phase dans... dans ma vision des choses quoi. Pas forcément de m'entendre merveilleusement avec tout le monde, tu vois, mais au moins d'être... savoir pourquoi tu es là et un peu dans la même... le même état d'esprit. Y a un besoin de nature aussi.

Ouais ?

Ouais. [court silence]

Depuis toujours ça ou... ?

De plus en plus. Ouais depuis toujours aussi ouais. Bah après... après la ville...

Mais tu dis de plus en plus quand même

Ouais parce que c'est ce que je suis et ce dont j'ai besoin en fait. Après la ville j'ai toujours aimé euh... ben je sortais, la culture tout ça j'adore, l'art etc. J'aime les villes mais aujourd'hui c'est plus du tout...

Hum. T'aimes quoi comme ville ? 'fin t'as aimé des villes où t'as vécu ou des villes où t'es allé ?

J'ai très peu voyagé en fait. J'ai beaucoup voyagé en montagne, mais très peu... même à l'étranger ou... je connais très peu le... non j'aimais bien une ville comme Genève par exemple. C'était une ville à... grosse ville mais à taille humaine tu vois.

Hum. Mais tu y as vécu ou ?

Non non j'y ai pas vécu, mais c'était... c'était à une heure d'Annecy donc quand j'étais à Annecy souvent avec un pote on faisait des virées là-bas. Et ce que j'aimais bien à l'époque c'est que y avait des squats dans certaines rues... y avait une certaine liberté... donc qui ont été délogés depuis hein parce qu'avec la crise immobilière... Mais y avait un esprit comme ça que j'aimais bien ouais. Libertaire.

Hum. Tu fréquentais un peu ces milieux-là ?

Ouais. C'était à l'époque des rave-parties... 95-96 ouais. C'était l'époque lycée – fin de lycée euh ouais c'était... j'aimais bien.

Ça t'a apporté des choses comme milieu tu penses ?

Ouais. La drogue. Drogue... [petits rires partagés] Non mais au niveau musical, au niveau... ouais, j'aimais bien.

D'accord.

C'est... non mais aujourd'hui la ville j'en ai... L'alcool j'ai arrêté, je me sens plus du tout en phase.

C'est des choses que tu associais à la ville tout ça ?

Ouais.

Parce que c'est... tu l'associes à des périodes de ta vie...

Ouais. Non puis je suis... bah je suis assez technophobe on va dire.

Ouais c'est ce que tu disais

Ben ouais c'est... ce geste-là tu l'auras pas sur ton truc mais... ouais j'en ai marre. Juste marre de voir ça en fait. Ouais.

Et tu le vois plus en ville qu'ailleurs ?

Non. Ben un peu plus oui parce que la population est concentrée mais c'est partout hein.

Mais c'est juste parce qu'il y a plus de monde, tu penses pas que les comportements sont forcément différents ?

Malheureusement non. [*court silence*] 'fin je... on parlait tout à l'heure de... 'fin j'ai vu le changement de tout ça même sur ses proches... cette... cette impatience qui se... c'est, puis voilà, c'est un faux-semblant de dire qu'on communique, en fait c'est... ça revient à ce que je te disais, pour les futilités, pour s'envoyer une photo... des fois c'est sympa, ma mère elle aimerait bien que j'aie un téléphone, lui envoyer des belles photos bon moi aussi quoi, mais je rentre pas dans ce... après une sorte de dépendance... 'fin bon on pourrait discuter des heures de ça, mais... [*court silence*] ouais, c'est un truc qui me fait flipper tout ça. Donc je m'en... pour qu'au moins ça me pollue pas. Les autres font ce qu'ils veulent mais j'ai pas envie de me polluer avec tout ça en fait. [*court silence*] Après je suis un peu radical parce que j'ai pas internet non plus. Y a un truc qui me manque, c'est la musique. Rien que pour ça, des fois je mets... je pourrais être tenté de le prendre, mais j'ai... même visuellement j'ai pas envie d'avoir des trucs euh... ouais. Je préfère voir des belles choses que dans des... voilà, tout ça...

Des écrans...

Je me préserve en fait. Ouais j'aime bien... ce que je vois, que ce soit... que ça me plaise quoi.

Ouais. Hum. Hum hum. Et euh... ça va peut-être rejoindre ce qu'on est en train de dire [*petits rires*] parce que tout à l'heure quand on en a parlé, on a parlé de... de la question des rythmes aussi, par rapport à ça. Comment tu... mais peut-être ça rejoindra, peut-être pas... qu'est-ce que tu dirais de ton rythme ici ?

Est-ce qu'il me va, est-ce qu'il me...

Bah déjà qu'est-ce que t'en dis, comment tu le décrirais ? Dans un premier temps.

Je peux te décrire les horaires...

Ou ce que ça te ferait, effectivement. 'fin tu trouves que c'est un rythme qui est... qui est... soutenu, qui est...

Ben au final, tu bosses 6 heures... les journées sont très pleines, elles sont bien remplies. Mais après tu es pas dans le... tu sens pas... tu fais les choses, tu travailles, mais tu sens pas que t'es dans le rendement quoi. Tu fais... tu fais les tâches que tu as à faire, au rythme euh... ça dépend après ce que tu vas faire mais... mais tu travailles, t'as le sentiment de travailler. Mais t'es pas dans cette... ouais toujours cette arrière-pensée de produire vite et bien. Mais euh... tu fais ce que tu as à faire. Ça permet de... je pense, 'fin moi ça me permet de me libérer l'esprit, de penser à autre chose.

T'arrives à penser en même temps que tu fais.

Ouais. Ça dépend ce que tu fais mais... je pense t'as le temps ouais. T'as le temps de discuter aussi, pourquoi pas. Avec d'autres. C'est pour ça que j'aimerais bien changer aussi...

Oui parce que là t'es tout seul ?

Ouais, je suis tout seul ouais. Et euh... Mais quand on est au jardin euh... on peut discuter quand même, c'est... [*on parle en même temps, inaudible*] en juillet, c'était la menthe. C'est super quoi, c'est... Donc c'est une occasion aussi pour... pour rencontrer les personnes.

Hum. Donc là quand on parle de ça, tu... ce qui rythme ta vie, c'est entre autres les moments... les... les moments de travail, etc. Tu... les autres choses qui rythment ta vie, ici, ce serait quoi ?

Bah c'est les temps de... de loisir qu'on peut se... s'octroyer le soir avec ceux qui veulent. Faire des jeux euh... aller se balader un jour de congé... projeter des films, même si ça s'est fait... j'aimerais bien que ça se fasse plus, bon c'est une initiative qui peut venir de moi mais même regarder des films, en discuter.

Hum. Et les autres activités euh... communautaires, les temps de prière etc., méditation, c'est des choses qui... qui auraient... 'fin qui t'intéressent, que tu pratiques, que...

Moi la spiritualité m'intéresse. Après les... moi j'aime les... [*court silence*] le mot messe par exemple me parle pas trop, mais c'est encore... [*inaudible*] les messes... euh je peux y aller comme ça mais ça me parle pas. Par contre les moments spirituels... on se base sur un texte, qu'il soit chrétien ou... bon l'occurrence j'ai fait qu'une séance, c'était un texte de l'Ancien Testament je crois, mais ça permet de réfléchir et de creuser. Et la méditation j'aime bien aussi. Que j'ai peu pratiqué mais euh... le peu de fois que j'ai... que j'en fais ou le yoga, je sens que ça me fait du bien.

Tu... quand tu dis que tu l'as peu pratiqué, quand tu l'as pratiqué, c'était ici ou ?

Ouais, c'était surtout ici. Ouais.

C'est quelque chose que t'as découvert ici ou que tu connaissais avant ?

J'en avais fait ben quand j'avais fait une cure d'alcoologie en fait... y a quoi, 6 ans de ça, et ça faisait partie des... des pratiques. Ouais et puis ça me parlait. Y en a qui étaient complètement réfractaires à ça, moi ça me...

Ça te fait du bien ?

Ouais, je suis bien là-dedans. Ouais.

Ça te fait quoi ? 'fin tu pourrais mettre des mots dessus ?

Bah c'est très basé sur la respiration en fait. Donc euh c'est ce qui disent dans le yoga, c'est que le... le résultat il est immédiat en fait. 'fin immédiat... Le... ça fait du bien immédiatement. C'est... c'est pas du... c'est pas de la réflexion ou du... c'est juste du fait de respirer en fait... euh ton cerveau est mieux oxygéné du coup tu... t'es moins pris dans tes... Je m'intéresse beaucoup au zen par exemple et le zen c'est... c'est ça en fait. C'est pas des grands discours et des grandes théories religieuses, c'est très basé sur le corps. Et si ton corps est bien, bah... tu réfléchis mieux et tu te sens mieux en fait. Donc il faudrait que je pratique ça davantage.

C'est un de tes objectifs en venant ici aussi ou... ou pas forcément ?

C'était même d'arrêter de fumer, parce que je fume pas mal. [*court silence, petits rires de ma part*] Ah ouais non mais parce que je me pose beaucoup de questions, puis j'suis aussi un peu angoissé sûrement sur beaucoup de choses, mais... c'était un des objectifs ouais... 'fin c'est toujours d'ailleurs. Mais tu vois je me dis « allez fais le », non parce que ici je me dis c'est le moment. Parce que je suis bien et que les gens autour de moi me veulent du bien et... je me sens pas une pression particulière. Y a l'environnement qui est autour qui est bien. Et faut juste que je le fasse quoi.

Faut se motiver...

Ouais. Mais j'ai vraiment... c'est vraiment une motivation ouais. Pour grandir un peu et changer. Ouais. On verra.

Ouais. Est-ce que t'as l'impression – c'est une question qui est un peu euh... pas très en lien avec ce qu'on vient de dire – est-ce que t'as l'impression que ton lieu de vie ici il est périphérique ?

C'est-à-dire ?

Ben est-ce que t'as cette impression, toi, est-ce que c'est quelque chose que tu...
Est-ce que je suis en périphérie de quelque chose ?

Est-ce que tu te sens ici en périphérie ouais ?
[se râcle] c'est pas... ben ce que je vois du mot c'est par rapport à un centre, c'est ça ? Qui dit périphérie, dit centre. Ah c'est oui, je vois, je vois où tu veux en venir !

[petits rires] sans forcément chercher à voir où je veux en venir !
Non non mais parce qu'on a discuté par rapport à la ville où il est censé se passer des choses.

C'est vrai que vu qu'on en a parlé cet après-midi, tu sais ce que je veux en dire.
Peut-être que ça biaise...

Non mais bien sûr mais c'est pas grave, le fait qu'on en aie parlé fait partie du...
Moi je me vois pas en périphérie, je me vois au contraire dans un centre, qui doit partir... Pour moi c'est les campagnes, le... la solution à tout c'est le retour à la campagne. Très clairement. Ou du moins à une harmonie des... des centres. Aujourd'hui on est dans tout... on fait crever les campagnes, on fait des... des Grand Annecy, des Grand Grenoble, des... Narbonne Métropole, des Lyon j'sais-pas-quoi, enfin voilà... complètement mythomane... et on court à la catastrophe. Donc c'est vraiment revenir... à une multitude de centres en fait. Moi c'est comme ça que je le vois.

D'accord. Hum. Et est-ce que tu dirais que dans ces espaces euh ruraux du coup, qui soient périphériques ou non, mais ces espaces qu'on peut considérer comme ruraux, que y a des enjeux sociaux et politiques qui sont spécifiques ? [court silence] d'après toi ?

C'est-à-dire spécifiques, est-ce qu'on se pose les mêmes questions euh à la campagne et en ville ?

Bah euh ça peut être des questions qu'on se pose pas, mais qui... qui existent quand même ? Que... qu'on devrait se poser ou... des choses qui... qui sont particulièrement... 'fin qui sont des enjeux ici qui sont... qui sont importantes... importants ?

Ben disons que ici quand on parle de... de nature, d'environnement, on est dedans quoi. Donc on s... on sait ou au moins on peut savoir de quoi on parle. Celui qui est entouré de béton, d'ordinateur, de bagnoles toute la journée toute sa vie... parler d'environnement et de nature... certes il est peut-être de bonne volonté mais il sait pas forcément de quoi il parle. Ou y a une façon d'idéaliser aussi parce que... le côté paysan, 'fin c'est bien joli mais paysan c'est un métier dur, physique... Donc je pense qu'on est plus en prise avec la réalité. Alimentaire... L'eau... euh je pense... ben toute façon la ville euh ouais c'est l'endroit où on prend des décisions, mais la ville dépend de... des campagnes. Depuis... depuis toujours. C'est même Lanza Del Vasto qui a fait un petit texte là-dessus sur la ville. Euh... je sais plus exactement ce qu'il dit mais voilà c'est la ville en gros elle a besoin de la campagne quoi. Elle la dénigre mais le jour où la campagne elle lui donne plus à manger... ou c'est la guerre, ou c'est... et je pense que c'est... ouais faudrait ré-harmoniser tout ça quoi. Et limite que les centres... 'fin les centres de pouvoir... ouais que les grandes décisions se prennent... 'fin qu'on aie vraiment conscience de ce que c'est que l'environnement, de ce que c'est que se nourrir correctement... Un simple... que l'Homme revienne à ses racines en fait tout simplement. Ce que c'est que de mettre la main dans la terre... Mais je pense que l'exe... si t'as pas l'expérience des choses, t'as beau en parler, c'est... c'est abstrait en fait. Même pour parler de communauté par exemple, tu as pas expérimenté la communauté, tu peux pas dire si ça te plaît ou ci ou ça... Et moi j'inviterais les gens à expérimenter ça quoi. La vie en communauté. Après ça plaît, ça plaît pas, mais ça pose des questions en tout cas. Quand tu rentres chez toi tu te dis « d'autres vies sont possibles,

d'autres... ». Après ça peut être aussi comme je te dis déroutant, c'est un peu ce qui m'est arrivé... 'fin après quand tu rentres chez toi, ça remet beaucoup de choses...

Oui c'est ce que tu me disais, quand t'es rentré après ça t'a...

Ouais...

T'as... t'étais pas pareil, c'est ça ?

J'étais pas pareil et je trouve qu'ici ça ouvre beaucoup ta sensibilité. Que ailleurs t'as tendance à réfréner quoi. Parce que le monde est dur et qu'on s'habitue à... tu t'habitues en fait à voir de la misère, à voir de la laideur, tu t'habitues en fait à tout ça. Quand tu viens là, tu... tu réveilles des trucs en fait... Y a des belles choses hein ! Et du coup quand tu repars, tu revois les mêmes trucs donc... T'es plus à fleur de peau... enfin moi c'est ce qui m'est arrivé... [court silence] Et puis ouais c'est de se dire que y a d'autres choses qui sont possibles.

D'accord. Et euh ces enjeux du coup euh... notamment ce que tu disais, le lien à l'environnement, la question de la nature tout ça, tu trouves que c'est des enjeux qui sont pas... pas pris en compte, ou qui sont pris en compte par la société dans laquelle on vit et les politiques qui sont menées, tout ça ?

Les politiques sont menées par des intérêts économiques, très clairement. Et pour faire plaisir à leurs électeurs, ils vont faire un petit ministère de l'écologie mais... au fond ils en ont strictement rien à faire. De façon globale hein. Y a des gens de bonne volonté un petit peu partout, mais euh... le système fait que euh... non, on s'en fout strictement. On a conscience, c'est ça qui est le pire, on a conscience que beaucoup de choses sont en train de crever, mais on continue en fait... C'est ça qui est cynique je trouve d'ailleurs... et dramatique, c'est de dire que tous... même au niveau du pouvoir, qui est censé assurer le bien-être de ses ci... ses citoyens, en fait, en a rien à foutre. Pour moi hein, très clairement.

Hum. Donc tu trouves que c'est des enjeux qui sont pas... pas du tout présents ou traités dans les... dans les débats quoi ?

Ils sont... ils sont traités mais c'est... c'est du coup par coup c'est... on parle d'alimentation quand y a un scandale alimentaire, on parle... j'allais dire on parle nucléaire mais on n'en parle même pas... parce que c'est un secret d'Etat. Euh... mais on parle en fait des... dès qu'y a des catastrophes euh... y a aucune vision politique, aucune vision de la société, c'est que de la gestion. On gère euh... le blé comme on gère les gens, 'fin c'est de plus en plus comme ça. Donc y a... Y a une façade écologique quoi, complètement hypocrite, mais... mais le fond du problème n'est pas traité du tout. Mais les citoyens non plus, dans leur majorité je trouve, ne prennent pas en main les choses non plus quoi. Et attendent des politiques. On attend la solution...

Hum. Et pourquoi on attend des solutions à ton avis ?

Parce que on est dans un Etat où on vote, etc., où l'Etat, en France, voilà c'est... plus qu'ailleurs, je pense c'est un pays dans le monde où l'Etat a une telle... comment dire, emprise, c'est un grand mot mais c'est un peu ça quoi. C'est... c'est la France quoi... L'Etat-nation, 'fin l'Etat et... on attend beaucoup de choses de l'Etat quoi.

Et du coup tu penses que, 'fin on en a déjà parlé un peu cet après-midi, je voudrais pas que tu... 'fin, je veux vraiment savoir ce que t'en penses, du coup est-ce que tu penses que les mobilisations qu'y a eu par les Gilets Jaunes, tout ça etc. ces derniers temps... tu penses que c'est un écho aussi avec tous ces... toutes ces questions-là ?

C'est un écho ouais... c'est pas... le mot écologique qui me viendrait en premier mais... ce ras-le-bol...

Je parlais pas que d'écologie, mais aussi ce rapport au politique...

Ce rapport au politique c'est... c'est clairement un ras-le-bol... face à cette arrogance, parce qu'aujourd'hui y a vraiment une arrogance du pouvoir. Je comprends totalement cette colère.

Tu t'en sens proche ? 'fin je veux dire de cette colère ?

Ouais. Ouais. Et j'en discutais... j'en discute souvent avec des gens qui sont choqués par... à Paris, quand y avait eu certains restaurants saccagés, etc., et je leur disais c'est rien du tout par rapport à la... à la violence du système dans lequel on vit, pour des millions de personnes quoi. Et on est scandalisé par trois vitrines... même si bon on travaille dedans, c'est triste. Mais c'est un moindre mal, c'est vraiment le minimum. Ouais, je me sens très proche. [*court silence*] Après les Gilets Jaunes, je... c'est un terme, voilà, j'ai pas... des revendications très précises, j'ai pas trop suivi, voilà, mais moi ce que j'en retiens surtout c'est... c'est surtout un ras-le-bol en fait. C'est... ça manifeste un ras-le-bol.

Par rapport au politique ?

Ouais.

Et euh tu me parlais de l'écologie... qu'est-ce que l'écologie particulièrement ça t'évoque ? Je veux dire, en-dehors de... au-delà de ce... ce cadre des mobilisations récentes, tout ça, mais... l'écologie toi, ça t'évoque quoi ?

L'écologie c'est... en gros, c'est la vie. C'est... 'fin c'est autant l'être humain, le rapport entre les êtres humains que le... que le respect des oiseaux, de... ce côté où voilà on... en plus on dénigre... le terme « écolo »... d'appeler les écologistes « écolos » y a un côté un peu... dénigrant... Mais l'écologie c'est bah une écologie politique, un peu... c'est une vision de la société en fait.

Et c'est un truc dont tu te sens proche ?

Ouais complètement ouais. Une harmonie en fait entre les gens...

Pour toi, c'est forcément... 'fin l'écologie c'est... tu la vois au sens politique... tu vois le côté politique de la chose c'est ça ?

Ben c'est une façon de voir. Après la politique je pense c'est le résultat de... ça passe par des votes ou quoi pas forcément... la preuve, c'est... on peut parler en termes de communauté. C'est vraiment une vision des choses. C'est être en harmonie avec la terre sur laquelle tu vis.

Ça c'est les valeurs, pour toi, que tu associes à l'écologie ?

Ouais.

L'harmonie... y a quoi d'autre ?

L'harmonie, le respect... [*court silence*] Je pense tout est là-dedans hein. C'est-à-dire qu'on va pas... ouais, ptet piocher... voilà, on pioche, on pioche et puis y a un moment où... comme dans un gâteau quoi et on... à un moment y a plus rien et on verra ce qui se passe... Plutôt que de prendre conscience des choses... voilà pour moi c'est plus le mot décroissance, aujourd'hui si y a un mot qui me... qui résume tout ça, c'est décroissance.

Tu te sens proche de... de ce milieu-là ?

Oui clairement.

'fin de ce mouvement-là... ces idées-là...

Hum... Parce que c'est la seule issue possible. 'fin je veux dire si y en a une autre, c'est... en gros c'est soit on se tape dessus, soit on est intelligent et... ouais. Mais c'est ça soit on attend que ça pète, soit on anticipe les choses et on... et la décroissance c'est ça, c'est commencer à se dire... [*court silence*] Mais c'est pas un mot euh... y a aucun parti politique... ou si aux Européennes je crois, y a un parti de la décroissance, mais... dans les médias, même si je le lis pas trop parce que ils racontent tous la même chose et que ça tourne en rond... le mot décroissance... si on l'a entendu une fois sur [*inaudible*] c'est pour le... pour le dénigrer quoi. [*court silence*] J'ai... j'ai ouvert le livre de géo de ma nièce qui a 12 ans, parce que je suis très curieux de son livre d'histoire-géo. Y a deux pages sur le développement durable... qui est une escroquerie. Et... y a pas le mot décroissance. Ça n'existe pas. [*silence*] Mais c'est... oui c'est ça. Mais faut pas justement... je dis... il faut pas attendre justement de l'Etat qui... qui mette ça en place parce qu'il

le fera jamais. L'Etat va se servir jusqu'à ce qu'il... voilà je sais pas ce qui peut se passer mais... Pour moi l'Etat a ses intérêts propres. C'est une caste... qui utilise... c'est un peu caricatural mais c'est ça, qui utilise ses citoyens... qui leur fait plaisir quand il faut, qui... qui les amadoue quand il faut et pour mieux les... les exploiter et les utiliser dans le système. [court silence] Donc en gros ils faut rien... c'est pour ça que la communauté m'intéresse, c'est qu'il... pour moi il faut rien attendre de l'Etat aujourd'hui. À ce niveau-là. C'est... une prise en main locale...

Ouais. C'est ça en fait, pour toi les... ces valeurs un peu que tu associes à l'écologie, tu... pour toi elles s'incarnent dans la communauté ?

C'est responsabilité aussi je pourrais dire. Ouais, oui en plus c'est une échelle euh... c'est une échelle humaine euh viable quoi, on... on se connaît, on partage des choses. C'est pas 60 millions de personnes quoi. A 30 personnes, ou même 100 ou 200, on peut construire des choses, ensemble et prendre des décisions ensemble. Quand on est dans une communauté de 60 millions de personnes, c'est complètement ingérable.

Hum. D'accord. Et euh d'une manière générale euh... que ce soit par l'écologie ou autre chose... y a des causes ou des revendications auxquelles tu es particulièrement sensible ?

J'en vois pas une parmi d'autres parce que c'est vraiment un tout. Mais je le vois comme une attitude en fait. Une attitude individuelle qu'on doit... qu'on devrait, à commencer par moi, qu'on devrait avoir. Et un état d'esprit en fait. C'est pas une revendication parmi d'autres... même si le nucléaire, voilà il faudrait arrêter tout de suite... Ça peut aller très loin 'fin c'est les rapports entre les gens, c'est... [inaudible] enfin tu peux mettre n'importe quoi, tous les combats pour moi vont dans le même sens quoi. C'est pour le respect et... ouais de ce qu'on appelle la vie. Enfin... le respect de la vie quoi. Dans sa diversité. J'aime bien ce mot-là aussi. Ouais.

D'accord. Et tu te dirais euh impliqué là-dedans, en la... la faveur de ces...

Je suis pas impliqué dans une association quelle qu'elle soit.

Que ce soit par une association ou autre chose, mais...

Non...

Mais engagé au sens large, tu...

Je suis engagé quand je discute ou quand... peut-être par mes attitudes, mais je suis pas inscrit [insiste sur le terme « inscrit »] dans quelque chose. J'envoie 20 euros à Greenpeace tous les mois parce qu'ils... parce que je me suis fait ameuter et que... 'fin ameuter... c'est pas le bon mot. Mais que ça me touche et que voilà mais euh... et que Greenpeace c'est aussi une très grosse structure, 'fin je donne toujours... à Amnesty aussi. Mais après voilà je suis pas inscrit au quotidien, concrètement, dans une association.

Mais par exemple, dans... dans la discussion avec les gens, pour toi, c'est une manière de t'impliquer ?

Ah oui, bien sûr. Affirmer ses opinions. C'est une façon de... bien sûr oui.

Et tu vois d'autres façons par lesquelles tu... tu t'impliques ou tu pourrais t'impliquer ?

Après concrètement, tu peux t'impliquer... y a plein d'assoc' de...

Et en-dehors du cadre associatif ?

Ben la communauté, ce qui est... ce que je... ce qui est intéressant, c'est que tu t'impl... c'est ta vie que tu impliques complètement quoi. Ça... c'est ton choix de vie qui fait que tu t'impliques... c'est pas rester dans le système et faire... même si c'est tout à fait respectable hein mais... d'aller 4 heures dans une assoc' euh... c'est un vrai choix de vie en fait, c'est... tu impliques tout à ce moment-là. C'est ça qui est intéressant.

C'est quelque chose qui t'intéresse comme manière de t'impliquer ?

Ouais parce que je suis assez radical dans mes changements et dans mes... dans ma façon de penser, mais euh... je pense si tu veux changer les choses, il faut changer beaucoup de choses. Et y en a qui y arrivent hein, être dans le système et faire... et faire des... [court silence] Mais moi j'aime ce qui est... ouais, assez entier, moi je me vois bien changer complètement. 'fin complètement... euh ouais la vie... le fait de vivre en communauté, c'est un... toute ta vie est impliquée en fait.

Hum hum. Et ce type de contribution euh ça t'apporte quoi à toi ?

Euh je me sens... je me sens à ma place. En gros ouais tu te sens... en cohérence. Avec ce que tu dis, ce que tu fais...

Hum hum. Ça, ça te... ça te fait du bien ? 'fin c'est...

Ah oui complètement ouais. Ouais parce que quand tu remets tout en cause... tu peux pas être contestataire tout le temps et... ça veut dire que t'es pas bien à l'endroit où tu es en fait. Puis après c'est très... c'est un ressenti hein quand t'es bien à un endroit ou bien avec des gens ou... tu le ressens hein.

Hum. Hum. Et euh bah est-ce que ces... 'fin ces engagements, ces manières de s'engager, pour toi ça peut s'incarner dans une vision commune pour le lieu, pour le... tout ça ? [court silence] Une vision qui est commune et partagée...

Ben je pense que tu es dans une communauté si tu as la même vision... [court silence] au moins une même envie de... 'fin tu... c'est... la vie en communauté elle est basée sur les mêmes valeurs je pense. La limitation des besoins, parce que ça me revient comme ça mais c'est souvent ce... sur lesquels ils...

C'est des trucs qui sont explicités pour toi ici ?

Bah oui. C'est très concret hein.

Hum. Mais je veux dire, la valeur en elle-même est explicitée ? Au-delà des pratiques...

De limitation des besoins. Ouais ça fait partie, sur les brochures, etc. La spiritualité aussi, bien sûr. Y a... non, d'écoute, de respect des autres. Après c'est... ouais, c'est vraiment un tout. C'est... la joie de vivre aussi, parce que ici ils savent bien faire la fête aussi. Ce sens de la fête, de la commu... de la collectivité. Très important ça aussi, c'est pas que le travail...

Hum... tout ça, ça nourrit...

C'est la joie d'être ens... ouais, la joie d'être ensemble. En fait ici je trouve plus de visages souriants qu'ailleurs. C'est d'après ce que j'en vois... des gens qui sont... sinon apaisés, au moins qui essaient de l'être et qui... t'es pas toujours dans la... dans l'excitation, 'fin... je trouve que le monde s'agite en fait, gesticule. C'est... et tu te demandes... 'fin tu te demandes pourquoi... quand t'as un peu de recul ouais tu te dis c'est... d'autant plus que j'ai travaillé là sur... sur cet échangeur d'autoroute, c'était... c'était une image, je me dis si je suis là, c'est pas par hasard, c'est... c'est vraiment pour constater... voilà, ils s'arrêtent pas et... et ici 'fin voilà, tu sens ta... 'fin moi je me sens à ma place. Dans cet esprit-là. Mais quand tu vis en ville... [court silence] c'est compliqué je pense, pour beaucoup de gens... après beaucoup auraient envie que le monde aille mieux etc. mais t'es tellement pris dans un... dans ta vie, dans ta... [court silence] Et c'est pour ça que revenir, 'fin refaire l'expérience, sinon de s'installer mais au moins de vivre un peu dans un endroit comme celui-là, ça permet de remettre pas mal de choses en place je pense. Quand tu rentres chez toi euh... donc moi j'encourage beaucoup de gens, même mes proches, à venir passer trois jours ici... de participer un peu... et de voilà, juste de le vivre. Parce que de l'extérieur, c'est très intrigant... [sur une voix méfiante et intrigée] une communauté...

Ouais...

Ah oui !

T'as ressenti ça quand t'as parlé de ça à des gens que tu connaissais et tout ça ?

Ah oui puis c'est très basé sur des « ah y a... tu feras attention à ton argent, tu feras... » je grossis un peu mais si je fais une synthèse de tout, mais euh... Le mot « gourou » je l'ai entendu plusieurs fois, mais c'est dit sur le ton de l'humour, mais ça révèle quand même... Mais c'est juste une preuve de méconnaissance... c'est... d'enfermement, c'est... ma... ma mère elle s'inquiète, voilà, c'est... très curieuse. Elle a peur que... comme elle sait que je reste 3 mois, mais si je lui disais que je renouvelais les trois mois... bon d'ici là le... non mais elle voit un petit peu ce que c'est, mais euh... oui c'est très intrigant.

Hum. Et tu penses qu'en en faisant l'expérience

[coupe la question] Le côté plus positif, plus hippie... c'est soit l'un soit l'autre, c'est marrant, c'est soit le côté sectaire, gourou... ou alors l'esprit euh ça baise de partout, c'est les chèvres et les moutons et l'eau fraîche... mais pas d'entre deux en fait. Ça c'est marrant. Ouais. Alors que c'est juste un mode de vie autre, tout simplement quoi. Avec aussi des sacrifices hein tu pars pas, voilà... tu gagnes moins d'argent, si t'en gagnes, donc finies les vacances en Thaïlande ou euh... c'est des choix de vie après. Mais c'est juste des gens qui veulent être... à peu près en harmonie avec... avec ce qu'ils pensent en fait. [court silence] Et ouais que vraiment le maximum de gens fasse l'expérience de ça, et discute avec ceux qui sont là... même moi je connais pas tout... qu'est-ce que vous faites, comment vous vivez, comment... s'intéresser... pour commencer peut-être à ce que les mentalités commencent un peu à évoluer... et de se dire bah on peut changer peut-être petit à petit...

Tu penses que ce genre de lieu ça peut permettre de diffuser un peu...

Ouais ! Et tous ceux qui viennent en stage, yoga etc., je pense qu'ils parlent de ce lieu, en bien, et j'espère que ça amène d'autres gens à...

Ouais ça se diffuse petit à petit quoi...

Ouais ouais ! Tu repars différent, 'fin moi la première fois, tu repars différent de ce que t'as été en venant. Ça t'apporte beaucoup de choses. Et après t'y reviens, moi j'y reviens parce que... bah après t'as envie de creuser un petit peu, ouais. Puis c'était le moment pour moi aussi, c'est un moment donné aussi où tu peux te permettre de venir trois mois en fait.

Oui, faut réussir à...

Ben si t'as un travail salarié, ça... j'aurais pas pris trois mois comme ça, non.

Faut réussir à faire coïncider avec le reste quoi.

Ouais.

Hum hum [silence] hum hum d'accord. J'ai fini mes questions à peu près, je sais pas si t'as des choses à rajouter sur ce qu'on s'est dit.

Non, c'était très intéressant.

Questions signalétiques

- date de naissance : 1976
- activité professionnelle : ouvrier du bâtiment, maçon-tailleur de pierres
- dernier diplôme : licence d'histoire (2000), CAP taille de pierres (2015)
- date d'arrivée dans la communauté : juin 2014 (première fois, juste une nuit) ; juillet 2019 (deux semaines), mardi 1^{er} octobre 2019 (prévu jusqu'au 31 décembre)

Entretien E3 – Elouan

Je le remercie de me recevoir chez lui (dans son appartement, le soir après le repas, autour d'une tisane), lui explique brièvement les thèmes et modalités de ma recherche. Nous parlons d'anonymat, l'enquêté me dit qu'il ne se cache pas et n'a jamais caché ses positions, donc je peux ne pas rendre l'entretien anonyme si je le souhaite.

Du coup, ma première question, c'est : depuis quand tu habites ici ?

Ça fait euh... un peu moins de 6 ans. Je suis arrivé en février 2014.

D'accord. Et euh en février 2014, quand t'es arrivé, c'était la première fois que tu mettais les pieds ici ?

Oui, tout à fait, ouais. J'avais jamais... je connaissais pas l'Arche ! Et euh... et puis non c'était la première fois, ouais.

D'accord. Donc t'es arrivé ici... en sachant un peu, en connaissant par des gens ou... ?

Euh... Oui oui ben en fait j'avais un copain, que j'ai rencontré dans... dans... dans une lutte, à la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, Mathis. Et euh... enfin, en fait, je traversais la France à pied. Et euh donc ça faisait presque trois mois que je marchais. Et euh donc il m'a dit « tiens, viens me voir », donc je suis venu et puis...

Parce que lui habitait ici ?

Il habitait là, il était là pour un long stage. Donc du coup voilà, j'ai découvert comme ça en fait.

Hum. Et ça t'a plu ? Enfin, au point de rester...

Euuh ben en fait... Non en plus de base j'étais là pour 24-48h. Et euh, j'étais avec une copine, enfin c'était le projet d'une copine de marcher à pied donc j'ai suivi. Et euh... et donc du coup, bah après on devait repartir – notre direction c'était la Roumanie. Puis en fait, on est resté une semaine, après on a demandé à rester encore une autre semaine. Et puis après elle, elle est repartie toute seule à pied, et puis moi j'ai prolongé, j'ai demandé un mois, puis après trois mois, puis après un an... Après, une demande de postulat, donc c'est pour cheminer dans... dans la maison communautaire. Et, donc ça c'est une étape qui dure 2-3 ans. Et puis... et puis voilà ça m'a plu. Plus, au fil du temps, ça me plaisait, je voyais que j'étais attiré ouais y avait quelque chose, je... qui m'attirait dans la maison, ouais. Malgré que j'avais un peu des craintes... sur la spiritualité chrétienne, mais...

Parce qu'à la base, c'était pas quelque chose qui te parlait ?

Je... je suis... je suis d'une famille plutôt communiste euh... pas du tout chrétien... Euh même un peu beaucoup contre la spiritualité chrétienne. Ouais... les clergés, tout ça, enfin bon... Mais donc du coup pas très... pas très ouvert, d'une famille plutôt ouais pas très ouvert à la sp... à la religion chrétienne. Après...

À la spiritualité peut-être ?

Ouais... enfin c'était pas un truc dont on parlait quoi. Ouais... après, je sais que dans ma famille, y a des gens qui sont sensibles, mais... mais dans ma famille proche, enfin mes parents ou mes grands-parents maternels – avec qui j'ai beaucoup aussi vécu – euuh c'était pas du tout... y avait pas du tout le côté spirituel.

Et toi, du coup, en arrivant ici, c'était pas du tout quelque chose que tu recherchais ?

C'est plus quelque chose que tu savais pas trop...

Si ! Si, si, je recherchais quand même... enfin, moi, j'ai toujours... y a eu un moment donné euh... euh... moi j'ai recherché ça. Parce que, enfin, en fait.... Bon... Ma famille, enfin mes

parents, sont pas spirituels, mais en fait ils écoutaient beaucoup de musique, et... de tout style. Et beaucoup de musique aussi du monde, pas beaucoup de musique indienne, tout ça, pas, pas... mais beaucoup de musique africaine ou de musique un peu d'Amérique latine, que moi je vois le sens spirituel dedans parce que enfin c'est souvent des peuples, enfin, là, qui... qui font de la musique et donc du coup c'est... retracent aussi leur... leur savoir... spirituel en faisant de la musique. Donc du coup mes parents... m'a nourri de... de ce côté spirituel et dans mon adolescence, voilà j'ai été beaucoup... j'ai cherché beaucoup les musiques traditionnelles, en fait moi j'adore les musiques traditionnelles. Donc du coup ça m'a permis à faire... à écouter de la musique et après j'ai vu qu'en fait c'était soit des religieux ou... enfin voilà après je me suis vachement intéressé dans... dans la religion quoi [*courte pause*]. Et après... enfin moi ce qui m'a donné... enfin, pourquoi je suis aussi resté... c'est... enfin, en fait, un an avant que je vienne ici, en décembre 2012, j'ai... j'ai perdu ma mère en fait. Ma mère est décédée à 47 ans, dû à un cancer. Et ça m'a, j'ai, ça m'a... beaucoup perturbé, touché. Et en fait hum hum [*se racle la gorge*] euuh... son décès m'a ouvert sur quelque chose. Euh y a quelque chose en... de sa mort, qui m'a ouvert quelque chose en moi que je... très difficile à expliquer quoi exactement, mais je crois que ça m'a permis de comprendre que... la spiritualité, enfin, en tout cas, y avait un autre... je sentais son... son aura, sa présence ou donc du coup euh ça m'a questionné. Et puis après voilà j'ai avancé [*inaudible*].

D'accord. Ok. Donc ça, c'est quelque chose que tu as rencontré à ce moment-là on va dire...

À ce moment-là, voilà, après bon enfin, je, y avait d'autres... bon, j'ai d'autres choses hein comme je te disais, le côté musical. Après, aussi, enfin, moi je suis Breton. Et les Bretons, ils ont un côté très « légendes », la légende, tu vois, la légende un peu celtique. Et euuh... donc tout le côté féérique et tout ça, ça lance aussi un côté un peu spirituel ou en tout cas, enfin, un univers quoi, un univers un peu qu'on peut pas... qu'on n'a pas de visuel, mais en tout cas qu'on peut imaginer. Donc euh aussi, ça aussi ça m'a beaucoup habité, et puis après aussi, enfin depuis mon adolescence, y avait des copains, bon voilà on faisait des huttes de sudation, on faisait... moi j'ai fait beaucoup de feux... feux de dehors, enfin voilà... euh j'ai beaucoup aimé la... les peuples amérindiens, donc du coup j'ai été aussi un peu baigné là-dedans quoi enfin, depuis mon enfance... J'aimais bien, la culture amérindienne... donc attends je vais juste aller chercher quelque chose [*part chercher quelque chose, continue à parler de loin*] et du coup en fait c'était comme si y avait comme quelque chose qui euh... y avait euh le côté spirituel m'a toujours été... en fait j'utilisais pas ce mot-là. Le mot spirituel n'était pas du tout dans mon vocabulaire euh... dans mon vocabulaire. Mais euuh... euh la recherche de quelque chose était... a toujours été présente je crois. J'ai l'impression.

Et euh... et du coup, maintenant, par rapport à la spiritualité, tu... enfin, je veux dire, c'est euh... en tant qu'engagé, tu... tu... tu es forcément identifié comme chrétien ou ?

Ah euh non non non, pas du tout. Non non, moi je me considère pas comme chrétien. Moi je me considère comme interspirituel, interreligieux et euuh... ouvert à toute tradition. Après, je... c'est vrai que je... que je fais... ben en fait, nos célébrations ben en fait, déjà, à l'Arche, on fait quatre grandes fêtes, dans la maison. Donc on fait la Saint Michel, fin septembre, on fait Noël, on fait Pâques, et on fait la Saint Jean au mois de juin. Donc c'est des fêtes dites chrétiennes. Et donc euh du coup hum hum [*se racle la gorge*] euh on apporte la spiritualité chrétienne. Donc euh du coup moi j'approfondis aussi euh enfin la connaissance... la connaissance de la spiritualité chrétienne. Après comme tu as vu, y a les offices aussi le matin, qui sont chrétiennes. Donc du coup euh bon moi en ce moment j'y vais pas trop parce que bon... je... enfin, j'ai pas trop la tête à entendre des paroles de Jésus, je pense, enfin... Mais euh... mais euh... en tout cas c'est une

recherche en continuité quoi, même la prière du soir, bon voilà y a des mots qui sont utilisés... « seigneur », euh, enfin, voilà, des textes qui... qui parlent beaucoup, aussi y a un côté quand même assez chrétien là-dedans...

Et ça te parle quand même quoi ?

Ça me parle un peu ouais, ouais ouais. Ouais enfin après y a des mots que... Ben, le mot « seigneur » tu vois, « seigneur », c'est... j'utiliserais pas ça, même « Dieu » bon pfiou... « Dieu », je sais pas, enfin... Je... j'ai un peu du mal avec les... les noms hum... les noms, les noms comme ça, enfin je sais pas, moi je... j'utiliserais autre chose, mais quoi, je sais pas trop quoi mais... [courte pause] Tu vois, même on dit des fois « le Tout-Puissant » ou enfin, tu vois, je... c'est pas trop, ça m'attire pas trop.

C'est, t'es pas forcément à l'aise avec ça ?

Non, je suis pas super à l'aise. Après, je... je peux le dire et tout ça. Et ce qui est... enfin en fait, quand... quand je lis des textes ou quand y a, ça parle de ça, enfin, quand y a ces mots-là, ça me gêne un peu. Mais par contre, quand je le, quand je chante – tu vois j'aime bien chanter – et euh ben là ça va. Je, non non, là je chante et on va dire que ça me...

T'es dedans quoi ?

Ouais je suis à fond dedans ouais ! Hum...

Et ça, les diff... enfin, les différences de positionnement on va dire, par rapport à la religion, c'est pas quelque chose qui peut poser problème ici ? C'est pas quelque chose qui a pu faire des conflits avec des gens, non ?

Euh... À une époque, je pense. Hum hum [se racle la gorge]. Maintenant, ils sont beaucoup plus ouverts, enfin, les anciens... les anciens qu'ils ont fondé la maison, parce que l'Arche en elle-même n'est pas spécialisée dans la spiritualité chrétienne, c'est... Là, quand ils sont, quand ils sont venus créer ici, ils ont... ils ont décidé vraiment de, de... de porter la spiritualité chrétienne pour vraiment encore avoir un... plus de solidarité et d'un, d'une... spiritualité commune. Tu vois. Et je pense que c'est ça aussi qui fait tenir la maison hein, c'est... Parce que ça fait quand même 30... là on va attaquer les 32 ans, donc enfin ça... c'est pas rien quoi, y a pas énormément de lieux où ça se passe aussi bien que ça se passe ici. Mais euh, je pense que ça, ça... ça a mis aussi des barrières à des gens. Mais en tout cas maintenant ils sont beaucoup plus ouverts, enfin en tout cas, moi... moi et Eric, qui travaille au jardin, là on est les deux engagés qui sont pas baptisés, tu vois par exemple, qui a pas du tout eu une culture chrétienne... mais, voilà, y a eu une acceptation de notre... de notre vision. Après euh... tout le monde ne se dit pas chrétien, mais euh... mais euh, y a aussi Elie, bon, lui il a eu une... une... une éducation plutôt, enfin complètement chrétienne, mais euh là il est plutôt basé dans le bouddhisme. Mais voilà, y a des gens qui sont attirés... dans le bouddhisme, dans l'hindouisme ou...

Oui, y a un assez grand respect de ça ?

Ouais y a... en fait, y a un respect, c'est ça que j'aime bien en fait ici, c'est que y a un respect mutuel. Et toute façon, enfin, c'est dit dans nos... dans les règles de l'Arche, c'est respecter la... la religion de l'autre. C'est ce que je... je... je kiffe en fait, ça, ça me plaît bien.

D'accord. Et du coup, hum [se racle la gorge] avant d'habiter ici, euh, c'est, t'as habité où, c'est, c'est quoi les endroits où tu as vécu ?

Euh ben... la Bretagne... dans la Bretagne, Finistère, j'ai pas beaucoup bougé du Finistère. Euh... bon j'ai quitté mon cocon familial assez tôt, enfin, on va dire, à 18 ans, j'avais quitté vraiment mon cocon familial. Mais déjà, à mes 16 ans, j'ai arrêté l'école très tôt, à 16 ans [se racle la gorge] et euuh... et après 18 ans, voilà j'ai, j'ai pas mal baroudé un peu, enfin... j'avais ma voiture, donc euh soit je dormais dehors, soit je... enfin, quand je dis dehors, c'est pas dans la rue hein, mais vu que j'aimais bien dormir à la belle étoile et tout ça, soit je dormais dans ma

bagnole, ou soit je dormais chez des copains. Après, j'ai eu... j'ai loué une petite maison euh avec, en colocation au bord de mer et après j'ai...

Toujours en Bretagne ?

Toujours en Bretagne ouais ! Après, un moment donné, entre ça et mon habitation... enfin, après, j'suis, j'suis, j'ai voyagé – enfin, j'ai voyagé... – je suis parti une fois au Maroc. Je suis parti un mois parce que j'avais envie de... ben déjà tu vois là j'avais, je devais avoir 19 ans... 19... 20 ans peut-être. J'étais intéressé par rapport à la culture musulmane, en fait je voulais voir un peu comment ça se passait en fait, tu vois, je voulais rester un mois au même endroit, pour voir un peu comment... comment... comment c'était euh un pays musulman tu vois.

Et t'as été où du coup ?

J'étais à Chefchaouen, donc c'est dans les montagnes. Très sympa. Bon après y avait pas que ça hein, bon. Je suis fumeur occasionnel de, de... de cannabis, donc y avait aussi [*léger rire*] la culture de là-bas. Mais, c'était pas, mais vraiment euh euh j'étais hyper content d'entendre la, on peut, enfin... la première semaine quand je suis arrivé là-bas, c'était, j'étais vraiment très content de, parce que je connaissais pas tout de la spiritualité musulmane, mais je, il restait encore une semaine du ramadan. Et donc du coup j'entendais un peu ce que, comment ça se passait même la mosquée, ils chantaient et ils jouaient d'un instrument un peu particulier, enfin, j'étais émerveillé par rapport à ça, et puis ben les Marocains que j'ai pu rencontrer ben ils mangeaient pas dans la journée, j'étais invité à plusieurs fois à manger le couscous avec euh, enfin bon voilà y avait... Donc du coup le côté « spirituel » m'a aussi beaucoup intéressé, musulman, oui et en fait j'aime beaucoup en fait, j'aime beaucoup la spiritualité musulmane... Enfin même les écrits, enfin tu vois, je trouve qu'ils sont assez ouverts sur plein de choses, après bon je connais pas tout, mais...

Hum. De ce que tu as découvert, c'est...

De ce que j'ai découvert, ben... tu vois c'est quand même une des religions qui disent que, enfin, quasiment tous les grands, tu vois même Jésus enfin, et d'autres, enfin des spiritualités du Moyen-Orient, c'est tous des prophètes quoi, enfin tu vois, donc j'aime bien leur... cette vision-là, en fait. C'est vrai qu'ils parlent beaucoup de Jésus-Christ dans le Coran et euh... je trouve ça intéressant, puisque dans... dans la Bible, enfin tout ça, bon après bon, le... ça existait pas encore vraiment le Coran et tout ça mais... mais je sais pas enfin je les ai trouvés beaucoup plus fermés moi.

Ah oui, d'accord.

Bon. Enfin après je connais pas... j'ai jamais lu la Bible, j'ai jamais lu le Coran, j'ai jamais lu...

T'as lu des extraits, c'est ça ?

J'ai lu des extraits. Ouais voilà. Enfin après, la Bible, bon, j'entends des fois l'Evangile et tout ça donc voilà. Après aussi des textes dans les célébrations qu'on fait, donc des fois y a des textes de la Bible, donc du coup euh... je connais un peu, voilà, des textes et mais euh hum [*se racle la gorge*] Elodie euh elle a, elle a... un ex-compagnon qui fait des fois des sessions, des séminaires de comprendre l'Islam, j'ai... je l'ai fait deux fois et euh... bon je l'ai pas fait tout en entier la session, mais j'ai... du coup, je, voilà, je, je... pour essayer de comprendre un peu, puis du coup y avait beaucoup de choses qui parlent un peu de... de... de... de la religion chrétienne, enfin, le lien entre la religion chrétienne et la religion musulmane, et c'était très intéressant [*silence*]. Et après enfin voilà j'ai vécu donc du coup en... après la, le Maroc, je suis remonté, j'ai vécu un peu en squat à Bordeaux et euh quelques mois, puis après...

Ça s'est passé comment ?

Euh c'était cool ! Voilà euh premier squat, c'était un squat étudiant, euh c'était... c'était ma première expérience en squat.

Comment t'avais... comment t'étais arrivé là-bas ?

Ben en fait euuuuh... je connaissais un Breton qu'était là. Donc du coup euh ce Breton-là il vivait dans ce squat-là, et en fait je pense que quand je suis remonté du Maroc, je crois que j'étais en lien avec lui par... par mail et euh... j'avais dû lui dire que voilà je remontais, enfin, je sais plus comment... on se connaissait pas vraiment super bien en plus, enfin je me souviens plus trop en fait comment... [court silence] enfin le truc, et euh du coup j'étais euuh je suis allé à Bordeaux, puis je l'ai rencontré, puis je suis resté une semaine, après j'suis... j'ai fait un petit voyage en vélo pour remonter en Bretagne et après je suis... j'ai motivé 4 personnes à monter avec moi en vélo, et après je suis redescendu quelques mois après euh à Bordeaux, dans un autre squat, c'était super... beaucoup plus artistique, qui était moins étudiant, mais c'était très agréable.

Ça t'a apporté des choses ?

[tousse] Ouais c'est, ça m'a... bon bah j'ai... j'ai commencé à faire du clown-activiste euh à Bordeaux. J'ai fait, en fait j'ai fait une seule formation de clown euh et c'était pour faire du clown-activiste. C'était un petit week-end, donc voilà j'ai pu... j'ai pu découvrir... bon je faisais déjà un peu de clown mais sans le... sans le nez. Et euh... et donc du coup ça, ça m'a permis à... à faire un peu mon métier, quoi, bénévole. Dans le clown-activiste. Donc, la première fois... je... quand... j'en ai fait énormément sur Bordeaux. J'étais un peu connu, enfin... je me trimballais avec un tout petit vélo de gamin pliable, voilà, j'étais dans la rue, je m'amusais. [tousse] j'ai l'impression que ça date, mais enfin... si, c'était y a 10 ans quoi [court silence]. Donc c'était intéressant. Et euh... donc du coup ouais j'ai appris quand même beaucoup de choses, je me suis créé vraiment un réseau très... très artistique. Et euh donc j'ai pris conscience que le côté artistique aussi me plaisait beaucoup. Et euh que je voulais me lancer un peu là-dedans. Donc du coup je me suis lancé beaucoup plus dans le clown. Et euh... puis après voilà, je suis remonté en Bretagne. Et je suis plus... j'ai... je suis plus retourné à Bordeaux, j'ai plus du tout mis... euh pris de contact avec tout ce réseau que j'avais créé. J'en suis triste parce qu'en fait j'ai perdu tout... tous mes contacts. Et j'avais plus... j'avais plus de numéro, parce qu'à l'époque j'avais un autre calepin et ce calepin-là je l'ai perdu. Et donc du coup je suis un peu triste de... d'avoir perdu contact, mais... un jour peut-être je retournerai à Bordeaux et... bon, peut-être je recroiserai...

Tu retomberas peut-être sur eux, ouais

C'est ça, ça serait marrant, ouais. Mais je suis retombé sur deux gars que j'avais... avec qui je fréquentais quand je, à... parce que... [se racle la gorge] après quand je suis remonté en Bretagne donc bon j'ai vécu un peu en Bretagne et après je suis [se racle la gorge] j'ai milité... je suis resté... j'ai vécu un an à Notre-Dame-des-Landes. A la ZAD de Notre-Dame-des-Landes. Ça c'était 2011-2012. Et euh j'ai retrouvé deux gars qui euh que j'avais rencontrés à Bordeaux ouais. Donc j'ai retrouvé le lien là-bas.

Et du coup, sur euh enfin la ZAD c'était comment ? Ça t'a fait quoi...

Alors euh... j'étais à fond, à fond, à fond pour le clown-activiste. On a monté vraiment une brigade de clowns sur place... J'ai rencontré quelqu'un qui faisait, à l'époque ça faisait déjà 15 ans qu'il faisait du clown-activiste. Marcius. Big up à Marcius. Donc du coup c'était très intéressant, j'ai eu plusieurs phases aussi très triste parce que bon c'était pas évident. Enfin déjà bon, vivre là-bas c'est pas évident parce que des fois y avait les conditions aussi qui étaient pas super adéquates. J'ai vécu à la belle étoile, j'ai vécu en maison, j'ai vécu en camion, j'ai vécu en tente là-bas, j'ai vécu euh... je sais plus, dans plusieurs lieux différents. Mais c'était très enrichissant et en même temps... moi j'ai vu une grosse violence là-bas. Et c'est là où j'ai essayé d'instaurer vachement la lutte non-violente là-bas. Parce que déjà c'était pas un mot qui était très utilisé. Et y avait pas beaucoup de gens qui étaient basés dans la lutte non-violente.

Et comment toi, tu... tu en étais arrivé là ?

À faire de la lutte non-violente ?

Ouais, comment ça s'était...

Euuuuh... Comment c'est arrivé là ? Bon après, j'ai vu une fois, j'avais vu le... bon je l'ai vu plusieurs fois, c'était déjà avant cette époque-là, mais j'ai vu Gandhi, tu vois, et Gandhi il m'avait... le, les démarches de Gandhi, ça m'avait vachement plu. Et... bien avant ça [*se racle la gorge*] ça je pense j'étais déjà adolescent quand j'avais vu Gandhi. Mais aussi, j'ai vécu pas mal de violences au collège et euh... donc du coup le collège m'a donné aussi l'esp... 'fin la force de lutter, de faire des luttes non-violentes, en fait. Et euh puis bon je manifestais, enfin j'étais pas trop, quand je faisais des manifestations, j'étais pas trop dans le truc trop cassage... casser des trucs. Je l'ai fait hein mais c'était pas trop mon truc et... en fait c'est au fil du temps de... de mes luttes, enfin de la manière, comment lutter, tu vois, contre le système actuel, qui m'a montré un chemin que disant l'action non-violente était aussi une très bonne manière et... enfin une super bonne manière, mais non ça me pose un peu question, mais... ça me pose un peu question.

Ouais ?

Ben... euh... fin là actuellement je sais pas trop comment... comment on arrivera à vraiment changer le système en fait, tu vois. En fait, là, actuellement, on a du mal à agir par des moyens non violents. Enfin, non, on fait, y a quand même beaucoup d'actions non violentes qui se fait dans toute la France, et dans le monde entier, mais euh... ça touche pas tout le monde. Tu vois ? Et y a des gens qui, ça les touche pas, et c'est ça qui est compliqué en fait, on a du mal à réunir... Je dis on parce que moi j'essaie de mener des actions, mais aussi je parle au nom d'autres organismes hein qui font des luttes non-violentes, ils ont du mal enfin on a du mal à réunir quand même un grand nombre de personnes, pour que ça marque le public quoi enfin même les médias et tout comme ça. Et euh donc du coup voilà, ça me pose question. Et après euh ce qui me pose question c'est euh... parce qu'en fait quand tu vois de la violence, visuelle, quand tu participes à une action, enfin une manifestation, et quand tu vois quelqu'un qui se fait tabasser... Enfin déjà à Notre-Dame-des-Landes, moi j'ai vu beaucoup ça, c'est pour ça que je faisais beaucoup de lutte non-violente à NDDL mais j'ai aussi jeté des pierres parce qu'à un moment donné ça me... j'en pouvais plus ! Et hum... parce que voilà, en fait, quand tu es vi... quand tu vois la violence, en fait, visuellement, en vrai, ça... ton corps, il ne sait pas trop comment réagir. Et par moment, tu vas avoir, t'as la posture non-violente, mais des fois tu... tu l'as pas, en fait, tu l'as pas du tout. Et euh donc du coup... euh bon des fois tu réagis, mais euh 'fin voilà, plus... et après, 'fin vraiment euh... tu vois des fois les coups médiatiques euh... le cassage, le « on a brûlé ci, on a brûlé ça » euh 'fin ou en tout cas, 'fin... y a eu beaucoup d'actions non-violentes où après y a eu du gazage, y a eu du matraquage et tout ça. Et euh y a un moment donné, ça fait quand même hyper longtemps qu'il y a des gens qui luttent, enfin tu vois l'Arche ça existe depuis les années 40, fin 40, et ils ont mené énormément d'actions non-violentes. Mais tu vois actuellement, en 2019, on arrive toujours à une violence extrême, et là on arrive à une violence psychologique, tu vois, et y a jamais eu autant de suicides enfin dans, en France. Ça on en parle pas... dans les journaux ni dans les médias, à part dans les trucs alternatifs, dans les médiaux... dans les médias alternatifs, mais y a entre 12 et 15 000 suicides dus à l'emploi par an en France, enfin tu vois c'est quand même énorme. Et tu vois c'est... on en arrive là et tu vois y a un moment donné t'as... moi je me posais la question comment... comment arrêter ça quoi ? Et est-ce que, 'fin, enfin c'est tellement dur en fait de, de... de ramener des gens à faire de la lutte non-violente - même si y a des gens qui sont sensibles à la lutte non-violente, mais en fait ils se déplacent pas parce que après ils ont aussi, chacun a sa vie ou font déjà énormément de choses tu vois dans leur réseau, dans leur famille ou vivent en communauté ou... parce qu'aussi vivre en communauté c'est une manière non violente. [*court silence, se racle la gorge*] Mais bon je pense qu'il y a aussi d'autres manières

de... enfin moi je vois aussi beaucoup la lutte de rue aussi enfin... bon moi c'est de famille ça. La lutte de rue... on a toujours, toujours manifesté dans ma famille.

Tu continues à manifester même en étant...?

Ouais ouais ouais ! Bah là tu vois par exemple, là samedi prochain y a une... y a la première départementale Gilets Jaunes de l'Isère qui se, qui vont manifester à côté de Grenoble euh... donc du coup je vais y aller, ouais. Puis j'ai été là aussi le 21 septembre sur, par rapport à l'action climat, enfin convergence pour euh, contre la réforme retraites... ouais ouais je vais quand même en manif. Ben là cette année là j'ai été... j'ai été beaucoup plus, j'étais beaucoup plus, beaucoup en manif, par rapport aux dernières années depuis que je suis ici, parce qu'en fait avec l'Arche, j'avais pas réussi à aller, retourner dans les manifestations. En fait euh avec la mort de ma mère ça m'avait un peu changé un peu la tête. Ma manière de voir les choses. Mais euh je me suis intégré là depuis décembre au mouvement des Gilets Jaunes, donc du coup, du coup j'ai commencé à refaire des manifestations, j'ai même refait, recommencé à faire du clown-activiste, parce que j'avais arrêté...

Tu t'y es intégré localement ?

Ouais. Ouais ouais ouais et là j'ai quitté mon groupe là, y a pas très longtemps. Y a deux semaines, parce que y avait trop de mépris, de malveillance, de racisme dans le groupe. Et euh on est plein à être partis, dont un des meneurs, enfin, pas des meneurs, des... Moi mon groupe, enfin le rond-point qu'on tenait c'était, on l'appelait « le rond-point de Papy », parce que en fait y avait un Papy de 85 ans qui était là depuis le 17 novembre, et il a quitté le même jour que moi, il y a deux semaines, un samedi. Et euuuuh... et euh, 'fin... qu'est-ce que je voulais dire ? J'ai perdu le fil. Euh, 'fin oui oui, voilà, donc un groupe local ouais. Mais là donc du coup j'ai quitté, là je suis en train d'en recréer un autre, maintenant, avec les, ceux qui sont partis. *[rires]*

***[rires]* Vous avez fait scission...**

On a fait, ouais, voilà, mais ce qui est marrant, c'est que... les gens qui sont partis euh... qui sont très motivés dans la lutte, c'est que des gens de gauche. Et c'est vrai que en fait, moi aussi je suis parti parce que y avait beaucoup de gens de droite qui avaient beaucoup de mépris, ou ben 'fin, qui avaient des propos racistes. Ou tu vois on votait des chartes avec des trucs « stop à la xénophobie, à l'homophobie », tout ça, et puis en fait on entendait toujours des propos comme ça donc c'est vrai que au bout d'un moment je trouve que ça recule un peu dans... dans l'avancée... l'avancée quoi. Je vais me resservir un peu de tisane *[bruit de versement, court silence]*

Et euh... le, le... l'engagement chez les Gilets Jaunes, tu, t'as décidé de faire ça pour... parce que pour toi ça correspond à des enjeux sociaux, politiques, qui te... touchent c'est ça ?

Bah euh, ah oui oui ! Ben complètement ouais, 'fin, les revendications, bon après bon le truc de... le lancement c'était dû à la taxe carbone, mais bon ça moi je m'en fous, enfin, non je m'en fous pas mais...

C'est pas forcément ça qui t'a touché le plus ?

Non non, non non, c'est pas ça qui m'a touché le plus ! Après y avait le côté humain, fraternel, et puis y avait, y avait la, la... la convergence de la diversité politique, que j'ai trouvé assez intéressant. Euh... mais d'un côté aussi pas facile, la preuve enfin tu vois j'ai quitté mon truc. Mais, mais bon parce que y avait des incohérences, moi c'est l'incohérence qui m'a demandé de quitter. Mais euh enfin qui m'a donné envie de quitter le groupe. Mais euh, mais en tout cas euh... ouais ouais y avait des trucs ben c'était, puis c'est un mouvement populaire et moi j'aime bien, j'aime bien le côté populaire, ça m'a refait penser aux premières grandes manifestations communistes ou anarchistes dans les années, ben de l'après Révolution française, ou la Commune

de Paris, enfin bon qui était très populaire aussi. J'ai trouvé ça, enfin tu vois en gros c'est les ouvriers qui... qui ouvrent leur gueule et j'ai trouvé ça intéressant...

Tu t'es senti, oui enfin... ça...

Ouais je me suis senti, enfin, appelé par ouais quoi. J'avais eu un peu des petits doutes, des craintes par rapport à ce truc-là, parce que c'est vrai qu'on entendait que c'était la droite qui... c'était un peu lancé comme ça. Et puis en fait ben je suis allé une fois sur, donc le rond-point c'était à côté de Saint-Marcellin. Donc je suis allé une fois, je suis allé deux fois, et puis la troisième fois, je suis resté quoi. C'était juste, enfin au début, je suis resté toute la journée, enfin une fois juste une heure, puis après une fois je suis resté toute la journée, puis la troisième fois j'étais aussi, à m'intégrer. Puis après j'ai commencé à être dans les réunions, euh tous les mercredis soirs y a des réunions hebdomadaires. Et euuuuh donc du coup j'ai participé aux réunions, puis après bon voilà j'ai fait connaissance avec un peu toute la bande, puis je suis resté. Et maintenant je suis à fond... enfin là je suis moins à fond entre guillemets parce que je... j'ai quitté le groupe, mais je suis toujours, enfin de toute façon je suis toujours dans les mails listes de Gilets Jaunes et puis... là dans la co-créa... enfin dans la co-création d'un nouveau groupe de Gilets ouais... mais ouais je trouve que c'est un mouvement qui est pas mal ouais ! Enfin puis je, je trouvais bien le... le côté manifester une fois par semaine, bon après le samedi... je pense que ce serait mieux de manifester dans la semaine, y aurait peut-être plus de répercussions... ou faire une grève générale, vraiment, totale. [silence]

D'accord. Euh, hum. Tout à l'heure, tu me disais que... que quand t'es arrivé... quand t'es arrivé ici, ça, enfin, tu pensais pas forcément rester et t'es resté finalement bah [petits rires] jusque maintenant, donc ça s'est fait... c'est quoi qui t'as attiré ici c'est... c'est...

La vie communautaire.

La vie communautaire.

Et euh bon déjà en fait la vie communautaire parce que bon j'avais déjà un projet euh j'avais déjà un projet euuuuh de créer un collectif depuis que j'ai 12... 12-13-14 ans, un truc comme ça. Malgré que je suis pas du tout d'une famille qui est dans un projet de cré... enfin qui sont dans le côté collectif. Et après, les valeurs. Les valeurs proclamées par euh enfin les valeurs de Lanza del Vasto, puis bon 'fin ce qui dit... donc tu vois, t'as... la recherche spirituelle, dans le respect de la spiritualité, la vie simple euh... le travail et le service. Enfin tu vois c'était des petits mots comme ça qui m'ont... qui me parlent. Donc du coup je me suis dit « c'est pour moi ».

D'accord. Et au-delà de... de ce qui t'a attiré dans la maison on va dire, y a... t'as aussi été attiré par les lieux environnants ? Enfin, je veux dire, c'est quelque chose qui t'a plu ?

Ouais, ouais ouais ! Bien sûr ouais, ben, le village est quand même assez joli. Euh... 'fin en fait moi j'ai un souvenir, je te raconte un souvenir, quand je suis arrivé à pieds, donc du coup j'ai vu l'abbatiale de loin, enfin d'assez loin parce que j'arrivais de ce côté-là [m'indique une direction], de la montagne. Et j'ai vu le truc de loin, et puis j'ai vu, 'fin l'abbatiale, après j'ai vu l'abbaye de loin, je me suis dit ouais 'fin c'est joli. C'est vrai que plus j'avançais, plus je trouvais joli le village. Donc du coup c'est vrai que j'aime bien le village euh et le bâtiment en lui-même je l'ai trouvé assez... assez, assez chouette. Et puis euuh aussi j'ai commencé à travailler dans le jardin du bas. Le jardin du bas... bon euh à cette époque quand je suis arrivé, c'était... bon ben y avait rien, mais euh enfin y avait pas grand chose. Mais quand même, niveau esthétique, le, l'entourage ça m'a beaucoup plu. Après à partir du mois de mai, dans l'année que je suis arrivé, j'ai commencé à travailler dans le jardin du bas, avec Eugène. Il cherchait... il cherchait quelqu'un et

puis voilà je suis resté là aussi, donc aussi le jardin m'a aussi... me permet aussi à aimer encore plus cet endroit quoi.

Hum. Parce que, on l'évoquait tout à l'heure quand on discutait, euh... toi tu... on va dire la culture de la terre au sens large, c'est un truc qui... t'étais déjà dedans un peu avant quoi ?

Ouais, ouais. Bah en fait mon gagne-pain d'avant euh je travaillais dans les fermes. Euh bon bah pas tout le temps dans les fermes bio hein des fois quand tu cherches un boulot, voilà. Mais ouais j'ai beaucoup aimé euh le métier du maraîchage. Et donc euh ouais c'est quelque chose qui me plaisait beaucoup. Après je m'y connaissais pas du tout en jardinage, enfin dans le côté création, jardin, fleurs et tout ça. Donc ici j'ai appris beaucoup avec Dominique. Donc ça, ça m'a beaucoup plu. Mais euh ouais très attiré par le jardin. Enfin, beaucoup de copains qui étaient aussi maraîchers, même quand je voyais l'étala... les étalages dans les marchés. Dans les marchés, j'allais tout le temps... le plus beau étalages c'était chez les maraîchers bio et puis y en avait quelques uns, je trouvais que c'était trop... trop beau tout ce qui créaient et euh donc du coup ça m'a beaucoup plu ouais ça.

C'est aussi un truc qui t'a attiré en arrivant ici ?

C'est un truc qui m'a attiré ici, ouais. Après euh là en retraçant un peu mes... mes racines euh enfin mon arbre généalogique... j'ai beaucoup de... j'ai des ancêtres qui étaient paysans et euh par exemple mon arrière-grand-père côté euh maternel euh... il jardinait tout le temps. Il était gardien de prison et... et sinon eh ben il avait trois jardins, puis il faisait trois jardins, il passait très peu de temps avec sa famille mais en tout cas il était à fond dans le jardin mais je pense que si je tiens de... des petits trucs comme ça quoi.

Ouais. Quand t'étais petit et que t'habitais en... en Bretagne euh avec tes parents, vous aviez un jardin ? Enfin je veux dire t'as vécu en maison quand t'étais petit... ?

J'ai vécu dans un petit village. Dans un, dans une maison. Avec un des plus grands... bon c'était pas un jardin, un terrain de... du village. Mes parents donc ils avaient acheté une petite maison, tout à retaper, avec une grange, avec derrière un tout petit jardin, de... 200 m², enfin une centaine de m². Et derrière ça, y avait 7000, plus de 7000 m², de... de terrain. Enfin de jardin, de terrain. Et en plus mes parents ils ont, ils ont commencé à planter plein d'arbres. Donc là maintenant quand tu regardes le jardin actuellement, y a plein d'arbres... ouais ouais bon y a des endroits où y a pas de... d'arbres hein. Mais y a toute une partie, il doit y avoir 1/3 où y a des arbres. Sur les 7000... et euh donc du coup ouais j'ai toujours vécu en campagne, toujours aussi eu un espace... et déjà ben... je sais pas d'où ça vient cette envie de jardinage hein mais enfin moi je pense c'est des trucs, mes ancêtres hein. Mais déjà quand j'étais gamin je, je voyais le jardin je me disais ben tiens j'aimerais bien faire un potager quoi tu vois.

Parce qu'il y avait pas de potager du coup ?

Non, mes parents ils ont dû faire peut-être deux-trois fois un potager mais bon, vu qu'ils avaient pas trop la main verte enfin c'était pas trop, niveau timing ou...

C'était pas trop leur truc ?

Ouais voilà, ils ont... ils ont pas réussi à faire grand chose quoi, mais donc du coup... moi j'ai pas vécu dans, dans... dans un lieu où on produisait nos légumes. Euh après mon, mes grands-parents paternels ils avaient... je les voyais rarement euh de ce côté-là de la famille je les voyais rarement. Mais eux ils avaient jardin... donc je me souviens quand j'étais gamin, quand je voyais tous ces beaux légumes, ils avaient des poules, ils avaient des lapins... et donc du coup ils étaient un peu dans l'autonomie et... donc voilà ça me plaisait bien, ouais. Ça me plaisait, mais c'est vrai que sinon après j'ai pas du tout... une famille, enfin entre mes parents, même arrières-grands-

parents, enfin grands-parents, enfin à part du côté de mon père, mais bon vu que je les voyais pas, je [*inaudible*]. Mais euh pas du tout, pas très jardin quoi.

Hum d'accord. Et euh, tu... tu viens d'évoquer que ça... ils étaient dans une... tes grands-parents du coup ils étaient dans une forme au moins d'autonomie sur ce truc-là. Toi c'est quelque chose qui... qui t'a attiré...

Ah oui oui ! Ben après ici c'est pas une vie autonome. Les jardins ne sont pas, ne créent pas l'autonomie. Mais, mais euh mais je crois 'fin vraiment quand... on va dire, aller pour être plus raisonnable je pense à 15 ans, on va dire à 15 ans, j'avais vraiment le projet d'être dans l'autonomie quoi, donc maraîchage, construction, énergie...

Et qu'est-ce qui a fait que finalement tu... tu préfères être ici plutôt qu'ailleurs où tu pourrais... ?

L'expérience. Ouais ouais, je pense que j'avais envie d'expérimenter et j'avais envie de changer un peu... [*prend une inspiration*] je pense aussi j'avais besoin de... et enfin, des fois on me le rappelle, j'avais dit ça quand j'avais fait, quand j'avais demandé pour rester un an, d'être structuré. Et là y avait déjà une structure, déjà faite, y avait déjà une structuration. Enfin tu vois y avait en plus des horaires, quoi enfin tu vois. Et euh...

Que sinon tu t'imposerais pas ?

Ah non non, moi je suis contre les horaires, en fait.

Mais ici t'es pas contre les horaires ? Enfin, je veux dire, tu les acceptes ?

Oui oui oui je les accepte, ouais, ouais.

Parce que ça te fait quoi ? Enfin, tu les vis comment les horaires ici ?

Euh... ben des fois c'est un peu fatigant... mais après euh... enfin c'est un peu fatigant, moi je suis un peu de base un lève-tôt, mais euh... non non ça me... ça me fait rien. Bon maintenant des fois ça me pose un peu question les horaires. Parce que tu vois, des fois où je me lève, et puis en fait moi quand je suis réveillé, une fois que je suis dans... dans le bain de la communauté, j'ai l'impression d'être déjà dans... actif donc... après qu'il y a pas d'heures, je m'en fous en fait... Mais euh je vis bien les horaires quoi, ouais ouais. Mais c'est vrai que dans mon idéal, j'aimerais être sans heure quoi. Enfin là maintenant j'ai une montre, enfin tu vois avant... j'avais pas de montre, j'ai mon... un agenda... avant j'avais pas d'agenda.

[petits rires] Et ça t'apporte quelque chose aussi ?

D'avoir un agenda ? Non ?

Ouais... d'être rythmé, je veux dire... non enfin, je sais pas ?

Oui oui oui ben après c'est aussi la vie en société. Ben après moi je garde quand même, enfin, pour le côté agenda, je garde quand même beaucoup en tête les dates... euh bon à part là j'avais oublié pour le 12, samedi prochain, que y avait une manifestation départementale... Heureusement que y a internet ! Mais... [*court silence*] mais bon ouais je m'habitue puis après 'fin voilà c'est bien que je me... c'est bien d'être, de trouver un équilibre entre être structuré et aussi d'être, d'avoir un côté aussi libre et pas être non plus que fixé aux horaires quoi.

Et euh le projet euh que tu dis que t'avais déjà en tête depuis ton adolescence tout ça, c'est quelque chose que tu gardes quand même euh dans un coin de ta tête ou

Ouais, alors ce qui est marrant, c'est que... Enfin là du coup avec qui j'en parlais déjà à l'époque, donc eux ils sont en train d'en créer, de créer un collectif-communauté, je sais pas encore si c'est en Bretagne ou autre part. Mais en tout cas moi si je ren... parce que je retournerai en Bretagne, je vais pas rester ici toute ma vie, ça je suis sûr et certain !

Tu... pour quelles raisons ? Enfin je veux dire, si tu peux...

Ben parce que euuuh je crois que c'est... j'ai besoin juste d'un temps en fait ici, je... Avant je me fixais, tu vois vraiment je me voyais jusqu'à mes 75 ans et tout ça et euh mais en fait euuuh je

crois que j'ai besoin de voir autre chose. Moi j'ai que 29 ans tu vois, j'ai... je crois que j'ai d'autres expériences à... à vouloir vivre et vu que j'ai quand même plein de projets et euh... et j'ai envie de... de... de partir un peu en bateau euh 'fin tu vois faire des petits voyages comme ça en bateau et euh et en fait j'ai... j'ai vraiment envie de connaître l'autonomie en fait, tu vois, enfin pas l'autonomie totale, 'fin tu vois, mais en tout cas l'autonomie alimentaire. Ça... et euh 'fin... le riz euh tu peux pas faire pousser du riz hein donc du coup j'aimerais bien vivre dans le troc ou tu vois dans le côté... et hum... donc c'est une des choses qui me donne envie de quitter. Et après aussi c'est parce que tu vois au... au fil du temps... euh... pour moi y a des petites incohérences ici. Et euh... on parle de simplicité de vie et... ben tu vois moi j'ai l'impression de vivre dans le luxe. Moi, j'ai... enfin [*hésite, peine à trouver ses mots*] par rapport à ce que j'ai vécu avant, pour moi ici c'est vraiment le luxe, là t'as vu j'ai un appartement quand même qui est assez grand pour une personne tout seul. Et pour moi je, 'fin, c'est... c'est beaucoup. Tu vois. Et euuh hum et en fait moi dans la simplicité de vie je vois euh plein d'autres choses qu'on fait pas ici quoi 'fin. Bah tu vois même le côté, tu vois la transformation [*fait référence à l'activité de transformation de produits, activité à laquelle j'ai pris part pendant mon séjour*], ben tu vois ça avant c'était pas trop mis en avant. Et tu vois, moi ça fait si... 4-5 ans, je me bats à la cuisine pour pas qu'on gâche des trucs quoi. Et y a, et y a... et y a 5-6 ans euuuuh j'ai vu qu'on avait jeté plein d'haricots verts qu'on avait cueillis quoi, et quand... je sais pas si tu sais comment cueillir des haricots nains mais ça fait vraiment mal au dos... et quand tu vois 25 kilos qui est jeté, tu dis merde, enfin tu vois y a 6-7 heures de boulot, pfou... ça la fout mal ! Donc tu vois c'est des petits trucs comme ça en fait. Y a des incohérences... Euh après, même le côté énergétique euuh je suis toujours embêté qu'on... est avec le nucléaire quoi tu vois. Et en fait on fait pas non plus hyper attention à l'énergie. Malgré qu'on... vivre en communauté ici, enfin tu vois on n'a pas de frigo, enfin on a des choses en commun, les frigos, les... enfin les toilettes et... on a beaucoup de choses en commun, mais... mais bon y a des trucs... enfin on a tous des ordinateurs, on a tous, enfin t'as bon y a ce côté-là, enfin y a des trucs... y a des trucs qui sont... dans le côté énergétique, qui euh qui... me déçoit un peu. Même dans le côté du... du recyclage, pareil pfouuu... je sais pas, je... on recycle mal. On jette. Enfin tu vois y a des gens... Enfin, ici on peut avoir une chance, enfin dans, dans... dans Saint-Antoine, mais enfin dans d'autres, enfin dans le... le canton qui est ici, c'est que niveau recyclage, on est assez... tu vois y a une poubelle d'emballages – où tu peux mettre vraiment quasiment tout – t'as une poubelle papier, une poubelle verre, et après ordures ménagères. Et franchement si tu fais vraiment attention à tout ce que tu jettes, vraiment t'as...

Il reste plus grand chose ?

Bah dans ta poubelle ménagère, tu vois moi j'ai une poubelle, mais tu vois en fait ça fait deux semaines que j'ai pas mis de sac poubelle, tu vois. Et en fait je me dis mais en fait j'ai... qu'est-ce que j'ai à jeter ? Bon après moi j'utilise... je, enfin, j'utilise pas beaucoup de trucs ici quoi mais bon, moi je mets tout au recyclage quoi. Je recycle tout. Mais tu vois ici des fois on, enfin je trouve qu'on jette plein de choses. Regarde la poubelle, la grande poubelle ménagère qu'on a, bon pfff, ça... ça me saoule quoi ! [*silence. Petits rires étouffés*]

Hum. Hum, je comprends. [*silence*] Et euh... comment tu... ici, comment tu délimiterais ton lieu de vie ?

Comment je le ?

Le délimiterais

Délimiterais. Ça veut dire ?

C'est quoi les limites pour toi de ton lieu de vie ici ?

Les limites de mon lieu de vie ? Euh... de mon cadre de vie ?

Euh... du lieu que tu penses habiter.

J'arrive pas à bien... tu peux pas juste me détailler un peu plus dans... ?

Euh... bah je veux dire par exemple, est-ce que chez toi c'est ici, juste cet appartement ? Est-ce que c'est toute la maison ? Est-ce que c'est même au-delà de ça, ça peut même être avec le terrain, le village, le... Je sais pas...

Ah ok ! Euh... bah mon, mon lieu de vie c'est toute la communauté. Euh... ici c'est mon espace personnel, tu vois, c'est... ma bulle. Tu vois, mon petit cocon. Mais sinon après ouais c'est tout, toute la communauté, avec les jardins et tout ça. Euh c'est pas tout le village parce que euh... bah si entre guillemets parce que bon, je suis dans le village et tout, je vote ici, donc euh voilà, c'est un lieu de vie. Mais hum... mais c'est toute la communauté, ouais. Et... et ce qui est euh... enfin ça me fait penser à un truc, c'est que, tu vois si je suis en Bretagne, pour moi c'est toute la Bretagne, tu vois. Mon lieu de vie, tu vois. Euh... mais ici euh... mais ici c'est la communauté ouais. Et ici c'est voilà mon petit cocon, mon lieu privé... Après qui est très souvent ouvert, parce que je ferme jamais ma porte à clé hein. Ouais ici c'est toujours ouvert hein. Mais euh ouais non c'est vraiment toute la communauté ouais. Ouais ouais, c'est là mon lieu de vie, parce que tu vois ben, regarde je mange le, même le soir en bas, enfin tu vois, donc on va dire... j'aime bien habituellement prendre le petit-déjeuner, en ce moment je suis un peu fatigué donc... je... je prends un peu moins le petit-dej en bas mais euh mais bon sinon je suis tout le temps en bas, enfin voilà c'est... Ouais ouais ouais c'est vraiment toute la maison ouais mon lieu de vie ouais.

D'accord. Et euh la Bretagne par exemple pour toi c'est encore un peu ton lieu de vie ou ton chez-toi ?

Ah bah... ouais, ouais ouais je peux... je suis habité par la Bretagne, ouais. Et euh... mais j'ai pas de maison. Tu vois. J'ai... j'ai même vendu tous mes... enfin j'avais une voiture et un camion, j'ai même plus du tout... Après voilà j'ai... j'ai chez mon frère, j'ai chez mes grands-parents, chez mon père. Mais bon y a aucun endroit où c'est... où j'ai vraiment un lieu de vie. Mais, mais... ah ouais ouais c'est... ah ouais moi je suis... c'est pour ça que tu vois, je... je peux pas en fait, je me dis que je peux pas vivre en fait à 100% ici. Enfin, toute ma vie ici, parce que en fait je suis trop habité en fait par la Bretagne et... il se passe quelque chose là-bas et y a quelque chose, tu vois, y a quelque chose qui est magique, enfin y a... bon y a le côté... pour moi c'est une des plus belles régions de France, et euh...

Tu viens d'où exactement en Bretagne ?

Le Finistère, entre Brest et Morlaix. Vraiment le, le centre-nord, je dis toujours comme ça, le centre-nord. Mais euh ouais je sais pas y a le côté culturel, y a le côté... y a beaucoup... les gens sont beaucoup plus convivial qu'ici quoi. Après, dans le village, bon, y a des gens hyper cool hein... mais euh... là plus le temps passe, plus je connais un peu le réseau, enfin je connais des gens ici qui sont super sympas. La porte du Vercors, y a des gens super cools, y a un milieu alternatif qui est très intéressant. *[inspiration]* Mais ouais non la Bretagne c'est... je sais pas, y a quelque chose, l'énergie... Puis bon je pense que voilà 'fin c'est mon pays quoi 'fin, je... 'fin c'est mon pays, ouais, c'est un pays pour moi.

D'accord. Et dans le coin, ici, les lieux que tu fréquentes, enfin, ça va jusqu'où, tu...

Alors je sors pas beaucoup. Je sors pas beaucoup, euh... Les lieux que je fréquente euh... ben y en a pas énormément, euh ben des fois je vais sur Pont-en-Royans qui est... c'est un... un village euh tu connais ?

Non, je situe où c'est, mais...

Ben voilà, j'y vais, je vais de temps en temps là-bas. Euuuh... parce que je... j'aime bien le cadre, euh, j'ai mon ex, j'ai mon ex-compagne qui habite là-bas, enfin en fait voilà je suis marié en fait là, avec une Brésilienne, enfin on était en couple, et euh elle s'appelle Flavia. Et donc du

coup des fois je vais la voir parce que bon voilà on a, là on reste toujours marié parce que là en fait euh fallait qu'elle fasse... parce que si en fait on demandait le divorce, elle était obligée de quitter le territoire. Et donc euh du coup là ça fait trois ans qu'on est séparé, mais... mais... donc du coup je vais régulièrement la voir, donc aussi elle m'a présenté un peu un petit réseau qu'elle fréquente. Du coup j'aime beaucoup et... donc du coup je vais là-bas. Ou sinon après ben où je vais, je vais chez des copains qui habitent euh soit un peu plus loin dans le village, ou soit sur Saint-Marcellin. Mais euh je t'avoue, je sors pas trop... Je suis pas un casanier moi mais... mais... ici, bon, ici je suis nourri de plein de choses et quand... quand j'ai mon jour de repos euh ben des fois pour... des fois je vais quelque... des fois je sors, comme des fois ben j'ai envie de rien foutre. Enfin vraiment, et c'est vrai que... et j'avoue que j'aime des fois faire ça, rien foutre. Mais c'est rare ! C'est très rare hein que je fous rien, mais... mais donc du coup je sors pas trop et j'aime bien... tu vois j'aime bien la balade et tout ça mais... si on m'invite à me balader, j'y vais mais c'est vrai que c'est pas moi à l'initiative, non. Mais, on me propose, là tu me proposes « allez viens on va partir pendant un mois à marcher », là je suis « ouais ouais !! *[tape dans ses mains]* Là à fond ! ». Parce que tu vois moi faire une balade pour quelques heures, bon, voilà, moi j'aime bien le côté... j'aime bien le côté extrême, tu vois même le vélo, j'ai arrêté de faire du vélo, mais là tu vois, on me dit tu viens on se motive à faire 300 km de vélo euh ouais ! Là, j'suis... j'suis motivé ! Mais, tu vois, faire un tour dans le village... c'est pas trop... non c'est pas trop mon truc ! J'aime bien, j'aime bien être... dans l'extrême un peu.

Hum. Et euh... tu disais un peu, ce que... la Bretagne, tout ça, ça peut susciter chez toi, mais les lieux ici, en-dehors, enfin la maison y compris, mais plus largement, les lieux ici, ça suscite quoi, en toi ? C'est des lieux qui te font quand même... qui te font des choses, enfin ?

Ouais. Ouais ouais ouais bah après bon c'est quand même une jolie région ici, donc euh... je trouve vraiment bien. Après je pense qu'il y a une bonne énergie ici dans ce village. Mais euh... mais voilà c'est tout hein ! Mais après pfou je trouve les gens sont pas très... je trouve ça bouge pas, 'fin tu vois moi y a... j'adore la musique, j'adore voir des lives, ici c'est compliqué pour... pour voir des lives. Euuuh voilà. Mais euh... j'suis pas non plus euh... le plus attiré de l'extérieur quoi. Après je trouve c'est quand même, l'Isère est jolie, enfin tu vois, on a, c'est vrai y a la chaîne du Vercors qu'est, qu'est... qu'est très beau. Euh après ça me permet aussi, enfin du coup je... je commence à connaître un peu plus l'Ardèche. Et j'ai des copains qui vien... qui habitent en Ardèche donc c'est vrai que c'est cool, ça me fait du bien aussi, de me dire que je... que y a l'Ardèche. Mais euuuh... mais sinon euh... sinon non je suis pas... je suis déjà tellement occupé ici que du coup euh je pense pas à l'extérieur.

Hum... Quand tu dis « occupé » ici, tu veux dire euh...

Bah que ce soit, dans la maison, dans le travail, euuuuuh bon parce que on travaille quand même un week-end sur deux ici [court silence].

Et toute la semaine.

Et tout, et sinon toute la semaine.

Et qu'est-ce que tu... qu'est-ce que tu fais, du coup, ici ? Enfin, je veux dire, toi tu t'occupes, plus particulièrement...

Alors euh donc du coup je suis, bon, je suis le responsable du jardin du bas. Euuuuh mais en fu... là on est en train de créer une fusion entre le jardin du haut et du bas, avec Eric. Mais bon voilà, c'est, c'est... c'est ma res... une de mes responsabilités principales. Euuuuh moi je ne dis pas responsabilité, on va dire plutôt référent de l'équipe action non-violente, de la maison. Donc euh ça consiste à... à réunir une équipe de gens et à essayer de, de, de... ben soit 'fin basé sur la lutte non-violente... en gros, ici à la communauté, on est en lien avec les Faucheurs volontaires euuuh

l'aide aux migrants, sortir du nucléaire, mais bon, on fait pas grand chose, on a pas beaucoup de liens. Enfin moi je commence à avoir un peu un lien avec les, ça... Et là j'ai demandé qu'on soit un peu plus aussi euh... enfin en tout cas que la maison soit partenaire entre guillemets, pas, c'est un grand mot hein, au mouvement des Gilets Jaunes, vu que je fais partie de ce truc là, et vu que j'ai la casquette du responsable de l'action non-violente.

Ça a bien été reçu ici ?

Euuuuh [hésite] ouais. Mais après euh pas beaucoup d'intérêt, voilà. A part Eric. Euuuuh mais pas, non, pas trop d'intérêt non. Pas trop d'intérêt.

Y a pas non plus un rejet ?

Pas un rejet. Y a eu des qu... des questionnements, je pense. Euuuuh j'ai entendu des trucs qui où... où 'fin, 'fin ils me parlaient pas à moi mais que je crois que ça plaisait pas à tout le monde, mais je sais pas qui, je sais pas quand, je sais pas... enfin ! Mais euh en tout cas, c'est accepté, mais bon moi tu vois je me suis engagé dans les Gi... dans le mouvement des Gilets Jaunes et à chaque fois c'était dans mes temps personnels hein, tu vois. Et là c'est vrai j'ai accumulé une grosse fatigue due à ça, mais... et euh...

Parce que du coup les week-end que tu travaillais pas, tu... tu faisais ça ?

Ouais. Ouais, voilà, j'étais, et tu vois par exemple aussi euh là où ça m'a, je... je me suis un peu tué hein, mais hum... l'été, l'été on travaille 6 jours sur 7. Tu vois ? Donc du coup la semaine. Donc je prenais tous les samedis comme du coup mon jour de repos, j'étais tout le temps avec les Gilets Jaunes. Et... et euh... bon des fois je restais sur le rond-point, tu vois, tu restais les pieds sous la table, enfin tu vois tu fais pas... tout le temps des choses. Mais... tu fais pas quelque chose pour toi, t'es pas...

T'es pas chez toi

T'es pas chez toi. T'es, t'es, t'es... t'es avec des gens et t'es pas dans ta petite bulle. Donc du coup ça, ça m'a un peu tué. Euh... voilà, ouais. Mais après, dans... donc pour la question des responsabilités... Après euh ben je suis le responsable du petit-déjeuner, là en équipe, responsable référent. C'est un mot responsable des fois je, j'aime pas trop ce mot-là. Voilà référent de l'équipe petit-déjeuner. Mais avec un grand soutien avec Laurence que je suis en train de former et que voilà on se fait un soutien mutuel. Euuuuh... dans mes responsabilités, j'ai la responsabilité des... du soin avec les huiles essentielles. Parce que moi je suis passionné par ça. Ça fait pfou... ouais ça fait 10 ans que je me... après, je suis rarement malade tu vois, moi, mais, bon, j'ai souvent mal au dos. Donc du coup je me soigne avec les huiles essentielles. Mais du coup voilà 'fin j'ai, j'ai... je peux faire des mélanges pour des gens enfin, sur les huiles. Ou conseiller en tout cas des huiles. Et euh... ça j'adore, enfin je... je suis vraiment passionné par les huiles essentielles. Après, je... j'aimerais faire un jour une formation vraiment plus théorique, mais... mais déjà, j'ai un petit bouquin, et puis dû à mon expérience, et... et pas euh... je peux expérimenter sur moi mais bon vu que je suis rarement malade ou peu problématique, donc j'ai testé sur des... des autres. Mais j'ai eu des bons retours donc du coup j'ai trouvé ça cool ! Donc du coup je note un peu des choses et puis après au fil du temps, tu gardes un peu dans la tête. Et puis, quoi... j'ai d'autres responsabilités, je crois, mais je sais plus quoi.

Et globalement, les choses que tu fais, c'est des choses qui te plaisent ?

Ouais ! Ouais ouais, c'est, en fait j'ai pris conscience de ça, là... là, cette année, que toutes les... 'fin, parce qu'après, t'es pas... responsable de l'action non-violente, ça fait que 2 ans, et les huiles essentielles aussi. Avant, c'était une autre personne. Mais euh... mais ouais ouais c'est, ça c'est des trucs euh qui me... qui m'intéressent ouais. Hum. Et euh... aussi je suis le... J'suis pas le responsable mais euh on va dire je fais le lien entre le... le... la... la commission alimentation, donc... c'est, ici, notre gouvernance elle est... elle est... bon sociocratie. Et y a une commission

qui s'appelle « alimentation », et donc du coup je fais le lien entre la transformation et les jardins en fait, voilà, et la cuisine. Et ça aussi ça me plaît bien, moi je suis vraiment, envie de faire la transformation, ouais, à fond. Et donc du coup je fais ce lien-là. Mais, ouais, c'est vraiment cohérent, j'entends par cohérence ouais là mes responsabilités. Je crois c'est pas tout le monde là, ça.

Ah oui ?

Ouais. Et euh... ouais, voilà, 'fin, ouais je crois que c'est pas tout le monde, enfin je sais pas en fait. Je sais, y en a qui ont euuh pas qu'on les oblige mais vu qu'on a besoin ça comme une personne ré... enfin, permanente donc qui est responsable donc du coup on peut te donner ça comme euh comme poids. Mais bon après tu vois le responsable de l'action non-violente, ben là y a pas grand monde qui pouvait prendre ce truc-là, moi c'est un truc qui me plaît donc du coup ils me l'ont donné. Euh travailler dans le jardin, responsable du jardin du bas euuh y avait personne qui avait, allait pouvoir prendre la place de Eugène donc du coup moi je l'ai pris. 'fin voilà 'fin après tu vois aussi dans les circonstances euh de l'évolution de la maison et ben les responsabilités que j'ai maintenant sont cohérentes en moi mais en même temps c'est que les gens aussi ils pouvaient pas, 'fin, pouvaient pas le faire... à part le, les huiles essentielles, c'était Eloïse qui faisait ça, mais c'est moi qui lui a demandé, c'est moi qui lui a demandé de prendre sa responsabilité. Parce que, bon, moi c'était vraiment quelque chose que je voulais et j'avais plus de compétences qu'elle, quoi. Complètement, beaucoup plus de compétences. Ouais enfin souvent moi je me fie avec un bouquin, bon c'est un tout petit bouquin, mais... moi je suis contre qu'on l'utilise, enfin pas contre mais... on peut pas, enfin tu vois y a des bouquins ils proposent 60... 75 huiles essentielles pour guérir toute la famille, moi mon bouquin il en propose 20, tu vois. Déjà 20 c'est quand même énorme. Et euh parce que tu vois 'fin écologiquement parlant avoir tout le temps 75 huiles essentielles, et puis bon ça me paraît un peu, un peu compliqué en fait d'avoir autant d'huiles... essentielles. Donc moi je me fie avec 20, plus j'ai fait, j'ai débordé un peu plus hein, j'ai fait des petites exceptions, sur des choses ! Mais euh... mais euh... ouais enfin en tout cas ça me plaît bien, ouais. Donc j'ai... j'ai demandé à Eloïse de... me céder sa place.

Hum. Tu me parlais de cohérence dans ce que ça te fait, tout ça... ça te procure quoi d'autres comme sensation ces activités-là, ce que tu... ce que t'es amené à faire ici.

Ah ben j'suis... j'suis heureux ! J'suis heureux de donner ça, et de... j'suis heureux pour moi, tu vois ? Mon côté un peu ego, mais j'suis heureux aussi de proposer ça pour la communauté, de, c'est comme un service aussi que je donne aussi, et j'suis très content de... de... de donner ça. 'fin, t'vois et... bon en tout cas j'ai eu des bons retours, euh Eugène il est content que ça soit moi qui reprenne le jardin. Parce que y avait personne qui pouvait... je suis le seul, la seule personne avec qui il a pu avoir confiance dans le jardin, en 20 ans, quand même ! Enfin, t'vois... Et on est différent sur plein de trucs ! Mais on est similaire sur plein de trucs. Mais hum... voilà 'fin donc euh du coup c'est ouais le côté service et le côté c'est heureux de donner aussi du coup mon temps. C'est vrai 'fin j'aime beaucoup donner mon temps en fait euuh pour la communauté ouais. 'fin, du coup euh, donc euh ouais 'fin, ouais, des fois ça me fatigue [*petits rires étouffés*], mais et je, je... fais ça avec plaisir quoi !

Hum. D'accord. Hum... et euh... tu me disais que, du coup c'est beaucoup... c'est Dominique qui t'a beaucoup appris des choses par rapport au jardin

Surtout au niveau des fleurs, ouais.

Ouais. Tu penses que, plus généralement, les activités que tu fais ici, enfin tout ce que... les choses que t'es amené à faire ici, c'est lié à des savoir-faire spécifiques à... à ce lieu ?

Euuuuuh... [*hésite*] ouais !

Ou pas ? Enfin...

Ouais ouais [*ton toujours hésitant*]... 'fin... des savoir-faire... euh pas que hein mais... ouais ouais 'fin je... je sais pas trop comment répondre à cette question. Euh... ouais, je sais pas trop comment répondre à cette question. [*l'air intrigué*]

Tu t'es jamais posé la question ?

Non, je me suis jamais trop posé la question.

Tu penses qu'ils ont des manières de faire qui sont spécifiques à ici ou ?

Non, non non non, bah après, le le... la vie communautaire comment elle est menée ici c'est, ouais, c'est très spécifique. Mais le, le truc du travail n'est pas du tout spécifique à la maison, quoi. Mais euh [*silence*] tu vois dans, dans le jardin... euh bon, Eugène il a une manière de jardiner qui est vraiment très par... enfin, qui est pas particulière, mais quand même, il a... il sait mener un jardin, tu vois. Il sait créer de la biodiversité dans un jardin, tu vois. Et c'est pas partout où tu vois des jardins comme ça. Et 'fin nous quand on voit le retour qu'on a nous sur le jardin qu'on a, euuuuh... ben les gens sont sur le cul quoi ! Même euh à c'qui paraît, j'connais quelqu'un qui travaille au musée, musée de Saint-Antoine. Donc euh y a un jardin qui est là dans la cour, ici. Donc y a des touristes qui viennent euuh pour voir Saint-Antoine et le jardin médiéval, et des fois ils croient que le jardin du bas c'est le jardin médiéval, tu vois ? Et c'est c'qui disent au musée quoi tu vois ? Ils disent « ah oui, c'est... donc c'est là le ? C'est le grand jardin avec le bassin au milieu le jardin médiéval ? ». Ah non non pas du tout et... quand tu regardes, c'est vrai, le jardin médiéval de Saint-Antoine, franchement c'est pff... y a 6 carrés, c'est petit, y a rien quoi 'fin, c'est pas très... pas très intéressant !

Hum [*silence*] Et euh... tu... au niveau du... de l'environnement ici, l'environnement physique comme l'environnement social, je veux dire, tu... depuis que tu es arrivé ici, tu trouves qu'il a évolué ? Y a eu beaucoup de changements ?

Euuuuuuuh... Y a eu... des changements. Ouais. Alors euh... alors, je pense que y a eu des changements euh... dans le bien, comme dans le mal. Euuh ben moi j'ai vu un peu plus d'individualiste qui s'est créé. Après euh... vrai ou faux, je sais pas. Peut-être que je me trompe.

Tu veux dire parmi les...

Parmi les permanents

Les permanents...

De la maison... [*se racle la gorge*] Ça a créé des... des départs, tu vois. Euh bon y a un couple qui s'est... qui est parti, eux c'était y a trois ans... Mais parce que bon ils voulaient vivre autre chose. Après euuh... y a un couple là aussi qui est parti y a deux ans... eux ça faisait dix ans qu'ils étaient là, et y avait des trucs qui leur plaisaient plus trop, mais où ils avaient aussi envie de vivre autre chose. Et là par contre, là t'as, t'as... t'as Diego et Emma qui partent parce que y a... y a quelque chose dans la maison qui va pas.

Ah oui ? Hum...

Et euuh... eux ça fait 20 ans qu'ils sont là. Et moi j'ai vu là une différence aussi, ouais, je sais pas c'est euh... même quand je discutais euh avec des gens tu vois, qui reviennent ici ou... ou même, 'fin, ou ça peut être, tu pourrais un jour me faire un partage en disant « ah ouais c'est, tu... y a un truc qui peut me gêner et tout ça », et donc tu vois ouais y a... y a des choses qui changent un peu ouais, mais... mais aussi je pense que le changement qui y a eu aussi c'est que y a eu une grosse vague de jeunes qui est arrivée et euh et qui sont maintenant permanent, tu vois ? Là en l'espace de 4 ans y a eu... y a eu 10 nouvelles... 10 nouvelles recrues euh dans... dans la maison, et c'est des gens qui z'ont moins de... moins de 40 ans. Moi j'suis... moi j'suis le plus jeune.

Mais toi c'était a... un peu avant cette phase-là ou ?

Non non non bah...

Ou tu te comprends dans cette phase ?

Bah en fait après euh... tu sais quand, en fait, ici c'est très euh... c'est long, c'est très long en fait pour... pour voir en fait, tous les aspects de la maison, en fait. C'est... faut vraiment du temps en fait, tu vois ? De toute façon, pour connaître ici, il faut... moi, ce que je dis aux gens, il faut minimum trois mois déjà, enfin, pour essayer de comprendre un peu le système de la maison... mais après euh il te faut... il te faut des années, des années pour comprendre un peu le fonctionnement, vraiment, de la maison [*l'air un peu grave*], euh... connaître encore plus les gens, de voir un peu... euuuuh toutes les... les faces de... de la vie au quotidien, quoi !

Hum.

Mais, après, enfin toi dans ta question, ça donne envie de répondre peut-être aussi, au fil du temps, eh ben j'ai découvert des choses dans la maison qui me déplaisaient, donc euh du coup, ptet maintenant j'vois que t'vois ça crée peut-être euh 'fin, ces p'tits trucs qui me déplait euh me créent, a créé que maintenant ptet j'vois ptet plus d'individualiste ou je sais pas trop quoi, c'est ptet... avant si j'avais pas ça en tête, peut-être euh je l'aurais pas vu, quoi. [*court silence, reprend avec une voix plus énergique et claire*] Mais y a aussi une énorme ouverture, tu vois. 'fin... même euh on a... on a ouvert encore beaucoup plus la porte pour les gens de la maison... et 'fin pour les gens de la maison, pour... pour les gens de l'extérieur. Et même euh dans le sens de la responsabilité des... des personnes qui viennent séjourner quelques mois ou un an. Ils ont une place beaucoup plus importante. Mais... c'est pas mis en valeur par contre. Ça c'est...

Ah ouais ?

Ah moi je trouve ouais. Euuuuh on remercie pas assez.

Hum.

Parce que en fait euh t'vois... si y aurait aucun stagiaire, tu vois même des personnes comme toi, la maison elle pourrait pas tourner quoi ! Et euh parce que t'vois on est toujours en manque de... de, de, de... de, de... de bras quoi ! 'fin t'vois euh... là cette année y a eu des gens qui z'ont fait des burn out, et...

Des permanents de la maison ? Des gens qui sont ici, tu veux dire ?

Ouais, des permanents, ouais ! Ouais ouais ouais, des permanents ouais ! Et... j'trouve ça triste, t'vois. Mais après c'est parce que, bon, c'est là que des fois y a des trucs qui me prend la tête ici euh bah dans le côté manuel et dans le côté intellectuel, j'trouve c'est... Lanza, Lanza il disait c'est bien le côté intellectuel mais le côté manuel aussi est très important, et... et ici j'trouve que des fois y a beaucoup trop de gens qui sont dans le côté intellectuel et pas assez dans le côté manuel. Quand je vois Emile, ça fait trente ans qu'il est là, et ça fait trente ans qu'il cherche quelqu'un – trente ans c'est quand même énorme hein – euh pour qu'il pui... un, donc du coup un permanent, pour qu'il puisse le former à... à être dans l'électricité, dans l'entretien du bâtiment, à utiliser des machines, à savoir visser, à connaître, 'fin t'vois, à construire quelque chose quoi, euh manuellement ! Et ça fait trente ans qu'il cherche. Trente ans ! J'trouve ça fou ! Et moi ça me... ça m'énervé de... de voir euh... de voir des... [*court silence*] ben des gens qui sont là depuis très longtemps euuh et qui font que de l'intellectuel, ou j'sais pas, ou qui créent plein d'autres choses alors qui y a des choses ptet plus importantes, parce que c'est vrai que... 'fin du coup le pauvre Emile, il... il... il est vachement sollicité par plein de gens « ah tiens tu peux me faire ci, tu peux me faire ça, nananana », mais t'vois, parce que c'est le seul à faire... à savoir faire plein de choses.

A savoir faire ça oui...

‘fin... après y en a d’autres qui savent le faire, mais, mais euuuuh... mais bon ‘fin voilà il est trop sollicité quoi donc euh et puis ben lui il court et t’as... il a 66 ans quoi t’vois ! Moi c’est vrai que des fois ça m’imp... enfin ça me... ça m’impressionne tout ce qu’on lui demande quoi ! Alors que... il aimerait bien lever le pied un peu quoi. Bon là il est en train de le faire maintenant, mais... mais c’est pas tout le temps facile. [silence]

La question du rythme, tout ça, ici, c’est... ça peut, toi... toi t’en dis quoi ? Par rapport à toi, ton vécu de ce rythme ?

Pfouuuuu...

Tu disais que t’en avais fait beaucoup, tout ça, pendant un temps donc...

Ouais ouais ouais ! Ben... [expiration un peu bruyante] C’est vrai des fois c’est pas évident de... le rythme... le rythme peut être assez speed quand même. Mais euh après, bon, moi je me suis engagé dans le jardin, le jardin c’est... ça demande du travail. Euuh... après euuh...le rythme euuh... y a pas assez de temps personnel ouais. ‘fin, y a pas assez de temps personnel. [court silence] Moi j’trouve que dans la journée, y a du temps personnel, mais... moi quand je vois mes responsabilités, ou quand je vois aussi mes envies hein parce que t’vois, après quand je suis ici, bon, je travaille pas dans le jardin, mais du coup euh vu que j’ai pas de temps moi intellectuel quand je suis à l’ext... ‘fin c’est, intellectuel... j’ai pas de temps, ben par... par exemple sur ma responsabilité de l’action non-violente et euh, c’est... qui est une sensibilité, ‘fin j’le fais pas que pour la maison hein, j’le fais aussi pour moi, de me renseigner un peu et tout ça, mais ça fait que je travaille beaucoup après à l’extérieur, enfin quand je suis, quand je retourne ici, chez moi quoi ! Euh tu vois j’prends pas de... on me dit « mais fais le Elouan », mais je... j’ai d’autres choses, entre le jardin ou tu vois si je lance pas de transformation ben on perd tout, ‘fin tu vois y a plein de... de... trucs hein. Alors c’est vrai que je me mets des p’tits trucs euh... j’peux déléguer mais... mais euuh... c’est, il faut passer les infos, et passer les infos, ‘fin...

Ça prend du temps...

Ça prend, ouais, ça prend carrément du temps quoi. Et hum... et donc ouais quand je suis ici ben des fois ouais je... je me renseigne un peu de ce qui se passe euh Gilets Jaunes euh je suis très engagé à Faucheurs volontaires, donc y a tout ce... ce... ce truc-là. Puis bon j’vais... ‘fin je m’engage euh avec les Faucheurs depuis euh... là ça fait 4-5 ans... 5 ans. Oh, même presque 6 ans. Et euh ‘fin ouais ça demande du temps quoi ‘fin c’est... Et euuh et puis quand je vois le rythme un peu euuh ben j’sais pas, je... en fait, j’ai envie de te poser la question, tu vois, toi en tant que... toi, comment tu vois la, le... le rythme, de la maison ?

Moi je trouve que c’est très cadencé.

C’est très cadencé. Ben tu vois, ‘fin, ouais ‘fin voilà.

C’est ce qu’on disait tout à l’heure sur les horaires. Je trouve que c’est...

Hum. Ouais. C’est trop « tfou tfou tfou » [pour indiquer quelque chose de directif et mécanique, comme orchestré]

Mais ce que j’ai entendu moi c’est que... c’était des horaires qui étaient... qui, quelque part, existaient avant que... que... que les gens n’arrivent, mais qui sont plus facilement acceptés. Et qui sont moins vécus comme une violence que les horaires du monde... extérieur, on va dire, quoi. Tu vois ?

Hum. Ouais ouais ouais. Mais, moi ce que je dis...

Enfin je sais pas si ça...

Quand moi j’étais à l’extérieur, moi je vivais pas là-dedans. Tu vois ?

Oui, c’est ce que tu disais, t’avais... t’étais pas dans les horaires.

Moi... non. J'étais pas dans les horaires, j'avais pas une cadence aussi... et des fois, bon, des fois, j'bossais comme un dingue, mais, tout ça, mais c'est juste, j'étais pas... Ouais parce que là c'est vrai, le rythme est un peu... un peu speed, ouais.

Ouais.

Moi j'aimerais que y ait un peu plus de, de... ouais. Ouais, un peu plus de temps, quoi. 'fin t'vois, et en tout cas un peu plus de temps de rencontre. Parce que je trouve que...

Parce que tu trouves que les temps ils permettent pas de se rencontrer ?

Non. Bah... Qui t'arrives à rencontrer toi, 'fin ici ? Tu vois, tu rencontres que des stagiaires en fait. Tu... vous vous rencontrez que entre vous. Et je trouve ça super dommage. Mais c'est une des choses aussi pourquoi je mange en bas, pourquoi... pourquoi là t'vois aussi par exemple, la matinée, puis bon en fait après une bonne partie de l'après-midi où j'ai... 'fin j'ai fait de la transformation. C'est parce qu'y aussi de la rencontre, j'ai envie de rencontrer les stagiaires, 'fin tu vois des gens de passage. Les stagiaires [*l'air de dire que le terme ne convient vraiment pas, un peu exaspéré*], des... 'fin voilà des... gens qui viennent nous aider, quoi. 'fin pour moi c'est ça aussi vivre en communauté, c'est la rencontre avec les gens. Et euuh... j'trouve que y a beaucoup de gens qui le font pas, ça, tu vois. Et après, bon je comprends, y en a qui sont en famille, ils ont des enfants, tu peux pas... tu peux pas tout faire. Et aussi par rapport à leurs responsabilités et tout ça. Mais bon c'est... c'est, c'est... c'est là où j'aimerais mettre un peu le... le doigt c'est, 'fin c'est est-ce qu'on pourrait pas lâcher quelques responsabilités ou... 'fin... t'façon là on est en mode euh là on est dans une année, on va... on est en refondation de la communauté.

D'accord...

Donc là on va remettre tout à plat, en fait, la communauté. Donc on va voir comment ça se passe. D'ailleurs c'est p't-être ça aussi qui va me... me ch... m'aider ou... ou pas m'aider du tout, hein. 'fin on verra, parce que y en a qui sont à fond à faire de la formation... donc le côté intellectuel, voilà, et bon ça, ça me plaît pas trop, euuh... faire que... que de la formation, tout ça. Euuh... y en a qui sont à dire bah on a qu'à accueillir beaucoup moins, de... 'fin, de... pas de stagiaires, hein mais de... de, de... de groupes. Euh parce que si, les groupes aussi ça demande aussi du boulot. Euh, quand même, c'est un rythme assez... rythmé, mais euh... voilà y a plein d'idées en tête quoi, ou faire p'tet plus d'être un centre de thérapie, ou... 'fin on verra. Mais... mais ouais ouais j'trouve que c'est un peu soutenu et... j'trouve c'est dommage quand même de vivre en communauté et de pas avoir vraiment un lien... avec les gens.

Hum.

Je trouve ça dommage.

Et les... les temps... de prière ou de méditation tout ça, qui sont des temps où... en fait c'est ptet les seuls temps vraiment quotidiens dans lesquels, à part les repas...

Hum

À part le repas du midi.

Où on peut être euh...

Ouais

Tous ensemble ?

Tu le ressens comme ça toi ou pas particulièrement ?

Ben en fait euh... ouais, mais bon... bon j'ai pas été à la méditation aujourd'hui parce que [*moins fort, avec un léger rire*] je voulais faire la sieste. Ça faisait du bien. Mais hum... ben 'fin on peut se... enfin moi de base je vais pas à la méditation, mais là ça fait deux semaines que je me suis dit que j'y vais tous les jours

D'accord, mais sinon à la base c'est pas un truc que tu fais ?

Non. Non non mais je me suis dit que c'était important en fait la méditation. Et je vois en fait le bienfait que ça me fait en fait la méditation. Mais euh... toi t'y vas aussi à la méditation, non ? [affirmation silencieuse de ma part] T'as vu, on est personne...

C'est pas très nombreux, ouais. Je m'attendais pas à ça.

Ouais t'as vu. Ouais, c'est... c'est... ça pose question quand même. T'vois... alors que c'est quand même euuh de... de dit fondamental de la maison. Tu vois, c'est ça, c'est des trucs que j'arrive pas à tout... enfin après bon tu vois moi je le faisais pas... euh la méditation, mais euh... mais euh... mais euh c'est parce que t'vois y a tellement de gens qui... n'y vont pas et que en fait, c'est même plus dans leur... dans le vocabulaire, en fait, des personnes. Donc du coup, c'est pluuuus... enfin, on n'en parle pas de la méditation. Mais par contre la prière du soir, on en parle, bon y a un peu plus de gens à la prière du soir, mais bon y a aussi plein de gens qui y vont pas. Mais bon après je... j'peux l'entendre hein. Mais bon. Mais, mais ouais ouais c'est censé réunir des gens ouais. Mais... mais en fait c'est pas le cas.

Hum.

C'est pas le cas. Mais c'est comme la salutation... bon moi là j'y vais pas trop... parce qu'en fait moi en ce moment, le matin en fait je rattrape un peu mes... mes...

Tu te reposes ?

Ouais, je me repose. 'fin des fois je dors pas hein mais t'vois euh ben si je suis en bas au p'tit dej, 'fin j'ai pas du tout envie de me speeder, 'fin t'vois le matin, je... je... ouais. J'ai envie de souffler, puis bon... quand t'es avec tous les stagiaires aussi... moi j'aime bien. Mais bon ouais sinon je trouve qu'on perd un peu le lien avec... enfin, « on » perd. Enfin moi je perds pas ! En tout cas. Bon y a, y a des fois j'suis moins... j'suis moins dans le contact, 'fin « moins dans le contact », j'suis quand même assez, quand même assez en lien avec les stagiaires, mais euuh... mais des fois j'suis... ouais. Des fois j'suis un peu moins dans c... dans le lien, ouais. Mais ouais ouais ouais j'trouve que c'est dommage... Mais tu vois, on n'arrive même pas à avoir un... même entre nous, même entre les permanents, tu vois. On se crée pas assez de, de... de temps entre nous, tu vois. Je trouve ça... c'est dommage.

Et ça c'est quelque chose qui a changé ? Par rapport à ce que tu connaissais...

Alors avant euh avant en fait le fonctionnement de la maison il se voyait toutes les semaines. Euuh... parce qu'il prenait, y avait, c'était pas divisé comme euh la gouvernance elle était pas comme euh comme maintenant. Parce que maintenant c'est divisé en plein de groupes. T'vois ?

D'accord, ouais.

Euuh... des secteurs différents, avec tout ça... Et euuh donc du coup avant ils se voyaient beaucoup plus, donc du coup y avait beaucoup plus de lien entre eux. Mais bon, ça a changé... ça a changé depuis quelques années ouais. Depuis, 'fin moi j'ai touj... j'ai toujours connu comme euh 'fin ça fait... ça fait on va dire 6 ans quoi, 5-6 ans. Que c'est comme ça.

C'est... en fait, c'est divisé par secteurs ? C'est ça, c'est...

Ouais. Ouais.

Avant c'était une... organisation plus globale ?

En fait, avant... ouais bah en fait avant, les permanents [se racle la gorge] les engagés ils prenaient la décision tous ensemble, de tout.

Hum... d'accord.

Donc euh même pour un court stage t'vois c'était...

Ouais, ils se...

Maintenant c'est un petit groupe qui gère... les demandes de stage ; un groupe qui euh par rapport à toute la vie communautaire, mais avant ouais c'était tous ensemble, ouais. Donc y avait beaucoup plus de convivialité, tu vois. Mais bon aussi, enfin, ils ont décidé de faire ça c'est parce

que aussi euh... ils se prenaient la tête, les... les réunions ça durait longtemps, longtemps, longtemps, longtemps, longtemps... Mais bon ! Bon on va voir, on va voir cette année comment ça va se passer... 'fin j'pense que ça va pas durer qu'un an le... le... la refondation, j'pense que ça va prendre du temps. [silence]

Hum. D'accord. Euh j'ai une autre question qui est... pas très en lien avec ce qu'on vient de dire [rires partagés] est-ce que t'as l'impression que ton lieu de vie, ici, il est périphérique ?

Périphérique ?

Ouais.

Euh... donc dans le sens, périphérique... ça veut dire ?

[rires] ben est-ce que toi tu le vis comme ça ? Est-ce que tu le vis comme étant dans un lieu qui est... qui est périphérique ?

Ah ouais mais je comprends pas ce mot.

Ben... il t'évoque rien ce mot, justement ?

Non [catégorique]. C'est pas un mot que j'utilise.

D'accord. Euuuh... peut-être du fait de la distance ou de l'éloignement... avec autre chose.

Si la vie me crée de l'éloignement ?

Pas forcément la vie communautaire, plus euh... le fait d'habiter dans ce coin-là.

Ah oui de... que je m'éloigne ?

Ouais. Est-ce que tu te sens en périphérie ?

Ah oui oui eh ben complètement ouais. Ouais ouais. Mais en fait c'est toute la maison qui est comme ça. 'fin pour moi euh, c'est une des choses que je trouve dommage c'est qu'on est... on n'est pas ouverts aux autres, 'fin on n'est pas ouvert à l'extérieur.

Ah ouais ?

Ouais.

A quel extérieur du coup ?

Ben... J'étais très triste à savoir que t'vois on n'avait aucun lien avec... y a plein d'associations qui peuvent avoir les mêmes valeurs que nous [se racle la gorge] et on n'est pas du tout en lien avec eux, même après 32 ans de... de vie ici, t'vois ? Euh...

Des associations locales du coup tu veux dire ?

Ouais. Ouais ouais ouais, localement ouais. Et je, je... je suis sur le cul tu vois, de ça. Euh par exemple euh le lien avec d'... 'fin, 'fin t'vois des fois ici on... on a des surplus... de légumes euh ou 'fin t'vois des choses... et on avait aucun lien avec le Resto du cœur, t'vois ? Moi j'ai créé un lien avec le... 'fin, plus en fait y a eu... on a accueilli un couple... un couple d'Albanais, donc euh du coup j'allais au Resto du cœur, parce que c'est vrai on pense pas tout le temps au Resto du cœur t'vois ? Mais euh... ben du coup on allait au Resto du cœur tous les vendredis machin... et donc du coup ben aussi à un moment donné t'vois ben tiens j'leur ai donné aussi plein de légumes, parce qu'on avait plein de légumes en trop, 'fin t'vois y avait plein de trucs euh en trop quoi. Donc du coup euh voilà. Après euh même les p'tites assos euh du coup, environnementaux, sociaux, euh politiques ou je ne sais trop quoi... Et ben on était pas très... pas trop en lien. Le... le milieu alternatif qui y a à Pont-en-Royans et à la Porte du Vercors, euh enfin on va dire dans le Royans et dans le Vercors euh... on n'est pas du tout en lien. Avec eux, tu vois. Euh... les maraichers bio... on n'est pas spécialement en lien avec eux t'vois ? Euuuh... enfin, les maraichers tout court hein 'fin les producteurs locaux, quoi 'fin t'vois on n'est pas du tout en lien avec eux. Bah ou très peu. Après bon ils m'ont dit que... euh... les anciens... ils m'ont dit que avant ils faisaient... ils essayaient de tout faire pour faire venir, 'fin pour faire comprendre un peu

la communauté, tout ça. Donc y avait des pièces de théâtre, qu'ils faisaient dans la rue, des trucs comme ça... Ils faisaient un cercle de silence, aussi, une fois... une fois par mois... mais bon... cercle de silence, ça peut poser un peu question pour les gens qui z'ont pas l'habitude de ça quoi. Mais en tout cas... on fait pas de conférence, on fait pas de... bon on fait une porte ouverte, mais bon pff... la porte ouverte elle est... souvent fermée. 'fin je veux dire, y a pas grand monde quoi... et euh... non moi je trouve qu'on est assez coupé ouais. On est assez quand même dans un cocon quoi tu vois. D'ailleurs euh... euuh... bon j'suis content que ça soit... la nouvelle responsable de maison, voilà, elle [inaudible, peut-être « entend... sympathique »], donc responsable de maison, c'est, on va dire... j'sais pas tu comprends ce mot-là ou pas ?

Je suis pas sûre de voir à quoi ça correspond.

Ben en fait ça correspond en fait euh... euuuuh... bon ici y a pas de chef, t'vois... y a pas, on est... y a pas de leader. Mais euh le ou la responsable de maison, c'est la personne qui relie le lien entre chacun, qui est... tu vois par exemple euh euh... bon y a un énorme conflit entre tel et tel, ben tu va voir le res... le responsable de maison ou la responsable de maison, pour euh... pour euh bon 'fin on va dire... la personne elle est là pour l'écoute et tout ça. Et après pour voir si on fait une médiation et tout. Dans... dans le côté aussi euh légal si... si la police arrive pour euh arrêter... euh c'est la responsable de maison qui... qui est...

Qui est l'interlocuteur ?

Qui va en prison [*un peu amusé*].

Qui va en prison ? [rîres]

Non, qui va en prison, enfin je veux dire qui se propose quoi, t'vois.

Ouais ouais.

Mais voilà bon 'fin... bon y a plein de p'tits trucs où j'p... bon y a... bon en gros c'est euh... la personne qui... qui est là pour l'unité de la maison. En fait, ouais... euh c'est pas, elle a pas que ça comme charge de travail hein tu vois. Mais, en tout cas, c'est... c'est la personne pour l'unité... de la maison... en gros c'est un peu ça sa charge, quoi, de... de responsable de maison. [*inspiration, reprend avec une voix plus claire*] Et là cette année, 'fin, ouais cette année, on a élu une nouvelle... une nouvelle personne qui est responsable de tr... de travail non...

De maison ?

De maison. Merci. Et là c'est Ermanda, Ermanda qui est en temps sabbatique. Et elle, elle était l'ancienne responsable internationale... c'est une des fondatrices de la maison. Euh donc elle est là depuis 32 ans. Et c'était la responsable internationale pendant 6 ans de l'Arche, du coup... internationale. Et euh elle j'aime beaucoup sa vision. Elle est Espagnole, enfin elle est 'fin ouais Espagnole mais euh d'île de Majorque. Et euuh bon 'fin bon moi je l'aime beaucoup... C'est la sœur de Eldora

D'accord.

Elles ont pas du tout le même tempérament, toutes les deux. Hein 'fin c'est pas... elles sont... sont différentes sur des points... [*court silence*] Mais elle euh tu vois c'est une femme qui est très sensible euh... bon. Euuuuh... au lien euuh entre l'Arche et la société tu vois. Et elle avait posé d'ailleurs ce truc-là dans... dans une réunion internationale de l'Arche. Qui y aille le lien entre l'Arche et la société. Parce qu'avant en fait y avait beaucoup de conférences, Lanza del Vasto faisait beaucoup de conférences, tu vois ? Et après les succès... les successeurs, en tout cas, l'Arche avait beaucoup plus de lien avec la société à l'époque. Et maintenant y a beaucoup moins. Et euh donc elle est sensible à ça, elle est sensible à l'action non-violente, elle est sensible à... au... à la relation humaine, tout ça. Et donc bon c'est la responsable de maison actuelle donc euh je pense qu'avec elle on va pouvoir créer quelque chose, et en plus elle est dans la dynamique euh... à la refondation aussi de la maison [*se racle la gorge*], à remettre un peu au niveau euh...

contact extérieur... enfin en tout cas 'fin moi quand... euh, elle m'apprécie beaucoup tu vois ? Et moi, ce que je te dis, je lui ai déjà dit, tu vois, les problématiques que je tr... les difficultés que je vois dans la maison, les trucs qui peut me prendre la tête ou le lien entre, avec l'extérieur... et euh... et j'aime beaucoup son écoute et son regard aussi de, sur cette position-là. Donc je pense que... je pense qu'elle permettra de... de trouver, retrouver un équilibre. Mais bon, après c'est pas... j'veux dire, faut que ce soit, c'est les engagés...

Partagé ?

Ouais voilà, faut que ce soit partagé quoi. Mais en tout cas je suis content de ça. Mais ouais je trouve euh ouais on est quand même un peu... [*court silence*]

À l'écart ?

Ouais. Ouais je trouve qu'on a un peu dans une petite bulle, quand même.

Hum. Et euh je voyais un autre aspect aussi de, là-dessus et... est-ce que tu te sens ici en périphérie vis-à-vis de ce qui se passe dans les villes, par exemple, tout ça... du fait d'être dans un espace considéré comme rural. Est-ce que toi du coup tu te considères en périphérie ou... ou pas du tout, est-ce...

J'ai jamais... j'ai jamais eu de lien avec la ville. Donc euh...

Tu parlais de quand t'habitais à... 'fin quand tu vivais à Bordeaux, par exemple.

Ouais mais...

C'est une vie que t'aurais pu continuer d'être en ville ou toi c'est quelque chose que tu recherchais spécifiquement aussi ?

Ah non ! [*catégorique*] Ah non, pas du tout. Non non je ne peux pas vivre en ville. Ah moi je suis un...

Donc euh cette distance vis-à-vis des villes, c'est aussi quelque chose que tu recherchais ? Enfin je veux dire, c'est...

Ouais. [*catégorique*] Ouais ouais ouais. Ah oui complètement ouais. Mais après euh j'aime le lien avec la ville. T'vois, tu vois ce que je veux dire ? Je pense que on a moyen... on a moyen [*court silence*] moi j'aimerais proposer plein de projets de... dans les villes, sur le côté environnementaux, les jardins sur les toits, les... le côté... 'fin j'ai plein d'idées en tête. Sur... sur la ville. Mais... mais ouais ouais je cherche vraiment une distance avec la ville ouais, 'fin j'me sens pas du tout... 'fin même quand je vais à Saint-Marcellin... t'es... t... tu vois Saint-Marcellin ?

Oui oui

Bon. Y a 8000 habitants.

C'est déjà trop la ville ?

Ouais. Mais je t'assure, moi je sens déjà la pollution quand j'y vais, tu vois. Et je sens déjà le... gaz, 'fin les pots d'échappement tout ça quoi 'fin.

C'est surtout ça qui t'fais... 'fin c'est le...

Ouais puis c'est le côté esthétique euh 'fin... je, je... j'aime pas les gros panneaux publicitaires... tu vois je suis vraiment... si j'habiterais en ville, tu vois je... je serais vraiment un anti-s... encore... là mon anti-système... l'anti-système que je... 'fin le système contre je me bats, eh ben je ferais énormément d'actions t'vois... ben, ben contre les pubs, contre les... les lumières dans les magasins. 'fin j'sais pas, 'fin... mais ouais ouais 'fin y a trop... quand je vais en ville y a trop de choses... y a trop de choses qui me choquent. Je suis trop choqué sur les trucs.

Par rapport aux... à ce que tu...

A... aux conditions de vie.

Ouais. À ce que t'appelles le système que tu voudrais combattre ?

Ouais ouais ouais. Mais après aussi euh aussi c'est des choses euh 'fin euh... t'vois même les... les magasins biocoop tout ça je suis pas... j'suis pas un fan, tu vois ? 'fin bon c'est très développé dans les villes... 'fin dans les villes ou dans les campagnes hein. Mais euh... moi le lien, enfin j'aime beaucoup le lien avec les paysans ou... 'fin t'vois le côté troc 'fin... 'fin je veux dire, tu peux pas... tu peux pas traverser avec ta vache en plein dans la ville, t'vois... enfin, c'est des trucs... C'est une image que je donne comme ça, mais... mais euh ouais je sais pas quoi, c'est pas trop mon truc quoi. La ville... ouais puis j'sais pas quoi, voir tout le monde, tout seul dans leur bagnole... J'sais pas... [court silence] Puis ça pue ! [petits rires partagés] Je préfère mieux sentir la bouse de vache que... que... que...

Que l'odeur de la ville...

Que l'odeur de la ville, ouais. Des poubelles ou des trucs comme ça, des... des... du gazole ou j'sais pas.

Ouais. [silence] Et euh on parlait déjà un peu des mobilisations des Gilets Jaunes tout ça, ça me fait penser un peu, les... plus généralement, les enjeux politiques et sociaux des... des espaces ruraux, comme ceux-là – pas forcément en vie communautaire, mais je veux dire plus généralement – toi tu, tu en vois des spécifiques des enjeux euh... qui te touchent aussi, de ce qui se passe ?

De ce que... de ce que ils font ou de ce qu'il faudrait faire ?

Hum. L'un ou l'autre. Ou 'fin l'un et l'autre.

Ouais, ben... ouais ouais ça me touche, ouais ouais... euh après moi...

Des choses qui sont spécifiques à ces espaces quoi je veux dire.

Ben, j'trouve qu'y du boulot encore ! J'veux dire, moi j'aimerais m'engager... j'ai pensé à créer une liste associatif t'vois pour les municipales, t'vois, pour... pour... pour essayer d'améliorer un peu le côté rural, d'être plus... mais euh... [court silence] ouais, y a du boulot.

Hum. Tu trouves que les, 'fin...

'fin c'est pas partout, mais...

Tu trouves que les enjeux qui sont spécifiques à... à ces espaces-là sont... pas vraiment pris en compte, ou sont pris en compte par les politiques ?

Euh non pas du tout, non.

Par la société tout ça...

Non... non... Non, non. Ben, à part... euh... je sais pas si t'as entendu, mais y avait des... y a des maires t'vois qui z'ont refusé euh... qu'on utilise euh des pesticides dans leur village et tout ça, donc euh... et après 'fin... j'ai connu, je connais des villages, j'ai découvert des villages euh je connais très bien des villages où ils sont... y a le côté alternatif qui est vraiment mis en avant, donc euh là y a des... là pour moi c'est des... c'est très cohérent euh... tu vois y a un très beau village, c'est... déjà c'est un très joli village, tout petit et... qui s'appelle Trémargat, c'est en... donc ça c'est en Bretagne. T'as déjà entendu parler ?

Ouais. J'ai un copain... un collègue qui travaille là-dessus.

Ah ouais ? [l'air intéressé]

Qui... ouais. Qui est allé faire...

Une thèse, là-bas ?

Ouais ouais une partie de sa thèse est à Trémargat.

Ah ouais ! Ah bah c'est rigolo ! Bon voilà 'fin moi je connais énormément de gens à Trémargat. Et je... j'adore ce village, t'vois quoi, c'est quand même fou ce qui s'est passé... et bon en plus c'est arrivé euh de l'après-68. Et puis là maintenant actuellement bon là y a plein de gens... enfin tout le monde est en bio quasiment, y a très... j'crois y a 1 ou 2 personnes qui votent le Front National, mais sinon voilà c'est, c'est... c'est que des gens qui z'ont un côté humaniste euh...

euuh et voilà 'fin puis... puis bon c'est un très beau village, 'fin qui... qui est à 100% énergies renouvelables... 'fin c'est super. Même si tu vois t'as des anti-chrétiens, euh... 'fin pas des... ils étaient pas du tout basés dans... mais ils ont... ils ont, ils ont donné euh... c'est... c'est de l'argent participatif qui a recréé la, le... l'église ! 'fin t'vois. 'fin t'vois j'trouve ça fort, quoi, t'as... pour des gens qui sont pas du tout, qui euh... qui étaient contre qu'on donne autant d'argent euh dans... dans les églises euh ben... ils ont donné de l'argent pour... pour créer le truc. Mais ouais ouais y a plein... y a des trucs bien ouais... mais t'vois ici euh il se passe des choses, bien aussi, tu vois. Mais euh bon... Saint-Antoine... ça a une mauvaise réputation au niveau... les Antonins, tu vois... quand on dit les Antonins... ils ont pas une très bonne réputation quoi.

Ah ouais ?

Non.

Ils remettent pas trop les choses en cause et tout ça ?

Si ils remettent les choses en cause ?

Ouais.

Non pas du tout [*catégorique*]. 'fin, pas... pour moi, non. Euh... heureusement y a quelques personnes qui participent maintenant à la mairie... et ben t'as... t'as Pierre qui... qui est conseiller municipaux. En fait t'en as 3... 3-4 qui sont assez raisonnables... qui sont pas du tout Antonins. Et euh... qui arrivent à faire des trucs. Mais bon... c'est... pour moi c'est très mou. Même par rapport aux pesticides et tout ça, pfoû. 'fin l'autre jour j'me suis pris la tête un peu avec Emile parce que... parce que ouais tu vois ici on a fait des analyses... 'fin on est, j'ai... j'ai lancé la campagne glyphosate, euh... t'as entendu parler de cette campagne ?

Oui oui.

Je suis le coordinateur de l'Isère en fait, en gros, euuuh... et euh... et donc nous on était une dizaine de la communauté à avoir fait le test. En-dessous... c'est un taux énorme hein le glyphosate

Ah ouais ?

Euuh... moi j'étais très surpris que j'en avais moins que Emile. Et... 'fin moi j'ai quand même 2,27, donc c'est 22 fois la... le taux qu'on peut trouver dans l'eau potable. Emile il en a 2,5. Et euh, mais euh... 'fin bon voilà on a eu ce taux-là. Bon il a... il a fait un petit projet papier qu'il a envoyé, qu'il a déposé à tous ses, à tous les conseillers municipaux, mairie tout ça. Euh, par rapport au glyphosate. Donc soi-disant y a des gens qui ont été sensibles et tout ça, 'fin ils ont tous été sensibles, mais euh... voilà c'est tout. 'fin là ils ont fait une analyse d'eau, de l'eau potable, sur 'fin de l'eau de la ville, et de l'eau de source qu'on a ici et une autre un peu plus haut. Euh bon y a pas eu de glyphosate dedans, mais... et voilà, là maintenant ils ont tourné la page, enfin c'est comme ça que je le vois. Mais moi... mais moi je veux plus du concret... [*attend un peu*]

Bah oui oui...

T'vois y a... un ancien maire qui... qui a failli me, au mois de juillet dernier, 'fin c'est le... là on est en fusion entre Saint-Antoine et Dionay qui est un tout petit village là-haut. Euh et l'ancien maire qui est conseil... conseiller adjoint du maire euh... ben en juillet il m'a pris par le col comme ça, alors que moi t'vois j'étais tout non violent, je... je l'agressais pas, tout ça. Parce que je lui disais que moi c'était important qu'on... qu'on... réunissait tous les paysans, tous les agriculteurs, tous les conseillers, qu'on parle maintenant là des problématiques des pesticides ! Quoi, je lui dis, comment ça se fait que moi j'en ai plein, euh... alors que je mange la plupart en bio. Bon après, en fait je pense que on a un taux, ici, élevé parce que bon on mange en bio mais... bon ptet aussi à cette période-là y avait plein de trucs aussi qui étaient pas bio.

Ouais.

Mais hum... Mais euuh... mais voilà moi j'avais... j'voulais qu'on fasse un vrai débat quoi 'fin t'vois un débat politique. Et bon Pierre il est moins... moins, moins... moins direct que moi, mais... mais moi 'fin j'trouve que... 'fin on se fout un peu de notre gueule quoi, à Saint-Antoine. 'fin puis les Antonins ils sont un peu chiantes quoi. [*l'air amusé*]

[*petits rires de ma part*] **Hum. Et euh... plus généralement, qu'est-ce que l'écologie ça t'évoque ?**

[*court silence*] C'est de la merde. Non j'déconne [*rires partagés*]. Euuh [*se racle la gorge*] bah l'écologie moi je suis sensible à l'écologie euh... moi ça m'évoque, qu'est-ce que ça peut m'évoquer l'écologie ? Euh ben qu'on a encore du boulot à faire par rapport à ça. Euuh puis bon ben l'écologie 'fin c'est... bon, bon c'est pas pour rien que j'suis Faucheur volontaire d'OGM, parce que bon c'est euh stopper euh le bon... 'fin être dans la sauvegarde des semences, et d'être... pas contre la technologie, mais contre la technologie qui détruit le... détruit la nature. Euuh... être contre les pesticides et bon, voilà. Mais euh, 'fin du coup ouais l'écologie ça me... j'entends le côté lutte, et j'entends le côté euh... ben quand je travaille dans le jardin en bas en fait ben je fais de l'écologie, aussi. Tu vois, c'est aussi créer quelque chose, créer... créer la biodiversité, créer euh... être dans le respect, euh... ouais. Donc euh y a le côté lutte euuh... non violente, et le côté euuh... création pour la beauté, la fraternité et la paix dans le monde quoi [*l'air mi-inspiré mi-amusé – légers rires de ma part*]. Mais voilà c'est...

C'est les valeurs que tu associes... 'fin...

Ben après, moi j'me dis pas... ouais ouais ouais... t'sais moi j'me dis pas... j'me dis pas écolo. 'fin t'vois, 'fin j'suis pas... euh, bon. Dans ma casquette politique, j'pourrais dire que je suis [*d'une voix claire et très articulée*] anarcho-communiste-écolo. Tu vois ? J'ai trois casquette. Mais j'aime pas les casquettes ! [*ton mi-sérieux, mi-amusé - légers rires de ma part*] Mais l'écologie... 'fin l'é... 'fin... 'fin en fait quand j'vois l'écologie, maintenant, j'vois aussi... si... ça me fait penser à la politique t'vois, la politique... en plus en ce moment on entend tout le temps parler d'écologie maintenant. Euh le climat 'fin bon y a plein de trucs. Mais avant c'était pas un mot que j'avais trop dans la tête, avant je... signifie... la signification de l'écologie, je sais même pas qu'est-ce que c'est [*court silence*]. Mais... mais euh mais ouais ouais euuh l'écologie euh... c'est important ouais. C'est important.

Donc y a des valeurs politiques que t'associes à l'écologie aussi ?

Ah ouais complètement ouais ouais. Ben en fait, maintenant, même c'qui est, ben, c'qui est très drôle, ça me fait très rigoler, c'est... y a énormément de partis politiques maintenant – ben par exemple t'vois le parti socialiste, ça s'appelle maintenant parti socialiste et écologie. T'vois ? T'vois, maintenant ils ont... ils ont affirmé... 'fin... mais ça fait quelques années, déjà, ils... qui mettent ça, qui z'ont mis ça. Tu vois déjà en 2012, ils avaient déjà cette étiquette. [*tousse, reprend d'une voix plus rapide*] Mais ouais l'écologie, c'est... ben c'est vrai que dans les luttes que j'ai pu faire, c'était beaucoup... via l'écologie, ouais. 'fin l'écologie était... après moi c'était surtout dans la base d'une vie simple et tout ça. Mais euh t'vois par exemple euh à la ZAD, y a le côté très écologique ! Parce que euh... c'est une zone humide, 'fin t'vois c'est pour sauvegarder la biodiversité, euh... arrêter de mettre du béton sur... sur de la nature. 'fin donc euh ouais c'est... c'est vrai que le mot écologie, j'le vois beaucoup dans le côté politique ouais. Mais euh... j'pense que ça fait partie de... ça fait très longtemps quoi puis bon euh... moi j'ai vécu dans... dans la campagne 'fin t'vois c'est... j'suis hyper sensible à la nature ouais. 'fin... même tu vois quand je faisais un feu de bois, 'fin j'coupais pas l'arbre, moi... 'fin j'peux en couper des arbres, mais... non c'est pas trop mon truc ! couper les arbres... c'est pas pour ça que je me dis écolo hein ! Mais c'est juste 'fin j'utilise le bois mort, ou euh l'arbre qui a déjà été coupé... 'fin avec

des copains on avait fait une cabane... collectif, avec un p'tit jardin collectif et... la cabane c'était du bois qui était coupé par EDF, on a tout récupéré 'fin on a coupé... Mais ouais l'écologie c'est politique quoi. Après, pas que, moi j'suis sensible au côté social. 'fin voilà j'suis d'une famille communiste donc du coup le côté social est... 'fin, pas... mon grand-père est communiste, mes parents sont pas... parti... ils ont pas la casquette du parti communiste, mais... mais, mais euh ouais ouais j'suis quand même... j'suis écolo social.

Hum. Et ces valeurs... euh ces valeurs liées à l'écologie, tu trouves qu'ici elles prennent sens, elles s'incarnent ici – pour toi ?

Eh beeeeen... [*longue hésitation, reprend sa respiration*] une vie en communauté crée l'écologie. 'fin... permet, en tout cas permet d'être beaucoup plus écolo... 'fin des fois j'me demande... bon. Une vie en communauté... ta question c'était ici. Donc euh...

Oui mais tu peux me répondre sur aussi la vie en communauté... et me dire après ici
Bah après. Ouais voilà, bah après pour moi une vie en communauté c'est euuh... ça permet d'être encore plus écolo que quand t'es dans... que dans une vie familiale, tu vois. Ou seul quoi. Parce que du coup tu partages beaucoup plus euh 'fin tu mets beaucoup plus de choses en commun, bah comme voilà, je disais, la machine à laver, les... des trucs comme ça. Des trucs tout bête, même les voitures ou 'fin t'vois bon même tout ça après tu peux prêter ta bagnole et tout. Mais euh 'fin y a quand même beaucoup de choses, puis les... la compétence... la compétence euh hum... euh des mains, 'fin tu vois ce que je veux dire, 'fin plusieurs cerveaux créent aussi... créent aussi une... une ben ouais pour s'entraider et tout ça. Après, ici, euh oui, y a un sens de l'écologie qui est mis en avant. Mais y a toujours les gros problématiques de recyclage, je te parlais de l'énergie, après on me dit que non mais l'argent, ça coûte très cher et machin. Bon, ok, d'accord, bon. Euh... moi ça m'énerve quand ils parlent d'argent parce que y a deux ans, on a fait, on s'est redispaché de l'argent... collectif, pour notre in... in, notre égo, in... notre côté individuel. Moi j'ai refusé l'argent. On était plusieurs à l'avoir refusé, y en a qui z'ont... qui étaient bien content d'accepter. Mais... moi t'vois j'aurais voulu qu'on achète euh soit... 'fin ptet pas qu'on se mette à Enercoop, mais au moins qu'on achète tout en bio, tu vois déjà, rien que ça, tu vois, moi ça me paraît...

Par exemple la question de l'énergie, ouais, ça a jamais été pensé de, d'être chez Enercoop ?

Si, si si ! Si ça a déjà été pensé mais y a toujours ce côté financier.

D'accord, c'est par rapport à ça.

Mais bon euh pff... moi je préfère mieux qu'on se mette à Enercoop et qu'on arrête euuh... 'fin en fait ici, enfin on va acheter aussi plein de trucs pour soi-disant l'accueil ou 'fin 'fin pour l'accueil des gens, les... soit des stagiaires, ou des groupes. Et qu'on achète des trucs alors qu'on peut les fabriquer nous-mêmes. Ou t'vois 'fin j'veux dire, si on installait des toilettes sèches, 'fin par exemple un truc tout bête hein, regarde toilettes sèches, c'est, y en a pas ici t'vois! Et j'trouve... Moi j'aime gérer ma merde, 'fin t'vois moi j'trouve c'est très écolo tu vois de gérer sa... en plus euh tu fais un super beau terreau. Moi j'en ai jamais fait euh... j'ai jamais vécu assez longtemps dans un endroit. Oh si 'fin, bof non non en fait ben ça met quand même 2-3 ans avant quand ça se décompose bien. Mais hum... hum... 'fin t'vois j'ai, ici on pourrait créer des toilettes sèches, 'fin t'vois et...

Et ça a déjà été proposé ?

Alors bah Emile, le... Emile le voisin là euh c'était un projet. Euh il avait proposé ça, mais euh... ça a pas été trop accepté. Y en a que c'est pas trop leur truc quoi. Et je trouve ça dommage.

Et pourquoi ça a été refusé ? Pour des raisons de confort, de... ?

Euh... d'hygiène, j'crois, pfou... des excuses bidon. Moi j'trouve que c'est beaucoup plus propre les toilettes sèches que les toilettes à eau. 'fin vraiment 'fin... moi j'ai vu la différence euh t'sais moi je... mon ménage communautaire, ah une de mes autres responsabilités c'est le ménage communautaire, y a deux toilettes et une douche. Euuuh... t'vois au bout de... de, de... faut que je repasse quasiment tous les jours moi dans les toilettes ici euh 'fin... Parce que je trouve c'est pas du tout hygiénique, quoi t'vois 'fin... l'eau, 'fin j'sais pas 'fin... j'sais pas, j'aime pas trop... [*reprond d'une voix plus claire et plus forte*] Mais euh non non c'est... c'était un peu... à l'époque c'était vraiment pas... [*court silence*] pas du tout accepté quoi. Après là euh... il faudrait relancer le projet ouais ! Après bon y a eu l'excuse du temps de travail, qui va gérer tout ça, machin machin... Moi ça me dérange pas du tout de le gérer, moi là... si faut remuer le compost et tout ça, 'fin je pense qu'on le remue pas le truc, mais en tout cas le gérer, gérer les trucs moi je... je... ça me dérangerait pas quoi ! Faudrait qu'on refasse une proposition. [*court silence*] Mais euuh... Après tu vois euh... bah euh même t'vois le... le truc euh bon t'sais ici on a des voitures communautaires.

Ouais.

Euuuuuh... donc si dans, dans ta question écolo, la communauté ici est écolo... euh... j'trouve qu'y a beaucoup de gens qui partent euh tout seul dans leur bagnole. Ou des fois y a... 'fin ouais, qui partent tout seul. Et dans... en fait dans la même journée, y a des gens qui z'ont besoin d'aller à Saint-Marcellin euh t'vois... soit pour aller faire des courses, ou t'vois, là on a besoin de quelque chose ou... enfin on avait besoin de quelque chose pour la cuisine tu vois par exemple et... du coup on emmène quelqu'un à Saint-Marcellin acheter le truc, alors que tu vois y a quelqu'un qui est déjà à Saint-Marcellin, 'fin t'vois...

Oui et profiter de...

Ouais. On fait pas assez de covoiturage entre nous quoi ! Tu vois ? Ça, je trouve ça vraiment dommage. Et moi je le fais pas trop non plus le cov... Enfin, après, bon les gens, 'fin t'façon moi je mets mon nom sur... on a une liste, 'fin on a un tableau de réservation... euh... moi j'mets mon nom euh... bon euh... bon j'prends pas souvent la bagnole hein ! Mais donc les gens si ils veulent venir, ils viennent me voir, mais après sinon je propose. Tu vois là par exemple samedi, j'vais en manifestation euh à côté de Grenoble, à Vi... Vizille ? Vizille ? C'est ça c'est Vizille ?

Si c'est ça, Vizille.

C'est Vizille hein ? Y a plein de Vi... ville, vi je sais pas trop quoi !

Ouais

Et hum... du coup j'ai demandé à des gens s'ils voulaient m'accompagner quoi tu vois, pour aller manifester quoi... [*court silence*] Mais tu vois le niveau covoiturage pff je trouve que c'est vraiment pourri quoi ! Enfin, c'est... Ouais... j'suis assez impressionné. Alors qu'ils se disent sensibles les gens hein mais en tout cas il y a pas trop eu... y a pas trop d'efforts. Qui est fait.

Pas plus de la part des vieilles générations, des jeunes générations ? 'fin c'est pareil ?

Ouais ouais ouais, les deux. Les deux.

Ouais. D'accord.

Bon, y en a qui sont... ouais 'fin v... les deux ne font pas... ne font pas attention, ouais.

Hum.

Mais y en a qui sont quand même sensibles, tu vois 'fin dans... dans la maison. Tu vois par exemple, ben... Emile, c'est quelqu'un qui est assez sensible dans le côté écolo et hum... et euh bah c'est lui qui a créé ce... ce tableau de réservation, qui a mis entre guillemets les premières règles disons, voilà faut mettre son prénom, la destination, comme ça si t'as besoin machin de... de... qu'on prenne la même bagnole et tout ça quoi. Mais euh... ouais. C'est pas... y a encore un énorme boulot à faire mais... moi j'trouve que pfou... 'fin... moi ça me paraît euh logique d'être

dans ce sens-là, mais y a des gens ils mettent plus des priorités euh... à des trucs que moi j'mettrais vraiment en second quoi. 'fin t'vois ? Mais moi, ça le côté écolo j'suis très touché par ça, y en a que c'est, ils sont moins sensibles. Mais c'est comme euh [*court silence*] même les gens, 'fin, qui pour moi sont moins sensibles... ils se disent qu'ils vivent en communauté parce que y a un côté aussi très écolo. T'vois ? C'est vrai, 'fin, c'est pas faux ! de mettre tout en commun, mais après c'est pas de mettre tout en commun...

C'est pas tout

C'est pas le tout, ouais. Ouais c'est c'est... c'est un ensemble, c'est via aussi des trucs qu'il faut que tu fasses personnellement quoi ! Voilà.

Néanmoins, vous êtes quand même euh reconnu en tant que Oasis, donc éco-lieu etc.

Ouais ben... [*l'air distant et non convaincu*] ça me... ça me pose question.

Ouais c'est vrai ? J'allais te demander si...

Ben après... après tous les Oasis n'achètent pas tout en bio. 'fin j'crois pas. Un peu quand même. Je pense, après je connais pas tu vois, tous les Oasis... après bon

Non moi j'avais entendu dire qu'y avait aussi les questions d'autonomie énergétique, tout ça ou au moins de...

[*très bas*] non ici on n'est pas du tout en autonomie énergétique.

Ou au moins, projeter quoi, enfin je veux dire, rechercher...

Ouais ouais ouais bah après t'vois ici on... y a déjà eu euh la question de mettre des panneaux solaires et tout ça mais ici vu qu'on est en patrimoine historique...

Oui, tu peux pas faire ce que tu veux...

Tu peux pas... faire ce que tu veux. [*inspire, reprend d'une voix plus claire et plus forte*] Mais... mais [*petits rires*] ouais ouais ouais, ouais ouais, ouais ça pose question ouais !

C'est un réseau qui t'intéresse toi le réseau des Oasis tout ça ?

Ouais ouais ouais ! ouais ouais. Après euh... euh... Pierre Rabhi euh j'aime bien mais j'aime pas tout. 'fin j'veux dire, il radote un peu j'pense. 'fin au bout d'un moment j'pense... et euh... mais... mais oui oui non mais 'fin en tout cas le projet Oasis, ça me plaît... ça me plaît bien. Ben d'ailleurs, en... dans... le bouquin, le tout petit bouquin là sur mes huiles essentielles, c'est... c'est un couple qui z'ont créé une Oasis depuis 2003. 'fin tu vois ils sont aussi dans ce réseau-là, 'fin... Mais euh... mais non mais ça me plaît bien Oasis ouais moi j'trouve que... j'trouve que... 'fin j'aimerais bien... ben là tu vois ce week-end y avait le... le festival. Et euh ben en fait j'trouve que je... j'aimerais bien y aller l'année prochaine. 'fin du coup participer aux ateliers, et puis ben représenter l'Arche quoi 'fin. Ça me plairait bien, j'aimerais bien avoir un peu, 'fin tu vois. 'fin parce que je peux les, je les connais pas trop, 'fin...

Tu connais de l'extérieur, tu connais pas trop dedans...

Non, ouais voilà je connais de l'extérieur mais je connais pas l'interne.

Ouais ouais... ok...

J'en ai connu un peu hein... des gens de... de, d'Oasis, mais... mais pas...

Y en a qui passent ici peut-être ?

Ouais ouais ouais, y en a déjà eu. Et puis y a eu ce réseau... 'fin le réseau REPAS, c'était... euuuuh... euuuuh... [*lentement, hésitation*] c'était euuh... c'était des gens... qui se formaient dans les Oasis en fait euuh... au vivre-ensemble, après à faire des constructions, et ils étaient, y en avait plein qui étaient venus ici... c'était, après je m'en souviens plus c'est quoi tout le concept de ce... du réseau REPAS et, qui fait partie des Oasis, mais c'était... c'était très intéressant. Et j'étais très content parce que du coup, ça ramenait énormément de... de têtes ici qu'on voit pas habituellement. Le réseau alternatif, tu vois. 'fin parce que ici je trouve on est dans un réseau alternatif j'appelle un peu bobo, et euh... mais là, t'vois y avait euh des cheveux longs,

des barbes, des dreadlocks ou j'sais pas ou... enfin, des dreadlocks euh... mais en tout cas 'fin voilà y avait une alternative que moi... je fréquentais habituellement euhh...

Et qu'y a pas trop ici ?

Et que je... que je... que je vois pas du tout là ! Que je vois pas du tout. Et d'ailleurs, je trouve que des fois on a même des jugements sur des... sur des gens... Tu vois, les punks à chien ici y en a plein de gens qui... 'fin après bon j'peux comprendre y en a qui peuvent sentir l'alcool et 'fin tu vois y a un peu de... comment dire... le punk à chien, 'fin voilà [*prend une voix grave, imitation*] c'est l'alcool, la drogue. Mais c'est pas que ça quoi 'fin les gens comme ça, j'ai... j'ai des punks dans... bon pas punk à se bourrer beaucoup la gueule mais... mais moi j'étais un punk... punk hippie ! [*petits rires de ma part*] voilà. J'avais plutôt cette casquette-là. Mais hum... mais ouais des fois y a un peu des... des jugements donc du coup y a... y a plein de gens aussi qui euh le milieu alternatif qui a déjà été ici et qui veulent pas y revenir je pense. C'est parce qu'ils ont vu trop de... différences... 'fin 'fin t'as hop on te regarde de haut en bas. D'ailleurs moi quand j'suis arrivé, on m'a... c'est comme ça qu'on m'a regardé hein ! De haut en bas. Tu vois moi avant j'avais un piercing dans le nez, bon je l'ai plus parce que... j'l'ai enlevé et j'ai pas réussi à le remettre, comme un con ! [*petits rires de ma part*] C'est, bon, j'étais un peu déçu, bon, c'est comme ça ! Mais euh ouais des fois y a un peu de regards sur... sur les gens alternatifs.

Hum. Et tu dis que toi par exemple t'as été regardé comme ça en arrivant. Tu penses que le fait de ta présence, ça a pu faire évoluer un peu les mentalités ici ?

Ah, ouais je pense ouais !

T'as déjà eu des conversations un peu explicites avec les gens ici sur ça ?

Oui bah bien sûr oui ! Oui oui ! Oui oui bien sûr, bon mais après c'est euh... euh... bon moi j'suis une grande gueule, euh 'fin t'vois j'me, j'me cache pas euh je... euh bon je me suis aussi vachement... apaisé aussi hein, j'étais aussi très « gngngn » [*son qui évoque l'énervement, la colère*] 'fin j'suis toujours un peu comme ça... Mais hum... mais euh ma manière d'être ou t'vois mes... les conneries que je peux dire ou... j'sais pas, 'fin ouais 'fin... mon... mon côté qu'on pourrait dire anarchiste a été complètement accepté et du... du coup euh ouais j'pense que ça a dû ouvrir aussi d'autres portes 'fin pour les autres. J'ai pas eu un échange... Il faudrait qu'un jour je pose la question un peu... 'fin de... mais euuuh... j'pense que j'ai dû ouvrir quelques portes ouais. [*silence*] Hum. J'pense ouais.

D'accord [*silence*] hum. J'arrive presque au bout de mes questions et j'ai encore quelques petits trucs à te demander. [Enquêté : ouais] Enfin, ça va sûrement se recouper avec un peu tout ce dont on a déjà parlé, mais euh... est-ce qu'y a... - y en a certaines que t'as déjà évoquées du coup je pense - y a des causes ou des revendications dont tu es particulièrement sensible ?

[*légère inspiration*] ben... la lutte sociale... la lutte pour la justice et la paix euh... tu vois par exemple le projet Jai Jagat moi je trouve ça super. T'as... t'as... ?

Oui j'ai entendu

T'as vu un peu ? Euh, je trouve ça super t'vois, 'fin donc ça c'est des revendications que j'aime beaucoup quoi. La lutte non-violente...

Et c'est des... revendications, pour lesquelles tu te sens particulièrement impliqué, engagé ?

[*d'une voix plus forte*] Euh... J'essaie de le vivre tous les jours.

D'accord. C'est ta manière de t'engager pour...

C'est ma manière de m'engager, puis après du coup moi après je m'engage beaucoup à l'extérieur aussi, 'fin là je... je m'engage beaucoup plus maintenant. Mais... mais... ouais ouais 'fin si si je m'engage [*hésite un peu sur le mot suivant*] humainement et bah maintenant j'essaie

de travailler un peu avec des réseaux locaux. Euh maintenant j'ai un lien avec euh... 'fin je commence à rencontrer beaucoup de gens du Parti Communiste aussi de Saint-Marcellin et tout ça. Euuuh... là j'ai des amis qui étaient ex-Gilets Jaunes et donc... 'fin j'ai une amie qui était ex-Gilets Jaunes et qui, en fait elle, elle est la responsable locale de la France Insoumise. J'ai fait une petite réunion mercredi dernier avec quelques personnes de la France Insoumise. Voilà bon après moi j'adhère pas à des partis politiques hein mais... mais en tout cas j'essaie de travailler avec des gens euh qui ont envie de partir sur des bases qui sont... qui sont cohérentes avec les miennes. Et euh... euh ouais non j'essaie de m'impliquer à fond ! Et même dans ma... dans la maison même hein du coup 'fin t'vois euh... quand j'suis pas content de... d'un truc sur... bah tu vois 'fin qu'on jette plein de légumes qu'on récolte euh j'trouve ça complètement débile donc euh du coup euh je... je dis haut et fort et... je, j'pose une p'tite gueulante en disant que ben c'est pas bien et que... qu'il faut qu'on soit plus cohérent par rapport à ce qu'on dit ou... 'fin en tout cas 'fin... 'fin oui plus... parce que l'Arche dit qu'on est cohérent, 'fin qu'on est écolo en plus 'fin c'est vrai que tu vois je vais revenir sur le truc Oasis c'est vrai que du coup ça me pose question. [*prend une inspiration bruyante*] Mais euh ouais 'fin en tout cas je... je... j'le dis quoi. J'le dis, mais...

Et cette... cette implication-là toi, elle t'apporte quoi ? 'fin j'veux dire, ça te fait vivre quoi ?

Euuuuh [*longue hésitation, réfléchit*] ça m'apporte plein de choses. Euh déjà j'apprends énormément de choses. Parce que aussi je me renseigne beaucoup. Donc du coup euuh... j'apprends beaucoup, beaucoup de choses. Mais je fais ça depuis que je sais ça... 'fin très jeune. Mais hum... donc euh ouais bon ça me, ça me... je... je trouve ça super agréable en fait de... de le vivre et de le faire. Après ça me fait aussi des frustrations. Euh parce que du coup euh bah des fois ça me pose question... ou le fait tu vois que... des frustrations parce que j'ai envie de l'instaurer beaucoup plus 'fin par exemple dans mon lieu de vie et que je vois que c'est pas compatible ou... ou que ça va être très lent donc euh du coup 'fin ouais des fois ça m'embête un peu quoi.

Hum hum, d'accord.

Mais sinon non non j'suis assez euh... moi j'suis plutôt heureux et... et même 'fin euh les gens comme euh... y a beaucoup de gens, 'fin en fait j'ai un... j'ai un retour, là c'est bon depuis quelques années, les gens me disent ça hein, et ça me touche en fait, j'suis très touché et euh et bon 'fin après, j'ai pas l'impression que je... que j'fais beaucoup de choses, mais euuh... mais y a des gens qui me disent quand même « c'est impressionnant Elouan, comment tu t'engages tout ça pour... pour mon jeune âge », tu vois ? Et, c'est vrai que... 'fin puis c'est vrai que ça fait très longtemps que je... que je suis dans... dans l'action entre guillemets et que j'essaie de... de vivre avec mes convictions et revendications. Mais tu vois ça me touche, 'fin, y a beaucoup de gens qui me disent ça quoi. Et je pense que c'est pas pour rien qu'ils m'ont donné la casquette du responsable de... de l'action non violente, dans la maison. Mais après c'est pas que des gens de la maison hein en fait, c'est les gens aussi extérieurs... extérieurs... donc euh voilà. Des fois j'suis un peu intimidé, si tu veux [*voix amusée, petits rires*]. Ça m'intimide.

Et euh pour toi ces... ces engagements-là ils peuvent s'incarner dans une... une vision commune pour... pour le lieu ou pour le territoire plus généralement ?

Ouais ouais ouais, carrément ouais. Après ça va être long ça, c'est très long ça, à mettre en place et à le vivre, mais euh, mais ouais ouais. Ouais ouais.

T'y vois quelque chose ? T'y vois une vision...

Oui oui bah après euh, euh... ben t'façon moi je me suis toujours battu localement 'fin t'vois je... j'pense que c'est en faisant local qu'on changera le global, comme Coline Serreau a dit dans son

film y a quelques années. Euh mais hum... ouais ouais si je vois quand même quelque chose... mais bon 'fin c'est, c'est, c'est... c'est long quoi ! Enfin tu vois ce que je veux dire ? C'est, t'as... 'fin puis bon y a plein de manières de... de faire ça quoi. 'fin... 'fin... ouais y a plein... y a plein de manières de voir, de changer... mais euh [*se racle la gorge*] je trouve qu'ici c'est, c'est... c'est plus difficile. J'serais en Bretagne, ça serait beaucoup plus facile.

Ah ouais ?

Ouais.

A cause de quoi ?

Euuuh... c'est que je connais déjà un grand réseau, t'vois ? Euh déjà ça, ça aide vachement. Et euh, que j'aurai plus, beaucoup plus de temps à m'impliquer plus localement, tu vois ? Et... et euh après à toucher beaucoup plus dans le local. Et, 'fin dans le... dans le... plus large quoi, départemental ou... Mais euuh... et que je pense qu'il y a beaucoup plus de possibilités en Bretagne que... que ici en Isère, quoi.

Comme... avec ce que tu disais, du fait qu'il y a un milieu alternatif, 'fin plus...

Ouais. Bah le milieu... le milieu alternatif en Bretagne il est vachement développé, quoi. Tu vois ?

Ouais. Et c'est pas un milieu alternatif « bobo » [*petits rires*] ?

Et pas du tout non, non non. Non non parce que tu vois y a... c'est pas du tout bobo... euh mais bon, y a... euh... il faut... et ce qui est intéressant en plus en Bretagne euuh... t'es en... t'es en conflit directement contre la société et les grosses multinationales. Parce que y a le truc intensif aussi. Donc euh y a t'vois on va dire t'as un contact direct [*frappe le dessus d'une de ses mains contre la paume de son autre main*], qui est vraiment très intéressant.

Que t'as pas ici ? Moins ?

Bah tu l'as ici, mais... c'est comme un peu partout en Fran... 'fin tu l'as mais euuuuh... on va dire, les grosses boîtes ici... bah ici tu te bats juste contre euh les gens qui plantent les noix quoi 'fin t'vois ce que je veux dire... ou des élus un peu corrompus. Mais en Bretagne t'as les élus corrompus, t'as... t'as les grosses multinationales, t'as... bon t'as plein de trucs qui est... qui est assez costaud quoi. Puis bon, historiquement parlant, euh l'industrie... Puis 'fin t'as toutes les grosses industries agro-alimentaires et euh 'fin tout est arrivé à l'après-guerre et tout ça. Et euh... et pourquoi aussi en Bretagne, ça serait plus intéressant, 'fin pas plus intéressant mais euh j'en verrai... plus la possibilité c'est que y a déjà une vocation de lutte depuis fort longtemps déjà en Bretagne, historiquement parlant, ça fait euh... aller on va dire euh là 'fin en fait quand y a eu les Romains déjà bon voilà, c'est y a 1000... ça fait 1800 ans quoi 'fin t'vois c'est... après la chute de l'Empire romain [*se racle la gorge*] qu'on a... que la Bretagne s'est vachement battue. Et euuh... puis le côté de... l'indépendantiste breton aussi qui a permis aussi de... de créer une autre... dynamique et énergie... pour changer un peu le système quoi 'fin pour... pour en tout cas instaurer des revendications euh... euuh... [*longue hésitation*] plus... plus cohérentes, 'fin au développement local quoi. Et durable.

Hum. Et ici ce genre de trucs, 'fin les... les héritages de... de... de la lutte, tu l'as moins ?

Bah ici bah oh t'as les héritages de la lutte euh de... de... de trucs de la Résistance, quoi tu vois, mais... Mais sinon, ici, non ouais 'fin c'est quand même...

Très localement pas forcément quoi

Bah... Ici c'est le pays du Dauphiné donc tu vois c'est quand même, bon... c'était le Dauphin qui était là [*prend une voix faussement noble*] [*rires de ma part*] très royaliste... Et euh tu vois Saint-Antoine, historiquement parlant, tu vois tous les rois sont passés à Saint-Antoine euh 'fin tu vois c'est vraiment... C'est un village aussi très... riche. Après bon y a ce côté historique de... de

l'hôpitaux, premier hôpital de France et tout ça. Mais... mais ouais non c'est clair que je trouve que, ouais c'est pas très... [*court silence, bruit de bouche pour signifier le dépit*] c'est pas très motivant. Après heureusement que y a des petites assos un peu comme partout hein, qui ont créé beaucoup de choses hein...

Ça me fait penser, le... l'événement de samedi dernier, c'était... y avait écrit « collectif citoyen Saint-Antoine en transition », c'est un collectif, ou c'est une association... ?

C'est un collectif. C'est un collectif citoyen.

T'en fais partie toi du coup ?

Euh... je suis adhérent, ouais.

D'accord, ok.

Ouais. Je participe pas aux réunions, je, je... j'en ai fait une fois. Ou deux fois. Mais euuh... [*souffle*] c'était trop... moi je... ben là c'était trop... euh mou.

Hum.

Trop mou ! Euh moi j'avais besoin de... de voir un peu plus... un peu plus loin. 'fin euh... ils font plein de choses, que je suis content qu'ils f... qu'ils fassent. Mais... mais bon moi je vis déjà en communauté ici tu vois, 'fin ce que je veux dire... 'fin, là, localement dans le village-même euh... pour moi c'est pas l'association qui euh... c'est pas cette association, 'fin je... je retire ce que je dis. Enfin heureusement y a quand même cette association-là qui est là. Mais je me voyais dans une autre... enfin je pensais... de faire des trucs plus marquants quoi 'fin... avec cette asso. Après bon là... ils ont fait le truc samedi dernier donc euh c'est bien. Mais euh... mais bon y a encore un boulot... un boulot à faire. 'fin... c'est... on va dire que on verra ptet dans un an t'vois, ou deux. On va voir comment ils... se développent. Mais... là j'ai pas l'énergie à faire le 'fin à aider là t'vois

A monter et tout ?

Et... ça fait déjà quelques années qu'il s'est monté hein mais... mais bon j'sais pas, j'ai... là je... [*court silence*] là c'est... pour moi ça serait superbe que y ait une liste... citoyenne pour les municipales quoi, voilà, c'est ça moi pour moi là qu'il faudrait faire quoi. Si on veut vraiment changer un peu tout ça 'fin. Là si on veut faire quelque chose politique, euh 'fin euh [*se racle la gorge*] 'fin montrer qu'on est là

Hum

Montrer que y a des gens, des, des... des citoyens euh lambda qui sont sensibles à des choses euh lambda... eh ben pour moi c'est être... dans... être aux municipales, ça serait peut-être pas mal quoi. A essayer de construire un peu tu vois, mais bon, c'est pas trop leur projet là.

Hum

Puis bon après t'vois... J'suis pas contre hein mais... mais t'vois quand la réunion où j'ai été, ils ont parlé de... deeee... comment on appelle ça ? Tu sais un endroit où on... on peut stocker des livres, tu peux mettre des livres à portée de main, enfin, t'vois tu... une boîte, une boîte à livres...

Une boîte à livres...

Une boîte à livres dans le village quoi. Pfff... j'veux dire... pfff... ouais... 'fin moi si c'est pour faire deux heures de réunion pour dire... 'fin t'vois je... bon, j'sais pas. Euh... moi je, j'suis pour le concret, faire des activités, faire des conférences ou j'sais pas, 'fin...ou t'vois j'sais pas... ouais faire des ateliers, j'sais pas, un truc plus créatif. 'fin après j'ai une... mais j'ai rien contre ce truc-là mais... c'est, niveau timing, 'fin t'vois 'fin euh... moi je préfère mieux là maintenant m'inté... bah je, je fais beaucoup plus de politique maintenant. Voilà, je m'inté... 'fin parce que là pour moi c'est pas assez politisé quoi. C'est bien, c'est pour le concret, c'est pour le truc local, village et tout ça, mais euh... ben par contre, là t'vois 'fin ils ont commencé un truc superbe,

c'est une euh... AVS... euh non pas AVS [*cherche ses mots*] 'fin en fait en gros c'est un centre... un centre euh pour les enfants en fait... pas un centre aéré mais... créer un truc où en fait collectivement on... on... euh... chaque personne qui a des compétences, on pourrait, 'fin... faire une gar... 'fin faire une énorme garderie, des trucs comme ça. [*court silence, reprend d'une voix plus assurée*] Et donc ils ont, une bonne partie de Saint-Antoine en Transition, ils ont lancé ce projet-là, et, qui va être... qui va être acquis là maintenant, et j'trouve ça super, et là moi je me suis en... 'fin, je me suis engagé à euh participer un peu à ce truc-là, moi j'trouve ça... là pour moi y a du concret. Parce que, voilà. En plus là c'est, ça peut, ça ramène plusieurs communes en même temps, 'fin là je me sens plus sensible à ça, localement quoi.

D'accord [*silence*] ok. J'ai plus de question.

T'as plus de question ??? [*rires*] merde !

Non. Est-ce que t'as... est-ce que tu veux ajouter quelque chose à tout ça ?

Euuuh... euh, j'sais pas. J'sais pas quoi dire. J'ai... j'ai l'impression d'avoir déjà dit pas mal non ?

Ouais ouais, non non bien sûr, c'est si jamais y a des choses qui te sont revenues après ou...

Ouais ouais

Je veux juste te laisser la possibilité [*rires*] si... Si y a des choses qu'on a évoquées et que t'as pensé, etc.

Euuh ouais [*réfléchit*]. Ben que c'est important de... de pas être individualiste et d'être plutôt collectif et... et hum... et... de retrouver la citoyenneté. Tu vois le mot citoyen, 'fin la citoyenneté... c'est un truc que je dis très souvent, maintenant actuellement, ça fait quelques années là que... 'fin ouais quelques années que je trouve qu'on a un peu perdu notre, 'fin t'vois je, notre sens de la citoyenneté t'vois, être citoyen... citoyen du monde.

Ça veut dire quoi pour toi ?

Been... être citoyen euuh... bah retrouver en fait euh... [*silence*] Le monde actuel, comme on disait tout à l'heure à table, pour moi il est très individualiste. T'vois, dans le côté très individualiste. Et pour moi le sens citoyen en fait citoyen c'est à l'ouverture de l'autre t'vois. C'est retrouver en fait euh sa place en tant que personne dans la société, euh avoir tes droits... tes droits de vie, et euh tes droits de t'exprimer, t'vois. Et, actuellement, on nous bloque tu vois t'as plus le droit de faire ci, t'as plus le droit de faire ça. Maintenant même tu fais une manifestation, t'as même plus le droit de manifester euh... 'fin voilà t'es, on est tout le temps mis sous pression de... de, de... de notre société, comme je te parlais aussi dans... dans le sens du collège et tout ça aussi où moi j'étais très choqué par le collège euh... c'est parce que tu vois on casse... En plus on fait des, des... des cours d'éducation civique, mais euh la citoyenneté pour moi elle est complètement mis... mis euh à euh... à terre quoi.

Hum.

Et euh donc du coup pour moi c'est de retrouver ses droits de, de... d'être humain quoi 'fin, de... de... ses droits de... de ouais comme... de vie quoi et... et hum... et de... de plus euh... 'fin le, le sens de la citoyenneté moi ce que je... je vois c'est que... euh... avoir une expression euh... pfou... ouais le sens de la liberté en fait

Hum

Que on est en train de perdre en fait t'vois. Et on est en train de perdre tous les acquis sociaux qu'on a gagné depuis fort longtemps et euuh... et quand t'essaies de te battre contre ce truc-là, 'fin on te rabaisse en fait, on te rabaisse, et tu... les gens ils se tuent pour pas grand chose et... tout ça pour... avoir un super téléphone portable. Mais... non, non, mais c'est, le sens de la citoyenneté c'est vraiment le sens de... de... ouais, d'une liberté... et de respect quoi. Et d'être

non-individuel. Ça j'trouve que, j'essaie de me battre vachement pour... dans, dans... dans ce sens-là.

Hum

J'essaie de proclamer un peu la citoyenneté. Après bon euh... voilà je dis ce que je pense là comme ça mais euh y a... je pense y a d'autres choses hein mais... [silence] voilà. [silence] Vivre. Faut vivre euh... Non mais c'est, ce que je pourrais, ce que je pourrais te redire c'est... euh bon on en a parlé un peu là mais sur la non-violence... euh c'est... c'est un truc euh... je crois, qui est vraiment important en fait dans ce monde. Tu vois ? Et euh... mais ce qui est le plus important actuellement, parce que y en a plein de gens qui... qui en parlent et qui le... qui le dit, mais c'est d'avoir des débats en fait, de ce que c'est la non-violence quoi 'fin. Qu'est-ce que c'est la violence et qu'est-ce que c'est la non-violence ? Euuh parce que quand... quand on entend, t'vois, des gens qui manifestent et qui cassent des choses – 'fin et souvent des fois c'est pas... c'est pas que des... manifestants et, bon... y a la police et tout qui peut casser – mais euh 'fin pourquoi on en arrive jusqu'à là t'vois ? Et c'est quoi la première violence qui est là ? Tu vois, c'est... pour moi c'est la violence sociétale t'vois... c'est ça qui crée après aussi la violence. [inspiration bruyante, reprend d'une voix plus claire] Et je trouve que en ce moment, on... on parle plus [plus pour exprimer la négative, pas l'augmentation] de ça en fait. On parle plus de... la non-violence, la violence euh... 'fin la non-violence on en parle pas, on parle que de la violence, et on dit que c'est... c'est euh c'est le peuple qui est violent et c'est pas la société quoi. Et... et je pense que ça, c'est un... c'est des trucs... moi j'aime... j'aimerais faire en tout cas euuh... là j'ai un projet quand même c'est de faire des conférences, 'fin pour... les valeurs de l'Arche. Et euuh... et de parler de ce que c'est la non-violence. Et la violence, quoi. Et, je trouve que c'est intéressant, 'fin... moi j'aime bien en... en tout cas j'aime bien débattre avec des gens euh... de qu'est-ce que eux ils pensent de, de... c'est quoi la violence, pourquoi ça c'est violent pour eux. Parce que moi on m'a dit euh... plein de fois... « ouais... c'est hyper violent euh... euh... quand on jette des cailloux et tout sur les flics et tout ». Mais, et moi j'ai souvent, 'fin les gens qui me disaient ça, c'était des gens qui étaient à fond sur la non-violence [imite, d'un air rigoureux] et tout ça, et qui... très intellectuel. Mais moi chaque fois je leur posais la question « est-ce que toi, t'as été en manifestation, toi est-ce que t'as été en première ligne, t'vois, est-ce que tu t'es déjà fait gazer ou est-ce que tu as déjà vu visuellement t'vois, quelqu'un se faire tabasser ou, ou un papi ou un... ou un pauvre bébé dans une poussette qui se prend du gaz, est-ce que... Et... est-ce que t'as déjà vu ça quoi ? Non et est-ce que tu peux essayer d'imaginer ce que tu pourrais sentir quand tu vois ça... est-ce que tu sens de la haine ou de... ou est-ce que tu veux... non j'suis non-violent, je réagis pas, 'fin en tout cas je vais voir, parler, mais ça... ça se passe pas du tout toujours comme ça quoi ». Et tu vois y a plein de gens. 'fin t'vois même dans la maison hein à la communauté, y a des gens qui comprennent pas un peu les actions dits violentes, t'vois. Et... parce que, bah pour eux, voilà ils jettent des cailloux, machin, j'suis... mais, bon... Y a... va connaître la violence et, c'est ça qui est très intéressant avec Ermanda qui va être la responsable euh de la maison, c'est que... et en discutant une fois avec elle, hum... c'est que elle en fait elle a connu Franco, 'fin elle a... en Espagne du coup... Et euh donc elle a été très militante contre le... contre Franco et tout. Et [se racle bruyamment la gorge] donc du coup vraiment... très sensible à la dictature et tout ça. Et hum... Et elle disait que tu vois même encore actuellement euuh... qu'elle serait bien... elle aurait pu être dans black block, tu vois... Et... et moi ça me fait bien marrer d'une personne qui... qui a créé une communauté non-violente, que ça fait j'sais pas 40 ans... 40 ans que... elle a rencontré Lanza Del Vasto et... qu'elle dit ouais ben mais j'aurais pu aussi être black block, tout ça, machin machin machin... donc elle est sensible à ça, 'fin moi j'pense qu'on va pouvoir créer beaucoup de choses, en tout cas pour faire des

conférences ou en tout cas parler de... en lien avec la société et... et de la violence et de la non-violence. J pense... j suis plutôt assez content de cette... nouvelle... nouvelle étape quoi. On va essayer de... d'avancer.

Hum. Ok.

Voilà. Je crois que j'ai pas mal parlé.

Bah merci beaucoup d'avoir répondu

Il est déjà... 10 heures moins vingt

Questions signalétiques

- date de naissance : 1990

- activité professionnelle : « légalement... dans... pour la société je suis jardinier-maraicher », « **En fait vous déclarez quand même une activité professionnelle ?** Ouais ouais ouais moi je suis en CDI ici, 24h. En fait on est tous salarié, enfin... un couple... dans un couple y a une des deux personnes qui est salariée »

- dernier diplôme obtenu : « euh... mon permis de conduire... en 2008. J'ai pas de diplôme. J'ai vraiment pas de diplôme »

- date d'arrivée dans la communauté : 4 février 2014

- adresse mail pour le recontacter : xxx « arobase, adresse alternative, posteo ». « c'est une adresse allemande et euh ce qui est intéressant avec eux, bon, c'est hum... c'est sauvegarde de... 'fin pas sauvegarde... vie privée, fin [**confidentialité**] confidentialité de ta vie privée, pas de pub... je reçois aucune pub tu vois, c'est vraiment agréable euh... [*se racle la gorge*] les bases de stockage de tes mails sont avec l'énergie renouvelable euuuh et... y a d'autres vertus encore ! Je sais plus trop quoi. C'est... c'est un truc allemand, et ce qui est intéressant c'est... 'fin... 'fin bon c'est payant hein, mais c'est pas cher, c'est 1 euro par mois... j'veux dire, ça fait 12 euros par an... franchement... [**ça se fait**] 'fin ouais, je préfère mettre 12 euros... et au moins 'fin voilà 'fin moi c'était sur le côté euh... euh vie privée, sans pub et euh... et encore plus le truc de l'énergie renouvelable [**ouais comme on parlait tout à l'heure**] ouais parce que les bases de données euh t'sais t'en as qui sont sous l'eau, t'en as... c'est... c'est... c'est ouf ! C'est ouf ! [**c'est sûr que ça pollue mille fois plus que du papier**] Ouais. Ouais complètement ouais. ».

Entretien n°4 - Pauline

La mère de Pauline, que j'ai également interrogée, m'a conseillé de discuter avec elle. Elle n'habite pas à l'Arche, mais a grandi ici. Actuellement enceinte, elle rend visite à ses parents quelques jours. Je lui présente le cadre de mon enquête.

Du coup, toi tu as vécu ici... Tu t'appelles Pauline, c'est ça ? Pour que je puisse noter... Euh tu as vécu ici de quand à quand exactement ?

Ben... principalement de ma naissance en 1990 à 2008... 2008 où je suis partie faire mes études. Mais bon après j'y revenais pas mal de week-end... Après mes études, je suis revenue un peu passer du temps ici... L'année dernière je suis venue passer deux mois, donc ça... bon... puis je viens quand même très souvent.

Parce que tu habites où maintenant ?

À Lyon.

À Lyon, d'accord. Et depuis que tu as quitté ce lieu, t'as toujours habité à Lyon ?

Euh ouais à peu près, 'fin j'ai fait mes études à Lyon, un peu à l'étranger, et puis euh j'suis... 'fin je suis revenue... pendant deux ans, je gravitais plus ou moins autour d'ici après mes études, parce que j'ai fait des petits boulots et le reste du temps j'étais là quoi. Et là ça fait... euh... 4 ans peut-être que je suis encore de nouveau à Lyon.

D'accord. T'as fait des études de quoi à Lyon ?

J'ai fait sciences politiques aussi. Et puis j'ai fait un master économie sociale et solidaire.

D'accord ok. Et euh du coup t'as vécu euh... parce que t'es allée un peu vite, je suis pas sûre d'avoir tout suivi [petits rires]... t'as vécu ici jusqu'à en gros que t'as eu ton bac
Ouais

T'as fait 5 ans...

5 ans d'étude ouais

À Lyon.

Après pendant deux ans j'étais de retour plus ou moins ici. Après je suis retournée travailler pendant trois ans et demi à Lyon. Je suis revenue passer deux mois ici. Puis après, je suis retournée à Lyon.

D'accord. Et euh qu'est-ce qui t'a motivée à partir quand t'es partie en... c'était pour les études, c'est ça...

Ouais c'est ça, ben après le bac de toute façon on n'a pas trop le choix ici. Après je pense que en ayant 18 ans, c'est un peu le rêve de pas mal de... [petits rires] de jeunes de partir vivre ailleurs, donc... Moi je suis partie à Lyon avec euh... y avait une autre fille qui était d'ici, on s'est mis en coloc avec encore une autre copine, à Lyon quoi.

Et ça s'est bien passé de... parce que du coup, avant d'aller à Lyon, comme autre expérience de vie, 'fin... tu n'avais vécu qu'ici ?

Ouais. J'avais vécu qu'ici, après bon on a toujours été scolarisés au village et puis au lycée du secteur donc du coup on n'était pas non plus complètement coupés du monde...

Le lycée, c'est à Saint-Marcellin ?

Ouais, au collège-lycée, à Saint-Marcellin.

Ok, d'accord. Et ça t'a fait quoi d'arriver à Lyon ? 'fin c'est quand même très différent...

Ouais, ça a pas été hyper évident l'intégration, 'fin moi ça s'est... je pense que c'est pas qu'une histoire d'avoir grandi en communauté, je suis pas hyper... euh... je m'intègre pas facilement dans un groupe, donc du coup ça a toujours été des fois un peu, les débuts de... de... 'fin du collège... et

puis surtout du collège et de la fac, ça a été un peu difficile. Après ouais c'est sûr je me suis retrouvée à Sciences Po et en fait je me suis retrouvée à être dans les seules qui venaient d'un milieu euh social pas aisé en fait. Du coup ça a été un peu bizarre euh 'fin je me suis retrouvée dans un monde euh que je trouvais un peu très différent [*éclats de rire*]. Mais... mais après c'était pas non plus euh très... trop difficile. C'était pas hyper évident, mais c'était pas...

T'y as été de 2008 à 2013, du coup ?

C'est ça. 'fin en fait, j'ai fait deux ans à Sciences Po Lyon. Après euh j'ai fait un an au Brésil, à Rio. Après j'ai refait un an à Sciences Po. Et après j'ai fait mon master Economie sociale et solidaire en doub... du coup j'étais à la fac, mais je faisais quand même en double diplôme avec Sciences Po donc j'avais quelques cours à Sciences Po...

C'était à Lyon 2 le master Economie sociale et solidaire ?

Ouais. C'est ça.

Ok.

Voilà [*petits rires*]

Et euh... en-dehors du milieu des études, des... 'fin du milieu social on va dire, etc. euh le changement de lieu de vie, entre un lieu comme ici, 'fin je veux dire, au-delà de l'aspect communautaire, etc. à... à une ville comme Lyon, ça... tu l'as vécu comment ?

Ben moi j'étais assez contente, mais je pense que c'est aussi le... le... le fait de s'indé... de devenir indépendant de sa famille, de... 'fin c'est un moment un peu grisant de la vie quand même. Du coup j'ai bien aimé ça, 'fin voilà j'ai fait comme tous les autres étudiants, j'ai fait la fête, j'ai... [*petits rires*] Après je m'en rappelle que ça a été assez difficile le Brésil, au début que j'y suis arrivée. J'ai pris une bonne claque quand même, sur euh... euh... 'fin j'ai trouvé que c'était hyper individualiste et du coup ça m'a... ça m'a un peu confrontée, ouais un peu à ça [*petits rires*]. Mais... mais grosso modo les études, enfin le fait de partir de la communauté, je l'ai plutôt bien vécu, mais après je pense que c'est plus tard que tu te rends compte que bon ben ça y est, t'es partie et... et que ouais du coup tu vis plus dans le même monde que quand tu étais enfant. Mais bon au début c'était nécessaire et... et plaisant, 'fin c'était... Après, maintenant, je me pose la question des fois... de me dire bon ben oui maintenant j'y suis plus mais y a des choses du coup que je revivrai plus et... et là c'est plus difficile quoi à accepter mais...

Parce que maintenant tu vis euh... à Lyon...

Ouais, dans un appart', normal, euh 'fin c'est... une vie assez normale quoi [*petits rires*].

Ça te convient ?

Bah.. c... oui ça me convient mais le problème c'est que, oui c'est plus... euh... y a des ch... y a beaucoup de choses qui me manquent de... d'ici quoi. Donc du coup...

Comme... comme sur quel aspect ?

Ben... tout ce qui est de la vie communautaire euh... les événements, les fêtes, les trucs comme ça. Le fait de développer euh... l'aspect spirituel, mais en groupe, parce que je trouve ça très dur à faire seule... Le fait d'être avec des gens avec qui on a une communauté de valeurs... Beaucoup de choses en fait. Parce qu'en fait tout est assez différent, et du coup... ben c'est pour ça que je suis revenue pendant deux mois l'année dernière, c'était aussi un peu un moment où moi dans ma vie, je me posais la question de euh... par rapport à mon couple et tout ça, si je... si je continuais dans le chemin que j'avais pris, et j'avais toujours ce truc dans la tête de est-ce que y a pas une partie de moi qui a envie de revenir à une vie comme ça... Ce qui est pas du tout le cas de mon conjoint, du coup c'était un peu le choix à faire entre [*rires*] entre deux trucs... hyper opposés. Lui il vient de... de... enfin... lui en plus, il est Marocain, il vient de Marrakech. Il a pas grandi en France. Et donc du coup c'est vraiment... on a vraiment... on vient de deux mondes vraiment très différents. [*rires*]

Il a déjà... il est déjà venu ici ?

Ouais... Oui non mais après il aime... il aime ici, mais c'est vraiment pas un type de vie qui l'attire.

J'imagine, oui...

Puis qui a pas non plus compatible avec lui ce qu'il est... Bon voilà il est musulman pratiquant, il est pas très... 'fin pour lui c'est pas sa... ça convient pas quoi le mode de vie d'ici.

Tu parlais tout à l'heure de... d'ici comme une communauté de valeurs. C'est quelque chose qui... que tu sens comme ça, que t'as toujours senti comme ça ? Le côté les valeurs partagées, etc.

Ben c'est-à-dire que oui forcément, je me retrouve pas mal dans mes idées avec les gens qui sont ici [petits rires étouffés], c'est... c'est ça qui m'a formatée aussi hein donc euh du coup euh... Pour moi la communication elle est facile avec les gens d'ici. Euh... pas forcément toujours à l'extérieur, donc euh... c'est un peu les valeurs qui m'ont forgée donc du coup euh... moi quand je reviens, quand je suis ici, c'est une sorte de facilité... Et puis euh ouais c'est sûr, c'est des valeurs qui me sont chères et tout et... que j'arrive pas forcément à partager avec mes... mes connaissances à Lyon.

C'est quoi du coup comme valeurs... que t'évoques ?

[inspire profondément, petits rires] Alors euh... je pense y a une manière de communiquer déjà, qui est assez propre. Euh après bon c'est tout ce qui est l'écologie, la spiritualité, le [souffle, court silence] j'sais pas, une manière aussi de... de faire la fête, de... de... en fait un peu tout faire hein parce que c'est... Bah après c'est... ouais faudrait que je réfléchisse un peu [rires].

Quand tu dis des valeurs proches sur l'écologie tout ça, tu... c'est quelque chose que tu as toujours ressenti ici ?

Ben oui. Ouais ouais. Ben maintenant justement moi je me suis un peu éloignée de... de ça, 'fin je me considère pas comme quelqu'un de extrêmement écolo [petits rires gênés], mais ouais c'est un truc que je m'en rends compte... qui fait... une préoccupation qui, je me rends compte, fait partie de... ben fait partie de moi et du coup euh... euh... où je me confronte souvent avec d'autres en fait. A trouver... 'fin je m'en rappelle, au début que j'étais avec mon conjoint... c'était... c'était rigolo quoi parce que toujours il faisait des trucs qui pour moi étaient très choquants et [petits rires étouffés]... et ouais je me suis rendue compte que j'avais quand même une manière de penser qui était... imprégnée de ma vie en communauté. Euh sur euh... des trucs tout simples hein... manger bio... les poubelles... les v... la voiture, le fait d'essayer de pas prendre la voiture, le fait de pas acheter... je suis très peu consommatrice par exemple, je pense, des trucs comme ça.

Hum hum. D'accord. Et euh plus généralement, sur la vie ici, étant... enfin, le temps que tu y as passé, ça... tu l'as vécu comment ?

Ben plutôt bien hein parce que... en plus moi j'ai... j'étais d'une génération où on était très nombreux, les enfants qui avaient ma tranche d'âge. Donc euh... on était à peu près une quinzaine au début quoi de... vraiment quasiment mon âge quoi. Donc c'était... moi j'en retiens comme euh... 'fin déjà j'ai des relations maintenant avec toutes les personnes avec qui j'ai grandi ici. Je pense que c'est pas le cas de... après ça a jamais été le cas avec n'importe qui d'autre avec qui j'ai lié une amitié en fait, sauf les personnes plus récentes. Mais hum... ouais on continue de... de se considérer... bon pas comme des frères et sœurs, mais y a un peu un lien de ce type-là. Euh... après aussi très libre comme enfance, parce que finalement nos parents n'avaient pas besoin de nous garder ou de nous occuper ou quoi, on faisait notre vie [petits rires] d'enfants, tous ensemble sans se préoccuper de... de nos parents ou de... Après euh... ouais y a aussi plein de choses qui sont géniales pour les enfants, toutes les fêtes, tous les... les événements, les... on a fait des fois des sorties, des... des vacances entre enfants, on était emmenés par quelqu'un, des sorties

au lac, des sorties ci ou là [*petits rires*]. Ça, toujours... ouais j'ai beaucoup de très très bons souvenirs... on avait beaucoup d'espace, beaucoup de... voilà. Euh... après un peu plus difficile, pour l'intégration à l'école, parce qu'on était un peu... un peu stigmatisés [*rires*] donc surtout à l'école du village, maintenant je sais que c'est un peu différent, ils ont moins ce problème-là les... les enfants de maintenant. Mais nous à l'époque en fait la communauté elle était pas créée depuis longtemps, et du coup elle faisait très peur...

Au village, tu veux dire ?

Ouais. Sachant que bon au début, ici ils faisaient pas non plus leur part pour pas paraître trop bizarre, parce qu'au début de... de la création ici, ils avaient encore un costume, 'fin tu vois des trucs un peu bizarres [*petits rires étouffés*].

Que y avait du coup encore à l'époque où tu étais enfant, tu veux dire ?

Oui. Oh ça s'est arrêté très vite, parce que j'ai très peu de souvenirs, mais ouais. Ouais... et en fait du coup au village on était vraiment... à part quoi. Euh... après au collège euh on était un peu moins connus donc euh... mais oui moi j'ai toujours eu des questions d'autres enfants super bizarres euh « est-ce que vous dormez tous ensemble ? » « est-ce que c'est vrai que ci, est-ce que c'est vrai que ça ? ». Et c'était toujours des trucs complètement farfelus [*petits rires*] mais euh... ouais donc pour moi ça a été peut-être un peu plus compliqué à l'école. Surtout au collège, où je suis la seule à être partie au public. Et les autres sont tous partis au privé. Donc ça a été un peu plus dur, mais bon... je m'en suis remise [*petits rires*].

Ouais. Mais au collège, t'étais moins identifiée comme venant d'une communauté et tout ça, quoi les gens se... non, j'imagine par rapport à...

Oui oui mais quand même les... bah les gens qui le savaient, c'est par là que j'avais des questions bizarres. Des trucs euh... Et où du coup... moi je pense que le problème, après je sais que tous les enfants l'ont pas vécu comme ça donc c'est pas un... 'fin je pense que ça vient aussi de mon caractère à moi, mais... je pense que le fait qu'ici on ait une relation un peu plus fraternelle, c'est-à-dire que on choisit pas nos copains ou nos copines, on... de fait, on est ensemble donc on fait avec quoi, on avait pas besoin de se lier d'amitié du coup j'avais pas fait cet apprentissage-là et j'avais du mal à... à rentrer en contact. Après je... c'est assez personnel parce que je... 'fin les autres copains d'ici ont pas forcément eu ce problème-là, donc je sais pas. Moi en tout cas c'est un peu comme ça que je l'interprète quoi. j'ai pas vraiment appris à me faire des amis, et du coup au collège ça a été un peu pfiou... Et après au pri... au lycée, ça a été beaucoup plus simple. Je pense aussi les enfants deviennent un peu plus intelligents...

Oui... oui c'est sûr que c'est plus simple. [*court silence*] Et hum si on revient sur un peu ton... 'fin ton choix de vie actuel, ou 'fin le fait d'avoir... d'être euh... partie vivre à la ville etc. pour les études, c'était... c'est quelque chose que tu as toujours imaginée ? 'fin t'as toujours pensé que... que tu vivrais euh...

Que je partirais d'ici ?

Que... bah ma question est un peu double, c'est-à-dire ouais que tu partirais d'ici euh et que tu partirais pour aller vivre dans une ville ?

Hum... Euh... Bah déjà y a pas de... dans la communauté c'est jamais considéré que... les enfants de la communauté peuvent rester dans la communauté. C'est-à-dire que... c'est jamais allé de soi, de toute façon, y a jamais personne qui est ja... genre jamais parti. Et c'est pas du tout le souhait des gens de la communauté. Ils poussent pas du tout... personne pousse ses enfants à rester. Euh... donc euh c'était pas une question qui se pose le reste du temps « ah est-ce que je vais rester ou pas ? ». C'est je pars et après, y en a... 'fin y en a deux qui sont revenus... Elan et Emma. Et ouais Emeric aussi en fait [*petits rires*]. Mais euh... du coup c'est même pas une question qui se pose en fait. Euh... et je pense que un enfant qui juste resterait là, il... ce serait pas possible, il serait même

pas accepté en fait. Il faut après faire la démarche de demander à intégrer la communauté. Donc c'est pas un truc qui... Et après est-ce que moi j'ai fait vraiment le choix de [*petits rires*] vivre en ville, non, pas vraiment. Bon après j'ai fait le choix de partir faire des études à Lyon. D'habitude c'est Grenoble, moi je sais pas pourquoi, je voulais absolument pas aller à Grenoble. Vraiment, je me rappelle pas vraiment pourquoi [*petits rires*], mais...

Tu connaissais déjà la ville, 'fin Lyon comme Grenoble tu les connaissais en tant que ville, ou...

Ouais, un petit peu ouais. Et euh... ouais à l'adolescence 'fin j'étais assez indépendante, j'suis partie du coup... aller voir des amis dans les villes plus loin... quand j'étais au lycée quoi, toute cette période, j'ai fait plein de trucs. Donc euh... et euh... et après le fait de... de vivre en ville, bon ça ça s'est fait un peu... parce que... [*petits rires*] c'est... c'est ça que j'ai trouvé, 'fin c'est l'enchaînement qui a fait que je suis toujours à Lyon mais je... je voudrais quitter Lyon [*petits rires*].

Tu voudrais quitter Lyon ?

Ouais. J'aimerais bien retourner à la campagne ouais. Hum.

Hum. Tu... tu travailles là ? 'fin je veux dire, c'est pour ça que t'es restée à Lyon ?

Ouais... ouais ben j'ai... en fait, après mes études je suis revenue par ici, je voulais essayer de partir à l'étranger, puis je... j'ai trop galéré, 'fin j'avais pas de moyens de... de pas être payée et j'ai trop trop galéré à trouver un boulot à l'étranger. Et puis finalement je... je suis allée travailler pour l'association Forum réfugiés, je sais pas si tu connais... Et en fait je suis restée trois ans et demi à Forum réfugiés. Après je suis partie... j'ai démissionné et en fait là j'y suis retournée depuis décembre... décembre dernier. Et bon maintenant, je suis avec mon conjoint qui lui est informaticien et... et bon il a quand même besoin d'une très grande ville [*petits rires*] pour travailler.

Ouais. Ça serait compliqué pour lui de... de déménager hors de la ville quoi ?

Ouais ben... c'est-à-dire que de toute façon il doit y travailler quoi dans la grande ville donc pfff... on réfléchit un peu aux solutions pour pouvoir vivre un peu à la campagne mais fff... c'est pas très... pas très facile, après je sais que... qu'on y arrivera parce qu'on a tous les deux envie de... de au moins pendant un temps vivre à la campagne donc euh...

C'est quoi qui fait que t'as envie de vivre à la campagne ?

[*court silence*] Ben... je crois que j'utilise plus trop les avantages de la ville [*petits rires*]. Toutes les sorties, les trucs culturels, les trucs comme ça... Je me suis un peu plus posée et... et du coup ça me manque le vert, la montagne, euh le... [*rires*] 'fin d'avoir grandi aussi dans un cadre comme ça pfff... après c'est [*petits rires*]. Et puis je me vois pas trop élever des enfants en ville. Juste par exemple l'idée d'emmener un enfant au parc, ça me... ça me tue [*rires*]. Du coup voilà comme on attend un enfant... [*court silence*] Après c'est sûr que moi j'aimerais bien pouvoir trouver euh la campagne où y a un petit peu des initiatives collectives, pas fo... pas une communauté du coup parce que c'est un peu trop pour... pour mon conjoint, mais... au moins un truc qui moi me rapproche un peu de ce que j'ai vécu en étant enfant.

Tu dis que c'est trop pour ton conjoint, mais pour toi, 'fin je veux dire... toi t'as besoin d'une dim... de quelque chose de collectif quand même ? 'fin...

Ouais...

Que y ait quelque chose de... un peu collectif...

Hum...

Et tu trouves qu'en campagne actuellement c'est quelque chose qu'on retrouve pas ?

Euh...

Ou en ville, d'ailleurs ? Dans... hors de la communauté, y a déjà un peu des formes de collectif que t'as...

Ouais, y a des choses, après euh... euh... je... ouais... je... c'est pas très abouti cette idée-là mais... je sais pas moi par exemple ça me plairait... 'fin un habitat un peu groupé, qui soit du coup pas une communauté, parce que ici c'est une communauté très communautaire, tout le monde travaille dedans... quelque chose qui est impensable pour mon conjoint, il veut être indépendant dans son travail, il veut faire... faire ce qu'il a envie [*petits rires*]. Bon. Je sais pas, après ça peut être un machin groupé, ça peut être sous plein de formes en fait. Mais après ben la vie de... genre juste de parler avec ses voisins ou avoir des échanges comme ça, pour moi c'est pas un truc qui est assez compatible non plus quoi [*petits rires*].

Les... les raisons pour lesquelles tu... tu voudrais une vie un peu en collectif, même si c'est pas en communauté, tu sais... t'as déjà identifié euh qu'est-ce que tu apprécies là-dedans ? Enfin qu'est-ce que tu apprécierais ? Pour ta vie d'adulte je veux dire.

Je pense que... ouais, ça t'oblige un peu à... à développer certaines dimensions de soi que sinon tu laisses un peu euh... au repos, enfin... bah déjà tout ce qui est par exemple militantisme, tout ce qui est... euh... 'fin moi je sais que j'ai beaucoup de mal à... à... à être active seule... sur un peu toutes les dimensions [*petits rires*]... Mais après non j'ai pas réfléchi vraiment à ça [*silence*]. Hum. Bah après je pense que c'est aussi juste que ça me manque de... de mon enfance, mais j'ai... pas vraiment identifié pourquoi [*petits rires*].

Ouais. Et euh... hum... attends, j'avais une question et je l'ai perdue [*petits rires*]. Euh... oui ! En ville euh, tu parlais de militantisme, y a des formes collectives de militantisme que t'as pu rencontrer en ville, que t'as pu vivre en ville ? 'fin en ville, je veux dire, à Lyon, dans ton expérience d'habiter à Lyon ?

Ouais ben moi j'ai... en fait, c'est justement aussi pour ça je pense que c'est important pour moi de... la vie en collectif de... de... de vivre vraiment... c'est que j'ai vraiment du mal à fragmenter, à aller faire du bénévolat dans telle asso, à m'engager dans telle lutte pour tel truc ou quoi... en fait je le fais pas, du tout. Et... 'fin ouais j'ai vraiment besoin d'être dans une dynamique où c'est un peu un tout [*petits rires*]. Après non, j'ai pas... à Lyon je me suis investie dans à peu près rien. J'ai... bah juste par mon travail, comme je travaille avec Forum réfugiés, 'fin forcément, sur la cause des migrants, un peu. Bon c'est un travail salarié, c'est pas... 'fin c'est différent de... En tout cas par exemple je pense que c'est pas un hasard si je travaille chez Forum réfugiés, c'est que je sais que j'aurais du mal à avoir un travail alimentaire plus un engagement machin, j'ai besoin que ça fasse partie du truc quoi. Que... que tout aille un peu ensemble. Je... j'arrive pas à... à regarder de tous les côtés, voilà, à faire trop de choses, je suis pas... j'ai pas beaucoup d'énergie, je suis pas quelqu'un de très moteur en fait.

Hum. Et ton travail du coup, il te plaît ? 'fin tu te sens...

Ouais... Bah après... là je... j'ai... j'ai travaillé pendant donc du coup 3 ans et demi dans un centre pour les personnes qui sont en procédure Dublin. C'était pas trois ans et demi en fait, c'était [*recompte*]... ouais deux ans... presque trois ans. Dans un centre où y avait des dublinés donc c'est des personnes qui doivent être renvoyées vers un autre pays européen. Donc euh ouais c'était super intéressant, après le contexte était [*petits rires étouffés*] vraiment trash. Au bout d'un moment, j'en avais marre.

Oui, ça doit être pesant, peut-être... enfin...

Ouais ! Après ouais forcément on doit faire aussi beaucoup de choses qu'on cautionne pas vraiment donc euh... c'est pas trop trop évident. Et là depuis le mois de mars, je travaille dans un centre où y a que des réfugiés statutaires, donc c'est plus de l'insertion, et du coup c'est plus un boulot de travailleur social, que je suis pas, donc c'est intéressant mais je me sentais un peu

limitée en moi. Et moi j'étais beaucoup... j'étais bien meilleure sur tout ce qui était l'aspect juridique de l'asile en fait. Donc du coup là après je sais pas parce que je... je suis en CDD donc, j'avais démissionné d'un CDI puis je suis revenue en CDD. Là donc après je sais pas si je vais reprendre après... Mais sinon oui c'est quand même quelque chose qui me plaît, en tout cas dans le contact avec les gens... Ouais pour le coup ce qui est rigolo c'est que c'est... eux ils vivent en collectivité en fait, dans les foyers [*petits rires*]. J'ai toujours travaillé sur... dans des foyers en fait... des foyers d'hébergement... du coup euh ouais y avait aussi toute une dimension de gestion de la vie en collectivité et tout qui était assez intéressante... Y a plein de trucs qui sont passionnants et plein de trucs qui sont... qui sont terribles quoi dans ce... du coup... faut un peu... 'fin pour moi en tout cas c'est bien de faire un peu, mais pas... je me vois pas faire 10 ans dans... sur un foyer... une carrière un peu normale quoi. Ça serait un peu trop [*petits rires étouffés*].

Quand t'avais décidé de faire ton master d'économie sociale et solidaire, tu... 'fin je veux dire, c'est un... c'est un choix que tu avais fait pour quelles raisons ?

Euh... fff... [*silence, reprend hésitante*] je sais pas trop... moi à l'époque je m'intéressais pas mal à tout ce qui était lié à l'agriculture biologique et euh du coup tout plein d'organismes qui se créaient autour de ça... Sauf que après finalement j'ai pas vraiment suivi cette voie-là donc euh [*rires*].

Qu'est-ce qui t'a fait changer un peu de voie ?

Ben je pense que c'est un peu le hasard... le truc de trouver un stage euh... et puis après... euh moi j'ai fini... j'ai fini mes études j'étais complètement épuisée. J'avais eu des problèmes de santé pendant la dernière année, du coup après je voulais plus qu'on me parle de trucs intellectuels [*rires*], du coup je suis partie, pendant deux ans j'ai fait des voyages, j'ai fait... j'ai travaillé comme cuisinière, comme bergère, comme... tout plein de trucs qui ont rien à voir, donc voilà après quand il faut se remettre à trouver du travail, c'est pas forcément évident [*petits rires*]. Mais oui sinon j'aurais bien travaillé... dans des... dans des assos du genre Agribio... dans des trucs comme Terre de liens, ou dans des couveuses ou dans des trucs comme ça... Après j'ai pas du tout... je suis pas revenue du tout... pas du tout essayé de revenir dans ce milieu-là. Et maintenant je suis plus très sûre que c'est ça qui me correspond...

Ah ouais ?

Mais bon j' imagine que j'avais un peu cette idée-là... J'avais fait mon mémoire de 4^{ème} année sur... sur... les OGM... sur les OGM en Inde, le coton Bt là... enfin tu vois j'étais un peu dans ce truc-là. Après moi j'ai jamais fait des choix très stratégiques où je vois là hein, en général [*petits rires*] je regarde un peu ce qui me plaît et puis... j'avais pas trop de plan de carrière [*rires*].

Non... mais la question de... du bio et des OGM, tout ça, c'est des choses qui te touchent, encore aujourd'hui ?

Ouais, qui me touchent encore aujourd'hui, mais je me suis aussi beaucoup éloignée de... 'fin je... je lis plus beaucoup sur ce sujet-là, je suis pas très très... euh au courant, mais oui c'est toujours quelque chose qui me... qui me touche et c'est des... c'est des choses dont j'aimerais, 'fin sur lesquelles j'aimerais m'investir à nouveau, mais après... pour l'instant euh [*petits rires*]... je le fais pas trop...

Hum hum. Y a plus généralement des causes ou des revendications dont tu te sens particulièrement sensible ?

Bah à l'époque, c'était tout... c'était ça justement, tout ce qui est lié à l'agriculture... Et euh... et maintenant du coup ce serait plus sur... sur la cause des migrants, les réfugiés... de... du droit des étrangers euh... ben forcément parce que je suis là-dedans, je vois les gens qui galèrent donc... en ce moment ce serait plus ça, après... ouais, en ce moment plutôt les migrants. Après, c'est sûr que

des fois, sur l'écologie je me dis bon faudrait à un moment que je commence à devenir vraiment plus... à faire plus gaffe quoi à ce que je fais dans ma vie de tous les jours.

Hum. L'écologie ça t'évoque quoi, plus généralement... 'fin, de manière générale ?

[*court silence*] Ben moi je l'entends plus comme protection de l'environnement, je sais que c'est plus large que ça, mais... Et euh... bon j'ai tendance à beaucoup... 'fin j'ai beaucoup de préoccupations écolo, après j'ai tendance à beaucoup aussi regarder mon porte-monnaie et donc du coup... 'fin acheter beaucoup moins bio à cause de ça, à... à acheter aussi des vêtements de merde, des tas de trucs comme ça, où je me dis « un jour faudrait que j'arrête de faire ça [*rires*] ». Mais, ouais...

Et tu penses que ces choses-là, ça... c'est quelque chose qui est plus facile... 'fin qui était facilité aussi quand t'étais en... ici, ou... par rapport à là où t'es maintenant ? T'avais l'air de dire quelque chose... 'fin je l'ai compris un peu comme ça, comme tu le disais tout à l'heure...

Ben ouais ouais bien sûr, je pense le fait d'être entourée de gens qui ont cette préoccupation-là, euh... ça change tout. En fait pour moi qui suis, qui ai plutôt un tempérament de suiveur. Du coup euh... quand je suis à Lyon, ben c'est du coup moi qui suis un peu la... la hippie, euh... 'fin vue comme ça quoi, alors que... quand je suis ici, je me rends compte que moi je suis... totalement pas écolo [*rires*]... Et ouais où on a toujours des pré... 'fin je sais qu'ici je réfléchirais beaucoup plus à pas mal de choses, si j'étais ici.

Tu penses que c'est lié uniquement à l'environnement social ici, 'fin aux autres qui sont ici et qui te... ou pas seulement ?

Euh... à quoi d'autre ça pourrait être lié ? [*silence*] Bah après il f... 'fin ici les... aussi, tous les équipements sont faits pour. 'fin... par exemple euh... on partage un tas d'équipements donc euh de fait tu vas avoir un comportement plus écologique, même sans le vouloir. Après... 'fin je sais pas le compost, ben y a un jardin, 'fin c'est beaucoup plus simple. Je trouve... 'fin après à part pour la voiture, parce que c'est vrai que c'est le seul truc, à Lyon j'utilise très peu la voiture. Mais sinon pour tout le reste, on a de fait une vie plus écolo. On peut faire un jardin, on peut acheter des légumes locaux sans les payer... hyper cher... y a des tas de choses qui sont facilitées comme ça.

Hum hum. Et au contraire, tu dirais que y a des... tu penses que y a des enjeux sociaux et politiques spécifiques à la vie des... dans les espaces ruraux, je veux dire au-delà de... de l'aspect communautaire, mais... est-ce qu'y a des... tu parlais par exemple de la voiture, ou enfin, des comportements qui pouvaient être plus compliqués. Plus généralement, tu...

Des enjeux euh...

Sociaux, politiques...

Euh... [*court silence*] Liés à la vie en campagne ?

Ouais... en espace rural [*silence*]. Ou bien c'est quelque chose qui te touche... 'fin que... qui te touche pas particulièrement... 'fin qui t'évoque rien de... de précis...

Non, j'ai du mal à comprendre la question, euh... j'essaie de... [*silence*] hum... Si le fait de vivre à la campagne fait que... ça introduit un mode de vie forcément différent, c'est ça que tu veux dire ?

Ouais c'est un peu... un peu ça, un peu effectivement les différences dans la manière de vivre, dans les difficultés qui peuvent être rencontrées... C'est quelque chose que tu as pu observer, du fait d'avoir vécu dans les deux...

[*me coupe*] Ben je pense que dans les espaces ruraux euh... déjà 'fin c'est... tu parles des espaces ruraux en général ou de... l'espace rural de Saint-Antoine-l'Abbaye, parce que...

Ben je sais pas...

C'est différent ! 'fin moi je... je trouve que les campagnes, elles ont rien à voir entre elles. Entre déjà si elles sont à la proximité des villes... je déteste les campagnes à proximité des villes [*rires*].

Et ici tu trouves que c'est... c'est suffisamment à l'écart des villes ou...

Oui ! Pour développer une vie qui est propre... 'fin Saint-Antoine elle a sa vie propre, elle dépend pas de ce qui se passe à côté. Euh... et après, par exemple à Saint-Antoine y a une grosse dynamique alternative, même... même quand on parle pas de la communauté. Y a énormément d'associations, y a énormément d'initiatives hyper intéressantes, y a plein de gens qui vivent là qui se posent des questions sur beaucoup de choses. Et je pense que c'est pas le cas de beaucoup de campagnes... euh... où... où moi ça me plairait pas du tout d'habiter hein, d'ailleurs. Des campagnes où on vit sans se poser de questions ou quoi...

Et tu penses que ça c'est propre aux campagnes qui sont proches des villes ?

Non. Non non parce que je pense que y a... Non je pense que maintenant y a un effet un peu de... de gens qui veulent s'installer à la campagne parce qu'ils ont des idéaux et des trucs comme ça. Et euh... et ils vont pas n'importe où. Et du coup il y a des endroits qui se dével... où y a plein d'initiatives qui se développent, je sais pas y a le Diois, y a certains coins de l'Ardèche, y a les... trucs comme ça, où... y a des campagnards mais ils sont pas forcément [*petits rires étouffés*] des campagnards historiques qui... 'fin j'ai un peu du mal à exprimer ce que je...

Hum. Et tu trouves qu'ici ça en fait partie de cette dynamique-là ?

Ouais. Ah oui oui complètement.

Hum. Tu penses que... euh même si tu disais que c'était au-delà de la communauté et que c'était le village, tu penses que la communauté en fait partie de cette dynamique ?

Euh oui ! Bah déjà je pense qu'en fait elle est un peu la source [*petits rires*] de cette dynamique-là. En fait y a eu... y a énormément de gens qui se sont installés au village parce que ils ont fait un séjour à la communauté et puis qu'ils ont décidé de rester dans le village [*court silence puis rires*]. Mais c'est complètement hallucinant le nombre de personnes pour qui ça s'est fait comme ça. Et du coup qui ont créé beaucoup d'associations, beaucoup de choses. Et euh... et ce qui fait qu'il y a beaucoup d'événements, que y a pas que le... le club des anciens... Y a plein de choses qui se passent quoi. Dans le village, même indépendamment de la communauté.

C'est des gens de ta génération par exemple ou un peu plus âgés ?

Non, pas trop. Plus âgés, un peu. Mais après y a un peu de tous les âges hein. Euh... mais c'est...

Et les gens de ta génération, tu... tu sais un peu... ce qu'ils sont devenus, 'fin...

Ouais. Oui je sais tous ce qu'ils sont devenus.

Je veux dire, par rapport à cette question du rapport à l'alternative... 'fin ce que tu disais des initiatives qui se mettent en place. Tu... c'est quelque chose que tu perçois aussi chez les gens de ta génération, qui ont vécu ici je veux dire, leur enfance, comme toi ?

Ouais y a un peu de tout et de toutes les formes. Euh... euh à la fois il doit y en avoir quelques uns qui ont... eu un espèce de phénomène de... de rejet, donc qui vont être euh en mode dans l'hyper euh... euh... [*court silence*] à avoir une vie hyper... qui a vraiment rien à voir avec ce qu'on a vécu ici quoi. Et mais après la plupart ils sont restés dans des milieux justement très alternatifs. Moi je suis une des seules qui vivent en ville. Les autres ils vivent quasiment tous à la campagne, ils ont quasiment tous un mode de vie euh très alternatif, comme on dit [*petits rires*].

Ouais, tu veux dire quoi par alternatif ? 'fin... plus précisément...

Euh... manger bio, s'habiller avec des trucs de... seconde main. Euh... faire gaffe à la voiture, avoir un système de vie un peu collectif, 'fin c'est tout un truc... Après t'en as qui vont être plus sur ci ou ça, je sais pas... y en a une qui est partie dans le militantisme féministe [*petits rires étouffés*], y en a qui sont euh... enfin un peu... ça peut prendre plein de formes différentes, mais

tout le monde a gardé quand même un truc un peu... un peu en marge de... du Français moyen, 'fin je sais pas, c'est un peu... [termine avec une voix très basse, réfléchit]

D'accord [silence]

Ouais, puis pas mal qui vivent dans des... dans des zones justement... comme je te disais, qui sont un peu des foyers à initiatives et alternatives quoi. Et après y en a qui sont revenus, du coup... Emeric, Emma et Elan.

Ils étaient de ta génération aussi eux ?

Ouais euh Emeric non il a l'âge de mon f... de mon grand frère. Euh et Emma et Elan, ils sont un petit peu plus âgés que moi mais... on a trois ans de différence quoi. Ceux de mon âge pour l'instant, y en a pas qui reviennent [rires].

Et tu penses qu'il y en a qui ont le projet de... de revenir... enfin, éventuellement ?

Ça peut arriver...

C'est des choses dont vous parlez ensemble, parfois ?

Hum... je pense pas, mais ça peut arriver...

D'accord. Et euh y a une question que j'ai pas pensé à te poser tout à l'heure, par rapport aux rythmes ici, le rythme de la vie en communauté, ou 'fin... le rythme de manière générale, ça t'a fait un... ça t'a fait quoi de changer de rythme... enfin je veux dire, ce rapport différent, j'imagine...

[prend une inspiration] Euh...

'fin si tu l'as vécu comme ça... Tu l'as peut-être pas vécu...

Ben ce qui est bien avec le rythme... En fait le truc c'est qu'en tant qu'enfant on vit pas le rythme d'ici, parce qu'on va à l'école [petits rires]. Et que... ben quand on est en vacances, on est... ben tu peux participer à la vie communautaire, donc en fait on fait ce qu'on veut, dans ce qui y a quoi, donc euh... Après moi le rythme je l'ai expérimenté quand même hein mais bon... c'est pas un truc qui a rythmé mes journées... Si c'est quand même un truc qui m'a marquée et... et pour moi je trouve ça assez désolant que on doit faire un métier où on va faire absolument toute la journée ce métier-là... Et je trouve ça trop bien ici que... tout à coup y ait une heure de chant ou une heure de ci ou ça, qu'on change aussi... qu'on puisse avoir plusieurs métiers... Parce que je trouve ça quand même vraiment monotone quoi, de... même quand on a un travail qui est pas très monotone, puisque moi j'ai quand même trouvé un truc où il se passe tout le temps des trucs hallucinants [petits rires]. Et même comme ça en fait, je m'ennuie au bout d'un moment. Je m'ennuie facilement, alors je sais pas si ça a un lien avec ma vie ici, mais peut-être quoi du coup, je trouve vite... vite de l'ennui à faire 4 heures le matin et 4 heures l'après du même travail. Je sais pas... Du coup c'est comme ça que le rythme il m'aurait marquée. C'est tr... et puis c'est très difficile de... de reproduire ailleurs quoi. On pourrait se dire « oui je vais essayer d'introduire le rappel dans ma journée » [petits rires], c'est...

Ça marche pas ?

Non [éclats de rire] non non. Enfin en tout cas pour moi ça marche pas. Ou alors un temps de prière ou un truc... pff... non ! [rires]

Hum hum [court silence] d'accord. Je pense que j'ai fait à peu près le tour... J'ai fait à peu près le tour parce que les autres questions sont très orientées pour les gens qui sont ici en ce moment on va dire donc euh... Euh si, c'est quelque chose qu'on a... abordée mais je t'ai peut-être pas demandé exactement de cette façon-là... tout à l'heure quand on discutait des... de tes... 'fin des causes, des revendications etc. auxquelles t'es... dont tu te sens proche etc. euh... tu dirais que c'est des choses qui s'incarnent plus facilement dans des... 'fin qui s'incarnent spécifiquement ici ?

Euh oui ! Oui, forcément. Euh après bon, sur tout ce qui est écologie oui, je trouve que ça s'incarne ici. Même si bon c'est pas parfait hein euh... des fois même ici on voit des trucs, on se dit « bon » [*rires*]... Mais euh... oui puis en plus ici y a un temps... 'fin le... 'fin... ça fait partie de la... de la vie communautaire de s'engager sur des... sur de l'action militante en fait. C'est pas du coup forcé... c'est pas forcément un truc qu'on fait en plus... qui demande beaucoup d'investissement financier, personnel, tout ça... Donc ça permet... Oui après ça s'incarne euh... ben oui on mange ce qu'on produit au terrain, 'fin c'est des choses assez simples mais... Oui après... Par exemple, ce qui est de... Moi une autre cause qui est... qui m'interpelle du coup c'est un peu des migrants. Et ici euh c'est vrai qu'ils accueillent des sans-papiers ou des... des personnes qui sont en difficulté et tout mais... c'est vrai que moi... quand je vois ici ça me fait rire parce que c'est... c'est comment dire ? c'est déjà très bien mais en fait ils sont tellement loin de la réalité de ce qui se passe dans les villes ! de la quantité complètement astronomique de gens qui sont en galère et qui vivent dans la rue et qui ont des enfants, des femmes enceintes, et des... et bon si ils en ont un, c'est super, c'est déjà très bien pour la personne qu'ils accueillent ici, mais euh... mais ouais c'est un peu, comment dire ? une goutte d'eau [*petits rires*]... Des fois je me dis « bah pourquoi lui il a cette chance-là alors que... que moi j'en vois tous les jours des gens qu'on doit mettre à la rue parce que y a pas de place dans les foyers »... Bon... Mais sinon oui sur... sur... en tout cas je trouve que y a plus de causes militantes qui s'incarnent ici que... que dans ma vie à Lyon quoi.

Hum hum...

[*court silence*] Je sais pas si j'ai répondu à la question...

Si, si si. Si, je pense que c'est à peu près... à peu près... je sais pas si t'as autre chose à rajouter sur euh l'ensemble de ce qu'on s'est dit...

Ben non je sais pas si j'ai répondu... euh... ouais, à ce qui t'intéressait. C'est... je suis pas très... j'ai les idées un peu embrouillées [*rires*].

Non non. 'fin je trouve pas moi ! Mes questions étaient un peu embrouillées parce que... parce que voilà mes questions sont... sont pas forcément exactement, comme je te disais, euh... euh accordées avec le moment de ton parcours, mais je trouve que c'est très intéressant d'avoir ce que tu m'as dit.

Si y a quelque chose... 'fin là si y a un truc euh... moi comme j'ai grandi ici en tant qu'enfant, je me pose la question en tant que future maman du coup de... dans quoi je vais laisser mes enfants, et hum... et pour le coup je pense que c'est vraiment pas un mode de vie idéal, ici y a plein de choses qui fonctionnent pas et... et plein de choses où la communauté est pas très... elle a pas forcément une très grande plus-value. Mais pour les enfants pour le coup, je pense que aussi, c'est vraiment... c'est vraiment un cadre de vie qui est, je pense, assez idéal pour... pour faire grandir des enfants. Parce que pas trop... pas trop coupé du monde, mais quand même... 'fin qui donne une grande liberté aux enfants. Qui... et voilà moi c'est un truc qui me fait un peu peur justement, d'avoir ma petite famille nucléaire, avec l'enfant là où on doit toujours être avec lui et où on doit... trouver des occupations pour lui et tout ça. C'est un truc dont moi mes parents ont pas dû se préoccuper en fait. Et ouais donc c'est une question [*rires étouffés*] de savoir comment ça va se passer. Même à la campagne en fait, même si je vis à la campagne [*rires*] voilà.

Hum hum. Tu dis que... que dans la communauté tout n'est pas parfait etc. c'est quoi toi qui, là comme ça, te paraît être les choses que tu remets vraiment en cause de...

Ben...

Qui t'interpellent ?

Si y a un truc que je remets en cause moi, c'est le fait que... ça fasse souffrir beaucoup de gens. En fait, de fait, y a un truc qui se passe dans ce genre de lieu, c'est qu'il attire beaucoup de

personnes qui peuvent être un peu paumées ou un peu... pas forcément quelque chose de grave mais qui... qui sont justement dans une période où ils vont tout remettre en cause de leur vie et donc du coup ils ont une fragilité ou quoi. Et que la communauté elle ne peut pas... La communauté, elle ne s'oblige pas à accueillir toutes les personnes qui veulent venir vivre ici... Et je pense que y a énormément de gens qui ont été blessés d'avoir cru d'avoir trouvé l'endroit où ils voulaient être et d'avoir été mis à la porte [*petits rires étouffés*] par exemple. Donc ça... et puis c'est pas forcément des gens qui ont été fragiles ou quoi qui ont été mis à la porte quoi, des gens juste qui... ça se passait pas bien avec une personne ben du coup ils doivent partir ou des choses comme ça, donc... ben ça blesse énormément de gens en fait et on le voit pas de l'intérieur [*rires*]. Parce que c'est des gens qui sont plus là. Et euh... et après ouais je pense que y a... y a plein de conflits qui du coup de fait sont beaucoup plus difficiles à gérer parce que y a pas de fuite possible donc euh... faut tout affronter [*petits rires*]. 'fin moi je sais pas comment je le vivrais si je vivais ici... je sais pas si j'arriverais à gérer ce truc de... de toujours arriver à pardonner, tout ça machin... [*silence*] Mais voilà en tout cas, ce qui est cool c'est que tout le monde peut être accueilli un temps, les personnes qui sont en difficulté et tout, mais sauf que après quand faut dire « bon voilà c'est terminé », eh ben...

Hum. C'est pas forcément des situations simples...

Quand c'est des gens qui sont déjà fragiles... C'est... [*court silence*] Et en même temps ben c'est pas de la faute de la communauté non plus hein mais c'est inhérent au système [*rires*]. Que tout le monde n'est pas fait pour vivre en communauté déjà, d'une, parce que c'est quand même une vie qui demande à... je pense, d'avoir beaucoup de lâcher prise, beaucoup de... et... et en plus même des gens qui pourraient être faits pour vivre en communauté ben ça passe pas forcément avec les gens qui sont déjà là, donc voilà. Ça... ça peut aussi coïncider. Et je pense que y a beaucoup de gens qui s'en remettent difficilement hein parce qu'ils ont déjà passé vivre 2 ou 3 ans ici... fff... [*petits rires*] C'est pas facile. Je pense que ça c'est le principal truc que je trouve qui... qui est dur, après euh... y a... y a plein de choses hein qui dysfonctionnent... pour moi qui sont pas assez... qui fonctionne... c'est pas assez terrible pour remettre... pour qu'on puisse penser que ce soit pas bien comme mode de vie mais y a plein plein de choses qui dysfonctionnent quoi c'est sûr [*petits rires*]

Hum hum [*silence*] d'accord. D'accord ben merci beaucoup. Merci d'avoir pris le temps pour moi, pour ma recherche.
Ben bon courage !

Questions signalétiques

On discute ensuite de nos grossesses respectives et des similitudes de nos situations. J'oublie de lui demander les questions signalétiques, je demanderai ensuite à Evelyne, j'ai toutes les informations sauf l'adresse mail.

Informations signalétiques : demandées à Evelyne, à la fin de l'entretien (E6)

- Dates de vie dans la communauté : 1990 à 2008
- Date de naissance : 1990
- Dernier diplôme obtenu : master ESS 2013
- Activité professionnelle : CDD Forum Réfugié

Entretien E5 – Eric

Alors euh du coup, toi tu habites depuis quand ici ?

Euh... J'suis arrivé en... en septembre 2011. J'ai passé un an... dans la communauté, j'ai fait une formation qui s'appelle la Fève, qui durait deux ans. Et... la première année j'ai... de ma formation, j'étais ici et la deuxième année j'suis parti et euh donc j'ai fait une formation agricole, et en même temps je revenais les week-end... pour suivre la formation Fève que j'avais commencée ici.

Ok...

Hum et donc après en 2013, à la naissance de mon fils, euh... on est revenu, enfin... en fait, Emma, ma compagne, est revenue en... juste après la naissance parce que ça a été... une hospitalisation à domicile et que ici, y avait sa famille, et donc euh... c'était... c'était plus commode parce que moi j'étais en formation, j'étais très pris, j'étais peu disponible, 'fin voilà quoi, alors que y avait besoin de soutien. Et euh et après moi j'ai fini ma formation en novembre 2013, et donc on est... j'suis revenu là, on est resté un temps... ici, à se dire « bon euh est-ce qu'on... on reste là quelques temps, pour peut-être aller ailleurs après ? » on savait pas trop. Et... finalement depuis tout ce temps-là, on est resté là. Au début euh les premiers mois c'était incertain, moi j'a... j'avais envie d'aller voir autre chose et tout ça. Et puis euh finalement on s'est ancré, on a... ouais on a pris des responsabilités, puis... [*marmonne très bas, inaudible*] Ça fait hum... 2013-2019... 6 ans ? 6 ans. Et en comptant l'année d'avant ça fait ouais 7 ans de vie communautaire en tout.

D'accord ok. Et la première fois que t'es arrivé ici, t'avais connu comment ce lieu ?

Euuuh... Alors j'suis venu avec Emma la première fois. Et j'suis venu en... voilà, au début, plutôt chez ses parents, 'fin... Mais j'avais entendu parler de la communauté avant de rencontrer Emma, par un copain qui était avec moi à la fac...

D'accord...

Et euh... et on... on avait bien accroché, tu vois on était parti en vacances ensemble, ça, et lui il m'avait invité en fait à venir... et j'avais regardé sur le site internet de la communauté, j'avais fait « oula c'est quoi cette communauté chrétienne ? » [*petits rires de nous deux*] enfin tu vois ça m'avait fait le côté religieux, tu vois, spirituel et tout ça m'avait fait vraiment peur parce que je... j viens d'un milieu athée tu vois, mes parents sont athées et puis... voire même les milieux dans lesquels j'ai gravités avant de venir ici, c'était plutôt allergiques à... à ce genre de trucs quoi. Du coup ça m'a... voilà. La première fois que j'ai... j'ai... mais à la fois j'avais un attrait réel pour le... le... la communauté.

C'était quoi qui t'attirait particulièrement ?

C'est... je... sais pas mais j'ai toujours eu euh une sorte d'appel à... à vivre en collectif.

D'accord...

Et tu vois, pas loin de chez moi y avait une communauté... Moi j viens de Gap, y a une communauté dans le sud là, Longo Mai.

Ouais.

Et ils ont une radio tu vois ils émettent dans les Hautes-Alpes et... j pense que c'est à la fois politique et puis euh parce que tu vois le monde individualiste tout ça, j pense c'est... c'est une réflexion politique le fait de se dire « ben... moi j me sens attiré par ça. Ça a du sens, j arrive à me l'expliquer », mais y a aussi un... quelque chose d'assez viscéral, que... que ça j'explique moins, mais tu vois quand je partais en vacances quand j'étais petit on louait une maison avec

euh la famille, les amis... et j'aurais voulu que ça s'arrête pas quoi tu vois. J'aurais... j'aurais voulu qu'on reste tous ensemble, 'fin j'sais pas !

Tu sais pas forcément l'expliquer, c'est ça ?

Ouais, c'est ça, c'est qu'y a les deux, y a quelque chose d'assez, tu vois, que je peux théoriser, pourquoi je trouve que ça a du sens et au niveau de mes valeurs, pourquoi ça colle d'être en communauté. Mais y a aussi un truc c'est que je me sens bien... je me sens bien là et ça c'est plutôt de l'ordre... voilà du ressenti et des é... de l'émotionnel, tu vois un truc que je... non explicable...

Hum... d'accord...

Et que ça je connais depuis l'enfance, tu vois je peux dire la construction de ma pensée politique de me dire « ouais mais au niveau écologique, machin et tout », c'est venu plus tard. Tu vois, et c'est plus rationnel et tout ça mais y a aussi quelque chose qui est là depuis toujours et qui est...
[ne finit pas sa phrase]

D'accord. Et, avant de vivre ici, t'avais vécu où ?

Euh ben juste avant de venir ici j'habitais à Grenoble.

Ouais...

Et j'habitais en squat, donc en collectif aussi mais... petit, 'fin on était beaucoup moins nombreux.

D'accord. C'était comment, c'était... 'fin c'était... un squat de combien de personnes, euh ?

Eh bien on était... à l'origine on était 3 à avoir ouvert. Et... après y a... 'fin on était entre 5-6, c'était... y a eu du passage euh et on a accueilli aussi des... des familles géorgiennes. Parce que, tout de suite après avoir ouvert notre maison, on est allé à une réunion d'un collectif qui soutenait des personnes géorgiennes, y avait des... des familles à reloger. Donc on les a accueilli chez nous et après quand ils sont partis y en a d'autres qui sont venus 'fin bon voilà. Donc tout le temps on a cohabité avec ces familles qui étaient... euh... Y en a avec qui c'était... une vraie expérience de vie ensemble, et y en a, tu vois, ils avaient leur espace mais finalement ils étaient pas trop intéressés par... ce que nous on vivait quoi.

D'accord. Et t'as vécu combien de temps là-bas ?

2 ans.

Ok...

2 ans, en faisant un peu des voyages, enfin j'étais assez... assez mobile quoi. Disons comme j'avais, à cette époque-là j'avais pas de travail, j'avais pas trop de...

D'accord...

Hum.

Et avant ça... en gros... c'est où que t'as... t'as vécu dans ta vie ? Tu disais que tu venais de Gap, c'est ça ?

Ouais, alors j'ai grandi à Gap... jusqu'à... passer le bac. Et après j'suis allé à Grenoble pour faire des études. J'ai fait une licence de géographie. Et... et voilà en fait, dans le cours de mes études, j'ai participé à des mouvements sociaux, c'était à l'époque la LRU. Et je me suis syndiqué, je me suis rapproché du milieu anarchiste grenoblois. Et c'est comme ça que j'ai fini par, tout de suite après ma licence, m'installer en squat.

Hum... d'accord...

Et c'est à cette occasion que j'ai rencontré Emma. Qui habitait elle aussi en squat.

D'accord !

Dans un autre collectif.

De Grenoble aussi ?

De Grenoble, ouais.

D'accord, donc c'est là-bas que tu l'as rencontrée...

Ouais.

Ok. Et euh du coup quand t'étais jeune t'habitais à Gap, c'était en ville ou... à l'extérieur de la ville, t'habitais dans quel type de... lieu ?

Ben, les deux. Les deux. Quand j'étais petit euh... donc j'ai toujours eu une maison, jusqu'à tu vois ce que j'aie 11 ans. Et euh... et puis euh mes parents se sont séparés quand j'étais petit, donc mon père il a loué un appartement en ville pendant plusieurs années. Donc j'ai habité un petit peu en centre-ville mais ouais jusqu'à... jusqu'au collège. Et euh... mais les deux, j'avais toujours, ma mère elle avait toujours la maison qui était plus paumée quoi, 'fin paumée... pas en ville quoi...

Hum... [silence] tu dirais que c'est des lieux qui t'ont marqué ? Ces différents lieux dans lesquels t'as vécu ?

Euh, ouais... ouais ouais, sans doute. Je sais que... quand j'étais à Grenoble, j'étais... la ville, ça me pesait. Et, ouais je viens d'un environnement... Gap c'est une petite ville et c'est pas... aussi bruyant, aussi, tu vois, stressant... qu'une grande ville. Tu connais vite tout le monde, enfin tu vois, c'est... si je me balade, bon maintenant ça fait longtemps que je suis parti mais... si je me baladais en ville, je connaissais presque tout le monde, tu vois ? Euh... et ouais l'environnement urbain, ça me convient pas, quoi.

Hum [silence] C'est une des raisons pour lesquelles t'en es parti ou pas particulièrement ?

De Grenoble ?

Ouais, de Grenoble et de la ville de manière générale ?

Ouais. Ouais ouais c'est que je me sentais pas... pff ça avait pas trop de sens, et puis euh... je me voyais pas... bosser, 'fin... pf... ouais j'ai plutôt été toujours attiré par des boulots en extérieur... Quand j'étais à l'université, j'ai choisi géographie, entre autres parce que ça m'ouvrait la possibilité de travailler dans des parcs naturels. J'avais envie de passer le concours de technicien de l'environnement. Ce que j'ai jamais fait après mais [petits rires]. Mais euh... ouais. J'avais un copain quand j'étais au lycée, son père il faisait ça et... tu vois le dimanche soir il nous disait « ah demain vous allez au lycée, moi je vais aller faire des randos [rires de ma part], je vais aller compter les chamois », tu vois, 'fin... Et euh... ouais j'ai toujours, j'ai toujours bien aimé être dehors. Et euh, je me voyais pas dans un bureau, tu vois, à rentrer chez moi. Et c'est vrai que le fait de vivre en appartement... à Grenoble là moi j'en... j'en ai un peu souffert quoi. Tu vois, le manque de lumière, ouais c'est pas... pas évident. Donc je pense que d'avoir grandi à Gap, ça a dû me... ouais.

[court silence] Et du coup c'est quelque chose que tu recherchais aussi en venant vivre ici ?

[court silence, reprend pas très assuré] ouais alors euh oui ben moi la première fois que je suis venu ici, j'ai fait « oulala mais » parce que c'était un projet hyper grand, et moi je me voyais, quand j'étais à Grenoble, je me voyais, je me disais ben je veux habiter dans un projet collectif mais je voyais un truc beaucoup plus p... isolé. Euh tu vois euh... isolé, en autonomie, on produit tout euh... Et euh... et là c'est quand même dans un village, c'est un bâtiment énorme, avec beaucoup d'accueil donc beaucoup de passage. [court silence] Et euh... et c'est vrai que je me suis pas dit « waouh ! c'est ce que j'avais imaginé », quoi pas du tout. Et euh, même quand, après ma... ma première année ici tu vois, j'étais... j'avais quand même envie de... d'expérimenter d'autres trucs. Après, j'ai visité d'autres collectifs... et finalement avec le recul... bah je pense

que, 'fin, je vois, des choses qui étaient au début euh pas... pas des attraits pour moi, je les vois comme des richesses aujourd'hui.

Hum... Comme quoi par exemple ?

Ben, comme ce fait qu'il y ait beaucoup de passage. Et qu'on soit dans un village. Parce que tu vois j'ai été dans des collectifs, notamment ma sœur elle était dans un collectif en Ardèche qui était petit et ils étaient dans un coin où tu vois le... le premier village où y avait euh un magasin, la poste, 'fin tu vois des trucs euh un peu conséquents, c'était 40 minutes de voiture. Du coup ils étaient vraiment super isolés. Et euh... puis bon j'ai vu d'autres collectifs, paumés comme ça, et où ils sont pas beaucoup. Et en fait quand il y a, tu vois, quelqu'un qui est pas bien, qui a pas le moral machin, bah ça pèse sur tout le groupe. Et euh... et en fait ici le fait qu'on soit beaucoup et qu'en plus y ait du passage, ça oxygène vraiment, au niveau relationnel. C'est... c'est une richesse. Et puis pareil le fait que on soit dans un village, qui est vivant, ben ça fait que, tu vois on a des relations dans le village, on peut... on se fait inviter, 'fin tu vois on peut sortir, y a l'école, on rencontre d'autres gens, 'fin on n'est pas que entre nous tu vois on est ouvert sur... sur les autres trucs tu vois, on peut s'inscrire, moi j'étais inscrit à l'escalade tu vois, c'est pas loin, je mets pas 2 heures pour, tu vois, aller-retour pour sortir faire un truc quoi. Et en fait euh... ouais, maintenant je le vois vraiment comme une richesse.

Hum. Et le côté euh qu'à la base ta recherche elle était aussi sur l'autoproduction, l'autonomie, etc. et qu'ici du coup ce soit un peu éloigné, ça... tu, 'fin tu le vis comment, ça t'a fait quoi ?

Ben... j'le... j'le vis bien en fait. Euh... ouais ben pff... j'fais des compromis, c'est sûr que... y a eu une période où j'aurais tu vois plus été dans un truc... de, de l'idéal, de essayer de... Mais en fait à partir du moment où... où j'ai commencé à... à faire des trucs à me dire « bah allez j'y vais », tu vois, du coup c'était ici et ça se concrétisait par un vrai truc, ben je suis vite sorti de... de l'idéal parce qu'en fait j'ai... j'ai jamais vu personne faire... [*petits rires*] un truc euh... [*court silence, ne finit pas sa phrase*] Et en fait je trouve qu'ici c'est... c'est pas mal quoi on a... on arrive, en tout cas là moi au niveau de mon travail, la production du jardin tout ça moi je suis assez content. Même si on produit pas... on produit pas tout, mais euh on essaie d'acheter des trucs locaux, donc tu vois l'autonomie, je la vois aussi comme euh... se réalisant sur un territoire tu vois. C'est pas forcément nous qui allons tout faire tous seuls. En fait euh... c'est nous avec les autres gens autour, voire un peu plus loin on va essayer de faire bien et... et pas dépendre de, d'un... ouais, de, de de... 'fin en tout cas essayer de, de... de travailler à nos dépendances. Et j'ai l'impression qu'on le fait quand on est en chemin. Et... mais après bon y a toujours des points où je me dis « ah ouais, des fois c'est dommage, on pourrait faire mieux mais... ». Mais en même temps, être en collectif, c'est accepter que... tu vois pendant longtemps je... je courrais après, je voulais créer un lieu, parce que je me disais, euh « ben je veux créer un lieu qui soit à mon image, un lieu, mon idéal, mon utopie machin », mais en fait si tu fais un projet collectif, ça peut pas être ton projet idéal... individuel, c'est pas possible, il faut forcément composer avec les autres. Donc à un moment il faut... il faut lâcher, quoi et... et faire « ben ok y en a, pour eux ils viennent d'autres pays », tu vois là y a des gens qui viennent du Mexique, pour eux manger des poivrons rouges, tu vois, même en hiver, c'est un truc important parce que c'est, leur pays ça leur manque... Et bah ok. C'est comme ça. [*court silence*] Hum. Et en fait ça m'a fait beaucoup de bien moi de me dire « bah oui, c'est pas une utopie, c'est un truc qui est concret, donc euh 'fin voilà forcément c'est pas parfait quoi ».

Hum... et euh tu parlais de la composante spirituelle qui te faisait... peur un peu au début, 'fin qui t'avait un peu... t'étais en décalage ou quelque chose comme ça... fi... le fait de le vivre tout ça, ça t'a fait évoluer sur... sur ces questions-là ?

Ouais, ouais ouais. Euh ben... en fait au début, je... j'avais pas trop... de quoi il s'agissait. Euh... et... mais ce qui est marrant c'est que, finalement ici j'ai découvert un... justement là... la spiritualité. Je me suis aperçu que j'en avais toujours eu une, tu vois. Que j'avais toujours eu euh... ce qui était au cœur de, de... justement avant les valeurs, tu vois je parlais de, tout à l'heure d'un truc un peu viscéral, un truc qui est là avant le, la réflexion et tout ça. Et que ça, j'avais toujours eu et ce... ce rapport à la nature, ce rapport à, tu vois même l'écologie j'ai l'impression que c'est un truc qui... qui est de l'ordre du spirituel, tu vois. Et comme... moi ma spiritualité, j'avais pas... j'avais pas eu de cadre particulier, mais j'en avais une quand même. Et en fait euh de vivre ici ça m'a permis de, 'fin voilà moi-même de... de mieux me questionner, 'fin de mieux me connaître à ce niveau-là. Et euh... et après ça m'a permis aussi de voir que... ben tu vois les rituels que ici on fait le matin... y a la salutation par exemple, le... le soir, la prière du soir, entre autres rituels. Et euh ou tu vois, présenter le repas, tout ça, c'est... c'est des moments qui permettent au groupe de... de se fédérer, de se souder et qui donne une vraie cohésion. Et euh... et c'est vrai, là tu vois, la prière du soir on clôture la journée tous ensemble euh... on récite des textes et on chante tu vois donc on se met tous à l'unisson. Euh... dans le cercle, tout le monde se voit et ça... c'est vraiment un truc qui, au quotidien, crée une unité. Et après y a les engagements aussi tu vois. Y a... quand on est engagé, on a... on a, donc, on s'engage à... y a toute une formule en fait de ce à quoi on s'engage dans la vie. En gros on s'engage à... avancer sur le chemin de la non-violence... euh... à avancer sur une entraide, avec les autres qui sont avec nous dans le projet... 'fin voilà ce genre de choses. Et chaque, chaque soir, on récite une partie de... de cet engagement. Et ça, c'est aussi un rituel, mais qui permet de... 'fin voilà, ça ancre vraiment, tu vois, chaque soir on se redit « ben ouais pourquoi je suis là ? Ah oui c'est ça, oui et en fait ça a du sens et... et ça fait du bien quoi des fois ». J'ai vraiment, et ça les rituels en fait après je me suis aperçu que... que ce soit dans des... la religion ou en fait même des... des institutions laïques, la République, tout ça, ils ont aussi des... des rituels en fait, toute... toute société humaine, tout groupe pose des rituels parce que c'est ça qui amène de la cohésion. Et euh... et en fait voilà, un moment je... je me suis dit « bon euh bah ouais ici ils ont une tradition... la tradition chrétienne, avec certains rituels, machin ». Moi j'en avais pas forcément mais... ouais, j'ai pris... ce qui venait et... et finalement je le vis bien, quoi. C'était pas du tout, en plus, 'fin tu vois le christiannisme, j'avais, moi y avait un truc qui m'agaçait c'était que j'entendais le message de... Jésus, tu vois et j'étais là bah attends ce gars-là c'était un anarchiste, un hippie super, je suis d'accord avec ce qu'il dit et après je voyais l'Eglise, j'étais là « non mais qu'est-ce que c'est, eux ils ont rien... », 'fin y a, y a... y avait un fossé qui... qui me... qui m'éloignait un peu de tout ça, mais justement ici moi quand... quand je suis arrivé ici, j'ai vu que les gens ils étaient aussi dans une cohérence en fait. Entre ce qu'ils disaient et ce qu'ils faisaient. Et du coup tout de suite ça, ça m'a... ça m'a rassuré quoi.

Une cohérence sur quels... quels aspects par exemple ?

Bah sur l'aspect de... d'accueillir tout le monde, 'fin tu vois, de pas... d'essayer de pas être dans les préjugés mais tu vois de... tout un chacun qui vient, ben lui dire bienvenue, l'accueillir... en fait rien que ça je trouve c'est énorme. Moi j'étais tu vois dans des milieux... libertaires tout ça, très ouvert, mais finalement y avait pas non plus tu vois quelqu'un qui aurait été de droite ou un facho ben ça aurait « bim bim ! » 'fin tu vois même on va pas chercher à parler avec lui... Et euh et moi j'étais vachement impressionné ici tu vois de... « ah ouais les gens ils ont une ouverture de fou quoi ! » Et ça... ça paraît rien mais en fait c'est... c'est énorme quoi. Et après même... le comment, au niveau matériel, le niveau de partage, tu vois. Ici euh donc on a une caisse commune, et on met tous les revenus en commun. 'fin moi par exemple je suis salarié, Emma elle l'est pas, tu vois on a, avec nos assos on n'a pas de quoi salarier tout le monde. Mais ceux qui

sont... qui ont des revenus, puis même tu vois nous les allocs on met tout sur une caisse commune, et après on a tous à la fin du mois une part équivalente. Et euh après les voitures ça nous appartient pas, les logements ça nous appartient pas, enfin y a rien qui nous appartient. Et euh... donc c'est vraiment euh un système... et on n'a pas beaucoup tu vois, de... d'argent à la fin du mois. Mais bon, comme on n'a pas... y a plein de frais qu'on n'a pas, justement pour se loger, pour la voiture, pour la bouffe tout ça, ça fait que c'est la... ça reste quand même confortable hein. Et euh... eh ben ce niveau de... d'engagement même au niveau économique tout ça, bah... c'est... c'est pas rien, moi j'ai... j'ai vu très peu de projets... où c'est comme ça, quoi. Où les gens ils mutualisent l'argent, où y a des caisses communes. Moi c'était important, c'était un critère pour moi, c'était important de vivre ça quoi.

Ça... ça te fait quoi que... de penser que rien ne t'appartient de... ce que tu crées ici etc. ? 'Fin ça...

Bah de ce que je crée, d'façon moi je suis dans un... dans un travail où... ouais je verrais pas trop le sens d'être propriétaire... en maraichage, tu vois, en tant que paysan, la... ouais, moi ça... ça me va bien le truc de la terre elle appartient à celui qui la cultive, tu vois, j'suis... je me verrais pas être propriétaire terrien, pour faire travailler d'autres gens ou pour... du coup ça a vraiment du sens... 'fin voilà tant... tant que je... je travaille... voilà, le jardin, c'est moi qui décide comment... comment je m'organise, comment... mais euh, mais voilà, ça... ça m'appartient pas du tout sur le long terme. Après y a d'autres gens qui vont travailler là, 'fin c'est bien de le garder à l'esprit que... ouais.

Parce que toi du coup ici tu fais principalement... le maraichage ?

Ouais. C'est ça.

Et ça c'est quelque chose que tu voulais euh 'fin qui était présent dès le début ? Tu disais que t'as fait une formation, du coup ça devait être en 2012-2013, c'est ça, que t'avais fait ça ?

Ouais. Ouais c'est ça.

Et... c'est venu comment cette envie de faire ça ?

Alors en fait euh... donc euh... On a fait la Fève avec Emma après avoir quitté Grenoble. Donc on a... La Fève c'est une formation qu'on a fait parce qu'on avait tous les deux envie de rejoindre des projets collectifs et que c'est une formation qui propose des outils pour les personnes qui ont envie de faire des projets collectifs. Et on a quitté Grenoble en même temps que pas mal d'autres amis, et euh dont certains qui se sont installés en Ardèche, ben justement dont ma sœur et d'autres gens. Et euh on a commencé à faire des... des réunions, on était en... entre 15 et 20, ça... au maximum on était une vingtaine pour euh... commencer à poser les bases de euh... de, de, de... une création d'un projet. Qui finalement n'a jamais vu le jour. Mais euh... il s'est trouvé que à un moment euh... pendant une réunion avec certains, on s'est motivé pour s'inscrire ensemble pour faire une formation agricole parce qu'on s'est dit « ça peut servir dans un projet » tu vois parce que... on était tous, on avait envie à la fois de faire un peu d'agricole, on voyait comme un support de... ça peut servir à faire d'autres... d'autres choses, on avait aussi envie de faire des choses culturelles. Euh 'fin voilà c'est un... dans tout le groupe y avait des gens qui avaient envie de faire tout un tas de choses mais, moi euh pff je l'ai plutôt fait au début en me disant « bon ok je me mets au service du... du groupe euh ça... ça peut aussi servir à avoir des terres, tu vois, d'avoir la capacité agricole, tu peux... tu peux prétendre à... à trouver un lieu plus facilement. Et euh... j'avais fait vaguement du jardin, tu vois, un peu chez mes parents, un peu ici, mais pff j'étais pas... Ça me rebutait pas du tout hein, mais j'ai... je connaissais pas trop trop en fait. Et euh... après de... de me confronter à la formation, d'être dedans, je me suis vachement... motivé et j'ai... j'ai adoré ça en fait.

La formation en elle-même t'a plu ?

Ouais ça a été, ouais. Passionnant. Enfin, la formation dans le centre de formation euh pas tant que ça, mais après les stages, les échanges, 'fin être sur le terrain... J'ai toujours adoré la... la biologie tu vois. Et euh... tu vois après j'ai fait de la géographie, y a quand même un lien dans tout mon cursus, dans les choses que j'ai fait. Moi je faisais de la géographie environnementale donc y a beaucoup... beaucoup ce rapport à... à l'environnement quoi. Et euh... puis concrètement après quand je me suis mis à... à faire le jardin, ouais j'ai tout de suite vu la... tu vois c'est très gratifiant, tu fais quelque chose, très vite t'as des résultats sur ton travail. En plus c'est quelque chose qui est... fondamentalement utile, tout le monde a besoin tu vois faire à manger, faire pousser des légumes et essayer de le faire d'une manière saine... Bah voilà quoi y avait vraiment du sens. Là j'ai pas de doute sur l'utilité de ce que je fais, tu vois. Parce que dans la société y a plein de trucs où... c'est vrai que je me disais mais pfou... ouais... Et y a un peu une crise du sens quoi, y a plein de gens ils font des boulots mais... ils savent pas trop [*petits rires*]... Et, ouais. Voilà ouais, moi c'est... c'est un des trucs qui est agréable dans mon travail, c'est ça ouais.

Et à part la formation du coup que t'as faite, tu t'es formé euh je veux dire formellement ou informellement euh après, plus spécifiquement sur certaines choses en maraichage, ou c'était... c'est juste de la pratique ensuite, ou... ou 'fin ?

Non bah en fait ouais c'est surtout de la pratique. La formation elle dure un an et on a 10 semaines de stage en tout donc c'est... c'est pas grand chose et euh... après j'suis un peu resté en lien avec d'autres... maraichers, donc tu vois là j'ai pu poser des questions un peu. Quand je suis arrivé ici, y avait une autre fille qui faisait le jardin. Donc avec laquelle on... on a partagé nos connaissances tu vois, le temps qu'on a passé ensemble moi j'ai l'impression qu'elle m'a appris des trucs, après... ici y a beaucoup de passage donc des fois y a des gens qui m'ont... appris des choses aussi. Mais c'est vrai que si j'avais eu à m'installer... tout seul. Euh... si j'avais créé mon projet ben j'aurais préféré faire... être salarié pendant tu vois, une saison ou deux chez des maraichers quoi pour... pour mieux me former. Parce que y a beaucoup de choses où je pense que j'ai perdu du temps. Là ça commence à... à aller mieux parce que ça fait des années, 'fin ça fait, tu vois, là c'est ma 7^{ème} saison donc... donc j'ai du recul, je vois un peu les choses... Mais au début c'était pas... pas fluide, tu vois, tout était un peu une découverte, c'était pas... c'était pas facile quoi. Et euh... bon là euh... je m'étais inscrit à une formation là, pour la première fois depuis donc 2013, c'est une formation d'une semaine en, pour auto-construire des outils en maraichage. Et finalement ils avaient pas assez de... c'était l'ADABio tu vois, une structure qui... pour les agriculteurs en bio, qui proposent des formations. Et euh comme y avait pas assez d'inscrits finalement ça a été annulé ouais. Mais ouais j'ai, en tout cas j'ai bien envie... de continuer à me former ouais, là-dedans.

Hum

Hum [*silence*]

C'est euh depuis le début qu'ici tout est fait en bio ? Enfin je veux dire, y a jamais eu de question là-dessus euh de débat à ce sujet-là ?

Non ouais en fait c'est depuis... les années 50 [*petits rires*]. En fait Gand... Euh ici cette communauté, y a 32 ans, elle a été fondée par des gens qui venaient d'une autre communauté. Cette autre communauté, elle avait été... qui était en Aveyron, elle avait été fondée par des gens qui venaient d'une autre communauté. Et si tu remontes comme ça, en fait c'est des essaimages... et le, y a un gars, bah j'sais pas si t'as entendu parler, Lanza del Vasto. Un gars qui est parti en Inde, qui a rencontré Gandhi, qui a passé du temps dans un ashram avec Gandhi. Et qui est revenu en Europe et qui a décidé de... d'amener des... des ahrams ou l'équivalent, il a adapté le

truc à... en Europe. Et en fait dès le début lui il a posé le truc de euh... c'était la décroissance avant l'heure quoi. Et euh... et voilà y a... Depuis ce temps-là, lui il a toujours été 'fin « on va pas dépendre du système », c'était même extrêmement radical par rapport à aujourd'hui, tu vois ! Parce que aujourd'hui y a plein de trucs qu'on fait que pour lui quand tu lis ses bouquins... c'est non quoi ! Tu vois, même ici le fait que on vit surtout de l'accueil et qu'on fait des formations, du coup ça veut dire qu'on marchande le savoir, y a des gens qui paient pour apprendre des choses, pour lui c'était... c'était impensable quoi 'fin tu vois. Et euh... et voilà on a quand même... tout un... beaucoup plus de mécanisation que les premières communautés, c'était très très rude. Et à la fois les gens ils sont pas restés parce que c'était trop rude ! Et c'est pour ça que tu vois au début on parlait de l'utopie et tout ça, en fait si t'es trop radical, ben... à un moment tu... le risque c'est de se planter parce que... parce que t'es trop... c'est trop dur par rapport à... au reste, tu vois, de la société... C'est bien d'avoir quand même un certain confort. Enfin un truc où...

Tu vois l'intérêt de ces adaptations on va dire par rapport à la pensée euh de base sur laquelle ce genre de communauté est fondée ? Enfin je veux dire, c'est quelque chose qui te... qui te dérange pas, qui te...

Que ça ait évolué ?

Ouais que ça ait évolué, que y ait des choses qui soient pas forcément conformes au texte on va dire entre guillemets.

Ah ouais ouais ouais ! Bah non mais c'est clair, mais en fait un truc qui évolue pas, c'est un truc qui est mortifère quoi. 'fin voilà, le vivant ça... ça bouge, ça évolue donc euh c'est super important. Euh après des fois moi je lis... bon, j'ai lu des trucs de lui que j'aimais pas du tout et... et j'ai, des fois je lis des trucs où au contraire j'suis là mais « oh !! waouh !! C'est génial ! » tu vois, et en fait nous on devrait peut-être revenir à, 'fin relire des trucs pour... pour amener du sens et puis pour... 'fin voilà. Mais euh... mais voilà non sinon bah pff que ça évolue... moi je trouve ça très bien, puis même que 'fin... que, que tu vois que... après moi, y ait... y ait d'autres gens qui fassent autre chose et que, 'fin voilà, que c'était pas, tu vois, j'sais pas tu vois les gens ici y a... y a deux générations : y a une génération qui sont un peu les fondateurs quoi 'fin qu'on... qui sont là depuis bien plus longtemps, une trentaine d'années, et euh... puis y a une nouvelle génération et euh en fait... j'ai l'impression que ils ont quand même fait un travail de... d'ouverture de dire « ben en fait, si on veut que notre projet il... il continue à vivre, il faut que... qu'on accepte des gens qui vont pas faire exactement comme nous, qui sont pas exactement dans les mêmes trucs », pas exactement dans leur moule tu vois. Parce que si tu... moi je vois des, je connais des lieux où... 'fin qui s'éteignent à cause de ça quoi, des gens qui cherchent un truc où... une continuité qui en fait amène à... les lieux à disparaître quoi. Et euh... ouais c'est... je pense c'est pas facile, tu vois quand t'as créé un truc de te dire « bon bah ça va évoluer, peut-être pas comme moi je l'avais fait, mais... mais... [court silence] » mais en même temps c'est comme ça que t'es sûr que ça continue quoi.

Hum. Hum. Et euh plus généralement que juste le lieu ici, de, 'fin de la maison, de là où tu vis etc., plus généralement les lieux environnants tout ça, c'est aussi quelque chose qui t'a attiré ou... toi quand t'es arrivé, c'est vraiment spécifiquement la communauté qui...

Euh non c'est vraiment la communauté ouais non, après Saint-Antoine pff ! C'est joli hein [petits rires] mais euh non je serais pas venu habiter là

Mais même plus généralement peut-être la région, les paysages tout ça, c'est quelque chose qui te... qui te plaît ? Enfin qui aujourd'hui te plaît et qui te plaisait aussi en arrivant ou...

Euh... [hésite] ouais. Après euh quand je cherchais... quand on cherchait des lieux tout ça avec, à s'installer avec d'autres gens, moi mon... mon idéal entre guillemets c'était quand même plus au

sud qu'ici. Et euh j'ai grandi dans un... un endroit où y avait beaucoup plus de soleil. Les Hautes-Alpes c'est, tu vois un peu comme le sud de l'Ardèche, ces endroits où c'est déjà plus ouvert sur la Provence. Et quand je suis arrivé en Isère, pfoù ça m'a pesé ! [*petits rires partagés*] Mais bon après y a des trucs que... tu vois y a les montagnes qui sont pas loin, ça c'est important pour moi. Finalement géographiquement je m'y retrouve hein parce que ma famille, mes parents tu vois ils sont pas trop loin... ma sœur est pas trop loin non plus... tu vois en... 2 heures et demi je peux aller les voir quoi. Ça c'était important aussi quoi je... j'aurais peut-être plus de mal à aller habiter en Bretagne ou tu vois un endroit super loin. Mais c'est sûr que... c'est vraiment la communauté qui m'a attiré ici quoi 'fin pff je me serais pas... j'étais pas spécialement attiré par l'Isère ou... non.

[court silence] Et maintenant euh... 'fin je veux dire, après avoir vécu toutes ces années ici, y a des choses dans ces lieux, au-delà de la communauté qui... qui te plaisent, qui te déplaisent ? 'fin c'est...

[court silence] Euh... Hum... Ben je pfff... ouais... qui me plaisent... ouais je trouve que y a un... un réseau... sympa, tu vois ne serait-ce que dans le village y a... c'est assez vivant, il se passe des trucs, là y a un marché, 'fin pour... pour la taille du village, c'est un petit village, je trouve que c'est... c'est assez chouette ! C'est... Y a une vraie vie de village. Après euh hum si je prends un peu plus large euh... j'ai connu, tu vois ma formation c'était dans le Diois, la région de Die, c'est très alternatif, il se passe beaucoup de choses. J'ai aussi été, j'ai passé du temps, justement là vers les Vans, tu vois, dans le sud de l'Ardèche, et j'ai trouvé que c'était un peu plus vivant aussi qu'ici tu vois avec beaucoup... beaucoup de... de petits collectifs, 'fin... ici y a pas ça mais bon. [35 :10] Après un autre truc c'est que je trouve que c'est assez... 'fin la vallée de l'Isère c'est une région assez polluée et euh... ouais la culture de la noix 'fin en conventionnel là c'est... c'est un truc assez polluant. Nous à Saint-Antoine on est un peu plus préservé parce qu'on est collé au Chambaran donc euh... Mais euh... mais tu vois c'est pas une région qui est à la pointe du bio, c'est une région ouais qui est quand même... tu vois y a l'autoroute, y a... 'fin y a plein de trucs. Dans les Hautes-Alpes c'est une réserve d'indiens quoi tu vois, c'est vraiment super préservé par rapport à ici ! Et euh... ouais. Mais bon, en même temps euh 'fin c'est bien de... même dans des régions où tu vois a priori... a priori c'est... y a pas de truc alternatif bah c'est bien d'y aller, 'fin en fait je me dis aussi pour apporter justement des trucs tu vois. J'sais pas si j'irais dans la plaine de la Beauce 'fin [*petits rires*] pour créer un collectif, mais... [*rires partagés*] mais c'est bien qu'il y en ait qui le fassent quoi. Tu vois parce que sinon c'est des déserts où y a que... que de la monoculture, 'fin que l'industrie, 'fin voilà et... et en fait c'est bien d'essayer de, de... de, de résister quoi, tu vois d'être... de rentrer dans la fissure, même là où on dirait pas qu'il y a des fissures quoi.

Hum. Et euh... on parlait de, en gros, ton activité liée à la terre, etc. y a d'autres choses que tu fais ici ?

Hum... bah y a m'occuper de mes enfants [*petits rires*], ça prend pas mal de temps. Et j'ai un petit garçon qui est porteur d'un syndrome génétique, donc avec tout un lot de, 'fin voilà il est un peu différent, donc ça prend beaucoup de temps aussi. Et euh ça fait qu'il va pas à l'école tout le temps, donc c'est aussi... voilà. Y a ça, donc la vie de famille, après y a l'action non-violente, qui est importante pour moi. C'était... j'serais pas venu dans cette communauté si y avait pas cette idée de 'fin voilà d'agir sur le monde, 'fin voilà de... Parce que j'étais militant, bien avant d'être ici et voilà, c'est... ça c'est vraiment fondamental pour moi.

Pour toi, c'est une manière de continuer d'être militant, ici, spécifiquement, l'action non-violente ?

Eh ben de continuer à participer à des actions ouais. En fait moi euh quand j'étais à Grenoble et que j'habitais en squat, je passais mon temps sur des actions, des luttes. Et en fait c'était très très difficile parce que c'était beaucoup beaucoup d'échecs et beaucoup d'énergie pour euh... peu de... de résultats, 'fin ou des résultats évidemment sur le long terme. Et euh donc j'avais pas... la vision, parce que je vois y a des gens, militants, qui restent pendant 40 ans à faire des trucs mais, j'ai beaucoup d'admiration pour eux mais en tout cas moi c'était... c'était difficile et j'avais envie vraiment de créer quelque chose tu vois, de... d'être dans la création, de faire vivre un lieu, pas être que dans la résistance, mais de... et donc ici ça, ça s'est concrétisé, 'fin voilà ici on crée un autre mode de vie, c'est... et je trouve ça chouette et c'est un témoignage tu vois y a plein de gens qui passent, ils voient qu'on peut vivre différemment, ça peut être inspirant pour eux, 'fin. Et euh... mais je... je pourrais pas me contenter que de ça, 'fin tu vois je... y a... le reste du monde et... et voilà quoi, de continuer à aller faucher des OGM, de continuer à aller soutenir des sans-papiers, de continuer à 'fin voilà, à pas rester dans notre bulle, parce que... parce que on a un petit cocon ou c'est confortable, mais en fait, 'fin voilà, de... il se passe des choses dans le monde et il faut, 'fin voilà, j'ai envie de rester acteur quoi.

Hum. [silence] d'accord. Et euh... tout à l'heure tu me parlais de... de ta vie à Grenoble, en disant que la ville tout ça, tu trouvais que c'était... un peu stressant, ce genre de choses... par rapport à ça, tu dirais que ton rythme ici... 'fin c'est quelque chose qui te plaît, que tu vis comment ?

Hummm... Bah en fait j'ai quand même du stress hein [*petits rires*] ici c'est, mais disons c'est pas le même stress quoi. Mais euh ouais. Mon travail est... me génère pas mal de stress. Parce que euh en tout cas quand c'est la saison, y a... beaucoup de choses auxquelles il faut penser, c'est... tu vois y a beaucoup de c... en maraîchage, y a beaucoup de cultures différentes euh parce que y a beaucoup de légumes donc euh il faut planifier, tu vois y a telle... telle parcelle il faut préparer le terrain, telle parcelle il faut semer, telle parcelle il faut replanter. Euh en même temps faut faire les arrosages, y a les plants qu'on a déjà 'fin donc ça on s'en occupe dans la serre... y a... y a beaucoup de choses sur lesquelles il faut anticiper, c'est des... des planifications de travail qui s'entrecroisent les unes les autres après y a des... tu vois y a des maladies, y a des insectes qui viennent nous embêter, 'fin y a tout un tas de choses, des désherbages, il faut gérer l'enherbement. Et... y a des impératifs, il faut faire telle chose à telle moment. Et en fait y a aussi la météo, qui fait que... ben... ça se passe pas comme ça, puis après y a le rythme, le calendrier de la communauté... qui change, tu vois par exemple les gens qui viennent passer un an, ils arrivent en septembre, ils partent en juin. Moi, ma saison, ça commence en mars et ça finit en octobre. Donc euh c'est inversé tu vois. Donc je forme des gens qui arrivent en septembre, qui viennent travailler avec moi, bim ils partent en juin, tu vois c'est... Et euh donc après je suis obligé de composer... 'fin voilà c'est pas toujours... pas toujours simple. Après y a aussi euh la vie de famille, Emma elle a une... une grosse responsabilité aussi, alors des fois on est, tu vois, à se battre pour... tu vois moi je dis « mais faut que j'aille au jardin ! Faut que j'aille travailler ! » et elle bah faut qu'elle aille travailler aussi. Du coup, ça... ça génère du stress aussi. Et euh en fait y a eu des années où j'avais plus d'aide que cette année mais cette année j'ai eu... ouais j'ai eu pas mal de stress. Et j'ai eu... je suis tombé malade, j'ai eu un zona, je sais pas si tu vois ce que c'est mais c'est une maladie euh... qui est liée au stress, somatique, et euh... donc ça a duré un mois, c'était assez relou... donc j'étais obligé de calmer vraiment euh... mais c'est moi aussi, tu vois, c'est mon tempérament de je me... je me mets la pression pour faire les choses bien tu vois et si euh... ouais... je... je vis mal le fait de pas faire bien mon travail. Mais disons, y a pas... ici y a personne qui me met la pression quoi, je me la mets tout seul quoi. Et euh... et là tu vois, par exemple je suis allé chez l'ophtalmo ce matin parce que j'ai un problème

à l'œil, et j'ai une maladie qui s'appelle... la [*cherche le mot*] choriopathie ? Attends c'est quoi ? Choriopétinopathie... euh séreuse centrale. C'est pas grave. Ça dure un mois. Et c'est un... une petite bulle de liquide qui décolle la rétine en fait, qui fait que je vois flou. Ça va passer tout seul. Mais c'est lié à l'anxiété. Et du coup je me dis ben là, ça fait deux fois, tu vois, du coup je me dis bon faut que je travaille sur ça quoi. Juste c'est, voilà je somatise, c'est qu'y a un truc... qu'il faut que j'arrive à me détresser, tu vois je pense que je me mets trop la pression, finalement, c'est... tu vois on a des grandes surfaces, quand même, là-haut... Comme on a un grand terrain, moi j'ai tendance à vouloir occuper le terrain, tu vois, à vouloir mettre des trucs de partout, puis en plus je me dis, bah c'est cool, plus on fait pousser des légumes bah plus on va en manger, moins on va en acheter... mais... mais voilà en fait c'est... c'est, c'est... ça fait un gros rythme de travail, ça fait... ouais. Du stress. Mais c'est pas... c'est pas le même stress quoi. C'est ouais, je sais pas... en ville non ce qui était plutôt anxiogène... [*prend une inspiration*] ouais je sais pas, le... tu vois, je sais pas, les... les caméras, les rapports entre les gens, les rapports violents, les... je sais pas, la police. Y a plein de choses où j'étais... témoin de scènes de violence euh... que je retrouve pas ici. Tu vois les gens qui... qui s'agressent dans les transports en commun, dans les... puis bon après moi dans, dans... aussi les militants, dans les manifs, tu vois les machins, 'fin y a aussi toute cette violence là que... que... voilà, même aujourd'hui dans les luttes auxquelles je participe, je retrouve moins tu vois, les faucheurs volontaires... à la limite, les gendarmes ils viennent, ils nous regardent, mais voilà ça se passe très bien, c'est pas... [*silence*] Et euh...

Hum. Et euh... en plus du rythme du travail, le rythme de la vie communautaire, c'est quelque chose qui... 'fin c'est quelque chose qui... c'est des choses qui rythment ta vie ? Tu parlais des rituels, etc. Tu... tu sens, ta vie, ta journée, ton mois etc. rythmés par ça ? Par cette dimension communautaire, par le travail ? Par quoi exactement ?

Bah oui oui oui... hum ouais ouais euh la vie communautaire, c'est assez... régulier hein ça... ça pose un rythme, les journées... les journées se ressemblent euh... après sur l'année euh... moi j'aime bien... tu vois, on a... on a des fêtes sur l'année, on a 4 fêtes qui correspondent aux équinoxes et aux solstices, les 4 fêtes importantes... enfin, ouais, y a pas que celles-là, mais... Et euh ça... ça a beaucoup de sens, ça permet de... Parce qu'en fait y a... ben y a un sens au niveau spirituel, 'fin de... que j'ai découvert, tu vois, bon moi par exemple, Pâques, tu vois, avant de venir ici, je voyais euh les chocolats... et c'est tout. Et en fait euh ben, ici j'ai découvert que Pâques, c'est, tu vois, voyager vers la mort, pour renaître, tout ça, donc ce qui est lié à, tu vois, t'as l'hiver et après t'as la... y a tout qui meurt et après t'as le printemps, et ça revit. Et en tant que paysan, ça a beaucoup de sens en fait. Les fêtes qu'on vit c'est les fêtes paysannes. Et euh... ouais et... ça aide à accepter les... les changements de saison, 'fin ouais c'est... ça met du sens sur... sur ce qui se passe... 'fin tu vois sur les... les changements de notre environnement, et moi de mon environnement, vu que je suis beaucoup dehors... il est complètement lié aux conditions météo, tu vois aux saisons et tout ça. Ouais c'est... c'est cohérent quoi le... c'est cohérent et y a du sens tu vois, c'est pas juste euh Noël les cadeaux... Pâques les chocolats quoi, y a... y a un vrai sens, 'fin euh... ouais au niveau... écologique, 'fin ouais ça... [*court silence*] Et... mouais. Après ça passe assez vite depuis que j'ai des enfants, le temps passe très vite, hein. [*rires partagés*] Je te préviens hein ! [*rires*] Tu vas voir, ça... c'est vrai hein, la naissance de mon aîné là j'ai l'impression que c'était hier quoi !

Hum.

Hum [*silence*]

Hum hum. Et hum... On parlait tout à l'heure de... ton expérience de militantisme, etc. toutes ces choses-là, est-ce que tu penses que, au-delà de juste, 'fin pas forcément juste euh la question... pas forcément juste les communautés, etc. mais plus généralement les...

les espaces ruraux y a des, pour toi, des enjeux sociaux et politiques qui leur sont spécifiques – aujourd’hui ?

Bah oui, c’est... c’est évident, ouais. Bah comme tous... tous les espaces hein. Mais euh... ben voilà, justement, t’à l’heure on parlait de l’agriculture, entre tu vois l’agriculture conventionnelle, l’agriculture biologique, l’accès au foncier, l’accès à la terre... Y a beaucoup de... moi quand j’étais en formation, c’était que des néo-ruraux, parce que c’est de la formation pour adultes. Et donc c’est des gens dont la famille n’est pas agriculteurs donc c’est difficile en fait d’avoir accès à la terre ! On est mis en concurrence avec euh les gens qui sont déjà installés, qui sont déjà agriculteurs... Et en fait la politique, jusqu’à maintenant, c’est plutôt de donner... à ceux qui sont déjà installés, donc d’agrandir les... les... les exploitations, et donc de pas laisser des jeunes s’installer sur des... sur des petites surfaces... voilà ça c’est une problématique euh... après bah voilà y a aussi tu vois les pesticides, là nous on est un village, et maintenant on commence à se rendre compte que les pesticides c’est mauvais pour la santé, y a des gens qui traitent autour de chez nous, ma fille elle est à la crèche, à Chatte, y a des noyers et des... des champs de maïs à côté, tu vois. Bah... ouais à un moment, c’est... c’est vrai que ça m’inquiète et que... ‘fin ouais y a... y a des choses à faire là-dessus. Après euh y a aussi... ‘fin ouais y a plein de choses hein ! Le fait que ici on est... on est obligé d’avoir une voiture. ‘fin bon maintenant y a, on... on s’organise, tu vois y a une asso là qui a mis en place du covoiturage, mais en... quand t’habites à la campagne, euh... y a pas de transports en commun, tu vois, ‘fin y a des choses sur lesquelles on pourrait... ouais il reste du chemin à faire quoi.

Et tu trouves que ces enjeux ils sont pas forcément... enfin, ils sont pris en compte ou pas par... la société et les politiques etc. qui sont menées et tout ça ?

Ben moi je trouve que y a beaucoup de... de... bla bla, on fait des grandes messes écologiques et... et même, tu vois les... les Verts, même je vois à Grenoble, tu vois c’est une grande ville et c’est les Verts et tout ça et en fait y a beaucoup de discours mais après dans les actes euh... y a beaucoup d’incohérences quoi. Et euh... ouais on met des pistes cyclables, mais euh c’est des trucs un peu de... ouais des fois de façade quoi, j’sais pas, ‘fin j’ai l’impression que, des mesures genre « on interdit les pesticides parce qu’on sait que c’est cancérigène, c’est mauvais pour la santé et c’est très simple, ben... Personne n’a le courage de le faire en fait, ‘fin les... les vrais problèmes auxquels on est confrontés euh... mais que ce soit à la campagne ou... ou en ville, c’est pareil. Personne a le... le courage de le faire. Même, tu vois, internet, là on commence à installer euh... la fibre, le très haut débit, de partout euh même dans des zones rurales. Je vois en Chartreuse, ils installent ça. Euh... en fait tout le monde dit « ouais c’est génial, c’est cool et tout », mais à côté, des fois y a des communes qui sont confrontées à des problèmes genre le traitement des eaux usées, des choses comme ça... Y a pas de moyens pour ça, mais y en a pour par contre installer la fibre, ‘fin des trucs qui sont assez coûteux, et qui en plus... tu vois c’est un peu le Graal, on peut pas remettre ça en question, mais euh... c’est des infrastructures qui sont invisibles, on les voit pas, mais en fait internet c’est un truc qui est énergivore et qui... qui pollue à fond et... si on construit des centrales nucléaires, c’est pour le faire tourner et y a des... tu vois les serveurs dans le monde entier, qui tournent, en fait c’est des consommations qui s’accroissent, c’est beaucoup de produits qui sont très peu recyclables, y a une obsolescence programmée, tu vois les portables c’est quelques années, 2-3 ans, donc tu dois le changer, les ordi c’est un peu plus long... Mais euh... pour les fabriquer, faut euh aller chercher des matières premières dans des pays où c’est fait dans des conditions horribles, et pour les personnes et pour l’environnement. Et en fait euh... ça pour le moment, tout le monde dit Alléluia quoi avec ça et en fait euh... c’est un... c’est un vrai problème, moi je me... je m’inquiète vraiment pour... pour mes enfants quoi. Parce que, quand on lit tous les rapports scientifiques, c’est... c’est... ça va pas

du tout quoi, c'est « alerte rouge », « alerte rouge », on est face à une extinction de masse en fait des espèces, et personne... personne fait rien et... les élus de, de... de nulle part. Donc j'sais pas, à un moment il faut peut-être... arrêter d'attendre d'eux et, comme ils font les Extinction Rebellion là les... j'sais pas. Arrêter de... arrêter d'attendre, déjà.

Hum. Ouais. Et euh, je... j'voulais te... aussi te demander, par rapport à un autre mouvement, par exemple le mouvement des Gilets Jaunes, c'est quelque chose dont tu t'es senti proche ? Sur tout ça.

Eh ben, au début euh, tout début, pas du tout, j'ai lu leur truc et j'étais là « mais c'est quoi ? C'est », tu vois je me suis dit « c'est... mais c'est un truc super individualistes, ils sont centrés sur eux... » et euh quand j'ai vu le... comment ils ont bloqué tout le pays et tout le... le premier samedi là j'étais halluciné quoi, j'suis allé à Saint-Marcellin et tout ils avaient... j'me dis « wahou mais c'est... c'est qui ces gens ?! », ces gens qui bossent en fait. Et c'est des gens que... que j'avais jamais vus, tu vois, pas politisés tout ça, et après moi j'suis allé sur les ronds-points, et euh... Ça a été un autre monde, parce que moi j'étais habitué à être dans des milieux militants où on est « entre militants », enfin entre gens qui faisaient, genre... des professionnels du militantisme. Avec euh une culture politique, enfin tu vois, tac-tac on fait une AG, 'fin tu vois c'est toujours, y a une culture qui est là... et eux ils sortaient complètement du cadre quoi, c'était des gens, pour certains, qui avaient pas du tout de culture politique, c'était leur première manif... 'fin tu vois, ça se voyait même... au niveau catégories socioculturelles, ils étaient... des gens que j'avais pas côtoyés dans ma vie quoi. Et euh... et tu vois, qui, ouais, des gens qui regardent beaucoup la télé, qui 'fin voilà... Et euh, mais à la fois, en fait euh... après je m'en suis voulu tu vois, d'avoir eu ce truc un peu de... de rejet, de méfiance... parce que finalement, d'aller là-bas et tout, je me... au début, je me suis pas senti proche d'eux, et en fait j'étais su... 'fin tu vois c'est des gens qui se politisent en fait, qui ont commencé à... à aller tenir des trottoirs, des ronds-points là, et à discuter, et à... et voilà tu commences à discuter, à échanger... eh ben... leur réflexion elle a évolué... et euh puis même 'fin tu vois j'sais pas, c'était... ouais, une richesse... c'était un milieu que je connaissais peu et... et ouais... Non non non je me sens... je me sens proche. Après j'ai l'impression que c'est vraiment un mouvement... tu vois là par exemple à Saint-Marcellin, c'est... c'est assez hétéroclite hein y a... y a des gens qui sont plutôt tendance extrême-droite, des gens extrême-gauche, 'fin... c'est... c'est très populaire, mais c'est très... ouais. Et euh d'un côté là depuis que c'est... un an... je trouve ça, 'fin tu vois, c'est en train de s'éteindre j'ai l'impression que ça perd un peu de... de souffle. Ça... ça révèle beaucoup de choses hein pour moi ce mouvement, les Gilets Jaunes. En fait, si les syndicats, ils étaient restés... s'ils avaient fait leur travail, ça serait jamais arrivé, les Gilets Jaunes. Et en fait, on... aujourd'hui, y a... pff on est face à un truc où y a plus personne qui fait face, tu vois au patronat, au... au grand capital, en fait. Et du coup les gens ils sont... ils sont un peu tout seuls et euh... ouais. Et là ouais c'est un peu triste que ouais, je sais pas. J pense que... ouais ils... de, de, de... de s'enliser dans des fff... j'sais pas, ça s'est pas trop réinventé, 'fin tu vois, au début y a eu un truc, mais bon là de... tous les samedis, là maintenant y a plus personne, y a plus grand monde quoi, par ici qui... qui tient, qui va sur les ronds-points, avant y en avait qui allaient tous les jours... Et pourtant les problèmes sont toujours là tu vois. Donc du coup, je sais pas. [*court silence*] En tout cas, j'ai trouvé ça bien que y ait pas, tu vois ils se sont pas laissés récupérer par les uns, les autres... hum.

[silence] Hum. Et hum... je sais pas si ça va te paraître connecté ou déconnecté de ce qu'on vient de dire, mais est-ce que t'as l'impression que ton lieu de vie, ici, il est périphérique ?

Périphérique, dans quel sens ?

Euh, dans le sens que tu pourrais apporter à ce qu'est une périphérie ou... à ce qui est périphérique...

Bah... il est périphérique, bah ça dép... franchement ça dépend, ouais...

Comment toi tu le ressens, est-ce que tu le ressens comme une...

Bah, pff, il est à la périphérie de... de... ouais, je sais pas, du... du vieux monde, j'en sais rien, tu vois d'un... d'un... d'une certaine norme, un système normalisé... on peut, on pourrait dire qu'il est à la périphérie, à la fois pour d'autres... pour d'autres milieux, plus alternatif, il peut être central. Euh... hum. Ouais il appartient à une constellation 'fin tu vois, de... de lieux. J'sais pas si je dirais... si je qualifierais ouais, de périphérique.

Pour toi, comme tu le vis, tu le vis comme quelque chose de périphérique ou...

Ben non pour moi c'est le centre... c'est le centre de ma vie donc euh... c'est sûr que je le vois pas... je le vois pas périphérique. Même, tu vois, à l'échelle du village, on... on n'a pas du tout une place périphérique. Même au niveau, tu vois, économique, on est un acteur économique majeur, on est les plus gros employeurs... du village, même des villages autour, 'fin on a... et sur, tu vois, le, le... on fait vivre le village, tous les commerces, tout ça, donc euh... Et l'impact... au... au niveau très local, on n'est... on n'est pas du tout périphérique. L'impact, même, sur le... la ville [*inaudible, pas sûre du dernier mot*], y a beaucoup de gens qui sont passés par ici, qui sont pas restés en communauté, ou qui ont habité un certain temps en communauté, puis qui sont allés s'installer dans le village donc euh ça a une influence énorme. Même sur, tu vois, la... les assos, y a plein d'assos de... qui mettent en place des dynamiques tout ça, c'est des gens avec qui on est très proches, des gens qui sont passés par ici qui, qui ont... donc euh... hum.

[silence] hum hum, d'accord. Et euh tout à l'heure, tu me... au début, on a, tu me parlais de... du lien que tu fais entre écologie et spiritualité. Plus généralement, qu'est-ce que l'écologie ça t'évoque ?

Ben... un rapport au monde, en fait y a... ff... l'écologie maintenant, on, y a... ça commence à être un peu terni par... ouais, genre le tri sélectif, les partis... [*rires*] Mais euh... Mais... ouais ça m'évoque une... un rapport au monde... qui est... qui est basé sur... un système d'équilibre et... en fait, une écologie euh... matérielle, mais aussi relationnelle euh 'fin ouais... y a... pour moi, ce qui est... ce qui est central et ce qui... ce qui me renvoie à ma... ma spiritualité, c'est... ouais, cette notion de... d'équilibre, de respect, de... d'observer, 'fin voilà de... de, de... d'accepter [*court silence*] sa part, mais 'fin d'accepter aussi de... de... de laisser... de laisser la place [*court silence*], se remettre en question... ouais. Un truc, ouais.

Et pour toi euh ces valeurs, dont tu te sens proche manifestement, tu dirais qu'elles prennent sens et qu'elles s'incarnent ici spécifiquement ?

Ouais. Ouais ouais. Euh... bah complètement... bah dans mon travail. Si ce n'est, des fois je me dis l'agriculture, on aurait mieux fait de [*petits rires*] de rester chasseurs-cueilleurs, tu vois, je me dis... la pertinence de [*petits rires*] de l'agriculture, je la remets un peu... Mais bon, après euh... [*silence*] ouais, non, mon travail je me sens en cohérence, vraiment. Et euh ouais après au niveau de la relation avec... avec les autres qui... qui passent ici, les autres qui habitent ici euh... ouais. Ouais ouais je trouve que par rapport à ce que, ce qu'on... ce qu'on... ce qu'on prétend tu vois... [*court silence*] de choses auxquelles... auxquelles... 'fin moi auxquelles j'aspire euh ouais je me sens... pas trop éloigné. Tu vois, des fois, là j'ai... j'essaie de faire en... ben j'ai tendance à des fois être un peu perfectionniste mais tu vois, j'essaie d'aller en vélo chercher ma fille à la crèche tu vois, alors que c'est quand même assez loin quoi. Mais euh... du coup je me dis on peut toujours... on peut toujours faire mieux quoi. Et c'est vrai que l'année dernière par exemple, j'étais... j'ai pa... j'ai passé une période un peu de déprimé tu vois, de me dire « mais pfff quoi... [*court silence*] et on va... quoi à la fin du siècle on va tous disparaître, qu'est-ce qui va se

passer ? » Mes enfants tu vois ils seront... ils seront pas si vieux que ça... 'fin si à la fin du siècle ils seront vieux mais... Et euh... Et du coup bah je me suis dit « bon bah qu'est-ce que je peux faire, moi », du coup je me suis acheté un vélo électrique et je fais des trajets tu vois pour aller l'emmenner, la ramener... En fait c'est rien mais bon... moi ça m'a fait du bien. Après, je crois pas que c'est comme ça qu'on va... que les choses elles vont changer hein. Je crois pas que ce soit une... une somme de... de petites actions, 'fin je pense c'est bien, mais c'est un peu... c'est un peu... se voiler la face que... que d'attendre que une somme de petites actions individuelles permettent de changer vraiment les choses.

Pour toi c'est quoi qui permettrait de...

Parce qu'en fait... ben moi je crois que... je crois qu'en fait on a tous un peu tendance à... à agir sur ce qui nous appartient, ce qui est à nous, et euh... et donc des fois, faire des efforts pour des trucs euh plus larges que nous, qui nous dépassent bah c'est... c'est difficile pour nous. Et euh après on n'a pas tous la même rigueur, moi j'en ai plutôt plus que d'autres gens, je trouve, de ce que je peux observer. Et du coup je... je crois pas trop à... à ça. Par contre, je crois qu'à un moment, il faudra peut-être aller euh... y a des institutions, des choses qui sont nuisibles, tu vois, les entreprises qui font des choses nuisibles, et même euh quand ça paraît euh le Graal auquel on peut pas toucher, mais à un moment il va falloir aller les empêcher de... de faire leurs trucs, et... peut-être ça se passera par des destructions matérielles, 'fin tu vois je... j'en sais rien, à un moment si c'est une question de survie... moi je crois que, ouais, à un moment il va falloir empêcher... tu vois, y a un système qui est... qui nous dépasse un peu tu vois, économique et, euh... à un moment il va falloir aller le bloquer... d'une manière ou d'une autre. Mais ouais c'est... c'est... c'est pas chacun en arrêtant, 'fin tu vois genre on va boycotter machin et tout... j'y crois pas du tout quoi. Je pense que par contre, si on... on détruit telle entreprise qui fabrique je sais pas quoi qui est super polluant, bah ça... ça marchera mieux, quoi, tu vois.

[court silence] Mais ça t'empêche pas de...

Bah, moi, de... pour moi, essayer de faire... bah oui moi c'est ce que je fais, mais je me... je me rends bien compte que c'est ce que je fais dans ma vie... tu vois, par rapport à un peu la norme... j'ai... j'ai une vie quand même assez radicale hein, ici on... euh... c'est sûr qu'on n'est pas en autarcie, moi mon idéal machin c'était vraiment un truc... j'suis pas là-dedans mais par rapport à la moyenne, c'est... c'est super radical ce qu'on vit ici, et euh... et 'fin voilà j'ai... c'est pas du tout suffisant, 'fin ça continue les... tu vois maintenant la bagnole, 'fin y a plein de choses qu'on a ici que dans les pays du Sud ils veulent eux aussi avoir et que si ils ont ben... on est mal quoi ! Et euh même tu vois là pff... on nous vend un peu « ouais la voiture électrique, machin et tout », mais en fait c'est... c'est des conneries la voiture électrique c'est super polluant aussi euh... C'est juste, à un moment, il faut... ça va être inconfortable et difficile hein mais va falloir renoncer à des choses, et euh... et bon, moi j'ai l'impression que peut-être je l'ai... j'ai déjà commencé à le faire dans ma vie, et je suis prêt à, tu vois, essayer de continuer à, tu vois, là par exemple j'achète un vélo machin, mais euh... mais les autres, s'ils le font pas, il va falloir les empêcher d'avoir accès à leur confort et dire « ben non désolé mais là à un moment moi j'ai envie de... de... réussir à... à survivre » donc euh je vais aller, je sais pas, faire cramer des... des péages d'autoroute euh 'fin j'en sais rien hein empêcher les... [court silence, rires]

Et euh... d'une manière générale, comprenant l'écologie mais pas forcément seulement, y a des causes, des revendications dont tu te sens particulièrement... auxquelles tu es particulièrement sensible ?

Hum... oui ben y en a plein, oui. Donc, pas concernant l'écologie ? Toutes les autres ?

Si si si... non je

Bah moi après je me sens sensible à, je sais pas le... toutes les valeurs un peu humanistes... tu vois, je sais pas, le... de... d'ouvrir les frontières, 'fin voilà de... de... de... l'égalité, tu vois, de... de... de la solidarité, d'être solidaire avec les gens... la liberté aussi, tu vois la liberté de... je sais pas, de... de... de... de pouvoir changer de sexe, la liberté de pouvoir, je sais pas, avoir des relations avec qui on veut, comme on veut, la liberté, 'fin je sais pas, c'est très important pour moi, et que y ait 'fin, et... euh... ouais la liberté même pour les enfants, d'essayer de... de faire attention à... à leur apporter une éducation qui les pousse à l'autonomie et de... de les respecter, de... tu vois, de faire attention aussi à toutes les discriminations, de pas discriminer les gens pour leur... leur religion, leur... leur choix politique, leurs préférences sexuelles, leur, je sais pas, tout un tas de choses euh leur âge tu vois, de pas faire de l'âgisme ou... même le spécisme, tu vois, de... de... de faire attention, les autres espèces, de pas les traiter comme... comme si elles étaient juste des choses qui nous appartiennent [*inaudible*]... et euh voilà. Tout un tas de... tout un tas de choses.

Hum. Et toutes ces causes, du coup qui te tiennent à cœur, tu... tu te sens impliqué, engagé en leur faveur ?

Ben... Hum oui. [*petits rires*] Après euh fff... moins qu'à d'autres périodes de ma vie, mais... parce que quand j'habitais en ville, c'était plus facile aussi de participer à tout un tas de... de luttes, après euh... tu vois, dans ma vie, je... j'essaie d'être ouvert à ça, dans l'éducation de mes enfants j'essaie de faire attention. Ça fait très longtemps que je suis végétarien, je mange plus de viande, 'fin tu vois... Mais euh ouais je vais pas, je participe pas à des événements spécialement... par rapport à ça.

Mais tu te sens néanmoins impliqué ?

Ouais ouais ouais. Hum. Ouais.

D'accord. Et cette implication, ça t'apporte... ça t'apporte quelque chose ? Enfin, je veux dire, ça te...

Ah bah oui oui, ça... je pense que ça améliore ma qualité de vie. En fait euh tu vois de... de, ouais je sais pas, je vis comme un... ça me fait du bien tu vois de... quand j'ai arrêté de manger de la viande, ben je l'ai vécu comme un soulagement tu vois de... de... ouais. Parce que, j'étais... en fait, être dans une contradiction euh c'est... c'est pas forcément facile pour moi. Et justement au début on parlait des contradictions, et ben pour moi c'est un travail aussi de, de... d'accepter qu'y en ait, et de sortir de l'idéal. Parce que euh... parce que c'est... c'est inconfortable, et tu vois quand je mangeais de la viande mais que je voyais les documentaires où tu vois j'avais conscience de comment on produisait la viande, c'était quoi les conditions d'élevage, et à la fois je... j'avais un comportement qui était pas cohérent, c'était... c'était difficile. Et euh... mais euh voilà. Mais y a, j'ai aussi un travail à faire de... de... d'accepter les compromis tu vois.

Tu trouves qu'ici c'est quelque chose qui t'aide justement là-dessus ?

Oui oui moi j'ai travaillé hein par rapport à... à accepter les compromis, ouais.

Hum. Et ces différentes implications, tout ça, tu... tu penses que ça peut prendre sens dans une vision commune ici ? Enfin, ça prend sens pour toi dans une vision commune et une vision partagée ?

Bah... oui oui. En fait euh y a quand même... à la base... de ce qui fait l'essence de ce lieu c'est quand même un... un idéal partagé. Euh voilà tout un tas de valeurs et euh... ouais d'agir pour... ouais pour la non-violence, pour... pour l'écologie, pour... pour la justice et la paix, tu vois. Après moi c'est pas... tu vois moi je mettais pas forcément ces mots-là, tu vois... la paix tout ça, 'fin ces mots je... j'avais pas... Mais après c'est au sens profond en fait... au-delà des mots euh... ouais la direction elle est vraiment la même que... et du coup on partage... après euh c'est

vrai qu'on a fff... on n'est pas tous dans... ça se retranscrit pas pareil dans... dans les choses qu'on fait, tu vois. Par exemple moi j'suis à... beaucoup, l'action non-violente c'est très important, 'fin tu vois j'ai bien participé tout ça et y a d'autres gens moins, mais après ils vont faire d'autres choses que moi je fais pas forcément, tu vois j'en sais rien, même sur le lien avec le village... d'autres choses, voilà... Ça se réalise pas pareil mais... mais, mais... l'essence, elle est vraiment partagée, quoi.

Et tu disais, c'est des valeurs qui sont... qui sont partagées, qui sont explicitées dans les engagements, etc. Au-delà de, enfin en plus de ces... de cette explicitation, y a des moments de partage, de... de... de débats sur ces chose-là, entre vous ?

Euh... pas trop ! Mais... un peu quand même [*petits rires*]. Y a... y a des s... dans le cadre des soirées communautaires... Euh tu vois des fois on fait des projections, ou on fait des... des soirées sur un thème avec euh voilà des ateliers, tu vois, et puis ensuite un débat, des discussions, donc euh ça arrive, mais euh... ouais ça arrive, ça dépend... ça dépend des moments mais... Après tu vois, sur des... sur des sujets de société, tout ça, ben on se pose des questions, quand on est confronté à... des choses. Par exemple, quand y a eu les smartphones qui ont commencé à arriver tu vois, et euh y a eu beaucoup de gens qu'on accueillait qui étaient... qui commençaient à... à être beaucoup sur les smartphones, 'fin tu vois les sessionnaires tout ça, parce que bon ben quand je vais en ville, je vois dans les salles d'attente et tout, y a beaucoup de gens, qui sont scotchés à leur écran, tu vois. Et euh... ça, ça nous a... ça nous a questionnés, après y en a, des engagés par exemple qui ont commencé à utiliser en réunion des smartphones, et du coup ça a créé un débat parce que là on n'était pas, tu vois, et donc euh là on en a discuté nanana et donc là on a mis un cadre, tu vois. On a dit ben dans les espaces communs, collectifs euh on essaie de pas utiliser les smartphones. Pour privilégier les interactions réelles quoi. Fin hors, pas numériques quoi. Donc euh ouais en fait, comme forcément la société, y a des choses qui bougent, tout ça, des fois ça nous amène à... à discuter de trucs, après euh... après pas toujours et c'est bien aussi tu vois, chacun, on a tous un appart', on rentre chez soi, on ferme la porte et après [*petits rires*] chacun fait ce qu'il veut, quoi [*petits rires*] et... hum. Et on n'est pas d'accord sur tout, 'fin tu vois, même s... tu vois j'en sais rien, sur les élections, qu'est-ce que les autres gens ils votent... j'sais pas, je m'en doute un peu mais en tout cas on parle pas... pas forcément de ça, quoi.

Et sur l'écologie, spécifiquement, c'est des choses qui sont mises en débat ici ?

Ben l'écologie c'est quand même un... un truc assez central... ouais. Après tu vois euh ouais, ça s'exprime différemment hein tu vois. Y a... tu vois, y a des gens bon l'écologie c'est super important, et du coup ils partent en vacances en vélo, avec leur(s) fille(s), tu vois y a un couple là ils font leurs vacances, ils ont... elle est dans une petite chariotte, ils ont l'autre il a une remorque et, c'est ça... y en a d'autres, ils prennent l'avion et ils vont, 'fin tu vois mais pourtant l'écologie c'est important pour eux aussi mais tu vois ils le vivent pas de la même manière, bon ben voilà après... hum. Mais après je pense sur les gens ils sont d'accord sur... sur plein de trucs, ouais. Hum. Et tu vois, là les... les luttes qu'on fait, par exemple les Faucheurs... les luttes auxquelles on participe, qui sont des luttes environnementales, ben y a un soutien de... toute la maison tu vois, la logistique, 'fin quand on y va, c'est défrayé par la communauté. Si y a des... des... même des amendes à payer tout ça, c'est la communauté aussi qui assume euh 'fin tu vois on n'est pas tout seul donc euh... ouais. Y a quand même un engagement collectif pour l'écologie.

D'accord. OK. J'arrive à la fin de mes questions. Je sais pas si t'as des choses à... à ajouter sur ce qu'on s'est dit ?

Hum ben non je sais pas, je vois pas.

Non ?

Je sais pas si j'ai été... des fois un peu à côté de...

Questions signalétiques

- Date de naissance : 1988
- Activité professionnelle : maraicher
- Dernier diplôme obtenu : le BPREA (Brevet Professionnel de Responsable d'Exploitation Agricole), licence de géographie (2009)
- date d'arrivée dans la communauté : 2011

Entretien n°6 – Evelyne

J'ai sollicité Evelyne pour faire un entretien suite à une réunion qu'elle organisait pour les personnes en stage communautaire. Elle savait donc les raisons de mon séjour avant que je ne lui demande l'entretien. Elle a un peu hésité à me dire oui, car elle n'aime pas beaucoup parler et qu'elle n'était pas sûre de vouloir. Après m'avoir proposé de faire un entretien avec sa fille (profil qui pourrait m'intéresser d'après elle, car cela m'apporterait le vécu d'une personne ayant passé son enfance à la communauté), ce que j'ai fait quelques jours auparavant (E4), Evelyne accepte et me donne RDV chez elle, après le dîner. Ce soir-là, je suis de service donc après avoir rangé la salle à manger et fait la vaisselle, on s'appelle par le téléphone fixe de la maison pour que je monte chez elle. J'arrive donc dans son appartement, on s'installe au salon, je m'assois sur le canapé. Evelyne nous prépare une tisane.

Du coup euh toi depuis combien de temps tu habites ici ?

Alors ça fait 31 ans. [*recompte, inaudible*] ça fait peut-être même 32... Oui ça doit faire 32 même [*petits rires*].

D'accord. C'était au début en fait du coup ?

Alors c'était la deuxième année, en fait. Nous on connaissait déjà la communauté de Bonnecombe, qui était donc la communauté dont est issue celle-ci. Et donc ça faisait déjà quelques années qu'on allait euh... une fois par an... passer un petit séjour communautaire à Bonnecombe, en Aveyron.

D'accord. Vous habitiez vers... vers là-bas ?

Pas du tout. Non non on habitait par ici, justement. On habitait Lyon et on avait notre famille... notre famille qui est dans la région, enfin... ouais.

D'accord. Donc euh avant d'habiter ici, ça... ça a toujours été Lyon ou toi t'as vécu où... t'as vécu où ailleurs ?

Eh ben dans la vallée du Rhône hein, dans un petit village. Après... oui voilà c'est ça quand on a eu... quand on a commencé à travailler, on habitait à Lyon... à Lyon et puis après dans la banlieue à Saint-Priest.

D'accord. Ok. Et euh... donc l'installation ici, vous l'avez faite de manière progressive ? Ça s'est passé comment ?

Alors euh... donc en 88 euh on est venu ici pour faire un long stage. On connaissait déjà l'équipe, on était venu se présenter l'a... l'année précédente. Donc on a commencé par faire un long stage, comme ça se fait hein. A l'époque, y avait encore 2 ans de postulat et un an de noviciat, nous on en a fait 2, avant de s'engager. [*court silence*] Donc on est venu ici, on avait déjà deux enfants. On avait Rachel et Romain, qui avaient 6 ans et 4 ans. Et notre dernière fille est née ici. 2 ans après notre installation.

D'accord. Ok. Et euh... Avant... avant d'être ici, tu dirais qu'il y a des lieux parmi lesquels tu as habité qui t'ont particulièrement marquée ? Ou euh... marqué ta façon de... de voir les lieux où tu habites, etc. ?

Euh [*hésite*] bah je... des lieux qui m'ont marquée euh nous quand on s'est marié avec Emile, on a cherché... à donner un sens à notre vie, donc on a cherché un petit peu comment on pourrait vivre et on a essayé... les communautés ça nous interpellait donc on avait essayé de voir... chez Jean Vanier ou aussi au Chemin Neuf... bon mais c'était pas trop... bon ça semblait pas être ce qu'on cherchait. C'était intéressant, mais...

Il manquait quelque chose ou c'est... ?

Bah déjà euh le... nous on était en famille donc euh pour la communauté de Jean Vanier euh c'est... les familles n'habitent pas dans la communauté. Et euh... la communauté charismatique... c'était pas trop notre truc nous, l'évangélisation des gens [*petits rires*], le... on était... on avait une recherche spirituelle, mais pas dans ce sens-là et aussi... on avait besoin aussi d'une vie qui soit cohérente dans... qui soit cohérente et qui soit pas non plus... on avait l'impression que c'était un peu pressuré les autres communautés, quoi.

Ah oui ?

Où les gens devaient donner le maximum d'eux-mêmes... à tout prix [*inaudible*] en tout temps... [*petits rires gênés*] voilà.

Le rythme était... trop soutenu ?

Oui ils étaient beaucoup sollicités... pour la mission en fait.

Hum hum. D'accord. Donc les autres communautés que vous aviez envisagées, c'était des communautés qui étaient toutes...

Charismatique, le Chemin Neuf... non on n'en a pas tellement connu d'autres hein.

Mais c'était des communautés qui étaient toutes orientées par... vers la religion, la spiritualité ?

Surtout oui. Oui.

D'accord. Ok.

Mais nous on a fait une formation avec eux... et c'est là non on s'est rendu compte que, non, c'était au-delà de nos forces et puis... c'est pas vraiment ce qu'on cherchait.

Hum. Vous cherchiez quoi exactement ?

Et quand on est allé à Bonnecombe, la première fois, donc on est allé un peu par hasard, en même temps on savait que c'était une communauté donc on... mais moi je suis allée faire un stage de danse. Et... quand on est allé à Bonnecombe on a senti très très vite que c'était ça qu'on cherchait. C'était... c'était une évidence quoi.

Et du coup vous avez préféré vous installer plutôt euh... dans cette communauté, ici, parce que c'était plus près de... là où vous étiez, tout ça ?

Oui. En fait euh c'était une question, déjà il fallait le temps parce que... on avait dé... Rachel notre aînée, qui était toute petite et... j'ai eu Romain à ce moment-là et j'étais très... très fatiguée, les enfants me prenaient beaucoup... Donc c'était pas le moment. Donc on s'est engagé plus dans le mouvement de l'Arche, donc on a participé aux... aux amis de l'Arche de Lyon, après on s'est engagé dans l'Alliance, c'est-à-dire c'était... un engagement de... hors communauté quoi. Et on... on a fait un peu d'action non-violente, sur Lyon aussi. Voilà, on s'est occupé du groupe d'Amis aussi, voilà.

D'accord.

Et, je sais plus pourquoi je disais ça.

Euh tu... tu me disais que... les raisons de tout ça, qui ont fait que vous choisissiez ce lieu plutôt que...

Ah oui c'est ça ! Alors du coup y avait l'histoire de... de la famille parce que Emile il est fils unique. Donc ses parents... bon, il faut quand même qu'il s'en occupe un peu. Et Bonnecombe c'était vraiment très loin en voiture, il fallait des heures, 4-5 heures pour y aller, quoi. Donc euh c'était pas évident de... quand même de s'en occuper, d'être prêt à intervenir si il fallait. Et moi j'avais qu'un frère mais mon père était malade [*court silence*] donc, voilà, on se sentait pas de s'éloigner autant.

Parce que du coup vos familles elles étaient où respectivement ?

En Ardèche, là, en Haute-Ardèche donc euh pas très loin d'ici, à une heure d'ici.

D'accord. [court silence] Et euh... tu me disais qu'avant vous étiez à Lyon, vous y étiez allés à... pour combien de temps, à quel âge, pour... ?

À Lyon ? Bah euh Emile il a fait ses études à Lyon – moi aussi d'ailleurs – lui il a fait ses études à Lyon... et après il a travaillé, là-bas... dans l'électronique. Et moi aussi, j'ai... j'ai fait l'IUT à Lyon et... d'informatique, après j'ai commencé un travail aussi... à Saint-Priest... Saint-Priest... Et entre temps, ben on s'est rencontré, donc on s'est marié et on a vécu là-bas.

Et ça te plaisait la vie là-bas ?

Euh ffff... oui, pendant un temps. Et parce que bon, c'est, la ville c'est intéressant quand on est jeune quoi [rires]. Mais... on était quand même pas tellement fait pour vivre en ville [rires].

Ouais.

On avait envie un peu de...

Vous étiez... vous veniez tous les deux plutôt de... la campagne ? 'fin plutôt de...

Oui. Oui mais ça... ptet pas...

Non, c'est pas ça qui fait que... que vous vouliez aller en-dehors de la ville ?

[court silence] ben je sais pas... Je me souviens pas de la réflexion là-dessus parce que en fait fff... bon on a commencé par vivre... au centre, enfin pas au centre mais avenue Berthelot, là. Et, rapidement, le bruit tout ça... Et puis notre... notre travail se trouvait à l'extérieur de Lyon donc on a pris un appartement à Saint-Priest, on a acheté un appartement même. Et on était quand même mieux parce que là y avait un peu de... de terrain [petits rires] autour, y avait... on était bien. Si, on était bien en fait, c'est pas pour ça qu'on est parti, c'est vraiment pour la communauté quoi.

Hum hum...

On avait vraiment cette recherche que... on a essayé aussi de... de faire un groupe avec des amis...

Tu veux dire, de créer...

De créer un... un groupe... voilà, d'habitat groupé, mais ça a pas marché.

Vous cherchiez quoi exactement dans ? 'fin c'était quoi le... votre recherche ?

Euh ben, c'est loin hein ! [voix amusée, rires de ma part] Ben c'était ça, la recherche de plus de partage, donc donner un sens à notre vie, donc nous on était chrétien donc on avait certaines valeurs, dont le partage... voilà, on trouvait que être chrétien et aller à la messe le dimanche... voilà, faire un peu de caté, c'était pas suffisant donc... on avait besoin de plus... mettre ça dans notre vie quotidienne.

D'accord. Hum.

Et donc une vie de partage avec d'autres, ça nous... interpellait quoi.

Hum. D'accord.

Mais on a quand même vécu euh pas mal de... moi j'étais... Emile il a travaillé 12 ans dans son entreprise quoi, et moi 8 ans.

Hum [court silence]

Et suite à la rencontre avec l'Arche euh... moi... après la naissance de Rachel, j'ai travaillé après à mi-temps, et après... j'ai arrêté mon travail pour la naissance de Romain. Plus par idéologie... bon aussi j'étais fatiguée c'est vrai. Mais euh... voilà, d'assumer... dans le calme aussi [petits rires gênés]... la maternité. Après c'était pas forcément une bonne idée, je crois, dans mon cas [rires].

Ah ouais ?

Dans mon cas... non, parce que j'étais pas tellement faite pour rester à la maison, avec des enfants.

Hum hum...

J'avais pas la patience.

Et la communauté, ça t'a permis de... de régler un peu ça aussi, de... ?

Ben ça permet aussi de... [*court silence*] Oui de pouvoir faire des choses en ayant les enfants à la maison. Après quand j'ai eu Pauline quand même, j'étais bien prise parce que, à l'époque euh c'était quand même les premières années... donc y avait tout le passé de l'Arche... C'était assez séparé, bon les hommes ils étaient... de toute façon, tous les hommes ils allaient au chantier, parce que y avait tout à faire ici [*petits rires*], donc euh y avait pas de question qu'ils fassent ci ou ça... y avait celui qui était au jardin et les autres ils étaient au chantier. Donc euh... donc en fait les femmes s'occupaient des enfants, celles qui avaient des enfants. Donc euh c'est vrai que moi c'était pas franchement mon truc d'être toute la journée avec les enfants quoi. Ça aurait... ça aurait été plus tard ouais... j'aurais demandé à ce qu'on alterne, ouais. Mais là c'était pas tellement question quoi [*rires*].

Hum. C'était fait comme ça, c'était... ?

Ouais ouais ouais. Ouais puis y avait vraiment besoin que ceux qui sachent travailler ben comme ça, dans le bâtiment, puissent le faire. [*court silence*] Ouais. Donc voilà. Mais, c'est vrai qu'avec les enfants euh... bon une fois qu'ils sont un peu plus grands... déjà on avait mis en place une garderie. Bon, les grands ils allaient à l'école donc euh petit à petit je me suis intégrée à... j'ai assez... eu... au bout de 4 ans je crois, j'ai commencé à faire le secrétariat. Oui après ça m'a pris beaucoup de temps, tout ça [*petits rires*].

Hum. Et quand... quand t'es arrivée ici, c'est... tu t'es sentie... t'as aimé le lieu dès le début ou euh ?

Oui, beaucoup. Oui oui.

Le lieu, c'est-à-dire la... la maison ou le village... l'environnement plus généralement ?

Alors euh le village, l'environnement euh la première fois qu'on est venu, ils étaient pas encore installés donc... on nous a dit, « ils vont venir s'installer à Saint-Antoine-l'Abbaye », déjà ça nous a fait vraiment tout drôle parce que nous, on avait un petit peu laissé tomber l'affaire parce que c'était trop loin, etc. Et un jour on a appris que, la communauté essayait, qu'elle allait s'installer à une heure de chez nous quoi, à une heure et demie de chez nous ! Donc on était vraiment... on s'est dit là « wahou vraiment, si c'est pas un appel [*grands rires*] »

Y a un truc ouais ! [*rires partagés*]

Donc c'est là qu'on s'est... qu'on est venu les rencontrer. Et donc on est venu d'abord voir le lieu. C'était l'hiver, il faisait gris et les bâtiments, y avait pas de fleurs, rien du tout dans les jardins euh... on a trouvé ça vraiment très austère... on s'est dit « oulala »... Puis après bon, une fois que... que la communauté était installée... On est venu euh aider pour l'installation, on est venu nettoyer un peu les pièces... Emile il a poncé les planchers... Voilà. Puis on est rentré l'année d'après quoi. Mais... c'est vrai qu'on s'est très vite senti chez nous quoi. C'était ça qu'on voulait vivre. Au début on avait pris un... une année sabbatique, pour bien voir. Mais assez rapidement on a vu que c'était l'évidence quoi. Que c'était... que c'était là où on voulait vivre.

Hum hum [*court silence*] Et les aspirations que vous aviez, elles ont, euh... ça, ça, je veux dire, tu t'es jamais réin... vous les avez jamais réinterrogé, ça a toujours euh... bien marché ensuite, après l'installation ?

Bien marché... [*court silence*] Bon ça a répondu à nos aspirations, c'est sûr. Euuh... hum... après euh moi bah y a des choses que je vis moins bien hein... des facettes de la communauté qui me... que j'aime pas spécialement. C'est pas que je les aime pas, c'est qu'elles correspondent pas trop à mon tempérament.

Comme quoi par exemple ?

Bah c'est toute la partie des réunions... les décisions, déjà j'ai mis beaucoup de... bon maintenant ça va... les dernières années ça va un petit peu mieux, je... beaucoup d'anciens ont mal supporté la nouvelle gouvernance, là. Mais moi, plutôt bien.

Parce que ça a beaucoup changé ?

C'est-à-dire y avait plus de... de travail en petites commissions. On faisait déjà des commissions avant, mais c'était, elles avaient pas le même pouvoir en fait.

D'accord.

Et... voilà, puis le, les techniques de... de gestion par consentement, tout ça... bah moi ça m'allait plutôt mieux que l'ancienne. En fait euh... je saurais pas trop dire en fait. Le Chapitre avant, c'était... c'était à la fois un lieu très... très porteur, de la communauté, un lieu où on se rencontrait vraiment chaque semaine, tous les engagés. Et à la fois euh [*petit essoufflement comme un rire embêté retenu*] c'est, je sais pas comment expliquer ce qui se passe... [*court silence*] moi j'avais une difficulté à me sentir libre là au milieu quoi. A me sentir, pouvoir être comme j'étais... Et puis y avait des sujets... des sujets qui concernent les personnes comme quand on accepte ou pas une personne, qu'est-ce qu'on va lui dire... c'est très très dur pour moi. C'est un peu la condition pour réussir une vie communautaire comme ici parce que c'est une comm... une vie communautaire qui est assez radicale en fait. Parce que on vit tout le temps ensemble. C'est pas un habitat partagé ou c'est, on partage certaines choses mais pas tout... Là c'est assez radical donc euh... on peut pas se permettre... bah de... que les gens... bon y a des gens qui passent, tout le temps, y a des stagiaires qui passent qui partent, mais au niveau des engagés, voilà on... la... la communauté elle a... un droit de regard sur qui s'engage, qui s'engage pas. S'engage pas qui veut. Et ça c'est difficile pour moi.

Hum hum. De devoir prendre ce genre de décision, c'est ça ?

Ça fait partie des... des choses les plus difficiles que j'ai vécues ici.

Hum.

Hum.

D'accord. Et hum... du coup tu me disais, au début quand vous êtes a... la première fois que vous êtes venus, ça t'a paru austère. Mais ensuite euh... au-delà de la vie communautaire le... les lieux environnants tout ça, c'est q... aujourd'hui c'est quelque chose qui te... qui te plaît, qui te fait aussi rester ici ou... pas particulièrement ?

Oui j'aime bien la... le paysage ici. Euh la... le village aussi, j'aime beaucoup ce village, après c'est vrai que concrètement on a pas eu beaucoup le temps de s'investir dans ce village. C'est un peu un regret aussi, au début on avait plus envie avec Emile de s'investir dans le village mais on se fait happer par la communauté en fait. Donc après on a un peu laissé tomber [*petits rires*] l'affaire. Et Emile maintenant il est au conseil municipal quand même ! C'est...

Ah oui ?

Ça fait 5 ans déjà.

Donc finalement il... lui il s'investit quand même ?

Oui oui. Mais il était déjà pré-retraité quand il a commencé hein. Donc il pouvait un peu plus lâcher... la communauté, quoi. Euh... Est-ce que c'est quelque chose qui me fait rester ici ? [*court silence*] Non. Euh... non, c'est pas pour ça que je reste ici, c'est à cause de la communauté hein. Après ce qui est... c'est vrai que ce qui est super c'est tous les amis qu'on a autour quoi. Parce que je sais pas si tu sais mais y a beaucoup de gens qui se sont installés à Saint-Antoine pour la communauté.

Des gens qui sont passés par ici ?

Qui sont passés par ici ou par amitié je sais pas 'fin y a beaucoup de gens qui se sont installés dans le village pour ça. Donc euh c'est vrai que... c'est agréable d'avoir tout un réseau... avec

qui on se sent bien. [*court silence*] Parce que ce village il est assez traditionnel quand même. Y a des gens qui sont là depuis des générations, donc ils ont eu du mal quand même à accepter...

Ouais... Les débuts ont été un peu durs ?

... des choses un peu différentes, quoi.

Hum hum. Et aujourd'hui euh... y a toujours un peu ces...

Ben y a plusieurs... y a des gens qui... qui commencent à bien nous encadrer, puis d'autres qui nous supportent pas. Mais ceux-là ils viennent pas voir hein... Ceux qui... qui s'imaginent plein de trucs, ils viennent pas voir. [*rires*] C'est leur... juste...

Oui c'est juste leur imagination quoi

[*rires*] ouais. C'est le fait d'être différent quoi.

Hum. Ça en a intrigué beaucoup aussi, non ? 'fin...

Ouais ouais ouais, sûrement hein. Après même jusqu'à Grenoble y a des choses qui se disent hein pff... [*souffle légèrement*] hum. On a une façon de vivre un peu différente, mais pas tant que ça finalement. 'fin les gens qui viennent ici ils voient bien que... bon tu vois tu viens là, on a notre appartement, on a notre ordinateur, on fait... voilà on est végétarien mais pas non plus strict donc euh certains le sont mais d'autres pas. Je veux dire, c'est pas très différent de ce que vivent les autres, on vit et on travaille sur place.

Hum. Tu dirais que c'est les seules... 'fin vous ce que vous recherchiez c'était... c'était cette vie en communauté, vous cherchiez pas aussi une vie un peu différente ? Par exemple, tu parlais d'être végétarien, ce genre de choses, c'est...

Oui à l'époque, ça c'était important pour nous le végétarisme, oui. Parce qu'on avait découvert la non-violence et pour nous c'était important, et d'une part pour la non-violence et... aussi pour la non-violence au niveau planétaire... des besoins, réductions des besoins, etc. Donc tout ça c'était très important pour nous, ça l'est encore hein mais on fait des entorses plus facilement... On aime bien de temps en temps manger de la viande ou quelque chose. Hum... je sais... quelle était la question déjà ?

Non je crois qu'on avait fait le tour à peu près de la question [*rires partagés*], de cette question-là. Hum... du coup euh tu me disais un petit peu ton rapport au lieu, mais surtout par rapport au village. Euh plus généralement les lieux, on va dire l'environnement un peu naturel, c'est... ça... c'est des lieux qui suscitent plutôt quel... quel type d'émotions chez toi, quel euh... ?

Moi j'aime beaucoup vivre dans la nature, près de la nature en fait. J'aime beaucoup la... voir les montagnes, ça c'est vrai que, je sais pas parce que c'est la nuit, tu vois pas la... la vue qu'il y a ici mais...

Ouais j'imagine ! [*rires*]

Et donc euh ouais c'est... c'est quelque chose qui ouais qui... qui me porte, le... le paysage comme ça. Euh ceci dit, moi je n'aimerais pas habiter dans un lieu isolé. Je me sentirais pas bien du tout. J'ai besoin d'être entourée d'autres gens, de pas... voilà donc euh c'est très, là ici c'est parfait parce qu'on est entouré de personnes et en même temps proche de la nature. Bon après la nature euh... elle en prend un coup de partout, hein, même à la campagne hein y a des...

Spécifiquement ici ?

Y a du pesticide, y a tout ça... avec les noyers, y a plein de traitements. Ça... ça se découvre petit à petit hein mais... avant on le voyait pas.

Hum. C'est quelque chose auquel t'es particulièrement sensible ? 'fin... ces questions-là.

Oui. Oui pour moi c'est... c'est grave hein, ce qui se passe. Emile il s'investit pas mal aussi dans l'action aussi, et ils ont fait... ils ont fait la... l'action qu'ils ont appelée « pipi glypho » là...

Ah oui le glyphosate dans les urines !

Hum [*silence*]. Ben c'est dur hein de voir ça. Bon mais y a des choses qui bougent quand même, le voisin là qui a ses noyers au-dessus de nos terrains, apparemment il est passé en bio. Alors que avant il nous disait qu'il allait mettre plein de traitements, qu'on pourrait pas avoir des abeilles ici et tout. Bon y a quand même des choses qui bougent hein, au niveau de la commune, au niveau communal ils utilisent pas les... les pesticides... Après, pour l'instant ils ont pas demandé aux paysans de pas les utiliser [*silence*]. Donc voilà, le fait d'avoir les jardins, tout ça c'est... c'est important.

C'est... c'est quoi qui est important pour toi dans la nature, les jardins, tout ça, c'est... Qu'est-ce qui te plaît là-dedans particulièrement ?

[*court silence*] Euh... qu'est-ce qui me plaît ? Ben c'est justement le côté nature quoi le... proche de l'essentiel, quoi, être proche... Et moi j'ai pas travaillé là-dedans. C'est mon regret aussi.

Tu veux dire, c'est pas par ton activité professionnelle que tu l'as...

Ben moi ici à la communauté j'ai... j'y vais pratiquement pas au jardin. Des fois ça m'arrive d'y aller... d'enlever quelques brins d'herbe, voilà... mais ouais c'est dommage et... ouais j'ai fait autre chose quoi, qui m'a pris beaucoup de temps. J'ai fait beaucoup d'administratif... puis, bon, participer aux... aux groupes de formation, animer les groupes de formation... J'ai... j'ai été responsable de maison pendant trois ans... Du coup... ouais j'ai fait de l'accueil aussi. Du coup j'avais peu de temps pour aller au... au jardin.

T'étais surtout sur des travaux à l'intérieur, c'est ça que tu veux dire ?

Oui.

Ça, ça s'est fait... pour des raisons particulières que tu... ?

Ben en fait j'avais plus ces aptitudes-là... Moi j'avais fait de l'informatique donc euh je me suis dit quand je suis rentrée bon ben faut que je renonce à l'informatique parce que, bon... à la f... au début, tu vois, y avait vraiment pas, pas un seul ordinateur. C'est après, Edgard qui a conti... qui a commencé avec un ordinateur, qui a demandé l'autorisation d'avoir un ordinateur. Et... et voilà. Mais euh... assez rapidement je me suis... bon au début euh je faisais de la couture un peu... Mais c'était pas mon truc quoi ! Bon mais j'avais les enfants et tout... et puis à un moment donné, Renée est partie, elle tenait le secrétariat, et on m'a demandé de reprendre ça, son travail de l'accueil quoi. Pas de l'accueil communautaire, les sessions quoi. Et Renée elle faisait tout à la main. Elle écrivait toutes [*insiste sur le « toutes »*] les inscriptions à la main et... même les enveloppes pour envoyer l'envoi en [*inaudible*], elle les faisait toutes à la main ! [*petits rires de ma part*] Et moi j'ai dit non, moi j'ai fait de l'informatique, c'est hors de question que je fasse ça à la main, quoi [*petits rires de sa part*] ! Donc voilà donc j'ai commencé à... à me renseigner comment mettre ça sur informatique. Bon à l'époque y avait pas encore les PC... 'fin si y avait, ça commençait mais y avait pas... pour les bases de données c'est un peu... un peu ancien. Mais on a commencé un truc, bon ça continue, mais j'ai pas fait les écritures à la main !

Hum. L'informatique, t'avais choisi de faire ça pour tes études parce que ça te plaisait particulièrement ou ?

Je savais même pas ce que c'était moi quand j'ai dû me... Bon j'étais en Terminale, on nous demandait ce qu'on voulait faire. J'avais coché euh... je voulais faire des études courtes déjà, parce que... ben je sais pas, je me sentais pas de... de continuer les études. Et... et j'avais coché euh comme ça d'un... euh biologie et... IUT biologie, puis j'avais coché informatique pour, parce que... je sais pas pourquoi ! C'était passé comme ça. Mais j'avais mis biologie en premier. Et j'ai pas été prise, mais heureusement ça... ça m'aurait pas plu du tout ! Je sais pas pourquoi j'avais [*petits rires de ma part*] parce que c'était... tout par idéalisme aussi parce qu'il fallait... je voulais faire quelque chose qui serve... Mais j'aurais pas du tout aimé ça, je pense. Alors que

l'informatique, ça allait bien dans mes capacités en fait. J'étais assez bonne en maths et... j'aimais bien les choses logiques, tout ça. Mais je savais pas vraiment en fait je me rendais pas compte. Et après quand j'ai... j'ai commencé, je me suis assez vite sentie à l'aise. J'aimais bien résoudre des problèmes.

Ouais. C'est le côté maths ?

[rires] c'est ça ! Tu vois, je fais [inaudible] les mots fléchés [rires] bon.

Oui tu dis que t'aurais bien voulu faire biologie par idéalisme... c'était un idéalisme de quoi ?

Bah de chercher des choses pour aider... la santé, voilà...

La santé ?

Ouais, au niveau de la santé, ouais.

C'est quelque chose... la santé c'est un domaine qui te... qui te plaît beaucoup ?

Oui, c'est, j'ai... c'est vrai que j'aime bien lire les pratiques de santé, Alternative Santé, tout ça. Euh bon... Oui je suis assez facilement euh... intéressée par ça. J'ai moi-même pas une très bonne santé. Bon, en même temps, j'ai rien de grave mais pff... je me traîne un peu [petits rires]. Donc j'aime bien chercher aussi... Oui la santé... [silence] qu'est-ce que... qu'est-ce que... en fait la question, le fond de la question, c'est quoi en fait c'est de savoir ce qui me motive dans la vie, ou...

Ouais, non, je... comme ça, pour essayer de comprendre un peu tes préoccupations et tes occupations, plus généralement. Qu'est-ce qui t'occupe et qu'est-ce qui te préoccupe ?

Oui c'est plus l'humanisme un peu si tu veux hein, tout ce qui... ce qui est proche de ça. Mais après fff... moi je m'investis pas beaucoup non plus hein, pour tout ce qui est... mouvement humaniste. En fait moi, en fait y a quelque chose d'important aussi c'est que nous, quand on était jeunes justement on était, on avait ces préoccupations d'humanisme au sens large, comme ça. Et du coup on savait pas où donner de la tête de... pour s'investir dans ceci dans cela, faire des actions par là... et on a vu qu'à un moment donné on savait plus où... on était complètement dispersé, on était très fatigué en fait. Donc c'est aussi ça qui... qui nous a attirés vers la communauté, parce que la communauté c'est cette histoire de cohérence quoi. C'est-à-dire que dans notre vie quotidienne on essaie de mettre en pratique ce qu'on croit. Nous. En pensant que ben si nous on le fait, à notre niveau ben ça va se développer... D'autres le feront, et c'est comme ça que ça va bouger. Et pas en s'agitant dans tous les sens quoi. Donc notre première action, non-violente hein, notre première action c'est la vie communautaire. C'est de vivre ça. Alors ça empêche pas de faire aussi des petites actions voilà mais c'est vraiment, la plus importante action c'est de... de... de s'atteler à... à vivre une vie de partage, une vie simple, une vie proche de la nature, une vie... voilà, qui respecte l'humain, qui... voilà, qui essaie de prendre soin de la planète, tout ça, alors... naturellement c'est loin d'être parfait ce qu'on vit ici, y a plein de compromis [petits rires], mais, quand même, on essaie de faire... ce qu'on peut [silence].

Et euh... tu dis, vous... t'as le... le sentiment que avant cet engagement dans la vie communautaire, vous... vous aviez beaucoup tenté d'autres choses... c'est quoi, c'est... des formes de militantisme, des choses comme ça, ou...

Oui. Ben je sais pas, au niveau de l'écologie, on avait essayé de... ben de s'investir un peu, puis après y a les actions avec l'Arche mais quand on n'était pas en communauté. Voilà, contre les armes nucléaires, contre... [inaudible]. On avait participé à des actions... une fois on avait... c'était le gel, l'armement nucléaire, je sais pas, qui était demandé alors du coup on avait ramené plein de frigos devant la mairie de je sais plus quel arrondissement [petits rires] à Lyon. Voilà, on faisait ce genre de trucs. Mais pas seulement hein 'fin je sais pas, même à écrire des choses ou...

Je me souviens pas vraiment de ce qu'on faisait mais... ou on avait toujours l'impression de pas faire assez en tout cas. [*Elle nous sert la tisane*]

Et t'as plus cette impression de... de ne pas faire assez, aujourd'hui ? 'fin je veux dire, c'est...

Si, toujours mais... c'est pas pareil. Je pense toujours que bon voilà ce qu'on fait ici ben c'est une graine... importante. [*court silence*] Mais... c'est pas la panacée non plus hein. [*court silence*] Et puis y a plein de gens qui viennent se ressourcer ici, donc qui eux-mêmes sont, pour certains, très investis. Et... ils ont besoin d'un lieu comme ça pour se ressourcer puis c'est super de voir qu'on peut mettre ce lieu à disposition, être... être source de... de repos et d'inspiration pour plein de gens. Ça nous dépasse hein c'est pas quelque chose qu'on calcule en fait. Nous... 'fin nous on estime qu'on a été appelés à venir ici, vivre ici. C'est plus difficile pour expliquer ça aux jeunes maintenant, j'ai l'impression qu'ils é... qu'ils entendent pas trop ce langage, mais...

Tu veux dire qu'ils... ils... calculent un peu plus leur vie ?

On utilise moins ce langage mais c'est vrai que pour nous c'était... voilà on a été conduits ici. Et donc voilà on vit ça, et on n'a pas forcément les tenants et les aboutissants, c'est-à-dire que voilà ça produit des choses ou pas mais ça nous dépasse, c'est pas nous qui le... qui le produisons vraiment. C'est parce qu'on vit ça que bon ça permet d'autres choses, à d'autres gens de vivre des choses ici... que ce soit, en même dans les sessions ou les gens qui viennent passer un temps comme toi quoi. On a eu beaucoup de témoignages de gens pour qui ça a changé la vie, leur façon de voir les choses, de s'investir.

Hum. D'accord. Et hum tu me disais tout à l'heure que... que y avait eu des évolutions dans la communauté récemment... C'est des évolutions qui... qui te... qui te marquent, 'fin qui pour toi marquent beaucoup le... le lieu aujourd'hui et te marquent toi dans ta vie ?

[*court silence*] Alors euh y a des évolutions de la communauté qui me marquent dans ma vie, mais y a des évolutions de moi aussi. Déjà des... des périodes différentes, là maintenant je suis dans une période... je suis plus dans la période tout feu tout flamme [*rires*], là j'ai... j'ai besoin de prendre plus de temps... d'être un peu moins investie au quotidien et... ouais et puis d'être, je m'investis aussi auprès de mes enfants, de ma mère âgée, bon voilà. Donc y a déjà aussi ça. Après les évolutions de la communauté, eh ben faut savoir que la communauté ça évolue tout le temps. C'est pas un truc figé. Quand on a des réunions, on remet les choses en question, quand y a des choses qui sont mal vécues eh ben on en parle, on essaie de trouver. Donc y en a toujours eu des évolutions. C'est vrai que... ben là, les dernières en date c'était la création de la Fève, on a compté c'était j'sais pas y a 5-6 ans. Non, plus. 7-8 ans, je sais plus. Création de la Fève. Après y a eu... une évolution depuis avec ça. Y a eu de fait, peut-être aussi du fait qu'il y a eu la Fève, y a eu aussi plusieurs personnes, jeunes, qui se sont engagés. Donc ça a changé aussi l'image de la communauté. Et aussi les idées aussi, certaines choses... Et puis, donc, cette gouvernance partagée là qu'on essaie de... qu'on a essayé de mettre en place depuis quelques années. Et on a un petit peu galéré quand même. Euh... pour certains, c'est assez évident. Notamment pour les plus jeunes, mais pas que. Et pour d'autres, c'est difficile. Certains ont l'impression d'un éclatement un petit peu de la communauté, pas assez de centre, etc. Voilà. Donc voilà ça nous a pris pas mal d'énergie et... Ben moi ça va assez bien avec ce que je te disais tout à l'heure, mon sens logique quoi. Ça va assez bien. Et puis je suis plus à l'aise en petit groupe que... en groupe d'engagés pfiou... bon. Ouais.

Parce que derrière ce mot de gouvernance partagée, c'est surtout euh... ce que tu disais, l'éclatement un peu en petites commissions, etc.

Oui avec un organigramme euh tout ça. Et c'est vrai que le reproche qui a été fait par certains dernièrement, c'est de dire on sait pas à qui s'adresser quoi. Tu... tu t'adresses à quelqu'un, « ben non c'est pas moi... adresse toi là »... et c'est vrai que y a pas d'interlocuteur, même pour le travail par exemple, ne serait-ce que ça, y a pas un interlocuteur, y a ceux qui font la distribution du travail, ils font que, ils viennent juste pour distribuer le travail en fait. Et y en a pas que un seul... il a pas le pouvoir... d'accepter le... les congés, tout ça, 'fin bon c'est... c'est un peu euh... éclaté en plusieurs personnes. Donc quand on a un problème, on sait pas trop bien à qui s'adresser en fait.

Et sur les idées, derrière la gouvernance partagée, toi c'est quelque chose qui te convient ? Parce que tu me dis, tu vois la logique dans l'organisation, mais au niveau des idées qu'il y a derrière, tu... t'y mets un sens toi... assez facilement ?

[silence] Oui. Oui et non, enfin moi je le... je le comprends à peu près, ce que ça... implique le fait d'avoir des rôles et que ce sont les rôles qui ont [marmonne un peu, plusieurs mots sont inaudibles] bon, euh... c'est logique. Après euh nous on n'est pas une entreprise donc c'est que... c'est ça qui a été difficile en fait, c'est d'adapter ce système qui est fait pour les entreprises à une communauté. Une communauté c'est pas une entreprise quoi. Donc euh les rôles ils sont fluctuants en fait, on n'a pas un rôle pour lequel on est payé à la fin du mois quoi. Donc c'est pas évident de... de reporter ça directement quoi, c'est pas [petits rires étouffés]... Et puis sinon bah sinon moi le... l'avantage que j'y voyais y a... y a quelques années c'est de... de pouvoir permettre aux nouveaux engagés jeunes de... de plus vite prendre des décisions et de se sentir plus partie prenante. Et du coup peut-être aussi de rajeunir un peu les idées quoi. Parce que bon ça devient des fois un peu... [silence] Bah moi je trouvais que c'était bien, ça avait... moi je trouvais que ça avait bien ouvert... à d'autres, à d'autres idées, à d'autres façons de faire. Jusqu'à l'année dernière, puis cette année y a eu un peu des remises en question... J'avoue que... je sais plus trop bien.

Hum hum... Quand tu dis rajeunir les idées, tu veux dire les idées liées à l'organisation ou... au fond carrément qui... qui... qui vous unit ?

Oh fff... au fond... un peu. Mais... peut-être pas trop, ni même à l'organisation, mais... ben j'sais pas, d'avoir des élans, de... de faire des choses... Puis même des pen... façons de penser en fait, qui sont un peu différentes de... d'autres générations. Ça c'est intéressant. Moi j'ai bien aimé travailler dans la commission avec les plus jeunes. Enfin plus jeunes, ils sont pas si jeunes que ça non plus mais.

Oui ça t'a apporté des choses

Oui ! Ça m'a apporté, puis ça m'a aussi apporté, simplement le fait de... d'échanger avec eux quoi. [silence] Ouais.

Et euh tu me disais que... que non seulement la communauté avait évolué mais que toi tu évoluais aussi et que t'avais besoin peut-être d'un... 'fin j'ai cru comprendre, d'un certain ralentissement aussi, des activités... Tu... Qu'est-ce que tu dirais, toi, de ton rythme ici ?

Maintenant, tu veux dire ?

Oui, maintenant, avant, 'fin, s'il a évolué aussi, peut-être.

Ben le rythme, à la communauté, il est... parfois un peu effréné quoi. Moi j'ai eu des années où j'ai... je touchais pas terre quoi j'avais... j'étais tout le temps occupée quoi. Alors euh... mais oui quand je faisais le secrétariat, l'accueil, même la responsabilité de maison... J'avais toujours quelque chose à faire. Et... ouais, j'en suis fatiguée maintenant. J'ai plus envie de vivre ça. Et aussi, ça m'a fatiguée aussi euh au mental quoi, parce que... en fait euh... déjà la communauté, aussi l'accueil c'est très fatigant, vraiment mentalement en fait. Parce qu'on est tout le temps en

contact avec d'autres... Et c'est super chouette... Et mais à la fin on se rend compte que... 'fin moi je me rends compte que ça m'a fatiguée quoi. Les neurones en fait [*petits rires*].

D'avoir toujours des nouvelles personnes qui...

Oui ! Oui c'est ça et puis de... de... devoir s'expliquer, avec des gens, tout le temps.

Parce que dans le... dans les missions que... que tu as en faisant le secrétariat, l'accueil tout ça, tu... tu dois beaucoup euh... expliquer ce que c'est ici, etc. ?

Oui, là en ce moment c'est l'accueil communautaire, alors là c'est... c'est plus ça mais au niveau de l'accueil de... des groupes euh ben y a toujours des choses... pas tellement à expliquer peut-être mais... bah les gens ils demandent des choses, faut leur répondre, ils veulent changer ça, ils veulent ré-avoir ça... Je sais que... à un moment donné, je pouvais plus supporter le téléphone. Je répondais au téléphone au secrétariat... et je pouvais plus le supporter, ça me... ça me mettait dans un stress. Bon en même temps j'ai beaucoup aimé ce travail-là, c'est pas... c'est quelque chose qui m'allait bien. Mais ça pompe... ça te pompe la vie en fait, tu prends, tu passes des heures, sans t'en rendre compte quoi.

Hum hum. Et le rythme euh des événements communautaires, que ce soient ceux qui ponctuent l'année ou ceux qui ponctuent la journée, c'est...

C'est beaucoup !

Ouais.

[*court silence*] Y a beaucoup de fêtes... beaucoup de réunions... Euh fff... des choses à organiser, tout le temps. Pour moi c'est trop quoi. Alors c'est très riche euh mais euh fff... Alors, d'un côté aussi euh... y a un côté aussi guérison de la communauté aussi hein parce que... on arrive comme on... avec nos blessures, et puis... ben y a des choses qu'on... moi par exemple y a des choses que j'ai dépassées euh... pas complètement parce qu'on a toujours les séquelles de ses blessures... Mais par exemple moi la fête euh... c'était vraiment pas mon truc avant hein je... moi ça me demande un effort d'aller... de faire la fête, et pourtant ben je me suis bien amusée en fait hein ici. Puis j'ai... j'ai participé à des... des sketches, des trucs, bon. J'ai fait le chant... Tu vois c'était pas quelque chose que... parce que vu l'enfance que j'ai eue, bon ce qui s'est passé... bon j'étais, j'aurais été plus tendance à me renfermer, à ne pas... pas m'extérioriser.

Le chant par exemple c'est une activité que tu pratiquais pas... pas avant d'être en communauté ?

Si parce que... j'ai toujours aimé chanter mais... c'était plus pfff... J'avais cette aptitude-là donc je me suis fait remarquer, à l'école on me faisait chanter toute seule, moi qui étais déjà timide comme tout, je te dis pas... Après j'ai... j'ai participé un peu à la chorale du village, moi j'ai appris aussi la musique au village. Donc euh voilà j'ai... mon père jouait de la trompette, il aimait bien chanter aussi... Mais c'était en... c'était... avec l'histoire familiale, c'était un peu mêlé à des mauvais sentiments aussi. Mais le chant ben c'est pareil, c'est venu parce que la personne qui s'occupait de ça est partie... et du coup euh je me suis retrouvée en première ligne. Et [*petits rires*] j'avais pas du tout... j'ai pas... je suis pas chef de chœur... J'ai fait de la musique, mais de façon très... très simple. Bon j'avais quelques aptitudes qui ont servi à la communauté. C'est tout [*petits rires*].

Hum. Et euh au niveau rythme quotidien, les... les... que ce soit l'office le matin euh la méditation par exemple ou... ou la prière du soir, c'est des choses qui sont très importantes pour toi...

Oui. Alors la méditation... les premières années j'étais très assidue, mais avec tous les a... les choses que j'ai à faire, j'ai du mal à continuer.

Hum. C'était quelque chose que tu pratiquais avant d'être en communauté ?

Oui... bah pas, un peu, non, depuis qu'on connaissait l'Arche mais...

D'accord...

Mais après moi j'y vais, un peu hein. J'arrive pas à être assez assidue. Mais sinon euh l'office et la prière... ça fait vraiment partie de mon quotidien, on va dire, si j'ai pas quelque chose qui m'empêche d'y aller, j'y vais c'est tout, je me pose même pas la question, j'y vais. Et c'est très... ouais, c'est super important. Surtout l'office en fait, la... le temps que je préfère, c'est l'office du matin. Puis, commencer la journée comme ça, c'est un cadeau je veux dire, c'est pas... ça existe pas quoi je veux dire [*petits rires*] nous quand on, même quand on est en vacances, bof... on n'arrive pas à faire ça quoi. C'est très difficile de faire ça tout seul [*court silence*]. Mais commencer la journée en s'en remettant à... à plus grand que nous, pour... ouais, c'est très important. Et puis le chant quotidien ouais c'est sûr, le chant... chanter le... hum. [*court silence*] Et donc euh... oui ça fait partie du quotidien, alors c'est, là encore, maintenant, c'est vrai que je... je prends un peu plus de liberté hein... mais quand même. Pas tant que ça. C'est bien ce rendez-vous en fait. Puis c'est un rendez-vous avec la communauté. Bon y a le repas, mais le repas c'est pas pareil, c'est un peu le bazar, je sais pas, c'est... C'est sympa, mais bon... Et là le soir quand on est à la prière... bon c'est répétitif, c'est vrai... mais du coup ça permet à tout le monde de s'intégrer... et puis après y a ce petit temps convivial où on s'échange des trucs, on présente les gens. [*court silence*] Non c'est im... c'est important [*court silence*]

D'accord. Et euh... Est-ce que tu as l'impression que ton lieu de vie, au sens large, pas forcément... enfin ça peut être la maison, ça peut être ton appartement, ça peut être le village, je sais pas... est-ce que t'as l'impression que ce lieu de vie il est périphérique ?

Je comprends pas la question [*rires*].

Question qui est rarement comprise [*rires partagés*]. Mais qui est faite pour savoir un peu ta réaction par rapport à ça, justement, la... la périphérie, du fait des distances, de l'éloignement, ou... de l'éloignement vis-à-vis du reste... du reste du monde, tout ça. Est-ce que c'est quelque chose que tu ressens comme... comme une mise en périphérie ? Volontaire ou pas d'ailleurs ! Ou pas du tout.

[*court silence, expiration*] Je pense que la... la communauté... bon, le village, ça je sais pas, mais la communauté, 'fin si je comprends bien la question hein... oui elle met en périphérie... dans le sens où 'fff... voilà y a toute une vie là-dedans, que personne ne... ne... ne suspecte, les gens ne savent pas ce qu'il se passe là ! Donc on est un peu dans une bulle quelque part. Et... du coup bah on n'a pas le temps de ceci, on n'a pas le temps de cela, on a... Le week-end, on n'est pas tout le temps libres parce qu'on est de service, le... Je sais pas... [*court silence*]. Oui ça nous met un peu à part, puis les gens nous comprennent pas forcément donc euh... ils comprennent pas les impératifs qu'on a en fait. Et en même temps bah... ça met aussi en lien, parce que comment dire euh on a une certaine liberté, par rapport à des entreprises où bon bah t'es... tu dois faire tes heures là, tu dois... Bon bah nous, si on a besoin d'aller s'occuper de notre mère... bah on y va, on prend... on prend du temps, pour nos enfants aussi... si ils peuvent venir ici, y a... ils profitent de l'hôtellerie aussi. Si... 'fin y a les deux en fait. A la fois on est un petit peu... isolés du reste du monde mais... mais à la fois on... est bien dedans donc euh... C'est un peu double hein. Hum.

D'accord. Oui je comprends.

Moi euh bah demain matin, bon il se trouve que c'est le week-end, mais parfois je fais la semaine, je vais aller voir ma mère à la maison de retraite...

Hum. Qui est loin d'ici ?

C'est à une heure, une heure vingt – une heure et demie d'ici.

Hum. Et ça c'est quelque chose que tu peux faire, du fait de... d'habiter dans ce type de lieu quoi ?

Ouais. Parce que ben je m'arrange fff... Et du coup euh bah ma mère, dans ses... elle est en train de perdre franchement la tête mais... Mais sinon elle comprenait pas bien... que je puisse pas être disponible tout le temps. Parce que... ça lui paraît pas très important ce que je fais quoi. Alors que j'ai un travail quoi, mais c'est pas un travail comme euh... comme mon frère qui doit y être de 8h du matin à 6h du soir. Alors... c'est... bon ils savent pas trop ce qu'on fait en fait les gens. Mais on est occupé tout le temps [*petits rires*]. Mais voilà je peux me permettre des choses. Après on s'est pas trop permis non plus hein, on est assez rigoureux, et surtout Emile hein. Il aime pas trop... mais maintenant il est retraits ben il prend plus de libertés... pour... pour travailler en fait hein. Chez sa mère, chez... Il prend du temps pour là-bas, pour le village, la municipalité. Ouais je sais pas si ça répond un peu à la question ?

Si si ! Si, fin oui oui. Je... je vois bien. Euh est-ce que tu dirais que... que y a des enjeux politiques et sociaux qui sont spécifiques aux espaces ruraux ? Je parle pas forcément juste aux communautés, mais plus généralement aux espaces dont on parlait comme des campagnes, tout à l'heure.

Des enjeux politiques ?

Politiques, sociaux... économiques éventuellement...

Bah moi c'est tout ce qui concerne l'écologie hein, ça c'est... c'est clair que... 'fff c'est des enjeux urgentissimes [*insiste sur le mot précédent, en détachant chaque syllabe*] et y a... ça prend beaucoup [*insiste sur la première syllabe du mot précédent*] de temps pour... pour se mettre en place. Et... ben je sais pas...

Pour toi c'est pas... c'est pas du tout... enfin c'est pas ou pas assez pris en compte... par la société, par les politiques qu'on... qu'on y mène, etc ?

Ah oui ça c'est clair. Ça va trop lentement et... et en même temps moi euh... j'y connais rien en politique donc euh je sais pas... si on peut vraiment faire évoluer ça plus vite, avec tous les lobbys qui y a, avec tous les enjeux économiques que ça donne de... d'arrêter certains produits, de... Mais pourquoi ça va pas plus vite, quoi ?! Puis euh le nucléaire 'fff... C'est de la folie pour moi ça le nucléaire. Et on continue ça, parce que on sait pas faire autrement. C'est 'fff... c'est comme on est occupé, mais en fait moi, ce que j'ai, y a quelque chose qui me... turlupine tout le temps, c'est que la communauté en fait, c'est comme une petite société, hein. Et je vois beaucoup de ressemblances. Si tu veux on peut dire que les choses qu'on fait à la communauté, c'est un peu pareil en grande euh... Et ben nous c'est pareil on tourne, on fonctionne bzzzzz, on est un peu comme une ruche. Et y a un tas de trucs à faire. Mais pendant qu'on fonctionne, eh ben y a certaines choses dont on n'a pas le temps de s'occuper. On s'en occupe pas, on verra plus tard parce que là il faut faire les urgences. Et... et pareil dans la société quoi, dans le... dans l'État et le monde quoi. C'est-à-dire qu'on... on tourne en boucle sur des machins qui faut faire... qui faut faire fonctionner, des trucs qu'on a mis en place et qui faut continuer à faire fonctionner, mais euh y a le... la planète qui est en train de s'écrouler mais on n'a pas le temps de s'en occuper quoi. C'est... [*court silence*] Ben ça c'est hum...

Est-ce que tu... tu penses que les récentes mobilisations, des Gilets jaunes, tout ça, c'est... cette dernière année... c'est un peu en lien avec euh... tout ce que tu évoques, justement ?

Je... j'ai l'impression mais je... j'ai pas trop bien euh rentré... j'ai pas très bien compris en fait ce qu'ils voulaient vraiment les Gilets jaunes. C'était très mélangé moi à mon avis les revendications. Y avait des choses de tout... tout ordre quoi. Des gens qui effectivement se sentent victimes d'injustices et tout ça, bon... certainement. Mais aussi... qui vont lutter après les émigrés euh je sais pas [*petits rires*] bon...

C'est des fois mélangé à...

C'est mélangé, moi je peux pas euh... dire ok je suis d'accord avec les Gilets jaunes, parce que y a plein de revendications, je suis d'accord avec, mais y a des choses euh... non. Bah, un des problèmes aussi de, des enjeux politiques là c'est l'immigration hein, ça c'est... Qu'est-ce qu'on fait ? Qu'est-ce qu'on fait, il va y avoir une immigration, comment on dit ça, climatique là. C'est un fait je veux dire hein, on peut pas dire euh « ben on ferme nos frontières et puis c'est tout quoi ». Ça j'ai... j'ai pas la réponse... je sais pas ce qu'il faut faire. Et c'est urgentissime ça aussi hein, de s'occuper de ça.

Hum. Et c'est pas déconnecté de l'écologie [petits rires]... vu que c'est lié à la question climatique.

C'est sûr, ça pose des problèmes après de... d'intégration, de... du vivre-ensemble aussi et... mais en même temps, qu'est-ce qu'on fait ? On va pas mettre les gens dehors... les envoyer à la mer... ou je sais pas [petits rires]. Nous ici des fois on essaie de... d'accueillir, de temps en temps, quelqu'un qui est demandeur d'asile ou quoi. Mais ça reste réduit quand même comme aide hein [petits rires]... Hum.

Tu me parlais, comme premier enjeu, tu me citais l'écologie. L'écologie, que d'ailleurs, tu m'as déjà bien évoquée avant, ça... ça t'évoque quoi, toi spécifiquement, l'écologie ?

Bon on... on disait le mot sauvegarde de la création... La création c'est... c'est ce qui fait le lien avec... ma foi, quoi. Mon côté... le côté spirituel. Je veux dire, et puis, alors c'est déjà la création, c'est... c'est spirituel, c'est tout ce qui nous entoure. C'est aussi ce qu'on lègue à nos enfants. Donc euh on n'a pas le droit de leur léguer une poubelle. Bah c'est [court silence]... quand tu vois qu'il y a des poubelles... des mers qui sont remplies de poubelles... c'est... incroyable quoi.

Tu... tu te sens... indignée par rapport à ces choses-là ?

Oui. Très indignée, oui [court silence]. Indignée puis responsable aussi je veux dire, dans ma manière de vivre, on essaie quand même de... de faire... de consommer des choses, par exemple d'acheter des choses en gros, de pas avoir tous les conditionnements. Y a plein de choses qui fait que on a beaucoup moins de poubelles euh... que d'autres gens.

Oui bien sûr...

Mais [court silence], mais y a quand même... Ben on... on voyage en voiture, on fait, on va voir nos enfants, on part... enfin. Je ne me sens pas... vraiment déconnectée de cette société de consommation, mais si je suis là euh un peu, on fait un peu mais pas complètement. Et ça ben c'est en train de polluer complètement la planète...

Et euh tu me parlais de sauvegarde de la création. Plus... je sais pas si y a peut-être d'autres valeurs que tu associes aussi à l'écologie ? [court silence] Ou pour toi ça regroupe un peu les valeurs...

En fait l'é... l'écologie, c'est, c'est... ça concerne tous les aspects de la vie, en fait. Pas seulement la nature. C'est aussi la façon dont on vit au quotidien euh qui respecte l'humain, qui respecte l'animal, qui... ben comment on vit, c'est pour ça qu'on... voilà, la non-violence, c'est de l'écologie aussi en fait. [court silence] Je sais pas comment expliquer mieux hein. Je suis pas très philosophe moi

C'était très clair [petits rires]. Donc pour toi, ces valeurs, dont tu te sens proches, euh enfin si je comprends bien, tu trouves qu'elles prennent sens ici, elles s'incarnent ici, pour toi ?

Hum hum. Ben oui. Oui, par le fait que on essaie de... d'être cohérent... que notre vie soit cohérente. Alors après on n'est pas toujours tous d'accord sur tout, donc euh y a des choses...

Sur quoi par exemple vous arrivez pas à être... ?

On met pas la même... la même importance aux choses hein. Ben sur l'action... contre... ben c'est, le bio par exemple, bon, ben nous on fait du bio, de tout ce qu'on produit. Après on achète des trucs qui sont pas forcément bio, alors ça y en a pour certains pour qui c'est inadmissible et puis d'autres que ça gêne pas plus que ça dans la mesure où c'est économique. Y a tous les... tous les... les degrés là [*petits rires*]. On en est pas à 100%... Alors de temps en temps on va faire une réflexion et puis on va essayer d'améliorer une chose quoi.

C'est des choses que vous... mettez en débat entre vous, du coup ?

Et bah c'est... encore une fois c'est... souvent on n'a pas le temps. Mais ça arrive, oui.

Oui, ça fait partie de ces choses importantes... pour lesquelles y a pas forcément le temps de...

Oui et puis après euh ça heurte parfois certains qui se sentent jugés parce que ils font pas ci ou ça... Le covoiturage par exemple, donc dans la maison, c'est pas un truc qui a été, qui est facile à mettre en place, hein. On a essayé avec les, on a les, tu sais, t'as vu, les tableaux de réservation des voitures. Normalement on est censé marquer où on va. Y a très peu qui le font. Et puis après euh ben si tu as toi tu veux aller euh bah déjà tu prends ton rendez-vous chez le dentiste, tu vas pas d'abord aller voir si la voiture est réservée... ou alors ça va pas forcément se dire... ou alors ça va te faire attendre une heure ou deux à Saint-Marcellin, pour que l'autre te ramène... Alors que t'as plein de boulot ici... 'fin c'est...

Oui, c'est pas évident !

C'est pas évident. Je sais que moi, l'autre jour on était contentes avec Pauline, on a pu faire un covoiturage avec quelqu'un d'autre [*petits rires*] pour faire notre sortie.

[court silence] Faut que ça se mette bien quoi...

Ouais ouais ouais, c'est pas si facile et pourtant euh... ça devrait quand même être basique dans une communauté de pouvoir faire ça. À un moment donné, on avait beaucoup euh parlé de ça et on voulait vraiment que ça marche, mais en fait... y a des gens qui n'aiment pas. Qui n'aiment pas... Ils aiment bien avoir leur petite indépendance, faire leurs courses comme ils ont envie, pas avoir des horaires... à aller chercher quelqu'un...

Oui, ou pas avoir besoin de prévoir, ou de...

Ouais c'est... bon. On n'est pas tous au même point sur tout. Et faut l'accepter quoi.

Hum. À ce niveau-là, tu dirais que l'arrivée des nouvelles générations dont tu parlais, là les... les plus jeunes, tout ça... ça a... ça a amené quelque chose par rapport à l'écologie ? [court silence] ou au contraire, pas vraiment...

Ben ça dépend lesquels hein en fait.

Hum. Y a pas vraiment de tendance là-dessus ?

Je saurais pas dire. Y en a, oui, qui sont assez intéressés oui, qui... ça y en a plusieurs oui, mais pas tous.

Hum hum, d'accord... ok... Et euh d'une manière générale, comprenant l'écologie, mais pas forcément juste ça, euh y a des causes ou des revendications desquelles tu... tu te sens particulièrement proche ou auxquelles t'es particulièrement sensible ?

[*souffle, hésite*] J'ai... en fait... je dirais que, actuellement je m'investis pas beaucoup dans... dans tout ça hein. On fait des dons à 2-3 assos, on a... on est... Mais après euh bah tout ce qui... moi le nucléaire, c'est toujours quelque chose qui me... qui m'inquiète beaucoup, je... mais j'ai... en ce moment je fais pas grand chose là-dessus, c'est vrai qu'il faudrait que je m'y remette mais j'ai... j'ai plutôt besoin de me reposer en fait la tête quoi. Et j'ai pas envie de passer mon temps à l'ordinateur à signer des pétitions, à faire... ou aller lire plein de trucs là-dessus quoi. Bah y a tout ce que je t'ai dit hein, l'immigration... comment accueillir les personnes qui ont besoin...

Donc tout ça c'est des choses qui te touchent, qui te... auxquelles t'es sensible ?

Oui bien sûr.

Mais pour lesquelles peut-être ton implication est plus compliquée à trouver, c'est ça que tu veux dire ?

Oui. Ben en fait euh c'est ce que je te disais tout à l'heure, c'est... ben voilà j'ai renoncé un petit peu à militer dans plein de choses et euh... j'essaie de vivre ici. En partageant avec d'autres, en essayant d'écouter les uns et les autres, si... si je peux, en accueillant de temps en temps quelqu'un de réfugié ou quelqu'un qui a pas les moyens. 'fin voilà, vivre aussi... toutes ces causes-là mais... ici à mon niveau quoi. Parce que je... j'ai pas les capacités en fait. Je suis pas une... je suis pas extrêmement intellectuelle, ni littéraire en fait. Je... je n'aime pas lire plein de choses quoi. Donc ça me coûte beaucoup en fait, de me mettre au courant vraiment. C'est pas dans mon tempérament.

D'accord. Mais... et du coup, ces... ces engagements dans ta vie, etc., ces choses-là pour toi ça s'incarne dans une vision commune ici ? Une vision partagée avec les autres ?

Ben quand même euh... on se retrouve pas mal dans la communauté, on... dans tous ces sujets-là. Je te dis, y a... y a certaines personnes qui s... qui semblent a priori moins intéressées par ça, mais quand même la majorité des gens sont sensibles à ces questions-là, oui c'est sûr. Bon la question des réfugiés, c'est... c'est vraiment quelque chose qui touche les gens ici hein. Je veux dire y a personne qui va dire « bah ils ont qu'à aller se faire voir » [*petits rires*]. Ici c'est hors de question que quelqu'un dise ça tu vois.

Hum hum. Ouais donc y a quand même un cadre général de... de valeurs peut-être ?

Bien sûr. Ben c'est ce que je te disais, c'est la cohérence avec euh les valeurs qu'on a. Bah c'est les valeurs qu'on dit dans notre engagement hein je sais pas si tu l'as entendu. Hum. Qui pour moi sont les valeurs chrétiennes quoi mais... Chacun... met... en fonction de sa foi – ou de sa pas-foi [*petits rires*].

Hum. D'accord. J'arrive à la fin de mes questions... Je sais pas si t'as des choses à ajouter sur des points, ou si pour toi tu penses qu'on a fait le tour de... de ce que je t'ai... de ce dont on a parlé.

Je sais pas, en fait, qu'est-ce qu'il y a derrière tout ça, qu'est-ce que tu as... Qu'est-ce qui t'intéresse en fait, au fond ?

Bah un peu tout ce dont on a parlé. C'est en plein dans ce qui m'intéresse. Justement ces questions de... d'engagement par la vie en fait, d'engagement par... par cette question de la cohérence, de... l'exemplarité aussi. Toutes ces choses-là. C'est... c'est un peu autour de ça que ça tourne [*petits rires*]. Ce qui moi m'interroge, donc...

Ben en même temps y en a qui sont quand même bien plus dans l'act... Elouan par exemple il est passionné par l'action. Il aimerait bien qu'on en fasse plus nous, aussi. Bon Emile il en fait un peu de temps en temps. [*court silence*] mais, ouais... En fait, c'est pas... c'est pas le principal, pour nous. C'est sûr que c'est important, je suis... je suis contente qu'il fasse ça, hein. Après faut faire attention à ne pas se disperser trop, et de... d'avoir, finalement après dans sa vie personnelle, un contre-témoignage parce que on est tellement dans... dans plein de choses, on s'énerve pour ci pour ça, on s'indigne comme tu dis, mais... il y a diff... différentes manières de s'indigner aussi. Genre Gilets jaunes... c'est pas trop mon truc comme façon de faire quoi !

Oui, au niveau du mode d'action ?

Oui, c'est ça, ouais. Voilà, y a quand même, c'est... c'est là encore la cohérence quoi [*difficilement audible, pas sûre de la dernière partie de phrase, pourrait aussi être « l'incohérence »*]. Mais on n'est pas tous pareil, on pense pas tous pareil, faut pas croire ça, dans une communauté ! [*petits rires de ma part*] C'est pas comme ça ! [*petits rires*]

Ça j'ai bien compris.

Y a quand même des grands axes euh sur lesquels on se retrouve bien.

Ouais. Mais ça empêche pas, justement, de... des divergences d'opinion sur certains aspects quoi c'est ça que...

Ouais. Ouais ouais. Puis tant mieux hein je veux dire, heureusement qu'on n'est pas tous pareil.

Hum. Hum hum. Oui ça fait se poser des questions de temps en temps, évoluer, etc.

Oui et puis bon une communauté où y aurait tous des gens qui seraient tous pareil... ça ferait peur un peu hein.

Un peu [rires partagés]

D'ailleurs ceux qui ont peur ils croient des choses comme ça

Ils croient que c'est ça en fait oui

Oui oui [petits rires] ! C'est vrai qu'il y a eu des contre-témoignages de communauté aussi hein ! Hum.

Hum. Oui y a pas de raison que ce soit idéal non plus, c'est... c'est normal que... ça marche ou ça marche pas.

Après globalement on a quand même tenu... là ça fait 33 ans, la communauté. C'est pas si mal [nous parlons en même temps, inaudible], ça date de 48 les communautés de l'Arche, donc euh... quand même. Mais je pense que la spiritualité y est pour beaucoup. Si on est juste... que, seulement dans la tête, dans le mental et... on s'oppose beaucoup plus facilement.

Hum. Pour toi, la spiritualité ça... ça évite ça justement ?

C'est un lien oui. C'est une reliance, qui fait que on relativise quand même, nos idées quoi. parce que... 'fiou ! Si on s'oppose là, à ce niveau-là, c'est... ça peut être assez violent hein.

Hum. Et le fait que tout le monde dans... dans la communauté partage pas tout à fait la même vision de la spiritualité, pour toi c'est pas un... c'est pas un frein, c'est pas quelque chose de...

Euh... comment dire ? [court silence] C'est pas un frein ? Si peut-être, c'est un frein, mais en même temps euh c'est peut-être pas pour rien qu'on a à vivre ça ici. Ça fait partie de notre vécu... Mais c'est vrai moi je trouverais ça plus confortable que tout le monde soit chrétien et vienne à l'office tous les jours, et vienne à la messe [martèle « office » et « messe », voix qui laisse deviner un sourire]. Je trouverais... d'ailleurs au début c'était le cas. Tout le monde venait à l'office et à la messe, et la messe elle était vraiment très vivante quoi. Puis y a un espèce de délitement parce que aussi y a l'histoire de l'Eglise, qui fait toujours des bêtises naturellement. Donc y a des gens qui ont souffert de l'Eglise, le... la collusion avec les pouvoirs, etc. donc qui ont rejeté tout ça qui fait que bon, maintenant... [court silence] et les jeunes générations qui sont pas du tout là-dedans. Mais moi j'aime bien en fait les... les moments de rituel euh où y a tout le monde. Pour moi c'est très porteur, et... j'aimerais que ce soit comme ça, mais ça l'est pas, mais... c'est peut-être moi qui ai à travailler [petits rires] là-dessus. Mais je le fais hein d'ailleurs, je suis bien obligée... J'essaie d'accepter les choses, comme ça... [court silence] Alors après, bon... après moi j'ai été en réunion avec les postulants plusieurs années de suite là les... les dernières années, donc avec les... les nouveaux maintenant, qui sont les jeunes engagés... Et c'était super intéressant le... les partages qu'on avait sur la spiritualité, différentes façons de voir. Ça m'a beaucoup apporté, c'est... oui. Y a beaucoup de profondeur même si... ils ont pas... les rituels ont pas le même sens que pour moi quoi. [silence] Oui c'est pas très confortable cette... cette mission de l'Arche là de l'interspiritualité.

C'est une mission qui est... que l'Arche s'est donnée depuis le début ?

Oui. Mais en même temps avec l'encouragement à approfondir sa propre tradition. Parce que... voilà. Disons que c'est toujours mieux d'être enraciné, on peut plus échanger en étant enraciné

que si on virevolte par... on va picorer un peu par-ci par-là euh... voilà. Mais c'est pas confortable parce que, ouais... bah moi j'aurais besoin d'être un peu soutenue aussi dans ma foi [*petits rires*] c'est pas moi qui dois tirer les autres. Mais l'office du matin c'est... c'est chouette de pouvoir prendre ce temps, de chanter ensemble, de... d'ouvrir les questions qui se posent... Je sais pas comment tu le vis, toi ?

Si si, j'ai bien aimé, c'est vrai que... c'est typiquement le genre de choses que... qui auraient, oui qui seraient différent ailleurs, 'fin je veux dire qui... qui... on sent que ça fait partie du lieu, ça fait partie de... de l'esprit du lieu et... et ouais, et c'est vrai que je trouve que ça pose, effectivement, ça... Quand on n'a pas l'habitude, du tout, de participer à ce genre de rituels, justement, ça... ça permet effectivement de démarrer et de clôturer la journée euh... avec autre chose, quoi.

Hum [*pensive*]. Se relier à autre chose.

Bah à autre chose et aux autres aussi, enfin je trouve que c'est effectivement...

Tu vois dans [*inaudible*] il parle de nappe phréatique... On a tous, y a une nappe phréatique au fond... enfin, en-dessous... on a tous nos racines dedans, en fait. Donc on est relié par ça. On est pas tout seul là à s'agiter, machin... non non... y a quelque chose de commun. Et euh... s'en... se le redire tous les jours ça... c'est important. Même le rappel en fait... Je sais pas si tu as pratiqué le rappel. Bah c'est ça quoi en fait. Te relier à la source et... Je suis pas tout seul à qui... qui veut changer le monde là [*petits rires*]... hum [*court silence*] Voilà non mais j'ai... rien de plus à ajouter moi.

Questions signalétiques

- Date de naissance : 1956
- Activité professionnelle : « officiellement c'est secrétaire, mais en fait, bon... Parce qu'en fait j'étais bénévole pendant toutes les années. Parce que on ne peut salarier que une personne à mi-temps, donc c'était Emile qui était salarié, maintenant il est retraité »
- Dernier diplôme obtenu : DUT informatique
- Date d'arrivée dans la communauté : août 88

Entretien E7 – Elodie

Cet entretien se déroule en journée, pendant la sieste de sa fille, dans la petite salle au rez-de-chaussée qui permet de s'entretenir en privé. Je lui présente le contexte de l'entretien et l'avertis que certaines questions aborderont sa trajectoire personnelle, pour qu'elle ne soit pas surprise. Elle me dit que c'est souvent le cas ici, comme les gens s'interrogent sur ce mode de vie, la question du choix personnel et de ses conditions arrive souvent lors des conversations. Je la remercie de prendre le temps de répondre à mes questions.

Du coup, toi tu habites ici depuis combien de temps ?

Euh 6 ans.

6 ans. Hum t'es arrivée en...

2013.

2013, ok. Et euh ton installation ici elle s'est faite de manière progressive ou dès que t'es venue tu savais que c'était un peu dans l'optique d'y rester ?

Bah, j'suis venue pour faire la Fève, qui à l'époque était un programme de deux ans. 'fin, au moins un an en résidentiel. Mais euh dès que j'ai mis les pieds ici, j'ai su que... 'fin oui j'ai très vite eu l'intuition que j'allais y rester assez longtemps. C'est-à-dire que j'ai commencé la Fève, je savais que je ferai la deuxième année ici, quand j'ai commencé la deuxième année, je... je savais que j'allais demander le postulat, etc. tu vois en fait, c'est... les choses se sont déroulées de façon assez évidentes, pour moi.

D'accord. Et quand t'es venue faire la Fève c'était la première fois que tu mettais les pieds ici ou t'étais...

Oui, enfin je suis venue en, pour la... le séjour, comme on appelle ça, de découverte, là, l'été. Pour... une semaine de stage communautaire pour voir quand même. Mais j'étais déjà candidate à la Fève et ça a très vite confirmé que... Je suis arrivée mi-août pour ce stage d'une semaine et un mois après j'avais déménagé ici. En laissant toute ma vie derrière [rires].

Et euh... t'avais connu ça comment ? 'fin comment t'avais... rencontré...

Alors euh [court silence] c'est tout un chemin en fait, de, tu vois, de fil en aiguille et tout. Mais on peut dire, principalement, il se trouve que en 2012 y avait la marche... en Inde, la Jan Satyagraha, donc par Ekta Parishad, donc qui [un mot, inaudible] fonde Jai Jagat. Et donc du coup j'avais entendu parler de ça avant et euh j'suis allée sur cette marche avec l'association Gandhi International. Et en fait, le fondateur, le précédent fondateur de cette association, c'est un engagé de l'Arche... et euh là-bas on a participé à la marche, mais on a aussi visité des projets gandhiens et j'ai beaucoup entendu parlé de Gandhi et de Lanza Del Vasto et à cette occasion, quoi c'était un peu... vraiment formateur pour moi... de cette philosophie. Du coup après quand j'suis rentrée euh ça s'est pas fait tout de suite... Et Gihane que j'ai rencontrée, que je connaissais pas, que j'ai rencontrée à un moment donné, qui m'a parlé de la Fève et ça a recroisé avec donc ce que j'avais connu comme ça un peu en théorie l'Arche. Je cherchais pas spécialement une vie communautaire, je savais pas que c'était possible en fait.

D'accord. Parce que toi tu vivais où à ce moment-là ?

Je vivais à Paris. J'avais quitté déjà mon travail pour changer de vie, tu vois. En me disant, je veux retourner en province, euh j'avais besoin ouais de changer, ouais, de me former à d'autres choses, tu vois, de changer vraiment. Ça faisait 12 ans que je travaillais à Paris... et du coup...

12... 12 ans que...

Ouais 12 ans.

Ok.

Du coup j'avais vraiment, j'étais vraiment dans cette démarche de transition de vie et j'avais donc, du coup je voyageais un peu, et entre autres j'suis allée en Inde, donc... et en fait, je cherchais des formations tout ça, et quand j'ai vu la présentation de la Fève, j'étais là « mais c'est exactement ça que je veux ! »... Et finalement en arrivant à l'Arche, j'ai trouvé bien plus que ce que je cherchais, enfin en fait je cherchais des choses dans plein de domaines et... et tout était concentré ici, sur le militantisme, sur la spiritualité, sur la... la relation à l'autre euh... 'fin, ouais c'était vraiment... impressionnant, cette synthèse de... de toutes mes recherches qui était dans un seul endroit quoi.

Hum. Parce que tu... tu dis que t'avais déjà quitté ton travail, parce que ça te plaisait plus ? Tu...

Oh parce que je tournais un peu en rond. Parce que j'étais... j'étais à une matrice de réseau dans des associations de solidarité internationale. Donc c'était intéressant parce que ça m'a beaucoup formée au niveau... au niveau politique, au niveau du, voilà, du monde, c'était déjà un truc assez orienté... vers l'humain tout ça. Mais euh c'était très... dans les... c'était très... enfin y avait plusieurs choses qui me plaisaient moins. C'était très administratif mon travail... Et puis j'avais envie de voir d'autres choses, ouais. J'avais envie d'avoir un mode de vie, aussi, personnel, plus cohérent aussi avec mes idées. Mais je savais pas trop quoi, je... hum.

Qu'est-ce qui te paraissait ne pas être cohérent, dans ton mode de vie ?

Ben un petit mode de vie très individualiste, mon petit chez-moi, j'étais... j'étais célibataire, je vivais chez... toute seule. Du coup euh ce côté euh... ouais bah la vie parisienne, c'est très, 'fin moi je l'ai vécu comme quelque chose de très anonyme et tout ça. Donc euh j'sais pas, j'avais une insatisfaction, je savais pas trop trop de quel ordre, mais je sentais que j'avais besoin d'être plus en relation avec les gens au quotidien en fait.

D'accord. Et t'avais pas toujours vécu à Paris ? T'as vécu à Paris que pour ton travail ou tes études ?

Ouais j'ai... j'ai grandi dans la région nantaise. Plutôt à la campagne. J'ai fait mes études à Nantes. Et après j'suis allée... j'suis partie à Paris, en fin d'études, j'ai commencé à travailler là-bas.

Hum. Donc quand... les... 'fin les lieux qui t'ont marquée un peu dans ta vie avant d'arriver ici, c'est... 'fin t'as vécu tu dis à la campagne du coup jusqu'à tes études en fait c'est ça ?

Ouais, c'est ça. Hum.

D'accord. Et pour tes études, t'es partie...

Ben j'étais à Nantes. Donc j'avais un... j'avais un appart'... ou en coloc' ou seule à Nantes. Et après à Paris, bah à Paris j'étais... j'étais en foyer de jeunes travailleurs et après j'ai eu un appart', j'avais un copain à l'époque on s'est installé ensemble, puis on s'est séparé et après j'ai vécu toute seule. [court silence] Non j'avais pas... en fait, j'avais pas vécu en communauté... j'avais quand même cette culture du collectif parce que euh... j'étais impliquée, puis mes parents aussi dès que j'étais toute petite dans les centres de vacances, tu vois, de... donc j'ai toujours vécu des... des temps où j'étais comme ça en... en collectivité, en... Et quand je suis arrivée ici, ça m'a marquée, je me suis dit « mais en fait c'est possible de vivre comme... comme en colo de vacances mais toute l'année quoi », c'était vraiment ça l'image qui m'est venue tu vois. Et ça m'a fait, en fait j'avais cette nostalgie que j'avais pas identifiée mais je me suis rendue compte qu'en fait c'est ça qui me manquait, ce... ce côté très collectif du... du... du quotidien, du vivre ensemble

Hum. Et ça c'est quelque chose que t'arrivais... 'fin qui te pesait vraiment quand t'étais...

Non...

Quand tu le vivais pas ou...

Non, y a rien... quand j'ai décidé de quitter mon boulot, y a rien qui me pesait, tu vois j'étais pas en burn out, j'étais pas... Et d'ailleurs ça s'est fait de façon assez... comme ça, évidente et rapide, de dire ben non je vais arrêter, passer à autre chose [*court silence, puis petits rires*]. Mais j'avais pas, 'fin je me sentais pas en souffrance tu vois, c'est juste que j'avais, je trouvais que ça faisait 10 ans que j'étais un peu dans le même monde, et que j'avais... c'était, ce serait bien pour moi de... passer à autre chose, j'avais soif d'apprendre des choses, d'aller... d'être, ouais, d'aller plus loin aussi dans une certaine radicalité de vie, 'fin de faire des choix un peu plus euh... impliquant pour moi. Parce que c'était confortable là où j'étais. [*court silence*] Ouais dans mon souvenir, c'était, ouais c'était un peu ça. Parce que j'étais beaucoup, avec mon travail, puis même au niveau de mes implications, j'étais militante, bénévole et tout. J'étais beaucoup dans le discours, de l'alternatif, de l'altermondialisme, tout ça... Mais en fait dans mon quotidien, bon... oui d'accord, j'suis devenue végétarienne, manger bio machin, mais en fait... structurellement, mon mode de vie était pas vraiment très différent de... du... de quelqu'un, voilà, de quelqu'un d'autre quoi. Je sentais que j'étais capable, je pense que je sentais que j'étais capable de faire des choix peut-être... qui me correspondent mieux quoi. Et je savais pas trop quoi, parce que c'était vraiment un moment de... d'ouverture [*petits rires*]... au nouveau. Je suis partie aussi, marcher sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle, 'fin... J'ai eu plusieurs étapes comme ça, pour... Et je me suis sentie un peu guidée en fait, jusqu'ici, ouais.

D'accord. Du coup dans cette euh période de transition, comme tu me disais tout à l'heure, t'as... c'est pendant ce moment-là que t'as fait par exemple les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle, que t'es partie en Inde aussi...

Ouais c'est ça, ouais.

T'as... t'as fait... d'autres choses comme ça, de ce type-là ?

Ben... comme j'étais dans l'altermondialisme, j'ai fait aussi le Forum social à Tunis, mais ça c'était un peu dans la continuité de ce que je faisais déjà, mais j'ai bougé. J'ai fait des... des petites formations... euh, par exemple une formation euh... euh... c'est marrant d'ailleurs, je me souviens plus si c'est lui qui animait ou si c'était animé par quelqu'un d'autre. Je sais plus comment ça s'appelait, un truc sur la complexité, d'Edgar Morin.

Hum hum

[*court silence*] Je sais plus si c'était lui qui était venu ou pas, je me souviens plus. [*petits rires*] c'est bizarre ! C'est bizarre. Euh ouais des... des formations complémentaires comme ça, un peu d'éducation populaire, politique... J'ai fait d'autres aussi, je sais plus comment ça s'appelait. J'sais plus... je prenais un peu, à Paris y a beaucoup de choses, donc je prenais un peu plein de choses, et puis c'était une période où j'étais tr... beaucoup beaucoup active au niveau de ma recherche spirituelle... Je m'étais beaucoup intéressée à l'islam, j'avais renoué à la spiritualité à travers l'islam, donc j'ai un peu pratiqué, j'étais au bord de la conversion... Et du coup, c'était... ouais j'étais très aussi tournée vers ça... Euh... alors c'était pas très confortable, j'avais des moments comme ça de, ouais un peu de... de vide, de... d'angoisse existentielle, savoir où est-ce que j'allais atterrir, mais... vraiment c'était un moment très, je pense, très fertile pour moi, pour... pour m'ouvrir l'esprit, enfin c'est pas comme ça que je l'aurais dit à l'époque, mais [*petits rires*] finalement c'était ça.

Parce que t'avais pas euh dans ton éducation, tout ça c'était pas quelque chose de très important la spiritualité ?

Pas la spiritualité, moi j'ai été éduquée euh par des cathos de gauche, donc j'ai... j'étais bien dans le truc catho, mais très, plus un catholicisme... ouais c'est ça, de gauche, très citoyen, pas... pas

spécialement spirituel, mes parents sont pas spécialement pratiquants, ils sont engagés mais... ouais tu vois c'est le truc, je sais pas si tu connais la Bretagne [*petits rires*] mais c'est beaucoup comme ça [*rires*]. Du coup j'avais... j'avais gardé des choses plus au niveau des valeurs tout ça, la solidarité, tout ça, de ça. Mais euh... mais j'avais pas... réfléchi à la foi, à la croyance en Dieu, ou... des choses spirituelles, ça, ça m'est venu plus intellectuellement au fur et à mesure que... voilà, de ma vie. Et... c'est... comme ça, ça m'est venu aussi grâce à des rencontres de musulmans, ben c'est à travers l'islam que je me suis réappropriée la... un... un rapport à Dieu, 'fin des... un certain système de... de valeurs, de... [*court silence*] hum, de spiritualité. Hum. Donc c'est marrant, je marchais vraiment sur... 'fin le développement, 'fin mon développement spirituel, en même temps j'étais sur des questionnements militants, euh... assez radicaux, je côtoyais aussi des milieux d'extrême-gauche, 'fin en fait je naviguais entre des [*rires*] entre des... entre des mouvements extrêmement... qui pouvaient être extrêmement contradictoires, de premier abord, mais j'essayais de piocher un peu à tout. Faire ma propre synthèse... Tu vois, aller à la messe et puis l'après-midi me retrouver dans une batucada militante, d'extrême-gauche, où mes camarades disaient euh... insultaient les flics quoi 'fin tu vois [*éclats de rires*] c'est... tu vois je cherchais là-dedans.

Hum hum. Et le passage par l'Inde, c'est aussi un truc qui t'a... marquée par rapport à tout ça ?

Hum ça m'a marquée... bah ça m'a donné un peu de la structure sur la non-violence justement, parce que j'avais un peu, comment dire, une forme de... d'intuition que... que cette non-violence, c'était... 'fin parce que je la retrouvais pas forcément complètement en fait dans... justement dans les luttes militantes et notamment de gauche et d'extrême-gauche... y avait quelque chose... de l'ordre de la lutte et du, comment dire ? Et de... la recherche d'un certain idéal de justice et tout que... qui était très... auquel j'étais très euh [*hésite*] 'fin j'étais bien en phase avec ça ! Mais, au niveau des relations entre les humains et de la posture... en fait c'était pas forcément très violent, ça pouvait être assez... assez euh... assez violent ou c'est pas comme ça que je l'aurais dit mais... ou assez froid tu vois. Et euh du coup ça, je savais aussi... je me disais « mais il manque quelque chose sur le plan humain, sur le plan de la fraternité, dans... dans ce milieu-là ». Et l'Inde euh ça a été plus... donc du coup bon alors c'est peut-être pas là-bas que j'ai trop découvert ça, mais... j'ai... quand même, je me suis appropriée une vision plus large de ce que c'est que la non-violence, y compris à travers les relations humaines, tout ça... Euh... on a visité des ashrams, donc c'était aussi le questionnement justement, sur le mode de vie communautaire... tout ça, qui était nouveau pour moi, je pense. Et puis euh au niveau spiritualité aussi c'est, j'ai... j'ai eu la chance d'aller dans beaucoup, dans des lieux de... de différentes religions, des lieux un peu de pèlerinage, assez phares. Et du coup, j'ai eu... pfff tout d'un coup, c'est comme si je prenais un... [*petits rires*] un énorme recul sur la... l'universalité des religions dans le monde et la connaissance de tout ça et... c'était super riche... pour moi. Donc dans l'Arche, c'est vrai que je me suis très vite retrouvée avec ce côté enracinement... 'fin ici enracinement chrétien parce que c'est une démarche que je faisais justement à ce moment-là, après le passage par l'islam, je me suis dit « non mais faut que... je me ré-ancre déjà dans le christianisme », parce qu'enfin dans... dans... dans cette vision de l'islam que j'avais et que... enfin qu'on m'a transmise, l'islam est que, juste l'étape d'après le christianisme puisque l'islam, enfin... reconnaît Jésus, reconnaît plein de choses... exactement pareilles, y a très peu de différences finalement. Et donc euh mes amis musulmans me disaient « mais si t'es mal, si tu sais pas » enfin, parce que j'étais très perturbée en fait par... cette... ouais ce décalage culturel, « retourne d'abord voir auprès de ton... de tes origines chrétiennes... ». Donc c'est ce que j'ai fait. [*court silence*] Et pourquoi je dis ça ? Et du coup oui quand je suis allée en Inde, bah là j'ai

pris beaucoup de recul par rapport à tout ça... Ce que peut être le christianisme ou l'islam en Inde, ça a rien à voir avec l'image qu'on peut en avoir en occident, 'fin c'est... tout est... toutes les cartes sont rebattues complètement [*petits rires*]. Au niveau spirituel et religieux, c'est très... c'est très fécond en fait... ouais. Donc ça, ça a été important dans... dans mon chemin. [*court silence*] Mais je suis pas restée longtemps en Inde hein j'étais que six semaines, donc euh...

D'accord. Et c'est plus ou moins en revenant d'Inde donc que t'es venue ici ? 'fin c'est peu de temps après ?

Bah c'était plusieurs mois après... bizarrement je suis pas revenue d'Inde en disant « ah y a des communautés de l'Arche, je vais aller voir ! ». J'ai pas... j'ai pas dû tilter que y avait des communautés en France euh encore vivantes, tu vois ? Parce que la personne avec qui j'étais là-bas, c'était un engagé de l'Arche, mais ancien et il avait pris une certaine distance... Et il m'a pas du tout parlé de Saint-Antoine je crois 'fin ou alors j'ai complètement zappé, je sais pas. Du coup, je parlais un peu sur autre chose donc en rentrant d'Inde, tout ça et... et c'est parce que Gihane euh que je rencontre de façon très... hasa... 'fin je la connaissais pas, tout ça, je lui raconte juste un peu ma vie vite fait et elle me dit « mais tu... peut-être la Fève, ça serait fait pour toi ». Et après j'ai été voir, je me dis « ah mais la Fève, mais en fait c'est l'Arche, et puis en fait c'est Gandhi ! ». Tu vois, tout se recoupait je me dis « wahou faut que j'aille voir » [*éclats de rire*]. C'était fin juillet, tu vois, pour une rentrée Fève mi... mi-septembre.

Ouais donc ça s'est fait vite après.

En fait ça s'est fait super vite. Mais j'avais déjà... tu vois j'avais déjà liquidé mes affaires à Paris, enfin... je... je savais que j'allais décoller, je savais pas où mais je savais, j'étais vraiment prête pour ça ! J'avais fait un gros travail de détachement... matériel et... sur pas mal de plans.

Hum. Et du coup, quand tu es arrivée ici, ça s'est passé... 'fin les deux premières années, tout ça euh... tu... tu, ça correspondait à tes aspirations ?

Ouais ouais, moi j'étais aux anges, en fait. Je... pendant des mois, des mois, je planais complètement, c'était... J'étais dans ma vie idéale, après... très vite, y a eu des, bah des conflits, j'ai dû me positionner, j'ai dû... 'fin des choses normales quoi dans une vie collective. Mais ça a pas du tout ébranlé mes... mes con... 'fin j'ai... c'était tellement évident, tu vois que... le seul moment de doute que j'ai pu avoir un peu, c'est... euh... à la fin de ma deuxième année... non c'était... ouais c'est ça, à la fin de ma deuxième année, donc il faut se posi... y a un discernement à faire pour savoir si on veut demander le postulat... et c'est un discernement formel, 'fin on te demande voilà de te poser un temps pour ça et tout ça. Donc j'ai fait l'exercice un peu tu vois pour... pour pas me reposer justement sur cette évidence et essayer de vraiment travailler le truc. Et bon alors ça m'a fait me poser quelques questions... Le truc, le point le plus difficile, c'était l'éloignement par rapport à ma famille... Tu vois, c'était des choses comme ça, en fait, mais je savais, finalement je savais très bien que c'était... c'est... c'était là que je voulais être quoi. [*court silence*] Et après... en plus à... à partir de ce moment-là, j'ai rencontré Elie, donc qui est venu ici, et qui lui aussi avait se projet de rester donc 'fin y a des choses qu'ont, 'fin qu'ont convergé... 'fin tu vois comment c'est difficile des fois pour certaines personnes de... de vivre une vie de couple alors que leur conjoint n'est pas lié, enfin n'est pas spécialement attiré par la vie communautaire, c'est, ça rend des situations, plein... plein de situations très compliquées en fait. Là quand tu... quand tu tombes amoureux de quelqu'un qui a le même projet de vie que toi, tu te poses pas 3... 3000 questions [*petits rires*] quoi en fait. Même si on vit pas du tout les choses pareil, mais euh... Donc après, ouais c'est vraiment les deux... hum. De façon assez naturelle, j'ai... j'ai... ouais j'ai eu des retours, je me suis ajustée, je pense [*court silence*]. Je sais pas, j'ai une... j'ai une fâcheuse tendance à oublier les... les choses... les conflits ou les choses désagréables, tu vois j'suis... j'suis bizarre, ma mémoire elle est très sélective sur ce genre de

trucs des fois... Je me souviens pas des choses... qui sont plus difficiles à vivre. Mais euh... mais quand même, je veux dire, je sais que formellement je me suis jamais dit « non mais c'est, je pars ! Ça me va plus ! ». Moi je suis quelqu'un qui a besoin de beaucoup de cadre. Ça... ça me donne beaucoup de liberté, ça me donne beaucoup d'assurance, de confiance et de plein de choses. Du coup ici c'est super parce que c'est quand même une vie hyper cadrée [*petits rires*]. Sur le plan du rythme quotidien, du calendrier communautaire... Et puis j'ai découvert ici le ch... alors le chant, je savais que j'aimais chanter tout ça, mais j'avais jamais eu d'activité de chant et tout, donc là j'ai vraiment renoué avec quelque chose qui me plaisait beaucoup, qui m'a... vraiment... beaucoup nourrie. J'ai... j'ai découvert la danse, qui était quelque chose qui était assez loin de moi, et pareil je... je... bon y a fallu que je m'accroche, c'était difficile au début, mais ça m'a vraiment... épanouie sur d'autres... d'autres plans. 'fin ouais y a pas que les choses que je cherchais, y a aussi eu du bonus quoi... le... la vie en intergénérationnel... à l'époque je pensais que j'allais jamais avoir d'enfant et donc du coup je me disais « ben c'est génial de pouvoir vivre avec les enfants des autres », 'fin... J'étais éblouie par le fait qu'on vit ici. Euh la façon dont... la spiritualité est vécue... comment on s'approprie les textes... Comment on fête Noël, ou Pâques ou... ouais vraiment c'était... [*silence*]

Hum. Et euh le côté, 'fin... ce qui n'est pas forcément lié à la vie communautaire ici, mais le fait d'habiter par exemple dans le village plus... 'fin je veux dire faire partie d'un village euh... euh et puis même la région plus globalement tout ça c'est des choses qui... qui t'attiraient aussi ou... ou pas forcément ou... aujourd'hui qui participent au fait que tu veux rester ou pas du tout ?

Alors y avait... j'avais une aspiration à vivre... à quitter la ville... pour des questions de... ouais de... un peu d'écologie... 'fin d'écologie, le mode de vie des urbains est pas forcément moins écologique que le mode de vie des ruraux, si on compte tout mais quand même un peu de me rapprocher de la nature, tout ça... Surtout après avoir fait le chemin de Saint-Jacques. Mais euh par contre c'est vrai que je... je me souviens plus mais au moment de la demande de postulat, y avait quelque chose qui... qui me gênait un peu. C'est... c'est de quitter le cosmopolitisme et la diversité culturelle de... de Paris et de la région. En plus moi j'avais des amis de... d'origines très différentes. Et euh de... bon c'était quelque chose que je recherchais en même temps, mais de m'éloigner un peu de cette richesse culturelle et politique, tout ça... euh bon ça a été facile finalement [*petits rires*]... quelque part, ça a été facile. Mais c'est quelque chose que je redoutais un peu.

Parce qu'ici tu trouves qu'il y a plus... d'uniformité culturelle ?

Ah bah clairement ! Alors dans la maison, c'est plus mélangé, heureusement, ça compense, parce que y a des gens qui viennent de différents pays, enfin encore plus quand j'y suis arrivée. Mais dans le village, tu vois. C'est quand même très... des Français de souche... donc euh ouais j'ai eu une petite crainte par rapport à ça. Parce que si j'étais restée à Paris, j'aurais vraiment foncé sur l'interreligieux je pense... vraiment l'interculturel, j'ai... plusieurs formations un peu dans ce domaine-là... Donc euh ça peut... ça pouvait me faire peur un peu de tout à coup, de me localiser sur un endroit très... très ouais je... très provincial quoi. Mais en fait je... pfff y a pas eu de souci finalement hein ! Et puis...

Non, finalement, c'est quelque chose que tu vis bien ?

Ouais ouais... Ouais ouais ! Ouais, ça me... Au début, j'aimais bien retourner à Paris, tout ça, je... Mais, là ça me manque pas. [*court silence*] De... du coup, en fait j'ai troqué de l'interculturel aussi pour de l'intergénérationnel tu vois, 'fin j'ai gagné aussi de la diversité sur d'autres plans je pense. Donc sur le plan relationnel, je suis pas perdante, je pense pas [*petits rires*]. Puis même intellectuellement, c'est stimulant. Non puis c'est vrai que... ici à la maison,

on voit quand même passer des gens de... de partout... On a toujours au moins une personne ou une famille de réfugiés qui viennent d'Afrique ou du Proche-Orient, on a... des gens qui viennent d'Amérique latine très très souvent. Hum.

Hum. Et euh tu me disais que une des raisons aussi qui a fait que tu voulais... enfin que t'avais cherché à quitter Paris, c'était la... le rapport à la nature tout ça. Tu trouves qu'ici tu trouves euh... ce que tu cherchais, par rapport à ça ?

Ouais. Oui oui moi j'ai un bon équilibre ici parce que... déjà j'ai une vue sur le Vercors quand j'ouvre ma fenêtre chez moi [*petits rires*], c'est facile de... d'aller marcher... même en une demi-heure, on est dans le Vercors, on aime beaucoup la montagne tous les deux, c'est ça, c'est aussi, j'aime... depuis que je suis toute petite, je suis plutôt née au bord de la mer mais j'aime beaucoup la montagne, on allait beaucoup en montagne avec mes parents. J'avais jamais dit « oh j'irais vivre en montagne » tu vois, mais le fait que finalement quand je suis venue ici, que j'ai vu comment c'était beau, que on était au bord des... des montagnes aussi, je me suis dit « ah ça aussi c'est un signe ! », puis c'est une... c'est un département qui est très... dynamique, sur plein de... plein d'aspects, associatif... donc euh je me suis pas retrouvée paumée comme j'aurais peut-être pu le redouter. Euh... et ce village, il est... il est très dynamique en plus... Moi très vite je me suis impliquée dans la commission interspi de l'Arche, interspiritualité, et du coup y a un groupe local dans le village avec des engagés hors de la maison, qui est très actif, du coup très vite je me suis connectée à eux, donc un peu au village à travers eux. Et euh... ouais donc je me suis pas sentie déracinée ou... de toute façon déjà quand tu vivais à Paris, t'es déjà un peu hors-sol donc [*petits rires*]...

Hum. Ici t'es... tu te sens pas hors-sol, tu te sens au contraire...

Non je me sens ré-enracinée maintenant mais à l'époque j'étais pas vraiment enracinée ici, mais j'étais bien... 'fin je m'adapte bien en fait aux différents endroits, je suis pas... je... ouais. Je savais que j'allais pas être nostalgique de... j'avais pas spécialement envie d'aller vivre dans l'ouest non plus, c'est juste que après, d'être loin de ma famille, c'est... je culpabilisais en fait

Mais c'était pas la région en elle-même, c'était plus l'éloignement ?

C'était plus l'éloignement, et pas... pas au niveau relationnel parce que déjà à Paris euh on n'était pas côte-à-côte, mais c'était plus l'engagement dans le temps, moi j'ai que une sœur, qui est... qui a un handicap assez important, donc ça veut dire que je me projette dans quelques années ou une dizaine d'années à m'occuper à la fois de mes parents et de ma sœur. Et donc je, tu vois, ça me crée une forme de culpabilité, donc après qui a été levée en discutant avec eux, tout ça. C'était plus l'éloignement un peu dans la projection du futur, c'était pas un manque que j'avais à ce moment-là d'être près d'eux [*court silence*] ouais...

Et euh...

Et là, ouais euh l'autre chose c'était que la beauté du village, 'fin le passé aussi, l'historique du village, de ce lieu, de ces bâtiments, ça ça me touche aussi. C'est pas quelque chose que je cherchais mais je sens que c'est pas pareil si j'avais débarqué dans une maison toute neuve, construite au milieu d'un champ, tu vois. Là on est dans un endroit où y a eu énormément de guérison, énormément de gens qui prient... moi je parle pas trop d'énergie tout ça, mais je pense quand même que le lieu il porte des choses... je sais pas comment le qualifier mais... il est imprégné de... quand même, d'une histoire et que... ben je m'inscris un peu dans cet héritage-là, j'pense. L'Arche, c'est pas par hasard que ils ont débarqué ici [*petits rires*].

Hum hum... et c'est quelque chose qui te touche ça ?

Ouais... ouais ouais c'est un bonus quoi, je trouve, de... ce jardin dans, en bas, là qui est... qui est cultivé depuis des siècles...

Hum [court silence] et euh tu m'évoquais un peu... ce que t'aimes, 'fin par exemple que t'aimes bien aller euh dans le Vercors ou ce genre de choses ou... mais que ce soit les activités on va dire à l'extérieur ou ce que tu fais ici, qu... qu'est-ce que tu fais, 'fin principalement, c'est quoi tes occupations ?

Ah oui, alors en ce moment, bah ça a beaucoup changé depuis que je suis ici. Ça a beaucoup changé, j'ai fait pas mal de trucs différents. Euh... mais moi maintenant euh alors au niveau communautaire, je suis beaucoup dans le... derrière, dans... derrière un bureau [*petits rires*] ! Je suis responsable du secrétariat. Euh après je vais bientôt remplacer Emma pour le planning donc c'est aussi une partie du secrétariat mais vis-à-vis des groupes. Euh... je fais de la communication, pour la Fève notamment, mais aussi pour la maison d'accueil. Hum... je suis un peu, sur les trucs un peu informatique voilà donc le secrétariat, c'est beaucoup d'informatique parce que on a des systèmes un peu... automatisés pour traiter toutes les demandes qu'on reçoit. Et euh... donc ça c'est un peu la... la base de ce que je fais, beaucoup. Après dans la Fève, je suis aussi un peu sur les aspects pédagogiques, donc je fais des... je participe aux discussions pédagogiques sur le programme, et puis j'interviens un peu. Je suis en train de me former pour intervenir auprès des publics plus jeunes. Hum... après euh... je fais un peu de pain quand j'ai du temps, là j'ai repris cet été mais moins... En fait j'ess... ouais je m'occupe aussi un peu, enfin ça fait partie de la communication mais des affichages, dans le couloir. Et euh... et y a un autre truc qui me prend beaucoup beaucoup de temps en ce moment c'est que dans l'Arche, j'suis mandatée pour donc animer cette campagne de la Jai Jagat. Et donc euh j'suis mandatée au niveau de l'Arche internationale, donc ça veut dire que en gros c'est un mandat aussi, la communauté ici me donne le temps pour le faire. Et ça depuis la rentrée ça me prend... ça me prend, je sais pas, un quart de mon temps, quelque chose comme ça. Voilà. Plus m'occuper de ma fille, faire tourner la garderie des enfants. Donc en ce moment c'est pas mal ça. Donc je suis pas très en lien avec les gens. 'fin au niveau de mes activités de travail, j'suis... c'est assez, beaucoup travail toute seule derrière un ordinateur. Ouais parce que les interventions, en fait, Fève, on en a pas beaucoup quand même... Et euh... ouais moi je faisais de l'accueil avant, j'aimais beaucoup faire de l'accueil, tout, 'fin accueillir les gens, tout ça... Mais là c'est pas compatible avec euh le fait d'avoir un bébé jeune [*court silence*] ouais. [*court silence*] Bah voilà après les réunions, les trucs... bon je m'occupe des offices, 'fin j'ai plein de... plein plein de p'tits trucs [*petits rires*] en plus des micro-tâches de... qui se rajoute de tous les côtés, les unes aux autres.

Du coup c'est beaucoup des activités qui sont plutôt à l'intérieur ?

Ouais. Oh bah j'suis que à l'intérieur ouais ! Après pour la Jai Jagat par exemple je peux être amenée à intervenir à l'extérieur, là je prépare une intervention pour un week-end, dans quelques semaines. Mais... mais sinon, non, c'est à l'intérieur, et c'est dans les bureaux quoi. C'est vraiment un travail complètement invisible... qui est pas hyper gratifiant... mais bon.

C'est quelque chose qui te convient ?

Bah je m'en satisfais parce que je sais que... bah voilà avec Eleana et tout c'est... c'est... c'est plus facile aussi, c'est souple en fait de travailler comme ça. Puis bon avec les secrétaires, on forme quand même une petite équipe, que j'anime, 'fin y a quand même... je travaille pas complètement seule, non ça je peux pas dire ça, je suis beaucoup en interaction avec plein de gens... Mais euh... je travaille pas par exemple avec les stagiaires comme, 'fin si un petit peu avec Laurence, là, sur certaines choses, mais... comme on disait en bas, travailler dehors ou... ou même les pluches, j'ai quasiment pas le temps d'y aller. En plus j'ai un problème avec les oignons qui fait que souvent je suis obligée de partir très vite dès qu'y a des oignons ça me... ça me fait vraiment mal [*petits rires partagés*], donc euh... ça c'était un des gros trucs quand je suis arrivée, j'ai fait changer les règles sur les oignons ! [*éclats de rires*]

En plus y en a tous les jours donc...

Alala c'est une institution les oignons ici [*rires*] ! Ouais et... et voilà j'aime bien animer des petits ateliers des fois ou des soirées communautaires... j'en fais moins qu'avant mais... j'aime bien être dans l'animation ou des quand y a des préparations des fêtes. Ça c'est motivant. [*court silence*] Donc je fais des choses dans lesquelles je suis compétente. Autant quand je suis arrivée ici, j'avais... je voulais plus voir un ordinateur, je... j'étais très identifiée à ça, je sentais que c'était pas bon pour moi. Et dans ma chambre j'avais même pas internet, pas de téléphone, c'était parfait quoi, j'étais vraiment... j'essayais de me mettre dans le manuel autant que possible. Mais en fait au fur et à mesure où tu t'engages dans la durée ici, t'es rattrapée un peu par tes compétences et là où tu peux apporter une valeur ajoutée et... c'est clair que c'est pas... c'est pas au terrain que je suis très... la plus utile en fait. Et on a besoin de compétences informatiques, on a besoin de gens efficaces pour faire des comptes-rendus... bidouiller des trucs sur internet tout ça, donc voilà je fais ça. Mais j'aspire un trouver un bon équilibre quand même...

Avec justement plus de choses manuelles ?

Plus manuel, plus relationnel. Je faisais des bougies, les premières années, je faisais des bougies, je faisais plus de pain, je faisais des trucs... Bon le terrain c'était pas mon fort mais j'étais contente une fois ou deux dans la semaine de... d'aller désherber, tu vois, de prendre l'air, dehors, tout ça. [*petits rires*] bon, c'est des phases en fait. Ce que... ce que je découvre en vivant ici, c'est que c'est pas du tout une vie monotone et... que ce soit notre vie personnelle avec ses cycles, notre vie de couple ou de famille, l'âge des enfants ou la vie de la communauté, là on est dans une phase un peu de jachère avant une refondation, on accueille plein de nouveaux, on a besoin de se connaître... tout ça, ça fait que à chaque fois, l'alchimie est différente et on organise les choses différemment... les saisons, l'énergie d'hiver, l'énergie d'été, ça a absolument rien à voir ici. Du coup euh... ben c'est passionnant quoi ! Et du coup quand t'es... quand t'es dans une période où c'est... tu fais des trucs peut-être moins intéressants ou qui te fatiguent, tout ça, tu sais que ça va changer. Donc... [*petits rires*] c'est l'impermanence ! [*petits rires*]

Ben oui... Et dans toutes ces évolutions, c'est... qu'est-ce que tu dirais qui... de ton rythme ici, qu'est-ce qui rythme un peu ta vie ?

Bah le rythme communautaire avant tout parce que je participe quand même à beaucoup de choses... euh... ben par exemple je participe aux offices et aux prières... tous les jours. Je fais pas la méditation, mais sinon, bon voilà ben les repas aussi euh... Les repas on aime bien les prendre le soir quand même, au moins la moitié du temps, avec les stagiaires, en bas. Donc ça... y a des nuances, jour après jour, en fonction des choses mais quand même le rythme communautaire est très... très stimulant, le rythme des semaines, les fêtes communautaires, 'fin tout est déjà calé dans le calendrier communautaire [*petits rires*] en fait ! Pas le temps de trouver des trucs perso... dans les petits trous ! Je suis quelqu'un qui planifie pas mal donc j'arrive à m'organiser. Donc euh ouais j'ai vraiment fait ce choix de vie pour euh... pour rentrer dans un cadre que j'ai choisi, qui me convient, que je fais évoluer aussi à ma convenance, dans le cadre des décisions qu'on prend ensemble, tu vois, on est... J'ai pas fait évoluer beaucoup de choses depuis que je suis ici mais quand même ! J'imagine que ouais... Donc c'est [*inaudible*] une vie, enfin, c'est ce que j'ai vécu dans ma période de transition, quand j'ai arrêté mon boulot, j'étais... chaque jour je pouvais faire ce que je voulais, ça va pour un temps, mais euh... c'est pas trop moi quoi ! Ça pourrait me... là je me sens vraiment canalisée dans un truc qui me permet de ffffiout ! d'aller de l'avant, dans ce que j'aime et ce qui m'anime ! Ce projet de vie, je sais pourquoi je l'ai fait...

Hum. Et donc c'est un rythme qui te convient ?

Ouais ! Oui oui oui ça me convient bien, des fois il faut trouver l'équilibre avec la vie de famille et puis... enfin la vie de famille encore ça va mais... de trouver du temps pour moi, juste pour m'arrêter ou pour bouquiner, c'est [*petits rires*] c'est très difficile ! Mais bon j'ai jamais été très douée pour ça donc euh bon, voilà c'est comme ça ! Mais ouais...

Et t'aspirais à ce que ça soit différent en venant ici ou... pas particulièrement ? C'était aussi ces questions de rythme qui te... t'animaient un peu ou...

Euh... pfff... ben je sais pas, je pense que j'en avais peut-être pas conscience, parce que j'étais contente quand même quand j'ai arrêté mon travail de... de sortir du cadre du boulot, de ses contraintes, donc ça c'est bien d'avoir ces espaces de liberté. Mais je pense que même en vivant ici longtemps, j'aurais des moments où... je demanderais à... à bouger un peu, à avoir 2-3 mois des, je sais pas, de temps sabbatiques ou quoi pour... pour retrouver des espaces de liberté euh... je pense que c'est important de pouvoir faire ça. Pas que pendant les vacances. Mais en tout cas pour l'instant je me sens très bien dans ce cadre que j'ai choisi et... et surtout le fait que la pratique spirituelle soit aussi cadrante... avec les rappels tout ça, tu vois, c'est... pour... et... et tous les temps... les temps spirituels de la journée et les grandes fêtes spirituelles et tout, ça c'est vraiment important pour moi parce que c'est quelque chose sur lequel je pourrais très vite lâcher si j'étais toute seule, d'ailleurs c'est ce qui se passe. [*court silence*] Donc... donc le fait que ça me... que je m'y oblige, comme ça, par cet engagement communautaire, bah ça... ça me soutient en fait. Hum.

Hum hum. Et euh tu me disais que... que tu allais quasiment systématiquement à l'office et à la prière mais pas à la méditation, c'est parce que c'est une pratique que t'as pas, ni d'avant ni maintenant ou pas en groupe ou... ?

Hum... bah y a plusieurs raisons. Si dans l'absolu j'aimerais bien y aller euh... mais ça m'appelle moins. Parce que moi j'aime bien le cadre du chant, j'aime bien les textes, tout ça. Euh mais je sais que, 'fin, pour avoir... j'en ai fait de la méditation sinon, justement en allant en Inde, dans les ashrams tout ça donc [*inaudible*]. Mais après le repas je trouve que c'est... Y a eu plusieurs horaires remarque, j'y allais pas forcément plus, si j'y allais quand même, avant c'était après les pluches... Euh non c'est surtout que, en ce moment bah c'est surtout Elie qui va, qui l'anime, et du coup on peut pas y aller tous les deux souvent, avec Eleana. Hum je me réfugie derrière cet argument-là [*rires*]. Non c'est le seul temps spirituel qui m'appelle le moins et... mais je pense que ce serait très bien si j'arrivais à y aller régulièrement.

Mais sinon les deux autres temps spirituels de la journée, c'est vraiment quelque chose qui...

Ouais c'est très important, l'office... ouais l'office surtout le matin... avant tout autre chose, je trouve ça vraiment vraiment important. Euh... juste le fait d'être ensemble en fait, c'est... c'est bizarre hein je... un truc que j'aurais eu du mal à comprendre avant je crois mais, juste le fait de commencer ensemble, retour de... pas un truc qui t'occupe le mental ou quoi mais de... ouais de... de cette communion, soit dans le chant, soit dans le silence, soit autour d'un texte... Ça permet de se réunir en douceur... Et la prière du soir, bah je l'aime bien aussi pour sa convivialité, y a pas que ça, j'aime bien la... la symbolique du cercle, tout ça, mais euh c'est aussi une prière assez conviviale, la fin de la prière elle est assez sympa, on voit des gens, on fait des annonces. Donc euh j'aime bien cette symbolique d'ouvrir et de fermer la journée, comme ça, ensemble. Mais les symboles sont importants pour moi, les rituels, les symboles, tout ça. [*court silence*] Ouais ça doit satisfaire un besoin de... de sens un peu, j'imagine. Ouais [*silence*]

Hum hum. D'accord.

Même si quand je suis en vacances, j'suis très contente de pas avoir... j'suis inca... vraiment pour mes vacances, j'suis incapable de programmer quoi que ce soit, mes copines je les appelle la

veille pour les voir, je me fais souvent engueuler parce que [*rires*] c'est la surprise et tout, mais j'di « j'suis désolée y a... » c'est que dans le quotidien, c'est lourd, là je regrette pas ce choix-là mais c'est quand même une forme d'astreinte fff... un peu... Et du coup en vacances là on relâche tout quoi, on se met aucune contrainte, c'est vrai que le matin on prévoit jamais jamais rien, pour pouvoir dormir ultra tranquille et... mais c'est bien parce qu'on a quand même pas mal de vacances ici donc finalement ça laisse des bonnes... de soupapes, pour quand [*inaudible*]. C'est... les engagés, on a droit aussi à 5 jours de retraite communautaire... 'fin non de retraite personnelle, justement. En plus des vacances. Donc on a quand même... plus les temps où la maison est fermée et tout, on a quand même... en tout, je sais pas... [*court silence*] Euh [*essaie de compter mentalement*] ouais une quarantaine... ptet un peu plus de 40 jours où... libres quoi.

Ça c'est quelque chose qui... qui t'aide aussi au niveau du rythme...

Je pense, oui. Oui je pense que c'est nécessaire hein. On sent bien que... y a besoin de ça. [*court silence*] Et ça va nous permettre de revenir contents aussi dans... dans le cadre après quoi [*court silence*]. Hum.

Et on parlait tout à l'heure de... des distances... d'ici vis-à-vis des autres lieux où t'as vécu, où t'as ta famille etc. Est-ce que plus généralement, tu dirais que ton lieu de vie il est périphérique ?

Périphérique ? À quoi ?

Est-ce que toi tu le ressens comme quelque chose de périphérique ?

Bah je sais pas parce que pour moi périphérique, ça veut rien dire dans l'absolu, c'est périphérique par rapport à quelque chose.

Ouais mais est-ce que tu te sens en périphérie de quelque chose, ici ou...

Boh des fois un petit peu, de la vie politique de... parisienne. Disons que ça se passe que à travers mon écran d'ordinateur quoi. Euh parce que... il se passe des choses à Grenoble, à Valence, éventuellement, au niveau... bon, les manif de toute façon j'y vais plus trop à ça, mais... Mais euh... y a pas, à Saint-Antoine, y a pas de conférences ou de trucs stimulants à ce niveau-là. Si ce n'est ce qu'on organise nous-mêmes, c'est déjà pas mal ! On va accueillir quand même Frédéric Lenoir à la fin de l'année prochaine, 'fin des trucs... Euh donc au niveau de la vie politique et tout... Mais en même temps, ça fait du bien d'être périphérique à ça. Parce que ça me faisait pas du bien non plus d'être plongé dedans tout le temps. Et là, quand je suis arrivée ici, j'ai décidé à ce... de, de... un peu de couper avec l'actualité. Pas exactement complètement parce que je... à un mom... bon je suis restée quand même un an, un an et demi avec des responsabilités militantes que je faisais par internet, tout ça. Mais à un moment donné j'ai quand même décidé d'arrêter vraiment. Et euh...

Dans des associations ?

Ouais, voilà, hum.

D'accord.

Et puis de lire, juste lire l'actu, euh les infos, donc à un moment donné vraiment, je savais plus ce qui se passait dans le monde hein [*rires*]. À part si certains en parlaient et tout, mais j'avais... j'avais besoin de ça quoi, j'avais besoin de me recentrer, tout ça. Et là euh avec la maternité du coup, j'ai plus de temps dispo pour, moi, pour... pour ce genre de choses. Parce que j'avais arrêté de travailler un petit moment. Et du coup euh je me suis reconnectée au monde et j'ai vu... tu vois en l'espace de 5 ans, tout ce qui a bougé, sur la cons... la conscience par rapport au climat euh... ouais, j'ai fait wahou c'était à la fois positif et puis à la fois euh... 'fin voilà quand... lire ce que fait Trump ou j'sais plus qui... [*petits rires de ma part*] et du coup j'étais... cet hiver j'étais vraiment en déprime, en déprime politique je disais, et je suis en train d'essayer de trouver

justement, ‘fin je fais un travail là-dessus, pour... ‘fin je sais pas comment on en est venu à parler de ça, mais... Hum... ah oui la périphérie, oui, ben c’est bien, oui oui. Donc euh donc y a moyen hein de se reconnecter, évidemment, de partout maintenant, avec internet et tout. Mais euh... le fait de l’isolement physique, ‘fin, l’isolement géographique par rapport au centre d’attention politique du monde, puis Paris c’est pas n’importe quelle ville non plus, euh ça m’a permis de... j’pense de faire une bonne... ouais quand même... [*prend une inspiration*] un bon... une bonne prise de recul. Qu’il fallait que j’aborde les choses quand même différemment maintenant, même si... ça reste pas facile, mais...

Donc on va dire que si tu te sens un peu en périphérie c’est quelque chose qui te convient ?

C’est plutôt quelque chose de positif, je pense, pour moi. Même si ça... j’aimerais... je pourrais avoir toujours cette tentation de... de voir plus plus plus. Mais en fait pfff... j’étais, avec mon boulot et tout, j’étais toujours dans les histoires politiques, du coup, du monde et tout... en fait finalement, chaque information ne vient que corroborer les informations précédentes, y a pas... Y a rarement des choses qui viennent changer ma façon de voir ou de comprendre le monde. Au bout d’un moment, ma... je sais pas, ma compréhension du monde elle était un peu stabilisée. Même si les choses évoluent, mais... elle était un peu stabilisée, je... j’avais l’impression que j’étais un peu saturée, que j’avais plus besoin de... de connaître le dernier... la dernière guerre, le dernier truc et tout, qu’en fait tout ça c’était la même logique que... qu’était assez évidente, quoi. Donc euh... hum donc c’est bien du coup parce que de couper et de reprendre 5 ans après, ça permet vraiment de mesurer les écarts quand même, de ce qui a vraiment bougé, et pas... se laisser happer par les derniers faits divers...

Hum hum [*silence*] et euh tant qu’on est sur ces questions un peu politiques... Est-ce que tu considères qu’il y a des enjeux politiques et sociaux spécifiques au milieu... aux espaces ruraux, comme ici – au-delà de l’aspect juste forcément communautaire, mais...

Oui oui oh bah bien sûr, bien sûr. C’est euh... ouais justement j’avais... on en parlait tout à l’heure, j’ai oublié, c’est que... à 15km d’ici, y a eu un projet de Center Parcs, je sais pas si t’es au courant, à Roybon, là. Et du coup euh ça c’était quand j’étais... ça faisait 2 ans que j’étais ici. Non c’était la deuxième année... Que... que les travaux ont commencé sur place. Et du coup ça a accéléré tout ici... Et nous on s’est senti concerné pour bloquer les travaux tu vois, là du coup on s’est dit « ah bah l’Arche, l’action non-violente, c’est concret », c’est... en plus ça avait, enfin ils commençaient à abattre des arbres dans la forêt tu vois, c’était très... Et donc on s’est mobilisé et là pendant, j’pense 3 mois, la maison elle était vraiment très... tournée vers ça. C’est-à-dire que elle tournait encore, donc y avait beaucoup de gens qui étaient encore dans les activités habituelles, mais y avait au moins une dizaine de personnes qui étaient de près ou de loin euh disponibles pour euh soit aller là-bas, dormir là-bas parfois, moi je passais beaucoup beaucoup de temps à communiquer sur... faire un travail d’ordinateur pour la mobilisation tout ça, donc euh... oui oui pour moi c’est vraiment hyper-important et dans les dernières années où j’ai travaillé à Paris, j’pense que c’est ça aussi qui a fait que j’ai voulu revenir en province, j’ai pris conscience de l’enjeu de... de la terre en fait. Que la terre euh... bah de... reste aux paysans euh qu’elle soit pas... bouffée par le béton, par les projets immobiliers, par les... les zones industrielles, les zones commerciales... et à... en allant en Inde ça a renforcé cet aspect-là, c’est vraiment la problématique mondiale, la... la paysannerie, pouvoir se nourrir localement... l’autonomie alimentaire et tout et... quelque part, j’ai bien conscience que le mode de vie urbain est un mode de vie très très vulnérable. Si y a n’importe quelle crise et tout, c’est... pour nourrir les gens c’est impossible en fait. Et que ici, même si on paraît loin de quelque chose, on est... en fait on est très près de nos ressources... vitales. Et... moi j’suis pas du tout compétente là-dedans, mais j’aspire

à vivre dans un endroit qui l'est [*petits rires*], en m'appuyant sur les... sur les comp... peut-être que... qu'aujourd'hui j'ai l'impression que mes ressources, mes compétences euh techniques, informatiques, tout ça elles sont très utiles, pour faire vivre la maison, mais c'est possible que dans 5 ans, y ait un grand retournement qui fasse que... je me retrouve au terrain parce que c'est là qu'est la priorité et... que je serai une petite main dans... parmi d'autres pour... tu vois, donc euh... le... l'enjeu rural ouais il est super important et faut... faut qu'on se réapproprie euh... le... les terres agricoles, les terres paysannes, les... qu'on rediversifie les... ressources agricoles, maraichères... c'est... c'est ouais... donc j'suis très, 'fin ouais je pense... je trouve que y a des bons mouvements par rapport à ça hein avec les AMAP, avec euh... tous les circuits courts et tout ou... on est sur la bonne voie, les gens réapprennent à faire leur potager, à tout ça... et encore une fois, moi je... j'suis pas très très douée là-dedans mais je pense que c'est très important de soutenir ce modèle-là, tout... j'ai... le tout petit peu d'économies que j'ai, je les ai mis à Terre de Liens parce que j'pense c'est un des... c'est une, c'est un des trucs les plus essentiels à faire de garder la terre pour des paysans qui nourrissent vraiment le monde, sans le polluer quoi. Hum... ça répond à ta question ?

Oui oui oui ! [*rires de sa part*] Mais euh est-ce que hum... euh je vois les mouvements que tu veux dire mais par exemple la mobilisation qu'y a eu des Gilets jaunes, qui venait aussi des périphéries, pour toi ça fait un peu état de certains des enjeux spécifiques de ces espaces ?

Alors j'ai pas très bien suivi cette mobilisation, mais euh... en effet, elle suit, c'est impressionnant comme elle suit les zones euh... les zones rurales et même la diagonale du vide, 'fin elle est très... donc euh je sais pas trop... mais je pense que c'est... c'est... c'est un bon signe en fait que les gens rentrent en politique pas que via les pôles urbains, étudiants et tout ça. C'est un bon signe, même si ça se passe pas toujours très bien et que, parfois ça en... ça en reste à des revendications très... euh soit populistes, soit syndicales... 'fin syndicales au sens du pouvoir d'achat... Malheureusement des fois les syndicats, c'est que ça [*petits rires*]. Et euh... mais enfin c'est la première étape aussi pour que les gens... 'fin que, de... je pense d'émancipation politique des gens, de commencer par euh défendre leur propre... leur propre petit bout de gras et puis petit à petit s'ouvrir à des... à une conception plus large sur la société et tout donc euh... ouais je vois ça d'un bon œil, nous c'est vrai qu'on n'est pas... on s'est pas énormément connecté avec les Gilets jaunes, à part Elouan. Donc Elouan en faisait tellement des tonnes que [*rires*] on a dit il en fait autant, autant que pour tout le monde [*rires*] j'crois. Et euh... ouais. J'sais pas... à terme, ouais ce mouvement... Je... j'ai pas assez bien analysé tout ça. Mais je le vois plutôt... ouais, d'un œil... plutôt positif même si certains ont tourné vraiment à l'extrême-droite, de ce que j'ai compris et tout. Mais bon... les opinions d'extrême-droite, ça reste des opinions, peut-être c'est mieux que l'indifférence, hein. Peut-être qu'au moins si les gens expriment ce genre d'opinions, ils peuvent... ça veut dire qu'ils sont plus en phase... à même de... de s'exprimer, d'être écouté donc d'échanger, de débattre, peut-être de changer un peu leur point de vue... de s'impliquer quelque part, de rencontrer d'autres gens qui connaissaient pas, de changer d'avis sur eux, 'fin je sais pas ! Je me dis, au moins c'est de l'action quoi. C'est de l'action politique, c'est peut-être mieux que rien du tout ! [*court silence*] L'indifférence, ouais, je pense me fait presque plus peur, ouais. Après nous quand on s'est battu contre le Center Parc là... on a eu affaire à des... alors... à des... des locaux, des villages... du village de Roybon... qu'étaient plutôt des... des petits commerçants ou des artisans, du village, des gens tu vois bien installés ici, depuis des générations et tout donc qui... très identifiés à leur commune... et qui voyaient l'intérêt euh bah d'une grosse activité économique peut-être chez eux pour leur business et tout... Et eux euh ils ont fait des barrages au milieu des routes hein pour nous empêcher de manifester jusque là-bas !

Armés [*petits rires*] ! Et ça euh... ça c'est des réactions qu'on voit pas en ville quoi ! En ville, oui y a des Skinhead, y a des trucs comme ça, mais là c'était le... c'était le... le citoyen euh lambda, donc qui a jamais fait de politique de sa vie peut-être, enfin en tout cas ou de la politique de municipalité... tout d'un coup euh il prend son fusil de chasse pour empêcher les... des manifestants pa... 'fin non-violents, de... de bloquer un chantier... qui détruit sa forêt [*petits rires*] ! C'est quand même curieux.

Et vous avez eu des dialogues, des échanges avec ces gens-là ou impossible ?

On n'a pas réussi ! On s'est fait insulter, enfin c'était... c'était grotesque en fait ! Pourtant, franchement les... pendant tout un moment, les zadistes, là sur place, y en a qui... y en a qui... qui avaient fait des séjours à l'Arche, donc... ils ont quand même réussi à tenir une posture non-violente assez longtemps... souvent au bout d'un moment, ça se diversifie, ça peut dégénérer, mais bon... Mais là pendant assez longtemps, ils ont vraiment tenu une posture non-violente euh... radicale sur le plan du mode de vie ou de ce qu'ils organisaient sur place, tout ça, c'était très punk aussi tout ça. Et je veux dire par rapport aux villageois ou aux forces de l'ordre, c'était... c'était très correct quoi. Et euh... et ils allaient faire des opérations de ramassage des déchets dans le village, 'fin, tu vois... Mais très vite... peut-être que ça énervait encore plus les gens en fait, ce que... cette posture-là [*petits rires*], je sais pas...

Oui, ils ont peut-être pas compris, ou peut-être...

Ben disons que les gens... bah c'est ça je pense, ils se sentent envahis, bah c'est toujours pareil hein ! Moi je viens d'un... de juste à côté de Notre-Dame-des-Landes, mes parents... donc j'ai aussi des échos là-bas et... mes parents, enfin, étaient des défenseurs du projet de l'aéroport, en tout cas mon père, au début, après il a un peu changé d'avis quand même... juste avant que le projet soit abandonné [*éclats de rire*]. Mais je vois bien comment... pourtant mes parents, c'est pas des gens du cru... euh ils ont une certaine instruction, enfin on va dire, politique tout ça, un minimum, enfin [*inaudible*] mais je vois bien comment c'est facile en fait de, d'avoir peur ou... des zadistes ou des gens qui viennent d'ailleurs, 'fin... qui... qu'ont un comportement un peu... rebelle ou qui brûlent les pneus sur la route ou qui dégradent un petit peu des routes ou les panneaux de signalisation... C'est des petites choses comme ça qui... qui touchent vraiment les gens en fait. Donc euh [*court silence*] ouais. Pourquoi je disais ça ? Euh... oui parce qu'on parlait de la réaction... aussi, des questions de...

Hum. Tu trouves que globalement tous ces enjeux un peu liés au monde rural euh ils sont pris en compte par la société dans laquelle on vit, les politiques qui sont menées, tout ça ?

[*court silence, réfléchit*] pffff... bah vu qu'j'suis moins la politique, enfin les décisions politiques, je m'en contrefous 'fin je fais pas du tout confiance en fait ! Je... j'vois bien que c'est pas ça qui guide leurs décisions donc euh... je... j'arrive pas à avoir cette visibilité, j'ai pas l'impression que ce soit des choses... nou... ouais... que y ait pas... sur le bio, y a rien qui a avancé, ça recule plutôt en ce moment en France, il me semble. Euh l'appui à la paysannerie, je vois pas d'avancée euh... la... le... comment on appelle ça ? Les... la PAC... elle a pas du tout évolué, alors qu'elle est beaucoup critiquée par plein d'études même... peu partisans euh... Donc au niveau en tout cas agricole, alimentaire, tout ça, je crois pas... Après au niveau de l'environn... peut-être plus de l'environnement, oui peut-être, je sais pas... Non, j'ai pas la... ouais non j'ai pas l'impression que... les politiciens là-haut, ils... je pense qu'ils ont une vision encore hyper économique des territoires... Euh ils pensent encore euh eh ben euh... le Grésivaudan, le pays de la noix de Grenoble qu'il faut expor... exporter au maximum... À la limite labelliser quelque chose de qualité, mais que ce soit bio c'est beaucoup demandé quand même [*petits rires*] !

Hum hum... et même si c'est labellisé, ça serait dans une optique économique, c'est ça que tu veux dire ?

Bah genre AOC tout ça, parce que c'est le cas hein ! C'est déjà ça, enfin on n'est pas du tout... c'est pas du tout une vision politique du... du monde rural. Et puis on entend souvent dire euh que les... que le monde rural euh... 'fin que les... a moins de subventions que le monde urbain, ça je sais pas si c'est vrai ou pas. Ça doit être difficile à calculer parce que c'est lié à plein de trucs j'imagine, mais... y a pas de vision d'aménagement du territoire, de... d'encourager les gens à... à vivre... ah si peut-être pour les médecins, on a supprimé le... comment on appelle ça ? le quota non ? Peut-être que dans dix ans, va y avoir un peu plus de médecins dans les provinces, dans les régions, les communes où ils font des centres médicaux, dans les villages, bon... mais ça c'est pour voir qu'on a des besoins très concrets des gens qui vieillissent, mais... pfff... Ça reste pas quelque chose de, tu vois, c'est pas un plan politique de... de re-répartir la population dans les... plus dans le rural, revaloriser le vi... les... politiques villageoises... Y a quand même 10-15 ans, je sais plus, était remis en question la... le... le statut de bénévoles dans nos associations, je sais pas si tu t'en souviens, t'étais peut-être trop jeune, je pense... Mais y avait eu, comme ça, oh ça a pas duré longtemps parce que le monde associatif en France, il est bien structuré [*petits rires*], franchement il s'est défendu ! Mais y avait une euh... 'fin une idée comme ça que ben en fait t'sais le bénévolat fait concurrence au salariat et tout ça. Et du coup euh... ben que ce soit les clubs sportifs, les comités des fêtes, les trucs donc c'était quand même... la réaction était assez... rurale même si y a beaucoup de... d'activités associatives aussi dans le monde urbain, mais euh... là on s'est rendu compte que ah oui quand même y a... y a cette richesse humaine du monde rural aussi au niv... en France, c'est très français, de l'associatif euh... et bon euh et c'est retombé très vite cette...

Cette idée ?

Ouais ! [*rires*]

Et euh on a parlé... 'fin tu m'as parlé quelques fois de... un peu d'écologie, qu'est-ce que l'écologie ça t'évoque, toi ?

[*court silence*] C'est marrant parce que je... j'ai réalisé l'autre jour en... en formation avec les longs stages que... on a, ce nom-là n'est aucune part... nulle part dans nos textes de l'Arche [*petits rires*]. Ça, c'est... parce que c'est un mot en fait, c'est un mot cour... enfin qui existe depuis longtemps mais qu'on utilise vraiment que depuis le 21^{ème} siècle. Donc euh mais bon la... pour moi la non-violence, c'est l'écologie en fait, c'est la même chose. C'est la même... la logique du vivant quoi. Le respect de tout ce qui vit. Donc euh... ouais j'sais pas qu'est... quelle est ma vision de l'écologie ? J pense que j'ai une vision assez globale, qui inclut le... [*hésite*] l'environnement naturel des animaux et les droits humains, qui font partie de l'écologie, même si des fois y a beaucoup d'écologistes qui pourraient les oublier [*petits rires*]. Je me rends compte ici aussi en côtoyant certains mouvements là, plus euh des mouvements plus... très proches de la terre, tout ça, que des fois euh les questions politiques, qui sont évidemment écologiques en fait euh bah elles sont pas...

Les questions politiques...

Bah la question de... des rapports de force entre les humains, des rapports de domination, des conflits, des guerres, des... d'exploitation économique des... des... des multinationales sur les humains tout ça c'est très très très écologiste. Mais dans notre vocabulaire, on l'inclue pas dedans, on le met à côté [*rires*]. Et moi quand j'ai commencé à travailler donc euh début des années 2000, euh... y avait vraiment, dans le milieu de la solidarité internationale, une opposition entre l'écologie et le social. Et maintenant on sait bien que c'est hyper interdépendant, hyper relié quoi, c'est... ça paraît évident, mais... donc euh ouais je... cette écologie, pour moi, l'écologie

elle part de, 'fin ça c'est l'aspect spirituel aussi de la non-violence, elle part vraiment de la transformation personnelle aussi, ça peut pas se faire que par des structures po... des changements structurels, politiques ou économiques quoi. C'est aussi une posture de chaque individu pour réduire sa propre violence. Hum.

Tu disais que l'écologie est pas explicitement évoquée dans les textes de l'Arche, etc. mais euh cette vision par exemple que tu... que tu me dis, tu... c'est une vision qui te paraît partagée, des valeurs de tout ça qui te paraissent partagées ici explicitement ?

Oui parce que... oui oui ça repose sur la non-violence. Euh l'écologie a cette connotation très environnementaliste, mais la non-violence, en tout cas dans l'Arche, elle a toujours été assez holistique, elle inclut à la fois le militantisme, à la fois le travail relationnel, le travail sur soi, spirituel, enfin dans nos engagements, c'est très clair, tous ces aspects-là. Le... l'aspect gestion des conflits euh l'aspect aussi vie simple, végétarisme, etc. donc c'est... je trouve, mais après peut-être que j'suis trop formatée, mais je trouve qu'elle est quand même assez comp... en tout cas, de toutes les définitions que j'ai lues de la non-violence, l'Arche a la définition certainement la plus large. Ça serait diff... je crois que ça serait assez difficile de faire plus large. J'ai fait un... un petit bonhomme récemment... Parce qu'en fait, c'est pas très... on n'est pas très fort pour théoriser les choses chez nous, et moi j'suis très là-dedans [*petits rires*]. Donc au fur et à mesure, je fais des schémas, je fais des... des petits documents théoriques, sur notre culture. Et récemment j'ai fait un petit bonhomme justement pour résumer la... les différents aspects de la non-violence, et donc de l'écologie. Ouais je vois pas pourquoi on ferait la différence entre les deux en fait, parce que la non-violence se définit comme le respect de tout ce qui vit, et je pense que c'est vraiment la définition de l'écologie aussi [*court silence puis petits rires*].

Donc les valeurs de l'écologie pour toi elles te paraissent partagées ici ? elles te paraissent...

Alors après, justement, ici ça va être un peu l'inverse, c'est que euh... ici, en tout cas, dans cette maison, euh des fois j'ai l'impression que l'aspect euh écologisme mais au sens plus on va dire instituti... 'fin plus... restreint du terme euh certains ont... sont plus en difficulté là-dessus. Les anciennes générations vont pas avoir les mêmes réflexes de recyclage euh... que... que les nouvelles, quoi c'est clair. Par exemple tu vois juste sur le recyclage, ça c'est clair. Le recyclage... le fait de réparer les choses au lieu de les acheter, tout ça. Pourtant ça c'est un truc qui est très traditionnel, mais c'est comme si la génération [*inaudible*] euh ben ça dépend lesquels parce que ouais je sais que par exemple Emile et Edouard ils sont complètement à l'opposé. Emile il a hérité de ce... de cette culture un peu de l'après-guerre de tout recycler, tout garder, tout ça donc c'est très écologiste. Et Edouard lui il est dans... c'est plutôt ce... ce mouvement euh je sais pas comment on peut dire... [*court silence*] bah on jette, on rachète euh... c'est pas grave, c'est que du matériel, 'fin... et comme si c'est quelque chose qui était pas intégrée ou une autre façon de voir les choses. Ou sur le... le bio, l'alimentation bio euh ou l'alim... même pas seulement bio en tant que label mais le... le... l'alimentation saine en fait, juste ça. Tout le monde euh a pas du tout la même vision ici quoi. Y en a que ça gêne pas d'acheter des poivrons l'hiver, même s'ils sont pas bio ou... donc euh... Y a certaines... euh 'fin des valeurs culturelles qu'on pour... qui vont passer devant les valeurs écologistes pour certains. Aussi parce qu'ils sont loin de chez eux certains, et qu'ils ont besoin de se rattacher à certains... certaine alimentation pour se sentir chez eux et que cette alimentation ici elle est hors-saison, elle est décalée, elle est plus écologiste. Mais bon... voilà, c'est, en fait, c'est... ça peut se comprendre aussi, complètement en fait, mais du coup on a pas les mêmes... c'est sûr qu'on n'a pas les mêmes priorités écologiques les uns des autres quoi.

Hum. Et ça c'est pas quelque chose de dur à... à gérer ?

Bah si ça... ça génère des tensions. Ça génère des tensions ! La plus grosse engueulade que j'ai vu une fois, justement entre Edouard et Emile, c'était par rapport à ça. Ils s'en sont... Ça c'est bien fini hein [*petits rires*]. Et... ouais je sais que... je... Elie en souffre pas mal, Elouan en souffre pas mal, Eric aussi... 'fin les... nous les nouveaux on est quand même... des fois un peu heurtés. Mais comme les anciens vont être heurtés par d'autres choses chez nous. Par peut-être un manque des fois ou de... plus au niveau de la relation, il va leur manquer des choses. Dans notre façon nous de voir, on est un peu plus... plus cérébraux, plus formalistes, plus carré tout ça... moins intuitif dans la relation, et... enfin je fais des grosses grosses caricatures hein faut pas s'arrêter trop à ça ! Mais euh y a ce côté comme ça où les anciens ils ont... une façon d'être qui est... plus intuitive et... donc euh bon après chacun met sa priorité comme il peut, comme... Moi ce que j'aimerais euh... On va refondre la communauté là dans quelques mois, c'est quand même qu'on puisse avoir un... un espèce de plan de progrès sur le plan écologique... qu'on se donne des directions ensemble parce qu'en fait elles sont pas explicites et euh... Alors, de fait on va quand même vers du mieux hein parce que par exemple au niveau de l'alimentation bio on a fait beaucoup beaucoup de progrès depuis que je suis ici, c'est énorme. Alors que c'est cher. Mais y a quelques années on avait encore des sachets Lipton pour faire du thé dans la salle à manger [*petits rires*] tu vois... Donc euh ça avance en fait. Parce que les gens dans le [*inaudible*] où ils sont, ils essaient de faire voilà avancer les choses, ils vont pas les faire reculer dans tous les cas. Mais certains trucs je me disais on pourrait être un petit peu plus euh... en étant un peu plus formels peut-être on avancerait plus vite dans certaines directions et... je crois que ça se ferait [*baisse la voix, inaudible*]...

Hum. Et même si tu dis qu'il pourrait y avoir encore des évolutions à faire ou du progrès à faire sur ces choses-là, tu trouves que... les valeurs que tu mets toi derrière l'écologie, elles prennent sens, au moins dans une certaine mesure, elles s'incarnent ici, dans ta façon de vivre, à toi ?

[*court silence*] Bah...

Ton environnement de vie...

Ça dépend... ouais, ça... c'est... c'est relatif, mais oui, je pense que quand même, y a une... en fait ce qui me touche c'est qu'y a une intention. Après, la réalité, ce qui est faisable, sur le plan économique, sur le plan humain, sur le plan de la décision, tout ça pfff... il faut... faut un peu s'en détacher parce que sinon on... moi je peux être très très idéaliste mais ici j'apprends à être un peu pragmatique aussi tu vois. Mais ce qui... ce qui est important pour moi, c'est de sentir que les gens ont... sont guidés par leurs engagements pour essayer d'avancer dans une direction, et qu'ils aient cette intention-là, vivante en fait. Donc après c'est vrai que par exemple, la simpli... là, pour... on a cet engagement de simplicité de vie, bon moi j'ai ici un mode de vie beaucoup moins simple que à Paris quelque part. En tout cas j'ai plus de pouvoir d'achat... 'fin le modèle économique n'a rien à voir. Mais hum... ce qu'on mange ici c'est... c'est du luxe pour moi [*petits rires*]. Parce qu'avant... moi je fais pas la cuisine donc avant je me faisais des trucs hyper simples quoi. Euh... donc euh... mais je, bon... Ça c'est aussi des... un compromis, on mange comme ça, aussi, parce que euh... on accueille des gens qui sont là dans un cadre de ressourcement donc il faut qu'ils mangent bien... donc on mange la même chose qu'eux, on va pas se faire... se rationner à côté non plus, 'fin voilà, tout... quand on comprend le pourquoi du comment, on arrive à... mais euh... Donc voilà y a certaines choses, je, voilà, sur la simplicité... moi j'aimerais bien qu'on ait un petit peu moins d'argent nous les familles et que on travaille un peu moins par exemple. Ou qu'on puisse investir plus sur des, certaines choses... bon... c'est un peu des discussions sans fin...

Hum hum. Et sur la question de... d'expliciter le rapport à l'écologie, le fait que euh que... ici ce soit reconnu comme une Oasis du réseau Colibris, tu... tu y vois un sens toi, tu... ?

Ah oui moi je suis à fond pour [*petits rires*]. Pour moi c'est notre... c'est notre partenaire principal euh... euh déjà pour des raisons de communication, rien que ça. Ça... ça nous fait beaucoup de... ça nous fait vraiment connaître et reconnaître en fait ! On a plus besoin d'être reconnu que d'être connu. Moins maintenant, mais y a encore euh... dix ans euh les... les gens ici avaient un peu honte d'être en communauté en fait, c'était pas du tout tendance, tu vois ? Donc euh y avait ce... cette accusation de secte, 'fin... c'est fou hein ! Et il, il... maintenant on est dans la période belle, la spiritualité est revalorisée, la communauté est revalorisée, donc ce... ce... nous on est tranquille, les nouvelles générations, tu vois. Puis on est... on est plus... on est Français donc on a confiance. Mais les anciens, y a trente ans, ils étaient beaucoup étrangers... et... y avait le... souci de... du collectif du Temple Solaire, dans le Vercors là pas loin, juste à côté, t'imagines ! Et enfin bon, bref, tout ça pour dire que actuellement on a... 'fin on est bien vu, socialement on... on est dans le sens du... du mouvement. Et le fait d'être dans le réseau des Colibris et des Oasis c'est euh... c'est très logique quoi on est un des plus anciens Oasis en fait euh... C'est rare une communauté qui dure trente ans. Une communauté laïque. Donc euh moi je suis à fond pour et puis ça permet vraiment des échanges d'expérience super riches pour avancer, nous, de notre côté et... et accueillir des jeunes, et... ouais... ouais. On a besoin de cette ouverture-là. C'est... c'est pas facile de faire reconnaître ce besoin par tout le monde dans la maison, mais euh...

Ouais. C'est pas évident pour tout le monde ce... ?

Ben c'est-à-dire que quand des gens comme moi ou Emilien ou des gens qui sont très dans ce truc de relation, d'être à l'extérieur, tout ça, on... on sort de la maison pour faire quelque chose mais on n'est plus dans la maison pour tenir la boutique tu vois ? Donc ça... ça... ça peut être vu comme des fuites d'énergie... Même si, un peu, même la Fève a ce truc là, même si c'est ici, y a eu... y a toujours une connotation un peu ben euh la... les gens de la Fève, c'est des... en gros les intellectuels qui... qui vont utiliser leur énergie pour des choses intellectuelles et pendant ce temps-là, le ménage, tout ça, c'est pas fait quoi ! Tu vois ? Donc ça... c'est... on a encore du mal un peu avec ça en interne... 'fin ça va mieux je pense, mais euh... mais je pense que c'est nécessaire quand même pour la survie de... de la maison, de... de rester en lien très fort avec plusieurs partenaires et... Après moi les Colibris j'identif... oui y a cette dimension écologique mais c'est pas un mouvement que écologique, c'est... c'est un mouvement avant tout du collectif quoi. [*court silence*] Puis y a des pro... y a certainement des projets qui sont plus écolo que le nôtre dans les Colibris, oui y en a, hein. Des habitats partagés, tout ça, ils sont pas forcément orientés là-dessus même si ça fait toujours un peu partie des critères quelque part, mais... Nous, juste notre mode de vie, on est... on est tellement mutualisés... mutualisant, mutualistes, que rien que ça, ça nous fait bai... ça nous fait diviser par deux notre empreinte écologique par rapport... C'est une étude des Oasis, justement de Colibris, qui avait fait ça. Qu'on a la... on consomme moitié moins par rapport à je sais pas, au CO2 ou la planète, je sais plus exactement, que... que n'importe quel Français. Juste le fait de mutualiser nos bagnoles, nos machines à laver, notre électroménager, nos bâtiments, nos... tout. Donc euh... donc voilà en fait la base écologique, elle est là, déjà. On... je l'ai pas dit tout à l'heure mais c'est évident, la vie communautaire est une vie écologiste, elle peut être que une vie écologiste, donc structurellement.

Du fait de la mutualisation quoi.

Ben oui.

Hum hum. D'accord.

Sauf... sauf par rapport à des ermites ou des gens qui consomment très peu, mais... nous ça c'est... c'est évident hein. Ouais. Alors qu'on a des bâtiments très très énergivores, enfin... mais même avec ça. Même avec les bâtiments qu'on a, on reste quand même... vachement plus écolo... [court silence]

Et euh... tu me parlais euh de l'écologie, mais aussi d'autres causes qui sont importantes pour toi ou qui, en tout cas, étaient importantes aussi avant que tu viennes ici, tout ça, d'une manière générale, y a des causes, des revendications auxquelles tu es particulièrement sensible ?

Bah moi j'étais plutôt une généraliste de la solidarité internationale, à travers mon métier. Du coup j'avais plutôt une vision assez gé... ouais générale de... euh de tout ce qui peut être lié aux violations des droits humains... Donc aux questions de... de... d'exploitation par le travail, de... des migrations, les... ffff... 'fin les problèmes de guerres, de conflits... de... de colonisation, 'fin... c'est infini après. Après moi personnellement au bout d'un moment j'ai décidé un peu de m'orienter, dans ma vie bénévole, sur la Palestine. J'étais interpellée par ça, donc j'suis allée là-bas tout ça, donc je me suis plus impliquée là-dessus. Dans... dans la campagne de boycott de l'Etat d'Israël et tout ça. Euh... voilà, mais c'était un choix comme ça. Ça me semblait assez clé dans une géopolitique mondiale mais après j'aurais pu être sur d'autres trucs, tu vois. Après l'aspect écologique, il est venu plus tard chez moi l'aspect écologique.

Plus tard, tu veux dire, c'était pas quand tu travaillais, tout ça ?

Si si quand même, mais plus progressivement. De... de découvrir le bio, tout ça, c'était... c'était beaucoup moins évident pour moi, de défendre la planète. Je sais pas, je me suis toujours dit que la planète elle était résiliente, tu vois, y avait un truc comme ça [petits rires]. Euh et je... j pense que je manquais sans doute d'informations pour me rendre compte à quel point on la pollue et tout, 'fin j'avais pas l'impression en tout cas moi que j'avais beaucoup d'impact là-dessus. Alors que les droits humains, je sais pas, ça m'a toujours semblé... euh 'fin suffit que... tous les témoignages que je pouvais voir et tout... ça... ça faisait plus appel directement à ma colère et à mon sentiment d'injustice, c'était plus logique pour moi d'aller vers ça.

Hum. Et euh du coup toutes ces causes qui te tiennent à cœur, tu te sens toi impliquée en leur faveur ?

Eh ben... oui, beaucoup moins qu'avant. Beaucoup moins qu'avant. Parce que je suis pas placée au même endroit et que... pendant... sur BDS là la campagne de boycott de... de l'Etat d'Israël, ça... j'ai continué un ou deux ans, parce que je m'occupais du site internet, tout ça, à distance. Et... et c'était assez gratifiant, parce que c'est une campagne qui avance quand même pas mal, 'fin... et c'est une campagne qui peut se faire beaucoup par internet donc euh... c'est... c'est quand même quelque chose qui... ouais auquel je me suis pas mal rapprochée. Mais après j'ai laissé tomber parce qu'en fait, je... 'fin... c'était... c'était trop... ça me prenait de la charge mentale au détriment de ma vie ici en fait, j'étais un peu dispersée, puis bon voilà, fallait que je coupe un peu je pense. Mais après maintenant, bah je raccroche depuis s... l'année dernière avec Jai Jagat, un peu comme si je revenais à des... à mon [petits rires] ancienne vie quelque part... euh ouais là je retrouve des mécanismes, d'animation de réseaux, de... Et la Jai Jagat, c'est aussi une campagne généraliste... même si ça part quand même un peu de la situation des paysans mais ça... ça aborde tous les sujets, presque... pas trop trop les trucs géopolitiques par contre, mais... ils auraient du mal à faire les marches mondiales si ils touchaient trop à ça, c'est plus sur les droits économiques et sociaux, mais... mais bon, quand même. Donc euh ouais j'ai renoué un peu avec ça depuis l'année dernière.

Hum hum. Et ça... qu'est-ce que ce type d'implication ça... ça t'apporte ?

Eh ben c'est très ambivalent. D'un côté je me sens à l'aise parce que je... ben j'suis confortable là-dedans, je... j'ai mes marques. Et quelque part, je pense que c'est une bonne idée, que... voilà, de se mettre en marche concrètement, physiquement, pas que pour une manif⁷ avec des banderoles, mais... pour... pour quelque chose dans ce genre-là. Après je suis assez... je suis assez dubitative sur le... la... l'objectif d'interpeller l'ONU, 'fin ce... ce que ça peut faire réellement sur l'ONU, sur les Etats à la fin, je pense que ce qui est intéressant, c'est tout le processus, plus euh... de formation politique, des marcheurs, des gens qu'ils vont rencontrer, de la communication, tout ça. Euh... je suis assez résignée sur le... la capacité de... de changer les institutions, de faire prendre conscience aux politiciens... qui... bon ça je pense que c'est 'fin [petits rires] j'ai vraiment une vision très pourrie... Enfin, j'ai vraiment une vision que tout ça c'est pourri en fait. Que... il faut re... il faut remettre... rebattre les... les cartes à partir du... à partir du local. Je vois pas comment on peut faire autrement, on va pas recréer... une organisation mondiale plus juste que celle qui existe déjà... [court silence]

Et du coup pour toi, ces engagements ils pourraient s'incarner dans une... une vision commune pour... le lieu ici ou le territoire plus généralement, si... puisque tu parlais plutôt du niveau local ?

Euh j'ai du mal à comprendre ta question. S'incarner dans une vision commune, c'est-à-dire ?

Est-ce que tu penses qu'il y a une vision commune qui émerge autour de ces questions-là euh...

Dans l'Arche ou... ? Chez nous ? Ou pour moi ou...

Ouais. Bah... oui, au-delà, pas forcément juste toi, mais justement, tu... tu trouves des connexions ici, avec les autres ?

Ah, oui ! Oui oui oui, oui oui oui. Oui en fait là, ça a mis du temps parce que la première année, ben c'était la campagne plus de cons... la phase plus de construction de la campagne, elle était pas publique, elle était pas très concrète pour les gens. Donc j'en parlais mais je me sentais un peu seule dans mon désert. Mais euh là euh... ça... ça s'accélère, l'Arche en a fait quand même une action prioritaire. L'Arche, pas que ici tu vois ? Donc c'est à cette occasion-là que j'ai été mandatée. Donc euh j'avais un peu l'impression de ramer, mais depuis le... qu'on a eu notre chapitre international là au mois de juillet... voilà, ça a avancé des choses, y a des gens de l'Arche qui marchent en ce moment déjà depuis l'Inde, qui vont la rejoindre après. Et là, rien qu'à Saint-Antoine, pas que avec des gens de l'Arche mais avec des gens du village, y a une vingtaine de noms sur la liste des gens qui pourraient vouloir faire des choses, dont marcher jusqu'à Genève. Donc, en fait, maintenant, j'suis plus... j'étais un peu, à un moment donné je me suis dit « oh ce truc-là ça va être encore un coup d'épée dans l'eau ». Là je me dis y a peut-être des choses intéressantes, et qu'on soit quand même assez nombreux à Genève... et que du coup ça soit intéressant, là dans le domaine du vivre-ensemble, et oui comme je disais de la formation à la non-violence tout ça. Donc euh... après Jai Jagat, certains m'ont dit « mais c'est trop exotique, les gens ils vont pas s'y intéresser et tout », à mon avis... je pense que les consciences sont beaucoup plus prêtes... d'années après en années à... à considérer ce genre d'événements... que c'est pas parce que ça part d'Inde que ça concerne pas tout le monde, tout ça, 'fin... Ça c'est un truc sur lequel ça a beaucoup évolué... au niveau de l'opinion publique, la conscience des interdépendances dans le monde euh... tu vois, j'ai commencé à travailler donc en 2001... euh je travaillais sur les droits de l'homme au travail, donc notamment les conditions de fabrication des objets de consommation en... en Asie du Sud-est, tout ça. Et donc je travaillais dans un collectif, y avait des associations et y avait aussi des syndicats, eh ben pour les syndicats... pour les syndicalistes, se sentir solidaire des travailleurs à l'autre bout du monde, c'était très loin d'être une évidence. Euh ils les voyaient d'abord comme des concurrents. T'imagines ? Maintenant,

c'est plus... on n'en est plus du tout là. Je me dis c'était y a presque vingt ans quand même, mais wahou ça avance !

Hum ça a bougé...

Ouais ! Pareil, je me souviens aussi de... de syndicalistes du... du nucléaire ? Ouais c'était du nucléaire. Un syndicaliste qui avait pris... 'fin qui était contre le nucléaire mais qui a... qui... qui travaillait initialement là-dedans, tu vois, donc qui avait compris l'ampleur du problème, rien que au niveau de la santé des... des ouvriers dans le truc. Et qui... il témoignait à quel point euh ben il était rejeté par ses... par ses collègues, et même ceux qui souffraient de ces maladies-là, parce que il dénonçait l'industrie pour laquelle ils étaient embauchés, et que du coup il remettait en question leur travail et... bah ça c'est un truc... c'est... plus d'act... 'fin c'est... voilà les paysans aujourd'hui ils ont tous conscience que les... les... que les produits toxiques qu'ils mettent sur leurs plantes, ils altèrent leur santé ou celle de leurs enfants. Donc euh... je pense qu'on a franchi un cap énorme. Donc je... je crois à ça en fait, à l'avancée des consciences. Je pense que c'est que comme ça que... que les choses bougeront de toute façon, ça peut pas être par l'opération du Saint-Esprit ou une révolution ou je sais pas quoi hein. Donc toute action euh... forte, est bonne pour interpeller les consciences, et faire... et plus les choses... invite les gens à faire des cho... à agir concrètement, plus ils vont se mettre en route après aussi dans la tête euh... hum [*silence*].

Ok. Merci, j'arrive à la fin de mes questions.

Super ! Tant mieux, je commençais à avoir soif !

Questions signalétiques

- Date de naissance : 1978
- Activité professionnelle : animatrice « [*petits rires*] je sais plus comment on dit, souvent je mets 'animatrice', c'est le plus général que j'ai trouvé »
- Dernier diplôme obtenu : DESUP, équivalent DESS (en formation continue), « droits de l'homme, citoyenneté et action humanitaire ». Études de Lettres et Info-Com, maîtrise.
- Date d'arrivée dans la communauté : 15 septembre 2013. + quelques jours début août

Entretien E8 – Eliane

Eliane me reçoit dans sa chambre, au 4^{ème} étage. Une petite chambre très sobre, avec très peu d'affaires. Elle me félicite de poursuivre mes études avec l'arrivée de mon bébé et me souhaite d'y arriver. Elle nous prépare une tisane pendant les 15 premières minutes de l'entretien.

Entretien assez déroutant sur la forme, peut-être dû à l'âge d'Eliane: beaucoup tournée vers le passé, vision du temps très différente des autres entretiens (très long vécu dans la communauté), lorsque je pose des questions, elle n'y répond pas précisément mais revient toujours à un noyau d'idées (vie intérieure, dimension spirituelle...). L'entretien est manifestement un peu trop long pour Eliane, ce qui fait que les questions/réponses de la fin ne sont peut-être pas très pertinentes (manque d'écoute de sa part et d'adaptation de la mienne).

Toi du coup tu me disais que t'étais... Tu m'as parlé de... que tu étais, dans la communauté, mais du coup j' imagine pas ici, mais euh depuis 1971, tu m'as dit c'est ça ?

Euh oui euh bah moi j'ai connu l'Arche pendant la guerre d'Algérie, tu vois hein... Alors euh... euh... et euh en 62... que j'ai rencontré pour la première fois un compagnon de l'Arche, qui venait faire une conférence, en su... en lien avec les actions que l'Arche menait, à ce moment-là y avait qu'une communauté tu vois. Y a toute une évolution euh... y avait qu'un lieu. Et y avait un groupe qui se consacrait à l'action, qui faisait des actions très fortes, pour protester pendant la guerre d'Algérie là les camps de concentration [NDLR : *elle a sûrement voulu parler des camps de regroupement*], tout ça. Et donc y avait un compagnon qui faisait des conférences partout à ce moment-là. Moi je travaillais, j'étais... euh j'avais 25 ans. Je suis née en 38, j'avais... euh oui 26 ans, j'avais 26 ans, oh non même pas oui... oui oui si c'est à peu près ça. 24 ans, j'avais. C'était l'année de... Alors euh... j'avais été voir, écouter cette conférence, et ça m'avait... ça m'avait beaucoup parlé, parce que... en tant que jeune, je faisais partie de mouvements euh pacifistes... de... de mouvements, euh... euh ACO [NDLR : *Action Catholique Ouvrière*], Vie nouvelle, tout ça, des gens qui avaient une réflexion spirituelle sur la vie engagée dans le... dans la société, dans le monde. Et j'étais syndicaliste, moi j'étais engagée dans un syndicat, je travaillais. Je euh... et les garçons f... euh à l'auberge de jeunesse où j'allais, on faisait des actions pacifistes pour aider les pays en développement, pour... [se lève pour aller terminer de préparer la tisane] euh 'fin je te parle de ça, dans les années 50 et 60, tu vois ? Et j'ai entendu la première fois parler de l'Arche, de... dans cette période-là quoi j'étais en recherche, on était... idéalistes quoi tu vois, un peu, tu sais, quand t'es jeune, t'idéalises. Les garçons luttaien pour avoir l'objection de conscience, parce que ça n'existait pas l'objection de conscience à ce moment-là, hein. Pour les garçons. Là c'était la... la...

Qui portaient...

Qui portaient à l'armée ! Et le statut d'objecteur de conscience est venu à partir de ces moments-là, oui. Bref. Et donc on avait été écouter ce... une conférence, d'un compagnon, qui nous avait parlé de leur action, par rapport à la guerre d'Algérie, donc de la non-violence. Et l'année d'après j'étais venue voir la communauté, c'est la première fois que j'ai vu la communauté, dans les années 60 tu vois, 62. Mais, à ce moment-là, j'étais dans le monde, je disais « il faut changer le monde », idéaliste ! Et [rires], et...

Tu vivais où à ce moment-là ?

Je vivais à Chartres.

D'accord. Parce que tu viens de là-bas ?

Euh mes par... ma famille est de Normandie. C'est pas très loin, la Basse-Normandie, Chartres et puis Paris quoi. [court silence] Enfin, voilà. Euh... euh... mais, y avait qu'une communauté et puis

y avait pas de stagiaire, c'était seulement un groupe communautaire. C'était vraiment une orientation de vie, par la communauté. Avec le travail manuel, enfin les directions de... de l'Arche, la vie, le... l'œcuménisme, la vie intérieure, l'action non-violente, le... la simplification de vie, le... tu vois ? Le... la recherche... y avait le... les choix... *[nous sert la tisane, quelques mots sont moins audibles, reprend d'une voix plus forte]* C'était en fondation si je peux dire. Depuis les années 50 quoi, depuis les années 40-45-50, après la guerre, bah c'était... c'était... Donc j'ai connu à ce moment-là, mais je pensais pas du tout m'y engager. Je me disais « faut changer le monde », j'étais très idéaliste, on faisait des manifs et tout... Et c'est 12 ans après, dans les années 74 que je suis revenue, à l'Arche. Et à ce moment-là la communauté avait changé de... de lieu, était venue à La Borie-Noble, si tu as entendu le nom.

Oui. Parce que la première fois que tu y étais allée du coup, c'était où ?

La première fois c'était à Bollène, c'était dans la vallée du Vaucluse, la vallée pas loin de Bollène où y a eu les centrales nucléaires, tu vois ? Hein, et c'était une grande propriété familiale de... du fondateur, et le fondateur et sa femme étaient encore en vie, et... mais c'était trop petit. Et ça prenait de la profusion, y avait des jeunes, y avait... euh... y a eu les années 68 après, tout ça... et c'était, y avait une... une effervescence et une... c'était les années Glorieuses si je peux dire, tous ceux qui étaient en recherche, des étudiants, des gens érudits, des intellectuels, les artistes, des... 'fin bref. Et quand je suis revenue en 74, c'était à La Borie. Et là, j'ai... j'ai... j'ai choisi de... comme je faisais du syndicalisme, de... en moi-même j'avais des aspirations, l'Arche me donnait des réponses. De style de vie, de choix. Le fondateur a voulu concrétiser sa pensée, sa... sa... sa philosophie si je peux dire, sa... la vision. Il avait rencontré Gandhi, il avait... tout ça c'est... il avait approfondi et... et Gandhi lui avait dit « fonde, en Occident ». Lui il voulait rester en Inde, enfin, et tout ça, à faire des choses pour... engager sa vie sur un plan spirituel et... et... cohérent avec ce qu'il était, enfin... Et il lui a dit « fonde ! En Occident ! Plutôt que de rester en Inde » et il a... Et c'est comme ça que... c'était pendant la guerre, et après la guerre, il a... c'est là qu'il a fondé les premiers... d'abord c'était des ateliers, puis après ça a été une petite communauté, y avait plusieurs petits essais comme ça, jusqu'à La Borie quoi, que je t'ai dit, en 74, tu vois, déjà. Les années passaient, il y avait les amis de l'Arche, y avait des gens autour, y avait des... des... des fois, il faisait des stages, il faisait des conférences, il faisait... enfin voilà. Et... c'était... la période, disons, florissante, si tu veux, de sa pensée et tout ça. Et à La Borie euh, moi quand j'ai vu La Borie, La Borie j'avais envie de m'y engager. Parce que je faisais toujours partie de mouvements euh... contre la guerre, contre pour la paix, enfin contre la guerre, contre l'argent, contre la télé, contre tu vois les... des choix... idéal... je... avec le syndicat... donc euh...

C'est-à-dire, tu t'engageais...

Je... j'avais envie de m'engager pour quelque chose, que ma vie soit cohérente avec mes aspirations. Avec euh... tu comprends ? La différence entre être toujours militant, contester, à manifester, nia nia nia ! Tu luttas, t'es toujours contre ton patron, contre la société, contre le gouvernement, contre nanana... Moi j'avais, je trouvais que l'Arche donnait quelque chose de concret mais positif ! En engageant ta vie ! Ça commence par toi. Changer de vie. Tu... tu es pour la simplification de vie, tu es pour le... la non-violence, eh ben : essaie de le vivre. Et c'est ça qui a été les premières communautés. Voilà, c'est... ça a été pour poser un acte positif de ta vie cohérent, donc c... ce... en résumant c'était pour moi spirituel et l'unité de vie. C'est... tout en étant engagé dans le monde, tout en travaillant, tout ça. Avec la... le regroupement en vie communautaire.

D'accord. Parce qu'à l'époque, du coup...

C'était une réponse quoi, de... de mes aspirations.

Du coup vous... vous habitiez en communauté, mais tu dis en continuant à travailler. Vous travailliez encore à l'extérieur ?

Alors moi quand j'ai, en 74, quand je suis revenue, j'étais... j'ai... y avait pas d'accueil à ce moment-là, on nous avait reçu euh comme ça, et c'est l'année d'après que j'ai demandé à... à... j'ai donné ma disponibilité là où je travaillais, pour faire une expérience de 6 mois – 1 an. 6 mois ou possibilité de faire un an, de doubler ma... ma disponibilité. Et ça répondait à des aspirations d'un engagement de vie [*court silence*], c'était autre chose que d'être toujours dans le... dans l'idéal, dans la contestation, dans l'intellectuel, dans le... dans le... la lutte... dans le... et avec la non-violence qui... qui te fait voir l'autre comme un être hein humain... et avec les possibilités comme tout ce qui est non-violent de dialoguer, de... de... de... cette... ça avait un esprit plus positif quoi de positionner ta vie dans un aspect positif. [*court silence*]

Parce que jusque là...

Et donc c'est vachement plus fort aussi. Ça te... ça te fait aller plus loin hein. Parce que tes... tes sécurités, ton salaire régulier, ta retraite et tout ça, on me disait « mais tu quittes ! – j'étais fonctionnaire – tu quittes et alors ta retraite et tout ça ? », tu vois, c'était, y avait toute une euh...

Hum. Et ça te faisait pas peur toi ?

Bah moi étant célibataire, seule, euh je m'engageais moins. Mais y a des familles qui s'engageaient. Et y a des jeunes qui se sont mariées, qui sont restées dans la... la vie communautaire et... jusqu'à aujourd'hui quoi.

Hum. Mais toi du coup ça... ça t'a pas inquiétée quoi, 'fin, tu... tu...

J'étais dans l'enthousiasme et le... et la foi, si je peux dire, parce que c'est... c'est un appel. Intérieur. C'était... avec cette dimension intérieure, suivre l'Evangile. Quand Jésus il parle, eh bien il dit « faites ça ». Si tu fais ça, tu... tu es pardonné. Si... 'fin y a une démarche de foi.

Hum hum. Et cette dimension euh spirituelle, religieuse, tout ça, c'est quelque chose que... que tu as depuis toujours ou...

Ben c'est-à-dire que en réfléchissant, quand j'étais enfant et tout ça, des fois, ça... ça m'est pas venu comme ça « boum boum » subitement j'ai... J'avais quand même une euh comment dire ? un regard euh qui me... qui... qui me parlait de quelque chose d'autre, de... de plus... de beau, j'aimais aller dans les bois, pour me promener seule, de... d'avoir un contact avec la nature, de... Y avait un appel de quelque chose d'au-delà... de... de... de simplement la terre et... Même... mêmes dans les êtres, moi on me disait « oh ben toi tu... fff... tu fais jamais comme tout le monde ! » ou « tu veux pas » euh – dans mes choix, dans mes loisirs, dans ma manière de m'habiller, tout ça, j'avais toujours... une simplicité de vie, c'était pas ça qui était le plus important pour moi, c'était euh... une dimension plus profonde. Le regard de l'autre... voilà souvent on me disait « oh bah toi tu donnes toujours raison à ceux qui... hein qui [*petits rires*] qui ont fait des bêtises et tout ça », quand j'étais enfant : « oh bah oui toi tu donnes toujours raison... » tu vois, je... J'avais, quand même, donc c'est un appel intérieur, c'est un appel que je ne savais pas nommer hein, que je nommais pas, qui était pas... qui était pas clair moi non plus mais qui était comme ça. Je me rappelle, dans ma... mon adolescence eh bien quand je suis allée au collège, donc je suis... on partait à ce moment-là de... pensionnaire, on partait trois mois. On venait qu'aux grandes vacances quoi, Pâques, Noël et tout ça. Et quand je suis revenue la première fois, mes parents ils me cherchaient partout, j'étais partie de la maison, j'avais été faire le tour du village, des petits chemins, j'avais été retrouver l'endroit, j'avais été me promener là, tout ça me dit « mais où est-ce qu'elle est partie ? où est-ce qu'elle est partie ? » mais on m'a dit « mais qu'est-ce que tu as fait ? ! ». P... j'avais... j'avais cette... ah ça me... y avait quelque chose qui m'avait... qui me menait vers une... une vie autre. Et moi je pense que c'est une vie plus spirituelle, quoi, un appel intérieur. Que j'ai dé... que j'ai développé après, que j'ai expliqué après

par des petits faits comme ça qui m'ont dit ben oui même étant enfant, je... j'avais quand même un appel. Mais que je n... que je nommais pas, quoi, que je savais pas, que mes parents n'ont jamais... mes parents n'étaient pas pratiquants... puis ça m'a restée, hein. Parce que j'ai su, après, par d'autres choses... quand j'allais à des réunions, quand j'allais à des conférences, ben je faisais quand même des choix euh... [*court silence*] avec une dimension intérieure. Et pour ça dans l'Arche, je trouvais cette unité de vie. Le dedans comme le dehors. Le dehors comme le dedans. Tu vois et trouver l'harmonie, l'unité, dans ta vie. T'es appelée à ça, tu sens ça au plus profond de ton cœur, tu vois ? C'est toi, c'est... c'est Dieu qui te parle, c'est 'fin c'est quelque chose... ça peut être l'amour, ça peut être par la beauté, ça peut être la... les dimensions au-delà de... du quotidien. Donc euh l'appel comme tu le dis... pourquoi tu posais la question ?

Pour savoir si t'avais déjà euh si la dimension spirituelle est arrivée après ou

Non c'était en moi, y avait quelque chose en moi.

Et quand tu dis que

Que j'ai développé après, que j'ai expliqué après. Et que je trouvais dans l'Arche. Même la non-violence, dans l'Arche la première fois que j'ai entendu parler de la non-violence eh ben je... je sentais que y avait une dimension de l'être. Pas du faire, pas du gagner, pas du « oui je nia nia », c'est l'être. Regarder l'autre dans son être. Pas ce qu'il a fait mais ce qu'il est. Essayer de lui dire si tu te trompes eh ben de lui dire « tu te trompes, tu as fait ça, cette... » enfin bref cette [*inaudible*] et puis réciproquement si on te fait une remarque : « ah y a quelque chose en moi qui n'est pas clair », tu vois, qui te fait tilt. Et capter justement le miroir... [*court silence*] Et ça je l'ai trouvé dans l'Arche. Tu vois, dans l'Arche, j'ai... bon ben bien sûr maintenant, ici, à Saint-Antoine, y a une dimension d'hôtellerie, d'accueil et tout ça, quand on n'est pas là longtemps, on voit plus l'ensemble. Je trouve avec le... le travail, l'accueil, les... les... la structure et le... et notre fonctionnement. Bon ben bien sûr, pour établir ce fonctionnement, c'est fait avec la dimension de notre engagement dans l'Arche, hein, c'est... c'est pas une structure d'entreprise hein. C'est... c'est réfléchir avec une dimension, on fait pas n'importe quelle session, on accueille pas n'importe quelle personne, 'fin y a une dimension qui est quand même liée avec notre engagement dans l'Arche. C'est un groupe communautaire quand même qui... qui fonctionne et qui fait fonctionner cette maison. Mais avant y avait pas cette dimension d'hôtellerie, c'était des communautés euh... rurales, artisanales, avec l'action non-violente bien sûr, avec la dimension sociale de... de... de bon voisinage, y avait euh... les... la transmission de... bon par différentes choses, des sessions, des conférences, des participations, par la danse, par les arts, par le... la musique, y avait des sessions de chant, de musique, enfin de danse... qui te donnent une euh... [*court silence*] qui est incluse dans... dans une dimension de... dans une dimension euh de la vie de l'Arche normalement. Dans notre dimension de vie. C'est spirituel... d'ailleurs on... on est spiritualité et non-violence, tu vois dans le... la communauté de l'Arche, spiritualité et non-violence. C'était important de mettre le mot « spiritualité ». Parce que pour les associations et tout ça, on met souvent, bon on met pas tout. Pour le fonctionnement associatif, mais dans la définition des... la constitution de l'Arche, c'est marqué « spiritualité et non-violence ». Donc y a une dimension intérieure. Et moi c'est ça qui... qui m'a toujours habitée. Par rapport à l'Arche. Parce que après j'ai beaucoup moins pu faire, moins été... beaucoup moins été dans les décisions, dans le travail, dans les responsabilités, dans l'animation et tout ça. Puis maintenant... je peux plus [*petits rires*]. C'est, c'est plus moi ma place. Euh mais y a cette dimension intérieure qui reste et ma relation à l'autre. C'est pour ça que quand je suis partie de La Borie, on m'a dit « est-ce que tu veux faire un temps sabbatique à Saint-Antoine ou est-ce que tu veux carrément aller chercher une autre formule, un autre lieu et tout ça ? ». Moi j'ai dit la dimension communautaire pour moi est toujours importante, mais à 80 ans. Je trouve que c'est... c'est une différence, c'est

un état différent, c'est... faut que je m'ajuste, faut que je... que je lâche, faut que je... y a des choses que je fais pas parce que je suis pas dans la même mouvance et tout ça que... le fonctionnement, le travail et tout ça, mais y a quand même ma relation à l'autre. Même si c'est la génération, ou les générations quoi, moi je suis la grand-mère de... de ceux qui s'engagent maintenant, tu vois ? Mais... je... je trouve que y a une dimension intergénérationnelle qui me parle, même si je ne peux pas. Des fois je suis très très frustrée, je culpabilise, je... tout ça, mais ça existe et je me dis... ben le Seigneur il me dit de rester là quand même, tant que je peux. J'ai pas... euh j'ai pas eu du tout du tout envie de chercher un lieu spécifique pour moi, qui m'apporterait d'autres choses, non j'ai dit... la vie communautaire me donne tout... toute la vie ici, je peux y adhérer. Je... c'est ouvert. Je peux aller aux soirées, aux fêtes, y a les naissances, y a les morts... y a les... je... je peux aller parler à untel untel, et puis l'accueil, qui est une richesse *[elle me propose une sucrerie, j'accepte en la remerciant, elle sort des biscuits au miel, « pour ton bébé » me dit-elle]*.

Et du coup euh donc d'abord tu avais été à La Borie, et c'est quand que t'es venue ici ?

Alors, mon circuit je te le donne rapidement, parce que je vais pas détailler, quand on détaille trop, on perd... donc ma première... donc je suis allée une année et j'ai demandé le postulat, après ma première année stagiaire.

Là-bas tu veux dire ? Quand t'étais à...

Quand j'étais à La Borie en 74. Tout au début, je vais faire plutôt dans ce sens-là. Hum euh donc et la deuxième année j'étais à la Fleysière, c'était en 76. Tu... tu sais le lieu de la Fleysière, c'est sur le site là. Euh y a une vie... un groupe communautaire, là. Et...

Et pourquoi tu avais changé, déjà ?

Alors eh bien parce que La Borie devenait trop petit, y avait trop de monde, mais malgré les constructions, malgré Nogaret, y avait aussi Nogaret qui avait été construit. C'était sur le même lieu du domaine... d'un domaine... mais c'était euh... y avait une partie qui était en ruine, une petite route de... qui traversait, puis de l'autre côté de la route, y avait les jardins, dans une pente, c'est très joli, c'est ensoleillé, c'est... ça donne sur le sud. C'était... et avec des genre de terrasses tout ça, et là ils ont construit euh pour faire un autre groupe communautaire, Nogaret. Donc il y a Nogaret. Maintenant ce n'est plus un groupe communautaire, c'est... c'est seulement pour l'accueil. Donc après ma première année à La Borie, je suis allée à la Fleysière qui... qui démarrait. Parce que la Fleysière c'est une ancienne ferme, de transhumance, pour les moutons du village en bas qui mettait le... leurs brebis en haut, là. Et c'était une ferme mais qui n'était pas habitée depuis un certain temps. Et... et qui a fait... et qu'on nous a dit « mais si ça vous intéresse, vous l'aurez pour pas cher », 'fin bref c'est les Eaux et Forêts qui géraient ça, tout autour de chez... où on était. Euh et en effet ça a été utilisé longtemps parce que y avait une grande grange, avec une voûte comme ça en pierres. En... contre, totalement en paille... hein y avait pas de sol, enfin c'était de la terre battue, mais avec une charpente et... et tenue par des petites pierres. Et cette grande grange a été... ils ont mis un parquet, une grande cheminée, et ça servait à faire les conférences, les sessions de Lanza del Vasto pendant des années et des années euh pour accueillir plus de 100 personnes quoi, 100-150 personnes. Donc, quand y avait... Laborie est devenue trop petit, on a dit faudrait que y ait un groupe qui aille là-bas, à la Fleysière, qui reste sur place. Mais la maison était... y avait des trous partout dans la maison, c'était... ça tombait en ruine aussi, donc il y a fallu re-des chantiers, des chantiers, des chantiers *[petits rires]* pour rétablir une maison habitable. Et si tu y allais... si tu y allais, tu verrais, c'est maintenant très très bien. Y a même l'électricité maintenant, parce qu'à ce moment-là, y avait pas l'électricité. Et... donc je suis allée à la Fleysière, avec ce... ce groupe qui démarrait. C'était un groupe de jeunes hein, c'était

les... des objecteurs, ils étaient plein de... plein de force, moi j'avais 40 ans déjà à ce moment-là ! Oh oui... bon 'fin [*petits rires*]. Euh et de la Fleysière, je suis allée à Nogaret, trois ans après. Pour aider aussi ce groupe, parce qu'il y en avait qui partaient fonder ailleurs. Des familles qui étaient parties. Je suis restée trois ans aussi. Et puis, de Nogaret, ça c'était tout autour de La Borie, pareil hein, c'était sur le même lieu. Après y a eu la lutte du Larzac euh jusqu'en 80-82, je crois que c'est en 82 que je suis allée sur le Larzac. Euh... y avait les Truels, qui a été une ferme. Tu as entendu parler de la lutte du Larzac hein ?

Oui, la lutte du Larzac, oui.

Donc les Truels, c'était une ferme que l'ancien propriétaire de cette ferme voulait vendre à l'armée et que les paysans ont dit il faut squatter cette ferme, et ça va être une lutte... pendant leur lutte pour garder les... le... les paysans sur le Larzac. Et le... donc... je suis allée...

Tu y as participé ?

Voilà. Bah ça a commencé en 74-75 ça la lutte hein ça a été dix ans... oui, jusqu'en 80 et quelques. Moi j'y suis allée à la fin de la lutte, si je peux dire, j'étais à ce moment-là à Nogaret, donc je suis allée et là je suis restée 12 ans sur le Larzac, dans ce lieu qu'on appelle les Truels du Larzac. C'était une ferme avec une dimension communautaire de l'Arche, mais qui était présente pour le Larzac. Donc on était engagé vraiment pour être sur le lieu pour... pour faire vivre le... le journal, les réunions, les... y a une école qui a été fondée, y a eu... c'était la vie militante, un peu après la lutte, fallait organiser et tout structurer la... la vie du Larzac. Donc j'ai participé s... dans ce lieu, moi j'étais communautaire, surtout, hein. Si, j'ai... j'ai participé à un journal, je... j'allais travailler comme bénévole au journal, puis j'ai gardé des enfants aussi pour faire de l'argent pour la communauté. 'fin... bon, voilà.

Toi, ça te...

Et j'étais 12 ans là !

Ça te tenait à cœur de participer à cette lutte ? 'fin je veux dire c'est quelque chose dont tu te sentais proche ?

Pas spécialement, parce que j'étais célibataire et que on m'a dit bah il faut qu'il y ait des gens qui aillent là-bas, et je suis allée avec Edeline et Eugène, tu les connais, d'ici. Lui, il était... ils étaient jeunes mariés ! [*petits rires*] y a trente ans, quarante ans. Trente ans, ça... plus même, 35-40 ans [*parle faiblement et doucement, cherche*]. C'était en 80... la fin de la lutte c'était en 82.

Oui, donc ça fait au moins 35 ans.

Oui. Oui. Donc euh on est... on est parti ensemble, moi je suis restée 12 ans, eux ils sont restés plus longtemps encore, il était berger étant jeune, Eugène. Euh et je... bon ben ils ont eu leur enfant, ils avaient un petit bébé, là, leur fille aînée, qui était... qui avait pas encore un an. Ils ont eu trois enfants, dont une ici... après ils sont revenus ici, eux, Edeline et Eugène. Et moi, après les Truels, je suis retournée à la Fleysière, pendant neuf ans, oui de 82 à 80... non de 83... non, attends... de 93... 82 à 93 j'étais aux Truels, de 93 à 2002 j'étais à la Fleysière. Parce qu'aussi y avait eu beaucoup de départs, y avait beaucoup d'Espagnols à ce moment-là à la... à la communauté. Y avait beaucoup de départs, et on a dit « faut que... », ils avaient fait le tour de ceux qui étaient disponibles pour y aller, et j'y suis allée à ce moment-là... 9 ans, je suis restée 9 ans à la Fleysière. Et je suis retournée à La Borie après, en 2002. Parce qu'aussi y avait eu beaucoup de départs, beaucoup de... y a eu le... la fondation de Bonnetombe, ceux qui ont fondé Saint-Antoine y a trente ans, ben ils étaient avant à Bonnetombe, ils... certains étaient à Bonnetombe. Donc y a eu des... des essaimages, 'fin y a eu de... beaucoup de mouvement, donc euh... je suis retournée à La Borie en 2002... 9 ans à la Fleysière, et je suis restée 14 ans à... à La Borie avant de venir ici. De 2002 à 2016, oui c'est ça. Tu vois, j'ai fait un petit... mais je... c'était dans le même coin hein, c'était pas... Mais au départ, c'était vraiment plus... c'était la vie

communautaire. C'est... ici pour ainsi dire c'est là... la première maison qui était consacrée, avec Bonnecombe, ça a commencé à Bonnecombe, et ça a continué ici, pour faire de l'hôtellerie, pour faire le... que des sessions, que de la formation, et... et de l'accueil. Un bâtiment pareil... ceux qui sont venus ici sont venus avec un projet de faire... mais ça, ça a été tout un cheminement. Et une structure... [me propose de me servir la tisane, me demande si je veux quelque chose de plus sucré].

Et du coup t'es là depuis 2016, c'est [inaudible, l'enquêtée commence à répondre] t'es venue ici après ton parcours

Ben je suis venue ici parce que à La Borie justement ils faisaient une réflexion, ils étaient en... en... enfin, j'étais dedans mais moi comme j'avais déjà... j'avais déjà soixante euh... j'étais à la retraite depuis plus de dix... 76 ou 77, 78... Attends en 2016, 38... oui 78, j'avais 78 ans. Tu vois ? J'ai 81, ça fait trois ans. Hum [court silence]

Et donc ici c'était...

Voilà, comme La Borie faisait quand même une réflexion, une mise à plat. Euh y avait des... des choses à... à clarifier, sur le fonctionnement, sur le projet et tout ça. Ils... je... on m'a dit... bah moi je n'étais plus déjà dans les décisions, j'allais plus... j'avais plus... j'allais aux réunions encore, à ce moment-là, de... des engagés. Puisque j'y étais depuis longtemps. Mais j'avais plus... j'étais plus dans le... là... le système de décision quoi, pour l'avenir. Puis je me sentais plus du tout de... de me lancer, psychologiquement, nerveusement, physiquement à... à... démarrer quelque chose de... de nouveau. On m'a dit « tu te prends un temps sabbatique », 'fin on m'a proposé ça. Et c'est ici qu'on m'a proposé de venir ici. C'est comme ça que je suis restée après, j'ai fait un an sabbatique, puis... je suis restée.

Et au final, t'es contente d'être ici, c'est un endroit où...

Ben c'est... c'est dans mon cheminement, je trouve que c'est pas mal. Oui je suis très contente [court silence] mais je sens que j'ai à... à m'adapter, hein, à m'adapter de mon état qui n'est plus le même. Je suis plus dans la vie communautaire et la vie active, si je peux dire. Je suis plus en retrait. Et ça c'est à s'adapter à faire avec. Et je ne peux plus physiquement, quoi sur le plan de ma santé, de mon énergie. Mais... moralement, tout ça, spirituellement, je... je suis quand même toujours avec le... avec la vie d'ici hein. C'est très... c'est très vivant. Même si je vais plus... je peux plus participer à beaucoup de choses. Je fais plus grand chose. [court silence]

Qu'est-ce que tu fais, toi, ici, tu... 'fin tes occupations...

Eh bien je... donc je participe à des petites aides comme les pluches... Jusqu'à maintenant, là, les trois premières années, là, je... j'étais à l'atelier de lingerie, et cette année j'ai arrêté là, après l'été. Le mois dernier, quoi, le mois de septembre. Parce que j'ai fait... des ennuis de santé quoi, j'étais... je pouvais plus. Et... donc j'ai... plouf lâché prise, ça... on va voir dans l'année si je... je retrouve plus de force. Mais c'est ponctuel. Je suis... j'ai une aide ponctuelle quoi, la lingerie. Et je m'occupe de la Poste, distribuer le courrier. Je fais des aides comme ça [court silence], un peu de couture [silence]

Hum hum. Et le lieu, au-delà de la maison en elle-même, le lieu, Saint-Antoine... 'fin que ce soit le village, les environs, c'est quelque chose qui t'a... attirée aussi ici ou...

Alors... euh non c'est pas... j'ai pas du tout... j'ai pas du tout pensé à ça au départ, moi je venais pour la vie communautaire, m'intégrer et puis voir quoi... qu'est-ce que... qu'est-ce qui m'est demandé au quotidien... Tu sais, je suis dans le quotidien hein, je suis pas... Euh je ne... je ne projette pas [petits rires], un désir quelconque... je fais ce que je peux. Et... et avec ce que je suis quoi, chaque jour suffit sa peine quoi... Mais euh sur un plan quand même de fonctionnement, c'est la première fois, j'ai quand même eu à... à travailler, puis j'ai toujours quand même à travailler ça, sur le plan du l... du lien entre les personnes, et... et du... du fonctionnement quand

même de la maison. Ici c'est très informatisé. Tout est par ordinateur et... euh c'est collégial, donc ça fonctionne par commissions et coordination, cercle de coordination, cercle de... du cœur, cercle tu vois, de... différentes choses, de la bienvenue... 'fin bref c'est... et pour... pour que ce soit... pour que les décisions et... et les responsabilités de tous les secteurs, de toutes les choses, même les détails, même dans la vie, que ce soit pas tout le monde qui soit obligé de se rassembler pour prendre une décision de chaque chose. Donc ça... ça fonctionne beaucoup comme ça, et ça je suis dans rien du tout. Et puis je suis pas non plus dans aucune réunion de, soit de formation ou de décision, tu vois. Je suis pas dans... dans les Chapitres, je suis pas dans les réunions de formation, parce que là long stage, moyen stage, y a des réunions, des... des moments de partage et des... dans le fonctionnement pour... oui, ça rentre dans la formation. Je n'y vais pas. Je suis dans... dans rien. Je suis seulement dans... dans la vie quotidienne.

Hum hum. Et cette vie quotidienne, son rythme, ça te plaît ? Toujours ? 'fin, c'est... c'est quelque chose qui...

La vie communautaire me plaît. Hum ce qui me manque, c'est l'information quelque fois. Tu vois, d'être assez rapide dans ma tête et dans mon... pour comprendre tiens ça euh... pour m'adapter quoi, pour... Faut que je demande des fois, de vérifier qu'est-ce qui se passe... Chaque semaine tu sais, y a... y a les stages, y a des gens qui arrivent, d'autres qui partent, y a... tu vois, y a... le fonctionnement, c'est une grande maison. On est des fois plus de 130-140 l'été ou pendant les vacances, tout ça. Et je peux p... je décroche, moi, hein, je ne peux pas. Donc j'ai pas le même euh... j'ai pas le même rythme et la même objectivité, j'ai pas le même objectif communautaire que quand c'est on est tous ensemble, les réunions, ça, ça se passe ensemble... quand on est moins nombreux, c'est pas pareil. Et puis quand on est dans un truc plus rural. Que là c'est vraiment un fonctionnement... Puis c'est très rapide, ça va... ça va très vite, c'est... et ça, j'ai... j'ai... dû à mon âge et à mon rythme et à mes... mes forces, y a des fois je... je dis non non je peux pas ça, je peux pas aller à ça, c'est... ça m'est trop. Alors... ça m'oblige à avoir une vie plus en retrait, avec un certain lâcher-prise, sans être à côté quand même hein. C'est à moi d'être vigilante et à... de m'informer et à... à dire bon ben je me retire ou je... j'y vais, c'est... si je sens que c'est trop, c'est trop quoi. C'est que c'est... c'est... c'est intense hein c'est non-stop hein l'été, les mois d'été, les vacances et... y a beaucoup de...

De mouvement ?

De mouvement oui.

Et euh... t'évoques euh ton âge, mais au-delà de ça est-ce que c'est aussi peut-être une... une différence entre ce lieu et les autres lieux dans lesquels t'as vécu ? Les autres lieux communautaires dans lesquels tu as vécu ? Ici c'est particulièrement en connexion avec plein de monde, avec...

Oui c'est ça, y a la... la convivialité qui est pas la même, hein, je peux pas répondre et connaître tout le monde. Ça c'est sûr, cet... Faut faire avec quoi, c'est... t'es au sein d'un grand groupe euh sans être dedans quoi, totalement. Mais euh quand il se passe quelque chose, quand une information est donnée pour telle ou telle raison, i... c'est ceux qui l'organisent qui... qui a... qui ont un travail énorme pour donner l'information. C'est pour ça qu'il y a des annonces à la fin du repas, quand il y a quelque chose qui est proposée par un groupe par exemple de... une session qui propose tiens... la réflexologie, par exemple. Y a plusieurs fois dans l'année, y a la même personne qui connaît bien la communauté qui connaît les... les engagés, elle propose toujours de la réflexologie pour ceux qui veulent aller. Eh ben il faut qu'elle... il faut que l'information se... passe, hein quand c'est la réflexologie, tiens c'est eux qui vont peut-être nous proposer le... tu vois, des choses intéressantes, qui peuvent... auxquelles on peut participer. Mais, c'est un... c'est vivant je trouve, c'est... mais moi y a des fois c'est trop. Pour... pour mon âge, je suis plus assez

vive, assez... Je suis un peu... [silence] j'ai plus besoin de calme euh de... un rythme quoi, différent, j'ai plus... j'ai moins... j'ai pas un bon sommeil, alors j'ai besoin de plus de temps de repos... de... Et puis je n'ai plus les moyens euh... par exemple, je pourrais euh utiliser beaucoup plus les voitures si... si j'avais envie quoi d'aller là, je sais pas moi, faire telle course ou telle... tel spectacle, tu vois aller au théâtre ou y en a qui y vont hein qui disent ben tiens y a une voiture, c'est covoiturage pour si vous voulez... [d'une voix faible, presque en chuchotant] oh moi j'ai plus la force de ça. Alors je conduis moins, avant je conduisais beaucoup plus. Mais je peux encore conduire un peu. Dans... dans... dans ma vie, ça peut... c'est pas encore totalement effacé, mais ça... ça... ça diminue, je sens que je ne peux plus avoir le réflexe quoi, la rapidité [court silence]. Et puis je n'ai plus l'envie peut-être non plus. J'ai... j'ai besoin d'autre chose.

Hum hum [court silence] Et les... on parlait de ton rythme, les temps communautaires spirituels, c'est quelque chose qui... qui

Ben moi l'office, ici y a... y a eu un choix ici qui a été fait pour que ce soit avec une dimension chrétienne, donc c'est pour ça qu'il y a un office le matin. Habituellement dans les communautés que j'avais connues avant, y avait un temps communautaire comme la prière du soir, mais y avait un temps le matin pareil hein, le matin, le soir, et même des fois le rappel... les rappels qu'on fait, y avait des fois euh une lecture ou on... c'était habité quoi spirituellement hein dans la journée. Euh ici y a plus un office le matin, moi je... j'aime beaucoup parce que c'est ma dimension catholique qui... ça me... ça me nourrit quoi de la Parole. Et les intentions de prière et... la messe, on a un prêtre, si on veut, tous les 15 jours, que y avait pas dans les autres communautés. Tu vois, c'est un peu particulier à Saint-Antoine d'avoir cette dimension chrétienne, catholique.

Dans les autres...

[m'interrompt] Et le lien avec le village ici aussi ! Y a une dimension qu'est... qu'est assez forte parce que y a des engagés dans l'Arche mais qui ne sont pas dans la communauté. Ça tu l'as... tu l'as... [me propose de me resservir, je décline en disant que j'en ai eu assez et en remerciant].

Euh et euh dans les autres communautés de l'Arche où t'avais été, c'était moins orienté sur... par rapport à la chrétienté ?

Bah c'est-à-dire y avait la dimension, la structure de l'Arche habituellement, hein comme je te disais, la prière le matin, le soir, les rappels. Et avec des fois des lectures dans la journée. Et les fêtes ! Les fêtes avaient beaucoup d'importance, a toujours beaucoup d'importance ! Les quatre grandes fêtes de l'année et les... et quand y a une... quelque chose à fêter quoi, un mariage, une naissance, euh... et les dimensions comment je dis spirituelles qui sont aussi comme le chant, la danse, le... la dimension qui est... qui rassemble, qui unifie le groupe, qui... qui est très... très importante pour la vie communautaire. Et ça moi je participe, je participe au chant mais pas... pas à la danse. [silence]

Hum hum. C'est plus tard le soir, aussi...

Oui, c'est ça.

Hum. Et euh les... tu me disais que quand tu es venue, tu... euh comment dire, tu avais pas forcément... 'fin tu venais pour la communauté, tu venais pas pour les lieux environnants, mais c'est des lieux qui te plaisent ?

Ça m'a toujours plu que ce soit autour de... c'était la campagne hein c'était la nature. Même le Larzac, j'ai beaucoup aimé. Très sauvage.

Oui. C'est quelque chose que tu recherchais cet aspect sauvage, de... naturel ?

Ah oui. Ah oui.

Parce qu'avant, tu... tu me disais que tu habitais à Chartres, donc en ville ?

Oui. Mais quand j'étais enfant, toute mon enfance a été dans un village. Et j'allais dans les champs, j'allais dans les bois, aux châtaignes, aux... champignons, je... je suis une fille de la

nature, mais je crapa... je crapahute moins hein, je suis plus du tout capable [*me ressert de la tisane « tiens je t'en redonne, c'est chaud ça »*].

Tu vivais donc plutôt à la campagne quand tu étais petite ? En Normandie, c'est ça que tu me disais ?

Oui, mes parents habitaient en Normandie.

Et ensuite t'as vécu à Chartres... pour tes...

Ben parce que je travaillais au centre hospitalier, c'était mon lieu de travail.

Et du coup, tout à l'heure quand tu me disais un peu les intentions avec lesquelles t'es partie de cette vie à Chartres pour entrer dans les communautés, etc. y avait cet aspect proximité avec la nature. Tu voulais aussi quitter la ville ou...

Y avait la dimension euh spirituelle, ça c'est sûr. Quand j'ai senti que l'A... l'Arche répondait à des aspirations en moi. Je me dis est-ce que c'est un appel de Dieu ? Est-ce que c'est un appel pour une vie plus spirituelle, soit aller dans une communauté chrétienne ou... ou un monastère ou... je... je faisais quelques fois des retraites mais... je m'étais jamais posé la question. Et... ou alors, cette dimension que je trouvais dans l'Arche était... était importante pour moi. Je sentais qu'il y avait quelque chose, et qui est toujours. Qui est toujours. Et je le regrette pas parce que je me dis c'est le fil un peu de ma vie, l'appel. Quand t'es petite fille que tu... j'allais me balader dans les chemins de... de mon village et... et la beauté des arbres et tout ça [*les cloches sonnent 5 heures*]. Et dans ma vieillesse, tu vois, le fil euh le fil de mes relations, le fil de mes choix au cours de ma vie, dans mon idéalisme, mon... mes aspirations à plus de justice, plus de paix, plus de... quand je faisais du syndicalisme, de la non-violence, 'fin des... dans les mouvements pacifistes tout ça que j'ai participé. Euh... c'était... c'était le fil qui me revenait, intérieur, qui est plus important. Que ce qui était matériel et... même dans mes relations et dans... et dans ma... dans... oui et même dans ma vieillesse, je sens que c'est pareil. Je... j'aspire à... à cette dimension intérieure qui est même plus intense que... que y a dix ans par exemple tu vois. Plus intense. Parce que quand t'es dans le... quand tu es dans le faire, ça passe beaucoup par ce que tu donnes. Hein, tu donnes, tu fais... hein tu vas aider untel, t'es appelé là, euh tu... on demande ça, bon bah tu y vas, euh... euh tu vois, tu es dans le... la réponse à des demandes, tu es... euh dans l'action quoi tu es dans le... que là euh y a une dimension plus... qui... qui est plus intériorisée je trouve, en vieillissant, parce que je suis moins dans le faire. Mais qui est plus solitaire hein. C'est vrai que je... je suis... je sens que je suis moins... moins proche peut-être de la communauté par le... mon corps, 'fin mon... physiquement. Mais je le suis intérieurement, mais moins quand même dans... par mon être. Par mon... mon physique. Ma... ma présence là euh je... je... par exemple je pourrais inviter plus de gens chez moi. Y a des fois je me dis « olala [*les cloches sonnent 5 heures*] t'es... tu l'as même pas vue cette personne... » parce que je... je n'ai plus le... l'énergie quoi la... la... la motivation et la pulsion qui me faisait la... plus... avant. Bon, c'est comme ça, y a des fois je me dis faut que je fasse un effort, faut que je [*petits rires*]. Mais c'est... c'est... bon on m'a dit mais t'inquiète pas... quand on fait des réunions de réconciliation, c'est un peu le... on t'a parlé de nos réunions de réconciliation ?

Oui.

C'est très important. Tu rencontres chacun et tu lui demandes pardon sur ce que tu crois que t'as pu le... le... le... le gêner, le... l'offusquer ou le... lui faire mal. Même consciemment ou inconsciemment des fois. Quand tu lui dis... quand t'as une difficulté avec une personne, je trouve ça c'est... c'est... c'est très fort. Et moi avec mon âge, je me dis mais avec untel je... je le vois presque pas... tu vois, je dis je sais pas, je... je me... et c'est souvent pareil, la personne qui me dit ça me dit « oui, oui oui oui on se voit pas ! Mais je suis bien contente que tu sois là ! » [*rires*]. C'est... tu vois, y a... j'ai... j'ai pas la même vie, j'ai... j'ai pas le même lien... Mais ce

qu'il faut surtout euh que je fasse attention, c'est... ne pas être dans le négatif. Ne pas être dans le... le jugement, le négatif, les choses... ah tu culpabilises pour ça parce que t'as pas nia nia... tu lui as dit ça parce que t'as pas fait pffff... alors faut faire attention à ça quand on est vieux, on a tendance à tu vois... oui, je sais pas. Mais... on peut se permettre de se parler, je trouve que c'est très important... d'être dans un groupe. De pouvoir se parler, et de se dire « aujourd'hui, je sens que... je suis pas d'accord avec toi mais faut mieux pas que je t'en parle aujourd'hui, faudra que je t'en parle ». Parce que... ça... ça reste là. Garder quelque chose là, c'est...

Hum. C'est pas bon.

C'est pas bon. Alors, faut bien... [court silence] Et la vie communautaire, je trouve ça te demande toujours à faire... que tu aies 80 ans ou que tu en aies que 10, toute petite, faut toujours demander pardon. Y a toujours quelque chose qui des fois n'est pas clair, n'est pas... tt... mais bon... alors des fois on dit oh bah tiens, je voulais... je voulais lui reparler de ça, et puis je l'ai pas fait [petits rires]. Parce que la vie prend le dessus quoi et... [petits rires]

Et passe, et...

Mais bon, c'est que c'était pas très grave, mais... [silence]

Et est-ce que tu as l'impression que... je te parlais tout à l'heure de... du fait que du coup euh... tu avais voulu quitter peut-être aussi la ville pour des espaces plus...

De la nature, dans la nature.

De la nature. Est-ce que toi t'as la sensation que ton lieu de vie il est périphérique ?

Loin... euh...

[hésitante] oui... Je suis bien... Je suis plus moi et je me sens mieux, c'est vrai, dans la nature. Ça veut pas dire seule hein et dans un paysage idéal, magnifique et paradisiaque, non non. Je suis pas dans la lune et une... un lieu paradisiaque, mais ce contact de la vie euh... ou des animaux, des bruits, les oiseaux qui chantent, le... tu vois, euh les... ce contact qui te remet en lien avec l'essentiel quoi je trouve, et que... ne pas être indifférent à ça, ne pas... ne pas le détruire. Le... pouvoir le regarder. Pouvoir euh... le sentir. Et ça... et ça, tu peux pas, en ville souvent tu es complètement agressée, t'es complètement étouffée ! Ou des fois tu n'as pas 5 minutes pour te retrouver toi. Bon, j'exagère peut-être, c'est... si toi tu n'as pas ressenti ça, étant plus jeune on a... on a plus la possibilité de... d'être... on a l'énergie pour youp euh se... se sortir de... d'une fatigue ou de... tout ça. Mais moi maintenant je... j'ai toujours été ça... j'ai toujours été ça... même quand j'étais jeune on me disait « mais pourquoi tu ne viens pas danser, y a un bal là ?! », tu sais quand j'avais 18-20 ans, je me souviens encore on me disait « mais tu viens jamais ! »... J'étais pas attirée par le... le flonflon, le... les choses artificielles, les choses qui me... ça allait un moment, j'aime bien m'amuser. Ça, j'ai toujours aimé m'amuser. Au contraire, ma mère elle me disait toujours « toi, tu penses qu'à t'amuser »... parce que j'avais deux sœurs plus âgées que moi, qui... qui étudiaient beaucoup plus... beaucoup mieux, beaucoup plus que moi, elles lisaient, elles faisaient des choses à la maison et tout ça... Eh ben moi j'étais toujours partie... [rires partagés] en train de m'amuser. Alors elle me disait toujours ça : « toi tu penses qu'à t'amuser » [rires]. Enfin, c'est... donc je... je suis quand même... je suis pas une... une rêveuseuse hein, mais je... j'aime la nature, ça c'est... c'est sûr. Et je trouve que la nature manque, je trouve, dans... dans certains aspects de notre vie, si on n'est pas en lien avec...

Hum hum. Tu penses que dans ces espaces euh de la vie rurale comme on dirait, euh 'fin plus ruraux euh... pas forcément que les communautés, je veux dire plus généralement
Oui des villages...

Tu penses qu'il y a des... des enjeux sociaux, politiques, qui sont spécifiques ? Et qui sont pas forcément pris en compte par... par notre société ?

[*silence*] la vitesse peut-être. Parce que tout est mécanisé, même à la campagne. Les artisans, les... l'agriculture euh... la vitesse, faut que ça aille vite, faut que ce soit productif. Faut que ce soit... euh tu n'as plus le temps de... qu'avant, quand c'était manuel, tu travaillais plus... 'fin je sais pas. Mais moi ça me frappe hein la vitesse qui te fait passer vraiment à côté des fois de choses... [*court silence*] Et puis... l'argent. Notre société on est toujours près de l'argent... Moi j'étais toujours très... très sensible à la... à la simplification de vie, tu vois. A la vocation franciscaine, à la... à la... tu vois, tout... tu vois, Saint-François-d'Assise. Dame pauvreté... quand il parlait de Dame Pauvreté. Quand il chante le Cantique des créatures, c'est... merveilleux. C'est... c'est... c'est une louange. [*silence*] Bon... il existe beaucoup de choses hein, sur le plan euh découverte, épanouissement de l'être euh... beaucoup d'exercices, beaucoup de... d'ateliers, beaucoup de yoga, beaucoup de... plein de choses qui peuvent t'épanouir [*court silence*] mais si c'est fabriqué, c'est pas pareil que... la simplification simple. Ce... ce... que là, ce qui t'est donné. Ne pas oublier ce qui t'est donné. Ce qui t'est donné simplement, chaque jour. [*silence*]

Et euh... les...

Dans toi et puis dans les autres, dans les êtres. Les animaux, la nature.

Tous les... les mouvements euh... le militantisme, toute cette vie-là aussi que t'as pu avoir avant

Les, pardon ?

Les mouvements de mi... le mi...

Militantisme.

Militant voilà, que t'as pu avoir avant euh l'engagement dans la vie communautaire... ou même sur le Larzac, tout ça... c'était pour toi aussi en lien avec euh ces questions-là de vitesse, d'argent... ?

Le côté militant est toujours resté dans le f... dans un petit coin du fond de mon être. Y a toujours ça. Pour gr... que l'homme soit plus grandi, soit debout. Ce qu'on disait toujours quand je faisais du syndicalisme... être, aider les gens à être debout. Savoir se défendre, à savoir être... faire une lettre, parler à ton chef, tu vois être... toi être consciente et puis pouvoir te développer ça, tu vois... [*court silence*] Mais ce que j'aimais pas dans le militantisme, c'est la lutte, tu vois le... le jusqu'aboutisme ! Et tu vas ! Euh... c'est... c'est... je trouve ça des fois violent.

Oui. Mais au niveau des valeurs que tu défendais à ce moment-là, ça rejoint les valeurs euh... que... de... de lutte, 'fin pas de lutte contre, du coup, mais contre l'argent, contre la vitesse, c'était quand même... c'était déjà ça qui t'animait euh à l'époque ?

Bah... pour... pour le... j'avais pas conscience, parce que y avait pas la vitesse comme y a maintenant hein euh... quand j'étais ado euh... mes parents avaient pas de voiture euh tu vois on vivait dans un village... je... [*court silence*] c'est venu plus maintenant quand même je pense. Je crois. C'est venu... après. Y a... surtout depuis 10-20 ans. Parce que même au Larzac, je me souviens de la lutte des paysans du Larzac, eh bien, ils... tout en étant mécanisé pour faire... pour faire leur foin et la... la traite à la machine, mais... c'était... y a une dimension humaine, c'était... c'était géré par des hommes qui s'occup... qui utilisaient la machine. Que maintenant, avec l'informatique et tout ça, on est pffff on est dépassé, on... on n'arrive pas à le maîtriser humainement, pour tout. Tu as toujours quelque chose que tu ne sais pas, que tu ne... ne maîtrises pas, que tu peux faire, que... enfin, je sais pas. Je comprends pas. Moi y a des choses qui me déboussolent qui me com... que je comprends pas. Et ça... ça je trouve que c'est... c'est un danger quand même, pour l'être humain, pour les enfants. Mais les enfants ils ont une... un ce... les enfants ils ont un... un cerveau qui... qui s'adapte et qui évolue très vite, beaucoup plus vite que... les personnes âgées ou que les adultes. Et... je me fais pas tr... de souci tellement pour les enfants que je crois qu'ils arriv... ils arriveront à... [*court silence*] mais pour les adultes ou les gens qui

sont en souffrance, les... puis les personnes âgées. On est beaucoup plus aliénés, beaucoup plus euh... bon il existe beaucoup de choses hein des... y a des bonnes euh... Je... je saurais... je saurais pas vraiment dire. Mais moi je suis pas, tu vois par exemple on me dit pourquoi t'as pas la mail, encore on me l'a dit tout à l'heure. [*D'une voix qui feint l'agacement, rapide et sèche*] Mais on peut pas t'appeler ! T'as pas un mail ! [*court silence*] On peut pas se voir ? On peut pas se téléphoner ? J'arrive pas à faire le pas, je... c'est... C'est... je... je sens un malaise là. Dans mon attitude. Je me dis est-ce que je... si je pourrais peut-être essayer de... de... de me prendre des cours et puis de me mettre, avoir un ordinateur... faudrait que je consacre encore un coin de ma chambre pour avoir l'ordinateur, être donc devant l'écran une heure, deux heures, trois heures par jour ?! Non. Je dis non. Je suis plus, à cet âge je peux plus ça, faire ça. Je peux pas encore faire ça ! Non, je suis... je... je suis trop... je suis peut-être... je suis en fin de vie ! C'est pas... c'est pas ma place, j'ai l'impression. C'est... ça me dépasse. J'arrive pas à le... même si y a des choses euh bien, par internet et tout ça... Tu as une maladie... Un exemple : tu as une maladie, hop je vais regarder sur internet qu'est-ce qu'ils en disent de ça. Dans ma famille c'est ça hein, de... tout... on veut tout savoir sur ça [*mime le fait de taper sur un clavier*] tatatatata ah ! Ah bah oui c'est normal, je l'ai vu sur internet ! Comment... comment j'ai... de... te sentir toi, comment... c'est pas obligé, tu peux avoir la même maladie qu'un voisin puis pas du tout être la même personne ! Hein... une simple grippe, on peut très bien avoir... ça peut être très...

On peut le vivre différemment

Oui ben bref je dis ça... Tu vois y a... je sens que y a quelque chose que je... je n'accroche pas, que je ne comprends pas. Et alors, la vitesse dans la relation, là oui hein ! Ça... ça, ça coupe hein ! Ça coupe... même si t'en... t'envoies tes mails ou tu mets un sms, comment on dit ? sms... toutes les heures euh... t'es quand même loin de la personne hein ! Et puis quoi, c'est... je sais pas, si je m'exprime bien, par rapport à ça

Si si, je comprends.

Parce que ça me pose problème. Parce que je sens que c'est pas... que je suis marginalisée, que je ne suis pas du tout dans le... dans le bain, dans le coup, dans le... Bon. Mais je... je ne vais pas passer non, j'ai assez mal à la tête comme ça euh... je vais pas me... mettre devant le... l'ordinateur euh... mais je sais que c'est... c'est un outil qui peut servir ! qui peut apporter. Je dis, je suis pas dans... 100% opposée hein, à... à être contre ce qui est dans... le servent pour les... les découvertes, les... c'est... c'est une... une chose incroyable [*petits rires*]. Même dans les romans policiers, je lis des fois des romans policiers [*rires*] eh bien les romans policiers modernes, c'est incroyable hein. Ils sont tout, tout... ils ont tout, ils peuvent tout savoir d'une personne hop ! en une minute.

Hum. Oui c'est sûr que ça change tout

Incroyable ! Incroyable ! Ils savent si... ce qui s'est passé, cette personne... On est fiché quoi ! On est...

Hum... [*petits rires*] euh on parlait tout à l'heure de ton rapport à la nature, tout ça, qu'est-ce que l'écologie plus généralement ça t'évoque ?

[*court silence*] Alors là, je ne sais pas. [*silence*] tu sais l'étymologie toi de l'écologie ?

[un peu hésitante, je suis prise de court et ne veux pas lui souffler de réponse] Oui [*silence*]

C'est quoi ?

C'est euh... ça vient de oikos, le foyer, et logos

Comment tu dis ?

Logos

Logos, oui.

Et oikos. Le... donc la... science du foyer, en fait. 'fin pas la science, le savoir du foyer [j'oublie momentanément que logos s'approche plutôt du langage, cela me revient plus tard].
Du foyer...

Oikos, c'est le foyer. Etymologiquement, en grec, oikos veut même dire le feu [raccourci de ma part, je voulais parler du sens de « foyer » comme rassemblé autour du feu].
Le feu.

Le feu du foyer en fait.

Le feu oui. La science du... du feu, des choses euh... euh qui s'animent...

Du foyer... du foyer, la maison en fait, par... par extension. Etymologiquement, c'est ça que ça veut dire, après ça a pris le sens de... gestion de... ou de défense... des environnements...

Oui, c'est ça...

Oui ces choses-là quoi.

Oui oui oui...

Mais euh... mais, justement, ma question est très ouverte, c'est pas une réponse euh... euh précise forcément que j'attends, c'est plus toi est-ce que c'est... ça peut aussi ne pas faire partie de ton vocabulaire, je veux dire [petits rires] t'as le droit de me dire ça, c'est pas un problème

Non, j'aime l'écologie. J'ai toujours... dans... ça fait partie dans la non-violence euh de respecter hein le... le... respect de... de la nature, de... de la vie, de... euh donc la vie ça vient du foyer, ça... ça peut venir aussi de la... de la racine, de... de, de... de la création. Moi je mets un lien entre l'écologie avec la création, avec le... le... ce qui est créé. Ce... et qui... qu'on doit respecter. Moi c'est ça euh l'écologie, c'est pas... c'est pas une... une technique ou une euh... une [court silence] une stratégie quoi comme... comme euh quand je faisais du syndicat « oui parler de la non-violence c'est une stratégie et vous utilisez ça comme stratégie » euh non c'était... tu vois, y avait la dimension intérieure moi quand je te parle de dimension intérieure, c'est... c'est ça. La dimension intérieure de... de l'être, de la vie qui est en chacun et qui est dans la nature, qui est dans l'acte que tu fais, qui est... euh dans le... dans l'amour, qui est dans le... oui qui donne, qui est dans la création quoi. Et non la destruction. [court silence] Je sens l'écologie comme ça.

Donc c'est des valeurs dont tu te sens proche ?

Voilà c'est des valeurs, je suis très proche de ça. Mais je sais que maintenant on... on emploie beaucoup de choses qu'on dit écologiques, et qui... qui parce que on n'a pas utilisé tel... tel... tel produit ou tel euh insecte là euh...

Pesticide ?

Pesticide et tout ça. Euh bah bien sûr on peut mettre... on peut dire le mot écologique mais pour moi c'est beaucoup plus... c'est beaucoup plus fort que ça, c'est beaucoup plus... y a une valeur quand même plus... plus intérieure.

Hum. Et pour toi cette valeur elle prend sens dans ton

[coupe ma question] Voilà, c'est comme dans la non-violence je trouve y avait une valeur de l'être, de... du respect, de la... euh eh bah c'est pareil dans l'écologie, moi je... j'ai pas... bon bien sûr on peut l'utiliser les mots comme on veut, on peut l'en faire euh des phrases et des phrases sur ça... Et puis d'être... mais je sais pas si on touche les valeurs profondes.

Hum hum. Et tu penses que ces valeurs-là, elles... elles peuvent

[coupe ma question] Je pense aux catastrophes, aux... aux choses comme la... à Rouen, les incendies, les... les choses euh... ça va pas remettre même qu'on parle de... des erreurs, des choses... ça va pas remettre le... l'industrie en cause ! Ça va rien changer ! Est-ce que ça va

changer quelque chose ? Si on parle des... de ça. Tu comprends ? Si on va pas plus loin. C'est comme les guerres hein. C'est comme les... les... les... des fois faut... faut... enfin bref, je sais pas.

Hum hum. Et tu penses que dans ton... ton lieu de vie, ton environnement de vie, ces valeurs de l'écologie, elles peuvent s'incarner ? prendre sens ?

C'est à recommencer tout le temps hein. C'est à faire attention hein, faut être vigilant hein. Parce que même... même nous ici euh on essaie, même dans les produits euh... les produits de ménage, les produits euh tu vois, bon bien sûr alimentaires, que ce soit écolo, que ce soit bio, que ce soit... tu vois ? Euh c'est... mais tu peux pas certifier, hein même quand t'achètes des... des produits. Tu peux pas s... être sûre sûre que c'est totalement... ou que... ou que ça n'a pas... que y a pas eu des conséquences dans... dans l'exploitation de quelque chose, de... ou des personnes ou... tu vois ? c'est... bon... bon, rien n'est parfait hein. Faut pas... faut pas non plus chercher le *[petits rires]*. C'est... l'écologie c'est une bonne direction, je trouve que c'est déjà bien de... d'en parler plus qu'avant hein. C'est... et puis d'essayer de... développer euh... avec cette dimension euh... qui pour moi est une dimension intérieure hein *[court silence]* de vie... de vie et d'être. *[court silence]* oui *[court silence]*. Mais on n'est pas maître de tout hein ! On n'est pas... Y a des choses que des fois on découvre après. Quoi, même quand on a pris les décisions qu'on croyait bonnes et puis mince. C'est pour ça qu'il faut bien s'informer. Si tu fais un travail dans ce sens-là *[petits rires partagés]*, c'est bien *[petits rires]*.

C'est sûr...

Que ce soit sur les...

Est-ce que, que ce soit par rapport à l'écologie ou d'autres choses, aujourd'hui, y a des causes ou des revendications qui te tiennent à cœur ? dont tu te sens sensible ?

[long silence, reprend d'abord en chuchotant les premiers mots] oh je sais pas... J'ai pas réfléchi euh... Bon. Moi je suis sensible à l'amour entre... entre les êtres, le respect... le... le regard de l'autre, ne pas trop vouloir l'effacer, le mettre de côté. *[long silence]* hum... oui.

Et pour toi, c'est des... c'est une vision qui est commune, partagée ici euh... avec les autres personnes ?

Euh... Y a une dimension euh... c'est sûr qu'il y a une dimension de don hein de... de don de soi, de don de... dans le service... Euh et de don dans le respect. Ça c'est la... la non-violence. Ça c'est... y a... c'est énorme hein. Si tu vas vraiment *[petits rires étouffés]*, si tu le vis bien. On n'est... on n'a... on n'a pas ça naturellement, il faut toujours le travailler. On est... on est... on est égoïste, on est... on a besoin des fois de... passer par-dessus les autres et tout ça, c'est... évident. C'est... même en ayant une dimension communautaire. Hein on est pas... ouuuchh ! Au contraire hein, c'est... on est vraiment... remis en cause ! C'est... c'est ça qui est peut-être une... un bien, un bon... un bien d'avoir ce... cette remise en cause que l'autre peut te faire avancer. Qui peut te faire... et dire euh « ben tiens je vais changer quelque chose dans ça, dans ma vie, je vais pas... me servir de ça, je vais me servir plutôt de ça, parce que il m'a dit que ça c'était... j'ai appris quelque chose quoi, j'ai appris que ça c'était pas bon pour ça tatata ». Se nourrir, c'est pareil. On peut... peut changer des choses. De faire attention. De s'informer. Je trouve que la vie communautaire a une richesse pour beaucoup de choses. Je trouve... ou les collectifs hein, la mise en commun je trouve de... de choix. Dans le travail, dans le... une famille, dans... des... je trouve que c'est... c'est bon, c'est des bonnes écoles *[petits rires]*. Écoles de vie.

Hum

[long silence] Mais oui l'écologie, c'est... ta question c'était l'écologie... que l'écologie apporte...

Oui l'écologie ou d'autres choses, mais... tu m'as déjà bien répondu *[rires partagés]*. Je te remercie, j'arrive à peu près à la fin de mes questions.

Bon ! Mon Dieu...

Merci d'avoir pris tout ce temps-là.

[inaudible] je bafouille

Non pas du tout. J'ai trouvé ça très intéressant

Mais je pense que tu vas... tu effaceras ce qui... les répétitions et tout ça... les choses qui sont à côté de...

Ben souvent les répétitions ça veut dire que c'est vraiment important pour la personne donc ça donne un sens aussi. C'est sûr.

Questions signalétiques

- Date de naissance : 1938
- Activité professionnelle : petits services ponctuels [*rires*], « je n'ai pas de fonction affichée, pas de fonction particulière affichée ». Avant : administrative dans un centre hospitalier
- Dernier diplôme obtenu : BEP, Brevet d'Etudes Professionnelles, Comptabilité-Secrétariat, 1956
- Date d'arrivée dans la communauté : Premier contact 1962 ; Stage 1974 ; Vie communautaire 1975

